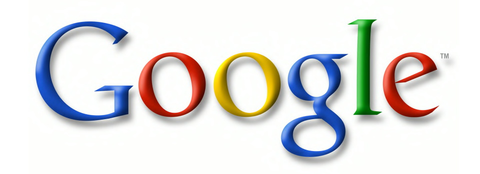



SE TAIRE ET FAIRE

DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES.

TOME TREIZIÈME.

DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES,

CONTENANT

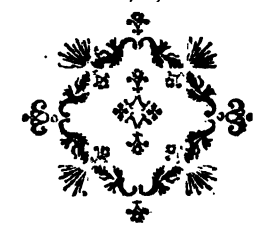
LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE, ET LES ANTIQUITÉS.

DÉDIÉ

A MONSEIGNEUR LE DUC DE CHOISEUL,

Par M. SABBATHIER, Professeur au College de Châlons-sur-Marne, & Secrétaire perpétuel de l'Académie de la même Ville.

TOME TREIZIÉME.



A PARIS,

Chez DELALAIN, Libraire, rue de la Comédie Françoise.

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

AUTRES OUVRAGES

DU MÊME AUTEUR,

Qui se trouvent chez le même Libraire.

1.° Essai Historique-Critique sur l'Origine de la Puissance temporelle des Papes ; Ouvrage qui a remporté le Prix de l'Académie Royale de Prusse. Nouvelle édition.

2.° Le Manuel des Enfans, ou les Maximes des Vies des Hommes Illustres de Plutarque. 1. *Vol. in*-12.

3.° Recueil de Dissertations sur divers sujets de l'Histoire de France. 1. *Vol. in*-12.

4.° Les Mœurs, Coûtumes & Usages des anciens Peuples, pour servir à l'Éducation de la Jeunesse. 3. *Vol. in*-12. & 1. *Vol. in*-4.°

5.° Les Exercices du Corps chez les Anciens, aussi pour servir à l'Éducation de la Jeunesse. 2. *Vol. in*-12. & 2. *Vol. in*-8.°

NOMS
DE MESSIEURS
LES
SOUSCRIPTEURS.

NOUS avons prié plusieurs fois MM. les Souscripteurs de cet Ouvrage, de nous envoyer leurs Noms; mais, il n'y en a encore qu'un petit nombre qui l'aient fait. Nous mettrons cependant ici, comme nous l'avons promis, la liste de ceux dont les Noms nous sont parvenus. Nous placerons celle des autres à la tête de quelqu'un des volumes suivans, lorsqu'ils nous auront envoyé leurs Noms.

A.

L'Abbaye de Saint Airy de Verdun.

M. Albizzi, Chevalier de l'Ordre Militaire de St. Louis, Major de Cavalerie, à Arnay-le-Duc.

Trois Ambassadeurs à la Cour de Sardaigne, chacun un exemplaire.

M. L'Ange, fils, à Mortagne au Perche. Je lui dois des remercîmens publics pour quelques observations qu'il m'a envoyées sur les volumes qui ont été publiés.

M. D'Angirard, Négociant à la Rochelle.

M. D'Anglade, Échevin à Condom.
S. A. S. M. Le Margrave d'Anſpach & de Bareuth.
M. Arcaire, Supérieur de l'Oratoire à la Rochelle,
M. Arivé, Prêtre, & Principal du College Royal de la Rochelle.
M. Arrault, à Orléans.
M. D'Artus, Major d'Infanterie, Ingenieur en chef, à Huningue.
M. D'Aſſigny, Ingenieur du Roi.

B.

M. François Babillon, Grammairien à Nancy.
M. Barbou, Imprimeur, Libraire, rue des Mathurins, à Paris.
Le College de Bar.
M. Bauchetet, Grammairien à Dijon.
M. Bauer & Compagnie, Libraires à Strasbourg.
M. Bergſtraeſſer, Recteur du College Luthérien à Hanaw ſur le Mein.
M. Berthelier, Seigneur de Pont-la-Ville, à Chaumont en Baſſigny.
M. Berthelot, Baron de Baye, Lieutenant Général des armées du Roi, Commandeur de l'Ordre de St. Louis, ancien Commandant des deux compagnies des Cadets Gentils-Hommes de feu Sa Majeſté le Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar, & Grand Bailli d'Épée de la Ville & Bailliage de St. Diez en Lorraine.
M. Bertin, Miniſtre & Secrétaire d'État.
M. Jean-Charles Bohn, Libraire à Hambourg.
M. De Boiſſy, premier Secrétaire de M. d'Ormeſſon, rue St. Antoine à Paris.
M. Bontemps, Chevalier, Seigneur des Fiefs, Châteaux & Maiſon forte de Groſon, ainſi que du Fief de Bodin.
M. Bony, Directeur des Poſtes aux Lettres à Huningue.

M. Le Baron de Boos de Waldeck, grand Doyen de la Cathédrale de Liege.

M. Boyer, envoyé extraordinaire du Roi près de la République de Gênes.

M. Brek, Entrepreneur des Fortifications de Neuf-Brisack.

M. De Briandas, Chevalier d'honneur honoraire au Parlement, ancien Bailli d'Épée & Commandant de Dombes, à Trévoux.

M. Briquet, Libraire à Châlons-sur-Marne, 25 Exemp.

C.

M. Carbon, Chanoine Régulier de St. Denys, à Reims.

M. Carré, Prévôt à Varennes en Lorraine.

M. Cazin, Libraire à Reims, 3 Exempl.

M. Chabouau-Grand-Maison, Libraire à la Rochelle.

S. É. M. Le Grand Chancelier du Roi de Sardaigne.

M. Chiquet, Professeur au College de Dijon.

S. É. M. Le Baron de Choiseul, Ambassadeur du Roi à la Cour de Sardaigne.

Le College de Compiegne.

M. Cl. Courtépée, Prêtre, Bachelier, Préfet du College de Dijon.

M.me La Baronne de Cremont.

D.

M. Dallais, Prêtre & Principal du College de Thouars.

Le Roi de Danemarck, 8 Exempl.

M. Derbigny, maître de Pension à Laon.

M.me S. M. Comtesse de Dernath, Chanoinesse du très-Noble Couvent d'Utersen en Holstein.

M. L'Abbé Dinouart, Chanoine de St. Benoît, rue St. Jacques à Paris, Auteur du Journal Ecclésiastique, & de plusieurs autres Ouvrages.

M. Dommartin, à l'Isle Ste. Lucie, en Amérique.

M. Claude Dordelu, Avocat à la Cour Souveraine, & de

la Chambre Royale des Consultations, à Nancy.

M. Le Baron de Dungern, Grand-Maître de la Maison de S. A. S. Madame la Duchesse des Deux-Ponts, à Bergzabern.

S. E. M. Le Marquis Marcellin Durazzo, ancien Doge de la Sérénissime République de Gênes.

M. Le Marquis Jerôme Durazzo, Noble Génois.

M. Le Marquis Jacques Durazzo, Noble Génois.

E.

M. Eslinger, Libraire à Francfort, sur le Meyn, 10 Exemp.

S. M. Le Roi d'Espagne, 50 Exempl.

MM. Jean Étienne, Libraires à Hambourg.

F.

M. Faventine de Bellegarde, chez M. Faventine, Fermier Général, rue des filles St. Thomas, à Paris.

M. Felice, Professeur à Yverdun, & Auteur de plusieurs Ouvrages.

M. Le Professeur Formey, Secrétaire perpétuel de l'Académie de Berlin, Conseiller privé de S. M. le Roi de Prusse, & Membre du Grand Conseil François à Berlin, 6 Exempl.

D. Fourrier, Bibliothécaire de l'Abbaye St. Nicaise à Reims.

G.

M. Gérard, Résident pour le Roi à Dantzick.

M. Gérard, Préteur Royal de Schelestat, premier Commis des affaires étrangères, en Cour.

M. Gervault, Professeur de Rhétorique du College Royal, de l'Académie Royale des Belles-Lettres de la Rochelle.

M. Ghulemeier, Envoyé extraordinaire de S. M. le Roi de Prusse, en Hollande.

M. Godefroy, Contrôleur de la Marine, rue de Condé, Fauxbourg St. Germain, à Paris.
M. Goujon, Chevalier, Seigneur de Thuisy, Conseiller au Parlement de Paris, rue Dauphine.
M. Gruson, Négociant à Lille, en Flandre.

H.

M. Hansen, Relieur à Schlesurg, dans le Duché de Holstein.
M. Hardy.
M. Harrevelt, Libraire à Amsterdam, 12 Exempl.
M. Hennemberg, au Bureau des affaires étrangères, à Versailles.

J.

L'Abbaye de St. Jean, ordre de St. Bénoît, à Laon.
S. M. l'Impératrice Reine de Hongrie & de Boheme, pour plusieurs Exemplaires.

L.

D. Lade, Religieux Bénédictin de la Congrégation de St. Maur, & Professeur à l'Abbaye Royale de St. Germain-des-Prés, à Paris.
M. Lagarde, Libraire à Dijon.
M. François Leclair, ancien Maître Boulanger de Nantes, & présentement Marchand Boulanger à Paimbœuf.
M. Lepan, Principal du College de Lille.
M. Levasseur, Commis du Secrétaire d'État de la Guerre, au Bureau de M. de Fumeron, en Cour.
M. Levavasseur, Receveur des Finances à Dole en Franche-Comté.
M. De Lomenie de Brienne, Archevêque de Toulouse.
M. Le Baron de Lyneker, Conseiller privé de S. A. S. M. le Margrave de Brandebourg-Bareithy, à Bareith.

M.

M. Maigney, Ingénieur ordinaire du Roi à Neuf-Brisack.
M. Maloet, rue St. Pierre, près la rue Notre-Dame des Victoires, à Paris.
M. Melleville, Libraire à Laon.
M. Monet, Docteur en Médecine à Chefboutonne, en Poitou.
M. Monnet.
M. Monnier, Négociant à la Rochelle.
M. De Monchy, Chanoine Régulier de St. Jean, & Prieur de Montmirel.

N.

S. M. Le Roi de Naples, 2 Exempl.
M. Champion de Nausontil, Conseiller au Parlement de Bourgogne, à Dijon.

O.

M. Le Marquis d'Ossun, Chevalier des Ordres du Roi, Ambassadeur extraordinaire & plénipotentiaire près de Sa Majesté Catholique.

P.

La Bibliotheque Électorale Palatine.
S. A. R. l'Infant Duc de Parme, 6 Exempl.
M. Philippe, Libraire à Copenhague, 3 Exempl.
M. Patissier, Écuyer, ancien Conseiller au Bailliage & Siège Présidial de Mâcon, à Mâcon.
M. Pattée, Secrétaire de M. Ferrand, Inspecteur des Maréchaussées, à Metz.
S. A. R. M. le Prince de Piémont.
M. De la Ponce, Secrétaire des commandemens de M. le Duc de Choiseul
M. Antoine Pons & Mora, Prêtre, Docteur en Théologie Titulaire en la Paroisse de Mahon de l'Isle Minorque.

Q.

M. Queudame, à Versailles.

R.

M. Rauffin, Docteur en Médecine, à Reims.
M. Rey, Libraire à Amsterdam, 3 Exempl.
M. Rigal, Professeur de Rhétorique à Cahors.
M. Le Marquis Rinuccini, à Florence.
M. Robitally, Médecin de l'Hôpital Militaire à Huningue.
M. Le Comte de la Rochefoucault.
M. Le Président de Ronay.
M. Antoine Ferdinand Rose, Libraire à Greifswald, en Poméranie.
M. L'Abbé Rufal, Chanoine, Syndic du Diocèse de Laon.

S.

S. M. le Roi de Sardaigne.
Les Archives du Roi de Sardaigne.
S. A. R. M. le Duc de Savoye.
M. De Sauzin, Conseiller au Parlement de Dauphiné, à Grenoble.
M. Sommer, Administrateur des Postes Impériales, à Liege.
M. Storti, Libraire à Venise; 6 Exempl.
La Bibliotheque de Supergue.

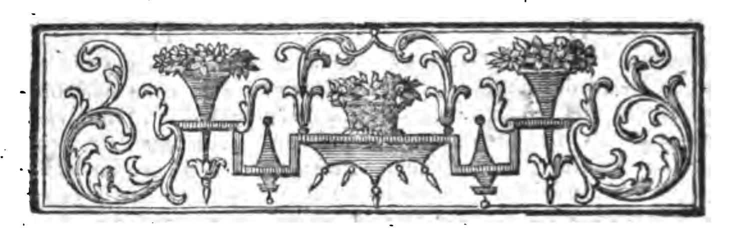
T.

M. François Taboureau de Reaux, Prêtre & Religieux de l'étroite observance de l'Ordre de Cluny, à Saint Nicolas d'Acg près Senlis.
M. Le Comte de Thurn & Vallessassime, Lieutenant Général des armées de S. M. l'Impératrice Reine, & Capitaine de la garde noble de LL. AA. RR.
M. De Tornesy.
S. A. R. le Grand Duc de Toscane.
S. A. R. la Duchesse de Toscane.

M. Tournant, Chanoine à Laon.
L'Université de Turin.

V.

M. De la Valette, Avocat.
D. Vaudrey, ancien Prieur de Bere, près de Dijon.
M. De Vaufin, Confeiller au Parlement de Dauphiné, à Grenoble.
M. De Vieuxdampierre, Préfident au Bailliage & Siège Préfidial de Châlons-fur-Marne.
M. Vincent, Curé de Quincey, près Nogent-fur-Seine.
M. Vorft, Notaire Impérial, à Hambourg.
M. Le Comte de Waller.
M. De Wolfer, premier Médecin de S. A. Électorale le Duc de Bavière.



DICTIONNAIRE
POUR L'INTELLIGENCE DES AUTEURS CLASSIQUES, GRECS ET LATINS, TANT SACRÉS QUE PROFANES, CONTENANT LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE ET LES ANTIQUITÉS.

D, quatrième lettre de notre alphabet. C'est aussi la quatrième de l'alphabet des Grecs & de celui des Latins. Dans les trois langues, le D est la troisième lettre des consonnes.

I. M. l'abbé de Dangeau appelle cette lettre palatale. Les autres la regardent communément comme une lettre de la langue, c'est-à-dire, dont la langue est le principal organe, ou à la prononciation de laquelle la langue concourt plus que les autres parties de la bouche; car, pour prononcer cette lettre, il faut que le bout de la langue frappe contre le palais, vers l'endroit où les dents d'en-haut sortent de la gencive.

La manière dont les maîtres habiles prononcent aujourd'hui le D, selon la remarque de la grammaire de Port-Royal est *de*, plutôt que *dé*, & cette prononciation donne beaucoup plus de facilité aux enfans.

II. La forme de notre D est celle du D des Latins, comme il paroît par toutes les médailles & les inscriptions anciennes. Le D des Latins n'est autre chose que le Δ des Grecs arrondi, en le faisant plus vîte & en deux traits

seulement. Le Δ des Grecs est pris du Daleth de l'ancien caractère Hébreu, tel qu'il se conserve encore sur les médailles hébraïques, appellées communément médailles Samaritaines. Seulement les Grecs en ont retranché une petite ligne, & l'ont penché. Quelques-uns néanmoins prétendent que le Δ des Grecs leur est venu des Égyptiens, qui marquoient cette lettre par trois étoiles mises en triangle; Hiéroglyphe qui, chez eux, désignoit Dieu, l'Être souverain, comme s'ils avoient connu la Trinité des personnes en Dieu, & qu'ils l'eussent ainsi exprimée. Tout cela est sans apparence; mais c'est le réfuter mal, que de dire que l'ancien Δ des Grecs, étoit rond, & non pas en triangle; car comme on l'a dit ci-dessus, c'est le triangle du Daleth de l'ancien caractère Hébreu. Les médailles, tous les plus anciens monumens, & en particulier les inscriptions tirées d'Athènes par les soins du marquis de Nointel, ambassadeur à la Porte, ont le Δ en triangle.

III. Le *d* est souvent une lettre euphonique; par exemple, on dit *prosum*, *profui*, &c. sans interposer aucune lettre entre *pro* & *sum*; mais quand ce verbe commence par une voyelle, on ajoûte le *d* après *pro*. Ainsi on dit, *pro-d-es*, *pro-d-ero*, *pro-d-esse*; c'est le méchanisme des organes de la parole qui fait ajoûter ces lettres euphoniques, sans quoi il y auroit un bâillement ou *hiatus*, à cause de la rencontre de la voyelle qui finit le mot avec celle qui commence le mot suivant. De-là vient que l'on trouve dans les Auteurs *mederga*, qu'on devroit écrire *me-d-erga*, c'est-à-dire, *erga me*. C'est ce qui fait croire à Muret que dans ce vers d'Horace:

Omnem crede diem tibi diluxisse supremum. (a)

Horace avoit écrit, *tibid iluxisse*, d'où on a fait dans la suite *diluxisse*.

Le *d* conserve sa prononciation dans la plûpart des mots, lors même qu'il est avant une consonne ou un *j* & un *v* consonne; comme dans *adjectif*, *admettre*, *adverbe*, &c. Il faut pourtant excepter quelques mots de cette règle générale, comme *advis*, *advocat*, &c. Mais aussi l'usage aujourd'hui retranche presque toujours dans l'orthographe le *d*, lorsqu'il est retranché dans la prononciation, & l'on écrit comme on prononce, *avis*, *avocat*, &c.

Le *d*, à la fin des mots, ne se prononce pas, quand il n'y a point d'autre mot qui suive, comme *grand*, *second*, *fécond*, *fond*, &c. excepté dans les mots des langues étrangères que la langue Françoise a adoptés sans y rien changer, comme, *Iod*, *Lamed*, *Galaad*, *Aod*, *David*, &c. Le *d* final dans les mots François ne se fait point sentir, si le mot suivant commence par une consonne, comme *grand bonheur*, *second chef*, &c. Mais quand le mot qui suit le *d*

(a) Horat. L. I. Epist. 4. v. 13.

final commence par une voyelle, le *d* se prononce comme un *t*; exemple, *grand esprit*, prononcez *grant esprit*. Il en est de même du *d* final avant un mot qui commence par une *h* qui n'est point aspirée, comme *grand homme*, on prononce *grant homme*; quand l'*h* est aspirée le *d* se perd dans la prononciation, comme *grand héros*, prononcez *gran héros*. Le *d* final se perd aussi dans quelques monosyllabes avant un mot qui commence par une voyelle, comme dans les exemples suivans, *sourd animal*, *fond inépuisable*, on prononce *sour* & *fon*; mais dans cette phrase, *de fond en comble*, l'usage change le *d* en *t*, & on prononce *de font en comble*; on prononce aussi *froid*, avec un *t*, *froit épouvantable*. Il faut encore remarquer que dans quelques mots, comme *grand* & *fond*, lorsqu'on retranche le *d* dans la prononciation, on allonge la syllabe, ce qui ne se fait pas dans les autres mots, comme *fécond*, *second*, *sourd*.

Dans les noms féminins l'*e* final, se retranche dans la prononciation avant une voyelle, mais le *d* qui précede cet *e*, conserve sa prononciation, & ne se change point en *t*; par exemple, *grande ame*, *seconde observation*, se prononcent comme *grand'ame*, *second'observation*.

La raison qui fait qu'on change en certaines occasions dans la prononciation le *d* en *t*, est qu'en François il faut soutenir beaucoup plus les consonnes finales avant les voyelles qu'ailleurs. Le *d* est la foible du *t*; & le *t* la forte du *d*.

IV. Le D en chiffre Romain signifie cinq cens. Pour entendre cette destination du D, il faut observer que le M étant la première lettre du mot mille, les Romains ont pris d'abord cette lettre pour signifier, par abréviation, le nombre de mille. Or ils avoient une espèce de M qu'ils faisoient ainsi CIↃ, en joignant la pointe inférieure de chaque C à la pointe de l'I. En Hollande, les Imprimeurs communément marquent mille ainsi CIↃ, & cinq cens par IↃ, qui est la moitié de CIↃ. Nos Imprimeurs ont trouvé plus commode de prendre tout d'un coup un D qui est le C rapproché de l'I.

Chez les Grecs, le δ signifie 4; & avec une barre dessous, quatre mille; comme chez les Latins, D avec une barre dessus, cinq mille.

V. Le D, dans les inscriptions, les médailles & les Auteurs anciens, a différentes significations.

D seul est pour *Decius*, *Decimus*, noms propres; *decuria*, décurie; *decurio*, décurion; *dedicavit*, il a dédié; *dedit*, il a donné; *devotus*, dévoué; *dies*, jour; *Deus*, Dieu; *divus*, divin; *dii*, les dieux; *dominus*, seigneur ou maître; *domus*, maison; *donum* ou *datum*, présent; *decretum*, décret; *de*, de, touchant, sur.

D. A. *divus Augustus*, le divin Auguste; D. B. I. *diis benè juvantibus*, avec le secours des dieux; D. B. S. *de bonis suis*, de ses biens; D C T. *detractum*, ôté; DDVIT, *dedicavit*, il a dédié; DDPP. *depositi*, inhumés; D. D.

donum dedit, il a donné; ou *dotisdatio*, payement de la dot; ou *Deus dedit*, Dieu l'a donné. D. DD. *dono dederunt*, ils ont fait présent, ou *datum decreto decurionum*, donné par un décret des décurions; D. D. D. D. *dignum Deo donum dedicavit*, il a consacré un don digne du Dieu. D. D. Q. O. H. L. S. E. V. *diis deabusque omnibus hunc locum sacrum esse voluerunt*; ils ont voulu que ce lieu fût consacré à tous les dieux & à toutes les déesses; D. D. N. N. *domini nostri*, nos seigneurs; D. M. S. *diis manibus sacrum*, consacré aux dieux manes. DIG. M. *dignus memoriâ*, digne de mémoire.

D. O. M. *Deo optimo maximo*, à Dieu très-bon & très-grand; D. O. Æ. *Deo optimo æterno*, à Dieu très-bon & éternel; DN. *Dominus*, le Seigneur; D. N. *Dominus Noster*, Notre Seigneur; D. PP. *Deo perpetuo*, au Dieu éternel; D. S. P. F. C. *de sua pecunia faciundum curavit*, il l'a fait faire à ses dépens; DR. *Drusus*; DR. P. *Dare promittit*, il promet de donner; D. RM. *de Romanis*, des Romains; D. RP. *de Republica*, touchant la république; DT. *dumtaxat*, seulement. DVL. ou DL. *dulcissimus*, très-cher.

Δ. (*a*) Il y en a qui prétendent que cette lettre & le Z ont la même signification chez les Grecs modernes, & qu'il en étoit de même du tems des Romains. C'est pour cela que M. Maffei a remarqué dans la préface de l'édition de Saint Hilaire, que l'on trouve *Zabulo* pour *Diabolo* dans les manuscrits, & que Philostorgius écrivoit Ναδιανδόν au lieu de Ναζιανζόν, ce que Photius a observé.

D A

DABAR, *Dabar*, (*b*) fils de Massugrada de la famille de Masinissa, mais beaucoup moins illustre du côté paternel; car son pere étoit fils d'une concubine. Malgré cela, Dabar sçut gagner, par son esprit, toute la confiance de Bocchus, roi de la Numidie supérieure. C'étoit d'ailleurs un homme d'une grande probité. Il avoit montré en plusieurs occasions son attachement pour les Romains. C'est pourquoi, Bocchus ayant résolu, ou feignant d'avoir résolu de s'accommoder avec ce peuple, chargea Dabar d'aller dire à Sylla, qu'il ne cherchoit qu'à terminer ses différends avec la République, & qu'il lui marquât le lieu, le jour & l'heure d'une conférence. Dabar s'y trouva en qualité de médiateur, après avoir juré à l'un & l'autre de garder le secret.

DABARITTA, *Dabaritta*, Δαβάριττα, ville, la même que Dabéreth. *Voyez* Dabéreth.

DABERETH, *Dabereth*, (*c*) Δαβιρώθ, ville de Judée. Elle étoit sur les confins de la tribu de Zabulon; mais, elle appartenoit à celle d'Issachar. Les enfans de cette

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XII. p. 238.

(*b*) Sallust. in Jugurth. c. 70, 71, 72.

(*c*) Josu. c. 19. v. 12. c. 21. v. 28. Paral. L. I. c. 6. v. 72. Joseph. de Bell. Judaïc. p. 824. de vita sua. p. 1023.

dernière tribu céderent cette ville aux Lévites.

Il en est parlé dans Josephe en plus d'un endroit sous le nom de Dabaritta, ou Darabitta, située dans le grand champ, à l'extrémité de la Galilée & de la Samarie. C'est peut-être la même que Dahira, que saint Jérôme met vers le mont Thabor, dans le canton de Diocésarée. Maundrel parle de Débora au pied du mont Thabor.

DABIR, *Dabir*, Δαβίρ, (*a*) ville de Palestine dans la tribu de Juda. Josué, étant venu à Dabir, assiégea cette ville, la prit, la ravagea, & en fit passer le Roi au fil de l'épée, avec tout ce qui se trouva dans la ville & dans les villes d'alentour, sans y rien laisser de reste; il traita Dabir & le Roi de cette ville comme il avoit traité Hébron & Lebna, & les Rois de ces deux villes.

On dit que les premiers habitans de Dabir étoient des géans de la race d'Énac. Cette ville fut une de celles qu'on céda aux enfans d'Aaron. On l'appella d'abord Cariathsepher, c'est-à-dire, la ville des lettres. *Voyez* Cariathsepher.

DABIR, *Dabir*, Δαιβών. (*b*) autre ville de Palestine. Celle-ci étoit située au-delà du Jourdain, dans la tribu de Gad.

DABIR, *Dabir*, Δαβίρ, (*c*) roi d'Églon. C'est un des Princes auxquels Adonisédec, roi de Jérusalem, envoya demander du secours, lorsqu'il voulut faire le siège de Gabaon, parce que cette ville avoit passé du côté de Josué. *Voyez* Adonisédec.

DABRI, *Dabri*, Δαβρεὶ. (*d*) de la tribu de Dan, donna la naissance à Salumith, qui fut mere de cet Israëlite qu'on lapida dans le désert, parce qu'il avoit blasphêmé le nom du Seigneur.

DACE, *Dacia*, Δακία, (*e*) contrée d'Europe, à laquelle Ptolémée donne pour bornes au Septentrion une partie de la Sarmatie Européenne & le mont Carpath, à l'Occident les Jazyges Métanastes, au Midi & à l'Orient le fleuve du Danube. Nous donnerons une description topographique du païs, après en avoir fait connoître les habitans.

I.

Origine des Daces.

Le nom de Daces n'a pas été connu de nos plus anciens Auteurs, quoiqu'ils parlent des Mysiens, qui n'étoient séparés des Daces que par le Danube. Homè-

(*a*) Josu. c. 10. v. 38, 39. c. 12. v. 13. c. 15. v. 15. *& seq.* c. 21. v. 15. Paral. L. I. c. 6. v. 58.

(*b*) Josu. c. 13. v. 26.

(*c*) Josu. c. 10. v. 3.

(*d*) Levit. c. 24. v. 11. *& seq.*

(*e*) Ptolem. L. III. c. 8. Strab. pag. 213, 304, 305, 313. Plin. Tom. I. p. 216, 351, 378. Just. L. XXXII. c. 3. Dio. Cass. pag. 460, 546, 761. *& seq.* Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 228. Tom. III. pag. 249, 250, T. IV. p. 29. *& suiv.* Tom. V. p. 167, 195. T. VI. p. 60, 256. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 82. T. IV. p. 85. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. p. 282. T. III. p. 358. T. XIX. p. 584, 585. T. XXVIII. pag. 444. *& suiv.* T. XXX. p. 237. *& suiv.*

re, par exemple, fait mention des Myſiens qu'il joint aux Thraces; mais, il ne dit rien des Daces ni des Getes. Hérodote nomme ces derniers, & ne fait aucune mention des Daces.

Du tems de Strabon & de Pline, le nom des Myſiens étoit devenu celui d'un peuple peu conſidérable de la nation des Getes; mais, dans la ſuite, on le donna à tous ceux de cette nation qui étoient établis au Midi du Danube, de même qu'on donna celui de Daces ou Dakes à ceux qui étoient au Nord du fleuve. C'eſt pourquoi, Juſtin dit que les Daces étoient du ſang des Getes; & Pline aſſure que les Romains appelloient Daces les peuples nommés Getes. Dion Caſſius, dans l'abrégé de Xiphilin, dit: » Je » n'ignore pas que quelques-uns » d'entre les Grecs donnent le » nom de Getes à ceux que les » Romains nomment Daces, & » qui ſe nomment ainſi eux-mê» mes. « Dans un autre endroit, le même Auteur aſſure que les Daces ſont Getes ou Thraces d'origine, y ayant eu une nation de Daces aux environs du mont Rhodope. De toutes ces variétés, on pourroit peut-être conclure que les noms des Daces & des Getes n'étoient ceux d'aucune nation particulière, mais une dénomination vague, à laquelle on donnoit plus ou moins d'étendue, ſuivant l'état politique où ces peuples ſe trouvoient au tems de l'Écrivain, ou ſuivant le plus ou le moins d'exactitude avec laquelle il s'exprimoit.

Strabon met une diſtinction formelle entre ce que les Daces occupoient de païs, & ce qu'il attribue aux Getes en particulier, rangeant les premiers dans la partie ſupérieure du païs, eu égard au cours du Danube, & les autres dans la partie inférieure. En ſuppoſant que les Daces & les Getes ne fiſſent pas un même corps de nation, quoique la même langue leur fût commune, ſelon le témoignage du même Strabon, on peut au moins les regarder comme confédérés. Il paroît certain que l'aſſujetiſſement des Daces fit de l'une & l'autre contrée, ainſi diſtinguée par Strabon, une même portion de l'empire Romain.

Ce Géographe croit que les Daces s'appelloient anciennement Daves, parce qu'il eſt ordinaire de voir les eſclaves des Grecs ainſi nommés dans leurs comédies; & ſuivant la remarque de Saumaiſe, cela n'a point eu lieu avant les poëtes de la nouvelle comédie. Strabon ajoûte que cette opinion eſt beaucoup plus vraiſemblable que celle de ceux qui veulent que les Daces aient pris leur nom des Daes, peuple Scythe, dont la demeure étoit placée vers l'Hyrcanie.

Le nom des Daces a prévalu ſur celui des Getes, duquel il n'eſt plus queſtion autrement que pour avoir été confondu mal-à-propos par les Hiſtoriens avec celui des Goths, qui étoient venus prendre poſſeſſion du même païs.

II.

Mœurs des Daces.

Pour ce qui est des mœurs des Daces, il ne seroit pas juste de s'en rapporter à Ovide qui fut en exil à Tomes. Il peint les Daces d'une manière outrée ; il leur donne un air rébarbatif, une voix féroce, la chevelure & la barbe hérissées, toujours l'épée au côté, toujours avec un arc & des fleches empoisonnées. Ils ne se laissoient contraindre par aucunes loix, mais ils se faisoient justice eux-mêmes. Ils marchoient habillés de peaux. Dans toute la peinture qu'il fait de ce peuple, on voit un Poëte qui charge les couleurs, pour exciter la compassion. Selon lui, le païs n'avoit que des campagnes sans arbres, & ne produisoit que de l'absynthe pour toutes herbes; un froid perpétuel y règnoit sans qu'on y eût aucun printems. La religion des Daces consistoit en quelques instructions que leur avoit données Zamolxis. Cet homme avoit servi Pythagore, & étant retourné en sa patrie, il avoit prédit quelques phénomènes célestes, avec tant de succès, qu'il s'attira l'admiration & l'estime des principaux de sa nation. Il persuada au Roi de le choisir pour son collegue, avec promesse qu'il l'avertiroit de la volonté des dieux. Il fut le prémier prêtre du dieu que la nation adoroit, & après lui les prêtres furent les conseillers des Rois.

Les Daces sont vantés dans l'antiquité comme un peuple très-belliqueux ; & deux secours contribuoient à entretenir & à nourrir leur valeur ; l'un, leur genre de vie dur, pauvre, laborieux, éloigné de toutes les délices, dont ils n'avoient pas même l'idée ; l'autre, l'opinion qui règnoit parmi eux, que la mort n'étoit qu'un passage, & qu'en sortant de cette vie, ils alloient rejoindre Zamolxis. Cette persuasion agissoit si puissamment sur eux, qu'ils alloient à la mort plus gaiement que d'autres n'entreprennent un voyage.

On raconte que sous Orole, leur roi, en punition d'avoir lâchement combattu contre les Bastarnes, ils furent condamnés à mettre leur tête où l'on met ordinairement les pieds, quand on se couche, & à servir leurs femmes qui les servoient auparavant. Cette coûtume dura jusqu'à ce qu'ils eussent effacé, par des actions glorieuses, la honte de la première guerre.

III.

Guerres des Daces.

Alexandre, dit-on, fit la guerre aux Daces, & leur ville fut brûlée. Les successeurs de ce Prince voulurent les subjuguer ; mais Dromichares, ou Dromichete ; l'un de leurs chefs, ayant fait Lysimachus prisonnier, lui montra la pauvreté de la nation, le régala, & l'avertit de ne point songer à attaquer un tel peuple, & de tâcher plutôt à en gagner l'amitié. Peu avant que les Romains envahissent leur païs, ils avoient pour roi Bérebiste, qui étoit formidable à ses voisins, & aux Romains mêmes. Son autorité étoit

ſi grande, que lorſqu'il leur commanda d'arracher les vignes, & de s'abſtenir de vin, ils lui obéirent. Il ſe ſervoit d'un certain Cénéus, charlatan Égyptien, qui paſſa preſque pour un dieu. Mais ce Roi ayant été aſſaſſiné, la diſcorde ſe mit parmi les Daces.

Ils ſont comptés au nombre des peuples vaincus par M. Craſſus, l'an de Rome 723. Tibere remporta enſuite ſur eux de grands avantages pendant que ſon frere Druſus combattoit contre les Germains. Enfin, dans la grande guerre par laquelle le même Tibere ſubjugua la Pannonie, les Daces ſouffrirent des pertes conſidérables, dont ils demeurerent tellement affoiblis, que cette nation autrefois puiſſante, & capable de mettre ſur pied une armée de deux cens mille combattans, fut réduite à quarante mille hommes portant armes. Peu s'en falloit, au tems où Strabon écrivoit, qu'elle ne fût entièrement ſoumiſe aux Romains; & ce n'étoit qu'à la faveur de la diverſion cauſée par les peuples de la Germanie, qu'elle conſervoit un reſte de liberté. Il n'eſt plus parlé des Daces juſqu'aux commencemens de la guerre entre Veſpaſien & Vitellius. La Mœſie ſe trouvant alors dégarnie des légions qui lui ſervoient de défenſe, ils y paſſerent à main armée, & leur invaſion pouvoit avoir de grandes ſuites, ſi la querelle pour l'Empire n'eût été promptement décidée par la bataille de Crémone. Réprimés par Mucien, ils rentrerent dans un calme forcé, & ſe tinrent tranquilles pendant le règne de Veſpaſien & celui de Tite. Sous Domitien ils reprirent les armes, ſoit irrités par ſes injuſtices, ſoit invités par le mépris qu'ils faiſoient de ſa lâcheté.

Ils avoient alors pour roi Décébale, prince d'un mérite éminent, également propre pour le conſeil & pour l'action; ſçachant ſaiſir le moment d'attaquer & celui de faire retraite; habile à dreſſer une embuſcade, & à ordonner une bataille; capable de profiter de la victoire, & de ſe ménager des reſſources après une défaite. Il étoit redevable du rang ſuprême à l'éclat de ſes talens. Duras, à qui le commandement appartenoit, le lui avoit cédé, par un exemple de modération bien rare, comme à celui qui pouvoit en uſer le mieux pour l'avantage & pour la gloire de la nation. Décébale, avide de juſtifier la haute idée que l'on avoit de lui, profita de l'occaſion des troubles ſurvenus entre quelques peuples voiſins du Danube. Les plus foibles ayant imploré & obtenu la protection de l'empereur Romain, le roi des Daces épouſa la querelle du parti contraire. Il paſſa le Danube, entra dans la Mœſie, & Oppius Sabinus, qui commandoit les légions de cette province, étant venu à ſa rencontre, il lui livra bataille, le vainquit, le tua, courut enſuite tout le païs; & ſe rendit maître de pluſieurs forts & châteaux occupés par les Romains.

Cette diſgrace détermina Domitien à marcher lui-même con-

tre les Daces, ou plutôt à se transporter dans leur voisinage. Car il s'arrêta dans une ville de Mœsie, ne prenant part aux opérations de la guerre que par ses lieutenans. C'est tout ce que nous sçavons de ce voyage de Domitien ; & en général l'histoire de la guerre des Daces est pour nous remplie d'obscurités & d'incertitude. Nous ne connoissons avec précision ni la date de son commencement, ni celle de sa fin, ni sa durée. Sur le détail des évènemens nous n'avons que quelques fragmens de Dion Cassius, quelques abréviateurs sans goût & sans génie, quelques mots épars çà & là dans les Poëtes du tems. M. de Tillemont en a composé un tissu le moins mal lié qu'il étoit possible. Nous prenons pour guide cet illustre Sçavant.

Outre la première défaite dont nous avons parlé, les Romains en souffrirent encore une sanglante dans cette guerre. Pendant que Domitien, de retour à Rome, se vengeoit sur le Sénat de ses mauvais succès contre les ennemis de l'Empire, Cornélius Fuscus, préfet du prétoire, commandoit les légions opposées aux Daces. Ce Général voyant sous ses ordres une armée florissante, se livra à son ardeur, passa le Danube, & engagea une bataille, dans laquelle il périt avec la plus grande partie de ses troupes. Le désastre fut complet ; les Romains y perdirent armes & bagages, & laisserent entre les mains des Barbares une de leurs aigles, & beaucoup de prisonniers.

A cette nouvelle, Domitien prit le parti de retourner sur les lieux, & il ne dût pas se repentir de son voyage. Julien à qui il avoit donné le commandement de l'armée, remporta une victoire sur Décébale. Dion Cassius observe que ce Général, pour mettre en évidence & la bravoure des soldats qui se signaleroient par quelque belle action, & la lâcheté de ceux qui feroient mal leur devoir, leur ordonna à tous d'inscrire sur leur bouclier leur nom & celui de leur capitaine. Les Daces furent entièrement défaits, & Vézinas, qui tenoit le second rang dans la nation, ne put éviter de périr, qu'en se confondant parmi les tas de corps morts.

Décébale craignit les suites de cette victoire des ennemis, qui leur ouvrit son païs, & mettoit en danger sa capitale. Il les en éloigna néanmoins par un stratagême, auquel il est assez surprenant que les Romains se soient laissés surprendre. Un bois couvroit la capitale des Daces. Décébale en fit étêter les arbres, & il ordonna que l'on y suspendît différentes pièces d'armures, qui, vues de loin, firent croire aux Romains qu'une armée défendoit les approches de la ville, & ils se retirerent.

Le péril n'étoit que différé ; & Décébale non moins prudent & sage dans l'adversité, que hardi dans la bonne fortune, sentit qu'il avoit besoin de la paix. Il fit donc des démarches pour l'obtenir ; & au lieu que lorsqu'il l'avoit proposée précédemment, il prétendoit

en régler les articles avec hauteur, osant exiger que tous les Romains lui payassent un tribut par tête, il se réduisit aux prieres, & demanda des conditions équitables. Domitien avoit une belle occasion de finir glorieusement la guerre; il la manqua par opiniâtreté & par orgueil. Il refusa les offres de Décébale; & en même tems au lieu de le presser, il tourna l'effort de ses armes contre deux nations Germaniques, les Quades & les Marcomans, à qui il chercha querelle sur ce qu'ils ne lui avoient point envoyé du secours contre les Daces. Mais, vaincu par les Germains, il se vit contraint, non plus de donner la paix à Décébale, mais de l'acheter de lui, en lui faisant remettre de grandes sommes comptant, en s'obligeant à lui payer chaque année un vrai tribut, quoique l'on s'abstînt du terme, & en lui fournissant, contre les intérêts de l'Empire, un nombre d'ouvriers pour tous les arts de la guerre & de la paix.

Il paroît que Domitien étoit à Rome dans le tems que cette paix se négocioit. Couvert d'une honte réelle, il s'étudia à sauver les apparences. Dans cette vue, il vouloit que Décébale vînt lui faire hommage dans la capitale de l'Empire. Mais le fier Dace rejetta la proposition, & consentit seulement à envoyer Degys son frere, qui rendit à Domitien quelques armes, quelques prisonniers, & qui reçut de lui le diadême au nom du roi des Daces. On lut aussi dans le Sénat une lettre de Décébale fort soumise; mais on soupçonna avec beaucoup de fondement qu'elle étoit supposée; & que Domitien, qui ne cherchoit qu'à faire illusion, l'avoit dressée telle qu'il lui avoit plu.

Cependant, les Daces, fiers de leur avantage, augmentoient leurs troupes & insultoient les Romains. Cela donna lieu à une nouvelle rupture, qui éclata sous Trajan. Ce Prince ne pouvoit supporter une humiliation qui déshonoroit la majesté de l'Empire, & Décébale la faisoit trop sentir. Trajan ouvrit la campagne par une victoire signalée, dans laquelle il détruisit l'armée ennemie. Ayant ensuite partagé la sienne en trois corps, il poussa Décébale de retraite en retraite, força plusieurs châteaux situés sur de hautes montagnes, & enfin pénétra jusqu'à la capitale des Daces.

Décébale avoit été effrayé dès les premiers mouvemens qu'il avoit vu faire à Trajan. Comme il étoit Prince habile & entendu dans la guerre, il comprit tout d'un coup que ce n'étoit plus à Domitien qu'il avoit affaire, & que les Romains, sous Trajan, reprenoient toute leur supériorité, & redevenoient cette fiere nation à qui rien ne pouvoit résister dans l'univers. La bataille qu'il perdit n'ayant que trop bien vérifié ses craintes, il fit des démarches pour obtenir la paix. Il demanda une entrevue, qui lui fut refusée; & Trajan envoya en sa place Licinius Sura & Claudius Livianus préfet du Prétoire. Décébale ayant dédaigné d'entrer en conférence

avec de ſimples officiers de l'Empereur, ou n'oſant ſe fier à eux, ſe contenta d'envoyer de même quelques perſonnes de ſa cour. Rien ne fut conclu. Mais, lorſqu'il ſe vit preſſé vivement, dépouillé de ſes forteresses, preſqu'aſſiégé dans ſa capitale, ayant appris d'ailleurs que ſa ſœur avoit été faite priſonnière par Maximus, il ſe réſolut à tout, & prit le parti d'une ſoumiſſion pleine & abſolue.

Il accepta donc les conditions les plus dures. Il convint de livrer ſes armes, ſes machines de guerre, ſes ingénieurs, de rendre les transfuges, & de n'en plus recevoir; de détruire ſes forteresses; d'abandonner les conquêtes qu'il avoit faites; enfin d'avoir les mêmes amis & les mêmes ennemis que les Romains. Après ces articles réglés, il eut la permiſſion de ſe préſenter devant Trajan, & en l'abordant, il ſe proſterna par terre, il jetta ſes armes bas, pour marquer qu'il s'avouoit vaincu; il promit d'exécuter avec fidélité ſes engagemens, &, ce qui paroît bien remarquable, d'envoyer des ambaſſeurs au Sénat, afin que le conſentement de cette compagnie mît le dernier ſceau à la paix. Au reſte, il paroît que ces ambaſſadeurs ne vinrent à Rome qu'avec Trajan, qui, laiſſant garniſon dans Zarmigéthuſa & dans les autres poſtes importans de la Dace, repaſſa en Italie.

Lorſqu'ils furent introduits dans le Sénat, ils renouvellerent tout l'humiliant cérémonial que leur Roi avoit ſubi lui-même devant Trajan; ils jetterent bas leurs armes, ils croiſerent les mains, comme des ſupplians qui attendoient de leurs vainqueurs la déciſion de leur ſort, & ils obtinrent ainſi leur pardon, & la ratification du traité.

Mais, comme Décébale ne s'étoit ſoumis que malgré lui, il ne tarda pas à violer ouvertement toutes les conditions de ce traité. Il recevoit des déſerteurs Romains, il fabriquoit des armes, il rétabliſſoit ſes forteresses, il invitoit les nations voiſines à former une ligue avec lui. On peut même inférer de quelques lettres de Pline à Trajan, que Décébale entretenoit des intelligences avec les Parthes. Il attaquoit & harceloit les peuples qui dans la guerre précédente avoient pris parti contre lui, & il s'empara à main armée d'un canton qui appartenoit aux Jazyges. Trajan, d'ailleurs avide de conquêtes, ſaiſit avec joie l'occaſion de faire déclarer Décébale par le Sénat ennemi du peuple Romain.

Ce décret, & les préparatifs que fit Trajan en conſéquence pour aller conduire cette guerre en perſonne, comme il avoit fait la première, produiſirent un grand effet. Les Daces furent effrayés, & abandonnerent en foule leur Roi, pour paſſer dans le parti des Romains. Décébale, alarmé d'une telle déſertion, demanda la paix. Mais on ne lui offrit d'autres conditions que de livrer ſes armes, & de ſe remettre lui-même à la diſcrétion de l'Empereur. Il avoit l'ame trop haute pour ſe ſoumettre à une humiliation ſi dure, &

il préféra la guerre. Il assembla des troupes, il se fortifia par des alliances, & il se disposa à bien recevoir Trajan.

S'il s'en fût tenu là, on ne pourroit que louer son courage. Mais il employa des voies pleines de lâcheté, pour se défaire d'un ennemi qu'il désespéroit de pouvoir vaincre. Il aposta des assassins pour tuer Trajan, qui, toujours d'un abord facile, se rendoit sur tout accessible en tems de guerre. Un de ces misérables fut soupçonné & arrêté, & ayant été mis à la question, il déclara ses complices. Ainsi le noir projet de Décébale avorta.

Après avoir manqué son coup sur Trajan, il essaya de se rendre maître de la personne de quelqu'un qui lui fût cher, & il réussit à l'égard de Longinus, brave officier & commandant d'une légion. Ayant demandé & obtenu une entrevue avec lui, comme s'il eût été enfin résolu de se soumettre, au lieu de se livrer entre ses mains, il le surprit par perfidie, le fit saisir, & charger de chaînes, & amener dans son camp. Là il commença par l'interroger sur les projets de Trajan. Mais, il ne tira rien du prisonnier, qui n'eut garde de révéler le secret de son maître. Décébale le traita néanmoins humainement, & se contenta de le faire garder à vue, parce qu'il espéroit profiter du désir qu'avoit Trajan de recouvrer un excellent officier, pour obtenir des conditions favorables.

Il envoya donc à l'Empereur un ministre, qui avoit ordre de lui porter la parole pour la liberté de Longinus, supposé que l'on voulût restituer au roi des Daces tout le païs jusqu'au Danube, & les frais de la guerre. Quoique Trajan eût bien souhaité ne pas perdre Longinus, il n'étoit pas disposé à l'acheter un si haut prix. Il donna donc une réponse générale, qui, laissant Décébale incertain, l'empêcha de se porter à aucune extrêmité. Mais Longinus prit son parti. Ayant trouvé moyen d'avoir du poison par le ministère d'un affranchi qu'il avoit auprès de lui, il écrivit à Trajan une lettre pleine de prieres & de supplications pour tromper Décébale; il chargea son affranchi de cette lettre, & lorsqu'il l'eut mis ainsi en sûreté, il s'empoisonna pendant la nuit. Le roi des Daces fut très-irrité de ce que sa proie lui avoit échappé, & il désira de s'en venger sur l'affranchi. Il dépêcha à Trajan un centurion pris avec Longinus, pour demander qu'on lui renvoyât cet affranchi, promettant en échange le corps de Longinus & dix autres prisonniers. Trajan préféra avec raison la conservation d'un homme vivant à la sépulture d'un mort; & il garda dans son camp non seulement l'affranchi, mais le centurion, qu'il craignoit d'exposer à la cruauté de Décébale.

Le plan de Trajan étoit de conquérir la Dace, & d'en faire une province Romaine. Pour cela il résolut de construire un pont qui lui assurât à demeure un passage sur le Danube. Rien n'est plus fameux dans l'Histoire que ce pont.

Étant donc entré sur les terres de l'ennemi, il conduisit les opérations de la guerre avec non moins de circonspection que d'activité. Il ne précipita rien, il ne hazarda rien témérairement ; il se donna le tems de profiter de tous ses avantages ; & allant toujours en avant, mais avec sûreté, il força la ville royale de Décébale, il soumit tout le païs; en sorte que le roi des Daces n'ayant plus d'asyle, & se voyant en danger d'être pris vivant, se tua lui-même de rage & de désespoir. Sa tête fut envoyée à Rome.

Décébale avoit imaginé un moyen singulier de mettre en sûreté ses trésors. Ayant détourné le fleuve Sargétia, qui arrosoit sa capitale, il avoit creusé le milieu du lit de ce fleuve, & y avoit bâti une loge de pierres de taille, dans laquelle il fit porter son or, son argent, ses pierreries, & tout ce qui ne craignoit point l'humidité. Après quoi fermant avec de la pierre l'ouverture de la loge, il avoit recouvert le tout de terre, & laissé reprendre au fleuve son cours accoûtumé. Pour ce qui est des meubles précieux, riches étoffes, & autres choses pareilles, il avoit retiré tout ce qu'il possédoit en ce genre dans des cavernes solitaires & éloignées. Enfin, par une précaution barbare, pour assurer son secret, il avoit fait tuer tous ceux qui lui avoient rendu service dans ces différentes opérations. Après sa mort, un seigneur Dace nommé Bicilis, qu'il avoit mis dans sa confidence, ayant été fait prisonnnier par les Romains, les instruisit de tout ce que nous venons de raconter. Trajan profita de l'avis, & se dédommagea des dépenses de la guerre par les trésors de Décébale.

C'est ainsi que la Dace, suivant le vœu qu'il avoit tant de fois exprimé, fut réduite en province Romaine. Il eut soin d'embellir & de fortifier sa conquête, qui étoit considérable par son étendue; mais, ce grand païs avoit été dévasté par les guerres; & Trajan, pour le repeupler, y amena des habitans de toutes les parties du monde Romain. Parmi les colonies qu'il y établit, la principale est Zarmigéthusa, ancienne capitale du royaume de Décébale, à laquelle Trajan fit porter son nom, & qu'il appella Ulpia Trajana.

La Dace fut vivement attaquée par les Goths, du tems de l'empereur Philippe qui eut de la peine à soutenir leurs efforts, & qui pour retenir les habitans dans le devoir, leur accorda l'exemption des tributs dont jouissoient les habitans de l'Italie; ce qu'on apprend des médailles de ce Prince, où la Dace commence à être appellée heureuse, *felix*. Ce fut aussi pour la même raison, qu'on y distribua des terres aux vétérans des légions, cinquième de Macédoine, & treizième jumelle, qu'on établit à Viminace. Trajan Dece qui commandoit alors dans la province, ainsi qu'on l'apprend de Jornandès, tout obscur qu'il est, fut peu après Empereur, & n'eut pas de peine à conserver la Dace, qui étoit la première ex-

posée aux incursions des barbares. Les guerres civiles qui agiterent ensuite l'Empire, rendirent la conservation de cette province plus difficile ; & enfin Aurélien l'abandonna, mais d'une manière extraordinaire ; car il fit passer le Danube aux habitans, & il les établit dans une partie de la Mœsie, à laquelle il donna le nom de Dace.

I V.

Habits de Daces.

La colomne de Trajan nous fournit les habits des Daces, contre lesquels nous venons de voir que ce Prince eut une guerre longue & difficile, qui fut suivie du triomphe. Les Daces y paroissent en cent endroits vêtus presqu'entièrement comme les Parthes. Ils ont des tuniques qui leur descendent jusqu'au genou, de longues braies qui leur servent en même tems de haut & de bas de chausses, & qui sont liées quelquefois un peu au-dessus de la cheville; des souliers à peu près comme les nôtres, une Chlamyde ou un manteau assez court. Leurs bonnets recourbés comme le bonnet Phrygien, sont tous semblables à ceux des Parthes. Il y en a souvent qui vont la tête nue. Dom Bernard de Montfaucon, dans son antiquité, en donne plusieurs images de différente attitude, pour faire mieux distinguer toutes les parties de l'habit. On y voit la figure d'un roi Dace captif, indubitablement antique, dont le manteau est orné tout autour d'une longue frange. Spon en a donné trois à peu près de même ; & il faut remarquer que quoique ce soit certainement l'habit des Daces, plusieurs nations Germaniques & d'autres Barbares s'habilloient de même. Ainsi ces Rois captifs, vêtus à la manière des Daces, pourroient être d'autres nations.

La Dace est souvent sur les médailles ; dans celles de l'empereur Dece, c'est une femme qui tient un bâton au bout duquel est la tête d'un animal, qui n'est pas aisé à reconnoître. Dans une autre, la femme assise porte un bonnet Phrygien, tient d'une main un sceptre, & de l'autre un rameau, & a deux petits enfans avec elle. Dans une autre c'est un homme assis sur un trophée.

V.

Description topographique de la Dace.

I. Nous avons déjà marqué les limites de ce païs. Les divers peuples, qui l'habitoient, étoient, selon Ptolémée, les Teurisques & les Cistoboces, au-dessous desquels on trouvoit les Prendavésiens, les Rhatacensiens & les Caucœnsiens. Au-dessous de ceux-ci il y avoit de même les Biephes, les Buridensiens & les Cotensiens; & encore au-dessous de ces derniers, les Albocensiens, les Potulatensiens & les Sinsiens. Venoient ensuite dans la partie la plus méridionale les Saldensiens, les Ciagises & les Piéphiges.

Les villes les plus remarquables que l'on rencontroit dans la Dace, selon le même Ptolémée, étoient Rhucconium, Docirava, Parolissum, Arcobadara, Triphulum,

Patridava, Carsidava, Petrodava, Ulpianum, Napuca, Patruissa, Salines, Prætoria Augusta, Sandava, Augustia, Utidava, Marcodava, Ziridava, Singidava, Apulum, Zermizirga, Comidava, Rhamidava, Pirum, Zusidava, Paloda, Zurobara, Lizisis, Argidava, Tiriscum appellée ensuite Taros, Zarmigéthusa capitale des Daces, Hydata, Nentidava, Tiasum, Zeugma, Tibiscum, Dierna, Acmonia, Druphegis, Phrateri, Arcina ou Arcinna, Pinum, Amutrium, Sornum.

II. Les Anciens ont divisé la Dace en trois parties, la Dace Ripense, la Dace Méditerranée, & la Dace Alpestre.

La Dace Ripense étoit ainsi nommée du mot *ripa*, qui signifie bord & rivage. Ses villes étoient: Druphegis, aujourd'hui Cheio, selon Niger; Lizisis, ville détruite, dont le lieu s'appelle Laorzalos, selon Lazius; Tibiscum, aujourd'hui Titul, selon le même; Zeugma, aujourd'hui Clausembourg, selon Rhitaïmer & Altamer. Lazius croit que c'est Zazesbes en Hongrois, & Mulenbach en Allemand. Zurobara ou Zarobara, aujourd'hui Temeswar.

Cette partie étoit arrosée par les fleuves Tibiscus, aujourd'hui la Teisse, & Marisus, le Maros. Elle répond à une petite partie de la haute Hongrie, de la Transilvanie & de la Rascie.

La Dace Méditerranée tiroit son nom de ce qu'elle étoit plus au milieu des terres, c'est-à-dire, plus éloignée du Danube. Ses villes étoient: Acmonia, aujourd'hui Severino, selon Niger; Alba Julia, aujourd'hui Weissembourg; Augustia, aujourd'hui Custi selon Lazius; Marcodava, aujourd'hui Meczies, selon quelques-uns. Lazius qui dans un endroit croit que c'est Marcoszeck, doute ailleurs si ce ne seroit point Filleck. Napuca, qui est Buza ou Buzaten, selon Lazius, ou Colofwar, selon d'autres; Nantidava, que les Allemands nomment Nossenstad, & les Hongrois Bistricia, selon Lazius; Patruissa ou Patrovissa; Lazius croit que les Hongrois la nomment Brassowa, & les habitans Cronstad. Singidava, dont on ignore la position; Succi, aujourd'hui le fort de Turchzuest, selon Lazius; Tapæ, dont parle Xiphilin; Tiriscum ou Taros, aujourd'hui, Taro; Ulpianum ou Ulpiana, aujourd'hui Czanadre, selon Lazius; Zarmisogéthusa ou Zarmigéthusa, ville ruinée.

Cette Dace comprenoit la plus grande partie de la Transilvanie, & quelque peu de la haute Hongrie.

La Dace Alpestre tiroit son nom d'une continuation du mont Hémus, qui va se joindre au mont Carpath, & les Anciens nommoient Alpes cette continuation. Ses villes étoient: Carsidava, aujourd'hui Kuryma, selon Lazius; Paloda, ville ruinée, dont la place est la campagne nommée Blechisfeld; Petrodavo, ou Petridava, aujourd'hui Pettersdorff; Phrateria, ou Frateria, aujourd'hui Jurgano, selon Niger; mais, selon Lazius les Hongrois la nomment Zazuara & les habitans Brossa. Ad Pi-

num, aujourd'hui Winez, ſelon Lazius, ou Phiſtona, ſelon Niger; ad Pirum, nommée Birthalmen en Allemand, Berthalom en Hongrois; Rhamidava, qui eſt ſelon Lazius Repicza; Sandava, aujourdhui Schesburg; Sornum, qui eſt Seruni, proche du pont de Trajan; Tiaſum, qui eſt Diod, ſelon Lazius; Triphulum, aujourd'hui Philesia; Utidava, dont les habitans nomment la place Utuarhel, c'eſt-à-dire, ruine d'Utidava; Zuſidava, que Lazius croit être Gabulacium, en Servie ou en Raſcie.

Cette partie répond à la Valachie & à la Moldavie.

III. Nous avons vu que Dioclétien, ayant fait paſſer le Danube aux Daces, les établit dans un canton de la Mœſie, auquel il donna le nom de Dace. Ce Prince partagea cette nouvelle Dace en Dace Ripenſe & Dace Méditerranée; ce qui forma depuis deux provinces du grand gouvernement de l'Illyrie.

On donna encore le nom de Dace à un des diocèſes de ce grand gouvernement; & ce diocèſe comprenoit 1.° la première Mœſie, c'eſt-à-dire, la partie de la Raſcie, qui eſt en-deçà du Danube, 2.° la Dace Ripenſe, ou partie occidentale de la Bulgarie, le long du Danube; ces deux parties avoient chacune un préſident, 3.° la Dace Méditerranée, ou partie méridionale de la Servie; elle étoit conſulaire, 4.° la Dardanie, partie la plus méridionale de la Bulgarie, 5.° la Prévalitane, à laquelle on joignoit une partie de la Macédoine ſalutaire; c'eſt une partie de la Dalmatie & de l'Albanie. La Dardanie & la Prevalitane étoient gouvernées chacune par un préſident.

Le diocèſe de la Dace eſt auſſi appellé la Dace Conſtantinienne.

IV. Terminons cet article, en donnant une juſte idée de l'étendue des païs, qui réunis ſous le nom de Dace, ont fait une province de l'empire Romain, ſous le règne de Trajan. Ce qui nous y engage, c'eſt ce que dit Eutrope, que le circuit de cette province eſt de mille milles; *Decies centena millia in circuitu;* ce qui eſt répété dans l'abrégé des provinces Romaines de Sextus Rufus. On juge d'abord, que cette expreſſion doit être vague, & ſans grande préciſion; mais, loin de renfermer de l'exagération, elle eſt au-deſſous de la réalité. Nous trouvons cinq cens milles de longueur en droite ligne, depuis les retranchemens Romains qui couvroient la Dace, juſqu'au Tyras, où aboutiſſoit la voie Trajane; & environ quatre cens milles depuis le Danube vers l'embouchure de l'Aluta, juſqu'à la partie ſupérieure du Prut. Enfin, la circonférence des diverſes contrées renfermées dans ces eſpaces, étant priſe en gros, paſſe treize cens milles. Si cette ſupputation renchérit ſur l'eſtime faite par Eutrope, ce n'eſt pas pour avoir agrandi la Dace de quelque portion de païs qui ne fût pas de ſa dépendance. Le détail des lieux, & leur correſpondance avec ce qui les repréſente actuel-

lement

lement, nous servent de garantie.

DACES, *Daci*, Δάκοι, peuples qui habitoient le païs connu sous le nom de Dace. *Voyez* Dace.

DACES, *Daci*, Δάκοι, (*a*) peuples qui avoient leurs demeures au mont Rhodope, selon Dion Cassius. Il en a été parlé sous l'article de Dace. *Voyez* Dace.

DACES, *Daci*. (*b*) Les Daces, selon la traduction latine de Diodore de Sicile, sont mis au nombre des peuples qui furent soumis par Ninus. M. l'abbé Sevin leur substitue les Daes; & il ajoûte cette réflexion: » Dans le texte » grec de Diodore, on lit aujourd'hui Δραγγῶν, terme que » je croirois en cet endroit convenir infiniment moins que celui de Δάων. Les Dranges » étoient fort éloignés des Hyrcaniens, & dès-lors comment » croire que Diodore ait joint » des païs séparés par tant de » provinces? Il n'en est pas de » même des Daes, que cet Historien a eu raison de mettre à » la suite des Tapyres & des » Hyrcaniens, par rapport au » voisinage de ces nations. Cela » est si vrai, que Strabon a placé » les Daes proche de la mer Caspienne. Voici les paroles de ce » Géographe: *On donne le nom* » *de Daes à la plûpart des Scythes dont le païs commence à la* » *mer Caspienne. A l'égard de* » *ceux qui sont à l'orient, ils sont* » *appellés Saques & Massagetes.* » Pomponius Méla ne nous est » guere moins favorable, lorsqu'il écrit que le fleuve Oxus, » devenu plus considérable par » la jonction de plusieurs autres » rivières, commence proche les » Daes à couler du côté du septentrion. Je dirai la même chose de Pline, de Ptolémée & de » Quinte-Curse; mais les passages que je viens de rapporter, » sont plus que suffisans pour faire » sentir le peu de solidité de la » correction de Rhodomannus, » qui, à la place des Dranges, a » substitué les Daces, nation qui » n'a jamais été connue dans » l'Asie. «

DACIE. *Voyez* Dace.

DACIQUE, *Dacicus*. (*c*) Le petit nombre de médailles du quatrième consulat de Trajan où il est appellé Dacicus, nous apprend que ce surnom lui fut donné sur la fin de la cent deuxième année de J. C., après sa première victoire sur les Daces. Quand Dion Cassius semble dire qu'il ne lui fut donné qu'à son retour à Rome, c'est que le titre de Dacicus qui lui avoit déjà été déféré par l'armée victorieuse, & dont il s'étoit probablement déjà glorifié sur les monnoies d'or & d'argent qui se frappoient dans son camp, même par ses monétaires particuliers, lui fut solemnellement confirmé à Rome dans la cérémonie de son premier triomphe, par un décret exprès du

(*a*) Dio. Cass. p. 460.

(*b*) Diod. Sicul. pag. 64. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. III. p. 357, 358.

(*c*) Juven. Satyr. 6. v. 203, 204. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XIV. p. 123. & *suiv.*

Sénat, sur les monnoies de bronze, S. C.

On conserve dans le trésor de Médicis une médaille d'argent qui a pour légende du côté de la tête de Trajan, *IMP. CÆS. NERVA. TRAJAN. AVG. GERM.* & dont le revers représente un Hercule de bout, tenant de la main droite sa massue, & de la gauche une dépouille de lion, avec ces mots, *DACIUS COS. IIII.* qui sont la continuation de la légende qui est autour de la tête. Sur toutes les médailles datées du cinquième & du sixième consulat du même Prince, on lit le titre de *Dacicus*, qui y est ordinairement joint à celui de *Germanicus*.

Juvénal parle de ces deux titres :

Cum lance beata

Dacicus & scripto radiat Germanicus auro.

Un Auteur prétend que cela marque une monnoie de Domitien, sur laquelle il avoit les titres de Dacicus & de Germanicus ; c'est une erreur. Domitien a le titre de Germanicus, mais jamais celui de Dacicus. Trajan est le premier qui l'ait porté ; & ceci est une preuve que Juvénal non seulement a vécu sous Trajan, mais que sa IV.e & sa VI.e satyre n'ont été faites qu'après l'année VII.e de la puissance tribunitienne de ce Prince.

DACRITUS, *Dacritus*, (a) Δάκριτος, rhéteur célebre, qui eut plusieurs disciples, au rapport de Plutarque. Il y a des éditions qui portent Lacritus ; & c'est celle qu'a suivie M. Dacier dans sa traduction des vies des Hommes illustres de Plutarque.

DACTYLE, *Dactylus*, (b) Δάκτυλος, certain homme, auquel on rendit à Athènes de très-grands honneurs, selon Suidas.

DACTYLE, *Dactylus*, sorte de pied dans la Poësie grecque & latine, composé d'une syllabe longue, suivie de deux breves, comme dans ce mot cārmĭnĕ, &c. Ce mot vient, dit-on, de δάκτυλος, *digitus* ; parce que les doigts sont divisés en trois jointures ou phalanges, dont la première est plus longue que les deux autres.

On ajoûte que ce pied est une invention de Bacchus, qui avant Apollon rendoit des oracles à Delphes en vers de cette mesure. Les Grecs l'appellent πολιτικός.

Le Dactyle & le spondée sont les deux principaux pieds de la Poësie ancienne, comme étant la mesure du vers héroïque, dont se sont servis Homère, Virgile, &c. Ces deux pieds ont des tems égaux, mais ils ne marchent pas avec la même vitesse. Le pas du spondée est égal, ferme & soutenu ; on peut le comparer au trot du cheval ; mais le Dactyle imite davantage le mouvement rapide du galop.

Les vers François les plus nombreux sont ceux où le rithme du Dactyle est le plus fréquemment employé. Les Poëtes, qui

(a) Plut. T. I. p. 859.

(b) Suid. T. I. p. 638.

composent dans le genre épique, où il importe sur tout de donner aux vers la cadence la plus rapide, doivent avoir l'attention d'y faire entrer le Dactyle le plus souvent qu'il est possible. Les Anciens nous en ont donné l'exemple, puisque dans le vers asclépiade qui répond à notre vers de douze syllabes, ils se sont fait une règle invariable d'employer trois fois le Dactyle; sçavoir, dans le second pied, avant l'hémistiche, & dans les deux pieds qui terminent le vers.

DACTYLE, étoit encore chez les Grecs une sorte de danse que dansoient sur-tout les athletes, comme l'observe Hésychius.

DACTYLES, *Dactyli*, (a) Δάκτυλοι. Il n'est parlé des Dactylés, du moins sous ce nom, ni dans Homère, ni dans Hésiode. Cependant ils figurent avec distinction dans la Mythologie; & souvent pris pour les Corybantes, pour les Curetes, & même pour les Cabires, ils fournissent beaucoup de variétés. Aussi doit-on les considérer sous différens points de vue. 1.° Comme les inventeurs de l'art de forger le fer & de travailler les métaux, par rapport à la Grece; car cet art étoit beaucoup plus ancien dans l'Orient. 2.° Comme des espèces de médecins & d'enchanteurs, qui joignoient à l'application des remedes naturels, certaines formules magiques auxquelles on attribuoit la vertu de charmer les douleurs, & même de les dissiper. 3.° Comme ceux qui établirent dans la Grece le nouveau culte de Jupiter. 4.° Enfin comme les nourriciers & les gardiens de ce dieu, & les génies attachés au service de Rhéa; qualités qu'on leur donne, les confondant avec les Curetes & les Corybantes.

Le tems de ces Dactyles, considérés comme les inventeurs de l'art de forger le fer, remonte très-haut dans l'histoire Grecque. L'époque de cette découverte est du troisième siècle avant la prise de Troie, mais postérieure à l'expédition de Sésostris dans l'Asie mineure & dans la Thrace. Cet évènement, l'un des plus considérables de l'ancienne histoire, influa beaucoup sur la destinée des nations orientales. Il en résulta des révolutions & des mouvemens qui mêlerent les peuples entr'eux, & contribuerent, par ce mélange, à policer des païs jusqu'alors habités par des Sauvages. C'est par une suite de cette propagation de connoissances & de lumières, que l'art de travailler les métaux passa dans la Phrygie, & de la Phrygie dans la Grece. Car les Dactyles qui s'y porterent, étoient Phrygiens, suivant l'opinion la plus commune & la plus ancienne. Il est vrai que quelques Auteurs les faisoient venir de Crete; mais c'est la plûpart en supposant qu'ils avoient passé de la Phrygie dans cette isle; & la méprise de ceux qui s'éloignent en ce point du sentiment

(a) Strab. pag. 573. Diod. Sicul. pag. 230. Pauf. p. 299. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag. 126, 133, 134, 249. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. p. 311. Tom. X. p. 256, 257. T. XXIII. p. 30. *& suiv.*

ordinaire, venoit d'une équivoque causée par le surnom donné communément aux Dactyles. On les appelloit Idéens ; or, le nom d'Ida étoit commun à deux montagnes situées l'une en Crete, l'autre en Phrygie.

Le fragment de la Phoronide nomme trois Dactyles, Kelmis, Damnaménéus & Acmon. Ministres d'Adrastie ou de Cybele, ils découvrirent le fer dans les vallées du mont Ida, & formés par Vulcain, ils instruisirent les hommes à travailler ce métal par le secours du feu. Les noms que leur donne l'auteur de la Phoronide, ne sont que des épithetes, relatives aux différentes pratiques de leur art ; c'est, suivant la traduction littérale, le fondeur, le forgeur & le coupeur.

A ces trois Dactyles Strabon en joint un quatrième qu'il nomme Hercule. Il ajoûte que Sophocle en comptoit cinq, & leur attribuoit plusieurs découvertes utiles. C'est ce nombre de cinq qui, selon le même Poëte, leur fit donner le nom de Dactyles ou de doigts. Cicéron en parlant d'eux, les nomme simplement *digiti*. Le Scholiaste d'Apollonius nous apprend que d'autres en comptoient onze ; six mâles & cinq femelles, distingués par les noms de la droite & de la gauche. Il les nomme enchanteurs, médecins & ouvriers en fer ; mais il paroît que cet Auteur les distinguoit en deux classes. Le titre de sorcier ou de goëtes, ne convenoit proprement qu'à ceux de la gauche, espèce malfaisante, ennemie des hommes. Ceux de la droite, qu'Hellanicus nomme Ἀναλύοντις, n'employoient leurs connoissances & leur pouvoir qu'à rompre les enchantemens, & qu'à détruire l'effet des maléfices. Comme les erreurs roulent de siècle en siècle, & ne sont étrangers dans aucun païs, on ne doit pas être surpris de trouver la même distinction établie entre les fées & les génies des Romans de presque tous les peuples, sans que cette conformité des fictions modernes avec celles des Grecs suppose nécessairement que les unes soient dérivées des autres. Il en est de ces idées bizarres comme des usages singuliers, qu'on rencontre précisément les mêmes chez des peuples qui n'ont entr'eux aucun rapport. S'ils paroissent se copier, c'est presque toujours sans le sçavoir, & sans qu'on doive en inférer une origine commune.

Pausanias, qui compte cinq Dactyles ainsi que Strabon, les appelle Hercule, Épimedès, Idas ou Acésidas, Pæonius & Jasius. Ces noms ne sont point relatifs aux arts métalliques, mais à la médecine.

Hercule Dactyle, surnommé l'Idéen, n'est pas le fils d'Alcmene, ou celui qui naquit à Thebes ; mais un ancien héros honoré à Olympie sous le nom de Parastatès, ou d'assistant, avec les Dactyles ses freres, & dont le culte fut établi par Clyménus, un de ses descendans. Cet Hercule Idéen est sans doute celui dont parle Cicéron, dans le troisième livre de la nature des dieux. Le fils d'Alc-

mene ne vint au monde que plus d'un siècle après Clyménus.

Éphorus, qui faisoit passer les Dactyles de la Phrygie dans l'isle de Crete, & de-là dans la Grece, les donnoit pour instituteurs des premiers mystères religieux dans ce païs, & pour auteurs de ces enchantemens ou remedes magiques, dont la vertu consistoit dans la prononciation de certaines paroles; espèce de médecine pour laquelle le peuple eut toujours & par-tout une confiance qui n'est pas encore détruite.

Le même Auteur disoit que l'Hercule dont le nom entroit dans la plûpart des formules magiques, n'étoit pas le fils d'Alcmène, qui n'avoit jamais sçu que se battre, mais l'Hercule Idéen; & qu'Orphée avoit été profondément initié dans la magie des Dactyles. Cette opinion sur Orphée étoit, sans doute, une prétention de cette branche de Pythagoriciens qui, sous le nom d'Orphiques, avoient mêlé l'Égyptianisme aux dogmes de Pythagore.

Les Dactyles Idéens apporterent dans la Grece le culte de Jupiter nommé Zéus ou Dios, & l'établirent à Olympie, selon Pausanias. Nous n'examinerons pas ici si ce culte étoit plus ancien dans Athènes, & si Cécrops l'y porta cent ans avant la découverte du fer par les Dactyles. Ils trouverent le culte de la Terre & celui de Saturne à Olympie, & les y laisserent subsister. Mais, ils construisirent en l'honneur de Jupiter un autel, également singulier par la forme & par la matière. Cet autel avoit vingt-deux pieds d'élévation sur trente-deux pieds de tour. Il étoit enfermé par une balustrade de cent vingt pieds de circuit, qui bornoit le terrein sacré; terrein placé sur une espèce de butte où l'on arrivoit par un escalier de pierre. Mais, & l'autel & les deux rampes qui servoient à y monter, n'étoient composés que des cendres du foyer sur lequel on entretenoit, dans le Prytanée d'Olympie, un feu perpétuel. On n'y brûloit que du peuplier blanc; les cendres se délayoient avec de l'eau du fleuve Alphée, dont la vertu particulière donnoit de la consistance à cette espèce de mortier; du moins le croyoit-on encore du tems de Plutarque, où cette pratique superstitieuse continuoit d'être en vogue. Mais, comme l'ardeur du soleil & le feu des sacrifices devoient dessécher cet autel & le réduire insensiblement en poussière, on le réparoit tous les ans, le 19 du mois Élaphius, dans lequel tomboit toujours l'équinoxe du printems, & qui étoit le dernier mois de l'année Olympique. C'étoit au dehors de la balustrade qu'on égorgeoit les victimes; & les deux rampes servoient à porter sur l'autel la portion qui en revenoit aux dieux. Ces rampes devoient être fort roides, n'ayant guere que douze pieds de pente sur vingt-deux d'élévation. On voyoit encore à Olympie d'autres autels semblables à celui que nous venons de décrire. La Terre avoit le plus ancien de tous; c'étoit, selon

toute apparence, l'ouvrage des premiers habitans de ce païs; & ce fut sans doute pour se conformer au rit Pélasgique, que les Dactyles construisirent aussi leur autel avec un simple mortier de cendres. C'est à eux que devoit son origine l'oracle de Jupiter établi à Olympie, & dont l'intendance fut confiée aux descendans d'Iamus.

Il n'est plus parlé des Dactyles depuis la conquête de l'Élide par Endymion. Ce Prince, descendant de Deucalion, amena des Hellenes à Olympie; & par-tout où les Hellenes s'établissoient, le nom des anciens habitans disparoissoit bientôt.

Celui qu'ont porté les Dactyles ne peut pas leur avoir été donné dans le sens du mot δάκτυλος, doigt, & nous devons en chercher une autre étymologie. Peut-être venoit-il du verbe δείκω ou δεικνύω, montrer, indiquer, faire connoître, d'où s'étoit formé entr'autres dérivés d'εἴκελον, image, représentation. En ce cas le nom des Dactyles auroit rapport aux différens arts dans lesquels ils initierent les Pélasges. Stésimbrote de Thasos, auteur presque contemporain de Cimon & de Périclès, donnoit une autre origine à ce nom. Il le tiroit de la préposition δια, suivie de l'article τὸ, & ῥῦναι infinitif du verbe ῥύομαι ou ῥύω, je garde, je défends. Ce seroit alors une allusion à la qualité de gardien de Jupiter & de Rhéa, que leur attribuoit la fable. Le nom de Dactyle, pris dans ce sens, aura dès-lors été celui que portoient en Phrygie les ministres de ces deux divinités; & par une seconde conséquence, il en faudra chercher l'origine dans la langue des Phrygiens. Elle ne subsiste plus; mais l'Arménie en est un dialecte, & comme cette dernière langue est fixée depuis le commencement du cinquième siècle de l'Ére Chretienne, par la traduction de la Bible & par d'autres ouvrages, M. Fréret penche à croire qu'il est permis d'y chercher les racines des mots originairement Phrygiens. Or, la grammaire de Schrœder & le dictionnaire de Rivola nous apprennent que dans l'Arménien ancien ou littéral, *daiac*, signifie tuteur, curateur, nourrice, & que du mot *di*, nourriture, se forme le verbe *dil*, nourrir. De ces deux mots réunis on fera *daïactil*, celui qui nourrit, qui élève un enfant; mot si ressemblant au mot Dactyle, qu'il est probable que Stésimbrote l'avoit en vue dans l'étymologie que nous avons rapportée d'après lui.

DACTYLIOMANTIE, (*a*) *Dactyliomantia*, espèce de divination, qui se fait par le moyen d'un anneau. Ce mot est composé du Grec, & vient de δάκτυλος, *digitus*, doigt, & de μαντεία, *divinatio*, divination.

La Dactyliomantie consistoit essentiellement à tenir un anneau suspendu par un fil délié au-dessus d'une table ronde, sur le bord de

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. p. 122.

laquelle on posoit différentes marques où étoient figurées les vingt-quatre lettres de l'alphabet. On faisoit sauter l'anneau qui venoit enfin s'arrêter sur quelqu'une des lettres; & ces lettres assemblées formoient la réponse qu'on demandoit.

Cette opération étoit précédée & accompagnée de plusieurs cérémonies superstitieuses. L'anneau étoit consacré auparavant avec bien des mystères; celui qui le tenoit n'étoit vêtu que de toile depuis la tête jusqu'aux pieds; il avoit la tête rasée tout autour, & tenoit en main de la verveine. Avant que de procéder à rien, on commençoit par appaiser les dieux, en récitant des formules de prieres faites exprès. Ammien Marcellin nous a laissé un ample détail de ces superstitions.

On rapporte à la Dactyliomantie tout ce que les Anciens disent du fameux anneau de Gygès qui le rendoit invisible, & de ceux dont parle Clément d'Alexandrie dans ses Stromates, par le moyen desquels un tyran des Phocéens étoit averti des conjonctures favorables à ses desseins, mais qui ne lui découvrirent cependant pas une conspiration de ses sujets qui l'assassinerent.

DACTYLIQUE, (*a*) terme qui se dit de ce qui a rapport aux Dactyles.

Le rhythme Dactylique, dans l'ancienne musique, comprenoit non seulement le dactyle, mais encore l'anapeste, le pyrrhique, le procéleusmatique, le simple & le double spondée; parce que la mesure de tous ces pieds peut se battre à deux tems égaux, comme celle du dactyle. Il y avoit des flûtes Dactyliques, aussi-bien que des flûtes spondaïques. Les flûtes Dactyliques avoient des intervalles inégaux, comme le pied appellé dactyle avoit des parties inégales.

Les vers Dactyliques sont entre les vers hexametres, ceux qui finissent par un dactyle au lieu d'un spondée, comme les vers spondaïques sont ceux qui ont au cinquième pied un spondée au lieu d'un dactyle. Ainsi on peut compter au nombre des vers Dactyliques, ce vers de Virgile:

Bis patriæ cecidere manus, quin protinus omnia,
Perlegerent oculis.

Il est a remarquer que le nombre Dactylique & le nombre spondaïque sont ceux qui donnent le plus de noblesse & de dignité au style.

DADAN, *Dadan*, Δαδάν, (*b*) second fils de Regma, étoit un des descendans de Cham. Josephe, au lieu de Dadan, lit Judas, & il dit que ce Judas fut pere de certains Juifs occidentaux. Mais la vraie leçon est Dadan. Arius Montanus met les descendans de Dadan dans l'Arabie heureuse, à l'occident de Regma. Ce païs est nommé encore aujour-

(*a*) Virg. Æneid. L. VI. v. 33, 34. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 126, 127, 130. T. XVII. p. 110.

(*b*) Genes. c. 10. v. 7. Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 14.

d'hui Dadena, ayant pour capitale la ville de Daden.

DADAN, *Dadan*, Δεδάν, (a) fils de Jecsan, & petit-fils d'Abraham & de Céthura. Il fut pere d'Assurim, de Latusim & de Loomim. Il demeura dans l'Idumée, où Jérémie place la ville de Dedan. Ézéchiel parle de Dedan, qui venoit trafiquer à Tyr avec ceux de Chobar, d'Éden, d'Assur, & de Chelmad & autres.

Cela fait juger que l'un de ces deux Dadan, dont on vient de parler, demeuroit dans la Mésopotamie, & auprès des peuples d'Éden & d'Assur.

DADES, *Dades*, Δᾶδες, fêtes. *Voyez* Dadis.

DADIQUES, *Dadicæ*, (b) Δαδίκαι, l'un des quatre peuples qui formoient la septième Satrapie chez les Perses. Cette Satrapie payoit un tribut de cent soixante-dix talens. Les Dadiques, dans l'armée de Xerxès, portoient des armes pareilles à celles des Bactriens.

DADIS, *Dadis*, Δαδὶς, (c) nom que Lucien donne à une espèce de société ou de confrérie, établie par Alexandre l'imposteur, & où l'on portoit des torches, avec diverses cérémonies qui duroient l'espace de trois jours. Le premier, on proclamoit comme on faisoit à Athènes : *S'il y a ici quelque Epicurien, quelque Chrétien ou Impie, qui soit venu pour se moquer des mystères, qu'il se retire; mais que les vrais fideles soient initiés, à la bonne heure.* Alors Alexandre marchoit le premier, en criant : *Hors d'ici, Chrétiens*, & toute la troupe répondoit : *Hors d'ici, Épicuriens*; puis on célébroit les couches de Latone, avec la naissance d'Apollon, & le mariage de Coronis, suivi de la venue d'Esculape. Le second jour, on solemnisoit la nativité de Glycon; & le troisième, le mariage de Podalire, & de la mere de notre prophete, où l'on allumoit des torches, dont toute la cérémonie empruntoit le nom. On y représentoit aussi les amours du Prophete & de la Lune, d'où naissoit la femme de Rutillianus; & il s'endormoit au milieu de la cérémonie comme un autre Endymion. Alors descendoit du plancher une belle dame, qui représentoit la Lune. C'étoit la femme d'un des maîtres d'hôtel du Prince, qui avoit l'insolence, en la présence de son mari, de venir embrasser & baiser notre imposteur; & peut-être qu'ils eussent passé outre, s'il n'y avoit point eu tant de lumières, car ils ne se haïssoient pas l'un l'autre. Il rentroit une autre fois avec ses habits pontificaux, dans un grand silence; puis crioit tout à coup, *Io Glycon*; à quoi répondoit un excellent chœur de musiciens, *Io Alexandre*, suivis de hérauts Paphlagoniens, qui étoient de gros coquins

(a) Genes. c. 25. v. 3. Jerem. c. 25. v. 23. Ezech. c. 27. v. 20. *& seq.*
(b) Herod. L. III. c. 91. L. VII. c. 66.
(c) Lucian. Tom. I. pag. 888, 889. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 524. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 214.

qui sentoient l'ail, & qui portoient des chaussures de peaux. Cependant, comme la procession passoit avec des torches & des gambades mystérieuses, il découvroit de tems en tems une cuisse d'or, pour contrefaire Pythagore, par le moyen, comme croit Lucien, d'un calleçon doré, qui reluisoit à la clarté des flambeaux.

A proprement parler, Lucien ne donne le nom de Dadis, qu'à la cérémonie du troisième jour, c'est-à-dre, au mariage de Podalire & de la mere d'Alexandre; mais, d'autres donnent ce nom aux cérémonies des trois jours qu'ils appellent les Dades.

DADOUQUE, *Daduchus*, Δαδοῦχος, (*a*) l'un des quatre principaux ministres des mystères d'Éleusis. Ce mot veut dire lampadophore, ou porte-flambeau. Le Dadouque portoit en effet le flambeau sacré, & il étoit le chef des lampadophores.

C'est à lui qu'appartenoit le soin de purifier les Adeptes avant l'initiation; cérémonie dont un des préliminaires étoit de couvrir le sol du temple avec la peau des victimes immolées à Jupiter. On craignoit que sans cette précaution le temple ne fût profané par les pas de quelque assistant souillé de crimes, s'il s'en trouvoit quelqu'un dans le nombre. Le Dadouque marchoit à la tête de tous les lampadophores, la cinquième nuit de la fête solemnelle; cette nuit étoit consacrée à la représentation des courses de Cérès errante par toute la terre avec un flambeau allumé dans les feux de l'Etna. Le lendemain les fonctions de ce ministre étoient les mêmes dans le transport pompeux d'Iacchus à Éleusis. On en voit un exemple dans les bas-reliefs de la base, sur laquelle étoit autrefois la statue de Cérès découverte dans les ruines du temple d'Éleusis, & décrite par Spon & Whéler. Autour de cette base étoit représentée une troupe de prêtres marchant en ordre deux à deux & portant des torches extrêmement hautes. L'inscription porte que Numilius Nigrinus, ministre de Cérès, avoit fait ériger cette statue.

Les ornemens portés par le Dadouque étoient magnifiques. Image vivante du Soleil, on le décoroit de tous les attributs sous lesquels cet astre est représenté. Il avoit aussi le droit de ceindre le diadême, non seulement lorsqu'il étoit en fonction, mais dans des circonstances qui n'avoient nul rapport à son ministère. Un soldat Perse fuyant avec les autres dans les plaines de Marathon, rencontra Callias, Dadouque de ce temslà; & le prenant pour un Roi, dit Plutarque, à cause de son diadème, embrassa ses genoux & lui découvrit un trésor caché dans un puits voisin. Il espéroit que cette découverte lui sauveroit la vie. Callias le tua pour en profiter seul;

(*a*) Lucian. T. I. p. 962. Plut. Tom. I. pag. 321. Pausf. p. 68. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 490. T. V. p. 112. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XXI. p. 94. *& suiv.*

& ce crime l'enrichit avec toute sa postérité.

La dignité de Dadouque étoit perpétuelle comme celle d'Hiérophante, mais n'exigeoit pas comme elle le célibat. Un passage de Pausanias en fournit la preuve. » C'est dans le bourg de Sciros, » dit cet Auteur, qu'est le tombeau de Thémistocle, petit-fils » du vainqueur de Xerxès. Entre » ses descendans, je ne parlerai » que d'Acestia, fille de Xénoclès, petite-fille de Sophocle, arrière petite-fille de Léon: » elle les a tous vus chefs des lampadophores d'Éleusis. Après » leur mort, ce sacerdoce a passé » de son vivant entre les mains » de Sophocle son frere, de celui-ci à Thémistocle son mari, » après lequel son fils Théophraste en a été revêtu. « Nous pouvons pousser sa généalogie plus loin, en consultant la vie de Lycurgue l'orateur par Plutarque. Nous y verrons que Thémistocle posséda cette dignité après lui; & qu'ayant épousé Nicostrate, descendante de Lycurgue, il y joignit la souveraine sacrificature de Neptune Érechthée; ce qui montre, en passant, que la place de Dadouque n'étoit pas incompatible avec d'autres.

DADOUQUE, *Daduchus*, Δαδοῦχος (a) étoit aussi un des ministres des mystères de Bacchus. On donnoit le même nom à Athènes au grand-prêtre d'Hercule. Comme il n'y avoit point sans doute de fête, où l'on ne portât plus ou moins de torches, les Dadouques devoient être en grand nombre, & se trouver à presque toutes les cérémonies.

DÆDALEON INSULÆ, (b) c'est-à-dire, les isles des Dédaléens. Pline fait mention de ces isles. Il y en avoit deux. Elles étoient apparemment nommées ainsi, à cause de la ville de Dédala, d'où elles n'étoient pas fort éloignées.

DÆDALUS, *Dædalus*, nom d'un des chevaux du Cirque. *Voy.* chevaux du Cirque.

DAGON, *Dagon*, Δαγών. (c) nom d'une forteresse, située au-dessus de Jéricho. Elle est nommée Doch au premier livre des Maccabées. Ce fut Ptolémée, fils d'Abobus, qui la fit bâtir, ayant été établi gouverneur de la plaine de Jéricho.

Il y tua en trahison Simon Maccabée son beau-pere, avec Mathathias & Judas ses deux fils. Jean Hyrcan, fils de Simon, qui étoit alors à Gazara, vint assiéger Ptolémée son beau-frere dans le château de Dagon. Josephe raconte que lorsqu'Hyrcan s'approchoit pour donner l'assaut à la forteresse, Ptolémée faisoit cruellement battre de verges sur les murailles, à sa vue, sa mere, & ses deux freres, les menaçant de les faire mourir, s'il continuoit à le presser. La compassion qu'eut Hyrcan des tourmens de sa mere, fut cause que le siège tira en lon-

(a) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. pag. 270.

(b) Plin. T. I. p. 285.

(c) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 448. Maccab. L. I. c. 16. v. 15. & seq.

gueur, & que l'année Sabbatique étant survenue, il fut obligé de lever le siège. Alors Ptolémée se sauva chez Zénon, surnommé Cotyla, tyran de Philadelphie, après avoir fait mourir la mere & les deux freres d'Hyrcan; ce qui paroît contraire au premier livre des Maccabées, qui porte que Ptolémée fit mourir Mathathias & Judas, avec Simon leur pere, dans la salle du festin où ils avoient soupé.

DAGON, *Dagon*, Δάγων, (*a*) l'un des fils d'Uranus & de Gé, épousa une concubine que son pere aimoit tendrement. Comme elle étoit déjà grosse, elle accoucha peu après son mariage, d'un enfant mâle, qui fut nommé Demaroon. Dagon, appellé aussi Siton, fut surnommé Zeus Arotrius, ou Jupiter le laboureur, lorsqu'il eut inventé l'art de semer le bled. *Voyez* l'article suivant.

DAGON, *Dagon*, Δαγὼν, (*b*) étoit une des plus célebres divinités des Philistins, & une de celles dont l'Écriture Sainte parle le plus souvent. Si nous nous en rapportons à Sanchoniathon, l'origine de ce dieu est fort ancienne. Le ciel, dit cet Auteur, eut plusieurs enfans, & entr'autres Dagon, ainsi nommé du mot Dagan, qui en Phénicien veut dire du froment. Comme il fut l'inventeur de la charrue, & qu'il apprit aux hommes à se servir de bled pour faire du pain, il fut après sa mort surnommé Jupiter Agrotès, ou le laboureur. Saturne, continue cet Auteur, dans le tems qu'il faisoit la guerre à Cœlus, ou Uranos, ayant fait prisonnière une de ses femmes, la fit épouser à Dagon. Suivant cette opinion, Dagon n'est plus un dieu moitié homme, moitié poisson, comme l'ont imaginé les Rabbins; ce n'est plus Atergatis ou Derceto; c'est le dieu du bled, l'inventeur du labourage, qui mérita après sa mort les honneurs divins. Son nom ne vient point du mot Hébreu *dag*, un poisson, mais c'est un nom Phénicien, *Dagan*, qui dans cette langue veut dire du froment.

Bochart persuadé que c'est à l'auteur phénicien qu'il faut s'en rapporter pour l'origine des dieux de son païs, a donc raison de ne regarder que comme des fables Rabbiniques, tout ce qui a été débité sur la figure de Dagon. En effet, quelques-uns de ces docteurs de la loi, confondant ce dieu avec Atergatis ou Derceto, disent qu'on le représentoit comme un homme, dans la partie supérieure de son corps, & comme un poisson de la ceinture en bas; pendant que d'autres veulent au contraire qu'il ait eu la forme de poisson dans le haut du corps, & la figure humaine des cuisses en bas. Quelques-uns prétendent qu'il étoit tout poisson; quelques autres, que sa figure étoit celle

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 159, 163, 164.

(*b*) Judic. c. 16. v. 23. *& seq.* Reg. L. I. c. 5. v. 2. *& seq.* Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 169. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag. 58. *& suiv.* Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 45, 383, 384. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XII. pag. 27.

d'un homme, depuis la tête jusqu'aux pieds ; & ceux-là ont sans doute plus de raison. C'est l'idée qu'en donne l'Écriture Sainte, lorsqu'elle raconte qu'à la présence de l'Arche du Seigneur, que les Philistins avoient mise dans le temple de ce dieu, après la défaite des Israëlites, son idole fut renversée, & qu'on trouva sa tête & ses mains sur le seuil de la porte du temple, pendant que le reste du corps étoit demeuré sur le pied-estal. *Caput autem Dagon, & duæ palmæ manuum ejus abscissæ erant super limen ; porrò Dagon solus truncus remanserat in loco suo.*

Voilà donc une tête, des mains, & un tronc ; si on ajoûte des pieds, comme ont fait les Septante, en disant que la tête, les mains & les pieds de l'idole s'étoient trouvés ensemble, séparés du tronc, ce sera une figure humaine dans toutes ses parties.

Quoi qu'il en soit, les Philistins avoient une grande vénération pour Dagon, & ses temples étoient magnifiques. Il falloit que celui qu'il avoit à Gaza fût très-vaste, puisque Samson qu'on y avoit conduit en le retirant de la prison où il étoit, pour insulter à ce redoutable ennemi, qu'ils croyoient avoir perdu toutes ses forces, par la trahison de Dalila, ayant renversé les colonnes qui le soûtenoient, il écrasa sous ses ruines plus de trois mille hommes. Le temple que ce dieu avoit à Azoth, n'étoit pas moins célebre, & ce fut dans celui-ci que fut mise en dépôt l'Arche du Seigneur, où arriva le miracle que nous venons de rapporter. La tête de Saül fut aussi déposée dans un des temples de ce même dieu, comme on le voit dans le livre des Juges, & ses armes dans celui d'Astaroth ; nouvelle preuve, pour le dire en passant, que Dagon & Astaroth ou Astarté étoient deux divinités différentes.

Ce qu'on vient de lire n'est qu'un extrait de la mythologie expliquée par M. l'abbé Banier. D. Calmet, dans son dictionnaire de la Bible, adopte un autre sentiment ; & comme cet Écrivain a recueilli les opinions de différens Auteurs, nous placerons ici ce qu'il rapporte, afin de mettre le Lecteur plus en état de prononcer par lui-même sur l'article de Dagon.

» Philon de Biblos, dans sa
» traduction de Sanchoniathon,
» dit que Dagon veut dire Siton,
» ou le dieu du froment ; en effet
» Dagon en Hébreu signifie du
» froment ; mais, qui est-ce dieu
» du froment ? C'est apparem-
» ment Cérès, car les Hébreux
» n'avoient point de nom féminin
» pour signifier les déesses ; &
» Élien nous apprend qu'entre les
» noms qu'on donnoit à Cérès,
» étoit celui de Sito, comme qui
» diroit la déesse du froment,
» parce qu'on la croyoit inven-
» trice de l'agriculture & du fro-
» ment ; on la dépeignoit avec la
» charrue, des épis de froment,
» des fruits & du pavot autour
» de la tête ou dans les mains ; on
» la joignoit avec Bacchus inven-
» teur du vin. Ils alloient ensem-

» ble dans les mystères; on célé-
» broit conjointement leurs or-
» gies.

» Mais on la trouve aussi dé-
» peinte avec des poissons, dans
» quelques médailles, ce qui re-
» vient au nom de Dagon dérivé
» de la racine *dag*, un poisson.
» Dans une de ces médailles,
» qui est de la ville de Syracuse,
» les poissons, au nombre de qua-
» tre, sont rangés sur le champ de
» la médaille, autour de la tête
» de la déesse, qui est couronnée
» de fruits. Dans une autre, les
» poissons se voient autour d'un
» taureau qui est sur le revers
» d'une médaille aussi de Syracu-
» se, avec la tête de Cérès. Dans
» Philon de Biblos, Dagon est
» frere de Saturne, comme dans
» les Auteurs Grecs, Cérès est
» la sœur du même Saturne. Cé-
» rès jouit des embrassemens de
» son frere, selon les Grecs. Ater-
» gatis est sœur du même Satur-
» ne, selon Philon de Biblos.

» Enfin, on décrit quelquefois
» Cérès avec les attributs de la
» déesse Isis des Égyptiens, à qui
» l'on attribuoit de même l'inven-
» tion de l'agriculture, du fro-
» ment & des fruits, & que l'on
» honoroit comme la Lune.

» Bérose, parlant d'Oannes,
» dit qu'il avoit le corps & la
» tête de poisson, qu'au-dessus
» de cette tête il y en avoit une
» autre, & qu'au-dessous de la
» queue du poisson, il paroissoit
» des pieds d'hommes. C'est-là,
» dit-on, la véritable figure de
» Dagon, qui avoit différens
» noms dans différens païs. On
» trouve une médaille Égyp-
» tienne, qui représente une fem-
» me à demi corps, avec des
» mains tenant la corne d'abon-
» dance, & avec une queue de
» poisson recourbée par derrière,
» ayant aussi des pieds faits com-
» me ceux du crocodile, ou du
» veau-marin. Telle pouvoit être
» la figure de la déesse Dagon.
» Les Rabbins, varient sur sa fi-
» gure, parce qu'ils ne parlent
» qu'en devinant; les uns lui don-
» nent le haut de l'homme, & le
» bas du poisson; d'autres au con-
» traire, le haut du poisson & le
» bas de l'homme; d'autres le
» font tout homme ou tout pois-
» son.

» Diodore de Sicile dit qu'à
» Ascalon ville de la Palestine, on
» adoroit Derceto, ou Atergatis,
» sous le visage d'une femme,
» ayant tout le bas d'un poisson,
» à peu près comme on dépeint
» les Néréïdes. Près d'Ascalon,
» il y avoit un étang fort pro-
» fond, rempli de poissons con-
» sacrés à cette déesse, & dont
» les peuples de la ville s'abstien-
nt par superstition, croyant
e Vénus s'étant autrefois
» jettée dans cet étang, y fut
» métamorphosée en poisson.

» Hérodote raconte que les
» Scythes ayant fait irruption
» dans la Palestine, dans le dessein
» de se jetter dans l'Égypte,
» Psammétichus, roi d'Égypte, dé-
» tourna ce coup par de grandes
» sommes d'argent qu'il leur ap-
» porta. Quelques Scythes s'é-
» tant jettés dans Ascalon, y pil-
» lerent le temple de la déesse

» Vénus la céleste, qui est un des
» plus anciens temples du monde
» que l'on connoisse. La déesse
» irritée leur envoya une maladie
» honteuse & douloureuse, les
» hémorroïdes, qui passa à leur
» postérité, en punition du sacri-
» lege qu'ils avoient commis con-
» tre la déesse; on voit ici qu'Hé-
» rodote appelle Vénus la céleste,
» la même déesse que les autres
» nomment Atergatis ou Derce-
» to, & que nous croyons être
» Dagon.

» Saumaise croit que Dagon
» est le même que Ceto, grand
» poisson marin; que Ceto, ou le
» monstre d'airain auquel Andro-
» mede fut exposée à Joppé, &
» la déesse Derceto des Ascalo-
» nites ne sont qu'une même di-
» vinité. Selden veut qu'Aterga-
» tis soit la même que Dagon,
» & que son nom d'Atergatis dé-
» rive de l'Hébreu *Adir-Dagon*,
» magnifique poisson. Le nom de
» magnifique est souvent donné
» au vrai dieu & aux fausses di-
» vinités.

DAHES, *Dahæ* ou *Daæ*, (*a*) Δάαι, peuples d'Asie. Strabon les range parmi les nations Scythes, & place leur demeure près de la mer Caspienne dans l'Hyrcanie. Ce géographe les divise en trois branches; sçavoir, les Aparnes, les Xanthiens, & les Pissures. Les Dahes Aparnes étoient ceux qui habitoient près de l'Hyrcanie & de la mer Caspienne. Les autres s'étendoient jusqu'à la province d'Arie.

Les Dahes sont comptés au nombre des peuples qui furent subjugués par Ninus. Ils obéissoient aux Perses du tems de Darius, & marcherent sous les étendards de ce Prince contre les Macédoniens. Après la mort de Darius, ils embrasserent le parti de Spitamene. Celui-ci, averti qu'on envoyoit contre lui Ménédeme, forma le dessein de lui dresser une embuscade sur son passage. Il y avoit un païs couvert fort propre pour cela, où il fit cacher les Dahes qui montoient deux sur un cheval tout armés, & dans la mêlée se jettoient à terre tour à tour avec une disposition merveilleuse, & rompoient les plus forts escadrons; car, la vîtesse des hommes égaloit celle des chevaux. Spitamene, qui leur avoit commandé d'environner le bois, parut tout à coup aux ennemis, en tête, en queue, & en flanc. Ménédeme enveloppé de toutes parts, résista long-tems; mais, il tomba enfin percé de coups.

Cependant, la nation des Dahes ne tarda pas à subir le même sort que les peuples du voisinage. Elle fut obligée de se rendre & de recevoir la loi des Macédoniens. Ce ne fut cependant qu'après la mort de leur chef, qui avoit été tué par sa propre femme, que les Dahes se soumirent. On dit qu'ayant appris la mort de Spitamene, ils

(*a*) Strab. pag. 511. Plin. Tom. I. p. 315. Just. L. XII. c. 6. Pomp. Mel. p. 19. Tit. Liv. L. XXXV. c. 48. L. XXXVII. c. 38, 40. Q. Curt. L. IV. c. 12. L. VII. c. 7. L. VIII. c. 1, 3, 14. L. IX. c. 2. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. T. III. p. 357, 358.

prirent Datapherne, compagnon de sa révolte, & l'amenerent lié à Alexandre, à qui ils jurerent fidélité. Depuis ce tems-là, on les vit combattre vaillamment parmi les troupes de ce Prince.

DAHES, *Dahæ* ou *Daæ*, Δάαι. (*a*) Strabon nous apprend qu'Arsace I commanda d'abord à quelques Dahes surnommés Parnes; & ce Géographe met ces Dahes Parnes vers le fleuve Ochus. *Voyez* l'article suivant.

DAHES, *Dahæ* ou *Daæ*, (*b*) Δάαι, peuples qui avoient leurs habitations au-dessus du Palus-Méotide. On les distinguoit en Dahes Xantiens & en Dahes Pariens. On dit que c'étoit de ces Dahes que venoient les Dahes Parnes dont il s'agit dans l'article précédent. Strabon, de qui nous apprenons les circonstances qu'on vient de lire, ajoûte que l'on ne convient pas entièrement qu'il y ait eu des Dahes Scythes au-dessus du Palus-Méotide.

DAHES, *Dahes* ou *Daæ*, (*c*) Δάαι, nation Persane, selon Hérodote. Cet Historien en fait un peuple de pasteurs. Il y a toute apparence que ces Dahes sont les mêmes que les Dahes qui habitoient dans le voisinage de la mer Caspienne.

DAILOQUE, *Daïlochus*, (*d*) Δαΐλοχος, fut aimé du roi Hiéron plus qu'il ne convenoit.

DAIMACHUS, *Daïmachus*, Δαΐμαχος, le même que Damachus. *Voyez* Damachus.

DAIMENE, *Daimenes*, (*e*) Δαιμένης, fils de Tysamene, étoit un des Achéens, lorsque ces peuples, après la transmigration des Ioniens, partagerent leur domaine entr'eux.

DAIPHANE, *Daïphanes*, (*f*) Δαϊφάνης, natif d'Hyampolis, l'un des généraux des Phocéens. *Voyez* Phocéens.

DAIPHARNÈS, *Daïpharnes*, Δαϊφάρνης, (*g*) officier dont parle Xénophon. Il y a des Commentateurs qui lisent Datinès, au lieu de Daïpharnès.

DAIPPUS, *Daïppus*, Δάϊππος, (*h*) fameux statuaire. Pausanias parle de plusieurs ouvrages de la façon de ce statuaire.

DAIRE, *Daira*, Δαείρα, (*i*) fille de l'Océan, fut mariée à Mercure; & de ce mariage naquit le héros Éleusis, selon quelques-uns.

DAIS, (*k*) meuble précieux qui sert de garde & de titre d'honneur chez les Princes & les Ducs.

L'origine & le premier usage des Dais viennent de ce qu'on exposoit les corps des Princes, après leur mort, sur des lits ou des Dais magnifiques & de parade, comme on fait encore à présent. Ainsi, Constantin fut exposé durant plusieurs jours, & servi avec les mêmes cérémonies que s'il eût été

(*a*) Strab. p. 515.
(*b*) Strab. p. 515.
(*c*) Herod. L. I. c. 125.
(*d*) Xenoph. p. 905.
(*e*) Pauf. p. 407.
(*f*) Pauf. pag. 610.
(*g*) Xenoph. p. 216.
(*h*) Pauf. p. 366, 374.
(*i*) Pauf. p. 71.
(*k*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XX. pag. 670.

vivant. Les païens exposoient aussi sur des lits ou des Dais les images de leurs dieux, où on leur faisoit de magnifiques festins; & les prêtres qui les mangeoient étoient appellés Épulons.

DAITOR, *Daïtor*, Δαίτωρ, (*a*) capitaine Troyen, périt sous les coups de Teucer, fils de Télamon.

DALAIA, *Dalaia*, Δαλαΐα, (*b*) fils d'Éliœnaï, de la race de David, étoit le sixième de sept freres.

DALAIA, *Dalaia*, Δαλαΐα, (*c*) Juif dont les enfans revinrent de la captivité de Babylone.

DALAIAS, *Dalaias*, (*d*) un des conseillers du roi Joakim, s'opposa à ce Prince, lorsqu'il voulut brûler le livre du prophete Jérémie, que Baruch avoit écrit sous la diction de ce prophete. L'opposition de Dalaias, d'Elnathan & de Gamarias n'empêcherent pas le roi Joakim de brûler les prophéties de Jérémie, parce qu'elles étoient contraires à son inclination.

DALAIAU, *Dalaiau*, (*e*) Δαλαιαὶ, étoit de la race des prêtres. Il eut rang dans la vingt-troisième des bandes, qui devoient servir dans le temple, du tems de David.

DALETH, *Daleth*, quatrième lettre de l'alphabet des Hébreux. On prétend que le Delta des Grecs en a été formé.

DALIA, *Dalia*, étoit un valet de Pénélope.

DALILA, *Dalila*, Δαλιδά, (*f*) femme qui demeuroit dans la vallée de Sorec au païs des Philistins. Quelques-uns la font passer pour une des plus belles femmes qu'il y ait jamais eu parmi ceux de sa nation. Quoi qu'il en soit, on sçait que Samson l'aima; & les princes des Philistins l'ayant sçu, vinrent trouver cette femme, & lui promirent chacun onze cens pièces d'argent, si elle pouvoit découvrir d'où lui venoit cette force extraordinaire qu'il avoit, & le leur faire sçavoir. Cette femme leur promit de s'employer pour cela; & elle demanda en effet à Samson d'où lui venoit sa grande force, & ce qu'il faudroit faire pour la lui ôter. Samson lui dit: » Si on me lioit avec sept cordes » faites de nerfs tout frais, je de» viendrois foible comme les au» tres hommes. « Les princes des Philistins apporterent donc sept cordes. Elle en lia Samson; & ayant caché dans sa maison des hommes, qui attendoient l'évènement de cette épreuve, elle cria: *Samson, les Philistins fondent sur vous.* Aussi-tôt Samson rompit les cordes, comme il auroit rompu un filet. Ainsi on ne connut point d'où lui venoit sa force.

Dalila lui ayant demandé encore avec plus d'instance, en quoi consistoit sa force, il répondit: » Si on me lioit avec des cordes » toutes neuves, je deviendrois » foible comme un autre hom» me. « Dalila l'en lia, & cria

(*a*) Homer. Iliad. L. VIII. v. 275.
(*b*) Paral. L. I. c. 3. v. 24.
(*c*) Esdr. L. II. c. 7. v. 62.
(*d*) Jerem. c. 36. v. 25.
(*e*) Paral. L. I. c. 24. v. 18.
(*f*) Judic. c. 16. v. 4. & *seq.*

comme

comme la première fois: *Les Philistins viennent fondre sur vous ;* & Samson, sans effort, rompt ces cordes comme un fil. Dalila lui ayant demandé une troisième fois, avec plus d'importunité, en quoi consistoit sa force, Samson lui dit : » Si vous faites un tissu de » sept tresses de mes cheveux, » avec le fil dont on fait la toile, » & que l'ayant attaché à un » grand clou, vous enfonciez ce » clou dans la terre, je serai foi» ble. « Dalila le fit, & éveilla Samson, comme les autres fois; & Samson arracha le clou & le fil avec ses cheveux, sans aucune peine.

Alors Dalila commença à faire des reproches à Samson de ce qu'il ne l'aimoit pas, & de ce qu'il l'avoit trompée déjà trois fois. Elle l'importuna avec tant d'opiniâtreté, que comme elle ne lui laissoit aucun repos, enfin, le cœur de Samson se rallentit, & il tomba dans un découragement mortel. Il lui dit donc : » Le ra» soir n'a jamais passé sur ma » tête, parce que je suis Naza» réen, & consacré à Dieu dès » le ventre de ma mere. Si l'on » me rase la tête, toute ma force » m'abandonnera, & je devien» drai foible comme les autres » hommes. « Alors Dalila fit avertir les princes des Philistins de venir encore une fois dans sa maison, parce que pour le coup Samson lui avoit découvert la vérité. Ils vinrent donc avec l'argent qu'ils lui avoient promis; & Dalila lui ayant fait raser la tête pendant qu'il dormoit dans son sein, elle le repoussa avec violence, & lui dit : *Voilà les Philistins qui viennent fondre sur vous.* Samson s'éveillant voulut se mettre en défense, croyant qu'il avoit toujours la même force qu'auparavant; mais les Philistins l'envelopperent, le prirent, lui creverent les yeux, le chargerent de chaînes, & le menerent à Gaza, où il demeura en prison jusqu'à sa mort, comme nous le verrons sous l'article de Samson.

Saint Chrysostôme & plusieurs autres croient que Samson avoit réellement épousé Dalila. D'autres ne sçauroient embrasser ce sentiment, fondés sur la résolution que Samson avoit prise de ne jamais épouser de Philistine, & de faire la guerre aux Philistins à feu & à sang, sans entendre ni à paix ni à treve, pour se venger de ce que sa première femme, qui étoit de leur païs, s'étoit séparée de lui, & l'avoit abandonné.

L'application que font de cette histoire plusieurs interpretes, est tout-à-fait mystérieuse. Ils disent que Samson est la figure de l'ame d'un juste, qui, sans se précautionner contre les amorces du siècle, se laisse facilement aller aux flatteuses tromperies qu'il lui présente, lesquelles ont tant de pouvoir sur son cœur, qu'elles le gagnent imperceptiblement, & s'en rendent les maîtresses; qu'il ne peut rien leur refuser, & leur découvre la force avec laquelle il peut résister, marquée par celle des cheveux, afin, disent-ils, que nous sçachions que comme il n'est rien de si aisé à rompre qu'un cheveu,

notre force n'eſt rien dans l'ordre de la Grace, lorſque nous la découvrons à Dalila, figure de l'impureté, qui eſt gagnée par les Philiſtins qui ſont les démons.

DALMANUTHA, *Dalmanutha*, Δαλμανουθὰ, (*a*) nom d'un lieu ou d'un païs de Paleſtine. On lit dans ſaint Marc, que Jeſus-Chriſt s'étant embarqué ſur la mer de Tibériade, avec ſes diſciples, vint à Dalmanutha. Saint Matthieu, rapportant le même évènement, dit que le Sauveur alla à Magedan; & pluſieurs manuſcrits de ſaint Marc liſent de même. Le grec de ſaint Matthieu porte Magdala. Le ſyriaque, l'arabe, & pluſieurs anciens exemplaires grecs portent Magdan. Il s'agit de ſçavoir où ſont ſitués Magedan & Dalmanutha. Quelques-uns croyent que Magedan, ou Medan, étoit la ſource du Jourdain, nommée Dan, au pied du mont Liban. Il eſt certain qu'aux environs du Lac Phiala, qui eſt la vraie ſource du Jourdain, il y a, pendant tout l'été, un grand nombre de Sarrazins, d'Arabes & de Parthes, qui y font une foire, & qui y demeurent à cauſe de la beauté du lieu, & de la commodité du commerce; ce qui lui fait donner le nom de Medan, c'eſt-à-dire, foire en Arabe. Hégéſippe donne à cet endroit le nom de *Melda*, ou *Meldan*, qu'il interprete foire ou marché. De *Meldan*, on peut faire *Delmana*, ou *Delmanata*; ou *Delmanutha*. Ainſi *Medan*, *Magedan*, *Delmana*, & *Delmanutha*, ne ſeront que la même choſe; & il faudra dire que Jeſus-Chriſt, ayant paſſé le lac de Tibériade, s'avança vers les ſources du Jourdain, & alla à Medan.

Euſebe & ſaint Jérôme placent Magedan aux environs de Géraſa, au-de-là du Jourdain. Ils diſent que de leur tems, ce canton s'appelloit encore Magedene. Or, Géraſa étoit au-delà, & à l'orient de la mer de Tibériade. Cellarius & Ligtfoot ſuivent la leçon qui porte Magdala, au lieu de Magedan. Ils placent Magdala au voiſinage de Gadara & de Tibériade, à l'orient du lac de Génézareth, & diſent que c'eſt aux environs de cette ville de Magdala qu'étoit celle de Dalmanutha.

Quelques-uns prétendent que ſaint Matthieu a voulu parler de la ville de Mageddo, fameuſe par la mort du roi Ochozias & du roi Joſias.

DALMATES, *Dalmatæ*, Δαλμάται, étoient les habitans de la Dalmatie. *Voyez* Dalmatie.

DALMATICUS [L.], (*b*) *L. Dalmaticus*, perſonnage conſulaire, & d'une grande autorité, au rapport de Cicéron dans ſon oraiſon *ad Quirites poſt reditum*.

DALMATIE, *Dalmatia*, Δαλματία, (*c*) province maritime d'Europe dans l'Illyrie. Elle

(*a*) Matth. c. 15. v. 39. Marc. c. 8. v. 10. Reg. L. IV. c. 9. v. 27. c. 23. v. 29. Zachar. c. 12. v. 11.

(*b*) Cicer. Orat. ad Quirit. poſt Redit. c. 4.

(*c*) Ptolem. L. II. c. 17. Plin. T. I. p. 95, 178. *& ſeq.* Strab. pag. 314, 315. Dio. Caſſ. pag. 414, 534, 545, 568. Cicer. ad Amic. L. V. Epiſt. 10. Tacit. Annal. L. II. c. 53. L. IV. c. 5. L. XII.

étoit séparée de la Liburnie par le fleuve du Titius qui l'arrosoit au couchant. Le fleuve du Lissus la distinguoit de la Macédoine du côté de l'orient. Elle avoit au midi la mer Adriatique, & au nord une longue chaîne de montagnes, de laquelle partoient plusieurs autres chaînes qui entrecoupoient tout le païs.

Ptolémée partage toute l'Illyrie en deux provinces, la Liburnie & la Dalmatie. Les villes, qu'il donne à la Dalmatie sur le bord de la mer, sont Sicum, Salones colonie, Épétium, Pégguntium, Onée, Rhisinum, Épidaure, Ascruvium, Bulua & Ulcinium. Il y avoit encore sur cette côte, le golfe Rhizonicus, l'embouchure du Naron, celle du Drilon & celle du Lissus. Les villes, situées plus avant dans le païs, étoient, selon le même Ptolémée, Andécrium, Aleta, Herona, Delminium, Æquum colonie, Salôniana, Narbona colonie, Enderum, Chinna, Docléa, Rizana, Schodra, Thermidava, Siparuntum, Épicaria, Eiminacium. On trouvoit sur les côtes de la Dalmatie les isles suivantes, Issa, Tragurium, Pharie, Corcyre la noire & Mélitine, dont les trois premières avoient chacune une ville.

Les Dalmates s'étant rendus incommodes à leurs voisins, par leurs courses, les Lissiens, qui souffroient beaucoup de ces incursions, & qui étoient alliés des Romains, en porterent leurs plaintes au Sénat. Aussi-tôt on fit partir des ambassadeurs, qui furent mal reçus des Dalmates. La guerre ayant donc été déclarée, deux consuls furent envoyés successivement contre ces peuples. Le premier fut C. Marcius Figulus, alors consul pour la seconde fois, qui avança tellement les choses, que son successeur Scipion Nasica, à qui l'on avoit aussi donné un second consulat, n'eut, pour terminer la guerre, qu'à assiéger Delminium la capitale du païs. Il prit cette ville & la rasa.

Les Dalmates furent encore attaqués par L. Cæcilius Métellus, qui leur avoit fait déclarer la guerre, sans aucune cause légitime. L'Épitome LXII de Tite-Live porte que ce Général les subjugua. Il triompha même des Dalmates, & en prit le surnom de Dalmaticus.

La Dalmatie, étant devenue une province pacifique, fut d'abord mise pour cette raison dans le département du Sénat. Dans la suite, la levée des tributs & des impôts, que les Dalmates souffroient impatiemment, y ayant excité quelques troubles, Auguste, l'an de Rome 741, prit cette province sous son administration. Mais, comme les exactions duroient toujours, le mécontentement vivoit dans le cœur des Dalmates, & ils profiterent, pour le faire éclater, de la première occasion qui se présenta. Ce furent les préparatifs de la guerre contre

c. 52. Hist. L. II. c. 11, 86. L. III. c. 50. Crév. Hist. Rom. T. V. p. 48, 268. T. VIII. p. 422. Hist. des Emp. Tom. I. p. 14, 219. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XVIII. p. 76.

Maroboduus. On fit chez eux des levées d'hommes, qui leur firent connoître leurs forces, en réunissant sous leurs yeux une nombreuse & florissante jeunesse. Dans ces circonstances, animés par un chef nommé Baton, ils entreprirent de secouer le joug, & au lieu d'aller fortifier l'armée de Tibere, comme ils en avoient ordre, ils se jetterent sur les Romains restés dans le païs, & en massacrerent un grand nombre. Ce fut-là le signal de la révolte, à laquelle s'associerent aussi-tôt les Pannoniens.

Jamais incendie ne fit des progrès si rapides & si violens. En très-peu de tems, les rebelles se trouverent en armes au nombre de deux cens mille hommes de pied, & huit mille chevaux. Distribuant leurs forces avec intelligence, une partie devoit tenter le passage en Italie, entre Nauporte & Trieste, une autre se déborda dans la Macédoine, le troisième corps demeura dans le païs, pour le défendre. Dans le premier mouvement d'une révolte si subite, tout ce qu'il y avoit de citoyens Romains & de négocians répandus dans la contrée, furent égorgés ou faits esclaves, les garnisons taillées en pièces, & les postes qu'elles occupoient emportés. Les villes de Sirmich & de Salones, qui se trouverent en état de faire résistance, furent assiégées, l'une par les Pannoniens, l'autre par les Dalmates.

L'alarme se porta jusqu'à Rome. La constance d'Auguste fut ébranlée. On lui entendoit dire que si l'on n'y prenoit garde, on pourroit voir, dans l'espace de dix jours, l'ennemi au pied des murs de la capitale de l'Empire. On fit des levées en diligence; on rappella de toutes parts les vieux soldats au drapeau. Les citoyens riches & les dames mêmes eurent ordre de fournir, selon leurs facultés, les plus robustes de leurs esclaves, pour être affranchis & enrôlés. Les Sénateurs & les Chevaliers Romains offrirent à l'envi leurs services, & un grand nombre partirent pour aller payer de leurs personnes. Tibere prit la conduite générale de la guerre; & l'ayant gouvernée selon ses maximes, c'est-à-dire, ayant donné plus à la prudence qu'à la force, il réduisit d'abord les Pannoniens, & ensuite les Dalmates.

Cette guerre est qualifiée par Suétone, la plus importante & la plus terrible que les Romains aient eue à soutenir depuis les guerres Puniques. C'est beaucoup dire. Les Cimbres & les Teutons menacerent assurément Rome d'un plus grand danger. Mais, il est vrai que dans la guerre dont il s'agit, le nombre & la valeur des ennemis d'une part, & de l'autre leur proximité de l'Italie, pouvoient donner de vives inquiétudes aux Romains.

Quoi qu'il en soit, les Dalmates, soumis aux empereurs Romains, formerent une province dans laquelle les Liburnes étoient aussi compris. Cette province fut partagée en trois districts, dont chacun renfermoit plusieurs peuples divisés par décuries. Il y avoit

dans chaque district une ville principale, où s'assembloient ces peuples ainsi divisés.

1.° Scardone, où se rendoient les Japodes & quatorze villes des Liburnes. Ces villes ne sont point nommées.

2.° Salones, où s'assembloient les Dalmates partagés en vingt-deux décuries, les Décunes en deux cens trente-neuf, les Ditiones en soixante-neuf, les Mazéens en cinquante-deux, & les Sardiates. Il y venoit aussi des isles, les Isséens, les Colentins, les Sépares & les Épétines.

3.° Narone, où se réunissoient les Cérauniens divisés en vingt-quatre décuries, les Daorizes en dix-sept, les Désitiates en cent trois, les Docléates en trente-trois, les Dérétins en quatorze, les Dérémistes en trente, les Dindariens en trente-trois, les Glinditiones en quarante-quatre, les Melcomans en vingt-quatre, les Naréfiens en cent deux, les Scirtares en soixante-douze, les Siculotes en vingt-quatre, & les Vardéens en vingt.

Dioclétien ayant changé la forme du gouvernement, la Dalmatie devint une province du grand gouvernement d'Illyrie, qui jusque-là n'avoit été que la Dalmatie même; & elle fut gouvernée comme auparavant par un président, n'ayant point souffert d'autre changement que d'être appellée les Dalmaties, au lieu de la Dalmatie, & que l'on en prit la partie la plus méridionale arrosée par la Serne, pour en faire la province appellée Prévalitane. L'empire Romain ayant été partagé entre Arcadius & Honorius, l'an de J. C. 395, la Dalmatie devint une des provinces de l'empire d'Occident; & quatre-vingts ans après, cet Empire ayant été détruit par Odoacre, les empereurs de Constantinople la reprirent, ou prétendirent la reprendre. Si l'on en croit le prêtre de Dioclée, cette province devint aussitôt le théâtre d'une sanglante guerre entre les Grecs & les Barbares; & la manière dont il en parle ne s'accorde guere avec ce qu'on apprend de Procope. Cet Historien insinue que les Goths, devenus maîtres de l'Italie, crurent que la Dalmatie, comme membre de l'empire d'Occident, devoit leur appartenir. Marcellien, dit-il, ancien ami d'Aëtius, avoit fait soulever les peuples. Les Goths le défirent, prirent Salones & quelques autres places. Justinien leur ayant déclaré la guerre, en 535, chargea le général Monde de leur enlever la Dalmatie, & cette expédition où la fortune balança long-tems entre les deux partis, se termina enfin par la conquête de la province, que les Grecs réunirent à leur empire.

Ils ne la conserverent pas long-tems; les généraux à qui ils confierent le gouvernement, agissoient en souverains. On le dit en particulier d'Acume, Hun de nation, appellé maître de la milice par Théophane, & roi par Cédrene, qui fut tué vers l'an 539, en combattant une troupe de Bulgares, qui s'établit dans la Liburnie. On ne peut marquer en détail

tous les malheurs dont la Dalmatie fut accablée après la mort de Justinien. Les Avares ou Huns y commirent des désordres horribles jusqu'au règne d'Héraclius, qui ne se délivra d'eux, qu'en abandonnant aux Croates & aux Serviens, les païs où ces barbares sembloient vouloir s'établir, après les avoir dépeuplés presqu'entièrement. Les Croates occuperent la Liburnie & & une partie de la Dalmatie. Les Serviens prirent possession de l'autre partie. Les uns & les autres laisserent aux Empereurs quelques places, dont fut composé le Thême de Dalmatie.

Les Dalmates, au rapport de Strabon, avoient une coûtume qui leur étoit particulière. Ils partageoient leurs terres tous les huit ans. Ils avoient encore une autre coûtume, mais qui leur étoit commune avec plusieurs autres barbares, c'est qu'ils ne se servoient point de monnoie.

Aujourd'hui la Dalmatie se divise en trois parties, qui prennent le nom de l'État auquel elles appartiennent; sçavoir, la Dalmatie Vénitienne, la Dalmatie Ragusienne & la Dalmatie Turque.

DALMATIQUE, *Dalmatica*, ornement que portent les diacres & les soudiacres, quand ils assistent le prêtre à l'autel, en quelque procession ou autre cérémonie. On peint Saint Étienne revêtu d'une Dalmatique. Du Cange dit que les Empereurs & les Rois, dans leurs sacres & autres grandes cérémonies, étoient revêtus de Dalmatiques. Cet ornement étoit autrefois particulier aux diacres de l'Église Romaine; les autres ne le pouvoient prendre que par indult & concession du Pape, dans quelque grande solemnité; d'autres disent que les soudiacres prenoient la tunique, les diacres la Dalmatique, & les prêtres la chasuble. Le pape Zacharie avoit coûtume de la porter sous sa chasuble, & les Évêques en portent encore. Cet ornement sacerdotal a souvent été confondu avec la chasuble qui étoit blanche mouchetée de pourpre.

DALMATIUS, *Dalmatius*, nom corrompu de celui de Delmatius; car, ce dernier est le seul que l'on trouve sur les médailles.

DAMA, *Dama*, (a) nom célebre chez les anciens Poëtes Latins. M. l'abbé le Batteux dit que ce nom seul annonce un esclave, & qu'un citoyen Romain n'auroit pu le porter. Cette opinion est puisée dans l'idée qu'Horace nous donne de ceux auxquels il attribue le nom de Dama.

DAMA [MARCUS], *Marcus Dama*. (b) Perse ne nous inspire pas une idée plus avantageuse de ce Marcus Dama. Au sujet de la liberté que cet esclave obtient des Romains; il s'exprime ainsi: » L'esclave qu'ils affranchissent, » est un misérable palefrenier, » qui ne vaut rien, un vilain chassieux, qui friponne jusqu'aux

(a) Horat. L. I. Satyr. 6. v. 38. L. II. Satyr. 5. v. 18.

(b) Pers. Satyr. 5. v. 76. *& seq.*

» moindres bagatelles. Mais, dès
» que son maître l'a fait pirouet-
» ter, on l'appelle Marcus Dama.
» Pourriez-vous, après cela, refu-
» ser de donner de l'argent sous la
» caution d'un tel homme? Crain-
» driez-vous ses jugemens? Marc
» l'a dit, il l'en faut croire. Au
» reste, ce même Marc peut
» tester. «

DAMACHUS, *Damachus*, Δάμαχος, (a) naquit à Platées. Peu de tems après la mort d'Alexandre, & sous le règne de Ptolémée, fils de Lagus, il fut envoyé en ambassade par Séleucus Nicanor, vers Allitrochade, roi des Indes. Ce fut apparemment ce voyage qui lui donna lieu de composer son histoire des Indes; mais, le peu de connoissances qu'il avoit des mathématiques, lui fit faire de grandes bévues, & il mêla aussi tant de fables dans son ouvrage, qu'au jugement de Strabon, il est celui de tous ceux qui ont écrit de ce païs-là, qui mérite le moins de créance. Athénée & le Scholiaste d'Apollonius le citent. Étienne de Byzance, sur le mot *Lacédémone*, lui attribue des mémoires sur l'art d'assiéger les places.

Plutarque cite un autre traité de Damachus sur la religion, où il parloit d'une grosse pierre que l'on croyoit être tombée un jour du ciel aux environs de l'Ægos Potamos. Damachus rapportoit qu'avant la chûte de cette pierre, on vit dans le ciel, pendant soixante-quinze jours, un grand globe de feu, comme un nuage enflammé, qui ne demeuroit pas dans la même situation, & étoit poussé çà & là par des mouvemens contraires & irréguliers, mais si rapides, que cette violence en détachoit des parties enflammées qui étoient portées çà & là, & qui étoient comme des éclairs, à peu près comme des étoiles qui tombent.

Après que ce globe fut enfin tombé sur cette côte, & que les habitans, revenus de leur étonnement & de leur frayeur, s'en furent approchés, ils ne trouverent aucune matière enflammée, ni aucun vestige de feu, mais une véritable pierre, qui, quoique fort grande, n'approchoit pourtant pas de ce globe de feu qui avoit paru d'abord, & n'en étoit, pour ainsi dire, qu'une des moindres parties. Or, que ce rapport de Damachus ait besoin d'auditeurs & de lecteurs favorables & complaisans, cela est visible, dit avec raison Plutarque; mais, si ce rapport est véritable, ajoûte-t-il, il réfute formellement ceux qui disent que cette pierre étoit un grand rocher détaché de la cime de quelque montagne ou de quelque promontoire, par la violence des vents & de la tempête; & qui, ayant été porté & soutenu long tems au milieu des airs, par la force de ces mêmes vents, fut enfin jetté au premier endroit où cette force vint à se rallentir, & ce mouvement de tourbillon, à cesser. A moins qu'il ne faille plutôt penser que ce corps de feu, qui parut

(a) Strab. p. 68. & seq. Plut. T. I. p. 111, 439, 440. Athen. p. 394.

pendant tant de jours, étoit véritablement du feu; & que ce feu, étant venu à s'éteindre & à se dissiper, avoit causé un grand changement dans l'air, & y avoit excité des vents si violens & des tourbillons si furieux, qu'ils détacherent cette pierre & la laisserent tomber en cet endroit. Tel est le raisonnement de Plutarque.

D'autres, au lieu de Damachus, lisent Daimachus; d'autres, Deïmachus.

DAMAGETE, *Damagetus*, Δαμάγητος (*a*) Rhodien, qui étoit roi d'Ialyse. Lorsqu'il pensa à se marier, il alla consulter l'oracle de Delphes, pour sçavoir quelle femme il prendroit. La Pythie lui conseilla de choisir une fille dont le pere fût le plus honnête homme & le plus distingué de tous les Grecs. Aristomene avoit encore une fille à marier; Damagete l'épousa, étant persuadé qu'il n'y avoit point alors d'homme dans toute la Grece, qui fût comparable à son beau-pere.

DAMAGETE, *Damagetus*, Δαμάγητος, (*b*) fils de Diagore I, fut proclamé vainqueur au combat du pancrace, dans les jeux Olympiques. Cette victoire lui mérita l'honneur d'une statue à Olympie. Il eut deux freres, athletes comme lui. C'étoient Acusilaüs & Doriée. *Voyez* Acusilaüs.

DAMAGETE, *Damagetus*, Δωμάγητος, (*c*) poëte Grec, qui a été inconnu à Vossius. Il en est parlé dans l'Anthologie manuscrite de la bibliotheque du Roi.

DAMALIS, *Damalis*, (*d*) femme, qui avoit coûtume de boire beaucoup de vin pur, s'il en faut croire Horace sur sa parole.

DAMARETE, *Damaretus*, Δαμάρετος, nom qui se lit aussi Démarate. *Voyez* Démarate.

DAMARETE, *Damaretus*, Δημάρετος, (*e*) Phigalien, fut pere de Narycidas, fameux Athlete.

DAMARETE, *Damaretus*, Δαμάρετος, (*f*) fils d'Étymon, fut pere d'Aristotime, qui, soûtenu d'Antigonus, fils de Démétrius, roi de Macédoine, se fit tyran d'Élide.

DAMARETE, *Damareta*, Δαμάρετα, (*g*) femme de Gélon, roi de Syracuse. Les Carthaginois, par un traité de paix fait avec ce Prince, promirent, entr'autres choses, de donner une couronne d'or pour la reine Damarete, parce qu'à la priere qu'ils lui en avoit fait faire, elle avoit beaucoup contribué à la paix. Dès qu'elle eut reçu d'eux ce présent, qui pesoit dix talens d'or, elle en fit frapper une médaille, qui fut appellée Damarétium de son nom, & que les Siciliens nommerent Pentecontalitron, parce qu'elle étoit de dix drachmes attiques d'or, qui alloient à cinquante livres de poids.

DAMARÉTIUM, *Damare-*

(*a*) Pauf. p. 261.
(*b*) Pauf. p. 356.
(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II, p. 265.

(*d*) Horat. L. I. Ode 30. v. 13, 14.
(*e*) Pauf. p. 354.
(*f*) Pauf. p. 294.
(*g*) Diod. Sicul. p. 256.

tium, Δαμαρέτιον, (*a*) nom d'une médaille, ainsi appellée de Damarete, femme de Gélon. *Voyez* Damarete.

DAMARIS, *Damaris*, (*b*) Δάμαρις, dame Athénienne, que quelques-uns font femme de Denys l'Aréopagite. Elle fut convertie par les prédications de Saint Paul à Athènes. On ne sçait pas quelle fut la vie de Damaris. On dit qu'elle demeura à Athènes auprès de Saint Denys, qui en fut Évêque ; & le Ménologe des Grecs en fait mémoire le quatre d'Octobre.

DAMARMENE, *Damarmenus*, Δαμάρμενος, (*c*) pêcheur de la ville d'Érétrie, vivoit plusieurs années après la prise de Troye. Un jour, ayant jetté son filet dans la mer, à la hauteur de l'isle d'Eubée, il en retira un os. Surpris de la grosseur prodigieuse dont il étoit, il le cacha sous le sable, & remarqua bien l'endroit. Ensuite, il alla à Delphes, pour sçavoir de l'oracle ce que c'étoit que cet os, & quel usage il en feroit. Par un coup de la providence, il se rencontra que des Éléens consultoient en même tems l'oracle sur les moyens de faire cesser la peste qui désoloit leur païs. La Pythie répondit à ceux-ci qu'ils tâchassent de recouvrer les os de Pélops ; & à Damarmene, qu'il restituât aux Éléens ce qu'il avoit trouvé & qui leur appartenoit. Le pêcheur rendit aux Éléens cet os, & en reçut la récompense. Il eut sur-tout le privilege, pour lui & pour ses descendans, de garder à l'avenir cette relique, qui pourtant ne subsistoit plus du tems de Pausanias ; c'étoit l'omoplate de Pélops, qui étoit resté dans la mer, depuis que Philoclete chargé de l'aller prendre à Pise, pour le porter aux Grecs devant Troye, avoit fait naufrage précisément à la hauteur de l'isle d'Eubée.

DAMARQUE, *Damarchus*, Δάμαρχος : (*d*) fameux athlete de cette province d'Arcadie, que les Parrhasiens occupoient. Il est connu non seulement par le prix du ceste qu'il remporta, mais par une fable qui eut cours parmi le peuple ; car, on dit qu'à la fête de Jupiter Lycéus, & au milieu du sacrifice, il se changeoit en loup, & que dix ans après, il reprenoit sa première figure. Fable qui ne venoit assurément point des Arcadiens, On en peut juger par cette Inscription qui est toute simple, *Damarque, fils de Dinyttas, Parrhasien de naissance en Arcadie, a fait placer cette statue qu'il avoit méritée.*

DAMAS, *Damascus*, (*e*) Δαμασκὸς, ville, la plus fameuse de toutes celles de Syrie, au rapport de Justin. Cet Auteur veut qu'elle ait pris le nom du roi Da-

(*a*) Diod. Sicul. p. 256.
(*b*) Act. Apost. L. XVII. v. 34.
(*c*) Pausf. p. 311.
(*d*) Pausf. p. 358.
(*e*) Just. L. XXXVI. c. 2. Strab. pag. 755, 756. Plin. T. I. g. 261. Ptolem. L. V. c. 15. Genes. c. 14. v. 15. c. 15. v. 2. Reg. L. II. c. 8. v. 3. & seq. L. III. c. 11. v. 23. & seq. c. 15. v. 18. c. 20. v. 1. & seq. L. IV. c. 5. v. 1. & seq. c. 6. v. 13. & seq. c. 8. v. 7. & seq. c. 12. v. 17, 18. c. 13. v. 3. & seq. c. 14. v. 25.

mascus. Étienne de Byzance est du même sentiment, & fait Damascus, fils de Mercure & d'Alcimede. Non content de lui attribuer l'honneur d'avoir donné son nom à la ville, il prétend encore qu'il en fut le fondateur. Les Arabes croient que cette ville fut ainsi nommée de Damascus, fils du serviteur ou intendant de la maison d'Abraham, & que ce Patriarche en jetta lui-même les fondemens. Il y a cependant des historiens Arabes qui font la ville de Damas encore plus ancienne que le siécle d'Abraham; & qui prétendent qu'elle a été fondée & nommée par Demschak, fils de Chanaan, fils de Cham, & petit-fils de Noé.

On ignore au juste qui fut le fondateur de Damas; mais, il est certain que cette ville subsistoit dès le tems d'Abraham.

I.

Abrégé Historique

Des principales révolutions arrivées au royaume de Damas.

Nous venons de dire que Damascus avoit règné dans cette ville. Ce Prince laissa la couronne à Azélus, qui eut pour successeur Adores. Le sceptre, s'il en faut croire Justin, passa ensuite à Abraham, qui le laissa à Israhel. Celui-ci, plus heureux & plus illustre que tous ses ancêtres, par l'honneur qu'il eut d'être pere de dix Princes, divisa ses vastes États en autant de royaumes qu'il avoit de fils; & les ayant tous appellés Juifs du nom de Juda, l'un d'entr'eux, qui mourut après que les partages avoient été faits, il leur commanda d'honorer particulièrement la mémoire d'un frere dont ils partageoient la succession. Nous laisserons-là les rêveries de Justin, qui fait de Damas le berceau de la nation Juive, pour passer à quelque chose de certain, & fondé sur l'Écriture Sainte.

Tout ce qu'elle nous dit d'Abraham au sujet de Damas, c'est que ce Patriarche poursuivit Codorlahomor & les cinq Rois ligués jusqu'à Hoba, qui étoit à la gauche ou au nord de Damas. Elle ne nous apprend plus rien de cette ville jusqu'au tems de David. Alors, Adad, roi de Damas, ayant voulu fournir du secours à Adarézer, roi de Soba, David les vainquit tous deux, & soumit leur païs. Il mit garnison dans Damas, pour tenir la Syrie en respect, & se la rendre tributaire. Josephe dit que le roi Adad étoit le premier qui eût pris le titre de Roi dans cette ville; & il le dit d'après Nicolas de Damas, Historien du païs, qui vivoit du tems d'Hérode le Grand.

[1] Sur la fin du règne de Salomon,

& seq. c. 16. v. 5. *& seq.* Paral. L. I. c. 18. v. 4. *& seq.* Isaï. c. 7. v. 1. *& seq.* c. 8. v. 4. c. 10. v. 9. c. 17. v. 1, 3. Amos. c. 1. v. 3. *& seq.* Judith. c. 2. v. 17. Jerem. c. 49. v. 23. *& seq.* Ezech. c. 27. v. 18. Zachar. c. 9. v. 1. Maccab. L. I. c. 12. v. 32. Actu. Apost. c. 9. v. 2. *& seq.* ad Corinth. Epist. II. c. 11. v. 32. Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 221, 222, 471. *& seq.* Q. Curt. L. III. c. 8, 12, 13. Plut. Tom. I. p. 678. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 55.

Dieu suscita Razon, fils d'Éliada, qui rétablit le royaume de Damas, & qui secoua le joug des Rois de Juda. Assez long-tems après, Asa, roi de Juda, implora le secours de Ben-Adad, fils de Tabremon, roi de Damas, contre Basa, roi d'Israël, & l'engagea à faire irruption sur les terres de son ennemi. Depuis ce tems-là, la plûpart des Rois de Damas sont nommés Ben-Adad; par exemple, Ben-Adad, fils de celui dont on vient de parler, qui assiégea Samarie, accompagné de trente-deux Rois, sous Achab, roi d'Israël. Ben-Adad fut obligé de lever le siège de Samarie; & l'année suivante, ayant remis une armée sur pied, il fut vaincu par Achab, & il s'obligea de rendre au roi d'Israël les places que ses peres avoient prises sur Israël. Ben-Adad n'ayant pas fidelement exécuté sa promesse, & ayant refusé de restituer Ramoth de Galaad, donna occasion à diverses guerres entre les rois d'Israël & ceux de Damas.

Ben-Adad fit la guerre à Joram, fils d'Achab, comme il l'avoit faite à son pere. Il assiégea Samarie, & fit diverses entreprises contre Israël. Mais, le prophete Élisée renversoit tous ses projets, en les découvrant au roi Joram; en sorte que Ben-Adad envoya des troupes pour arrêter ce Prophete, & pour se le faire amener. Mais, Élisée les frappa d'aveuglement, & les fit entrer dans Samarie, sans qu'ils s'en apperçussent. Enfin, quelque tems après, Ben-Adad étant tombé malade à Damas, Élisée y alla; & le Roi lui ayant envoyé de grands présens par Hazaël, le Prophte prédit à Hazaël qu'il règneroit. Hazaël étant retourné vers Ben-Adad, l'étouffa dans son lit, & règna en sa place.

Il hérita de la haine que ses prédécesseurs avoient eue contre le royaume d'Israël. Il lui fit la guerre, & y commit mille ravages. Il attaqua même le royaume de Juda; & Joas, roi de Juda, fut obligé de racheter le pillage de son païs & de sa capitale, par de grandes sommes qu'il lui donna. Ben-Adad, fils d'Hazaël, marcha sur les traces de son pere. Il fit la guerre avec succès aux rois d'Israël & de Juda. Cependant, Joachas, roi d'Israël, le battit dans trois rencontres, & l'obligea de lui rendre les villes qu'Hazaël avoit prises sur son pere.

Jéroboam II, roi d'Israël, reprit le dessus sur les rois de Syrie. Il conquit Damas & Emath, les deux principales villes de Syrie. Mais, après la mort de Jéroboam II, les Syriens rétablirent leur monarchie. Rasin prit le titre de roi de Damas. Il se ligua avec Phacée, usurpateur du royaume d'Israël, & commit avec lui une infinité de ravages sur les terres de Joathan & d'Achaz, rois de Juda. Achaz, ne se sentant pas assez fort pour leur résister, envoya demander du secours à Theglathphalassar, roi d'Assyrie. Celui-ci, pour faire diversion, entra dans les terres de Rasin, prit Damas, la ruinà, fit mourir Rasin, & envoya les Syriens, ses sujets, en captivité, au-delà de l'Euphrate, suivant les

prophéties d'Isaïe & d'Amos.

Damas se releva de toutes ces disgraces. D. Calmet croit que Sennachérib la prit, en marchant contre Ezéchias, ainsi qu'Isaïe le marque. Holofernes la prit aussi du tems de Manassé, roi de Juda. Ce Général en eut bientôt fait un triste désert; rien n'y fut épargné; les bleds furent brûlés; les arbres coupés; les vignes arrachées; les troupeaux enlevés, toute la jeunesse passée au fil de l'épée.

Ézéchiel fait mention du vin excellent & des laines d'une couleur éclatante que l'on tiroit de Damas. Cette ville, au tems de ce Prophete faisoit un commerce très-florissant.

Elle fut assujettie par Nabuchodonosor, comme Jérémie l'en avoit menacée en ces termes: » Prophétie contre Damas. Hémath & Arphad sont dans la » confusion, parce qu'une nouvelle funeste les a étonnés. » ceux de la côte de la mer sont » saisis de trouble, & dans l'inquiétude qui les agite, ils ne » peuvent trouver de repos. Damas a perdu courage; elle fuit » de toutes parts; elle est pénétrée de frayeur; elle est accablée de douleurs qui la pressent, » & qui la déchirent comme une » femme qui est en travail. Comment n'a-t-on pas épargné cette » ville si renommée, cette ville » de délices? C'est pour cela » même que ses jeunes gens tomberont morts dans ses places, » & que tous ses hommes de » guerre seront exterminés en ce » jour là, dit le Seigneur des armées. je metterai le feu aux » murs de Damas, & il dévorera » les palais de Ben-Adad. «

Après le retour de la captivité, Zacharie lui prédit des malheurs, qui lui arriverent apparemment, lorsque les généraux d'Alexandre le Grand en firent la conquête. Il semble que Jonathas Maccabée, frere de Simon, se rendit maître de Damas, pendant les troubles de Syrie; mais, il ne paroît pas qu'il l'ait conservée. Les Romains s'en emparerent vers l'an du monde 3939, lorsque Pompée faisant la guerre à Tigrane, y envoya Métellus & Lélius, qui s'en saisirent. Scaurus s'y rendit quelque tems après; & après lui, Pompée, qui y fit venir Hyrcan & Aristobule, qui se disputoient la royauté.

Damas demeura sous la domination des Romains, jusqu'à ce qu'elle tomba entre les mains des Arabes. Obodas, pere d'Arétas, roi d'Arabie, dont parle Saint Paul, étoit déjà maître de Damas sous Auguste; mais, il ne la possédoit pas dans une entière indépendance. Ce Roi, comme plusieurs autres, étoit soumis aux Romains. Arétas qui avoit un gouverneur à Damas, lorsque Saint Paul y vint, se brouilla avec les Romains; & lorsque les Juifs de Damas voulurent arrêter cet Apôtre, Arétas étoit en guerre avec eux.

Damas fut long-tems sous la domination des Empereurs, comme il paroît par leurs médailles, où le nom de cette ville est marqué avec la qualité de métropole. Les Antiquaires en fournissent un

grand nombre, entre lesquelles il y en a en l'honneur d'Adrien, d'Antonin Pie, de Commode, de Sévère, de Caracalla, de Macrin, d'Héliogabale, & de Gordien. La Notice des dignités de l'Empire, compte qu'il y avoit en Orient cinq arsenaux où l'on fabriquoit des armes, & Damas y tenoit le premier rang. Lorsque l'empire fut divisé en deux, Damas fut soumis aux Empereurs d'Orient jusqu'à ce qu'Omar, calife & successeur de Mahomet, soumit Damas & toute la Phénicie. Quelques Historiens prétendent qu'Ali y fit assassiner Osman, autre calife. Il est du moins certain que vers le milieu du 7.e siècle, les Sarrazins en étoient maîtres du tems d'Héraclius. Ils en furent chassés par les Turcs à leur tour; & dans la chronique de Jérusalem publiée par Reineccius, on compte entre les ennemis de Baudoin, Généadoil, Prince des Sarrazins ligué avec le roi de Damas. Ce dernier étoit Turc, & il paroît même par sa réponse à la proposition que faisoit Généadoil, d'attaquer les Chrétiens durant la nuit, que les Turcs n'étoient pas encore bien affermis, & qu'ils craignoient les Sarrazins, qui étoient encore en état de les opprimer, & de qui ils sçavoient n'être pas aimés. Ce Roi de Damas est appellé par le même Auteur, duc de Damas; c'est ce que nous appellons le Soudan de Damas. Ce royaume fut ensuite conquis par les Ottomans, qu'il ne faut pas confondre avec les Turcs, dont ils ne faisoient qu'une partie. Après la défaite de Bajazeth II, ce royaume de Damas avec toutes ses dépendances reconnut Timur Lem, ou Timur Bec son vainqueur, qui fit passer les habitans de Damas au fil de l'épée, pour lui avoir fermé leurs portes & soutenu le siège. Les Mamelucs qui y avoient déjà formé quelque entreprise, revinrent d'Égypte & reprirent Damas qui demeura en leur pouvoir jusqu'à l'année 1516, que le Sultan Selim se rendit maître de cette ville & de la Syrie, dont l'empire Ottoman est demeuré en possession depuis ce tems-là.

II.

Description topographique de Damas.

Naaman, Général des troupes du roi de Syrie, étant venu trouver le prophete Élisée, pour être guéri de sa lepre, ce Prophete lui dit de s'aller baigner sept fois dans le Jourdain. Mais, Naaman tout fâché, répondit: » N'avons nous » pas à Damas les fleuves d'A- » bana & de Pharphar, qui sont » meilleurs que tous ceux d'Israël, » pour m'y aller laver, & pour » me guérir? « Il y a des Auteurs qui croient qu'Abana est l'Oronte, & Pharphar le Chrysorrhoas, fleuves célebres de Syrie. Benjamin de Tudele dit que le fleuve Abana, ou Amana, arrose la ville de Damas, & Pharphar ses campagnes. Les voyageurs nous apprennent que le fleuve qui passe dans Damas, s'appelle encore aujourd'hui Tarfar, Tarfaro, Farfaro, ou Fer, ou Pir. Étienne de Byzance don-

ne au fleuve de Damas le nom de Baradine; & Maundrel assure que les Syriens le nomment Barrady. Ce fleuve a sa source dans l'Antiliban & va se perdre dans des marais, à quatre ou cinq lieues de Damas, vers le midi. Ce voyageur dit qu'il n'a pu trouver dans ce païs aucun vestige du nom d'Abana ni de Pharphar.

On montre à cinq cens pas de Damas, du côté du Midi, sur le grand chemin, le lieu où Saint Paul fut renversé par cette voie: *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu?* On y bâtit une église, qui est à présent entièrement ruinée. Dans la ville on voit la fontaine où cet Apôtre recouvra la vue & fut baptisé par Ananie. Elle est dans la rue droite appellée *Vicus rectus* dans les Actes des Apôtres, en un Bazar, sous une voûte près d'un gros pilier nommé la colomne Antique. Proche de là on monte à la maison de Jude, chez qui ce saint Apôtre se retira pour être instruit en la religion Chrétienne, avant qu'on le baptisât. Il y a une grande porte garnie de fer avec de grands cloux; & au dedans est la chambre, où il demeura trois jours sans manger. Après cela on sort de la ville par une porte qu'on appelle Bac-cherki, c'est-à-dire, porte Orientale, près de laquelle il y avoit autrefois une grande église érigée à son honneur. Les Turcs en on fait un han. Le clocher y reste encore de fabrique fort ancienne. A cent cinquante pas de cette porte est une grande tour quarrée qui tient aux murailles, du milieu de laquelle sortent deux fleurs de lys, taillées en relief, & à côté de chacune on voit un lion taillé de même. Un peu plus loin, on trouve une porte faite de pierres, sous laquelle est le lieu par où l'on fit sauver Saint Paul dans une corbeille, pour le mettre à couvert de la persécution des Juifs; & à soixante pas de-là, vis-à-vis la porte, est la sépulture de George le portier, à qui l'on trancha la tête, sous prétexte qu'il étoit Chrétien, & qu'il avoit fait évader le Saint Apôtre. On voit aussi la maison d'Ananie qui est entre la porte d'Orient & celle de St. Thomas, & l'on descend dans la grotte par quatre degrés, au bas desquels il instruisoit Saint Paul, qu'il alloit trouver dans la maison de Jude par un trou sous terre, qui est aujourd'hui bouché. On dit que les Turcs ont tâché souvent de bâtir une mosquée sur cette grotte, & que tout ce qu'ils avoient bâti le jour étoit renversé le soir en un instant.

Ce que Damas a conservé de plus agréable, ce sont les fontaines qu'on trouve par tous les coins, & qui sont si abondantes, qu'elles fournissent de l'eau presque à toutes les maisons en particulier. La ville étoit autrefois entourée de trois murailles, dont deux ont été démolies, en sorte qu'il n'en reste plus que quelques vestiges. L'autre subsiste encore aujourd'hui. Damas est célebre par les étoffes de soie à ramage qu'on y a premièrement inventées, & par les sabres & les couteaux qui en viennent, & qui sont

si bien trempés, qu'ils coupent le fer sans se rebrousser; mais, le plus grand avantage dont cette ville puisse se glorifier, c'est d'avoir donné la naissance à Saint Jean, surnommé Damascene. Il s'est acquis un grand nom dans l'Orient, par sa sainteté & par sa doctrine. Il défendit la foi & la tradition de l'église touchant les saintes images avec toute la vigueur possible contre l'empereur Léon, dit l'Isaurien, ce qu'il fit encore contre Constantin Copronyme, vingt-sept ans après, & toujours avec un zele extraordinaire. Il fut accusé d'avoir fait donner avis à l'empereur Léon qu'il lui seroit facile de surprendre la ville de Damas, & le calife des Sarrazins, nommé Hisiam, eut la cruauté de lui faire couper la main sur cette accusation. Comme elle étoit fausse, on dit que sa main lui fut remise la nuit suivante, pendant qu'il dormoit, comme si elle ne lui eût point été coupée. Saint Jean Damascene, qui par sa vive éloquence mérita le nom de Chrysorrhoas, que les Orthodoxes lui donnerent, mourut vers l'an 760.

Le territoire de Damas produit des raisins qui sont renommés par tout le monde, & qui n'ont point de semblable dans leur bonté, ni dans leur douceur. Les autres fruits y sont monstrueux, les bleds y abondent; & c'est la plus fertile contrée de la Syrie. Cette place est à cinquante milles de la mer, & elle en est séparée par une longue suite de montagnes. A deux milles de Damas est un petit hermitage où demeurent des Dervi-ches. Il est sur une petite colline, au-dessus d'un grand village appellé Sallusia. On y voit la grotte où se cacherent *les sept dormans* pour éviter la tyrannie de Décius, qui leur vouloit faire renier la foi; & où l'on tient qu'ils dormirent jusqu'au tems de Théodose le jeune. A trois lieues de-là est l'endroit où Caïn tua son frere Abel. Dans le village appellé Jobar, qui n'est habité que par les Juifs, à demi-lieue de la ville, il y a une synagogue, au bout de laquelle on trouve une grotte au côté droit, de quatre pas en quarré. On n'y entre que par un trou, en descendant sept degrés taillés dans le roc. On prétend que c'est le lieu où se cacha le prophete Élie, fuyant la poursuite de la reine Jésabel. On y montre encore le trou par où les corbeaux lui porterent à manger pendant quarante jours.

Le Géographe Persien dit que la campagne ou plaine de Damas, qui s'étend entre le Liban & L'anti-Liban, & que les Arabes appellent Ganthah, est un des quatre paradis de l'Orient. Les trois autres sont Obolla dans la Chaldée, où il y a une rivière de même nom; Scheb Baoran en Perse, & la Sogdiane, que les Orientaux appellent la vallée de Samarcand. Ils prétendent qu'Adam a été créé près de Damas, d'une terre rouge que l'on voit au même endroit, & qui leur a paru plus propre que d'autres à former de la chair vive. Plusieurs placent au même endroit le Paradis terrestre.

Quelques-uns dérivent le nom

de Damasch, ou Damsak, de l'Hébreu *Dam*, Sang, & *Sak*, un juste, comme pour marquer que cette ville a été souillée du sang d'Abel. Damas a été ville épiscopale métropolitaine sous le patriarche d'Antioche ; mais, aujourd'hui le patriarche Grec d'Antioche y réside. Le temple de Damas passe pour un des plus beaux qu'aient les Turcs. Ils disent que ce temple fut d'abord bâti par les Sabiens, disciples de Saint Jean Baptiste, qui y conservoient le chef de ce Saint Précurseur suspendu à la voûte. Ensuite, les Chrétiens s'en rendirent les maîtres, & en furent chassés par le Calife Valid, fils d'Abdal Mélech, qui dépensa pendant plusieurs années tout le revenu qu'il tiroit de la Syrie à l'embellir. Il y a un dôme magnifique qui porte le nom de dôme d'Aliat, il est accompagné de plusieurs autres dômes de moindre grandeur, dont l'un s'appelle le dôme de la Montée, ou de l'Ascension de Mahomet au ciel ; le troisième, le dôme de la Résurrection des morts ; & le quatrième, le dôme de la Balance, ou du Jugement dernier. Malgré toutes les révolutions qui sont arrivées à Damas, cette ville passe encore aujourd'hui pour une des plus belles & des plus considérables de l'Orient.

DAMAS, *Damas*, Δάμας, (*a*) l'un des plus considérables citoyens de Syracuse, devint amoureux d'Agathocle, & lui donna lieu par ses présens de faire un petit fonds. Damas, ayant été ensuite nommé chef de la milice d'Agrigente, le fit commandant d'une compagnie de mille hommes, vacante par la mort de son capitaine. Enfin, ce même Damas étant mort quelque tems après, & ayant laissé tout son bien à sa femme ; Agathocle l'épousa & devint par-là un des plus riches citoyens d'Agrigente.

DAMASCENE, *Damascene*, Δαμασκηνὴ, (*b*) contrée ds Syrie. Pline & Pomponius-Méla en font mention. Strabon en parle aussi, & assure que cette contrée étoit très-fameuse. Elle prenoit son nom de la ville de Damas, qui y étoit située.

DAMASCÉNUS, *Damascenus*, (*c*) l'un des surnoms qui furent donnés à Jupiter.

DAMASCON, *Damasco*, (*d*) général des Syracusains. Après sa mort, on lui donna pour successeur le célebre Agathocle, qui épousa sa veuve, avec laquelle il étoit en commerce de galanterie depuis long-tems. D'autres l'appellent Damas. *Voyez* Damas.

DAMASCUS, *Damascus*, (*e*) roi de Damas, selon Justin. Il donna son nom à cette ville, & il fut en grande estime parmi les Syriens. Sa femme se nommoit Arathis. Il l'aimoit passionnément. Après sa mort, la couronne passa sur la tête d'Azélus.

(*a*) Diod. Sicul. p. 671.
(*b*) Plin. Tom. I. 259. Pomp. Mel. p. 65. Strab. p. 756.
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 53.
(*d*) Just. L. XXII. c. 1.
(*e*) Just. L. XXXVI. c. 2.

DAMASIAS, *Damasias*, (*a*) Δαμασίας, fils de Penthilus, & petit-fils d'Oreste, étoit neveu de Tisamene. Il partageoit avec ses cousins germains l'autorité souveraine sur les Achéens, lorsque cette nation s'empara du païs, que la transmigration des Ioniens avoit laissé vacant.

DAMASIAS, *Damasias*, (*b*) Δαμασίας, fameux Athlete, dont parle Lucien dans ses dialogues. Il remporta plusieurs victoires, & il ne s'abstint de combattre, que lorsque son âge ne lui permit plus de paroître dans la lice.

DAMASICHTHON, *Damasichthon*, Δαμασίχθων, (*c*) fils de Codrus. Ce Prince, de chef d'une colonie des Ioniens, en devint Roi avec son frere Prométhus. Mais, bientôt la mésintelligence se mit entre ces deux freres; & Damasichthon fut tué par Prométhus.

DAMASICHTHON, *Damasichthon*, Δαμασίχθων, (*d*) fils d'Opheltès & petit-fils de Pénélée, succéda à Autésion au royaume de Thebes. Il fut pere d'un fils nommé Ptolémée, auquel il laissa la couronne.

DAMASICHTHON, *Damasichthon*, Δαμασίχθων, (*e*) nom d'un des enfans de Niobé, au rapport de Tzetzès.

DAMASIMBROTE, *Damasimbrotos*, Δαμασίμβροτος, (*f*) terme que M. Dacier traduit par *la dompteuse d'hommes*. On dit que le poëte Simonide a appellé ainsi Sparte, comme celle de toutes les villes, qui par l'habitude rend les hommes plus souples & plus soumis aux loix, comme les chevaux que l'on forme & que l'on dresse dès leurs plus jeunes années.

DAMASIPPE, *Damasippus*, (*g*) étoit un homme qui, après avoir mangé tout son bien, se mit à faire le bateleur. C'est le reproche que lui fait Juvénal, ajoûtant qu'il avoit déjà représenté le personnage de Catulle.

DAMASIPPUS, *Damasippus*, Général des armées de Philippe I, roi de Macédoine, fut honteusement banni du royaume pour ses débauches.

DAMASIPPUS [BRUTUS], *Brutus Damasippus*. *Voyez* Brutus.

DAMASIPPUS [LICINIUS], *Licinius Damasippus*, (*h*) Sénateur Romain, qui accompagna le roi Juba, lorsqu'il entra victorieux dans Utique. Il se retira depuis sur les galères de Scipion. Ils furent long-tems agités sur mer, comme ils vouloient passer en Espagne; mais, à la fin, poussés par la tempête au port d'Hippone, ils furent investis par la flotte de Sitius, qui y étoit à la rade, & leurs vaisseaux comme plus petits, coulés à fond, avec tous ceux qui y étoient, vers l'an 46 avant Jesus-Christ.

(*a*) Pauf. p. 407.
(*b*) Lucian. T. I. p. 238, 243, 963.
(*c*) Pauf. p. 401.
(*d*) Pauf. p. 552.
(*e*) Tzetz. Chili. 4. v. 421.
(*f*) Plut. T. I. p. 596.
(*g*) Juven. Satyr. 8. v. 185.
(*h*) Cæs. de Bell. Civil. L. II. p. 569, 570. Hirt. Pans. de Bell. Afric. p. 820, 823.

Quoique Licinius Damasippus eût suivi le parti opposé à celui de César, ses enfans ne laisserent pas de trouver grace auprès de ce dernier.

DAMASIPPUS, *Damasippus*, (*a*) autre Sénateur Romain. C'étoit un curieux de l'espèce de ceux que nous appellons aujourd'hui Brocanteurs.

Horace l'introduit dans une de ses satyres, où ils s'entretiennent ensemble. Ce Poëte lui fait dire dans un endroit : » Depuis que » ma fortune a échoué sur la place » publique, & que je n'ai plus » d'affaires pour moi, je me mê- » le de celles des autres. Autre- » fois j'étois curieux d'antiques, » de quelque vase qui eût servi au » roi Sisyphe, je jugeois d'un » morceau de sculpture, de fon- » te. Je sçavois mettre à prix une » statue, valût-elle dix mille écus. » J'entendois mieux qu'homme » du monde à faire de bonnes » emplettes, de grands jardins, » de grandes maisons ; si bien que » sur les places on m'appelloit le » bien aimé de Mercure. « Et dans un autre endroit : » Chacun » a sa folie, du moins si ce que » Stertinius m'a dit, est vrai. Car » c'est de lui que je tiens cette » vérité, lorsqu'il m'empêcha de » faire une sottise sur le pont Fa- » bricius, & qu'il me remit la » tête, & me fit arborer la barbe » philosophique. Voulant, après » ma disgrace, me jetter, les » yeux fermés, dans la rivière, » il se trouva heureusement à cô- » té de moi. Et que faites-vous, » me dit-il ? Quoi ! Vous êtes » honteux de votre aventure ? » Vous craignez de passer pour » insensé ? Vous avez tort ; tous » les hommes le sont aussi-bien » que vous. Et d'abord, qu'est-ce » qu'un insensé ? Si vous êtes le » seul à qui la définition convien- » ne, je ne vous dis plus rien ; » allez vous noyer comme un » brave. L'insensé est celui qui se » conduit par de faux préjugés, » ou qui se laisse emporter par un » mouvement aveugle ; ainsi le » décident Chrysippe & son éco- » le. Or, cette définition com- » prend les Peuples entiers & les » Rois. Je n'en excepte que le » Stoïcien parfait. Par consé- » quent, ceux qui vous traitent » de fou, sont fous aussi-bien que » vous. «

On croit que ce Damasippus pourroit bien être celui dont Cicéron se plaint d'avoir acheté certaines pièces curieuses, dont il n'étoit pas content.

DAMASISTRATE, *Damasistratus*, Δαμασίστρατος, (*b*) roi de Platée. Ce Prince, ayant trouvé par hazard le corps de Laius & celui de son domestique, les fit enterrer au milieu du chemin appellé *le chemin qui fourche*.

DAMASISTRATE, *Damasistratus*, Δαμασίστρατος, (*c*) pere de l'historien Théopompe, au rapport de Pausanias.

DAMASITHYMUS, *Dama-*

(*a*) Horat. L. II. Satyr. 3. v. 1. & seq. Cicer. L. VII. Epist. 23.

(*b*) Pauf. p. 617.
(*c*) Pauf. p. 177.

sithymus, Δαμασίθυμος, (a) fils de Candaule, étoit roi de Calynde. Ce Prince commandoit un vaisseau des Perses à la bataille de Salamine. La reine Artémise, qui se trouva aussi à cette bataille, se voyant vivement poursuivie par un vaisseau Athénien, s'avisa d'arborer le pavillon Grec, & attaqua le vaisseau monté par Damasithymus, avec qui elle avoit eu une querelle, & le coula à fond; ce qui fit croire à ceux qui la poursuivoient, que son vaisseau étoit du parti des Grecs, & ils ne songerent plus à l'attaquer.

DAMASTE, *Damastes*, (b) Δαμάστης, fameux géant, qu'on appelloit Procruste. Théfée le fit mourir, en l'obligeant de s'égaler à la mesure de ses lits, comme il y obligeoit ses hôtes. Ce géant avoit plusieurs lits; & quand un hôte arrivoit chez lui, s'il étoit grand, il le faisoit coucher dans un petit lit, & lui coupoit tout ce qui passoit la longueur du lit; & s'il étoit petit, il le mettoit dans un grand lit, & à force de machines, il lui étendoit les jambes jusqu'à la mesure du lit; c'est pourquoi il fut appellé Procruste, c'est-à-dire, *qui étend par force & avec violence*.

Plutarque dit que Théfée tua Damaste en arrivant à Hermione. Surquoi M. Dacier fait cette remarque: » Je ne connois point de » ville nommée Hermione, entre » Éleusis & Athènes. Pausanias, » dans ses Attiques, nomme » Érione le lieu près duquel » Théfée tua ce géant. Cela » étant, il faut lire dans Plutar» que Érione, au lieu d'Hermio» ne. «

DAMASTE, *Damastes*, (c) Δαμάστης, historien Grec qui naquit à Sigée. Il étoit fils de Dioxippe, & disciple d'Hellanicus, & florissoit sous la 77.e Olympiade, vers l'an 432 avant Jesus-Christ. Il composa divers traités de la Grece; une espèce de généalogie de ceux qui avoient été au siège de Troye; un catalogue des villes & des peuples, des Poëtes & des Sophistes. Il est cité par Plutarque, par Strabon, par Denys d'Halicarnasse, par Pline, par Suidas, par Valère Maxime. Strabon ne paroît pas en faire grand cas. Suidas le met au nombre des Historiens les plus anciens.

DAMASTOR, *Damastor*, Δαμάστωρ, (d) capitaine Troyen, qui fut tué par Patrocle.

DAMASTOR, *Damastor*, Δαμάστωρ, (e) fut pere d'Agélaüs. Homère en parle dans son Odyssée.

DAMASUS, *Damasus*, (f) Δάμασος, capitaine Troyen. Polypoetès lui porta un coup de lance, & donna dans la visière de son

(a) Herod. L. VII. c. 98. L. VIII. c. 87. Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 217.

(b) Plut. Tom. I. pag. 5. Pauf. p. 71. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 103.

(c) Plut. T. I. p. 138. Strab. p. 47, 583, 684. Dionyf. Halicarn. L. I. c. 16. Plin. Tom. I. p. 402, 418. Suid. Tom. I. p. 639.

(d) Homer. Iliad. L. XVI. v. 416.

(e) Homer. Odyff. L. XXII. v. 212, 241.

(f) Homer. Iliad. L. XII. v. 183. & seq.

casque, qui ne se trouva pas d'une trempe assez forte pour résister au coup. Le fer aigu perce le casque, traverse la tête de part en part, & renverse mort à terre ce terrible ennemi.

DAMASUS, *Damasus*, (*a*) Δάμασος, fils de Codrus, conduisit avec Naoclus son frere, une colonie des Athéniens à Téos, où ils furent bien reçus par Apœcus.

DAMATAS, *Damatas*, (*b*) Δαμάτας, officier qui commandoit les Cadusiens sous l'empire de Cyrus. Il y en a qui, au lieu de Damatas, lisent Datamas.

DAMATER, *Damater*, surnom de Cérès. *Voyez* Damatrius.

DAMATRION, *Damatrion*, dame Lacédémonienne, qui tua son fils de sa propre main, parce qu'il s'étoit comporté lâchement dans la guerre entre les Spartiates & les Messéniens. On mit sur son tombeau une épitaphe Grecque, qu'on a ainsi traduite en vieux François.

Damatrion tua ce gendarme fuitif,
Combien qu'il fût sorti de son ventre fidelle,
Et puis le vint jetter dans ce vallon chetif,
Comme du tout indigne & de sa ville & d'elle.

Fulgose nous l'a donnée ainsi en Latin.

Hunc timidum mater Damatrion ipsa peremit.
Indignum matre hac atque Lacedemone.

DAMATRIUS, *Damatrius*. Les Grecs appelloient Damatrius le dixième de leurs mois, qui répondoit à peu près à notre mois de Juillet; c'étoit le tems de leurs moissons, ou de la récolte des dons dont ils rendoient graces à Cérès. Cette Déesse en étoit surnommée Damater.

DAMÉAS, *Dameas*, (*c*) Δαμέας, fameux sculpteur de Crotone, mit en bronze l'athlete Milon son compatriote.

DAMÉON, *Dameon*, (*d*) Δαμέων, fils de Phlius. Quelques-uns disent qu'ayant accompagné Hercule dans son expédition contre Augée, fut tué avec son cheval par Ctéatus, fils d'Actor, & que les Éléens lui érigerent un Cénotaphe à lui & à son cheval.

DAMES. (*e*) Dans les tems anciens, les Dames, même les plus qualifiées, s'exerçoient à des travaux utiles, & quelquefois même pénibles. Personne n'ignore ce que nous dit sur cela l'Écriture Sainte, au sujet de Rébecca, de Rachel, & de plusieurs autres. On voit, dans Homère, des princesses aller puiser de l'eau aux fontaines, & laver elles-mêmes le linge de la maison. Les sœurs d'Alexandre, c'est-à-dire, les filles d'un puissant Prince, paroissent occupées du soin de faire de

(*a*) Pauf. pag. 401.
(*b*) Xenoph. p. 131.
(*c*) Pauf. p. 369.
(*d*) Pauf. p. 383.
(*e*) Roll. Hist. Anc. T. III. p. 675, 676.

leurs mains des habits à leur frere. La fameuse Lucrece travailloit à filer de la laine au milieu de ses femmes. Auguste, le maître du monde, pendant un assez longtems, ne porta point d'autres habits que ceux que sa femme & sa sœur lui avoient faits de leurs propres mains. C'étoit une coûtume dans le Nord, il n'y a pas encore beaucoup d'années, que dans chaque repas, il y eût toujours plusieurs mets préparés par la Princesse règnante. En un mot, l'occupation, le travail, les soins domestiques, une vie sérieuse & retirée, c'est le partage des femmes ; & c'est à quoi la providence les a destinées. La corruption du siècle a attaché à ces usages, presque aussi anciens que le monde, une idée de bassesse & de mépris. Mais, qu'a-t-elle substitué à ces durs & vigoureux exercices, dont une saine éducation rendoit le sexe capable, à cette vie laborieuse & utilement occupée dans l'intérieur de la maison ? Une molle indolence, une stupide oisiveté, de frivoles conversations, de vains amusemens, une passion pour les spectacles, une fureur pour le jeu. Que l'on compare ensemble ces deux sortes de caractères, & que l'on juge de quel côté se trouve le bon esprit, le solide jugement, & le goût du vrai & du naturel. Il faut pourtant avouer, à l'honneur du sexe & de la nation, qu'il y a parmi nous beaucoup de Dames, même de la plus haute condition, qui se font un devoir & un plaisir de travailler de leurs mains à des ouvrages non frivoles, mais solides, & de se préparer elles-mêmes une partie de leur ameublement. Nous pourrions ajoûter qu'il y en a aussi un grand nombre attentives à cultiver leur esprit par des lectures agréables, & en même tems sérieuses & utiles.

DAMÉTHUS, *Damæthus*. (*a*) Podalire, en revenant de la guerre de Troye, fut poussé par une tempête sur les côtes de Carie, où il guérit une fille du roi Daméthus, en la saignant des deux bras. Pour récompense, le pere la lui donna en mariage. Entre autres enfans, il en eut Hippolochus, duquel Hippocrate se disoit être descendu.

DAMIAS, *Damias*, Δαμίας, (*b*) célebre statuaire. Il est fait mention dans Pausanias, de quelques ouvrages de la façon de ce statuaire.

DAMIE, *Damia*, Δαμία. *Voyez* Auxésie.

DAMIE, *Damia*, Δαμία, (*c*) nom que l'on donnoit à la bonne Déesse, ainsi que nous l'apprenons de Festus. *Dea quoque ista* αμία, *appellabatur*. Les Critiques sont embarrassés de la signification de ce nom, & lui donnent plusieurs étymologies ; mais, Cicéron nous en apprend la véritable. Δάμιον est un mot du dialecte dorique, & est mis pour δήμιον, c'est-à-dire, δημόσιον, *public*. Paulus, & ceux qui l'ont

(*a*) Roll. Hist. Anc. T. VI. p. 578.
(*b*) Pauf. p. 625.

(*c*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. p. 403, 404.

suivi, ont pris cette expression pour une contre-vérité, comme si elle signifioit qu'il n'y avoit rien de moins public que la fête de Damie, qui étoit célébrée en particulier par les femmes; au lieu que sa véritable signification vient de ce que c'étoit pour le peuple qu'on y offroit le sacrifice à la bonne Déesse; c'est ainsi que Cicéron l'entend. *Sacrificium bonæ deæ per virgines vestales pro populo, seu pro salute populi Romani fiebat, & in ea domo in qua erat imperium.* *Voyez* Damium.

DAMIE, *Damia*, Δαμία, nom que l'on donnoit à la Prêtresse de la Déesse Damie.

DAMIPPE, *Damippus*, (*a*) Δάμιππος, capitaine Spartiate, qui combattoit pour les Syracusains contre les Romains, lorsque ceux-ci faisoient le siège de Syracuse, sous la conduite de Marcellus. étant sorti un jour de la ville par mer, avec ordre d'aller demander du secours au roi Philippe, il fut surpris & fait prisonnier par les ennemis. Les Syracusains, qui souhaitoient fort de le racheter, firent proposer à Marcellus de le mettre à rançon. Il y eut sur cela plusieurs rendez-vous, & plusieurs conférences, dans l'une desquelles Marcellus remarqua une tour qui étoit gardée fort négligemment, & où on pourroit cacher quelques hommes, la muraille voisine n'étant pas difficile à escalader. Ce fut cette circonstance qui causa la perte des Syracusains.

DAMIS, *Damis*, Δάμις, (*b*) l'un de ceux, qui, après la mort d'Euphaès, roi des Messéniens, disputerent le royaume à Aristomène. Celui-ci réunit pourtant les suffrages du peuple; & quoique Damis fût entré en concurrence avec lui, il ne laissa pas de le considérer particulièrement. Le règne d'Aristomène ne fut pas de longue durée; & après sa mort, les Messéniens, n'ayant pas jugé à propos de créer un nouveau Roi, élurent Damis leur Général, & lui donnerent une pleine autorité.

DAMIS, *Damis*, Δάμις. (*c*) Lieutenant de Cassandre, fut établi par ce Général, Gouverneur de la principale ville d'Arcadie, l'an 315 avant Jesus-Christ. Ce Damis me semble être le même qui suit.

DAMIS, *Damis*, Δάμις, (*d*) capitaine Mégalopolitain, qui avoit servi sous Alexandre, & qui par une longue habitude, s'entendoit merveilleusement à se défendre contre les éléphans, & à rendre inutile par son adresse, tout le poids de leur masse & toute l'impétuosité de leur abord. C'est pourquoi, lorsque Polysperchon, faisant le siège de Mégalopolis, vers l'an 318 ayant l'Ere Chrétienne, s'attendoit à venir à bout de son entreprise par le moyen de ces animaux, il arriva tout le contraire. En effet, Damis, apprenant que Polysperchon se disposoit à

(*a*) Plut. Tom. I. p. 308. Roll. Hist. Anc. T. III. p. 314.
(*b*) Pauf. pag. 235, 241. Roll. Hist. Anc. T. II. p. 104, 105.
(*c*) Diod. Sicul. p. 705.
(*d*) Diod. Sicul. p. 665.

faire avancer ses éléphans, fit préparer des planches de bois très-épaisses que l'on garnit de fortes pointes de clous. On enfonça ces planches un peu au-dessous du niveau du terrein, vis-à-vis les portes de la ville, & les couvrant ensuite de quelques feuilles, il fit attendre les éléphans sur ce passage, où il voulut même qu'on ne leur opposât personne. Mais, il avoit fait mettre sur les deux côtés du chemin un très-grand nombre de gens de traits; de sorte que Polysperchon, qui avant qu'on eût dressé ce piege, avoit fait nettoyer tout le terrein du débris causé par les dernières attaques des murs, fut prodigieusement étonné du désordre qui se mettoit parmi ces animaux. Car, comme personne ne venoit directement contr'eux, leurs conducteurs Indiens voulurent leur faire enfoncer les portes de la ville par l'impétuosité de leurs efforts; ce qui les fit tomber dans le piege qu'on leur avoit dressé. De sorte que le poids même de leur corps ayant fait prodigieusement enfoncer les pointes de fer dans les pieds, ils ne pouvoient d'abord ni avancer ni reculer. Mais ensuite, irrités par une grêle de traits que l'on faisoit pleuvoir sur eux par les deux côtés, & dont une partie blessoit leurs conducteurs mêmes, les éléphans se jettoient encore sur eux, & en écraserent un grand nombre. Celui qu'on regardoit comme le plus formidable d'entre ces animaux tomba mort, & un grand nombre d'autres fut mis hors de tout service. Les Mégalopolitains se tinrent extrêmement glorieux du succès de cette journée, & Polysperchon se repentit de son entreprise.

DAMIS, *Damis*, Δάμις, (*a*) demeuroit à Ninive, lorsqu'Apollonius de Tyane vint dans cette ville. Ce fameux imposteur étonna tout d'un coup l'imagination timide de Damis, par ses propos audacieux & bouffis d'arrogance. De ce moment Damis le regarda comme élevé au-dessus de la condition humaine, & au moins comme un dieu du second ordre. Il ne le quitta plus, & il le suivit dans toutes ses courses, moins comme disciple, que comme adorateur.

Il y avoit plus de soixante ans que Damis étoit le fidele compagnon de toutes les démarches d'Apollonius, lorsque celui-ci résolut de l'éloigner, comme un obstacle au dessein qu'il avoit de dérober la connoissance de sa mort. Il saisit l'occasion d'une invitation que lui avoit faite l'empereur Nerva, & dressa une lettre pour ce Prince. Damis fut chargé de la lui porter, croyant, comme le lui avoit dit son maître, qu'elle contenoit des choses qui ne pouvoient être expliquées que par celui qui l'avoit écrite, ou par le plus fidele & le mieux instruit de ses disciples. C'étoit un mensonge, & il en fut la dupe. Il ne se rap-

(*a*) Suid. Tom. I. p. 639, 640. Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. p. 105, 114. & *suiv.*

pellà point ce qu'Apollonius avoit dit tant de fois du dessein où il étoit de dérober la connoissance de sa mort. Il avoit l'esprit si peu ouvert, qu'il ne comprit pas même le sens des paroles par lesquelles Apollonius lui dit adieu, & qui néanmoins n'étoient pas obscures dans la bouche d'un homme centénaire : *Damis, en philosophant seul, ayez moi toujours devant les yeux.* Il partit, & il ne revit plus Apollonius.

Damis avoit laissé des mémoires sur la vie d'Apollonius, & communiqué à tous les personnages qu'il introduisoit sur la scene, la vénération stupide dont il étoit prévenu pour son maître. Dans ces mémoires, on trouvoit une description des voyages d'Apollonius, avec le récit de ses sentences, de ses discours & de tout ce qui avoit rapport à ses prédictions. Damis, selon Suidas, étoit un homme sçavant. Sa diction étoit supportable, quoiqu'elle ne fût pas élégante, parce qu'il avoit été élevé parmi les Barbares.

DAMIS, *Damis*, Δάμις, (*a*) homme riche de Corinthe, fut empoisonné par son fils. C'est un des personnages d'un dialogue des morts de Lucien. Comme cet homme se plaint de l'aventure qui lui est arrivée, Diogène lui représente qu'il ne doit s'en prendre qu'à lui-même, puisqu'il ne donnoit rien à son fils à l'âge des plaisirs, tandis que lui-même, tout vieux & cassé qu'il étoit, il passoit le tems dans les délices.

DAMIS, *Damis*, Δάμις, (*b*) Philosophe Épicurien, qui, dans le dialogue de Lucien, intitulé *Jupiter le Tragique*, dispute vivement de la providence contre Timoclès de la secte des Stoïciens. Celui-ci, après différentes preuves, compare l'univers à un grand vaisseau, qui ne sçauroit être sans conducteur. Damis, loin de se rendre, tire au contraire de cette comparaison son plus fort argument. » Je veux te convaincre » toi-même, dit-il, par ton exem» ple. Dis-moi, protecteur des » dieux, as-tu vu un pilote, qui » ne donne ordre que son vaisseau » aille bien? Mais ton pilote de » l'univers laisse tout aller à l'a» bandon. Il se sert, pour la con» duite de son navire, de gens » qui n'y entendent rien. Tel » commande, qui doit obéir, & » les plus sots sont souvent les » maîtres. Considère ces grands » Hommes, qui étoient capables, » s'il faut ainsi dire, de conduire » tout seuls la barque; & bien » loin d'y avoir quelque part, ils » n'avoient pas seulement place » au fond du navire, tandis que » des méchans ou des furieux » étoient au gouvernail. Il ne faut » donc pas s'étonner qu'un vais» seau si mal conduit, fasse sou» vent des naufrages. S'il y avoit » un sage pilote, il donneroit les » emplois toujours aux plus di» gnes; il occuperoit chacun à ce » dont il est capable, châtieroit » les méchans, récompenseroit » les bons, & rendroit l'univers

(*a*) Lucian. T. I. p. 288.

(*b*) Lucian. T. II. p. 201. *& seq.*

» floriſſant. Si tu m'en crois donc, » tu prendras une autre comparaiſon, car, celle-ci cloche. «

Cet argument, tiré, comme on voit, des déſordres qui arrivent dans le monde, a embarraſſé bien des gens, & même de très-ſaints perſonnages. Mais, ſans parler des peines & des récompenſes éternelles, on peut dire, que la ſageſſe de Dieu ſçait tirer le bien du mal, & que les afflictions de cette vie ſervent aux uns d'épreuve ou d'inſtruction, & aux autres de châtiment; que l'adverſité contribue plus que la proſpérité à former l'homme ſpirituel, qui eſt le chef-d'œuvre des ouvrages de Dieu; & que la félicité ne conſiſte pas dans les grandeurs & les richeſſes, comme s'imagine le peuple ignorant, mais dans la ſatisfaction de l'eſprit. Au reſte, on voit arriver des choſes ſi à propos dans la conduite du monde, tant pour la punition des méchans, que pour la juſtification des gens de bien, qu'on ne peut douter que ce ne ſoit un effet de la providence, quoique ſes reſſorts nous ſoient ſouvent inconnus.

DAMISCUS, *Damiſcus*, (*a*) Δαμίσκος, athlete Meſſénien, n'avoit encore que douze ans, lorſqu'il mérita d'être couronné aux jeux Olympiques, ayant remporté le prix du ſtade ſur la jeuneſſe; cinq ans après, il eut la palme aux jeux Néméens, & aux jeux Iſthmiques. Pour ces victoires, les Meſſéniens lui firent élever une ſtatue à Olympie.

DAMITHALÈS, *Damithàles*, Δαμιθάλης, (*b*) eut l'honneur de recevoir Cérès chez lui. *Voyez* Cérès Theſmie.

DAMIUM, *Damium*, (*c*) fête qui ſe célébroit en l'honneur de Damie, ou la bonne déeſſe. Lorſque le tems deſtiné à la célébration de cette fête étoit arrivé, les veſtales ſe tranſportoient dans la maiſon du ſouverain pontife, pour faire un ſacrifice à la bonne déeſſe, divinité myſtérieuſe dont les hommes ignoroient le nom, qui n'étoit connu que des femmes. Ce ſacrifice, inſtitué pour le ſalut & la proſpérité du peuple Romain, ſe faiſoit avec de grands préparatifs & une étonnante circonſpection. On ornoit à grands frais le logis où la fête ſe célébroit, & comme on choiſiſſoit la nuit pour cette cérémonie, une infinité de lumières en éclairoient les appartemens. Le principal ſoin étoit de n'admettre à cette fête que des femmes, d'en écarter les hommes, auſſi-bien que le maître même de la maiſon, ſes enfans & ſes eſclaves d'un autre ſexe que celui de la déeſſe qu'on honoroit. La ſuperſtition alloit juſqu'à condamner les fenêtres par où les paſſans auroient pu appercevoir des myſtères ſi ſecrets, & juſqu'à tirer des rideaux ſur les peintures qui repréſentoient des hommes, ou des animaux mâles.

DAMIUS, *Damius*, (*d*)

(*a*) Pauſ. p. 346, 347.
(*b*) Pauſ. p. 480.
(*c*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. pag. 403. *& ſuiv.*
(*d*) Tit. Liv. L. XLIV. c. 28.

commandant d'une flotte pour Eumene, l'an 168 avant l'Ére Chrétienne. Comme il tenoit bloquées, dans le port de Ténédos, cinquante barques Macédoniennes, il fut obigé de se retirer aux approches des généraux de Persée, qui venoient pour délivrer ces cinquante barques.

DAMMIM, *Dammim. Voyez* Domaim.

DAMNA, *Damna*, (*a*) ville de Palestine dans la tribu de Zabulon. Elle fut cédée aux Lévites de la famille de Mérari.

Eusebe & saint Jérôme lisent Damna avec la Vulgate, dans l'endroit de Josué où il en est parlé. L'Hébreu & les versions qui suivent ce texte, lisent Dimna. Sanson la nomme Domna & Remmon-Amthar. C'est, dit-il, la même qui est nommée Remmono, dans le premier livre des Paralipomènes. *Voyez* Danna.

DAMNANÉUS, *Damnaneus*, (*b*) l'un des dactyles Idéens selon certains Auteurs.

DAMNATION, peine éternelle de l'enfer. Le dogme de la damnation ou des peines éternelles est clairement révélé dans l'Écriture.

DAMNIPPE, *Damnippus*, Δάμνιππος, (*c*) interlocuteur d'un dialogue des morts de Lucien. Il s'entretient avec Cnémon.

DAMO, *Damo*, Δαμώ, (*d*) fille du philosophe Pythagore, vivoit sous la 70e Olympiade, vers l'an 500 avant J. C. Elle avoit beaucoup d'esprit, de prudence & de fidélité ; & ce fut à elle que son pere confia tous les secrets de sa philosophie, & même ses écrits en mourant, avec défense de jamais les publier. Elle observa si inviolablement ces ordres, que se trouvant dépourvuë des biens de la fortune, & pouvant tirer une grande somme d'argent de ces livres, elle préféra son indigence & la dernière volonté de son pere à tous les biens du monde. Elle garda sa virginité toute sa vie, par ordre de Pythagore, & prit sous sa conduite nombre de filles, qui firent comme elle profession du célibat.

Madame Dacier parle de Damo dans une remarque sur le bouclier d'Achille, décrit par Homère. » Plusieurs Critiques anciens, » dit-elle, plus sensés que Scaliger, avoient travaillé à faire » voir l'adresse & la sagesse d'Homère dans la fabrique de ce » bouclier ; mais sur-tout une » femme nommée Damo, fille » de Pythagore, encore plus re» commandable par sa grande sa» gesse que par son profond sça» voir, y avoit fait un commen» taire fort étendu & fort raison» né. Je voudrois bien que le » tems eût épargné cet ouvrage ; » il auroit pu me servir de mo» dele pour les remarques que » j'ai entreprises sur cet Auteur. «

DAMOCLÈS, *Damocles*, (*e*)

(*a*) Josu. c. 21. v. 35.
(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 301.
(*c*) Lucian. T. I. p. 232, 233.
(*d*) Diogen. Laert. p. 594.
(*e*) Cicer. Tuscul. Quæst. L. V. c. 61, 62. Roll. Hist. Anc. T. III. p. 222, 223.

Δαμόκλης, l'un des courtisans de Denys le tyran. Il vantoit tous les jours avec une espèce d'extase les richesses du tyran, sa grandeur, le nombre de ses troupes, l'étendue de sa domination, la magnificence de ses palais, & l'abondance universelle de toutes sortes de biens & de plaisirs où il vivoit, ne cessant de répéter que jamais personne n'avoit été plus heureux. *Puisque vous pensez ainsi*, lui dit un jour le tyran, *voulez-vous goûter vous-même de mon bonheur & en faire l'épreuve?* L'offre est acceptée avec joie. On place Damoclès sur un lit d'or, couvert de tapis les plus richement brodés. Les buffets étoient remplis de vases d'or & d'argent. Des esclaves d'une rare beauté, & vêtus magnifiquement l'environnoient, attentifs pour le servir au moindre signal qu'il donnoit. On n'avoit point épargné les essences les plus exquises, ni les parfums les plus délicats. La table étoit servie à proportion. Damoclès nageoit dans la joie, & se regardoit comme l'homme du monde le plus heureux. Il apperçoit malheureusement, en levant les yeux, la pointe d'une épée suspendue sur sa tête, & qui ne tenoit au plancher qu'avec un crin de cheval. Dans le moment même une sueur froide le saisit; tout disparoît à ses yeux; il ne voit que l'épée, & ne sent que son danger. Pénétré de frayeur, il demande qu'on le laisse aller, & déclare qu'il ne veut plus être heureux. Image bien naïve de la vie d'un tyran!

DAMOCLÈS, *Damocles*, (a) Δαμόκλης. Argien, jeune homme plus courageux que prudent. L'an 195 avant J. C. ayant formé un parti contre Nabis, il fit faire serment à tous ses complices qu'ils se joindroient à lui pour chasser la garnison de ce tyran. Mais, à force de vouloir fortifier la conspiration, il y admit des gens de la fidélité desquels il ne s'étoit pas suffisamment assuré, & qui découvrirent le complot. Tandis qu'il conversoit avec ceux de sa faction, il vit arriver un Satellite qui lui ordonna de venir trouver le gouverneur. Il ne douta pas un moment qu'on ne l'eût trahi. Ayant donc exhorté ceux des siens qui étoient présens, à prendre les armes avec lui, plutôt que de s'exposer à mourir dans les tourmens, il marcha droit à la place publique assez mal accompagné, criant à ceux qui aimoient la République & leur liberté, de se joindre à lui & de le suivre. Mais, comme on ne voyoit rien autour de lui qui pût le mettre en état d'exécuter une si grande entreprise, il n'attira personne. Ainsi, pendant qu'il se donnoit des mouvemens inutiles; les Lacédémoniens l'investirent & le tuerent avec tous ses compagnons. On arrêta ensuite plusieurs des conjurés, dont la plûpart furent d'abord exécutés. On en mit un petit nombre en prison; & la nuit suivante, ceux qui étoient encore libres, étant descendus au bas des murs avec des cordes, se ré-

(a) Tit. Liv. L. XXXIV. c. 25.

fugierent dans le camp des Romains.

DAMOCLIDE, (a) *Damoclidas*, Δαμοκλείδας, l'un des chefs des Béotiens, du tems d'Épaminondas. C'est apparemment le même qui suit.

DAMOCLIDE, *Damoclides*, Δαμοκλείδης, (b) étoit d'une des premières maisons de Thebes. Il fut condamné au bannissement, avec Pélopidas & plusieurs autres. *Voyez* Pélopidas.

DAMOCRATE, *Damocrates*, Δαμοκράτης, (c) l'un des héros auxquels les Grecs sacrifioient.

DAMOCRATE, *Damocrates*, Δαμοκράτης, le même que Démocrate. *Voyez* Démocrate [Servilius].

DAMOCRATIDAS, *Damocratidas*, Δαμοκρατίδας, (d) roi d'Argos, au rapport de Pausanias.

DAMOCRITE, *Damocritus*, Δαμόκριτος, (e) préteur des Étoliens l'an 200 avant J. C. Cette année, les Étoliens tinrent l'assemblée qu'on appelloit Panétolie, & il y vint des ambassadeurs de différentes nations. Tous les esprits penchoient à faire alliance avec les Romains contre les Macédoniens; mais Damocrite, qui, à ce qu'on dit, avoit été gagné par l'argent de Philippe, sans se déclarer pour aucun parti, dit que rien n'étoit plus contraire aux grandes entreprises, que la précipitation & l'empressement; que les projets dans lesquels on s'engageoit sans réflexion, étoient ordinairement suivis d'un repentir inutile, parce qu'il venoit trop tard, & lorsqu'on n'étoit plus maître de reculer; qu'à l'égard de la délibération présente, dont il étoit d'avis qu'on attendît la maturité, on en pouvoit dès-lors fixer le tems; que comme leurs loix défendoient de traiter de la paix ou de la guerre, ailleurs que dans l'assemblée générale des Étoliens, dans la ville de Therme, ils n'avoient qu'à décerner dès-lors, que quand il s'agiroit de la paix ou de la guerre, le préteur pourroit sans risque convoquer l'assemblée; & que tout ce qui y auroit été proposé & conclu, seroit tenu pour légitime, de la même façon que si l'affaire s'étoit traitée dans l'assemblée générale à Therme. Les ambassadeurs ayant été congédiés sur ce pied-là, sans qu'on eût rien décidé, Damocrite se vantoit d'avoir rendu un grand service à sa nation, qui, par le moyen de ce délai auroit la liberté dans la suite d'embrasser le parti en faveur duquel la fortune se seroit déclarée.

Depuis, dans une autre assemblée des Étoliens, il fut fait en faveur d'Antiochus, un décret contraire aux intérêts des Romains, & auquel Damocrite ajoûta de son chef un trait des plus insolens. Car, Quintius l'ayant sommé de lui dónner communication de ce décret, sans aucun égard

(a) Pauf. p. 561.
(b) Plut. T. I. p. 281.
(c) Plut. T. I. p. 325.
(d) Pauf. p. 283.

(e) Tit. Liv. L. XXXI. c. 32. L. XXXV. c. 12, 33. L. XXXVI. c. 24. L. XXXVII. c. 3, 46. Roll. Hift. Anc, T. IV. p. 526, 537, 553.

pour une personne si respectable : » Nous avons, lui dit-il, à présent des affaires plus pressées. » Mais ayez patience, je vous » donnerai bientôt le décret & » ma réponse en Italie, & sur les » bords mêmes du Tibre. « Telle étoit la fureur qui possédoit alors toute la nation Étolienne & ses magistrats. Mais, quelque tems après, comme Damocrite étoit à Héraclée, cette ville fut prise par les Romains, & il tomba par ce moyen entre leurs mains. Les vainqueurs, qui se souvenoient de sa réponse insolente, ressentirent une plus grande joie de leur victoire. On l'envoya à Rome, avec son frere & quelques-uns des principaux d'entre les Étoliens ; ils furent escortés par deux cohortes, & jettés aussitôt après leur arrivée, dans ce qu'on appelloit les Lautumies.

L'année suivante, qui étoit la 190 avant J. C., Damocrite s'étant échappé de sa prison pendant la nuit, fut poursuivi par ses gardes, qui le joignirent sur les bords du Tibre ; mais, avant qu'ils eussent mis la main sur lui, il se perça de son épée.

DAMOCRITE, *Damocritus*, Δαμόκριτος, (*a*) premier magistrat des Achéens, vers l'an 147 avant J. C., ayant levé des troupes, se disposa à marcher contre les Spartiates. Dans ce tems-là même le consul Q. Cécilius Métellus marchoit en Macédoine avec une armée, pour réduire Andriscus, fils de Persée, qui s'étoit soulevé contre les Romains. Comme il étoit retenu par cette guerre qui pourtant devoit bientôt finir, il donna ordre à des officiers que l'on envoyoit en Asie, d'interposer leur autorité auprès des Achéens, pour les obliger à mettre les armes bas, & à attendre les commissaires que le Sénat avoit nommés. Ces officiers exécuterent leurs ordres ; mais voyant que Damocrite alloit se mettre en campagne, & qu'ils ne gagnoient rien sur son esprit, ils firent voile en Asie. Les Lacédémoniens, de leur côté, comptant plus sur leur courage que sur leurs forces, prirent les armes, & marcherent au-devant de l'ennemi, pour défendre l'entrée de leur païs ; mais, battus dans un combat, & ayant perdu plus de mille hommes de leurs meilleures troupes, ils se retirerent avec précipitation, au-dedans de leur ville. Il est certain que si les Achéens les eussent poursuivis, ils auroient pu entrer dans Sparte pêle-mêle avec les fuyards. Damocrite manqua l'occasion, & au lieu d'aller ensuite assiéger Sparte, il aima mieux faire des courses dans le païs, & en enlever du butin. La campagne finie, il fut accusé de trahison, & condamné à cinquante talens d'amende ; comme il n'avoit pas le moyen de les payer, il s'enfuit secrétement, & quitta le Péloponnèse.

DAMOCRITE, *Damocritus*, Δαμόκριτος, (*c*) Auteur Grec,

(*a*) Pauf. p. 421. Roll. Hist. Tom. V. pag. 127.

(*b*) Suid. T. I. p. 640.

rendit son nom célebre par deux ouvrages ; le premier, de l'art de ranger une armée en bataille ; le second, des Juifs, où il rapporte qu'ils adoroient la tête d'un âne, & qu'ils prenoient tous les ans un pélerin qu'ils sacrifioient. On ne sçait pas en quel tems il a vécu.

DAMŒTE, *Damœtas*, (*a*) l'un des bergers que Virgile fait parler dans ses Éclogues. Ce mot, selon les Interpretes, est mis pour Dèmœte, en grec Δημόιτης, qui est dérivé de δῆμος, *populus*, peuple. Ainsi, Damœte signifieroit populaire. Il y en a qui croient que Virgile, dans sa troisième Eclogue, a voulu se désigner sous le nom de Damœte.

DAMON, *Damon*, Δάμων, (*b*) Athénien, étoit fils de Deuctémon. Il avoit un frere nommé Philogene. Lorsque les Grecs se joignirent aux Ioniens, pour aller s'établir sur les côtes de l'Asie mineure, Damon & Philogène donnerent aux Phocéens des vaisseaux pour passer la mer, & en prirent eux-mêmes le commandement. Ils s'établirent, non par voie de conquête, mais du consentement des Cuméens, dans le lieu où ils étoient encore du tems de Pausanias. Les Ioniens ne voulurent ni faire alliance avec eux, ni les admettre dans l'assemblée des états, qu'à condition qu'ils obéiroient à des Rois du sang de Codrus. C'est pourquoi, ils prirent chez les Érythréens & chez ceux de Téos, trois Princes de cette maison, sçavoir Œtès, Périclus & Abartus.

DAMON, *Damon*, Δάμων, (*c*) célebre poëte musicien, est vraisemblablement celui dont parle Étienne de Byzance, qu'il fait fils de Damonide, & originaire d'Oa, bourg de l'Attique, de la tribu Pandionide. C'étoit un très-habile Sophiste ; c'est-à-dire, qu'il joignoit l'étude de l'éloquence à celle de la philosophie, sur-tout de la politique ; & de plus, il étoit si grand musicien, que dans cet art il devint chef d'une secte, à laquelle on donna son nom. Mais, rien en ce genre ne l'illustra plus, que les suffrages de deux grands hommes, tels que Périclès & Socrate, qui se firent ses disciples. Ce dernier l'appelle son ami, dans un dialogue de Platon, ou Nicias, l'un des interlocuteurs, apprend à la compagnie, que Socrate lui avoit donné pour maître de musique de son fils, Damon éleve d'Agathocle, & qui excelloit non seulement dans cet art, mais qui possédoit outre cela toutes les qualités qu'on pouvoit souhaiter dans un homme auquel on confioit l'éducation des jeunes gens d'un rang distingué.

Damon avoit principalement cultivé cette partie de la musique, où il est question de l'usage qu'on doit faire du rhythme ou de la cadence ; & c'est un détail sur le-

(*a*) Virg. Eclog. 2, 3, 5.
(*b*) Pausf. p. 398, 402.
(*c*) Cicer. de Orator. L. III. c. 72. Plut. T. I. p. 153, 154. Corn. Nep. in Epamin. c. 2. Roll. Hist. Anc. T. VI. pag. 103, 104. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XII. p. 156. Tom. XIII. p. 148, 149, 244. & *suiv.* T. XV. p. 370.

quel Platon renvoie à ce musicien, comme à un grand maître. Celui-ci fit voir, suivant le témoignage d'Aristide Quintilien, en cela d'accord avec Platon, que les sons, en vertu d'un certain rapport, ou d'une certaine ressemblance qu'ils acquéroient avec les qualités morales, par un chant suivi & continu, pouvoient former dans la jeunesse, & même dans des sujets plus âgés, des mœurs qui n'y existoient point auparavant, ou qui n'étoient point encore développées. En effet, dans les airs qui nous viennent de ce musicien, continue Aristide, on trouve que sa Mélopée emploie plus ou moins fréquemment les différens sons, tant mâles qu'efféminés; & que quelquefois elle ne met en œuvre que les uns ou les autres. D'où il paroît que l'harmonie ou les chants peuvent s'accommoder aux divers caractères qu'on veut inspirer aux auditeurs.

Cela se confirme par un passage de Galien, où il interroge les Stoïciens en ces termes: » Comment se pouvoit-il faire, dit-il, » que le musicien Damon, voyant » de jeunes gens, que les vapeurs » du vin, & un air de flûte joué » sur le ton Phrygien, avoient » rendus extravagans, les ramenât tout d'un coup à un état de » tranquillité, en faisant jouer » une air sur le ton Dorien? Cela n'arrivoit-il pas, répond le » médecin, parce que l'ame sensitive, qui est le siège des passions, & qui est privée de raison, peut être agitée ou calmée par des mouvemens qui » n'ont rien de raisonnable, au » lieu que cette faculté de l'ame » qui raisonne, ne change point » ses opinions au gré d'un joueur » de flûte, qui exécute des airs » sur différens modes? « Martien-Capelle raconte ce même fait, avec cette différence, que le calme rendu aux jeunes gens pris de vin, & produit, selon Galien, par l'harmonie Dorienne, Capelle le regarde comme l'effet de l'air, ou du cantique spondée, qui apparemment se jouoit sur le ton Dorien, dont la gravité répondoit à la lenteur du rhythme ou de la mesure que suivoit le musicien dans l'exécution. C'est sans doute de ce Damon que Platon parle encore dans sa république, & auquel il attribue ce sentiment, que les innovations & les changemens dans la musique s'étendoient jusqu'aux loix les plus importantes, & y donnoient de dangereuses atteintes. Cela ne s'accorderoit guère avec l'invention ou l'introduction d'un mode aussi efféminé que l'Hypolydien, que l'on met ici sur son compte. Mais, il n'est pas rare de voir les hommes déroger, dans la pratique, à la sagesse de leurs maximes spéculatives.

Damon étoit très-intelligent, selon Plutarque, en matière de politique, & sous le nom de musicien, il prétendoit cacher à la multitude sa profonde capacité. Il se lia intimement avec Périclès, pour le former au gouvernement, comme un maître d'escrime s'affectionne à un bon athlete, pour le dresser aux exercices de la gymnastique. Mais, il ne put tel-

lement ſe déguiſer, que l'on ne reconnût enfin que ſa lyre n'étoit qu'une couverture ; & on le bannit du ban de l'oſtraciſme, comme ſe mêlant de trop d'intrigues, & favoriſant la tyrannie. Par-là il ſe vit en butte aux brocards des Poëtes comiques ; & l'un d'eux, nommé Platon, dans une de ſes pièces, introduit quelqu'un ſur la ſcène, qui s'adreſſant à Damon, l'apoſtrope en ces termes: *Premièrement, dis-moi, je t'en conjure ; eſt-il vrai que tu as été, comme un autre Chiron, le nourricier de Périclès ?* Surquoi M. Dacier obſerve dans ſes notes, que le Poëte joue ici ſur le mot *Chiron*, qui en Grec eſt un nom propre, & un comparatif qui ſignifie plus méchant. D'ailleurs, continue M. Dacier, il veut faire entendre à Périclès, qu'il aura le ſort d'Actéon, nourriſſon de ce centaure, & qu'il ſera déchiré par ſon peuple, comme Actéon fut mis en pièces par ſes chiens. On peut conſulter, au ſujet de Damon, les notes de Méibom ſur Ariſtide Quintilien.

DAMON, *Damon*, Δάμων, (*a*) Philoſophe de la ſecte de Pytagore, floriſſoit vers l'an 400 avant Jeſus-Chriſt. Il s'étoit lié avec Pythias, élevé dans les principes de la même ſecte, par les nœuds ſacrés d'une étroite amitié. On prétend même qu'ils s'étoient juré l'un à l'autre une fidélité inviolable. Elle fut miſe à une rude épreuve. L'un d'eux, condamné à mort par Denys le tyran, demanda par grace qu'il lui fût permis de faire un voyage dans ſa patrie, pour y régler ſes affaires, avec promeſſe de revenir dans un certain tems ; & l'autre s'offrit généreuſement pour caution. Les courtiſans, & Denys ſur-tout, attendoient avec impatience quelle ſeroit l'iſſue d'une aventure ſi extraordinaire & ſi délicate. Le jour marqué approchant, comme il ne revenoit point, chacun blâmoit le zèle imprudent & téméraire de celui qui l'avoit cautionné. Celui-ci, loin de témoigner aucune crainte ni aucune inquiétude, répondit avec un viſage tranquille & d'un ton affirmatif, qu'il étoit ſûr que ſon ami reviendroit; & en effet, il arriva au jour & à l'heure marquée. Le tyran, ravi en admiration d'une ſi rare fidélité, & attendri à la vue d'une ſi aimable union, lui accorda la vie ; & leur demanda par grace d'être admis en tiers dans leur amitié.

DAMON, *Damon*, Δάμων, (*b*) hiſtorien Grec, natif de Cyrene. Plutarque le cite dans la vie de Théſée. Diogène Laërce dit qu'il avoit fait un traité des philoſophes. Athénée lui attribue un autre traité de Byzance. On ne ſçait pas en quel tems il a vécu.

DAMON, *Damon*, Δάμων, (*c*) fameux athlete de Corinthe, remporta le prix du ſtade, la première année de la quatorzième Olympiade.

DAMON, *Damon*, Δάμων,

(*a*) Cicer. de Offic. L. III. c. 10. Roll. Hiſt. Anc. T. III, p. 222.

(*b*) Plut. T. I. p. 8. Plin. T. I. p. 372.

(*c*) Pauſ. p. 241.

(a) autre fameux athlete de Thurium, fut proclamé vainqueur pour la première fois, la quatrième année de la cent unième Olympiade. Il le fut de nouveau, la seconde année de la cent deuxième Olympiade.

DAMON, *Damon*, Δάμων, (b) étoit de la ville de Chéronée, au rapport de Plutarque. Voici ce que cet Auteur nous en apprend dans la vie de Cimon.

Péripoltas le devin, celui qui mena de Thessalie en Béotie le roi Opheltas, avec tous les peuples qui lui étoient soumis, laissa une postérité qui fut florissante pendant plusieurs siècles. La plûpart de ses descendans habiterent à Chéronée, qui fut la première ville où ils s'établirent, après en avoir chassé les Barbares. Mais, comme ils furent presque tous hommes de courage & très-belliqueux, ils périrent dans les guerres des Medes, & dans les batailles qui furent données contre les Gaulois, où ils combattirent avec beaucoup de valeur, & sans épargner leurs personnes. Il ne resta de cette famille qu'un enfant orphelin, qui fut appellé Damon, & qui eut le surnom de Péripoltas. Cet enfant surpassoit tous les enfans de son âge en grandeur d'ame & en beauté de corps. Mais, d'ailleurs il étoit sauvage, grossier & austère dans ses mœurs.

Quand il fut sorti de l'enfance, il arriva qu'un Romain, capitaine d'une cohorte, qui hivernoit à Chéronée, en devint passionnément amoureux. Et comme il ne pouvoit le vaincre, ni par ses sollicitations ni par ses présens, il y avoit bien de l'apparence qu'il en viendroit enfin à la force ouverte, sur-tout la ville de Chéronée se trouvant alors dans un grand abaissement, & étant fort méprisée, à cause de sa pauvreté & de sa foiblesse. Damon, craignant donc cette extrêmité, & plein de ressentiment pour les tentatives que ce brutal avoit déjà faites, résolut de s'en délivrer, en lui dressant des embûches, & ameuta contre lui quelques-uns de ses camarades, non pas en trop grand nombre, afin de se mieux cacher; il n'y eut en tout que seize conjurés. Une nuit, après avoir bien bu, ils se barbouillent le visage avec de la suie, & le matin ils vont se jetter sur ce capitaine Romain qui faisoit un sacrifice au milieu de la place, le tuent avec quelques-uns de ceux qui étoient autour de lui, & sortent de la ville.

Voilà d'abord une grande rumeur & un grand trouble. Le Sénat de Chéronée s'assemble & condamne à mort ces assassins, pour justifier la ville envers les Romains. Le soir, comme les Magistrats soupoient ensemble selon la coûtume, Damon & ses complices entrent dans la salle du conseil, les égorgent tous & se retirent encore.

Quelques jours après, il arrive que Lucius Lucullus passe à Chéronée avec des troupes pour quelque expédition. Informé de ce

(a) Pauf. p. 352, 448, 499.

(b) Plut. T. I. p. 478, 479.

grand crime qui venoit d'être commis, il suspend sa marche, fait faire de grandes informations; & ayant trouvé que la ville n'étoit pas seulement innocente, mais qu'elle avoit été elle-même fort maltraitée, il retire la garnison & l'emmene avec lui.

Les habitans de Chéronée envoient des députés à Damon, qui, par ses courses & par ses ravages, désoloit le païs & rodoit toujours autour de la ville, & donnent divers décrets très-favorables, par lesquels ils l'engagent enfin à revenir. Dès qu'il est revenu, ils l'élisent Gymnasiarque, c'est-à-dire, maître des exercices; & un jour qu'il se frottoit d'huile dans une étuve, ils le tuent en trahison. Mais, parce qu'il parut pendant long-tems dans ce même lieu des spectres horribles, & qu'on y entendoit, dit-on, des lamentations affreuses, on condamna & on mura les portes de l'étuve. Du tems de Plutarque, les voisins prétendoient qu'on y voyoit encore les mêmes spectres, & qu'on y entendoit les mêmes lamentations. Ceux qui restoient alors de cette famille, car il y en avoit encore selon Plutarque, sur-tout en la ville de Styris dans la Phocide, & qui retenoient les mœurs & le langage des Étoliens, étoient appellés les Asbolomènes, c'est-à-dire, les barbouillés de suie, en mémoire de la suie dont Damon s'étoit noirci le visage, quand il courut sur le capitaine Romain.

Au reste, cette opinion que, dans les lieux où il a été commis quelque meurtre, il y revient des esprits & des spectres horribles, est fort ancienne. Les Grecs & les Romains en ont été également imbus. Il y en a un exemple bien singulier dans Pline. Cette erreur s'est conservée jusqu'à notre tems.

DAMON, *Damon*, Δάμων, (*a*) l'un des bergers que Virgile introduit dans ses éclogues. Ses Interpretes dérivent ce mot du Grec δαήμων, *peritus*, habile.

DAMON, *Damon*, Δάμων, (*b*) certain flatteur, dont parle Lucien dans un de ses dialogues des morts.

DAMON, *Damon*, Δάμων, (*c*) jeune homme de Chalcis, étoit grand ami d'Euthydique, autre jeune homme du même lieu. Comme ils faisoient voile d'Italie à Athènes, vers le coucher des Pléïades, la tempête les surprit au sortir du détroit de Sicile, & les porta à la vue de l'isle de Zacynthe, sans qu'il fût possible de surmonter l'effort des vagues. Euthydique étoit robuste & vigoureux; Damon, au contraire, étoit tout pâle & défait, parce qu'il ne faisoit que de relever d'une grande maladie. Celui-ci se trouvant mal de l'agitation, s'approcha du bord du vaisseau, qui dans cet intervalle vint à pencher d'un coup de vent, & le renversa dans la mer. En tombant, il crie à l'aide à son ami, qui se jette aussi-tôt après sans délibérer, quoique ce fût en plein

(*a*) Virg. Eclog. 3, 8.
(*b*) Lucian. T. I. p. 225.
(*c*) Lucian. T. II. p. 65. *& seq.*

minuit, & qu'il fût déjà couché, & commence à le soulever sur les flots, où il ne se pouvoit plus soutenir, à cause de la pesanteur de ses habits, & de la foiblesse où il étoit. Ceux du navire émus de compassion, les voulurent aider; mais, ils furent emportés en un instant par la violence de la tempête, & tout ce qu'ils purent faire, ce fut de leur jetter quelques pièces de liege avec l'échelle du vaisseau.

Quelqu'un peut-il donner de plus fortes preuves de son amitié, que fit en cette occasion Euthydique, en se jettant en plein minuit dans la mer pendant la tempête, & en s'exposant à une mort toute certaine, pour sauver son ami, ou périr avec lui? Qu'on se représente le bruit & la hauteur des vagues émues & blanchissantes, avec l'horreur des ténebres; l'un mourant, qui tend les bras à son ami, & qui implore son assistance; l'autre outré d'amour, qui se précipite après lui, de peur qu'il ne meure tout seul. A-t-on jamais vu de plus beaux exemples d'une véritable amitié?

DAMONIQUE, *Damonicus*, Δαμόνικος, (*a*) Éléen, pere de l'athlete Polyctör. *Voyez* Didas.

DAMOPHANTE, *Damophantus*, Δαμόφαντος, (*b*) Général de la cavalerie des Éléens. Dans un combat donné sur les bords du Larisse, contre les Achéens, il s'avança hors des rangs, & courut impétueusement contre Philopœmen. Celui-ci l'attendoit de pied ferme; & le prévenant, il le renversa d'un coup de pique aux pieds de son cheval. Damophante tombé, tous les ennemis prirent la fuite.

DAMOPHILE, *Damophila*, femme sçavante de Lesbos, écrivoit fort bien en vers. Elle vivoit en même tems que Sapho, c'est-à-dire, sous la 43.e Olympiade, vers l'an 608 avant Jesus-Christ. Pamphile étoit le nom de son mari. Philostrate en fait mention dans la vie d'Apollonius.

DAMOPHILE, *Damophilus*, Δαμόφιλος, (*c*) l'un des chefs des Béotiens du tems d'Épaminondas.

DAMOPHILE, *Damophilus*, (*d*) Δαμόφιλος, capitaine Rhodien, commandoit les galères, qu'on appelloit les gardiennes, pendant que Démétrius Poliorcete faisoit le siège de Rhodes, vers l'an 304 ou 303 avant l'Ére Chrétienne. Un jour, Damophile étant sorti du port, vint à Carpathus, où se saisissant de plusieurs vaisseaux de Démétrius, il en fit couler à fond quelques-uns, par la violence du choc, & mit le feu à quelques autres, après en avoir tiré les rameurs qui pouvoient servir, & il amena à Rhodes beaucoup de barques chargées de fruits destinés pour d'autres lieux.

DAMOPHILE, *Damophilus*, Δαμόφιλος, (*e*) citoyen d'Enna,

(*a*) Pauf. p. 330.
(*b*) Plut. Tom. I. p. 360. Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 411.
(*c*) Pauf. p. 561.
(*d*) Diod. Sicul. p. 781.
(*e*) Diod. Sicul. L. XXXIV. Fragm. Roll. Hist. Rom. T. V. p. 182, 183.

que ses richesses avoient énorgueilli & rendu barbare, traitoit ses esclaves avec une sévérité cruelle; & sa femme, nommée Mégallis animoit encore son mari, & lui suggéroit tous les jours de nouvelles inhumanités. Les esclaves, poussés à bout & désespérés, en vinrent à conclure entr'eux de se défaire de leur maître & de leur maîtresse. Comme Damophile s'étoit retiré à la campagne avec toute sa famille, on envoya là une escouade de gens, avec ordre d'amener le mari & la femme, les mains liées derrière le dos, & qu'on feroit marcher en les frappant comme des animaux, mais en ménageant avec beaucoup d'attention leur fille, qui avoit toujours plaint les esclaves des mauvais traitemens qu'on leur faisoit essuyer, & qui leur avoit procuré tous les soulagemens qui étoient en sa disposition.

Arrivés dans la ville, ils firent monter Damophile & sa femme Mégallis sur le théatre public, où tous les révoltés s'étoient donné rendez-vous. Là Damophile, qui avoit préparé sa défense, commençoit à gagner une partie des assistans. Mais, Hermias & Zeuxis le traiterent d'extravagant, & sans attendre que le public prononçât sa sentence, le premier lui enfonça son épée dans le corps, & le second lui emporta la tête d'un coup de hâche, A l'égard de Mégallis, elle fut livrée à ses esclaves, filles, pour en prendre la vengeance qu'il leur plairoit. Après lui avoir fait souffrir plusieurs sortes de tourmens, elles la jetterent du haut en bas d'un précipice.

DAMOPHILE, *Damophilus*, Δαμόφιλος, (a) étoit à la fois peintre & sculpteur. Cette assertion est prouvée par les ouvrages de peinture & de sculpture dont il avoit orné un temple de Cérès, situé à Rome dans le grand cirque. Une Inscription Grecque marquoit que les ouvrages de Damophile étoient placés à la droite du temple.

DAMOPHILE, *Damophilus*, Δημόφιλος, (b) philosophe & sophiste, élève de Julien, vivoit dans le II.e siècle, du tems d'Antonin le Philosophe. Il composa un traité du choix des Livres, un de la vie des Anciens, & quelques autres.

DAMOPHON, *Damophon*, Δαμοφῶν, (c) fils de Pantaléon. En la 48.e Olympiade, il se rendit suspect aux Éléens, parce qu'après avoir marché avec eux contre Pise, à force de prieres & d'instances, il les obligea à revenir, sans avoir rien exécuté de considérable.

DAMOPHON, *Damophon*, Δαμοφῶν, (d) fils de Thoas, fut pere de Propodas, dont naquirent Doridas & Hyanthidas. Tous ces Princes règnerent successivement à Corinthe. Les deux derniers y règnerent à la fois.

DAMOPHON, *Damophon*,

(a) Plin. T. II. p. 710.
(b) Suid. T. I. p. 640.
(c) Pauf. p. 387.
(d) Pauf. p. 92.

Δαμοφῶν, (a) ſtatuaire Meſſénien. C'eſt le ſeul habile homme que la Meſſénie ait produit en ce genre. C'étoit ſur-tout à Olympie, que Damophon avoit laiſſé des marques de ſon habileté, en raccommodant parfaitement bien la ſtatue de Jupiter, qui étoit d'ivoire, & dont les parties ne joignoient plus; C'eſt pourquoi, les Éléens lui rendirent de grands honneurs avec juſtice. Les Meſſéniens avoient une Diane Laphria, qui étoit auſſi un ouvrage de Damophon. Pauſanias parle de pluſieurs autres ſtatues de la façon de ce ſtatuaire, & en particulier de deux qui ſe voyoient à Mégalopolis. C'étoient deux jeunes filles, vêtues de longues tuniques, qui portoient des corbeilles de fleurs ſur leurs têtes. Pluſieurs croyoient que Damon avoit voulu repréſenter ſes filles.

DAMOSIUS, *Damoſius*, (b) Δαμόσιος, étoit fils de Penthile & petit fils d'Oreſte. Il fut pere d'Agorius.

DAMOSTRATE, *Damoſtratus*, Δαμόστρατος, (c) ſénateur Romain, dont le ſiècle nous eſt inconnu, écrivit un livre de la pêche, un de l'hydromantie, ou l'art de deviner par l'eau, & quelques œuvres mêlées.

DAMOSTRATE, *Damoſtratus*, Δαμόστρατος, (d) poëte Grec dont on lit quelques pièces dans l'Anthologie manuſcrite qui eſt à la bibliotheque du Roi. Il n'en eſt point fait mention dans l'Anthologie imprimée.

DAMOSTRATE, *Damoſtratus*; Δαμόστρατος, (e) Athénien, natif du bourg de Mélite, dans la tribu Cécropide, fut pere de quatre fils, qu'il eut de deux femmes. La première lui donna une fille & un fils qui fut nommé Amythéon; la ſeconde appellée Chéreſtrate, lui donna auſſi une fille, & un fils qu'on nomma Timocrate.

DAMOSTRATE, *Damoſtratus*, Δαμοστρατος, (f) autre Athénien, fils d'Amythéon, & par conſéquent petit-fils du précédent.

DAMOSTRATIA, *Damoſtratia*, Δαμοστρατία, (g) l'une des concubines de l'empereur Commode, fut mariée par ce Prince à Cléandre, qui étoit ſon favori.

DAMOTELE, *Damoteles*, (h) Étolien, négocia avec Phénéas le traité de paix, que ceux de leur nation conclurent avec les Romains l'an 189 avant J. C. Comme on étoit hors d'état de réſiſter plus long-tems, Damotele & Phénéas eurent ordre d'aller trouver le conſul M. Fulvius, qui aſſiégeoit Ambracie, & de faire, ſuivant leurs lumières & leur zele, tout ce que, dans les conjonctures préſentes, ils jugeroient le plus convenable à la patrie, puiſque la

(a) Pauſ. pag. 275, 276, 443, 506, 507. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 183.
(b) Pauſ. p. 292.
(c) Suid. T. I. p. 640.
(d) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. II. pag. 265.
(e) Demoſth. Orat. in Eubulid. p. 887.
(f) Demoſt. Orat. in Eubul. p. 887.
(g) Dio. Caſſ. p. 822.
(h) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 8, 9.

fortune avoit réduit les Étoliens à la néceſſité de recevoir la loi. Les ambaſſadeurs étant arrivés avec ces pouvoirs, prierent le conſul d'épargner Ambracie, & d'avoir pitié d'une nation autrefois leur alliée, & qui depuis avoit été portée à de folles entrepriſes, ſi non par les injuſtices qu'on lui avoit faites, au moins par les calamités auxquelles on l'avoit réduite. Que les Romains n'avoient pas plus à ſe plaindre des injures qu'ils avoient reçues des Étoliens dans la guerre d'Antiochus, qu'à ſe louer des ſervices qu'ils leur avoient rendus dans celle de Philippe; & que, comme après la première, ils n'avoient pas été ſuffiſamment récompenſés de leur fidélité & de leur zele, ils ne devoient pas être punis avec la dernière ſévérité pour leur inconſtance après la ſeconde. Le conſul leur répliqua que les Étoliens avoient ſouvent recours aux traités, mais qu'ils ne les propoſoient jamais ſincèrement; qu'il ne les écouteroit point, qu'ils n'euſſent mis les armes bas; qu'avant que de parler de paix, ils devoient commencer par les livrer aux Romains avec tous leurs chevaux; que de plus, ils paieroient au peuple Romain mille talens, moitié comptant, & s'engageroient par le traité, à n'avoir point d'autres amis, ni d'autres ennemis que ceux que les Romains auroient reconnus pour tels.

Les ambaſſadeurs trouvant ces conditions dures, & ſe défiant du caractère inconſtant & indomptable de ceux qui les avoient envoyés, s'en retournerent ſans faire aucune réponſe au conſul, afin de conſulter tout de nouveau le préteur & les chefs de la nation, & ſçavoir d'eux, avant que de rien conclure, ce qu'ils déſiroient qu'ils fiſſent dans une affaire de cette importance. Ils furent fort mal reçus de l'aſſemblée; on leur reprocha qu'ayant eu ordre de rapporter la paix, à quelque condition que ce fût, ils expoſoient l'Étolie à un traitement plus dur, par leur lenteur & leur retardement. Ils ſe mirent donc en chemin pour retourner à Ambracie. Mais ils tomberent dans une ambuſcade que leur avoient dreſſée ſur la route les Acarnaniens, avec qui les Étoliens étoient en guerre, & furent conduits à Tyrrhée pour y être gardés. M. Fulvius ayant appris cela, ordonna qu'on les lui amenât de Tyrrhée; & quand ils furent arrivés, on recommença à parler de paix. Elle fut même conclue à des conditions plus douces que les Étoliens n'avoient lieu de s'attendre.

DAMOTELÈS, *Damoteles*, Δαμοτέλης, (a) capitaine Spartiate. Un jour, le roi Cléomene ſe doutant qu'Antigonus lui tendoit quelque piege pour le ſurprendre, fit appeller Damotelès qui commandoit un corps, pour veiller à la garde du camp; & afin d'empêcher les embûches & les ſurpriſes, il lui commanda de bien voir & de bien examiner en quel

(a) Plut. T. I. p. 818.

état étoient les derrières de l'armée, & de visiter le tour du camp. Damotelès, qui, à ce que l'on dit, avoit déjà été corrompu par argent, lui répondit qu'il n'avoit que faire de se mettre en peine de ses derrières, que tout y alloit bien, & qu'il pensât seulement à ceux qu'il avoit en tête pour les bien repousser. Ce discours rassura Cléomene, mais il causa en même tems la défaite de ses troupes.

DAMOTHŒDAS, *Damothœdas*, Δαμοθοίδας, (a) natif de Léprée, épousa l'aînée des filles d'Aristomene.

DAMOXENE, *Damoxenus*, Δαμόξενος. (b) celebre athlete de Syracuse, eut Creugas pour antagoniste aux jeux Néméens, & il ne le vainquit que par une lâche trahison, & en violant les loix dont ils étoient convenus l'un & l'autre. Ils devoient, sur le soir, combattre ensemble au pugilat, & ils étoient convenus en présence de témoins, qu'après que l'un auroit porté un coup à son adversaire, celui-ci auroit son tour & en porteroit un réciproquement à l'autre. Le ceste ne s'attachoit point alors avec des courroies autour du poignet; on s'enveloppoit seulement la main d'un cuir de bœuf, que l'on faisoit tenir avec des lanières, mais de sorte que les doigts demeuroient découverts. Creugas frappa le premier Damoxene, & lui déchargea un grand coup sur la tête; celui-ci dit à Creugas de tenir ses mains en repos, & d'attendre le coup à son tour; Creugas obéit; aussitôt Damoxene lui plongea les doigts dans le flanc, avec tant de violence, qu'il le perça, & à coups redoublés élargissant la plaie il lui arracha les boyaux. Creugas expira sur le champ; mais, parce que Damoxene avoit manqué de bonne foi, & qu'au lieu d'un seul coup il en avoit porté plusieurs de suite, les Argiens le chasserent honteusement de l'Arene, & adjugerent la victoire à Creugas, même après sa mort. Ils firent plus, ils lui érigerent une statue que l'on voyoit encore du tems de Pausanias, dans le temple d'Apollon Lycius à Argos.

DAMOXENE, *Damoxenus*, Δαμόξενος, (c) Poëte comique d'Athènes, vivoit du tems de Ptolémée Philadelphe, sous la 127e. Olympiade, vers l'an 272 avant J. C. Athénée nous a conservé, dans le III livre, environ soixante-dix de ses vers; c'est-là qu'il dit qu'un cuisinier apprit son art d'Épicure. Le même Athénée attribue à Damoxene deux pièces intitulées, l'une *les Syntrophes*, ou les élevés ensemble, & l'autre *le se pleurant soi-même*. C'est de la première pièce que sont tirés les vers dont on vient de parler.

DAMOXENE, *Damoxenus*, Δαμόξενος, (d) Rhodien, étoit un

(a) Pauf. p. 261.
(b) Pauf. pag. 521. Lucian. Tom. I. p. 219. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIV. p. 206.
(c) Athen. p. 101. & seq. 468, 469. Suid. T. I. 640.
(d) Athen. p. 403. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 231, 232.

fameux cuisinier, dont Anthippe, poëte comique, faisoit mention dans sa pièce intitulée *Encalyptomene*, ou le caché. Damoxene avoit été instruit par un Sicilien nommé Labdacus, & il se vantoit de sçavoir tous les secrets de son art, de connoître quels sont les mets convenables aux différens états & aux diverses professions, aux jeunes gens amoureux, aux vieillards, aux philosophes & aux maltôtiers, de deviner à la physionomie des convives, quelle sorte de viande doit être de leur goût.

DAMOXÉNIDAS, *Damoxenidas*, Δαμοξενίδας, (a) athlete de Ménale, fut vainqueur au pugilat aux jeux Olympiques, & il eut pour statuaire le célèbre Nicodamus son compatriote.

DAMYLLUS, *Damyllus*, (b) Δάμυλλος, fils d'un capitaine général, aimoit une courtisanne nomée Philématium.

DAMYRIAS, *Damyrias*, (c) Δαμυρίας, fleuve de Sicile, dont Plutarque fait mention dans la vie de Timoléon. M. Dacier dit que c'est la même chose que le Lamyrias.

DAN, *Dan*, Δάν, (d) ville de Judée, située à l'extrêmité septentrionale de ce païs, dans la tribu de Nephthali.

Pour marquer les deux extrêmités de la Terre promise, l'Écriture se sert souvent de cette manière de parler : *Depuis Dan, jusqu'à Bersabée.* Dan étoit au nord, & Bersabée au midi. La ville de Dan étoit au pied du Liban, sur le ruisseau de Dan, ou du Jourdain ; & plusieurs Auteurs ont cru que le Jourdain, *Jordanes*, prenoit son nom de l'Hébreu *Jor*, un ruisseau, & Dan. Mais, selon Dom Calmet, cette prétention souffre d'assez grandes difficultés.

Quoi qu'il en soit, Dan étoit à quatre milles de Panéas, du côté de Tyr. Quelques Anciens, & même de sçavans Modernes, l'ont confondue, entr'autres le P. Lami, dans son introduction à l'Écriture Sainte, avec Panéas ; mais, Eusebe & saint Jérôme les distinguent très-bien. Jéroboam, fils de Nabath, mit un de ses veaux d'or dans la ville de Dan, & l'autre à Béthel. Ce n'est plus à présent qu'un village.

DAN, *Dan*, Δάν, rivière de Palestine, qui a sa source au pied du mont Liban, selon quelques Géographes.

DAN, *Dan*, Δάν, (e) cinquième fils de Jacob, & le premier qu'il eut de Bala, servante de Rachel.

L'Écriture nous apprend que Rachel, voyant que Dieu ne lui avoit point donné d'enfans, pria Jacob de prendre Bala sa servante, afin qu'au moins, par son moyen, elle pût avoir des enfans. Jacob la prit, & Bala lui enfanta un fils. Alors Rachel dit : *Le Sei-*

(a) Pauf. p. 354.
(b) Lucian. T. II. p. 737.
(c) Plut. T. I. p. 251.
(d) Reg. L. II. c. 3. v. 10. c. 17. v. 11. c. 24. v. 2. L. III. c. 12. v. 29.

(e) Genef. c. 30. v. 1. *& seq.* c. 46. v. 23. c. 49. v. 16, 17. Numer. c. 1. v. 38. Josu. c. 19. v. 41. *& seq.* Judic. c. 18. v. 1. *& seq.*

gneur a jugé en ma faveur, & a exaucé ma voix, en me donnant un fils ; & elle l'appella Dan, qui signifie, *il a jugé.*

Dan n'eut qu'un fils, nommé Husim ; ce qui n'empêcha pas qu'il n'eût une fort nombreuse postérité, puisqu'au sortir de l'Égypte, cette tribu étoit composée de soixante-deux mille sept cens hommes, capables de porter les armes, sans compter les femmes & les enfans. Jacob, au lit de la mort, donna sa bénédiction à Dan, en disant : *Dan jugera son peuple, comme une autre tribu d'Israël. Que Dan soit comme un serpent dans le chemin, comme un céraste dans le sentier, qui mord l'ongle du cheval, & qui fait tomber le cavalier en arrière.* Jacob vouloit dire que quoique cette tribu ne fût pas des plus puissantes, ni des plus célebres d'Israël, elle ne laisseroit pas de produire un chef de son peuple ; ce qui fut exécuté dans la personne de Samson, qui étoit sorti de Dan.

Jacob ajoûte que Dan sera comme un serpent caché dans le chemin, qui mord l'ongle du cheval, & renverse le cavalier ; ce qui peut encore marquer sa valeur, & son adresse à surprendre & à vaincre un ennemi plus fort que lui. D'autres ont cru que Jacob, par ces dernières paroles, vouloit dire que l'Anté-Christ sortiroit de la tribu de Dan. Ce sentiment est très-commun dans les Peres & dans les Auteurs ecclésiastiques. Ils se servent aussi pour l'appuyer, de ce que dans l'Apocalypse, saint Jean ne fait nulle mention de la tribu de Dan, parmi les autres tribus d'Israël. Mais, ces raisons, quoiqu'appuyées par l'autorité de plusieurs Anciens, ne sont pas toutefois fort convaincantes ; & l'origine de l'Anté-Christ sera toujours une question fort incertaine jusqu'après l'évènement.

La tribu de Dan eut son partage dans un terrein fort gras & fort fertile, entre la tribu de Juda à l'orient, & le païs des Philistins à l'occident. Le païs de cette tribu contenoit Saraa, Esthaol, Hirsemès, c'est-à-dire, ville du Soleil, Sélébin, Aialon, Jéthéla, Élon, Themna, Acron, Elthécé, Gebbéthon, Balaath, Jud, Bané, Barach, Géthremmon, Méjarcon, & Arécon avec ses confins qui regardoient Joppé. C'est-là que se terminoit le partage de la tribu de Dan. Mais, ce partage étoit fort resserré, parce que ce n'étoit proprement qu'un démembrement qui avoit été fait des terres de Juda. C'est ce qui obligea ceux de cette tribu de chercher un païs plus étendu, pour y envoyer une colonie de plusieurs de leurs familles, qui n'étoient pas assez au large dans leur propre terrein. Ils envoyerent donc cinq hommes choisis des plus vaillans d'entr'eux, pour chercher une demeure qui leur convînt. Ils s'avancerent jusqu'à Laïs, près des sources du Jourdain, qu'ils trouverent sans défiance, & vivant dans une pleine sécurité. Ils en vinrent donner avis à leurs compatriotes, qui envoyerent six cens hommes bien armés, avec leurs

familles, pour se rendre maîtres de Laïs. En passant par la montagne d'Éphraïm, ils prirent dans la maison de Michas, un jeune Lévite, qui y entretenoit un culte superstitieux, & l'emmenerent avec eux à Laïs. Ils se rendirent aisément maîtres de cette ville, & y établirent le même mauvais culte qu'ils avoient trouvés chez Michas. Ce fut alors que la ville, qui s'appelloit auparavant Laïs, prit le nom de Dan, à cause de ceux de cette tribu qui s'en rendirent les maîtres.

Un historien Juif, nommé Eldad, que quelques-uns font vivre au neuvième siècle, vers l'an 880, & d'autres au treizième, en 1283, a écrit que les Juifs de la tribu de Dan ne voulant pas prendre les armes contre leurs freres, sous le règne de Jéroboam, se retirerent en Éthiopie, où ils firent alliance avec les habitans du païs, & devinrent tributaires du roi d'Éthiopie. Ils remonterent le Phison, [il veut dire le Nil] & trouverent des peuples noirs comme des corbeaux, d'une stature de géant, & qui se nourrissoient de chair humaine. Les tribus de Nephthali, de Gad & d'Aser suivirent en ce païs-là celle de Dan, & ayant passé les fleuves d'Éthiopie, s'y habituerent, nourrissant des troupeaux, & demeurant sous des tentes. Ils avoient à leur tête un roi descendu d'Oliab, & gardoient les principales ordonnances de la Loi. Leur Prince pouvoit mettre cent vingt mille cavaliers & cent mille fantassins sous les armes. Ces quatre tribus unies partagerent entr'elles les quatre saisons de l'année; chacune faisoit la guerre pendant trois mois, & rapportoit son butin au Roi, qui en faisoit un partage égal aux autres tribus qui étoient demeurées à la garde du païs. Mais, cette transmigration est une pure fable, & qui n'a pas le moindre fondement dans l'Histoire sainte.

DAN, *Dan*, l'un des noms que les Grecs donnoient à Jupiter.

DAN, *Dan*, ou DEN, *Den*, dieu des Germains. Cluvier prétend que c'est le même que Theut, & Ζεὺς, par conséquent; car, comme selon lui, de Theut s'est fait Ζεὺς, Jupiter, de même de Ζεὺς s'est fait Δὰν, *Dan*; en effet, on a dit Ζεὺς, Ζὴς, & en dorique Ζὰς. Des cas obliques Ζηνὸς, Ζηνὶ &c. s'est formé le nominatif Ζὴν, & en dorique Ζὰν, puis le Z se changeant, comme il arrive souvent, en Δ, Δὰν, *Dan*, qui étoit le grand Theut, ou le grand Mercure. Encore aujourd'hui *Dan* & *Den*, en sclavon, & selon une autre prononciation *Dzen* & *Dzin*, signifie jour, comme *dies*, qui vient aussi de Δίος, génitif de Ζεὺς.

DANA, *Dana*, Δάνα, (*a*) ville de l'Asie mineure, située dans la Cappadoce, au rapport de Xénophon. C'étoit une ville bien peuplée, grande & opulente. Cyrus, y étant venu, s'y arrêta trois jours.

DANA, *Dana*, Δάνα, (*b*) ou

(*a*) Xenoph. p. 248.

(*b*) Ptolem. L. VII. c. 4.

Dagana, ville maritime d'Asie dans l'isle Taprobane. Ptolémée dit qu'elle étoit consacrée à la Lune. Si cette isle est la même que celle de Ceylan, comme Bochard l'a démontré, Dana étoit au même lieu où nos cartes modernes, & sur tout celle de M. de l'Isle marquent le port de Billingam, au fond d'une anse, sur la côte méridionale de l'isle.

DANAÉ, *Danae*, Δανάη, (*a*) fille d'Acrise, roi d'Argos, & d'Eurydice, fille de Lacédémon, fondateur de Lacédémone. Acrise, ayant appris de l'oracle que le fils qui naîtroit de sa fille, le priveroit de la vie & de la couronne, la fit enfermer dans une tour d'airain, & ne voulut entendre à aucune proposition de mariage pour elle. Cependant Prœtus, son frere, éperduement amoureux de sa nièce, trouva le moyen, à force d'argent, de corrompre la fidélité de ceux qui étoient chargés de la garde de cette jeune Princesse; & étant entré par le toit dans le lieu où elle étoit enfermée, la rendit mere de Persée. Fable qu'Ovide a renfermée dans ce seul vers:

Persea quem pluvio Danaë conceperat auro.

& qu'Horace a détournée à un sens moral, pour prouver le pouvoir de l'or sur les hommes, parmi lesquels il ne trouve point d'obstacle qu'il ne puisse surmonter:

Aurum per medios ire Satellites
. . . . *amat*, &c.

Ceux qui écrivirent l'histoire de cette aventure, pour couvrir l'infamie que ce commerce répandoit sur la famille royale, publierent que Jupiter lui-même, amoureux de Danaé, s'étoit changé en pluie d'or, ce qui étoit d'autant plus vraisemblable, que si on s'en rapporte à Vossius, Prœtus se faisoit surnommer Jupiter. Voilà tout le mystère, car le fond de l'histoire est véritable. Pausanias parle de cette tour, ou plutôt de la chambre d'airain où Danaé étoit enfermée, & assure qu'elle subsista jusqu'au tems de Périlaüs, tyran d'Argos, qui la fit détruire; ajoûtant que de son tems même on voyoit encore quelques restes du palais souterrein dont cette chambre avoit fait partie.

Il n'y a rien au reste de fort extraordinaire dans cette aventure. Il n'est point surprenant qu'un Prince, effrayé par un oracle [& on sçait jusqu'à quel point on portoit la crédulité pour les oracles] ne voulant point marier sa fille, puisque l'enfant qui en naîtroit, devoit le détrôner & lui ôter la vie, l'ait tenue étroitement enfermée; ni qu'un homme aussi puissant que Prœtus son frere, ait corrompu les gardes; & encore moins, qu'on ait mis, suivant l'usage de ces tems-là, cette aventure sur le compte de Jupiter.

(*a*) Suid. T. I. p. 640. Pauf. p. 127, 128. Ovid. Metam. L. IV. c. 9. Horat. L. III. Ode 11. v. 9. Homer. Iliad. L. XIV. v. 319, 320. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 49, 167. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 65, 66.

Le commerce de ce Prince avec Danaé fut fort ſecret pendant un tems ; mais, enfin cette Princeſſe étant accouchée de Perſée, Acriſe la fit expoſer ſur la mer avec ſon fils, dans une méchante barque, qui, après avoir long-tems vogué au gré des vents, s'arrêta auprès de la petite iſle de Sériphe, l'une des Clyclades, dans la mer Égée. Polydecte qui en étoit roi, en ayant été averti, reçut favorablement la mere & l'enfant, & prit grand ſoin de l'éducation du jeune Prince. Mais, dans la ſuite, étant devenu amoureux de Danaé, & craignant Perſée déjà devenu grand, il chercha un prétexte pour l'éloigner. Le mariage, qu'il contracta par ce moyen, lui fut funeſte ; car, Perſée étant revenu dans la ſuite à Sériphe, tua Polydecte, & ramena Danaé ſa mere en Grece.

Héſychius prétend qu'Homère n'a point connu la fable de Danaé & de Perſée ; ce qui eſt aſſez ſurprenant ; mais il l'eſt encore plus qu'aucun Critique ne l'ait relevé ſur ce point. On ne ſçauroit douter qu'Homère n'ait ſçu, du moins en grande partie, ce que les traditions fabuleuſes avoient répandu dans le monde. Nous en avons une preuve convaincante au quatorzième livre de l'Iliade. C'eſt à l'endroit où Jupiter, aſſez indécemment, fait une longue liſte de ſes amours à Junon, pour lui perſuader que tout ce qu'il ſent actuellement pour elle, paſſe tout ce qu'il a jamais ſenti de plus vif pour ſes maîtreſſes. Vers le milieu de cette ſurprenante confidence, *non*, lui dit-il, *je n'aimai jamais avec tant d'ardeur la charmante Danaé, fille d'Acriſe & mere de Perſée le plus fameux de tous les héros.*

DANAÉ, *Danae*, Δανάη, (*a*) fille de Léontium, courtiſanne Athénienne, mena la vie de ſa mere. Elle devint concubine de Sophron, gouverneur d'Épheſe. Elle s'inſinua auſſi dans les bonnes graces de Laodice, juſqu'à être ſa conſeillere & la confidente de tous ſes ſecrets. Ayant ſçu que Laodice vouloit faire mourir Sophron, elle lui fit ſigne de ſe retirer. Il comprit le péril dont elle l'avertiſſoit, & il feignit d'avoir oublié quelque choſe, ſans quoi il ne pouvoit pas répondre ſur la matière qu'on donnoit à examiner. Il obtint du tems pour rappeller ſes idées, mais il ne comparut plus. Il ſe ſauva de nuit à Corinthe. Laodice n'eut pas plutôt découvert que Danaé avoit été cauſe de cette évaſion, qu'elle la condamna à être précipitée. Danaé ſçachant le péril qu'elle couroit, fut aſſez fière pour ne vouloir rien répondre aux queſtions de Laodice ; mais, elle ne fut pas muette en allant au ſupplice. Il lui échappa un murmure très-inſolent contre la divinité, parce qu'elle permettoit qu'elle fût punie, pour avoir ſauvé ſon mari de la mort ; pendant que Laodice, qui avoit fait mourir le ſien, jouiſſoit d'une grande dignité.

(*a*) Athen. pag. 593.

DANAÉ, *Danae*, Δανάη, (*a*) certaine femme, qui, ayant un procès, follicitoit ses juges pour tâcher de les corrompre. Quelqu'un s'en étant apperçu, *accommode toi*, lui dit-il, *avec ta partie, car tu n'es point Danaé fille d'Acrise.*

DANAI, (*b*) terme latin, dont les Poëtes se servent pour signifier les Grecs, afin de varier, & de ne pas toujours employer le même nom. C'est sur-tout Virgile qui emploie fréquemment ce terme. Mais, à parler à la rigueur, le nom de *Danaï* étoit particulier aux habitans de l'Argolide ou païs d'Argos. Ils furent nommés *Danaï*, à cause de Danaus, qui, étant chassé d'Égypte par son frere, vint à Argos, s'en rendit maître, & fut le neuvième successeur d'Inachus.

DANAIDES, *Danaïdes*, (*c*) Δαναΐδες. On appelloit ainsi cinquante sœurs, filles de Danaus, roi d'Argos; par où l'on voit que ce nom leur venoit de celui de leur pere. Elles épouserent cinquante freres, leurs cousins germains. Mais, ces cruelles femmes, par l'ordre de Danaus, qui craignoit, suivant la réponse d'un oracle, d'être détrôné par un de ses gendres, égorgerent leurs maris, dès la première nuit de leurs noces. Il n'y eut qu'Hypermnestre qui sauva le sien, nommé Lyncée.

Danaus, selon Pausanias, ne pouvant dans la suite remarier ses filles, à cause de l'horrible crime qu'elles avoient commis, fit publier qu'il ne demandoit aucun présent de noces, & qu'il permettoit à ses filles d'épouser les hommes qui leur agréeroient le plus. Malgré cela, il se trouva peu de prétendans, mais à ce peu il leur proposa de disputer la plus belle de ses filles à la course; par ce moyen, il en remaria quelques-unes, & les autres attendirent qu'il se présentât des amans qui voulussent d'elles aux mêmes conditions.

Les Mythologues ont feint que les Danaïdes, en punition du meurtre de leurs premiers maris, étoient condamnées dans les enfers à remplir éternellement un tonneau percé; ce qui, selon quelques-uns, peut signifier en général les désirs, qui sont toujours insatiables, qui cherchent & qui demandent toujours, & qui ne paroissent pas même contens, quand on leur a accordé tout ce qu'ils souhaitent. Ce supplice des Danaïdes pourroit bien avoir été imaginé à l'occasion de ce que pratiquoient les prêtres d'Acanthe, à qui il étoit ordonné de verser tous les jours de l'eau du Nil dans un grand vase percé. Eusebe & quelques autres proposent un autre sentiment; ils croient que ce qui a donné lieu d'inventer le supplice des Danaïdes, c'est que ces Princesses firent creuser des puits

(*a*) Lucian. T. I. p. 1012.
(*b*) Pauf. p. 397.
(*c*) Strab. p. 371, 655. Diod. Sicul. pag. 61, 227. Pauf. p. 112, 155, 181, 182. Herod. L. II. c. 171, 182. Myth. par. M. l'Abb. Ban. Tom. V. pag. 38, 198. & suiv.

à Argos, d'où l'on tiroit de l'eau continuellement avec des pompes; ce qui étant très-pénible, fit dire, par ceux qui étoient condamnés à y travailler, que les dieux, pour punir ces Princesses, les avoient condamnées à remplir dans l'enfer un vaisseau percé.

DANAIDES, *Danaïdes*, (*a*) Δαναΐδες, titre d'une tragédie, attribuée par Suidas & par Hésychius, au poëte Phrynique, fils de Polyphradmon.

DANAUS, *Danaus*, Δαναὸς, (*b*) Égyptien de nation, étoit fils de Bélus. Quelques-uns croient qu'il étoit nommé Armaïs dans son païs, & qu'il fut frere de Ramessés, appellé par les Grecs Égyptus. Ils ajoûtent qu'il règna sur l'Égypte conjointement avec son frere pendant neuf années, au bout desquelles, poursuivi par Ramessés, il fut contraint de quitter sa patrie. Pour cet effet, il fit équiper un vaisseau, sur lequel il embarqua ses cinquante filles qu'il avoit eues de plusieurs femmes, avec tous ses domestiques, & quelques Égyptiens qui voulurent bien le suivre. Il relâcha d'abord dans l'isle de Rhodes, où après avoir consacré une statue à Minerve, une des grandes divinités d'Égypte, pour lui rendre graces de l'heureux succès de sa navigation, il se rembarqua, & arriva dans la Grece.

Gélanor qui venoit de monter sur le trône d'Argos, reçut cet étranger avec une courtoisie qui lui devint bientôt fatale. Le commencement du règne de Gélanor amena des troubles; Danaus en profita, & s'étant fait un parti considérable, détrôna son bienfaiteur, mit fin au règne des Inachides, & devint le chef de ceux qui furent appellés Bélides.

Les fils de son frere, aussi au nombre de cinquante, ayant appris des nouvelles de leur oncle, s'embarquerent pour le venir trouver, dans le dessein d'épouser leurs cousines, & se faire des établissemens dans cette partie de la Grece où règnoit Danaus; mais, ce Prince à qui tout faisoit ombrage, & qui craignoit de se voir dépouillé d'un bien qu'il venoit d'usurper, après les avoir reçus avec toutes les apparences d'une véritable amitié, & leur avoir donné ses filles en mariage, frappé de la réponse d'un oracle qui lui avoit prédit qu'il seroit détrôné par un de ses gendres, exigea d'elles qu'elles tueroient leurs maris la première nuit de leurs noces, & elles lui obéirent toutes, à l'exception d'Hypermnestre, qui sauva Lyncée son mari. Danaus qui le sçut, punit la désobéissance de sa fille. Cependant, étant revenu ensuite à lui-même, il reconnut Lyncée pour son gendre & son

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XIII. p. 274.

(*b*) Pauf. p. 112, 118. *& seq.* Diod. Sicul. p. 17, 227. Herod, L. II. c. 91, 98, 171. L. VII. c. 94. Strab. pag. 23, 221, 371, 372, 654. Plut. T. I. p. 404. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 47. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 311. T. XVI. p. 106. T. XIX. p. 3. T. XXI. p. 10, 11.

successeur. Le règne de Danaus fut de cinquante ans.

L'histoire Grecque fait passer ce Prince d'Égypte en Grece un peu plus de 300 ans avant la guerre de Troie. M. Fréret fixe cette époque à l'an 1586 avant l'Ére Chrétienne; d'autres la reculent de quatre ans seulement. Mais, le P. Pétau la recule bien davantage, puisqu'il ne la met que trois ans après la mort de Josué, 1475 ans avant J. C.

On avoit consacré une statue de Danaus dans le temple d'Apollon à Delphes. Pour son tombeau, on le voyoit à Argos, auprès du Cénotaphe de ces braves Argiens qui périrent devant Troie, ou en revenant.

DANCLE. (a) On trouve des médailles de la ville de Messine avec l'inscription *Dancle*, par le changement dorique du Z en D. Zancle ou Zanclé fut le premier nom que porta cette ville.

DANDAMIS, *Dandamis*, Δάνδαμις, (b) Scythe, étoit grand ami d'Amizoque, son compatriote.

Il n'y avoit que quatre jours qu'ils s'étoient juré une amitié éternelle, & qu'ils avoient bu du sang l'un de l'autre pour confirmation de leur alliance, lorsque les Sarmates entrerent en Scythie avec trente mille hommes de pied, & dix mille chevaux. On s'étoit campé sur l'une & l'autre rive du Tanaïs pour leur empêcher le passage; mais, ils enleverent d'abord tout ce qui étoit au-delà, à la réserve de ceux qui se sauverent de bonne heure au-deçà du fleuve. Sur ces entrefaites, Dandamis voyant son ami prisonnier, qui imploroit son assistance, passe l'eau à la nage pour l'aller secourir; mais, il ne fut pas plutôt à l'autre bord, qu'il fut enveloppé par les ennemis; & sur le point de périr, il s'écria qu'il venoit pour racheter un prisonnier. À ces mots ils s'arrêterent tout court, & le menerent au Général, qui lui demanda d'abord quelle rançon il vouloit donner. *Moi-même*, dit-il, *puisqu'on m'a pris tout mon équipage, & que les Scythes n'ont point d'autre bien. C'est trop*, reprit le barbare, *nous nous contenterons d'une partie*; & là-dessus il lui fit arracher les yeux, & le renvoya avec son ami, plus joyeux de cette conquête, qu'affligé de la perte de sa vue. Sa présence rendit le courage aux Scythes, qui crurent n'avoir rien perdu en conservant un si grand trésor. Cela étonna même les ennemis, lorsqu'ils vinrent à considérer à quelles gens ils avoient affaire; de façon qu'ils se retirerent la nuit en tumulte, après avoir brûlé les chariots qu'ils avoient pris, & laissé une partie du butin. Cependant, Amizoque ne voulut point conserver la lumière que son ami avoit perdue pour l'amour de lui; & l'on vit ces deux illustres aveugles nourris aux dépens du public, qui révéroit leur vertu.

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 24.

(b) Lucian. T. II. p. 84. *& seq.*

DANDAMIS, *Dandamis*, Δάνδαμις, (*a*) philosophe Indien, l'un de ceux à qui Alexandre alla rendre visite pendant son voyage des Indes. On dit qu'il reçut ce Prince avec beaucoup d'humanité & de politesse, & qu'après l'avoir entendu parler de Pythagore, de Socrate & de Diogène, il lui dit, que ces hommes-là lui paroissoient avoir été des gens heureusement nés pour la vertu & pour la sagesse, mais qu'ils avoient eu pendant leur vie un peu trop de respect pour les loix. Tel est le récit de Plutarque; & M. Dacier remarque que ce récit est trop vague. Dandamis, ajoûte-t-il, ne parle point ainsi en général. Il dit seulement que ces Philosophes lui paroissoient des gens sages; mais, qu'ils avoient tort en une chose, c'étoit de préférer la loi ou la coûtume à la nature, autrement ils n'auroient pas honte d'aller nus comme nous en vivant de peu; ce qui est très-différent.

Quoi qu'il en soit, il y en a qui prétendent que Dandamis n'entra point en conversation avec Alexandre, mais qu'il lui dit seulement: *Quelle si grande raison a obligé Alexandre à faire un si long & si pénible voyage?* On assure cependant que ce Prince fit toujours grand cas de notre Philosophe.

DANDARIDES, *Dandaridæ*. *Voyez* Dandariens.

DANDARIENS, *Dandari*, *Dandarii*, Δανδάριοι, (*b*) peuple Méotique, c'est-à-dire, de cette partie de l'Asie qu'on appelle aujourd'hui la Comanie. Les Dandariens, au rapport d'Étienne de Byzance, habitoient dans le voisinage du mont Caucase. Pline & Strabon font aussi mention de ce peuple.

Tacite lit les Dandarides. Leur Roi, selon cet Historien, fut détrôné par Mithridate. Il y avoit dans le païs une ville appellée Soza, selon le même Historien. On trouve Dardariens dans Plutarque.

DANDÈS, *Dandes*, (*c*) Δάνδης, athlete d'Argos, gagna le prix de la course aux jeux d'Élide, dans la 77.e Olympiade.

DANIEL, *Daniel*, Δανιὴλ, (*d*) le dernier des grands Prophetes, de la tribu de Juda & de la race de David, naquit en Judée vers la vingt-cinquième année du règne de Josias. Il étoit encore fort jeune lorsqu'il fut emmené captif à Babylone, la quatrième année du règne de Joakim, roi de Juda, l'an 606 avant l'Ére Chrétienne. Arrivé dans ce païs, il fut choisi avec trois de ses compagnons, Ananias, Misaël & Azarias, pour demeurer dans la cour de Nabuchodonosor, & ce Prince commanda qu'on les nourrît des mêmes viandes que l'on

(*a*) Plut. T. I. p. 668, 701.
(*b*) Plin. T. I. p. 306. Strab. p. 495. Tacit. Annal. L. XII. c. 15, 16. Plut. T. I. p. 501.
(*c*) Diod. Sicul. p. 269.
(*d*) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 346, *& seq.* Dan. c. 1. *& seq.* Ezech. c. 14. v. 14, 20. c. 28. v. 3. Roll. Hist. Anc. T. I. p. 357. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VI. p. 414. *& suiv.* T. VII. p. 458. *& suiv.*

servoit

servoit sur sa table, & ne leur fit pas seulement apprendre la langue des Chaldéens & des Babyloniens, mais aussi toutes leurs sciences, dans lesquelles ils se rendirent très-habiles. On leur changea en même tems leurs noms, donnant à Daniël celui de Balthasar, à Ananias celui de Sidrach, à Misaël celui de Misach, & à Azarias celui d'Abdénago.

Leur excellent naturel, la beauté de leur esprit, & leur extrême sagesse firent concevoir pour eux à ce Prince une grande affection. Ils étoient si sobres, qu'ils aimoient beaucoup mieux ne manger que des choses simples, & s'abstenir même de celles qui ont eu vie, que d'être nourris des viandes délicates qu'on leur servoit de la table du Roi. Ainsi ils prierent l'eunuque sous la charge de qui ils étoient, de prendre pour lui ce qui étoit destiné pour eux, & de leur donner seulement des légumes, des dattes, ou d'autres choses semblables qui n'eussent point eu de vie, parce que ces autres viandes les dégoûtoient. Il leur répondit qu'il seroit bien aise de faire ce qu'ils désiroient, mais qu'il craignoit, s'il le leur accordoit, que le Roi ne s'en apperçût au changement de leur visage, parce que la couleur & le teint ont toujours du rapport à la nourriture dont on use; que cela paroîtroit encore davantage par la différence qu'il y auroit entr'eux & les autres enfans qui seroient plus délicatement nourris; & qu'il n'étoit pas juste que pour leur faire plaisir, il se mît en danger de perdre la vie. Lorsqu'ils virent que cet eunuque étoit disposé à les obliger, ils continuerent à le presser, & obtinrent de lui de leur permettre d'essayer au moins durant dix jours de cette manière de vivre, pour la continuer, si elle n'apportoit point d'altération à leur santé, ou reprendre celle dont ils usoient, si l'on remarquoit quelque changement en leur visage. Il le leur accorda; & après avoir vu que non seulement ils ne s'en trouvoient point mal, mais qu'ils étoient même plus forts & plus robustes que les autres enfans de leur âge, qui étoient nourris des viandes que l'on servoit sur la table du Roi, il continua sans crainte à prendre pour lui ce qui étoit ordonné pour eux, & à les nourrir en la manière qu'ils le désiroient. Ainsi, leurs corps étant devenus plus propres pour le travail, & leurs esprits plus capables de discipline, à cause qu'ils n'étoient point amollis par les délices qui rendent les hommes efféminés, ils firent un très-grand progrès dans les sciences des Egyptiens & des Chaldéens; mais, particulièrement Daniël, qui s'appliqua aussi à interpréter les songes; & Dieu le favorisoit même par des révélations.

La première occasion où Daniël fit éclater sa sagesse, fut dans la délivrance de Susanne, injustement accusée, & condamnée à la mort. Il fit reconnoître son innocence, & découvrit la calomnie des vieillards qui l'avoient accusée.

Deux ans après l'avantage remporté par Nabuchodonosor sur les Egyptiens, ce Prince eut un

ſonge merveilleux dont Dieu lui donna l'explication pendant qu'il dormoit; mais auſſi-tôt qu'il fut éveillé, il oublia & le ſonge, & ce qu'il ſignifioit. Il envoya querir les plus ſçavans d'entre les Chaldéens qui faiſoient profeſſion de prédire les choſes à venir, & à qui on donnoit le nom de mages, à cauſe de leur ſageſſe. Il leur dit qu'il avoit fait un ſonge; mais qu'il l'avoit oublié, & leur commanda de lui dire quel il avoit été, & ce qu'il ſignifioit. Ils lui répondirent que ce qu'il déſiroit d'eux étoit impoſſible aux hommes, & que tout ce qu'ils pouvoient faire étoit de lui donner l'explication de ſon ſonge après qu'il le leur auroit rapporté. Il les menaça de les faire mourir, s'ils ne lui obéiſſoient; & ſur ce qu'ils continuerent à lui dire la même choſe, il commanda qu'on les fît mourir. Daniël ayant appris ce commandement, & voyant que ſes compagnons & lui couroient la même fortune, alla trouver Arioc, capitaine des gardes du corps du Roi, pour ſçavoir quelle en étoit la cauſe. Arioc la lui dit; & alors il le pria de ſupplier le Roi d'en vouloir faire ſurſeoir l'exécution juſqu'au lendemain, parce qu'il eſpéroit que Dieu exauceroit la priere qu'il lui feroit de lui révéler quel étoit ce ſonge. Cet officier rapporta cela au Roi; & ce Prince l'eut pour agréable.

Daniël & ſes compagnons paſſerent toute la nuit en prieres, pour obtenir de Dieu qu'il lui plût de délivrer ces mages & eux-mêmes du péril où la colère du Roi les mettoit, en lui faiſant connoître quel étoit le ſonge qu'il avoit eu, & qu'il avoit oublié. Dieu touché de compaſſion, révéla à Daniël quel avoit été ce ſonge & ce qu'il ſignifioit, afin de le faire ſçavoir au Roi. La joie qu'il en eut fut ſi grande, qu'il ſe leva à l'heure même, pour faire part à ſes compagnons de la faveur qu'il avoit reçue de Dieu; & les ayant trouvés en état de ne plus penſer qu'à la mort, il leur dit de prendre courage, & de concevoir de meilleures eſpérances. Ils rendirent tous enſemble graces à Dieu d'avoir eu pitié de leur jeuneſſe; & auſſi-tôt que le jour fut venu, Daniël alla prier Arioc de le mener au Roi, pour lui apprendre quel avoit été ſon ſonge. Lorſqu'il l'eut introduit auprès de ce Prince, il commença par lui dire que quoiqu'il lui déclarât quel avoit été ſon ſonge, il le ſupplioit de ne le pas croire plus habile que les Mages qui ne l'avoient pu faire, puiſqu'en effet il n'étoit pas plus ſçavant qu'eux; mais que la connoiſſance qu'il en avoit eue, venoit de ce que Dieu ayant compaſſion du péril où lui & ſes compagnons ſe trouvoient, lui avoit révélé quel avoit été ſon ſonge, & ce qu'il ſignifioit. Il ajoûta: » Et je n'étois pas » ſi touché, Sire, de la fortune » que nous courions, mes com» pagnons & moi, que du déplai» ſir de voir le tort que votre Ma» jeſté ſe faiſoit à elle-même, en » condamnant injuſtement à la » mort tant de gens de bien, pour » n'avoir pu faire une choſe en» tièrement impoſſible aux hom-

» mes, quelque habiles qu'ils » soient, & que Dieu seul pou- » voit faire. La chose, Sire, » s'est passée de cette sorte. Lors- » que votre majesté étoit en pei- » ne de sçavoir qui seroit celui » qui domineroit après elle sur- » tout le monde, Dieu, pour » vous faire connoître la suite de » ces Monarques, vous a fait voir » en songe une grande statue, » dont la tête étoit d'or, les » épaules & les bras d'argent, le » ventre & les cuisses d'airain, & » les jambes & les pieds de fer. » Votre Majesté a vu ensuite une » pierre tomber de la montagne » sur cette statue, qui l'a brisée en » pièces, & l'a réduite en une » poussière plus légère que la fa- » rine, que le vent a emportée, » sans qu'il en soit resté la moindre » marque. Enfin votre Majesté a » vu cette pierre se grossir de telle » sorte qu'elle a accablé de son » poids toute la terre. Voilà, Si- » re, quel a été votre songe; & » en voici l'explication. Cette tê- » te d'or vous représente & les » Rois de Babylone vos prédé- » cesseurs. Ces épaules & ces » bras d'argent signifient que vo- » tre empire sera détruit par deux » puissans Rois. Ces cuisses d'ai- » rain témoignent qu'un autre Roi » qui viendra du côté de l'occident, » ruinera ces deux Rois. Et ces » jambes & ces pieds de fer font » connoître, que comme le fer est » plus dur que l'or, que l'argent » & que le cuivre, il viendra » un autre conquérant qui domp- » tera celui-là. « Daniël expli- qua aussi à Nabuchodonosor ce que cette pierre signifioit.

Nabuchodonosor, dans le transport de sa joie & de son admiration pour Daniël, se prosterna devant lui pour l'adorer, commanda à tous ses sujets de lui offrir des sacrifices comme à son Dieu, lui donna le nom de celui qu'il reconnoissoit auparavant pour Dieu, & l'honora lui & ses compagnons des premières charges de son empire. Une si prompte & si prodigieuse fortune excita une si grande jalousie contre ces quatre personnes si favorisées de Dieu, qu'il leur en pensa coûter la vie, par l'occasion que nous allons dire.

Nabuchodonosor fit faire une statue d'or de soixante coudées de haut & de six coudées de large, que l'on posa dans le grand champ de Babylone; & lorsqu'il voulut la faire consacrer, il fit venir de tous les endroits de ses États les personnes les plus considérables, & commanda qu'au premier son de trompette, on se prosternât en terre pour l'adorer, sous peine, à ceux qui y manqueroient, d'être jettés dans une fournaise ardente. Tous obéirent à ce commandement, excepté les compagnons de Daniël, qui dirent qu'ils ne le pouvoient faire sans violer la loi de leur païs. On les accusa aussi-tôt; & ils furent jettés dans la fournaise. Mais Dieu les en sauva; car, par un effet de son infini pouvoir, le feu, comme s'il eût connu leur innocence, les respecta aulieu de les consumer. Ils demeurerent victorieux de ces flammes; & un si grand miracle ajoûta encore beaucoup de respect

à l'estime que le Roi avoit déjà pour eux, parce qu'il les considéra comme des personnes d'une vertu toute extraordinaire & très-particulièrement aimées de Dieu.

Quelque tems après, ce Prince eut un autre songe, dans lequel il lui sembla qu'étant privé de son royaume il avoit passé sept ans dans le désert avec les bêtes, & avoit ensuite été rétabli dans sa première dignité. Il envoya querir les Mages, leur dit quel avoit été son songe, & leur en demanda l'interprétation. Mais, nul d'eux ne put la lui donner; & Daniël fut le seul qui l'expliqua si véritablement, qu'il ne dit rien que l'on n'ait vu arriver. Car, ce Prince remonta sur le trône, après avoir passé sept ans dans le désert, & appaisé la colère de Dieu par une si grande pénitence, sans que personne durant tout ce tems osât s'emparer de ses états.

La première année du règne de Balthasar, Daniël eut la vision de quatre grandes bêtes, qui sortoient de la mer. La première étoit comme une lionne, & elle avoit des aîles d'aigle. La seconde ressembloit à un ours. La troisième étoit comme un léopard, qui avoit quatre têtes. Enfin la dernière, plus forte encore & plus terrible que les autres, avoit de grandes dents de fer; elle dévoroit, elle mettoit en pièces, & fouloit aux pieds ce qui restoit. Du milieu des dix cornes qu'elle avoit, en sortit une petite, qui avoit les yeux d'un homme, & une bouche qui disoit de grandes choses, & cette corne devint ensuite plus grande que les autres; elle faisoit la guerre contre les Saints, & avoit l'avantage sur eux, jusqu'à ce que l'ancien des jours, c'est-à-dire, l'Éternel, s'étant assis sur son trône, environné de mille millions d'anges, prononça un jugement irrévocable sur ces quatre bêtes, dont il avoit marqué la durée, & donna au fils de l'Homme puissance sur tous les peuples & toutes les tribus, mais une puissance éternelle qui ne lui sera point ôtée, & un royaume qui ne sera jamais détruit.

On convient que les différens métaux dont la statue étoit composée; & les quatre bêtes sorties de la mer, signifioient autant de monarchies différentes qui se succéderoient les unes aux autres, & dont les premières seroient détruites par les suivantes, & qui toutes feroient place à l'empire éternel de Jesus-Christ, pour lequel seul elles avoient subsisté. On convient aussi que ces quatre monarchies sont celles des Babyloniens, des Perses & des Medes unis ensemble, des Macédoniens & des Romains. L'ordre seul de leur succession en est une preuve bien certaine. Mais où Daniël voit-il cette succession & cet ordre? Qui lui découvroit le changement des empires, si non celui qui est le maître des tems & des monarchies, qui a tout règlé par ses décrets, & qui en donne la connoissance à qui il lui plaît par une lumière surnaturelle?

Balthasar, étant assiégé dans Babylone, fit un festin aux grands

de sa cour ; & échauffé par le vin, il osa boire dans un des vases qui avoient été pris dans le temple de Jérusalem. Une telle profanation ne demeura pas long-tems impunie. A l'instant même il vit une main sortir de la muraille, & écrire dessus quelques mots. Cette vision l'effraya ; il fit venir les plus habiles des Chaldéens, & ceux des autres nations qui faisoient profession d'expliquer les visions & les songes ; & leur commanda de lui dire ce que signifioient ces paroles. Ils lui répondirent qu'il leur étoit impossible de le faire ; & alors sa peine s'augmenta de telle sorte, qu'il fit publier dans tous ses états, qu'il donneroit une chaîne d'or, une robe de pourpre telle que les rois de Chaldée les portoient, & la troisième partie de son royaume à celui qui lui donneroit l'intelligence de ces paroles. La proposition d'une si grande récompense fit venir de toutes parts ceux qui passoient pour les plus habiles ; & il n'y eut point d'efforts qu'ils ne fissent pour trouver cette explication. Mais, ils travaillerent inutilement. La Princesse son ayeule, le voyant dans une si grande inquiétude, lui dit qu'il ne devoit pas perdre l'espérance d'être éclairci de ce qu'il désiroit, parce qu'il y avoit entre les captifs que Nabuchodonosor avoit fait amener à Babylone, après la ruine de Jérusalem, un certain Daniël, dont la science étoit si extraordinaire, qu'il expliquoit les choses qui n'étoient connues que de Dieu, & qui lui avoit alors interprété un songe, que nul autre n'avoit pu lui expliquer ; qu'il n'avoit qu'à l'envoyer querir, & lui témoigner son désir d'apprendre de lui ce que ces mots signifioient, quand même ce seroit quelque chose de fâcheux que Dieu voudroit par-là lui faire connoître.

Balthasar sur cet avis manda aussi-tôt Daniël, lui témoigna combien il l'estimoit heureux d'avoir reçu de Dieu le don de pénétrer & de connoître ce que tous les autres ignoroient, le pria de lui dire ce que signifioient les mots écrits sur cette muraille, & lui promit, s'il le pouvoit faire, de lui donner une robe de pourpre, une chaîne d'or, & la troisième partie de son royaume, afin de faire voir à tout le monde, par ces marques d'honneur, quelle étoit son extrême sagesse, lorsqu'on s'informeroit de la cause qui les lui auroit fait mériter. Daniël qui sçavoit que la sagesse qui vient de Dieu, doit toujours être disposée à faire du bien, sans en prétendre nulle récompense, supplia le Roi de le dispenser d'en recevoir, & lui dit ensuite que ces mots signifioient que la fin de sa vie étoit proche, parce qu'il n'avoit pas fait son profit du châtiment dont Dieu avoit puni l'impiété de Nabuchodonosor son ayeul, & appris par cet exemple à ne pas s'élever au-dessus de la condition humaine, puisqu'il ne pouvoit ignorer que ce Prince s'étoit trouvé réduit à vivre durant plusieurs années comme les bêtes ; qu'après beaucoup de prieres, Dieu touché de compassion, l'avoit fait rentrer dans la compagnie des hommes & rétabli

dans son royaume ; & qu'il en avoit été si reconnoissant, qu'il n'avoit point cessé, durant tout le reste de sa vie, de lui en rendre de continuelles actions de graces, & d'admirer sa toute puissance; que lui, au contraire, au lieu d'être touché d'un si grand exemple, n'avoit point craint de blasphêmer contre Dieu, & de boire avec ses concubines dans des vases consacrés à son honneur, ce dont il avoit été si irrité, qu'il avoit voulu lui faire connoître par ces caractères, quelle seroit la fin de sa vie : » Car, ajoûta-t-il, voici l'explication de ces mots. *Mane*, c'est-à-dire, nombre, signifie que le » nombre que Dieu a prescrit » aux années de votre règne, va » être accompli, & qu'il ne vous » reste plus que fort peu de tems » à vivre. *Thecel*, c'est-à-dire, » poids, signifie que Dieu a pesé » dans sa juste balance la durée » de votre règne, & qu'elle tend » à sa fin. Et *Phares*, c'est-à-dire, » fragment & division, signifie » que votre empire sera divisé, » & séparé par les Medes & les » Perses. " Quelque grande que fût la douleur que reçut le roi Balthasar d'apprendre par l'explication de ces mots mystérieux, les malheurs qu'ils lui présageoient, il jugea que Daniël ayant agi en homme de bien, & n'ayant fait que lui déclarer la vérité, il seroit injuste de s'en prendre à lui; & ainsi il ne laissa pas de lui donner ce qu'il lui avoit promis.

Dans la suite, Darius le Mede, pour faire connoître jusqu'à quel point il estimoit Daniël, l'établit l'un des trois suprêmes gouverneurs, dont le pouvoir s'étendoit sur trois cens soixante autres; car, il le considéroit comme un homme tout divin, & ne prenoit conseil que de lui dans les affaires les plus importantes. Les autres ministres, ne pouvant souffrir de le voir ainsi préféré à eux, en conçurent une telle jalousie, comme il arrive d'ordinaire dans les cours des Rois, qu'il n'y eut rien qu'ils ne fissent pour trouver quelque occasion de le calomnier auprès de ce Prince; mais, il leur fut impossible d'y réussir, parce que la vertu de Daniël étoit si grande & ses mains si pures, qu'il auroit cru les souiller, s'il avoit reçu des présens, & qu'il considéroit comme une chose honteuse, de vouloir tirer quelque récompense du bien que l'on fait. Ils ne se rebuterent pas néanmoins; & tous les autres moyens leur manquant, ils en imaginerent un par lequel ils crurent qu'ils le pourroient perdre. Ayant remarqué qu'il faisoit trois fois le jour des prieres à Dieu, ils allerent trouver le Roi & lui dirent que tous les grands & les gouverneurs de son empire avoient jugé à propos de faire un édit par lequel il seroit défendu généralement à tous ses sujets de faire durant trente jours aucune priere, ni à lui-même, ni aux Dieux ; & que ceux qui mépriseroient ce commandement seroient jettés dans la fosse aux lions. Darius, qui ne se doutoit point de leur malice, agréa leur proposition, & fit publier cet édit dans tous ses États. Tous l'observerent, excepté Da-

niël, qui continua, sans s'en mettre en peine, à faire ses prieres à Dieu, à la vue de tout le monde, ainsi qu'il avoit accoûtumé. Ses ennemis ne manquerent pas d'aller aussi-tôt l'accuser devant le Roi, d'avoir violé son commandement, & lui dirent qu'il étoit le seul qui l'eût osé faire; & qu'il étoit d'autant plus coupable, que ce n'avoit pas eté par un sentiment de piété; mais parce qu'il sçavoit que ceux qui ne l'aimoient pas, observoient ses actions. Et comme ces grands craignoient que l'extrême affection de Darius pour Daniël ne le portât à lui pardonner, ils le presserent avec tant d'instance de demeurer inflexible à faire exécuter son édit, & de commander qu'on jettât Daniël dans la fosse aux lions, qu'il lui fut impossible de s'en défendre. Mais, il espéroit que Dieu le préserveroit de la fureur de ces redoutables animaux, & l'exhorta de supporter généreusement son malheur. Ainsi, on le jetta dans cette fosse; & on en ferma l'entrée avec une grosse pierre. Darius la fit sceller de son cachet, & s'en retourna dans son palais, dans une si extrême peine & une telle inquiétude de ce qui arriveroit à Daniël, qu'il ne voulut point manger, & passa toute la nuit sans dormir. Le lendemain, dès le point du jour, il s'en alla à la fosse aux lions, & trouva que son cachet étoit tout entier. Il appella Daniël par une ouverture qu'il y avoit à l'entrée, & demanda, en criant de toute sa force, s'il étoit encore en vie. Il lui répondit qu'il n'avoit eu aucun mal, & ce Prince, à l'instant même commanda qu'on le retirât. Les ennemis de Daniël, au lieu de demeurer d'accord que Dieu l'avoit sauvé par un miracle, dirent hardiment au Roi qu'il ne l'avoit été, que parce qu'on avoit auparavant tant donné à manger aux lions, que n'ayant plus faim, ils ne l'avoient point touché. Le Roi fut si offensé de leur malice, qu'il commanda que l'on jettât quantité de viandes à ces animaux; & qu'après qu'ils seroient rassasiés on jettât dans la fosse ces accusateurs de Daniël, pour voir si les lions les épargneroient, comme ils disoient qu'ils avoient épargné Daniël. Cet ordre fut exécuté; & personne alors ne put douter que Dieu seul n'eût sauvé Daniël; car, les lions dévorerent tous ces calomniateurs avec autant d'ardeur & d'avidité, que s'ils eussent été les plus affamés du monde. Mais ce fut à mon avis, dit Josephe, le crime de ces méchans, & non pas la faim qui irrita contre eux ces bêtes farouches, parce que Dieu voulut que même des animaux irraisonnables fussent les ministres de sa justice & de sa vengeance.

Après que les ennemis de Daniël eurent été punis de la sorte, Darius fit publier, dans tous ses États, que le Dieu que Daniël adoroit, étoit le seul Dieu véritable & Tout-puissant, & éleva ce grand personnage à un tel comble d'honneur, que personne ne put douter que ce ne fût l'homme de tout son Empire qu'il aimoit le plus; & on le voyoit avec admiration dans une si grande gloire,

& si extraordinairement favorisé de Dieu. Il fit bâtir dans Ecbatane, capitale de la Médie, un superbe palais qui, plusieurs siècles après, sembloit ne venir que d'être achevé, tant il conservoit son premier éclat, contre l'ordinaire des bâtimens dont le tems ternit la beauté, & qui vieillissent comme les hommes. C'est dans ce palais qu'étoit la sépulture des rois des Medes, des Perses, & des Parthes; & la garde en étoit encore du tems de Josephe, commise à un prêtre de la nation des Juifs.

Après la mort de Darius le Mede, Cyrus monta sur le trône des Perses & des Medes. Daniël eut toujours beaucoup d'autorité dans ses États. C'est au tems de ce Prince que nous rapportons l'histoire de Bel, & celle du Dragon, qui étoient adorés par les Babyloniens. Bel étoit une idole de bronze, à laquelle on offroit tous les jours douze mesures de farine, quarante brebis, & six grands vases de vin. On croyoit que cette idole consommoit tout cela, & qu'elle étoit animée. Daniël entreprit de désabuser le Roi. Il lui dit que Bel ne mangeoit point ce qu'on lui offroit, mais que d'autres le mangeoient pour lui. En effet, il y avoit soixante-dix prêtres de Bel, sans compter leurs femmes & leurs enfans, qui s'en nourrissoient, & qui entroient la nuit dans le temple par des conduits souterreins, sans qu'on s'en apperçût. Daniël, étant donc venu au temple avec le Roi, ordonna qu'on mît sur l'autel la quantité ordinaire de viande, de pain & de vin; & après que les Prêtres furent retirés, il répandit de la cendre sur le pavé du temple. Après cela, étant sorti, il fit mettre les sceaux du Roi à la porte.

Pendant la nuit, les Prêtres se rendirent dans le temple avec leurs femmes & leurs enfans, & consommerent tout ce qui étoit sur l'autel. Le lendemain matin, le Roi vint avec Daniël, & ayant trouvé la porte bien fermée, & les sceaux en leur entier, ils ouvrirent la porte, & le Roi ayant remarqué qu'il n'y avoit rien sur l'autel de tout ce qui avoit été offert la veille, s'écria: *Vous êtes grand, ô Bel, & il n'y a point en vous de tromperie.* Daniël commença à rire; & retenant le Roi, afin qu'il n'avançât pas plus avant, il lui dit: *Voyez ce pavé; de qui sont ces traces de pieds? Je vois*, dit le Roi, *des traces de pieds d'hommes, de femmes & de petits enfans;* & il entra dans une grande colère. Il fit arrêter les Prêtres, leurs femmes & leurs enfans, qui lui montrerent les petites portes secretes, par où ils entroient, & venoient manger tout ce qui étoit servi sur la table. Le Roi les fit mourir, & il livra à Daniël l'idole de Bel, & son temple qui fut renversé.

Il y avoit aussi dans la ville un grand dragon, que les Babyloniens adoroient. Le Roi dit à Daniël: *Vous ne pouvez point dire présentement que celui-ci ne soit pas un dieu. Adorez-le donc.* Daniël lui répondit: *J'adore le Seigneur mon Dieu; mais celui-ci*

n'est rien moins qu'un dieu. Que s'il vous plaît de me le permettre, je le tuerai, sans me servir ni d'épée ni de bâton. Le Roi le lui ayant permis, Daniël prit de la poix, de la graisse & du poil; & ayant fait cuire tout cela ensemble, il en fit des masses, qu'il jetta dans la gueule du dragon; & le dragon creva. Les Babyloniens, étrangement irrités de cela, vinrent trouver le Roi, & lui dirent de leur abandonner Daniël, sinon qu'ils le feroient mourir lui-même avec toute sa maison. Le Roi fut donc contraint de leur abandonner Daniël; & ils le jetterent dans la fosse aux lions, où il demeura six jours. Or, il y avoit dans la fosse sept lions, & on leur donnoit chaque jour deux corps d'hommes, avec deux brebis; mais, on ne leur en donna point alors, afin qu'ils dévorassent Daniël.

En ce tems-là, le prophete Habacuc, qui étoit en Judée, ayant préparé à manger pour ses moissonneurs, l'ange du Seigneur lui dit de porter à Babylone le dîner qu'il avoit préparé, & de le donner à Daniël, qui étoit dans la fosse aux lions. Habacuc répondit *qu'il n'avoit jamais été à Babylone, & qu'il ne sçavoit où étoit cette fosse.* Alors, l'ange du Seigneur le prit par le haut de la tête; & le tenant par les cheveux, il le porta à Babylone, au travers des airs, & le mit au-dessus de la fosse. Ce prophete donna à manger à Daniël; & l'ange du Seigneur le remit aussitôt après dans le lieu où il l'avoit pris.

Le septième jour, le Roi vint pour pleurer Daniël; & s'étant approché de la fosse, il y vit Daniël, qui étoit assis au milieu des lions. Il jetta aussitôt un grand cri, & dit: *Vous êtes grand, ô Seigneur, Dieu de Daniel;* & l'ayant fait tirer de-là, il y fit jetter ceux qui avoient voulu perdre ce prophete, & les lions les dévorerent devant lui en un moment.

Voilà ce que l'Écriture nous apprend de Daniël; quelques Auteurs prétendent qu'il y a eu deux Daniëls, l'un de la famille de David, qui est le prophete dont nous parlons ici; & l'autre de la tribu de Lévi, & de la famille d'Ithamar, à qui l'on attribue l'histoire de la délivrance de Susanne, & celle de la mort du dragon & de la destruction du temple de Bel. Mais on n'a aucune preuve solide de cette distinction des deux Daniëls.

La réputation de Daniël étoit si grande, même pendant sa vie, qu'elle étoit comme passée en proverbe. *Vous êtes plus sage que Daniël*, disoit avec ironie Ézéchiel au roi de Tyr; & dans un autre endroit, dans le même prophete, Dieu dit: *S'il se trouve au milieu d'une ville trois hommes du mérite de Noé, de Daniël & de Job, ils garantiront leurs ames du péril.*

Quelques Juifs ont voulu autrefois exclure Daniël du rang des prophetes. Mais, leur chagrin contre ce prophete ne vient que de ce qu'il est trop clair, & qu'il marque trop expressé-

ment le tems de la venue de Jesus-Christ.

On croit que Daniel mourut dans la Chaldée, & qu'il ne profita pas de la permission donnée par Cyrus à tous les Juifs, de s'en retourner dans leur païs. Les grands emplois qu'il possédoit dans l'empire des Perses, le retinrent parmi eux. Saint Épiphane dit qu'il mourut à Babylone ; & ce sentiment est suivi par la plûpart des Historiens. D'autres croient qu'il mourut à Suse, où il passa une bonne partie de sa vie, & où il eut plusieurs de ses visions. Benjamin de Tudele raconte qu'on lui montra son tombeau à Chuzestan, qui est l'ancienne Suse.

Josephe s'exprime d'une manière bien énergique sur l'article de Daniël. » Je ne trouve, dit-il, » rien de plus admirable en ce » grand Prophete que ce bonheur » tout particulier & presqu'in- » croyable qu'il a eu au-dessus de » tous les autres, d'avoir, durant » toute sa vie, été honoré des » rois & des peuples, & d'avoir » laissé après sa mort une mémoi- » re immortelle. Car, les livres » qu'il a écrits, & qu'on nous lit » encore maintenant, font con- » noître que Dieu même lui a » parlé, & qu'il n'a pas seule- » ment prédit en général, comme » les autres prophetes, les choses » qui doivent arriver ; mais qu'il » a aussi marqué les tems aux- » quels elles arriveroient ; & qu'au » lieu qu'ils ne prédisoient que » des malheurs qui les rendoient » odieux aux Princes & à leurs » sujets, il leur a prédit des cho- » ses avantageuses & favorables » qui les ont portés à l'aimer, & » dont la vérité ayant depuis été » confirmée par des effets, a » obligé tout le monde, non seu- » lement à ajoûter foi à ses paro- » les & à l'estimer ; mais à croire » qu'il y avoit en lui quelque » chose de divin. Je rapporterai » une de ses prophéties, pour fai- » re voir combien elles étoient » certaines. Il dit qu'étant sorti » avec ses compagnons de la ville » de Suse, qui est la capitale » du royaume de Perse, pour » aller prendre l'air à la campa- » gne, il arriva un tremblement » de terre, qui surprit & étonna » tellement ceux qui étoient avec » lui, qu'ils s'enfuirent & le lais- » serent seul ; qu'il se jetta alors » le visage contre terre, & qu'é- » tant en cet état, il sentit quel- » qu'un qui le toucha & lui com- » manda de se lever, pour voir » les choses qui devoient arriver » long-tems après à ceux de sa » nation ; que lorsqu'il fut levé il » apperçut un bélier qui avoit » plusieurs cornes, dont la der- » nière surpassoit en grandeur tou- » tes les autres ; qu'ayant tourné » ses yeux du côté de l'occident, » il vit venir un bouc qui choqua » ce bélier, le porta par terre & » le foula à ses pieds ; qu'il vit » ensuite sortir du front de ce » bouc une très-grande corne qui » fut brisée, & qu'il en sortit » quatre autres tournées vers les » quatre vents ; qu'entre ces qua- » tre cornes il s'en étoit élevé une » plus petite ; & que Dieu lui » avoit dit, que lorsqu'elle seroit

» crûe, elle feroit la guerre à sa » nation, prendroit Jérusalem de » force, aboliroit toutes les cé- » rémonies du temple, & défen- » droit durant douze cens quatre- » vingt-seize jours d'y offrir des » sacrifices. Après que Dieu lui » eut fait voir cette vision, il la » lui expliqua en cette manière : » que le bélier signifioit l'empire » des Medes & des Perses, dont » les Rois étoient représentés par » ses cornes, & que la plus gran- » de étoit le dernier d'entr'eux, » parce qu'il les surpassoit tous en » richesses & en puissance ; que » le bouc signifioit qu'il viendroit » de Grece un Roi qui vaincroit » les Perses, & se rendroit maî- » tre de ce grand Empire ; que la » grande corne signifioit ce Roi ; » & que les quatre petites cor- » nes, nées de cette grande corne » & qui regardoient les quatre » parties du monde, représen- » toient ceux qui après la mort » de ce Prince partageroient en- » tr'eux ce grand Empire, quoi- » qu'ils ne fussent ni ses enfans ni » descendus de sa race ; qu'ils rè- » gneroient durant plusieurs an- » nées ; que de leur postérité il » viendroit un Roi qui feroit la » guerre aux Juifs, aboliroit tou- » tes leurs loix & toute la forme » de leur République, pilleroit » le temple, & défendroit durant » trois ans d'y offrir des sacrifi- » ces ; ce qui arriva sous le » règne d'Antiochus Épiphane. » Ce grand prophete a aussi eu » connoissance de l'empire de Ro- » me, & de l'extrême désolation » où il réduiroit notre païs. Dieu » lui avoit rendu toutes ces choses » présentes ; & il les a laissées par » écrit, pour faire admirer à ceux » qui en verront les effets, les » faveurs qu'il a reçues de lui, » & pour confondre l'erreur des » Épicuriens, qui, au lieu d'ado- » rer sa providence, croient qu'il » ne se mêle point des affaires » d'ici-bas, & que le monde n'est » ni conservé ni gouverné par » cette suprême essence égale- » ment bienheureuse, incorrup- » tible, & toute-puissante ; mais » qu'il subsiste par lui-même ; » sans considérer que si ce qu'ils » disent étoit véritable, on le ver- » roit bientôt périr, comme un » vaisseau qui, n'ayant point de » pilote, est battu de la tempête, » ou comme un chariot sans con- » ducteur, qui est entraîné par des » chevaux. Il ne faut point de » meilleure preuve que ces pro- » phéties de Daniël, pour faire ad- » mirer la folie de ces personnes » qui ne veulent pas que Dieu » prenne soin de ce qui se passe » sur la terre. Car si tout ce qui » arrive dans le monde n'arrivoit » que par hazard, comment se » pourroit-il faire que nous vis- » sions toutes ces prophéties s'ac- » complir ? «

Entre les prophéties de Daniël, une des plus célebres est sans contredit celle des 70 semaines, à la fin desquelles le Messie devoit mourir. L'ange Gabriël les lui avoit révélées. C'est de la vingt-unième année du règne d'Artaxerxe, dit Longue-main, qui est la 452 avant J. C., que les plus doctes Chronologistes, après les

anciens Peres, comptent ces 70 ſemaines. Elles ſont quatre cens quatre-vingt-dix ans hébreux ou lunaires; Jeſus-Chriſt ayant été baptiſé au commencement du ſoixante-dixième, fut crucifié la troiſième année ſuivante; ce qui vérifie littéralement la prophétie, qui porte qu'au milieu de la dernière ſemaine, l'hoſtie & le ſacrifice devoient ceſſer, c'eſt-à-dire, par l'oblation de celui dont ils tenoient la figure. Pererius prouve ſolidement cette opinion, qui eſt la plus claire & la plus ſuivie. C'eſt dans ſes commentaires ſur Daniël, où il réfute les autres ſentimens. Théodoret dit que le même prophete, voyant que Cyrus avoit délivré les Juifs de la captivité, dans laquelle ils languiſſoient depuis 70 ans, lui montra dans Iſaïe ſon nom, & la prédiction de ce retour.

Parmi les écrits de Daniël, il y a des pièces qui ont paſſé conſtamment pour canoniques; mais, il y en a d'autres qui ont été conteſtées fort long-tems. Tout ce qui eſt écrit en Hébreu, ou en Chaldéen [car il y a quelques pièces de Chaldéen mêlées avec l'Hébreu] tout cela eſt généralement reconnu pour canonique, tant chez les Juifs que chez les Chrétiens. Mais, ce qui ne ſe trouve qu'en Grec, a ſouffert de grandes contradictions, & n'a proprement été reçu pour canonique, que depuis la déciſion du Concile de Trente. Du tems de ſaint Jérôme, les Juifs étoient partagés là-deſſus, les uns admettoient toute l'hiſtoire de Suſanne; d'autres la rejettoient toute entière; les uns en recevoient une partie, & en rejettoient une autre. L'hiſtorien Joſephe n'a rien dit de l'hiſtoire de Suſanne, ni de celle de Bel & du Dragon. Mais, Joſeph Ben-Gorion, auteur Juif, qui a écrit en Hébreu, rapporte tout au long ce qui regarde Bel & le Dragon, & ne dit rien de l'hiſtoire de Suſanne. On peut voir tout ce qui regarde la canonicité de ces endroits, traités plus au long dans la préface de Dom Calmet ſur Daniël.

Les douze premiers chapitres de Daniël ſont partie en Hébreu, partie en Chaldéen. Les deux derniers ſont en Grec. Il parle Hébreu, lorſqu'il ne fait que raconter; mais, il rapporte en Chaldéen les entretiens qu'il a eus en cette langue avec les Mages, & les rois Nabuchodonoſor, Balthaſar & Darius le Mede. Il rapporte auſſi dans la même langue, l'édit que Nabuchodonoſor donna après que Daniël eut expliqué le ſonge qu'il avoit eu d'une grande ſtatue d'or. Cela fait voir l'extrême exactitude de ce prophete, qui rapporte juſqu'aux propres paroles des perſonnages qu'il fait parler. Le ℣. 24 & ſuivans, du chapitre III, juſqu'au quatre-vingt-dixième, ſont en Grec, auſſi-bien que les deux derniers chapitres; & c'eſt une grande queſtion parmi les Critiques, de ſçavoir s'ils ont jamais été écrits en Hébreu. La verſion Grecque que nous avons de tout Daniël, eſt de Théodotion; celle des Septante eſt perdue il y a très-long-tems.

Porphyre prétendoit que les prophéties que nous avons sous le nom de Daniël, lui étoient faussement attribuées, que cet ouvrage étoit d'un imposteur, qui vivoit en Judée du tems d'Antiochus Épiphane, lequel, pour se concilier du crédit, avoit contrefait l'inspiré, & avoit fait en style le prophétique le récit des choses qu'il voyoit de ses yeux, & qui se passoient de son tems; & que s'il a avancé quelque chose au-delà du tems d'Épiphane, il l'a fait au hazard & contre la vérité. Ce célebre ennemi de notre religion avoit remarqué tant de clarté dans les prophéties de Daniël, qu'il les prenoit pour des histoires. Que Daniël ait vécu à Babylone longtems avant Antiochus Épiphane, & qu'il y ait écrit les prophéties que nous avons sous son nom, c'est ce que l'on ne peut raisonnablement contester.

Voici comme D. Calmet arrange la chronologie de Daniël.

Il fut mené à Babylone, âgé peut-être de douze ans, l'an du monde . . . . . . 3398.

L'histoire de Susanne peut être arrivée l'an du monde 3401.

Le songe de Nabuchodonosor, d'une grande statue d'or, l'an du monde . . . 3402.

Le songe qu'eut le même Prince, d'un grand arbre, qui fut coupé jusqu'à la racine, l'an du monde . . . 3434.

L'année suivante Nabuchodonosor tombe dans la manie, & croit être devenu bœuf. Il remonte sur le trône l'an du monde . . . . . 3443.

La même année peut être arrivée l'histoire de la statue d'or, érigée par ce Prince.

Daniël eut la vision des quatre bêtes au commencement du règne de Balthasar, l'an du monde . . . . . . 3446.

Deux ans après, il eut celle du bélier & du bouc, qui frappent des cornes l'un contre l'autre, l'an du monde . . . . 3448.

D. Calmet met les visions de Daniël rapportées aux chapitres 9, 10, 11, 12, au commencement du règne de Darius le Mede, vers l'an du monde . . . 3449.

Enfin l'histoire de Bel & du Dragon arriva sous le règne de Cyrus, & vers l'an du monde . . . . 3468.

DANIEL, *Daniel*, Δανιὴλ, (*a*) fils de David & d'Abigaïl du Carmel, naquit à Hébron, pendant que son pere demeuroit en ce lieu.

DANIEL, *Daniel*, Δανιὴλ, (*b*) de la famille d'Ithamar, & l'un de ceux qui revinrent de la captivité de Babylone.

DANIEL, *Daniel*, Δανιὴλ, (*c*) l'un de ceux qui signerent l'alliance que l'on fit avec Dieu du tems d'Esdras, quand on fut revenu de Babylone à Jérusalem. Ce Daniel pourroit bien être le même que le précédent.

(*a*) Paral. L. I. c. 3. v. 1.
(*b*) Esdr. L. I. c. 8. v. 2.
(*c*) Esdr. L. II. c. 10. v. 6.

DANNA, *Danna*, ρεννὰ, (*a*) ville de Palestine dans la tribu de Juda. Elle étoit située dans les montagnes de cette tribu.

D. Calmet parle de cette ville sous le nom de Damna ; & il multiplie les villes de ce nom jusqu'à en supposer quatre. Les livres Saints ne parlent cependant que d'une ville de Damna, qu'ils mettent dans la tribu de Zabulon, & d'une ville de Danna qu'ils donnent à la tribu de Juda.

DANSANTES [les isles]. *Voyez* Calamines.

DANSE [La], *Saltatio* ; (*b*) ὄρχησις, titre d'un dialogue de Lucien. L'auteur y fait l'apologie de la Danse & particulièrement des ballets.

DANSEUR, DANSEUSE, *Saltator*, *Saltatrix*, (*c*) celui ou celle qui danse. Les monumens nous présentent des Danseurs & des Danseuses. Les Anciens dansoient souvent au son des instrumens, de la flûte, de la lyre ou de la guittare ; ils étoient en habit court ; & quelquefois les cheveux frisés. Les Danseurs frisés se trouvent dans Cicéron & dans les autres Auteurs. On voit dans les monumens, de jeunes garçons qui dansent avec certaines choses aux mains qu'il n'est pas aisé de distinguer ; d'autres qui tiennent des crotales à la manière des Bacchantes, & qui en jouent en dansant, comme on le voit dans les danses des bacchanales.

Les marbres Romains nous montrent quelques danses de filles ou de nymphes qui se tiennent tout de suite par la main. Un monument, donné par D. Bernard de Montfaucon, représente incontestablement une danse de cette espèce. Les filles qui se tiennent par la main, sont au nombre de cinq. Ce qui est à remarquer, c'est que la première & la dernière qui ont une main libre, tiennent, l'une une espèce de palet, l'autre un petit bâton.

DANSEUR DE CORDE, celui qui, avec un contre poids ou sans contre-poids dans ses mains, marche, danse, voltige sur une corde de différente grosseur, qui quelquefois est attachée à deux poteaux opposés, d'autrefois est tendue en l'air, lâche ou bien bandée.

Les Littérateurs qui recherchent curieusement l'origine des choses, prétendent que l'art de danser sur la corde a été inventé peu de tems après les jeux corniques, où les Grecs dansoient sur des outres de cuir, & qui furent institués en l'honneur de Bacchus, vers l'an 1345 avant Jésus-Christ. Quoi qu'il en soit de cette opinion, il est toujours vrai qu'on ne peut douter de l'antiquité de cet exercice de la danse sur la corde, dont les Grecs firent un art très-périlleux, & qu'ils porterent au plus haut point de variété & de rafinement. Dè-là les noms de Neurobates, Oribates, Schœnobates, Acrobates, qu'avoient chez eux

(*a*) Josu. c. 15. v. 49.
(*b*) Lucian. Tom. II. pag. 906. *& seq.*
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. III. p. 314, 315.

les Danseurs de corde, suivant la diverse manière dont ils exécutoient leur art.

Mercurial nous a donné dans sa gymnastique, cinq figures de Danseurs de corde, gravées d'après des pierres antiques. Les Romains nommoient leurs Danseurs de corde *Funambuli*, & Térence en fait mention dans le prologue de son Hécyre; mais, pour abréger, nous renvoyons sur ce sujet le lecteur à la dissertation d'un sçavant d'Allemagne, de M. Grodeck. Nous nous contenterons d'ajoûter que les Cyzicéniens firent frapper en l'honneur de l'empereur Caracalla, une médaille insérée & expliquée par Spon dans ses recherches d'antiquités; & cette seule médaille prouve assez que les Danseurs de corde faisoient dans ce tems-là un des principaux amusemens des grands & du peuple.

Ces danseurs de corde exerçoient leur art de quatre différentes manières. Les premiers voltigeoient au tour d'une corde, comme une roue autour de son essieu, & s'y suspendoient par les pieds, ou par le cou; les seconds y voloient de haut en bas, appuyés sur l'estomac, ayant les bras & les jambes étendus. Les troisièmes couroient sur la corde tendue en droite ligne ou du haut en bas. Les derniers enfin, non seulement marchoient sur une corde, mais ils y faisoient aussi des sauts périlleux, & plusieurs tours.

DANTHÉLETES, *Dantheletæ*, selon Tite-Live. *Voyez* Danthélites.

DANTHÉLÉTICE, *Dantheletice*, Δανθηλητικὴ, nom que Ptolémée donne au païs occupé par les Danthélites.

DANTHÉLITES, *Danthelitæ*, Δανθηλῖται, (*a*) peuple Thrace. Les Danthélites, selon Strabon, habitoient vers le mont Æmus, du côté du Pont-Euxin. Ptolémée les place aux environs de cette montagne, du côté du couchant. Strabon dit que les Danthélites étoient du nombre des nations adonnées au pillage.

Philippe, roi de Macédoine, fut obligé de passer au travers du païs des Danthélites, l'an 181 avant Jesus-Christ. Ces peuples étoient alors ses alliés. Mais, les Macédoniens, à cause de la faim qui les pressoit, les pillerent comme ils auroient fait leurs ennemis. Ils enleverent d'abord tout ce qu'ils trouverent dens les maisons de la campagne, puis enfin entrerent dans les bourgs qu'ils ravagerent impitoyablement, à la honte du roi Philippe. Car, il entendoit lui-même les cris des peuples qui imploroient en vain sa justice & sa bonne foi, & prenoient à témoins de ces hostilités, les Dieux qui l'avoient été du traité d'alliance qu'ils avoient fait avec lui.

Le nom des Danthélites est écrit Danthéletes & Danthélethes, dans Tite-Live; & leur païs est ap-

(*a*) Strab. pag. 318. Ptolem. L. III. c. 11. Tit. Liv. L. XXXIX. c. 53. L. XL. c. 22.

pellé Danthélétice dans Ptolémée.

DANUBE*, *Danubius*, (a) Δανούβιος, l'un des plus grands fleuves de l'Europe. Il prenoit sa source dans la Germanie occidentale & au Nord-ouest du Rhin, & couloit en général du couchant au levant, & arrosoit une très-grande étendue de païs, en suivant toujours cette même direction.

Étienne de Byzance donne au mot *Danube* une origine Germanique, & l'explique par *trompeur* & *mal-faisant*. Le même Étienne de Byzance dit qu'on lui avoit donné, dans un sens contraire, le nom de *Matoas*, qu'il rend en Grec par celui d'ἄσιος, ou de facile, *innoxius*. Ce nom ne devoit pas être d'un usage commun ; car, on n'en trouve guère d'exemples. Il paroît que les deux rives du Danube, depuis sa source jusqu'à Taurunum & Singidunum, ont été d'assez bonne heure occupées par des nations Germaniques ou Celtiques ; & les plus anciens Écrivains qui aient nommé ce fleuve, Pindare & Hérodote, placent sa source dans le païs des Celtes, quoique ce qu'ils disent de la situation de cette source, montre qu'ils n'avoient que des notions très-fausses de la géographie de cette partie de l'Europe. Timagete n'étoit pas mieux instruit, lui qui dans le livre qu'il avoit écrit sur les ports & les havres de la mer, avançoit que le Danube prenant sa source dans les montagnes celtiques, qu'il nomme Riphées & Hyperborées, se partageoit en deux branches, dont l'une se jettoit dans le Pont-Euxin, l'autre dans la mer des Celtes, ou la Méditerranée; & que les Argonautes ayant suivi cette partie du Danube, étoient arrivés par-là dans la mer de Toscane.

Au-dessous de Taurunum & du confluent de la Save avec le Danube, les deux rives du fleuve étoient habitées par des peuples d'une nation absolument différente des Celtes, par des Mysiens, par des Daces & par des Getes, qui parloient la même langue que les Thraces.

Le Danube couloit, comme on vient de le dire, de l'Occident vers l'Orient, dans une large vallée fermée par deux grandes chaînes de montagnes situées l'une au Midi, l'autre au Nord du fleuve. La chaîne Méridionale est un bras détaché des Alpes, lequel, après s'être abaissé en descendant au Midi, & avoir formé les diverses vallées de la Styrie & de la Carinthie, occupées autrefois par les Taurisques, les Scordisques, les Carnes & quelques autres nations Celtiques, se relève vers le nord sous le nom d'Albius ou Alpius [Alpes], pour tourner vers le levant, & pour continuer sous

(a) Diod. Sicul. pag. 211. Strab. pag. 304, 305. Just. L. XXXII. c. 3. Pomp. Mel. p. 97. Plin. Tom. I. p. 205, 215, 216. Herod. L. II. c. 33, 34. L. IV. c. 47. & seq. Ptolem. L. II. c. 11, 16. Flor. L. III. c. 4. L. IV. c. 12. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. p. 33, 35, 132. Tom. XIX. p. 578. & suiv.

cette même direction jusqu'au Pont-Euxin.

Au Nord de cette longue chaîne de montagnes, dans la partie qui s'étend jusqu'au Danube, on trouvoit la Pannonie ou Pœonie, l'Illyrie, & les deux Mœsies ou Mysies, païs arrosés par des rivières considérables qui vont se jetter dans le Danube, & qui étoient occupés par la nation Sarmatique ou Illyrienne des Getes ou Mysiens, de même origine que les Thraces, & divisée en plusieurs peuples qui parloient divers dialectes d'une langue générale, dont celle des Thraces, proprement dits, étoit aussi une branche. La partie occidentale de cette vallée du Danube avoit été presque toute envahie par des colonies Celtiques & Germaniques qui en avoient chassé les premiers habitans. Au Midi de la chaîne du mont Albius ou Scordus, étoient la Liburnie, la Dalmatie, l'Épire, la Macédoine & la Thrace, païs où nous ne voyons point que les nations Germaniques & Celtiques aient jamais pénétré, du moins pour y former des établissemens fixes.

Les montagnes qui sont au Nord du Danube, suivent une direction moins régulière que celles du Sud; cette chaîne fait plusieurs détours & jette divers bras, qui, entourant des païs étendus & fertiles, les séparent absolument les uns des autres.

Les anciens ont donné au Danube deux noms différens. Un de nos Géographes modernes croit que ce qu'on appelloit Danube, étoit la partie de ce fleuve depuis sa source jusqu'à son confluent avec la Save, & que le reste delà jusqu'à la mer noire, étoit nommé Ister. Mais, comme le remarque Cellarius, il n'y a rien de moins fixe que les bornes qui appartenoient au Danube ou à l'Ister. Les Anciens n'en conviennent point du tout. Pomponius-Méla dit que ce fleuve parcourt, sous le nom de Danube, des païs immenses, qu'ensuite changeant de nom, il devient Ister. Ptolémée fixe ce changement de nom près d'Axiopolis, ville de la basse Mœsie, proche le païs des Getes. Strabon nomme Danube la partie qui est depuis la source jusqu'aux Cataractes, & Ister tout ce qui est en bas vers les Getes jusqu'au Pont-Euxin. Pline met plus haut la séparation de ces noms. Le Danube, dit-il, coulant sous ce nom chez des nations innombrables, est appellé Ister sitôt qu'il arrose l'Illyrie. Ce passage n'est pas fort clair, car l'ancienne Illyrie n'alloit point jusqu'au Danube; & pour celle du moyen âge, Pline ne peut pas en avoir parlé. Agathemer racourcit bien davantage le Danube, car il dit: L'Ister qu'on appelle Danube jusqu'à Vienne; & Xiphilin le nomme Ister au Pont de Trajan, qui étoit dans la haute Mœsie. Dans une si grande contrariété de sentimens entre les Anciens, il y auroit de la bizarrerie à en vouloir préférer l'un à l'autre, d'autant plus qu'un même Auteur en change lui-même. Florus, parlant des Daces, dit que toutes les fois que le Danube étoit

glacé, ils faisoient des courses & ravageoient le païs voisin. Le même Historien dit au même endroit, que les Pannoniens étoient défendus par deux bois & trois fleuves, sçavoir, la Drave, la Save & l'Ister. Les Pannoniens étoient néanmoins placés plus haut que les Daces.

Les Anciens donnoient sept bouches au Danube. Ils en détachoient la plus méridionale entre Nuiodunum & Sitioteuta; & cette branche, après avoir formé une isle nommée Peuce, se jettoit dans la mer, au-dessus du promontoire nommé Pierum. On la nommoit Peuce ou *Sacrum Ostium;* la seconde embouchure étoit *Inariacium Ostium;* la troisième, *Pulchrum Ostium*, ou la belle embouchure; la quatrième, *Pseudo-stomum*, ou la fausse bouche; la cinquième, *Boreum Ostium*, ou la bouche septentrionale; la sixième, n'est point nommée dans les cartes de Ptolémée; la septième, étoit nommée *Tiagola*, à cause d'un lac de ce nom qui y déchargeoit ses eaux mêlées avec celles du Danube. A présent toutes ces embouchures se réduisent à deux, à la hauteur de 45 d.

Le Danube forme un lac nommé Carasou, qui se vuide dans la mer par un canal nommé Carahirmon. Le reste du fleuve va vers le Nord, comme pour recevoir la Moldawe & la Pruth, après quoi il étend ses eaux & forme un lac nommé Kulugheri; & entrant dans la Bessarabie, il se divise en sept branches qui se réunissent ensuite auprès de Keli. Les eaux du Danube sont bonnes à boire.

Il y a un certain endroit près de la mer Noire, où l'on pêche un petit poisson, qui est comme un thermometre vivant, qui annonce les divers changemens de tems bien plus sûrement que les thermometres artificiels. Il a la peau diversifiée de plusieurs couleurs, & deux oreilles sur la tête semblables aux oreilles des souris; sa gueule est environnée de six allonges pointues qui font une étoile, & sa queue est tachetée comme celle d'un paon. On met ce petit poisson dans une bouteille de verre pleine d'eau, avec un peu de sable au fond. Tant que l'air doit conserver sa sérénité, il demeure tranquille sur ce sable & dans cette bouteille; & quand les pluies, les vents, les grêles & les autres intempéries des saisons doivent troubler cette constitution, on le voit dans une agitation continuelle, se portant tantôt vers l'embouchure de la bouteille, tantôt vers le fond, où il remue & creuse son sable. On assure que pourvu que l'eau soit renouvellée de mois en mois, ce poisson vit plusieurs années, sans autre nourriture que celle qu'il peut tirer de cette liqueur & de l'air.

L'étendue du Danube porta les Scythes à honorer ce fleuve au-dessus de tous les autres fleuves. Les Romains ne s'en éloignerent pas non plus, & on le trouve représenté comme une divinité sur les médailles de Trajan.

Nous avons observé que les notions Géographiques d'Hérodote, sur-tout par rapport au Da-

nube, n'étoient rien moins qu'exactes. La description qu'il fait de ce fleuve en sera la preuve. Un lecteur curieux ne sera pas d'ailleurs fâché de trouver ici cette description.

» Le Danube, qui est le plus » grand de tous les fleuves que » nous connoissons, est toujours » semblable à soi, c'est-à-dire, » qu'il est égal en hiver & en été, » & il est le premier qui coule de » l'Occident dans la Scythie. Il » est le plus grand de tous, parce » que tous les autres s'y déchargent & le rendent grand comme il est. Il y a cinq fleuves qui » s'y vont rendre de la Scythie; » le premier est appellé Porata » par les Scythes, & par les » Grecs Pyreton; le second, » Tiarante; le troisième, Arare; » le quatrième, Naparis; & le » cinquième Ordisse. Le premier » dont nous avons parlé est grand, » & en coulant vers l'Orient il » mêle ses eaux avec celles du » Danube. Le Tiarante est plus » petit, & coule plus vers l'Occident. Les trois derniers, l'Arare, le Naparis & l'Ordisse, » se vont répandre par le milieu » des deux autres dans le Danube. » Tous ces fleuves naissent dans » la Scythie, & sont cause que » le Danube est si grand. Il n'en » reçoit des Agathyrses qu'un » seul, que l'on appelle Maris. » Mais, il sort trois grand fleuves du mont Hémus, l'Atlas, » l'Auras, & le Tibésis qui coulent vers le Septentrion, & se » vont perdre tout de même » dans le Danube. L'Athres, » le Noès & l'Atarnes, passant par » la Thrace & par les Crobyzes, » & le Cius, qui divise le mont » Hémus, en descendant de la » Pannonie & du mont Rhodope, » se vont aussi jetter dans ce » fleuve. Le fleuve d'Angre qui » vient d'Illyrie & qui va vers le » Septentrion, entre, après avoir » traversé la plaine Triballique, » dans un autre fleuve nommé » Bronge; le Bronge descend » dans le Danube, & ainsi le » Danube reçoit tout ensemble » ces deux grands fleuves. Outre » cela deux autres fleuves, sortant d'un païs qui est au-dessus » de la Croatie, l'un appellé Carpis, & l'autre Alpis vers le » Septentrion, viennent perdre » leur nom dans le Danube. Au » reste, ce fleuve traverse toute » l'Europe, en commençant aux » Celtes qui sont après les Cynetes les derniers peuples de l'Europe du côté du couchant; & » après avoir traversé toute l'Europe, il entre en biaizant dans » la Scythie. Enfin, le Danube » est le plus grand de tous les » fleuves, par les dépouilles pour » ainsi dire, de ceux dont je » viens de parler, & des autres » qui le vont enfler de leurs eaux. » Toutefois à les considérer tous » deux par leurs eaux, sans doute » le Nil l'emportera, parce qu'il » n'y a ni fontaine ni fleuve qui » entre dedans, & qui contribue » à le grossir. Il me semble donc » que le Danube est égal en hiver » & en été, si ce n'est qu'en hiver » il est un peu plus grand que » d'ordinaire, quoiqu'il pleuve

» fort peu en hiver dans le païs, » mais qu'il y neige de tous côtés. » Or, la neige qui est tombée en » hiver, se fond en été, & grossit le Danube en s'y répandant » de toutes parts, & non seulement la neige fondue le grossit, » mais encore les pluies qui sont » abondantes en été dans cette » contrée. Comme le Soleil attire plus d'eau en été qu'en hiver, » il en tombe aussi davantage en » été qu'en hiver dans le Danube; » & cela le rend aussi grand dans » la chaleur qu'il avoit été durant » le froid. Ainsi, toutes choses » considérées, on trouvera que » le Danube est toujours égal. Le » Danube est donc le premier des » fleuves de la Scythie. «

DANUBE, *Danubius*, (*a*) Δανούβιος. Ce fleuve a été révéré comme un Dieu par différens peuples, tels que les Scythes, les Getes, les Daces, les Thraces, &c.

Le Rhin, dit D. Bernard de Montfaucon, est signifié par un vieillard qui tient un rameau, & est appuyé sur une urne à la maniére des fleuves. Le Danube est à peu près de même dans les médailles de Trajan avec l'Inscription *DANVVIVS*. On voit le même fleuve sur la colomne Trajane, où il paroît dans les Ondes auprès d'un antre.

DANUS, *Danus*, (*b*) l'un de ceux qui oserent attaquer Persée à la cour de Céphée. Mais, Persée le perça d'un coup de fleche, qui lui passa par la bouche.

Il y a des éditions d'Ovide qui portent Clanis, au lieu de Danus.

DAOCHUS, *Daochus*, (*c*) Δαόχος, lieutenant de Philippe, pere d'Alexandre. Il avoit contribué à soumettre aux Macédoniens les habitans de la Thessalie. Il fut choisi pour être un des Ambassadeurs que Philippe envoya à Thebes, pour qu'ils s'y opposassent à tout ce que les députés des Athéniens y proposeroient.

DAONUS, ou DAOS, (*d*) *Daonus*, *Daos*, l'un des Dieux des Chaldéens. Daonus, selon Africain, règna vingt-neuf sares, & dix seulement suivant Apollodore. Abydene ne lui donne non plus que dix sares de règne. C'est ce dernier Auteur qui le nomme Daos.

DAORISES ou DAORIZES, *Daorisi*, *Daorizi*, Δαόριζοι, (*e*) peuple Dalmate. Les Daorises étoient divisés en dix-sept décuries. Ils assistoient à l'assemblée générale qui se tenoit à Narone.

DAORSÉENS, *Daorsei*, (*f*) nation Illyrienne, qui fut soumise aux Romains l'an 167 avant l'Ère Chrétienne. Elle fut déclarée non seulement libre, mais encore exempte de tout tribut.

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV, p. 282. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 188.

(*b*) Ovid. Metam. L. V. c. 5.

(*c*) Plut. T. I. p. 854. Freinsh. suppl. Q. Curt. L. I. c. 5. Demosth. Orat. de Coron. pag. 521.

(*d*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 148.

(*e*) Ptolem. L. II. c. 17. Plin. T. I. p. 178. Vell. Paterc. L. II. c. 115.

(*f*) Tit. Liv. L. XLV. c. 26.

DAPALIS, *Dapalis*, surnom qui fut donné à Jupiter, à l'occasion des grands festins qu'on faisoit en son honneur.

DAPHCA, *Daphca*, Ῥαφακά, (a) l'un des campemens des enfans d'Israël dans le désert. De Sin ils vinrent à Daphca, & de Daphca à Aluz.

DAPHIDE, *Daphidas*, (b) certain Sophiste, qui consulta l'oracle d'Apollon, pour faire de ses réponses un sujet de railleries. N'ayant point de cheval, il lui demanda s'il en pouvoit trouver un? L'oracle lui dit que oui, & que ce cheval le feroit tomber. Il revint en se moquant de l'oracle, dont il croyoit avoir trompé la science; mais, il tomba entre les mains d'Attale, roi d'Asie, dont il avoit souvent médit, & qui le fit précipiter du haut d'un rocher qu'on appelloit cheval.

DAPHITE, *Daphitas*, le même que Daphide. *Voyez* Daphide.

DAPHITE, *Daphitas*, Poëte & Grammairien, qui fut crucifié sur une montagne de Magnésie nommée Thorax, parce qu'il avoit mal parlé de quelques Princes. Ce Daphite pourroit bien être le même que Daphide le Sophiste.

DAPHNÉ, *Daphne*, Δάφνη, (c) qu'on appelle aussi Néro, lieu agréable, situé près de la ville d'Antioche, capitale de la Syrie, sur le bord de la rivière d'Oronte. Ce lieu n'étoit pas adhérant à la ville; il en étoit éloigné d'environ quarante stades. Il étoit célebre par ses belles eaux, par ses bois & par son temple, qui étoit un asyle sacré pour tous ceux qui s'y retiroient. Le grand-prêtre Onias III, craignant les entreprises de l'usurpateur Ménélaüs, s'étoit retiré par précaution dans l'asyle de Daphné. Mais, Ménélaüs ayant gagné Andronique, qui commandoit à Antioche, en l'absence du roi Épiphane, Onias fut tiré frauduleusement de l'asyle, & massacré par l'ordre d'Andronique.

Ce temple, que l'on voyoit à Daphné, étoit consacré à Apollon surnommé Daphnéen, dont la statue égaloit en grandeur celle de Jupiter Olympien. Il y avoit un autre temple consacré à Diane, sœur d'Apollon, & une fontaine qu'on nommoit la fontaine de Daphné. Ce lieu délicieux dans lequel on n'entroit point sans être accompagné de maîtresses, & qui ne sembloit être destiné qu'aux plaisirs, ne laissoit pas d'être fortifié. Il y avoit une légion Romaine pour le garder; mais, l'empereur Alexandre Sévère, s'étant apperçu que plusieurs soldats en étoient devenus lâches & efféminés, fit mourir quelques-uns de leurs officiers, pour n'avoir pas empêché ce désordre. Long-tems auparavant, Pompée le Grand, charmé de la beauté de ce lieu, avoit donné de nouvelles terres

(a) Numer. c. 33, v. 12, 13.

(b) Valer. Maxim. L. I. p. 59. Cicer. de Fato. c. 5.

(c) Tit. Liv. L. XXXIII. c. 49. Maccab. L. II. c. 4. v. 33, 34. Strab. pag. 719, 750. Numer. c. 34. v. 11. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. pag. 173. Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 385, 424. T. VI. pag. 38.

aux habitans, afin de rendre ce village plus ſpacieux & plus agréable. Le nom de Néro lui fut auſſi donné à cauſe de l'abondance de ſes eaux ; car *Ner* en Syriac ſignifie fontaine ou fleuve, & *Nero*, dans la langue Grecque moderne veut dire eau. En un mot, ce que Bayes étoit à l'égard de l'Italie, & Canope à l'égard de la ville d'Alexandrie, Daphné, fauxbourg d'Antioche, l'étoit à l'égard de la Syrie, c'eſt-à dire, des lieux de plaiſirs & de délices ; ce qui a donné lieu au proverbe, *vivre à la Daphné*, *Daphnicis moribus vivere*. Capitolin, en parlant de Marc-Antonin, dit que cet empereur vivoit délicieuſement à Antioche & à Daphné. En effet, tout conſpiroit à en faire un lieu agréable ; l'air y étoit le meilleur du monde ; le terroir, admirable de ſa nature, le devenoit encore plus par l'art, & étoit propre à fournir toute ſorte de fruits, pour ſatisfaire le goût le plus délicat. Deux choſes ſur-tout rendoient ce lieu charmant ; les arbres de haute futaye, accompagnés de mille petits bocages, & une abondance ſurprenante des meilleures eaux de la terre. Tant de commodités, qui ſe trouvoient ramaſſées dans le ſeul fauxbourg de Daphné, y attiroient une infinité de ces ſortes de gens, qui ne ſoupirent qu'après une vie aiſée & tranquille ; en ſorte que ce lieu ſembloit être le ſein même de la nature, où l'on ſembloit renaître, dès qu'on en avoit goûté l'air. C'eſt à peu près la peinture qu'en fait Procope.

Soſomène en parle ainſi : » Daphné eſt un fauxbourg d'Antioche, planté de Cyprès, & » d'autres arbres ſous leſquels toutes ſortes de fleurs croiſſent dans » la ſaiſon ; les branches des arbres y ſont ſi épaiſſes, qu'elles » y forment, je ne dirai pas une » ombre, mais comme un lambris qui n'eſt jamais percé par » les rayons du ſoleil. L'abondance & la clarté des eaux qui arroſent la terre, jointe à la pureté & à la température de l'air, » rendent ce lieu-là un des plus » agréables qu'il y ait au monde. » Les Grecs ont feint que ce fut-là que Daphné, fille du fleuve » Ladon, fut changée en un arbre de ſon nom, comme elle » s'enfuyoit d'Arcadie, pour éviter les pourſuites d'Apollon, » de qui elle étoit aimée ; qu'Apollon n'ayant pu être délivré » de ſa paſſion par ce changement, embraſſa l'arbre, & ſe » fit une couronne de ſes feuilles. » Il demeura depuis très-ſouvent » au même endroit, comme en » un lieu qu'il chériſſoit plus que » nul autre. « Soſomène ajoûte que ce lieu étoit conſacré aux plaiſirs, que chacun y vivoit dans la volupté, & que les perſonnes vertueuſes auroient eu honte d'y mettre le pied. Les Païens, pourſuit cet Hiſtorien, avoient une grande vénération pour la ſtatue d'Apollon, & pour le temple magnifique que l'on croyoit avoir été bâti par Séleucus, pere d'Antiochus, qui donna ſon nom à la ville d'Antioche. Ils croyoient qu'il ſortoit de l'eau de la fontaine de Caſtalie, qui donnoit la

connoiſſance de l'avenir, & qui produiſoit un effet ſemblable à celle de Delphes. On dit qu'Adrien n'étant que dans une fortune privée, y reçut la prédiction de ſa grandeur à venir, & qu'ayant trempé une feuille de laurier dans l'eau, il lut deſſus ce qui lui devoit arriver, & que quand il fut ſur le trône, il fit boucher la fontaine, afin que perſonne n'y pût plus puiſer la connoiſſance des choſes futures.

Ovide place la ſcene des amours d'Apollon & de Daphné dans la Theſſalie; mais, à cauſe de la reſſemblance des noms & de l'agréable ſituation, il eſt aſſez indifférent pour la vérité en quel endroit on ſuppoſe ce qui eſt également fabuleux, à quelque lieu qu'on en faſſe honneur.

On dit que ſous l'empire de Conſtance, Gallus créé Céſar l'an de J. C. 351, ayant réſolu de purger Daphné de la ſuperſtition qui y règnoit, y fit tranſporter d'Antioche le corps de ſaint Babylas, qui avoit été évêque de cette ville, & qui y avoit ſouffert le martyre cent ans auparavant, ſous l'empereur Décius; & que depuis la préſence de ce Saint, comme il s'y étoit bien attendu, le démon avoit entièrement ceſſé d'y rendre ſes oracles. Mais, Julien voulant faire la guerre aux Perſes, quelque tems après, vint à Daphné pour conſulter l'oracle ſur cette guerre. Après lui avoir ſacrifié un grand nombre de victimes, l'oracle ne répondit autre choſe, ſinon que la préſence de Babylas lui fermoit la bouche. L'Empereur fort en colère, ordonna aux Chrétiens de tranſporter dans un autre lieu le corps du ſaint Évêque; mais, la nuit ſuivante, la foudre tomba ſur le temple d'Apollon, réduiſit en cendres l'autel & la ſtatue du faux dieu, & ruina preſque tout l'édifice. L'empereur Zénon fit depuis bâtir à Daphné les égliſes de ſaint Michel & de ſaint Euphémie.

Le bois de Daphné eſt nommé *Daphnenſis Lucus* par Sex. Rufus, *ſacra tempe Daphnes* par Denys le Périégete.

DAPHNÉ, *Daphne*, Δάφνη. (*a*) Joſephe parle d'une fontaine de Daphné, qui augmente les eaux du Jourdain. Saint Jérôme & le Chaldéen liſent auſſi la fontaine de Daphné, où l'Hébreu porte ſimplement la fontaine, de cette ſorte: *Depuis le village d'Hénan, juſqu'à Séphama. De Séphama, ils deſcendirent à Rebla, vis-à-vis la fontaine de Daphné*; l'Hébreu *vis-à-vis la fontaine*.

Il y a aſſez d'apparence que ſaint Jérôme & les interpretes Chaldéens avoient en vue la fontaine de Daphné, près d'Antioche. Mais, ils pouvoient auſſi avoir en vue la fontaine de Daphné, voiſine du lac Séméchon, de laquelle Joſephe fait mention. Il faut pourtant convenir que le texte de Joſephe renferme quelque difficulté. Il dit que le lac Séméchon a trente ſtades de large, & ſoixan-

(*a*) Joſeph. de Bell. Judaïc. p. 863.

te de long ; & que ses marais s'étendent jusqu'aux campagnes de Daphné, qui sont si délicieuses, sur-tout par leurs belles eaux, qui grossissent le petit Jourdain, & qui le conduisent dans le grand Jourdain, au-dessus du temple du veau d'or. On sçait que le temple du veau d'or étoit à Dan. Ainsi, il y a assez d'apparence qu'au lieu *des campagnes de Daphné*, il faut lire, *les campagnes de Dan*.

Le P. Bonfrérius, dans sa carte de la Terre-Sainte, marque cette fontaine dans la tribu de Nephthali, & lui donne un cours à peu près parallele à celui du Jourdain ; il place Rebla entre deux, & fait entrer ce ruisseau dans le lac de Saméchon ou Séméchon, entre Rebla & Asor. Sanson en marque la source un peu différemment dans sa carte de la Terre-Sainte ; mais l'un & l'autre reconnoît cette fontaine. M. Reland l'exclut de la sienne.

DAPHNÉ, *Daphne*, Δάφνη, forteresse bâtie dans la Thrace, sur les bords du Danube, du tems de Constantin qui lui donna son nom ; car, on la trouve nommée *Constantiniana Daphne* sur les médailles de ce Prince. Il y avoit des troupes pour la garder, qu'on appelloit les Daphnenses de Constantin, & les Daphnenses Balistaires, ainsi qu'on l'apprend de la notice des dignités de l'Empire. Procope place cette forteresse au-delà du Danube sur son bord septentrional; mais, Ammien Marcellin la place en-deçà du même fleuve. Ortélius qui ne connoissoit pas ce lieu, s'étoit imaginé que c'étoit du fauxbourg de Daphné qu'il étoit fait mention sur les médailles, & beaucoup de gens l'avoient suivi.

Ce fort ayant été démoli par les Barbares, Justinien le fit réparer.

DAPHNÉ, *Daphne*, Δάφνη, (*a*) ville de la basse Égypte, sur une branche du Nil, à seize milles de Péluse, sur la route de Memphis. Antonin la nomme Daphnus. Hérodote en parle, & l'appelle *Daphnæ Pelusiæ*.

DAPHNÉ, *Daphne*, Δάφνη, (*b*) fort de l'Asie mineure dans la Lycie. Berkelius remarque que ce pourroit bien être la Daphnus que Pline met au nombre des villes qui ne subsistoient déjà plus de son tems.

DAPHNÉ, *Daphne*, Δάφνη, bain de Sicile, aux environs de Syracuse, selon Cédrene & l'histoire mêlée, cités par Ortélius.

DAPHNÉ [le port de], *Daphnes portus*. C'étoit un port du canal de Constantinople, à quatre-vingts stades de cette ville, & à quarante du Pont-Euxin, selon Arrien, dans son périple du Pont-Euxin. Étienne de Byzance dit que ce port étoit à la droite de ceux qui entroient dans la mer noire. Le même semble le distinguer d'un fauxbourg aussi nommé Daphné qu'on appelloit encore *Sergium*. M. Corneille dit que c'est l'ancien nom de Lamia, port du détroit de Constantinople.

(*a*) Herod. L. II. c. 30.

(*b*) Plin. T. I. p. 279.

DAPHNÉ, *Daphné*, Δάφνη, (*a*) nymphe, fille du fleuve Pénée, ou selon d'autres du fleuve de Ladon. Apollon eut beau lui étaler toutes ses perfections, elle fut sourde à sa voix. En punition de ce refus, elle fut changée en laurier; & cela dans le moment qu'elle fuyoit les poursuites de son amant.

Pour expliquer cette fable, on peut dire que quelque Prince du nombre de ceux à qui l'amour des Belles Lettres fit donner le nom d'Apollon, étant devenu amoureux de Daphné, fille de Pénée, roi de Thessalie, & la poursuivant un jour, cette jeune Princesse périt sur le bord d'un fleuve, aux yeux de son amant. Quelques lauriers qui pousserent en cet endroit, donnerent lieu à la métamorphose; ou plutôt l'étymologie du nom de Daphné, qui en Grec veut dire un laurier, fit publier cette fable. Si nous en croyons Lylio-Géraldi, Daphné a été ainsi nommée de Δαφνεῶ, *voco*, parce que le laurier fait du bruit en brûlant, *crepitat*, & comme cet arbre étoit consacré à Apollon, de-là est venue, selon cet Auteur, la fable des amours d'Apollon & de Daphné.

Cependant, Pausanias explique autrement cette aventure; il dit que Leucippus, fils d'Œnomaüs, roi de Pise, celui-là même qui donna sa fille unique Hippodamie à Pélops, étant amoureux de Daphné, se déguisa en fille pour l'accompagner à la chasse, qu'elle aimoit fort, & se consacra à Diane, selon la coûtume de ce temslà. Les soins & les assiduités qu'il eut pour sa maîtresse, lui acquirent bientôt son amitié & sa confiance; mais Apollon son rival, ayant découvert cette intrigue, redoubla un jour la chaleur du soleil; Daphné & ses compagnes ayant voulu se baigner, on voulut obliger Leucippus à imiter leur exemple, & celui-ci s'en étant excusé sur divers prétextes, elles voulurent le déshabiller, & alors Leucippus ayant déclaré ce qu'il étoit, elles le tuerent à coups de fleche. Pausanias mêle, comme on voit, quelque chose de fabuleux dans cet évènement; mais, comme il est sûr d'ailleurs qu'Œnomaüs avoit un fils nommé Leucippus, qui périt dans sa jeunesse, à peu près comme il le raconte; pour rectifier sa narration, il suffit de dire qu'un jour qu'il faisoit fort chaud, ces filles ayant obligé ce jeune homme à se baigner, elles découvrirent son déguisement & le punirent de son insolence.

Les habitans d'Antioche prétendoient que l'aventure de Daphné & d'Apollon étoit arrivée dans le fauxbourg de leur ville, qui porta depuis le nom de Daphné. Saint Jean Chrisostôme décrit, d'après Libanus, une belle statue d'Apollon, qui étoit dans ce fauxbourg. Ce dieu tenoit sa lyre d'une main, & de l'autre une patere, avec laquelle il paroissoit

(*a*) Pauf. pag. 486. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 133. T. IV. p. 171. *& suiv.*

faire des libations à la terre qui avoit englouti sa maîtresse.

DAPHNÉ, *Daphne*, Δάφνη, (*a*) fille du devin Tirésias, fut la première prophéteſſe de Delphes. Pauſanias nous apprend qu'elle étoit une des nymphes du mont Parnaſſe, & que ce fut la Terre elle-même qui l'établit pour rendre ſes oracles ; c'eſt-à-dire, qu'on l'élut en conſéquence d'un ordre de la Terre, qu'on avoit ſans doute conſulté ſur un choix ſi important.

Selon Diodore de Sicile, Daphné fut conſacrée à Delphes par les Épigones, comme les prémices de leurs dépouilles. Elle n'étoit pas moins ſçavante que ſon pere dans l'art de la divination, & elle y fit de tres-grands progrès, après qu'elle eut été tranſportée à Delphes. Comme elle étoit douée d'un eſprit merveilleux, elle écrivit un grand nombre d'oracles de pluſieurs manières différentes les unes des autres. On dit qu'Homère s'eſt approprié pluſieurs vers de Daphné, & qu'il s'en eſt ſervi pour l'ornement de ſes poëmes. Comme cette fille étoit ſouvent épriſe d'une fureur divine en rendant ſes réponſes, on lui donna le nom de Sibylle, qui dans la langue du païs ſignifioit enthouſiaſte.

DAPHNÉEN, *Daphnæus*, (*b*) ſurnom d'Apollon. Ce dieu fut ainſi ſurnommé de Daphné, fauxbourg d'Antioche, où il étoit particulièrement honoré; ou bien de ſes amours avec Daphné.

DAPHNÉPHORIES, *Daphnephoria*, Δαφνηφόρια, autrement Daphnophories. *Voyez* Daphnophories.

DAPHNIS, *Daphnis*, Δάφνις, (*c*) berger célebre, fut ſans contredit le plus illuſtre & le plus renommé des anciens poëtes de la Sicile, où il prit naiſſance. On lui attribuoit l'invention de l'Idylle Paſtorale, & tous les poëtes Bucoliques l'honoroient comme leur chef & comme leur héros. Les aventures de ſa vie leur fourniſſoient une riche matière pour leurs chanſons ; & tous s'étoient fait un devoir indiſpenſable de célébrer ou ſa gloire ou ſes malheurs. C'étoit même un uſage ſi établi, que l'on déſignoit quelquefois les poëtes Bucoliques par le ſeul nom de faiſeurs de chanſons ſur Daphnis.

Selon Diodore de Sicile, Daphnis naquit dans un bocage conſacré aux muſes, & ſitué au milieu des monts Héréens, dans un vallon enchanté, tout planté d'arbres, & qui étoit le plus beau canton de toute la Sicile. S'il faut s'en rapporter à la plûpart des traditions, Daphnis paſſoit pour le fils de Mercure; ſuivant quelques autres, il n'étoit que ſon favori. Théocrite paroît avoir été de ce

(*a*) Pauſ. p. 617. Diod. Sicul. p. 187. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. III. p. 174.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. p. 207.

(*c*) Diod. Sicul. pag. 196, 197. Ovid. Metam. L. IV. v. 275. *& ſeq.* Virg. Eclog. 2. *& ſeq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VIII. pag. 21. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 91. *& ſuiv.* Tom. VI. pag. 459. *& ſuiv.*

dernier ſentiment ; car, lorſque Mercure, dans ſa première Idylle, vient auprès de Daphnis mourant, pour le conſoler, il ne lui dit rien qui faſſe juger qu'il fût ſon pere ; il ne lui parle au contraire que comme un dieu qui l'aimoit, & qui compatiſſoit au malheureux état où l'amour l'avoit réduit. La mere de Daphnis, ſuivant l'opinion la plus générale, étoit une nymphe ; & cette nymphe, ſuivant quelques Anciens, étoit une fille de Roi, qui eut le malheur d'être trop ſenſible au mérite d'un amant dont l'hiſtoire n'a pas conſervé le nom, & qui s'engagea avec lui dans un commerce de galanterie, dont les ſuites la jetterent dans un extrême embarras. Elle avoit tout à craindre de la colère de ſon pere, & n'imaginoit point d'excuſes qu'elle crût capables de l'appaiſer. Eût-elle mis ſa faute ſur le compte d'un dieu ? L'eût-elle attribuée au miracle d'une pluie d'or ? Ces menſonges étoient uſés, & ne perſuadoient plus perſonne. Le parti qui lui parut le plus ſûr, fut de cacher avec ſoin l'état où elle étoit, & de faire expoſer l'enfant qui naîtroit. Il fut porté dans un bocage planté de lauriers, où les nymphes prirent ſoin de l'élever. Ce fut apparemment dans ce bocage des monts Hérées dont nous avons parlé. Des paſteurs, en ſe promenant, rencontrerent l'enfant par hazard ; ils furent bien ſurpris lorſqu'en approchant du coffret où il étoit enfermé, ils le trouverent tout plein de rayons de miel, que des abeilles y avoient dépoſé, & dont elles avoient nourri le jeune Daphnis. Cette merveille, jointe au préſage des lauriers qui l'environnoient, ſembloit leur annoncer par avance les puiſſantes faveurs dont Apollon & les Muſes devoient toujours l'honorer. Ils lui donnerent le nom de Daphnis à cauſe des lauriers appellés en Grec Δάφναι, au milieu deſquels il avoit été expoſé.

Daphnis n'eſt pas le ſeul poëte à qui les Anciens ont donné des abeilles pour nourrices ; mais, ils n'ont fait cet honneur qu'aux grands Poëtes, & par-là nous pouvons juger de l'eſtime qu'ils faiſoient du mérite de Daphnis. Les nymphes, comme nous l'avons dit, prirent ſoin de l'élever & de le nourrir dans ſes premières années ; c'eſt-à-dire, qu'il fut élevé & nourri avec une attention particulière ; & cette première éducation ſervit non ſeulement à lui former le corps, dont la beauté paſſoit tout ce qu'on peut s'imaginer, mais elle prépara ſon ame aux grandes inſtructions que Pan & les Muſes devoient lui donner dans la ſuite. A peine fut-il hors de l'enfance, que Pan ſe chargea de ſa conduite ; il lui apprit à chanter & à jouer de la flûte ; les Muſes acheverent de le former, & lui donnerent le goût du chant & de la poëſie. L'affection des Muſes pour Daphnis avoit donné lieu à un proverbe, dont les bergers faiſoient uſage, lorſqu'ils vouloient exagérer leur habileté à chanter. Les Muſes, dit un berger dans Théocrite, m'aiment plus qu'elles n'ont aimé Daphnis ; c'é-

toit pousser l'hyperbole au-delà de toutes ses bornes.

L'invention du poëme pastoral fut le fruit des instructions de Pan & des Muses, ou, pour mieux dire, fut le fruit du génie que Daphnis avoit reçu en naissant, & de la bonne éducation qu'on lui avoit donnée. Daphnis, dit Diodore de Sicile, par l'effet d'un génie extraordinaire, inventa le poëme & le chant bucolique, dans la forme où il s'est maintenu constamment jusqu'à ce tems-ci dans la Sicile. Ce passage est considérable, en ce qu'il peut fixer nos idées sur l'origine de l'Idylle, telle que nous la voyons dans Théocrite, & dans les Poëtes qui l'ont imité. On s'est donné bien de la peine pour trouver l'origine de la poësie pastorale en général; plusieurs peuples se la disputent entr'eux, & toutes les recherches qu'on peut faire sur ce sujet, n'aboutissent qu'à nous persuader que de tout tems les bergers, pour occuper le loisir dont ils jouissoient, se sont amusés à chanter, sans qu'on puisse dire en quel tems précisément, & en quel païs ils ont commencé.

Pour cultiver avec succès la musique & la poësie, il faut être dans une situation qui laisse à l'esprit toute sa liberté. Daphnis, qui avoit été élevé à la campagne parmi les troupeaux, se porta sans peine à embrasser la profession de berger, comme la plus tranquille, la plus débarrassée de soins, & la plus convenable à son inclination. On distinguoit dans la Sicile trois espèces de bergers différens entre eux dans les mœurs, dans les sentimens & dans les richesses. La première espèce & la plus honorable étoit celle des pâtres de bœufs; la seconde, celle des pasteurs de brebis; & enfin celle des chevriers. Daphnis étoit un berger de la première espèce; tous les Écrivains Grecs, sans exception, lui donnent le nom de Βουκόλος par excellence. Il avoit un nombreux troupeau de bœufs & de génisses; il s'étoit appliqué de bonne heure à connoître tout ce qui concernoit le soin de cette sorte de bétail, & la beauté de son troupeau a fait dire que ses bœufs & ses génisses étoient freres & sœurs du soleil.

On s'imagine assez sur quoi rouloient principalement les chansons de Daphnis. Dans les prairies & dans les forêts où il passoit les journées entières au milieu de ses troupeaux, tantôt seul, tantôt dans la société des autres bergers, le chant des oiseaux, les douces haleines des zéphyrs, le murmure des ruisseaux, les vallons, les bois, les montagnes, les divinités champêtres qu'il voyoit poëtiquement, enfin tout ce que la campagne présente à la vue d'objets gracieux, lui remplissoit l'imagination des idées les plus douces & les plus riantes, & lui fournissoit sans cesse d'agréables matières pour ses poësies. Cependant, il ne s'étoit pas absolumenr borné au soin de son troupeau, ni aux paisibles amusemens de l'esprit; il y joignoit souvent les exercices du corps, & entr'autres celui de la chasse, pour laquelle il avoit beaucoup de

passion. Il s'y étoit rendu très-habile ; & l'Histoire fait mention de cinq chiens excellens qu'il avoit dressés lui-même, & qui lui furent si attachés, qu'ils ne purent lui survivre. A peine eut-il les yeux fermés, qu'ils cesserent de prendre aucune sorte de nourriture, & pousserent jusqu'à leur mort des cris & des heurlemens affreux. Un si bel exemple de fidélité méritoit que leurs noms fussent transmis à la postérité ; & nous avons l'obligation à Élien de nous les avoir conservés. Il les appelle Sanus, Podargus, Lampas, Alcimus & Théon. Ces noms traduits en notre langue signifient le flatteur, le rapide, l'éclair, le robuste & le coureur.

Ce talent de Daphnis pour la chasse lui avoit procuré une grande liaison avec Diane ; elle ne faisoit presque point de partie où elle ne l'appellât, & dans ses heures de délassement, elle prenoit beaucoup de plaisir à l'entendre chanter ou jouer de sa musette. Daphnis travailla de tout son pouvoir à se rendre digne des faveurs de cette Déesse, par son zèle, par son assiduité, & par le soin qu'il avoit de l'amuser par des chansons nouvelles, où sans doute il n'épargnoit pas ses louanges.

Toute cette fable, réduite à sa juste valeur, signifie seulement que Daphnis étoit grand chasseur, & en même tems grand Poëte. Diane étoit la Déesse tutélaire des chasseurs ; & Daphnis, pour se la rendre favorable, l'invoquoit souvent par des cantiques de louanges en son honneur. L'ambition d'imiter cette Déesse dans sa conduite aussi-bien que dans ses exercices, lui avoit inspiré l'amour de la solitude ; & ce goût de solitude avoit pu faire croire qu'il vivoit en effet dans la société de Diane & de ses nymphes. Une autre raison qui l'avoit porté à vivre dans la retraite, c'est que sa jeunesse ; son mérite & sa beauté avoient fait de vives impressions sur un grand nombre de femmes, & que Daphnis n'avoit encore rien senti pour elles. Afin de se délivrer de leurs importunités, il s'alla cacher dans les solitudes du mont Etna, sur les bords de l'Acis, petite rivière qui se jette dans la mer de Sicile. Il passoit dans sa retraite les années avec son troupeau, ses chiens & sa musette ; & il y vivoit heureux, parce qu'il ne connoissoit point encore l'amour, qui depuis fut la cause de tous ses malheurs, & même de sa mort. On ne sçait combien dura le premier séjour de Daphnis au mont Etna ; mais, il paroît qu'il s'y retira plus d'une fois, & que ce lieu qu'il avoit choisi d'abord comme un asyle où il pourroit vivre dans un plein repos, fut depuis le témoin de ses peines & de ses inquiétudes. Théocrite, dans sa première idylle, demande aux nymphes pourquoi on ne les vit point dans le tems que Daphnis étoit en proie à sa langueur. Vous ne parûtes, leur dit-il, ni sur les bords de l'Anapus, ni sur le mont Etna, ni sur les rives de l'Acis. Ainsi, nous pouvons placer dans toute cette partie de la Sicile qui s'étend depuis le païs de Syracuse jusqu'au mont Etna,

le véritable théatre des malheureuses aventures de Daphnis.

On convient assez communément que Daphnis se maria fort jeune ; il épousa une femme que Théocrite, par le privilege de la poësie, a transformée en une nymphe Naïade. Le poëte Sosithée l'appelle Thalie ; Timée, dans son histoire Sicilienne, lui donne le nom d'Echenaïs, & Servius celui de Nomie. Cette nymphe, touchée comme plusieurs autres du mérite & de la beauté de Daphnis, étoit parvenue à le rendre sensible, & l'avoit fait consentir à l'épouser ; mais, la crainte qu'elle eut que ses rivales ne lui enlevassent un jour son époux, lui fit prendre des précautions pour le lier de façon qu'il ne pût jamais se dégager. Elle exigea de lui les sermens les plus inviolables, & lui fit entendre qu'il étoit condamné par le destin à perdre la vue s'il les violoit. Daphnis, qui aimoit pour la première fois, & qui se croyoit capable de la plus exacte fidélité, se soumit sans balancer à cette punition ; il résista en effet avec beaucoup de courage à toutes les épreuves où l'on mit sa constance & sa vertu, jusques-là qu'une Princesse, fille de Roi, qui le rencontra un jour qu'il avoit mené ses troupeaux proche de son château, employa inutilement les prieres, les larmes, & tous les autres secrets dont les femmes se servent si habilement pour réussir dans leur desseins. Daphnis étoit inflexible, & ses refus irritoient de plus en plus la passion de la Princesse, dont la dernière ressource fut de l'enivrer, & de lui faire perdre avec l'usage de la raison, le souvenir de ses sermens. Si nous en croyons la plûpart des Auteurs, cette infidélité, toute involontaire qu'elle étoit, fut suivie sur le champ de la punition dont il avoit été menacé. Suivant quelques traditions, d'autres infidélités, qui furent volontaires, lui attirerent justement la peine à laquelle il s'étoit soumis. On fait mention entr'autres d'une nymphe appellée Chiméra, pour laquelle il avoit soupiré long-tems, & dont il avoit souffert beaucoup de rigueurs. Cette nymphe est probablement la même que celle à qui Théocrite dans sa VII.e Idylle, donne le nom de Xénée ; & c'est peut-être à cette même nymphe qu'Ovide dit que Daphnis donna toutes les marques d'une véritable passion.

Cependant, la nymphe à qui Daphnis s'étoit engagé par tant de sermens, n'étoit pas d'humeur à supporter tranquillement tous ces outrages. Elle cherche de tous côtés son époux, dans la résolution de se venger de sa perfidie ; elle le rencontre enfin, & dans le premier transport de sa jalouse fureur, elle se jette sur lui & lui arrache les yeux. On ajoûte que Daphnis implora le secours de Mercure son pere, contre la cruauté de sa femme ; que ce Dieu l'enleva dans le ciel, & fit sortir du lieu d'où il l'avoit enlevé, une fontaine qui depuis porta le nom de Daphnis, & qui devint célebre par les sacrifices que les peuples de la Sicile y faisoient tous les ans. D'autres di-

ſent que la nymphe, après lui avoir arraché les yeux, le transforma en un rocher. Pour la preuve de ce fait, on montroit dans la Sicile, proche de la ville de Céphalédium, un rocher qui avoit la figure d'un homme. Cette métamorphoſe étoit ſi connue & ſi triviale, qu'Ovide ne daigne pas en donner le détail; & cette fable avoit été bâtie ſur une tradition hiſtorique, qui portoit que Daphnis déſeſpéré de la perte de ſa vue, après avoir erré quelque tems de contrée en contrée, s'étoit enfin précipité du haut d'un rocher, pour terminer tout d'un coup ſa miſere & ſes ennuis.

Il ne ſera pas inutile d'examiner ici, pour quoi Ovide a donné à Daphnis l'épithete d'*Idæi*. Daphnis étoit né dans la Sicile, où il n'y a point de mont Ida. Quelques Grammairiens prétendent qu'on donnoit le nom d'Ida à toutes les hautes montagnes. Auroit-on appellé Daphnis I*dæus*, parce qu'il avoit paſſé la plus grande partie de ſa vie ſur les montagnes? Ou bien, lui auroit-on donné ce ſurnom à cauſe du ſéjour qu'il avoit fait en Phrygie, où il avoit ſuivi une maîtreſſe qu'on lui avoit enlevée? Quoi qu'il en ſoit, nous ne ſçavons ſi Daphnis reſta dans la Phrygie, ou s'il revint mourir dans ſa patrie. Cependant, l'hiſtoire de ce voyage eſt ancienne. Il paroît qu'elle avoit été la matière d'une tragédie de l'ancien poëte Soſibius.

On apperçoit dans tout ce que l'on vient de dire, une grande diverſité de traditions ſur les amours de Daphnis. Il en reſte une dernière par laquelle nous finirons; & c'eſt celle que Théocrite à ſuivie.

Daphnis, ſelon ce Poëte, avoit été dans ſes premières années, un grand exemple de ſageſſe & de retenue. Les pâtres de bœufs, par leur caractère, étoient plus modérés dans leurs paſſions que les autres bergers; mais, Daphnis avoit porté ce caractère juſqu'à marquer en toute occaſion beaucoup de mépris & d'averſion pour l'amour, & même juſqu'à ſe vanter qu'il ſçauroit triompher de la puiſſance de Vénus. Sa témérité fut bientôt punie. Vénus le fit paſſer en un moment, de cette ſageſſe dont il tiroit trop de vanité, aux plus grands emportemens de l'amour. La beauté d'une nymphe Naïade, dont il étoit aimé, ne fut point capable de le retenir; c'eſt en vain qu'il tente tous les moyens poſſibles pour rappeller ſa raiſon égarée; il n'eſt plus le maître de réſiſter à une force ſupérieure qui le pouſſe & le précipite. Il ſe livre avec fureur à tous les objets qui ſe préſentent à ſes yeux, & ne peut ſe fixer à aucun. Cependant, le déſordre & l'agitation continuelle de ſon eſprit le conſumerent peu à peu, & le jetterent inſenſiblement dans une langueur dont aucun remede ne put le guérir, & qui cauſa enfin ſa mort à la fleur de ſon âge.

Cette dernière tradition ne parle point de l'aveuglement de Daphnis, ſi ce n'eſt d'un aveuglement métaphorique, qui eſt peut-être le ſeul que Daphnis ait ſouf-

fert. La fiction de Théocrite sur les bravades que Daphnis fait à Vénus, & sur la vengeance de cette Déesse, peut avoir été fondée sur ce qu'en effet Daphnis, après avoir tenu dans sa jeunesse une conduite sage & réglée, se seroit abandonné dans la suite par la violence de son tempérament, à une débauche excessive.

DAPHNOMANTIE, *Daphnomantia*, sorte de divination, qui se faisoit par le moyen du laurier, & qu'on nommoit ainsi parce que les Poëtes feignoient que la nymphe Daphné, en se dérobant aux poursuites d'Apollon, avoit été changée en laurier.

On pratiquoit la Daphnomantie de deux manières; 1.° En jettant dans le feu une branche de laurier; si en brûlant elle pétilloit & faisoit un certain bruit, on en tiroit un heureux présage. C'étoit au contraire un mauvais signe quand elle brûloit tout simplement & sans produire aucun son, comme dit Properce:

Si tacet extincto laurus adusta foco.

L'autre manière étoit de mâcher des feuilles de laurier, qui inspiroit, disoit-on, le don de prophétie; aussi les Pythies, les Sibylles & les Prêtres d'Apollon, n'omettoient-ils jamais cette cérémonie; ce qui faisoit regarder le laurier comme le symbole caractéristique de la divination.

DAPHNOPHORE, *Daphnophorus*, Δαφνοφόρος, terme qui signifie proprement porte-laurier. On donnoit ce nom au jeune homme qui portoit le laurier à la fête des Daphnophories. *Voyez* Daphnophories.

DAPHNOPHORIES, (a) *Daphnophoria*, Δαφνοφόρια, fête des Grecs, célébrée tous les neuf ans en Béotie, à l'honneur d'Apollon Isménien, & décrite fort exactement par Proclus, dans sa Chrestomathie. Voici quelle en fut l'occasion. Les Eoliens qui habitoient Arne & les lieux circonvoisins, en étant sortis pour obéir à un oracle, vinrent ravager le territoire de Thebes, qu'assiégeoient alors les Pélasges. Les deux armées se trouvant en même tems dans l'obligation de chomer une fête d'Apollon, il y eut suspension d'armes, pendant laquelle les uns couperent des lauriers sur l'Hélicon, les autres sur les bords du fleuve Mélas, & en firent au Dieu une offrande. D'un autre côté Polématas, chef des Béotiens, vit en songe un jeune garçon, qui lui faisoit présent d'une armure complette, avec ordre de consacrer tous les neuf ans des lauriers au même Dieu; & trois jours après ce songe, ce Général défit les ennemis. Il eut soin de célébrer la fête ordonnée; & la coûtume s'en est depuis conservée religieusement. Voici, dit Proclus, en quoi cela consiste.

On prend le bois d'un olivier, on le couronne de lauriers & de

(a) Pauf. pag. 557. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 528. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 214. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XIII. p. 261, 262.

diverses fleurs, & on met par-dessus une sphere de cuivre, à laquelle on en suspend d'autres plus petites. Le milieu de ce bois est environné de couronnes de pourpre, moindres que celles qui en ornent le sommet; & le bas est enveloppé d'une étoffe à franges, de couleur de safran. La sphere supérieure désigne le Soleil, qui est Apollon; la seconde représente la Lune, & les plus petites figurent les autres planetes & les étoiles. Les couronnes, qui sont au nombre de trois cens soixante-cinq, offrent une image de la révolution annuelle. Un jeune garçon, ayant pere & mere, mene la marche; & son plus proche parent porte devant lui l'olivier couronné, qu'on appelle *Kopo*, Κωπώ. Le jeune garçon le suit, le laurier à la main, les cheveux épars, la couronne d'or sur la tête, vêtu d'une robe brillante, qui lui descend jusqu'aux pieds, & ayant pour chaussure celle qui doit son nom à Iphicrate. Il est suivi d'un chœur de jeunes filles, portant des branches de laurier, chantant des hymnes en équipage de suppliantes; & la procession se termine au temple d'Apollon Isménien.

DAQS. *Voyez* Aqs [d'].

DARA, *Dara*, Δάρα, (*a*) ville qui fut bâtie par Arsace, sur la montagne de Zapaorténon. Cette place étoit si heureusement située, que l'on ne pouvoit rien voir ni de mieux fortifié, ni de plus embelli par la nature. Car, des roches escarpées l'environnoient de telle sorte, qu'elle se défendoit par sa seule assiette, sans avoir besoin du secours des hommes; & les pleines qu'elle commandoit, étoient si fertiles, qu'elles lui fournissoient toutes les choses nécessaires à son entretien. Ajoûtez à tout cela l'agrément de plusieurs fontaines, dont les eaux toujours coulantes, l'arrosoient incessamment, & le voisinage des bois qui servoient & à l'ornement du lieu, & au plaisir de la chasse.

DARA, *Dara*, Δάρα, (*b*) fleuve de la Carmanie, selon Ptolémée. Pline le nomme Daras. Il tombe dans le golfe Persique, vers la partie occidentale de l'isle de Queizomo.

DARA, *Dara*, Δαρὰδ, (*c*) le dernier des fils de Zara, étoit de la tribu de Juda.

DARABITTA, *Darabitta*, Δαράβιττα, nom d'une ville, la même que Dabéreth. *Voyez* Dabéreth.

DARADAX, *Daradax*, (*d*) Δάραδαξ, fleuve de Syrie, selon Xénophon. Cet Auteur dit que la largeur du Daradax à sa source, étoit d'un plethre, c'est-à-dire, d'environ cent pieds. C'est-là qu'étoit le palais de Bélésis, qui avoit commandé à toute la Syrie. On y voyoit aussi un grand & beau jardin, où se trouvoit tout ce que l'on pouvoit souhaiter dans chaque saison de l'année. Cyrus détruisit ce jardin & brûla le palais.

DARCNOMIM, *Darcnomim*,

(*a*) Just. L. XLI. c. 5.
(*b*) Ptolem. L. VI. c. 8. Plin. T. I. pag. 329.
(*c*) Paral. L. I. c. 2. v. 6.
(*d*) Xenoph. p. 254.

(*a*) terme qui se trouve dans l'Hébreu du premier & du second livre d'Esdras, & il y est ordinairement traduit par *dragmas*, des dragmes. Or la dragme est une monnoie des Grecs, qui selon D. Calmet, vaut huit sols & un denier. Saint Jérôme le rend par *solidos*, des sols d'or; & les Septante, au même endroit, par des mines d'or. Dans le second livre d'Esdras, Saint Jerôme le traduit toujours par dragmas; & les septante, au même endroit, par des pièces d'or. D. Calmet croit avec M. le Pelletier de Rouen, que les Darcnomim sont la même monnoie que les Adarcnomim, & que les uns & les autres signifient des Dariques.

DARCON, *Darcon*, Δορκὼν, (*b*) Juif, dont les enfans revinrent de la captivité de Babylone.

DARD, *Jaculum*, épieu armé par un bout d'une pointe de fer, & propre à se lancer à la main.

Ce mot vient de *Dardus*, qui se trouve dans quelques Auteurs Latins. D'autres croient qu'il vient du mot *arc*, auquel on joint l'article *de* sans apostrophe. Borel le dérive du Grec ἄρδος. M. Huet remarque que le mot *Dard* se trouve dans la langue de Galles dans la même signification.

DARDANÉENS, *Dardanei*, Δαρδάνεοι, (*c*) peuples d'Assyrie, qui habitoient aux environs du fleuve Cynde, selon Hérodote. Mais, les commentateurs de cet Historien lisent Darnéens, au lieu de Dardanéens.

DARDANIE, *Dardania*, (*d*) Δαρδανία, contrée de l'Asie mineure, où l'on voyoit la ville de Dardanie, ainsi nommée de Dardanus qui en fut le fondateur. Strabon remarque qu'Homère appelle les habitans de cette contrée, tantôt Dardaniens, *Dardanii*, tantôt Dardanes, *Dardani*. La Dardanie s'étendoit d'un côté le long de l'Hellespont, & de l'autre le long du mont Ida, vers les sources du Granique, à peu près depuis le territoire d'Ilium jusqu'à celui d'Abyde. Ce païs avoit obéi à Énée. Il étoit au Nord de la Troade, & fit depuis partie de la Mysie mineure.

DARDANIE, *Dardania*, (*e*) Δαρδανία, contrée d'Europe, qui, selon les cartes de M. d'Anville, étoit bornée au Nord par la Mœsie, au Couchant par l'Illyrie, au Midi par la Péonie, & à l'Orient par le païs des Triballes.

Pline met le païs des Dardaniens dans la Mœsie; & Ptolémée le met dans la Mœsie supérieure. Ce dernier y place quatre villes,

(*a*) Parat. L. I. c. 29. v. 7. Esdr. L. I. c. 2. v. 69. c. 8. v. 27. L. II. c. 7. v. 70. & *seq*.

(*b*) Esdr. L. II. c. 7. v. 58.

(*c*) Herod. L. I. c. 189.

(*d*) Strab. pag. 592, 593, 596, 606. Homer. Iliad. L. II. v. 891. L. XV. v. 425. L. XX. v. 215, 216.

(*e*) Diod. Sicul. p. 223. Strab. pag. 313, 315, 316. Just. L. VIII. c. 6. L. XXIV. c. 4. L. XXVIII. c. 3. L. XXIX. c. 1, 4. Tit. Liv. L. XXVI. c. 25. L. XXVII. c. 32. L. XXVIII. c. 8. L. XL. c. 57. L. XLI. c. 19. Plin. T. I. p. 180, 188, 200. Ptolem. L. III. c. 9. Crév. Hist. Rom. Tom. IV. p. 513. & *suiv*. Hist. des Emp. Tom. VI. p. 4.

Néſus, Arrhibantium, Ulpianum & Scupi.

Ces Dardaniens, ſelon Diodore de Sicile, étoient une colonie de ceux de l'Aſie mineure. Ils ſont repréſentés dans quelques Auteurs, comme une nation prévenue d'une haine immortelle contre les Macédoniens. Ce portrait n'eſt point exagéré, s'il en faut juger par ce que l'Hiſtoire nous apprend d'ailleurs des Dardaniens.

Philippe, pere d'Alexandre le Grand, ayant marché contr'eux, employa la ruſe pour les vaincre; & ce moyen lui réuſſit. Ptolémée, l'un des ſucceſſeurs de ce Prince, s'aviſa de mépriſer les ambaſſadeurs des Dardaniens, qui lui offroient un renfort de vingt mille combattans, & ajoûta au mépris de leurs offres cette outrageuſe bravade, que ce ſeroit bientôt fait de l'empire des Macédoniens, ſi après avoir vaincu tout l'orient avec leurs ſeules forces, ils avoient maintenant beſoin de celles des Dardaniens, pour défendre leurs frontières; qu'il avoit pour ſoldats les enfans de ceux qui avoient triomphé de toute la terre, ſous les auſpices d'Alexandre. Le roi des Dardaniens informé de cette réponſe, ſçut bien dire que le fameux royaume de Macédoine périroit bientôt par l'audace inconſidérée de ce jeune étourdi.

Sous Philippe, fils de Démétrius, ils incommoderent fort les Macédoniens; ce qui fit prendre à ce Prince la réſolution d'exterminer entièrement cette nation, & d'établir en ſa place celle des Baſtarnes. Mais, ſes tentatives n'eurent pas le ſuccès qu'il en eſpéroit. Perſée, ſon fils, eut le même deſſein; mais, il ne fut pas plus heureux. On peut voir ſous l'article des Baſtarnes le récit des guerres que ce peuple eut avec les Dardaniens. Nous ajoûterons ici que ces derniers envoyerent des ambaſſadeurs à Rome, pour informer le Sénat, que leur province étoit inondée d'une multitude de Barbares d'une grandeur giganteſque, & d'une valeur extraordinaire, avec leſquels Perſée avoit fait un traité d'alliance; qu'on y craignoit encore plus ce Prince que les Baſtarnes; qu'ils venoient implorer le ſecours de la république contre tant d'ennemis. Le Sénat envoya ſur les lieux une députation dont A. Poſtumius étoit le chef, pour examiner ſi ces plaintes étoient fondées.

Ces députés, ayant trouvé que les choſes étoient telles que les Dardaniens les avoient expoſées, firent ſur ce pied leur rapport au Sénat. Perſée s'excuſa par ſes ambaſſadeurs, & fit entendre que ce n'étoit point lui qui avoit mandé ces Barbares, & qu'il n'avoit influé en rien dans leur entrepriſe. Le Sénat, ſans approfondir davantage la choſe, ſe contenta de le faire avertir qu'il eût ſoin d'obſerver inviolablement les conditions du traité fait avec les Romains.

On trouve dans Stobée un paſſage qui ne donne pas une grande idée de la propreté des Dardaniens; car, on y lit qu'ils n'étoient lavés que trois fois, au baptême, à leurs noces, & après leur mort.

Ces peuples ne furent soumis aux Romains que vers l'an de Rome 679, 75 avant Jesus-Christ, par C. Scribonius Curio. On détacha une partie de cette province pour en faire la Dace, sous le règne d'Aurélien; & lorsque l'empire fut partagé en Diocèses, la Dardanie fut de celui de la Dace. C'est proprement la partie méridionale de la Servie d'aujourd'hui, où sont Nizza & Uschub.

DARDANIE, *Dardania*, Δαρδανία nom que porta d'abord l'isle de Samothrace. *Voyez* Samothrace.

DARDANIE, *Dardania*, (*a*) Δαρδανία, ville capitale de la Dardanie de l'Asie mineure. Elle dut son nom & sa fondation à Dardanus. Étienne de Byzance prétend qu'elle fut aussi nommée Teucris. Cette ville étoit située à neuf milles d'Abyde, & à douze milles d'Ilium. Sa distance de Rhœtéum étoit la même que celle où elle étoit d'Abyde.

Strabon l'appelle une ville ancienne; & il ajoûte qu'elle étoit tombée dans un tel mépris, que les Rois en avoient transporté plusieurs fois les habitans à Abyde, & les avoient de même fait retourner plusieurs fois dans leur ancienne demeure. Ce fut-là que le général Romain, Corn. Sylla & Mithridate, surnommé Eupator, s'aboucherent, & convinrent des conditions d'un traité de paix.

Le nom de cette ville s'écrit diversement dans les Auteurs. On trouve Dardanie dans Homère & dans Pomponius-Méla, Dardanus dans Strabon, Dardanium dans Pline, Dardanum dans Ptolémée & dans Hérodote. Ces divers noms ont donné lieu à quelques Géographes modernes de supposer mal-à-propos différentes villes.

La ville de Dardanie devoit être située peu loin d'un monastère Turc de Derviches, que l'on voit en ces quartiers-là. Si cette ville ne subsiste plus, son nom se conserve dans celui des Dardanelles, qui s'est même communiqué à d'autres détroits de mer, défendus par des châteaux. On appelle Dardanelles de Lépante, ceux qui défendent l'endroit du golfe Corinthiaque, resserrés par deux promontoires opposés, Rhium & Anti-Rhium.

Il est fait mention, dans l'Antiquité, d'un promontoire que Strabon appelle Dardanium, & que l'on peut croire le même que cet Auteur indique pareillement près de Dardanie, mais portant le nom de Gygès, roi de Lydie, dont il dit que la domination s'étendoit sur toute la Troade. Pline marque à dix milles de distance à l'égard d'Abyde, un promontoire qu'il nomme Trapéza, apparemment à cause de la figure qu'il représente. Or, ce promontoire ne sçauroit être, vû la disposition du local, que la grande saillie du ri-

(*a*) Strab. p. 587, 590, 595. Homer. Iliad. L. XX. v. 215, 216. Pomp. Mel. p. 83. Plin. T. I. p. 282. Ptolem. L. V. c. 2. Herod. L. V. c. 117. L. VII. c. 43. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XXVIII. pag. 322, 323, 329. *& suiv.*

vage qui resserre le détroit dans les environs de Dardanie ; & les dix milles de distance à partir d'Abyde, sont bien comptés en circulant par terre autour d'une anse profonde que forme la mer dans cet intervalle. Ainsi, Trapéza & Dardanium sont le même promontoire, que les gens de mer appellent aujourd'hui la pointe des Barbiers. On voit, par la Carte, que cette pointe est la première de celles qui resserrent le détroit en différens endroits, & que c'est aussi en deçà de cette pointe que le détroit a une plus grande largeur. Or, Pline nous le fait entendre, en disant de Trapéza, *unde se primùm concitat Hellespontus*. Il se présente néanmoins une difficulté dans le texte de Pline, où on lit : *Inde*, en parlant de la ville de Dardanie, *XVIII M. promontorium Trapeza*. Mais, ce qu'il y a d'espace entre le point de Dardanie & le promontoire, qui est Trapéza, ne pouvant être que d'environ deux milles, & Pline, immédiatement avant cela, se servant des stades dans l'indication de la distance que l'on trouve convenable entre Rhœtéum & Dardanie, *à Rhœteo abest stadia LXX ;* il est évident que la distance qui suit, consiste également en stades, & que l'*M* est à supprimer dans le texte. Comment admettroit-on dix-huit milles entre Dardanie & Trapéza, puisqu'en reculant jusqu'à Sigée, on n'en trouveroit pas l'équivalent ?

DARDANIE, *Dardania*, Δαρδανία, ville de l'Espagne Tarragonoise. On croit que c'est aujourd'hui Orduna, ville de Byscaye, dans le territoire d'Ayala, auprès du mont Dardanius, qu'on appelle à présent *La Penna de Ordunna*.

DARDANIENS, *Dardani*, *Dardanii*, Δαρδανοι, peuples ainsi nommés du païs qu'ils habitoient. *Voyez* Dardanie.

DARDANIS, *Dardanis*, (a) Δαρδανίς, ville de la Pentapole d'Afrique, sur le promontoire de Zéphirium, selon Ptolémée. Elle étoit vers les frontières de la Marmarique.

DARDANIS, *Dardanis*, (b) Δαρδανίς, nom que Strabon donne au promontoire qu'il appelle ailleurs Dardanium. *Voyez* Dardanium.

DARDANIUM, *Dardanium*, Δαρδάνειον, promontoire de l'Asie mineure, situé près de la ville de Dardanie. *Voyez* Dardanie.

DARDANUS, *Dardanus*, Δάρδανος, ville fondée par Dardanus, & appellée aussi Dardânie. *Voyez* Dardanie.

DARDANUS, *Dardanus*, Δάρδανος, ville d'Italie, dans l'Apulie. Cette ville étoit entourée des eaux du marais de Salpé, selon Lycophron ; sur quoi son commentateur remarque qu'il y avoit une autre ville aussi nommée Dardanus, au-dessus de la Macédoine, apparemment dans la Dardanie Illyrique. Il y avoit encore une autre Dardanus dans la Toscane, s'il n'y a point de faute

(a) Ptolem. L. IV, c. 4.

(b) Strab. p. 595.

dans un édit du roi Didier.

DARDANUS, *Dardanus*, Δάρδανος, (*a*) nom qui, selon Hésychius, devint propre dans les tems postérieurs, à une rivière qui couloit entre la ville d'Abyde & celle de Dardanus, Cette rivière porte dans Homère le nom de Rhodius.

DARDANUS, *Dardanus*, Δάρδανος, (*b*) fils de Jupiter & d'Électre, fille d'Atlas, habitoit l'isle de Samothrace. Jasion, son frere, ayant voulu souiller le phantome de Cérès, fut tué d'un coup de foudre. Dardanus, épouvanté de ce qui venoit d'arriver à son frere, se mit sur un radeau, car il n'y avoit point encore de vaisseaux, & passa dans le païs qui étoit à l'opposite de Samothrace, païs gras & fertile, connu par le mont Ida, qui en faisoit partie. Là règnoit pour lors Teucer, fils du fleuve Scamandre & d'une nymphe. Les habitans portoient le nom de Teucriens, & la région celui de Teucrie. Teucer, après quelques entretiens qu'il eut avec Dardanus, lui donna la moitié de son royaume. Le nouveau souverain bâtit une ville dans le lieu même où il avoit abordé sur son radeau. Ensuite, Teucer étant mort, Dardanus réunit toute la contrée sous sa domination. On dit que son règne fut de soixante-deux ans. Il eut pour successeur, Érichthonius son fils.

Selon Denys d'Halicarnasse, Dardanus étoit originaire d'Arcadie. Un déluge arrivé de son tems l'ayant obligé d'en sortir, il se transplanta dans une isle de Thrace, qui fut d'abord nommée Dardanie, & prit ensuite le nom de Samothrace, ainsi que le dit Pausanias, d'où il sortit encore pour aller en Phrygie. Il avoit amené avec lui Corybas son neveu, fils de son frere Jasion, qui y institua le culte de la Mere des dieux. Dardanus transporta aussi dans le même païs les dieux des Samothraces, & deux statues de Pallas, dont l'une fut si célebre dans la suite, sous le nom de *Palladium*.

Ce Palladium, suivant une autre tradition, lui venoit de Chrysé, fille de Pallante, qu'il avoit aussi épousée, & qui le lui avoit apporté en dot.

DARDANUS, *Dardanus*, (*c*) Δάρδανος, fils de Bias & frere de Laogonus. Ces deux freres, capitaines Troyens, se fiant sur leurs forces, allerent fierement attaquer Achille de dessus leurs chars. Mais, celui-ci les renversa tous deux par terre, l'un d'un coup d'épée, & l'autre d'un coup de pique.

DARDANUS, *Dardanus*, Δάρδανος, (*d*) jeune homme d'Abyde. On dit qu'Artémise I en

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. p. 331, 332.

(*b*) Homer. Iliad. L. XX. v. 215, 216. Strab. pag. 592. Virg. Æneid. L. III. v. 167, 168, 503. L. IV. v. 365. Pauf. p. 435. Diod. Sicul. pag. 191, 192, 223. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag. p. 271. Tom. IV. p. 412, 422. Tom. V. pag. 121. Tom. VII. pag. 301. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. IV. p. 175. T. XIV. p. 199, 200.

(*c*) Homer. Iliad. L. XX. v. 460. & *seq.*

(*d*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 142.

étoit devenue éperdument amoureuse. *Voyez* Artémise I.

DARDANUS, *Dardanus*, Δάρδανος, (*a*) pere de Zacinthe, étoit de la ville de Psophis.

DARDANUS, *Dardanus*, Δάρδανος, (*b*) écuyer de M. Brutus. Ce fut un de ceux qui recueillirent les dernières paroles de ce grand Homme ; car, Plutarque assure que M. Brutus lui dit quelque chose en particulier, peu de tems avant sa mort.

DARDARIENS, *Dardarii*, Δαρδάριοι, (*c*) les mêmes que les Dandariens. *Voyez* Dandariens.

DARÈS, *Dares*, Δάρης, (*d*) Troyen très-riche & d'une sagesse consommée. Il étoit sacrificateur de Vulcain, & avoit deux fils, Phégée & Idée, tous deux grands capitaines, & tous deux adroits à toutes sortes de combats.

Darès écrivit l'histoire de la guerre de Troie en Grec, qu'on voyoit encore du tems d'Élien, comme il l'assure lui-même. Photius en parle aussi dans sa bibliotheque. Cette histoire est perdue ; car celle que nous avons, & que quelques-uns disent être une traduction de Cornélius Népos, est un ouvrage supposé, contre lequel les Sçavans se sont inscrits en faux, & que Glandorpius a voulu néanmoins soutenir. Mathurin Héret & Jean de la Lande, traduisirent dans le seizième siècle l'histoire de Darès en François. La meilleure édition est celle qui a été corrigée à l'usage de M. le Dauphin, par Mademoiselle le Fevre. Outre Darès, plusieurs Auteurs, comme Dictys de Crete, Corinnus & Sisiphe, à ce que l'on prétend, ont écrit avant Homère de la guerre de Troie.

Selon un des manuscrits de la bibliotheque du Roi, l'historien Darès fut mis en vers François par Godefroy de Waterford, jacobin Hibernois, & par un nommé Servais Copale, à la fin du treisième siècle. On croit avoir en vers François, du douzième, cette traduction de Darès à la bibliotheque de Milan. Voici un échantillon du langage que D. Bernard de Montfaucon en a tiré.

Salemons nous enseigne & dit,
Et s'il li hon lit-on en son écrit,
Que nous ne deit son sens celer,
Ains se deit hon si demonstrer.

La même traduction est aussi conservée à Paris chez les Célestins.

Le volume de la bibliotheque du Roi, où se trouve la traduction de Darès en prose, contient pareillement celle de l'histoire d'Eutrope du même tems, & celle du livre d'Aristote adressé à Alexandre le Grand, intitulé *le Secret des Secrets*.

DARÈS, *Dares*, Δάρης, (*e*) Capitaine Troyen, & en même tems excellent athlete. Il fut le seul qui osa combattre contre Pâ-

(*a*) Pausf. p. 491.
(*b*) Plut. Tom. I. pag. 1008.
(*c*) Plut. T. I. p. 501.
(*d*) Homer. Iliad. L. V. v. 97. & seq. Ælian. pag. 171. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XVII. p. 736.
(*e*) Virg. Æneid. L. V. v. 365. & seq. L. XII. v. 363.

ris ; & dans les jeux funebres, célébrés près du tombeau d'Hector, il vainquit & tua Butès qui étoit un autre athlete redoutable & d'une taille énorme.

Il suivit depuis Énée ; & celui-ci, pour honorer l'anniversaire de la mort de son pere Anchise, ayant proposé en Sicile des combats de différente espèce, Darès se présenta pour celui du ceste. Le vainqueur devoit avoir pour prix un jeune taureau ayant la tête parée de rubans & de lames d'or ; & le vaincu, pour se consoler, une épée & un casque. Darès paroît donc le premier, levant sa tête altière ; il montre ses larges épaules, & déploie tour à tour ses bras nerveux, dont il frappe l'air. On lui cherche un rival ; mais dans une assemblée si nombreuse, il n'est personne qui ose se mesurer avec lui. Alors, Darès se croit vainqueur ; il s'avance vers Énée, & saisissant le taureau par une corne : » Seigneur, dit-il, puisque personne » n'ose combattre contre moi, » pourquoi faut-il que j'attende ? » Jusqu'à quand demeurerai-je » ici ? Ordonnez que j'emmene » ce taureau, qui est le prix de » la victoire. « Tous les Troyens prenant son parti, murmuroient, & vouloient qu'on lui donnât le prix qui avoit été promis. Cependant, le roi Aceste apperçoit près de lui Entelle tranquillement assis sur le gazon. » Entelle, lui » dit-il, toi qui as autrefois acquis » tant de gloire dans cette sorte » de combat, souffriras-tu qu'à » tes yeux on enlève un si glo» rieux prix, sans qu'il soit dis» puté ? « Ces paroles raniment le courage d'Entelle. Il jette sur l'arene deux cestes d'un poids énorme, dont Éryx avoit coûtume d'armer ses bras, pour ce genre de combat. La vue de ces deux effroyables cestes, formés de sept cuirs, garnis de plomb & de fer, surprit tous les spectateurs. Darès en est plus étonné que les autres, & refuse de s'exposer au combat contre de telles armes. Énée se les fait apporter ; il les soulève & les considère de tous côtés. » Si Darès, dit En» telle, recule à la vue de ces » deux cestes redoutables, & si » le roi Énée autorise son refus, » nous combattrons avec d'autres » armes. Darès, cesse de trem» bler ; je te fais grace des cestes » d'Éryx ; mais quitte aussi tes » gantelets Troyens, & combat» tons à armes égales. «

Énée fait donc apporter des cestes égaux, & les met lui-même aux bras des deux combattans. Aussitôt l'un & l'autre s'apprêtent au combat. Ils se dressent sur leurs pieds, & d'un air intrépide, ils commencent tous deux à lever le bras pour se frapper. Chacun tâche d'abord de garantir sa tête du coup qui le menace. Bientôt ils s'approchent, & entrelacent leurs bras. L'un plus léger, plus agile, a l'avantage de la jeunesse ; l'autre est plus massif, plus robuste ; mais, il a moins d'haleine, & ses genoux chancelent. Après avoir long-tems paré les coups de part & d'autre, ils s'en portent enfin de terribles à la tête & à la poi-

trine. On voit leurs mains redoutables chercher les tempes & les oreilles. Les joues retentissent sous la pesanteur de leurs bras. Entelle cependant se tient ferme sur ses pieds ; il suit de l'œil & de tout le corps les mouvemens de son ennemi , & tâche d'esquiver ses coups. Darès semble un guerrier qui assiège une ville fortifiée, ou un château situé sur un roc ; il parcourt toute la place, & en cherche les endroits foibles ; mais, il ne livre que de vains assauts.

Entelle se dresse & leve un bras, qui eût étendu son adversaire à ses pieds, si celui-ci n'eût prévu l'attaque. Il fait un saut en arrière, & se dérobe au coup fatal. Le bras d'Entelle ayant porté à faux, il tombe lourdement, tel qu'un vieux pin déraciné dans les forêts d'Ida ou d'Érymanthe. La jeunesse Troyenne & Sicilienne prend part à cet accident, & il s'éleve des cris de toutes parts. Aceste, touché du malheur du vieux athlete son ami, accourt le premier, & lui aide à se relever. Entelle, sans être déconcerté ni affoibli par sa chûte, retourne au combat avec plus d'ardeur. La colère, la honte, le courage dont il se sent animé, redoublent ses forces. Il se jette avec fureur sur son rival étonné , il le poursuit sans relâche, il frappe sans mesure, tantôt de sa main droite, tantôt de sa gauche ; ses coups précipités tombent sur lui, comme la grêle sur un toit. Il le presse, il l'accable.

Énée, voyant la fureur d'Entelle, ne voulut pas qu'elle allât plus loin, ni que le vainqueur se livrât à une cruelle vengeance. Il fit cesser le combat, tira de ses mains l'infortuné Darès, & pour le consoler, lui parla ainsi : » Malheureux Darès, quel a été ton aveuglement ! Ne vois-tu pas qu'une force surnaturelle a combattu contre toi ? Rends les armes à un dieu vainqueur. « Il dit, & le combat finit. Les amis de Darès le retirerent de l'arene, se soutenant à peine, penchant sa tête languissante sur ses épaules meurtries, & vomissant ses dents brisées avec des flots de sang épais. Ils le conduisirent en cet état vers la flotte, se chargerent du casque & de l'épée promis au vaincu, & laisserent au vainqueur la palme & le taureau.

Darès fut tué en Italie par le roi Turnus.

DARIQUE, *Daricus*, Δαρεικὸς, (*a*) monnoie d'or, frappée au nom de Darius le Mede, que l'Écriture appelle Cyaxare II, roi des Medes.

Ce fut vers l'an 538 avant J. C., que furent frappés les Dariques, qui, pour leur beauté & leur titre, ont été préférés pendant plusieurs siecles à toutes les autres monnoies de l'Asie. Lorsque Cyrus étoit occupé à son expédition de Syrie, d'Égypte, & des païs circonvoisins, Darius le Mede fit

(*a*) Paral. L. I. c. 29. v. 7. Esdr. L. I. c. 8. v. 27. Diod. Sicul. p. 368. Xenoph. p. 252. Roll. Hist. Anc. T. I. p. 469, 528. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XXI. p. 24.

battre ces fameuses pièces d'or de l'immense quantité de ce métal accumulée dans son trésor, du butin qu'il avoit fait avec Cyrus pendant le cours de la longue guerre où ils s'engagerent. On les frappa pour la première fois à Babylone, d'où elles se répandirent dans tout l'Orient & jusques dans la Grece.

Suivant le docteur Bernard, le Darique pesoit deux grains plus qu'une guinée; mais, comme il étoit de pur or, n'ayant point ou presque point d'alliage, cette monnoie, selon la proportion qui se trouve aujourd'hui entre l'or & l'argent, pouvoit valoir environ 25 schelins d'Angleterre.

Il est fait mention des Dariques dans le premier livre des Paralipomenes, comme aussi dans Esdras, sous le nom d'Adarcnomim, & dans le Talmud, sous celui de Darkonoth. Ces deux mots paroissent venir l'un & l'autre du Grec δαρεικοί, Dariques.

Au reste, toutes les pièces d'or du même poids, & à peu près du même titre, qui furent frappées sous les successeurs de Darius le Mede, tant Perses que Macédoniens d'origine, porterent le nom de Dariques, & c'est pour cela que cette monnoie a eu si longtems cours dans le monde. Il y avoit des Dariques & des demi-Dariques, comme nous avons des louis & des demi-louis.

Ce détail est tiré de M. Prideaux, & on ne pouvoit mieux puiser que dans un ouvrage si plein de vérité, d'exactitude & d'érudition. Presque tous nos Écrivains n'ont fait que des erreurs dans leur manière d'évaluer le Darique. De-là vient que M. Rollin en fixe la valeur à une pistole; M. le Pelletier de Rouen à 11 livres 11 sols 9 deniers $\frac{1}{4}$; d'autres à 19 livres 3 sols 1 denier $\frac{1}{2}$, chacun conformément à la méthode fautive qu'il a suivie pour règle.

Les Dariques étoient marqués d'un archer ou tireur d'arc; car Plutarque dans les apophthegmes ou bons mots d'Agésilaüs, rapporte que ce Grec se plaignoit d'avoir été chassé d'Asie par trente mille archers du roi de Perse, entendant par-là des Dariques marqués d'un archer.

DARITES, *Daritæ*, Δαρεῖται, (*a*) l'un des quatre peuples qui composoient la onzième Satrapie du royaume des Perses. Cette Satrapie étoit taxée à deux cens talens.

DARIUS, *Darius*, Δαρεῖος, (*b*) surnommé le Mede. Il est parlé de ce Prince dans le prophete Daniël, qui nous apprend qu'il succéda à l'âge de soixante-deux ans, à Balthazar roi des Chaldéens, ou des Babyloniens. Ce Prophete ne nous dit pas qu'il y ait eu guerre entre ces deux Princes; mais, Isaïe & Jérémie en

(*a*) Herod. L. III. c. 92.

(*b*) Dan. c. 5. v. 30, 31. c. 6. v. 1. *& seq.* c. 9. *& seq. Capit.* Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 352, 353. Roll. Hist. Anc. T. I. p. 377. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. VI. pag. 417. *& suiv.* T. VII. pag. 458. *& suiv.*

parlent assez clairement ; soit qu'ils entendent les guerres que Darius le Mede fit aux Babyloniens, ou celles que leur déclara Cyrus.

Darius, étant monté sur le trône de Babylone, jugea à propos d'établir six vingts Satrapes sur ses États, afin qu'ils en gouvernassent les différentes provinces. Il mit au-dessus d'eux trois Princes, dont Daniël étoit un, afin que les Satrapes leur rendissent compte. Comme Daniël les surpassoit tous en autorité, & que le Roi songeoit à l'établir surintendant de tout son royaume, les autres complotterent de le perdre. Pour cet effet, ils engagerent le Roi à faire un édit, qui défendoit à tout homme de faire aucune demande à quelque dieu, & à quelqu'homme que ce fût, sinon au Roi. L'édit fut publié ; & tout le peuple l'observa. Mais, Daniël ayant continué à faire ses prieres trois fois chaque jour, ses ennemis obligerent le Roi à le faire jetter dans la fosse aux lions ; parce qu'un Roi n'étoit plus maître de changer ce qu'il avoit une fois ordonné avec le conseil & le consentement des Grands. Darius fut affligé de la condamnation de Daniël ; & le lendemain de grand matin, étant allé à la fosse des lions, & l'ayant trouvé sain & sauf, il le fit tirer de cette fosse, & y fit jetter ses accusateurs, avec leurs femmes & leurs enfans.

Ce fut sous Darius le Mede que Daniël eut la fameuse vision des soixante-dix semaines, après lesquelles le Christ devoit être mis à mort ; & celle des persécutions qu'Antiochus Épiphane devoit faire souffrir aux Juifs.

C'est une grande question de sçavoir quel est ce Darius le Mede. Les Interpretes sont fort partagés là-dessus. Plusieurs le prennent pour Cyaxare II, fils d'Astyage & oncle maternel de Cyrus. M. Fréret est bien éloigné d'adopter ce sentiment, comme on peut le voir sur la fin de l'article de Cyaxare II. Il y en a qui disent que Darius le Mede est le même que Nabonide ; opinion que M. l'abbé Banier réfute en ces termes.

» De dire avec quelques Chronologues, que Balthasar ayant » été tué par une conspiration de » ses sujets, ils donnerent la couronne à Nabonide, Mede de » nation, sous lequel Cyrus prit » Babylone, c'est préférer le sentiment de Mégasthène à tout ce » qu'il y a de plus formel dans » l'Écriture Sainte, & confondre » Cyaxare avec le Nabonidochus » de cet Auteur. Le dernier roi » de Babylone étoit de la famille » royale ; & Daniël l'appelle » souvent le fils de Nabuchodonosor. Or, selon Mégasthène, » Nabuchodonosor étoit étranger ; Nabonide, ou comme on » voudra le nommer, est donc » un phantôme, à qui on donne » la place de Darius le Mede, ou » Cyaxare II, que Daniël fait » succéder à Balthasar. Celui qui » succéda à Balthasar, gouverna » l'Empire selon les loix des Medes & des Perses, ainsi que le » dit Daniël ; ce qui ne peut être

» arrivé, que lorsque les Medes
» & les Perses se furent rendus
» maîtres de cette Monarchie.
» Or, comme ce Prophete assure
» que ce fut Darius le Mede qui
» en usa ainsi immédiatement
» après la mort de Balthasar, ce
» fut donc à cette mort que com-
» mença la domination des Me-
» des sur la Chaldée. Darius le
» Mede est donc Cyaxare II;
» oncle de Cyrus & roi des Me-
» des, & non pas un particulier
» Mede d'origine, & établi à
» Babylone, que les Chronolo-
» gues modernes n'ont fait pa-
» roître sur la scene, que pour
» concilier en quelque sorte Mé-
» gasthène & Hérodote avec le
» prophete Daniël, & rejetter le
» Cyaxare de Xénophon. Mais,
» ce que je vais dire démontre la
» fausseté de cette prétention. En
» effet, si le Darius Mede du
» Prophete eût été Nabonido-
» chus, élu par la faction des
» Chaldéens, il eût certainement
» suivi leurs loix, & non pas
» celles de leurs ennemis; cepen-
» dant, le prophete Daniël dit
» qu'il gouverna ses nouveaux su-
» jets selon les loix des Medes &
» des Perses. Pourroit-on conce-
» voir qu'un particulier qui doit
» son élévation à une faction, eût
» assez de crédit & assez peu de
» politique, pour commencer son
» règne par le renversement des
» loix de ceux qui l'ont placé sur
» le trône? A cette raison, j'en
» ajoûte une autre encore plus
» concluante. Celui qui succéda
» à Balthasar, divisa l'Empire en
» cent vingt provinces, comme
» le dit le même Prophete; or,
» cette division ne sçauroit regar-
» der le seul royaume de Chal-
» dée, qui n'a jamais eu assez
» d'étendue pour cela, & ne fai-
» soit pas la septième partie de
» l'empire des Médo-Perses;
» donc cette division ne peut
» avoir été faite que par le roi des
» Medes. On ne sçauroit au reste
» se retrancher à dire que ces
» cent vingt provinces n'étoient
» que de petits districts, que la
» seule chaldée pouvoit fournir,
» puisque lorsqu'Assuérus, quel
» qu'il soit, possédoit ces vastes
» provinces dont il est parlé dans
» l'Écriture, & qu'il falloit tant
» de tems pour parcourir, on
» n'avoit ajoûté que sept gouver-
» nemens aux cent vingt de Da-
» rius. Diroit-on que, pour con-
» server l'ancienne division, la
» Chaldée seule fournissoit cent
» vingt gouvernemens, & que
» l'empire des Medes, des Per-
» ses, & toutes les conquêtes
» de Cyrus, de Cambyse & de
» ses successeurs, furent renfer-
» mées dans sept provinces? Cer-
» tainement, il n'y auroit jamais
» eu de division plus singulière. «

DARIUS, *Darius*, Δαρεῖος, (*a*) fils d'Assuérus, de la race des Medes. C'est ainsi que le prophete Daniël nomme ce Prince; & on croit que c'est le même que le précédent.

DARIUS I, *Darius*, Δαρεῖος, (*b*) fils d'Hystaspe, naquit l'an

(*a*) Dan. c. 9. v. 1.

(*b*) Herod. L. I. c. 183, 210. L. II. c.

549 ou l'an 550 avant l'Ére Chrétienne. Il est compté pour le huitième descendant d'Achéménès.

Il fut un des six, ou, selon d'autres, un des sept d'entre les grands seigneurs Persans, qui formerent le dessein de détruire la tyrannie des Mages, & de massacrer le faux Smerdis, qui avoit usurpé la couronne de Perse. Lorsque les conjurés entrerent dans le palais, le faux Smerdis & son frere prirent les armes pour se défendre; ils blesserent même quelques-uns des conjurés. Lun des deux freres fut tué sur le champ; l'autre s'étant sauvé dans une chambre plus reculée y fût poursuivi par Gobryas & Darius. Le premier, l'ayant saisi par le corps, le tenoit serré fortement entre ses bras. Comme ils étoient dans les ténebres, Darius n'osoit lui porter de coup, de peur de tuer l'autre en même tems. Gobryas, sçachant son embarras, l'obligea de passer son épée à travers le corps du Mage, dût-il les percer tous deux ensemble. Mais, il le fit avec tant d'adresse & de bonheur que le Mage seul fut tué.

Dans le moment même, les mains encore ensanglantées, ils sortirent du palais, parurent en public, exposerent aux yeux du peuple la tête du faux Smerdis, & celle de son frere Patizite, & découvrirent toute l'imposture. Le peuple en fut si transporté de fureur, qu'il se jetta sur tous ceux qui étoient de la secte de l'usurpateur, & en massacra autant qu'il en put rencontrer. Pour cette raison, le jour où cette exécution fut faite, devint dans la suite une fête solemnelle chez les Perses, qui la solemnisoient avec grande joie. Elle fut appellée le massacre des Mages. Aucun d'eux, ce jour-là, n'osoit paroître en public.

Quand le tumulte & le trouble, inséparables d'un tel évènement, furent appaisés, les Seigneurs qui avoient fait périr l'usurpateur, tinrent conseil, & délibérerent ensemble sur la forme du gouvernement qu'il étoit à propos d'établir. Otane parla le premier, se déclara contre la Monarchie, & conclut à remettre l'autorité entre les mains du peuple. Mégabyse, qui opina le second, adoptant tout ce que le premier avoit dit contre l'État monarchique, réfuta ce qui regardoit le gouvernement populaire, & se rabattit à l'aristocratie, où un petit nombre d'hommes sages & expérimentés ont tout le pouvoir. Darius parla le troisième, & montra les inconvéniens

110. L. III. c. 12, 70. *& seq.* L. IV. c. 1. *& seq.* L. V. c. 11. *& seq.* L. VI. c. 1. *& seq.* L. VII. c. 1. *& seq.* L. VIII. c. 89. L. IX. c. 106. Diod. Sicul. p. 37, 60, 66, 242. Corn. Nep. in Milt. c. 3. *& seq.* in Alcib. c. 5. de Regib. c. 1. Just. L. I. c. 9, 10. L. II. c. 3, 5. *& seq.* L. VII. c. 3. Strab. p. 98, 100, 301, 305, 591, 638, 736, 737. Esdr. L. I. c. 5. v. 2. *& seq.* c. 6. v. 1. *& seq.* Isai. c. 48. v. 20. Jerem. c. 50. v. 8. c. 51. v. 6, 9, 45. Zachar. c. 2. v. 6. *& seq.* Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 360. *& seq.* Roll. Hist. Anc. T. I. p. 499. *& suiv.* Tom. II. pag. 112. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 131, 132. Tom. XIV. p. 257. *& suiv.* T. XVIII. p. 135. T. XIX. p. 65, 67. Tom. XXIII. pag. 33. *& suiv.*

de l'aristocratie, appellée autrement l'oligarchie, où règnent l'envie, la défiance, la discorde, le désir de l'emporter sur les autres, sources naturelles des factions, des séditions, des meurtres, auxquels pour l'ordinaire on ne trouve de remede qu'en se soumettant à l'autorité d'un seul, ce qu'on appelle Monarchie, qui de tous les gouvernemens est le plus sûr, le plus avantageux, rien n'étant comparable au bien que peut faire dans un État un bon Prince, dont le pouvoir égale la bonne volonté. » Enfin, dit-il, pour terminer la » question par un fait qui me pa» roît décisif & sans réplique, à » quelle sorte de gouvernement » l'empire de Perses doit-il la » grandeur où nous le voyons ? » N'est-ce pas à celle que je pro» pose ? « Tous les autres Seigneurs se rangerent de l'avis de Darius ; & il fut arrêté que la Monarchie seroit continuée sur le même pied que Cyrus l'avoit établie.

Il ne s'agit plus que de sçavoir qui d'entr'eux seroit Roi, & de déterminer la manière dont on procéderoit à cette élection. Ils crurent devoir s'en rapporter au choix des dieux. Pour cela on convint que le lendemain ils se trouveroient à cheval au lever du soleil, dans un certain endroit du fauxbourg de la ville qui fut marqué, & que celui-là seroit Roi dont le cheval henniroit le premier; car, le soleil étant la grande divinité des Perses, ils penserent que de prendre cette voie, ce seroit lui déférer l'honneur de l'élection. L'écuyer de Darius ayant appris ce dont ils étoient convenus, s'avisa d'un artifice pour assurer la couronne à son maître. Il attacha la nuit d'auparavant une cavale dans l'endroit où ils devoient se rendre le lendemain matin, & il y amena le cheval de son maître. Les Seigneurs s'étant trouvés le lendemain au rendez-vous, le cheval de Darius ne fut pas plutôt dans l'endroit où il avoit senti la cavale, qu'il hennit; surquoi Darius fut salué Roi par les autres, & placé sur le trône, vers l'an 522 avant J. C. Ce Prince voulut transmettre aux siècles futurs sa reconnoissance pour cet insigne bienfait, & se fit ériger une statue équestre avec cette inscription: *Darius, fils d'Hystaspe, a acquis le royaume de Perse par le moyen de son cheval*, [le nom en étoit marqué] *& d'Œbarès son écuyer.*

L'empire des Perses étant ainsi rétabli & affermi par la sagesse & par la valeur de ces sept Seigneurs, ils furent élevés sous le nouveau Roi aux plus grandes dignités, & honorés des plus grands privilèges. Ils eurent le droit d'approcher de sa personne toutes les fois qu'ils le voudroient, & d'opiner les premiers sur toutes les affaires de l'Empire. Au lieu que tous les Perses portoient la tiare ou le turban le bout renversé en arrière, à la réserve du Roi qui le portoit droit, ceux-ci eurent le privilège de le porter, le bout tourné en avant, en mémoire de ce que, lorsqu'ils attaquerent les Mages, ils l'avoient tourné de cette manière, afin de se mieux reconnoî-

tre dans la confusion. Depuis ce tems-là, les rois de Perse de cette race ont toujours eu sept conseillers ainsi privilégiés.

Darius s'appelloit auparavant Ochus. Il prit le nom de Darius, qui selon Hérodote, signifie en langue Persane un vengeur, un homme qui s'oppose aux entreprises de quelqu'un, peut-être parce qu'il avoit arrêté & puni l'insolence des Mages. Il règna trente-six ans.

Avant que Darius fût nommé roi, il avoit épousé une fille de Gobryas, dont le nom n'est point connu, & en avoit eu trois fils, dont l'aîné se nommoit Artabazane. Lorsqu'il fut monté sur le trône, il épousa, pour s'y affermir davantage, deux filles de Cyrus, Atosse & Artystone. La première avoit été d'abord femme de Cambyse son propre frere, & ensuite du Mage Smerdis, tandis qu'il occupa le trône. Artystone étoit encore fille lorsqu'il l'épousa, & ce fut de toutes ses femmes celle qu'il aima le plus. Il épousa aussi Parmys, fille du véritable Smerdis, frere de Cambyse, & Phédyme, fille d'Otane, par l'adresse de laquelle l'imposture du Mage avoit été découverte. Il eut de ces femmes un grand nombre d'enfans de l'un & de l'autre sexe.

Un des premiers soins de Darius, ce fut de règler l'état des provinces, & de mettre de l'ordre dans ses finances. Avant lui, Cyrus & Cambyse se contentoient de recevoir des peuples conquis des dons gratuits qu'on sembloit offrir volontairement, & d'exiger d'eux un certain nombre de troupes dans le besoin. Darius comprit qu'il ne lui étoit pas possible de maintenir dans la paix & dans la sûreté toutes les nations qui lui étoient soumises, sans avoir sur pied des troupes réglées, ni d'entretenir ces troupes sans les soudoyer, ni de payer exactement cette solde sans mettre des impositions sur les peuples. Pour établir donc plus d'ordre dans l'administration de ses finances, il divisa tout l'empire en vingt départemens ou gouvernemens, dont chacun devoit payer tous les ans une certaine somme au Satrape commis pour cet effet. Les sujets naturels, c'est-à-dire, les Perses, étoient exempts de toute imposition.

L'Histoire observe que Darius, en imposant ces tributs, montra une grande sagesse & une grande modération. Il fit venir les principaux de chaque province, qui en pouvoient le mieux connoître le fort & le foible, & qui avoient intérêt de parler avec sincérité. Il leur demanda si une certaine somme, qu'il proposoit à chacun d'eux pour leurs provinces, ne montoit point trop haut, & n'excédoit point leurs forces; son intention, leur disoit-il, n'étant pas d'accabler ses sujets, mais de tirer d'eux des secours proportionnés à leurs revenus, & qui étoient absolument nécessaires pour la défense de l'État. Ils répondirent tous que cette somme leur paroissoit fort raisonnable, & qu'elle ne seroit point à charge aux peuples. Il en rabattit pourtant encore la moitié, aimant mieux demeurer beaucoup en-de-

çà des justes bornes, que de s'exposer peut-être à passer au de-là.

Malgré une si étonnante modération, comme les impôts ont toujours quelque chose d'odieux, les Perses, qui avoient donné à Cyrus le nom de Pere, à Cambyse celui de maître, n'en trouverent point d'autre pour caractériser Darius, que celui de marchand.

Les sommes que ce Prince tiroit par l'imposition des tributs, montoient à peu près, autant qu'on le peut conjecturer par le calcul d'Hérodote, qui souffre de grandes difficultés, à quarante quatre millions.

Peu de tems après son élection, Darius fit mourir Intapherne, l'un des Seigneurs Persans qui avoient conspiré contre le faux Smerdis, à cause d'une injure qu'il avoit reçue de ce Seigneur. Il fit encore mourir vers le même tems Oretes, l'un des gouverneurs de l'Asie mineure, qui avoit fait attacher à une croix Polycrate, tyran de Samos.

Il arriva quelque tems après, que Darius étant tombé de son cheval à la chasse, se donna une violente entorse au pied, & que son talon se déboita. Les Égyptiens passoient alors pour les plus habiles dans la médecine, & le Roi en avoit plusieurs auprès de lui. Ils entreprirent de le traiter, & déployerent tout leur art dans une occasion si importante; mais, ils s'y prirent si mal adroitement & si durement, en lui maniant le pied, qu'ils lui causerent des douleurs incroyables; & il fut sept jours & sept nuits sans dormir. quelqu'un pour lors indiqua Démocede, dont il avoit entendu parler à Sardes comme d'un médecin très habile. Il étoit actuellement en prison. On le fit venir sur le champ dans l'état où on le trouva, c'est-à-dire, avec ses chaînes, & avec un habit fort mal propre. Le Roi lui demanda s'il avoit quelque connoissance de la médecine. Il le nia d'abord, par la crainte qu'il avoit que, s'il faisoit preuve de son art, on ne le retînt en Perse, & qu'il ne fût privé pour toujours de la vue de sa patrie, pour laquelle il avoit une extrême passion. Darius, mécontent de sa réponse, ordonna qu'on le mît à la question. Il fallut avouer la vérité. Voilà donc Démocede reconnu pour médecin. Il commence par appliquer des fomentations douces sur la partie malade. L'effet du remede fut prompt. Le sommeil revint au Roi, & en peu de jours il fut parfaitement guéri, & le talon fut remis à sa place. Darius lui fit présent de deux paires de chaînes d'or. Démocede lui demanda s'il prétendoit le bien récompenser de l'heureux succès de sa cure, en doublant son mal. Ce mot fit rire le Roi. Il le fit conduire par les Eunuques, chez ses femmes, pour leur montrer celui à qui il étoit redevable de sa santé. Elles le comblerent toutes de présens magnifiques, & ce jour seul l'enrichit extrêmement.

Darius fit faire son propre tombeau sur le sommet d'un double mont fort haut & fort escarpé. Quand il fut fait, il voulut l'aller

voir;

voir ; mais, les Chaldéens, & encore plus son pere & sa mere, l'en empêcherent. Pour eux, ils voulurent contenter leur curiosité; mais elle leur coûta cher; car, pour arriver au haut de la montagne, il falloit se faire tirer à force de bras & avec des cordes. Or; les Prêtres qui étoient commis pour cela, saisis tout-à-coup de frayeur, à la vue d'énormes serpens qui infestoient ce lieu, ayant lâché les cordes, le pere & la mere de Darius tomberent dans un précipice, & se tuerent. Le Roi en fut extrêmement touché, & fit couper la tête à quatre personnes par la faute de qui ce malheur étoit arrivé.

La troisième année du règne de ce Prince, qui n'étoit que la seconde selon le calcul des Juifs, les Samaritains susciterent de nouvelles affaires aux Juifs. Ils avoient obtenu contr'eux, sous les règnes précédens, & leur avoient fait signifier une défense de passer outre à la reconstruction du temple de Jérusalem. Mais, sur les vives exhortations des prophetes, & sur l'ordre exprès de Dieu, les Israëlites avoient depuis peu recommencé l'ouvrage interrompu pendant plusieurs années, & le poussoient avec beaucoup d'ardeur. Les Samaritains eurent recours à leurs anciennes intrigues pour y mettre obstacle. Ils s'adresserent à Thatanaï, à qui Darius avoit donné le gouvernement des provinces de Syrie & de Palestine. Ils se plaignirent à lui de l'audace des Juifs, qui, de leur propre autorité, & malgré les défenses qui leur en avoient été faites, relevoient le temple, ce qui ne pouvoit qu'être préjudiciable aux intérêts du Roi. Sur leurs plaintes, ce Gouverneur se rendit à Jérusalem. Comme il étoit modéré & équitable, après qu'il eut pris connoissance de l'ouvrage, il ne crut pas devoir l'arrêter brusquement & avec violence; & il s'informa des anciens Juifs qui leur avoit permis de l'entreprendre. Les Juifs lui ayant produit l'édit de Cyrus, il ne voulut rien ordonner de lui même qui y fût contraire; mais, il en écrivit au Roi, pour sçavoir quelle seroit sa volonté sur ce sujet. Il lui exposa le fait de bonne foi; il lui marqua que les Juifs alléguoient en leur faveur l'édit de Cyrus, & le pria d'ordonner qu'on consultât les registres, pour sçavoir si en effet Cyrus avoit donné un tel édit, & qu'il lui plût lui prescrire ce qu'il avoit à faire dans cette rencontre. Darius ayant fait faire cette recherche, l'edit fut trouvé à Ecbatane, dans la Médie, où Cyrus étoit lorsqu'il le donna. Comme il étoit plein de respect pour la mémoire de ce Prince, il le confirma, & en fit dresser un, où celui de Cyrus étoit rappellé. Ce motif, quand il auroit été seul, seroit fort louable; mais, l'Ecriture nous apprend que ce fut Dieu lui-même qui agit sur l'esprit & le cœur du Roi, & qui le rendit favorable aux Juifs. La teneur même de l'édit le fait assez connoître. Premièrement, il ordonne qu'on fournisse abondamment toutes les victimes, les oblations & les au-

tres dépenses du temple selon que les Prêtres le demanderont. En second lieu, il exige que les Prêtres de Jérusalem, en offrant des sacrifices au Dieu du Ciel, prient pour la conservation de la vie du Roi & des Princes ses enfans. Enfin, il va jusqu'à faire des imprécations contre les Rois & les peuples qui troubleront le travail du bâtiment du temple, ou qui entreprendront de le détruire; par où il reconnoît clairement que le Dieu d'Israël est le maître de renverser les royaumes de la terre & de détrôner les plus grands Rois. En vertu de cette édit, non seulement le peuple Juif fut autorisé à poursuivre le bâtiment du temple, mais encore les frais lui en furent fournis des impôts de la province.

Darius, quelque tems après, donna une preuve bien plus éclatante de son amour pour la justice, & de l'horreur qu'il avoit des délateurs, ces hommes détestables, ennemis par état de tout mérite & de toute vertu. On sent bien que nous voulons parler du célebre édit qu'il publia contre Aman, en faveur des Juifs, à la sollicitation d'Esther, qui avoit été substituée à Vasthi, épouse du Roi. Selon Ussérius, cette Vasthi est la même que celle qui est appellée Atosse par les Historiens profanes, & l'Assuérus de l'Écriture Sainte, le même que Darius. D'autres croient que c'est Artaxerxe.

Quoi qu'il en soit, Darius fit paroître de la reconnoissance dans une occasion qui lui fait aussi beaucoup d'honneur. Syloson, frere de Polycrate, tyran de Samos, avoit fait autrefois présent à Darius d'un habit de couleur rouge, dont il témoignoit beaucoup d'envie, & n'avoit jamais voulu en recevoir le prix. Darius étoit pour lors simple particulier, officier dans les gardes de Cambyse, qu'il avoit suivi à Memphis en Égypte. Quand il fut monté sur le trône, Syloson alla à Suse, se présenta à la porte du palais, & se fit annoncer comme un Grec à qui le Roi avoit obligation. Darius, surpris de cette annonce, & curieux d'en approfondir la vérité, le fit entrer. Il reconnut en effet que c'étoit son bienfaiteur, & loin de rougir d'une aventure qui paroissoit ne lui être pas fort honorable, il loua avec admiration une générosité qui n'avoit eu d'autre motif que celui de faire plaisir à un homme de qui il n'avoit rien à attendre, & lui promit de lui donner beaucoup d'or & d'argent. Ce n'étoit point ce que Syloson désiroit; l'amour de la patrie étoit sa passion. Il demanda au Roi de vouloir l'y rétablir, mais sans répandre le sang des citoyens, & en chassant seulement de Samos celui qui en avoit usurpé la domination depuis la mort de son frere. Darius chargea de cette expédition Otane, l'un des premiers Seigneurs de sa cour, qui s'en acquitta avec joie & avec succès.

Au commencement de la cinquième année du règne de Darius, arriva la révolte de Babylone, dont la réduction lui coûta vingt mois de siège. Cette ville, autrefois la

maîtresse de l'Orient, ne pouvoit supporter le joug des Perses, surtout depuis que le siège de l'empire avoit été transféré à Suse, ce qui lui avoit fait beaucoup perdre de sa grandeur & de son opulence. Les Babyloniens, profitant de la révolution qui arriva en Perse, premièrement à la mort de Cambyse, & ensuite après le massacre des Mages, firent secrétement pendant quatre ans toute sorte de préparatifs de guerre. Lorsqu'ils crurent leur ville suffisamment pourvue de provisions pour plusieurs années, ils leverent l'étendard de la rébellion; ce qui obligea Darius à les assiéger avec toutes ses forces. Dieu continuoit d'accomplir les terribles menaces qu'il avoit faites contre Babylone, qui consistoient, non seulement à dégrader & à humilier cette ville superbe & impie, mais à la dépeupler, à la mettre à feu & à sang, à l'exterminer, à la réduire en une solitude éternelle. Pour accomplir ces prédictions, Dieu permit que les Babyloniens se révoltassent contre Darius, & attirassent contr'eux toutes les forces de l'Empire; & ils furent les premiers à mettre ces prophéties à exécution, en égorgeant eux-mêmes une partie des habitans, comme on le verra dans un moment. Il y a apparence que les Juifs qui étoient restés à Babylone en assez grand nombre, en sortirent avant que le siège fût formé, comme Isaïe & Jérémie, long-tems auparavant, & Zacharie tout récemment, les y avoient exhortés. Voici les paroles du dernier: *Sion, qui demeures avec la fille de Babylone, sauve-toi, & fuis du païs.*

Les Babyloniens, pour faire durer plus long-tems les provisions, & soûtenir plus vigoureusement le siège, prirent la résolution la plus désespérée & la plus barbare dont on eût jamais oui parler; ce fut d'exterminer toutes les bouches inutiles. Ils rassemblerent donc toutes les femmes & tous les enfans, & les étranglerent. Tout ce qui ne pouvoit servir à la guerre fut mis à mort. Il fut seulement permis à chaque homme de conserver celle de ses femmes qu'il aimoit le plus, & une servante pour faire l'ouvrage de la maison.

Après cette cruelle exécution, ces malheureux habitans se croyant entièrement en sûreté, & par leurs fortifications qui paroissoient imprenables, & par l'abondance des vivres qu'ils avoient amassés, insultoient du haut des murs aux assiégeans, & les accabloient d'injures. Les Perses, pendant dix-huit mois, mirent en usage tout ce que la ruse & la force peuvent dans les sièges, & n'oublierent pas le moyen qui avoit si heureusement réussi à Cyrus, quelques années auparavant, c'étoit de détourner le cours du fleuve. Tous leurs efforts furent inutiles, & Darius commençoit presque à désespérer de pouvoir se rendre maître de la place, lorsqu'un stratagême, inoui jusques-là, lui en ouvrit les portes. Zopyre, l'un de ses Généraux, s'étant fait couper le nez & les oreilles, & déchirer tout le corps de plaies, se

jetta en cet état dans la ville, se plaignant amerement de la cruauté de Darius, qu'il accusoit de l'avoir injustement mis en cet état. Il sçut si bien gagner la confiance des Babyloniens, qu'ils lui confierent le gouvernement de leur ville & le commandement de leurs troupes. Il s'en servit pour livrer la ville au Roi, qui le combla de biens & d'honneurs pour tout le reste de sa vie.

Dès que Darius se vit en possession de Babylone, il fit enlever les cent portes, & abattre les murailles de cette superbe ville, pour la mettre hors d'état de pouvoir encore se révolter dans la suite. Il pouvoit, en usant des droits de vainqueur, exterminer tous les citoyens. Il se contenta d'en faire pendre trois mille de ceux qui avoient eu le plus de part à la révolte, & pardonna à tout le reste. Et pour empêcher que la ville ne fût bientôt sans habitans, il y envoya de toutes les provinces de l'Empire, cinquante mille femmes, pour remplacer celles dont ils s'étoient si cruellemeut défaits au commencement du siège. Voilà quel fut le sort de Babylone, & la manière dont Dieu vengea sur cette ville impie le cruel traitement qu'elle avoit fait aux Juifs, en attaquant sans raison un peuple libre, en détruisant son gouvernement, ses loix, son culte; en l'arrachant à sa patrie pour le transporter dans un païs étranger; en le chargeant des travaux les plus humilians de la servitude, & employant tout son pouvoir pour accabler un peuple malheureux, mais chéri de Dieu, & qui avoit l'honneur d'en porter le nom.

Après la réduction de Babylone, Darius s'appliqua à faire de grands préparatifs de guerre contre les Scythes, qui habitoient cette étendue de païs qui est entre le Danube & le Tanaïs. Le prétexte de cette guerre étoit de punir ces peuples de l'invasion que leurs ancêtres avoient faite autrefois dans l'Asie. Mais, dans le fond, Darius n'avoit d'autre but que de satisfaire son ambition, & d'étendre ses conquêtes. Son frere Artabane, pour qui il avoit un grand respect, & qui de son côté n'avoit pas moins de zèle pour les véritables intérêts du Roi, se crut obligé dans cette occasion de lui découvrir ses sentimens avec toute la liberté que demandoit l'importance de l'affaire. » Grand » Prince, lui dit-il, ceux qui » forment quelque grande entre- » prise, doivent considérer avec » soin si elle sera utile ou préju- » diciable à l'État, si l'exécution » en sera aisée ou difficile, si elle » pourra contribuer ou nuire à » leur gloire; enfin si elle est con- » forme ou contraire aux règles » de la justice. Je ne vois point, » Seigneur, quand même vous » seriez assuré du succès, quel » avantage vous pouvez attendre » de la guerre que vous entre- » prenez contre les Scythes. Ce » sont des peuples séparés de » votre empire par de longs es- » paces de terre & de mer, qui » habitent de vastes déserts, qui » sont sans villes, sans établisse- » mens, sans richesses. Qu'y a-t-il

» à gagner pour vos troupes dans » une telle expédition, ou plutôt » que n'y a-t-il point à perdre? » Accoûtumés comme ils sont à » passer d'une contrée dans une » autre, s'ils s'avisent de prendre » la fuite devant vous, non par » crainte ou par lâcheté, car ils » sont très-courageux & très- » aguerris, mais dans le dessein » de harasser & de ruiner votre » armée, par de continuelles & de » pénibles courses, que devien- » drons-nous dans un païs incul- » te, stérile, & dénué de tout, » où nous ne trouverons ni four- » rage pour nos chevaux, ni » nourriture pour nos soldats? Je » crains, Seigneur, qu'une fausse » idée de gloire, & des conseils » flatteurs, ne vous précipitent » dans une guerre qui pourra » tourner à la honte de la nation. » Vous jouissez d'une paix tran- » quille au milieu de vos peuples, » dont vous faites l'admiration & » le bonheur. Vous sçavez que » les Dieux ne vous ont placé » sur ce trône, que pour être le » coadjuteur, ou plutôt le minis- » tre de leur bonté encore plus » que de leur puissance. Vous » vous piquez d'être le protec- » teur, le tuteur, le pere de vos » sujets; & vous nous répétez sou- » vent, parce que vous le pensez » ainsi, que vous ne vous croyez » Roi, que pour les rendre heu- » reux. Quelle joie pour vous, » grand Prince, d'être la source » de tant de biens, & de faire » vivre à l'ombre de votre nom, » tant de peuples dans un si ai- » mable repos! La gloire d'un » Roi qui aime son peuple, & » qui, loin de faire la guerre aux » nations voisines ou éloignées, » les empêche de l'avoir entr'el- » les, n'est-elle pas infiniment » plus touchante que celle de » ravager la terre, en répandant » par-tout le carnage, le trouble, » l'horreur, la consternation, le » désespoir? Mais un dernier mo- » tif doit encore faire plus d'im- » pression sur votre esprit que » tous les autres, c'est celui de la » justice. Vous n'êtes point, » graces aux Dieux, de ces Prin- » ces qui ne reconnoissent d'au- » tre loi que celle du plus fort, » & qui regardent comme un » privilege attaché à la royauté, » à l'exclusion des simples parti- » culiers, d'envahir le bien d'au- » trui. Vous ne faites point con- » sister votre grandeur à pouvoir » tout ce que vous voulez, mais » à ne vouloir que ce que vous » pouvez selon les loix, & ce que » vous devez. En effet, sera-t-on » injuste & ravisseur, quand on » ne prend que quelques arpens » de terre à son voisin? Et sera-t- » on juste, sera-t-on héros, » quand on usurpe & quand on » envahit des provinces entières? » Or, j'ose vous demander, Sei- » gneur, quel titre avez vous » sur la Scythie? Quel tort vous » ont fait les Scythes? Quelle » raison pouvez-vous alléguer » pour leur déclarer la guerre? » Celle que vous avez portée » contre les Babyloniens, étoit » en même tems & nécessaire & » juste; aussi les Dieux l'ont-ils » favorisée d'un heureux succès.

» C'est à vous, Seigneur, de ju-
» ger si celle que vous entrepre-
» nez maintenant, a les mêmes
» caractères. «

Il n'y avoit que le zèle généreux d'un frere uniquement occupé de la gloire de son Prince & du bien public, qui pût inspirer une telle liberté; mais aussi il n'y avoit du côté du Prince, qu'une parfaite modération capable de la souffrir. Darius, comme Tacite le remarque d'un grand Empereur, avoit sçu joindre deux choses, qui pour l'ordinaire sont inalliables, la souveraineté & la liberté. Loin de se choquer de celle que son frere avoit prise, il le remercia de son conseil, mais il n'en profita pas. L'engagement étoit pris. Il partit de Suse à la tête d'une armée de sept cens mille hommes; sa flotte étoit de six cens vaisseaux; composée principalement d'Ioniens, & d'autres nations Grecques, qui habitoient les côtes de l'Asie mineure & de l'Hellespont. Il marcha vers le Bosphore de Thrace, qu'il passa sur un pont de bateaux; après quoi, s'étant rendu maître de toute la Thrace, il arriva sur les bords du Danube, appellé autrement Ister, où il avoit ordonné à sa flotte de le venir joindre. Il érigea en plusieurs endroits de son passage, des colomnes avec des Inscriptions magnifiques, dans l'une desquelles il s'appelloit *LE MEILLEUR ET LE PLUS BEAU DE TOUS LES HOMMES.*

Après avoir passé le Danube sur un pont de bateaux, il avoit dessein de le rompre, afin de ne point affoiblir son armée par le gros détachement des troupes qu'il seroit obligé de laisser à sa garde. Un de ses officiers lui représenta qu'il étoit bon de se réserver cette ressource en cas de quelque accident fâcheux dans la guerre qu'il entreprenoit. Il le crut, & confia la garde du pont aux Ioniens qui l'avoient construit, avec permission de s'en retourner chez eux s'il ne revenoit pas dans l'espace de deux mois; puis il s'avança dans la Scythie.

Dès que les Scythes eurent appris que Darius marchoit contre eux, ils délibérerent ensemble sur les mesures qu'ils devoient prendre. Ils sentirent bien qu'ils n'étoient pas en état de résister seuls à un ennemi si formidable. Ils députerent vers tous les peuples voisins, pour leur demander du secours, en leur remontrant que le danger étoit commun, & qu'ils avoient tous un égal intérêt à repousser un ennemi qui en vouloit à tous. Quelques-uns répondirent favorablement à leurs demandes; d'autres refuserent absolument d'entrer dans une guerre qui ne les regardoit point, & ils eurent bientôt lieu de s'en repentir.

Les Scythes avoient pris la sage précaution de mettre en sûreté leurs femmes & leurs enfans, en les faisant passer sur des chariots vers les parties les plus Septentrionales, avec tous leurs troupeaux, ne se réservant que ce qui étoit nécessaire à l'armée pour les vivres. Ils avoient eu soin aussi de boucher tous les puits & toutes les fontaines, & de consumer

tous les fourrages dans les lieux où les Perses devoient passer. Ils allerent donc à leur rencontre avec leurs alliés, non pour leur livrer combat, ils avoient bien résolu de l'éviter, mais pour les attirer dans les lieux où ils avoient intérêt qu'ils vinssent. En effet, dès que les Perses paroissoient vouloir les attaquer, ils se retiroient toujours devant eux, en avançant dans le païs; & ils les conduisirent ainsi de contrée en contrée, chez tous les peuples qui avoient refusé d'entrer dans leur alliance, dont les terres furent entièrement ravagées.

Mais, plus Darius s'avançoit dans le païs, plus son armée avoit à souffrir. Elle étoit réduite à une fort grande extrêmité, lorsqu'il arriva de la part des Scythes un héraut, chargé d'offrir pour présens à Darius, un oiseau, une souris, une grenouille, & cinq flêches. Il demanda ce que signifioient ces présens. L'officier répondit qu'il avoit ordre simplement de les lui offrir, & rien de plus; que c'étoit à lui d'en pénétrer la signification. Ce Prince conclut d'abord que les Scythes lui livroient la terre & l'eau, marquées par la souris & la grenouille; leur cavalerie, qui avoit la légèreté des oiseaux; leurs propres personnes & leurs armes, désignées par les flêches. Gobryas, l'un des sept qui avoient conjuré contre le Mage, donna un autre sens à l'énigme. » Sçachez, dit-il » aux Perses, que si vous ne vous » envolez dans l'air comme les » oiseaux, ou si vous ne vous » cachez dans la terre comme les » souris, ou si vous ne vous en» foncez dans l'eau comme les » grenouilles, vous ne pouvez » échapper aux flêches des Scy» thes. «

En effet, l'armée entière conduite dans une région vaste, inculte, déserte, & absolument destituée d'eau, se trouva exposée à un danger presque inévitable de périr; & Darius lui-même ne fut pas exempt de ce péril. Il dut son salut à un chameau, qui, chargé d'eau, le suivit avec beaucoup de peine dans cet affreux désert. Le Prince n'oublia pas son bienfaiteur. Pour le récompenser du service qu'il lui avoit rendu, & des fatigues qu'il avoit essuyées, à son retour en Asie, il lui assigna pour sa nourriture, un certain endroit qu'il possédoit en propre, & qu'on nomma pour cette raison Gaugamele, c'est-à-dire, en langue Persanne, maison du chameau.

Darius ne délibéra pas davantage, & il se vit forcé malgré lui de renoncer à sa folle entreprise. On songea donc sérieusement au retour, & l'on jugea bien qu'il n'y avoit point de tems à perdre. Quand la nuit fut venue, pour tromper l'ennemi, les Perses allumerent beaucoup de feu à l'ordinaire, & ayant laissé dans le camp les vieillards & les malades, avec tous les ânes qui faisoient beaucoup de bruit, ils se mirent en marche pour regagner le Danube. Ils y arriverent de nuit; & Darius, trouvant le pont rompu, ne douta point que les Ioniens ne se fussent retirés, & pour lors il se

crut perdu. On appella à haute voix Hyſtiée le Miléſien, qui répondit enfin, & tira le Roi d'inquiétude. Le pont fut entièrement rétabli. Darius repaſſa le Danube, & vint dans la Thrace. Il y laiſſa Mégabyſe, un de ſes premiers généraux, avec une partie de ſon armée, pour achever la conquête de ce païs-là, & le ſoumettre entièrement à ſon obéiſſance; après quoi, il repaſſa le Boſphore avec le reſte de ſes troupes, & ſe retira à Sardes, où il paſſa tout l'hiver, & la plus grande partie de l'année ſuivante, pour rafraîchir les troupes qui avoient extrêmement ſouffert dans cette expédition, auſſi malheureuſe que mal concertée.

Durant ſon ſéjour à Sardes, Darius ayant été pleinement informé qu'il devoit ſon ſalut & celui de toute ſon armée à Hyſtiée, qui avoit perſuadé aux Ioniens de ne point rompre le pont ſur le Danube, le fit venir à ſa cour, & lui dit de demander hardiment la récompenſe qu'il ſouhaitoit. Hyſtiée lui demanda Mircine d'Édonis, territoire ſur le fleuve du Strymon en Thrace, avec la liberté d'y bâtir une ville. Il n'eut pas de peine à obtenir ſa demande. Mais, Mégabyſe s'apperçut bientôt du préjudice que cela pourroit apporter aux affaires du Roi dans ces quartiers-là. A ſon retour à Sardes, il en parla à Darius, qui goûta fort toutes ſes raiſons, & manda à Hyſtiée de le venir trouver à Sardes, ſous prétexte qu'ayant de grands deſſeins en vue, il avoit beſoin de ſes conſeils. L'ayant ainſi attiré à ſa cour, il l'emmena avec lui à Suſe, lui faiſant entendre qu'il ſçavoit faire tout le cas qu'il devoit d'un ami auſſi fidele & auſſi intelligent que lui, deux qualités qui le lui rendoient bien précieux, & dont il lui avoit donné d'éclatantes preuves dans ſon voyage en Scythie; qu'au reſte, il trouveroit en Perſe de quoi ſe dédommager avantageuſement de tout ce qu'il pourroit quitter. Hyſtiée, flatté agréablement d'une diſtinction ſi honorable, & d'ailleurs ſe voyant dans la néceſſité d'obéir, accompagna Darius à Suſe, & établit Ariſtagore pour gouverner à Milet en ſa place.

La treizième année de ſon règne, Darius voulant étendre ſa domination du côté de l'Orient, pour ſe faciliter la conquête de ces païs-là, forma le deſſein d'en faire auparavant la découverte. Pour cet effet, il fit conſtruire & équiper une flotte à Caſpatyre, ville ſituée ſur l'Inde, & en pluſieurs autres endroits, ſur le même fleuve, juſqu'aux frontières de Scythie. Il en donna le commandement à Scylax, Grec de Caryandie, ville de Carie, qui entendoit parfaitement bien la marine. Il lui donna ordre de deſcendre ce fleuve, & de découvrir, autant qu'il lui ſeroit poſſible, tous les païs qui étoient le long de ſes bords d'un & d'autre côté juſqu'à ſon embouchure, de paſſer de-là dans l'Océan méridional, & de prendre enſuite ſa route vers l'Occident, pour retourner par-là dans ſon païs. Scylax ayant exac-

tement exécuté ses ordres, revint à Suse, où il rendit compte au Roi de ses découvertes. Après cela, Darius entra dans les Indes avec une armée, & réduisit tout ce grand païs sous sa domination. On s'attendroit naturellement à connoître les circonstances d'une guerre si importante. Hérodote n'en dit pas un mot. Il nous apprend seulement que le païs des Indes faisoit le vingtième des gouvernemens de l'empire de ce Prince, & qu'il lui rapportoit tous les ans trois cens talens d'or, ce qui monte à près d'onze millions.

La guerre entre les Perses & les Grecs éclata à l'occasion d'Aristagore, qui commandoit dans Milet pour Hystiée son beau-pere. Aprés avoir donné retraite à quelques bannis de l'isle de Naxos, il entreprit une guerre, dans laquelle il engagea Darius, la première année de la 69.e Olympiade, 504 ans avant Jesus-Christ. Artapherne, frere de ce Prince, & Satrape d'Ionie, arma deux cens vaisseaux, & attaqua vainement l'isle de Naxos, conjointement avec Aristagore, qui changea peu après de parti. Ce perfide fit soulever l'Ionie, se mit à la tête des Grecs, & secouru par les Athéniens qui armerent contre les Perses par terre & par mer, il alla brûler la ville de Sardes, qui fut entièrement consumée, hors la citadelle ou résidoit Artapherne.

Darius fut outré d'un tel affront, & instruit de la part que les Athéniens y avoient eue, il résolut dès ce tems-là de faire la guerre à la Grece. & afin qu'il ne vînt jamais à l'oublier, il ordonna à un de ses officiers de lui dire à haute voix, chaque jour lorsqu'il prendroit son repas : *Seigneur, souvenez-vous des Athéniens.* Il commença à exécuter son dessein la vingt-huitième année de son règne. Ayant appellé tous ses autres Généraux, il envoya Mardonius, fils de Gobryas, jeune Seigneur qui venoit d'épouser une de ses filles, pour commander en chef dans toutes les parties maritimes de l'Asie, avec ordre de faire une invasion dans la Grece, & de le venger des Athéniens & des Érétriens pour l'incendie de Sardes. Le Prince montroit peu de sagesse dans ce choix, où il préféroit un jeune homme de faveur à ses plus vieux & plus expérimentés généraux, sur-tout dans une guerre très-difficile, dont le succès lui tenoit fort à cœur, & qui intéressoit infiniment la gloire de son règne. La qualité de gendre du Roi pouvoit augmenter son crédit, mais n'ajoûtoit rien à son mérite, & ne le rendoit pas excellent Général.

A son arrivée dans la Macédoine, où il étoit passé avec l'armée de terre, après avoir traversé la Thrace, tout le païs, effrayé de sa puissance, se soumit. Mais, sa flotte, ayant voulu doubler le mont Athos pour gagner les côtes de la Macédoine, fut accueillie d'une si violente tempête, que plus de trois cens vaisseaux, avec plus de vingt mille hommes, y périrent. Dans le même tems, l'armée de terre reçut un échec

non moins considérable ; car, comme elle campoit dans un lieu peu sûr, les Thraces tomberent de nuit sur le camp des Perses, en firent un grand carnage, & blesserent Mardonius lui-même. Tous ces mauvais succès l'obligerent bientôt après de retourner en Asie avec la honte & la douleur d'avoir mal réussi dans cette expédition, tant par terre que par mer,

Darius, s'appercevant trop tard que la jeunesse & le peu d'expérience de Mardonius étoient la cause de l'échec qu'avoient reçu ses troupes, le rappella, & mit dans la suite à sa place deux autres Généraux, Datis, Mede de nation, & Artapherne, fils d'Artapherne son frere, qui avoit été gouverneur de Sardes. Ce Prince songeoit sérieusement à mettre en exécution le grand dessein qu'il rouloit depuis long-tems dans son esprit ; c'étoit d'attaquer la Grece avec toutes ses forces, & sur-tout de tirer une illustre vengeance des Athéniens, & de ceux d'Érétrie, dont l'entreprise contre Sardes lui étoit toujours présente.

Darius, avant que de s'engager entièrement dans cette entreprise, jugea à propos de sonder les Grecs, & de sçavoir quelle étoit la disposition de ces différens peuples à son égard. Dans cette vue, il envoya des hérauts par toute la Grece, pour demander en son nom la terre & l'eau ; c'étoit la manière dont les Perses avoient coûtume d'exiger la soumission de ceux qu'ils vouloient assujettir. A l'arrivée de ces hérauts, plusieurs villes de la Grece, redoutant la puissance des Perses, firent ce qui leur étoit commandé. De ce nombre furent les habitans d'Égine. Sparte & Athènes ne traiterent pas favorablement les hérauts qu'on leur avoit envoyés. On dit que l'un fut jetté dans un puits, & l'autre dans une fosse profonde, avec ordre de prendre de-là de l'eau & de la terre.

Un tel traitement ne dut pas peu contribuer à indisposer encore davantage Darius. Ce Prince fit partir avec empressement Datis & Artapherne. Leurs ordres portoient de mettre au pillage Érétrie & Athènes, d'en brûler toutes les maisons & tous les temples, d'en faire prisonniers tous les habitans, & de les lui envoyer ; & pour cet effet, ils s'étoient munis d'un grand nombre de chaînes. Ils mirent à la voile avec une flotte de cinq ou six cens vaisseaux, & une armée de cinq cens mille hommes. Après s'être rendus maîtres sans peine des isles de la mer Égée, ils firent route vers Érétrie, ville de l'Eubée, qu'ils emporterent, après un siège de sept jours, par la trahison de quelques-uns des principaux habitans, la réduisirent en cendres, mirent aux fers tous ceux qu'ils y trouverent, & les envoyerent en Perse. Darius, contre leur attente, les traita avec bonté, & leur donna pour habitation un village du païs de Cissie, qui n'étoit qu'à une journée de Suse, où Apollonius de Tyane trouva encore de leurs descendans six cens ans après.

Après l'expédition d'Érétrie,

les Perses s'avancerent vers l'Attique. Hippias les conduisit à Marathon, petite ville située sur le bord de la mer. Ils firent sçavoir à Athènes le sort d'Érétrie, & comment aucun de ses citoyens ne leur avoit échappé, espérant que cette nouvelle obligeroit la ville de se rendre sur le champ. Mais les Athéniens, bien éloignés de vouloir ainsi subir le joug, marcherent contre l'ennemi, aidés seulement de mille Platéens; car, aucun des autres alliés ne se mit en état de les secourir, tant l'armée formidadable des Perses avoit répandu par tout la terreur. Cette armée, commandée par Datis, étoit de cinq cens mille hommes selon les uns, & de trois cens mille selon les autres. Celle des Athéniens, non compris les mille soldats Platéens, ne montoit en tout qu'à dix mille hommes. Elle étoit conduite par dix chefs, dont Miltiade étoit le premier, & réunit en lui toute l'autorité.

En habile capitaine, il songea à regagner, par l'avantage du poste, ce qui lui manquoit du côté du nombre. Il rangea son armée au pied d'une montagne, afin que l'ennemi ne pût l'envelopper & la prendre par les derrières. Il fit jetter sur les deux côtés de grands arbres qu'il avoit fait couper exprès, afin de couvrir les flancs, & de rendre inutile la cavalerie des Perses. Datis, leur chef, sentit bien que le lieu ne lui étoit pas favorable; mais comptant sur le nombre de ses troupes, infiniment supérieur à celui des ennemis, & d'ailleurs ne voulant pas attendre qu'un renfort, que les Lacédémoniens devoient envoyer, fût arrivé, il accepta le combat. Les Athéniens n'attendirent pas qu'on vînt les attaquer. Dès qu'on eût donné le signal, ils coururent de toutes leurs forces contre l'ennemi. Les Perses regardoient cette première démarche comme une folie pour des gens qui étoient en si petit nombre, & absolument destitués de cavalerie & d'archers; mais, ils furent bientôt détrompés.

Le combat fut rude & opiniâtre. Miltiade avoit extrêmement fortifié ses deux aîles, mais il avoit laissé le corps de bataille plus foible & plus dégarni; & la raison en paroît assez claire. N'ayant que dix mille hommes à opposer à une si grande multitude d'ennemis, il ne pouvoit ni faire un grand front, ni donner à ses troupes une égale profondeur. Il falloit donc opter; & il crut que la victoire ne pouvoit venir que des efforts qu'il feroit aux deux aîles pour enfoncer & dissiper les deux aîles des Perses; bien persuadé que quand les deux aîles seroient victorieuses, elles prendroient en flanc le corps de bataille des ennemis, & acheveroient la victoire sans grand obstacle. C'est le même plan qu'Annibal se proposa à la bataille de Cannes, qui lui réussit si parfaitement, & qui ne peut guère manquer de réussir. Les Barbares attaquerent donc le corps de bataille des Grecs, & donnerent sur-tout de ce côté-là. Ils avoient en tête Aristide & Thémistocle, qui les soutinrent long-tems avec un courage intrépide, mais qui furent

enfin obligés de plier. Dans ce moment ſurvinrent les deux aîles victorieuſes, qui avoient défait & mis en fuite celles des Perſes. Ce fut fort à propos pour le corps de bataille qui commençoit à ſe rompre, & étoit accablé par le nombre des combattans. Alors la déroute des Perſes fut entière. Ils prirent tous la fuite, non vers leur camp, mais vers leurs vaiſſeaux, pour s'y ſauver. Les Athéniens les y pourſuivirent, & mirent le feu à pluſieurs de leurs vaiſſeaux.

Quand Darius apprit la défaite de ſon armée à Marathon, il entra dans une grande colère; & ce mauvais ſuccès, loin de le décourager, & de le détourner de la guerre contre la Grece, ne fit que l'animer à la pourſuivre & à la pouſſer avec plus de vigueur, pour ſe venger en même tems, & de l'incendie de Sardes, & de la honte reçue à Marathon. Ainſi, réſolu de marcher en perſonne avec toutes ſes forces, il envoya ordre à tous ſes ſujets, dans toutes les provinces de ſon empire, de s'armer pour cette expédition.

Après avoir employé trois ans à ces préparatifs, il eut à ſoutenir une nouvelle guerre, par la révolte de l'Égypte. Il paroîtroit, par ce qu'on lit dans Diodore de Sicile, que Darius y alla lui même pour l'appaiſer, & en vint à bout. Cet Hiſtorien raconte que ce Prince voulant y faire mettre ſa ſtatue avant celle de Séſoſtris, le grand prêtre des Égyptiens, lui repréſenta qu'il n'avoit pas encore égalé la gloire de ce conquérant, & que le Roi, loin d'être choqué de la liberté de l'Égyptien, répondit qu'il travailleroit à la ſurpaſſer. Diodore de Sicile ajoûte que Darius, déteſtant la cruauté impie dont Cambyſe ſon prédéceſſeur avoit uſé en Égypte, témoigna beaucoup de reſpect pour les Dieux & pour leurs temples, qu'il eut pluſieurs entretiens avec les Prêtres Égyptiens, ſur ce qui regardoit la religion & le gouvernement, & qu'ayant appris d'eux avec quelle douceur leurs anciens Rois traitoient leurs ſujets, il s'étoit appliqué après ſon retour en Perſe, à ſe former ſur leur modele. Mais, Hérodote, plus digne de foi en cela que Diodore de Sicile, marque ſeulement que ce Prince, réſolu de punir tout à la fois ſes ſujets révoltés, & de ſe venger de ſes anciens ennemis, ſe détermina à leur faire la guerre en même tems, & à tomber lui-même en perſonne, ſur la Grece, avec le gros de ſes troupes, pendant qu'il en emploieroit une autre partie à réduire l'Égypte.

Selon un ancien uſage des Perſes, il n'étoit point permis à leur Roi d'aller à la guerre, ſans avoir nommé celui qui devoit monter ſur le trône après lui; coûtume ſagement établie pour ne point expoſer l'État aux troubles qui accompagnent ordinairement l'incertitude du ſucceſſeur, & pour prévenir les inconvéniens de l'Anarchie, & les cabales des divers prétendans. Darius, avant que de s'engager dans l'expédition contre la Grece, ſe crut obligé de ſatiſfaire à cette loi, d'autant plus qu'il étoit avancé en âge, & qu'il

y avoit une dispute entre deux de ses enfans au sujet de la succession à l'Empire, qui pourroit exciter une guerre civile aprés sa mort, s'il laissoit ce différend indécis. Darius déclara son fils Xerxès son successeur, parce qu'il l'avoit eu depuis son élection à la royauté, à l'exclusion d'Artabane son aîné, qui étoit venu au monde lorsqu'il n'étoit encore que simple particulier. Au reste, Justin & Plutarque placent cette dispute après la mort de Darius. Mais, en quelque tems qu'elle doive être placée, il est constant que Darius ne put exécuter la double expédition qu'il méditoit, l'une contre l'Égypte, & l'autre contre la Grece, & qu'il fut prévenu par la mort; ce qui arriva l'an 485 avant Jesus-Christ. Son règne avoit duré trente-six ans, selon l'opinion commune. M. Gibert le fait moins long de quelques années. Il ne lui donne que trente-un ans de durée, & le fait finir à l'an 488 avant Jesus-Christ.

DIGRESSION

Sur le portrait de Darius.

Ce Prince avoit d'excellentes qualités, mais qui étoient mêlées de plusieurs défauts, & l'Empire se sentit des unes & des autres. On voyoit en lui un fonds de douceur, d'équité, de clémence, de bonté pour les peuples; il aimoit la justice & respectoit les loix; il estimoit le mérite, & le récompensoit; il n'étoit point jaloux de son rang ni de son autorité, jusqu'à exiger des respects forcés, & à se rendre presque inaccessible. Quelque habile qu'il fût par lui-même, il écoutoit les avis & sçavoit en profiter; c'est de lui que l'Écriture Sainte dit qu'il ne faisoit rien, sans consulter les sages de sa cour; *Interrogavit sapientes .... & illorum faciebat cuncta consilio.* Il payoit de sa personne dans les combats, où il gardoit toujours son sang froid, & il disoit de lui-même que le danger le plus pressant ne servoit qu'à augmenter son courage & sa prudence. Enfin, il y a eu peu de Princes plus habiles que lui dans l'art de règner, & plus expérimentés dans la guerre. La gloire de conquérant, si c'en est une véritable, ne lui manque pas. Car, non seulement il rétablit & affermit entièrement l'empire de Cyrus, qui avoit été fort ébranlé par Cambyse & par le Mage; il y ajoûta encore plusieurs grandes & riches provinces, & en particulier les Indes, la Thrace, la Macédoine, & les isles qui baignent les côtes de l'Ionie.

Mais, quelquefois ces bonnes qualités faisoient place à des défauts tout opposés. Reconnoît-on la bonté & la douceur de Darius dans le traitement qu'il fit à Œbazus, vieillard respectable par sa qualité & par son mérite? Il avoit trois enfans qui se préparoient à suivre le Prince dans son expédition contre les Scythes. A son départ de Suse, ce pere lui demanda, par grace, de vouloir bien lui laisser un de ses enfans, pour être la consolation de sa vieillesse. Un seul ne suffit pas, répliqua Darius; je veux vous les laisser tous trois;

& sur le champ il les fit mourir.

Y eut-il jamais occasion où le conseil fût plus nécessaire que dans le dessein qu'il forma de porter la guerre contre les Scythes ? Et pouvoit-on lui en suggérer un plus sage que celui que lui donna son frere ? Il ne l'écouta pas. Paroît-il dans toute cette expédition aucune marque de sagesse ou de prudence ? Et n'y voit-on pas par-tout un Prince enivré de sa grandeur, qui croit que rien ne lui peut résister, & en qui la folle ambition de se signaler par une conquête extraordinaire, étouffe tout ce qu'il avoit montré jusques-là de bon sens, de jugement, d'habileté même dans la guerre ?

Ce qui fait la solide gloire de Darius, c'est d'avoir été choisi de Dieu même, aussi-bien que Cyrus, pour être l'instrument de ses miséricordes sur son peuple, le protecteur déclaré des Israëlites, & le restaurateur du temple de Jérusalem.

Darius, fils d'Hystaspe, est-il le même qu'Assuérus dont parle l'Ecriture ?

Tous les Critiques n'en conviennent pas. Comme la chose n'est pas sans difficulté, nous allons proposer ce que M. Prideau a écrit contre cette opinion, pour établir la sienne, qui est qu'Artaxerxe Longue-main étoit celui que l'Écriture appelle Assuérus, époux d'Esther. Il s'éloigne en cela, comme il le reconnoît lui-même, de deux grands Hommes, Ussérius & Joseph Scaliger. Ussérius croit qu'Assuérus étoit Darius, fils d'Hystaspe ; & Scaliger, que c'étoit Xerxès. Voici ce qu'il dit contre le sentiment du premier.

Ussérius pense que Darius, fils d'Hystaspe, épousa Atosse, qui est la même que Vasthi, qu'il répudia dans la suite, & qu'il prit aussi pour femme Artystone, fille de Cyrus, & veuve de Cambyse, qui est la même qu'Esther. Mais, ce sentiment est contredit par Hérodote, qui nous apprend qu'Artystone étoit fille de Cyrus, & par conséquent elle ne pouvoit être Esther, qui étoit jeune. Il dit encore qu'Atosse eut quatre fils de Darius, sans compter les filles, & qu'elle eut toujours un si grand ascendant sur l'esprit de Darius, qu'elle le détermina à déclarer Xerxès son fils successeur à la couronne, à l'exclusion de ses fils.

Dom Calmet a prévu cette objection dans son commentaire sur Esther, & sans oser dire qui étoit Vasthi qui fut répudiée par Assuérus, il a fait voir qu'il n'avoit répudié ni Atosse, que ce Pere croit avoir été la fille de Cyrus, ni Artystone qu'il avoit épousée vierge, & qui pourroit bien être Esther. Hérodote dit expressément au troisième livre, que la fille de Cyrus, épouse de Darius, étoit Atosse.

M. Prideau ajoûte que la principale raison qui a engagé Ussérius dans le sentiment qu'il a soutenu, c'est que le livre d'Esther dit que Darius, fils d'Hystaspe, imposa un tribut sur la terre ferme & sur les isles ; ce qui se lit aussi dans Hérodote ; mais, Strabon attribue cela à Darius Longue-

main, ce que notre Auteur veut qu'on explique d'Artaxerxe Longue-main.

Quant à Scaliger, il croit que Xerxès est l'Assuérus de l'Écriture, & Amistris, son épouse, la reine Esther. Il se fonde uniquement sur la ressemblance des noms. Mais, les caractères que l'Histoire donne à Amistris, prouvent invinciblement qu'elle n'est point du tout l'Esther de l'Écriture. Amistris, épouse de Xerxès, avoit un fils de ce Prince, qui étoit en âge d'être marié la septième année du règne de son pere; ce ne peut donc être Esther, qui ne fut mariée à Assuérus que la septième année de son règne. Il n'en faut pas davantage pour détruire le sentiment de Scaliger.

Venons à présent aux raisons que M. Prideau apporte pour Artaxerxe Longue-main. Il montre premièrement que Josephe dit en termes exprès, que l'époux d'Esther étoit Artaxerxe Longue-main. La version des Septante & les additions Grecques au livre d'Esther, nomment Assuérus, Artaxerxe. Il y a diverses circonstances dans ces additions qui ne peuvent être appliquées à Artaxerxe Mnémon; la faveur extraordinaire dont Artaxerxe Longue-main honora les Juifs, prouve encore qu'apparemment il avoit épousé une Juive. Ce sentiment est soutenu par Sulpice Sévère, & par quantité d'Anciens & de Modernes. C'est ce qu'on dit en faveur de ce sentiment. On peut voir aussi la préface de D. Calmet sur Esther.

DARIUS, *Darius*, Δαρεῖος, (*a*) fils aîné de Xerxès I, & d'Amistris, fille d'Onophas, épousa Artaynte sa cousine germaine. Ce fut Xerxès lui-même qui fit ce mariage, dans le dessein de gagner le cœur de la mere de cette jeune Princesse. Mais, cette vertueuse dame se montra constamment inaccessible à ses attaques; ce qui fit que Xerxès changea d'objet & devint passionné pour Artaynte.

Ce Prince ordonna un jour à Artabane, un de ses premiers favoris, de faire mourir Darius. L'histoire ne nous apprend point pour quelle raison. Comme cet ordre avoit été donné au milieu d'un repas, & dans la chaleur du vin, il crut que Xerxès l'oublieroit, & il ne se hâta pas de l'exécuter; mais il se trompa. Le Roi se plaignit de n'avoir point été obéi. Artabane craignit donc son ressentiment, & crut devoir le prévenir. Il engagea dans son complot Mithridate, l'un des eunuques du palais, & grand Chambellan du Roi; & par son moyen, il entra dans la chambre où couchoit le Prince, & le tua pendant qu'il dormoit. De-là il alla trouver Artaxerxe, troisième fils de Xerxès. Il lui apprit le meurtre de son pere, & en chargea Darius son frere aîné, comme si l'impatience de règner l'eût porté à commettre ce parricide. Il ajoûtoit que

(*a*) Herod. L. IX. c. 107. Just. L. III. c. 1. Roll. Hist. Anc. Tom. II. p. 238, 260, 261. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 259, 263, 164.

pour se mettre pleinement en sûreté, son dessein étoit de se défaire encore de lui, qu'ainsi il étoit nécessaire qu'il se tînt sur ses gardes. Ces discours ayant fait sur Artaxerxe, encore jeune, toute l'impression que souhaitoit Artabane, il alla sur le champ dans l'appartement de son frere, & soutenu par Artabane & par ses gardes, il l'égorgea, vers l'an 473 avant J. C.

DARIUS II, *Darius*, Δαρεῖος, (*a*) surnommé Nothus, ou le bâtard, fils d'Artaxerxe Longue-main & d'une des concubines de ce Prince. Xerxès II, le seul fils qu'eût eu Artaxerxe Longue-main de la Reine sa femme, lui succéda au royaume de Perse. Mais, au bout d'un règne de quarante-cinq jours, il fut tué par Sogdien ou Secondien, autre fils bâtard d'Artaxerxe Longue-main, lequel s'empara du trône. Mais, il ne s'y crut pas beaucoup en sûreté, & il soupçonna sur-tout Darius d'un dessein pareil au sien. Ce jeune Prince étoit actuellement en Hyrcanie, dont son pere lui avoit laissé le gouvernement. Sogdien le manda, pour se défaire de lui, quand il seroit arrivé. Mais, Darius, qui pénétra son dessein, trouva divers prétextes pour se dispenser de ce voyage, & différa tant, qu'enfin, lorsqu'il vint, ce fut à la tête d'une bonne armée, dont il déclara ouvertement qu'il se serviroit pour venger la mort de son frere Xerxès. Cette déclaration lui attira quantité de gens de qualité, & plusieurs gouverneurs de provinces, que la cruauté & la mauvaise conduite de Sogdien firent passer dans le parti de Darius. On lui mit sur la tête la tiare, marque de la royauté, & on le proclama Roi, l'an 423 avant J. C. S'étant ensuite rendu maître de la personne de Sogdien, il le fit jetter dans la cendre, où il mourut d'une mort cruelle.

Darius avoit porté jusque-là le noms d'Ochus. Il le quitta à son couronnement pour prendre celui de Darius. Les Historiens, pour le distinguer, y ajoûtent le surnom ou l'épithete de Nothus, qui signifie bâtard.

Arsite, voyant comment Sogdien avoit supplanté Xerxès, & avoit été détrôné lui-même par Darius, voulut en faire autant à ce dernier. Quoiqu'il fût son frere de mere aussi-bien que de pere, il se révolta ouvertement contre lui, & fut soutenu dans sa révolte par Artyphius, fils de Mégabyse. Darius envoya Artasyras, un de ses généraux, contre Artyphius, & marcha en personne, à la tête d'une autre armée, contre Arsite. Artyphius, avec des troupes Grecques qu'il avoit à sa solde, battit deux fois le Général qu'on lui avoit opposé. Mais, dans une troisième bataille, on les lui débaucha, & il fut battu lui-même, & se vit réduit à la nécessité de se rendre sur quelques espérances de pardon qu'on lui donna.

(*a*) Xenoph. p. 243, 454. Pauf. pag. 353. Diod. Sicul. p. 319, 389. Just. L. V. c. 1, 8, 11. L. XIX. c. 1. Roll. Hist. Anc. Tom. II. p. 400. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 60. *& suiv.*

Le

Le Roi vouloit le faire mourir; mais, la reine Paryſatis, ſœur & femme de Darius, l'en détourna. Elle étoit fille d'Artaxerxe, mais d'une autre mere que Darius. C'étoit une femme habile, intrigante & rusée, dont le Roi ſon mari ſuivoit preſque en tout les avis. Celui qu'elle lui donna en cette occaſion, étoit d'une profonde perfidie. Elle lui conſeilla d'uſer de clémence envers Artyphius, & de le bien traiter, afin de faire eſpérer à ſon frere, lorſqu'il verroit ſa générosité pour un ſerviteur rebelle, de trouver lui-même un traitement pour le moins auſſi favorable, & l'engager par-là à ſe ſoumettre. Elle ajoûta que quand il ſeroit une fois maître de la perſonne de ce Prince, il feroit à l'un & à l'autre ce qu'il jugeroit à propos. Darius ſuivit ſon conſeil, & il lui réuſſit. Arſite, informé de la douceur dont on uſoit à l'égard d'Artyphius, conclut que lui, qui étoit frere du Roi, ſeroit traité encore plus favorablement; & ſur cette eſpérance, il traita avec ſon frere, & ſe rendit. Darius penchoit beaucoup à lui ſauver la vie; mais Paryſatis, à force de lui repréſenter que la punition de ce rebelle étoit néceſſaire pour ſa ſûreté, le détermina à s'en défaire, en le faiſant périr miſérablement dans la cendre avec Artyphius. Ce ne fut pourtant pas ſans ſe faire une grande violence qu'il conſentit à ce ſacrifice; car il aimoit tendrement ce frere. Il fit encore quelques autres exécutions, qui ne lui procurerent pas la tranquillité qu'il en attendoit; car ſon règne, dans la ſuite, fut troublé par de violentes agitations, qui ne lui laiſſerent pas beaucoup de repos.

Une des plus dangereuſes, fut celle que lui ſuſcita la rebellion de Piſuthne, qui, étant gouverneur de Lydie, voulut ſecouer le joug de l'empire des Perſes, & ſe rendre ſouverain dans ſa province. Il fut pris & amené devant le Roi, qui le condamna à être étouffé dans la cendre comme les autres rebelles qui l'avoient précédé.

Un autre grand embarras, où ſe trouva Darius, fut celui où le jetta l'un de ſes eunuques. Cet eunuque ſe nommoit Artoxare. Il ſe mit en tête de ſe rendre ſouverain, au lieu de premier miniſtre qu'il étoit, & forma le deſſein de ſe défaire de Darius, & de monter ſur ſon trône. Mais, ſa trame ayant été découverte, il fut arrêté, & mis entre les mains de Paryſatis, qui lui fit ſouffrir les plus cruels & les plus honteux ſupplices.

Le plus grand des malheurs qui arriverent à Darius pendant tout le cours de ſon règne, fut la révolte de l'Égypte. Ce coup terrible éclata dans la même année que la révolte de Piſuthne. Darius ne put réduire l'Égypte, comme il réduiſit ce rebelle. Les Égyptiens, las de la domination des Perſes, accoururent de toutes parts auprès d'Amyrtée Saïte, qui étoit enfin ſorti des marais où il s'étoit toujours maintenu, depuis que la révolte d'Inarus avoit été étouffée. Les Perſes furent chaſſés, &

Amyrtée déclaré roi d'Égypte, & il y règna six ans.

Après s'être bien affermi sur le trône, & avoir entièrement chassé d'Égypte les Perses, il se préparoit à les poursuivre jusques dans la Phénicie, & avoit déjà pris des mesures avec les Arabes pour les y attaquer. L'avis qu'en eut le roi de Perse, lui fit rappeller la flotte qu'il avoit promise aux Lacédémoniens, pour l'employer à garder ses propres États.

Pendant que Darius faisoit la guerre en Égypte & en Arabie, les Medes se souleverent; mais, ils furent battus, & ramenés à leur devoir par la force. Pour châtier cette rebellion, on appesantit leur joug, qui avoit été assez doux jusques-là. C'est ce qui ne manque jamais d'arriver à des sujets rebelles, quand la puissance à laquelle ils avoient voulu se soustraire, prend le dessus.

Les armes de Darius semblent avoir eu le même succès contre les Égyptiens. Amyrtée étant mort après avoir règné six ans, [peut-être même fut-il tué dans quelqu'action] Hérodote remarque que ce fut par la faveur des Perses que son fils Pausiris lui succéda. Il falloit donc pour cela qu'ils fussent maîtres de l'Égypte, ou du moins que leur parti y fût le plus fort.

Après être venu à bout des rebelles en Médie, & avoir rétabli les affaires d'Égypte, Darius donna à Cyrus, le plus jeune de ses fils, le gouvernement en chef de toutes les provinces de l'Asie mineure; commission importante, qui soumettoit à ses ordres tous les gouverneurs particuliers de cette partie de l'Empire. Ce jeune Prince, ébloui de l'éclat du commandement, auquel il étoit peu accoûtumé, & jaloux des moindres marques d'honneur qui pouvoient relever son rang & son autorité, découvrit par une action éclatante le secret de son cœur. Deux Perses de la famille royale, ses cousins germains, & dont la mere étoit sœur de Darius son pere, avoient manqué de se couvrir les mains de leurs manches en sa présence, selon le cérémonial qui ne s'observoit qu'à l'égard des rois de Perse. Cyrus, choqué de cette omission comme d'un crime capital, les condamna à mort, & les fit impitoyablement exécuter à Sardes. Darius, aux pieds de qui les parens vinrent se jetter pour lui demander justice, fut fort touché de la mort tragique de ses deux neveux, & regarda cette action de son fils comme un attentat contre lui-même, à qui seul cet honneur étoit dû. Il prit la résolution de lui ôter son gouvernement, & il le manda à la cour, sous prétexte qu'étant malade, il avoit envie de le voir.

Cyrus arriva peu de tems avant la mort de Darius; & Parysatis sa mere, dont il étoit l'idole, non contente d'avoir fait sa paix, malgré toutes les fautes qu'il avoit commises dans son gouvernement, pressoit encore le vieux Roi de le déclarer son successeur, à l'exemple de Darius premier de ce nom, qui avoit donné la préférence à Xerxès sur tous ses freres, parce

qu'il étoit né, comme celui-ci, depuis l'avènement de son pere à la couronne. Mais, Darius ne poussa pas jusques-là sa complaisance pour elle. Il donna la couronne à Arsace son aîné, & fils aussi de Parysatis ; il est appellé Arsicas dans Plutarque ; & il ne laissa à Cyrus que le gouvernement des provinces qu'il avoit déjà.

Darius mourut l'an 404 avant J. C., après un règne de dix neuf ans. On dit qu'Arsace étant auprès de son lit, lui demanda, un moment avant qu'il expirât, quelle avoit été la règle de sa conduite pendant un règne aussi long & aussi heureux que le sien, afin de pouvoir l'imiter. *Ç'a été*, lui répondit-il, *de faire toujours ce que la justice & la religion demandoient de moi.* Paroles mémorables, & qui méritent d'être gravées en lettres d'or dans le palais des Rois, pour les faire souvenir continuellement de ce qui doit régler toutes leurs actions. Il est assez ordinaire aux Princes de donner en mourant d'excellentes instructions à leurs enfans. Elles seroient plus efficaces, si l'exemple & la pratique les avoient précédées ; sans cela elles sont aussi foibles que le malade qui les donne, & ne lui survivent de guère.

C'est à Darius II qu'on attribue ce décret, par lequel ce Prince défendoit aux Carthaginois de faire servir le sang des hommes à leurs sacrifices, & la chair des chiens à leurs repas, & leur ordonnoit de changer leur coûtume de brûler leurs morts en celle de les enterrer.

Sulpice Sévère, Scaliger & quelques autres Auteurs modernes ont cru que Darius Ochus, est le Darius sous lequel Zorobabel fit achever le temple. Mais, cette opinion n'est pas suivie, parce que, si ce qu'on suppose étoit véritable, il faudroit que Zorobabel eût été âgé de plus de cent ans, lorsqu'on fit la dédicace du temple. Cependant, nous apprenons dans le troisième livre d'Esdras, aux chapitres 3 & 4, qu'il étoit encore jeune, lors même qu'il eut fait achever ce merveilleux ouvrage. C'est à la sixième année du règne de Darius, fils d'Hystaspe que cet évènement doit se rapporter.

DARIUS, *Darius*, Δαρεῖος, (*a*) fils d'Artaxerxe Mnémon. Ce Prince, poussé par une tendresse toute particulière pour Darius, le fit couronner dès son vivant, contre la coûtume des Perses, qui ne changeoient de Roi que par la mort de celui qui l'étoit auparavant. Il crut qu'il ne diminueroit rien de son autorité en la partageant avec son fils, & que sa joie en seroit plus grande, s'il voyoit, avant que de mourir, ce Prince revêtu des marques de la souveraine puissance. Mais Darius, payant d'une affreuse ingratitude les nouveaux bienfaits d'un si bon pere, en osa conspirer la perte. Il auroit été abominable, quand même

(*a*) Just. L. X. c. 1, 2. Plut. T. I. p. 1024. *& seq.* Roll. Hist. Anc. T. III. p. 409, 410. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XXI. p. 45, 46.

il auroit lui ſeul formé le deſſein de ce parricide ; mais, combien le fût-il encore plus d'y avoir aſſocié cinquante de ſes freres qu'il rendit auſſi déteſtables que lui. C'eſt une eſpèce de prodige que la parfaite intelligence de tant de complices, non ſeulement à tramer, mais à taire une pareille conſpiration, & que parmi un ſi grand nombre d'enfans, il ne s'en trouvât pas un ſeul qui pût être détourné d'une action ſi barbare, ou par la majeſté d'un Roi, ou par l'âge vénérable d'un vieillard, ou par les bontés d'un pere. Ils foulerent ſous leurs pieds des noms ſi ſacrés. Ce pere malheureux ſe vit expoſé aux embûches de ceux-là mêmes qui devoient expoſer leur vie pour la défenſe de la ſienne, & il courut plus de péril au milieu de ſes propres enfans, que s'il eût été parmi ſes ennemis.

La cauſe de ce parricide étoit plus exécrable que le parricide même. Artaxerxe, vainqueur de Cyrus, qui avoit été tué dans la bataille que ſe livrerent ces deux freres, avoit épouſé Aſpaſie, autrefois maîtreſſe de Cyrus. Darius demanda à ſon pere de la lui céder, ainſi qu'il lui avoit déjà cédé l'Empire. Ce bon Roi, toujours facile & complaiſant pour ſes enfans, lui accorda d'abord ſa demande. Mais ſaiſi d'un prompt, quoique tardif repentir, il s'aviſa, pour retracter honnêtement une promeſſe trop légèrement faite, de donner à Aſpaſie la prêtriſe du temple du Soleil, pour lui impoſer une éternelle chaſteté attachée à ce miniſtère. Ce jeune Prince, brûlant de colère & d'amour, prit lieu de-là de s'emporter d'abord en injures contre ſon pere, & paſſa enſuite au deſſein d'une conjuration où il fit entrer ſes freres. Mais, tandis qu'il s'apprête à l'exécuter, il eſt ſurpris avec ſes complices, & paie avec eux aux dieux vengeurs de la puiſſance paternelle, la peine due au ſeul projet d'un parricide. On punit auſſi de mort toutes leurs femmes, & tous leurs enfans, afin qu'il ne reſtât pas la moindre trace d'un ſi grand crime.

Si l'on eſt curieux d'un plus grand détail touchant la conjuration & la mort de Darius, on peut voir la fin de l'article d'Artaxerxe Mnémon. On peut encore voir l'article d'Aſpaſie.

DARIUS III, *Darius*, (*a*) Δαρεῖος, étoit, ſelon Diodore de Sicile, fils d'Arſane fils d'Oſtane, frere du roi Artaxerxe Ochus. Il fut redevable de la couronne de Perſe à l'Eunuque Bagoas, qui avoit fait périr Arsès & tous ſes enfans, la troiſième année de ſon règne. Suivant la malheureuſe habitude que Bagoas s'étoit faite d'empoiſonner ſes maîtres, quand

(*a*) Diod. Sicul. pag. 564, 565. *& ſeq.* Juſt. L. X. c. 3. L. XI. c. 2. *& ſeq.* L. XII. c. 5. Q. Curt. L. III. c. 1. *& ſeq.* L. IV. c. 1, 5. *& ſeq.* L. V. c. 1. *& ſeq.* L. VII. c. 5. Strab. pag. 544. Plut. T. I. p. 672. *& ſeq.* Dani. c. 2. v. 31. *& ſeq.* c. 7. v. 5, 6. c. 8. v. 3. *& ſeq.* c. 11. v. 2. Maccab. L. I. c. 1. v. 1. Roll. Hiſt. Anc. T. III. p. 443, 570. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. V. p. 426. *& ſuiv.* T. XIX. p. 65. T. XXI. p. 51.

il étoit dégoûté d'eux, il tenta la même entreprise à l'égard de Darius; mais le Roi, averti de son dessein, lui présenta lui-même, sous des signes d'amitié, dans un repas où il l'invita, la coupe destinée pour sa personne, & le força de l'avaler toute entière. Du reste, ce Roi étoit jugé digne du trône, en ce qu'il passoit pour être le plus brave de tous les Perses. Dans le tems qu'Artaxerxe Ochus étoit en guerre contre les cadusiens, un de ces derniers, célebre parmi eux pour sa bravoure, s'avisa d'appeller en duel celui des Perses qui voudroit lui tenir tête. Personne n'osa accepter le défi; Darius seul se présenta courageusement, & tua lui-même son aggresseur. Artaxerxe Ochus le combla de présens, & il s'acquit lui-même le titre du plus brave homme de la Perse. Jugé digne de la couronne par cet endroit, il monta sur le premier trône de l'Asie, dans le même tems qu'Alexandre succéda à celui de son pere dans la Macédoine, l'an 336 avant l'Ére Chrétienne.

Darius, avant que de parvenir au trône, portoit le nom de Codoman. Il changea alors ce nom en celui de Darius, & pour le distinguer des autres Princes qu'on appelle aussi Darius, on le nomme Darius Codoman. Lorsqu'il fit cet exploit mémorable, dont on vient de parler, il n'étoit que simple astande ou courrier du Roi; soit que les violences de ce Prince contre sa famille l'obligeassent à s'envelopper dans un état obscur, soit que l'office d'astande fût un grade par lequel il fallût passer pour parvenir aux dignités de l'Empire.

Darius avoit songé à porter la guerre dans la Macédoine dès le vivant même de Philippe; & l'extrême jeunesse d'Alexandre l'avoit plutôt rallenti que confirmé dans son dessein. Mais, dès qu'il fut instruit des premières démarches de ce jeune Prince, du zele avec lequel il s'étoit fait confirmer dans le commandement général de la Grece, & des mesures qu'il prenoit pour soutenir dignement un si grand titre, Darius, réformant ses idées, songea à rassembler ses propres forces. Il fit équiper un très-grand nombre de vaisseaux, & mit sur pied une puissante armée de terre, qu'il ne confia qu'à des chefs expérimentés, dont le principal étoit Memnon de Rhodes, supérieur à tous les autres par son intelligence & par son courage.

Ces chefs négligerent cependant de s'opposer à la descente d'Alexandre en Asie; & comme ses progrès étoient rapides, ils délibérerent entr'eux sur la manière de les arrêter, & de résister à cet ennemi. Memnon de Rhodes conseilloit de ne pas s'opposer en face à son premier abord; mais, il vouloit qu'on ravageât toute l'étendue de païs qui se trouvoit sur son passage, & qu'on arrêtât les Macédoniens par la disette des vivres. De plus, son avis étoit qu'on fît passer du côté de la Macédoine toutes les forces de terre & de mer qu'on pouvoit avoir, & que l'on transportât ainsi la

guerre d'Asie en Europe. Cet avis qui étoit le plus sage, comme il le paroîtra par la suite des évènemens, ne fut pas goûté des autres Généraux, qui le regarderent comme indigne de la fierté des Perses. Ainsi, l'opinion contraire ayant prévalu, on assembla des troupes de toutes parts; & l'armée Asiatique devenue plus forte en nombre que celle des Macédoniens, s'avança au travers de la Phrygie vers l'Hellespont, & alla camper au-delà du fleuve Granique dont elle se fit un retranchement.

Alexandre, apprenant l'état & la position de l'armée des Perses, prit le plus court chemin pour se poster vis-à-vis d'elle, de sorte qu'il n'en fut séparé que par le fleuve. Les Perses, appuyés d'une montagne qui étoit de leur côté, se tenoient en repos, dans l'espérance de tomber sur les ennemis, s'ils entreprenoient de traverser le fleuve, & comptant bien de l'emporter par leur arrangement sur des hommes qui ne pouvoient aborder que les uns après les autres. Mais Alexandre, supérieur à toutes les difficultés, se trouva passé au point du jour, & ses troupes parurent arrangées pour le combat avant celles des ennemis mêmes. Les Perses opposerent leur nombreuse cavalerie au front de l'armée Macédonienne, qu'ils comptoient de renverser par ce premier choc. Memnon de Rhodes & le Satrape Arsamenès commandoient la gauche, quoiqu'ayant chacun son escadron à part. Arsite les suivoit à la tête des cavaliers de Paphlagonie; & le Satrape d'Ionie Spithobrate fermoit les rangs avec sa cavalerie Hyrcanienne. Le front de l'aîle droite étoit composé de mille cavaliers Medes, de deux mille autres commandés par Arréomithrès, & d'autant de Bactriens. Le milieu étoit occupé par des cavaliers de toutes nations, & tous d'une valeur distinguée, quoiqu'ils fussent en très-grand nombre. Enfin, la cavalerie entière faisoit plus de dix mille hommes. L'infanterie montoit à plus de cent mille; mais, elle n'agissoit point, parce que l'on supposoit que la cavalerie suffisoit seule pour détruire les Macédoniens.

Cependant, comme les cavaliers des deux partis s'intéressoient également à la gloire de leur nation, les Thessaliens que Parménion commandoit, soutinrent avec un grand courage le choc de l'armée ennemie. Alexandre, qui conduisoit l'élite de ses cavaliers sur la droite, s'avança le premier; & se jettant au milieu des ennemis, il en fit un grand carnage. Comme les Perses combattoient vaillamment, & qu'ils ne vouloient céder en aucune sorte aux Macédoniens la gloire du courage, une émulation réciproque fit trouver dans le même lieu les plus braves des deux partis, pour y disputer la victoire. Alexandre lui-même, bien loin d'être effrayé de la multitude de ses adversaires, ayant deux blessures sur le corps, une autre à la tête, & trois félures sur le bouclier qu'il avoit pris dans le temple de

Minerve, non seulement n'étoit pas rendu, mais tiroit de la grandeur même du péril, un renouvellement de courage. Les plus illustres capitaines des Perses tomberent autour de lui ; Artyxiès, par exemple, Pharnace, frere de la femme de Darius, & Mithrobazane, chef des Cappadociens. Enfin, plusieurs des Capitaines généraux ayant été tués, les troupes des Perses qui environnoient Alexandre, battues par celles de la Macédoine, prenant enfin le parti de la fuite, entraînerent toutes les autres ; & le Roi emportant d'un commun aveu le prix de la valeur, passa pour être le premier auteur de la victoire. Après lui, les cavaliers Thessaliens, qui avoient bien gardé leurs rangs dans toutes leurs évolutions, & qui avoient donné un grand branle à la victoire, eurent le second prix de louanges. Mais l'infanterie, qui agit à la fin, ne se battit que peu de tems. Car, les Perses effrayés de la défaite de leur cavalerie, se découragerent bientôt & se mirent en fuite. La perte de l'armée des Perses monta à plus de dix mille hommes d'infanterie, & au moins à dix mille cavaliers ; mais, ils laisserent jusqu'à vingt mille prisonniers de guerre.

Memnon de Rhodes, après un tel malheur, n'abandonna pas les intérêts de son maître. Il rassembla les débris de l'armée, & se retira premièrement à Milet, de-là à Halicarnasse, & enfin dans l'isle de Cos. Darius lui envoya en ce lieu de grandes sommes d'argent, & le déclara Généralissime de ses armées. Memnon ne songea plus alors qu'à porter la guerre en Macédoine même. Il avoit déjà exécuté heureusement une partie de son plan, lorsqu'il tomba dans une défaillance totale qui se changea en de violentes douleurs qui l'emporterent bientôt ; & sa mort fut aussi le terme de la fortune de Darius, qui vit dès-lors s'évanoüir sans retour le projet qu'il avoit formé de transporter la guerre d'Asie en Europe.

Dès qu'il eut reçu la nouvelle de cette mort, il fit assembler ses amis, & tint conseil avec eux, pour examiner s'il suffiroit d'envoyer des Généraux à la tête de ses armées, pour les opposer à l'ennemi, ou s'il convenoit qu'il conduisît lui-même toutes les forces de la Perse contre les Macédoniens. Quelques-uns opinerent que le Roi devoit commander lui-même ses troupes, d'autant que sa présence leur inspireroit un plus grand courage. L'Athénien Charideme, homme supérieur par la valeur & par la science de la guerre, comme ayant combattu long-tems avec le roi Philippe dont il étoit le conseil & le soutien dans les expéditions militaires, conseilla pourtant au roi de Perse de ne pas exposer du premier coup sa personne & sa couronne ; ajoûtant qu'il devoit se tenir encore dans le centre de son Empire, & se contenter de mettre à la tête de ses troupes un Général qui eût donné des preuves suffisantes de son courage & de sa capacité ; qu'il croyoit au reste qu'il suffiroit d'avoir une armée de cent mille

hommes, dont un tiers seroit composé de Grecs soudoyés ; & il eut enfin la hardiesse de s'offrir lui-même pour la conduire, & même de promettre un succès heureux de la confiance qu'on auroit en lui. Le Roi se prêtoit à cette proposition ; mais, comme ses conseillers s'opposoient à ce choix, & faisoient même entendre assez clairement que Charideme ne demandoit la fonction de Général que pour livrer l'armée Persane aux Macédoniens ; Charideme se mettant dans une grande colère, & reprochant aux Perses leur lâcheté naturelle, parvint à irriter le Roi lui-même ; de sorte que ce Prince cédant plutôt à sa passion qu'à son intérêt, prit Charideme par la ceinture, selon la coûtume des rois de Perse, & le livra à ses officiers pour le faire mourir. Charideme, conduit au supplice, prédit hautement que le Roi paieroit bientôt son injustice de la perte même de son Empire. C'est ainsi que Charideme, au milieu des plus hautes espérances, perdit la vie par l'imprudence de ses discours. Le Roi rentré bientôt en lui-même, conçut la grandeur de la faute qu'il venoit de faire ; mais, comme la puissance des Rois mêmes ne s'étend pas sur le passé, il se contenta de chercher dans son esprit quel successeur il donneroit à Memnon de Rhodes, pour l'opposer à des ennemis aussi braves que les Macédoniens, & sur-tout à un général & à un roi aussi courageux qu'Alexandre. Enfin, comme il ne se présentoit à son idée aucun homme qu'il jugeât digne de sa confiance, il se crut obligé de prendre lui-même la défense de sa couronne. Darius dépêcha donc aussitôt des ordres par lesquels il étoit enjoint à tous les corps militaires de se rendre incessamment à Babylone. Il choisit d'abord les plus intelligens & les plus sages d'entre ses parens & ses amis, pour leur confier les différentes fonctions du gouvernement, & il prit avec lui les plus braves, pour les mener contre l'ennemi. Il se rendit avec eux à Babylone dans le tems qu'il avoit désigné lui-même aux troupes des provinces. Son infanterie montoit à quatre cens mille hommes, & sa cavalerie à cent mille. Il conduisit une armée si extraordinaire par le nombre de Babylone en Cilicie, ayant avec lui sa femme & ses enfans, son fils, deux filles, & sa mere même.

Voici quel étoit l'ordre de la marche de cette armée. On portoit d'abord des autels d'argent, sur lesquels il y avoit du feu, qu'on appelloit éternel & sacré ; & les Mages suivoient, chantant des hymnes à la façon du païs. Ils étoient accompagnés de trois cens soixante-cinq jeunes garçons, selon le nombre des jours de l'année, vêtus de robes de pourpre. Après venoit un char consacré à Jupiter, traîné par des chevaux blancs, & suivi d'un coursier d'une grandeur extraordinaire, qu'ils appelloient le cheval du Soleil ; & les écuyers étoient habillés de blanc, avec une baguette d'or à la main.

Dix chariots, ornés de gravures d'or & d'argent, suivoient ; puis marchoit un corps de cavalerie, tiré de douze nations, différentes d'armes & de mœurs. Ensuite, ceux que les Perses appelloient immortels au nombre de dix mille, passant en somptuosité tout le reste des Barbares. Ils avoient des colliers d'or, des robes de drap d'or frisé, avec des casaques à manches ornées de pierreries.

A trente pas de-là, suivoient ceux qu'ils appelloient les cousins ou parens du Roi, jusqu'au nombre de quinze mille, parés à peu près comme des femmes, & plus remarquables par le luxe des habits, que par l'éclat des armes.

Ceux qu'ils appelloient Doryphores, venoient après; ils portoient le manteau du Roi, & marchoient devant son char, dans lequel il paroissoit assis comme sur un trône élevé. Ce char étoit enrichi des deux côtés d'images de dieux d'or & d'argent ; & du milieu du joug, qui étoit tout semé de pierreries, s'élevoit deux statues de la hauteur d'une coudée, dont l'une représentoit la guerre & l'autre la paix ; avec un aigle d'or entre deux, qui déployoit les aîles comme pour prendre son vol.

Mais, rien n'égaloit la magnificence du Roi. Il étoit vêtu d'une casaque de pourpre rayée d'argent ; & par-dessus il avoit une longue robe, toute brillante d'or & de pierreries, où deux éperviers sembloient fondre des nues, & s'entre-becqueter. Il portoit une ceinture d'or à la façon des femmes, d'où pendoit son cimeterre, qui avoit un fourreau tout couvert de pierres précieuses. Il avoit sur la tête une tiare, ceinte d'un bandeau de couleur bleue, mêlée de blanc.

A ses côtés marchoient deux cens de ses plus proches parens, & dix mille piquiers le suivoient, ayant leurs piques enrichies d'argent, avec la pointe garnie d'or ; & enfin trente mille hommes de pied qui faisoient l'arrière-garde. Ils étoient suivis des chevaux du Roi, au nombre de quatre cens, qu'on menoit à la main.

A cent ou six vingts pas de-là, venoit Sysigambis, mere de Darius, sur un char, & sa femme sur un autre, & toutes les femmes des deux Reines suivoient à cheval. Il y avoit ensuite quinze grands chariots où étoient les enfans du Roi, & ceux qui avoient soin de leur éducation, avec une troupe d'eunuques, qui n'étoient pas en petite considération parmi ces peuples. Puis marchoient les concubines jusqu'au nombre de trois cens soixante, en équipage de Reines, suivies de six cens mulets, & de trois cens chameaux, qui portoient l'argent du Roi, & qui étoient escortés d'une nombreuse garde d'archers.

Après, venoient les femmes des officiers de la couronne, & des plus grands Seigneurs de la cour ; puis les vivandiers & les valets d'armée, montés aussi sur des chariots.

A la queue étoient quelques compagnies armées à la légère,

avec leurs chefs, qui fermoient toute la marche.

Alexandre, apprenant que Darius n'étoit plus qu'à quelques journées de distance, envoya Parménion à la tête d'un corps de troupes, pour se saisir des passages, & principalement de celui qu'on appelloit les portes; & lui-même se transportant sur les lieux, il chassa des Perses, déjà postés pour défendre cette gorge dont il s'empara. Darius, voulant faciliter sa marche, avoit envoyé à Damas de Syrie les chevaux de charge, & ce qu'il jugeoit de surnuméraire dans ses troupes. Ayant appris qu'Alexandre s'étoit saisi du passage, il crut que son ennemi évitoit de le rencontrer en pleine campagne; ainsi, il se rendit par le plus court chemin au passage même. Les habitans des environs qui avoient déjà conçu du mépris pour les Macédoniens à cause de leur petit nombre, commençoient à se séparer d'Alexandre, pour se joindre au parti de Darius. Ils portoient avec beaucoup de zele des vivres & d'autres secours aux Perses, & leur annonçoient en quelque sorte la victoire par cette préférence.

Alexandre prit alors Issus, ville assez considérable, dès la première alarme qu'il lui donna; & ses coureurs lui ayant appris que Darius n'étoit plus qu'à la distance de trente stades, & qu'il s'avançoit à la tête d'une armée dont le seul aspect étoit formidable; Alexandre, bien loin de s'en alarmer, se flattoit que les dieux lui présentoient l'occasion de détruire, dans un premier & unique combat, l'empire des Perses. Dans ce même esprit, il fit à ses soldats un discours par lequel il les disposa à regarder cette rencontre comme la décision finale de la fortune de l'une ou de l'autre nation. Là-dessus, arrangeant son infanterie & sa cavalerie selon la disposition du terrein où il se trouvoit, sa cavalerie occupa les premiers rangs, & fit le front de bataille; & l'infanterie se trouva derrière elle, disposée à la fortune dans le besoin. Il se plaça lui-même à l'aîle droite, accompagné des plus braves de ses cavaliers, avec lesquels il vouloit s'avancer le premier contre l'ennemi. La gauche étoit occupée par la cavalerie Thessalienne, supérieure à toutes les autres par la valeur & par l'expérience. Les deux armées étant arrivées à la portée des traits, les Barbares en lancerent d'abord une quantité si prodigieuse, que ces traits se rencontrant en l'air, & heurtant les uns contre les autres, perdoient toute leur force.

Mais, au premier coup de trompette, qui sonna la charge ou le combat corps à corps, les Macédoniens pousserent les premiers des cris terribles; & les Barbares leur répondant aussitôt, toutes les montagnes voisines retentirent d'un bruit beaucoup plus grand que le premier, comme étant poussé en un seul instant par cinq cens mille hommes. Alors, Alexandre promenant ses regards de tous côtés, pour découvrir où étoit Darius, dès qu'il l'eut apperçu, il se porta directement contre

lui à la tête de ses cavaliers, moins jaloux en quelque sorte de la victoire en elle-même, que d'en être le premier mobile. En même tems, les deux cavaleries opposées se jettent l'une sur l'autre, & faisant réciproquement un grand carnage, la valeur des deux partis suspendit long-tems la décision du combat, & la balance penchoit alternativement des deux côtés. Aucun trait ne partoit en vain, aucun coup d'épée ne portoit à faux; & les combattans s'étoient si serrés & si mêlés, qu'on ne pouvoit ni choisir, ni manquer un but. Les uns tomboient de leurs blessures, & les autres, animés par les leurs, cessoient plutôt en quelque sorte de vivre que de combattre. Les chefs particuliers, toujours à la tête de leurs corps, faisoient trouver de la valeur à ceux qui en avoient le moins, & les divers mouvemens qu'on se donnoit pour surmonter son adversaire, attiroient des plaies singulières & inusitées. Le Perse Oxathres, frere de Darius, & vaillant homme, prenant garde qu'Alexandre s'attachoit particulièrement à Darius, résolut absolument de suivre la fortune de son frere. Ainsi, prenant avec lui les plus braves des cavaliers qui l'environnoient, il se jetta avec eux sur ceux qui entouroient Alexandre, & jugeant que la défense de son frere lui acquerroit un grand nom parmi les Perses, il se plaça devant le char de Darius, & mit par terre un grand nombre de ceux qui en vouloient à la personne du Roi. Mais, l'escorte d'Alexandre n'étant pas moins aguerrie que la sienne, il y eut bientôt un monceau de morts autour du char de Darius. Ceux qui vouloient porter la main sur lui, & ceux qui songeoient à le défendre, sacrifioient également leur vie. Les plus illustres capitaines des Perses périrent à cette occasion, tels par exemple qu'Artixyès, Rhéomithrès, & le Satrape de l'Égypte Tasiares. Plusieurs aussi tomberent par terre du côté des Macédoniens, & Alexandre lui-même fut blessé à la cuisse dans ce tumulte, plutôt par la foule que par un coup porté exprès.

Les chevaux du char de Darius couverts de blessures, & effarouchés du nombre de corps qui tomboient autour d'eux, n'obéissoient plus au frein, & étoient sur le point de porter le Roi au milieu de ses ennemis. Darius, se voyant arrivé au dernier péril, prit lui-même les rênes de ses chevaux contre la coûtume & la dignité des rois de Perse. Les officiers lui présenterent pourtant-là un autre char. Pendant qu'il passoit de l'un à l'autre, le désordre augmenta parmi ses troupes, & le Roi voyant les ennemis si près de lui, parut effrayé lui-même. Dès que l'on s'en apperçut dans son armée, ses troupes se débanderent & se mirent en fuite; & sa cavalerie prenant le même parti, la déroute fut universelle. Mais, comme on se sauvoit à travers des lieux étroits & pleins de pierres, les hommes & les chevaux tomboient les uns sur les autres, & plusieurs

périrent-là comme dans une bataille ; les uns avoient encore leurs armes, & les autres ne les avoient plus ; quelques-uns qui tenoient encore l'épée à la main, tuoient par mégarde ceux qui venoient s'y enfermer. Plusieurs, gagnant la plaine, se réfugierent à toute bride dans les villes où ils avoient des habitudes. Cependant, la phalange Macédonienne, & l'infanterie des Perses étoient encore aux mains ; & ce ne fut que la fuite complette des cavaliers qui détermina la victoire des Macédoniens. Car, alors toute l'armée des Barbares se débanda, & fut étouffée presque toute entière dans les routes étroites & scabreuses de sa fuite. Ce qui resta des vaincus se dispersa en divers endroits. Mais, les soldats vainqueurs suspendant enfin leur poursuite revinrent pour le pillage du camp ennemi, & sur-tout de la tente du Roi qu'ils sçavoient être pleine de richesses.

En effet, on y avoit apporté un argent immense, une grande quantité d'or, & une provision extraordinaire d'habits précieux. On ne négligea pas non plus les tentes des parens & des amis du Roi, non plus que celles des principaux chefs. Car, la coûtume des Perses étoit que non seulement toutes les femmes du Roi, mais toutes celles de la cour, le suivissent à la guerre sur des chariots dorés. Aucune d'elles n'oublioit d'apporter rien de ce qui pouvoit servir à la parure, au luxe & à toutes les délices de la vie ; de sorte que l'état de captives faisoit pour elles un changement déplorable. Ces femmes, qui auparavant conduites sur des chars pompeux, où elles se trouvoient à peine assez à leur aise, & couvertes d'habits superbes qui ne laissoient jamais voir la moindre partie de leurs corps, réduites maintenant à une robe simple qu'elles déchiroient encore dans leur désolation, étoient mises hors de leurs tentes, implorant les Dieux, & se jettant aux genoux du soldat victorieux. Quelques-unes s'arrachant elles mêmes les ornemens qui pouvoient les embarrasser, & cherchant à se sauver par des routes impratiquables, s'appelloient confusément & inutilement au secours les unes des autres. On vit des soldats mettre la main sur elles pour leur arracher leurs ornemens ; d'autres les entraînoient par les cheveux pour les dépouiller, & d'autres déchirant les robes dont elles étoient à peine couvertes, les frappoient encore avec le bout de leurs hallebardes, dans les endroits mêmes qu'ils avoient mis à nu. En un mot, on vit là tout ce que l'insolence qui se trouve supérieure d'une part, & tout ce que l'infortune portée de l'autre à son comble, peut faire voir d'inhumanité & de désolation. Cependant enfin, les plus raisonnables d'entre les Macédoniens entrerent en compassion de l'état déplorable de ces femmes, qui, séparées de ce qu'elles avoient de plus cher, & privées de ce qui leur étoit le plus nécessaire, ne rencontroient que des étrangers, des ennemis, & tout ce qui leur

annonçoit une captivité honteuse & cruelle. On fut particulièrement attendri en voyant la mere de Darius, sa femme, deux filles en âge d'être mariées, & son fils encore enfant. Ce fut particulièrement à leur égard que l'on conçut ce que c'étoit que le changement de fortune, & l'attente des maux à venir; & les vainqueurs mêmes se sentirent compatissans. A l'égard de Darius, on ne sçavoit encore non seulement où il étoit, mais s'il vivoit, ou s'il étoit demeuré confondu dans la foule des morts. On voyoit seulement des hommes armés qui mettoient aux fers plusieurs femmes sans les connoître, & qui se dispensoient par-là des égards qu'ils auroient peut-être eus pour elles; en un mot, toute l'Asie sembloit être tombée avec elles en captivité.

Cependant, les officiers d'Alexandre étant venus à la tente de Darius, commençoient à y préparer les cuves du bain, tous les vases qui devoient servir à un grand repas, aussi-bien que toutes les lampes qui devoient l'éclairer, afin que le Roi revenu de la poursuite de l'ennemi, trouvant la tente de Darius préparée pour le recevoir, y vînt prendre possession en quelque sorte de son nouvel empire. Il étoit mort dans le combat, plus de six vingt mille fantassins, & au moins dix mille cavaliers Perses; & du côté des Macédoniens seulement, trois cens hommes de pied, & pas plus de cent cinquante cavaliers. Voilà quel fut l'évènement de la bataille d'Issus.

A l'égard des deux Rois, Darius entièrement défait, précipitoit sa fuite, & changeant d'autant de chevaux qu'on lui en pouvoit fournir, il n'avoit alors d'autre vue que d'échapper aux mains d'Alexandre, & de gagner pour sa sûreté ses provinces les plus éloignées. Alexandre aussi, accompagné de l'élite de ses cavaliers, le poursuivoit à toute bride dans l'espérance de se saisir de sa personne. Mais, après avoir fait deux cens stades sans pouvoir l'atteindre, il revint à son camp vers le milieu de la nuit, & s'étant rafraîchi par le vin, il ne songeoit plus qu'aux douceurs du repos & aux plaisirs de la table. Quelqu'un annonça alors à la femme & à la mere de Darius, qu'Alexandre victorieux, étoit revenu de sa poursuite. La désolation & les larmes se renouvellerent parmi ces femmes, & les captifs dont elles étoient environnées, les accompagnoient de leurs gémissemens & de leurs cris lamentables. Alexandre, qui apprit alors le destin de ces femmes, leur envoya sur le champ Léonatus, un de ses favoris, pour les calmer, & pour apprendre particulièrement à Sisygambis, mere de Darius, que son fils vivoit; que pour lui, il prendroit d'elle & de toutes les Princesses, le soin qui convenoit à leur sexe & à leur rang, & que dès le lendemain il les iroit voir lui-même, & les assureroit de sa propre bouche, & par toute sa conduite, des égards qu'il vouloit avoir pour elles. A cette annonce inespérée, elles regarderent tou-

tes Alexandre comme un Dieu, elles essuyerent leurs larmes, & cesserent de se plaindre de leur sort. Le lendemain, le Roi prenant avec lui Héphestion, qui tenoit le premier rang entre ses amis, alla suivant sa promesse à la tente des Princesses captives. Ils étoient tous deux habillés de même; mais, Héphestion avoit meilleure mine, & étoit plus beau de visage que le Roi; de sorte que la Reine le prenant pour lui, se jetta d'abord à ses genoux. Les assistans l'avertirent aussi-tôt de son erreur, & lui montrerent Alexandre. Sisygambis, honteuse de sa méprise, se tourna aussi-tôt vers le Roi, & se prosterna devant lui. Le Roi la relevant, lui dit: *Ma mere, vous ne vous êtes point trompée; celui-ci est aussi Alexandre.* Par ce titre de mere, le Roi lui annonça aussi-bien qu'aux autres Princesses, l'humanité & la politesse dont il avoit dessein d'user avec elles; & il remplit en effet toute l'espérance qu'il en avoit fait naître.

Il fit rendre à la Reine tous les ornemens royaux, & rétablit autour d'elle une maison aussi nombreuse que celle que Darius lui avoit donnée. Il en ajoûta même de sa part une seconde aussi complete que la première; il promit aux Princesses filles, de pourvoir à leur établissement d'une manière encore plus avantageuse que n'auroit fait Darius lui-même; & il se chargea de faire donner à son fils une éducation digne d'un Roi. Ayant fait venir devant lui le jeune Prince, il l'embrassa, & remarquant que cet enfant le regardoit d'un œil ferme & assuré, il se tourna vers Héphestion, & lui dit: Voilà un Prince de six ans qui est déjà plus brave que son pere. Il assura la Reine, femme de Darius, qu'elle ne verroit rien autour d'elle qui fût indigne de la majesté de son ancien rang. Ces promesses & beaucoup d'autres discours, pleins non seulement d'humanité, mais de politesse, firent fondre en larmes ces illustres captives. Il leur presenta sa main comme pour gage de sa parole; & par toutes ces marques d'humanité & de générosité, non seulement il gagna le cœur des personnes auxquelles il faisoit tant de bien, mais encore il se fit dans toute son armée la réputation du plus généreux de tous les vainqueurs.

Cependant, Darius s'occupoit à recueillir tout ce qui étoit échappé de la bataille d'Issus. Il ne se laissa point abattre par son infortune, quelque grande qu'elle fût. En effet, il écrivit même à Alexandre, & il l'invitoit à ne pas se prévaloir, & à vouloir bien lui rendre ses prisonniers pour la somme qu'il prescriroit lui-même. Il lui offroit toutes les villes & toutes les provinces de l'Asie, jusqu'au fleuve Halys, pour obtenir son amitié. Sur ces offres, Alexandre fit assembler ses confidens; & leur cachant, la lettre même qu'il avoit reçue, il en supposa une autre pour autoriser ce qu'il avoit envie de faire; de sorte qu'il renvoya les ambassadeurs, sans rien conclure avec eux. Darius, voyant bien que ses offres

n'étoient pas acceptées, se dispofa à la guerre tout de nouveau; il ramassa des armes de tous côtés, pour remplacer celles qu'on avoit perdues dans la bataille précédente, & il fit lever avec choix des soldats plus capables de se défendre que les premiers. Il appella surtout les levées déjà faites dans les Satrapies les plus éloignées, & qui n'avoient pas eu le tems d'arriver au jour & au lieu de la première bataille. Il fit faire des épées & d'autres armes offensives, plus longues & plus fortes que celles dont on se servoit auparavant, croyant que c'étoit à un avantage de cette espèce, qu'Alexandre étoit redevable de la victoire qu'il avoit remportée sur les Perses dans la Cilicie. Mais, de plus il fit construire deux cens chariots armés de faulx tranchantes, très-capables de porter, par leur seul aspect, la terreur dans une armée ennemie. A côté de chacun des deux chevaux qui tiroient le char, chacun des deux timons portoit une lame de la longueur de trois palmes, dont la pointe se présentoit au visage des ennemis. A l'essieu des roues, il y en avoit deux autres aussi tranchantes que les premières, & à leurs extrêmités étoient encore attachées des faulx. Ainsi, comptant sur la singularité de ces apprêts, & sur la valeur de ses officiers de guerre, Darius partit de Suse à la tête de huit cens mille hommes de pied & de deux cens mille cavaliers, & arriva le quatrième jour au Pasytigre, à travers un païs abondant, & très-propre à fournir des vivres aux hommes, & de la pâture aux animaux. Il souhaitoit extrêmement que la bataille se donnât devant les murs de Ninive, parce qu'il y avoit une plaine très-favorable au grand nombre des soldats & au jeu de ses chariots. S'étant campé auprès d'un village nommé Arbele, il y faisoit faire tous les jours l'exercice à ses troupes; & il les accoûtumoit à obéir aux moindres signaux, car il étoit à craindre que plusieurs nations rassemblées, & différentes même de langage, ne jettassent parmi elles quelque dérangement dans une bataille.

Cependant, avant que d'en venir aux mains, il avoit envoyé, comme nous l'avons dit, des ambassadeurs à Alexandre, par lesquels il lui avoit fait offrir toutes les provinces d'en de-çà du fleuve Halys, outre cela deux mille talens d'or. Alexandre ayant refusé ces offres, Darius lui envoya une seconde ambassade, par laquelle il le faisoit remercier avant toutes choses de la manière honnête & généreuse dont il avoit traité sa mere & toutes ses autres captives; après quoi, il le prioit d'accepter pour gage de son amitié, tout le païs qui s'étendoit jusqu'à l'Euphrate, trois mille talens d'or, & la seconde de ses filles qu'il lui offroit en mariage; ajoûtant même que devenant ainsi son gendre, & lui tenant lieu de fils, il entreroit en partage de l'empire même de Perse.

Sur ces propositions, Alexandre fit assembler tous ses amis, & leur exposant fidèlement les offres qui lui étoient faites, il les exhor-

ta à lui déclarer librement leur pensée sur ce sujet. Comme personne n'osoit prononcer sur une question de cette importance, Parménion prit enfin la parole & dit : *Pour moi, si j'étois Alexandre, j'accepterois les conditions proposées, & je signerois la paix ; & moi aussi*, répondit brusquement Alexandre, *si j'étois Parménion.* Il tint ensuite d'autres propos qui marquoient son grand courage. Enfin, rejettant toutes les propositions du roi de Perse, & préférant la gloire d'une grande renommée à toutes les richesses du monde, il répondit aux ambassadeurs, que comme la constitution de l'univers seroit dérangée par la présence de deux soleils ; de même l'empire de la terre tomberoit dans la confusion & dans le désordre par la puissance égale de deux Rois. Il chargea donc les ambassadeurs de Darius de dire à leur maître, que s'il prétendoit être le premier Prince du monde, il avoit à combatre contre lui pour soutenir un si beau titre, auquel lui-même Alexandre s'opposoit. Mais que si se souciant peu de ce qui concerne la gloire, il n'aspiroit qu'au repos & aux douceurs d'une vie tranquille & agréable, il falloit qu'il se déclarât dépendant d'Alexandre, & que commandant aux autres Princes, il le reconnût lui-même pour le sien. Là-dessus il renvoya les ambassadeurs, & se mit aussi-tôt en marche à la tête de son armée.

La femme de Darius étoit morte dans ces entrefaites, & Alexandre lui avoit fait faire des funérailles convenables. Un des Eunuques qui gardoient la chambre, & qui avoit été pris avec les Princesses, s'enfuit du camp, & courut apprendre à Darius la mort de sa femme. Il fut affligé au dernier point de cette triste nouvelle, surtout par ce qu'il la croyoit privée des obseques dues à son rang. L'eunuque le détrompa, en lui rapportant les honneurs qu'Alexandre avoit fait rendre à la Reine après sa mort, & les bontés qu'il avoit toujours eues pour elle pendant sa vie. A ce mot, de cruels soupçons lui vinrent dans l'esprit, & ne lui laisserent point de repos.

Ayant tiré l'eunuque à part, il lui tint ce discours ; » Si tu reconnois encore Darius pour ton » maître & ton Roi, dis-moi par » le respect que tu dois à cette » grande lumière de Mithrès qui » nous éclaire, & à cette main » que le Roi te tend, dis moi si » en pleurant la mort de ma femme, je ne pleure pas le moindre » de ses maux ; & si, étant tombée » entre les mains d'un jeune vainqueur, la perte de son honneur » n'a pas précédé celle de sa » vie. « Alors l'eunuque se jettant à ses pieds, le conjure de ne pas faire ce tort à la vertu d'Alexandre, de ne pas déshonorer ainsi sa femme & sa sœur après sa mort, & de ne pas se priver lui-même de la plus grande des consolations qu'il pouvoit avoir dans ses malheurs, qui étoit de croire qu'il avoit été vaincu par un Prince fort au-dessus des foiblesses des autres hommes ; qu'il devoit

plutôt

plutôt admirer Alexandre de ce qu'il avoit donné aux femmes des Perses, de plus grandes preuves de sa continence, qu'il n'en avoit donné aux Perses mêmes de sa valeur. Et avec des sermens & des exécrations horribles, il lui confirme tout ce qu'il vient de déposer, & lui fait le détail de tout ce qu'on avoit connu de la sagesse, de la tempérance & de la magnanimité d'Alexandre.

Alors Darius, rentrant dans la salle où étoient ses courtisans, & levant les mains au ciel, fit aux Dieux cette priere. » Dieux, qui » présidez à la naissance des hom» mes, & qui disposez des Rois » & des empires, faites-moi la » grace qu'après avoir rétabli la » fortune des Perses, je la trans» mette à mes descendans dans » le même éclat que je l'ai reçue, » afin que, vainqueur de mes » ennemis, je puisse reconnoître » les graces dont Alexandre m'a » prévenu dans mon malheur en» vers les personnes du monde » qui me sont les plus chéres; ou » si le tems ordonné par les des» tinées est enfin venu, où il faut » nécessairement que par la colè» re des Dieux, ou par la vicissi» tude ordinaire des choses hu» maines, cet empire des Perses » finisse; faites, grands Dieux, » qu'il n'y ait que le seul Ale» xandre assis sur le trône de Cy» rus. «

Cependant, Darius ayant reçu la réponse d'Alexandre, conçut qu'il n'y avoit point d'accommodement à espérer pour lui; & se disposant à la guerre, il tenoit ses troupes dans des exercices continuels, & les préparoit d'avance à toutes les évolutions ordinaires dans une bataille. Il envoya en même tems un de ses amis particuliers nommé Mazée, à la tête d'une troupe d'élite, pour se camper au bord du fleuve, & pour interdire le passage à l'ennemi. Il dépêcha d'autres détachemens au de-là du fleuve même, pour ravager les campagnes par où l'ennemi devoit passer. Mais au fond, il regardoit le Tigre comme une barrière très-suffisante pour arrêter les Macédoniens. Cependant, Alexandre étant arrivé à ce fleuve, & s'étant fait indiquer un gué par quelques habitans du païs, traversa hardiment le fleuve, mais avec beaucoup de peine & de danger; car, l'eau montoit par sa hauteur jusqu'aux épaules des soldats; & de plus sa rapidité les empêchant de poser le pied ferme sur le fond, en faisoit tomber un grand nombre, en emportoit plusieurs, & les exposoit tous au dernier péril. Alexandre leur ordonna de s'attacher les uns aux autres par la main ou pour le bras, pour opposer à l'eau une plus grande résistance, & pour faire comme une digue d'un bataillon ainsi lié. Il laissa un jour entier à ses soldats pour se reposer de cette périlleuse fatigue.

Dès le lendemain, ayant mis ses troupes en file, il les mena vers l'ennemi; & se trouvant assez proche de l'armée des Perses, il dressa son camp. Là il passa la nuit suivante à comparer dans son esprit, la multitude effroyable

des Perses, avec le petit nombre de ses soldats; & pensant qu'il avoit encore entre les mains la décision de sa fortune, l'incertitude d'un avenir prêt à se déclarer, le tint éveillé toute la nuit. Le lendemain, faisant à tous les chefs des discours convenables à chacun d'eux, & leur inspirant un courage proportionné à la nature du péril, qui ne consistoit ici que dans le nombre de leurs ennemis, il conduisit contre les Perses son armée arrangée de manière que sa cavalerie couvroit l'infanterie. Il mit sur l'aîle droite l'escadron commandé par Clitus, surnommé le Noir; derrière elle étoit l'escadron qu'il appelloit *des amis*, sous le commandement de Philotas, fils de Parménion, & tout de suite sept autres lignes sous le même commandant. Derrière ceux-ci, étoit placé le bataillon des Argyraspides, distingué par l'éclat des boucliers d'argent qui leur avoient fait donner ce nom, & encore plus par la valeur de ce corps commandé par Nicanor, autre fils de Parménion. A côté d'eux étoient placés les Élymiotides, conduits par Cœnus. Ensuite, venoient les Orestes & les Lyncestes sous les ordres de Perdiccas; la compagnie de Méléagre suivoit celle-ci, suivie elle-même de celle de Polysperchon, commandant des Symphéens. Philippe, fils de Balacer, venoit après ceux-ci, & Cratérus, à la tête des siens, fermoit l'infanterie. Les cavaliers dont nous avons parlé d'abord, étoient soutenus par tous ceux qu'on avoit tirés du Péloponnèse & de l'Achaïe, de la Phthiotide & des environs du golphe Maliaque, aussi-bien que de la Locride & de la Phocide; ils avoient tous pour commandant Erigye de Mitylène. Derrière eux étoient les Thessaliens, commandés par un autre Philippe. Ceux-ci surpassoient tous les autres en bravoure, & par l'agilité de leurs évolutions. Ce fut derrière eux qu'Alexandre plaça les gens de traits & les soudoyés de l'Achaïe.

Mais de plus, pour éviter que les Perses, par leur grand nombre, n'enveloppassent trop aisément son corps de bataille, il lui avoit fait prendre des deux côtés une forme de croissant avec des pointes fort avancées. Pour parer aussi l'attaque des chariots armés de faulx, il avoit ordonné à toute son infanterie, qu'à leur approche, ils frappassent tous avec leurs épées, & de toutes leurs forces, les boucliers les uns des autres, afin que les chevaux effarouchés, se tournassent pour s'enfuir du côté de l'armée d'où ils venoient; mais que s'ils s'obstinoient à avancer, alors ils ouvrissent leurs rangs pour leur donner passage, ce qui les mettoit eux-mêmes hors de tout péril. Cependant, Alexandre, se plaçant lui-même à son aîle droite, par cette forme de pointe & de demi-cercle qu'il avoit fait prendre à son armée, s'étoit procuré l'avantage de la découvrir, d'un seul point de vue, presque entière; de sorte que par-là il étoit en état de pourvoir à tout.

Darius, qui avoit arrangé la sienne selon les différentes nations

dont elle étoit composée, choisit sa place vis-à-vis d'Alexandre, & se disposoit à marcher directement à lui. Dès que les deux armées furent proches l'une de l'autre, les trompettes sonnerent avec un grand éclat des deux côtés; & les hommes leur répondoient avec des cris qui ne se faisoient pas moins entendre. Aussitôt les chars armés de faulx partirent tirés à toute bride, & imprimerent aux Macédoniens une véritable terreur; & Mazée, commandant de la cavalerie Persane, qui les suivoit de près, rendoit cette attaque encore plus formidable. Cependant, tous les soldats de la phalange Macédonienne s'étant mis à frapper avec leurs armes les boucliers les uns des autres, suivant l'ordre du Roi, formerent un bruit épouvantable, & tel que la plûpart des chevaux effarouchés, tournant en arrière, portoient à bride abattue leurs chariots sur les Perses mêmes; au lieu qu'à l'égard de ceux qui suivoient le droit chemin, les Macédoniens avertis & précautionnés, s'ouvrant à propos, non seulement en évitoient l'atteinte, mais perçoient même les chevaux à coups de traits. Il faut pourtant avouer que quelques chariots échappés à cette défense, firent de terribles dégâts dans les endroits où ils tomberent. Les tranchans des faulx & des autres ferremens attachés aux roues, étoient affilés au point, que poussés de la force dont ils l'étoient, ils portoient une mort certaine sous des formes très-différentes. Ils enlevoient aux uns le bras accompagné du bouclier qu'ils portoient; ils coupoient à d'autres la tête si subitement, que posée à terre elle ouvroit encore les yeux, & laissoit connoître encore à qui elle appartenoit. D'autres étoient tranchés par le milieu du corps, & étoient morts avant que d'avoir senti le coup.

Cependant, après une si terrible escarmouche, les deux armées s'approcherent l'une de l'autre; & quand on eut épuisé tous les traits à lancer de loin, & ensuite les armes de longueur, comme les piques & les lances, on en vint au combat à l'épée, & corps à corps. La cavalerie ouvrit la bataille, les Macédoniens à la droite de leur armée, & Darius à la gauche de la sienne. Il avoit autour de sa personne tous les cavaliers qui tenoient à lui par quelque degré de parenté, tous gens distingués par l'intelligence & par le courage, & qui montoient au nombre de mille. Animés par la présence du Roi, ils avoient soutenu courageusement cette première décharge de traits, pour le couvrir lui-même. Aupres d'eux étoient les Mélophores, garde nombreuse & vaillante. Derrière ceux-ci étoient les Mardes & les Cisséens, peuples distingués par la hauteur de leur taille & par leur valeur. Le Roi avoit encore autour de lui tout le militaire de sa maison, & une compagnie d'Indiens très-courageuse. Tous ces corps fondant avec de grands cris sur les Grecs, les attaquoient avec beaucoup de valeur, & sembloient

d'ailleurs les accabler par leur nombre.

Mazée, qui commandoit l'aîle droite, se jettant de son côté avec l'élite de sa cavalerie sur celle des ennemis, en mit par terre à son premier abord un assez grand nombre. Et aussi-tôt il envoya deux mille Cadusiens, accompagnés de mille Scythes, cavaliers choisis, avec ordre de passer à côté & ensuite au de-là des rangs des ennemis, pour arriver par derrière eux jusqu'à leur camp, qu'ils devoient piller. Ces troupes accepterent volontiers une pareille commission, & se jettant tout d'un coup dans le camp des Macédoniens, ils y trouverent encore le secours de quelques prisonniers Scythes qui leur aiderent à se saisir des armes étrangères que l'on avoit mises là en dépôt, & à emporter d'autres dépouilles, ou des provisions de guerre. Le bruit d'une pareille surprise excita du tumulte par sa singularité, de sorte que quelques-unes mêmes des captives d'Alexandre se disposoient déjà à retourner dans le camp des Perses.

Mais, Sisygambis, mere de Darius, ne se prêta point à l'invitation que lui faisoient les compagnes de sa captivité, de profiter de cette occasion, soit qu'elle se défiât de la sûreté d'une pareille conjoncture, ou qu'elle voulût marquer à Alexandre la reconnoissance qu'elle conservoit du traitement généreux qu'elle avoit reçu de sa part. D'un autre côté, les Scythes, chargés d'un butin considérable, revinrent à Mazée pour lui rendre compte de leur succès; dans le tems même que l'escadron Perse, posé auprès de la personne de Darius, revenoit à son poste, après avoir enfoncé un escadron Macédonien. Alexandre, à ce second avantage des ennemis, se crut chargé de rétablir par lui-même la fortune des siens. Ainsi, prenant avec lui l'escadron qui portoit le nom du Roi, fortifié même de ce qu'il y avoit de meilleur dans le reste de sa cavalerie, il le conduisit directement à la personne de Darius. Le roi de Perse soutint courageusement cette attaque; & combattant de dessus son char, il lançoit des dards contre tous ceux qui s'avançoient jusqu'à lui. Cependant, comme les deux Rois s'approchoient de plus en plus; Alexandre se jugeant à portée de Darius, lui lança un trait qui le manqua néanmoins, & qui frappa à sa place le conducteur de son char. Tous ceux qui environnoient le roi de Perse, ayant aussi-tôt jetté un grand cri, firent croire à ceux qui étoient plus loin, que le Roi venoit d'être tué; & ceux-ci commençant la fuite, tous les rangs se défilerent les uns après les autres, de sorte que le corps même qui gardoit le Roi, fut bientôt séparé. L'autre aîle de l'armée ne se voyant plus soutenue, se rompit bientôt elle-même, & se mit totalement en fuite. La poussière qui s'élevoit des pieds des hommes & des chevaux, & celle même qu'excitoit la poursuite du vainqueur & de toutes les troupes d'Alexandre, fut cause que personne ne pouvoit découvrir de

quel côté Darius cherchoit sa retraite. On n'entendoit qu'un bruit confus de cris d'hommes, de pieds de chevaux, & de coups de fouet.

Mazée, qui, comme on l'a déjà dit, commandoit l'aîle droite, accompagné pourtant encore d'un corps considérable de cavaliers choisis, poussoit vivement les ennemis qu'il avoit en face. Mais Parménion, à la tête de la cavalerie Thessalienne, & d'autres braves qui s'étoient joints à lui, soutenoient courageusement leur effort; & les Thessaliens étoient même sur le point de l'emporter par le courage. Cependant, le nombre très-supérieur du côté de Mazée, commençoit à accabler par son poids la cavalerie Grecque, de sorte qu'après un long carnage dont la simple inégalité laissoit Parménion dans un péril toujours plus grand, il envoya enfin demander par quelques cavaliers un prompt secours à Alexandre. Mais il se trouva qu'Alexandre avoit entraîné après lui une grande partie de ses troupes à la poursuite des fuyards; & les envoyés de Parménion s'en revinrent seuls. Cependant, ce capitaine se servit avec tant de bonheur de la souplesse de la cavalerie Thessalienne, qu'il parvint enfin à mettre en fuite les Perses, sur-tout lorsqu'ils eurent appris la fuite de Darius même.

Ce Prince qui sçavoit bien les ruses de guerre, profita de la poussière énorme qui s'étoit élevée pendant le combat, pour faire une retraite toute opposée à la route qu'avoient prise les Barbares de son armée. Car, au lieu de tourner en arrière, il se glissa sans être vu par les côtés de l'armée ennemie, & s'alla mettre en sûreté lui & les siens, dans les villages qui étoient derrière les Macédoniens. Cependant, toutes les troupes Asiatiques ayant été mises en déronte, & les Macédoniens tuant toujours les derniers, le champ de bataille & tous les environs furent bientôt couverts de corps morts; & il se trouva près de quatre-vingt dix mille hommes, cavalerie ou infanterie, sur la place. On ne compta que cinq cens Macédoniens de tués; mais, le nombre des blessés monta beaucoup plus haut. Telle fut l'issue de la bataille d'Arbeles.

Darius, après sa défaite, accompagné de peu de gens, avoit pris le chemin du fleuve Lycus. L'ayant passé, plusieurs lui conseilloient de rompre le pont, parce que l'ennemi le poursuivoit. Mais il répondit généreusement, qu'il n'estimoit point assez sa vie pour la vouloir conserver au prix de celle de tant de milliers de sujets & d'alliés fideles, qui demeureroient à la merci des ennemis; qu'ils avoient le même droit que leur Prince à ce passage, qui devoit leur être ouvert comme à lui. Après avoir traversé assez de païs, toujours en fuyant, il arriva sur le minuit à Arbeles. De-là il prit sa route vers la Médie, à travers les montagnes d'Arménie, suivi de sa noblesse, & d'un petit nombre de gardes. Deux mille Grecs le joignirent aussi bien-tôt

dans le chemin. Il prit cette route, parce qu'il crut qu'Alexandre prendroit celle de Babylone & de Suse, pour y joüir du fruit de sa victoire. D'ailleurs, c'étoit un chemin où l'on ne pouvoit le suivre avec une grande armée, au lieu que l'autre étoit aisé pour les chevaux & les chariots, & dans un païs fertile.

Il restoit encore à Darius fugitif, trente mille hommes de pied, entre lesquels il y avoit quatre mille Grecs, qui lui furent fideles jusqu'à la fin. Il avoit outre cela quatre mille frondeurs ou gens de trait, & plus de trois mille chevaux presque tous Bactriens, que commandoit Bessus, Satrape de la Bactriane. Darius, aves ses troupes, s'écarta un peu du chemin, faisant passer devant le bagage, & ayant assemblé ses principaux officiers, il leur parla en ces termes : » Chers compagnons, » de tant de milliers d'hommes » qui composoient mon armée, » vous êtes les seuls qui ne m'a» vez point abandonné dans tout » le cours de ma mauvaise fortu» ne ; & il n'y a bientôt plus que » votre fidélité & votre constance » qui me fassent croire que je suis » Roi. Les transfuges & les trai» tres règnent dans mes villes, » non qu'on les juge dignes de » l'honneur qu'on leur fait, mais » afin que leur récompense vous » tente, & ébranle vos courages. » Vous avez pourtant mieux aimé » suivre ma fortune que celle du » vainqueur ; en quoi vous avez » mérité que les Dieux vous en » récompensassent ; & ne doutez » point qu'ils ne le fassent, si je » ne puis moi-même le faire. » Avec de telles troupes & de » tels officiers, j'affronterai sans » crainte l'ennemi, quelque re» doutable qu'il paroisse. Quoi ! » voudroit-on que je m'aban» donnasse à la discrétion du » vainqueur, & que j'attendisse » de lui, pour prix de ma lâcheté » & de ma bassesse, le gouver» nement de quelque province » qu'il voudroit bien me laisser ? » Non, non, il ne sera jamais au » pouvoir de personne, ni de » m'ôter ni de me donner le dia» dême que je porte. Une même » heure verra la fin de mon règne » & de ma vie. Si vous avez tous » ce même courage & cette mê» me résolution, comme je n'en » puis douter, je vous réponds de » votre liberté, & que vous n'au» rez point à souffrir le faste & » les insultes des Macédoniens. » Vous avez dans vos mains de » quoi venger ou terminer vos » maux. « Tous répondirent avec de grands cris, qu'ils étoient prêts à le suivre par-tout, & à répandre leur sang pour sa défense.

C'étoit le sentiment des troupes. Mais, Nabarzane, l'un des plus grands Seigneurs de Perse, & Général de la cavalerie, avoit tramé avec Bessus, Général des Bactriens, le plus grand de tous les crimes, ayant résolu d'arrêter le Roi & de l'enchaîner ; ce qu'ils pouvoient exécuter facilement par le moyen des troupes qu'ils commandoient l'un & l'autre. Leur dessein étoit, s'ils se voyoient poursuivis par Alexande, de se

racheter en lui livrant Darius en vie ; & s'ils échappoient à sa poursuite, de s'emparer du royaume, après avoir tué Darius, & de recommencer la guerre. Les traîtres n'eurent pas de peine à gagner les troupes, en leur représentant qu'on les traînoit au précipice ; qu'ils se verroient bientôt accablés sous les ruines d'un empire tout près de tomber, pendant que la Bactriane leur étoit ouverte, & leur tendoit les mains, en leur offrant des richesses immenses. Quelque sourdes que fussent ces menées, Darius en fut averti, mais il ne put les croire. Patron qui commandoit les Grecs, l'exhorta inutilement à faire dresser sa tente dans leur quartier, & à confier la garde de sa personne à des troupes de la fidélité desquelles il étoit sûr. Il ne put se résoudre à faire cet affront aux Perses, & répondit qu'il auroit moins de peine à en être trompé, qu'à les condamner ; qu'il aimoit mieux souffrir parmi les siens tout ce que la fortune lui préparoit, que de chercher sa sûreté parmi des étrangers, quelque fideles & bien affectionnés qu'il les crût ; que d'ailleurs, il ne pouvoit plus mourir que trop tard, si les soldats qui étoient de sa nation le jugeoient indigne de vivre. Il ne fut pas long-tems sans éprouver combien étoient vrais les avis qu'on lui avoit donnés. Les traîtres le saisirent, le lierent avec des chaînes d'or, comme pour faire honneur à sa qualité de Roi, & prirent le chemin de la Bactriane, le conduisant dans un chariot couvert.

Cependant, Alexandre se mit à la poursuite de Darius ; il apprit bientôt que ce Prince avoit été arrêté. Ce fut pour lui une nouvelle raison de hâter sa marche. Les rebelles, à son arrivée, prirent l'épouvante, quoique la partie n'eût pas été égale, si Bessus eût eu autant de résolution pour le combat que pour le parricide. Car, ils surpassoient les ennemis en nombre & en force, & étoient tous frais contre des gens fatigués d'une longue marche. Mais, le nom & la réputation d'Alexandre, motif tout puissant à la guerre, les étonnerent tellement, qu'ils prirent la fuite. Bessus & ses complices ayant atteint Darius, l'exhorterent de monter à cheval, & de se sauver des mains de son ennemi. Il leur répondit que les Dieux étoient près de le venger, & implorant la justice d'Alexandre, il refusa de suivre des parricides. Ils entrerent alors dans une telle fureur, que lançant leurs dards contre lui ; ils le laisserent tout couvert de blessures. Après un parricide si détestable, ils se séparerent, pour laisser en divers lieux des vestiges de leur fuite, & tromper par ce moyen l'ennemi, s'il vouloit les suivre, ou l'obliger du moins à diviser ses forces.

Après plusieurs recherches, on trouva Darius par hazard dans un lieu écarté, le corps tout percé de javelots, couché sur son char, & touchant à sa fin. Cependant, avant que d'expirer, il eut encore la force de demander à boire. Un Macédonien, nommé Polystrate, lui en apporta. Il avoit avec lui

un prisonnier Persan, qui lui servit de truchement. Darius, après avoir bu, dit en se tournant vers le Macédonien: » Que dans l'état déplorable de sa fortune, il » avoit au moins cette consolation de parler à une personne » qui l'entendroit, & que ses dernières paroles ne seroient point » perdues; qu'il le chargeoit de » dire à Alexandre, que, sans » l'avoir jamais obligé, il mouroit » son redevable; qu'il lui rendoit » mille graces de tant de bontés » qu'il avoit eues pour sa mere, » pour sa femme & pour ses enfans, ne s'étant pas contenté de » leur sauver la vie, mais leur » ayant laissé tout l'éclat de leur » première grandeur; qu'il prioit » les Dieux de rendre ses armes » victorieuses, & de le faire monarque de l'univers; qu'il ne » croyoit pas avoir besoin de lui » demander qu'il vengeât l'exécrable parricide commis sur sa » personne, parce que c'étoit la » cause commune des Rois. «

Puis, prenant la main de Polystrate: *Touche-lui pour moi dans la main*, lui dit-il, *comme je touche dans la tienne; & porte lui de ma part ce seul gage que je puis lui donner de mon affection & de ma reconnoissance.* En finissant ces mots, il expira. Alexandre arrive auprès de lui en ce moment, & voyant le corps de Darius, il pleure amerement; & par les marques de la douleur la plus sensible, il fait voir combien il étoit touché de l'infortune de ce Prince, qui méritoit un meilleur sort. Il détacha d'abord sa cotte d'armes, la jetta sur le corps de Darius, & l'ayant fait embaumer, & orné son cercueil avec une magnificence royale, il l'envoya à Sisygambis, pour le faire ensevelir à la facon des rois de Perse, & le mettre au tombeau de ses ancêtres.

Ainsi mourut Darius, la troisième année de l'Olympiade 112, l'an 330 avant Jesus-Christ, après avoir vécu près de cinquante ans, & en avoir règné six; Prince d'un caractère doux & pacifique, dont le règne, si on en excepte la mort de Charidème, avoit été sans violence & sans cruauté, ou par inclination naturelle, ou parce que la guerre continuelle qu'il eut à essuyer contre Alexandre, depuis son avènement à la couronne, ne lui permit pas d'en user autrement. Avec lui finit l'empire des Perses, qui avoit duré deux cens six ans depuis le commencement du règne du grand Cyrus son fondateur, sous treize Rois; sçavoir, Cyrus, Cambyse, Smerdis le mage, Darius, fils d'Hystaspe, Xerxès I, Artaxerxe Longue-main, Xerxès II, Sogdien, Darius Nothus, Artaxerxe Mnémon, Artaxerxe Ochus, Arsès, & Darius Codoman.

A la mort de Darius fut vérifiée la prophétie de Daniël, qui avoit prédit la ruine de la Monarchie des Perses. Il avoit représenté cette Monarchie sous l'idée d'un ours, qui avoit trois rangs de dents dans la gueule, & à qui il fut dit: *Levez-vous, & rassasiez-vous de carnage.* Mais, cette bête

fut mise à mort par une autre bête qui étoit semblable à un léopard, & qui avoit quatre aîles & quatre têtes. Le même empire des Perses étoit représenté dans la statue qui parut en songe à Nabuchodonosor, par la poitrine & les bras qui étoient d'argent; & celui d'Alexandre y étoit désigné par le ventre & les cuisses d'airain.

Dans un autre endroit, l'empire des Perses nous est encore figuré sous l'idée d'un bélier, qui donne des coups de cornes contre l'occident, contre le septentrion, & contre le midi; rien ne pouvoit lui résister; il fit tout ce qu'il voulut, & il devint fort puissant. Mais, en même tems, un bouc [c'est Alexandre le Grand] vint du côté de l'occident, & parcourut tout le monde sans toucher la terre; il avoit une corne fort grande entre les deux yeux. Il s'avança contre le bélier qui avoit des cornes, & s'élançant avec impétuosité, il courut contre lui de toute sa force, l'attaqua avec furie, le frappa, lui rompit les deux cornes, & l'ayant renversé, il le foula aux pieds, sans que personne pût délivrer le bélier de sa puissance. On ne peut rien ajoûter à la clarté de ces prophéties.

Les Auteurs Grecs conviennent que le motif de la guerre des Grecs contre les Perses, étoit l'entreprise que Xerxès avoit faite contre la Grece, dans laquelle, selon l'expression de Daniël, ce Prince avoit animé tous les peuples contre la Grece. Mais, les Auteurs Orientaux racontent la chose autrement. Ils disent que Darab II, roi de Perse, fils de Bahaman, ayant fait la guerre à Philippe, roi de Macédoine, obligea ce Prince à lui demander la paix. Il ne l'obtint que sous ces conditions; premièrement de payer au Roi vainqueur mille beizaths, ou mille œufs d'or de tribut annuel, ces beizaths valoient chacun quarante dragmes d'argent; & en second lieu de lui donner sa fille en mariage. Darab ayant reçu la fille du roi Philippe pour femme, & s'étant apperçu, dès la première nuit de ses noces qu'elle avoit l'haleine mauvaise, résolut de la renvoyer à son pere, quoiqu'elle fût déjà enceinte.

Philippe la fit soigneusement garder jusqu'au tems de ses couches; elle enfanta Alexandre, que Philippe déclara lui appartenir, & à qui il laissa le royaume après lui. Darab, roi de Perse, mourut aussi vers le même tems, & eut pour successeur Dara son fils, [c'est Darius Codoman] qui fut un Prince violent & cruel, qui aliéna tellement les esprits des peuples, & même des Grands de sa cour, qu'ils députerent à Alexandre le Grand, pour l'exhorter à faire la conquête de la Perse. Alexandre ayant donc refusé de payer le tribut ordinaire, & ayant répondu à ceux qui le vinrent demander, que la poule qui pondoit les beizaths, ou les œufs d'or, s'étoit envolée à l'autre monde; Dara assembla une grande armée pour lui faire la guerre.

Alexandre se prépara à le bien recevoir, & alla même au-de-

vant de lui jusqu'en Perse ; il lui livra bataille, & le vainquit. Dara s'étant retiré dans sa tente, deux de ses officiers natifs de Hamadan, lui passerent son épée au travers du corps, & s'enfuirent vers le camp du vainqueur. Alexandre, informé de ce qui s'étoit passé, accourut à la tente de Dara, qui respiroit encore, lui prit la tête, la mit sur ses genoux, pleura son triste sort, lui protesta qu'il n'avoit aucune part à sa mort. Dara, ouvrant les yeux, le pria de le venger de la perfidie de ses serviteurs, lui donna sa fille Roxane en mariage, & lui recommanda de ne point mettre le gouvernement de la Perse entre les mains des Grecs. Ainsi, il mourut entre les bras d'Alexandre, qui étoit son frere, selon les Historiens, étant né de la fille de Philippe, épouse de Darab, comme Dara étoit né d'une autre femme du même Darab.

DARIUS, *Darius*, Δαρεῖος, (*a*) l'un des descendans d'Atropate qui règna dans un canton de la Médie, auquel il donna son nom. Darius lui succéda après quatre autres, dont les noms & les règnes ne sont point marqués dans l'Histoire. Il règna dans la Médie, au tems que Pompée faisoit la guerre à Mithridate Eupator, roi de Pont, & fut vaincu par cet illustre Général, qui lui accorda la paix l'an de Rome 689, & le 65 avant Jesus-Christ. Son fils Artuasdes lui succéda.

DARIUS, *Darius*, Δαρεῖος, (*b*) fils d'Artabane, roi des Parthes, fut donné en ôtage aux Romains, l'an de J. C. 37. Ce jeune Prince servit d'ornement à une espèce de triomphe, que voulut se procurer l'empereur Caligula.

DARIUS, *Darius*, Δαρεῖος, (*c*) officier du roi Agrippa, arrière-petit-fils d'Hérode le Grand. Une partie des Juifs ayant envoyé demander du secours à ce Prince, à l'occasion d'une sédition qui venoit d'arriver à Jérusalem, il leur envoya trois mille hommes, dont il donna le commandement à Darius. Les Grands, les sacrificateurs & ceux du peuple qui ne demandoient que la paix, les reçurent & les logerent dans la ville haute.

DAROMA, *Daroma*, terme qui est le même que Darom ; & celui-ci en Hébreu signifie le midi. Eusebe & saint Jérôme se servent souvent du terme de Daroma, pour désigner la partie méridionale de Juda. Ce canton de Daroma s'étend du nord au midi, depuis la ville d'Éleuthéropolis, en avançant vers l'Arabie Pétrée, à la longueur de près de vingt milles ; & du levant au couchant, depuis la mer morte jusqu'à Gérare & Bersabée.

DARSA, *Darsa*, (*d*) ville de l'Asie mineure, située à quelques journées de la Pamphylie, selon

(*a*) Appian. p. 244. Roll. Hist. Anc. T. V. p. 398.

(*b*) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 625. Dio. Cass. p. 653. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 15, 46.

(*c*) Joseph. de Bell. Judaïc. p. 810, 811.

(*d*) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 15.

Tite-Live. Les habitans de cette ville l'abandonnerent de frayeur, aux approches des Romains, l'an 189 avant Jesus-Christ, & la laisserent remplie de toutes sortes de biens.

DASARON, *Dasaron*, (a) Δάσαρων, fleuve des Indes, au rapport de Ptolémée.

DASCON, *Dascon*, Δάσκων, (b) nom d'un golfe de Sicile. Il en est fait mention dans Diodore de Sicile ; & ce que cet Auteur dit de ce golfe, montre qu'il étoit situé dans le voisinage de Syracuse. L'on trouve dans la carte de l'ancienne Sicile de M. de l'Isle, non seulement un golfe du nom de Dascon, mais un lieu qu'il appelle *Vicus*. Le Dascon ou le golfe de ce nom étoit une espèce de bassin ou de port.

DASCYLÉE, *Dascyleium*, Δασκύλειον, (c) ville de l'Asie mineure, située sur la Propontide en Bithynie. Pline & Pomponius Méla l'appellent Dascylos ; Étienne de Byzance & Xénophon, Dascylium. Pomponius Méla la met au-delà du Rhyndacus ; & Strabon proche le lac Dascylitide. Elle a été épiscopale sous l'archevêque d'Apamée.

Alexandre, au commencement de son expédition en Asie, ayant appris que les Perses avoient une garnison dans Dascylée, y envoya Parménion, qui y fut reçu par les habitans, après que les Perses s'en furent retirés, sur la nouvelle qu'ils eurent de l'arrivée des Macédoniens. Xénophon dit que l'on voyoit à Dascylée le palais de Pharnabaze, & aux environs plusieurs villages, grands & fournis de toutes sortes de vivres ; qu'il y avoit des lieux très-propres pour la chasse, soit dans des parcs fermés de toutes parts, soit en pleine campagne ; qu'il y couloit une rivière remplie de poissons de toute espèce.

Son nom moderne est Diaschilo, selon Niger, ou plutôt Diascoli, comme écrivent les relations. Elle est assez bien entretenue par les Turcs, & située sur un cap de même nom, entre Pruse à l'orient, & Cyzique à l'occident.

DASCYLITIDE, *Dascylitis*, Δασκυλῖτις. (d) lac de l'Asie mineure dans la Bithynie. Strabon dit que ceux de Byzance en avoient une partie, & ceux de Cyzique l'autre. La ville de Dascylée étoit située sur ce lac, au-dessus duquel il y en avoit deux autres, le lac Apolloniatide & le lac Milétopolitide. La rivière de Rymus sortoit du lac Dascylitide, & alloit se rendre dans le Rhyndacus. Ce lac s'appella aussi Aphnitis, comme l'assurent Strabon & Étienne de Byzance.

Plutarque, dans la vie de Lucullus, place le lac Dascylitide près de Cyzique ; & il ajoûte que ce lac porte d'assez gros bateaux. L'observation de Plutarque n'est pas tout-à-fait exacte, car, ce

(a) Ptolem. L. VII. c. 1.
(b) Diod. Sicul. pag. 337. Thucyd. p. 457.
(c) Plin. T. I. p. 289. Strab. p. 575. Pomp. Mel. p. 84. Freinf. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 6. Xenoph. p. 509.
(d) Plut. Tom. [illegible] pag. 497. Strab. p. 550, 575, 576, 587.

lac eſt à une diſtance conſidérable de Cyzique.

DASCYLITIDE, *Daſcylitis*, Δασκυλῖτις, (*a*) nom que Thucydide donne à une Satrapie des Perſes. Cette Satrapie ne peut être autre que le païs qui avoit Daſcylée pour chef-lieu. Artabaze, fils de Pharnacus, en étoit gouverneur du tems de Xerxès ; il avoit ſuccédé à Mégabate.

DASCYLUS, *Daſcylus*, (*b*) Δάσκυλος, lieu de l'Aſie mineure dans la Carie, ſelon Pauſanias. Il eſt vrai que le texte de cet Auteur porte Cardie, & qu'Amaſée l'a ſuivi ; mais, on croit que c'eſt une faute de copiſte, & qu'il faut lire Carie, & non pas Cardie ; quoi qu'il en ſoit, Pauſanias rapporte qu'il y avoit près de Daſcylus une plaine nommée la plaine Blanche, où l'on trouvoit une fontaine, dont l'eau étoit chaude & plus douce que du lait.

DASÉE, *Daſea*, Δασέα, (*c*) ville du Péloponnèſe dans l'Arcadie. Il n'en reſtoit plus que les ruines du tems de Pauſanias ; & on les voyoit à ſept ſtades de celles de Macarée, & à pareille diſtance du mont Acacéſius.

DASIUS, *Daſius*, (*d*) Brunduſien, commandoit pour les Romains la garniſon de Claſtidium, l'an 218 avant l'Ére Chrétienne. Comme on y avoit fait un grand amas de bled, Annibal tenta d'abord de s'en rendre maître par la force. Mais, Daſius ayant offert de lui livrer la place pour de l'argent, il accepta la propoſition de ce traître ; & il n'en coûta à Annibal que quatre cens pièces d'or, pour acheter de quoi nourrir ſes troupes, pendant tout le tems qu'il demeura aux environs de Trebie.

DASIUS ALTINIUS, *Daſius Altinius*, (*e*) de la ville d'Arpine. L'an 213 avant J. C., il vint une nuit trouver le conſul Romain Q. Fabius, accompagné ſeulement de trois eſclaves, & lui promit de lui livrer Arpine, moyennant une récompenſe proportionnée à un tel ſervice. Q. Fabius ayant mis l'affaire en délibération dans le conſeil de guerre, quelques-uns étoient d'avis, qu'après l'avoir fait battre de verges, on lui fît trancher la tête, comme à un déſerteur & à un traître, qui, n'ayant d'autre règle que ſon intérêt, étoit alternativement l'ennemi des deux nations ; qu'après la bataille de Cannes, perſuadé qu'il falloit toujours paſſer du côté où étoit la fortune, il s'étoit déclaré pour Annibal, & avoit entraîné ſes concitoyens dans ſa révolte ; qu'à préſent, voyant contre ſon eſpérance & contre ſes vœux, que les affaires des Romains prenoient un meilleur train, & que la République paroiſſoit ſe relever de ſes pertes, il venoit offrir à ceux qu'il avoit trahis d'abord une nouvelle trahiſon ; que ſon cœur étoit toujours dans un parti, tandis que ſon corps étoit dans l'autre ; ennemi auſſi mépriſable, qu'infidele allié ;

(*a*) Thucyd. p. [illegible]
(*b*) Pauſ. p. 285.
(*c*) Pauſ. p. 498, 514.
(*d*) Tit. Liv. L. XXI. c. 48.
(*e*) Tit. Liv. L. XXIV. c. 45. Roll. Hiſt. Anc. T. III. p. 400. & *ſuiv.*

qu'il falloit en faire une punition exemplaire, & l'ajoûter à celles du maître de Faleries & du médecin de Pyrrhus, comme une troisième leçon pour les traîtres & les perfides qui voudroient l'imiter.

Le pere du consul ne fut pas de ce sentiment. Il disoit que dans un tems où la guerre étoit allumée de tous côtés, on parloit comme si l'on eût été en pleine paix; que bien loin d'inviter les peuples d'Italie à rester dans le parti des Carthaginois, par une sévérité mal placée, il falloit bien plutôt chercher à les ramener à l'alliance des Romains; que ce seroit une imprudence de traiter à la rigueur ceux qui vouloient rentrer dans leur devoir; que s'il étoit permis d'abandonner les Romains, & qu'on n'eût pas la liberté de revenir à eux, il n'étoit pas douteux que Rome seroit bientôt sans alliés, & que toute l'Italie s'attacheroit à Annibal; qu'après tout, il n'étoit pas d'avis qu'on se fiât absolument à Dasius Altinius, qu'il y avoit un milieu à prendre dans cette affaire; que sans le regarder pour le présent, ni comme ennemi ni comme allié, il falloit l'enfermer près du camp dans quelque ville sûre & fidele, où on lui laisseroit la liberté d'aller & de venir; que lorsque la guerre seroit finie, on jugeroit lequel étoit le plus à propos, ou de le punir pour sa révolte passée, ou de lui pardonner en faveur de son retour actuel. Tout le monde fut de l'avis de Q. Fabius. On lui mit les chaînes à lui & à ceux qui l'accompagnoient, & on l'envoya à Cales, avec une grosse somme d'or qu'il avoit apportée avec lui, & qui lui fut gardée bien religieusement. Pendant le jour, il marchoit par la ville avec des gardes, qui le renfermoient soigneusement pendant la nuit.

Dès que ceux d'Arpine se furent apperçus de son absence, ils le chercherent avec soin, mais inutilement. Comme il étoit le premier citoyen de la ville, le bruit de son évasion s'étant bientôt répandu par-tout, y excita beaucoup de troubles & d'alarmes; & la crainte de quelque révolution les engagea à donner avis à Annibal de tout ce qui s'étoit passé. Cette nouvelle ne lui fit point de peine. Car, outre que depuis long-tems il regardoit Dasius Altinius comme un homme à qui l'on ne pouvoit pas se fier sûrement, il trouvoit dans sa fuite un prétexte de s'emparer de ses biens, qui étoient très-considérables. Mais, pour faire croire que la colère avoit plus de part à sa vengeance que l'avarice, il usa envers sa famille, non seulement de sévérité, mais encore de cruauté & de barbarie. Il fit venir sa femme & ses enfans dans son camp, & les ayant fait mettre à la question pour découvrir premièrement ce qu'étoit devenu Dasius Altinius, & ensuite ce qu'il avoit laissé d'or & d'argent dans sa maison, quand il eut été informé de tout, il ordonna qu'on les brûlât vifs; ce qui fut exécuté sur le champ.

DASIUS, *Dasius*, l'un des

principaux citoyens de Salapie. *Voyez* Blasius.

DASSARENSES, *Dassarenses*, (*a*) nation Illyrienne. Tite-Live paroît être le seul des Anciens, qui ait connu cette nation. Elle fut soumise aux Romains l'an de Rome 585, & taxée à la moitié des impôts qu'elle avoit payés jusqu'alors à ses Rois.

DASSARÉTIENS, *Dassaretii*, Δασσαρήτιοι, (*b*) peuples, qui, selon Strabon, habitoient entre les Autariates, les Dardaniens & les Ardiéens. Pline les met à côté des Parthenes; & Plutarque, dans la vie de T. Q. Flaminius, sur les bords d'un fleuve nommé Lycus. Les Géographes modernes disent que les Dassarétiens avoient les Eordiens à l'occident, les Estréens au nord, l'Émathie à l'orient, & les Parthiœens au midi. Ptolémée donne deux villes aux Dassarétiens, Évia & Lychnidus. Cette nation, dans Pline, est qualifiée nation libre.

Le consul P. Sulpicius Galba, l'an de Rome 552, traversoit avec son armée le païs des Dassarétiens, faisant porter avec lui tout le bled qu'il avoit tiré de ses quartiers d'hiver sans y toucher, le pillage des terres ennemies fournissant à ses soldats tout ce qui leur étoit nécessaire. L'inclination ou la crainte lui soumettoient les villes & les bourgs qui se trouvoient sur son passage. Il prenoit quelques places d'assaut; il en trouvoit d'autres abandonnées par la retraite des habitans sur les montagnes voisines. Il s'arrêta auprès de Lycus sur les bords du fleuve Bevus, & de-là envoyoit ses troupes pour enlever les bleds que les Dassarétiens avoient serrés dans leurs greniers. Dans le même tems, Philippe, roi de Macédoine, parcouroit aussi la Dassarytide; mais, ne sçachant de quel côté étoit allé le consul, il envoya un escadron à la découverte pour apprendre les mouvemens de l'armée ennemie. Le consul étoit dans la même incertitude. Il sçavoit que le Roi étoit sorti de ses quartiers d'hiver, mais il ignoroit de quel côté il avoit pris sa marche. Pour s'en éclaircir, il avoit aussi détaché une troupe de cavaliers. Ces deux partis, après avoir erré quelque tems au hazard dans la Dassarytide, se rencontrerent enfin dans le même canton. Les uns & les autres jugerent aussitôt par les cris des hommes & le hennissement des chevaux, qu'ils n'étoient pas loin des ennemis. C'est pourquoi, sans attendre qu'ils fussent en présence, ayant préparé leurs chevaux & leurs armes, ils en vinrent aux mains dès qu'ils furent à portée de se battre. Ils étoient à peu près en même nombre; & comme c'étoient tous soldats choisis, combattant avec une valeur égale, ils disputerent la victoire pendant plusieurs heures; & après s'être extrêmement fatigués eux & leurs chevaux, ils se

(*a*) Tit. Liv. L. XLV. c. 26.

(*b*) Strab. p. 316, 318. Plin. T. I. p. 179, 188, Ptolem. L. III. c. 13. Plut. T. I. p. 370. Tit. Liv. L. XXVII. c. 32. L. XXXI. c. 33. L. XLV. c. 26.

séparerent sans qu'elle se fût déclarée. Il périt quarante cavaliers du côté des Macédoniens, & trente-cinq du côté des Romains. Ils s'en retournerent aussi ignorans qu'ils étoient venus, les uns vers le Roi, les autres vers le consul, sans pouvoir leur apprendre où étoit l'armée ennemie. Ils le découvrirent par le raport des déserteurs, espèce inconstante & infidele, par qui on sçait dans toutes les guerres ce qui se passe dans le parti contraire.

Le païs des Dassarétiens est à présent compris dans l'Albanie. M. de l'Isle, qui écrit le nom de ces peuples *Dissareti*, les place au nord & à l'orient du lac de l'Ochriade, d'où sort le Drin noir. Ainsi, selon lui, leur païs est aujourd'hui partie dans l'Albanie, partie dans la Macédoine.

Il convient de remarquer que les Auteurs varient dans la manière d'écrire le nom des Dassarétiens. Pline lit *Dassaretæ*; Ptolémée, *Dassaretii*; Strabon, *Dassaretii*.

DASSARITIDE ou DASSARYTIDE, *Dassaritis*, *Dassarytis*, Δασσαρῖτις, Δασσαρῦτις, païs ainsi nommmé des peuples Dassarétiens, qui l'occupoient. *Voyez* Dassarétiens.

DATAMAS, *Datamas*, (*a*) Δατάμας, officier, qui commandoit dix mille hommes sous le règne de Cyrus.

DATAMÈS, *Datames*, (*b*) Δατάμης, fils d'Anaphas II, roi ou dynaste héréditaire de Cappadoce, succéda à son pere. Ce fut un Prince guerrier, célebre par plusieurs exploits, à ce que Diodore de Sicile nous apprend; il fut tué dans une guerre civile qui troubloit la Perse. L'abrégé de Ctésias par Photius, fait mention de différentes révoltes ou guerres civiles, après la mort d'Artexerxe I, entre ses fils Xerxès, Sogdien & Darius II; ce fut probablement dans cette guerre que périt Datamès.

Au reste, il faut se garder de confondre ce Datamès avec celui dont il est parlé dans l'article suivant; car, suivant la règle des générations, il y eut un espace de 143 ans entre la naissance de l'un & la mort de l'autre.

DATAMÈS, *Datames*, (*c*) Δατάμης, célebre capitaine, eut pour pere Camissare qui étoit né en Carie, & pour mere une femme Scythe de nation. On dit que Camissare étoit un soldat de fortune, qui, de simple cavalier, s'éleva par sa valeur à des emplois considérables. Parvenu au commandement d'une partie de la garde du roi Artaxerxe Ochus, il obtint encore le gouvernement d'un canton de la Cilicie. Pour Datamès, Cornélius Népos, qui nous a donné sa vie, ne met au-dessus de lui, parmi les barbares, qu'Amilcar & Annibal. Il paroît par cette vie, que personne ne l'a jamais surpassé en hardiesse, en

(*a*) Xenoph. p. 215.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 61, 62.

(*c*) Corn. Nep. in Datam. c. 1. *& seq.* Diod. Sicul. p. 505. Roll. Hist. Anc. T. II. p. 654. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 61, 62.

valeur, en habileté à inventer des ruses & des stratagêmes, en activité pour pousser vivement ses desseins, en présence d'esprit pour prendre son parti sur le champ, & pour trouver des ressources dans les occasions les plus désespérées, en un mot, dans tout ce qui regarde la science de la guerre. Il semble que pour avoir un nom plus illustre, il ne lui a manqué qu'un plus grand théâtre, & peut-être un Historien qui nous eût marqué ses actions dans un plus grand détail; car Cornélius Népos, selon son plan général, n'a pu les rapporter que d'une manière fort succincte.

Les premières armes de Datamès furent employées dans la guerre qu'Artaxerxe Ochus eut contre les Cadusiens, & il commença dès-lors à faire connoître ce qu'on pouvoit se promettre de lui dans la suite. En effet, il contribua extrêmement par sa valeur au gain de la bataille, qui coûta beaucoup de sang aux ennemis. Gamissare étant resté sur le champ de bataille, le Roi, en considération des services du fils, le gratifia du gouvernement qu'avoit son pere, l'an 385 avant J. C.

Il ne se démentit point de cette première valeur dans la guerre qu'Autophradate fit par les ordres du Roi contre les Perses & les Satrapes qui s'étoient révoltés. Les rebelles avoient déjà pénétré jusque dans les retranchemens du camp du Roi, lorsque Datamès marchant à eux, les charge, les taille en pièces, & par cette action de vigueur, sauva le reste de l'armée royale. Un si grand avantage fit connoitre ce qu'il valoit, & le fit monter à de plus grands emplois.

Thyus, homme d'une ancienne naissance, & qui rapportoit son origine à ce fameux Pylemene, qui fut tué, selon ce qu'en dit Homère, de la main de Patrocle, durant la guerre de Troye, étoit alors dynaste, ou roi de la Paphlagonie. Ce Prince ne voulant pas reconnoître les ordres qui lui venoient de la cour de Perse, le Roi résolut de le punir de sa désobéissance; & Datamès, tout proche parent qu'il étoit de Thyus, fut chargé du commandement de l'armée qui fut envoyée contre ce rebelle. Comme ils se trouvoient parens au degré de cousins germains, Datamès tenta d'abord toutes sortes de voies pour ramener à l'obéissance un Prince qui le touchoit de si près, avant que d'employer contre lui la force des armes. Dans ce dessein, il se rendit auprès de lui, sans prendre aucune escorte & aucune sûreté pour sa personne, ne croyant pas devoir se défier d'un homme avec qui il avoit de si étroites liaisons; mais cette confiance pensa lui coûter la vie, & Thyus avoit formé le dessein de le faire périr secrétement. La mere de Datamès, tante du Prince Paphlagonien, avoit accompagné son fils dans ce voyage. Cette Dame ayant découvert ce qui se tramoit contre la personne de son fils, lui en donna aussitôt avis. Datamès se dérobe au péril par une prompte retraite, & déclare la guerre au Paphlagonien.

nien. Quoiqu'il se vît lâchement abandonné dans la poursuite de ce rebelle par Ariobarzane, Satrape de la Lydie, de l'Ionie & de toute la Phrygie, il n'en continua pas la guerre avec moins de vigueur, & il fit enfin Thius prisonnier avec sa femme & ses enfans.

Datamès prit toutes les mesures possibles pour empêcher que cette nouvelle ne vînt au Roi par d'autres que par lui. Pour cet effet, il se rendit au lieu où étoit le Roi, sans faire part de son dessein à personne; & le lendemain ayant amené Thyus, qui étoit d'une taille extraordinairement grande, d'un regard terrible & farouche, d'un teint bazané, avec de longs cheveux & une grande barbe; il le revêtit d'une robe magnifique, telle que la portoient les grands seigneurs Persans, & il lui donna pour parure un collier, des bracelets d'or, & tout l'attirail de la dignité royale. Pour lui, ayant mis une grosse casaque de païsan sur ses épaules, & par-dessous une camisole de peau qui avoit le poil en dehors, avec un casque ou bonnet de chasseur sur la tête, une massue en la main droite, & en l'autre une lesse, avec laquelle il menoit devant lui Thyûs comme une bête féroce; il vint se présenter à la cour dans cet équipage. La nouveauté de cet habillement & ce spectacle extraordinaire attirerent les regards de tout le monde, & une grande foule s'y étant attroupée, il se trouva quelques gens qui reconnurent le prisonnier, & qui coururent aussitôt en porter la nouvelle au Roi, qui eut d'abord quelque peine à y ajoûter foi. Ce Prince dépêcha dans le moment Pharnabaze, pour reconnoître la vérité du fait. Cet Officier lui étant venu faire son rapport, le Roi commanda qu'on fît entrer Datamès avec son prisonnier, & ne put contenir les mouvemens de sa joie à la vue d'un appareil si extraordinaire & d'un évènement si peu attendu, qui livroit entre ses mains un Roi très-puissant & d'une race si ancienne. Artaxerxe Ochus, ayant magnifiquement récompensé Datamès, lui ordonne de se rendre à l'armée qui s'assembloit par les soins de Pharnabaze & de Tithraustès, pour aller porter la guerre en Égypte, & il l'associe à ces deux généraux, en lui donnant une autorité égale à la leur. Quelque tems après, le Roi rappella Pharnabaze, & confia le commandement général de ses troupes à Datamès.

Comme il étoit près de partir pour cette expédition, Artaxerxe Ochus lui ordonna de marcher promptement contre Aspis, qui avoit fait révolter le païs où il commandoit dans le voisinage de la Cappadoce. La commission étoit peu importante pour un officier qu'on venoit de nommer Général, & d'ailleurs fort périlleuse, parce qu'il falloit aller chercher l'ennemi dans un païs fort éloigné. Le Roi s'apperçut bientôt qu'il avoit fait une faute, & le contremanda. Mais, Datamès étoit parti sur le champ avec une poignée de gens, & il avoit marché jour & nuit, comptant que pour

surprendre & vaincre l'ennemi, il n'avoit besoin que de diligence, & non d'un grand nombre de troupes. Il le surprit en effet, & les courriers que le Roi lui avoit dépêchés, rencontrerent en chemin Aspis, qu'on menoit à Suse pieds & mains liés.

Une exécution si prompte mit Datamès dans la plus grande faveur du Roi ; mais, elle lui attira en même tems l'envie des courtisans, qui ne purent voir sans jalousie la préférence que le Roi lui donnoit sur tous les autres seigneurs de sa cour. Il n'en fallut pas davantage pour les unir tous ensemble contre Datamès, dont ils jurerent la perte.

Pandatès, garde du trésor royal, & ami de Datamès, l'instruit de ce complot, & l'avertit du danger extrême auquel il seroit exposé, s'il lui arrivoit quelque échec dans la guerre qu'il alloit faire en Égypte. Il lui représente que les Rois avoient coûtume d'attribuer à leur bonne fortune les évènemens heureux, & d'imputer les mauvais succès aux personnes dont ils se servoient ; qu'ainsi ils étoient facilement disposés à la ruine de ceux dont les armes avoient eu quelque fâcheux revers ; qu'il avoit d'autant plus à craindre pour sa personne, qu'il étoit en butte à ceux qui étoient le plus avant dans la confidence du Prince, & qui le gouvernoient à leur fantaisie. Datamès reçut la lettre de son ami dans le tems qu'il venoit de se rendre au camp d'Acé où l'armée étoit assemblée ; & ne pouvant douter que l'avis ne fût très-véritable, il forma le dessein d'abandonner le service du Roi, sans rien faire néanmoins qui fût contraire à la fidélité qu'il lui devoit. Ainsi, après avoir laissé le commandement des troupes à Mandroclès, qui étoit de la ville de Magnésie, il se retire en Cappadoce avec les gens qui lui étoient le plus affidés, se rend maître de la Paphlagonie, qui confinoit cette province, sans déclarer les dispositions où il étoit à l'égard du Roi ; il fait une ligue secrete avec Ariobarzane, leve des troupes, & commet des personnes sûres à la garde des places fortes.

La saison de l'hiver fut un grand obstacle à la réussite de ses desseins. Sur la nouvelle que les Pisidiens faisoient des préparatifs de guerre contre lui, il y envoya une armée sous le commandement de son fils Arsidée. Ce jeune capitaine ayant été tué dans le combat qui s'y donna, il se met lui-même en marche avec peu de troupes, sans découvrir à personne la perte qu'il venoit de faire, voulant joindre l'ennemi avant que ses gens eussent le vent du mauvais succès de ses armes, & ne pas laisser rallentir l'ardeur de ses soldats, par la triste nouvelle de la mort de son fils. Il arrive enfin sur les terres de l'ennemi, & occupe un poste avantageux où il ne pouvoit être environné par le grand nombre, & où rien ne l'empêchoit d'aller chercher l'ennemi avec un camp volant. Mithrobarzane son beau-pere, qu'il avoit mis à la tête de sa cavalerie, croyant son gendre perdu sans

ressource, passa de nuit dans le camp des ennemis, avec le corps de troupes qu'il commandoit.

Datamès, informé de cette désertion, prévit bien qu'une si fâcheuse nouvelle venant à se répandre parmi ses troupes, pourroit bien les engager à suivre un si mauvais exemple, sur-tout lorsqu'elles viendroient à faire réflexion sur le parti que venoit de prendre un homme qui lui étoit si proche. Il eut donc recours à ce stratagême ; il fit courir le bruit dans l'armée, que c'étoit d'intelligence avec lui, & par ses ordres, que Mithrobarzane s'étoit jetté parmi les ennemis, afin qu'étant mieux reçu sous ce faux nom de transfuge, il pût les tailler plus aisément en pièces ; qu'un si grand service méritoit bien qu'on ne le laissât point dans le péril, & qu'on marchât au plus vîte pour lui prêter la main ; que tout dépendoit de la valeur & de la diligence, & que de cette manière les ennemis seroient hors d'état de tenir contre eux, étant attaqués vigoureusement & dans leurs retranchemens & par le dehors.

Après avoir persuadé ce qu'il vouloit à ses gens, il les fait sortir de leurs lignes, se met à la poursuite de Mithrobarzane, & comme ce traître étoit à peine arrivé dans le camp des ennemis, il fait charger brusquement leurs troupes. Une aventure si imprévue répand l'alarme parmi les Pisidiens, & leur fait croire que ces transfuges n'étoient venus que d'intelligence avec l'ennemi, & que tout ceci n'étoit qu'un perfide complot, pour les mieux surprendre & les faire périr sous cette apparence de désertion. Prévenus de ce soupçon, ils se mettent aussitôt à faire main-basse sur eux. Ceux-ci, bien étonnés d'une attaque si brusque, & qui n'en pouvoient pénétrer le motif, furent contraints de tourner leurs armes contre ceux dans le parti desquels ils vouloient se jetter, & de combattre en faveur de ceux mêmes qu'ils venoient d'abandonner.

Ainsi, ces transfuges chargés en tête & en queue, furent bien vîte taillés en pièces. Datamès fond en même tems sur le reste des Pisidiens qui faisoient encore quelque résistance, les enfonce du premier choc, poursuit vivement les fuyards, en passe un grand nombre au fil de l'épée, demeure maître de leur camp, & par le même artifice, il vint à bout de détruire ces traîtres, & d'exterminer ses ennemis. Ainsi, son habileté fit tourner à son avantage & à son salut, ce qui devoit naturellement l'entraîner à sa perte. Voilà le stratagême le plus adroit & le mieux conçu, & en même tems l'exécution la plus prompte dont ont ait jamais entendu parler d'aucun Général.

La perfidie de Schismas, ou Sysinas, l'aîné de ses fils, le jetta dans un nouvel embarras. Ce jeune homme passa à la cour du roi de Perse, & devenu délateur contre son propre pere, il instruisit ce Prince de tout le secret de la révolte.

Artaxerxe Ochus, alarmé de

cette nouvelle, envoya promptement Autophradate en Cappadoce. Il sentoit bien qu'il alloit avoir sur les bras un ennemi également brave & actif, qui sçavoit former des projets, & avoit toute la résolution nécessaire pour les exécuter, & qui n'entreprenoit jamais rien sans avoir pris toutes les mesures nécessaires pour agir. Datamès vouloit prévenir l'ennemi, & lui fermer pour cela l'entrée des défilés qu'on appelloit le pas de Cilicie; mais, comme il n'eut pas assez de tems pour assembler son armée, se voyant déchu de son dessein, il ramasse en diligence le peu de troupes qu'il put trouver, & alla s'emparer d'un poste situé de telle manière, qu'il n'y pouvoit être enveloppé par le grand nombre des ennemis; & que ceux-ci ne pouvoient s'y engager sans être pris & harcelés de tous côtés. D'ailleurs, en cas d'attaque, il ôtoit par ce moyen aux Perses l'avantage de la grande supériorité, que la multitude de leurs troupes leur donnoit contre le petit nombre des siennes.

Autophradate voyoit bien toutes ces difficultés; mais, comme il s'étoit avancé à la tête d'une armée prodigieuse, pour le nombre, il crut qu'il étoit plus avantageux d'attaquer l'ennemi dans son poste, que de reculer honteusement, ou de se tenir plus long-tems sans action ainsi enfermé.

Quoique Datamès n'eût à opposer aux forces effroyables d'Autophradate, que sa propre valeur & l'avantage des lieux qu'il occupoit, puisqu'il n'avoit tout au plus qu'un homme contre vingt; il se sentit néanmoins assez de cœur & de confiance pour en venir aux mains avec l'ennemi, dont il tailla en pièces un nombre prodigieux, sans qu'il lui en coûtât plus de mille des siens.

Pour laisser un monument de sa victoire, il fit élever le lendemain un trophée dans l'endroit même où la bataille s'étoit donnée le jour précédent. Après avoir décampé de ce lieu, il sçut se maintenir dans la supériorité qu'il avoit eue contre les Perses, dans toutes les rencontres qui se présenterent, malgré l'inégalité étonnante de ses forces, parce qu'il ne s'engageoit jamais à une action avec eux, qu'il ne les vît enfermés dans des défilés, où il ne manquoit pas de les attirer, par la grande connoissance qu'il avoit du païs, & par l'adresse merveilleuse avec laquelle il conduisoit tous ses projets.

Autophradate ayant reconnu que la durée de cette guerre pouvoit avoir des suites plus funestes pour son maître que pour l'ennemi, écrit à Datamès, & le sollicite à faire son accommodement avec ce Prince, & à rechercher ses bonnes graces & son amitié. Quelque peu de sûreté que Datamès trouvât à se réconcilier avec ce Prince, il voulut bien entendre aux conditions qu'on lui proposoit, & fit réponse qu'il enverroit ses députés à la cour de Perse. Autophradate, après avoir terminé par cette paix, la guerre dont le Roi lui avoit donné le commandement contre Datamès, se

retira dans son gouvernement de Phrygie.

Le Roi, qui conservoit toujours dans le cœur une haine irréconciliable contre Datamès, résolut de faire périr par la ruse celui dont il n'avoit pu se défaire par la force ouverte. Il lui dressa pour cette effet plusieurs embûches ; mais, Datamès se démêla heureusement de la plûpart par sa prudence. En voici un exemple entre plusieurs autres. On vint un jour l'avertir que quelques personnes qu'il regardoit comme ses amis, avoient tramé un complot pour le perdre. Comme cet avis lui venoit de la part des ennemis de ces personnes-là, il crut qu'il ne devoit, ni le croire absolument, ni le négliger, mais qu'il falloit examiner par lui-même la vérité ou la fausseté de ce rapport.

Pour mieux s'en éclaircir, il se rendit à l'endroit où on lui avoit marqué que l'embuscade étoit dressée ; mais, il prit la précaution de choisir un homme en qui il trouva une plus parfaite ressemblance d'air & de taille, lui donna les habits qu'il avoit accoûtumé de porter, & lui fit prendre la même route qu'il prenoit ordinairement. Pour lui, après s'être revêtu de ses habillemens de guerre, il se mêla dans la compagnie de ses gardes, & marcha avec eux. Cette troupe ne fut pas plutôt arrivée à l'endroit marqué, que ceux qui étoient en embuscade, trompés par le rang que tenoit le faux Datamès, & par les habits qu'il portoit, fondent en même tems sur lui.

Datamès avoit donné ordre auparavant à ceux de sa suite, de se tenir prêts à faire en ce moment la même chose qu'ils lui verroient faire à lui-même. Dès que Datamès vit ses ennemis sortir de l'embuscade pour attaquer cet homme qu'il avoit mis en sa place, il lança sur eux les traits qu'il tenoit en sa main, & toute sa troupe en ayant fait autant, ils furent percès, & demeurerent sur la place, sans pouvoir joindre celui qu'ils vouloient immoler à leur trahison.

Mais, à la fin, ce grand capitaine, si adroit & si rusé, fut surpris par les artifices de Mithridate, fils d'Ariobarzane, qui s'étoit engagé au Roi de le défaire de Datamès, pourvu que ce Prince lui permît de tenter impunément toutes les voies qu'il jugeroit propres à l'exécution de son dessein, & qu'il lui tendît la main droite, selon la coûtume des Perses, pour gage de sa parole royale. Après s'être assuré du côté du Roi, il feint un mécontentement personnel contre ce Prince ; il lève pour cet effet des troupes, député vers Datamès des gens, pour faire en son nom un traité secret avec lui, fait le dégât sur les terres du Roi, se saisit de quelques châteaux, & enlève un butin considérable, dont il distribue une partie à ses troupes, & partage le reste avec Datamès ; il le met outre cela en possession de plusieurs places fortes.

A force de pratiquer la même conduite, il vint à bout de persuader à celui qu'il vouloit attirer, qu'il avoit résolu de faire la guerre au Roi à feu & à sang ; & pour

ne donner aucun sujet de défiance à Datamès, il affecte de ne lui proposer aucune conférence, ni aucune entrevue particulière. Éloigné de lui, il ménageoit de telle manière l'accord & l'amitié qu'ils venoient de contracter, que la haine commune dont ils étoient animés contre la personne du Roi, sembloit plus forte pour serrer les nœuds de cette alliance, que les services réciproques qu'ils pouvoient se rendre l'un à l'autre.

Lorsqu'il crut être assez avancé dans la confiance de son ennemi, il lui fait entendre qu'il est tems enfin d'assembler des forces plus considérables, & de faire éclater hautement leurs desseins contre le Roi; que si Datamès le juge à propos, il se rendra au lieu d'entrevue qu'il voudra bien lui marquer, pour concerter ensemble sur tous les moyens qu'ils avoient à prendre. Datamès agrée la proposition; on règle le tems & le lieu où ils devoient s'aboucher tous deux. Mithridate s'y rend quelques jours auparavant, avec un homme en qui il avoit une entière confiance, cache en terre des épées en plusieurs endroits séparés, & remarque exactement les lieux. Le jour de la conférence arrivé, ils envoient tous les deux de part & d'autre des gens pour reconnoître l'endroit où ils devoient se trouver ensemble, & pour examiner en même tems s'il y avoit toute sûreté pour leurs personnes; les voilà enfin au rendez-vous dont ils étoient convenus.

Après un entretien assez long, ils se retirent chacun de son côté; Datamès étoit même assez éloigné, lorsque Mithridate, avant que de rejoindre ses gens, pour ne donner aucun ombrage à son ennemi, retourne au même endroit, s'assied dans une place où il avoit enterré un poignard, comme pour se remettre de la lassitude qu'il feignoit, & fait rappeller Datamès, sous prétexte qu'il lui étoit échappé dans leur entrevue quelque chose qu'il avoit à lui communiquer.

Dans le tems que Datamès revient sur ses pas, il tire le poignard qu'il avoit caché, & l'ayant ôté du fourreau, il le met sous sa robe, & comme son ennemi s'approchoit, il lui dit qu'en se séparant de lui, il avoit remarqué un certain lieu qui étoit devant leurs yeux, qui lui paroissoit fort avantageux pour asseoir un camp. Pendant qu'il le lui montroit du doigt, que Datamès étoit occupé à le considérer, il le perça par derrière, & le renversa mort par terre, avant que personne pût venir à son secours. Ainsi, ce grand homme qui avoit triomphé d'un grand nombre d'ennemis par son habileté & par sa prudence, & qui n'avoit jamais eu recours à la perfidie pour en surprendre aucun, fut enveloppé dans les pieges que lui tendit un traître sous le faux nom d'ami. Sa mort arriva vers l'an 361 avant J. C.

Il est étonnant, que comparable par ses rares vertus militaires, aux plus grands hommes de l'Antiquité, son mérite soit demeuré comme enseveli dans le silence & l'ou-

bli ; ses actions & ses exploits méritent bien pourtant d'être relevés ; car, c'est dans ces petits corps de troupes, tels que ceux de Datamès, où tout est nerf, où tout est conduit par la prudence, & où le hazard n'a point de lieu, que paroît dans tout son jour l'habileté d'un commandant.

DATAPHERNE, *Dataphernes*, (*a*) se joignit à Spitamene, lorsqu'il forma le dessein de se saisir de Bessus, pour le livrer vif à Alexandre. Ce fut même lui qui, avec Catene, surprit Bessus & le chargea de chaînes. Datapherne se joignit encore à Spitamene, pour porter à la révolte les habitans de la Bactriane. Mais, après la mort de Spitamene, qui fut tué par sa propre femme, il fut arrêté par les Dahes, qui l'amenerent lié à Alexandre.

DATE, terme de chronologie, est une indication du tems précis dans lequel un évènement s'est passé, à l'aide de laquelle on peut lui assigner dans la narration historique & successive, & dans l'ordre chronologique des choses, la place qui lui convient.

On trouve à la tête de l'Ouvrage qui a pour titre, *l'art de vérifier les Dates*, une très-bonne dissertation sur les Dates des anciennes chartes & chroniques, & sur les difficultés auxquelles ces Dates peuvent donner occasion. Une des sources de ces difficultés, vient des divers tems auxquels on a commencé l'année, & du peu d'uniformité des anciens Auteurs là-dessus. Les uns la commençoient avec le mois de Mars, les autres avec le mois de Janvier ; quelques-uns sept jours plutôt, le 25 Décembre ; d'autres le 25 Mars, d'autres le jour de Pâques. *Voyez* sur ce sujet un détail très-curieux & très-instructif dans l'ouvrage cité.

Le mot *Date* vient de ce qu'au bas d'une lettre, ou d'un acte Latin, on mettoit *Datum*, ou *Data tali loco, tali die*, &c. ; c'est-à-dire, *donné en tel lieu, tel jour* ; comme on le met encore dans les déclarations, les ordonnances, les édits, &c.

DATHAN, *Dathan*, Δαθὰν, (*b*) fils d'Éliab, fut un de ceux qui conspirerent avec Coré, Abiron & On, pour dépouiller Moïse & Aaron de l'autorité que Dieu leur avoit donnée sur son peuple. Dathan & ses complices furent engloutis dans la terre, & descendirent au tombeau tout vivans. *Voyez* Coré.

DATHÉMA, *Dathema*, (*c*) Δαθεμα, forteresse située dans le païs de Galaad, où les Juifs de delà le Jourdain se retirerent, & où ils soutinrent l'effort de Timothée, en attendant que Judas Maccabée les vînt délivrer.

D. Calmet s'étend beaucoup au sujet de la forteresse de Dathéma. Voici ses réflexions. » On ignore, » dit-il, la vraie situation de cette » forteresse, mais cela ne fait » rien quant à l'histoire de ce qui

(*a*) Q. Curt. L. VII. c. 5. L. VIII. c. 3.

(*b*) Numer. c. 16. v. 1. *& seq.*

(*c*) Maccab. L. I. c. 5. v. 9. Joseph. de Bell. Judaïc. p. 416.

» s'y passa. Avant la captivité de » Babylone, & sur le déclin de la » monarchie des royaumes de » Juda & d'Israël, les nations qui » étoient dans le païs de Galaad, » c'est-à dire, les Arabes, les » Ammonites & les Moabites, » s'assemblerent pour exterminer » les Juifs de leur païs; car, de» puis l'édit d'Antiochus, qui les » obligeoit à quitter leur religion, » tous les peuples leurs voisins & » leurs ennemis, se crurent tout » permis à leur égard; ils se joi» gnirent même aux troupes » d'Antiochus pour leur faire la » guerre; mais, les Juifs infor» més de leur dessein, se retire» rent dans la forteresse de Da» théma. Aussi-tôt ils envoyerent » des lettres à Maccabée & à ses » freres, pour leur faire sçavoir » l'état où ils se trouvoient ré» duits & leur demander un » prompt secours. Dans le tems » qu'ils lisoient ces lettres, il leur » vint de pareilles nouvelles de la » part des Juifs de Galilée. Alors » Judas fit assembler tout le peu» ple, pour délibérer sur ce qu'il » y avoit à faire dans ces con» jonctures. Il fut résolu que Ju» das & Jonathas son frere passe» roient le Jourdain, pour aller » secourir ceux qui étoient dans » le païs de Galaad, & que Si» mon leur autre frere iroit en » Galilée, pour délivrer leurs » freres, qui étoient menacés d'u» ne perte entière. Ils laisserent » dans la Judée, pour la garde du » païs, Joseph & Azarias, avec » défense de combattre jusqu'à » leur retour.

» Simon étant donc allé dans » la Galilée, livra plusieurs com» bats aux nations ennemies, qui » furent défaites & s'enfuirent » devant lui; & il les poursuivit » jusqu'à la porte de Ptolémaïde, » leur tua environ trois mille » hommes, & remporta de riches » dépouilles.

» Judas Maccabée, de son cô» té, & Jonathas son frere, ayant » passé le Jourdain, apparemment » à Bethsan, marcherent trois » jours dans les déserts; & les » Nabathéens, peuples Arabes, » qui n'étoient point entrés dans » le complot de ceux qui vou» loient faire main-basse sur les » Juifs, vinrent au-devant d'eux » avec amitié, & en ayant été » reçus dans un esprit de paix, ils » leur raconterent tout ce qui se » passoit au sujet de leurs freres » de Galaad, qui s'étoient ren» fermés dans les villes les plus » fortes; que les ennemis les te» noient encore assiégés, & » avoient résolu de faire marcher » le lendemain leur armée, pour » les prendre tous en un même » jour.

» Judas ayant reçu cet avis, » partit aussi tôt avec son armée » contre Bosor, surprit la ville, » la brûla, fit passer au fil de l'é» pée tous les mâles qu'il y trou» va, & enleva tout le butin. » De-là il marcha toute la nuit » pour se rendre à la forteresse de » Dathéma, & il arriva au point » du jour, dans le moment que » l'attaque commençoit avec de » grands cris de part & d'autre, » & que les ennemis montoient à

» l'assaut avec un grand nombre » d'échelles & de machines. » Alors, Judas partagea son armée en trois corps, s'avança » contre les ennemis en ordre de » bataille, & lorsqu'il fut à portée, » ses troupes firent retentir leurs » trompettes, & pousserent des » cris vers le ciel, en invoquant le » secours de Dieu. Les soldats de » Timothée reconnurent aussi-tôt » que c'étoit Judas Maccabée; ils » quitterent l'attaque de Dathéma & prirent la fuite. Judas les » poursuivit, en fit un fort grand » carnage, & il en demeura ce » jour-là plus de huit mille sur la » place.

» L'insulte des villes par escalade est, je crois, aussi ancienne que leurs fortifications, » & toutes les machines que l'industrie a pu inventer pour s'en » rendre maître, sont venus longtems après. Il est vrai qu'on les » a d'abord bloquées avant que » l'on pensât à les escalader, & » souvent l'on s'en tenoit au blocus, lorsque les murs de la villé » se trouvoient à l'abri de ces sortes d'entreprises par leur hauteur extraordinaire. Les attaques d'emblée & par escalade » chez les Hébreux, étoient ordinairement environnantes; ils y » joignoient quelquefois la sappe » & l'enfoncement des portes, » pour faire diversion des forces » de l'ennemi. Les Grecs & les » Romains observoient aussi cette » méthode; toute l'armée donnoit en même tems, & la cavalerie même y avoit part. » Dès que l'armée étoit arrivée » devant une place, l'infanterie » l'environnoit de toutes parts; » les frondeurs & les archers formoient une seconde ligne derrière les soldats pesamment armés, qui étoient commandés » pour l'escalade, & la cavalerie » formoit une troisième ligne qui » environnoit les deux autres.

» Ces trois lignes ainsi disposées à une certaine distance, » formoient chacune un cercle autour de la ville, & à mesure » qu'elles en approchoient, le » cercle devenoit toujours plus » petit, de sorte qu'il ne restoit » aucun intervalle dès qu'on étoit » arrivé sur le bord du fossé, qui » devoit être à sec pour ces sortes d'entreprises; les archers & » les frondeurs faisoient pleuvoir » une grêle de fleches & de pierres sur ceux qui paroissoient aux » défenses des murailles, pendant qu'on distribuoit les échelles aux soldats pesamment armés, » qui descendoient en hâte dans » le fossé, s'avançoient au pied » des murs, y appliquoient les » échelles, & tâchoient de gagner » le haut. Les Romains appelloient cette façon d'attaquer, » *coronâ capere*; mais sûrement » ils ne sont pas les premiers qui » aient attaqué de la sorte, non » plus que les Grecs; les peuples » de l'Asie observoient cette méthode avant qu'ils fussent connus » dans le monde. Ce qu'ils appelloient *tortue d'hommes*, étoit » connu & pratiqué des Hébreux » dans les attaques brusques & » d'emblée; c'est-à-dire, que les » soldats se crouvrant de leurs

» boucliers qu'ils élevoient ſur » leur tête, & ſerrant leurs rangs » & leurs files, s'avançoient au » pied des murailles, ſans crainte » des pierres & des feux qu'on » jettoit d'en haut, & qui cou- » loient par-deſſus eux. M. de » Brebœuf l'a fort bien expliqué » dans la Pharſale.

Et joignant de concert leurs écus en tortue,

Les Romains vont couverts juſ- qu'au pied des remparts,

Et laiſſent derrière eux les cailloux & les dards.

» Cette tortue n'eſt pas ſi claire- » ment expliquée dans les livres » ſacrés; mais, on s'apperçoit » aſſez que les Hébreux ne l'igno- » roient pas. Ceci me paroît ſuf- » fiſant pour mettre le lecteur au » fait de ces ſortes d'attaques; » venons préſentement à l'action » de Judas Maccabée.

» Cette entrepriſe de Judas » contre Timothée, eſt digne » d'un auſſi grand capitaine qu'il » étoit; il ne va pas chercher un » ennemi dégagé de tout embar- » ras, & ſeulement campé devant » la place; il prend mieux ſon » tems; il attend que Timothée » ait attaché l'eſcalade aux murs » de la ville avec toutes ſes for- » ces, & qu'il n'ait rien à lui oppo- » ſer, afin de pouvoir le ſurpren- » dre & l'attaquer au moment » que ſon armée ſe trouvant divi- » ſée, elle ne puiſſe avoir le tems » de ſe réunir, & de ſe mettre en » bataille pour lui réſiſter. Judas » ſentoit ſon armée trop foible » pour en venir à une action gé- » nérale & à découvert; ſon in- » duſtrie lui fait naître un expé- » dient qui l'aſſure du ſuccès de » ſon entrepriſe. Pour mieux » tromper ſon ennemi, *il fait » marcher ſon armée vers le déſert » de Boſor, & ſurprit la ville tout » d'un coup.* Timothée, informé » que Judas tiroit de ce côté-là, » crut ſans doute qu'il avoit du » tems de reſte pour prendre Da- » théma par eſcalade, & enſuite » aller ſecourir Boſor; mais il ſe » trompa, cette ville fut priſe ſur » le champ. Après cette expédi- » tion, Judas fit marcher ſon ar- » mée pendant toute la nuit au ſe- » cours de Dathéma, avec tant » de ſecret & de diligence, qu'il » y arrive; & *au point du jour, » levant les yeux, dit l'Écriture, » ils apperçurent une troupe in- » nombrable de gens qui portoient » des échelles & des machines, » pour ſe ſaiſir de cette forteresse, » & prendre ceux de dedans.* Il » arriva juſtement au moment » favorable qu'il ſouhaitoit, c'eſt- » à-dire, lorſque l'attaque étoit » déjà commencée; dans une » telle ſurpriſe on ne ſçait com- » ment s'y prendre, il faut don- » ner ſes ordres, abandonner une » attaque, raſſembler ſes troupes » qui environnent une ville, les » mettre en bataille; tout cela ne » ſe fait pas en un inſtant. Timo- » thée ſe trouva dans cet embar- » ras, ayant l'ennemi ſur les bras, » & dans ſon camp même.

» L'Auteur ſacré nous donne » l'ordre ſur lequel Judas com- » battit: *Il marcha en trois corps*

» *derrière les ennemis. Ils firent* » *en même tems retentir les trompettes, & poussèrent des cris vers* » *Dieu dans leur priere.* Ils joignirent à la surprise de leurs » ennemis, la valeur, la bonne » conduite, & le recours à celui » qui est le Dieu des armées, » & il les exauça; au lieu que » Joseph & Azarias, que l'on » avoit laissés pour garder le païs, » par envie des heureux succès de » leurs freres, ayant contre les » ordres fait marcher leurs troupes vers Jamnia, furent battus » par Gorgias, qui sortit de la » ville au-devant d'eux, & les » mit en fuite; ainsi leur désobéissance & leur témérité furent justement punies, & firent » voir que le succès des guerres » saintes ne dépend, ni du courage, ni du grand nombre; Dieu » seul en est l'auteur, & il n'approuve point les dispositions » criminelles de ceux qui se portent même aux choses de religion, par des motifs de gloire » & de vanité. «

DATHOUSA, *Dathousa*, (*a*) nom d'un des mois de l'année Cappadocienne. Ce nom est le même que celui de Dathou dans l'Hémérologe de Florence, & que celui de Téthousia dans les autres Hémérologes. Saint Grégoire de Nazianze date un évènement du 22 de Dathousa.

DATIANUS, *Datianus*, l'un des Auriges du Cirque. *Voyez* Auriges du Cirque.

DATIF, *Dativus*, terme de grammaire. C'est le troisième cas des noms dans les langues qui ont des déclinaisons, & par conséquent des cas; telles sont la langue Grecque & la langue Latine. Dans ces langues les différentes sortes de vues de l'esprit sous lesquelles un nom est considéré dans chaque proposition, sont marquées par des terminaisons ou désinances particulières. Or celle de ces terminaisons qui fait connoître la personne à qui, ou la chose à quoi l'on donne, l'on attribue ou l'on destine quelque chose, est appellée Datif. Le Datif est donc communément le cas de l'attribution ou de la destination. Les dénominations se tirent de l'usage le plus fréquent; ce qui n'exclut pas les autres usages.

En effet, le Datif marque également le rapport d'ôter, de ravir: *Eripere agnum lupo*; Plaut. Enlever l'agneau au loup, lui faire quitter prise. *Annos eripuêre mihi Musæ*, dit Claudien, les Muses m'ont ravi des années, l'étude a abrégé mes jours. Le Datif marque non seulement l'utilité, mais encore le dommage, ou simplement par rapport à, ou à l'égard de. Si l'on dit *utilis reipublicæ*, on dit aussi *perniciosus ecclesiæ; visum est mihi*, cela a paru à moi, à mon égard, par rapport à moi; *ejus vitæ timeo*, Ter. je crains pour sa vie; *tibi soli peccavi*, j'ai péché à votre égard, par rapport à vous. Le Datif sert aussi à marquer la destination, le rapport de fin, le pourquoi, *finis cui. Do tibi pecu-*

(*a*) Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Let. Tom. XIX. pag. 39.

niam fenori, à ufure, à intérêt, pour en tirer du profit; *tibi foli amas*, vous n'aimez que pour vous.

Obfervez qu'en ce dernier exemple, le verbe *amo* eft conftruit avec le Datif, ce qui fait voir le peu d'exactitude de la règle commune, qui dit que ce verbe gouverne l'accufatif. Les verbes ne gouvernent rien; il n'y a que la vue de l'efprit qui foit la caufe des différentes inflexions que l'on donne aux noms qui ont rapport aux verbes.

Les Latins fe font fouvent fervis du Datif au lieu de l'ablatif, avec la prépofition *à*; on en trouve un grand nombre d'exemples dans les meilleurs Auteurs.

Pœnè mihi puero cognite pœnè puer;
Perque tot annorum feriem, quot habemus uterque?
Non mihi quàm fratri frater amate minùs. Ovid.

O vous que depuis mon enfance j'ai aimé comme mon propre frere.

Il eft évident que *cognite* eft au vocatif, & que *mihi puero* eft pour *à me puero*. Dans l'autre vers, *fratri* eft auffi au Datif, pour *à fratre*. *O Tuticane amate mihi*, id eft, *à me non minùs quàm frater amatur fratri*, id eft, *à fratre*.

Dolabella qui étoit fort attaché au parti de Céfar, confeille à Cicéron, dont il avoit époufé la fille, d'abandonner le parti de Pompée, de prendre les intérêts de Céfar, ou de demeurer neutre. » Soit que » vous approuviez ou que vous re» jettiez l'avis que je vous donne, » ajoûte-t-il, du moins foyez » bien perfuadé que ce n'eft que » l'amitié & le zele que j'ai pour » vous qui m'en ont infpiré la » penfée, & qui me portent à l'é» crire. « *Tu autem, mi Cicero, fi hæc accipies, ut five probabuntur tibi, five non probabuntur, ab optimo certè animo ac deditiffimo tibi, & cogitata & fcripta effe judices.* Où l'on voit que dans *probabuntur tibi*, ce *tibi* n'en eft pas moins un véritable Datif, quoiqu'il foit pour *à te*.

Comme dans la langue Françoife, dans l'Italienne, &c. La terminaifon des noms ne varie point, ces langues n'ont ni cas, ni déclinaifons, ni par conféquent de Datif; mais, ce que les Grecs & les Latins font connoître par une terminaifon particulière du nom, nous le marquons avec le fecours d'une prépofition, *à*, *pour*, *par*, *par rapport à*, *à l'égard de*; ainfi nous difons: *rendez à Céfar ce qui eft à Céfar, & à Dieu ce qui eft à Dieu.*

Voici encore quelques exemples pour le Latin; *itineri paratus & prælio*, prêt à la marche & au combat, prêt à marcher & à combattre.

Caufa fuit pater his, Horat. Nous difons *caufe de*; mon pere en a été la caufe; j'en ai l'obligation à mon pere. *Inftare operi*; *rixari non convenit convivio*; *mihi moleftus*; *paululum fupplicii fatis eft patri*; *nulli impar*; *fuppar Abrahamo*, contemporain à Abraham; *gravis fenectus fibi-met*,

la vieillesse est à charge à elle-même.

On doit encore un coup bien observer que le régime des mots se tire du tour d'imagination sous lequel le mot est considéré ; ensuite, l'usage & l'analogie de chaque langue destinent des signes particuliers pour chacun de ces tours.

Les Latins disent *amare Deum ;* nous disons *aimer Dieu, craindre les hommes.* Les Espagnols ont un autre tour ; ils disent *amar à Dios, temer à los hombres*, ensorte que ces verbes marquent alors une sorte de disposition intérieure, ou un sentiment par rapport à Dieu ou par rapport aux hommes.

Ces différens tours d'imagination ne se conservent pas toujours les mêmes de génération en génération, & de siècle en siècle ; le tems y apporte des changemens, aussi-bien qu'aux mots & aux phrases. Les enfans s'écartent insensiblement du tour d'imagination & de la manière de penser de leurs peres, sur-tout dans les mots qui reviennent souvent dans le discours. Il n'y a pas cent ans que tous nos Auteurs disoient *servir au public, servir à ses amis ;* nous disons aujourd'hui *servir* l'état, *servir ses amis.*

C'est par ce principe qu'on explique le Datif de *succurrere alicui,* secourir quelqu'un ; *favere alicui,* favoriser quelqu'un ; *studere optimis disciplinis,* s'appliquer aux beaux arts.

Il est évident que *succurrere* vient de *currere*, & de *sub ;* ainsi selon le tour d'esprit des Latins, *succurrere alicui*, c'étoit courir vers quelqu'un pour lui donner du secours. *Quidquid succurrit ad te scribo*, dit Cicéron à Atticus, je vous écris ce qui me vient dans l'esprit. Ainsi *alicui* est là au datif par le rapport de fin ; le pourquoi, c'est accourir pour aider.

Favere alicui, c'est être favorable à quelqu'un, c'est être disposé favorablement pour lui, c'est lui vouloir du bien. *Favere*, dit Festus, *est bona fari ;* ainsi *favent benevolì qui bona fantur ac precantur*, dit Vossius. C'est dans ce sens qu'Ovide a dit :

Prospera lux oritur, linguis animisque favete ;
Nunc dicenda bono sunt bona verba die.

Martinius fait venir *faveo* de φάω, *luceo* & *dico*, parce que, dit-il, *favere est quasi lucidum vultum, benè affecti animi indicem ostendere.* Dans les sacrifices on disoit au peuple, *favete linguis ; linguis* est là à l'ablatif, *favete à linguis ;* soyez-nous favorables de la langue, soit en gardant le silence, soit en ne disant que des paroles qui puissent nous attirer la bienveillance des Dieux.

Studere, c'est s'attacher, s'appliquer constamment à quelque chose ; *Studium*, dit Martinius, *est ardens & stabilis volitio in re aliquâ tractandâ.* Il ajoûte que ce mot vient peut-être du Grec σπουδὴ, *studium, festinatio, diligentia ;* mais qu'il aime mieux le tirer de στάδιος, *stabilis*, parce qu'en effet l'étude demande de la persévérance.

Dans cette phrase Françoise, *épouser quelqu'un*, on diroit selon le langage des Grammairiens, que *quelqu'un* est à l'accusatif; mais, lorsqu'en parlant d'une fille on dit *nubere alicui*, ce dernier mot est au Datif, parce que dans le sens propre, *nubere*, qui vient de *nubes*, signifie *voiler*, *couvrir*, & l'on sous-entend *vultum* ou *se*; *nubere vultum alicui*. Le mari alloit prendre la fille dans la maison du pere, & la conduisoit dans la sienne; de-là *ducere uxorem domum*; & la fille se voiloit le visage pour aller dans la maison de son mari; *nubebat se marito*, elle se voiloit, *pour*, *à cause de*; c'est le rapport de fin. Cet usage se conserve encore aujourd'hui dans le païs des Basques en France, aux pieds des monts Pyrénées.

En un mot, *cultiver les Lettres* ou *s'appliquer aux Lettres*, *mener une fille dans sa maison*, *pour en faire sa femme*, ou *se voiler pour aller dans une maison où l'on doit être l'épouse légitime*, ce sont là autant de tours différens d'imagination, ce sont autant de manières différentes d'analyser le même fonds de pensée; & l'on doit se conformer en chaque langue à ce que l'analogie demande à l'égard de chaque manière particulière d'énoncer sa pensée.

On demande s'il y a des occasions où le Datif Grec doive être appellé ablatif, comme le prétend la méthode Grecque de Port-Royal. En Grec, le Datif, aussi-bien que le génitif, se met après certaines prépositions, & souvent ces prépositions répondent à celles des Latins, qui ne se construisent qu'avec l'ablatif. Or, comme lorsque le génitif détermine une de ces prépositions Grecques, on ne dit pas pour cela qu'alors le génitif devienne un ablatif, il ne faut pas dire non plus qu'en ces occasions le Datif Grec devient un ablatif; les Grecs n'ont point d'ablatif, ce mot n'est pas même connu dans leur langue. Cependant, quelques personnes opposent le deuxième chapitre du livre VIII de la méthode Grecque de P. R., dans lequel on prétend que les Grecs ont un véritable ablatif. Ceux qui seront curieux d'avoir des éclaircissemens sur cette question, peuvent consulter le Dictionnaire raisonné des Sciences & des Arts, où elle est traitée dans le plus grand détail.

DATINÈS, *Datines*, Δατίνν. *Voyez* Daïpharnès.

DATIS, *Datis*, Δᾶτις, (a) Mede de nation, fut un des principaux lieutenans de Darius I. Lorsque ce Prince voulut porter la guerre en Grece, dans le dessein sur-tout de se venger de ceux d'Athènes & d'Érétrie, il donna à Datis le commandement des troupes qu'il destinoit contre ces deux peuples, avec ordre de les lui amener enchaînés, s'il vouloit sauver sa tête. Datis, étant passé

(a) Plut. Tom. I. pag. 321. Herod. L. VI. c. 94. & seq. L. VII. c. 88. Diod. Sicul. pag. 242. Corn. Nep. in Milti. c. 4, 5. Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 162. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVIII. pag. 135. & suiv.

dans l'isle d'Eubée, la conquit en trois jours; & pour ne laisser échapper aucun Érétrien, il employa ce moyen. Ayant mené ses soldats sur les frontières de l'Érétrie, il les étendit d'une mer à l'autre, l'espace de soixante mille pas, en les faisant tenir par la main. Il avoit assez de soldats pour cela. Ces soldats étant ainsi arrangés, il leur ordonna de s'avancer dans le païs, & de prendre tous les habitans comme dans un filet, afin qu'on pût dire au Roi qu'aucun d'eux ne s'étoit échappé.

Datis, avant cette expédition, & pour parler plus juste, dans le tems qu'il faisoit voile pour l'Eubée, étant abordé dans l'isle de Naxe, en brûla tous les temples, & la ville même, dont les habitans s'étoient retirés dans les montagnes. Ceux de Délos ayant appris cette nouvelle, s'enfuirent à Tene; & comme l'armée des Perses vouloit aller à Délos, Datis dont le vaisseau marchoit à la tête des autres, ne le voulut pas permettre, & leur fit tenir la route de Rhénée. Aussi-tôt qu'il eut appris où étoient les Déliens, il leur envoya un héraut, avec ordre de leur dire ces paroles : » Hommes sacrés, pourquoi » fuyez-vous? Vous avez de moi » une opinion que vous ne devez » pas avoir. Je n'ai point d'aversion contre vous, & d'ailleurs » j'ai ordre du Roi de ne point » maltraiter les lieux & les peuples » chez qui deux Dieux ont pris » naissance. Retournez donc dans » vos maisons, & venez habiter » votre isle. « Il fit parler de la sorte aux Déliens par un héraut, & offrit en même tems un sacrifice, où il fit brûler la valeur de trois cens talens d'encens. Après cela il fit voile en Érétrie, & mena avec lui toute son armée navale, les Ioniens & les Éoliens. Il ne fut pas plutôt parti, s'il en faut croire les Déliens, que l'isle de Délos trembla, n'ayant jamais tremblé ni auparavant ni depuis ce tems-là, jusqu'au siècle d'Hérodote, qui rapporte ce qu'on vient de lire.

Lorsque Datis fut repassé en Asie avec son armée navale, & qu'il fut arrivé à Mycon, il eut un songe que l'on ne dit point, & qu'on n'a jamais pu sçavoir. Quoi qu'il en soit, aussi-tôt que le jour fut venu, il fit une revue dans tous ses vaisseaux, & ayant trouvé dans un vaisseau Phénicien un simulacre doré, qui représentoit Apollon, il demanda en quel temple on l'avoit pris, & aussi-tôt qu'il le sçut, il alla lui même sur un vaisseau dans l'isle de Délos, où les Déliens étoient déjà revenus, y mit ce simulacre dans un temple, & enjoignit aux Déliens de le rapporter à Délium, ville des Thébains, située sur la mer, vis-à-vis de Chalcis. Après que Datis eut fait ce commandement, il revint trouver ses gens. Cependant, les Déliens ne renvoyerent pas cette statue; mais, vingt ans après, les Thébains, selon l'avertissement d'un oracle, la vinrent querir eux-mêmes, & la transporterent à Délium.

Datis fut pere d'Harmamithrès & de Tithée, qui, comme leur

pere, parvinrent aussi aux premiers emplois militaires.

DATISME, *Datismus*, manière de parler ennuyeuse, dans laquelle on entasse plusieurs synonymes pour exprimer une même chose. On prétend que c'étoit chez les Grecs un proverbe auquel avoit donné lieu Datis, Satrape de Darius, fils d'Hystaspe & gouverneur d'Ionie, qui affectant de parler Grec, remplissoit son discours de synonymes, pour le rendre, selon lui, plus énergique. Ainsi il disoit, ἥδομαι, καὶ τέρπομαι, καὶ χαίρομαι, *delector, gaudeo, lætor*; je suis bien aise, je me réjouis, je suis ravi. Encore joignoit-il à la répétition ennuyeuse le barbarisme χαίρομαι au lieu de χαίρω; ce qui fit que les Grecs appellerent Datisme la sotte imitation du langage de Datis. Aristophane en fait mention dans sa comédie de la paix, & appelle ce jargon la musique de Datis, Δατιδοσμέλος.

DAVARA, *Davara*, (a) nom d'une colline, dont il est fait mention dans Tacite. Cette colline faisoit partie du mont Taurus, dans l'Asie mineure.

DAUCHUS, *Dauchus*, (b) Δαῦχος, officier, à qui l'on avoit confié la garde des chariots, qui portoient les bagages de l'armée de Cyrus.

DAUCUS, *Daucus*, (c) fut pere de Laride & de Tymber, deux capitaines Latins qui périrent de la main de Pallas.

DAVID, *David*, Δαυὶδ (d) le dernier des fils d'Isaï ou de Jessé, de la tribu de Juda, naquit à Bethléem, l'an du monde 2919 au rapport de D. Calmet. Après la réprobation de Saül, le Seigneur envoya Samuël à Bethléem, pour qu'il y sacrât Roi celui des fils d'Isaï qu'il lui désigneroit. Samuel étant arrivé dans cette ville, commença par offrir un sacrifice; & ensuite il pria Isaï de venir au festin avec ses fils. Isaï s'y rendit avec l'aîné qui étoit fort grand & de fort bonne mine; mais, ce n'étoit pourtant pas celui que Dieu avoit choisi. Samuël, instruit de l'intention du Seigneur, dit à Isaï de faire venir ses autres fils. Il en vint cinq autres tous aussi bien faits que leur aîné. Mais; aucun d'eux n'étoit celui que Dieu avoit en vue. Samuël demanda donc à Isaï, s'il ne lui restoit point d'autre fils. J'en ai encore un, répondit Isaï; on le nomme David, & il garde mes troupeaux. Samuël lui dit de l'envoyer chercher, parce qu'il étoit juste qu'il eût part aussi-bien que ses freres à ce festin. Il vint; il étoit blond, fort beau, fort bien fait, & avoit quelque chose de martial dans le visage. Le Prophete dit tout bas à son pere: *Voici celui que Dieu a choisi pour être Roi.* Il le fit asseoir auprès de lui,

(a) Tacit. Annal. L. VI. c. 41.
(b) Xenoph. p. 168.
(c) Virg. Æneid. L. X. v. 391.
(d) Reg. L. I. c. 16. *&* *seq.* L. II. c. 1. *&* *seq.* L. III. c. 1. *&* *seq.* Paral. L. I. c. 11. *&* *seq.* Psalm. 85. v. 17. Ecclef. c. 2. v. 12. Amos. c. 6. v. 5. Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 186. *&* *seq.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. III. pag. 95. *&* *suiv.* Tom. VII. pag. 15. *&* *suiv.*

&

& plus bas son pere & ses freres, répandit de l'huile sur sa tête, & lui dit à l'oreille, que Dieu l'avoit choisi pour être Roi; qu'il falloit qu'il aimât la justice, & qu'il observât très-religieusement ses commandemens; que par ce moyen son règne seroit de longue durée & sa postérité très-illustre; qu'il vaincroit non seulement les Philistins, mais toutes les autres nations à qui il feroit la guerre, & que sa mémoire seroit immortelle. L'époque de l'onction de David est placée par D. Calmet à l'an du monde 2934, & avant Jesus-Christ 1066.

Samuël s'en étant retourné après cette cérémonie, l'esprit de Dieu passa de Saül en David, qui commença à prophétiser. Saül au contraire fut possédé d'un malin esprit qui sembloit à toute heure être près de l'étouffer. Les médecins ne trouverent point d'autre remede à ce mal, que de faire chanter auprès de lui, au son de la harpe, des hymnes sacrés par quelque excellent musicien, lorsque le démon l'agitoit. Il commanda d'en chercher par-tout. Et sur ce qu'on lui dit qu'il n'y en avoit point qui lui fût plus propre qu'un fils d'Isaï nommé David, qui non seulement étoit fort sçavant dans la musique, mais très-bien fait, & capable de le servir dans la guerre, il manda à son pere de le décharger du soin de ses troupeaux & de le lui envoyer, parce qu'on lui avoit dit tant de bien de lui, qu'il le vouloit voir. Isaï le lui envoya aussitôt avec des présens, & Saül le reçut très-bien, lui donna une place de gendarme, & le traita favorablement en toutes choses. Car, outre qu'il lui étoit très-agréable, lui seul pouvoit le soulager & le ramener en son bon sens, par les cantiques qu'il chantoit & par le son de sa harpe. Ainsi il manda à son pere de le lui laisser, parce qu'il étoit fort content de lui.

Quelque tems après, les Philistins vinrent avec une grande armée attaquer les Israëlites, & se camperent entre les villes de Soco & d'Aséca. Saül marcha aussitôt contr'eux; & s'étant saisi d'une hauteur, il les obligea de se retirer pour se camper sur une autre qui lui étoit opposée. Il y avoit dans leur armée un géant nommé Goliath, qui avoit quatre coudées & une palme de haut. Sa force répondoit à sa taille. Ce terrible géant se présenta dans le vallon qui séparoit les deux armées, & cria à haute voix, pour se faire entendre à Saül & à tous les siens: » Qu'est-il besoin d'en venir à » une bataille? Choisissez l'un » d'entre vous avec qui je puisse » terminer ce différend; & que » le parti qui sera vaincu soit obli» gé de recevoir la loi du parti » victorieux. Car ne vaut-il pas » mieux exposer seulement un » homme, que d'y exposer toute » une armée. « Il revint le lendemain au même lieu dire encore la même chose, & continua durant quarante jours de faire un semblable défi. Saül & les siens ne sçachant que répondre, se contentoient de se présenter en bataille, & on n'en venoit point aux mains.

David n'étoit pas alors dans le camp, parce que Saül l'avoit renvoyé à son pere, pour reprendre le soin de ses troupeaux, & il avoit seulement avec lui trois de ses freres. Mais, Isaï voyant que cette guerre tiroit en longueur, renvoya David trouver ses freres, pour leur porter diverses choses, & lui rapporter de leurs nouvelles.

Goliath revint à son ordinaire, mais plus insolent que jamais, & faisoit mille reproches aux Israëlites de ce que nul d'eux n'avoit le courage de combattre contre lui. David qui entretenoit alors ses freres de ce que son pere l'avoit chargé de leur dire, fut si ému de l'entendre parler de la sorte, qu'il leur dit qu'il étoit prêt à le combattre. Eliab, qui étoit l'aîné, se mit en colère contre lui, le reprit avec aigreur de ce que son peu d'expérience le rendoit si téméraire, & lui commanda de s'en retourner conduire les troupeaux de son pere. David ne répondit rien à son frere, à cause du respect qu'il avoit pour lui; mais il dit à quelques soldats, qu'il ne craindroit point d'accepter le défi de ce géant. On le rapporta à Saül; il l'envoya querir, & lui demanda s'il étoit vrai qu'il eût parlé de la sorte. » Oui, Sire, lui répondit-» il, car je n'appréhende point » ce Philistin qui paroît si redou-» table; & si votre majesté me le » permet, non seulement je ré-» primerai son audace, mais je » le rendrai aussi méprisable qu'il » paroît maintenant terrible; & » la gloire que votre majesté & » votre armée en remporteront, » sera d'autant plus grande, qu'il » n'aura pas été terrassé par un » homme fort expérimenté dans » la guerre, mais par un jeune » soldat. « Saül admira sa hardiesse; mais il n'osoit confier une action si importante à une personne de cet âge, principalement ayant à combattre un homme d'une force si prodigieuse & d'une valeur si éprouvée.

David remarqua ce sentiment sur son visage & lui dit : » J'ose » sans crainte vous promettre, » Sire, que je serai victorieux » avec l'assistance de Dieu que » j'ai éprouvée en d'autres occa-» sions. Car lorsque je condui-» sois les troupeaux de mon » pere, un lion ayant emporté un » de mes agneaux, je courus » après lui, & je le lui arrachai » d'entre les dents; ce qui le mit en » telle fureur, qu'il se lança contre » moi. Je le pris par la queue, le » portai par terre, & le tuai. Je » traitai de même un ours qui » attaquoit mes troupeaux; & je » ne crois pas que ce Philistin soit » plus redoutable que les lions & » que les ours. Mais, ce qui me » rassure encore davantage, c'est » que je ne sçaurois me persua-» der que Dieu souffre plus long-» tems les blasphêmes qu'il vomit » contre lui, & les outrages qu'il » fait à votre majesté & à toute » votre armée; ainsi j'ose m'assu-» rer qu'il me fera la grace de » dompter son orgueil & de le » vaincre. « Une hardiesse si extraordinaire fit espérer à Saül que le succès y répondroit. Il en pria

Dieu, permit le combat à David, lui donna ses propres armes, & voulut lui mettre lui-même de sa main son casque, sa cuirasse & son épée. Mais, comme David n'étoit pas accoûtumé à porter des armes, il s'en trouva embarrassé, & dit au Roi: » Ces armes, Sire, » sont propres pour votre ma- » jesté qui sçait si bien s'en servir, » & non pas pour moi; ce qui » m'oblige à vous supplier très- » humblement de me laisser dans » la liberté de combattre comme » je voudrai. « Saül le lui accorda; & il quitta ces armes, prit seulement un bâton, sa fronde, & cinq pierres qu'il ramassa dans le torrent, & qu'il mit dans sa pannetière.

Il marcha en cet état contre Goliath, qui conçut un tel mépris pour lui, qu'il lui demanda par moquerie, s'il le prenoit pour un chien de ne venir armé que de pierres. » Je vous prends, lui ré- » pondit David, pour être en- » core moins qu'un chien. « Ces paroles mirent le Géant en telle colère qu'il jura par les dieux qu'il déchireroit son corps en mille pièces, & les donneroit à manger aux bêtes & aux oiseaux. A quoi David répondit: » Vous mettez » votre confiance en votre jave- » lot, en votre cuirasse, & en » votre épée; & moi je mets ma » confiance en la force du Dieu » Tout-puissant qui veut se servir » de mon bras pour vous terras- » ser, & pour dissiper toute vo- » tre armée. Je vous couperai » aujourd'hui la tête, & je don- » nerai le reste de votre corps à » manger aux chiens, à qui votre » rage vous rend si semblable. » Alors, tout le monde connoî- » tra que le Dieu des Israëlites » les protege; que sa providence » les conduit; que son secours les » rend invincibles; & que nulles » forces & nulles armes ne sçau- » roient empêcher de périr ceux » qu'il abandonne. « Ce fier Géant, le voyant si jeune & sans armes, écouta ces paroles avec un nouveau mépris, & marcha contre lui au pas, parce que la pesanteur de ses armes ne lui pouvoit permettre d'aller plus vîte.

David, pour qui Dieu combattoit d'une manière invisible, s'avança hardiment vers Goliath, tira de sa pannetière une pierre, la mit dans sa fronde, & la lança avec une telle roideur, qu'ayant frappé le Géant au milieu du front, elle s'enfonça dans sa tête, & le fit tomber mort le visage contre terre. Ce glorieux vainqueur courut aussitôt à lui; & comme il n'avoit point d'épée, il se servit de la sienne propre pour lui couper la tête. Le même coup qui fit perdre la vie à cet orgueilleux Philistin, imprima un tel effroi dans le cœur de tous les autres, que n'osant tenter le hazard d'une bataille, après avoir vu tomber devant leurs yeux celui en qui ils mettoient toute leur confiance, ils prirent la fuite. Les Israëlites les poursuivirent avec de grands cris de joie jusques aux frontières de Geth, & jusques aux portes d'Ascalon, en tuerent trente mille, en blesserent plus de deux fois autant, & revinrent pour piller

leur camp, où ils mirent le feu après l'avoir entièrement ſaccagé. David emporta la tête de Goliath, & conſacra à Dieu ſon épée.

Pendant qu'il marchoit à l'ennemi, Saül s'informa d'Abner qui étoit ce jeune homme? Abner lui répondit qu'il ne le connoiſſoit pas; ce qui eſt aſſez étrange, puiſque ce Prince l'avoit vu ſouvent dans ſa maiſon, lorſqu'il jouoit des inſtrumens en ſa préſence, & qu'il l'avoit fait ſon écuyer. Il falloit que depuis qu'il n'avoit pas paru devant lui, ſon viſage, ſa voix, ſon air ſe fuſſent bien changés, ou que Saül eût été bien diſtrait dans cette occaſion. Quoi qu'il en ſoit, après la victoire, Abner préſenta David au Roi, ayant en main la tête & l'épée de Goliath. Dès ce moment, Jonathas commença à aimer David, & il l'aima toujours depuis comme lui-même. Or, il arriva que Saül & David revenant de cette expédition, les femmes d'Iſraël ſortirent au-devant d'eux, chantant & danſant, & elles diſoient *Saül en a tué mille, & David en a tué dix mille*. Cela irrita tellement Saül contre David, que depuis ce jour, il ne le regarda plus d'un bon œil. Cependant, il le retint auprès de ſa perſonne, & ne lui permit plus de s'en retourner dans la maiſon de ſon pere. Il lui donna même le commandement de quelques troupes. Mais, il ne lui accorda pas ſa fille en mariage, quoiqu'il l'eût promiſe à celui qui tueroit Goliath.

Le lendemain Saül étant de retour en ſa maiſon, le malin eſprit le ſaiſit; & David jouoit de la harpe devant lui. Saül avoit une lance à la main, dont il eſſaya par deux fois de percer David; mais, David évita le coup. Dès-lors Saül commença d'appréhender David, & de s'en donner de garde. Il l'éloigna de ſa perſonne, & lui donna le commandement d'un corps de mille hommes. Il lui promit en même tems Mérob ſa fille aînée, eſpérant toujours qu'il tomberoit entre les mains des Philiſtins, & qu'ils le feroient mourir. Mais, David ſe conduiſit avec tant de prudence & de ſageſſe, qu'il ſe tira de tous les dangers. Toutefois, Saül au lieu d'accorder ſa fille Mérob à David, la donna en mariage à Hadriel Molathite.

Michol, ſeconde fille de Saül, ayant conçu de l'amitié pour David, Saül en fut bien aiſe; & il lui fit dire que pour mériter l'honneur de devenir gendre du Roi, il ne lui demandoit autre choſe, que cent prépuces de Philiſtins, dans le deſſein de le faire tomber entre leurs mains. Quelques jours après, David étant allé avec ſes gens attaquer les Philiſtins, en tua deux cens, & en apporta les prépuces au Roi. Selon Joſephe, la condition pour obtenir Michol en mariage, étoit d'apporter à Saül les têtes de ſix cens Philiſtins; ce qui fut exécuté.

Le Roi, ne pouvant refuſer ſa fille à David, parce qu'il lui auroit été honteux de lui manquer de parole, & de faire connoître à tout le monde qu'il n'auroit eu deſſein que de le tromper & de le

perdre en l'engageant dans une entreprise si hazardeuse, fut contraint de faire ce mariage. Il ne changea pas néanmoins de sentiment ; car, voyant que David étoit aimé de Dieu & des hommes, il lui devint si redoutable, qu'il crut ne pouvoir que par sa mort assurer sa vie & sa couronne. Ainsi, pour conserver l'une & l'autre, il résolut de le faire mourir, & choisit Jonathas son fils & quelques-uns de ses serviteurs les plus affidés pour exécuter ce dessein. Jonathas, qui aimoit extrêmement David à cause de sa vertu, fut fort surpris de voir son pere passer tout d'un coup par un si étrange changement de l'affection si grande qu'il témoignoit à David, à la résolution de le faire tuer. Bien loin de vouloir être l'exécuteur d'une action si injuste & si cruelle, il lui en donna avis, lui conseilla de se retirer promptement, lui promit de prendre l'occasion de parler au Roi pour tâcher de découvrir le sujet de sa haine, & de lui représenter pour l'adoucir qu'il ne voyoit nulle raison de faire mourir un homme qui avoit tant mérité de lui & de son royaume ; & que quand même il auroit commis quelque faute, la grandeur de ses services le devroit porter à lui pardonner. Il ajoûta qu'après cet entretien il lui feroit sçavoir dans quelle disposition il auroit laissé son esprit. David suivit son conseil & se retira. Dès le lendemain, Jonathas, ayant trouvé Saül en bonne humeur, lui parla fortement en faveur de son ami ; les raisons qu'il employa eurent tant de force, qu'elles demeurerent victorieuses de la colère & de la crainte de Saül. Il lui promit avec serment de ne point faire de mal à David. Ce généreux Prince alla aussitôt l'en avertir, & le ramena auprès du Roi, à qui il continua de rendre ses devoirs comme auparavant.

En ce même tems, les Philistins recommencerent la guerre, & David fut envoyé contr'eux avec l'armée. Il les combattit, en tua un grand nombre, & revint victorieux trouver Saül. Mais, il ne fut pas reçu de lui comme il l'espéroit & comme le méritoit un si grand service ; parce que sa réputation lui étant suspecte, au lieu de se réjouir de ses heureux succès, il y trouvoit du péril pour lui, & les souffroit avec peine. Un jour que ces accès dont le démon l'agitoit, l'avoient repris, il commanda à David de chanter des cantiques & de jouer de la harpe. Il lui obéit ; & alors Saül qui tenoit un javelot en sa main, le lui lança de toute sa force, & l'auroit tué s'il n'eût évité le coup. Il s'enfuit chez lui & n'en sortit point durant tout le reste du jour. Lorsque la nuit fut venue, Saül envoya des gardes environner sa maison, afin qu'il ne pût s'échaper, parce qu'il vouloit le faire juger & condamner à la mort. Michol, femme de David, en eut avis, & comme son amour pour un mari d'un mérite si extraordinaire lui auroit fait préférer la mort à la douleur de le perdre, elle courut aussitôt le trouver & lui dit : » Si le soleil à son lever

» vous trouve encore ici, je ne » vous reverrai jamais plus en » vie. Fuyez pendant que la nuit » vous le permet ; & je prie » Dieu de tout mon cœur de » rendre celle-ci plus longue qu'à » l'ordinaire, afin de vous être plus » favorable ; car le Roi a résolu » de vous faire mourir, & de ne » point différer à exécuter ce » cruel dessein. « Après lui avoir ainsi parlé elle attacha une corde à la fenêtre, & le descendit en bas. Elle accommoda ensuite son lit comme pour un malade, & mit sous la couverture le foie d'une chevre fraîchement tuée. Saül ne manqua pas d'envoyer des gens dès le point du jour pour prendre David. Michol leur dit qu'il avoit été malade durant toute la nuit, ouvrit les rideaux du lit ; & ce foie qui étoit encore tout chaud & qui remuoit, faisoit mouvoir la couverture. Ainsi, ils ne douterent point que David ne fût dans ce lit, & ne fût malade. Ils le rapporterent au Roi, & il leur dit qu'en quelque état qu'il pût être, ils le lui amenassent pour le faire mourir. Ils retournerent aussitôt, leverent les couvertures, & reconnurent que la Princesse les avoit trompés. Saül fit de grands reproches à sa fille d'avoir ainsi sauvé son ennemi. Elle s'excusa, en disant qu'il l'avoit menacée de la tuer, si elle manquoit de l'assister dans un tel besoin ; qu'ainsi elle y avoit été contrainte, & qu'elle ne doutoit point qu'ayant l'honneur d'être sa fille, son amour pour elle ne fût plus fort que sa haine pour David. Saül, touché de ces raisons, lui pardonna.

David s'étant ainsi sauvé, alla trouver le prophete Samuël à Ramath, lui dit le dessein qu'avoit Saül de le faire mourir ; qu'il ne s'en étoit presque rien fallu qu'il ne l'eût tué avec un javelot qu'il lui avoit lancé ; & que quoique non seulement il n'eût jamais rien fait qui dût lui déplaire, mais que par l'assistance de Dieu il l'eût servi très-utilement dans toutes ses guerres, ce qui devoit lui acquérir son affection, n'avoit fait que lui attirer sa haine. Samuël touché de l'injustice de Saül, sortit de Ramath, & mena David à Gabaad, où il demeura quelque tems avec lui. Sitôt que Saül en eut avis, il envoya des gens de guerre pour le prendre & le lui amener. Ils trouverent Samuël au milieu d'une troupe de Prophetes, & sur le champ étant remplis du même esprit, ils commencerent à prophétiser avec eux. Saül en envoya d'autres avec un pareil ordre de prendre David ; & la même chose leur arriva. Il en envoya encore d'autres ; & ils prophétiserent aussi. Cela fit qu'il entra dans une telle colère, qu'il s'y en alla lui-même ; & lorsqu'il n'étoit pas encore assez proche de Samuël pour en être apperçu, le Prophete fit que lui-même prophétisa. Mais, quand il fut auprès de lui, il perdit entièrement le sens, se dépouilla en sa présence & en la présence de David, & passa ainsi tout le reste du jour & toute la nuit.

David alla ensuite trouver Jonathas, pour lui faire ses plaintes

de ce que n'ayant jamais donné aucun sujet au Roi d'être mécontent de lui, il continuoit à tenter toutes sortes de moyens pour le faire mourir. Jonathas le pria de ne se point mettre cela dans l'esprit, & de ne point ajoûter foi à ceux qui lui faisoient de tels rapports; mais de s'assurer sur sa parole que le Roi son pere n'avoit point ce dessein, puisque s'il l'avoit, il le lui auroit communiqué, ne faisant rien sans lui en parler; & qu'il n'auroit pas manqué de lui en donner avis. David l'assura au contraire avec serment que ce qu'il lui disoit étoit véritable, le conjura de n'en point douter, & de penser plutôt à lui sauver la vie, en croyant ce qu'il lui disoit, que d'attendre que sa mort lui fît connoître avec regret qu'il avoit eu tort de ne le pas croire. Il ajoûta qu'il ne devoit pas s'étonner que le Roi son pere, qui sçavoit l'étroite amitié qui étoit entr'eux, ne lui eût rien dit de son dessein. Ces raisons persuaderent Jonathas. Et dans la douleur qu'il en ressentit, il dit à David de regarder en quoi il le pourroit assister. » Dans » l'assurance que j'ai, lui répon» dit David, qu'il n'y a rien que » je ne doive attendre de votre » amitié, voici ce qui me vient » en l'esprit. Comme c'est de» main la première lune, & que » le Roi fait en ce jour un grand » festin où j'ai accoûtumé de me » trouver, je vous attendrai hors » de la ville, si vous l'avez pour » agréable, sans que personne » que vous le sçache; & lorsque » le Roi demandera où je suis, » vous lui répondrez, s'il vous » plaît, que je suis allé à Beth» léem, pour assister à la fête de » ma tribu, après vous en avoir » demandé la permission. Que » si le Roi répond, ainsi que l'on » fait quand on aime les per» sonnes : je lui souhaite un bon » voyage, ce sera une marque » qu'il n'aura point de mauvaise » volonté contre moi. Mais s'il » répond d'une autre sorte, ce » sera un témoignage du contrai» re; & vous me ferez la grace » de m'en avertir. Cette action, » dans le malheur où je suis, » sera digne de votre générosité, » & de l'amitié que vous m'avez » si solemnellement promise. Que » si vous trouvez que je ne le » mérite pas, & que vous croyiez » que j'aie offensé le Roi; n'at» tendez pas qu'il me fasse mou» rir, mais prévenez-le en m'ô» tant la vie. « Ces dernières paroles percerent le cœur de Jonathas. Il promit à David de faire tout ce qu'il pourroit pour pénétrer les sentimens du Roi son pere, & de lui rapporter fidelement ce qu'il en découvriroit. Il fit encore davantage; car, pour lui en donner une plus grande assurance, il le mena dehors, leva les yeux vers le ciel, & confirma sa promesse par un serment. Après ce serment; Jonathas dit à David, de l'attendre dans le champ destiné aux exercices, & qu'il ne manqueroit pas de s'y rendre accompagné seulement d'un page aussitôt qu'il auroit découvert les sentimens du Roi son pere; qu'après y être arrivé, il tireroit trois flêches

contre un blanc ; que si les sentimens du Roi lui étoient favorables, il diroit à son page d'aller ramasser ces flêches ; & que s'ils lui étoient contraires, il ne le lui diroit point. Mais qu'en quelque état que fussent les choses, il travailleroit de tout son pouvoir à empêcher qu'il ne lui arrivât du mal ; qu'il le prioit seulement de se souvenir dans sa bonne fortune de l'amitié qu'il lui témoignoit, & d'avoir de l'affection pour ses enfans.

Comme David ne pouvoit douter de la vérité des promesses de Jonathas, il ne manqua pas de se rendre au lieu qu'il lui avoit dit. Le lendemain, qui étoit le jour de la nouvelle lune, le Roi, après s'être purifié selon la coûtume, se mit à table pour souper. Jonathas s'assit à sa main droite, & Abner, général de son armée, à sa main gauche. Saül voyant que la place de David demeuroit vuide, crut qu'il n'étoit pas purifié, & n'en dit rien ; mais le lendemain ne le voyant point encore, il demanda à Jonathas pourquoi il ne s'étoit pas trouvé ces deux jours à un festin si solemnel. Il lui répondit qu'il étoit allé à Bethléem pour assister à la fête de sa tribu, après lui en avoir demandé la permission; & il m'a prié même, ajoûta-t-il, d'y vouloir aussi aller. Ainsi si vous l'avez agréable, je m'y en irai aussi, puisque vous sçavez combien je l'aime. Jonathas connut alors jusques à quel point alloit la haine de son pere contre David. Car Saül ne pouvant plus la dissimuler, s'emporta de colère contre lui, lui reprocha qu'il étoit devenu son ennemi pour se rendre ami de David, & lui demanda s'il n'avoit point de honte d'abandonner ainsi son propre pere pour conspirer avec l'homme du monde qui lui devoit être le plus odieux, sans vouloir comprendre que tandis qu'il seroit en vie, ils ne pourroient jamais ni l'un ni l'autre règner sûrement. Après avoir parlé de la sorte, il commanda à Jonathas de le faire venir, pour lui faire souffrir la peine qu'il méritoit. Sur quoi ce généreux Prince lui ayant demandé quel si grand crime avoit donc commis David qui lui fît mériter la mort ; la fureur de Saül ne demeura plus dans les bornes des simples reproches ; elle passa jusqu'aux injures, & des injures aux actions. Il prit un javelot pour tuer son fils, & eut commis cet horrible meurtre, s'il n'en eût été empêché par ceux qui se trouverent présens. Ainsi, Jonathas ne put plus douter de ce que David lui avoit dit de la haine mortelle de Saül, après avoir vu que son amitié pour lui lui avoit pensé coûter la vie à lui-même. Il sortit du festin sans manger, & passa toute la nuit dans la douleur d'avoir connu, par la fortune qu'il avoit courue, dans quel extrême péril étoit son ami. Dès le point du jour il alla, sous prétexte de se vouloir exercer, au lieu où David l'attendoit, tira trois flêches, & renvoya son page sans lui commander de les ramasser, afin de pouvoir entretenir David seul à seul. David se jetta à ses pieds, & lui dit qu'il lui étoit re-

devable de la vie. Jonathas le releva & le baisa. Ils demeurerent ensuite long-tems embrassés en déplorant leur malheur dans cette séparation qui leur seroit plus insupportable que la mort, & ne pouvoient se quitter. Mais enfin il le fallut, quoiqu'avec une étrange peine ; & ce ne fut pas sans renouveller encore avec serment les protestations de leur inviolable amitié.

David, pour éviter la persécution de Saül, s'en alla trouver à Nobé le grand sacrificateur Achimélech, qui, s'étonnant de le voir seul, lui en demanda la cause. Il lui répondit qu'il alloit exécuter un ordre du Roi, pour lequel il n'avoit besoin de personne ; qu'il avoit commandé à ses gens de le venir trouver au lieu qu'il leur avoit dit, & qu'il le prioit de lui donner ce dont il avoit besoin pour ce petit voyage, & quelques armes. Achimélech satisfit au reste ; & quant aux armes, il lui dit qu'il n'en avoit point d'autre que l'épée de Goliath que lui-même avoit consacrée à Dieu. Il la lui offrit ; David la reçut, & un certain Doëg, qui avoit soin des mules de Saül, se trouva présent par hazard. David alla de-là à Geth, qui étoit une ville des Philistins, où le roi Achis tenoit sa cour. Il y fut reconnu, & on dit aussitôt à ce Prince, que cet Hébreu nommé David, qui avoit tué tant de Philistins, étoit dans la ville. David en eut avis, & se voyant dans un aussi grand péril que celui qu'il vouloit éviter, s'avisa de feindre d'être insensé, & y réussit si bien qu'Achis se mit en colère contre ses gens de lui avoir amené un fou, & leur commanda de le chasser.

David, après s'être échappé de la sorte, s'en alla dans la tribu de Juda, où il se cacha dans une caverne proche de la ville d'Odollam, & en donna avis à ses freres. Ils vinrent le trouver avec tous leurs proches, & plusieurs autres se joignirent aussi à lui, soit à cause du mauvais état de leurs affaires, ou par la crainte qu'ils avoient de Saül. Leur nombre s'étant accru jusques à quatre cens, David alors ne craignit plus rien. Il alla trouver le roi des Moabites, & le pria d'agréer que lui & ceux qui l'accompagnoient, demeurassent dans son païs jusqu'à ce que sa mauvaise fortune fût passée. Ce Prince le lui accorda, & le traita fort bien avec toute sa troupe durant tout le tems qu'il séjourna dans son État. Il n'en sortit que par l'ordre du prophete Gad, qui lui manda de quitter le désert pour retourner dans sa tribu, & alors il s'arrêta dans la forêt de Haret.

Cependant, Saül, informé par Doëg des bons offices qu'Achimélech avoit rendus à David, manda aussitôt ce souverain Sacrificateur avec tous ses parens. Après leur avoir fait les plus vifs reproches, il commanda à ses gardes de les tuer ; & sur ce qu'ils s'excuserent de commettre ce sacrilège, parce que la loi de Dieu ne leur permettoit pas de lui rendre une telle obéissance, il en donna la charge à ce misérable Doëg, qui, avec des scélérats

semblables à lui, massacra Achimélech & tous ceux de sa parenté, dont le nombre se trouva de trois cens quatre-vingt-cinq. L'horrible fureur de Saül ne fut pas encore satisfaite; il envoya ces impies à Nobé, qui étoit le séjour des grands Sacrificateurs & des autres ministres de la loi de Dieu. Ils y tuerent tout ce qu'ils trouverent, sans épargner même les femmes & les enfans, & mirent le feu à la ville; & Abiathar, un des fils d'Achimélech fut le seul qui échappa de cette cruelle & terrible boucherie, qui accomplit ce que Dieu avoit prédit au grand sacrificateur Éli, que sa postérité seroit détruite à cause de ses deux fils. Abiathar alla aussitôt trouver David, & lui rapporta de quelle sorte la chose s'étoit passée. Il n'en fut point surpris, parce que Doëg s'étant trouvé présent lorsqu'il avoit parlé à Achimélech, il avoit bien jugé qu'il ne perdroit pas cette occasion de calomnier ce souverain Sacrificateur; mais, il fut très-sensiblement touché d'y avoir donné sujet, & pria Abiathar de demeurer auprès de lui, puisqu'il ne pouvoit être ailleurs en plus grande sûreté.

Il apprit en même tems que les Philistins étoient entrés dans le territoire de Ceïla, & y faisoient un grand dégât. Il résolut de les attaquer; mais il consulta auparavant Samuël, pour sçavoir si Dieu l'auroit agréable; & le Prophete l'assura que Dieu lui donneroit la victoire. Il les chargea aussitôt, en tua plusieurs, fit un riche butin, & entra dans Ceïla pour donner escorte aux habitans, jusqu'à ce qu'ils eussent amené tous leurs grains dans leur ville. Comme une grande action ne sçauroit être cachée, le bruit de celle-ci se répandit incontinent de tous côtés, & alla jusqu'au roi Saül. Il eut une grande joie d'apprendre que David s'étoit enfermé dans une place, s'imaginant que c'étoit une marque que Dieu le vouloit livrer entre ses mains. Il commanda des gens de guerre pour l'aller assiéger, avec ordre de ne point lever le siège que l'on n'eût emporté la ville, & pris & tué David. Mais, Dieu révéla à David qu'il étoit perdu, s'il ne se retiroit promptement, parce que les habitans de Ceïla le remettroient entre les mains du Roi pour faire leur paix. Ainsi, il s'en alla avec ses quatre cens hommes dans le désert, sur une colline nommée Hachila, & Saül manqua son entreprise. David passa de ce désert dans le territoire de Ziph, en un lieu nommé Cen. Jonathas l'y alla trouver pour l'embrasser & l'entretenir. Il l'exhorta de bien espérer pour l'avenir, malgré ses malheurs présens, l'assura qu'il règneroit sur tout le peuple, & lui dit qu'il ne devoit pas s'étonner que pour parvenir à ce comble d'honneur, il lui fallût souffrir de grands travaux. Ils renouvellerent ensuite avec serment les protestations de leur amitié, en prirent Dieu à témoin, firent des imprécations contre celui qui y manqueroit, & Jonathas s'en retourna, après avoir donné à David cette consolation dans ses malheurs.

Les habitans de Ziph, pour s'acquérir du mérite auprès de Saül, ne manquerent pas de lui donner avis que David étoit proche de leur ville, & l'assurerent qu'ils feroient tout ce qu'ils pourroient pour le mettre entre ses mains. Mais, Dieu ne permit pas que le succès répondît à leur mauvaise volonté. Car David en ayant été averti, & que le Roi s'approchoit, abandonna les défilés où il s'étoit retiré, & s'en alla à la grande roche qui étoit dans le désert de Simon. Saül le poursuivit, arriva à l'autre côté de la roche, le fit environner de toutes parts, & l'auroit pris, sans l'avis qu'il reçut que les Philistins étoient entrés dans son païs. Mais, il jugea plus à propos de repousser ces ennemis publics & si redoutables, que de leur laisser son royaume en proie, en s'opiniâtrant à poursuivre un ennemi particulier & qu'il n'avoit pas tant de sujet de craindre. David sortit par ce moyen d'un péril qui paroissoit inévitable, & se retira à Engaddi.

Saül en eut avis, & n'eut pas plutôt repoussé les Philistins, qu'il prit trois mille hommes choisis entre toutes ses troupes & marcha vers ce lieu-là. Comme il arrivoit, quelque nécessité dont il se trouva pressé, le fit entrer seul dans une caverne très-spatieuse & très-profonde, où David s'étoit caché avec tous ses gens. L'un d'entr'eux reconnut le Roi, & alla promptement dire à David, que Dieu lui offroit l'occasion du monde la plus favorable pour se venger de son ennemi, & se garantir pour jamais de son injuste persécution, en lui faisant perdre la vie. David, au lieu de suivre ce conseil, crut, par un sentiment plein de piété, qu'il ne pouvoit sans offenser Dieu, donner la mort à celui qu'il avoit établi Roi, & qui en cette qualité étoit son Seigneur & son maître, puisque quelque méchans que soient nos ennemis, & quelque chose qu'ils fassent pour nous perdre, on ne doit jamais rendre le mal pour le mal. Ainsi, il se contenta de couper un morceau du manteau de Saül; & lorsqu'il sortit de la caverne il le suivit, & éleva sa voix. Saül le reconnut & se tourna. Alors David se prosterna devant lui selon la coûtume, & lui: » Est-il juste, Sire, que vous » ajoutiez foi à des calomniateurs » qui vous trompent, & que vous » entriez en défiance contre ceux » qui vous sont les plus affectionnés & les plus fideles, & ne deviez-vous pas plutôt juger des » uns & des autres par leurs actions? Les paroles peuvent » tromper; mais, les actions font » voir ce que l'on a dans le fond » de l'ame. Il m'eût été aussi facile » de vous tuer, que de couper ce » morceau de votre manteau que » vous voyez entre mes mains. » mais quelque juste que soit mon » ressentiment, je l'ai retenu; au » lieu que vous vous laissez emporter à votre haine, quelqu'injuste qu'elle soit. Dieu nous » jugera, Sire, l'un & l'autre, » & condamnera celui de nous » deux qui se trouvera coupable. «

Saül, étonné du péril qu'il avoit

couru, & ne pouvant assez admirer la vertu & la générosité de David, jetta un profond soupir; & ce soupir tira des larmes des yeux de David. Saül touché d'une si extrême bonté: » C'est à moi à » pleurer & non pas à vous, lui » dit-il, puisqu'après avoir reçu » de vous tant de services, je » vous ai si cruellement persécuté. » Vous avez fait voir aujourd'hui que vous êtes un digne » successeur des plus vertueux de » nos ancêtres, qui au lieu d'ôter » la vie à leurs ennemis, lorsqu'ils » les trouvoient à leur bienséance, » faisoient gloire de leur pardonner. Ainsi, je ne doute plus que » Dieu ne veuille vous mettre la » couronne sur la tête pour vous » faire règner sur-tout son peu- » ple; & je vous demande de me » promettre avec serment, qu'au » lieu de détruire alors ma famille, » vous prendrez soin de la conser- » ver, sans vous souvenir des maux » que je vous ai faits. « David le lui promit, & le lui jura; & après cela ils se séparerent. Saül s'en retourna en son royaume, & David s'en alla au détroit des Masticiens.

Un homme nommé Nabal demeuroit en ce même tems dans la ville de Maon, & étoit si riche, & particulièrement en troupeaux, qu'il avoit trois mille moutons, & mille chevres. David défendit absolument à ses gens de toucher à rien de ce qui lui appartenoit, quelque besoin qu'ils en eussent, ou sous quelque prétexte que ce fût, parce qu'il sçavoit que l'on ne peut prendre le bien d'autrui, sans contrevenir aux commandemens de Dieu; & qu'il croyoit qu'en usant de la sorte il faisoit plaisir à un homme de bien qui méritoit qu'on l'obligeât. Mais, Nabal étoit un brutal, de mauvais naturel, & fort mal faisant. Sa femme, au contraire, nommée Abigaïl, étoit fort civile, fort habile, fort vertueuse, & de plus extrêmement belle. Lorsque Nabal faisoit tondre ses moutons, David envoya dix des siens le saluer de sa part, lui souhaiter toute sorte de prospérité durant plusieurs années, & le prier de vouloir l'assister de quelque chose pour la subsistance de sa troupe, puisqu'il pouvoit apprendre des conducteurs de ses troupeaux, que depuis si long-tems qu'il étoit dans ce désert, non seulement ni lui ni les siens n'y avoient pas fait le moindre tort; mais qu'ils pouvoient dire au contraire les avoir conservés, & qu'en l'obligeant, il obligeroit un homme fort reconnoissant. Cet extravagant, au lieu de leur répondre, leur demanda qui étoit David. Ils lui dirent que c'étoit l'un des fils d'Isaï. » Quoi, » s'écria-t-il, un fugitif qui se » cache de peur de tomber entre » les mains de son maître, fait » l'audacieux & le brave. « Ces paroles si offensantes ayant été rapportées à David, le mirent dans une telle colère, qu'il jura qu'avant que la nuit fût passée, il extermineroit Nabal avec toute sa famille, ruineroit sa maison & dissiperoit tout son bien, puisque ne s'étant pas contenté de témoigner tant d'ingratitude de l'obliga-

tion qu'il lui avoit, il avoit eu l'insolence de l'outrager de la sorte. Il laissa pour la garde de son bagage deux cens hommes des six cens qu'il avoit alors, & partit avec le reste pour exécuter sa résolution.

Cependant, un des bergers de Nabal, qui s'étoit trouvé présent au discours que son maître avoit tenu, en avertit sa maîtresse, lui en représenta la conséquence, & lui témoigna que David ni les siens n'avoient jamais fait le moindre tort à ses troupeaux. Aussitôt Abigaïl fit charger quantité de provisions sur des ânes ; & sans en rien dire à son mari, qui faisoit grande chere avec des personnes de son humeur, elle alla au-devant de David. Elle le rencontra dans une vallée, mit pied à terre aussitôt qu'elle l'apperçut, se prosterna devant lui, lui fit des présens, & le supplia de ne point prendre garde à ce que son mari avoit dit, puisque le nom de Nabal, qui signifie en Hébreu un insensé, ne lui convenoit que trop. David reçut ses présens, & lui répondit : » C'est Dieu qui vous » a amené ici, & vous n'auriez » pas autrement vu la journée de » demain ; car j'avois juré d'ex- » terminer cette nuit Nabal & » toute sa famille, pour le punir » de son ingratitude & de l'outra- » ge qu'il m'a fait. Il faut néan- » moins que je lui pardonne en » votre considération, puisque » Dieu vous a inspiré de vous » opposer à ma colère par vos » prieres ; mais il n'évitera pas le » châtiment qu'il a mérité & pé- » rira par quelque autre voie. « Abigaïl s'en retourna très-consolée d'une réponse si favorable, & trouva son mari si ivre, qu'elle ne put alors lui rien dire. Mais le lendemain elle lui raconta tout ce qui s'étoit passé. La grandeur du péril qu'il avoit couru l'effraya & le troubla de telle sorte, qu'il devint perclus de tout son corps, & mourut dix jours après. David dit, quand il le sçut, qu'il avoit reçu la récompense qu'il méritoit, loua Dieu de n'avoir pas permis qu'il eût souillé ses mains de son sang, & apprit par cet exemple, qu'ayant les yeux ouverts sur toutes les actions des hommes, il châtie les méchans, & récompense les gens de bien. La vertu & la sagesse d'Abigaïl, jointes à sa grande beauté, avoient donné à David tant d'estime & d'inclination pour elle, que la voyant veuve, il lui manda qu'il la vouloit épouser. Elle lui répondit qu'elle n'étoit pas digne de baiser ses pieds, vint le trouver en bon équipage, & il l'épousa. Il avoit déjà une autre femme, nommée Achinoam. Et quant à Michol, Saül l'avoit donnée en mariage à un autre.

Peu de tems après, quelques habitans de Ziph donnerent avis à Saül que David étoit revenu en leur païs, & que s'il vouloit les assister ils le pourroient prendre. Il se mit aussitôt en campagne avec trois mille hommes de guerre, & campa ce même jour à Sicelle. David averti de sa marche, envoya des espions pour le reconnoître ; & ils lui firent leur rapport. Il partit la nuit accompagné

seulement d'Abisaï & d'Achimélech Chéléen, & entra dans le camp de Saül; il y trouva tous les soldats endormis, & Abner même leur général. Il passa jusques dans la tente du Roi qui dormoit aussi, & prit au chevet de son lit son javelot. Abisaï vouloit le tuer, mais il lui retint le bras & l'en empêcha, disant que quelque méchant que fût Saül, on ne pouvoit sans crime entreprendre sur la vie d'un Roi établi de Dieu, & que c'étoit à Dieu même à le punir, lorsqu'il connoîtroit qu'il en seroit tems. Ainsi, il se contenta d'emporter son javelot & un vase qui étoit auprès de lui, afin qu'il ne pût douter qu'il n'avoit tenu qu'à lui qu'il ne l'eût tué; & se fiant en l'obscurité de la nuit & en son courage, il sortit du camp comme il y étoit entré, sans que personne s'en apperçût. Après avoir repassé le torrent, il monta sur la montagne d'où tout le camp de Saül le pouvoit entendre, & cria si haut en appellant Abner, que ce bruit l'éveilla & tous ses soldats. Abner demanda qui étoit celui qui l'appelloit. » C'est, répondit David, le fils d'Isaï que » vous avez chassé. Mais, quoi » vous qui êtes si brave & en » plus grand honneur que nul autre auprès du Roi, vous avez si » peu de soin de le garder, que » vous dormez au lieu de veiller à » la conservation de sa personne? » Et pouvez-vous désavouer d'être coupable d'un crime capital, » pour avoir été si négligent que » de ne vous être point apperçu » que quelques-uns des miens » sont entrés dans votre camp, » & jusque dans la propre tente » du Roi? Voyez ce que son » javelot & son vase sont devenus, & jugez par-là si vous » avez fait bonne garde. « Saül reconnut la voix de David, & voyant que par la négligence des siens, il lui auroit été facile de le tuer, sans que l'on eût pu le trouver étrange, après le sujet qu'il lui en avoit donné, il confessa lui être redevable de la vie, & lui dit qu'il lui permettoit de retourner chez lui en toute assurance, puisqu'il ne pouvoit plus douter de son affection & de sa fidélité, après lui avoir sauvé la vie, lorsqu'il auroit pu la lui faire perdre, pour se venger de ce qu'au lieu de reconnoître tant de services qu'il lui avoit rendus, il l'avoit exilé, privé de la consolation d'être avec ses proches, & persécuté jusques à le réduire aux dernières extrêmités. David manda ensuite qu'on vînt reprendre le javelot & le vase du Roi, & protesta que Dieu, qui sçavoit qu'il auroit pu le tuer, s'il l'avoit voulu, seroit le juge de leurs actions.

Voilà de quelle sorte David sauva une seconde fois la vie à Saül; & ne voulant pas demeurer davantage dans ce païs, de crainte de tomber entre ses mains, il résolut, du consentement de tous ceux qui étoient avec lui, de passer dans les terres des Philistins. Achis, roi de Geth qui étoit l'une des cinq villes de cette nation, le reçut favorablement, & Saül ne pensa plus à rien entreprendre contre lui; mais, David

ne voulut point s'enfermer dans une ville, de peur d'être à charge aux habitans, & pria le roi Achis de lui donner quelque lieu à la campagne. Il lui donna une bourgade, nommée Siceleg, qu'il prit en telle affection, que depuis, étant parvenu à la couronne, il l'acheta pour l'avoir en propre. Il y demeura alors pendant quatre mois vingt jours, & pendant ce tems il faisoit secrétement de continuelles courses sur les terres de quelques peuples voisins des Philistins, & amenoit quantité de chevaux, de chameaux & de bétail; mais il ne prenoit point de prisonniers, de peur que le Roi ne découvrît sur qui il faisoit ces prises dont il lui envoyoit une partie. Et lorsqu'il demandoit d'où elles venoient, il répondoit que c'étoit des plaines de la Judée du côté du midi; ce que ce Prince croyoit d'autant plus facilement, qu'il désiroit qu'il fût véritable, parce que David en traitant comme ennemis ceux de son propre païs, se mettoit hors d'état d'oser jamais y retourner; & qu'ainsi il espéroit pouvoir toujours le retenir auprès de lui & s'en servir utilement.

En ce même tems, les Philistins résolurent de faire la guerre aux Israëlites; & le Roi Achis donna rendez-vous à toutes ses troupes dans la ville de Rengam, où il manda à David de se trouver avec les six cens hommes qu'il avoit. Il répondit qu'il lui obéiroit avec joie, pour lui témoigner sa reconnoissance des obligations dont il lui étoit redevable, & le Roi lui promit que s'il demeuroit victorieux, il récompenseroit ses services par de grands honneurs, & le feroit capitaine de ses gardes. Mais, lorsqu'on fut arrivé au lieu du rendez-vous, les autres rois des Philistins ne voulurent point mettre leur confiance en un homme, dont la fidélité leur devoit être suspecte, & qui, pour se réconcilier avec Saül, pourroit dans cette occasion tourner ses armes contr'eux, & leur faire beaucoup de mal, comme il leur en avoit déjà fait, puisque c'étoit ce même David que les filles des Hébreux publioient dans leurs chansons avoir tué un si grand nombre de Philistins. Ainsi, ils furent d'avis qu'on le renvoyât; & Achis se rendit à leur sentiment.

David trouva, à son retour, que les Amalécites, pour profiter de l'occasion de l'éloignement du roi Achis avec toutes ses forces, avoient pris Siceleg, l'avoient brûlé, & emmené toutes les femmes & les enfans avec tout le butin qu'ils y avoient fait & dans le païs d'alentour. Une si grande affliction & si surprenante toucha si vivement David, qu'il déchira ses habits, & s'abandonna à la douleur. Ses soldats, de leur côté, furent dans un tel désespoir d'avoir perdu toutes choses avec leurs femmes & leurs enfans, que rejettant sur lui la cause de leur malheur, ils furent près de le lapider. Mais, lorsqu'il fut revenu à lui, il éleva son esprit à Dieu, & pria Abiathar le grand sacrificateur de se revêtir de l'éphod, pour demander à Dieu, si en cas qu'il

poursuivît les Amalécites il les pourroit joindre, & s'il l'assisteroit pour se venger d'eux & recouvrer leurs femmes & leurs enfans qu'ils emmenoient. Abiathar, ayant fait ce qu'il désiroit, lui commanda de la part de Dieu de les poursuivre. Il ne perdit point de tems; & quand il fut arrivé au torrent de Béfor, il trouva un Égyptien qui étoit si foible, qu'il n'en pouvoit plus, parce qu'il y avoit trois jours qu'il n'avoit pas mangé. Il lui en fit donner; & lorsqu'il eut repris des forces, il lui demanda d'où il étoit. Il répondit qu'il étoit Égyptien, & que son maître l'avoit laissé, parce qu'étant malade, il ne pouvoit le suivre dans la retraite que faisoient les Amalécites, après avoir brûlé & saccagé Siceleg. David prit cet homme pour le guider, & joignit par ce moyen les ennemis. Comme ils ne se défioient de rien, & qu'ils étoient dans la joie d'un si grand butin, il les trouva au milieu du vin & de la bonne chere. Les uns étoient ivres & couchés endormis par terre; les autres avoient déjà tant bu qu'ils étoient près de faire la même chose; & les autres avoient encore le verre à la main. Ainsi, comme ils n'étoient pas en état de se défendre, & que ceux qui purent prendre les armes se trouverent aussitôt accablés par les Israëlites, il en fut tué un si grand nombre, qu'à peine se sauva-t-il quatre cens hommes; car le carnage dura depuis le dîner jusques au soir.

Lorsqu'après un si heureux succès qui fit recouvrer à David & aux siens non seulement leurs femmes & leurs enfans, mais tout le butin que les Amalécites emmenoient, ils furent retournés au lieu où ils avoient laissé deux cens des leurs pour garder le bagage, les quatre cens qui avoient accompagné David jusqu'à la fin de cette expédition, refuserent de leur faire part du butin, & vouloient qu'ils se contentassent de recouvrer leurs femmes & leurs enfans, disant que c'étoit parce qu'ils n'avoient point de cœur, qu'ils étoient demeurés derrière. David condamna leur injustice, & déclara que Dieu leur ayant fait obtenir cet avantage, ceux qui n'avoient pu se trouver au combat, parce qu'ils avoient eu ordre de demeurer pour la garde du bagage, devoient partager également avec eux; & ce jugement si équitable passa depuis parmi les Israëlites pour une loi qui fut toujours observée. David, après son retour à Siceleg, envoya à ses proches & à ses amis dans la tribu de Juda, une partie des dépouilles des Amalécites.

Cependant, le combat entre les Israëlites & les Philistins s'étant donné sur la montagne de Gelboé, Saül fut vaincu & tué dans l'action, avec Jonathas son fils, & un grand nombre de ses troupes. Il y avoit à peine trois jours que David étoit de retour à Siceleg, lorsqu'un homme qui étoit échappé du combat vint se jetter à ses pieds avec ses habits déchirés & la tête couverte de cendres. Il lui demanda d'où il venoit;

&

& il lui répondit qu'il venoit du camp ; que la bataille s'étoit donnée ; que les Israëlites l'avoient perdue ; qu'il en avoit été tué un très-grand nombre, & que le roi Saül & ses fils étoient demeurés entre les morts. Qu'il avoit non seulement vu de ses propres yeux ce qu'il lui rapportoit ; mais qu'ayant rencontré le Roi si affoibli par la quantité de ses blessures qu'il n'avoit pu se tuer, quoiqu'il s'y fût efforcé, pour ne pas tomber vivant en la puissance de ses ennemis ; il avoit eu ordre de ce Prince de l'achever, & lui avoit obéi ; & que pour preuve de ce qu'il disoit, il lui apportoit ses brasselets d'or & son diadême qu'il lui avoit ôtés après sa mort. David ne pouvant, après de telles marques, douter d'une si funeste nouvelle, déchira ses habits, fondit en pleurs, & passa tout le reste du jour avec ses plus familiers amis en plaintes & en regrets. Mais, entre tant de sujets d'affliction, sa plus sensible douleur étoit de se voir privé, par la mort de Jonathas, du plus cher ami qu'il eût au monde, & à l'affection & à la générosité duquel il avoit été plus d'une fois redevable de la vie. Sur quoi il faut avouer qu'on ne sçauroit trop louer sa vertu à l'égard de Saül, puisqu'encore qu'il n'y eût rien que ce Prince n'eût tenté pour le faire mourir, non seulement il fut très-vivement touché de sa mort, mais il envoya au supplice ce malheureux qui avouoit qu'il la lui avoit donnée, & qui avoit bien fait connoître par ce parricide d'un Roi, qu'il étoit un véritable Amalécite. David composa ensuite à la louange de Saül & de Jonathas des épitaphes & des vers qui se voyoient encore du tems de Josephe, & qui étoient tout pleins de sentimens d'une très-vive douleur.

Après s'être acquitté de tous les honneurs qu'il put rendre à la mémoire de ces Princes, & que le tems du deuil fut passé, il fit consulter Dieu par le prophete, pour sçavoir en quelle ville de la tribu de Juda il auroit agréable qu'il habitât. Dieu répondit que c'étoit en Hébron ; & il s'y en alla à l'heure même, avec ses deux femmes & ce qu'il avoit de gens de guerre. Dès que le bruit de son arrivée se fut répandu, toute la tribu de Juda s'y rendit, & le déclara Roi d'un commun consentement.

Après la mort de Saül, Abner, qui commandoit son armée, sauva Isboseth, qui restoit seul des enfans mâles de ce Prince, lui fit passer le Jourdain, le fit reconnoître Roi par toutes les autres tribus, & lui fit choisir son séjour à Mahanaïm, qui signifie en Hébreu les deux camps. Ce fut-là l'origine d'une guerre civile entre les Israëlites ; & elle dura assez long-tems. Mais, le parti de David se fortifioit toujours, & celui d'Isboseth s'affoiblissoit.

David eut six fils de six femmes ; sçavoir, d'Achinoam, Amnon qui étoit l'aîné ; d'Abigaïl, Daniel qui étoit le second ; de Maacha, fille de Tolmar, roi de Gessur, Absalom qui étoit le troisième ; d'Agith, Adonias qui étoit

le quatrième ; d'Abithal, Sphacia qui étoit le cinquième ; & d'Égla, Jethraam qui étoit le sixième.

Durant cette guerre civile entre les deux Rois & dans les divers combats qui se donnèrent, la principale force d'Isboseth consistoit en la valeur & en la prudence d'Abner, général de son armée, qui par sa sage conduite maintint long-tems les peuples dans son parti. Mais, ce Prince s'étant mis en grande colère contre lui sur ce qu'on lui avoit rapporté qu'il entretenoit Raspha, fille de Sibath, qui avoit été aimée par le roi Saül son pere, Abner en fut si sensiblement piqué, disant que c'étoit mal récompenser ses services, qu'il menaça de passer du côté de David, & de faire connoître à tout le monde qu'Isboseth devoit sa couronne à son affection, à son expérience dans la guerre & à sa fidélité. Ces menaces furent suivies des effets. Il envoya proposer à David qu'il persuaderoit à tout le peuple d'abandonner Isboseth, & de le choisir pour Roi, pourvu qu'il lui promît avec serment de le recevoir au nombre de ses plus particuliers amis, & de l'honorer de sa principale confiance. David accepta ses offres avec joie ; & pour affermir encore davantage ce traité, il lui témoigna désirer qu'il lui renvoyât Michol sa femme, qu'il avoit acquise au péril de sa vie, & en donnant à Saül pour la mériter, les têtes de six cens Philistins. Abner, pour satisfaire à son désir, ôta cette Princesse à Phaltiel à qui Saül l'avoit donnée en mariage, & la lui renvoya du consentement d'Isboseth à qui David avoit aussi écrit.

Cependant, le mérite d'Abner inspira de la jalousie à Joab. Il craignit qu'Abner ne tînt le premier rang auprès de David, & n'obtînt même à son préjudice le commandement de son armée. Ainsi, pour en détourner l'effet, il tâcha de persuader à David de ne point ajoûter foi aux promesses d'Abner, parce qu'il sçavoit très-assurément qu'il feroit tous ses efforts pour affermir la couronne sur la tête d'Isboseth ; que tout ce qu'il avoit traité avec lui n'étoit qu'un artifice pour le tromper, & qu'il s'en étoit retourné avec grande joie d'avoir réussi dans son dessein. Mais, lorsqu'il vit que ce discours ne touchoit point l'esprit de ce sage Prince, il prit une résolution détestable ; ce fut de se défaire d'Abner, & il le tua en effet en trahison auprès de la porte d'Hébron. Il ne se peut rien ajoûter à la douleur que David ressentit d'un si infâme assassinat ; il protesta hautement devant Dieu, & en levant les mains vers le ciel, qu'il ne l'avoit ni sçu ni commandé, & fit d'étranges imprécations contre celui qui l'avoit commis, contre ses complices & contre toute sa maison, parce qu'il ne pouvoit souffrir qu'on le soupçonnât d'un crime aussi honteux que celui de manquer de foi & de violer son serment. Il ordonna un deuil public pour Abner, & lui fit faire des obséques si solemnels, que les personnes de la plus grande condition accompagnerent

le corps, ayant la tête couverte d'un sac & leurs habits déchirés; & lui-même voulut assister à cette triste cérémonie. Mais, ses larmes & ses soupirs firent encore mieux connoître quel étoit son régret de cette mort, & combien il étoit éloigné d'avoir pu consentir à une si noire & si méchante action. Il lui fit élever dans Hébron un magnifique tombeau, & graver dessus une épitathe qu'il composa à sa louange; il alla pleurer sur son tombeau; & chacun fit la même chose à son exemple, sans qu'il fût possible, durant tout ce jour, quelque priere qu'on lui en fît, de le porter à vouloir manger avant le coucher du soleil. Tant de témoignages de la justice & de la piété de David lui gagnerent l'affection de tout le peuple, principalement de ceux qui en avoient le plus pour Abner.

Peu de tems après, Isboseth fut assassiné dans son lit par deux des principaux de la tribu de Benjamin, qui crurent qu'ils obligeroient fort David, & s'éleveroient par ce moyen à une grande fortune. Ils prirent le tems qu'il dormoit sur le midi, à cause de la chaleur, & que ses gardes étoient aussi endormis. Ils lui couperent la tête, & marcherent avec autant de hâte que si on les eût poursuivis, pour la porter à David. Ils lui raconterent ce qu'ils avoient fait, & lui représenterent l'importance du service qu'ils lui avoient rendu en ôtant du monde celui qui lui disputoit le royaume. Mais, au lieu des récompenses qu'ils attendoient, ils reçurent l'arrêt de leur mort, & David fit ensuite faire des funérailles magnifiques à Isboseth, & mettre sa tête dans le sépulcre d'Abner.

Aussi-tôt après, tous les chefs des Israëlites & les officiers de l'armée vinrent trouver ce généreux Prince à Hébron, pour lui promettre fidélité comme à leur Roi. Ils lui représenterent les services qu'ils lui avoient rendus du vivant même de Saül, le respect avec lequel ils lui avoient obéi lorsqu'il commandoit une partie des troupes de ce Prince; ils ajoûterent qu'ils sçavoient qu'il y avoit long-tems que Dieu lui avoit déclaré par le prophete Samuël, que lui & ses enfans après lui règneroient sur eux, & qu'il dompteroit les Philistins. David leur témoigna beaucoup de satisfaction de leur bonne volonté, les exhorta de continuer, & les assura qu'il ne leur donneroit jamais sujet de s'en repentir. Il leur fit ensuite un grand festin; & après leur avoir donné toutes les marques d'affection qu'ils pouvoient désirer, il les renvoya avec ordre de lui amener à Hébron ceux de chaque tribu qui se trouveroient armés & en état de servir.

Ils y vinrent, apportant avec eux quantité de munitions de guerre & de bouche. Tous ensemble, d'un commun consentement, déclarerent David Roi; & après avoir passé trois jours en fêtes & en festins publics, il marcha avec toutes ses forces vers Jérusalem. Les Jébuséens qui l'habitoient, & qui étoient descendus de la race des Chananéens, le

voyant venir à eux, fermerent les portes; & pour témoigner le mépris qu'ils faisoient de lui, ils firent paroître seulement sur leurs murailles des aveugles, des boiteux, & d'autres personnes estropiées, disant qu'ils suffisoient pour les défendre, tant ils se fioient en la force de leur ville. David, irrité de cette insolence, résolut de les attaquer avec une extrême vigueur, afin d'imprimer par la prise de cette place, la terreur dans toutes les autres qui voudroient faire résistance. Il se rendit maître de la ville basse; mais, la grande difficulté étoit de prendre la forteresse. Pour animer les siens à faire des efforts extraordinaires, il promit des récompenses & des honneurs aux soldats qui se signaleroient par leur courage, & la charge de Général de son armée à celui des chefs qui monteroit le premier sur la brèche. Le désir d'acquérir un si grand honneur fit qu'il n'y eût rien que chacun ne fit à l'envi pour le mériter. Mais Joab les prévint tous, & demanda alors à haute voix que le Roi s'acquittât de sa promesse.

Après que David eut ainsi pris de force Jérusalem, il en chassa tous les Jébuséens, fit réparer les breches, donna son nom à cette ville, & y établit son séjour durant tout le reste de son règne. Ainsi, il quitta Hébron, où il avoit passé sept ans & demi, durant lesquels il ne règnoit encore que sur la tribu de Juda. Depuis ce tems, ses affaires prospéroient toujours de plus en plus par l'assistance qu'il recevoit de Dieu, & il embellit de telle sorte Jérusalem, qu'il rendit cette ville très-célebre.

David épousa encore d'autres femmes dont il eut neuf fils; sçavoir, Amna, El, Seba, Nathan, Salomon, Jebar, Éliel, Phalna, Ennaphen, & une fille nommée Thamar, qui étoit sœur d'Absalom; & il eut outre cela deux fils nommés Jonas & Éliphas qui n'étoient pas légitimes. Ces fils de David sont nommés autrement au second livre des Rois.

Quand les Philistins eurent appris que David avoit été établi roi de tout Israël, ils assemblerent une grande armée, & vinrent se camper proche de Jérusalem, dans une vallée nommée la vallée des géans. David, qui n'entreprenoit jamais rien sans consulter Dieu, pria le grand sacrificateur de se revêtir de l'éphod, pour sçavoir quel seroit l'évènement de cette guerre; & Dieu répondit que son peuple seroit victorieux. David marcha aussi-tôt contre les ennemis, les surprit, en tua un grand nombre, & mit tout le reste en fuite. Ils ne laisserent pas de revenir bientôt après attaquer les Israëlites avec trois puissantes armées, & se camperent au même lieu où ils avoient été défaits. David pria le grand sacrificateur de consulter encore Dieu; il le fit, & lui ordonna ensuite de sa part de se tenir avec son armée dans la forêt nommée les pleurs, & de n'en sortir pour donner la bataille, que lorsqu'il verroit les branches des arbres se mouvoir & s'agiter d'elles-mêmes, quoique le tems

fût si calme qu'il n'y eût pas dans l'air le moindre vent qui pût causer cet effet. David obéit ponctuellement ; & quand Dieu fit connoître par ce miracle qu'il le favorisoit par sa présence, il marcha avec une entière certitude de remporter la victoire. Les ennemis ne soutinrent pas seulement le premier choc ; ils tournerent aussitôt le dos, & les Israëlites les tuerent ainsi sans peine. Ils les poursuivirent jusqu'à Géser, qui étoit sur la frontière des deux royaumes, & retournerent après cela piller leur camp, où ils trouverent de grandes richesses, & les idoles de leurs Dieux qu'ils mirent en pièces.

Après ces deux combats si favorables, David, avec l'avis des anciens, des grands, & des chefs de son armée, manda toutes les principales forces de la tribu de Juda, pour accompagner les sacrificateurs & les Lévites qui devoient aller chercher à Cariathiarim l'arche du Seigneur, & la porter à Jérusalem. Quand tout fut prêt, David voulut assister en personne à cette grande cérémonie. Les sacrificateurs prirent l'arche dans la maison d'Abinadab, & la mirent sur un chariot neuf tiré par des bœufs, dont on donna la conduite à ses freres & à ses fils. Ce Saint Roi marchoit devant, & tout le peuple suivoit en chantant des pseaumes, des hymnes, des cantiques, au son des trompettes, des tymbales, & de plusieurs instrumens. Cependant, la mort d'Oza, qui fut frappé pour avoir osé porter la main à l'arche, épouvanta David. Il craignit que la même chose ne lui arrivât, s'il menoit l'arche dans la ville. Il la fit donc mettre dans la maison d'Obededom, assez près de la ville. Elle y demeura trois mois ; & le bonheur qu'elle lui porta, le combla & sa famille de toutes sortes de biens. David voyant que cet homme de pauvre qu'il étoit auparavant, étoit devenu si riche, que plusieurs lui portoient envie, n'appréhenda plus qu'il lui arrivât aucun mal de faire conduire l'arche à Jérusalem ; & il l'exécuta en cette manière. Les sacrificateurs, accompagnés de sept chœurs de musique, la portoient sur leurs épaules ; & lui-même marchant devant elle, dansoit & jouoit de la harpe. Cette action parut à Michol sa femme, tellement au-dessous de sa qualité, qu'elle s'en mocqua ; & lorsque l'arche fut arrivée dans la ville, elle fut mise dans un tabernacle que David avoit fait construire pour la recevoir. On fit tant de sacrifices dans cette cérémonie, qu'une partie des bêtes immolées suffit pour traiter tout le peuple. Quand ils furent tous retournés en leurs maisons, & David dans son palais, Michol vint au-devant de lui ; & après lui avoir souhaité toute sorte de bonheur, elle lui témoigna qu'elle trouvoit étrange qu'un aussi grand Prince que lui eût fait une chose aussi indécente que de danser devant tout le monde, sans qu'il parût dans ses habits aucune marque de la majesté royale. Il lui répondit qu'il ne s'en répentoit point, par ce qu'il sçavoit que

cette action étoit agréable à Dieu, qui l'avoit préféré au Roi son pere & à tous les autres de sa nation ; & que rien ne l'empêcheroit d'en user toujours de la même sorte. Cette Princesse n'eut point d'enfans de lui.

David voyant que toutes choses lui réussissoient à souhait, par l'assistance qu'il recevoit de Dieu, crut ne pouvoir sans l'offenser, habiter un magnifique palais, tout construit de bois de cedre, & enrichi de toutes sortes d'ornemens, & souffrir en même tems que l'arche de son alliance fût seulement dans un tabernacle. Ainsi, il résolut de bâtir à l'honneur de Dieu un temple superbe, suivant ce que Moïse avoit prédit, que cet ouvrage se feroit un jour. Il en parla au prophete Nathan, qui lui dit qu'il croyoit que Dieu l'auroit agréable, & qu'il l'assisteroit dans cette entreprise; ce qui l'y affermit encore davantage. Mais, la nuit suivante, Dieu apparut en songe à Nathan, & lui commanda de dire à David, que quoiqu'il louât son dessein, il ne vouloit pas qu'il l'exécutât, parce que ses mains avoient si souvent été teintes du sang de ses ennemis; mais que lorsqu'il auroit fini sa vie dans une heureuse vieillesse, Salomon son fils & son successeur entreprendroit & acheveroit ce saint ouvrage.

Quelque tems après, ce Prince qui ne vouloit pas passer sa vie dans l'oisiveté, mais aggrandir son royaume par des guerres justes & saintes, résolut d'attaquer les Philistins. Pour exécuter ce dessein, il donna rendez-vous à toutes ses troupes auprès de Jérusalem, marcha contr'eux, les vainquit dans une grande bataille, & gagna une partie de leur païs qu'il réunit à son royaume. Il fit aussi la guerre aux Moabites, dont il [illegible]n très-grand nombre. Le rest[illegible]endit à lui, & il leur imposa un tribut. Il attaqua ensuite les Sophoniens, défit dans une bataille auprès de de l'Euphrate, Adrazar, fils d'Arach leur Roi, lui tua deux mille hommes de pied, cinq mille de cheval, & prit mille chariots, dont il n'en garda que cent & brûla le reste.

Adad, roi de Damas & de Syrie, qui étoit fort ami d'Adrazar, ayant appris que David lui faisoit la guerre, marcha à son secours avec une grande armée. La bataille se donna proche de l'Euphrate. Adad fut vaincu, perdit vingt mille hommes, & le reste prit la fuite. David, après avoir par ses armes victorieuses soumis à son obéissance le royaume de Damas & tout le reste de la Syrie, mis de fortes garnisons aux lieux nécessaires, & rendu tout ces peuples ses tributaires, s'en retourna triomphant à Jérusalem. Il y consacra à Dieu les carquois d'or & les autres armes des gardes du roi Adad. Ce fut en ce tems-là que le roi des Amathéniens envoya son fils vers David, pour se réjouir avec lui de la victoire qu'il avoit remportée sur leur commun ennemi, rechercher son alliance, & lui offrir de sa part de riches vases d'or, d'argent & de cuivre d'un ouvrage fort antique. David rendit à ce Prince tous les hon-

neurs qui étoient dûs à la qualité de son pere & à la sienne, entra dans l'alliance qu'il désiroit, reçut ses présens, & les consacra à Dieu avec le reste de l'or trouvé dans les villes qu'il avoit conquises. Car sa piété lui faisoit connoître qu'il ne pouvoit trop remercier sa divine majesté de ce qu'elle le rendoit victorieux, non seulement quand il marchoit en personne à la tête de ses armées, mais lorsqu'il faisoit la guerre par ses Lieutenans; comme il avoit paru dans celle qu'il avoit entreprise contre les Iduméens, sous la conduite d'Abisaï, frere de Joab, qui ne les avoit pas seulement assujettis & rendus tributaires, après leur avoir tué dix-huit mille hommes dans une bataille, mais avoit mis sur eux une imposition par tête.

L'amour que cet admirable Roi avoit naturellement pour la justice étoit si grand, qu'il ne prononçoit point de jugemens qui ne fussent très-équitables. Il avoit pour Général de son armée Joab, pour garde des registres publics Josaphat, fils d'Achil; pour secrétaire de ses commandemens, Sisan; pour capitaine de ses gardes, entre lesquels étoient les plus âgés de ses propres fils, Banaïa, fils de Joïada; & il joignit à Abiathar, dans la grande sacrificature, Sadoc pour qui il avoit une affection particulière, & qui étoit de la famille de Phinéès.

Après qu'il eut ainsi ordonné de toutes choses, il se souvint de l'alliance qu'il avoit contractée avec Jonathas, & de tant de preuves qu'il avoit reçues de son amitié; car, entre ses autres excellentes qualités, il avoit une extrême gratitude. Il s'informa s'il ne restoit point quelqu'un de ses fils envers qui il pût reconnoître les obligations dont il lui étoit redevable. Ayant appris qu'il en restoit un, nommé Miphiboseth, il le fit venir, & en eut un soin particulier, ainsi que de tous les autres parens de Jonathas & de Saül.

Naas, roi des Ammonites, ami & allié de David, mourut en ce même tems, & Hannon son fils lui succéda. David lui envoya des Ambassadeurs, pour lui témoigner la part qu'il prenoit à son affliction, & l'assurer de la continuation de l'amitié qu'il avoit eue avec le Roi son pere. Mais, les principaux de la cour d'Hannon, par une défiance très-injurieuse à David, s'imaginerent que cette ambassade n'étoit qu'un prétexte pour reconnoître l'état de leurs forces, & dirent à leur nouveau Roi, qu'il ne pouvoit sans se mettre en grand péril, ajoûter foi aux paroles du roi des Israëlites. Ce Prince, se laissant aller à un si mauvais conseil, fit raser la moitié de la barbe à ces ambassadeurs, & couper la moitié de leurs habits; & une action si outrageuse fut la seule réponse qu'il rendit. David, outré d'une telle injure qui violoit même le droit des gens, déclara hautement qu'il s'en vengeroit par les armes; & l'appréhension que les Ammonites en eurent, fit qu'ils se préparerent à la guerre. David envoya contre eux ses meilleures troupes sous la conduite de Joab, qui, sans perdre de

tems, alla assiéger la capitale de leur païs nommée Rabbath. Les ennemis sortirent de la ville pour le combattre; mais, il les mit bientôt en fuite, & s'en retourna victorieux trouver le Roi à Jérusalem.

Quoique cette perte eût fait connoître aux Ammonites leur foiblesse, ils n'en devinrent pas plus sages, & ne purent se résoudre à demeurer en repos. Ils envoyerent vers Calama, roi des Syriens qui demeuroient au delà de l'Euphrate, pour prendre de ses troupes à leur solde; & il leur envoya quatre vingt mille hommes de pied, & dix mille chevaux commandés par Sobac son lieutenant général. David voyant que ses ennemis étoient si forts, ne voulut plus faire la guerre par ses lieutenans; mais il résolut d'y aller en personne. Ainsi il passa le Jourdain, marcha contr'eux, leur donna bataille, les vainquit, tua sur la place quarante mille hommes de pied & sept mille hommes de cheval; & Sobac leur Général y reçut une blessure dont il mourut. Une si glorieuse victoire abattit l'orgueil des Mésopotamiens; & ils envoyerent des ambassadeurs à David avec des présens, pour lui demander la paix. Ainsi, comme l'hiver s'approchoit, il s'en retourna à Jérusalem; & aussi-tôt que le printems fut venu, il envoya Joab continuer la guerre contre les Ammonites. Il ravagea tout leur païs, & assiégea une seconde fois Rabbath leur capitale.

Pendant ce tems-là, David tomba dans un grand péché. Car, comme il se promenoit le soir selon sa coûtume, dans une galerie haute de son palais, il vit dans une maison voisine une femme nommée Bethsabée, qui se baignoit, & qui étoit si belle, qu'il ne put résister à la passion qu'il conçut pour elle. Il l'envoya querir, & la retint; & comme elle devint grosse, elle le pria de penser au moyen de l'exempter de la mort ordonnée par la loi de Dieu contre les femmes adulteres. David, dans ce dessein, manda à Joab de lui envoyer Urie, son écuyer, qui étoit le mari de Bethsabée; & lorsqu'il fut arrivé, il s'informa particulièrement de lui de l'état du siège. Il lui répondit qu'il alloit très-bien; & David lui envoya pour son souper, quelques-uns des plats de sa table, & lui fit dire de s'en aller coucher chez lui. Mais Urie, au-lieu de lui obéir, passa la nuit avec ses gardes. David le sçut, & lui demanda pourquoi, après une si longue absence, il n'étoit pas allé voir sa femme & passer ce tems avec elle, puisqu'il n'y a personne qui n'en use de la sorte au retour de quelque voyage. Il lui répondit que son général & ses compagnons couchant dans le camp sur la terre, il n'avoit pas cru devoir chercher son repos & se divertir avec sa femme. Sur quoi David lui commanda de demeurer encore ce jour-là, parce qu'il ne pouvoit le renvoyer que le lendemain; & le soir il le fit venir souper, & l'invita fort à boire, afin qu'étant plus gai qu'à l'ordinaire, il lui prît envie de s'en aller coucher chez lui. Mais, il passa encore toute cette

nuit à la porte de la chambre du Roi avec ses gardes. David en colère de n'avoir rien pu gagner sur lui, écrivit à Joab, que pour le punir d'une offense qu'il avoit commise, il l'exposât où se trouveroit le plus grand péril, & donnât ordre que chacun l'abandonnât, afin que demeurant seul, il ne pût en échapper. Il mit cette lettre fermée & cachetée de son cachet entre les mains d'Urie, & Joab ne l'eut pas plutôt reçue, que pour obéir au Roi, il commanda Urie avec un nombre des plus braves de toutes ses troupes, pour faire un effort à l'endroit qu'il sçavoit être le plus périlleux. Urie accepta avec joie cette commission si hazardeuse; & Joab commanda en secret à ceux qui l'accompagnoient de l'abandonner, & de se retirer aussi-tôt qu'ils verroient les ennemis tomber sur leurs bras. La chose fut exécutée à la lettre; ce qui fut cause qu'Urie resta sur la place avec un petit nombre de braves hommes qui n'étoient pas du sécret. Bethsabée, ayant appris la mort de son mari, le pleura durant quelques jours; & lorsque le tems du deuil fut passé, David l'épousa, & elle accoucha aussi-tôt aprés d'un fils.

Dieu regarda d'un œil de colère cette action de David, & commanda à Nathan dans un songe de l'en reprendre très-sévèrement de sa part. Comme ce prophete étoit extrêmement sage, & qu'il sçavoit que les Rois, dans la violence de leurs passions, considerent peu la justice, il crut que pour mieux connoître en quelle disposition étoit ce Prince, il devoit commencer par lui parler doucement, avant que d'en venir aux menaces que Dieu lui avoit commandé de lui faire. Ainsi, il lui parla en cette sorte: » Il y avoit » dans une ville deux habitans, » dont l'un étoit extrêmement riche, & avoit une très-grande » quantité de bétail. L'autre au » contraire étoit si pauvre, que » tout son bien consistoit en une » seule brebis, qu'il aimoit si tendrement, qu'il la nourrissoit » avec autant de soin qu'un de ses » enfans, de ce peu de pain qu'il » avoit. Un ami de cet homme si » riche l'étant venu voir, il ne » voulut point toucher à son bétail pour lui donner à manger; » mais il envoya prendre de force » la brebis de cet homme si pauvre, la fit tuer, & le traita ainsi » à ses dépens. » David touché d'une si grande injustice, dit que cet homme étoit un méchant; qu'il le falloit condamner au quadruple envers le pauvre, & puis le faire mourir. Le prophete lui répondit: » Vous vous êtes condamné vous même, & vous » avez prononcé l'arrêt du châtiment que mérite un aussi grand » crime que celui que vous avez » osé commettre. « Il ajoûta entr'autres choses, qu'il auroit le déplaisir de voir mourir l'enfant qui avoit été le fruit malheureux de son adultere. David épouvanté de ces menaces, fondit en pleurs; & le cœur percé de douleur, il reconnut & confessa la grandeur de son péché. Dieu touché de son extrême repentir, lui promit de

lui conserver la vie, & d'oublier son péché, après qu'il en auroit fait pénitence. Mais, selon ce que le prophete lui avoit dit, il envoya une grande maladie à l'enfant qu'il avoit eu de Bethsabée. L'extrême amour que David avoit pour la mere, lui fit sentir si vivement cette affliction, qu'il passa sept jours entiers sans manger, prit le deuil, se revêtit d'un sac, demeura couché contre terre, & demanda instamment à Dieu de vouloir lui conserver cet enfant. Mais, il rejetta sa priere, & l'enfant mourut le septième jour. Bethsabée accoucha depuis d'un second fils, que l'on nomma Salomon.

Cependant, Joab pressoit le siège de Rabbath; il rompit les aquéducs qui conduisoient de l'eau dans la ville, & empêcha d'y apporter des vivres. Ainsi, les habitans se trouverent pressés en même tems de la faim & de la soif, parce qu'il ne leur restoit qu'un puits qui ne pouvoit pas à beaucoup près leur suffire. Alors, il écrivit au Roi pour le prier de venir dans son armée, afin d'avoir lui-même l'honneur de prendre & d'exterminer cette ville. David loua son affection & sa fidélité, alla au siège, mena encore d'autres troupes, emporta la place de force, & en donna le pillage à ses soldats. Le butin fut très-grand, & il se contenta de prendre pour lui la couronne d'or du Roi des Ammonites qui pesoit un talent, & étoit enrichie de quantité de pierres précieuses, au milieu desquelles éclatoit une Sardoine de très-grand prix; & il porta souvent depuis cette couronne. Il fit mourir tous les habitans par divers tourmens, sans en épargner un seul, & ne traita pas plus doucement les autres villes du même païs qu'il prit encore de force.

Après cela, Amnon, fils de David, ayant conçu une passion violente pour Thamar sa sœur, & l'ayant violée de la manière que nous avons dit sous l'article d'Amnon, Absalom, frere de Thamar, résolut de s'en venger, & s'en vengea en effet deux ans après, en faisant tuer Amnon dans un festin où il l'avoit invité. Après quoi il se retira chez son beau-pere le roi de Gessur, où il demeura trois ans.

Lorsque Joab vit que durant ce tems la colère du Roi s'étoit rallentie, & qu'il se porteroit aisément à faire revenir Absalom, il se servit de cet artifice pour le presser de s'y résoudre. Une vieille femme alla par son ordre le trouver dans un état qui la faisoit paroître extrêmement affligée. Elle lui dit que deux fils qu'elle avoit étoient entrés en dispute à la campagne, & que cette dispute s'étoit si fort échauffée, que n'y ayant personne pour les séparer, ils en étoient venus aux mains; que l'un d'eux avoit tué l'autre, & qu'on le poursuivoit en justice pour le faire mourir; qu'ainsi elle se voyoit près d'être privée du seul appui qui lui restoit dans sa vieillesse; & que ne pouvant dans une telle extrêmité, avoir recours qu'à la clémence de sa majesté, elle le supplioit de lui accorder la grace de son fils. Da-

vid la lui promit; & alors elle continua de lui parler en cette sorte : » Je suis trop obligée, Sire, à » votre Majesté, d'avoir tant de » compassion de ma vieillesse, & » de l'état où je me trouverois » réduite si je perdois le seul en- » fant qui me reste. Mais, si vous » voulez que je ne puisse douter de » l'effet de votre bonté, il faut, » s'il vous plait, que vous com- » menciez par appaiser votre co- » lere contre le Prince votre fils, » & que vous le receviez en vos » bonnes graces. Car, comment » pourrois-je m'assurer que vous » pardonnez à mon fils, si vous » ne pardonnez pas même au vô- » tre une faute toute semblable ? » Et seroit-ce une chose digne de » votre prudence d'ajoûter volon- » tairement la perte d'un de vos » enfans à la perte si douloureuse, » mais irréparable, que vous avez » faite d'un autre ? « Ce discours fit juger au Roi que c'etoit Joab qui avoit envoyé cette femme. Il lui demanda si cela n'étoit pas vrai; elle le lui avoua. Et à l'heure même il fit venir Joab, & lui dit qu'il avoit obtenu ce qu'il désiroit ; qu'il pardonnoit à Absalom, & qu'il pouvoit lui mander de revenir.

Ce jeune Prince, ayant fait sa paix avec le Roi son pere, se mit bientôt en grand équipage ; & outre la quantité qu'il avoit de chevaux & de chariots, il étoit suivi de cinquante gardes. Comme son ambition n'avoit point de bornes, il forma le dessein de déposséder le Roi son pere, pour se mettre la couronne sur la tête ; & afin d'y parvenir, il ne manquoit point tous les matins de se rendre au palais, où il consoloit ceux qui avoient perdu leur cause, & leur disoit qu'ils s'en devoient prendre aux mauvais conseillers du Roi, & à ce qu'il se trompoit lui-même dans ses jugemens. Il continua durant quatre ans à en user de la sorte. Et lorsqu'il se vit assuré de l'affection de tout le peuple, il pria le Roi de lui permettre d'aller à Hébron, pour accomplir un vœu qu'il avoit fait durant son exil. Lorsqu'il y fut arrivé, il le fit sçavoir par-tout le païs ; & on vint de toutes parts le trouver. Achitophel, qui étoit un des conseillers de David, s'y rendit ; & deux cens habitans de Jérusalem y vinrent aussi, mais seulement dans la pensée de se trouver à cette fête. Ainsi, le dessein d'Absalom lui réussit comme il le pouvoit souhaiter ; car tous le choisirent pour Roi.

David, touché au point que l'on peut se l'imaginer de l'audace & de l'impiété de son fils, qui après le pardon qu'il lui avoit accordé d'un si grand crime, vouloit lui ôter avec la vie le royaume que Dieu lui-même lui avoit donné, résolut de se retirer dans les places fortes de de-là le Jourdain, & de remettre entre les mains de Dieu le jugement de sa cause. Ainsi, il laissa la garde de son palais à dix de ses concubines, & sortit de Jérusalem suivi d'une grande multitude de peuple qui ne put se résoudre de l'abandonner, & de six cens hommes qui tandis même que Saül le persécutoit, ne l'a-

voient jamais quitté. Sadoc & Abiathar, grands sacrificateurs, & tous les Lévites, vouloient aussi aller avec lui & emporter l'arche; mais il les obligea de demeurer, dans l'espérance que Dieu ne laisseroit pas sans ce secours de prendre soin de lui; & il les pria seulement de lui donner, par des personnes assurées, des avis secrets de tout ce qui se passeroit. Jonathas, fils d'Abiathar, & Achimas fils de Sadoc, signalerent aussi leur fidélité en cette rencontre.

Comme ce grand Prince montoit les pieds nus la montagne des Oliviers, & que chacun fondoit en pleurs à l'entour de lui, on lui rapporta qu'Achitophel étoit passé par une horrible infidélité dans le parti d'Absalom. La douleur qu'il en eut lui fut plus sensible que nulle autre, parce qu'il connoissoit l'extrême capacité d'Achitophel, & il pria Dieu d'empêcher Absalom d'avoir confiance en lui, & de suivre ses conseils. Lorsqu'il fut arrivé sur le haut de la montagne, il regarda Jérusalem & répandit quantité de larmes, parce qu'il ne mettoit point de différence entre la perte de son royaume & sa sortie de cette grande ville qui en étoit la capitale. Chusaï, l'un de ses plus fideles serviteurs, le vint trouver avec ses habits déchirés & la tête couverte de cendre. David s'efforça de le consoler, & lui dit que le plus grand service qu'il lui pouvoit rendre, étoit d'aller trouver Absalom, sous prétexte de vouloir passer dans son parti, afin de pénétrer ses desseins, & de s'opposer aux conseils d'Achitophel. Ainsi, Chusaï, pour lui obéir, s'en alla à Jérusalem où Absalom se rendit bientôt après.

David ayant marché un peu plus avant, Siba, qu'il avoit donné à Miphiboseth pour prendre soin de son bien, vint le trouver avec deux ânes chargés de vivres qu'il lui offrit. Il lui demanda où étoit son maître, & il répondit qu'il étoit demeuré à Jérusalem, dans l'espérance que dans un si grand changement, la mémoire du Roi son ayeul pourroit le faire choisir pour Roi. Ce faux avis irrita si fort David, qu'il donna à ce méchant homme tout le bien de Miphiboseth, disant qu'il méritoit mieux que lui de le posséder.

Lorsqu'il fut proche du lieu nommé Bachor, Séméï, fils de Géra, parent de Saül, ne se contenta pas de lui dire des injures, il lui jetta même des pierres. Mais David continua de marcher sans s'arrêter aux injures de Séméï; & ce malheureux courut de l'autre côté de la montagne pour continuer à lui en dire. Enfin, David arriva au bord du Jourdain, & y fit rafraîchir ses gens fatigués d'un si long chemin.

Cependant, Absalom accompagné d'Achitophel en qui il mettoit toute sa confiance, se rendit à Jérusalem, & Chusaï, ce fidele ami de David, alla comme les autres se prosterner devant lui, & lui souhaiter un long & heureux règne. Absalom ne se défia point de lui & ajoûta foi à ce qu'il lui dit sur son prétendu changement de parti. Ce nouveau Roi délibé-

rant ensuite avec Achitophel sur la conduite qu'il devoit tenir pour affermir sa domination, ce méchant homme lui conseilla d'abuser des concubines de son pere en présence de tout le monde, afin que chacun voyant par-là qu'il ne pouvoit plus jamais y avoir de réconciliation entr'eux, mais qu'ils en viendroient nécessairement à à une guerre très-sanglante, ceux qui s'étoient engagés dans son parti y demeurassent inséparablement attachés. Ce jeune Prince suivit ce malheureux & honteux conseil, & l'exécuta à la vue de tout le peuple, sous une tente qu'il fit dresser dans le palais. Ainsi, l'on vit accomplir ce que le prophete Nathan avoit prédit à David.

Absalom ayant ensuite demandé à Achitophel de quelle sorte il devoit agir dans cette guerre : » La mort du Roi votre pere, » lui répondit-il, est le seul » moyen de vous assurer la cou- » ronne, & de sauver ceux à qui » vous en êtes redevable. Que si » vous voulez me donner dix » mille hommes choisis sur tou- » tes vos troupes, je vous ren- » drai ce service. « Ce conseil plut à Absalom; mais, il désira de sçavoir le sentiment de Chusaï qu'il nommoit toujours le meilleur ami de son pere. Il lui dit quel étoit l'avis d'Achitophel, & lui demanda le sien. Chusaï, jugeant que David étoit perdu si on suivoit le conseil d'Achitophel, lui en donna un tout contraire; & Absalom le suivit, Dieu le permettant ainsi. Chusaï ne manqua pas de le faire sçavoir aussitôt à David, afin qu'il passât promptement le Jourdain. Ce Prince se hâta de profiter d'un avis si important; car, quoique la nuit fût déjà venue, il passa le fleuve à l'heure même, avec tout ce qu'il avoit de gens avec lui, & s'en alla à Mahanaïm. Absalom l'y suivit dès le lendemain, & la bataille ne tarda pas à se donner. Mais, l'armée d'Absalom fut défaite, & mise en fuite; & lui-même étant demeuré attaché à un arbre par les cheveux, fut percé & mis à mort par Joab.

Cette nouvelle, ayant été portée à David, l'accabla d'une extrême douleur. Il s'en alla au lieu de la ville le plus élevé; & là il pleuroit son fils, se frappoit l'estomac, s'arrachoit les cheveux, & ne mettant point de bornes à sa douleur, il crioit à haute voix: *Absalom mon fils, mon fils Absalom, plût à Dieu que je fusse mort avec vous !* Car, outre qu'il étoit d'un naturel extrêmement tendre, c'étoit celui de tous les enfans qui lui restoient, qu'il aimoit le plus. Les gens de guerre, ayant sçu l'extrême affliction du Roi, crurent qu'ils auroient mauvaise grace de paroître devant lui dans un état de victorieux & de triomphans. Ainsi, ils entrerent en pleurs dans la ville les yeux baissés contre terre comme s'ils eussent été vaincus. Mais, Joab voyant que le Roi avoit la tête couverte & continuoit de pleurer très-amerement son fils, lui parla en des termes, qui calmerent son esprit, & le rappellerent aux soins que

sa qualité de Roi l'obligeoit à prendre de son État. Il changea d'habit pour réjouir ses soldats, sortit de son logis, se montra à eux, & chacun lui vint rendre ses devoirs.

Ceux de l'armée d'Absalom qui s'étoient sauvés, envoyerent dans toutes les villes leur représenter les obligations qu'ils avoient à David; que les victoires qu'il avoit remportées en tant de guerres leur avoient fait recouvrer leur liberté; qu'ils devoient reconnoître qu'ils avoient eu tort de s'être révoltés contre lui; & que maintenant qu'Absalom étoit mort, ils devoient prier David de leur pardonner, & le supplier de reprendre la conduite du royaume. David en étant averti, écrivit aux grands sacrificateurs Sadoc & Abiathar de représenter aussi aux chefs de la tribu de Juda, que le Roi étant de la même tribu qu'eux, il leur seroit honteux d'être les derniers à lui témoigner leur affection & à le rétablir dans son État; de dire la même chose à Amaza, & d'y ajoûter, qu'ayant l'avantage d'être neveu du Roi, il devoit espérer de sa bonté non seulement le pardon d'avoir pris les armes contre lui, mais aussi d'être confirmé en la charge de Général de l'armée qu'Absalom lui avoit donnée. Sadoc & Abiathar s'acquitterent si adroitement de cette commission, que la chose réussit comme David le souhaitoit. Ainsi, toutes les tribus généralement députerent vers lui, à la persuasion d'Amaza, pour le prier de revenir à Jérusalem. Mais, celle de Juda se signala en cette occasion; car elle alla au-devant de lui jusqu'au fleuve du Jourdain.

Séméï y alla aussi avec mille hommes de sa tribu, & Siba s'y trouva avec ses quinze fils, & vingt serviteurs. Quand ils furent arrivés sur le bord du fleuve, ils firent un pont de batteaux pour faciliter le passage du Roi & des siens; & lorsqu'il approcha du rivage, toute la tribu de Juda le salua. Séméï se jetta à ses pieds sur le pont, lui demanda pardon, le supplia de considérer qu'il étoit le premier qui lui témoignoit son repentir, & le conjura de ne pas commencer par lui à user du pouvoir qu'il avoit de punir ceux qui l'avoient offensé. David lui promit qu'il ne lui seroit fait aucun mal. Il promit aussi la même chose aux autres qui vinrent aussi implorer sa clémence.

Lorsque David arriva à Galgala, la tribu de Juda toute entière, & presque la moitié de toutes les autres se rendirent auprès de lui. Les principaux de la Judée, accompagnés d'une grande multitude de ses habitans, se plaignirent que ceux de Juda avoient été au-devant du Roi sans les en avoir avertis, parce que s'ils l'avoient sçu, ils n'auroient pas manqué d'y aller aussi. Les Princes de la tribu de Juda répondirent qu'ils n'avoient pas sujet de s'en offenser, puisqu'étant de la même tribu que le Roi, ils étoient plus obligés que les autres à lui rendre des respects particuliers, & qu'ils n'avoient prétendu en tirer aucun avantage que celui de s'acquitter de leur de-

voir. Cette excuse n'ayant pas satisfait les Princes des autres tribus : » Nous ne sçaurions trop » nous étonner, dirent-ils, que » vous vous persuadiez que le » Roi vous soit plus proche qu'à » nous, puisque Dieu nous l'ayant » donné à tous également, votre » tribu ne peut avoir en cela aucun avantage sur les autres » dont elle ne fait qu'une douzième partie ; & ainsi vous avez » eu tort d'aller trouver le Roi » sans nous en donner avis. « Comme cette contestation s'échauffoit, Séba, fils de Bochri, de la tribu de Benjamin, qui étoit un séditieux & un très-méchant esprit, cria de toute sa force : » Nous n'avons point de part » avec David, & ne connoissons » point le fils d'Isaï. « Il fit ensuite sonner la trompette, pour témoigner par ce signal qu'il lui déclaroit la guerre. Aussitôt toutes les tribus abandonnerent David, excepté celle de Juda qui le conduisit à Jérusalem.

Lorsqu'il y fut arrivé, il fit sortir de son palais ses concubines, dont Absalon avoit abusé, & les fit mettre dans une maison où l'on pourvut à leur entretien, sans que jamais depuis il les ait vues.

Il donna à Amaza, comme il le lui avoit promis, la charge de général de son armée, que Joab exerçoit auparavant, & lui dit d'aller rassembler le plus de forces qu'il pourroit de la tribu de Juda, & de les lui amener dans trois jours, pour marcher promptement contre Séba. Le troisième jour étant passé, & Amaza ne revenant point, David, dans l'appréhension qu'il avoit que le parti de Séba ne se fortifiât & ne lui fît courir un plus grand danger que n'avoit fait celui d'Absalom, ne voulut pas attendre davantage. Il commanda à Joab de prendre toutes les forces qui étoient auprès de lui, & sa compagnie de six cens hommes, & de marcher en diligence contre Séba, pour combattre en quelque lieu & en quelque état qu'il se rencontrât. Joab apprit que Séba s'étoit enfermé dans Abelmacha. Il alla pour l'y prendre ; mais, les habitans lui en refuserent l'entrée ; ce qui le mit dans une telle colère qu'il les assiégea, dans la résolution de ne pas pardonner à un seul & de ruiner entièrement cette ville. Une femme de grand esprit, voyant l'extrême péril où ses concitoyens s'étoient engagés par leur imprudence, & poussée par l'amour de sa patrie, leur persuada de couper la tête à Séba, & de la jetter dans le camp des ennemis. Joab satisfait, leva le siège à l'heure même, & s'en retourna à Jérusalem. Un si grand service obligea David de le confirmer dans la charge de Général de son armée. Il fit ensuite Banaïa capitaine de ses gardes & de sa compagnie de six cens hommes, commit Adoram pour recevoir les tributs, donna la charge des registres à Sabatès & à Aquilée, & maintint Sadoc & Abiathar dans la grande sacrificature.

Quelque tems après, tout le royaume se trouva affligé d'une

fort grande famine. David eut recours à Dieu, & le pria d'avoir compassion de son peuple, & de vouloir faire connoître non seulement la cause de ce mal, mais quel en pouvoit être le remede. Les prophetes lui répondirent de sa part, que cette famine continueroit toujours jusques à ce que les Gabaonites fussent vengés de l'injustice de Saül, qui en avoit fait mourir plusieurs, au préjudice de l'alliance que Josué avoit contractée avec eux; & que lui & le Sénat avoient solemnellement jurée; qu'ainsi le seul moyen d'appaiser la colère de Dieu & de faire cesser la famine, étoit de donner à ce peuple telle satisfaction qu'il désireroit. David, en conséquence de cette réponse, envoya aussitôt chercher des principaux des Gabaonites, & leur demanda ce qu'il pouvoit faire pour les contenter. Ils lui répondirent qu'ils demandoient sept personnes de la race de Saül, pour les faire pendre. On les leur mit entre les mains, mais sans toucher à Miphiboseth que David prit soin de conserver, parce qu'il étoit fils de Jonathas. Ainsi les Gabaonites étant pleinement satisfaits, Dieu fit tomber sur la terre des pluies douces & favorables, qui lui rendirent sa première beauté. Elle recommença d'être féconde, & les Israëlites se trouverent de même qu'auparavant dans une heureuse abondance.

Comme David préféroit l'intérêt de son État à son repos, il attaqua les Philistins & les vainquit dans un grand combat; mais, il ne courut jamais plus de danger; car la chaleur avec laquelle il les poursuivit l'ayant engagé si avant qu'il se trouva seul & accablé de l'assitude, au point que les forces lui manquoient, un Philistin de la race des géans, nommé Achmon, fils d'Arapha, qui étoit armé d'une jaque de maille, & avoit outre son épée un javelot qui pesoit trois cens sicles, le voyant en cet état, vint à lui, le jetta par terre, & l'alloit tuer sans Abisaï qui vint à son secours, & tua ce redoutable géant. Toute l'armée fut si touchée du péril que le Roi avoit couru, que ne pouvant souffrir que l'excès de son courage les mît encore au hazard de perdre le meilleur Prince du monde, & dont la sage conduite faisoit toute leur félicité, tous les chefs l'obligerent de promettre avec serment qu'il ne se trouveroit plus en personne dans les batailles. Après ce combat, les Philistins s'assemblerent dans la ville de Gaza; & sitôt que David en fut averti, il envoya contr'eux une forte armée, qui détruisit celle des ennemis. Une si grande perte n'abattit point le cœur des Philistins; ils recommencerent la guerre; mais, il en coûta encore la vie à un grand nombre d'entre eux. Quelque tems après, ils se mirent de nouveau en campagne. Mais, la mort d'un seul d'entre ces puissans ennemis, lequel étoit fort redoutable, inspira aux autres une telle crainte, qu'ils n'oserent plus depuis attaquer les Israëlites.

Lorsque David, après avoir couru tant de périls & gagné tant

de

de batailles, se vit dans une profonde paix, il composa à la louange de Dieu plusieurs cantiques, plusieurs hymnes, & plusieurs pseaumes en vers de diverses mesures; car, les uns étoient trimetres, & les autres pentametres. Il commanda aux Lévites de les chanter, tant aux jours de Sabbath que des autres fêtes, sur divers instrumens de musique qu'il fit faire pour ce sujet, entre lesquels étoient des violons à dix cordes que l'on touchoit avec un archet, des psaltérions à douze tons que l'on touchoit avec les doigts, & de fort grandes timbales d'airain. Ce Prince tenoit toujours auprès de lui des hommes d'une valeur extraordinaire, dont trente-huit étoient distingués entre les autres.

David, voulant sçavoir le nombre des hommes de son royaume qui étoient capables de porter les armes, & ne se souvenant pas que Moïse avoit ordonné que toutes les fois que l'on feroit cette revue on devoit payer à Dieu un demi-sicle par tête, dit à Joab d'y travailler. Il s'en excusa sur ce qu'il ne le croyoit pas nécessaire. Mais, David le lui commanda absolument. Ainsi, il partit, & après s'y être employé durant neuf mois & vingt jours, avec les Princes des tribus & les Scribes, il revint le trouver à Jérusalem; & on vit par les rôles qu'il lui présenta, que le nombre de ceux qui étoient en âge de porter les armes, montoit à neuf cens milles hommes, sans y comprendre la tribu de Juda qui en pouvoit fournir seule quarante mille, ni les tribus de Benjamin & de Lévi, parcequ'avant qu'il en eût fait la revue, le Roi lui avoit mandé de revenir, à cause que les Prophetes lui avoient fait connoître son péché. Ce religieux Prince en demanda pardon à Dieu, qui lui ordonna par Gad son prophete, de choisir lequel de ces trois châtimens il aimoit le mieux, ou une famine générale de sept ans, ou une guerre de trois mois dans laquelle il seroit toujours vaincu, ou une peste qui continueroit durant trois jours. David fut si troublé de cette proposition, qu'il demeura tout interdit, & ne sçavoit lequel choisir de tant de maux. Mais, le Prophete le pressant de se résoudre, afin de porter sa réponse à Dieu, il considéra en lui-même que s'il choisissoit la famine, il paroîtroit qu'il auroit préféré sa conservation à celle de ses sujets, puisqu'il ne manqueroit pas de pain, quoiqu'ils en manquassent; que s'il choisissoit la guerre il ne courroit pas non plus grand risque, ayant des places très-fortes, & grand nombre de troupes qui veilleroient à sa sûreté; mais que s'il choisissoit la peste, il témoigneroit qu'il n'auroit pas considéré son intérêt particulier, parce que cette maladie est également redoutable aux Rois & aux moindres d'entre le peuple. Ainsi, il résolut de la demander, dans la pensée qu'il lui étoit plus avantageux de tomber entre les mains de Dieu qu'entre celles des hommes. Le Prophete n'eut pas plutôt fait son rapport à Dieu, qu'on vit ce terrible fléau ravager tout le

royaume, sans que l'on pût rien connoître aux divers accidens de cette cruelle maladie. Il paroissoit bien en général que c'étoit une peste très-violente ; mais elle emportoit les hommes en des manières différentes. Le mal des uns ne paroissoit point, & ne laissoit pas de les tuer promptement ; les autres rendoient l'esprit au milieu des douleurs les plus violentes ; les autres ne pouvant supporter les remedes, expiroient entre les mains des médecins ; les autres perdoient la vue dans un moment, & aussitôt après étoient suffoqués ; & les autres, lorsqu'ils enterroient les morts, se trouvoient avoir eux-mêmes besoin d'être enterrés. Cette épouvantable contagion avoit déjà tué, dans une matinée, soixante-dix mille hommes ; & l'ange exterminateur envoyé de Dieu avoit le bras levé pour faire sentir à Jérusalem les mêmes effets de sa colère. David, revêtu d'un sac & la tête couverte de cendre, étant prosterné en terre, pour demander à Dieu qu'il voulût se contenter de ce grand nombre de morts, & appaiser sa colère, apperçut venir dans l'air cet ange avec l'épée nue à la main; & alors il cria à Dieu de toute sa force, que lui seul méritoit d'être châtié, & que son peuple étoit innocent ; & qu'ainsi il le conjuroit de leur pardonner, & de se contenter de le faire périr avec toute sa famille. Dieu touché de sa priere, fit cesser cette terrible maladie, & lui ordonna par le même Prophete de bâtir un autel dans l'Aire d'Ornan, & de lui offrir un sacrifice. David se rendit aussitôt en ce lieu pour y exécuter ce qui lui étoit commandé ; & ce Prince voyant que Dieu avoit témoigné agréer son sacrifice, donna à cet autel le nom d'autel de tout le peuple, & choisit ce lieu pour bâtir le temple. Dieu l'eut si agréable, qu'il lui manda à l'heure même, par le Prophete, que son fils & son successeur exécuteroit son dessein.

En conséquence de cet oracle, il fit faire le dénombrement des étrangers qui étoient venus s'établir dans son royaume ; & il s'en trouva cent quatre-vingt mille. Il en employa quatre-vingt mille à tailler des pierres, & le reste à les porter avec les autres matériaux nécessaires, à la réserve de trois mille cinq cens, qui devoient présider aux travaux & veiller sur les ouvriers. Il assembla beaucoup de fer, beaucoup de cuivre, & une incroyable quantité de bois de cedre que les Tyriens & les Sydoniens lui fournirent ; & il disoit à ses amis, qu'il faisoit tous ces préparatifs pour épargner cette peine à son fils qui étoit encore si jeune, & lui donner moyen de bâtir plus facilement le temple.

David n'avoit alors que soixante-dix ans; mais les grands travaux qu'il avoit soufferts durant tout le cours de sa vie, l'avoient affoibli de telle sorte, qu'il ne lui restoit plus aucune chaleur naturelle; & tout ce que l'on employoit pour le couvrir, ne lui en pouvoit donner. Les médecins jugerent que le seul remede étoit de faire coucher auprès de lui une jeune fille, pour l'échauffer comme

on échaufferoit un enfant ; & l'on choisit la plus belle de tout le païs, nommée Abisag.

Cependant, Adonias, l'un des fils de David, résolut de se faire Roi, & communiqua son dessein à tous ses amis. Il fit ensuite provision de chevaux & de chariots, & prit cinquante hommes pour sa garde. Comme cela se passoit à la vue de tout le monde, il ne put être caché au Roi son pere ; & cependant il ne lui en parla point. Joab général de l'armée, & Abiathar grand sacrificateur, s'engagerent à servir Adonias. Mais, Sadoc aussi grand sacrificateur, le prophete Nathan, Banaïa capitaine des gardes que David aimoit beaucoup, & cette troupe de braves dont nous avons ci-devant parlé, demeurerent attachés aux intérêts de Salomon. Adonias prépara un superbe festin dans un fauxbourg de Jérusalem auprès de la fontaine du jardin du Roi, & y invita tous ses freres, excepté Salomon. Il y invita aussi Joab, Abiathar & les chefs de la tribu de Juda ; mais il n'y invita point Sadoc, Nathan, & Banaïa. Nathan donna avis à Bethsabée mere de Salomon de ce qui se passoit, & lui dit que le seul moyen de pourvoir à sa sûreté & à celle de son fils, étoit d'aller dire au Roi en particulier, que quoiqu'il lui eût promis avec serment que Salomon lui succéderoit, néanmoins Adonias se mettoit déjà en possession du royaume ; & il l'assura qu'il surviendroit pendant leur entretien, afin de confirmer ce qu'elle lui auroit fait entendre. Bethsabée suivit son conseil. Elle alla donc trouver le Roi ; & lorsqu'elle parloit encore, Nathan se présenta. Ce Prophete demanda à David si son dessein étoit qu'Adonias règnât après lui ; & s'il l'avoit déclaré, parce qu'il faisoit un grand festin auquel, excepté Salomon, il avoit invité tous ses freres, Joab, & plusieurs autres ; & qu'au milieu de la bonne chere & de leur réjouissance, tous ces conviés lui avoient souhaité un long & heureux règne. Il ajoûta qu'Adonias ne l'avoit point invité, ni Sadoc, ni Banaïa ; qu'ainsi, comme il étoit nécessaire que chacun sçût quelle étoit sur cela sa volonté, il venoit le supplier de la lui dire. Là-dessus David envoya chercher Sadoc & Banaïa, & leur dit que pour faire connoître à tout le peuple qu'il choisissoit Salomon pour son successeur, il vouloit qu'eux & le Prophete, accompagnés de tous ses gardes, le fissent monter sur la mule que nul autre que le Roi ne montoit jamais ; qu'ils le menassent à la fontaine de Gion ; que Sadoc & Nathan le consacrassent en ce lieu roi d'Israël, en répandant sur sa tête de l'huile Sainte ; & qu'après cela ils lui fissent encore traverser toute la ville, un héraut criant devant lui : *Vive le roi Salomon, & qu'il soit assis durant toute sa vie sur le trône royal de Juda.* Cela fut exécuté sur le champ.

David, pour assurer encore davantage la couronne à Salomon, voulut le faire reconnoître Roi par tout le peuple. Il fit venir pour ce sujet à Jérusalem les principaux

des tribus, & des sacrificateurs & des lévites, dont le nombre de ceux qui avoient trente ans passés, se trouva être de trente mille. Il en choisit six mille pour juger le peuple & pour servir de greffiers, vingt-trois mille pour prendre soin de la construction du temple, quatre mille pour en être les portiers, & le reste pour chanter des hymnes & des cantiques à la louange de Dieu, avec les divers instrumens de musique qu'il avoit fait faire & dont nous avons ci-devant parlé. Il les employa à ces divers offices selon leurs races; & après avoir séparé celles des Sacrificateurs d'avec les autres, il s'en trouva vingt-quatre; sçavoir, seize descendues d'Éléazar, & huit descendues d'Ithamar. Il ordonna que ces familles serviroient successivement chacune huit jours depuis un sabbath jusqu'à l'autre sabbath; & le sort ayant été jetté en sa présence, & en la présence des grands sacrificateurs Sadoc & Abiathar, & de tous les chefs des tribus, on les enrôla toutes l'une après l'autre, selon que le sort tomba sur elles; & cet ordre duroit encore du tems de Josephe. Après que ce sage Prince eut ainsi divisé les races des Sacrificateurs, il divisa de la même manière celles des Lévites, pour servir de huit jours en huit jours comme les autres, & rendit un honneur particulier aux descendans de Moïse, en leur confiant la garde du trésor de Dieu, & des présens que les Rois lui offroient; & il ordonna que toute la tribu de Lévi, tant Sacrificateurs qu'autres, seroit employée jour & nuit au service de Dieu, ainsi que Moïse l'avoit commandé.

Il divisa ensuite tous ses gens de guerre en douze corps de vingt-quatre mille hommes chacun, commandés par un chef qui avoit sous lui des mestres de camp & des capitaines, ordonna que chacun de ces corps feroit la garde tour à tour durant un mois devant le palais de Salomon, & ne distribua aucune des charges qu'à des personnes de mérite & de probité. Il en commit aussi pour avoir soin de ses trésors & de tout ce qui dépendoit de son domaine, dont il seroit inutile de parler plus particulièrement.

Lorsque David eut ainsi réglé toutes choses avec tant de prudence & de sagesse, il fit assembler tous les Princes des tribus & tous ses principaux officiers, & leur fit un discours, après lequel il mit entre les mains de Salomon le plan & la description de la manière dont il falloit bâtir le temple, où tout étoit marqué en particulier; comme aussi un état de tous les vases d'or & d'argent nécessaires pour le service Divin, avec le poids dont ils devoient être. On fit le lendemain de grands sacrifices dans lesquels on offrit à Dieu en holocauste mille moutons, mille agneaux, mille veaux, & un très-grand nombre de victimes pour des oblations pacifiques. David passa tout le reste du jour avec le peuple en fête & en réjouissance, & Salomon fut une seconde fois sacré Roi par Sadoc, grand sacrificateur, & mené dans le palais,

où on le mit sur le trône du Roi son pere, sans que personne ait manqué depuis ce jour de lui obéir.

Peu de tems après, David se sentant entièrement défaillir, jugea que sa dernière heure étoit proche. Il fit venir Salomon, & lui dit: » Mon fils, me voilà près de » m'acquitter du tribut que nous » devons à la nature, & d'aller » avec mes peres. C'est un che- » min que chacun doit faire, & » d'où on ne revient jamais; c'est » pourquoi j'emploie ce peu de » vie qui me reste à vous recom- » mander encore d'être juste en- » vers vos sujets, religieux en- » vers Dieu qui vous a élevé sur » le trône, & d'observer les com- » mandemens qu'il nous a donnés » par Moïse, sans que ni la fa- » veur, ni la flatterie, ni la pas- » sion, ni aucune autre considé- » ration vous en fassent jamais » départir. Que si vous vous ac- » quittez aussi fidelement de ce » devoir que vous y êtes obligé » & que je vous y exhorte, il » affermira le sceptre dans notre » famille, & jamais nulle autre » ne dominera sur les Hébreux. » Souvenez-vous des crimes com- » mis par Joab, lorsque sa jalousie » le porta à tuer en trahison deux » Généraux d'armée, aussi gens » de bien & d'un aussi grand » mérite qu'étoient Abner & » Amaza; vengez leur mort en » la manière que vous jugerez le » plus à propos; je n'ai pu le fai- » re, parce qu'il étoit plus puissant » que moi. Je vous recommande » les enfans de Bersellaï Galatide. » Témoignez leur, en ma consi- » dération, une affection particu- » lière; tenez-les auprès de vous » en grand honneur; & ne con- » sidérez pas comme un bienfait » ce bon traitement que vous leur » ferez, mais comme une recon- » noissance de l'obligation que j'ai » à leur pere, qui, lorsque j'étois » exilé, m'a assisté avec une gé- » nérosité peu commune. A l'é- » gard de Séméï, qui osa m'ou- » trager par mille injures, lorsque » je fus contraint de sortir de Jé- » rusalem pour chercher ma sû- » reté au-delà du Jourdain, & à » qui je promis néanmoins de sau- » ver la vie, quand il vint au-de- » vant de moi à mon retour; je » vous laisse le soin de le punir » selon l'occasion qu'il pourra » vous en donner. «

David, après avoir parlé de la sorte à Salomon, rendit l'esprit, étant âgé de soixante-dix ans, dont il avoit règné sept & demi à Hébron, sur la tribu de Juda, & trente-trois à Jérusalem, sur toute la nation des Hébreux. Sa mort arriva vers l'an 1011 ou 1010 avant J. C.

Josephe nous trace le portrait de David en ces termes: » C'étoit, » dit-il, un Prince de grande » piété, & qui avoit toutes les » qualités nécessaires à un Roi » pour procurer le repos & la » félicité de tout un grand peuple. » Nul autre ne fut plus vaillant » que lui; il étoit toujours le pre- » mier à s'exposer au péril pour » le bien de ses sujets & la gloire » de son État; & il engageoit les » siens plutôt par son exemple

» que par son autorité à faire des » actions de valeur si extraordi- » naires, que quelque véritables » qu'elles fussent, elles paroissoient » incroyables. Il étoit très-sage » dans les conseils, très-agissant » dans les occasions présentes, » très-prévoyant dans ce qui re- » gardoit l'avenir, sobre, doux, » compatissant aux maux d'au- » trui, & très-juste; ce sont tou- » tes vertus dignes des grands » Princes. Il n'a jamais abusé de » cette souveraine puissance où » il s'est vu élevé, sinon lorsqu'il » se laissa emporter à sa passion » pour Bethsabée; & jamais nul » autre Roi ni des Hébreux, ni » d'aucune autre nation, n'a laissé » de si gands trésors. «

Le roi Salomon son-fils le fit enterrer à Jérusalem, avec une telle magnificence, qu'outre les autres cérémonies pratiquées aux funérailles des Rois, il fit mettre dans son sépulcre des richesses incroyables. Car, plusieurs siècles après, Antiochus surnommé le Religieux, & fils de Démétrius, ayant assiégé Jérusalem; & Hyrcan, grand sacrificateur, voulant l'obliger pour de l'argent à lever le siège, fit ouvrir ce sépulcre, & en tira trois mille talens, dont il donna une partie à ce Prince. Long-tems après, le roi Hérode tira une fort grande somme d'un autre endroit de ce sépulcre, où ces trésors étoient cachés, sans que néanmoins on eût encore, du tems de Josephe, touché aux cercueils dans lesquels les cendres des Rois étoient enfermées, parce qu'ils avoient été cachés sous terre avec tant d'art, qu'on ne les pouvoit trouver.

Benjamin de Tudele, qui écrivoit vers l'an 1173, raconte qu'environ quinze ans auparavant, un mur du mont de Sion étant tombé, les prêtres y firent travailler une vingtaine d'ouvriers. Un jour deux de ces ouvriers étant demeurés seuls, leverent une pierre, qui leur donna entrée dans un lieu souterrein, où ils entrerent. Ils y trouverent un palais soutenu de colomnes de marbre, & incrusté d'or & d'argent. A l'entrée, il y avoit une table, une couronne & un sceptre d'or. C'étoit, dit ce Juif, le tombeau de David; & vis-à-vis étoit celui de Salomon orné de même. Ils y virent aussi des urnes; mais ils ne purent voir ce qu'elles contenoient. Ayant voulu pénétrer plus avant, ils furent renversés par un tourbillon, & demeurerent là sans sentiment jusqu'au soir. Alors ils ouirent une voix, qui leur dit de se lever & de s'en aller. Benjamin assure qu'il a appris cette histoire de la bouche d'un Pharisien nommé Abraham, qui avoit, disoit-il, été consulté sur cet évènement par le patriarche de Jérusalem, & qui avoit déclaré que c'étoit le tombeau de David. Tout cela sent si fort la fable, qu'il est inutile de le réfuter.

Les Sçavans disputent entr'eux si David est l'auteur de tous les cent cinquante Pseaumes, que l'Église reçoit parmi les livres canoniques, ou si quelques-uns ont été composés par quelqu'autre que lui. Saint Ambroise, saint Hilaire, saint Jérôme, saint Isidore, de

Lira, &c. croient que, puisque le Pseautier, par son titre, n'est point attribué à David, il faut conclure que chaque Pseaume en particulier a été composé par celui, dont son titre porte le nom; par exemple, le quarante-unième, le quarante-troisième, &c. où on lit à la fin: *Aux fils de Coré, cantique d'instruction;* & les autres qui ont le nom d'Asaph, de Heman, &c. Ces Auteurs ne donnent à David qu'environ soixante-dix Pseaumes, & prétendent que les autres sont de Moïse, de Samuël, de Salomon, des enfans de Coré, d'Éthan, d'Idithun, &c. Au contraire, saint Augustin, saint Ambroise, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Épiphane, saint Jean Chrysostôme, Théodoret, Bede, Euthimius, Paul de Burgos, Cajetan, Bellarmin, Torniel, Salian & plusieurs autres, soutiennent que David a composé tous les Pseaumes, & que ceux dont le nom est dans le titre, sont les chantres, à qui le Roi prophete avoit donné ordre de mettre les mêmes Pseaumes en musique. En effet, nous voyons dans le premier livre des Paralipomènes, que les mêmes qui sont nommés dans ces titres, étoient les maîtres du chant. Outre cela, le vénérable Bede ajoûte dans sa préface sur les Pseaumes, qu'Esdras, qui a écrit selon quelques Sçavans, les titres des Pseaumes, y a mis de lui-même le nom des chantres.

Quant à ce que l'on objecte que le Pseautier ne porte point le nom de David dans son titre, c'est peu de chose. Car on peut considérer les titres des livres canoniques en cinq façons, ou par les premiers mots qui les composent, comme les cinq livres de Moïse, qui, pour n'être pas distingués par son nom, ne laissent pas d'être de lui, & qui ont les premiers mots pour titre. En effet, les Hébreux nomment la Genese Beresith, c'est-à-dire, *in principio*, au commencement. L'inscription du livre de l'Exode est *veelle semoth*, c'est-à-dire, *& hæc nomina*, & ces noms. On doit dire la même chose du Lévitique, des Nombres, du Deutéronome, qui ont pour titre parmi les Hébreux, les premiers mots de ces Livres. On intitule aussi les Livres canoniques, de ce qui est leur sujet principal, comme ceux des Juges, de Ruth, des Rois, de Job, de Judith, d'Esther, &c. Souvent ils ont pour titre le nom de l'Auteur, comme les prophéties, ou bien la doctrine qu'ils enseignent, comme l'Ecclésiaste, les Proverbes, &c. Enfin, leur inscription témoigne pourquoi ils ont été composés, ce qui se voit aux livres des Cantiques, & aux Pseaumes qui sont des ouvrages en vers. Le Pseaume que quelques Auteurs mettent outre les cent cinquante, doit passer pour apocryphe, puisqu'il n'est point nommé dans le dénombrement qui en a été fait dans le concile de Laodicée, chapitre dernier, & dans celui de Trente, IV session. On ne peut donc contester raisonnablement, que l'opinion qui attribue tous les Pseaumes à David, n'ait été la plus suivie, soit parmi les Juifs, soit parmi les

Chrétiens. Il y a apparence, que le recueil en a été fait par Esdras. C'est, selon saint Jérôme & les Anciens, un ouvrage poëtique, & l'on y reconnoît le génie de la poësie.

Le prophete Amos reproche aux voluptueux d'Israël de dormir dans des lits d'ivoire, de se divertir à chanter au son des instrumens, & de se flatter d'avoir comme David le don de composer des cantiques. *Sicut David putaverunt se habere vasa cantici.*

Les docteurs Juifs ont ajoûté plusieurs particularités à l'Histoire de David. Ils disent qu'Isaï, pere de David, ayant sollicité sa servante, cette servante en avertit sa maîtresse, qui prit la place de la servante, & conçut David. Isaï le croyant né d'une esclave, l'envoya garder ses troupeaux, & ne le crut pas digne de paroître devant Samuël. Mais, Samuël déclara à Isaï que cette pierre rebutée par l'architecte, alloit devenir la pierre de l'angle. On ajoûte que David vint au monde circoncis. Ce sentiment est fondé sur le titre de quelques Pseaumes qui portent *michtam*, c'est-à dire, frappé parfaitement, comme ayant été circoncis de la main de Dieu. D'autres disent qu'il ne fut circoncis qu'à quatorze ans, & que ce ne fut qu'à ce moment que Dieu lui dit : *Vous êtes mon fils, je vous ai engendré aujourd'hui.* Il seroit même mort dès le moment de sa naissance, si Adam, à qui Dieu l'avoit prédit, ne lui avoit prêté soixante-dix ans de sa vie.

Ils disent que David étoit roux comme Ésaü, & d'une physionomie peu avantageuse ; Samuël l'ayant remarqué, & voulant le rejetter à cause de son air farouche, Dieu lui dit qu'Ésaü tuoit les hommes sans forme de justice, & de son autorité ; mais que David ne feroit mourir personne sans consulter le Sanhedrin. Quand David regardoit quelqu'un de travers, il le rendoit lépreux. C'est ainsi que Goliath fut aussitôt couvert de lepre. Joab essuya le même sort, & quelque chose de pis. David lui-même devint lépreux, Dieu se retira de lui, & tout le Sanhedrin l'abandonna, pendant six mois que dura sa maladie.

Lorsqu'il parut devant Saül pour aller combattre Goliath, Saül fut étonné de voir que son armure lui devenoit propre, quoiqu'ils fussent d'une taille très-différente. Il conclut de-là que David seroit Roi ; mais David pénétrant la pensée de Saül, s'excusa de prendre ses armes.

Absalom son fils étoit damné. De sept portes qu'il y a pour entrer en enfer, il en avoit déjà passé cinq ; mais David ayant crié cinq fois : *Absalom mon fils*, à chaque fois il repassoit une porte, & alors David entonna ce verset du Pseaume : *Seigneur, donnez-moi quelques marques de votre faveur, afin que ceux qui me haïssent la voient, & soient confondus.*

Ils disent que David avoit une harpe qui jouoit toute seule pendant la nuit, lorsqu'un certain vent souffloit ; ce son éveilloit quelquefois David, & il s'en glo-

rifioit, disant qu'il éveilloit l'aurore, au lieu que l'aurore éveille les autres Rois. On dit de plus qu'il épousa les deux sœurs vivantes, filles de Saül, sçavoir, Mérob & Michol; mais on sçait qu'il n'épousa jamais Mérob, quoiqu'elle lui eût été promise en mariage. Ils accusent ce Prince d'avoir donné dans les folies de l'astrologie & dans la magie, & même dans l'idolâtrie, & d'avoir désespéré de son propre salut.

Mais, ce qui met le comble à leur extravagance, c'est ce qu'ils racontent de la mort de ce Prophete. Il avoit connu par révélation qu'il mourroit un jour de sabbath. Ce jour n'étoit pas de son goût, parce qu'on ne pouvoit ni pleurer, ni pourvoir à ses funérailles. Il demanda un délai jusqu'au lendemain; mais il ne put l'obtenir; Dieu lui accorda seulement de ne mourir que le samedi au soir. Le Diable attendoit le moment qu'il cessât de lire la Loi, pour le frapper de mort; mais, comme il n'en discontinuoit pas la lecture, le Diable s'avisa pour le distraire d'aller abattre des pommes dans le jardin du roi. David accourut au bruit; & comme il descendoit précipitamment par une échelle de bois, pour découvrir le voleur, le Diable tira l'échelle, le Roi tomba & se tua.

Son cadavre demeura exposé aux chiens, parce qu'on n'osoit le remuer le jour du sabbath. On consulta l'Académie pour sçavoir ce qu'il y avoit à faire dans une si triste conjoncture. Les docteurs ordonnerent qu'on jettât des morceaux de pain autour du cadavre pour les chiens, jusqu'à ce que le sabbath fût passé. Les chiens préférerent le pain au corps du Roi, & David fut enterré.

C'est ainsi que les docteurs Hébreux défigurent les histoires les plus sérieuses par leurs badineries; on ne s'amuseroit pas à les rapporter, si on ne consultoit que le mépris qu'on en fait; mais c'est une partie de la sagesse de connoître les erreurs & les folies des hommes. *Transivi ad contemplandam sapientiam, erroresque & stultitiam*, dit Salomon.

Les Musulmans ne sont pas moins fabuleux que les Juifs, quand ils parlent de David. Mahomet dit que ce Prince tua Goliath, que Dieu lui donna le royaume & la sagesse, & lui enseigna tout ce qu'il voulut sçavoir. Sur quoi un commentateur de l'Alcoran dit que l'armée de Saül n'étoit que de trois cens treize hommes que Dieu avoit choisis, parce qu'ils n'avoient bu dans le ruisseau qu'avec la main. Il confond l'histoire de Gédéon avec celle de Saül. Après que David eut tué Goliath, Dieu lui donna le royaume, parce que Saül avoit promis sa fille en mariage & la moitié de son royaume à celui qui tueroit le Géant, & Saül étant mort peu de tems après, David entra en possession de ses États. Dieu lui donna aussi la sagesse, c'est-à-dire, le don de prophétie, & son esprit pour composer le livre des Pseaumes. Enfin, Dieu lui enseigna tout ce qu'il voulut sçavoir, c'est-à-dire, le don de

faire des cottes de maille, ou des haires & des cilices, qui étoit le métier ordinaire des Prophetes, ou même le don d'entendre le langage des oiseaux. Quelques-uns ajoûtent que les oiseaux & les pierres lui obéissoient, que le fer s'amollissoit entre ses mains, & que pendant les quarante jours qu'il pleura son péché, ses larmes étoient si abondantes & si fécondes, qu'elles faisoient croître les plantes.

DAULIAS, *Daulias*, Δαυλιὰς, surnom de Philomele, parce que selon la fable elle fut changée en oiseau à Daulis, ville de la Phocide.

DAULIE, *Daulia*, Δαυλία, (*a*) ville de Grece dans la Phocide, selon Thucydide. C'est la même qu'Homère & d'autres après lui ont nommée Daulis. Il y en a qui prétendent qne le nom de Daulie dans Thucydide, n'est point celui d'une ville, mais d'un canton de la Phocide. Le texte de notre historien Grec peut être entendu dans l'un & l'autre sens; & peut être qu'examiné de bien près, ne marquera-t-il qu'une ville.

DAULIE, *Daulia*, Δαυλία, (*b*) ville de Macédoine, située dans le païs des Éordetes, au rapport de Ptolémée.

DAULIENS, *Daulii*, (*c*) Δαύλιοι, les habitans de Daulis. *Voyez* Daulis.

DAULIS, *Daulis*, Δαυλὶς, (*d*) ville de Grece dans la Phocide. Strabon la met au milieu des terres à l'orient de Delphes. Selon Pausanias, elle étoit à sept stades de Panopée.

Cette ville, du tems de ce dernier, n'étoit pas fort peuplée; mais, les habitans étoient encore alors les hommes les plus grands & les plus robustes qu'il y eût dans toute la Phocide. On dit que la ville avoit pris son nom de la nymphe Daulis, fille du Céphisse. D'autres disent que ce lieu étoit autrefois tout couvert d'arbres, & que *Daulos* est un ancien mot qui signifie tout ce qui est inculte & négligé; c'est pourquoi, Eschyle s'en sert dans la description qu'il fait de la barbe de Glaucus d'Anthédon. Ce fut à Daulis, dit-on, que les femmes du païs donnerent à Térée un repas, où ils lui servirent les membres de son fils; ce qui fut le commencement de ces repas pleins d'horreur & de barbarie, dont on a vu depuis quelques exémples. La fable dit que Térée fut changé en huppe; c'est un oiseau un peu plus gros qu'une caille, & dont les plumes s'élevent sur sa tête en façon d'aigrette. Progné, femme de Térée, fut changée en hirondelle, & ce qui est étonnant, dit Pausanias, c'est qu'en effet les hirondelles, dans tout ce canton, ne pondent, ni ne couvent, ni ne font leurs nids, soit au haut des toits, soit dans les

(*a*) Thucyd. p. 118.
(*b*) Ptolem. L. III. c. 13.
(*c*) Herod. L. VIII. c. 35.
(*d*) Ptolem. L. III. c. 15. Strab. pag. 423, 424. Pauſ. pag. 77, 615, 616. Thucyd. p. 118. Homer. Iliad. L. II. v. 27. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VIII. pag. 9. *& ſuiv.*

cheminées, comme elles font partout ailleurs. Les Phocéens disoient que Philomele, sœur de Progné, fut aussi métamorphosée en oiseau, & que craignant encore Térée, pour le fuir, elle changea de païs.

Les Dauliens avoient un temple de Minerve, où il y avoit une fort ancienne statue de la Déesse; mais, celle qui étoit de bois paroissoit encore plus ancienne, & l'on dit que Progné l'apporta d'Athènes. Tronis étoit un petit canton qui faisoit partie du territoire des Dauliens; on y voyoit le tombeau d'un héros que ces peuples regardoient comme leur fondateur. Les uns disoient que c'étoit Xantippe, homme de réputation à la guerre, & les autres que c'étoit Phocus, fils d'Ornytion, & petit-fils de Sisyphe. Ce héros, quel qu'il soit, étoit honoré tous les jours par des sacrifices; on faisoit couler le sang des victimes dans son tombeau, par une ouverture destinée à cet usage, & les chairs de ces victimes étoient consumées par le feu. On pouvoit aller de Daulis jusqu'au haut du mont Parnasse, par un chemin plus long à la vérité, mais moins difficile que celui qui menoit de Delphes à cette montagne.

La ville de Daulis a eu autrefois un évêché suffragant d'Athènes, & elle étoit le cinquième siège épiscopal de la Grece. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un village de quarante ou cinquante maisons, & l'on y voit les ruines d'une petite forteresse qui étoit sur une éminence. Il y a trois ou quatre églises de Grecs, & une mosquée. Dans le village même, sort d'entre les rochers du Parnasse, une rivière, que ceux du païs appellent *Mauroneri*, c'est-à-dire, eau noire. On croit que c'est celle que les Anciens nommoient Mélas, mot Grec qui veut dire noir. C'est ce qu'en dit Spon, dans son voyage de Grece; mais, il est à croire que M. de l'Isle qui avoit lu cet Auteur, ne s'est pas écarté de cette position, sans des raisons très-fortes. Delphes, dans sa carte de l'ancienne Grece, n'est pas au midi de Daulis, mais à l'occident de cette ville.

Thucydide parle de la Daulie, comme d'une contrée de la Phocide, dans le tems que cette province étoit encore possédée par les Thraces, & avant qu'elle s'appellât la Phocide. C'est à l'occasion de Térès, le premier monarque considérable des Odrysiens. Ce Térès, dit l'historien Grec, n'a rien de commun avec Térée, qui épousa Progné, fille de Pandion, & qui demeuroit dans le païs qu'on nomme présentement la Phocide, habitée alors par les Thraces. *Voyez* Daulie.

DAULIS, *Daulis*, Δαυλὶς, (*a*) nymphe, fille du Céphisse. On dit qu'elle donna son nom à la ville de Daulis.

DAULIS, *Daulis*, (*b*) fête que les Argiens célébroient en

(*a*) Paul. p. 615.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 505.

mémoire du combat de Prœtus, contre Acrisius.

DAULOS, *Daulos*, (a) Δαυλοὶ, Δαυλία, terme qui signifioit un lieu inculte, couvert de broſſailles. C'eſt le ſens que lui donnent Strabon & Pauſanias.

DAUNIE, *Daunia*, Δαυνία, (b) contrée maritime d'Italie, qui faiſoit partie de l'Apulie. On diſoit l'Apulie Daunienne, *Apulia Daunia*; ou les Apuliens Dauniens, *Apuli Daunii*.

Cette contrée fut ainſi nommée de Daunus, qui, ſelon Feſtus, étoit un perſonnage illuſtre de la nation Illyrienne. Obligé de quitter ſa patrie, pour quelque ſédition domeſtique, il vint s'emparer du païs auquel il donna ſon nom. Tzetzès dit que Daunus règnoit ſur les Dauniens, lorſque Diomede aborda en Italie. Il lui fit épouſer ſa fille, & étant aſſiégé par ſes ennemis, il promit à ſon gendre de lui donner une partie de ſes terres, s'il lui amenoit du ſecours. Il l'obtint, & tint parole. De-là vient qu'une partie de la Daunie étoit nommée les champs de Diomede, à l'orient méridional de cette province.

La Daunie étoit au nord-oueſt de la Peucétie. Elle étoit bornée au nord & à l'orient par la mer Adriatique; par le Biferno, les Samnites & les Hirpins au couchant; & enfin au midi par le Cervaro, qui la ſéparoit en partie des Peucétiens. Pline, qui fournit ces limites, dit néanmoins peu après qu'elle commençoit au fleuve Aufide, & renfermoit la Salapie dans la Daunie. M. de l'Iſle l'étend encore davantage au midi & au ſud-eſt, & y renferme encore une partie de la Baſilicate & de la terre de Bari. A la reſſerrer dans les premières bornes de Pline, elle répondoit à ce qu'on appelloit autrefois Puglia Piana; & ce feroit cette partie de la Capitanate qui eſt vers le mont Gargan, entre les rivières Tiferno & Cervaro.

Il y avoit dans la Daunie, au rapport de Strabon, une colline nommée Drium, où l'on voyoit deux temples. L'un de Calchas étoit au haut de la colline. Ceux qui venoient conſulter l'oracle, immoloient un bélier noir, & s'endormoient ſur ſa peau. L'autre de Podalirius étoit au pied de la colline, à environ cent ſtades de la mer. Il en ſortoit un ruiſſeau, qui avoit la vertu de guérir les troupeaux, de quelque maladie qu'ils fuſſent attaqués.

Toute la Daunie en général, ſelon le même Strabon, étoit un païs extrêmement fertile en toutes choſes. On y nourriſſoit des chevaux, & des brebis dont la laine l'emportoit pour la douceur ſur celle de Tarente, quoiqu'elle lui fût inférieure pour l'éclat. Pline met dans la Daunie les villes de Salapie, de Siponte, d'Urie, le fleuve Cerbale, le port Agaſus, le promontoire du mont Gargan, le port Garnes, le lac Pantane,

(a) Strab. p. 423. Pauſ. p. 615.
(b) Plin. T. I. p. 167. Strab. p. 215, 242, 281. *& ſeq.* Pomp. Mel. p. 125. Ptolem. L. III. c. 1. Diod. Sicul. p. 675.

le fleuve Frento, la ville appellée Téanum Apulorum, une autre nommée Larinatum Cliternia, le fleuve Tiferne, les deux colonies, Lucérie & Vénusie, & les villes de Canusium & d'Arpi.

DAUNIENS, *Daunii*, Δαύνιοι, peuples d'Italie, qui habitoient la Daunie. *Voyez* Daunie.

DAUNUS, *Daunus*, Δαυνὸς, prince Illyrien, fondateur de la nation Daunienne. *Voyez* Daunie.

DAUNUS, *Daunus*, (*a*) Δαυνὸς, fils de Pilumnus & de Danaë, épousa Vénilie, de laquelle il eut Turnus. Il est souvent fait mention de ce Daunus dans Virgile.

DAUPHIN, *Delphin*, (*b*) ou *Delphinus*, Δέλφιν, ou Δελφὶς, surnom d'Apollon. Ce Dieu fut ainsi surnommé, parce qu'un jour, sous la figure de ce poisson, il fondit avec impétuosité sur un vaisseau fort léger.

DAVUS, *Davus*, (*c*) esclave, dont parle Horace dans une satyre du premier livre. Ce Poëte, dans une autre satyre du second livre, s'entretient avec un de ses esclaves, qu'il nomme aussi Davus. Cet esclave, profitant de la liberté des Saturnales, fait la leçon à son maître. » Vous vantez, lui » dit-il, la simplicité & les mœurs » du vieux tems, & si un Dieu » vouloit vous y remettre, vous » n'y consentiriez jamais. C'est » apparemment que vous ne sentez pas assez le mieux que » vous prêchez, que vous n'êtes » pas ferme dans vos principes, » ou que le courage vous manque, » & que vous êtes trop enfoncé » dans le bourbier. Quand vous » êtes à Rome, vous voudriez » être à la campagne. Êtes vous » à la campagne? Ah! rien n'est » tel que d'être à Rome! Que » par hazard vous ne soyez point » invité à souper : quel plaisir, » dites-vous, de manger ainsi » chez soi tranquillement un plat » de légumes? Vous vous félicitez, comme si on vous garrottoit » pour vous emmener. Et que » Mécene vous envoie dire le » soir, venez: Holà! Quelqu'un! » Des essences! Vîte! Quoi personne! Vous criez, vous tempêtez; & vous voilà parti. Milvius & les beaux esprits qui » comptoient souper avec vous, » sont obligés de prendre leur » parti, en vous donnant des bénédictions qu'on se garde bien » de vous redire. Qu'on me dise » à moi, Davus, tu es un gourmand, la fumée d'un bon plat » te fait hausser le nez; tu es, » outre cela, un paresseux, un » fainéant, un ivrogne; je n'en » disconviens pas. Mais, vous, » Monsieur, si vous êtes tout » cela, & peut-être pis encore, » pourquoi me grondez-vous d'un » ton à faire croire que vous valez beaucoup mieux que moi? » Croyez-vous que tous vos propos de vertu servent d'envelop-

(*a*) Virg. Æneid. L. X. v. 616, 688. L. XII. v. 22, 90, 934.

(*b*) Homer. Hymn. in Apollin.

(*c*) Horat. L. I. Satyr. 10. v. 40. L. II. Satyr. 7.

» pe à vos vices ? Si je prouvois
» que vous valez moins que moi,
» qui ne vous ai coûté que vingt-
» cinq pistoles ? . . . . . Point
» d'air menaçant. . . . . . Point
» de colère, je vous prie, &
» sur-tout point de mains, &c. «

DAVUS, *Davus*, (*a*) l'un des personnages de quelques comédies de Térence. C'est par-tout un valet esclave.

Quelque esclave sans doute aura porté ce nom ; & il n'en aura pas fallu davantage aux poëtes pour l'attribuer aux personnages de leurs pièces.

DAVUS, *Davus*, (*b*) autre esclave, dont Perse fait mention. Il le suppose esclave de Chéréstrate, qui est représenté comme un jeune débauché. Cet homme paroissant avoir quelqu'envie de renoncer à ses amours, Davus tâche de l'encourager ; mais, il s'apperçoit bientôt que son maître n'agit pas de bonne foi.

D E

DE, terme de grammaire. *Voyez* Article.

DÉBALAIM, *Debalaïm*, (*c*) Δεϐηλαΐμ, pere de Gomer, qui fut mariée au prophete Osée.

DEBBASETH, *Debbaseth*, (*d*) Βαιθάραϐα, ville de Judée dans la tribu de Zabulon. Elle étoit sur les confins de cette tribu.

DÉBÉRA, *Debera*, (*e*) ville de Palestine, dans la tribu de Juda. On la voyoit sur les confins de cette tribu. D. Calmet dit que cette ville fut cédée dans la suite à la tribu de Benjamin.

DÈBES, *Debæ*, Δέϐαι, (*f*) nation Arabe, que Diodore de Sicile met sur le golfe Arabique. Les Dèbes élevoient des chameaux, qui leur tenoient lieu de tout ; car non seulement ils s'en servoient pour le transport de leurs marchandises, & pour les monter eux-mêmes, soit à la guerre, soit dans leurs voyages ; mais encore ils se nourrissoient de leur lait. Cette contrée étoit traversée dans son milieu par un fleuve qui rouloit du sable d'or en si grande abondance, qu'il brilloit même dans le limon qui demeuroit sur le rivage. Les habitans ne sçavoient pourtant pas mettre ce métal en œuvre. Ils refusoient l'hospitalité à tous les étrangers, excepté aux Grecs de la Béotie & du Péloponnèse, qu'ils recevoient agréablement, à cause de quelque affinité qu'ils prétendoient que leurs ancêtres avoient eue avec Hercule.

DÉBLATHA, DÉBLATHAIM, *Deblatha*, *Deblathaïm*, (*g*) ville de Palestine, située au delà du Jourdain, au pied du mont Nébo ou Phasga. Elle étoit dans le désert de même nom, qui appartenoit à la tribu de Ruben. Jérémie dit que le jugement de Dieu est tombé sur la maison de Déblathaïm.

DÉBORA, *Debora*, village

(*a*) Terent. T. I. p. 10. T. III. p. 6.
(*b*) Persi. Satyr. 5. v. 161. & *seq.*
(*c*) Ose. c. 1. v. 3.
(*d*) Josu. c. 19. v. 11.
(*e*) Josu. c. 15. v. 7.
(*f*) Diod. Sicul. p. 125.
(*g*) Jerem. c. 48. v. 22. Ezech. c. 6. v. 14.

ſitué au pied du mont Thabor. On dit que la prophéteſſe Débora & Barac s'y camperent, quand ils défirent Siſara & Jabin.

DÉBORA, *Debora*, Δεϐόῤῥα, (*a*) nourrice de Rebecca. Cette femme, ayant accompagné Jacob à ſon retour de la Méſopotamie, dans la terre promiſe, y mourut, & fut enterrée au pied du mont Béthel, ſous un chêne, qui, pour cette raiſon fut appellé le chêne du dueil, l'an 1734 avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt. Le nom de Débora ſignifie une abeille.

DÉBORA, *Debora*, Δεϐϐῶρα, (*b*) femme de Lapidoth, étoit une prophéteſſe qui jugeoit le peuple d'Iſraël. Pour cet effet, elle s'aſſeyoit ſous un palmier qui fut appellé de ſon nom, & qui étoit ſitué entre Rama & Béthel. Les Iſraëlites venoient la trouver en ce lieu, pour lui faire juger tous leurs différends.

Vers ce même tems, ils furent aſſervis par Jabin, roi des Chananéens, & ils s'adreſſerent à Débora, qu'ils prierent de demander à Dieu d'avoir compaſſion de leurs ſouffrances. Elle pria en leur faveur, & il fut touché de ſa priere. Il lui promit de les délivrer par la conduite de Barac, c'eſt-à-dire, l'éclair en Hébreu, qui étoit de la tribu de Nephthali. Débora, en conſéquence de cet ordre, commanda à Barac d'aſſembler dix mille hommes, & d'attaquer les ennemis, ce petit nombre étant ſuffiſant, puiſque Dieu lui promettoit la victoire. Barac lui ayant répondu qu'il ne pouvoit accepter cette charge, ſi elle ne prenoit avec lui la conduite de cette armée, elle lui repartit avec colère : » N'avez vous point de » honte de céder à une femme » l'honneur que Dieu daigne vous » faire ? Mais, je ne refuſe point » de le recevoir. « Ainſi, ils aſſemblerent dix mille hommes, & s'en allerent camper ſur la montagne de Thabor. Siſara, par le commandement du Roi ſon maître, marcha pour les combattre, & ſe campa proche d'eux. Barac & les autres Iſraëlites, épouvantés de la multitude de leurs ennemis, vouloient ſe retirer & s'éloigner autant qu'ils pourroient. Mais, Débora les arrêta, & leur commanda de combattre ce jour-là même, ſans appréhender cette grande armée, puiſque la victoire dépendoit de Dieu, & qu'ils devoient s'aſſurer de ſon ſecours. La bataille ſe donna, & dans ce moment on vit tomber une groſſe pluie mêlée de grêle, que le vent pouſſoit avec tant de violence contre les Chananéens, que leurs archers & leurs frondeurs ne purent ſe ſervir de leurs arcs & de leurs frondes, ni ceux qui étoient armés plus peſamment, ſe ſervir de leurs épées, tant ils avoient les mains tranſies de froid. Les Iſraëlites, au contraire, n'ayant cette tempête qu'au dos, non ſeulement elle ne les incommodoit

(*a*) Geneſ. c. 35. v. 8.

(*b*) Judic. c. 4. v. 4. *& ſeq.* Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 152, 153.

guère, mais elle redoubloit leur courage par cette marque si visible de l'assistance de Dieu. Ainsi, ils enfoncerent les ennemis & en tuerent un grand nombre ; & de ce qui resta, une partie périt sous les pieds des chevaux & sous les roues des chariots de leur propre armée qui s'enfuyoit en désordre. Sisara, voyant tout désespéré, descendit de son char, & se retira chez une femme nommée Jahel, qui le tua, en lui enfonçant un grand clou dans la tempe ; & les gens de Barac étant survenus, elle leur montra son corps mort. Ainsi, suivant la prédiction de Débora, l'honneur de cette grande victoire fut dû à une femme ; ce qui arriva l'an 1281 avant Jesus-Christ. *Voyez* Barac.

DÉBORE, *Deborus*, Δήβορος. *Voyez* Dobere.

DÉCABŒON, *Decabœon*, Δεκάβοιον. (*a*) Plutarque, parlant de Thésée, dit qu'il fit frapper une monnoie avec la marque d'un bœuf, soit à cause du taureau de Marathon, ou en mémoire du général Taurus, qu'il avoit défait, soit enfin pour exhorter ses citoyens au labourage ; & l'on dit que c'est de cette monnoie qu'ont été tirées ces expressions, *Hecatombœon* & *Decabœon*, que M. Dacier traduit ainsi, *cela vaut cent bœufs*, *cela vaut dix bœufs*.

DÉCACHORDE, *Decachordum*, Δεκάχορδον, instrument de musique, qui avoit dix cordes. C'étoit pour cela qu'on le nommoit Décachorde, du Grec δέκα, dix, & χορδὴ, *chorda*, une corde pour quelque instrument de musique. Le Décachorde, nommé en Hébreu *Hasur*, étoit à peu près le même que notre harpe, de figure triangulaire, ayant un ventre creux, & resonnant par le bas.

DÉCAPOLE, *Decapolis*, (*b*) Δεκαπόλις, contrée de la Palestine, ainsi nommée, parce qu'elle comprenoit dix villes principales, situées les unes en deçà, & les autres au-delà du Jourdain. La première & la principale des villes de la Décapole, étoit Scythopolis. Les autres étoient, selon Pline, Philadelphie, Raphana, Gadara, Hippon, Dion, Pella, Galasa, Canatha, & Damas. D'autres les prennent autrement ; sçavoir, Scythopolis, Tarichée, Tibériade, Jotapat, Bethsaïde, Capharnaüm, Corozaïm, Gamala, Gérasa, ou Gaddor, Lippon. Baudrand leur donne d'autres noms, du moins à la plûpart. Les voici : Césarée de Philippe, Asor, Cédès de Nephthali, Sépher, Corasim, Capharnaüm, Bethsaïde, Jotapat, Tibériade, Bethsan, qui est Scythopolis. Toutes ces villes étoient grandes & fortes, situées aux environs de la mer de Galilée.

L'Évangile rapporte que Jesus-Christ ayant passé la mer, & étant venu dans le païs des Géraséniens, délivra deux possédés, qui étoient si furieux que personne n'osoit approcher du chemin où

(*a*) Plut. T. I. p. 11.
(*b*) Plin. Tom. I. p. 262, 264, 734. Matth. c. 4. v. 25. c. 8. v. 28. Marc. c. 5. v. 1. & seq. c. 7. v. 31. & seq.

ils se tenoient, & que tous les lieux d'alentour en étoient dans l'épouvante. Ces esprits, troublés & tourmentés par la présence du Sauveur, sortirent de certains tombeaux où ils faisoient leur demeure, & le prierent que puisqu'ils étoient obligés de quitter les corps de ces deux hommes, il leur permît du moins d'entrer dans les pourceaux qui paissoient près delà. Le Seigneur le leur permit, & les pourceaux se précipiterent du haut des rochers dans la mer. Il en est aussi parlé dans saint Marc, avec cette différence, qu'il n'est fait mention que d'un possédé, peut-être qu'il étoit plus furieux & plus à craindre que l'autre, ou qu'il se distingua de son compagnon, en ce qu'après sa guérison, il voulut suivre J. C. ce que le Seigneur ne lui permit point, lui ordonnant de s'en aller dans sa maison retrouver ses parens, & leur témoigner les grandes graces qu'il avoit reçues. Il le fit, & commença à publier dans la décapole les merveilles que Jesus avoit opérées en sa personne, & tout le monde en étant ravi en admiration, se mit à bénir Dieu. Le Seigneur fit encore un autre miracle dans ce même païs. On lui présenta un homme sourd & muet, qu'il guérit, en lui mettant les doigts dans les oreilles, & de la salive sur la langue.

DÉCAPOLE, *Decapolis*, Δεκαπόλις, contrée de l'Asie mineure, faisant partie de la Cilicie & de l'Isaurie, ainsi appellée de dix principales villes, qui y étoient; sçavoir, Germanicopolis, Titiopolis, Domitiopolis, Zénopolis, Néapolis, Claudiopolis, Irénopolis, Diocésarée, Lausade, Dalisande. Il ne paroît pas nécessaire d'avertir que ces mots, *Germanicopolis*, *Titiopolis*, &c. signifient ville de Germanicus, ville de Titus. On pourroit leur donner une terminaison Françoise, Germanicople, Titiople, comme on dit, Constantinople, Andrinople.

Il y avoit une province d'Italie, qu'on nommoit ainsi vers lan 700 de J. C. La capitale étoit Ravenne, comme il paroît par les lettres du pape Grégoire II. On la nommoit auparavant Pentapole.

DECE [CN. MESSIUS QUINTUS TRAJANUS DECIUS], (a) *Cn. Messius Quintus Trajanus Decius*, naquit à Budalie, bourgade de la Pannonie, située près de Sirmium. Il paroît par ses médailles que son nom de famille étoit Messius; car, ce nom se trouve pareillement sur les médailles de ses fils. Cependant, l'usage a prévalu de le désigner par le nom de Dece, que l'on fait quelquefois précéder de celui de Trajan. Il est le premier de tant de Princes que l'Illyrie a donnés à l'empire Romain. Voici de quelle manière il y parvint.

Dece, qui, d'une obscure origine, à ce qu'il paroît, s'étoit élevé par son mérite & par ses talens au consulat, & au rang de

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 396. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. page 422. *& suiv.* T. XIX. p. 447.

l'une des premières têtes du Sénat, fut envoyé par l'empereur Philippe dans la Mœsie, pour châtier ceux qui avoient favorisé l'entreprise de P. Carvilius Marinus. Les soldats, qui se sentoient coupables, penserent que le meilleur moyen pour éviter la peine de leur rébellion, c'étoit d'en hazarder une nouvelle; & Dece, homme de mérite, qui passoit pour sçavoir la guerre, leur parut un chef capable de leur assurer l'impunité. L'ambition de Dece fomenta cette disposition des esprits. Ainsi, il renouvella avec eux un attentat dont il devoit être le vengeur; & proclamé Auguste par les armées de Mœsie & de Pannonie, il se mit promptement en marche pour venir attaquer l'empereur Philippe en Italie. L'Empereur alla au-devant de lui avec des troupes plus nombreuses; mais il étoit, dit-on, moins habile dans le métier de la guerre. La capacité triompha du nombre; & les deux armées s'étant heurtées près de Vérone, l'empereur Philippe fut vaincu & tué, soit sur le champ de bataille même, soit dans la ville de Vérone, l'an de J. C. 249. Son fils fut mis à mort à Rome, dès qu'on y eut appris celle du pere; ce qui acheva d'assurer l'empire à Dece.

Cet Empereur est très-célebre dans l'histoire Ecclésiastique, comme un violent persécuteur du Christianisme. Par cette raison, les Auteurs Chrétiens ne lui sont pas favorables. Les Payens, au contraire le comblent d'éloges, mais qu'ils prouvent peu par les faits. Son règne fut très-court, & il faut convenir que l'Histoire ne nous en a conservé rien de plus mémorable, que la persécution qu'il exerça contre la religion Chrétienne.

C'en est aussi le premier évènement. Dece haïssoit les Chrétiens, parce que l'empereur Philippe les avoit protégés; & il se hâta de satisfaire sa haine contre eux. Il ne fut paisible possesseur de l'Empire qu'après le milieu de l'an de J. C. 249, & le vingt Janvier 250, Saint Fabien pape souffrit le martyre. La persécution fut ordonnée par un édit de l'Empereur; & comme toutes les provinces étoient remplies de Chrétiens, qui s'étoient prodigieusement accrus depuis le règne d'Alexandre Sévère, elle répandit une consternation universelle.

Le caractère propre de cette persécution, que l'on compte pour la septième, fut de tendre à forcer les Chrétiens, par la longueur des tourmens, à abjurer la religion. On se donnoit bien de garde de les envoyer tout d'un coup à la mort. On les tenoit long-tems enfermés dans les prisons, où ils étoient rudement traités; & on les appliquoit à la question à diverses reprises, pour lasser leur patience, & pour triompher, par des épreuves cruelles & réitérées, de la constance de ceux que l'on croyoit déterminés à accepter la mort avec joie. C'est ainsi que l'on en usa à l'égard d'Origène en particulier, que la célébrité & son grand nom exposoient singulièrement à la haine des Payens.

Dece employa encore contre les Chrétiens une autre ruse cruelle, mais dont il trouvoit l'exemple dans la conduite de ses prédécesseurs. Il attaqua sur-tout les Évêques & les Prêtres, persuadé que les peuples destitués de l'appui de leurs pasteurs, seroient plus aisés à vaincre. Il comprit si bien l'importance de cette politique pour réussir dans ses vues, qu'après la mort de saint Fabien, il empêcha, pendant plus d'un an, qu'on ne lui donnât un successeur; & ce ne fut qu'à la faveur des révoltes & des guerres, qui attirerent nécessairement toute son attention, que le clergé & le peuple de Rome eurent la liberté de s'assembler pour élire saint Corneille.

On sent assez que ces mesures étoient bien prises par rapport à la fin que Dece se proposoit; & réellement un grand nombre de Chrétiens, amollis par une paix de trente-huit ans, qui n'avoit été troublée que par la persécution passagere de Maximin, succomberent à celle dont nous parlons. Plusieurs sacrifierent aux idoles; d'autres, pour concilier, à ce qu'ils s'imaginoient, leur conscience avec leur sûreté, sans avoir commis le crime, tirerent, moyennant une somme d'argent, un certificat des Magistrats, qui attestoit leur soumission à l'édit de l'Empereur. Les plus sages des simples fideles, que leur état n'obligeoit point à demeurer sur le champ de bataille & à faire tête à l'ennemi, craignant leur foiblesse, userent de la permission que Jesus-Christ accorde dans l'Évangile. Ils s'enfuirent, & se disperserent dans des lieux écartés. Parmi ces illustres fugitifs, le plus célebre est saint Paul hermite, qui se confina dans les déserts de la Thébaïde, & qui y resta caché, jusqu'à ce que quatre-vingt-dix ans après, Dieu le fit connoître par une révélation expresse à saint Antoine.

La miséricorde divine modéra, par rapport à la durée, un mal si violent & si funeste. La persécution n'agit avec toute sa force que pendant un an; & avant la fin de l'an de J. C. 250, les confesseurs qui remplissoient les prisons de Rome furent élargis.

Ce ne fût point douceur ni clémence de la part de Dece, qui amortit le feu de la persécution, mais le besoin des affaires, & les dangers dont menaçoit l'État une invasion des Barbares. Les Goths passerent le Danube & se répandirent dans l'Illyrie, dans la Thrace, dans la Macédoine. L. Priscus, qui commandoit dans ces quartiers, & qu'on croit être le frere de l'empereur Philippe, se joignit aux ennemis de l'Empire, & prit même la pourpre; mais, il ne jouit pas long-tems d'un titre qu'il avoit usurpé. Il fut déclaré ennemi public & tué bientôt après.

Dece, peut-être occupé à appaiser un mouvement de guerre civile qui s'étoit excité dans les Gaules, envoya en Illyrie, pour s'opposer aux courses des Barbares, son fils aîné, qu'il avoit fait César. Ce jeune Prince, après une alternative de bons & de mauvais succès, eut enfin le dessous,

& il ne put empêcher que les Goths ne priſſent la ville de Philippopolis en Thrace, dans laquelle il y eut, dit-on, cent mille hommes tués, & d'où les vainqueurs emmenerent beaucoup de priſonniers d'un rang illuſtre.

La guerre devenant ainſi de plus en plus importante, Dece, ou libre des autres ſoins, ou jugeant que celui-ci étoit le plus preſſé, ſe tranſporta lui-même en Illyrie; &, ſi nous en croyons Zoſime ſon panégyriſte, il vainquit les Goths dans tous les combats qu'il leur livra.

Pendant qu'il faiſoit la guerre avec ſuccès contre les Barbares, il s'éleva contre lui un nouveau concurrent au trône, ſoit dans Rome, ſoit en Illyrie; car, les témoignages des Auteurs varient ſur ce point. Valens ſe fit proclamer empereur, & périt au bout de peu de jours.

Gallus, non moins ambitieux, mais plus adroit que L. Priſcus & que Valens, réuſſit mieux dans une pareille entrepriſe contre Dece. Il étoit un des principaux officiers de l'Armée Romaine; & Dece, après pluſieurs victoires remportées ſur les Goths, ſe propoſant de leur couper leur retour dans leur païs, & de les exterminer entièrement, afin de faire perdre pour toujours à cette nation la penſée de rentrer ſur les terres Romaines, le chargea de garder avec un bon corps de troupes la rive du Danube, pendant que lui-même, avec le gros de l'armée, il les pourſuivroit en queue. Les Goths ne pouvoient échapper, ſi la trahiſon de Gallus ne fût venue à leur ſecours. Ce perfide, ſaiſi de la paſſion de règner, leur fit des propoſitions contre ſon maître, qui furent reçues avidement; & le projet d'une embuſcade fut arrangé entr'eux. Les Goths ſe poſterent près d'un grand marais, dans lequel Dece, emporté par ſon ardeur à pourſuivre des vaincus, & trompé par un faux avis de Gallus, s'engagea ſans le ſonder. Le marais étoit profond & fangeux; & l'Empereur s'y étant embourbé avec toute ſon armée, ſe vit dans le moment attaqué par une nuée d'ennemis. On rapporte de lui en cette occaſion, un trait de fermeté & de grandeur d'ame tout ſemblable à celui que l'Hiſtoire loue dans Craſſus au milieu de ſes infortunes vis-à-vis des Parthes. On dit que le fils aîné de Dece, qu'il vènoit d'élever au rang d'Auguſte, ayant été tué dans le combat, ce pere généreux, loin de ſuccomber à la douleur, entreprit de conſoler ſes troupes, & de les animer à bien faire, en leur diſant que la perte d'un ſoldat n'étoit pas la ruine d'une armée. Son courage lui fut inutile dans l'affreuſe poſition où il ſe trouvoit. Enfoncés dans la fange, percés de traits par un ennemi qui tiroit de loin ſans ſe commettre, Dece, ſon fils, & toute l'armée Romaine, ſoldats & officiers périrent, ſans qu'il en échappât un ſeul. C'eſt ainſi que la Juſtice divine vengea le ſang de ſes Saints cruellement répandu par ce violent perſécuteur. Le règne de Dece n'a duré qu'un peu

plus de deux ans. Sa mort tombe sous la fin de Novembre, ou le commencement de Décembre de l'an de J. C. 251. Il laissa un fils, Hostilien, qui fut le jouet de la perfidie de Gallus.

Il est dit de Dece qu'il bâtit & dédia les murs de Rome; ce qui signifie apparemment qu'il en reconstruisit une partie, qui eut par conséquent besoin d'une nouvelle dédicace. Car, les murs des villes étoient une chose sacrée, selon les idées superstitieuses des Romains. Dece bâtit aussi des bains ou thermes, soit pour son usage particulier, soit pour la commodité publique.

Il paroît que ce Prince estimoit la décence dans la conduite, & souhaitoit la réforme des mœurs, si nous devons recevoir pour vrai le récit que nous trouvons dans la vie de Valérien par Trébellius Pollion. Il y est rapporté que Dece étant en Illyrie, écrivit au Sénat, pour ordonner l'élection d'un censeur, & que le choix de la compagnie tomba sur Valérien, qui fut depuis Empereur. Une pareille attention fait honneur au gouvernement de Dece.

Les Auteurs les plus éclairés dans la science métallique, n'admettent que deux fils de Dece, l'un nommé Q. Hérennius Étruscus Messius Décius, & l'autre C. Valens Hostilianus Messius Quintus; & pour ce qui regarde la femme de Dece, elle se nommoit constamment Hérennia Étruscilla.

Nous remarquerons que ce fut sous l'empire de Dece que l'on commença de n'avoir plus la même attention que l'on avoit auparavant, à marquer sur les médailles toute la suite des titres impériaux. M. le Baron de la Bastie assure qu'il n'a trouvé qu'une seule médaille d'argent de cet Empereur, qui lui donne le titre de souverain Pontife. On lit sur cette médaille, autour de la tête de Dece, *IMP. C. M. Q. TRAIANVS. DECIVS. AVG.* Au revers est une femme debout, qui s'appuie de la main droite sur une haste qui ressemble à un caducée; elle tient de la main gauche une corne d'abondance; pour légende, il y a *P. M. TR. P. III. COS. PP.* Encore paroît-il assez probable, par la fabrique de la médaille, que c'est un revers de l'empereur Philippe joint à la tête de Dece. Il n'est cependant pas douteux que Dece n'ait été souverain Pontife; on le lit sur deux inscriptions, l'une trouvée à Feltri & rapportée par Gruter, l'autre déterrée à Vence & publiée par le P. Pagi. La même omission peut se remarquer sur les médailles de Dece le fils.

DECE [Q. Herennius Étruscus Messius Decius], *Q. Herennius Etruscus Messius Decius*, (a) fils du précédent, fut fait César vers la fin de l'année 249, & l'an 251 son pere l'associa à l'empire. Il prit alors le commandement de l'armée contre les Goths, & les poussa assez vivement; mais, il fut tué dans

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 401. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. p. 424.

une rencontre, comme on peut le voir dans l'article précédent.

DÉCÉARTE, *Deceartus*, (a) étoit un des fils de Lycaon, roi d'Arcadie.

DÉCÉBALE, *Decebalus*, Δεκέϐαλος, roi des Daces. Son histoire se trouve sous l'article de Dace, à l'occasion des guerres de la nation. *Voyez* Dace.

DÉCÉLIE, *Decelia*, Δεκέλεια, (b) bourgade de Grece dans l'Attique. Elle étoit située sur le mont Hymette, dans la tribu Hippotontide.

Strabon compte Décélie au nombre des douze villes qui furent fondées par Cécrops, & qui ensuite composerent la ville d'Athènes. Mais, elle passa depuis au pouvoir des Lacédémoniens, qui du tems & de l'avis d'Alcibiade, y construisirent un fort; & rien ne contribua davantage à perdre & à ruiner la ville d'Athènes, qui eut bien de la peine à s'en relever. En effet, ce fort rendit les Lacédémoniens maîtres de la campagne; de sorte que les Athéniens ne pouvoient jouir, ni de leurs mines d'argent de Laurium, ni des revenus de leurs terres; que les amendes mêmes n'étoient plus payées; qu'ils ne pouvoient être secourus par leurs voisins, & que Décélie étoit l'asyle de tous les mécontens & des partisans de Sparte. Décélie fut fortifiée la dernière année de la 91e Olympiade.

Elle le fut de nouveau du tems d'Agis; car, Pausanias assure que ce Prince bâtit un fort à Décélie, pour tenir en bride les Athéniens.

Vélius met ce lieu à l'orient d'Été de la ville d'Athènes, près de la source du fleuve Ilissus.

DÉCEMVIRAT, *Decemviratus*, sorte de magistrature à Rome. *Voyez* Décemvirs.

DÉCEMVIRS, *Decemviri*, (c) Magistrats Romains, qui furent créés avec un autorité souveraine, pour faire des loix dans l'État. On les nomma Décemvirs, parce qu'ils n'étoient en tout que dix. Ce nom vient de *decem*, dix, & *viri*, hommes, dix hommes, dix personnes.

Les Romains n'eurent d'abord presque point de loix fixes & certaines, en sorte que les Consuls & les Sénateurs qu'ils commettoient pour juger en leur place ou avec eux, étoient les arbitres absolus du sort des citoyens. Un tribun du peuple, nommé Térentillus, proposa un jour une loi, par laquelle il étoit ordonné que pour remédier à l'abus de ces jugemens arbitraires que rendoient les Magistrats, on établiroit des loix qui serviroient de règles dans la République, tant à l'égard du gouvernement & des affaires publiques, que par rapport aux différends entre les particuliers.

(a) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 33.

(b) Strab. p. 396, 397. Plut. T. I. p. 203, 437. Corn. Nep. in Alcib. c. 4. Pausf. p. 173. Herod. L. IX. c. 15, 72.

(c) Tit. Liv. L. III. c. 31. *& seq.* Dionys. Halic. L. X. c. 9, 11. *& seq.* L. XI. c. 1. *& seq.* Flor. L. I. c. 24. Diod. Sicul. pag. 300, 301. Roll. Hist. Rom. T. I. p. 394. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XII. pag. 37. *& suiv.*

Dans la suite [c'étoit l'an de Rome 300, & avant Jesus-Christ 452] les tribuns du peuple actuellement en place, solliciterent vivement l'exécution de la loi Térentilla, & trouverent alors les esprits assez disposés. Le Sénat, las enfin de contester, après une longue & mûre délibération, ordonna qu'on enverroit des ambassadeurs chez les originaires de Grece, qui étoient établis en Italie, & qu'on en feroit aussi partir pour Athènes; qu'après avoir étudié les loix de chaque païs, ils en rapporteroient celles qu'ils croiroient les plus convenables à la constitution présente de la République Romaine; qu'à leur retour, les Consuls délibéreroient avec le Sénat du choix des Législateurs, du pouvoir qu'on leur confieroit, & du tems qu'ils resteroient en charge. La chose fut mise en exécution sans délai. On nomma pour députés Sp. Postumius, Servius Sulpicius, & A. Manlius, tous trois hommes consulaires. On leur équipa trois galères, dont la magnificence pût faire honneur au peuple Romain.

Dès que ces députés furent de retour à Rome, les Tribuns du peuple presserent avec instance le Sénat de mettre la grande affaire des Loix en mouvement. Il fut résolu que l'on choisiroit pour cet effet des Décemvirs parmi les plus considérables Sénateurs, dont l'autorité dureroit une année, à commencer du jour qu'ils seroient élus; qu'ils gouverneroient la République avec le même pouvoir qu'avoient alors les Consuls, & dont les Rois étoient autrefois revêtus, sans qu'on pût appeller de leurs jugemens, ce qui leur donnoit un pouvoir exorbitant; qu'ils connoîtroient de toutes les affaires, tant publiques que particulières; que toutes les autres magistratures, même la puissance tribunitienne, dont le peuple étoit si jaloux, & qui faisoit toute sa force, seroient abrogées; & que tous ceux qui étoient en place abdiqueroient leur charge. Ce décret fut reçu du peuple avec de grands applaudissemens. Les deux Consuls désignés pour l'année suivante, qui étoit la 303e depuis la fondation de Rome, furent les premiers qui donnerent l'exemple de l'abdication. L'on tint incessamment une assemblée par centuries, dans laquelle furent nommés ces nouveaux Magistrats.

» Il est difficile de comprendre, » dit M. Rollin, comment le Sénat & le peuple se réunirent » ensemble pour créer dix Magistrats avec une autorité souveraine, en abolissant toutes les » autres magistratures, sans qu'il » y ait eu aucune difficulté, ni » aucune opposition. J'en suis » moins étonné de la part du peuple. Je sçais qu'il demandoit » depuis long-tems un corps de » Loix; qu'il détestoit le nom & » la puissance des Consuls; & » que, par cette raison, il consentoit avec joie à l'érection d'une » nouvelle magistrature. Je sçais » aussi que le Sénat, de son côté, » ne pouvoit souffrir les Tribuns, » & qu'il se flattoit d'en abolir la » puissance, en établissant les Dé-

» cemvirs, qui tous étoient tirés » de son corps. Mais, outre que » cette espérance étoit sans aucun » fondement solide & sans appa- » rence, le Sénat ne voyoit-il » aucun inconvénient, aucun » danger dans ce nouvel établis- » sement? Qu'on nomme dans » cette auguste compagnie dix » commissaires pour travailler » ensemble à ce recueil de Loix, » rien n'est plus sage. Pourquoi » abolir cependant tous les autres » magistrats? Pourquoi donner » à ceux-ci un pouvoir souverain? » A quoi peut-il leur servir pour » dresser un nouveau code de » Loix, qui ne devoient point » être imposées au peuple par » voie de force & d'autorité, » mais qui seront soumises à son » jugement, & qu'il n'acceptera » qu'après un long & sérieux exa- » men? Un pouvoir annuel, sans » bornes & sans limites, est une » grande tentation; & le Sénat » plein de sagesse & de prévoyan- » ce, comme il étoit, auroit dû » en craindre les suites. «

Les Décemvirs, que le peuple nomma pour la première fois, furent Appius Claudius & T. Génutius, qui avoient été désignés Consuls pour l'année suivante; P. Sestius, qui, cette année, exerçoit le consulat; Sp. Postumius, Ser. Sulpicius, A. Manlius, qu'on avoit envoyés en Grece, & qui en avoient rapporté les Loix; T. Romilius, à qui L. Siccius avoit fait le procès, & qui avoit regagné les bonnes graces du peuple, en changeant de sentimens; les trois autres furent C. Julius, L. Véturius, & P. Horatius. Tous les Décemvirs étoient Sénateurs & Consulaires. Les Tribuns, les Édiles, les Questeurs, & le autres Magistrats d'ancienne institution furent abolis.

Les Décemvirs, ayant pris possession du gouvenement, commencerent bientôt à donner une nouvelle forme à la République. Un seul d'entr'eux avoit les douze faisceaux, & les autres marques de l'autorité Consulaire. Il avoit soin d'assembler le Sénat, de faire exécuter les résolutions qu'on y avoit prises, & de remplir les autres fonctions qui naturellement appartenoient au Chef. Les autres Décemvirs, pour ne point donner au peuple de jalousie de leur pouvoir, n'avoient rien qui les distinguât du reste des citoyens, sinon un simple officier, *accensus*, qui marchoit devant chacun d'eux. L'autorité de celui qui présidoit, ne duroit qu'un jour selon Tite-Live, après quoi un autre prenoit sa place; & jusques au bout de l'année ils se succédoient chacun à leur tour dans la présidence.

Ils se trouvoient tous dès le matin à leur tribunal, où ils connoissoient des contrats passés avec la République & entre les particuliers. Ils décidoient les contestations, tant du dedans que du dehors, tant des peuples soumis à l'obéissance de l'Empire, que des alliés & des nations dont on avoit sujet de se défier. La justice se rendoit avec toute l'exactitude & l'équité possibles, & chacun sortoit de ce tribunal avec une égale satisfaction.

Rien ne fut plus agréable que les égards qu'on eut pour le peuple, & la protection que les plus petits trouverent contre l'oppression des Grands ; de sorte qu'on disoit hautement dans Rome, qu'on n'avoit plus besoin des Tribuns ni des autres Magistrats, tant la modération & la sagesse de ce nouveau gouvernement causoit d'admiration. Appius Claudius, entre tous les autres, emporta toute la gloire du Décemvirat au jugement du peuple, & l'on peut dire, en un certain sens, que toute l'autorité de cette magistrature résidoit en lui, par l'ascendant qu'il avoit pris sur l'esprit de ses collegues, & du peuple en même tems.

Une conduite si raisonnable fit goûter, pendant la première année, le gouvernement des Décemvirs. L'union parfaite qui règnoit entr'eux, loin d'être préjudiciable aux particuliers, comme il n'arrive que trop souvent, étoit accompagnée d'une parfaite équité à l'égard de tous les citoyens. Cette joie fut courte, & coûta cher, comme on le verra bientôt.

Les Décemvirs travaillerent avec beaucoup d'application pendant toute l'année à dresser leur code des Loix, qu'ils tirerent partie des anciennes ordonnances des Rois de Rome, & partie de ce qu'ils emprunterent des Loix de Grece, que leur interpréta un certain Hermodore, fort homme de bien, l'un des principaux d'Éphese, lequel, exilé de sa patrie, se trouva alors par hazard à Rome. Pline nous apprend qu'on lui érigea une statue dans la grande place de la ville. Quand leur ouvrage fut achevé, ils firent graver les loix projettées sur dix tables, qu'ils soumirent à la critique de tous les citoyens. Les ayant présentées dans l'assemblée au peuple, qui les attendoit avec impatience, ils dirent qu'ils avoient travaillé, autant qu'ils en étoient capables, à faire des Loix égales pour les grands & pour les petits ; mais que les réflexions & les remarques d'un plus grand nombre de personnes pouvoient beaucoup les perfectionner. Ils exhorterent donc les citoyens à examiner mûrement chaque article en leur particulier, puis à en conférer ensemble, & à leur faire part de ce qu'ils croiroient qu'il faudroit ajoûter ou retrancher ; que de cette sorte, le peuple Romain auroit des Loix, qu'il auroit, non pas tant acceptées d'un consentement universel, que dictées & composées lui-même.

Elles furent, en effet, longtems exposées aux yeux du public. On eut tout le loisir de les examiner, & d'entendre les réflexions des personnes les plus sages ; moyen sûr & unique de donner à des Loix une autorité stable & perpétuelle. Lorsqu'on n'y trouva plus rien à redire, & que tout le monde en parut content, le Sénat assemblé les approuva d'abord par un décret. Ensuite, elles furent portées dans le lieu des comices, où le peuple, distribué par centuries, en présence des Pontifes, des Augures & des autres ministres du culte divin, qui s'étoient

acquittés des cérémonies ordinaires, eut la liberté de porter son suffrage. Ces Loix, ratifiées par le consentement unanime de tout le peuple Romain, furent gravées sur des colonnes d'airain, & posées dans l'endroit le plus apparent de la place publique ; &, dans ce nombre immense de Loix accumulées les unes sur les autres, dit Tite-Live, elles sont encore aujourd'hui la source de tout le droit public & particulier.

Comme le gouvernement des Décemvirs étoit sur le point d'expirer, ils proposerent au Sénat de délibérer à quelle sorte de magistrature il falloit désormais s'en tenir. Après beaucoup de raisons apportées de part & d'autre, on se réunit enfin à l'avis de ceux qui vouloient que l'on créât de nouveaux Décemvirs, & qu'on leur continuât l'administration de la République. On crut qu'il manquoit encore quelques Loix à celles qu'on venoit de faire ; qu'une année avoit été un tems trop court, pour donner à un si grand ouvrage toute sa perfection ; que pour mettre en mouvement l'exécution de ces Loix, & les faire observer inviolablement de tout le monde, on avoit besoin de l'autorité libre & souveraine de la même magistrature qui les avoit dressées. Tel fut le résultat de plusieurs délibérations, qui fut d'autant plus généralement approuvé, que le Sénat se voyoit par-là délivré encore de la puissance des Tribuns qui lui étoit fort à charge, & le peuple délivré des Consuls, dont l'autorité lui étoit devenue presque aussi odieuse que celle des Rois.

Quand le jour des comices pour l'élection des nouveaux Décemvirs fut indiqué, ce fut, dans toute la ville, un mouvement plus vif & plus animé que l'on en eût jamais vu en pareille occasion. Les Sénateurs les plus distingués par leur âge & par leur mérite demanderent cette charge, dans la crainte sans doute que s'ils ne se présentoient point, des gens factieux & turbulens, n'en fussent revêtus, & ne causassent un dommage considérable à la république. Appius Claudius, qui avoit un secret dessein de se faire continuer, voyant ces grands hommes, qui avoient passé par toutes les charges, se commettre en quelque sorte pour celle-ci, en fut véritablement alarmé. Le peuple, charmé de la manière dont il s'étoit conduit dans le Décemvirat, témoignoit ouvertement vouloir l'y continuer préférablement à tout autre. Il fit semblant d'abord d'avoir de la répugnance à se charger une seconde fois d'un emploi laborieux, & capable de lui attirer de la jalousie ; & pour inspirer à ses Collegues le dessein d'y renoncer, il déclaroit publiquement qu'ayant rempli tous les devoirs de bons citoyens par le travail assidu d'une année entière, il étoit juste de leur accorder du repos & des successeurs. Plus il se montroit difficile, plus on le pressoit de se rendre aux désirs & aux vœux de tous les citoyens. Il feignit enfin de céder avec peine & malgré lui aux instances de la

multitude. Après cela, il travailla à faire tomber sur ses amis, le choix du peuple pour les neuf autres places, & à donner l'exclusion à tous ses Collegues du premier Décemvirat; & il en vint à bout.

Les nouveaux Décemvirs prirent possession de leur charge le jour des ides de Mai, selon l'usage alors pratiqué. Là finit la comédie qu'avoit jouée Appius Claudius, l'année précédente. Il leva le masque, & se montra tel qu'il étoit. Les vertus sinceres & solides ne font que croître & se fortifier avec les années; mais, on ne soutient pas long-tems un personnage feint & simulé, & l'on revient bientôt à son naturel.

D'abord, par un traité secret, accompagné des sermens les plus terribles, les Décemvirs convinrent ensemble de se soutenir tous mutuellement, & d'appuier de l'autorité de tout le college Décemviral, toutes les entreprises & toutes les volontés de chacun des Décemvirs; de ne point se démettre de la charge qu'ils avoient reçue; de n'admettre personne qu'eux au gouvernement; de jouir tous des mêmes honneurs & d'un pouvoir égal; de n'avoir recours que très-rarement & dans la dernière nécessité aux arrêts du Sénat & aux ordonnances du peuple, & de décider de toutes choses autant qu'il se pourroit faire, par eux-mêmes.

Le premier jour où ils se montrerent en cérémonie, jetta la terreur & la consternation dans tous les esprits. Ils parurent dans la place publique chacun avec douze licteurs; au lieu que jusques-là il n'y avoit eu qu'un des Décemvirs, & avant eux un des Consuls, qui se fit accompagner de douze licteurs; encore ne faisoient-ils point paroître dans la ville les haches, qui étoient la marque du droit de vie & de mort. Maintenant l'on voyoit marcher devant eux en une longue file ces officiers au nombre de six vingts, avec leurs faisceaux armés de haches, qui annonçoient par avance les violences & les cruelles exécutions auxquelles devoit s'attendre quiconque oseroit, ou dans le Sénat, ou devant le peuple, prononcer un mot qui rappellât le souvenir de la liberté; c'est-à-dire, qu'on s'étoit donné dix Rois, ou plutôt dix tyrans.

Ils en soutinrent merveilleusement le caractère dans toute leur conduite. Ils étoient d'un abord presque inaccessible; à peine daignoient-ils prêter l'oreille aux plaintes qu'on leur portoit; ils répondoient avec une dureté & une hauteur qui déconcertoient ceux qui avoient affaire à eux. On n'en pouvoit tirer aucune justice. Ils concertoient ensemble, en particulier, les jugemens qu'ils rendoient en public. Si quelqu'un, se croyant lésé par un des Décemvirs, recouroit à un autre, il étoit traité de manière à regretter de ne s'en être pas tenu à son premier jugement. Après avoir laissé pendant quelque tems la terreur comme également suspendue entre tous les citoyens, ils firent enfin tomber l'orage sur le peuple;

& il eſt incroyable à quel excès les vexations furent portées. Le bruit commença même à ſe répandre, qu'ils avoient prêté ſerment entr'eux de ſe perpétuer dans leurs charges, & de ne s'en jamais démettre ; ce qui mettoit le peuple au déſeſpoir.

Alors, il tourna les yeux vers le Sénat, ne voyant d'eſpérance de liberté que de la part de ceux par qui il craignoit auparavant d'être réduit en ſervitude ; crainte frivole, qui avoit précipité la république dans le malheureux état où elle ſe trouvoit. Les principaux des Sénateurs haïſſoient & déteſtoient les Décemvirs, mais ils n'aimoient pas les Plébéïens. Ils étoient bien éloignés d'approuver ce qui ſe faiſoit, mais ils ne pouvoient s'empêcher de penſer & de dire que le peuple ne ſouffroit que ce qu'il avoit mérité. Ainſi, ils ne ſe hâtoient pas d'aller au ſecours de gens qui, par un amour aveugle de la liberté, s'étoient eux-mêmes jettés dans l'eſclavage ; & ils n'étoient pas fâchés de voir leurs chaînes s'appeſantir de jour en jour ; afin que le vif ſentiment de leurs maux leur fît déſirer le rétabliſſement des Conſuls, & l'ancienne forme du gouvernement.

Cependant, les Décemvirs portoient l'inſolence aux derniers excès. Ce n'étoit plus par les Plébéïens qu'ils ſe faiſoient accompagner, comme ils l'avoient fait d'abord pour gagner le peuple ; c'étoit la jeune nobleſſe qui s'attachoit à eux, & qui tenoit à honneur de leur faire eſcorte. Il n'eſt pas étonnant que parmi une vile populace ils trouvaſſent des créatures diſpoſées à flatter la tyrannie, & prêtes à ſacrifier le bien public à leurs intérêts particuliers ; mais que dans l'ordre des Patriciens, ſi fiers de leur nobleſſe & de leurs richeſſes, pluſieurs ſe livraſſent aux Décemvirs, pour opprimer avec eux la liberté, c'eſt ce qui ſurprend & ce qui révolte. Ils n'eurent point de honte de devenir les miniſtres de ces tyrans, qui, la tête levée, dominoient avec une fierté inſupportable dans la république ; qui ne tenoient aucun compte, ni du Sénat, ni du peuple, qui dépouilloient les citoyens de leurs biens, & diſpoſoient impunément de leur vie. Car la licence alloit juſques-là. Les uns étoient frappés de verges comme des eſclaves, les autres périſſoient ſous la hache comme des ſcélérats ; & afin que la cruauté ne fût point gratuite, ils ajoûtoient la confiſcation des biens au ſupplice de celui qui les poſſédoit. Le libertinage, & le déſir de s'enrichir, étoient le double appas qui avoit corrompu une partie de la jeune nobleſſe, & qui la tenoit attachée aux tyrans.

Les ides de Mai approchoient, où devoit finir la magiſtrature des Décemvirs. Ils avoient dreſſé deux tables de nouvelles loix ; entre leſquelles il y en avoit une qui défendoit aux Patriciens de s'allier, par les mariages, avec les familles Plébéïennes, à deſſein, ſans doute, d'empêcher que les droits du ſang & de l'affinité ne rétabliſſent la paix & l'union entre les deux ordres. Il ne leur reſtoit plus aucun

prétexte de se continuer dans le Décemvirat. Le jour des ides étoit donc attendu avec une inquiétude & une impatience incroyables.

Il arriva enfin ce jour. Appius Claudius & ses Collegues, au mépris de toutes les règles & de toutes les coûtumes de la patrie, & au préjudice des loix mêmes qu'ils venoient de porter, se continuerent dans la magistrature, de leur propre autorité, sans convoquer l'assemblée, & sans consulter, ni le peuple, ni le Sénat.

Tout sembla alors perdu & désespéré. Nul défenseur de la liberté ne paroissoit. On ne voyoit aucune ressource à tant de maux, ni pour le tems présent, ni dans l'avenir. Rome n'étoit point reconnoissable, & n'étoit plus Rome. Elle étoit devenue le siège de la tyrannie, & le théâtre des plus horribles violences. Il n'y avoit point de mauvais traitemens que les Décemvirs n'exerçassent sur quiconque osoit désapprouver leur conduite, bannissant les uns sous de vains prétextes, faisant mourir les autres sur de fausses accusations qu'ils leur suscitoient par des gens à leurs gages, & dont ils s'établissoient les juges souverains; confisquant les biens des condamnés à leur profit, & à celui des jeunes nobles qui leur servoient de satellites; dépouillant ainsi les plus riches & les meilleures familles; outrageant les femmes & les filles qu'ils trouvoient à leur gré, & n'épargnant non plus que des esclaves, ceux qui s'opposoient à leur brutalité. Ils pousserent si loin leur fureur, qu'ils contraignirent une grande partie de la noblesse d'abandonner Rome, & de s'aller réfugier dans les villes voisines des alliés, de sorte qu'il ne resta plus guère dans la ville que ceux qui étoient d'intelligence avec les tyrans, ou qui ne prenoient aucun intérêt au bien de la république.

Cet état déplorable, où se trouvoit Rome, inspira pour elle un mépris général à tous les peuples voisins, indignés & honteux de voir l'empire dans une ville où il n'y avoit plus de liberté. Ils crurent que c'étoit une occasion favorable de venger leurs défaites passées, & de réparer les dommages qu'ils avoient soufferts. Animés de ces espérances, ils levent de grosses armées, & se préparent à tomber sur Rome. Les Sabins, d'un côté, se répandent sur les confins de l'État, & après, avoir fait un grand butin & versé beaucoup de sang dans la campagne, ils viennent camper devant Erétum, petite ville située sur le Tibre, à six ou sept lieues de Rome. Les Eques, d'une autre part, se jettent dans le païs de Tusculum, en désolent une grande partie, & se postent près d'Algidum.

Ces nouvelles causerent un grand effroi parmi les Décemvirs, qui, dans la crainte d'une double guerre, se voyoient obligés d'assembler le Sénat. Ils n'ignoroient pas quel orage ils auroient à essuyer, quels reproches on leur feroit d'être l'unique cause du ravage des terres, & de tous les

malheurs dont la république étoit menacée. Ils prévoyoient qu'on profiteroit de l'occasion pour tenter de leur ôter leur pouvoir, s'ils ne se roidissoient contre de semblables attaques, & ne faisoient un exemple de quiconque oseroit se mesurer avec eux. Il fallut pourtant se résoudre à convoquer le Sénat. La proclamation qu'en fit le héraut dans la place publique, étonna tout-à-fait la multitude, parce que cette coûtume avoit été interrompue depuis la seconde année du Décemvirat. On disoit que l'on avoit obligation aux ennemis, de ce qu'on voyoit encore dans la ville quelque trace des anciens usages, & quelque reste de liberté. Comme nul Sénateur ne comparoissoit à l'appel du héraut, le peuple crut d'abord que c'étoit une marque qu'on ne reconnoissoit plus d'autorité dans les Décemvirs, & il résolut d'en faire autant de son côté, en ne répondant point à l'appel, quand ils voudroient faire des levées. Les Décemvirs envoyerent leurs officiers chez les Sénateurs, pour les sommer de se rendre à l'assemblée; mais ayant appris qu'ils étoient presque tous à la campagne, ils remirent l'assemblée au lendemain.

Elle fut plus nombreuse qu'on ne s'y étoit attendu ; ce qui affligea extrêmement le peuple, qui regarda cette démarche comme un abandon de la liberté, & comme une trahison de la cause publique. Mais, si les Sénateurs vinrent au Sénat avec trop de soumission, ils y parlerent avec beaucoup de fermeté. Il fut cependant résolu que parce que les ennemis étoient presque aux portes de Rome, il falloit préalablement à tout lever des troupes, & charger les Décemvirs de marcher sans délai contr'eux. Armés de cet arrêt, ils font des levées sans opposition, & partent sur le champ ; les uns contre les Sabins, les autres contre les Eques. Appius Claudius fut laissé à Rome avec Sp. Oppius ; c'étoit là où se devoient donner les plus rudes attaques, & il étoit bien propre à les soutenir.

Les armées Romaines furent battues des deux côtés, par la faute des soldats, qui aimerent mieux essuyer la honte d'être vaincus, que de procurer l'honneur de la victoire à des chefs qu'ils avoient en haine & en détestation. Ce furent moins des batailles, que des fuites concertées. Contre les Eques, sur-tout, la perte fut grande. Les ennemis se rendirent maîtres du camp ; & les Romains, dépouillés de tout, trouverent heureusement à Tusculum un asyle ouvert, & un prompt secours chez des alliés fideles & généreux.

Ces nouvelles portées à Rome, y répandirent une grande alarme, & donnerent quelque trève aux divisions domestiques. Appius Claudius & son collegue prirent toutes les précautions nécessaires pour mettre la ville en sûreté, & envoyerent de nouvelles troupes aux deux armées, avec ordre de porter la guerre dans le pa s des ennemis, pour leur ôter la pensée de venir attaquer Rome.

Deux actions criantes, d'un genre bien différent, mais également criminelles, donnerent lieu à de grands évènemens, & hâterent la perte des Décemvirs. La première fut la mort de L. Siccius, ce fameux Plébéïen, qui s'étoit si fort distingué par son courage, & qui s'étoit trouvé à six vingts combats; il fut tué à l'armée par l'ordre des décemvirs. La seconde, ce fut l'entreprise que fit dans Rome Appius Claudius, d'enlever Virginie. On sçait que son pere fut obligé de la tuer de sa propre main, pour la dérober à l'infamie. Rien n'augmenta davantage la haine contre les Décemvirs, que le pompeux appareil dont les parens de Virginie accompagnerent ses funérailles. Son corps élevé dans la place sur un lit magnifique, en sorte que tout le monde le pouvoit voir, fut porté comme en triomphe par toute la ville. Les filles & les dames Romaines sortirent de chez elles à sa rencontre. Les unes parsemoient le lit de fleurs & de couronnes; les autres y jettoient leurs ceintures & leurs bracelets, & d'autres les ornemens de leurs têtes. On n'oublia rien pour décorer ses obseques.

Cependant, les armées s'étant révoltées, se retirerent sur le mont Aventin, & de-là sur le mont Sacré. Le peuple de la ville se joignit aux troupes, sans qu'aucun de ceux à qui leur âge le permettoit, s'en dispensât. Leurs femmes & leurs enfans les accompagnerent dans une partie de leur marche, en leur demandant tristement à qui donc ils les laissoient dans une ville où ni l'honneur des femmes, ni la liberté commune, n'étoient point en sûreté.

Rome étant ainsi changée tout à coup en une affreuse solitude, & personne ne paroissant dans la place publique à l'exception de quelques vieillards, le Sénat entra dans une véritable inquiétude. » Qu'attendez-vous, peres conscripts, leur disoit-on? Si les » Décemvirs persistent dans leur » opiniâtreté, laisserez-vous tout » périr? Et vous, Décemvirs, » quelle est donc cette autorité, » à laquelle vous tenez si fort? » Quoi! Prétendez-vous commander aux toits & aux mu» railles? N'avez-vous point de » honte de voir que le nombre de » vos licteurs surpasse presque » celui des citoyens qui sont restés » dans la ville? Que ferez-vous, » si les ennemis viennent l'atta» quer? Mais si le peuple, voyant » que sa retraite nous touche peu, » descend ici les armes à la main, » que deviendrez-vous? Votre » dessein est-il de ne mettre fin » à votre autorité que par la ruine » entière de la ville? Ne compre» nez-vous pas qu'il faut néces» sairement, ou renoncer à avoir » un peuple, ou lui accorder à » avoir des Tribuns? Nous nous » passerons plutôt de Magistrats » patriciens, que le peuple de » Magistrats plébéïens. Ils ont ar» raché à nos peres cette charge, » nouvelle alors pour eux, & » qu'ils ne connoissoient point en» core. Croit-on, qu'après en » avoir goûté la douceur pendant

» tant d'années, ils consentiront à » en être privés pour toujours ? » Sur-tout après que, de notre » part, nous n'avons pas sçu user » tellement de l'autorité, qu'ils » n'eussent pas besoin de secours » & de protection. «

Comme les Décemvirs entendoient de pareils discours de tous côtés, vaincus par un consentement unanime, ils déclarent enfin, que puisqu'on le juge nécessaire, ils s'en rapportent absolument à ce que le Sénat ordonnera. Ils le prient seulement de les mettre en sûreté contre l'envie & la haine publique, en leur représentant qu'il est de leur intérêt de ne pas accoûtumer le peuple par le supplice des Décemvirs à répandre le sang des Sénateurs.

Quand cela fut ainsi arrêté, on députa Valère & Horace, avec plein pouvoir de conclure avec le peuple un traité de pacification. On leur recommanda aussi de prendre de justes précautions pour mettre les Décemvirs à l'abri de la colère & de la violence du peuple. Ils furent reçus dans le camp avec une joie universelle, comme les libérateurs du peuple, & on leur rendit de publiques actions de graces pour tous les services qu'ils lui avoient rendus dans cette affaire, & lorsqu'elle commença à éclater, & maintenant qu'elle alloit être terminée. Icilius portoit la parole pour la multitude. Quand on vint à traiter de l'accommodement, & que les députés du Sénat le prierent d'exposer les demandes qu'il avoit à faire, la réponse qu'il rendit, & qui avoit été concertée avant qu'ils arrivassent, fit voir que le peuple ne fondoit ses prétentions que sur l'équité, & non sur les armes qu'il avoit en main. On demandoit le rétablissement de la puissance tribunitienne & de l'appel, qui avoient été les deux remparts de la liberté du peuple avant la création des Décemvirs ; & qu'on ne fît point un crime à qui que ce fût d'avoir porté les soldats ou le peuple à se retirer sur le mont Aventin, pour se remettre en possession de la liberté. Il n'y eut que l'article des Décemvirs qui fût violent. Le peuple demandoit qu'ils lui fussent livrés, & menaçoit de les faire brûler tout vifs. Cependant, toute l'assemblée ayant remis entièrement ses prétentions & ses intérêts entre les mains des députés, ils promirent de revenir bientôt & de leur porter la ratification de leurs demandes.

Quand ils furent retournés au Sénat, & qu'ils eurent rendu compte de l'heureux succès de leur négociation, les autres Décemvirs, voyant, que, contre leur espérance, on ne parloit point de leur supplice, donnerent les mains à tout. Appius Claudius seul, le plus féroce & le plus odieux de tous, jugeant de la haine que le peuple lui portoit, par celle qu'il avoit lui-même contre le peuple : » Je n'ignore pas, dit-» il, ce qui m'est préparé. Je vois » bien qu'on differe à nous atta-» quer, jusqu'à ce qu'on ait ar-» mé nos adversaires. La haine » de mes ennemis ne peut s'é-» teindre que dans mon sang. Je

» consens

» consens aussi à me démettre du » Décemvirat. « On fit aussitôt un décret qui portoit que les Décemvirs abdiqueroient au premier jour leur magistrature ; que le grand pontife Q. Furius crééroit des Tribuns du peuple ; & que personne ne pourroit être recherché pour cause de la retraite des soldats & du peuple sur le mont Aventin. Le Sénat s'étant séparé, les Décemvirs se presentent à l'assemblée du peuple, & abdiquent leur magistrature ; ce qui causa une joie universelle, l'an de Rome 305, & avant J. C. 447.

Appius Claudius, pour éviter l'infamie d'un supplice public, se donna la mort en prison. Sp. Oppius son collegue eut le même sort ; les huit autres Décemvirs chercherent leur salut dans la fuite, ou se bannirent eux-mêmes. Leurs biens furent confisqués ; on les vendit publiquement, & le prix en fut porté dans le trésor public. Marcus Claudius, l'instrument dont Appius Claudius s'étoit servi pour se rendre maître de la personne de Virginie, fut condamné à mort, & auroit été exécuté sans ses amis, qui obtinrent de Virginius qu'il se contentât de son exil. C'est ainsi que fut vengé le sang innocent de l'infortunée Virginie, dont la mort, comme celle de Lucrece, tira pour la seconde fois les Romains de l'esclavage. Alors, chacun se trouva libre, parce que chacun se trouvoit offensé ; tout le monde devint citoyen, parce que tout le monde se trouva pere ; le Sénat & le peuple rentrerent dans tous leurs droits.

Le seul avantage qui revint à la République de l'administration des Décemvirs, fut le corps de Droit Romain, connu sous le nom de *Loix Décemvirales*, & plus encore sous celui de *Loix des douze Tables*. Les Décemvirs travaillerent avec beaucoup de zele pendant la première année de leur magistrature, à cette compilation de Loix, qu'ils tirerent en partie de celles de Grece, en partie des anciennes ordonnances des rois de Rome.

Nous ne doutons point du mérite de plusieurs de ces Loix, dont il ne nous reste cependant que des fragmens ; mais malgré les éloges qu'on en fait, il semble que la vue de quelques-unes suffit pour dévoiler le but principal qui anima les Décemvirs lors de leur rédaction ; & cette remarque n'a pas échappé à l'auteur de l'esprit des Loix.

Le génie de la République, dit-il, ne demandoit pas que les Décemvirs missent dans leurs douze Tables les Loix royales, si séveres, & faites pour un peuple composé de fugitifs, d'esclaves & de brigands ; mais des gens qui aspiroient à la tyrannie, n'avoient garde de suivre l'esprit de la République. La peine capitale qu'ils prononcerent contre les Auteurs des libelles & contre les Poëtes, n'étoit certainement pas de l'esprit d'une République, où le peuple aime à voir les Grands humiliés ; mais des gens qui vouloient renverser la liberté, craignoient des écrits qui pouvoient rappeller la liberté ; & Cicéron, qui ne dé-

s'approuve pas cette Loi, en a bien peu prévu les dangereuses conséquences. Enfin, la Loi qui découvre le mieux le projet qu'avoient les Décemvirs de mettre la division entre les nobles & le peuple, & de rendre par cet artifice leur magistrature perpétuelle, est celle qui défendoit les mariages entre les nobles & le peuple. Heureusement après l'expulsion des Décemvirs cette dernière Loi fut cassée, l'an 308 de Rome, & presque toutes celles qui avoient fixé les peines s'évanouirent. A la vérité on ne les abrogea pas expressément; mais, la Loi Porcia ayant défendu de mettre à mort un citoyen Romain, elles n'eurent plus d'application.

DÉCEMVIRS, *Decemviri*, (*a*) dix Magistrats subalternes, qui étoient du conseil du Préteur, & qui avoient une sorte de prééminence sur les centumvirs. Il y en avoit cinq qui étoient Sénateurs, & cinq Chevaliers. C'étoient les Décemvirs qui, par l'ordre du Préteur, assembloient les centumvirs. C'étoient aussi les Décemvirs qui recueilloient les voix; & cet acte de jurisdiction s'exprimoit par ces mots *hastam cogere*.

DÉCÉTIE, *Decetia*, (*b*) ville des Gaules. César en fait mention, pour y avoir fait assembler le Sénat des Éduens, dans les limites desquels cette ville étoit comprise, quoiqu'elle ne soit point du diocèse d'Autun, mais de celui de Nevers, qui est un démembrement de l'ancien territoire des Éduens. On sçait que c'est Décise, renfermée dans une isle de la Loire. Quoique son nom soit *Decetia* dans un endroit de l'Itinéraire d'Antonin, il se lit *Deccidæ* dans un autre, *Degena* dans la Table Théodosienne.

L'Auteur des dissertations historiques sur divers sujets d'Antiquités, imprimées en 1706, se donne la gloire d'avoir fait la découverte de cette ville de Décétie, & d'avoir rendu au passage de César, où on lisoit dans les éditions précédentes, *ad se etiam evocavit*, un sens naturel, en y mettant *ad se Decetiam vocavit*. Voici ses termes : *La plûpart des Critiques arrachent aux villes les marques de leur antiquité. Je veux découvrir dans ce passage une ville qui a été inconnue jusqu'à cette heure*, &c. mais, il est étonnant qu'il ait voulu se faire honneur de cette correction. Elle est due à Fulvius Ursinus, qui, comme l'on sçait, vivoit près de 150 ans avant lui, & qui ayant trouvé dans un ancien manuscrit, *Decetiam vocavit*, a rétabli ainsi ce passage de César. Presque toutes les éditions qui en ont été faites depuis Fulvius Ursinus, ont adopté sa correction; c'est ce que l'on peut voir dans celle des Elzevirs en 1635, celle des *Variorum*, de Davies, &c. On trouve même dans la plûpart des nomenclatu-

(*a*) Coût. des Rom. par M. Nieup. pag. 125, 126.

(*b*) Cæs. de Bell. Gall. L. VII. p. 303. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. VI. p. 644.

res qui font à la fin de ces éditions, *Decetia urbs ad Ligerim, quæ Ponte continetur, etiam hodie & nomen retinet*, Décise fur Loire. Il eſt facile de faire des découvertes ſemblables à celle de l'Auteur des diſſertations citées.

DÉCHAUSSÉE, (*a*) nom que l'on donnoit à Rome à une ſorte de comédie, parce que les acteurs la jouoient ſans chauſſure.

DÉCIANUS (C.), *C. Decianus*, (*b*) certain perſonnage, dont parle Cicéron dans ſon oraiſon pour C. Rabirius. C'eſt apparemment le même Décianus dont il fait mention dans une autre oraiſon qui eſt l'oraiſon pour L. Flaccus.

DÉCIATES, *Deciates*, (*c*) peuple Gaulois. Polybe joint les Déciates aux Oxybiens. Strabon, qui les y joint auſſi, les nomme Décéates, & les compte au nombre des nations Liguriennes. On lit dans Pline à la ſuite d'Antipolis: *Regio Deciatium, Amnis Varus*; & dans un autre endroit, *Deciates, Oxybii*. Ptolémée place Antipolis chez les *Deciatii*. On ne ſçauroit donc douter de leur poſition en-deçà du Var, aux environs d'Antibe. Pomponius Méla ſemble citer *Deciatum*, comme une ville, en diſant: *Nicæa tangit Alpes, tangit Oppidum Deciatum, tangit Antipolis*. Dans Étienne de Byzance, on trouve pareillement *Decietum* en qualité de ville, quoiqu'il ne paroiſſe pas convenable d'adjuger cette ville, comme il fait, à l'Italie. Au reſte, le lieu qu'elle peut avoir occupé préciſément entre Nice & Antibe, ſelon l'ordre que ſuit Pomponius Méla en la citant, nous eſt inconnu. On peut dire que ces nations, ou plutôt ces communautés particulières, ſe preſſent les unes les autres dans un canton de païs peu étendu. Les Déciates ont les *Neruſi* autour de Vence ſur leurs épaules, ſi l'on peut s'exprimer ainſi; les Oxybiens & les Védiantiens les reſſerrent ſur les flancs.

DÉCIDIUS [L.] SAXA, *L. Decidius Saxa*, (*d*) officier de Céſar. Il fut envoyé un jour pour reconnoître les lieux par où l'armée devoit marcher à l'ennemi; & il rapporta qu'après cinq quarts de lieues de plaine, on rencontroit des lieux âpres & montueux, & que celui qui les occuperoit le premier, empêcheroit les autres de paſſer.

DÉCIDIUS SAXA, *Decidius Saxa*, Δεκίδιος Σάξας, (*e*) l'un des lieutenans des Triumvirs dans la guerre contre Brutus & Caſſius. L'an 42 avant J. C., Décidius Saxa & Norbanus s'avancerent avec leurs troupes juſqu'au-delà de Philippes, & vinrent ſe camper à l'entrée d'une

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. XVII. p. 211.
(*b*) Cicer. Orat. pro C. Rabir. c. 18. pro L. Flacc. c. 54. *& ſeq*.
(*c*) Strab. p. 202. Plin. T. I. p. 147, 149. Ptolem. L. II. c. 10. Pomp. Mel. p. 134, 135. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill.
(*d*) Cæſ. de Bell. Civil. L. I. p. 502.
(*e*) Dio. Caſſ. p. 347. Cicer. Philipp. 113. c. 27. Crév. Hiſt. Rom. Tom. VIII, p. 240, 339.

gorge formée par deux montagnes, qui ne laissoient entr'elles qu'un espace assez étroit, seul passage commode pour venir de la Chersonnèse de Thrace en Macédoine. Ils avoient donc derrière eux Philippes, & à leur droite, du côté de la mer, Néapolis, ville maritime située vis-à-vis de l'isle de Thasos. Ce fut-là qu'ils attendirent leurs généraux.

Décidius Saxa étoit fort attaché à M. Antoine, qui l'en récompensa, en lui donnant le gouvernement de la Syrie. Mais, comme les troupes qu'il lui laissa, avoient servi autrefois sous Cassius, elles l'abandonnerent, attirées par ceux qui se disoient encore les défenseurs de la liberté Romaine. Décidius Saxa, dans ces circonstances, n'eut d'autre ressource que la mort. Il se tua de sa propre main, pour ne pas tomber au pouvoir des ennemis.

Cicéron dit que Décidius Saxa étoit un homme que M. Antoine avoit fait venir des extrêmités du monde, pour en faire un Tribun du peuple, quoiqu'il n'eût jamais été citoyen Romain.

DÉCIMIUS [C.] FLAVUS, *C. Decimius Flavus*, (*a*) tribun militaire, l'an de Rome 543, & 209 ans avant J. C. Un jour, Annibal en étant aux mains avec les Romains, & voyant que le combat demeuroit trop long-tems douteux, fit conduire les éléphans vers le front de la bataille, espérant qu'ils pourroient causer quelque désordre parmi les ennemis. En effet, ils mirent de la confusion parmi les enseignes des premiers rangs; & ayant écrasé ou dispersé tous ceux qui s'y rencontrerent, ils avoient ouvert de ce côté le corps de bataille des Romains. La fuite auroit été plus générale, si C. Décimius Flavus, ayant saisi l'étendard de la première compagnie des piquiers, n'eût ordonné aux soldats de cette compagnie de le suivre; il les mena dans l'endroit où ces bêtes serrées causoient le plus de ravage, & leur commanda de lancer contr'elles leurs javelots. Il n'y en eut pas un qui ne portât, étant jettés de si près contre des animaux d'une grandeur énorme, & pressés les uns contre les autres. Ils ne furent cependant pas tous blessés; mais, ceux qui sentirent la pointe de ces traits enfoncés dans leurs corps, prenant la fuite, & dans cet état n'étant pas moins redoutables aux leurs qu'aux ennemis, entraînerent aussi ceux qui étoient sans blessures. Alors, tous les soldats des autres compagnies, à l'exemple des premiers, coururent après cette troupe fugitive, & accablerent de traits tous les éléphans qu'ils purent joindre. Ces animaux se jetterent donc sur les Carthaginois avec beaucoup de furie, & firent parmi eux plus de carnage qu'ils n'avoient fait parmi les Romains, d'autant qu'ils sont emportés par la crainte avec plus de violence, qu'ils ne sont conduits par la voix ou la main de ceux qui les gouvernent.

(*a*) Tit. Liv. L. XXVII. c. 14.

DÉCIMIUS [C.] FLAVUS, *C. Decimius Flavus*, (*a*) fut nommé Préteur l'an de Rome 568, & avant J. C. 184. En cette qualité, il devoit rendre la justice aux citoyens ; mais, il mourut peu de tems après sa nomination.

DÉCIMIUS [M.], *M. Decimius.* (*b*) L'an 172 avant J. C., les Romains étant fort occupés à la guerre qu'ils alloient avoir avec Persée, & croyant qu'il leur importoit beaucoup de sçavoir ce qui se passoit dans l'Asie & dans les isles Adjacentes, envoyerent de ce côté-là Tit. Claudius Néron, & M. Décimius, avec ordre de passer dans la Crete & à Rhodes, pour renouveller l'alliance que la République avoit faite avec les habitans de ces deux isles, & en même tems pour tâcher de découvrir si Persée n'avoit point sollicité les alliés du peuple Romain.

DÉCIMIUS [C.], *C. Decimius*, (*c*) l'un des trois députés que l'on envoya de Rome en Crete l'an 171 avant l'Ére Chrétienne, pour demander aux Magistrats de cette isle, des archers dont on avoit besoin pour la guerre de Macédoine. Il fut nommé Préteur deux ans après, avec la charge de rendre la justice aux étrangers. L'année suivante, on le députa avec C. Popillius Lénas & C. Hostilius, vers Ptolémée roi d'Égypte, & Antiochus roi de Syrie, pour terminer les contestations qui étoient entre ces deux Princes. Chemin faisant, ils se détournerent pour aller à Rhodes, à la priere des principaux de cette isle. C. Popillius Lénas en traita les habitans avec beaucoup de rigueur ; mais, C. Décimius leur parla avec une grande modération. Reprenant le discours de son collegue, il dit que la plûpart des hostilités qu'il leur avoit reprochées, devoient être attribuées, non au peuple de Rhodes en général, mais à quelques brouillons qui l'avoient animé contre les Romains ; que ces vils adulateurs, achetés & corrompus par l'argent de Persée, avoient fait des décrets remplis des éloges outrés de ce Prince, & décerné des ambassades qui causéroient toujours aux Rhodiens autant de repentir que de confusion, mais que la peine retomberoit sur les coupables, si le peuple étoit toujours dans les mêmes sentimens. Il fut écouté avec beaucoup d'applaudissement, non seulement parce qu'il excusoit la multitude, mais encore parce qu'il se contentoit du supplice de ceux qu'il traitoit de perturbateurs. C'est pourquoi, dans la réponse que les principaux firent aux Romains, on goûta beaucoup moins les raisons de ceux qui tâcherent de justifier les griefs dont s'étoit plaint C. Popillius, que la bonne foi de ceux qui consentirent à la punition des coupables, suivant le sentiment de C. Décimius. Ainsi, on fit sur le champ un décret qui condamnoit à la mort ceux qui se-

(*a*) Tit. Liv. L. XXIX. c. 32, 38, 39.
(*b*) Tit. Liv. L. XLII. c. 19.
(*c*) Tit. Liv. L. XLII. c. 35. L. XLIII. c. 11, 15. L. XLIV. c. 19. L. XLV. c. 10. Crév. Hist. Rom. T. V. p. 34.

roient convaincus d'avoir dit ou fait quelque chose en faveur de Persée. Mais, la plûpart d'entre eux, ou étoient sortis de la ville, dans le tems que les Romains y entroient, ou s'étoient donné volontairement la mort. Les ambassadeurs ne resterent à Rhodes que cinq jours, & en sortirent aussitôt pour se rendre à Alexandrie. Après leur départ, on continua à exercer contre le reste des coupables, le décret qui avoit été fait en leur présence; & ce furent sur-tout la douceur & l'indolence de C. Décimius, qui les engagerent à cette persévérance.

C. Décimius ne paroît pas avoir joué un rôle considérable à Alexandrie. Ce fut C. Popillius Lénas qui s'y distingua d'une façon particulière, comme on peut le voir à son article, en cherchant Popillius.

DÉCIMIUS [L.], *L. Decimius*, (a) fut envoyé en ambassade dans la Grece l'an 171 avant J. C., avec Q. Marcius, A. Atilius & quelques autres. Quand ils furent arrivés à Corcyre, ils partagerent entr'eux les contrées qu'ils devoient visiter. C. Décimius se chargea d'aller trouver Gentius, roi des Illyriens, & supposé qu'il le pût ramener dans l'amitié des Romains, de l'engager même à prendre les armes en leur faveur. Mais, il ne réussit point; & il fut le seul qui revint à Rome sans avoir rendu aucun service à sa patrie, ce qui fit qu'on le soupçonna même de s'être laissé corrompre par l'argent qu'il avoit reçu des rois d'Illyrie.

DÉCIMUS, DÉCIUS, (b) *Decimus, Decius*, noms confondus souvent dans les prénoms des familles Romaines, lorsqu'ils sont abrégés. La faute la plus ordinaire est de lire Décius pour Décimus, & de donner un nom de famille pour prénom à toute la branche de Junius Brutus Scæva.

DÉCIUS, *Decius*, Δέκιος, (c) célebre famille Romaine. Cette famille a eu plusieurs Consuls, & quelques autres grands Hommes, qui se sont particulièrement distingués en se dévouant à perdre la vie pour l'avantage de leur patrie. Cette famille étoit Plébéienne; & Juvénal en parle ainsi:

Plebeiæ Deciorum animæ, Plebeia fuerunt
Nomina; pro totis legionibus hi tamen, & pro
Omnibus auxiliis, atque omni plebe Latina,
Sufficiunt diis infernis, Terræque parenti.

Le nom de Décius se trouve aussi dans quelques autres inscriptions.

DÉCIUS [P.] MUS, (d)

(a) Tit. Liv. L. XLII. c. 37, 45.
(b) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 155.
(c) Juven. Satyr. 8. v. 254. *& seq.*
(d) Cicer. Tuscul. Quæst. L. I. c. 89. L. II. c. 59. Natur. Deor. L. III. c. 15. offic. L. III. c. 16. de Senect. c. 75. Tit. Liv. L. VII. c. 21, 34. *& seq.* L. VIII. c. 36. *& seq.* Roll. Hist. Rom. Tom. II. pag. 185. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 267, 268. T. VII. p. 31.

P. Decius Mus, fut créé Quinquevir l'an de Rome 403, & 349 avant J. C., & Tribun militaire neuf ans après. Ce fut cette année qu'il tira d'un extrême danger le consul A. Cornélius Cossus.

Ce Général, étant parti de Saticule, engagea ses troupes dans un défilé qui le conduisit en un vallon profond, entouré de collines dont les Samnites s'étoient emparés; & il n'apperçut les ennemis au-dessus de sa tête, que quand il ne lui fut plus possible de reculer. Pendant que les Samnites attendoient pour fondre sur les Romains, que toute leur armée fût descendue dans la vallée, P. Décius Mus remarqua au-dessus des Samnites une éminence inaccessible à une armée chargée de bagages, mais où des soldats légèrement armés pouvoient aisément parvenir. Ainsi, s'adressant au Consul interdit & effrayé: » Voyez-vous, lui dit-il, Cornélius, cette butte au-dessous » de laquelle les ennemis sont » campés? Voilà la forteresse » qui nous sauvera. Mais, puisque les ennemis ont été assez » aveugles pour négliger ce poste, saisissons-le promptement; » il n'y a point de tems à perdre. » Je ne vous demande, pour exécuter ce dessein, que les Princes & les Piquiers d'une légion. » Dès qu'avec eux j'aurai gagné » cette hauteur, sortez hardiment » de ce mauvais pas, & sauvez-vous, vous & votre armée. Je » vous assure que les ennemis » exposés à nos coups n'oseront » faire aucun mouvement, à » moins qu'ils ne voulussent se » perdre. Pour nous, ce sera » notre courage, ou le bonheur » du peuple Romain, qui nous » tirera d'affaire. «

Après avoir reçu les complimens & les éloges du Consul, il commença à marcher avec les troupes qu'il avoit demandées, à couvert des broussailles; & il ne fut apperçu des ennemis, que quand il fut arrivé au haut de la colline. Tandis que les Samnites étonnés tournent les yeux d'un côté & d'un autre, & font beaucoup de mouvement sans nul effet, le Consul eut le tems de gagner un poste moins dangereux. Car pendant qu'ils balancent s'ils iroient attaquer P. Décius Mus déjà campé au-dessus de leurs têtes, ou s'ils poursuivront le Consul, en traversant le même vallon où ils l'avoient tenu enfermé quelques heures auparavant, ils perdirent l'occasion d'exécuter ou l'un ou l'autre de ces projets. Mais, outre qu'ils étoient plus irrités contre P. Décius Mus & sa troupe, qui leur avoient arraché des mains une victoire assurée, leur petit nombre & la proximité du lieu les déterminerent à les attaquer plutôt que le Consul & son armée. Ainsi, tantôt ils veulent entourer la colline de gens armés, pour ôter à P. Décius Mus la liberté d'aller rejoindre le Consul, tantôt lui ouvrir un passage, pour l'opprimer quand il seroit descendu dans la plaine. La nuit les surprit dans cette incertitude. P. Décius Mus avoit d'abord espéré qu'il les combattroit à son avantage,

lorsqu'ils viendroient pour le chasser de dessus cette hauteur; mais, ensuite il fut fort surpris, quand il vit qu'ils ne prenoient ni ce parti, ni au moins celui de l'entourer d'un fossé & d'une palissade, si la difficulté du lieu les empêchoit de tenter le combat. Alors ayant appellé les centurions: » Voyez, » leur dit-il, l'ignorance & la lâ» cheté de nos ennemis. Com» ment ont-ils pu vaincre les Si» diciniens & les Campaniens? » Leurs étendards flottent çà & » là, & tantôt ils s'étendent, » tantôt ils se resserrent, & ce» pendant personne ne met la » main à l'œuvre pour tirer les » lignes dont ils devroient déjà » nous avoir enfermés. Ce seroit » bien imiter leur indolence que » de rester ici plus long-tems, » pendant qu'il nous est permis » d'en sortir. Venez donc avec » moi; & pendant que le jour » nous éclaire encore, allons dé» couvrir les chemins qui sont » gardés, & les issues par où » nous pourrons nous échapper. « Il examina le tout, vêtu de l'habit d'un simple soldat, aussi bien que les capitaines qui l'accompagnoient, afin que les Samnites ne s'apperçussent pas que c'étoit le commandant des Romains qui venoit les reconnoître.

Ensuite, après avoir posé les sentinelles, il fit ordonner à tous les autres de le venir trouver tout armés, sans faire aucun bruit, au commencement de la seconde veille de la nuit. Dès qu'ils se furent assemblés suivant ses ordres: » Soldats, leur dit-il, gardez tou» jours ce même silence en m'é» coutant; & quand je vous aurai » fait connoître ma pensée, que » ceux qui l'approuveront, sans » témoigner leur consentement » par aucun cri, se contentent de » passer à ma droite; les autres » resteront à leur place; & je me » conformerai à l'intention du plus » grand nombre. Apprenez main» tenant ce qui m'est venu dans » l'esprit. Ce n'est ni la fuite qui » nous a conduits ici, ni le défaut » de courage qui nous a laissés » dans ce poste où l'ennemi nous » tient environnés. C'est par vo» tre valeur que vous vous en » êtes emparés, c'est par votre » valeur que vous devez vous en » tirer. En le gagnant vous avez » conservé l'armée du peuple Ro» main; en l'abandonnant, vous » vous conserverez vous-mêmes. » Un si petit nombre de braves, » après avoir sauvé tant de lé» gions par leur intrépidité, n'ont » pas besoin du secours d'autrui » pour se sauver eux-mêmes. » Nous avons à faire à des enne» mis qui, par leur négligence, » perdirent hier l'occasion qu'ils » avoient de détruire toute notre » armée, qui ont été assez aveu» gles pour ne voir cette hau» teur qui les commandoit, que » quand nous en avons été les » maîtres; enfin, qui, étant en » si grand nombre, n'ont songé » ni à empêcher une poignée de » gens d'y monter, ni à nous y » assiéger, en nous enfermant » par de bons retranchemens, » comme ils en ont eu le tems. » Après les avoir ainsi trompés

» en plein jour, & dans le tems » qu'ils étoient bien éveillés, vous » pouvez les tromper encore plus » aisément de nuit & pendant leur » sommeil. Que dis-je, vous le » pouvez? Vous ne sçauriez vous » en dispenser. C'est moins un » conseil que je vous donne, » qu'une nécessité que je vous dé- » clare dans la situation où nous » sommes; la question n'est pas » de sçavoir si nous resterons ici, » ou si nous en sortirons. La for- » tune n'a laissé en notre pouvoir » que notre courage & nos armes; » & il nous faut ici mourir de » faim & de soif, si nous crai- » gnons celles des Samnites, plus » qu'il ne convient à des gens de » cœur & à des Romains. Nous » ne pouvons donc nous sauver » qu'en nous ouvrant un passage » au milieu des ennemis; & c'est » ce qu'il faut exécuter ou de jour » ou de nuit. Quel tems choisi- » rons-nous? C'est encore sur » quoi il y a moins à délibérer; » car, si nous attendons le jour, » qui nous assurera que les Sam- » nites ne nous enfermeront pas » de lignes & de fossés? Au lieu » qu'à présent ils ne nous envi- » ronnent que de leurs corps » épars de tous côtés. Si c'est la » nuit que nous devons nous » échapper, comme on n'en peut » douter, l'heure où je vous par- » le est celle qui nous convient le » mieux. Vous vous êtes assem- » blés au signal de la seconde veil- » le; c'est le tems où tous les mor- » tels sont ensevelis dans le plus » profond sommeil. Pendant qu'ils » dorment, ou vous passerez en » silence, sans qu'ils vous apper- » çoivent, ou par les cris que » vous jetterez, vous répandrez » la terreur parmi eux. Je vous » servirai de chef & de guide, » comme j'ai déjà fait, en suivant » la même fortune qui nous a » conduit ici. Passez à ma droite, » tous tant que vous êtes qui » trouvez ce conseil salutaire. «

Tous se rangerent de ce côté-là, & suivirent P. Décius Mus par les intervalles que les Samnites avoient laissés entre les corps-de-garde. Ils avoient déjà traversé la moitié du camp, lorsqu'un soldat, en sautant par-dessus les corps des sentinelles, qui eux-mêmes étoient endormis, heurta contre le bouclier d'un d'entr'eux, & fit un grand bruit qui le réveilla. Celui-ci poussa son voisin, & tous deux appellerent tous les autres, ne sçachant si c'étoient leurs camarades ou les ennemis qui avoient causé cette alarme; si c'étoit P. Décius Mus qui se sauvoit avec les siens, où le Consul qui se fût rendu maître de leur camp. Mais, P. Décius Mus ordonna aux siens, voyant qu'ils étoient découverts, de pousser de grands cris; & par-là il effraya tellement les Samnites, à peine réveillés, qu'ils n'oserent ni prendre leur armes assez promptement, ni s'opposer au passage des Romains, ni au moins les poursuivre dans leur retraite. Tandis qu'ils s'agitent & se tremoussent en vain, P. Décius Mus & ses soldats ayant égorgé les sentinelles qui se trouverent sur leur route, arriverent sains & saufs à quelque distance du camp

du Conſul, long-tems avant qu'il fût jour. Comme ils n'avoient plus rien à craindre de la part des Samnites : » Soldats, dit alors, » P. Décius Mus, vous avez fait » une action qui rendra votre » nom immortel. Mais, un retour » ſi glorieux ne doit pas être caché » dans les ténebres de la nuit ; » vous méritez bien que le ſoleil » vous éclaire quand vous ren- » trerez dans le camp. Ainſi, at- » tendons ici le jour en repos. « Ils approuverent tous ſon conſeil ; & dès que l'aurore parut, P. Décius Mus fit avertir le Conſul de ſon arrivée. La nouvelle s'en répandit bientôt dans toute l'armée, & ſur le champ les ſoldats courent avec autant de joie que d'empreſſement, au-devant de leurs camarades, qui s'étoient expoſés pour les ſauver à un danger qui paroiſſoit inévitable. Ils les félicitent de leur heureux retour, les comblent de louanges les appellant leurs libérateurs ; ſûr-tout ils élèvent P. Décius Mus juſqu'au ciel, & rendent mille actions de graces aux Dieux qui ont favoriſé un deſſein ſi généreux. Tant d'honneurs tinrent lieu à P. Décius Mus d'un véritable triomphe. Il traverſa tout le camp entouré des ſoldats qui l'avoient accompagné, attirant ſur lui les regards de toute l'armée, qui ne lui témoignoit pas moins d'eſtime & de reſpect qu'au Conſul même.

Lorſqu'il fut arrivé à la tente d'A. Cornélius Coſſus, ce Général fit aſſembler les troupes par le ſon de la trompette, & il commençoit à donner à P. Décius Mus les louanges qu'il avoit méritées, lorſque ce Tribun l'interrompit, & le priant de différer l'aſſemblée à un autre tems, lui fit entendre qu'il falloit ſurſeoir à toute autre affaire, & profiter de l'occaſion qui ſe préſentoit d'attaquer les ennemis avec avantage, pendant qu'ils n'étoient pas encore bien remis de la terreur de la nuit précédente, & qu'ils étoient diſperſés par pelotons autour de la colline ; qu'il croyoit même que quelques-uns envoyés pour le pourſuivre, erroient dans le défilé. Suivant cet avis, le Conſul fit prendre les armes aux légions, les fit ſortir du camp ; & connoiſſant alors le défilé mieux qu'auparavant, au moyen de l'examen qu'il en avoit fait faire par ſes eſpions, il les conduiſit aux ennemis par la route la plus large. Les Samnites, qui ne s'attendoient à rien moins qu'à ſe voir attaquer ſi bruſquement par les Romains, étoient épars de différens côtés, la plûpart ſans armes. Ainſi, n'ayant eu le tems, ni de ſe raſſembler, ni de ſe mettre en défenſe, ni de rentrer en bon ordre dans leurs retranchemens, ils s'y jetterent avec beaucoup de déſordre & de confuſion. Les Romains les y ſuivirent, & le trouvant ſans défenſe, n'eurent pas de peine à s'en rendre maîtres. Ceux qui avoient été poſtés autour de la colline, s'enfuirent aux premiers cris qu'ils entendirent, ſans avoir ſeulement vû l'ennemi. Ceux que la crainte avoit obligés de ſe précipiter dans le camp au nombre de trente mille, furent tués depuis le pre-

mier jusqu'au dernier. Leur camp fut pillé par les vainqueurs.

Après une expédition si glorieuse, le Consul rassembla l'armée, recommença l'éloge de P. Décius Mus, que cet officier avoit interrompu lui-même, avoua qu'on ne pouvoit assez récompenser le service qu'il avoit rendu à la république, & auquel il venoit de mettre le comble dans la dernière action; & entr'autres dons militaires, il lui fit présent d'une couronne d'or & de cent bœufs, sans en compter un d'une beauté singulière, & qui se faisoit remarquer par son embonpoint & par l'éclat de sa blancheur, & de ses cornes dorées. Il accorda aux soldats qui avoient suivi P. Décius Mus sur la colline, une double portion de pain pour toujours, & pour le présent un bœuf & deux habits à chacun d'eux. Les légions, après avoir applaudi à cette libéralité du Consul, y ajoûterent une couronne obsidionale de gazon, qu'elles mirent sur la tête de P. Décius Mus; & ceux qu'il avoit menés à cette expédition, lui en donnerent une autre de même espèce & de même distinction. P. Décius Mus ne se réserva que l'honneur de ces récompenses, immola au dieu Mars le bœuf aux cornes dorées, & abandonna les cent autres à ses soldats, à qui les légions donnerent aussi par reconnoissance une partie de la farine & du vin qu'on leur distribuoit pour leur subsistance. Le tout fut exécuté avec la satisfaction & les applaudissemens de tous les soldats.

P. Décius Mus fut nommé consul avec T. Manlius Torquatus, l'an 337 avant J. C. La guerre ayant été déclarée aux Latins, nos deux Consuls se mirent en marche à la tête de leurs armées, & vinrent camper auprès de Capoue, où les troupes des ennemis s'étoient déjà assemblées. Là, dit-on, ils eurent l'un & l'autre la même vision pendant la nuit. Il leur sembla voir la figure & entendre la voix d'un homme, dont la taille étoit au-dessus de l'humaine, & qui les assuroit que des deux partis, l'un perdroit son chef, & l'autre ses légions; que c'étoient-là les victimes que les dieux Manes & la Terre se destinoient; que la victoire se déclareroit en faveur de l'armée dont le Général leur auroit dévoué les légions ennemies & sa personne. Les Consuls, après s'être communiqué ces apparitions nocturnes, crurent que pour détourner la colère du ciel, il étoit à propos qu'on immolât des victimes; & que si leurs entrailles leur faisoient voir les mêmes objets qu'ils avoient vus en songe, l'un des deux se sacrifiât pour sa patrie. Les réponses des Haruspices s'étant trouvées conformes aux sentimens de religion qui étoient déjà fortement gravés dans leurs ames, ils assemblerent les lieutenans & les tribuns; & leur ayant exposé la volonté des dieux, ils convinrent que pour empêcher la consternation que pourroit causer dans l'armée la mort volontaire de l'un des Généraux, celui dont les troupes commenceroient à plier ou à lâcher pied, prendroit, sans balancer, le parti de se dévouer

pour le salut du peuple Romain.

Avant que de ranger leurs troupes en bataille, les deux Consuls offrirent un sacrifice. L'Haruspice fit remarquer à P. Décius Mus que la tête du foie manquoit dans la partie qui le regardoit; il ajoûta qu'à ce défaut près, la victime étoit agréable aux dieux; mais que les entrailles de celle qu'avoit immolée Tit. Manlius Torquatus n'avoient rien que de favorable. *Je suis content*, répondit P. Décius Mus, *puisque les dieux sont propices à mon collegue*. Et aussitôt ayant rangé leurs troupes en bataille, ils marcherent contre les ennemis. T. Manlius Torquatus commandoit la droite, & P. Décius Mus la gauche. D'abord on combattit de part & d'autre avec une ardeur & des forces égales. Mais ensuite les hastats Romains ne pouvant résister à ceux des Latins qui les pressoient vivement, se retirerent par les intervalles qu'avoient laissés entr'eux les manipules des Princes. Comme ce mouvement causoit quelque désordre dans la bataille des Romains, P. Décius Mus appellant à haute voix Valérius: *Nous avons besoin*, lui dit-il, *du secours du ciel. Çà donc, Pontife du peuple Romain, enseignez-moi de quelle formule je dois me servir en me dévouant pour les légions.* Alors, le Pontife lui ordonna de prendre la robe prétexte, de se couvrir la tête, de lever sa main par-dessus cette robe jusqu'à son menton, & de prononcer ces mots: *Janus, Jupiter, Mars, Quirinus, Bellone, Lares, dieux des anciens Sabins, dieux de la Patrie, dieux qui disposez de notre sort & de celui des ennemis, dieux des Enfers, je vous prie & vous conjure d'accorder, comme je me promets que vous le faites, au peuple Romain la victoire, & de détourner contre ses ennemis la crainte, la terreur & la mort, en vertu des paroles que je vais prononcer: Je dévoue aux dieux Manes & à la Terre, ma personne, avec les légions & les troupes auxiliaires des ennemis, pour le salut de la République des Romains, de leurs armées, de leurs légions, & de tous ceux qui leur donnent du secours.* Après cette priere, il ordonna à ses licteurs d'aller promptement trouver T. Manlius Torquatus, & de lui dire que son collegue venoit de se dévouer pour le salut de l'armée. Pour lui, revêtu, comme il étoit, des ornemens qui convenoient à une si triste cérémonie, il saute tout armé sur son cheval, & le pousse au milieu des ennemis. Il parut aux deux armées d'une figure & d'une majesté qui ne tenoient rien de l'homme; & comme s'il fût descendu du ciel pour faire passer la terreur & la consternation de l'armée Romaine dans celle des Latins, il jetta d'abord dans leurs premiers rangs un désordre qui se communiqua en un moment à tout le reste de leur bataille. Ce qui prouva évidemment sa mission, dit Tite-Live, c'est que par-tout où il passa à cheval, les bataillons des Latins se renversoient les uns sur les autres, comme s'ils eussent été frappés de la foudre; & dès

qu'il fut lui-même tombé, percé de coups, leurs cohortes s'abandonnant à la frayeur qui les emportoit, prirent ouvertement la fuite.

La nuit qui survint, empêcha qu'on ne trouvât ce jour-là le corps de P. Décius Mus. Le lendemain, il fut rencontré percé de traits parmi un grand monceau de cadavres ennemis. Son collegue lui fit rendre les derniers honneurs, avec toute la pompe que méritoit une mort si mémorable & si glorieuse.

Le courage de se dévouer à la mort pour le salut de la Patrie, devint, ce semble, une vertu domestique & héréditaire à la famille des Décius. Le pere en donné ici l'exemple dans la guerre contre les Latins. Son fils, dans celle contre les Étrusques, se piqua de marcher sur ses traces, & se dévoua comme lui. Son petit-fils, au rapport de Cicéron, dans un combat contre Pyrrhus, renouvella en sa personne cette gloire attachée à sa famille. Il est vrai que ce troisième dévouement est une chose incertaine, comme nous l'observerons ci-après.

Les Romains superstitieux à l'excès, attribuoient l'heureux succès dont ces dévouemens étoient toujours suivis, à une protection des dieux visiblement miraculeuse. Cotta, dans Cicéron, moins crédule, n'y trouvoit rien que de naturel. C'étoit, dit-il, un stratagême de la part de ces grands Hommes, qui aimoient assez leur Patrie pour lui faire le sacrifice de leur vie. Ils étoient persuadés que des soldats, voyant leur Général se jetter tête baissée au milieu des ennemis, & dans le plus fort de la mêlée, ne manqueroient pas de l'y suivre, & que bravant à son exemple la mort, ils porteroient par-tout la terreur & l'épouvante. Voilà tout le miracle.

DÉCIUS [P.] MUS, *P. Decius Mus*, (a) fils du précédent, fut créé Consul pour la première fois avec M. Valérius l'an de Rome 442, & 310 avant J. C. Une maladie dangereuse l'empêcha de sortir de la ville; mais, par le conseil du Sénat, il nomma un dictateur qui fut C. Junius Bubulcus, que l'on envoya contre les Étrusques. Deux ans après, il servit contre les Samnites en qualité d'officier subalterne; mais, il n'en montra pas moins de courage, & contribua beaucoup à la défaite des ennemis.

L'année suivante, il fut de nouveau créé Consul, & eut pour collegue Q. Fabius Maximus. Le sort lui donna l'Étrurie pour département. Il força les Tarquiniens de fournir des vivres à son armée, & de lui demander une treve de quarante ans. Il prit de force quelques forts sur les Volsiniens, en rasa quelques autres, de peur qu'ils ne servissent de retraite aux ennemis; & en faisant éprouver par-tout à la ronde, la

(a) Tit. Liv. L. IX. c. 28, 29, 40. *& seq.* L. X. c. 7. *& seq.* Cicer. Tuscul. Quæst. L. I. c. 89. L. II. c. 59. Natur. Deor. L. III. c. 15. Offic. L. III. c. 16. de Senect. c. 75. Roll. Hist. Rom. T. II. pag. 283, 299. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. p. 267, 268, 272, 273.

force de ses armes, il jetta tant de terreur dans les esprits, que tous les peuples de l'Étrurie prirent le parti de demander au Consul l'alliance & l'amitié des Romains. Il ne voulut point faire avec eux le traité qu'ils désiroient; mais, il leur accorda une treve d'un an, à condition qu'ils paieroient à ses troupes la solde de cette année, & fourniroient deux tuniques à chacun de ses soldats. Il commençoit à compter sur la tranquillité de l'Étrurie, lorsque les Ombres, qui n'avoient souffert des malheurs de la guerre que ce que leur en avoit fait sentir le passage de l'armée Romaine, se soulevèrent lorsqu'il s'y attendoit le moins. Ils mirent sur pied toute leur jeunesse, & ayant engagé la plus grande partie des Étrusques dans leur révolte, ils composerent du tout une si grande armée, que laissant P. Décius Mus derrière eux dans l'Étrurie, vantant leurs forces, & méprisant celles des Romains, ils déclarerent hautement qu'ils alloient attaquer les murailles de Rome même. P. Décius Mus informé de leur intention, sortit de l'Étrurie, & marcha vers Rome à grandes journées. Il n'eut pourtant pas la gloire de repousser l'ennemi. Elle étoit réservée à son collegue Q. Fabius Maximus; il étoit actuellement dans le Samnium; & en étant revenu en toute diligence, il surprend les Ombres, & les défait entièrement.

L'an 304 avant J. C., P. Décius Mus fut nommé maître de la cavalerie sous le dictateur P. Cornélius, & l'année suivante, censeur avec Q. Fabius Maximus. Trois ans après, on proposa une loi qui communiquoit le sacerdoce au peuple. P. Décius Mus appuya cette loi, en faveur de laquelle il parla avec chaleur. Représentant l'image & l'attitude de son pere, lorsque revêtu de l'habillement le plus Auguste, ayant les pieds sur un javelot, il se dévouoit pour le peuple & pour les légions, il demandoit: » Si l'on croyoit que » son pere eût paru pour lors aux » dieux immortels moins pur & » moins agréable à leurs yeux, » que ne l'auroit été T. Manlius » Torquatus son collegue? Et si » l'on n'auroit pas pu choisir pour » prêtre celui qui venoit de s'offrir » lui-même en sacrifice aux dieux, » au nom & pour le salut de la » République? Avoit-on lieu de » se repentir des vœux que tant » de consuls, tant de dictateurs » Plébéïens, en partant pour l'armée, ou dans le combat même, avoient fait pour la République, & que les dieux » avoient exaucés? Depuis qu'on » avoit confié les armes Romaines aux Plébéïens, & qu'elles » avoient combattu sous leurs » auspices, comptoit-on moins » de triomphes parmi eux que » parmi la noblesse? Pourquoi » donc, partageant avec les Patriciens la préture, le consulat, » la dictature, la censure, les » triomphes, ne partageroient-ils » pas avec eux les dignités d'augure & de pontife? Qu'où le » mérite étoit égal, les honneurs » devoient l'être aussi. En un mot, » ajoûta-t-il, il me semble [je

» prie les dieux de prendre en » bonne part ce que je vais dire] » qu'après toutes les marques de » distinction dont nous a décorés » le peuple Romain, nous som» mes en état de ne pas moins » honorer le sacerdoce, que nous» mêmes en serons honorés ; & si » nous le désirons avec tant d'ar» deur, c'est moins par ambition » & en vue de nous relever, que » par un motif de religion & pour » l'honneur des dieux mêmes. « Il n'est pas étonnant d'entendre parler ainsi ce Romain. Tout ce que les Payens entendoient dire de leurs dieux, ne devoit pas leur inspirer un grand respect pour de telles divinités.

Le peuple demandoit qu'on appellât les tribus aux suffrages, & la décision n'en étoit pas douteuse. Cependant, elle fut différée par l'opposition de quelques tribuns. Le lendemain, les opposans se réunirent à leurs collegues, & la loi fut acceptée d'un commun consentement. On créa quatre Pontifes, à la tête desquels étoit P. Décius Mus, qui avoit si bien plaidé pour la loi.

Trois ans après, il fut créé Consul pour la troisième fois, & on lui donna pour collegue Q. Fabius Maximus. Ils marcherent l'un & l'autre contre les Samnites. Pendant que Q. Fabius Maximus leur faisoit la guerre avec avantage, P. Décius Mus combattoit contre les Apuliens leurs alliés. Après leur avoir tué deux mille hommes, méprisant ceux qui lui étoient échappés, il conduisit les légions dans le Samnium, où les deux armées consulaires, prenant leur route chacune de leur côté, désolerent, pendant cinq mois entiers, tout le païs, & n'en firent qu'une vaste solitude. On compta dans le Samnium jusqu'à quarante-cinq campemens du consul P. Décius Mus, & quatre-vingt-six de son collegue. On n'en jugeoit pas seulement par les lignes qu'ils avoient tirées, ou les fossés qu'ils avoient creusés, dont on trouvoit encore les vestiges, mais par le ravage des terres & l'incendie des maisons d'alentour, monumens plus remarquables, comme plus dignes de compassion. Cependant, Q. Fabius Maximus fut rappellé à Rome pour tenir les assemblées où l'on devoit nommer de nouveaux magistrats ; & P. Décius Mus resta dans le Samnium, qu'il ne cessa point de ravager l'année suivante en qualité de Proconsul, jusqu'à ce qu'enfin il obligea l'armée des Samnites, qu'il n'avoit jamais pu attirer au combat, d'abandonner son propre païs. Alors ayant assemblé ses légions : » Pour» quoi perdons-nous ainsi le tems, » leur dit-il, à courir d'un village » à l'autre, au lieu d'attaquer les » villes des ennemis, restées sans » défense par la désertion de leurs » troupes, qui se sont elles-mê» mes exilées de leur patrie ? « Tout le monde étant de son avis, il attaqua successivement trois villes importantes, qu'il prit & livra au pillage.

L'an 295 avant J. C., P. Décius Mus, parvint au consulat pour la quatrième fois, & eut encore pour collegue Q. Fabius

Maximus. C'étoient, dit Tite-Live, deux personnages célebres, autant par l'union qu'ils avoient toujours conservée entr'eux, que par leurs exploits guerriers, qui étoient en grand nombre & des plus glorieux. Et si leur concorde souffrit quelque altération au commencement de cette année, ce fut par une dispute des deux ordres, plutôt que des deux Consuls. Les Patriciens vouloient qu'on chargeât Q. Fabius Maximus de la guerre d'Étrurie, par préférence à P. Décius Mus ; les Plébéïens conseilloient au dernier de la tirer au sort avec son collegue. L'affaire fut d'abord agitée dans le Sénat ; mais, comme Q. Fabius Maximus y avoit plus de crédit que son adversaire, elle fut portée de-là devant le peuple. Les deux Consuls, plus exercés à bien faire qu'à bien dire, y plaiderent leur cause en guerriers, c'est-à-dire, en peu de mots. L'arrêt du peuple fut conforme à celui du Sénat. Q. Fabius Maximus partit donc pour l'Étrurie; mais, il en revint bientôt après pour consulter le Sénat. Il lui demanda en même tems qu'il lui donnât un compagnon ; & il témoigna qu'il désiroit que ce fût son collegue même. P. Décius Mus ne s'y étant point refusé, ils partirent ensemble pour aller chercher l'ennemi.

Les deux armées se trouverent bientôt en présence, & on en vint aux mains. P. Décius Mus commandoit l'aîle gauche de l'armée Romaine ; & comme son caractère aussi-bien que son âge, le rendoit fier & impatient, il déploya dès le premier assaut tout le courage & toute la vigueur de ses légions ; & voyant qu'à son gré l'infanterie ne combattoit point avec assez d'ardeur, il fit avancer sa cavalerie ; & se mettant lui-même à la tête de cette brave jeunesse, il conjure les plus distingués de fondre avec lui sur les ennemis, leur représentant qu'ils pouvoient procurer à l'aîle gauche la gloire d'avoir vaincu avant l'aîle droite, & à eux-mêmes celle d'avoir donné l'exemple aux légions. Deux fois ils firent plier la cavalerie des Gaulois. A la seconde charge, l'ayant poussée plus loin qu'à la première, ils combattoient déjà au milieu de ses escadrons, lorsqu'un nouveau genre de combat rallentit leur ardeur. Ces barbares parurent tout d'un coup sur des chariots où ils étoient tous armés ; & poussant leurs chevaux & leurs roues avec une rapidité extraordinaire, ils effrayerent les chevaux des Romains, qui n'étoient point accoûtumés à ce fracas. Ainsi, ces cavaliers, déjà victorieux, furent emportés par une terreur panique ; & leur fuite précipitée, en renversant hommes & chevaux, jetta aussi le désordre parmi les légions. Plusieurs même de ceux qui étoient aux premiers rangs, furent écrasés par la course impétueuse des chevaux & des chars ; & la cavalerie Gauloise s'étant avancée, dès qu'elle vit les Romains en désordre, ne leur donnoit pas le tems de se reconnoître ni de respirer. P. Dé-Mus avoit beau crier aux soldats: *Où courez-vous ? Espérez-vous*

vous sauver par la fuite? Il fit des efforts inutiles pour arrêter les fuyards, & rassembler ceux qui s'écartoient. Il ne fut pas possible, ni de retenir les uns, ni de faire revenir les autres. Alors invoquant son pere à haute voix : *Qui peut m'arrêter*, dit-il, *il est tems que je remplisse la destinée de ma famille; c'est à nous qu'il appartient de sauver la République aux dépens de nos vies. Je m'en vais de ce pas m'immoler à la Terre & aux dieux des enfers, & les légions des ennemis avec moi.* Après avoir ainsi parlé, il commanda au pontife M. Livius, à qui il avoit défendu, en allant au combat, de s'éloigner de sa personne, de lui dire les paroles qu'il devoit prononcer en se dévouant, lui & les légions des ennemis, pour le salut du peuple Romain. Alors, en suivant les leçons de ce Pontife, il se dévoua dans les mêmes termes, & avec les mêmes habillemens dont son pere avoit usé dans la guerre des Latins. Après avoir prononcé la priere solemnelle, il ajoûta qu'il faisoit marcher devant lui la fuite & la terreur, le meurtre & le carnage, & toute la colère des dieux du Ciel & des Enfers; qu'il alloit livrer aux furies infernales, les enseignes & les armes des ennemis; & en périssant le premier, marquer la place où périroient après lui les Gaulois & les Samnites. Ayant prononcé ces exécrations contre sa vie & celle des ennemis, il poussa son cheval au milieu des bataillons les plus serrés des Gaulois; & se présentant lui-même à la pointe de leurs dards, il trouva la mort qu'il y venoit chercher.

Dès ce moment, on eût dit que les dieux avoient pris sur eux l'évènement de cette journée. Les Romains, au lieu d'être découragés, comme il arrive, par la mort de leur Général, cesserent en ce moment même de fuir, & recommencerent à combattre avec plus de valeur que jamais. Les ennemis, au contraire, ne tarderent pas à plier, & céderent enfin la victoire aux Romains.

Il ne paroîtra point étonnant à quiconque réfléchit tant soit peu, que l'imagination échauffée par le spectacle d'un Consul qui se dévoue lui-même à la mort, par la vue des cérémonies lugubres & affreuses employées dans le dévouement, par les terribles exécrations qu'un Prêtre revêtu des habits pontificaux prononce à haute voix contre les ennemis, en présence de l'armée, enfin par le respect naturel à tous les hommes pour la religion & la divinité, fasse une impression extraordinaire sur l'esprit des soldats, & les change tout d'un coup en d'autres hommes.

Après le combat, Q. Fabius Maximus fit chercher le corps de son collegue, qui ne fut trouvé que le lendemain, sous un tas de Gaulois qui avoient été tués autour de lui. Il fut rapporté dans le camp, où il fut honoré par les regrets & les larmes de tous les soldats. Ensuite, Q. Fabius Maximus remettant à un autre tems les affaires les plus pressantes, célébra ses funérailles avec toute la

magnificence possible, & lui donna lui-même tous les éloges qui étoient dûs à son courage & à son zele.

DÉCIUS [P.] MUS, *P. Decius Mus*, (a) fils du précédent, parvint au consulat l'an de Rome 473, & avant J. C. 279, & eut pour collegue P. Sulpicius Saverrio.

Pyrrhus, roi d'Épire, dès le commencement du printems de cette année, s'étoit mis en campagne, & étoit venu en Apulie, où il avoit déjà pris quelques villes. Les nouveaux Consuls y arriverent bientôt après avec deux armées consulaires, & s'arrêterent à Asculum près de l'ennemi. Tout annonçoit une prochaine bataille, & l'on s'y préparoit de part & d'autre. Les armées n'étoient séparées que par une rivière. Le bruit s'étoit répandu que le consul P. Décius Mus devoit, à l'exemple de son pere & de son grand-pere, se dévouer pour sa patrie; ce qui avoit effrayé l'armée de Pyrrhus. Il rassura ses soldats, & leur dit que ce n'étoit point en se dévouant, mais en combattant courageusement, qu'on remportoit la victoire. Et pour leur ôter tout sujet de crainte, après les avoir instruits de la manière dont le Consul seroit revêtu, supposé qu'il se dévouât, il les avertit de ne point lancer contre lui de traits, mais de le prendre vivant. Zonaras ajoûte que Pyrrhus fit dire à P. Décius Mus, qu'il ne s'avisât pas de se dévouer; qu'il pourroit s'en trouver mal.

Les Consuls, pour être en état de donner la bataille, firent demander à Pyrrhus s'il vouloit passer la rivière, ou les attendre de son côté. Il choisit le dernier parti. Les deux armées étoient égales & pour le nombre & pour le courage; elles étoient composées chacune de quarante mille hommes. Le combat se donna, & fut très-opiniâtre. Les Romains soutinrent avec beaucoup de courage la phalange de Pyrrhus, qui étoit la partie de son armée la plus terrible. Les éléphans, qui n'étoient plus nouveaux pour eux, les incommoderent moins. De part & d'autre, l'ardeur & la fermeté furent grandes. Les deux armées combattirent long-tems sans avantage décidé, & elles ne se séparerent qu'après que la nuit fut venue, que Pyrrhus eut été blessé au bras d'une javeline, & que son bagage eut été pillé par les Apuliens. On ne peut rien dire de certain sur le succès, tant les Auteurs varient sur ce sujet. Le sentiment le plus vraisemblable est que la perte fut grande de part & d'autre, & à peu près égale. On ne sçait point si P. Décius Mus se dévoua, ou non. Cicéron, en plus d'un endroit, affirme le fait. La perte des livres de Tite-Live, où les matières dont nous parlons, étoient traitées au long, cause ici une grande obscurité.

DÉCIUS [M.], *M. Decius*, (b)

(a) Cicer. Tuscul. Quæst. L. I. c. 89. Roll. Hist. Rom. T. II. p. 418, 419.

(b) Tit. Liv. L. IX. c. 30.

Tribun du peuple l'an de Rome 443, & avant J. C. 309. Il fit recevoir une loi qui donnoit au peuple le choix des Duumvirs qui seroient chargés de l'équipage de la flotte & du radoubement des vaisseaux.

DÉCIUS JUBELLIUS, *Decius Jubellius*, (*a*) Tribun légionnaire. L'an 281 avant J. C. il eut ordre de conduire à Rhege quatre mille hommes, tirés des colonies que les Romains avoient envoyées dans la Campanie. Cette garnison prit bientôt les mœurs des habitans, qui étoient plongés dans les plaisirs & les délices, comme toutes les autres villes de cette contrée. Elle songea aussi à prendre leur place, & à s'emparer de leur ville & de tous leurs biens; dessein cruel, que ces perfides exécuterent d'une manière encore plus barbare, en égorgeant tous les citoyens, dont ils avoient invité les principaux à des festins, & obligeant ensuite les femmes & les filles d'épouser les meurtriers de leurs maris ou de leurs peres. Un attentat si criant ne demeura pas impuni. Les Romains en tirerent une sévère vengeance, dès qu'ils furent déchargés du soin des guerres importantes qu'ils avoient alors sur les bras.

Pour Décius Jubellius, il fut puni d'une façon particulière. Chassé de Rhege par ceux-mêmes qui avoient été ses complices, il se réfugia à Messine, où il ne jouit pas long-tems en paix du bon accueil qu'on lui fit. Il fut affligé d'un mal d'yeux assez douloureux. Il y avoit dans la ville un célebre médecin, qui s'y étoit établi depuis un grand nombre d'années. On avoit ignoré, ou plutôt oublié, qu'il étoit de Rhege; car certainement si Décius Jubellius en eût eu le plus léger soupçon, il ne se feroit pas mis entre ses mains. Il le fit donc venir. Le médecin, ravi de trouver une si belle occasion de venger sa patrie, lui dit qu'il avoit un remede, dont le succès étoit prompt & infaillible, mais qui étoit fort violent, & qui demandoit de la patience. L'espérance de guérir fit que le malade consentit à tout. Le médecin applique donc sur ses yeux son médicament, où il avoit fait entrer du suc de Cantharides, qui est extrêmement acre & corrosif, & lui recommande sur-tout de ne point lever cet appareil qu'il ne soit revenu; & il se retire aussitôt de Messine. Le malade sentit bientôt de vives & cruelles douleurs, comme s'il eût eu dans les yeux des charbons ardens, qui le brûloient, le déchiroient, & lui faisoient souffrir des tourmens indicibles. Après avoir long-tems attendu le retour du médecin, il arracha lui-même le funeste appareil, dont l'effet fut de lui faire perdre entièrement la vue, & de lui laisser, pour le reste de sa vie, d'insupportables douleurs.

DÉCIUS MAGIUS, *Decius Magius*, (*b*) l'un des plus consi-

(*a*) Tit. Liv. L. XII. Epitom. Diod. Sicul. L. XXII. Excerpt. Roll. Hist. Rom. T. II. p. 396, 440. *& suiv.*

(*b*) Tit. Liv. L. XXIII. c. 7. *& seq.* Roll. Hist. Rom. T. III. p. 265. *& suiv.*

dérables habitans de Capoue, vivoit pendant la seconde guerre Punique. Il s'opposa de toutes ses forces à l'ambassade que ses concitoyens envoyerent à Annibal l'an 216 avant J. C., pour faire alliance avec lui, aussi-bien qu'à l'acte d'inhumanité qu'ils commirent dans le même tems à l'égard de la République Romaine, en faisant mourir tous les Romains qui se trouverent chez eux. Tite-Live dit de Décius Magius, que c'étoit un homme à qui il ne manquoit, pour avoir la souveraine autorité dans sa patrie, que d'avoir affaire à des citoyens sensés.

Lorsqu'il vit qu'Annibal envoyoit une garnison dans Capoue, il leur représenta, avec toute l'éloquence possible, la domination orgueilleuse de Pyrrhus, & la servitude indigne des Tarentins, pour les détourner d'un dessein si pernicieux; & quand, malgré ses remontrances, la garnison Carthaginoise eut été reçue, il ne se rebuta point encore. Il les exhorta fortement, ou à la chasser de leur ville, ou, s'ils vouloient, par une action glorieuse & mémorable, expier le crime qu'ils avoient commis, en trahissant si indignement les plus anciens de leurs alliés, avec qui ils étoient unis par tant de mariages contractés entre les deux nations; à égorger les soldats d'Annibal, & à rentrer dans l'amitié des Romains. Comme Décius Magius ne s'étoit point caché en parlant ainsi, Annibal en fut bientôt informé. Il lui envoya sur le champ ordonner de le venir trouver hors de la ville. Décius Magius répondit fièrement, qu'il n'iroit pas, & qu'Annibal n'avoit aucun droit sur les habitans de Capoue. Alors, ce Général, transporté de colère, ordonna qu'on le chargeât de chaînes, & qu'on le traînât de force jusque dans son camp. Mais, après quelques momens de réflexion, craignant qu'un traitement si violent n'aigrît les esprits des citoyens, & n'excitât quelque tumulte dans Capoue, il envoya un courrier au préteur des Campaniens, pour l'avertir que le lendemain il se rendroit lui-même à Capoue; & il s'y rendit en effet.

Après avoir fait des promesses magnifiques aux Campaniens, il leur dit qu'il y avoit parmi eux un homme [c'étoit Décius Magius] qui ne devoit avoir aucune part à l'amitié des Carthaginois, ni être compris dans le traité qu'on venoit de faire avec eux; qu'il ne méritoit pas même le nom de Campanien, puisqu'il étoit seul opposé au sentiment de ses compatriotes; qu'il demandoit qu'on le lui livrât, & qu'en sa présence, le Sénat, après avoir pris connoissance de son crime, donnât un arrêt de condamnation contre lui. Il ne s'en trouva pas un seul qui osât répliquer, quoique la plûpart sentissent bien que Décius Magius ne méritoit pas un traitement si indigne, & qu'Annibal, dès le commencement, donnoit une furieuse atteinte à leur liberté. Le premier Magistrat sortit aussitôt de la salle; & s'étant placé sur son tribunal, il fit amener Décius Magius devant lui, & lui ordonna

de se défendre. Mais, ce citoyen, sans rien rabattre de sa fierté, soutint hardiment que le traité qu'on avoit fait, ne donnoit aucun droit sur lui à Annibal. Là-dessus, il fut chargé de chaînes, & conduit par un licteur dans le camp des Carthaginois, hors de la ville. Tant qu'il marcha la tête découverte, il ne cessa de haranguer le peuple, qui le suivoit en foule. » Voilà, disoit-il, Campaniens, » la liberté dont on vous a flattés, » & sur laquelle vous avez compté. En plein jour, au milieu de » la place publique, & sous les » yeux de tous tant que vous » êtes, on charge de chaînes & » on mene à la mort un de vos » plus considérables citoyens. En » useroit-on autrement si Capoue » avoit été prise d'assaut? Allez » au-devant d'Annibal, ornez » vos mains & votre ville pour » le mieux recevoir. Célébrez, » comme une fête solemnelle, le » jour de son entrée, & du triom» phe qu'il remporte sur votre » compatriote. « Comme on vit que le peuple commençoit à s'émouvoir, on lui couvrit la tête, & on l'entraîna, au plus vîte, hors des portes de la ville, & jusque dans le camp des Carthaginois. On le mit aussitôt sur un vaisseau, qui avoit ordre de le mener à Carthage.

Mais, ce vaisseau fut poussé par la tempête jusqu'à Cyrene, qui étoit alors sous la domination des rois d'Égypte. Décius Magius ne fut pas plutôt entré dans cette ville, qu'il alla embrasser la statue de Ptolémée. Ceux qui étoient chargés de lui, l'ayant conduit de-là à Alexandrie, & présenté à Ptolémée lui-même; ce Prince n'eut pas plutôt appris qu'Annibal, contre la foi du traité, l'avoit fait charger de chaînes, qu'il le fit mettre en liberté, avec permission de retourner à Rome ou à Capoue, s'il l'aimoit mieux. Décius Magius lui répondit qu'il ne seroit pas en sûreté à Capoue; qu'il se retireroit volontiers à Rome, si ce n'étoit que les Romains étant actuellement en guerre avec les Campaniens, il y seroit regardé comme un déserteur, plutôt que comme un hôte; qu'il n'y avoit point de païs dans l'univers, où il aimât mieux passer le reste de ses jours, que dans les États d'un Prince à qui il étoit redevable de la vie & de la liberté.

DÉCIUS [P.], *P. Decius*, (*a*) fut envoyé d'Illyrie avec C. Licinius Nerva, l'an 168 avant J. C., pour annoncer au Sénat la défaite des Illyriens, la prise de Gentius, & la réduction de tout son royaume sous la puissance du peuple Romain.

DÉCIUS [Cn.], *Cn. Decius*, (*b*) Samnite, dont parle Cicéron, dans son oraison pour A. Cluentius.

DÉCIUS [P.], *P. Decius*, (*c*) de l'illustre famille des Décius. Cicéron, qui fait mention de ce P. Décius dans sa onzième Philip-

(*a*) Tit. Liv. L. XLV. c. 3.

(*b*) Cicer. Orat. pro A. Cluent. c. 129, 130.

(*c*) Cicer. Philipp. 11. c. 29.

pique, dit qu'à l'exemple de ses ancêtres, il se dévoua à un acheteur pour une dette. *Pro alieno se ære devovit emptori.* C'est une plaisanterie de la part de Cicéron, qui veut par-là tourner cet homme en ridicule. C'étoit, au reste, un des compagnons de M. Antoine.

DÉCIUS CALPURNIUS, *Decius Calpurnius*, (*a*) chef d'une compagnie des Gardes sous l'empire de Claude. Il fut mis à mort par l'ordre de ce Prince, pour avoir eu un commerce de galanterie avec Messaline.

DÉCIUS TRICCIANUS, *Decius Triccianus*, (*b*) l'un des favoris de Macrin, obtint de ce Prince le gouvernement de la Pannonie. Il ne manquoit pas à la vérité de mérite; mais, son origine tout à fait ignoble déparoit une première place. Il commanda depuis les Prétoriens du camp d'Albe. Héliogabale, successeur de Macrin, le fit mourir, vers l'an de J. C. 218.

DÉCIUS MODIUS SUCCESSUS, *Decius Modius Successus.* (*c*) Nous avons une urne de ce Décius Modius Successus, qui est remarquable par le deuil qui y est représenté. Une fille étendue à terre semble s'arracher les cheveux; des trois autres figures qui sont autour de l'urne, l'une est un Satyre qui tient un bâton recourbé par le haut. Ces figures bacchiques se voient souvent dans les tombeaux.

DÉCIUS MAGNUS AUSONE, *Decius Magnus Ausonius*, (*d*) fils de Jule Ausone, naquit à Bourdeaux. Sa mere se nommoit Æmilia Æonia. Il épousa une dame nommée Atusia Lucana Sabina, qui mourut à l'âge de 28 ou 30 ans. Ausone ne se remaria point, & éleva trois ou quatre enfans, qu'il avoit eus d'elle, entr'autres, un de son nom, dont il déplore la mort dans les vers qu'il a composés en l'honneur de ses parens morts. Après avoir appris les lettres Grecques & Latines, sous Æmilius Magnus Arborius, qui étoit son oncle, & sous Tibérius Minervius, il fut choisi à l'âge de trente ans, pour enseigner la Grammaire à Bourdeaux, & puis la Rhétorique.

Il s'acquit une si grande réputation dans ce dernier emploi, qu'on l'attira à la cour Impériale, pour le faire précepteur de Gratien, fils de l'empereur Valentinien I. Il accompagna son élève dans le voyage que fit ce jeune Prince en Allemagne avec son pere. Cet emploi lui acquit les premières dignités de l'Empire. Il fut fait Questeur par Valentinien. Après la mort de ce Prince, Gratien le fit Préfet du Prétoire; & il eut deux fois cette charge, premièrement pour l'Italie & l'Afrique, & en-

(*a*) Tacit. Annal. L. XI, c. 35.
(*b*) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 191, 212.
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. V. p. 88.
(*d*) Roll. Hist. Anc. T. VI. pag. 213. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 619, 620. Tom. V. pag. 54. Tom. XII. pag. 240. Tom. XV. p. 125. *& suiv.* Tom. XVII. pag. 26. *& suiv.*

suite pour les Gaules. Enfin, il fut déclaré Consul. On vit pour lors vérifiée, mais non pas pour la première fois, la maxime de Juvénal, *Que quand il plaît à la fortune, on passe de la fonction de Rhéteur à la charge de Consul.*

L'Empereur, en lui conférant cette dignité, n'oublia rien de ce qu'il put imaginer de plus obligeant & de plus honnête. Ce doit être la science des Princes, de sçavoir assaisonner leurs présens & leurs bienfaits. Il dépêcha promptement un courrier à Ausone, pour lui donner avis de sa nomination au consulat, & lui écrivit en ces termes: » Comme » je songeois, il y a quelque tems, » à créer des Consuls pour cette » année, j'invoquai l'assistance de » Dieu, comme vous sçavez que » j'ai accoûtumé de faire en tout » ce que j'entreprends, & comme je sçais que vous désirez que » je fasse. J'ai cru que je devois » vous nommer premier Consul, » & que Dieu demandoit de moi » cette reconnoissance pour les » bonnes instructions que j'ai » reçues de vous. Je vous rends » donc ce que je vous dois; & » sçachant qu'on ne peut jamais » s'acquitter ni envers ses peres, » ni envers ses maîtres, je con» fesse que je vous dois encore » ce que j'ai tâché de vous ren» dre. «

Afin que rien ne manquât à la grace qu'il lui avoit faite, il accompagna cette lettre d'un présent, & lui envoya une robe fort riche, où étoit, en broderie d'or, la figure de l'empereur Constantius son beau-pere. Ausone, de son côté, employa toute sa force & toute la délicatesse de son esprit, pour faire en vers & en prose l'éloge de son auguste bienfaiteur. Nous avons encore le remercîment qu'il fit à l'Empereur. C'est une pièce qui a été fort estimée. On y trouve beaucoup d'esprit, & peut-être trop; des pensées belles & solides; des tours vifs, mais souvent trop recherchés. Sa latinité en est dure, & se ressent du siècle où a vécu l'Auteur.

Il y a une extrême inégalité entre les ouvrages d'Ausone. Son style est dur, comme on vient de le remarquer. Mais, la dureté est le moindre vice de ses Poësies. Les obscénités dont il les a remplies, en interdisent la lecture à quiconque n'a pas renoncé à toute pudeur.

On ne sçait pas en quel tems il mourut; mais, il est certain qu'il vivoit encore l'an de J. C. 390 & 392, puisque c'est vers ce tems-là qu'il écrivit son Épître en vers à saint Paulin.

Les sentimens sont partagés sur la religion d'Ausone. Les uns le croient Payen, les autres, Chrétien. Il y en a même qui sont allés jusqu'à le faire évêque de Bourdeaux. Les deux premières opinions citent également en leur faveur, des Sçavans du premier ordre. Cette considération a engagé M. le Baron de la Bastie à rechercher avec soin dans les ouvrages de notre Poëte, tout ce qui peut servir à démêler de quelle religion il étoit. Cet examen lui a fait connoître que parmi les ou-

vrages qui portent le nom d'Ausone, il y en avoit quelques-uns, en petit nombre, qui ne pouvoient être sortis que de la plume d'un Chrétien ; mais tous les autres portoient des marques de paganisme ; & comme des croyances si opposées ne pouvoient pas se réunir dans un même homme, M. le Baron de la Bastie s'est cru en droit d'en conclure que nécessairement les uns ou les autres lui étoient faussement attribués.

Que le plus grand nombre des ouvrages qui portent le nom d'Ausone, paroissent visiblement composés par un Payen, c'est ce qu'on n'aura pas beaucoup de peine à prouver. En effet, quelles sont les divinités qu'il invoque dans la plûpart de ses poësies ? Celles que les idolâtres honoroient d'un culte religieux. Leur nom se trouve presqu'à toutes les pages. Dès la première Épigramme, Ausone s'adresse à Apollon, à Minerve, à la déesse de la Victoire, & les invite à présenter des guirlandes de fleurs à Gratien, pour prix de la victoire, qu'il avoit remportée sur les Huns & sur les Sarmates. Il y parle ensuite de Mars & des Muses, & ne dit pas un mot du Dieu des Chrétiens, quoiqu'il sçût bien que c'étoit le seul à qui Gratien attribuoit ses succès.

Dans ce même livre d'Épigrammes, on en trouve une pour la déesse Némésis, une grecque pour Bacchus, & une troisième, qui devoit être gravée sur la base de la statue de Vénus. Le *Myobarbum Liberi Patris* nous apprend qu'Ausone avoit à sa maison de campagne une figure Panthée du dieu du vin. Tout cela auroit été bien peu édifiant pour un Chrétien, que sa place devoit engager à donner bon exemple. Il loue Attius Patéra & Phœbicius de ce qu'ils étoient issus du sang des Druides, & le dernier, parce qu'il avoit été sacristain d'Apollon Bélénus. Il célebre aussi Atticus Tiro Delphidius, qui avoit mérité d'être couronné dans les jeux Capitolins, pour un poëme composé en l'honneur de Jupiter ; & à tous ces différens éloges, Ausone ne joint aucun correctif, qui puisse donner la moindre idée de son Christianisme prétendu.

Dans le poëme qu'il fit sur les ides de Septembre, jour de la naissance de son petit-fils, il tira un bon augure pour cet enfant, de ce que les ides se trouvoient consacrées par la naissance de plusieurs divinités ; celles d'Août par la naissance de Diane, & celles de Mai par la naissance de Mercure.

La priere, que fait Ausone pour le premier jour de l'an, où il devoit prendre possession du consulat, porte un caractère de Paganisme qu'on ne sçauroit méconnoître. Un Chrétien auroit loué Dieu & l'auroit remercié de ses faveurs. Ausone, au contraire, s'adresse d'abord à Janus, & ne fait ensuite mention que des fausses divinités. On y trouve même cette formule, usitée parmi les Payens :

Mitibus audi
Auribus hæc Nemesis.

dont il avoit employé l'équivalent en quelques autres endroits de ses poësies.

S'il fait l'énumération des fêtes Romaines, il ne parle que de celles qu'on célébroit en l'honneur des dieux du Paganisme. S'il donne des avis à son petit-fils sur les livres dont la lecture doit être la plus utile à son éducation, Homère, Virgile, Ménandre, Térence & Horace sont ceux dans lesquels il lui conseille de s'instruire. Un Chrétien, en pareil cas, n'auroit pas oublié d'exhorter son petit-fils à prendre sur-tout quelque teinture des saintes Lettres. Du moins, après lui avoir enseigné l'utilité, qu'il pouvoit retirer de la lecture des Poëtes profanes, il n'eût pas manqué de le précautionner contre les dangers de cette lecture pour un Chrétien. Enfin, il lui auroit parlé à peu près comme saint Basile dans son excellent discours sur l'usage que les Chrétiens doivent faire des écrits des Payens; mais on ne trouve rien de semblable dans Ausone.

Lorsqu'il fait le panégyrique de quelque ville, il a coûtume de vanter sa situation, sa grandeur, son commerce, ses places, ses temples, ses portiques, les statues & les tableaux qu'on y admire. Jamais, il ne parle des Églises consacrées à J. C., quoiqu'il y en eût déjà de célebres dans toutes les villes dont il fait l'éloge.

Ses vers à l'occasion de ses parens que la mort avoit enlevés, ne sont remplis que d'idées tirées de la Théologie payenne. Dans la préface en prose, il déclare qu'il va s'acquitter d'un devoir de religion, & qu'il a intitulé ce livre *Parentalia*, du nom qu'on avoit donné depuis Numa, aux derniers devoirs qu'on rendoit à ses parens défunts. Il répete à peu près la même chose dans la préface en vers; & il ajoûte qu'appeller à haute voix les ames des morts, c'est en quelque façon suppléer aux devoirs funebres. Ce point de la Théologie payenne pouvoit-il être adopté par un Chrétien?

Si l'on fait attention à la philosophie d'Ausone, on trouvera qu'elle étoit encore moins chrétienne que sa poësie. Il avertit lui-même dans une de ses Épigrammes, qu'il parlera tantôt en Stoïcien, & tantôt en Épicurien. Il semble cependant, en plus d'un endroit pencher vers l'Épicurisme; & il n'est pas vraisemblable qu'un Chrétien eût voulu faire l'Épigramme intitulée *Epicuri Opinio :*

Quod est beatum, morte & æternum carens,
Nec sibi facessit negotium, nec alteri.

Quelle apparence qu'un disciple de Jesus-Christ eût voulu renfermer dans un dystique aisé à retenir, le dogme qui nie la Providence? Les expressions d'Ausone sur l'état des ames après la mort, ne sont pas moins opposées à la doctrine de l'Évangile. Il ne parle jamais qu'en doutant, de l'immortalité de l'ame & de la vie à venir; car, il dit quelque part: *Divina habitat si portio manes;* & dans un autre endroit: *Sensus si*

manibus ullus. Son doute est encore mieux marqué dans ces quatre vers :

Et nunc sive aliquid post fata extrema supersit,
Vivis adhuc ævi quod periit meminens.
Sive nihil superest, nec habent longa otia sensus,
Tu tibi vixisti, nos tua fama juvat.

Un homme, qui auroit fait profession du Christianisme, se fût-il exprimé de la sorte sur un des points capitaux de notre religion? Ausone étoit un homme en place. Il avoit à se ménager auprès des Empereurs, qui étoient très-zélés pour le Christianisme. Auroit-il voulu leur déplaire & se déshonorer publiquement, en glissant dans ses ouvrages, des doutes sur les articles fondamentaux de sa religion? Auroit-il été assez imprudent pour scandaliser l'Église entière, dans un tems où les Chrétiens avoient une attention extrême à montrer une foi vive & une morale pure? A tous ces traits, on ne peut reconnoître qu'un Payen, à qui sa religion laissoit la liberté d'employer toutes les chimères de la Théologie poëtique, & parmi les systêmes philosophiques, celui dont sa raison ou son inclination s'accommodoit le mieux.

Voyons à présent sur quoi se fondent ceux qui font Ausone Chrétien. Ils citent ces deux vers d'une des réponses que saint Paulin fit aux lettres qu'Ausone lui avoit écrites :

Inque tuo tantus nobis consensus amore est,
Quantus & in Christo connexa mente colendo.

Mais, si l'on veut bien examiner toute cette Épître, on découvrira facilement qu'il ne s'agit pas en cet endroit du christianisme d'Ausone. Paulin avoit quitté l'Aquitaine, & s'étoit retiré en Espagne avec sa famille. Il y vivoit dans la retraite, uniquement occupé à méditer les vérites saintes que la religion nous enseigne. Ausone, dont il avoit été disciple, l'aimoit comme son fils; & Paulin aimoit & respectoit Ausone comme son pere. Pendant la retraite de Paulin, Ausone, qui n'avoit pas reçu de ses nouvelles, depuis quelques années, prit le parti de lui faire des reproches sur son silence. Après lui avoir marqué combien il y étoit sensible, il lui témoignoit la crainte où il étoit qu'il ne se fût réfroidi à son égard, & que ce réfroidissement ne lui fût inspiré par sa femme & par les personnes qui l'environnoient. Paulin répondit à ces reproches par deux lettres, que nous avons encore. Il commence par se disculper du manque d'amitié dont Ausone se plaignoit. Il justifie ensuite sa femme; & il ajoûte qu'il a toujours eu pour lui l'attachement & le respect les plus sinceres. Puis il dit :

Hoc mea te domus exemplo coluitque, colitque;
Inque tuo tantus nobis consensus amore est,

Quantus & in Christo connexa mente colendo.

Ce qui signifie à la lettre : » Toute » ma maison vous a toujours ho» noré & vous honore à mon » exemple ; & nous sommes aussi » unis dans les sentimens d'atta» chement que nous avons pour » vous, que nous le sommes dans » le culte que nous rendons à » Jesus-Christ. « Ces vers regardent donc uniquement l'accord parfait qui règnoit dans la maison de Paulin, pour chérir & respecter Ausone, comme pour rendre à Jesus-Christ le culte que lui rendoient les Chrétiens. Mais ils ne disent point qu'Ausone & Paulin fussent unis dans la profession du Christianisme, ainsi que plusieurs Sçavans paroissent l'avoir pensé.

On cite encore pour le christianisme d'Ausone, le passage d'une de ses lettres à saint Paulin, où il semble mettre le voisinage d'une Église, au nombre des commodités dont il jouissoit à sa maison de campagne ; *Celebrique frequens ecclesia vico.* Mais, le mot *ecclesia* ne veut pas dire ici ce que nous entendons communément par une Église ; c'est-à-dire, un lieu où les fideles s'assemblent pour faire leurs prieres en commun. Ausone prétend dire seulement que sa maison de campagne est voisine d'un bourg très-fréquenté, & où l'on s'assemble souvent. Ce passage n'a pas été entendu autrement par Élie Vinet & par l'interprete Dauphin, qui l'a paraphrasé ainsi : *Et cœtus numerosus in pago frequenti incolis.*

On pourroit aussi objecter qu'Ausone, invitant un de ses amis, nommé Paul, à venir le voir dans une maison de campagne auprès de Saintes, où il s'étoit rendu de Bourdeaux, l'exhorta de hâter son voyage, parce que, dit-il, la solemnité de Pâques, qui approche, me rapellera bientôt à la ville. Cette objection n'est pas, à beaucoup près, aussi forte qu'on pourroit le croire ; car, soit qu'Ausone professât le Christianisme ou le Paganisme, il suffisoit qu'il fût dans les charges publiques, pour être également obligé de solemniser les grandes fêtes de l'Église, depuis que Constantin avoit adressé un édit à tous les gouverneurs de province, sans distinction de Chrétiens ni de Payens, pour leur enjoindre de célébrer, avec toute la solemnité convenable, les Dimanches, les fêtes des Martyrs, & principalement les grandes fêtes mobiles.

Mais, dira-t-on, Gratien n'adoroit que le vrai Dieu ; & Ausone, son précepteur, paroît clairement avoir professé le même culte que son disciple, par la lettre que ce Prince lui adressa en lui apprenant qu'il l'avoit fait Consul. Cette lettre, à la vérité, nous apprend qu'Ausone avoit conseillé à Gratien de consulter Dieu dans toutes ses affaires, avant que de se déterminer. Mais, de ce conseil & de ce qu'Ausone n'ignoroit point que c'étoit le Dieu des Chrétiens que Gratien consulteroit, en doit-on nécessairement conclu-

re qu'Ausone étoit Chrétien lui-même ? C'est ce que nous ne croyons pas. Le commun des Payens ajoûtoit foi grossièrement au Polythéïsme. Le culte populaire l'autorisoit ; & les Philosophes mêmes s'y prêtoient extérieurement, sauf à l'expliquer à leur façon. Mais, ces Philosophes & les gens de lettres pour la plûpart ramenoient tout à l'unité ; & ils se servoient presque aussi souvent du nom de *Deus* au singulier, que de celui de *Dii* au pluriel. Ausone a donc pu, sans être Chrétien, exhorter Gratien à s'adresser à Dieu pour lui demander des lumières, lorsqu'il se trouvoit embarrassé. D'ailleurs, les Payens ne prétendoient pas exclure le Dieu des Chrétiens du nombre des dieux. Il s'en est même très-peu fallu qu'ils n'aient fait l'apothéose de Jesus-Christ à leur manière.

Au reste, quand nous avons dit qu'Ausone étoit Payen, nous n'avons pas prétendu pour cela qu'il fût un de ces dévots du Paganisme, qui croient toutes les fables grossières de cette religion. Nous avons voulu dire seulement qu'il n'avoit pas été baptisé, & qu'il faisoit au-dehors profession de suivre l'ancien culte Romain, puisqu'il parle dans tous ses ouvrages conformément aux idées puisées dans la Théologie Payenne. Mais, pour être mieux au fait de ce qu'il entendoit, en souhaitant que Gratien consultât Dieu sur le choix, qu'il avoit à faire, écoutons la paraphrase ou le commentaire, dont il accompagne la lettre de ce Prince : *Consilium meum ad Deum retuli, non ut, credo, novum sumeres, sed ut sanctiùs fieret quod volebas ; ejus auctoritati obsecutus scilicet, ut in consecrando patre, in ulciscendo patruo, in cooptando fratre fecisti.* Il est bien clair, par ce passage, qu'Ausone se servoit du mot *Deus*, pour marquer la divinité en général ; ce que les Philosophes Grecs exprimoient par τὸ θεῖον. Car ce n'étoit assurément pas le Dieu des Chrétiens en particulier, qui avoit inspiré à Gratien de permettre que les Payens fissent encore l'apothéose de son pere. Convenons donc que la lettre de cet Empereur ne prouve rien pour le Christianisme de ce Poëte.

Quant à ce vers du Gryphe sur le nombre de trois :

Tres numerus super omnia, ter Deus unus.

Outre qu'il ne seroit pas impossible de l'expliquer par la doctrine de Platon, il fait voir seulement qu'Ausone a cherché indifféremment dans toutes les religions, ce qui avoit quelque rapport au nombre ternaire : s'il avoit voulu faire sa profession de foi, en finissant ce petit ouvrage, il ne l'auroit pas adressé à Symmaque.

Tout ce qu'on allégue de plus fort pour persuader qu'Ausone étoit Chrétien, c'est qu'on trouve parmi ses œuvres des pièces entières, qui ne sçauroient être que d'un homme qui faisoit hautement profession de suivre la lumière de l'Évangile. Telles sont la priere du matin, qui fait partie

de l'Éphéméride dans toutes les éditions, qui ont ſuivi celle qui fut faite à Lyon en 1558, & ſa pièce en vers ſur le jour de Pâques. Car, il ſeroit inutile de parler ici des vers intitulés : *Oratio conſulis Auſonii verſibus Rhopalicis*, puiſque tout le monde aujourd'hui convient qu'ils ne ſont pas d'Auſone; & que c'eſt apparemment cette raiſon, qui les a fait retrancher de la dernière édition des œuvres de ce Poëte.

Cet argument, nous l'avouons, ſeroit ſans réplique, s'il étoit bien certain que les deux poëmes qu'on cite, fuſſent véritablement ſortis de la plume d'Auſone. Mais, les les raiſons dont on appuie ce fait, ne nous paroiſſent pas devoir l'emporter ſur celles qu'on vient d'expoſer pour prouver le Paganiſme d'Auſone. S'il y avoit quelque manuſcrit connu, qui contînt un corps complet des œuvres d'Auſone, ſans aucun mêlange de pièces compoſées par d'autres Auteurs, nous convenons que, ſuivant les règles ordinaires de la critique, on ne pourroit pas ſe diſpenſer de reconnoître que tout ce qui ſeroit dans ce manuſcrit, doit lui être également attribué. Mais, il s'en faut bien qu'on ait jamais vu de manuſcrit ſemblable. Les ouvrages d'Auſone ont été trouvés diſperſés dans différens manuſcrits ; & les éditions ont groſſi, à meſure qu'on retrouvoit des pièces, qui portoient ſon nom, ou qui étoient jointes à celles qui le portoient.

Convenons donc que les argumens qu'on a coûtume de faire valoir pour mettre Auſone au nombre des Chrétiens, ne ſçauroient balancer les preuves ſans nombre qu'il nous fournit lui-même de ſon Paganiſme. Nous en avons paſſé quelques-unes ſous ſilence pour ne pas trop allonger cette digreſſion, & par la même raiſon, nous nous diſpenſerons de répondre à quelques légères objections de M. Bayle. Si Auſone avoit été un Poëte plus chaſte, ce Critique auroit eu moins d'empreſſement d'en faire un Chrétien.

DÉCLA, *Decla*, Δεκλὰ, (a) étoit le ſeptième fils de Jectan. On place les deſcendans de Décla ou dans l'Arabie heureuſe, féconde en palmiers, nommés Dicla en Chaldéen & en Syriaque; ou dans l'Aſſyrie, où ſe trouve la ville de Dégla.

DÉCLAMATION, *Declamatio*, (b) diſcours ou harangue ſur un ſujet de pure invention, que les anciens Rhéteurs faiſoient prononcer en public à leurs écoliers afin de les exercer.

Chez les Grecs la Déclamation priſe en ce ſens étoit l'art de parler indifféremment ſur toutes ſortes de ſujets, & de ſoutenir également le pour & le contre, de faire paroître juſte ce qui étoit injuſte, & de détruire, au moins de combattre les plus ſolides raiſons. C'étoit l'art des Sophiſtes que Socrate avoit décrédité, mais que Démétrius de Phalere remit depuis en vogue. Ces ſortes d'exer-

(a) Geneſ. c. 10. v. 27.

(b) Roll. Hiſt. Anc. Tom. VI. p. 69. & ſuiv.

cices, comme le remarque M. de S. Évremont, n'étoient propres qu'à mettre de la fausseté dans l'esprit & à gâter le goût, en accoûtumant les jeunes gens à cultiver leur imagination plutôt qu'à former leur jugemennt, & à chercher des vraisemblances pour en imposer aux auditeurs, plutôt que de bonnes raisons pour les convaincre.

Déclamation est un mot connu dans Horace, & plus encore dans Juvénal; mais, il ne le fut point à Rome avant Cicéron & Calvus. Ce fut par ces sortes de compositions, que dans sa jeunesse, ce grand orateur se forma à l'éloquence. Comme elles étoient une image de ce qui se passoit dans les conseils & au barreau, tous ceux qui aspiroient à l'éloquence, ou qui vouloient s'y perfectionner, c'est-à-dire, les premières personnes de l'État, s'appliquoient à ces exercices, qui étoient tantôt dans le genre délibératif, & tantôt dans le judiciaire, rarement dans le démonstratif. On croit qu'un rhéteur nommé Plotius Gallus en introduisit le premier l'usage à Rome.

Tant que ces Déclamations se tinrent dans de justes bornes, & qu'elles imiterent parfaitement la forme & le style des véritables plaidoyers, elles furent d'une grande utilité; car, les premiers rhéteurs Latins les avoient conçues d'une toute autre manière que n'avoient fait les Sophistes Grecs; mais, elles dégénérerent bientôt par l'ignorance & le mauvais goût des maîtres. On choisissoit des sujets fabuleux tout extraordinaires, & qui n'avoient aucun rapport aux matières du barreau. Le style répondoit au choix des sujets; ce n'étoient qu'expressions recherchées, pensées brillantes, pointes, antithèses, jeux de mots, figures outrées, vaine enflure, en un mot, ornemens puériles entassés sans jugement, comme on peut s'en convaincre par la lecture d'une ou de deux de ces pièces recueillies par Sénèque; ce qui faisoit dire à Pétrone que les jeunes gens sortoient des écoles publiques avec un goût gâté, n'y ayant rien vu ni entendu de ce qui est d'usage, mais des imaginations bizarres & des discours ridicules. Aussi convient-on généralement que ces Déclamations furent une des principales causes de la corruption de l'éloquence parmi les Romains.

Aujourd'hui la Déclamation est bornée à certains exercices qu'on fait faire aux étudians pour les accoûtumer à parler en public. C'est en ce sens qu'on dit une Déclamation contre Annibal, contre Pyrrhus, les Déclamations de Quintilien.

Dans certains colleges, on appelle Déclamations, de petites pièces de théâtre qu'on fait Déclamer aux écoliers pour les exercer, ou même une tragédie qu'ils représentent à la fin de chaque année. On en a reconnu l'abus dans plusieurs colleges, où on leur a substitué des exercices sur les Auteurs Classiques, beaucoup plus propres à former le goût, & qui accoûtument également les jeunes

gens à cette confiance modeste, nécessaire à tous ceux qui sont obligés de parler en public. C'est ce que l'on pratique en particulier dans notre college avec succès.

Déclamation se prend aussi pour l'art de prononcer un discours, avec les tons & les gestes convenables.

DÉCLINAISON, *Declinatio*, terme de Grammaire. On sçait qu'en Latin les noms & les verbes changent de terminaison, & que chaque terminaison a son usage propre, & indique le correlatif du mot. Il en est de même en Grec & en quelques autres langues. Or, la liste ou suite de ces diverses terminaisons rangées selon un certain ordre, tant celles des noms que celles des verbes; cette liste, dis-je, ou suite, a été appellée Déclinaison par les anciens Grammairiens. *Legi*, dit Varron, *Declinatum est à lego*. Mais, dans la suite, on a restreint le nom de conjugaison à la liste ou arrangement des terminaisons des verbes, & on a gardé le nom de Déclinaison pour les seuls noms.

Ce mot vient de ce que tout nom a d'abord sa première terminaison, qui est la terminaison absolue; *musa*, *dominus*, &c. c'est ce que les Grammairiens appellent le cas direct, *in recto*. Les autres terminaisons s'écartent, déclinent, tombent de cette première, & c'est de-là que vient le mot de Déclinaison, & celui de cas; *Declinare*, se détourner, s'écarter, s'éloigner. *Nomina*, *recto casu accepto*, *in reliquos obliquos Declinant*. Varr. Ainsi, la Déclinaison est la liste des différentes inflexions ou désinences des noms, selon les divers ordres établis dans une langue.

On compte en Latin cinq différens ordres de terminaisons, ce qui fait les cinq Déclinaisons Latines; elles different d'abord l'une de l'autre par la terminaison du génitif.

On apprend le détail de ce qui regarde les Déclinaisons, dans les Grammaires particulières des langues qui ont des cas, c'est-à-dire, dont les noms changent de terminaison ou désinence.

La Grammaire générale de Port-Royal dit qu'on ne doit point admettre le mode optatif en Latin ni en François, parce que en ces langues l'optatif n'a point de terminaison particulière qui les distingue des autres modes. Ce n'est pas de la différence de service que l'on doit tirer la différence des modes dans les verbes, ni celle des Déclinaisons ou des cas dans les noms; ce sont uniquement les différentes inflexions ou désinences qui doivent faire les divers modes des verbes, & les différentes Déclinaisons des noms. En effet, la même inflexion peut avoir plusieurs usages, & même des usages tout contraires, sans que ces divers services apportent de changement au nom que l'on donne à cette inflexion. *Musam* n'est pas moins à l'accusatif, pour être construit avec une préposition ou bien avec un infinitif, ou enfin avec un verbe à quelque mode fini. On dit en Latin *dare alicui* & *eripere alicui*; ce qui

n'empêche pas que *alicui* ne soit également au datif, soit qu'il se trouve construit avec *dare* ou avec *eripere*.

On peut conclure de ces réflexions, qu'à parler exactement, il n'y a ni cas ni Déclinaisons dans les langues, où les noms gardent toujours la même terminaison, & ne different tout au plus que du singulier au pluriel. Mais, il doit y avoir des signes de la relation des mots, sans quoi il ne résulteroit aucun sens de leur assemblage. Par exemple, si l'on dit en François, *César vainquit Pompée ; César* étant nommé le premier, cette place ou position fait connoître que *César* est le sujet de la proposition ; c'est-à-dire, que c'est de *César* que l'on juge, que c'est à *César* que l'on va attribuer ce que le verbe signifie, action, passion, situation ou état. Mais, on ne dira pas pour cela que *César* soit au nominatif ; il est autant au nominatif que *Pompée*.

Vainquit est un verbe ; or, en François, la terminaison du verbe en indique le rapport. On connoît donc pas la terminaison de *vainquit*, que ce mot est dit de *César*.

Pompée étant après le verbe, l'on juge que c'est le nom de celui qui a été vaincu ; c'est le terme de l'action de *vainquit*. Mais, on ne dit pas pour cela que *Pompée* soit à l'accusatif. Les noms François gardent toujours la même terminaison dans le même nombre, ils ne sont ni à l'accusatif ni au génitif ; en un mot, ils n'ont ni cas ni Déclinaison.

S'il arrive qu'un nom François soit précédé de la préposition *de*, ou de la préposition *à*, il n'en est pas plus au génitif ou au datif, que quand il est précédé de *par* ou de *pour*, de *sur* ou de *dans*, &c.

Ainsi, en François & dans les autres langues dont les noms ne se Déclinent point, la suite des rapports des mots commence par le sujet de la proposition ; après quoi viennent les mots qui se rapportent à ce sujet, ou par le rapport d'identité, ou par le rapport de détermination ; c'est-à-dire, que le correlatif est énoncé successivement après le mot auquel il se rapporte, comme en cet exemple, *César vainquit Pompée*.

Le mot qui précede excite la curiosité, le mot qui suit la satisfait. *César*, que fit-il ? *Il vainquit*, & qui ? *Pompée*.

Les mots sont aussi mis en rapport par le moyen des prépositions. *Un temple de marbre, l'âge de fer*. En ces exemples, & en un très-grand nombre d'exemples semblables, on ne doit pas dire que le nom qui suit la préposition soit au génitif ou à l'ablatif, parce que le nom François ne change point sa terminaison, après quelque préposition que ce soit ; ainsi, il n'a ni génitif ni ablatif. En Latin *marmoris* & *ferri* seroient au génitif ; & *marmore* & *ferro* à l'ablatif. La terminaison est différente ; & ce qu'il y a de remarquable, c'est que notre équivalent au génitif des Latins, étant un nom avec la préposition *de*, nos Grammairiens ont dit qu'alors le nom

étoit

étoit au génitif, ne prenant pas garde que cette façon de parler nous vient de la préposition Latine *de*, qui se construit toujours avec le nom à l'ablatif :

Et viridi in campo templum de marmore ponam.

Et Ovide parlant de l'âge de fer, qui fut le dernier, dit :

De duro est ultima ferro.

Il y a un très-grand nombre d'exemples pareils dans les meilleurs Auteurs, & encore plus dans ceux de la basse latinité.

Comme nos Grammairiens ont commencé d'apprendre la Grammaire relativement à la langue Latine, il n'est pas étonnant que par un effet du préjugé de l'enfance, ils aient voulu adapter à leur propre langue, les notions qu'ils avoient prises de cette Grammaire, sans considérer que hors certains principes communs à toutes les langues, chacune a d'ailleurs ses idiotismes & sa Grammaire ; & que nos noms conservant toujours en chaque nombre la même terminaison, il ne doit y avoir dans notre langue ni Cas ni Déclinaisons. La connoissance du rapport des mots nous vient ou des terminaisons des verbes, ou de la place des mots, ou des prépositions *par*, *pour*, *en*, *à*, *de*, &c. qui mettent les mots en rapports, ou enfin de l'ensemble des mots de la phrase.

S'il arrive que dans la construction élégante, l'ordre successif dont nous avons parlé, soit interrompu par des transpositions ou par d'autres figures, ces pratiques ne sont autorisées dans notre langue, que lorsque l'esprit, après avoir entendu toute la phrase, peut aisément rétablir les mots dans l'ordre successif, qui seul donne l'intelligence. Par exemple dans cette phrase de Télémaque, *là coulent mille divers ruisseaux*, on entend aussi aisément le sens, que si l'on avoit lu d'abord, *mille divers ruisseaux coulent-là*. La transposition qui tient d'abord l'esprit en suspens, rend la phrase plus vive & plus élégante.

DÉCORATUS, *Decoratus*, nom d'un des chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

DÉCRIANUS, *Decrianus*, (*a*) Δεκριανός, Philosophe natif de Patare, étoit grand ami d'Hipparque, citoyen d'Hypate. Lucien, ayant dessein d'aller dans cette dernière ville, obtint de Décrianus une lettre de recommandation pour son ami, qui lui fit en conséquence beaucoup d'accueil.

DÉCRIUS, *Decrius*, (*b*) officier brave & fort expérimenté dans le métier de la guerre. Comme il commandoit une cohorte Romaine dans un fort, près du fleuve Pagis en Afrique, l'an de J. C. 20, ce fort fut investi tout à coup par les Numides. Décrius, regardant cette entreprise des Barbares comme un outrage, exhorta ses soldats, à descendre dans la plaine, où il les rangea en bataille. Mais, la cohorte ayant été re-

(*a*) Lucian. T. II. p. 112.

(*b*) Tacit. Annal. L. III. c. 30.

poussée du premier choc, il se jette au milieu des traits, arrête les fuyards, & reproche aux enseignes, qu'étant Romains, ils fuient devant des déserteurs & des bandits qui n'observent aucune discipline. Alors, quoiqu'on lançât de tous côtés des traits sur lui, & qu'il eût même perdu un œil, il fondit sur les ennemis, & continua toujours de combattre jusqu'à ce qu'ayant été abandonné des siens, il tomba tout percé de coups.

DÉCUMAINS, *Decumani*, (*a*) fermiers des décimes, ou de la dixième partie de la récolte des fruits de la terre. Ces traitans étoient durs; & si les Magistrats supérieurs n'eussent éclairé de près leur conduite, l'histoire qui nous a transmis leurs noms, nous auroit aussi transmis leurs vexations; car, ils étoient très-disposés à vexer.

Les Décumains, selon Cicéron, étoient les chefs & comme les Sénateurs des Publicains.

DÉCUMANE, *Decumana*, (*b*) nom que les Romains donnoient à l'une des portes d'un camp. C'étoit la porte de derrière qu'ils appelloient ainsi. César fait mention de la porte Décumane sur la fin du troisième livre de ses commentaires sur la guerre des Gaules.

DÉCUNES, *Decuni*, (*c*) peuple Dalmate. Les Décunes étoient divisés en deux cens trente-neuf décuries. On peut juger par là combien ce peuple devoit être nombreux.

DÉCURIE, *Decuria*, (*d*) compagnie ou société de dix personnes, rangées sous un chef appellé Décurion.

I. Romulus divisa le peuple Romain en trois tribus, à chacune desquelles commandoit un tribun, & chaque tribu en dix centuries, à la tête desquelles étoient les centurions; & chaque centurie en dix Décuries, à laquelle commandoit le Décurion.

Le corps de cavalerie, qui accompagnoit chaque légion Romaine, se divisoit en compagnies de trente hommes, qui étoient appellées *Turmæ*; & chaque compagnie en trois Décuries. Celui qui commandoit une Décurie, s'appelloit Décurion.

II. Il y avoit à Athènes, des Décuries qui règnoient successivement par semaine. Leur chef étoit tiré au sort, & ne pouvoit pas être appellé deux fois à la même dignité.

DÉCURION, *Decurio*, étoit le chef ou commandant d'une Décurie, soit dans les armées Romaines, soit dans le college, soit dans l'assemblée du peuple.

DÉCURION MUNICIPAL, *Decurio Municipalis*, (*e*) Magistrat des villes Municipales de l'empire Romain.

(*a*) Cicer. in Verr. L. II. c. 175.
(*b*) Cæs. de Bell. Gall. L. III. p. 115.
(*c*) Plin. T. I. p. 178.
(*d*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. IV. p. 12. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XI. p. 244, 245.
(*e*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. II. pag. 468, 469. Tom. XVII. p. 20. T. XXI. p. 503.

Les Décurions Municipaux étoient une cour de Juges ou de Conseillers qui représentoient le Sénat Romain dans les villes Municipales. Ils furent appellés Décurions, parce que dans le tems qu'on envoyoit des colonies Romaines dans les villes conquises, on choisissoit dix hommes pour composer un Sénat, & une cour de Conseillers, à peu près comme les Bailliages & les Présidiaux de France; & ils s'appelloient *Civitatum Patres Curiales; honorati Municipiorum Senatores;* & leur cour se nommoit *Curia Decurionum*, & *minor Senatus.* On les élisoit à peu près avec les mêmes cérémonies que les Sénateurs Romains. Il falloit avoir vingt-cinq ans & mille écus de rente. L'élection s'en faisoit le premier de Mars. Le Duumvir assembloit pour cela la cour des Décurions avec l'intendant de Justice de la province, & ils étoient élus à la pluralité des suffrages. Le Décurion élu payoit sa bien-venue à tout le corps, en argent ou en un présent, qui étoit plus ou moins considérable selon la coûtume des lieux, comme nous l'apprenons d'une lettre de l'empereur Trajan à Pline le jeune, qui l'avoit consulté sur ce droit d'entrée. L'Empereur lui répond qu'on ne pouvoit établir sur cela de règlement général, & qu'il falloit suivre en cela la coûtume des lieux. Ces deniers se distribuoient également à chaque Décurion, selon Ulpien. Leur charge étoit d'avoir soin de tout ce qui regardoit le bien de la ville, & des revenus de la République, dont une partie étoit employée à rebâtir les murailles & les autres édifices publics, & l'autre à l'entretien des gens de lettres. Ils rendoient des sentences, qui s'appelloient *decreta Decurionum*, mettant à la tête deux DD.

DÉCURION, *Decurio*, étoit aussi un nom qu'on donnoit à certains prêtres destinés à quelques sacrifices particuliers ou autres cérémonies religieuses, même aux sacrifices de quelques familles ou maisons particulières, selon la conjecture du commentateur Servius, qui croit que c'est de-là que venoit leur nom.

Quelle que soit l'origine de ce nom, nous voyons dans Gruter une inscription qui confirme ce que nous avons dit de leur fonction: *ANCIALUS CUB. AED. Q. TER. IN. AEDE. DECURIO ADLECTUS. EX CONSENSU DECURIONUM. FAMILIÆ VOLUNTATE.* Cette inscription prouve que Q. Térentius étoit Décurion dans la maison d'un particulier.

DÉCURION BIDENTALIS, *Decurio Bidentalis*, (*a*) c'est-à-dire, le Décurion des Prêtres, qui purifioient par le sacrifice d'une brebis de deux ans, les lieux frappés de la foudre.

DÉCURION, *Decurio.* (*b*) Il y avoit des Décurions parmi les Hébreux, comme on le voit par

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 249.

(*b*) Exod. c. 18. v. 21, 25. Deuter. c. [...] v. 15. Maccab. L. I. c. 3. v. 55. Marc. c. 15. v. 43. Luc. c. 23. v. 50.

Moïſe, qui, par le conſeil de Jéthro ſon beau-pere, établit des chefs de mille hommes, des chefs de cent, de cinquante, & de dix hommes, pour gouverner le peuple, pour le juger, & pour le conduire en paix & en guerre. Judas Maccabée, en ſuivant cette diſpoſition de Moïſe, établit dans ſon armée toutes ces ſortes d'officiers. Joſeph d'Arimathie eſt nommé dans l'Évangile, noble Décurion; mais, le texte Grec porte riche Conſeiller, ou riche Sénateur. S. Luc dit ſimplement Conſeiller. Nous avons vu ci-deſſus qu'on appelloit Décurions, les Sénateurs des villes municipales & des colonies; c'eſt apparemment ce qui a obligé l'Auteur de la Vulgate à traduire le Grec *Bouleutes*, par *Decurio*.

DÉCUSSIS, *Decuſſis*, (*a*) ſorte de monnoie Romaine évaluée, qui a eu différentes valeurs. Elle fut d'abord de 10 as, ſous Fabius de 16, ſous Auguſte de 12, & dans un autre tems égale au denier.

DÉDALA, *Dædala*, Δαίδαλα, ville de Crete, ſelon Étienne de Byzance. Cette ville eſt peu connue.

DÉDALA, *Dædala*, Δαίδαλα, (*b*) fortereſſe de Lycie vers le bord de la mer. Tite-Live fait mention de cette fortereſſe ſous l'an 190 avant J. C.; & ce qu'il en dit donne lieu de croire qu'elle appartenoit alors aux Rhodiens. Comme elle étoit ſur le point d'être emportée par les Syriens, elle fut délivrée par une flotte des Rhodiens, commandée par Pamphilidas. Strabon parle ſans énigme, & aſſure que Dédala étoit de la dépendance des Rhodiens.

Pline met Dédala au rang des villes qu'il donne à la Carie. La raiſon en eſt facile à deviner. Dédala étoit ſur les frontières de la Lycie, du côté de la Carie. Elle aura pu en conſéquence être attribuée, tantôt à l'une, tantôt à l'autre de ces deux provinces. On lit Daddala dans Ptolémée.

DÉDALA, *Dædala*, Δαίδαλα, (*c*) montagne de Lycie. Cette montagne étoit ſituée près de la ville de Dédala, & en avoit ſans doute pris le nom, ou elle l'avoit donné à la ville. On trouvoit auſſi près du mont Dédala, la ville de Telmiſſus, auſſi-bien que le promontoire de même nom, où il y avoit un port.

DÉDALA, *Dædala*, Δαίδαλα, (*d*) ville de l'Inde, placée par Ptolémée au païs des Caſpiréens. Il y a apparence que cette ville étoit ſituée vers les monts Dédales, dont elle avoit pris le nom, ou à qui elle l'avoit donné. *Voyez* Dédales.

DEDALE, *Dædalus*, Δαίδαλος, (*e*) Athénien, étoit, ſelon

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 135. Suppl. à l'Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 95.

(*b*) Tit. Liv. L. XXXVII. c. 22. Strab. p. 651, 664, 665. Plin. T. I. pag. 274. Ptolem. L. V. c. 3.

(*c*) Strab. p. 664, 665.

(*d*) Ptolem. L. VII. c. 1.

(*e*) Herod. L. VII. c. 170. Ovid. Metam. L. VIII. c. 3. *& ſeq.* Diod. Sicul. pag. 39, 61, 192. *& ſeq.* Suid. T. I. p. 647. Strab. pag. 279, 477, 639.

Diodore de Sicile, fils d'Hymétion ou Métion, petit-fils d'Eupalamus, & arrière-petit-fils d'Érechthée ; mais, selon Platon, il eut Métion pour pere, & Pausanias dit Palamaon. Comme il est le seul qui le nomme ainsi, c'est sans doute Eupalamus qu'il faut lire dans le texte. Entre Palamaon & Eupalamus il y a assez d'affinité pour faire soupçonner une méprise de copiste. L'origine de Dedale étant prouvée par le témoignage unanime de tous les anciens Écrivains qui en ont parlé, on ne voit pas sur quel fondement Socrate a pu dire que ce célebre artisan descendoit de Vulcain, & que lui Socrate descendoit de Dedale. M. l'abbé Gédoyn pense que cela est dit dans Platon non historiquement, mais dans un sens allégorique, & avec cette ironie qui étoit si familière à Socrate. Quoi qu'il en soit, Dedale étoit certainement petit-fils ou arrière-petit-fils d'Érechthée sixième roi d'Athènes. Voilà, comme l'on voit, un artisan de bonne maison ; il ne faut pas s'en étonner ; Dedale vivoit dans ces tems héroïques où les grands Hommes n'avoient d'autre ambition que de se rendre utiles à leurs compatriotes. Purger la Grece des monstres qui l'infestoient, exterminer les bandits & les scélérats, procurer le repos & la sûreté publique, ce fut la gloire d'Hercule & de Thésée ; inventer les arts, les perfectionner & les cultiver, ce fut celle de Dedale.

Depuis le Déluge de Deucalion jusqu'à Dedale, on ne compte guère que cent cinquante ou soixante ans. Les arts ensevelis avec les hommes dans cette calamité, n'avoient pas encore eu le tems de renaître en Grece ; il falloit de nouveaux inventeurs. La nature qui n'est jamais avare, fournissoit des matériaux abondamment ; mais, on ne les pouvoit mettre en œuvre faute d'outils & d'instrumens nécessaires. Dedale inventa la hache, le vilebrequin, ce que les Latins ont appellé *perpendiculum*, & que nous appellons le niveau, la colle-forte, l'usage de la colle de poisson, &c. Avec ces secours, doué d'un heureux génie & d'une adresse merveilleuse, il fit dés ouvrages de sculpture & de serrurerie qui parurent des prodiges aux Grecs de ce tems-là, c'est-à-dire, aux Grecs encore ignorans & grossiers.

Avant lui, les statues Grecques avoient les yeux fermés, les bras pendans & comme collés le long du corps, les pieds joints, rien d'animé, nulle attitude, nul geste ; c'étoient pour la plûpart des figures quarrées & informes qui se terminoient en gaîne. Dedale donna aux siennes des yeux, des pieds & des mains ; il y mit en quelque façon de l'ame & de la vie ; les unes sembloient marcher, les autres s'élancer, les autres

Pausf. pag. 37, 48, 92. *& alibi passim.* Plin. T. I. p. 167, 414, 417, 418. Virg. Æneid. L. VI. v. 14. *& seq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 44, 45. Tom. VI. pag. 287. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. IX. pag. 177. *& suiv.* T. XII. p. 12. T. XIV. p. 203. T. XIX. p. 3.

courir. Aussitôt la renommée publia que Dedale faisoit des statues étonnantes qui étoient animées, qui marchoient; & dix siècles après lui, on parloit encore de ses ouvrages comme d'effets les plus surprenans de l'industrie humaine. C'est aussi l'idée que nous en donnent Platon & Aristote; au rapport de l'un, dans ses Politiques, livre premier, les statues de Dedale alloient & venoient; & au rapport de l'autre, dans son Memnon, il y en avoit de deux sortes, les unes qui s'enfuyoient, si elles n'étoient attachées, les autres qui demeuroient en place. Les fuyardes, ajoûte-t-il, semblables à de mauvais esclaves, coûtoient moins, les autres étoient & plus estimées & plus cheres. Tout cela veut dire au moins, que soit par des ressorts cachés, soit par le moyen d'un peu de vif-argent coulé dans la tête & dans les pieds de ses statues, Dedale les rendoit susceptibles de quelque mouvement; mais, après tout, c'étoient-là des jeux d'enfans, que les statuaires qui vinrent ensuite mépriserent avec raison. Nous ne voyons point que ni Phidias, ni Praxitele, ni Lysippe, pour faire admirer leurs ouvrages, aient eu recours à ce badinage, qui peut en imposer aux simples, mais qui est incompatible avec le beau & le noble, auquel tout grand artisan doit aspirer. Il est donc très-vraisemblable que Dedale dut une bonne partie de sa réputation à la grossièreté de son siècle, & que ses statues, dont les Grecs se montrerent si jaloux dans la suite, étoient moins recommandables par leur beauté que par leur antiquité; car, sur bien des choses, l'antiquité nous fait illusion. D'ailleurs, ces premiers monumens d'un art si admirable étoient en effet très-curieux, & il y avoit du plaisir à voir par quels degrés la sculpture avoit passé de si foibles commencemens à une si haute perfection. Au reste, Platon lui-même a porté le même jugement de Dedale: nos statuaires, disoit-il, se rendroient ridicules, s'ils faisoient aujourd'hui des statues comme celles de Dedale; & Pausanias, qui en avoit vu plusieurs dans ses voyages, avoue qu'elles étoient choquantes, quoiqu'elles eussent quelque chose qui frappoit, & qui sentoit l'homme inspiré.

Cependant, on ne peut disconvenir que Dedale n'ait été l'auteur & le fondateur de l'école d'Athènes, école qui dans la suite devint si sçavante, si célebre, & qui fut pour la Grece comme une pépinière d'excellens ouvriers; car, Dipœne & Scyllis les premiers disciples de Dedale, & peut-être ses fils, eurent des élèves qui surpasserent de beaucoup leurs maîtres, & qui furent surpassés à leur tour par leurs propres disciples. Ainsi, les Phidias, les Alcamènes, les Scopas, les Praxiteles, les Lysippes, & tant d'autres grands statuaires qui remplirent la Grece de statues admirables, descendoient, pour ainsi dire, de Dedale, par une espèce de filiation; c'est-à-dire, que de maître en maître ils faisoient remonter leur art jusqu'à lui. Dipœne & Scyllis

laisserent après eux un grand nombre d'ouvrages, dont il faut porter à peu près le même jugement que de ceux de Dedale. Pour lui, il ne put pas enrichir sa patrie de beaucoup de monumens, parce qu'ayant commis un crime capital, il fut obligé de se sauver, & d'aller chercher sa sûreté dans une terre étrangère ; voici quel fut son crime.

Il avoit parmi ses élèves son propre neveu, fils de Perdix sa sœur ; on le nommoit Calus, ou Talus, ou Attalus, ou même Perdix comme sa mere, car les Auteurs varient sur son nom. Ce jeune homme marquoit encore plus d'esprit & d'industrie que son maître. Il n'avoit encore que douze ans lorsqu'il inventa la scie. On lui attribue encore l'invention du compas, du tour, & de la roue du potier. Dedale en conçut de la jalousie. Il craignit que le disciple n'effaçât le maître, & pour se défaire d'un rival qui obscurcissoit déjà sa gloire, il le précipita du haut de la citadelle d'Athènes en bas, & voulut faire accroire qu'il étoit tombé ; mais personne n'y fut trompé.

Une action si noire, un meurtre de cette espèce ne pouvoit pas demeurer impuni dans un État, où, pour donner plus d'horreur de l'homicide, on faisoit le procès aux choses même inaniméas, quand elles avoient occasionné la mort d'un homme. Dedale, atteint & convaincu d'un crime si énorme, fut condamné par arrêt de l'Aréopage, à perdre la vie. Il se déroba à la justice, en se tenant caché dans une bourgade de l'Attique de la tribu de Cécrops, qui, du nom de cet illustre fugitif, fut appellée Dédalide ; mais, ne s'y croyant pas en sûreté, il passa en Crete. La renommée avoit préparé les esprits en sa faveur ; on fut charmé de voir un homme d'un si rare mérite, & Minos qui règnoit dans cette isle, compta bien de mettre à profit les talens de cet habile ouvrier, qui de son côté répondit à l'attente qu'on avoit conçue de lui. Minos avoit deux filles, Phedre & Ariadne ; Dedale fit leurs statues en bois ; il fit aussi celle d'une divinité qui étoit chere aux Crétois ; on la nommoit dans la langue du païs Britomartis, comme qui diroit *la douce Vierge*. Ce fut encore en ce tems-là qu'il fit pour Ariadne ce bas-relief de marbre blanc, qui représentoit ces danses légeres & cette espèce de branle dont parle Homère dans le dix-huitième livre de l'Iliade. Jusques-là il n'avoit guère été que statuaire; dans la suite il se montra grand architecte. Ce ne fut pourtant, selon toute apparence, & au jugement de Pline, qu'après avoir voyagé en Égypte, où il considéra ces énormes pyramides qui bravent encore aujourd'hui l'injure des tems, & sur-tout la sépulture ou le labyrinthe du roi Mandès, ouvrage immense que Pline appelle *Portentissimum humani ingenii opus*, l'ouvrage le plus étonnant qu'ait jamais produit l'esprit humain. De retour en Crete, il y fit un labyrinthe semblable, mais en petit ; car, le labyrinthe de

Crete n'étoit que la centième partie de celui d'Égypte.

Cependant, Pasiphaé, femme de Minos, conçut un amour insensé pour un taureau d'une beauté extraordinaire. Dedale, confident de la Reine, voulut servir sa passion ; il imagina de faire une vache d'airain, & la fit si ressemblante à une véritable, que Pasiphaé sçut en profiter ; de-là naquit ce monstre si connu sous le le nom de Minautore, moitié taureau & moitié homme, qui eut le labyrinthe pour repaire, & qui dévoroit tous les ans ces malheureuses victimes que les Athéniens envoyoient à Minos, en satisfaction de la mort de son fils Androgée, qu'il leur imputoit peut-être injustement. Minos sentit un opprobre qui rejaillissoit sur lui ; & résolu d'en punir l'auteur, il renferma Dedale dans une étroite prison, où il ne lui laissa d'autre espérance que celle de finir bientôt sa vie par le dernier supplice. Icare son fils, compagnon de son infortune, l'augmentoit encore ; ce fut alors, dit-on, que l'ingénieux Dedale mettant en usage toute son industrie, trouva le moyen de se faire des aîles, de se les attacher avec de la cire, & d'en attacher de semblables à son fils, après quoi la terre & la mer étant fermées pour eux, en dépit de la nature, ils tenterent de se faire un chemin dans les airs.

Icare prit l'essor en jeune homme ; il vola trop haut ; ses aîles se fondirent à la chaleur du soleil ; & n'étant plus soutenu, il tomba dans la mer. Pour Dedale, plus prudent, il sçut tenir un juste milieu, & gagna heureusement la Sicile, où, après s'être reposé quelque tems, il alla offrir ses services à Cocalus qui règnoit à Inyque. Aristote, dans son livre des récits merveilleux, si néanmoins cet ouvrage est de lui, a suivi une tradition particulière ; car, il dit que Dedale, avant que d'aller en Sicile, descendit aux isles Électrides, situées dans le golfe Adriatique, & que là, voulant laisser un monument de sa fuite & de ses malheurs, il fit deux statues, l'une d'étain, l'autre de bronze, l'une qui représentoit Icare, l'autre qui le représentoit lui-même. Étienne de Byzance, au mot *Electride*, rapporte la même chose, apparemment d'après Aristote ; mais, il faut mettre ce fait au nombre des fables, dont on a rempli l'histoire de Dedale, fables après tout si grossières, qu'elles ne peuvent tromper que ceux qui veulent bien être trompés.

En effet, cette vache d'airain faite par Dedale, est un conte qui porte avec lui le caractère de fausseté. Les Grecs n'ont connu l'airain ni l'art de fondre le métal & de le jetter en moule, que plusieurs siècles après la prise de Troye ; les premiers fondeurs qu'ils aient eus, ont été Rhœcus & Théodore, qui vivoient du tems de Polycrate, tyran de Samos ; ainsi, la fable de Pasiphaé n'a pu avoir cours en Grece que plus de cinq cens ans après Dedale. Cette Reine avoit pris de l'inclination pour Taurus, que

quelques-uns font l'un des secrétaires de Minos, & d'autres l'un de ses lieutenans généraux. Dedale favorisa leurs amours, il leur procura la liberté de se voir; il leur prêta même sa maison. Pasiphaé étant accouchée d'un fils que quelques Auteurs nomment Astérius ou Astérion, comme le pere en étoit incertain, & qu'on pouvoit le croire de Taurus aussi-bien que de Minos, on l'appella Minotaure. Dedale, complice des amours de la Reine, encourut l'indignation de Minos, qui le fit mettre en prison. Pasiphaé l'en tira*, en lui donnant un vaisseau, où Dédale s'étant embarqué pour échapper à la colère du Roi & à la flotte qui le poursuivoit, s'avisa de mettre une voile & des vergues ou antennes au bout d'un mât. Icare, sur un autre bâtiment, ne sçut pas le gouverner; il fit naufrage, & fit si bien naufrage, que le flot ayant porté son corps dans une isle proche de Samos, Hercule qui s'y trouva par hazard, lui donna la sépulture. Voilà tout le fondement de cette fable.

Comme les Romains ont cru se faire une origine plus ancienne & plus illustre en se faisant descendre des Troyens, aussi leurs Poëtes, pour rendre quelques monumens de l'Italie plus recommandables, ont supposé, non sans quelqu'apparence de vérité, que Dedale en étoit l'auteur; de-là ces vers de Virgile:

Dædalus, ut fama est, fugiens Minoia regna,
Præpetibus pennis ausus se credere cælo,
Insuetum per iter gelidas enavit ad arctos,
Chalcidicaque levis tandem superastitit arce.
Redditus his primùm terris, tibi, Phœbe, sacravit
Remigium alarum, posuitque immania templa.

C'est le temple d'Apollon à Cumes, qui est désigné en cet endroit; mais, l'autorité des historiens Grecs est préférable à celle des poëtes Latins, particulièrement sur ce point. Diodore de Sicile & Pausanias nous apprennent tous deux que Dedale aborda en Sicile, & qu'il se réfugia auprès de Cocalus, roi de Camique ou d'Inyque, qui, selon quelques Géographes, est aujourd'hui Siliano. Ce Prince le reçut avec humanité; bientôt après, d'autant plus disposé à l'admirer qu'il règnoit sur des Barbares, il le prit en amitié, & lui fit toutes sortes de bons traitemens. Cependant, Minos outré de l'évasion de son prisonnier, fit équiper une flotte pour le poursuivre jusques dans son asyle. Maître de la mer & de la terre, & d'une nombreuse armée navale, il vint le redemander à Cocalus, qui, nullement en état de résister à un si puissant ennemi, prit le parti de l'attirer dans son palais, pour tâcher de l'adoucir par l'hospitalité la plus officieuse; mais, les filles de Cocalus, encore plus touchées du mérite de Dedale, concerterent

de lui sauver la vie aux dépens de celle de Minos. Un jour que ce Prince étoit dans le bain, elles lui firent donner l'eau si chaude qu'il y fut suffoqué. Sa mort passa pour naturelle; Cocalus rendit son corps aux Crétois, qui s'en retournerent dans leur isle; & il n'en fut pas autre chose.

Dédale, délivré de cette persécution, ne songea plus qu'à marquer sa reconnoissance à son libérateur; il bâtit une forteresse sur la cime d'un rocher, dont l'accès étoit si difficile, qu'une poignée de gens pouvoit le défendre contre une armée. Cocalus y fit bâtir un palais, & s'y retira avec toutes ses richesses. Diodore de Sicile parle de plusieurs autres ouvrages faits par Dedale dans ce petit canton de la Sicile, & dont quelques-uns subsistoient encore de son tems, entr'autres d'une espèce de réservoir ou bassin, d'où sortoit un grand fleuve qui alloit se rendre à la mer. Le mont Éryx, célebre par un temple de Vénus Érycine, étoit extrêmement escarpé & bordé de précipices; l'incommodité du lieu réfroidissoit fort la dévotion des peuples. Dedale entoura ce mont d'une muraille, puis il en élargit le terreplain, & par ce moyen, le temple de la déesse devint très-fréquenté.

Il y a apparence que plusieurs autres princes d'Italie se servirent de Dedale pour divers travaux. Environ ce tems-là, Iolas, neveu d'Hercule, chef d'une colonie Grecque, la conduisit en Sardaigne; il n'y fut pas long-tems sans apprendre que Dedale étoit dans son voisinage; aussitôt il l'envoya prier de le venir voir; & l'on peut juger de quel secours lui fut, pour son nouvel établissement, un homme qui étoit tout à la fois ingénieur, architecte & statuaire. Quelques Auteurs ont prétendu qu'Aristée, autre chef d'une autre colonie Grecque plus ancienne, avoit eu le même avantage, mais ils se sont trompés. Pausanias a fort bien remarqué que les tems ne conviennent point. On ne me persuadera pas, dit-il, qu'Aristée, qui avoit épousé Autonoé, fille de Cadmus, ait pu être aidé dans aucune entreprise par Dedale, qui vivoit dans le tems qu'Œdipe règnoit à Thèbes.

Dedale laissa un fils, que l'on appelloit Iapyx, & qui donna son nom à une contrée d'Italie. Aucun Écrivain ne nous a appris en quel tems mourut Dedale, & le silence des historiens Grecs sur ce point, est une marque qu'ils n'en étoient pas eux-mêmes instruits, ce qui porte à croire qu'il passa encore une fois en Égypte, & qu'il y finit ses jours. C'est un sentiment qui ne paroîtra pas douteux, si l'on considère ce que rapporte Diodore de Sicile, que Dedale, en qualité d'architecte, bâtit le vestibule de ce magnifique temple que Vulcain avoit à Memphis, que l'on y plaça sa propre statue faite de sa main, & que dans une isle proche de cette grande ville, les Égyptiens lui consacrerent à lui-même un temple, où l'on lui rendoit les honneurs divins. A l'égard des Grecs, leur vénération

pour Dedale n'alla jamais si loin, & Junius se trompe grossièrement, quand il parle des grands & des petits Dedales, comme d'une fête instituée à l'honneur de ce célebre statuaire. C'étoit Junon qui en avoit tout l'honneur, & cette fête étoit appellée les Dedales, non à cause du statuaire, mais parce qu'anciennement, & avant lui, tout morceau de bois poli & artistement travaillé, s'appelloit δαίδαλον, & lui-même avoit pris delà son nom.

DEDALE, *Dædalus*, Δαίδαλος. (*a*) Il est nécessaire d'observer qu'il y a eu trois Dedales, tous trois statuaires; le premier Athénien, dont l'histoire est décrite dans l'article précédent; le second Sicyonien, dont il est parlé ci-après; & le troisième de Bithynie, dont parle Arrien, & qui étoit connu par une statue de Jupiter Stratius, ou dieu des armées. Les Grecs ont souvent confondu l'un avec l'autre, ou par ignorance, ou plutôt par l'envie de donner plus de prix à leurs monumens, en les faisant plus anciens qu'ils n'étoient; & Pausanias lui même est quelquefois tombé dans cette méprise. Pour n'y être pas trompé, il faut se souvenir que l'ancien Dedale vivoit du tems d'Hercule, de Thésée & d'Œdipe, quelque trente ou quarante ans avant la guerre de Troye.

DEDALE, *Dædalus*, Δαίδαλος, (*b*) statuaire Sicyonien, fils & disciple de Patrocle, avoit enrichi la Grece d'un nombre de statues. C'étoit lui aussi qui avoit fait le trophée que les Éléens érigerent dans l'Altis à Olympie, après avoir vaincu les Lacédémoniens.

Amasée se trompe, comme Kuhnius l'a remarqué. Il fait Patrocle fils & élève de Dedale le Sicyonien. C'est tout le contraire. Le texte Grec a causé la méprise d'Amasée; mais, il devoit sentir qu'il en faut retrancher la conjonction καὶ, &c.

DÉDALÉENS, *Dædalea*; Δαιδάλεια (*c*) nom que Diodore de Sicile donne à quelques grands ouvrages, fait par Dedale dans l'isle de Sardaigne. Ces ouvrages subsistoient encore du tems de cet Auteur.

DEDALES, *Dædali*, (*d*) nom que Justin donne à des montagnes situées dans l'Inde. Les monts Dedales n'étoient pas éloignés de la ville de Nysa; car, Justin assure qu'Alexandre, au sortir de cette ville, traversa ces montagnes, pour entrer dans les États de la reine Cléofis.

Quinte-Curse parle d'une contrée qu'il nomme Dedala. Alexandre, dit-il, la trouva déserte à son arrivée; les habitans l'ayant abandonnée pour s'enfuir dans des montagnes inaccessibles.

DEDALES, *Dædala*, (*e*)

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. p. 188.
(*b*) Pauf. p. 346, 347, 625.
(*c*) Diod. Sicul. p. 164.
(*d*) Just. L. XII. c. 7. Q. Curt. L. VIII. c. 10.
(*e*) Pauf. p. 546, 547, 578. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 524, 525. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. p. 187.

Δαίδαλα, fête des Platéens. Voici quelle fut l'origine de cette fête.

Junon se fâcha un jour contre Jupiter, on ne sçait pas pourquoi; mais, on assure que de dépit elle se retira en Eubée. Jupiter n'ayant pu venir à bout de la fléchir, vint trouver Cithéron qui règnoit alors à Platée. Cithéron étoit l'homme le plus sage de son tems. Il conseilla à Jupiter de faire faire une statue de bois, de l'habiller en femme, de la mettre sur un chariot attelé d'une paire de bœufs, que l'on traîneroit par la ville, & de répandre dans le public que c'étoit Platéa la fille d'Asopus qu'il alloit épouser. Son conseil fut suivi. Aussitôt la nouvelle en vint à Junon, qui part dans le moment, se rend à Platée, s'approche du chariot, & dans sa colère voulant déchirer les habits de la mariée, trouve que c'est une statue. Charmée de l'aventure, elle pardonna à Jupiter sa tromperie, & se réconcilia de bonne foi avec lui. En mémoire de cet évènement, les Platéens célébrerent une fête, qu'ils appellerent les Dedales, parce qu'anciennement toutes les statues de bois étoient ainsi nommées.

Lorsque le tems de la fête étoit arrivé, ces peuples s'assembloient dans un bois près de la ville d'Alalcomène, qui étoit le plus grand qu'il y eût alors dans toute la Béotie, & où l'on voyoit, dit-on, de vieux chênes aussi anciens que le tems. Ils apportoient avec eux des morceaux de viande cuite, les jettoient dans ce bois, & les defendoient autant qu'ils pouvoient contre les corbeaux qui y étoient en grand nombre; ils s'embarrassoient peu des autres oiseaux, parce qu'ils ne sont pas voraces. Mais, si malgré leur vigilance, quelque corbeau venoit à emporter un morceau de viande, pour lors ils observoient soigneusement sur quel arbre il alloit se percher, & c'étoit du bois de cet arbre qu'ils faisoient un Dedale ou pour parler plus clairement une statue. Les Platéens célébroient cette fête en leur particulier, & alors c'étoient les petits Dedales. Les grands étoient accompagnés de plus de solemnité; tous les Béotiens y assistoient en corps; mais, la fête ne se faisoit que tous les soixante ans, parce qu'elle fut discontinuée pendant tout ce tems, à cause de l'exil des Platéens. Aux petits Dedales on portoit en procession quarante statues; car, toutes celles que l'on faisoit chaque année, étoient réservées pour le jour de la fête; & il y avoit huit villes qui tiroient au sort à qui auroit l'honneur de porter ces statues, Platée, Coronée, Thespie, Tanagre, Chéronée, Orchomène, Lebadée & Thebes. En effet, après que Thebes eut été rétablie par Cassandre fils d'Antipater, toutes ces villes, s'étant réconciliées avec les Platéens, voulurent être associées à la cérémonie des Dedales, & faire chacune à son tour les frais du sacrifice. Les villes de moindre considération s'unissoient ensemble & contribuoient à la dépense selon leurs forces.

Voici de quelle manière la fête

se passoit. Ces peuples, ainsi assemblés, portoient une statue de femme sur les rives de l'Asope; ils la mettoient sur un chariot, & une jeune mariée se plaçoit à côté d'elle, puis ils tiroient au sort entr'eux pour voir qui auroit le pas & règleroit la marche. Après ces préliminaires, ils conduisoient le chariot depuis l'Asope jusqu'au haut du mont Cithéron, du côté de Thebes. Là ils trouvoient un autel tout préparé, fait de pièces de bois coupées en quarré & emboitées les unes dans les autres comme pour un ouvrage de maçonnerie. Cet autel étoit couvert d'un monceau de sarment, en sorte qu'il n'y avoit plus qu'à y mettre le feu. Les villes considérables sacrifioient une vache à Junon, & un taureau à Jupiter, après avoir versé du vin & brûlé des parfums sur ces victimes; on rangeoit en même tems tous les Dedales sur l'autel. Les particuliers qui étoient riches, se piquoient de faire comme les villes; les autres immoloient des victimes de moindre prix. Tout ce que l'on offroit en sacrifice, étoit consumé par le feu avec l'autel, & la flamme étoit si grande, qu'on la voyoit de fort loin.

Eusebe, au troisième livre de sa préparation évangélique, cite un traité de Plutarque sur les Dedales des Platéens.

DÉDALION, *Dædalion*, (*a*) Δαιδαλίων, frere de Ceyx, roi de Thrachine, étoit fils de Lucifer. Il ne se plaisoit qu'à la guerre, & faisoit ses divertissemens des combats & des batailles. Son courage subjugua de grands Rois & de grands Peuples.

Ce Prince avoit une fille nommée Chione, à qui Diane perça la langue d'un coup de flêche. Chione en ayant perdu la vie avec son sang, Dédalion fut fort affligé de sa mort. Ne voulant recevoir aucune consolation, il pleura la perte de sa fille, il accusa d'inhumanité la déesse qui s'en étoit vengée; & l'affliction le porta jusqu'à l'impiété & à la fureur. Mais, quand il vit brûler son corps, ce fut-là que la raison acheva de l'abandonner; il fit quatre fois des efforts pour se jetter dans le feu, & quatre fois on l'en empêcha. Enfin, sa furie fut plus forte que tous les obstacles qu'on lui opposa; il s'échappa, & prit aussitôt la fuite; & comme un taureau que des frêlons piquent, on le vit courir par des lieux où il n'y avoit point de chemins. Il sembla, dès ce moment, qu'il couroit plus vîte qu'un homme, & on eût cru que ses pieds avoient des aîles. Ainsi, il se dégagea de tous ceux qui le retenoient, & devenu prompt & léger par le désir de la mort, il monta aussi facilement sur les plus hauts sommets du Parnasse, qu'il auroit marché dans une plaine, & se précipita de cette montagne. Mais, Apollon qui en eut pitié, le convertit en oiseau, & le soutint en tombant sur les aîles qu'il lui don-

(*a*) Ovid. Metam. L. XI. c. 9. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VIII. pag. 44 *& suiv.*

na. Il lui fit naître un bec crochu, en la place de sa bouche, lui donna des ongles qui sont semblables à des hameçons, & lui laissa son premier courage, & plus de force de corps. Enfin, il devint un épervier, qui n'épargne pas un oiseau, qui leur fait à tous la guerre.

La métamorphose de Dédalion en épervier, est une fiction qui, selon M. l'abbé Banier, peut-être tirée de ce qu'apparemment Dédalion abandonna son païs pour aller s'établir dans un lieu éloigné. Mais, quelques-uns disent que ce Prince fut un fameux tyran, ennemi de la paix & du repos, & qu'on a feint qu'il fut changé en épervier, parce que comme les tyrans, ces sortes d'oiseaux se plaisent dans le sang & dans le carnage. L'on ajoûte à cela que par le désespoir que montra Dédalion après la perte de sa fille, la fable nous apprend que les droits de la nature sont si forts, que les tyrans mêmes ne sçauroient s'en affranchir, quoiqu'ils pussent s'assujettir tout le monde; que la nature est plus forte que toutes choses; qu'elle conserve ses droits au milieu de la tyrannie, & jusques dans le cœur des tyrans; que ceux qui sont violens en une chose, le sont ordinairement en toutes, & même dans celles qui leur sont préjudiciables; & que pour la punition des Grands qui ne craignent pas les loix, leurs passions exercent sur eux les mêmes violences qu'ils exercent sur les autres hommes.

DÉDALION, *Dædalion*, (a) Δαιδαλίων, pere d'Autolycus. Pausanias fait mention de ce Dédalion.

DÉDAN, *Dedan*, Δαιδάν, (b) ville de l'Idumée, fameuse par son commerce. Il est souvent fait mention de cette ville dans les prophetes.

Jérémie, dans une prophétie contre l'Idumée, adresse en particulier la parole à ceux de Dédan. » Fuyez, dit-il, sauvez-vous de » vos ennemis; descendez dans » les creux de la terre les plus » profonds, habitans de Dédan; » parce que j'ai fait venir sur » Ésaü le jour de sa destruction, » le tems où je le dois visiter dans » ma colère. «

Ézéchiel, parlant au nom du Seigneur, s'exprime ainsi: » J'étendrai ma main sur l'Idumée; » j'en exterminerai les hommes » & le bêtes; je la réduirai en un » désert du côté du midi, & ceux » qui sont à Dédan tomberont » par l'épée. « Le même Prophete, dans un autre endroit, adressant la parole à Tyr, lui dit que les enfans de Dédan ont trafiqué avec elle pour les housses magnifiques des chevaux.

Cette ville étoit près de Phana à environ quatre milles vers le nord.

DÉDAN, *Dedan*, ou DADAN, *Dadan*, (c) ville de l'Arabie heureuse, selon Sanson.

(a) Pauf. p. 460.

(b) Jerem. c. 25. v. 23. c. 49. v. 8. Ezech. c. 25. v. 13. c. 27. v. 15, 20. c. 38. v. 13.

(c) Paral. L. I. c. 1. v. 9.

Dans les Paralipomènes, il est parlé de Saba & de Dadan, fils de Regma. Parmi les enfans de Chus, Regma eut son partage à l'extrêmité de l'Arabie heureuse, où Ptolémée place une ville nommée Regma. Saba eut le sien dans le païs qui s'étend depuis le détroit du golfe Persique jusqu'à l'Océan Indien, & où Ptolémée place les Asabi entre Regma & & Saba ; c'est-à-dire, entre les deux partages qu'on vient de désigner; on trouve encore aujourd'hui Dédan, à l'embouchure du golfe Persique. Cette convenance de nom & de lieu paroît décisive à Sanson. Dom Calmet n'admet qu'une ville du nom de Dédan, & il semble douter s'il la doit mettre dans l'Idumée, ou dans l'Arabie. Il met le peuple de Dédan entre la mer Morte & la ville de Pétra, capitale de l'Arabie Pétrée. Il ajoûte qu'Isaïe appelle ces peuples Dédanim, au pluriel.

D. Calmet fait de Dédan un nom de peuple d'Idumée ou d'Arabie, & met ce peuple entre la mer Morte & la ville de Pétra. Il pense que Dédan n'est pas différent de Dadan. » Il est très-croyable, dit-il, que ces deux noms » ne signifioient que la même » chose, & que les peuples nommés Dédan, ou Dédanim dans » Isaïe, Jérémie & Ézéchiel, » sont les descendans de Dadan » fils de Regma, petit-fils de » Chanaan, Genes. X. 7.; ou de » Dédan fils de Jecsan, petit-fils » d'Abraham par Céthura, Genes. XXV. 3. Mais, il est malaisé de discerner les uns des » autres, parce que les caractères » que l'Écriture nous donne de » ces deux Dadan ou Dédan, ne » sont pas assez distincts. Les prophetes Isaïe, Jérémie, & Ézéchiel mettent visiblement les » Dédanim avec les Arabes & les » Iduméens, dans les prophéties » fâcheuses qu'ils prononcent contr'eux. Nous croyons que ces » prédictions furent accomplies » au tems de Nabuchodonosor, » qui assujettit tous ces peuples » cinq ans après la prise de Jérusalem. Ézéchiel met Dédan » parmi les marchands qui venoient trafiquer à Tyr. Il les » met avec Gog & Magog qui » viennent pour désoler & ravager la terre d'Israël. Comme » ces peuples demeuroient apparemment dans l'Arabie déserte, » il est impossible de marquer au » juste le lieu de leur demeure. » Jérémie les met avec les Arabes qui coupent leurs cheveux » en rond. *Et Dedan, & Thema,* » *& Buz, & universis qui attonsi* » *sunt in comam.*

» Bochart, dit M. de la Martinière, est celui qui débrouille » le mieux ce que c'étoit que Dédan & Dédanim. Près Regma, » à l'orient, & sur le même rivage, étoit la ville nommée Dédan, aujourd'hui Daden. Ortélius, & les autres Géographes » modernes, la placent à distance presqu'égale du détroit de » Bassora, ou bouche du golfe » Persique, & du fleuve Om, » qui est le Lar de Ptolémée, & » le Phalg du Géographe de Nubie. Le canton d'alentour étoit

» aussi appellé Daden, du nom » de cette ville. Odoard Barbosa » parle d'un païs nommé Dadéna » sur cette côte. Il semble que » c'est la ville de Dédan, qui fut » fondée par Dédan, fils de Reg- » ma. Bochart n'est point du sen- » timent de ceux qui confondent » cette ville avec Dédan, ville » méditerranée, dans l'Idumée, » & dont le fondateur étoit un » autre Dédan, l'un des descen- » dans d'Abraham. La Dédan » dont parle Ézéchiel, doit avoir » été maritime, ayant dans son » voisinage plusieurs isles d'où il » étoit facile de naviguer dans les » Indes; car l'ivoire & l'ébene, » dont les habitans & les insulai- » res, leurs voisins, trafiquoient » avec les Tyriens, étoient des » marchandises des Indes. Cela » convient à Daden, car elle est » voisine de plusieurs isles, & est » proche du détroit du golfe Per- » sique, d'où les Indes ne sont » pas éloignées. Le voisinage de » Regma est encore une preuve » de ce sentiment. Il ne faut donc » pas confondre la Dédan Ara- » bique avec celle d'Idumée. Ézé- » chiel parle de toutes les deux » dans le c. 27. v. 15. & v. 20., » de l'une, dont les marchandi- » ses étoient l'ivoire & l'ébene; » l'autre n'envoyoit à Tyr que » des serpillières, ou des tapis, » selon quelques autres. Au lieu » des Dédanim, les Septante » disent les fils des Rhodiens. Ce- » la vient de la ressemblance de » deux lettres Hébraïques, qui » est telle, qu'ils ont pu facile- » ment lire Rhédan ou Rhodon » pour Dédan. Vilalpandus tâche » en vain de les justifier, en disant » que Rhode étoit anciennement » nommée Dédan, & que ce nom » a été changé avec le tems; » mais, outre qu'il n'en donne » point de preuves, personne ne » s'imaginera que les Tyriens » aient été se pourvoir d'ébene » & d'ivoire dans l'isle de Rho- » de, eux qui avoient des ports » sur la mer Rouge, d'où ils » pouvoient trafiquer aux extrê- » mités de l'Afrique, & dans les » Indes. Il leur étoit infiniment » plus aisé qu'aux Rhodiens d'a- » voir ces marchandises de la pre- » mière main. «

DÉDANIM, *Dedanim*, (*a*) nom d'une ville dont parle Isaïe. Les Septante lisent Daidan; & on croit que c'est la même chose que Dédan. *Voyez* Dédan.

DÉDITAMENE, *Deditamenes*, (*b*) lieutenant d'Alexandre. Il obtint de ce Prince le gouvernement de Babylone, vacant par la mort de Mazée.

DEDITICII, (*c*) terme employé par César, au premier livre de ses Commentaires sur la guerre des Gaules. On appelloit ainsi les peuples qu'on avoit forcés de se rendre. Il y avoit deux sortes de *Dediticii*, ceux qui s'étoient rendus à certaines conditions, & ceux qui n'en avoient obtenu aucune.

(*a*) Isaï. c. 21. v. 13.
(*b*) Q. Curt. L. VIII. c. 3.
(*c*) Cæs. de Bell. Gall. L. I. p. 27.

DEDITII

DEDITII LIBERTINI. *Voyez* Affranchissement.

DÉDYMNÉE, *Dedymnæus*, nom du premier mois de l'année, chez les Achéens. Ce mois répondoit à notre mois de Janvier.

DÉESSE DE SYRIE [La], *Dea Syria*, Θεὸς Συρίη, (*a*) titre d'un dialogue de Lucien. C'est la description d'un temple, où il est parlé de son origine & de ses cérémonies. Du reste, on doute que cette pièce soit de Lucien; car, il y a quelque chose qui sent la superstition, outre qu'elle est en langue Ionique.

DÉESSES [Les grandes], *Deæ Magnæ*, Θεαὶ μεγάλαι. (*b*) C'est ainsi qu'on appelloit Cérès & Proserpine. Messène avoit institué des fêtes en l'honneur des grandes Déesses, suivant le rit & les cérémonies qu'elle tenoit de Caucon, petit-fils de Phlius. Il est parlé de ces Déesses en plusieurs endroits de Pausanias. *Voyez* Carnasius.

DÉFINITION, *Definitio*, terme de Rhétorique. C'est un lieu commun; & par Définition, les Rhéteurs entendent une explication courte & claire de quelque chose.

Les Définitions de l'Orateur different beaucoup dans la méthode de celles du Dialecticien & du Philosophe. Ces derniers expliquent strictement & séchement chaque chose par son genre & sa différence; ainsi, ils Définissent l'homme *un animal raisonnable*. L'Orateur se donne plus de liberté, & Définit d'une manière plus étendue & plus ornée. Il dira, par exemple: *L'homme est un des plus beaux ouvrages du Créateur, qui l'a formé à son image, lui a donné la raison, & l'a destiné à l'immortalité;* mais, cette Définition, à parler exactement, tient plutôt de la nature d'une description que d'une Définition proprement dite.

Il y a différentes sortes de Définitions oratoires. La première se fait par l'énumération des parties d'une chose; comme lorsqu'on dit, *que l'Éloquence est un art qui consiste dans l'invention, la disposition, l'élocution, & la prononciation.* La seconde Définit une chose par ses effets; ainsi l'on peut dire, *que la guerre est un monstre cruel, qui traîne sur ses pas l'injustice, la violence, & la fureur, qui se repaît du sang des malheureux, se plaît dans les larmes & dans le carnage; & qui compte parmi ses plaisirs, la désolation des campagnes, l'incendie des villes, le ravage des provinces*, &c. La troisième espèce est comme un amas de diverses notions, pour en donner une plus magnifique de la chose dont on parle; & c'est ce que les Rhéteurs nomment *Definitiones conglobatæ;* ainsi, Cicéron Définit le Sénat Romain, *templum sanctitatis, caput urbis, ara sociorum, portus omnium gentium.* La quatrième consiste dans la négation & l'affirmation, c'est-à-dire, à désigner d'abord ce qu'une chose n'est pas,

(*a*) Lucian. T. II. p. 875. *& seq.*

(*b*) Pausf. p. 217, 279, 506.

pour faire ensuite mieux concevoir ce qu'elle est. Cicéron, par exemple, voulant Définir le Consulat, dit que cette dignité n'est point caractérisée par les hâches, les faisceaux, les licteurs, la robe prétexte, ni tout l'appareil extérieur qui l'accompagne, mais par l'activité, la sagesse, la vigilance, l'amour de la patrie; & il en conclut que Pison, qui n'a aucune de ces qualités, n'est point véritablement Consul, quoiqu'il en porte le nom & qu'il en occupe la place. La cinquième Définit une chose par ce qui l'accompagne; ainsi, l'on a dit de l'Alchimie, *que c'est un art insensé, dont la fourberie est le commencement, qui a pour milieu le travail, & pour fin l'indigence*. Enfin, la sixième Définit par des similitudes & des métaphores. On dit, par exemple, *que la mort est une chûte dans les ténébres, & qu'elle n'est pour certaines gens qu'un sommeil paisible.*

On peut rapporter à cette dernière classe des Définitions métaphoriques, quelques Définitions de l'homme assez singulières pour trouver place ici. Les Poëtes feignent que les sciences s'assemblerent un jour, par l'ordre de Minerve, pour Définir l'homme. La Logique le Définit *un court enthymeme, dont la naissance est l'antécédent, & la mort le conséquent;* l'Astronomie, *une lune changeante, qui ne reste jamais dans le même état;* la Géométrie, *une figure sphérique, qui commence au même point où elle finit;* enfin la Rhétorique le Définit *un discours dont l'exorde est la naissance, dont la narration est le trouble, dont la péroraison est la mort, & dont les figures sont la tristesse, les larmes, ou une joie pire que la tristesse*. Peut-être par cette fiction ont-ils voulu nous donner à entendre que chaque art, chaque science, a ses termes propres & consacrés par l'usage.

DEGMÉNUS, *Degmenus*, Δέγμενος, (a) archer Éléen, fut choisi par ceux de sa nation, pour combattre contre Pyrechmès qui étoit un frondeur Étolien; la victoire se déclara en faveur du dernier.

DEGRUMARE VIAS, (b) signifioit chez les Latins, tirer les rues au cordeau.

DÉGYS, *Degys*, (c) frere de Décébale. Ce dernier, qui étoit Roi des Daces, ayant rejetté la proposition que lui faisoit l'empereur Domitien, de lui venir faire hommage dans la capitale de l'Empire, consentit seulement à envoyer son frere Dégys. Il rendit à Domitien quelques armes & quelques prisonniers, & reçut ensuite de ce Prince le diadême au nom de Décébale.

Il est fait mention de Dégys dans une épigramme de Martial à Domitien.

DÉJANIRE, *Dejanira*, (d) Δηϊάνειρα, fille d'Œnée, roi de Calydon, étoit la plus belle Prin-

(a) Pauf. p. 292.
(b) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 62.
(c) Mart. L. V. Epigr. 3. Crév. Hist. des Emp. T. IV. p. 32.
(d) Ovid. Metam. L. IX. c. 1. & seq.

cesse de son tems. Aussi fut-elle recherchée en mariage par un grand nombre de héros ; mais, son pere ne la voulut donner qu'à celui qui surmonteroit les autres. Hercule & Achéloüs étoient du nombre des prétendans, & combattirent l'un contre l'autre, à qui demeureroit un si beau prix. Achéloüs se servit en cette occasion de toutes ses forces & de toutes ses ruses ; & enfin s'étant converti en taureau, Hercule ne laissa pas de le vaincre, & lui arracha une de ses cornes.

Comme Hercule s'en retournoit victorieux avec Déjanire, il la mit sur le dos du centaure Nessus pour lui faire passer le fleuve Évene. Mais ce centaure, qui en devint amoureux, la voulut enlever, quand il fut de l'autre côté du fleuve ; de sorte qu'Hercule s'étant apperçu de son dessein, lui tira une flêche qui le perça de part en part. Ce malheureux centaure, se voyant proche de la mort, donna à Déjanire sa chemise teinte de son sang, & lui dit que cette chemise avoit la vertu d'empêcher que son mari n'aimât jamais d'autre femme qu'elle ; mais, c'étoit un poison qu'il lui donnoit, pour venger sa mort sur Hercule.

En effet, comme la renommée, qui se plaît toujours à mêler le mensonge avec la vérité, & qui prenant naissance d'un petit bruit, s'augmente ensuite & se fortifie par les faussetés qu'elle invente, vint apprendre à Déjanire, que son mari étoit devenu amoureux d'Ioie, & que toute sa vertu n'avoit pu empêcher l'amour de le rendre esclave de son esclave ; cette femme qui aimoit, crut aisément ce rapport ; & le premier remede qu'elle employa contre sa douleur, ce furent des soupirs & des larmes. Mais bientôt après : » Pourquoi, dit-elle en elle-même, nous amusons-nous à pleurer, puisque ma rivale se doit » moquer de mes larmes, & » augmenter par ses risées mes » ressentimens & mes douleurs ? » Peut-être qu'elle sera bientôt » ici, il faut se hâter de chercher » de l'aide, & de tenter quelque » chose, tandis que nous le pouvons, & qu'une autre n'a pas » encore usurpé ma place. Ferai-je des plaintes, ou demeurerai-je dans le silence ? Attendrai-je » ici ma rivale, ou retournerai-je » à Calydon ? Sortirai-je de ce » palais pour favoriser les amours » d'Hercule, & ne m'opposerai-je point à sa perfidie ? Si je me » remets en mémoire que je suis » sœur de Méléagre, n'entreprendrai-je pas quelque action » signalée ? Et ne témoignerai-je » pas, en coupant la gorge à l'infame qui m'ôte Hercule, ce que » peut la douleur d'une femme » que l'on outrage. « Mille pensées differentes lui passerent dans l'esprit ; mais enfin elle résolut, pour rallumer l'amour de son mari, de lui envoyer la chemise du

Pauf. p. 127. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 40, 56. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. V. pag. 303. & suiv.

centaure, & la donna à Lychas, sans sçavoir ce qu'elle donnoit, ni qu'elle envoyoit la mort à Hercule, & qu'elle se préparoit de nouveaux maux. Ainsi, la malheureuse Déjanire recommanda à ce fidele serviteur, de porter ce présent à son maître. Il le porta, Hercule le reçut, se revêtit de cette chemise empoisonnée, avant que d'aller au sacrifice. Mais, à peine eut-il jetté l'encens dans le feu, à peine eut-il commencé ses prieres, & versé du vin sur l'autel, que le poison qu'il venoit de prendre, commença à s'échauffer, & se répandit par tout son corps. Devenu furieux, il se précipita au milieu des flammes. Déjanire, ayant appris sa mort, se tua autant de regret que de désespoir, comme pour se punir elle-même de la faute qu'elle avoit faite.

Cette fable nous apprend qu'il faut craindre les présens & les conseils qui viennent de nos ennemis. En effet, Déjanire perd Hercule, & se perd avec lui, pour avoir cru trop facilement la feinte amitié de ce centaure. Mais aussi veut-on nous montrer par-là qu'il n'y a rien de plus crédule que la jalousie, qu'elle se porte aisément à tout ce qui peut la satisfaire, & qu'elle ne regarde pas qui est celui qui lui promet du soulagement, pourvu qu'on lui en fasse espérer. Il est vrai que la jalousie de Déjanire étoit juste & son intention innocente; & l'on diroit que la fable devoit donner une bonne fin à une entreprise si raisonnable. Mais, le dessein de la fable, qui tend toujours à l'instruction, & qui veut que nous profitions aussi-bien des fautes que de la vertu de ceux dont elle fait voir les aventures, est de nous apprendre, par le malheur de Déjanire, combien l'imprudence est dangereuse, & que quand on n'y prend pas garde, on se perd souvent par les mêmes moyens qu'on employoit à se conserver.

Il convient d'ajoûter ici que Sophocle ne dit pas que Nessus donna à Déjanire sa tunique ensanglantée, comme le dit Ovide; mais qu'il lui donna de son sang empoisonné par les flêches d'Hercule, en lui enjoignant de le tenir dans un lieu bien fermé; & que ce ne fut que lorsque Déjanire apprit l'infidélité de son mari, qu'elle en ensanglanta une tunique pour la lui envoyer. Une jalouse précipitation l'empêcha de faire toute l'attention qu'elle devoit aux précautions du centaure; & comme elle se ressouvint, après le départ de Lychas, que le flocon de laine, dont elle s'étoit servie, pour ensanglanter la tunique, porté au grand jour s'étoit enflammé, elle soupçonna que ce sang étoit plutôt un poison, qu'un philtre pour ramener le cœur de son époux, dont elle apprit en même tems les cruelles douleurs, & elle se perça le sein sur sa couche nuptiale.

Cette Princesse mourut à Trachine, & fut enterrée au bas du mont Œta, près de la ville qui dans la suite fut nommée Herculée ou Héraclée, où, selon Pausanias, étoit son tombeau. Elle avoit eu d'Hercule plusieurs en-

fans, dont un entr'autres se nommoit Hyllus.

DÉICOON, *Deicoon*, (a) Δηϊκόων, fils de Pergasus, étoit le plus cher compagnon du grand Énée; aussi étoit-il honoré comme un des enfans de Priam; car, il étoit d'une valeur à toute épreuve, & toujours prompt à se jetter au milieu des ennemis. Un jour qu'il combattoit aux premiers rangs, Agamemnon lui lança un trait avec une vigueur incroyable. Ce trait va donner dans son bouclier qui ne résiste pas; le fer le pénetre, perce le baudrier, & entre dans le bas-ventre. Déicoon tombe mort sur le champ, & la terre retentit horriblement du bruit de ses armes.

DÉIDAMIE, *Deidamia*, Δηϊδάμεια, fille de Lycomede, roi de l'isle de Sciros. Ce fut à la cour de ce Prince que Thétis fit élever son fils Achille, déguisé en fille, pour le garantir de la mort, dont les destins le menaçoient à la guerre de Troye. Achille eut des habitudes particulières avec Déidamie, & il en eut un fils qui fut surnommé Pyrrhus, de son pere qui étoit nommé Pyrrha, pendant son déguisement.

DÉIDAMIE, *Deidamia*, Δηϊδάμεια, la même qu'Hippodamie. *Voyez* Hippodamie.

DÉIDAMIE, *Deidamia*, (b) Δηϊδάμεια, fille d'Éacide, roi des Molosses, & sœur de Pyrrhus. Elle fut mariée à Démétrius Poliorcete. Les noces se firent à Argos, le jour de la grande fête de Junon. Cette Princesse mourut de maladie en Cilicie, où elle étoit allée trouver le Roi son mari.

Justin fait mention de Déidamie, & dit qu'elle accompagna Olympias dans sa retraite à Pydne. C'est une circonstance qui dut être antérieure à son mariage avec Démétrius.

DÉIDAMIE, *Deidamia*, (c) Δηϊδάμεια, fille de Pyrrhus, l'un des descendans du Pyrrhus dont il est parlé dans l'article précédent. Elle mourut sans enfans, au rapport de Pausanias, & laissa en mourant le gouvernement de l'Épire entre les mains du peuple.

C'est la même que Justin appelle Laudamie. On croit que ce pourroit être une faute, puisque Déidamie est un nom connu dans la famille des Éacides. Quoi qu'il en soit, *Voyez* Laudamie.

DÉJEUNER, *Jentaculum*, (d) petit repas, que prennent le matin certaines personnes, & surtout les enfans; c'est l'ἀκρατισμὸς des Grecs, qui mangeoient à ces heures-là un morceau de pain trempé dans du vin pur.

On lit au commencent du seizième livre de l'Odyssée, qu'à la pointe du jour, Ulysse & Eumée ayant allumé du feu, préparerent le Déjeûner. Sur quoi Madame Dacier fait cette remarque: » Dans » Homère il n'est fait mention » que deux fois de ce repas, du » Déjeûner, sous le nom de » ἄριστον. La première, c'est dans

(a) Homer. Iliad. L. V. v. 534. & seq.
(b) Plut. Tom. I. p. 900, 903, 904. Just. L. XIV. c. 6. Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 144, 156.
(c) Pauf. p. 283. Just. L. XXVIII. c. 3.
(d) Homer. Odyss. L. XVI. v. 1, 2.

» le dernier livre de l'Iliade, vers
» 124, où il est dit que les com-
» pagnons d'Achille lui prépa-
» roient à Déjeûner. Mais, com-
» me Casaubon l'a remarqué, on
» n'est pas bien sûr qu'Homère
» veuille parler là du Déjeûner.
» Et la seconde fois, c'est dans
» cet endroit où ce mot est abso-
» lument déterminé au Déjeûner
» parce qu'il ajoûte, ἅμ' ἠοῖ *à*
» *la pointe du jour* On veut
» prouver par Homère même,
» que les anciens Grecs avoient
» trois sortes de repas; ἄριστον,
» le Déjeûner, qu'ils appellerent
» ensuite ἀκρατισμὸν, parce qu'on
» ne faisoit que tremper du pain
» dans du vin pur; δεῖπνον, le
» dîner, ainsi appellé, parce qu'a-
» près ce repas on retourne au
» travail, δεῖ πονεῖν, & δόρπον,
» le souper parce qu'après ce re-
» pas il n'y a plus de travail,
» δόρυ παύεται Mais, ces mots
» ont été souvent mis l'un pour
» l'autre; de sorte que pour les
» bien expliquer, il faut avoir
» égard au tems dont il est parlé
» dans les endroits en question;
» car, on voit souvent que ces
» trois repas n'en font que deux,
» leur Déjeûner, ἄρισον, étant le
» même que le dîner, δεῖπνον,
» mais pris de meilleure heure. On
» ne s'est pas contenté de ces
» trois repas; on en ajoûte un qua-
» trième appellé δειλινό. Les uns
» veulent que ce soit ce que nous
» appellons le goûter, entre le
» dîner & le souper; & les au-
» tres, que ce soit ce repas que
» l'on faisoit après le souper, &
» que les Romains appelloient
» *comessationem*. Mais, je crois
» que ce repas étoit inconnu du
» tems d'Homère, & que le vers
» de ce Poëte sur lequel on se
» fonde, doit être expliqué d'une
» autre manière. «

DEIGMA, *Deigma*, Δεῖγμα, (*a*) nom d'un lieu de la ville de Rhodes, selon Diodore de Sicile. M. l'abbé Terrasson, dans sa traduction Françoise de cet Auteur, donne ce nom à la place d'entrée.

DEILÉON, *Deileon*, (*b*) compagnon d'Hercule dans son expédition contre les Amazones, joignit les Argonautes près de Sinope.

DEILOCHUS, *Deilochus*, étoit fils d'Hercule & de Mégare.

DEIMACHUS, *Deimachus*, Δηΐμαχος, (*c*) pere d'Autolycus, l'un des héros qui partirent de Thessalie avec Hercule, & l'accompagnerent à son expédition contre les Amazones.

DEIMACHUS, *Deimachus*, Δείμαχος, le même que Damachus. *Voyez* Damachus.

DEINOME, *Deinome*, (*d*) Δηϊνόμη, captive Troyenne, qu'on voyoit peinte dans le temple de Delphes. Pausanias dit qu'il est parlé de Deinome dans ce qu'on appelle la petite Iliade.

DEJOCE, *Dejoces*, Δηϊόκης, (*e*) fils de Phraorte, Mede de nation, passe pour le premier fondateur de la Monarchie des Me-

(*a*) Diod. Sicul. p. 695.
(*b*) Valer. Flacc. Argon. L. V. v. 114.
(*c*) Plut. T. I. p. 506.
(*d*) Pausf. pag. 659.
(*e*) Excerpt. Diod. Sicul. Herod. L. I. c. 16, 96. *& seq.* Roll. Hist. Anc.

des. Cet homme voyant les grands désordres qui se commettoient dans toute la Médie, résolut de profiter de ces troubles, & commença d'aspirer à la royauté. Il avoit grande réputation dans son païs, & il passoit pour un homme, qui non seulement étoit fort réglé en ses mœurs, mais qui avoit aussi toute la prudence & toute l'équité nécessaires pour gouverner.

Dès que Déjoce eut formé le dessein de monter sur le trône, il affecta de faire éclater plus que jamais les belles qualités qu'on avoit déjà remarquées en lui; ce qui lui réussit si heureusement, que les habitans du village où il demeuroit l'établirent leur juge. Il s'acquitta de cette charge avec beaucoup de sagesse, & ses soins eurent tout le succès qu'on avoit espéré; car, il réduisit les habitans de ce village à vivre avec plus de retenue qu'à l'ordinaire. Ceux des autres villages, que les désordres continuels empêchoient de vivre en repos, voyant le bon ordre que Déjoce avoit mis dans celui dont il avoit été établi juge, commencerent à s'adresser à lui pour le faire arbitre de leurs différends. La réputation de son équité augmentant tous les jours, tous ceux qui avoient quelqu'affaire de conséquence, venoient à Déjoce, pour trouver en lui un juge équitable qu'ils auroient cherché inutilement ailleurs.

Lorsqu'il se vit si avancé dans ses desseins, il jugea qu'il étoit tems de faire jouer les derniers ressorts pour arriver à son but. Il se retira donc, feignant d'être accablé de la foule de ceux qui venoient à lui de toutes parts, & il ne voulut point exercer l'office de Juge, quelque instance que fissent ceux qui aimoient le bien & le repos public. Il disoit à ceux qui s'adressoient à lui, que ses affaires domestiques ne lui permettoient pas de s'appliquer à celles des autres.

La licence, qui avoit été quelque peu de tems réprimée par les soins de Déjoce, commença à régner plus qu'auparavant, dès qu'il ne voulut plus se mêler d'affaires; & le mal augmenta si fort, que les Medes furent obligés de s'assembler pour délibérer sur les moyens de remédier au désordre.

Il est des ambitions de plus d'une sorte. Quelques-unes, violentes & impétueuses, emportent comme d'emblée leurs prétentions, n'épargnant pour cela ni crimes ni meurtres. D'autres plus douces, comme celle-ci, couvertes d'une apparence de modération & de justice, cheminent pour ainsi dire sous terre, mais n'arrivent pas moins sûrement à leur but.

Déjoce, qui vit bien que les choses se disposoient selon ses désirs, envoya ses émissaires à l'assemblée, après les avoir instruits de ce qu'ils avoient à faire. Quand on vint à proposer des expédiens pour arrêter le cours de tant de

T. I. p. 366. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 359. T. XIX. p. 46, 68. T. XXI. p. 61. *& suiv.*

maux, les émissaires de Déjoce, parlant à leur tour, représenterent que si l'on ne changeoit entièrement la face de la République, le païs deviendroit inhabitable; que le seul moyen de remédier au désordre étoit d'élire un Roi, qui eût l'autorité de réprimer la violence, & de faire des loix pour le gouvernement; & qu'ainsi chacun pourroit s'appliquer en paix à ses affaires, au lieu que l'injustice qui règnoit par-tout, les obligeroit bientôt de quitter le païs. Cet avis fut universellement approuvé, & tous jugerent qu'il n'y avoit point de remede plus efficace au mal présent, que d'ériger l'État en Monarchie. Il ne fut donc plus question que d'élire un Roi, & la délibération ne fut pas longue. Tous demeurerent d'accord qu'il n'y avoit point dans la Médie un homme aussi capable de règner que Déjoce; de sorte qu'il fut élu Roi d'un commun consentement.

Lorsque Déjoce fut monté sur le trône, l'an 710 avant l'Ére Chrétienne, il travailla à prouver qu'on ne s'étoit point trompé dans le choix qu'on avoit fait de lui pour rétablir l'ordre. Il voulut d'abord joindre à la qualité de Roi toutes les marques qui ont accoûtumé d'en relever l'éclat, & qui pouvoient inspirer pour sa personne de la crainte & du respect, & choisit entre les Medes, pour être ses gardes, ceux qui lui paroissoient les plus attachés à ses intérêts, & sur la fidélité desquels il pouvoit le plus compter.

Après qu'il eut ainsi pourvu à sa sûreté, il s'appliqua à polir & à civiliser les Medes, qui, ayant accoûtumé de vivre à la campagne & dans des villages, presque sans loix & sans police, avoient contracté une humeur tout-à-fait sauvage. Il leur commanda de bâtir une ville, désignant lui-même le lieu & le plan des murailles. Il fit faire sept enceintes de murs, disposées en telle sorte, que la première en-dehors n'empêchoit pas qu'on ne vît le parapet de la seconde, & la seconde n'ôtoit pas la vue de celui de la troisième, & ainsi des autres. La situation du lieu étoit fort favorable pour un tel dessein; car, c'étoit une colline qui s'élevoit également de tous côtés. Dans la dernière & la plus petite des enceintes étoit le palais du Roi avec tous ses trésors; dans la sixième, qui joignoit celle-là, il y avoit plusieurs appartemens pour loger les officiers de sa maison; & les entre-deux des cinq autres enceintes étoient destinés à loger le peuple. La première & la plus grande enceinte étoit à peu près de la grandeur d'Athènes. Le nom de cette ville est Ecbatane. L'aspect en étoit magnifique & brillant; car, outre que la disposition de ses murs faisoit une espèce d'amphithéâtre, les différentes couleurs dont on avoit peint les parapets, formoient une très-agréable diversité.

Après que la ville eut été bâtie, & que Déjoce eut obligé une partie des Medes à s'y établir, il s'appliqua tout entier à dresser des loix pour le bien de l'État. Persuadé que la majesté des Rois se

fait plus respecter de loin, il mit d'abord un grand intervalle entre le peuple & lui, se rendit presque inaccessible & comme invisible à ses sujets, & ne leur permit de lui parler & de lui communiquer leurs affaires, que par des placets & des personnes interposées. Ceux-mêmes qui avoient le privilège de l'approcher, ne pouvoient ni rire ni cracher en sa présence.

Cet habile politique fit ces réglemens pour s'assurer la couronne. Car, ayant affaire à des hommes encore féroces, & qui ne se connoissoient pas bien en vrai mérite, il craignit qu'une trop grande familiarité ne lui attirât le mépris, & ne donnât lieu à des complots & à des conspirations contre une autorité naissante, qui ne manque jamais de faire des jaloux & des mécontens. Mais, demeurant ainsi caché aux yeux du peuple, & ne se faisant connoître que par les sages loix qu'il établissoit, & par l'exacte justice qu'il se piquoit de rendre à chacun, il s'attiroit le respect & l'estime de ses sujets.

On dit que du fond de son palais il voyoit tout ce qui se passoit dans ses États, par le moyen de ses émissaires, qui lui rendoient compte & l'informoient de tout. Ainsi nul crime n'échappoit ni à la connoissance du Prince, ni à la rigueur des loix; & la peine suivant de près la faute, contenoit les méchans, & arrêtoit les violens. Cela pouvoit être ainsi jusqu'à un certain point; mais, il n'y a personne qui ne sente les grands inconvéniens de la coûtume que Déjoce introduisit pour lui-même, & que d'autres rois d'Orient imiterent, de se tenir caché dans son palais; de gouverner par des officiers répandus par tout son royaume; de s'en rapporter uniquement à leur bonne foi de l'information des faits; & de ne laisser approcher la vérité, les plaintes des opprimés, les justes raisons des innocens, que par des canaux étrangers, c'est-à-dire, par des hommes sujets à être prévenus ou corrompus, qui ne laissoient plus lieu aux remontrances ni à la réparation des injustices, & qui pouvoient les commettre d'autant plus facilement & plus hardiment, que leur prévarication demeuroit secrete, & par conséquent impunie. Outre que dans cette affectation des Princes à se rendre invisibles, il y a, ce semble, un aveu de leur peu de mérite, qui ne peut soutenir le grand jour.

Déjoce fut si occupé à adoucir, à humaniser les mœurs de la nation, & à faire des loix pour le gouvernement, qu'il n'entreprit jamais rien contre ses voisins, quoique son règne ait été fort long; car, il mourut après avoir régné cinquante-trois ans, l'an 657 avant J. C., & eut pour successeur son fils Phraorte.

On croit communément que l'empire de Déjoce fut borné aux seuls Medes qui l'avoient choisi pour leur Roi; mais, M. Fréret croit que la Cappadoce, l'Arménie & la Médie, ne formoient dès-lors qu'un seul & même État, soumis à Déjoce.

DEIOCHUS, *Deiochus*,

Δηΐοχος, (a) capitaine Grec, périt par le fer de Pâris, qui l'atteignit au bas de l'épaule, comme il s'enfuyoit.

DEION, *Deion*, Δηΐων, le même que Dédalion. *Voyez* Dédalion.

DEION, *Deion*, Δηΐων, (b) l'un des fils d'Éole, règna dans la Phocide. Ayant épousé Dioméda, fille de son oncle Xuthus, il en eut plusieurs enfans, dont le plus connu est Céphale. *Voyez* Dioméda.

DEIONE, *Deione*, nous est donnée pour une des femmes d'Apollon, dont elle eut Milétus.

DEIONÉE, *Deioneus*, (c) Δηϊονεύς fils d'Eurytus, roi d'Œcalie, épousa Périgune, qui étoit fille d'un certain géant nommé Sinnis.

DEIONÉE, *Deioneus*, (d) Δηϊονεύς, pere de la Princesse Dia. Ixion la lui demanda en mariage, & lui promit de grands présens, s'il vouloit la lui donner. Deionée ayant accepté la proposition, Ixion épousa Dia, de laquelle il eut Pirithoüs. Ensuite, différant de jour en jour de livrer à Deionée les présens dont ils étoient convenus, celui-ci enleva ses chevaux. Ixion, pour s'en venger, pria son beau-pere de venir chez lui, en lui faisant espérer un bon accueil; mais, sitôt qu'il fut arrivé, il le fit jetter dans une fosse de charbons ardens. Chacun ayant en horreur l'énormité de ce crime, personne ne vouloit l'expier; Jupiter seul accorda cette grace à Ixion.

Deionée est appellé Hésionée par Diodore de Sicile. Il y en a d'autres qui lisent Éionée.

DEIOPÉ, *Deiope*, Δηϊόπη. (e) Pausanias dit qu'il va raconter tout ce que l'on rapporte de Triptolème, sans s'arrêter aux fables que l'on débite sur Deiopé. Surquoi M. l'abbé Gédoyn fait la remarque suivante. » Le Scholiaste » de Sophocle, dans l'Œdipe Co- » lone, fait cette Deiopé fille de » Triptolème & mere d'Eumolpe » l'instituteur des mystères de » Cérès à Éleusis; à l'égard de la » fable que Pausanias ne daigne » pas rapporter, je ne connois » aucun mythologue qui en ait » fait mention. «

DEIOPÉE, *Deiopeia*, (f) la plus belle des nymphes que Junon avoit à sa suite. Cette déesse la promit en mariage à Éole, roi des vents, à condition qu'il feroit périr la flotte d'Énée; & les enfans sortis de cette heureuse union devoient être aussi beaux que leur mere.

DEIOPEIE, *Deiopeia*, (g) autre nymphe, qui étoit à la suite de Cyrene, mere d'Aristée. Virgile donne à cette nymphe l'épithete d'*Asia*, que M. l'abbé Desfontaines traduit par fille d'Asius. D'autres pensent & peut-être avec raison, que Deiopeie est appellée

(a) Homer. Iliad. L. XV. v. 341, 342.
(b) Apollod. p. 261. Pauf. p. 665.
(c) Plut. T. I. p. 4.
(d) Diod. Sicul. p. 189. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 317, 318.
(e) Pauf. p. 25.
(f) Virg. Æneid. L. I. v. 76. & seq.
(g) Virg. Georg. L. IV. v. 343.

Asia, d'un lac de ce nom qui étoit dans l'Asie mineure.

On dérive le mot *Deiopeie* de δήϊος, *ardens*, ardent & ὄψ, *vox*, voix.

DEIOPITE, *Deiopites*, (*a*) Δηϊοπίτης, capitaine Troyen, fut tué par Ulysse.

DÉJOTARE, *Dejotarus*, (*b*) Δηϊόταρος, l'un des Tétrarques de de la Galatie. Mithridate, roi de Pont, soupçonnant ces Tétrarques de ne pas lui être trop favorables, les amena ou les engagea à se rendre auprès de lui, avec tous leurs enfans & leurs proches, au nombre de soixante. Ces Princes se voyant éloignés de leur païs, gardés étroitement, & traités avec beaucoup de rigueur, conspirerent contre lui. Leur complot fut découvert, & ils furent tous massacrés, à l'exception de trois qui se sauverent avec beaucoup de peine. Déjotare eut le bonheur d'être de ce petit nombre. Quoique Mithridate se fût emparé de toutes ses richesses, comme il avoit fait aussi de celles des autres Tétrarques, qu'il eût mis garnison dans toutes les villes, & qu'il eût envoyé un de ses officiers pour gouverner en son nom la Galatie, Déjotare eut bientôt rassemblé sous ses drapeaux ses anciens sujets, & se remit en possession de tout le païs qui lui avoit appartenu. Il réunit même dans la suite sous sa domination toutes les autres parties de la Galatie, auxquelles il joignit la petite Arménie, & obtint enfin du Sénat de Rome le titre de Roi de ces provinces.

Ce Prince joua un beau rôle dans ce qui regarde la conduite politique, & dans les procédés qu'il tint à l'égard des Romains ses protecteurs ou ses maîtres. Toujours ami des plus gens de bien, il s'attacha d'abord à Caton d'Utique. Celui-ci étant allé en Asie, pendant qu'il n'étoit encore que simple tribun des soldats en Macédoine, Déjotare l'envoya prier de le venir voir. Son dessein étoit de lui recommander & de mettre sous sa protection ses enfans & toute sa maison. Dès qu'il fut arrivé à la cour, le Roi lui envoya toutes sortes de magnifiques présens, pour gagner sa faveur, & employa tous les moyens imaginables & les prieres les plus pressantes pour le porter à les recevoir. Caton fut si irrité de ces démarches, qu'étant arrivé le soir, il ne fit que coucher dans son palais, & partit le lendemain vers la troisième heure du jour. Mais, le soir, en arrivant à la première couchée, qui étoit à Pessinunte, il y trouva une plus grande quantité de présens encore plus riches qui l'y attendoient, avec des lettres de Déjotare qui le conjuroit de les agréer; ou, s'il ne vouloit pas

(*a*) Homer. Iliad. L. XI. v. 420.

(*b*) Cæs. de Bell. Civil. L. III. p. 579. Hirt. Pans. de Bell. Alex. p. 714. *& seq.* Plut. T. I. p. 765, 766, 945. Strab. p. 547, 567, 568. Dio. Cass. p. 183, 341. Roll. Hist. Anc. Tom. V. p. 275, 462. Hist. Rom. T. V. p. 634. Tom. VII. p. 190, 449, 450, 539. *& suiv.* Tom. VIII. pag. 325, 326. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. p. 158, 159.

lui faire cet honneur, de permettre au moins à ses amis de les prendre. *Car*, disoit-il, *ils sont bien dignes de recevoir du bien de vous, mais vous n'en avez pas assez pour les enrichir comme ils le méritent.* Caton ne le voulut jamais souffrir, quoiqu'il en vît plusieurs qui étoient tentés, & qui murmuroient tout bas de ne pas profiter de cette occasion. Mais, il leur dit que, s'ils prenoient ces présens, cela fourniroit des prétextes à toutes les exactions & à toutes les concussions, & que ses amis partageroient toujours avec lui tout le bien qu'il auroit acquis par des voies justes & honnêtes. Ainsi, il renvoya à Déjotare ses riches présens.

Ce Prince suivit depuis le parti de Pompée contre César. Son zele & son affection pour Pompée l'engagerent à venir le joindre avec six cens chevaux. Cette conduite de Déjotare irrita extrêmement César contre lui. Il ne l'ignoroit pas, aussi fit-il ce qu'il put pour l'appaiser. Lorsque César, après la défaite de Pompée, approchoit des frontières de la Galatie, Déjotare vint se présenter à lui, non seulement sans les marques de la dignité royale, mais en équipage de suppliant & d'accusé. Il avoit pris cet extérieur humilié, parce qu'il sçavoit, comme nous venons de le dire, que César étoit tout-à-fait irrité contre lui; & par la même raison, il s'étoit muni, autant qu'il lui avoit été possible, de puissans intercesseurs. Il n'allégua que de fort mauvaises excuses pour se justifier d'avoir embrassé le parti de Pompée. Il dit qu'étant dans un païs où l'autorité de Pompée seul étoit reconnue, & où César n'avoit alors ni troupes ni lieutenans, il avoit été obligé d'obéir à celui sous la main duquel il se trouvoit. La vérité est qu'il s'étoit attaché à Pompée par affection, & par persuasion de la justice de sa cause.

César le réfuta par d'aussi mauvaises raisons que celles que le prince Galate avoit apportées pour sa défense. Il prétendit que Déjotare étoit en faute à son égard, parce qu'il n'avoit pu ignorer qu'il étoit celui dont Rome & l'Italie reconnoissoient le pouvoir, & qui étoit revêtu du consulat au tems de la bataille de Pharsale. Comme si la violence avec laquelle il s'étoit emparé du siège de l'empire, & avoit ensuite envahi le consulat, eût été un titre d'autorité légitime, qui dût être respecté de tous les alliés du nom Romain. Mais, toutes raisons sont bonnes & valables dans la bouche du plus fort. César ne s'écarta pas néanmoins de sa modération accoûtumée. Il déclara à Déjotare qu'il lui pardonnoit, c'est-à-dire, qu'il ne lui feroit souffrir aucun mauvais traitement en sa personne; il lui fit reprendre les ornemens royaux, & il lui demanda, pour la guerre contre Pharnace, une légion formée par lui à l'imitation & selon l'ordre de la milice Romaine. Mais, il se réserva de juger après la guerre les contestations entre lui & les autres Tétrarques. C'étoit une

préparation à le dépouiller de la plus grande partie de ses États.

En effet, aussitôt après la victoire remportée sur Pharnace, César se mit en chemin pour retourner à Rome. En traversant la Galatie & la Bithynie, il régla les affaires des Princes & des peuples de ces contrées ; & c'est alors qu'il maltraita beaucoup Déjotare, contre lequel il avoit, au rapport de Cicéron, une haine personnelle. Il exigea de lui de grosses sommes d'argent ; il lui ôta la petite Arménie que le Sénat lui avoit donnée, & il en gratifia Ariobarzane ; il le priva encore d'une partie de la Galatie, dont il fit don à Mithridate de Pergame.

Depuis, la paix dont jouissoit Déjotare, fut troublée par Castor son petit-fils. Ce perfide accusa son ayeul d'avoir voulu assassiner César, lorsqu'il logea dans son palais. Pour mieux faire recevoir la calomnie, il gagna, à force d'argent, Philippe, médecin & esclave de Déjotare, & l'engagea à appuyer ce qu'il avoit déjà déféré à César même.

Cicéron prit la défense de Déjotare. La cause fut plaidée dans l'hôtel de César, qui étoit lui-même juge & partie, les ambassadeurs de Déjotare étant présens. La harangue est dans le genre judiciaire. Il s'agit de sçavoir si Déjotare a voulu ôter la vie à César. Cicéron paroît dans l'Épître 12 du livre 9. *ad familiares*, faire fort peu de cas de cette harangue ; peut-être n'est-ce que parce qu'elle n'eut pas le succès qu'eurent presque toutes ses harangues.

Cette cause fut plaidée l'an de Rome 708, sous le quatrième consulat de César, Cicéron étant âgé de 62 ans.

Quelque tems après, César fut assassiné ; & comme Déjotare n'avoit plié sous lui que de nécessité, il fit bientôt voir que ni les disgraces, ni même les glaces de l'âge n'avoient point amorti son courage & son audace ; & il se remit de haute-lutte en possession de tout ce que le ressentiment du dictateur lui avoit enlevé. Il donna encore des secours à Brutus, dernier vengeur de la liberté Romaine. Il s'attacha ensuite à M. Antoine, qu'il abandonna au moment qu'on alloit livrer la bataille d'Actium, pour se jetter dans le parti d'Octavien.

Strabon, & sur-tout Plutarque, l'accusent d'avoir été le bourreau de toute sa famille. Il la traita comme un vigneron traite un sep de vigne, dont il coupe toutes les branches pour en faire prospérer une seule. Ainsi, Déjotare fit mourir tous ses enfans, pour établir & élever la fortune de celui dont il prétendoit faire son héritier. Les Auteurs ne nous apprennent point si ce projet, poussé par des voies si barbares, lui réussit. Son successeur dans la Tétrarchie des Galates est nommé Castor par Dion Cassius.

On ne sçait pas positivement en quelle année mourut Déjotare ; mais, il étoit extrêmement vieux, dès l'année 702 de Rome, & 52 avant J. C. Au reste, il étoit fort attaché aux augures & fort superstitieux. Son zele lui fit

prendre les armes contre Brogitarus l'un de ses gendres, qui avoit été installé par le tribun P. Clodius dans le temple de Cybele, à Pessinunte, ville de Phrygie, & qui en avoit chassé les prêtres.

Crassus, étant arrivé en Galatie, trouva Déjotare qui, malgré son grand âge, ne laissoit pas de bâtir une nouvelle ville. Sur quoi Crassus raillant, lui dit : *Roi des Galates, vous vous prenez bien tard à bâtir une ville vers la douzième heure du jour. Et vous même Seigneur*, lui répondit Déjotare, *vous ne vous êtes pas pris trop matin à aller faire la guerre aux Parthes.* Car, alors Crassus avoit soixante ans passés, & son visage le faisoit paroître encore plus vieux qu'il n'étoit.

DÉJOTARE, *Dejotarus*, (*a*) Δηϊόταρος, fils de Castor, & surnommé Philadelphe. Il fut le dernier roi de Paphlagonie selon Strabon. Ce Prince faisoit sa résidence à Morzéos, ou à Gangra petite ville, mais fortifiée.

DÉIPHOBE, *Deiphobus*, (*b*) Δηίφοβος, Prince issu du sang de Teucer, étoit fils de Priam, roi de Troye. Il épousa Hélène après la mort de Pâris, ce qui causa sa perte, comme on le verra ci-après.

Déiphobe étoit un brave guerrier. Il fit des prodiges de valeur durant le siège de Troye. Un jour, brûlant d'envie de se signaler, il s'avance tout couvert de son bouclier. Mérion, qui l'apperçoit, lui porte un coup de pique avec tant de roideur, que le bouclier auroit été percé, si la pique n'eût volé en éclats. Peu de tems après, affligé de la mort d'Asius, Déiphobe s'approche d'Idoménée qui venoit de le tuer, & lui lance son javelot. Idoménée qui l'avoit apperçu, évite le trait en se couvrant de son bouclier fait de plusieurs peaux de bœufs couvertes d'un airain étincelant ; le trait passe par-dessus, & en passant il effleure le bord de l'immense bouclier qui rendit un son éclatant ; il ne fut pourtant pas lancé en vain, car il alla frapper le roi Hypsénor, fils d'Hippasus, au milieu de l'estomac, & le tua. Déiphobe, fier de cette victoire, s'écria de toute sa force : » Au moins Asius ne » meurt pas sans être vengé ; & » je pense qu'en descendant dans » la sombre demeure de l'inexo- » rable Pluton, il sent quelque » sorte de joie du compagnon de » voyage que je lui ai donné. «

Cependant, Idoménée fait tomber sous ses coups Alcathoüs beau-frere d'Énée, & défie ensuite Déiphobe à un combat singulier. Déiphobe délibéra en lui-même s'il iroit appeller à son secours quelque brave Troyen, ou s'il combattroit seul contre Idoménée. Enfin, le premier parti l'emporta comme le plus sûr. Il alla donc chercher Énée, qu'il trouva à la queue des bataillons ; car, ce Prince conservoit toujours un ressentiment contre Priam, de ce

(*a*) Strab. p. 562.

(*b*) Virg. Æneid. L. II. v. 310. L. VI. v. 494. *& seq.* Pauf. pag. 331. Ovid. Metam. L. XII. c. 13. Homer. Iliad. L. XIII. v. 156. *& seq.*

qu'il ne payoit ses services d'aucune marque de confiance & de distinction. Déiphobe l'ayant joint, lui parle en ces termes : » Énée, » si l'alliance a sur vous quelque » pouvoir, il est tems que vous » veniez tirer des mains des » Grecs le corps de votre beau- » frere Alcathoüs, qui vous a » élevé dans son palais dès votre » plus tendre jeunesse, & dont le » fer du vaillant Idoménée vient » de trancher les jours. «

Énée, excité par ces paroles, va contre Idoménée avec beaucoup d'audace & de fierté. Bientôt le combat s'anime. Les Grecs & les Troyens s'assemblent en grand nombre autour du corps d'Alcathoüs ; & se portant d'horribles coups ils font retentir l'air du bruit de leurs javelots & de leurs piques, qui donnent contre les boucliers. Idoménée accablé de traits faisoit lentement sa retraite. Déiphobe qui s'en apperçut, & qui depuis long-tems étoit animé contre lui d'une haine personnelle, lui lança son dard ; mais, il le manqua, & le dard alla percer l'épaule d'Ascalaphus, fils de Mars, & le tua. Déiphobe se saisit d'abord de son casque, & le portoit en triomphe, lorsque Mérion, pareil au dieu Mars, le blessa au bras avec son javelot qu'il lui lança, & l'obligea de lâcher prise. Le casque ombragé de son pennache tomba à terre, & Mérion s'élançant sur lui comme un vautour, lui arrache du bras son javelot, & se retire au milieu de ses compagnons. Heureusement pour Déiphobe, son frere Polytès arrive près de lui, & le prenant entre ses bras, le tira de la mêlée, & le mena à la queue de l'armée, où son char & ses chevaux l'attendoient avec son fidele écuyer, qui le ramena à Troye tout couvert de sang, & souffrant des douleurs très-vives.

Dans cette fatale nuit, qui fut la dernière de Troye, lorsque le funeste cheval fut introduit dans cette ville, avec les soldats qu'il portoit dans ses flancs, Déiphobe accablé de lassitude & de sommeil, s'étoit mis au lit, & dormoit profondément. Pendant ce tems-là, Hélène fait enlever toutes les armes de sa maison, & même l'épée qui étoit sous son chevet. Elle ouvre ensuite les portes à Ménélaüs, & le conduit dans son appartement. Elle croit que cette insigne perfidie sera d'un grand prix aux yeux de son premier époux, & lui fera oublier tous ses crimes. On se jette avec fureur sur son lit, & on l'y égorge.

Après sa mort, Énée lui fit élever un tombeau, ou cénotaphe sur le rivage de Rhœtée ; & après avoir appellé trois fois ses manes à haute voix, il fit graver son nom & ses armes sur ce monument.

DÉIPHOBE, *Deiphobe*, (a) fille de Glaucus, étoit prêtresse d'Apollon & de Diane. Tel est le nom, & telles sont les qualités que Virgile attribue à la Sibylle de Cumes. Ce Poëte fait de cette

(a) Virg. Æneid. L. VI. v. 36. *& seq.*

Sibylle le portrait suivant. Les Troyens étant arrivés à l'entrée de la grotte : » Il est tems de m'in» terroger, s'écrie-t-elle, je sens » le Dieu qui me saisit ; je le » sens. « A l'instant son visage change ; ses cheveux se hérissent ; sa poitrine s'enfle ; elle respire à peine ; la fureur la transporte ; sa voix n'est plus une voix humaine ; sa taille semble s'être accrue* ; le Dieu s'étoit emparé de tous ses sens.

DÉIPHON, *Deiphon*, fils de Triptolème, ou, selon d'autres, d'Hippothoon, roi d'Éleusis dans l'Attique, fut tellement aimé de Cérès, que cette déesse voulut l'immortaliser. La fable dit qu'elle le mit dans les flammes, pour le purifier, & pour lui ôter tout ce qu'il avoit de mortel ; mais, Méganire, mere de ce jeune Prince, alarmée d'un si étrange spectacle, voulut le retirer, & troubla par ses cris, les mystères de cette déesse, qui monta aussitôt sur son char tiré par des dragons, & laissa Déiphon au milieu des flammes, qui le consumerent en un instant.

DÉIPHONTE, *Deiphontes*, Δηϊφόντης, général des Doriens, ayant abordé proche d'une colline, où il ne pouvoit être découvert, envoya un espion donner un faux avis aux Argiens, leur assurant que les Doriens étoient sortis de leurs vaisseaux pour piller & ravager le païs. Alors, les Argiens sortirent de leur camp, pour aller combattre les Doriens qu'ils croyoient dispersés dans la campagne. Mais, Déiphonte sortant de ses vaisseaux avec ses troupes, s'empara du camp des ennemis, qui étoit sans défense. Les Argiens qui virent leurs femmes, leurs enfans & leurs peres faits prisonniers, furent contraints pour les conserver avec leur païs, de céder leurs villes aux Doriens.

Ce trait d'histoire, qui est rapportée par Polyen, ne peut être placé qu'au tems où les descendans d'Hercule entrerent dans le Péloponnèse, c'est-à-dire, à la cinquante-cinquième année après la prise de Troye. Ce Déiphonte ne seroit-il pas le même qui suit ?

DÉIPHONTE, *Deiphontes*, Δηϊφόντης. (a) fils d'Antimaque, un des descendans d'Hercule, eut toute la confiance de Téménus roi d'Argos. Il devint son général d'armée, son conseil, son ministre, au préjudice de ses propres fils ; & comme Téménus lui avoit déjà fait épouser sa fille Hyrnétho, & qu'il paroissoit aimer plus cette fille que tous ses autres enfans, ceux-ci appréhenderent qu'il ne leur ôtât la couronne pour la faire tomber à son gendre, ce qui les porta à attenter à la vie de leur pere & à le faire mourir. Déiphonte ne se croyant plus en sûreté à Argos après la mort de son beau-pere, prit le parti d'aller établir son domicile ailleurs. Il se retira à Épidaure, où règnoit alors Pityréus, petit-fils de Jupiter. Ce Prince, sans en venir aux mains, abandonna tous ses États à Déiphonte & aux Argiens qui

(a) Pauf. p. 117, 118, 132.

l'avoient suivi. *Voyez* Hyrnétho.

DÉIPNOPHORES, *Deipnophori*, Δειπνοφόροι, (*a*) nom que l'on donnoit à Athènes à certaines femmes, parce qu'à la fête des rameaux elles portoient à dîner dans des corbeilles. On choisissoit pour cet emploi les plus riches de la ville. Ces femmes représentoient les meres des jeunes enfans que le sort avoit destinés à être dévorés par le minotaure, parce que ces meres avoient porté à leurs enfans, avant leur départ, toutes sortes de provisions de bouche. Ces mêmes femmes contoient aussi des fables en mémoire de ce que ces meres firent à leurs enfans plusieurs contes pour les consoler & pour leur donner courage.

DÉIPYLE, *Deipylus*, (*b*) Δηίπυλος, l'un des compagnons de Sthénélus, en étoit aimé avec plus de tendresse que tous les autres, parce qu'il avoit la même humeur que lui, les mêmes inclinations & la même sagesse. Sthénélus, s'étant saisi un jour des chevaux d'Énée, les donna à Déipyle, pour les conduire au camp des Grecs.

DÉIPYLE*, *Deipyle*, Δηιπύλη, (*c*) fille d'Adraste, roi d'Argos, fut mariée à Tydée, duquel elle eut Diomede, si célebre dans la guerre de Troye.

DÉIPYRE, *Deipyrus*, Δηίπυρος, (*d*) l'un des compagnons d'Idoménée, étoit un capitaine aussi vaillant qu'expérimenté. Il eut cependant le malheur de périr par le fer d'Hélénus. Ce Prince Troyen déchargea un grand coup de son large cimeterre de Thrace sur l'armet de Déipyre, en abattit la moitié, & lui fendit la tête; cette moitié de casque roulant aux pieds des combattans, fut ramassée par quelque Grec, & la mort ferma les paupières à Déipyre.

DELDON, *Deldon*, Δέλδων, (*e*) roi des Bastarnes. M. Crassus, lieutenant d'Octavien, tua ce Prince de ses propres mains.

DÉLÉAN, *Delean*, Δαλαάδ, (*f*) ville de Palestine dans la tribu de Juda.

DÉLIADE, *Delias*, Δήλιας, nom d'un vaisseau. *Voyez* Délies.

DÉLIADES, *Deliades*, (*g*) Δηλιάδες. C'est ainsi qu'Homère, dans son hymne en l'honneur d'Apollon, nomme les filles qui sont au service du Dieu.

DÉLIASTES, *Deliastæ*, Δηλιάσται, ceux qui montoient le vaisseau appellé Déliade. *Voyez* Délies.

DÉLIBÉRATIF, *Deliberativus*, nom qu'on donne à un des trois genres de la Rhétorique.

Le genre Délibératif est celui où on se propose de prouver à une assemblée, l'importance ou la nécessité d'une chose qu'on veut lui persuader de mettre à exécu-

(*a*) Plut. T. I. p. 10.
(*b*) Homer. Iliad. L. V. v. 325. & seq.
(*c*) Diod. Sicul. p. 186.
(*d*) Homer. Iliad. L. IX. v. 83. L. XIII. v. 478, 576. & seq.
(*e*) Dio. Cass. p. 461.
(*f*) Josu. c. 15. v. 38.
(*g*) Homer. Hymn. in. Apollin.

tion, ou le danger & l'inutilité d'une entreprise qu'on tâche de lui dissuader.

Le genre Délibératif étoit fort en usage parmi les Grecs & les Romains, où les orateurs haranguoient souvent le peuple sur les matières politiques. Il a encore lieu dans les conseils des Princes & dans le parlement d'Angleterre, où les bills & propositions relatives au gouvernement, passent ou sont rejettés à la pluralité des voix. Il en est de même dans toutes les Républiques & dans les gouvernemens mixtes.

Si l'on veut porter les hommes à une entreprise, on doit prouver que la chose sur laquelle on délibere, est ou honnête ou utile, ou nécessaire, ou juste, ou possible, ou même qu'elle renferme toutes ces qualités. Pour y réussir, il faut examiner quelle fin on se propose, & voir par quel moyen on peut y arriver; car, on peut se méprendre, & dans la fin & dans les moyens.

On doit considérer si la chose dont il s'agit est utile par rapport au tems, au lieu, aux personnes. En effet, une chose peut convenir dans un certain tems, mais non pas au tems présent, peut réussir par un tel moyen, & manquer par tout autre, peut être avantageuse dans une province, & dangereuse dans une autre. A l'égard des personnes, l'orateur doit varier ses motifs selon l'âge, le sexe, la dignité, les mœurs & le caractère de ses auditeurs.

Si jamais la citation des exemples est nécessaire, c'est particulièrement dans le genre Délibératif. Rien ne détermine plus les hommes à faire une chose, que de leur montrer que d'autres l'ont exécutée avant eux, & avec succès.

A l'égard du style, Cicéron, dans ses partitions oratoires, en trace le caractère en deux mots: *Tota autem oratio*, dit-il, *simplex & gravis, & sententiis debet esse ornatior quàm verbis*; c'est-à-dire, qu'il faut que dans le genre Délibératif l'orateur parle d'une manière simple, mais pourtant avec dignité, & qu'il emploie plutôt des pensées solides que des expressions fleuries. Mais, en général, on peut dire que l'importance ou la médiocrité de la matière doivent régler l'élocution.

L'usage des passions entre aussi dans ce genre, tantôt pour les exciter, & tantôt pour les réprimer dans l'ame de ceux qu'on veut porter à une résolution, ou qu'on se propose d'en détourner.

Il est aisé de comprendre, que pour dissuader ou détourner quelqu'un d'une entreprise, on doit se servir de raisons contraires à celles que l'on emploie pour persuader; c'est-à-dire, qu'alors nous devons prouver que la chose pour laquelle on délibere, est contre l'honneur ou l'utilité, peu nécessaire, ou injuste, ou impossible, ou du moins environnée de tant de difficultés, que rien n'est moins assuré que le succès qu'on s'en promet.

DÉLICATUS, *Delicatus*, nom d'un des chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

DÉLIE, *Delia*, surnom de

Diane, pris de l'isle de Délos.

DÉLIENS, *Delii*, Δήλιοι, les habitans de l'isle de Délos. *Voyez* Délos.

DÉLIES, *Delia*, Δήλια, (*a*) fête qui se célébroit à Athènes, en l'honneur d'Apollon, surnommé Délius.

La principale cérémonie de cette fête étoit une ambassade des Athéniens à l'Apollon de Délos, ou bien un pélerinage qu'ils y faisoient faire tous les cinq ans; ils choisissoient pour cela un certain nombre de citoyens, qu'on chargeoit de cette commission, & qu'on appelloit pour cela Déliastes ou Théores, c'est-à-dire, *les voyans, ceux qui vont voir*. Le chef de l'ambassade ou de la députation, s'appelloit Archithéore. On y joignoit quatre personnes de la famille des Cérices, prêtres descendans de Mercure, qui demeuroient à Délos toute l'année, pour y servir dans le temple. Toute cette députation partoit sur cinq vaisseaux, sur lesquels on portoit tout ce qui étoit nécessaire pour la fête & les sacrifices. Celui qui portoit les Déliastes, ou Théores, étoit appellé Déliade, ou Théoride; les quatre autres vaisseaux sacrés qui l'accompagnoient, se nommoient le Parale, l'Antigonide, la Ptolémaïde, & l'Ammonide. Quelques-uns disent que le Parale & la Déliade sont le même vaisseau; d'autres les distinguent. Il en est aussi qui disent que la Déliade étoit le vaisseau même sur lequel Thésée, vainqueur du Minotaure, avoit ramené les jeunes Athéniens qui devoient être sacrifiés à ce monstre.

Les Déliastes qui montoient ce vaisseau, étoient couronnés de laurier. Quand ils étoient arrivés, ils offroient d'abord un sacrifice à Apollon. Après le sacrifice, de jeunes filles dansoient autour de l'autel une danse nommée en Grec Γέρανον, & dans laquelle par leurs mouvemens embarrassés, & la manière dont elles figuroient ensemble, elles représentoient les tours & les détours du labyrinthe. Quand les Déliastes revenoient à Athènes, le peuple alloit au-devant d'eux, & les recevoit avec de grandes acclamations & de grands cris de joie. Ils ne quittoient point leur couronne que toute leur commission ne fût finie; & alors ils alloient la consacrer à quelque dieu dans son temple. La Déliade qui les portoit, étoit aussi couronnée, & c'étoit par-là que toute la fête commençoit; le prêtre d'Apollon couronnoit la poupe de ce navire.

Tout le tems que duroit l'allée & le retour & toute la cérémonie, s'appelloit les Délies; & pendant tous ces jours-là les loix défendoient d'exécuter aucun criminel; privilège singulier de cette fête d'Apollon, & que n'avoient pas même celles de Jupiter; car, Plutarque remarque que ce fut un jour consacré à Jupiter qu'on fit prendre à Phocion le poison auquel il avoit été condamné; &

(*a*) Thucyd. p. 242. Plut. T. I. p. 758. Xenoph. p. 816.

on attendit, au contraire, trente jours pour le donner à Socrate, parce que c'étoient les Délies.

Thucydide dit que ce fut pendant l'hiver de la sixième année de la guerre du Péloponnèse que les Athéniens firent les Délies, après avoir éxpié l'isle de Délos, & en avoir ôté tous les tombeaux, & ordonné que personne n'y naîtroit & n'y mourroit dans la suite, mais que l'on transporteroit tous les moribons dans une petite isle appellée Rhénée., qui touchoit presque à Délos.

Long-tems avant ce tems-là, les Ioniens & les insulaires, voisins de l'Ionie, faisoient des espèces de Délies, c'est-à-dire, des fêtes & des jeux semblables aux Éphésies, qu'ils célébrerent dans la suite. Il y avoit des combats gymnastiques & de poësie, ou de musique. Thucydide en parle d'après Homère.

DÉLIUM, *Delium*, Δήλιον, (*a*) ville de Grece, située sur les confins des Tanagréens du côté de la mer. Tite-Live la met à cinq milles de Tanagre; Strabon, à trente stades du port d'Aulide. Cette ville a été renommée par la généreuse action du philosophe Socrate, qui, ayant perdu son cheval au combat qui fut donné près de-là, & voyant Xénophon, son disciple, fils de Gryllus, tombé du sien, l'emporta, pendant quelques stades, sur ses épaules, jusqu'à ce que les Athéniens, ses compagnons, qui avoient pris la fuite, fussent arrêtés. Ce combat est apparemment le même dont parlent Plutarque & Pausanias, & dans lequel les Athéniens perdirent mille de leurs meilleurs soldats. Hippocrate leur commandant fut du nombre des morts. Ce fut auprès de cette ville que Sylla, & Archélaüs général de Mithridate, s'aboucherent & conclurent un traité de paix fort désavantageux pour le roi de Pont.

Du tems de Pausanias, on ne voyoit à Délium, pour toute curiosité, qu'une statue de Diane & une de Latone. Il y avoit eu anciennement dans cette ville un temple fâmeux dédié à Apollon. Ce n'étoit d'abord qu'un temple, bâti sur le modele de celui de Delphes, autour duquel il se forma une bourgade, que Ptolémée compte entre les lieux éloignés de la mer, quoiqu'elle en fût proche, comme il paroît par un passage de Tite-Live.

DÉLIUS, *Delius*, surnom d'Apollon, qui lui fut donné à cause de l'isle de Délos.

DÉLIUS, *Delius*, (*b*) Éphésien. Alexandre le Grand, dans un discours adressé à son conseil, parle de ce Délius, comme d'un homme qui avoit plaidé tout récemment la cause des nations grecques répandues dans l'Asie, & qui y languissoient dans une servitude insupportable.

DELLIUS [Q.], *Q. Dellius*,

(*a*) Strab. p. 368, 403. Pauf. p. 552, 571. Plut. Tom. I. pag. 466, 526. Tit. Liv. L. XXXI. c. 45. L. XXXV. c. 51. Herod. L. VI. c. 118. Diod. Sicul. pag. 221, 222.

(*b*) Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 2.

K. Δέλλιος, (a) officier Romain. M. Antoine le choisit pour l'envoyer vers Cléopâtre, lorsqu'il voulut faire venir cette Pricesse auprès de lui, afin qu'elle répondît aux griefs qu'on lui imputoit. Q. Dellius n'eut pas plutôt vu la grande beauté de la reine d'Égypte, & reconnu la force, la grace, & l'adresse de ses discours, qu'il sentit bien que jamais M. Antoine ne se résoudroit à faire le moindre mal à une personne si charmante, & qu'au contraire, elle auroit bientôt auprès de lui le premier degré d'autorité & de crédit. Il se mit donc à faire la cour à cette Égyptienne & à l'exhorter d'aller en Cilicie, comme dit Homère, après s'être parée de tous les ornemens les plus capables de relever sa beauté, & de ne pas craindre M. Antoine le plus doux & le plus humain de tous les généraux.

Nous remarquerons, en passant, que ce qu'on vient de lire est une parodie du vers 162[e] du quatorzième livre de l'Iliade, lorsque Junon délibere de tromper Jupiter en le portant à l'amour. Elle prend le parti d'aller sur le mont Ida après s'être parée.

Ε'λθεῖν εἰς Ἴδην εὖ ἐντύνασαν ἑαυτὴν,

Εἴ πως ἱμείραιτο παραδραθέειν φιλότητι.

Q. Dellius dit seulement, 'λθεῖν εἰς Κιλικίαν εὖ ἐντύνασαν, ce n'est qu'un seul mot; ce qui fait voir l'usage qne les Anciens faisoient d'Homère, & combien ce Poëte étoit connu, puisqu'un seul mot de ses poëmes réveilloit leurs idées, & tenoit lieu d'un long détail. Ici ce seul mot, εὖ ἐντύνασαν, dit tout ce que Junon a pensé, & ce que Q. Dellius veut que Cléopâtre pense.

Cette Reine, ajoûtant foi à ce que lui disoit Q. Dellius, & sûre d'aillleurs de ses charmes, par toutes les épreuves qu'elle en avoit déjà faites auprès de Jules César, & du fils du grand Pompée, espéra qu'elle pourroit aussi captiver M. Antoine très-facilement; & elle ne se trompas pas, comme tout le monde le sçait.

On nous a conservé une plaisanterie de Q. Dellius. Les Athéniens s'étant avisés, après avoir salué M. Antoine comme Bacchus, de lui offrir en mariage la déesse Minerve leur protectrice, il accepta la proposition, & les taxa à mille talens de dot. Un plaisant de la troupe lui représenta à ce sujet que Sémélé sa mere n'avoit point apporté de dot à Jupiter. Mais, M. Antoine n'en persista pas moins à exiger mille talens, & sans délai, quoique Q. Dellius, poussant toujours la même plaisanterie, lui fit observer que, selon la pratique usitée à Rome l'on avoit d'ordinaire trois ans pour payer la dot, en trois paiemens.

Plutarque qualifie Q. Dellius historien; mais, il est plus connu par le titre que lui donne Messala, de voltigeur des guerres ci-

(a) Plut. T. I. p. 926, 943. Horat. L. II. Ode 3. Juven. L. I. Satyr. 6. v. 52. Homer. Iliad. L. XIV. v. 162, 163. Crév. Hist. Rom. T. VIII. p. 303, 336, 337, 456.

viles, parce qu'il avoit quitté Dolabella pour Cassius, Cassius pour M. Antoine, & enfin M. Antoine pour Octavien. Sénèque le pere cite des lettres galantes de Q. Dellius à Cléopâtre. Dans les derniers tems il offensa cette Princesse par un mot qui lui échappa dans un repas. Il dit qu'on leur faisoit boire de la piquette, pendant que Sarmentus [c'étoit le nom d'un bouffon qui divertissoit Octavien, & qu'Horace a rendu célebre] buvoit à Rome le meilleur vin de Falerne. Ce reproche blessa vivement Cléopâtre, & Q. Dellius prétendoit avoir été averti par un médecin nommé Glaucus, que sa vie n'étoit pas en sûreté. Peut-être disoit-il vrai, peut-être aussi ne cherchoit-il qu'à couvrir la honte de sa perfidie. Cléopâtre étoit assez méchante pour vouloir le faire périr. Mais, Q. Dellius ne semble guère digne d'être cru sur sa parole.

Nous avons une belle ode d'Horace, adressée à Q. Dellius. La morale en est admirable; témoin entr'autres ces deux strophes:

Æquam memento rebus in arduis
Servare mentem, non secus ac bonis
Ab insolenti temperatam
Lætitia, moriture Delli......

Divesne prisco natus ab Inacho
Nil interest, an pauper, & infima
De gente sub dio, moreris,
Victima nil miserantis orci.

» Conservez votre ame tou-» jours égale dans les disgraces; » & de même dans les succès, » ne vous livrez pas aux trans-» ports d'une joie excessive, Del-» lius; vous devez mourir...... » riche, pauvre, soyez du sang » d'Inachus, ou sorti d'un vil » mortel, qui n'a pas de toit pour » se retirer, il n'importe, vous » serez la victime du Dieu sans » pitié. «

DELMATIUS [FL. CL.], *Fl. Cl. Delmatius*, (*a*) le second des fils de Fl. Constance-Clore & de Maximiana Théodora, est appellé Hanniballien dans un passage de Zonare. Il fut revêtu par le grand Constantin son frere, de la dignité de Censeur, comme nous l'apprennent l'auteur de la chronique Alexandrine, & Saint Athanase, dans son apologie adressée à l'empereur Constance. Il eut deux fils, Delmatius & Hanniballien, que l'empereur Constantin le Grand fit dans la suite, l'un César, & l'autre roi de Pont, de Cappadoce & de la petite Arménie.

On entrevoit au travers des ténebres de l'histoire, que Fl Cl. Delmatius étoit mort avant le grand Constantin. Il n'en faut point d'autre preuve que le partage que cet Empereur fit de l'empire Romain entre ses trois fils; partage dans lequel il voulut que son neveu Delmatius César entrât pour une portion, qui fut la Thrace, la Macédoine & l'Achaïe; ce

(*a*) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. pag. 218, 341, 342. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. p. 548. *& suiv.*

que constamment il n'auroit pas fait au préjudice de ce Delmatius le censeur, pere de ce César, s'il avoit été encore vivant. Cette conjecture, toute conjecture qu'elle est, semble d'autant mieux fondée, qu'on n'ignore pas que le grand Constantin aimoit & considéroit fort Fl. Cl. Delmatius son frere; d'où se tire naturellement cette induction, que cet Empereur ne combla d'honneurs Delmatius César, en l'égalant à ses propres enfans, que pour honorer la mémoire d'un frere qui lui avoit été si cher pendant sa vie, & dont il ne pouvoit plus récompenser le mérite qu'en la personne de ses deux fils, Delmatius & Hanniballien; car, ce dernier eut aussi sa portion dans le partage de l'Empire dont nous venons de parler.

DELMATIUS [Fl. Jul.], *Fl. Jul. Delmatius*, (a) fils de Fl. Cl. Delmatius, fut, comme on l'a vu dans l'article précédent, comblé d'honneurs par son oncle Constantin le Grand, puisqu'il en obtint la dignité de César, & qu'ayant été égalé à ses cousins, il partagea avec eux l'empire de leur pere. La Thrace, la Macédoine & l'Achaïe furent son partage. Mais, il ne jouit pas longtems de cet avantage; car, Constance, aussi-tôt après la mort de son pere, se défit de ses deux oncles, à cause d'un complot qu'ils avoient formé, & enveloppa dans le même sort Fl. Jul. Delmatius, & Fl. Cl. Hanniballien son frere, qui n'avoient eu aucune part au complot, & dont tout le crime n'étoit que d'avoir de trop grandes qualités, & d'être les plus prochains héritiers de l'Empire.

On remarque que Fl. Cl. Hanniballien est toujours représenté la tête nue sur les médailles, & qu'il n'en est pas de même de Fl. Jul. Delmatius. Comme l'empereur Constantin le Grand l'aimoit beaucoup, il paroît qu'en le créant César, il lui conféra une plus grande étendue de pouvoir qu'aux autres de la même branche que lui, c'est-à-dire, un pouvoir pareil à celui des Princes ses enfans, en un mot le droit de succéder à l'Empire. C'est au moins l'induction que l'on peut tirer de la légende de ses médailles conçue en ces termes, *FL. JVL. DELMATIVS NOB. C.* par où il est clair que ce jeune Prince, par une adoption tacite ou réelle, avoit passé de la branche Claudia dans la branche Julia, qui etoit la branche regnante. Aussi à la différence de son frere Hanniballien, roi de Cappadoce & de Pont, il est toujours représenté couronné de laurier, ou en diadême, comme les fils de l'empereur Constantin.

DÉLOS, *Delos*, Δῆλος, (b)

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. p. 342. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. p. 550. *& suiv.*

(b) Plut. Tom. I. p. 524, 525. Strab. pag. 373, 374, 403, 485, 486, 668. Herod. L. IV. c. 33. *& seq.* L. VI. c. 96, 97. Paus. pag. 81, 207, 221, 268, 509. Ptolem. L. III. c. 15. Pomp. Mel. pag. 148. Plin. T. I. p. 114, 120, 121, 212, 679. Tit. Liv. L. XXXIII. c. 30. L.

isle de la mer Égée, l'une des Cyclades, située entre les isles de Rhénée & de Mycone. On y voyoit une ville située dans une plaine, & au-dessus de la ville, le mont Cynthus. Elle étoit arrosée par un petit fleuve nommé Inopus. Pline n'en fait qu'une fontaine à laquelle il attribue les mêmes propriétés qu'au Nil; c'est-à-dire, qu'elle augmentoit & diminuoit de la même manière, & en même tems que ce fleuve.

I. Cette isle est célebre par les merveilles qu'on en a publiées, par la naissance d'Apollon & de Diane, par la solemnité des fêtes qui s'y célébroient, & par la variété des spectacles qu'on y représentoit. Aussi a-t-elle eu ses Poëtes & ses Historiens dans l'Antiquité la plus reculée. C'étoit même à cette isle, selon Callimaque, que les Poëtes devoient le premier tribut de leur génie; la faveur d'Apollon étoit un prix qu'on ne pouvoit autrement obtenir.

Le premier que nous connoissions avoir chanté les louanges de l'isle de Délos, est Olen de Lycie. Ce Poëte, qui venoit des bords du Xanthe, est d'une ancienneté incontestable, & connu aussi-tôt que le culte d'Apollon.

C'est en suivant l'opinion commune, soit erreur, soit vérité, que nous plaçons Homère le second entre ceux dont la poësie a chanté Délos & Apollon. Une si longue suite de siècles écoulés, n'a pu nous enlever le monument que la reconnoissance du Prince des Poëtes consacroit au Dieu des vers. L'hymne est venu jusqu'à nous; & quand il seroit vrai que cette pièce ne seroit pas de lui, nous pourrions toujours la donner pour une très-heureuse & fort ancienne imitation de la poësie d'Homère. Thucydide, dans le second livre, en fait honneur à Homère; mais, l'ancien commentateur de Pindare l'attribue à Cynéthus, qui, suivant le rapport d'Hypostrate, vivoit en la 69.e Olympiade, cinq cens & quelques années avant J. C.

L'isle de Délos a souvent animé le noble feu qui transportoit Pindare. Dans quelques-uns de ses ouvrages, il demande grace sur ce qu'il en differe l'éloge, sur lequel d'ailleurs il aimoit à s'étendre. Dans d'autres, il la nomme avec honneur; & donnant enfin une ode à la priere des insulaires de Délos, il satisfit à l'engagement commun à tous les Poëtes. De cette ode il ne nous est resté que quelques mots conservés par Philon. Ce n'étoit pas la seule dans laquelle Pindare eût essayé sur Délos ses heureuses hardiesses. Callimaque l'insinue; mais, son commentateur le dit nettement. A Pindare il joint même Bacchylide, qui avoit composé des Péans,

XXXVI. c. 42. L. XLI. c. 20. L. XLIV. c. 29. Just. L. III. c. 6. Athen. pag. 173. Corn. Nep. in Arist. c. 3. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 376. *& suiv.* T. V. pag. 409. *& suiv.* Tom. VII. pag. 121. *& suiv.* Tom: X. pag. 224. Tom. XIII. p. 214, 215. Tom. XVIII, pag. 199. Tom. XXI. pag. 147, 148.

c'est-à-dire, des hymnes où Apollon & Délos étoient célébrés. Ces hymnes de Bacchylide, au rapport de Ménandre le Rhéteur, étoient encore nommés ὕμνοι ἀποπεμπτικοὶ parce qu'ils se chantoient lorsqu'on faisoit partir la députation que les différentes villes des lieux circonvoisins envoyoient à Délos.

Simonide, selon le même Ménandre, ne s'étoit pas dispensé de la loi commune à tous les Poëtes. Un Nicocharis, dont parle Aristote, avoit fait un poëme, qui étoit un récit historique des merveilles de l'isle de Délos. Un Pronomus de Thèbes avoit aussi fait entrer dans ses hymnes les louanges de cette isle. Le dernier Poëte enfin, dont nous sçachions que les vers aient eu Délos pour objet, est Callimaque.

C'est aux recherches d'Athénée & de Suidas, que nous devons la connoissance des historiens Grecs & Latins qui nous ont laissé quelque chose sur l'isle de Délos. Le premier que l'on trouve dans Athénée, est Sémus. Il étoit de Délos même, & avoit amassé dans un ouvrage de huit livres, ce qui pouvoit donner une connoissance pleine & exacte de l'isle, de ses habitans, de leurs coûtumes, de leur religion & de leurs cérémonies. Suidas dit qu'un certain Démadès d'Athènes avoit fait une histoire de Délos, & un traité de la naissance des enfans de Latone. Paléphate d'Abydos, un Phanodicus, Aristote, & plusieurs autres qu'il seroit trop long de nommer ici, sont comptés au nombre des Historiens de cette isle.

II. Elle a porté plusieurs noms. Elle a été appellée Ortygie, Astérie, Cynthie, Délos, Lagie, Chlamydie, Cynéthus, Pyrpole. Pline & Étienne de Byzance le rapportent ainsi. Hésychius l'appelle encore ἀγάθουσα & σκυθιάς, Agathuse & Scythias.

Les sentimens sur la raison du nom de Délos sont très-partagés. Servius, dans ses commentaires sur Virgile, prétend que ce nom vient de ce qu'Apollon rendoit-là des oracles d'un sens plus clair & plus net; au lieu que dans les autres temples, l'ambiguité & le mystère dont ils étoient couverts, les rendoient presqu'inintelligibles. Isidore le rapporte à ce qu'après le déluge qui arriva du tems d'Ogygès, Délos fut de toute la terre le premier endroit qu'éclaira le soleil, après que les eaux se furent retirées; d'autres, à ce que c'est dans cette isle que le Dieu Apollon s'est manifesté. Le dernier sentiment enfin, qui réunit le grand nombre, établit que l'isle a été long-tems flottante au milieu de la mer, & errante au gré des vents; tantôt même cachée & ensevelie sous les eaux, tantôt par une révolution contraire, se reproduisant & s'élevant au-dessus de ces mêmes eaux, qui bientôt après la faisoient disparoître; qu'enfin Jupiter la fixa, la rendit immobile & habitable en faveur de Latone, & la mit constamment en vue, sans la laisser davantage soumise à ses anciens changemens.

Immotamque coli dedit & contemnere ventos.

dit Virgile, qui de son côté attribue cette immobilité à la puissance d'Apollon. C'est ainsi qu'ont parlé du nom de l'isle de Délos, Callimaque, Pline & plusieurs autres Auteurs. Callimaque, la comparant à une fleur, dit qu'elle vole sur les eaux de la mer, portée de côté & d'autre par la force des différens vents.

Bochart, si fécond en étymologies, n'a pas manqué de chercher celle du nom de Délos. Il traite de fabuleuses toutes celles que nous venons de produire; & trouvant les Phéniciens dans toutes les isles de la mer Égée, il veut que ce soit dans la langue de ces peuples qu'on puisse trouver la vraie raison du mot Δῆλος. Il vient, dit-il, du Chaldéen *Déal*, dont la signification primitive est craindre, & la dérivée est Dieu, parce que c'est la crainte qui a fait les Dieux. Il ajoûte que dans les paraphrases, on nomme Déelan, les Dieux des nations. L'isle de Délos ne seroit donc autre chose que l'isle des Dieux, Apollon & Diane; tel est le sentiment de cet Auteur.

Les rapports spécieux qu'on y apperçoit, paroissent devoir le faire recevoir. M. l'abbé Sallier dit qu'il y souscriroit volontiers, s'il n'avoit quelques difficultés qui l'arrêtent. D'abord, le plus ancien nom de l'isle n'est pas celui de Délos. Celui-ci même est d'un usage nouveau par rapport aux autres. Callimaque dit précisément qu'elle se nommoit autrefois Astérie. Strabon reconnoît l'ancienneté de ce nom & de quelques autres, avec la nouveauté de celui de Délos, Apollodore avant Strabon, avance la même chose; ce n'est donc pas aux Phéniciens que l'isle doit les premiers noms qu'elle a portés. Or, ceux-ci étant très-convenables pour exprimer l'idée d'une isle flottante, n'ayant même été employés que dans cette vue, on ne peut pas dire que celui de Délos ne lui a été donné que pour exprimer l'état contraire qu'elle avoit pris depuis. Le rapport du mot *Delos* au Chaldéen *Deelan*, est-il un fondement raisonnable pour faire connoître que l'un a été pris de l'autre? Ces rapports qui en imposent d'abord, séduisent toujours, parce qu'ils flattent l'imagination. De plus, il faudroit établir par une autorité de quelque poids, que du mot *Deal*, qui signifie craindre, on ait effectivement tiré celui de *Deelan*, pour signifier Dieu; car, on doit compter pour rien l'application peu concluante que fait Bochart de ce vers si connu:

Primus in orbe deos fecit timor.

Enfin, Philon dit qu'elle a été appellée Ἀνάφη & Δῆλος; qu'on la connoissoit également sous l'un & l'autre nom. Or, Bochart ne pouvant faire venir la signification d'Ἀνάφη d'un mot Chaldéen, & cette signification étant synonyme avec celle qu'on donne communément à Délos, qu'est-il besoin de recourir à une autre raison qu'à

celle d'Ἀνάγκη, pour expliquer la signification du mot *Delos?*

Nous avons dit que les plus anciens noms de l'isle étoient Astérie & Ortygie. C'étoit Astérie, parce qu'elle disparoissoit souvent avec la même rapidité que ces feux qu'on voit passer dans l'air, & qui sont appellés ἀστέρες par les Philosophes. C'étoit Ortygie, parce que, comme Solin & après lui Isidore le rapportent, *in ea insula visæ primùm coturnices aves, quas ὄρτυγας Greci vocant.* C'est-à-dire, que les cailles étant du nombre des oiseaux de passage, que Pline appelle *commeantes*, lorsqu'elles quittoient les païs froids, pour aller dans les païs chauds, elles se reposoient en grand nombre dans l'isle de Délos; car, dit Pline, *iter est his per hospitia certa, & cùm maria tranant, differunt impetus*, ajoûte Solin; ce que le hazard ayant fait remarquer, cette isle prit le nom d'Ortygie. C'est ainsi que la multitude de lievres qu'on y trouvoit, l'avoit fait nommer Lagie.

Elle étoit nommée Pyrpole, parce que dans cette isle on avoit trouvé, dit Pline, l'usage du feu. La vérité de ce fait pourroit être contestée, si nous n'avions l'autorité de Solin, qui donne le vrai sens dans lequel Pline doit être entendu; *quoniam & ignitabula ibi & ignis inventa sunt.* Dans l'isle de Délos on étoit fort dans l'habitude de faire du feu d'une manière particulière. C'étoit à la néceſſité, mere des arts & des nouvelles inventions, qu'ils en devoient l'idée; *quoniam ad excudendum ignem non semper lapidis occasio est*, dit Pline. Au défaut d'un caillou, on prenoit deux morceaux de bois, dont l'un étoit plus sec, & plus susceptible du mouvement qui fait la chaleur & le feu. L'autre étoit plus dur, & avoit les parties plus liées & plus serrées. Le premier étoit comme le foyer, où le feu s'allumoit, & se nommoit δορεὺς; ou bien on mettoit sous ces morceaux de bois une matière qui prit aisément feu. L'autre morceau de bois, qui étoit παραπλήσιον τρυπάνῳ, s'appelloit τρύπανον. Ensuite, on les frottoit avec violence l'un contre l'autre, jusqu'à ce que le frottement eût tiré du feu de ces corps. C'est ainsi que nous trouvons décrit ce que les Anciens appelloient πυρεῖα, *igniaria*, fusil. Or, le lierre & le laurier sont de la nature du bois, qui est le plus propre à cet usage. Rien même n'est plus commode que cette matière. L'isle donc se trouvant très-fertile en lierre & en laurier, il est très-croyable qu'on les faisoit souvent servir à rendre au besoin une chose d'un usage si nécessaire; & il est très-vraisemblable que par-là l'isle a été nommée Pyrpole. Πυρπολεῖν ne signifie qu'allumer du feu.

Le dernier nom enfin que Délos ait porté, est celui de Chlamydie. On ne trouve dans aucun Auteur, sur quel fondement on pouvoit l'avoir ainsi nommée. Peut-être étoit-ce parce qu'elle ressembloit à une Chlamyde, espèce de vêtement militaire.

III. La situation de cette isle a

fait dire qu'elle étoit au centre des Cyclades ; ce qui doit être entendu avec quelque modification. Ce cercle est tout au moins très-imparfait. La plûpart de ces isles sont au midi de Délos ; & des douze comprises sous le nom de Cyclades, deux seules, Ténos, & Andros, sont au septentrion. Strabon la donne pour une isle d'une très-petite étendue ; & suivant Pline, elle n'a pas plus de cinq mille pas de tour ; c'est-à-dire, que l'isle, en toute sa circonférence, n'a pas même deux lieues de France. Suivant la relation de M. Tournefort, elle auroit davantage ; car, il lui donne sept ou huit milles ; & en cela il donne une nouvelle force aux relations précédentes de M. Spon & M. Wehler, qui en reconnoissent autant.

De ce que dans les mémoires des Voyageurs modernes, on ne parle jamais de Délos, qu'en la joignant à une autre isle qui en est très-proche, il est arrivé qu'on les a comprises sous un nom commun. On les appelle en Grec moderne, *Dili*, & par abus *les Idilles*. C'est la grande & la petite Délos. L'ancienne Délos est la petite d'aujourd'hui ; & la grande est l'isle autrefois appellée Rhénée. Sur le rapport de nos Voyageurs, & sur les plans qu'ils en ont levés, celle-ci a beaucoup plus d'étendue que la petite Délos. Ce point assuré sert à faire connoître la fausseté de ce qu'en ont dit Strabon & Étienne de Byzance. Suivant ce dernier Auteur, Rhénée étoit une très-petite isle ; & Strabon, qui remarque qu'elle étoit comme placée pour la commodité de Délos, ajoûte toujours que celle-là étoit une petite isle. Ces termes appliqués à Rhénée, par comparaison avec Délos, vont à faire penser que celle-ci avoit plus d'étendue que celle-là ; on ne peut prendre une autre idée. Il y a donc erreur dans les mémoires des anciens Géographes. Ce qui décide contr'eux, ce sont les restes d'antiquités, & plusieurs débris de la première magnificence de l'isle.

IV. Le premier que nous connoissions avoir possédé l'isle de Délos, est Erysichthon, fils de Cécrops, premier roi d'Athènes, qui vivoit dans le huitième siècle après le Déluge, 1558 ans avant Jesus-Christ. Athénée assure positivement que ce Prince, étant allé dans la mer Égée, s'empara de Délos. Eusebe & Saint Jérôme ont ajoûté qu'il y bâtit un temple à Apollon. Pour dernière circonstance enfin de son voyage, il est dit qu'il emporta de l'isle la statue de Diane, qui étoit la plus ancienne qui se vît dans le temple de cette Déesse à Athènes, ainsi que nous l'apprend Pausanias. Cet Erysichthon ne règna point à Athènes lui-même. Il mourut en retournant de son expédition, & laissa son pere règnant. Si l'on vouloit s'abandonner aux conjectures, n'en est-il pas-là dit assez, pour soûtenir que dès-lors apparemment les Athéniens possédoient l'empire de la mer ? Mais, s'ils ont alors eu la gloire de l'obtenir, ils n'ont pas eu cel-

le de l'avoir conſervé.

Quelque tems après, Joſué ayant fait la conquête de la terre de Chanaan, les Phéniciens ſe retirerent de-là vers la mer, où Sidon étoit déjà bâtie. On ſçait que ces peuples trop reſſerrés dans leur païs, l'abandonnerent, & en allerent chercher un autre, où ils puſſent s'étendre davantage. Ils paſſerent dans les iſles de la mer Égée, & en dépoſſéderent ceux qu'ils y trouverent établis. C'eſt-là une époque fameuſe dans l'hiſtoire des colonies & des migrations, & c'eſt auſſi celle de la domination de ces peuples & des Cariens dans la mer Égée, & dans l'iſle de Délos par conſéquent; d'autant plus que l'avantage de ſa ſituation & la commodité de ſon mouillage, ne permettent pas de croire que ce poſte ait été abandonné.

Les Phéniciens avoient donc dépoſſédé les Athéniens de l'iſle de Délos. Ils furent eux-mêmes, quelque tems après, chaſſés par un parti plus puiſſant & plus fort. Le brigandage qu'ils exerçoient, les rendoient des voiſins fort incommodes, & les iſles qu'ils occupoient étoient d'un revenu tel, qu'il pouvoit exciter l'ambition ou l'avidité des autres inſulaires. Minos, le ſecond du nom, roi de Crete, réſolut donc, & de chaſſer les Phéniciens, & de s'établir dans les Cyclades. Ce Roi règnoit en Crete, lorſqu'Égée, le pere de Théſée règnoit à Athènes. C'eſt la 288.e année de l'Ére Attique, ſuivant les marbres d'Arondel, 1229 ans, ou à peu près, avant Jeſus-Chriſt. C'eſt le plus ancien, au rapport de Thucydide, que nous connoiſſions avoir eu une flotte, & obtenu l'empire de la mer. Il ſoumit donc les Cyclades, & y fit paſſer quelques-uns de ſes ſujets de Crete.

Mais, les Athéniens rentrerent depuis en poſſeſſion de Délos; & quand bien même ce fait ne ſeroit pas d'ailleurs auſſi conſtant qu'il l'eſt, une ſeule choſe ſuffiroit pour le prouver. C'eſt ce que Thucydide rapporte dans ſon troiſième livre, que ce furent les Athéniens, qui, à deux différentes fois exhumerent les corps de ceux qui avoient été enterrés dans cette iſle fameuſe, qui les firent tranſporter ailleurs, & qui toutes ces deux fois purifierent l'iſle par des luſtrations, & avec toutes les cérémonies accoûtumées en ces ſortes d'occaſions; la première fois, ſous le règne du tyran Piſiſtrate, & la ſeconde dans le tems des guerres du Péloponnèſe, comme Hérodote & Thucydide en font foi. Mais, au lieu que la première fois Piſiſtrate n'avoit purifié qu'une petite partie de l'iſle, c'eſt-à-dire, le ſeul eſpace de terre que contenoit le circuit du temple, tant que la vue pouvoit s'étendre en tout ſens; cette ſeconde fois les Athéniens purifierent l'iſle toute entière, d'un bout à l'autre, après avoir fait exhumer & tranſporter ailleurs généralement tous les corps morts qui ſe trouverent enterrés dans cette iſle. Ils firent encore plus, ils publierent une loi, par laquelle il étoit fait expreſſe défenſe à tous les habitans

de Délos de mourir dans l'isle à l'avenir, aussi-bien qu'à toutes les femmes d'y accoucher; la même loi enjoignoit donc que dès qu'un malade seroit à l'extrêmité, ses parens ou ses amis eussent soin de le faire au plus vîte transporter dans l'isle de Rhénée. Le pareil cérémonial s'observoit à l'égard des femmes près d'accoucher; on les ambarquoit promptement pour les conduire aussi à Rhénée, de peur que la naissance brusque de quelque indiscret enfant ne vînt malheureusement souiller la sainteté de Délos. Ce fut au reste en ce même tems que les Athéniens instituerent & célébrerent pour la première fois ces jeux appellés Δηλία, en l'honneur d'Apollon; jeux qui par la suite se célébrerent régulièrement à Délos, de cinq ans en cinq ans. Or l'institution de ces jeux, ces ordonnances, en un mot, tous ces actes de maîtrise marquent assez que les Athéniens étoient seigneurs de l'isle de Délos. Nous croyons cependant que l'on peut avancer que cette isle étoit bien distinguée du reste des sujets de cette république, qu'elle avoit de grandes exemptions & de grands privileges; puisqu'en qualité d'isle sacrée, elle étoit en un sens regardée comme indépendante, & ne relevant que de la majesté du Dieu qui y avoit pris naissance, & qui y étoit honoré d'un culte particulier.

La ruine de Corinthe par les Romains contribua beaucoup à augmenter la puissance de l'isle de Délos, parce que cette isle servit de retraite aux marchands Corinthiens, attirés autant par les immunités dont jouissoit le temple d'Apollon, que par la situation avantageuse du port. La célébrité du commerce qui s'y faisoit, y amenoit un nombre de négocians de différens endroits; & les Romains en particulier s'y rendoient fréquemment. Corinthe ayant été ensuite rétablie, les Athéniens, maîtres de l'isle, eurent soin d'y entretenir avec le commerce, la célébrité du culte d'Apollon. Mais, les Généraux de Mithridate étant survenus, & ayant porté cette isle à la révolte, la ravagerent entièrement. Ils en furent chassés par les Romains, qui, à leur arrivée, la trouverent déserte. Elle ne s'est jamais rétablie depuis. On lit dans Pausanias, que cette isle auroit été entièrement abandonnée de son tems, sans la garnison que les Athéniens y entretenoient pour la garde du temple d'Apollon.

V. Les isles d'alentour étoient dans l'usage d'envoyer à Délos, des hommes pour assister aux solemnités & aux sacrifices qui s'y faisoient, & des filles pour y danser & pour y chanter; car, ces sacrifices étoient toujours accompagnés de danses, de musique & d'instrumens. Les Athéniens dédierent cette isle à Apollon, & ordonnerent en son honneur une fête solemnelle de cinq en cinq ans. Avant cette dédicace on avoit accoûtumé d'y faire de grandes fêtes, auxquelles se trouvoient les Ioniens, & plusieurs autres peuples, avec leurs femmes & leurs

enfans. Ils y faisoient des combats, des luttes, & divers autres exercices avec toutes sortes de jeux d'instrumens; mais, ces exercices cesserent depuis. Ainsi, l'on n'y vit plus que des joueurs d'instrumens, que les Athéniens & les habitans des autres isles voisines y menoient aux grandes solemnités. Ensuite, les Athéniens y rétablirent les anciens exercices, auxquels ils ajoûterent la course des chevaux, qui n'y avoit jamais été pratiquée.

M. Spon, qui voulut voir par lui-même les antiquités de Délos, rapporte qu'il n'eut pas plutôt fait cinquante pas du petit port, où l'avoit porté la felouque dans laquelle il s'étoit embarqué avec M. Wehler, qu'ils trouverent onze colomnes debout, sans chapiteaux, & quelques autres renversées par terre. Les habitans des isles voisines tiennent par tradition que c'étoit le gymnase ou les écoles; & en effet, assez près de-là ils découvrirent une inscription qui faisoit mention d'un gymnasiarque, ce qui serviroit à confirmer cette opinion, si étant allés dans un lieu plus écarté, ils n'en avoient découvert une autre où il étoit aussi parlé d'un gymnasiarque. Tout ce qu'on peut inférer de-là, c'est qu'il y avoit un lieu d'exercice dans cette isle. On dit que la plûpart des Corsaires Chrétiens l'appellent encore *les écoles*. Les deux gymnasiarques, qui sont nommés dans ces inscriptions, étoient Athéniens, parce qu'Athènes a été long-tems en possession de Délos. Ce qui doit surprendre, c'est qu'elles sont dédiées, l'une à Mithridate Evergete, & l'autre à Mithridate Eupator, rois de Pont, dont le dernier fut vaincu par Pompée, quoiqu'on lise dans Strabon, que les Généraux d'un de ces Rois saccagerent Délos, & la mirent au pillage.

A cinquante pas de-là on remarque un lieu qui servoit aux Naumachies ou combats de mer qui se faisoient pour le divertissement du peuple. C'est un ovale de trois cens pieds de long & de deux cens de large, revêtu d'une muraille de quatre ou cinq pieds de haut, autour de laquelle paroissent encore trois ou quatre colomnes sur pied, ce qui donne lieu de croire qu'il y en avoit une rangée qui l'environnoit, soit qu'elles servissent d'un simple ornement, soit qu'elles y eussent été placées pour attacher les petits bateaux que l'on y faisoit combattre, le lieu n'étant pas capable d'en porter de grands. Après qu'on a passé un peu plus avant sur ces débris, on se trouve sur le plan du temple qui avoit été bâti pour Apollon. On le reconnoît, parce qu'on y voit sa statue couchée par terre, & presque réduite à un tronc sans forme. C'étoit un vrai colosse, plus haut quatre ou cinq fois qu'un homme ordinaire. Selon les mesures que des voyageurs curieux en ont prises, la largeur de ses deux épaules ensemble est de six pieds, & le tour de la cuisse vers le milieu, environ de neuf; les deux jambes & une partie des cuisses manquent à cette statue, ce qui empêche qu'on

n'en puisse sçavoir la hauteur au juste, outre qu'un provéditeur de Thiné lui fit scier le visage, il n'y a pas fort long-tems, voyant que la tête étoit une masse trop pesante, pour la faire emporter dans son vaisseau. Quoiqu'on sçache par les écrits de divers Auteurs, que la statue de Diane a été aussi à Délos, on l'y cherche aujourd'hui inutilement.

M. Spon dit qu'il trouva seulement proche de-là une pièce de Statue, qu'il crut être d'un centaure; la sculpture lui en parut merveilleuse. A quelques pas de-là il vit un demi corps de femme, dont la draperie étoit l'ouvrage d'une main aussi délicate que celle qui avoit fait le centaure, & cela lui fit penser que ces deux pièces n'en avoient autrefois fait qu'une, & qu'elle représentoit Nessus qui enlevoit Déjanire, ce qui ne convenoit pas mal à l'ornement de ce temple, puisque les centaures étoient consacrés à Apollon, comme on l'apprend par les types de différentes médailles, & particulièrement de Gallien. D'un autre côté du temple, on voit encore quatre troncs de marbre, qu'on auroit de la peine à prendre pour des lions, si les voisins de cette isle ne se souvenoient de les avoir vus sur pied & plus entiers qu'ils ne sont. Le lion étoit aussi dédié à Apollon, & quand les Perses vouloient représenter le soleil, ils le dépeignoient avec un visage de lion, parce que lorsqu'il est entré dans ce signe, il a plus de force qu'il n'en a dans tous les autres. Entre la mer & le temple règnoit un beau portique de marbre, du côté qui regarde l'isle de Rhenia. C'est là principalement qu'il reste une quantité prodigieuse de grands quartiers de marbre, de pièces de colomnes, & de frises entassées les unes sur les autres. Les colomnes qu'on y voit sont la plûpart canelées par le haut, & taillées à facettes par le bas. On ne remarque plus dans cette confusion que deux ou trois chapiteaux d'ordre Corinthien; le reste qui devoit accompagner les colomnes ayant été enlevé par les vaisseaux Turcs ou Chrétiens qui sont venus aborder à l'isle, depuis qu'elle a été abandonnée. Les rois de Grece avoient contribué aux frais d'un si magnifique ouvrage; & il n'en faut point d'autre preuve que le nom de Philippe de Macédoine, & celui d'un autre Roi, appellé Dionysius Eutychès, qu'on lit, le premier sur une grande frise, & l'autre sur un marbre semblable.

Joignant le temple, ou peut-être dans son enceinte, on voit une grande pierre à demi enterrée, sur laquelle on lit quelques mots, qui apprennent que les habitans de l'isle de Naxos avoient dédié à Apollon quelque statue ou quelque autre monument à Délos, dont ce marbre étoit la base. Au pied du mont appellé Cynthus, qui est au milieu de l'isle, on voit de même un très-grand nombre de marbres & de pierres, qu'on peut juger être des débris de la ville. C'étoit là qu'elle étoit placée, selon la description que nous

nous en font les Auteurs, & particulièrement Strabon, qui donne une fort grande hauteur à cette montagne. Cependant, ceux qui ont été sur les lieux, assurent qu'elle n'a que vingt ou trente toises de hauteur. Ce petit mont Cynthus, qui a donné le surnom de Cynthien à Apollon, est tout de marbre granite, assez approchant de celui d'Égypte, sans qu'il paroisse qu'on en ait jamais tiré. On voit des masures sur le haut, comme s'il y avoit eu quelque temple.

Entre cette colline & la mer, du côté qui regarde l'isle de Rhenia, étoit un théatre de marbre, des degrés duquel il reste encore une partie. Il y a un peu plus que le demi-cercle avec les angles extérieurs qui rentrent en-dedans. Son diametre, en y comprenant l'épaisseur des degrés, est de deux cens pieds. Sur le derrière sont placées, aux côtés, deux espèces de tours massives, qui ont trente pieds de long & dix-huit de large, & sur l'endroit de la scene se découvrent en terre neuf voûtes séparées chacune par une muraille. On croit que ce sont des cîternes, parce qu'on remarque en quelques-unes un conduit qui y portoit l'eau de pluie. L'isle de Délos appartient aujourd'hui aux Turcs.

DÉLOS, *Delos*, Δῆλος, (*a*) nom d'une montagne de Grece, dant parle Plutarque dans la vie de Pélopidas. Cet Auteur met dans le voisinage de cette montagne, les marais formés par les inondations du fleuve Mélas, & le temple d'Apollon Tégyréen.

DELPHES, *Delphi*, Δελφοὶ, (*b*) ville de Grece dans la Phocide, que le temple & l'oracle d'Apollon ont rendu si célebre. Cet oracle a toujours passé pour le plus fameux & le plus véridique de tous ceux qui s'établirent dans les différentes contrées du monde. Les autres oracles étoient presque tous particuliers à une ville, à un peuple, à une nation; celui de Delphes étoit devenu l'oracle de toute la terre. Les autres oracles ne satisfaisoient pas toujours ceux qui les interrogeoient; les prédictions de celui de Delphes, dans l'opinion des peuples, ne manquoient jamais d'être vérifiées par l'évènement. Il étoit, au rapport d'un Poëte, le plus fidele interprete du Destin; ou plutôt ses ré-

(*a*) Plut. p. 286.

(*b*) Strab. pag. 187, 188, 220, 275, 328, 416. *& seq.* Pauf. p. 617, 618. *& seq.* Plin. T. I. p. 116, 173, 391, 393, 419, 754. Tom. II. p. 168, 641. *& seq.* Herod. L. I. c. 14, 46. *& seq.* L. II. c. 180. L. VII. c. 178. L. VIII. c. 37, 38. Pomp. Mel. pag. 110. Ptolem. L. III. c. 15. Athen. p. 173. Suid. T. I. p. 656, 657. Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 48. L. XLI. c. 23. Diod. Sicul. pag. 214, 249. *& seq.* Corn. Nep. in Miltiad. c. 1. in Themist. c. 2. Plut. T. I. pag. 83, 133. Just. L. II. c. 11, 12. L. VIII. c. 1. L. XVI. c. 3. L. XXIV. c. 6. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. pag. 17. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 73. *& suiv.* p. 137, 138. *& suiv.* Tom. V. pag. 262. T. VII. p. 201. *& suiv.* T. IX. p. 97. *& suiv.* T. XII. p. 192, 193. T. XIII. p. 220. *& suiv.* Tom. XIV. pag. 198. *& suiv.* T. XVIII. p. 90. T. XIX. p. 45.

ponſes devenoient elles-mêmes un deſtin irrévocable.

I.

Origine & antiquité de l'oracle de Delphes.

Pluſieurs Hiſtoriens nous ont parlé de l'origine de l'oracle de Delphes ; mais, aucun d'eux ne nous en a marqué d'époque certaine. C'eſt déjà une preuve bien forte de ſon ancienneté, & c'en eſt preſque aſſez pour croire qu'il a précédé ceux dont l'époque peut ſe découvrir dans les monumens qui nous reſtent de l'antiquité. Cependant, Hérodote écrit dans ſon ſecond livre, que l'oracle de Dodone eſt le plus ancien de tous ceux de la Grece. Mais, on démontre contre cet Hiſtorien, que l'oracle de Delphes eſt antérieur à celui de Dodone. Ce dernier fut fondé par les Pélaſges, & les Pélaſges ne ſe jetterent dans l'Épire, que peu avant le règne de Cadmus. Or, l'oracle de Delphes étoit célebre dès ce tems-là, puiſque Cadmus alla conſulter cet oracle ſur le ſuccès de ſes deſſeins.

Il eſt encore inconteſtable qu'il étoit établi même avant le déluge de Deucalion, qui arriva ſous le règne de Cécrops. On ſçait qu'après que les eaux de ce déluge ſe furent retirées, Deucalion & Pyrrha vinrent conſulter Thémis, qui prophétiſoit pour lors à Delphes, ſur les moyens de repeupler la terre. A cette tradition, qui pourroit être ſuſpecte, nous joindrons le témoignage de Pauſanias, qui écrit dans ſon neuvième livre, que le temple & la ville de Delphes furent ſubmergés par les eaux de ce déluge. Ce n'eſt pas encore aſſez. Le même Pauſanias nous apprend qu'avant Thémis, l'oracle appartenoit à la terre & à Neptune. Nous voilà déjà bien au de là du déluge de Deucalion. Cependant, ſi nous en croyons le Scholiaſte de Lycophron, la terre n'eſt pas la première divinité qui ait rendu des oracles à Delphes. Saturne y en avoit rendu longtems auparavant.

Quant à la manière dont ſe fit la découverte de cet oracle, voici ce qu'on en raconte. Des chevres, qui paiſſoient dans les vallées du mont Parnaſſe, donnerent occaſion à cette découverte. Il y avoit dans le lieu qu'on a appellé depuis le ſanctuaire, une eſpèce de crevaſſe, dont l'ouverture étoit fort étroite. Ces chevres, en rodant pour chercher de la pâture, s'en approcherent par hazard, & avancerent la tête, pour regarder dedans. Auſſi-tôt, comme ſi elles euſſent été tranſportées de cette fureur qu'on appelle enthouſiaſme, elles firent des ſauts & des bonds merveilleux, & pouſſerent des cris extraordinaires. Le pâtre qui les gardoit, frappé de ce prodige, s'approche lui-même, & baiſſe la tête à l'entrée du trou, pour en voir le fond. Il eſt ſaiſi ſur le champ des mêmes mouvemens que les chevres, & de plus, il prophétiſe l'avenir. Le bruit de cette merveille ſe fut bientôt répandu par-tout le voiſinage. Les habitans du lieu accoururent pour en être les témoins, & voulurent

éprouver en eux-mêmes cet enthousiasme, dont les effets étoient si surprenans. Ils s'approcherent tous de la crevasse, & furent tous enthousiasmés. Surpris, comme on le peut croire, d'un prodige si étrange, ils y reconnoissent quelque chose de divin. Quel Dieu, se disent-ils, est venu se cacher dans le fond de cet abîme ? Quelle divinité descendue du ciel daigne habiter ces sombres demeures ? Après bien des réflexions, ils concluent que c'est la Terre qui envoie ces vapeurs prophétiques, & qui rend là ses oracles.

C'est ainsi que Diodore de Sicile raconte cette histoire. Strabon, Pausanias & Plutarque sont d'accord avec lui, & aucun des Anciens ne les a contredits. Il n'y a parmi les Écrivains modernes, que le seul M. Vandale qui rejette cette tradition, mais sans dire pour quoi. Il la traite de fable, sans prouver que c'est une fable. Il l'a crue fort contraire au systême qu'il s'est fait sur les oracles du paganisme. Cependant, dit M. Hardion, s'il eût voulu ne rien voir de miraculeux dans l'enthousiasme des chevres, s'il eût voulu le regarder comme l'effet physique d'une cause physique, il n'en auroit pas eu plus de peine à prouver que les démons n'opéroient rien dans les oracles. La fureur prophétique de la Pythie, dont les Anciens nous ont débité tant de merveilles, n'eût été qu'un transport de phrénésie, causé par une vapeur maligne, qui sortoit de l'antre de Delphes, & qui attaquoit le cerveau d'une femme, dont les fibres souples & délicats sont aisés à émouvoir. Si l'imagination de cette femme est prévenue d'idées de divination, tous les discours qu'elle tiendra dans son délire, seront des prédictions.

En raisonnant ainsi, nous ne serons point dans la nécessité de donner un démenti à un Historien aussi profond & aussi exact que Diodore de Sicile, qui nous apprend lui-même qu'il avoit puisé cette tradition dans des monumens de la plus grande antiquité, & qui la confirme par la coûtume qui duroit encore de son tems, d'immoler des chevres dans les sacrifices qui se faisoient dans le temple d'Apollon, préférablement à d'autres victimes.

I I.

Situation de l'oracle de Delphes.

Nous lisons dans Strabon, que le mont Parnasse étoit situé entre la Phocide & la Locride, & servoit de limite à ces deux provinces. Il appartenoit à la Phocide, suivant la plus commune opinion. En descendant de cette montagne, du côté qui regarde le midi, on trouvoit à mi-côté, l'antre d'où sortoient les exhalaisons prophétiques. Autour de cet antre se forma insensiblement la ville de Delphes.

Les Anciens croyoient que le mont Parnasse étoit situé au milieu de la terre, ou du moins au milieu de toute la Grece. Ils racontoient à ce sujet une vieille fable, que Jupiter ayant voulu sçavoir quel étoit précisément le milieu de la terre, fit partir deux aigles,

l'un du levant & l'autre du couchant, qui se rencontrerent au mont Parnasse, au-dessus du sanctuaire de l'oracle. Les habitans de Delphes, en mémoire de cette aventure, consacrerent dans le temple d'Apollon, deux aigles d'or. Pindare en fait mention dans sa quatrième pythionique. Le lieu où se rencontrerent les deux aigles fut appellé, ὀμφαλὸς τῆς γῆς, c'est-à-dire, le nombril de la terre, parce que ce lieu étoit au milieu de la terre, comme le nombril est au milieu du corps. En effet, il y avoit dans le même temple de Delphes, une figure de nombril entortillé d'une bandelette, sur lequel étoient posées les deux aigles. Le nom d'ὀμφαλὸς n'a pas seulement été donné au temple de l'oracle. On le trouve souvent seul pour signifier la ville de Delphes, comme on peut le voir dans Eschyle, Sophocle, Euripide, Pindare & autres.

Plutarque, dans son Traité du silence des oracles, s'est souvenu du conte des deux aigles, & se mocque d'un Philosophe nommé Épiménides, qui voulut sçavoir d'Apollon lui-même, si ce conte étoit véritable. Apollon le punit de sa curiosité, par une réponse obscure & ambigue, où il ne put rien comprendre. Apollon fit bien, continue Plutarque, de mortifier ainsi ce curieux, qui vouloit éprouver une vieille fable, comme on éprouve une peinture, en la touchant du doigt; mais, à la place du conte, il substitue un fait véritable arrivé de son tems. Deux graves personnages, qui venoient des deux extrêmités opposées de la terre, se rencontrerent dans la ville de Delphes. L'un étoit Démétrius le Grammairien, qui venoit d'Angleterre, pour s'en retourner à Tarse dans la Cilicie. L'autre étoit Cléombrote de Lacédémone, qui venoit du païs des Troglodytes, au bout de l'Égypte.

Plutarque raconte ce fait si sérieusement, qu'il semble avoir été persuadé que Delphes étoit véritablement située au milieu de la terre. Varron étoit bien éloigné de le croire. Il nie également, & que Delphes soit au milieu de la terre, & que le nombril soit au milieu du corps. Phurnutus qui s'est attaché au sentiment de Varron, explique le mot d'ὀμφαλὸς, & le fait venir d'ὀμφὴ qui signifie oracle, voix divine; en sorte que Delphes n'auroit été appellée ὀμφαλὸς, qu'à cause des oracles qui s'y rendoient.

III.

Divinités qui ont présidé successivement à l'oracle de Delphes.

Ces oracles n'ont pas toujours été rendus par les mêmes divinités, comme nous l'avons déjà remarqué. Sans parler de Saturne, sur lequel nous ne croyons pas qu'on doive beaucoup insister, nous avons vu qu'on attribua d'abord l'oracle à la Terre. L'Auteur des vers Eumolpiens associe Neptune à la Terre. Ces deux divinités le possédoient en commun, & y rendoient leurs réponses tour-à-tour, à une différence près, qui est que la Terre les rendoit elle-

même, & Neptune, par le ministère d'un Prêtre nommé Pyrcon. De la Terre l'oracle passa à Thémis sa fille, qui le posséda assez long-tems, & s'en démit en faveur d'Apollon, qu'elle chérissoit particulièrement. L'amitié qu'elle lui portoit avoit commencé dès que ce Dieu parut au monde. Elle l'enleva des bras de Latone sa mere, & prit soin de le nourrir elle-même de nectar & d'ambrosie, nourriture céleste qui consuma ce qu'il avoit de mortel, & le fit passer bientôt de l'état de l'enfance, à celui d'un âge mûr & raisonnable.

Il s'appliqua tout jeune à la science de deviner. Pan, fils de Jupiter & de la nymphe Thymbris, lui en donna les premières leçons. Lorsqu'il s'y fut rendu habile, il s'achemina au mont Parnasse, dans le dessein d'y établir un oracle. Il y vint, dit Homère, dans un équipage magnifique, revêtu de ses habits immortels, parfumé d'essences, tenant en main un luth d'or, dont il tiroit des sons charmans. Thémis, qui sçavoit son dessein, crut, dit-on, l'obliger, en lui cédant son oracle, qui avoit déjà beaucoup de réputation. Il y a une autre tradition, suivant laquelle cette prétendue cession de Thémis en faveur d'Apollon, n'avoit été rien moins que volontaire. Apollon s'étoit emparé par force du sanctuaire de l'oracle, après avoir mis à mort un dragon énorme, que la Terre avoit commis pour être le gardien de l'antre prophétique. La Terre, pour se venger d'Apollon, entreprit de faire tomber son crédit, & de mettre les hommes en état de se passer de ses oracles, en leur envoyant pendant leur sommeil des songes & des phantômes qui leur fissent voir clairement le présent, le passé & l'avenir. Apollon, outré de cet affront, alla sur le champ s'en plaindre à Jupiter, qui fut touché des larmes de ce jeune Dieu, & qui, pour l'appaiser, dissipa dans un instant, & d'un seul mouvement de tête, tous ces phantômes nocturnes, & rétablit l'oracle dans son crédit & dans ses honneurs.

Au reste, en disant que l'oracle étoit passé de la Terre à Thémis sa fille, nous aurions dû ajoûter que la Terre n'avoit pu disposer de la portion de l'oracle qui lui appartenoit, & que Neptune s'étoit réservé la sienne, qu'il échangea enfin contre Apollon, pour l'isle de Calaurie, vis-à-vis de Trœzène.

Tout ce qu'on peut imaginer de plus vraisemblable sur ces changemens, c'est de les attribuer à l'adresse des Prêtres, qui, s'appercevant que la foi des peuples pour leurs Dieux se réfroidissoit, & qu'on se lassoit de leur faire des offrandes, par le peu d'avantage qu'on en recevoit, tâcherent de réveiller leur piété, en leur présentant de nouveaux objets de leur culte.

Apollon fut le dernier prophete de Delphes. Il s'y maintint jusqu'à la cessation de l'oracle, & s'en trouva bien. Ses temples regorgeoient de présens qu'on y envoyoit de toutes les parties de la

terre. Les Rois, les Princes, les républiques, les particuliers n'entreprenoient rien, qu'ils ne l'eussent consulté; & on ne le consultoit, pour ainsi dire, que l'argent à la main.

IV.

Des temples bâtis aux Divinités qui ont rendu des oracles à Delphes.

Les Auteurs ne fournissent rien touchant les temples qu'on avoit bâtis à la Terre & à Neptune. Thémis en avoit un du tems de Deucalion, qui fut submergé. Il étoit de pierre. S'il soutint l'effort des eaux sans être renversé, il faut croire que ses fondemens furent bien ébranlés, & qu'il fallut en rebâtir un autre à Apollon, lorsqu'il entra en possession de l'oracle de Thémis.

Le premier temple d'Apollon fut construit de branches de laurier, qui furent apportées de la vallée de Tempé. Le laurier étoit particulièrement consacré à Apollon. Ce Dieu se l'appropria, lorsque Daphné, ses premieres amours, fut métamorphosée en cet arbre. Ce temple ayant été détruit, des abeilles en édifierent un autre avec leur cire & des plumes d'oiseaux, qu'Apollon envoya chez les Hyperboréens. Ce temple devoit leur être fort commode, parce qu'il étoit portatif. Ces peuples, qui erroient dans les bois, & qui n'avoient point de demeure certaine, transportoient par tout avec eux le temple d'Apollon, qu'ils plaçoient au milieu de leurs habitations. Ils révéroient particulièrement ce Dieu, & lui envoyoient tous les ans à Délos les prémices de leur récolte.

Ceux qui n'ont pu s'accommoder de ce temple construit par des abeilles, ont eu recours aux conjectures, & ont dit qu'il avoit été bâti par un habitant de Delphes, nommé Ptéras; qu'il avoit porté le nom de son fondateur, & que sur l'équivoque du mot *Ptera*, qui signifie des aîles, on avoit feint que des abeilles l'avoient bâti avec des aîles d'oiseaux. D'autres ont dit qu'il avoit été construit d'une plante qui croît sur les montagnes, qu'on appelloit πτέρις. C'est une espèce de fougere.

Le troisième temple de Delphes fut d'airain. Ce n'est pas grande merveille, dit Pausanias, qu'Apollon ait eu un temple d'airain, puisqu'Acrisius, roi d'Argos, fit faire une tour de ce métal, pour enfermer sa fille; qu'à Lacédémone Minerve ou Junon avoient un temple d'airain qu'on appelloit χαλκίοικον; & qu'enfin, il y avoit à Rome un édifice d'une grandeur & d'une structure surprenante, dont la couverture étoit d'airain. Mais, on a dit que ce temple étoit l'ouvrage du Dieu Vulcain. Ici Pausanias se déclare absolument contre la tradition; il ne peut croire non plus ce qu'a dit Pindare, qu'au dôme de ce temple, il y avoit un grouppe de figures d'or, qui charmoient les oreilles par de magnifiques concerts qu'elles faisoient entr'elles.

On ne sçait pas trop de qu'elle manière ce temple d'airain fut détruit. Les uns disent qu'il fut

abîmé dans un tremblement de terre ; d'autres, qu'il fut consumé par le feu. Disons plutôt qu'il disparut à peu près comme les palais enchantés de nos Nécromanciens.

En la place des ces temples de cire & d'airain, nous pourrions mettre celui qui fut bâti par Icadius, fils d'Apollon & de la nymphe Lycie, qui s'étant embarqué pour passer de la Lycie dans l'Italie, fit naufrage sur la route, & fut accueilli par un dauphin, qui le porta sur les côtes de la Phocide vers le mont Parnasse. Il y bâtit un temple en l'honneur de son pere, & y dédia un autel avec l'inscription Πατρίου Ἀπόλλωνος.

Le quatrième temple, que Strabon met le second, exista réellement, & fut bâti de pierre par Trophonius & Agamédès excellens architectes, tous deux fils d'Ergine, roi d'Orchomène. Apollon, au rapport d'Homère, en jetta lui-même les fondemens. Trophonius & son frere, Princes chéris des dieux immortels, y ménagerent un caveau sous le pavé du temple, où l'on avoit enfoui tous ces trésors, dont il est parlé au 9e livre de l'Iliade. Lorsque Trophonius & Agamédès eurent achevé le temple de Delphes, ils demanderent à Apollon la récompense de leur travail. Le Dieu les remit à huit jours, & leur ordonna de faire bonne chere en attendant. Au bout du terme on les trouva morts en leur lit. Ils meurent dans Pausanias d'une manière bien opposée ; mais, cela n'est point ici de notre sujet.

Le temple qu'ils bâtirent s'embrasa la première année de la 58e. Olympiade, sous l'archontat d'Erxiclide, 548 ans avant J. C.

Les Amphictyons, ces Juges célebres de la Grece, qui s'étoient rendus les protecteurs de l'oracle de Delphes, se chargerent du soin d'en rebâtir un autre. Ils firent marché avec l'architecte, à 300 talens. Les villes de la Grece devoient fournir cette somme ; les habitans de Delphes furent taxés à en donner la quatrième partie, & firent pour cela une quête de tous côtés jusque dans les païs étrangers. Amasis, pour lors roi d'Égypte, donna pour sa part 1000 talens d'alun, & les Grecs établis en Égypte en donnerent 20 mines. Les Alcméonides, famille puissante d'Athènes, vinrent à Delphes en ce tems-là, & s'offrirent de conduire l'édifice. Ils le firent plus magnifique qu'on ne se l'étoit proposé dans le modele. Entre les autres embellissemens qu'ils y ajoûterent, ils firent faire un frontispice de marbre de Paros. Le reste du temple étoit bâti d'une pierre qu'Hérodote appelle Πώρινος λίθος, qui est peut-être la même que le porus de Pline ; c'est une pierre blanche & dure comme le marbre de Paros, mais elle n'est pas si pesante.

V.

Différens pillages qui ont été faits du temple de Delphes.

Le premier qui porta ses mains sacrilèges sur les trésors du temple de Delphes, fut un fils de Crius, roi des Eubéens. Les Au-

teurs ne nous instruisent point du nom de ce Prince sacrilège; mais, comme Hésiode & Apollodore remarquent que Crius eut d'Eurybée fille de Pontus, trois fils; sçavoir, Astréus, Pallas & Persés, il faut nécessairement que cela tombe sur l'un des trois Titanides. Cet évènement est si ancien, qu'il n'est pas possible d'en fixer l'époque.

Saint Augustin rapporte, dans le 18e livre de la cité de Dieu, que Danaüs, roi d'Argos, étant entré à main armée dans la Grece, pilla & brûla le temple de Delphes. Ce second pillage par Danaüs est de l'an 1509 ou 1508 avant J. C.

Après Danaüs, les Dryopes s'emparerent aussi des richesses du temple de Delphes; & non contens d'avoir commis ce sacrilège, ils s'érigerent encore en voleurs de grands chemins, tenant la campagne, dépouillant les voyageurs, & tous ceux qui alloient consulter l'oracle.

Phlégyas, frere d'Ixion, & roi des Phlégyens, fut le quatrième qui pilla le temple de Delphes, environ 1285 ans avant J. C.

Pyrrhus, fils d'Achille, entreprit aussi de dépouiller le même temple, environ 1207 ans avant J. C. Ce fut apparemment pour réparation de ce crime, que Pyrrhus se crut obligé de quitter les champs Élysées, pour aller au secours des Delphiens, lorsque Brennus vint à Delphes pour piller le temple. En effet, Pausanias raconte que l'ombre de ce Prince parut dans la mêlée avec trois ombres de héros, & qu'elles firent ensemble de beaux faits d'armes contre les Gaulois, qui, quoique fort braves, n'avoient pas cependant une valeur à l'épreuve de celle de pareils combattans.

Les Crisséens, voisins de Delphes, ayant, contre la défense expresse des Amphictyons, pris goût à exiger des droits excessifs de tous ceux qui alloient à Delphes, pousserent même l'avarice & la mauvaise foi jusqu'à exercer des brigandages contre leurs voisins; & comme un crime en attire presque toujours un autre, ils ne se firent pas le moindre scrupule de porter leurs mains sacrilèges sur les richesses du temple de Delphes, & quelquefois même de tuer ceux qui vaquoient aux exercices de leur religion dans les bois sacrés d'Apollon. Ce fut la quatrième année de la 44e Olympiade, c'est-à-dire, 605 ans avant J. C.

La première année de la 75e. Olympiade, 480 ans avant J. C. le fameux Xerxès, roi de Perse, étant entré dans la Grece à la tête de plus d'un million d'hommes, & n'ayant pas intention de traiter Apollon plus favorablement que les autres dieux, dont il avoit saccagé les temples, fit un détachement de cette formidable armée, qu'il envoya à Delphes, avec ordre d'y piller le temple d'Apollon, & de le brûler ensuite. Mais, si l'on doit ajoûter foi à Diodore de Sicile, à peine ce détachement s'étoit-il avancé jusqu'au temple de Minerve, surnommée la prévoyante, que l'air s'obscurcit tout

à coup, & qu'il s'éleva une furieuse tempête accompagnée de vents impétueux, de tonnerres, d'éclairs, de foudres, & d'une pluie terrible de grandes & de grosses pierres, dont la plûpart de ces Perses furent écrasés.

Les Phocéens, proches voisins de Delphes, pillerent aussi le temple d'Apollon, & à trois différentes reprises. Leur premier pillage arriva sous Philomèle leur chef, 355 ans avant J. C. la quatrième année de la 105e Olympiade. Les deux derniers se firent immédiatement après sous Onomarchus & sous Phayllus, qui avoient succédé à Philomèle dans le commandement des troupes.

Les Gaulois, qui n'avoient pas moins d'avidité que les Phocéens, ne voulurent pas être des derniers à profiter des dépouilles du temple de Delphes. Ce fut l'unique sujet de la troisième irruption qu'ils firent en Grece, au nombre de cent cinquante mille hommes de pied, & de plus de vingt mille chevaux, commandés par Brennus & par Acichorius. Le premier, avec soixante cinq mille hommes d'élite, prit le chemin de Delphes; & pour exciter davantage ses gens à faire leur devoir, il leur montra de loin le grand butin dont ils alloient être les maîtres, en les assurant que ce nombre prodigieux de statues & de quadriges d'or qui ornoient la grande place & les avenues du temple, étoient d'un poids beaucoup plus considérable encore qu'ils ne le paroissoient. Les Gaulois, animés par le discours de Brennus, courent tête baissée contre les Delphiens. Ceux-ci, quoiqu'en petit nombre, leur résistent courageusement, & du Parnasse où ils étoient, ils accablent d'une grêle de traits & de pierres, les Gaulois qui s'efforçoient d'y monter. Il est vrai que la supercherie des prêtres Delphiens ne servit pas peu à ranimer le courage des combattans; ces prêtres accoururent vers les Delphiens & leurs alliés, en les assurant qu'ils venoient d'appercevoir Apollon & Minerve armés de toutes pièces, & sortant de leurs temples; puis ils les conjurerent de marcher promptement sur les pas des dieux qui voloient à leur secours. Les Grecs encouragés fondirent brusquement sur l'ennemi, & ils crurent bientôt s'appercevoir eux-mêmes qu'Apollon & Minerve étoient présens. Tout l'espace de terre que couvroit l'armée Gauloise, fut, dit-on, plusieurs heures de suite agité de violentes secousses. Ce tremblement fut accompagné d'éclairs & de tonnerres épouvantables, & les foudres qui voloient de toutes parts sur les Gaulois, tuoient non seulement ceux sur lesquels ils tomboient, mais brûloient encore tout ce qui se trouvoit aux environs, hommes & armes. Une portion du mont Parnasse s'étant aussi détachée d'elle-même, fondit par quartiers sur les Gaulois; & ces quartiers étoient si grands, qu'ils écrasoient jusqu'à trente & quarante soldats à la fois. Pour surcroît de maux, ils eurent encore à essuyer des pluies continuelles, suivies d'un froid excessif,

qui couvrit toute la campagne de glace & de monceaux de neiges. Enfin, Brennus lui-même y mourut de ses blessures, désespéré d'avoir entrepris une expédition dont les suites avoient été si funestes. Pausanias fixe l'époque de cette grande défaite des Gaulois à Delphes, à la seconde année de la 125e. Olympiade, qui est la 273e avant J. C.

Les Gaulois, résolus de se venger, à quelque prix que ce fût, du mauvais tour qu'Apollon leur avoit joué, attendirent inutilement une occasion plus favorable; mais, les Gaulois Scordisques, les Médiens & les Dardaniens leurs descendans, qui avoient hérité de la haine de leurs peres contre Apollon, se liguerent ensemble, 164 ans après la défaite de Brennus, & 114 avant J. C., & entrerent encore à main armée dans la Macédoine & dans la Grece, où ayant, chemin faisant, pillé plusieurs temples, ils vinrent à celui de Delphes, qu'ils ne traiterent pas mieux; mais, ils y perdirent aussi beaucoup de monde.

Trente ans après le pillage des Gaulois Scordisques, les Thraces à leur tour pillerent le temple de Delphes, & le brûlerent, la première année de la 171e Olympiade, la 670e de la fondation de Rome, 84 ans avant J. C.

Dans le voyage que Néron fit en Grece, la treizième année de son règne, l'an de Rome 819, & la 66e de J. C. il alla visiter le fameux temple d'Apollon à Delphes; & y ayant trouvé à son gré cinq cens belles statues de bronze, tant d'hommes illustres que de dieux, qui avoient été consacrées à Apollon, il les enleva; & les ayant fait charger sur ses vaisseaux, il les emporta avec lui à Rome.

Ce sont-là les principaux pillages qu'essuya le temple de Delphes en différentes occasions, & dont M. de Valois avoit fait une histoire suivie.

VI.

Origine & situation de la ville de Delphes.

La ville de Delphes devoit sa naissance & son agrandissement à l'oracle; elle lui devoit sa réputation & le grand éclat qui l'a si fort distinguée de toutes les autres villes du monde payen, qui l'a fait regarder comme le centre de la religion, comme le séjour favori des dieux, & sur-tout d'Apollon à qui elle étoit particulièrement consacrée; enfin comme l'école de la sagesse, où l'on pouvoit compter autant de prophetes & de Philosophes qu'il y avoit d'habitans, & où le peuple, tout dévoué au culte des dieux, ne s'occupoit que de fêtes, de sacrifices & d'autres pratiques de religion. Enfermé entre mille roches escarpées, ce peuple jouissoit dans un plein repos de la présence & des faveurs des dieux, qui se manifestoient sans cesse à ses yeux, qui l'admettoient dans leurs conseils éternels, & qui, par la science de l'avenir qu'ils lui communiquoient, l'avoient rendu l'arbitre du sort des Rois & des nations de la terre.

Telles ont été les illustres prérogatives que l'erreur payenne avoit attribuées à ce peuple heureux ; prérogatives qui attirerent au mont Parnasse cette foule inconcevable d'étrangers qui vinrent, ou s'y établir, ou s'y instruire du secret de leur destinée.

L'antre d'où sortoient les oracles d'Apollon, étoit situé, comme nous l'avons déjà dit, vers le milieu du mont Parnasse du côté qui regarde le midi au-dessus de cet antre. Il y avoit à quelque distance, une ville ou un bourg qu'on appelloit Lycorie. Strabon nous apprend que la ville de Delphes avoit été bâtie en premier lieu dans l'endroit même où étoit placé ce bourg de Lycorie. Ce que nous lisons dans Pausanias, d'une ancienne ville de Delphes qui fut submergée par les eaux du tems de Deucalion, nous portera sans peine à expliquer ces paroles de Strabon, de cette première ville de Delphes qui subsistoit avant le Déluge, & qui fut rebâtie plus près du sanctuaire de l'oracle, pour la commodité de ceux qui venoient y consulter les dieux sur l'avenir.

Quoi qu'il en soit de cette première ville de Delphes, qui ne fournit rien de mémorable, passons à la seconde. Celle-ci comprenoit seize stades dans son circuit. C'est Strabon qui nous l'apprend dans le neuvième livre. On n'eût pu lui donner plus d'étendue, à cause des rochers & des précipices qui l'environnoient. Quelques maisons qu'on bâtit d'abord autour du temple d'Apollon, donnerent la naissance à la ville de Delphes. Ces maisons se multiplierent à proportion que l'oracle s'accrédita, & remplirent peu à peu les 16 stades qu'elle comprenoit dans son circuit.

Jamais situation ne fut plus heureuse que celle de Delphes. Cette ville devoit toutes ses fortifications à la nature, & rien au travail des hommes ; & ses fortifications, comme le remarque Justin, pouvoient causer autant d'admiration que la majesté même du dieu de l'oracle. Un des sommets du mont Parnasse, dont la pointe suspendue avoit la forme d'un dais, la couvroit du côté du nord. Deux vastes rochers l'embrassoient par les côtés, & la rendoient inaccessible ; & une autre roche escarpée, que l'on appelloit Cirphis, en défendoit l'abord du côté du midi ; de sorte qu'on n'y pouvoit arriver que par des sentiers étroits qu'on avoit pratiqués de deux côtés de la ville. Entre la basse ville & la roche que nous venons de nommer Cirphis, couloit le fleuve Plistus. Ce fleuve avoit sa source dans le mont Parnasse, & se jettoit dans la mer à Cirrha, petite ville du domaine de Delphes, & qui lui servoit de Havre.

Les rochers qui environnoient la ville de Delphes, s'abaissoient doucement, & comme par degrés. C'est ce qui a fait dire à Strabon qu'elle avoit la figure d'un théâtre. Le Scholiaste de Pindare explique Strabon, en distinguant trois parties dans la ville de Delphes, dont la première s'appelloit ὑπάτη, c'est-à-dire, la

ville haute ; la seconde, μέση, c'est-à-dire, le milieu de la ville, & c'étoit-là qu'étoit l'antre prophétique & le temple d'Apollon ; la troisième s'appelloit νάπη ; nous pourrions la nommer la ville basse ; nous examinerons dans un moment ce que c'étoit que νάπη.

La ville de Delphes, située comme nous venons de le dire, se découvroit dans toutes ses parties d'aussi loin qu'on voyoit le mont Parnasse, & offroit une belle perspective aux yeux des étrangers qui y abordoient, à ne regarder seulement que la beauté & l'arrangement des édifices ; mais, lorsqu'ils considéroient cet amas prodigieux de statues d'or & d'argent, dont le nombre surpassoit de beaucoup celui des habitans, s'imaginoient-ils voir une ville, plutôt qu'une assemblée de dieux ? Rappellons-nous pour un moment les plus pompeuses descriptions que les Poëtes nous aient faites du mont Olympe, où les dieux rangés autour du trône de Jupiter, jouissoient de tout ce que la souveraine félicité peut procurer de plaisir & de délices ; tout ce que notre imagination nous fournira d'idées brillantes, ne représentera qu'imparfaitement le beau spectacle qu'offroient aux yeux les magnificences de Delphes. Ce fut la vue de ces magnificences, qui seule put déterminer l'armée Gauloise à grimper sur les rochers qui défendoient l'abord de cette ville.

Il ne faut pas oublier une réflexion que fait Justin après Trogue Pompée, qu'entre les rochers qui environnoient la ville de Delphes, les cris des hommes & le bruit des trompettes se multiplioient, de manière que ces échos augmentoient dans l'esprit de ceux qui en ignoroient les causes, l'admiration où l'on étoit pour cette ville chérie des dieux, & redoubloient la sainte horreur qu'on avoit conçue pour le dieu de l'oracle.

VII.

Différens noms de la ville de Delphes.

Les Scholiastes d'Homère & de Pindare donnent à cette ville quatre ou cinq noms, qu'elle a eus, disent-ils, successivement. Eustathe, sur le second livre de l'Iliade, nous apprend qu'elle fut d'abord appellée Napé Parnassia. Nous ne sçaurions nous persuader que Napé ait été le nom de la ville de Delphes. Nous croirions plus volontiers que Napé n'a été que le nom du lieu où la ville de Delphes a été bâtie. Napé ne signifie autre chose qu'un bocage, qu'un bois taillis planté dans un vallon sur la pente d'une montagne. C'étoit peut-être ce bois de lauriers qui étoit assez près de l'oracle, & que Pline semble avoir désigné par ces paroles : *Laurus spectatissima fuit in Parnasso.* Il est vrai que le nom de Napé est demeuré à un des quartiers de Delphes. C'est ce qui prouve encore plus que ce n'a point été le nom de la ville entière. Pausanias, dans ses Phociques, s'est souvenu de ce bocage du Parnasse, qu'il appelle aussi *Napen Panassian* ; mais, il

ne dit point que ç'ait été le nom de la ville de Delphes.

Le Scholiaste de Pindare donne en second lieu le nom de Pétréessa à la ville de Delphes. Il est aisé de démontrer que ce nom n'a jamais été qu'une épithete de cette ville, épithete qui lui a été donnée, parce qu'elle étoit bâtie entre des rochers. La preuve qu'on en a, c'est qu'on ne trouve dans aucun Auteur le nom de Pétréessa seul, pour signifier la ville de Delphes; & qu'au contraire Homère & d'autres Écrivains joignent toujours ce nom avec celui de Pytho, comme son épithete.

Le même Scholiaste lui donne en troisième lieu le nom de Crissa. C'est une troisième bévue plus grossière encore que les deux autres. Tout ce qu'il y a de Géographes & d'Historiens ont toujours distingué la ville de Crissa de celle de Delphes. Pausanias nous apprend que Crissa étoit bâtie sur un chemin étroit qui menoit à Delphes, & que les habitans de cette ville s'étant avisés de dépouiller les étrangers qui venoient à l'oracle, furent punis sévèrement par les Amphictyons, qui leur déclarerent la guerre, prirent leur ville, & la confisquerent avec son territoire au profit d'Apollon. Il faut convenir qu'Homère, dans un endroit de son hymne sur Apollon, semble confondre les deux villes. Cependant, si on y fait bien attention, on sera bientôt détrompé; car, on trouvera la situation de Delphes & celle de Crissa formellement distinguées.

Les derniers & les véritables noms de la ville de Delphes, sont ceux de Pytho & de Delphes. On disoit Pytho, Python & Pythia. Il seroit assez difficile de décider lequel est le plus ancien des deux noms de Delphes ou de Pytho. Si nous en croyons Pausanias, la ville a été appellée Delphes avant que d'être appellée Pytho. Nous voyons le contraire dans Homère. On ne seroit peut-être pas mal fondé à les soutenir aussi anciens l'un que l'autre, en disant que Delphes étoit le nom de la ville, & Pytho le nom du temple d'Apollon. M. Hardion penche fort à croire le nom de Delphes plus ancien que celui de Pytho. Nous en dirons la raison dans un moment.

L'on remarque que les Grecs ne se servoient pas indifféremment des mots *Delphi* & *Pytho*. Les Poëtes n'employoient que le mot *Pytho*, & jamais celui de *Delphi*. On trouve à la vérité dans Callimaque, *Delphos laos*, *Delphides acrai*; & dans Pindare *Melissa Delphis*; mais, on ne trouve dans aucun Poëte le substantif *Delphi*. Au contraire, les Historiens & les autres Écrivains en prose se servent toujours du mot *Delphi*, & presque jamais de celui de *Pytho*; de sorte qu'on peut croire que le mot *Delphi* étoit affecté à la prose, & que celui de *Pytho* l'étoit à la poësie. Les Poëtes Latins ont employé indifféremment l'un & l'autre, & même plus souvent le mot *Delphi*.

On fait venir le mot πυθῶ de l'Aoriste πυθέσθαι, qui signifie ap-

prendre, interroger, parce qu'on interrogeoit l'oracle, & qu'on y apprenoit ce qu'on vouloit sçavoir. Mais, la première syllabe de πυθέσθαι, lorsqu'il est formé de πυνθάνεσθαι, est breve, & la première syllabe de πυθῶ est longue. C'est ce qui nous fait préférer l'autre origine qu'Homère nous en donne, & après lui tous les Scholiastes. Il fait venir le mot πυθῶ de l'ancien verbe πύθεσθαι, dont la première syllabe est longue, & qui signifioit anciennement dans la langue Grecque, la même chose que σήπεσθαι; c'est de ce verbe qu'on a formé le nom Latin *putere*, aussi-bien que le mot François qui lui répond. Cette étymologie est fondée sur ce que le monstre qu'on a appellé Lython, avoit été tué proche de Delphes, & abandonné à la pourriture dans l'endroit où il avoit été tué.

Pour le nom de Delphes, on le peut faire venir premièrement de Δελφὸς, ancien mot Grec qui signifioit seul, solitaire; d'où vient qu'avec l'α privatif, ἀδελφὸς a signifié un frere, c'est-à-dire, qui n'est pas le seul fruit d'un mariage; & ce nom auroit été donné à la ville de Delphes, parce qu'elle étoit bâtie au milieu des rochers solitaires du Parnasse. Si l'on admettoit cette origine, on pourroit croire que le nom de Delphes est le plus ancien que la ville ait porté; & même que ç'a été le nom de la première ville de Delphes, qui subsistoit avant le Déluge de Deucalion,

En supposant que le nom de Delphes n'est pas plus ancien que celui de Pytho, nous n'aurions qu'à le faire venir de Δελφύνης qui est un des noms qu'a portés le serpent Python.

Pausanias fait venir le nom de Delphes, de Delphus, fils d'Apollon & de Céléno, selon les uns; selon d'autres, fils d'Apollon & de Thya.

Voilà trois étymologies différentes du nom de Delphes. Homère en donne une quatrième; & toute fabuleuse qu'elle est, elle a été adoptée par Étienne de Byzance. La ville de Delphes, dit cet Auteur au mot Δελφοὶ, a eu son nom de ce qu'Apollon y accompagna un vaisseau sous la figure d'un dauphin.

Au reste, s'il falloit choisir entre ces quatre étymologies, nous donnerions avec M. Hardion la préférence à la première, qu'on tire de l'ancien mot Δελφὸς, parce qu'elle est la plus simple & la plus naturelle, & parce que sans elle nous n'aurions point de nom à donner à l'ancienne ville de Delphes, qui subsistoit avant le Déluge de Deucalion.

VIII.

Des Ministres de l'Oracle de Delphes.

Le peuple de Delphes ne découvroit autour du mont Parnasse, que des précipes & des rochers, qui ne lui produisoient rien pour les besoins ni pour les commodités de la vie; mais, il avoit dans l'oracle d'Apollon, des ressources toujours prêtes. Cet oracle lui tenoit lieu des plus riches côteaux, & des plaines les plus

fertiles. Il pouvoit se vanter de jouir dans son désert, de cette abondance miraculeuse qui faisoit regretter le siècle de Saturne, & dont les hommes n'avoient conservé que le souvenir. Graces aux soins d'Apollon, ses greniers se remplissoient, sans qu'il prît la peine de labourer la terre, ni de l'ensemencer.

Ne nous imaginons pas cependant que ce peuple languît dans une molle oisiveté. Tout ce qu'il y avoit d'habitans à Delphes, hommes & femmes, jeunes & vieux, tous, sans exception, travailloient à mériter les faveurs de leur dieu, par le soin qu'ils prenoient d'attirer les étrangers à son temple, & de leur vendre ses oracles au prix des plus somptueux sacrifices & des plus magnifiques offrandes. Tous étoient occupés, ou de ce qui regardoit ces sacrifices, ou de l'entretien du dedans & du dehors du temple, ou des cérémonies qui précédoient & qui suivoient l'installation de la Pythie sur le trépied prophétique. Tous enfin briguoient avec empressement l'honneur d'être les ministres d'un Dieu si reconnoissant, qui les combloit tous les jours de nouveaux bienfaits.

Dans les premiers tems de la découverte de l'oracle, devint prophete qui voulut. Les habitans du Parnasse n'avoient besoin, pour acquérir le don de prophétie, que de respirer la vapeur qui sortoit de l'antre de Delphes. Le dieu de l'oracle, pour se mettre en crédit, inspiroit alors toutes sortes de personnes indifféremment. Mais enfin plusieurs de ces phrénétiques, dans l'accès de leur fureur, s'étant précipités dans l'abîme, & s'y étant perdus, on chercha les moyens de remédier à un accident qui revenoit trop fréquemment. On dressa sur le trou une machine qui fut appellée trépied, parce qu'elle avoit trois barres; & l'on commit une femme pour monter sur ce trépied, d'où elle pouvoit sans aucun risque, recevoir l'exhalaison prophétique. Cette femme est connue sous le nom de Pythie. Elle tenoit sans contredit le premier rang, parmi tous les ministres du Dieu. *Voyez* Pythie.

Les plus considérables d'entre les autres ministres étoient ceux qu'on appelloit Prophetes. Suivant une tradition fort ancienne que Pausanias nous a conservée, les premiers prophetes de Delphes furent des Hyperboréens, qui avoient passé la mer pour venir s'établir au mont Parnasse. Mais, Pausanias paroît douter de la vérité de cette tradition, sur ce que toute l'antiquité n'attribue qu'aux femmes le privilège de recevoir l'entousiasme prophétique sur le trépied de Delphes. Il n'a pas fait attention que l'établissement de ces prophetes n'étoit point incompatible avec celui des prophétesses, puisqu'ils n'étoient point institués pour monter sur le trépied, mais seulement pour y accompagner la Pythie.

La dignité de Prophete étoit, selon Euripide, affectée aux principaux habitans de De[illegible]es. Ce Poëte ajoûte qu'on le[illegible]soit au

fort ; c'eſt-à-dire, qu'on remplaçoit, par la voix du fort, ceux qui mouroient. Ils étoient aſſis autour du trépied ſacré pour recueillir les paroles de la Pythie, qui n'avoient ni liaiſon ni ſtructure, lorſqu'elle les proféroit, & qui ne ſortoient, pour ainſi dire, que par élans, du fond de ſon eſtomac. Leur principal ſoin étoit de leur donner un ſens qui quadrât avec la demande de celui pour qui la Pythie prononçoit l'oracle. Ils étoient les maîtres de la mener au ſanctuaire, ou de la tenir renfermée ; & ils ne l'inſtalloient ſur le trépied, que lorſqu'ils étoient contens des ſacrifices, & que les autres ſignes qui devoient précéder l'inſtallation, leur faiſoient juger que le Dieu ſeroit favorable. C'étoit à ces Prophetes que l'on adreſſoit ſes demandes, ſoit qu'on les fît de vive voix, ſoit qu'on les écrivît ſur des tablettes ; & c'étoit d'eux que l'on recevoit les réponſes. Par ce détail de leurs fonctions, on peut juger aiſément de leur autorité dans la ville de Delphes. Ils avoient un chef entr'eux; on ne ſçait ſi le ſort donnoit cette dignité, ou ſi l'on y parvenoit par ancienneté.

Les Prophetes avoient ſous eux des Poëtes qui mettoient les oracles en vers. Strabon & Plutarque nous l'apprennent. Voici comme le dernier s'en explique : *Pluſieurs aſſurerent*, dit-il, *qu'il y avoit quelques Poëtes aſſis autour du ſanctuaire, qui recevoient les paroles de la Pythie, & qui les enfermoient ſur le champ dans un certain nombre de paroles meſurées, comme on enferme les liqueurs dans les vaſes.* On ne s'eſt pourtant pas toujours ſervi de ces Poëtes, ſur-tout dans les commencemens. Il y a même eu des tems où les oracles ne ſe rendoient qu'en proſe.

En ſortant du ſanctuaire, on trouvoit une troupe de femmes rangées en haie ſur le perron du temple, pour empêcher que les prophanes n'approchaſſent du trépied ſacré. Euripide les appelle προσπόλους φοίβου, & marque leurs fonctions dans deux vers dont voici le ſens : *Femmes conſacrées au ſervice d'Apollon, qui gardez ſi attentivement le Dieu que vous ſervez, & qui êtes en ſentinelle ſur le perron de ſon temple*, &c.

Il faut obſerver que les femmes, de quelque condition qu'elles fuſſent, n'entroient jamais dans le ſanctuaire.

Dans le même lieu, c'eſt-à-dire, vers l'entrée du ſanctuaire, habitoit un miniſtre qu'Euripide appelle Χρυσοφύλακα τοῦ θεοῦ, ταμίαν τε πάντων πιστόν. Χρυσοφύλαξ τοῦ θεοῦ, ſignifie à la lettre, *gardien de l'or d'Apollon* ; & ταμίας πάντων πιστὸς, *fidele économe, fidele adminiſtrateur de tout ce qui regarde le temple.* Ces noms ne nous donnent point une idée diſtincte des fonctions de ce miniſtre qui étoit le même que ceux que les Grecs appelloient νεωκόρους, en prenant ce mot dans ſa ſignification primitive.

Il nous explique lui-même ſes fonctions dans Euripide, qui le fait parler ſous la perſonne d'Ion. Il falloit qu'il ſe levât tous les jours

jours avec le Soleil, & qu'il balayât le temple d'Apollon avec des rameaux de laurier cueillis autour de la fontaine de Castalie; qu'il attachât des couronnes du même laurier sur les portes, sur les murailles du temple, sur les autels, autour du trépied sacré; qu'il en distribuât aux Prophetes, aux Phébades, aux Poëtes, aux Sacrificateurs, & aux autres ministres. C'est principalement à cause de cette distribution qu'il faisoit, qu'Euripide l'appelle ταμίαν πάντων πιςὸν. Il alloit ensuite puiser de l'eau de la fontaine de Castalie, dans des vases d'or; il en remplissoit les vases sacrés appellés ἀπποῤῥαντήρια, ou περιῤῥαντήρια, qui étoient placés à l'entrée du temple, & où l'on étoit obligé de purifier ses mains en entrant. Il faisoit après cela une aspersion de cette même eau sur le pavé du temple, sur les portes, sur les murs, avec un goupillon de laurier. Quand tout cela étoit fait, il prenoit un arc & un carquois, & alloit donner la chasse aux oiseaux qui venoient se poser sur les statues dont le temple étoit environné. Nous entendons ici pourquoi Euripide l'appelle, χρυσοφύλακα τοῦ θεοῦ, gardien de l'or d'Apollon.

Il gardoit pourtant quelques mesures avec ces oiseaux, & ne les tuoit que lorsqu'ils s'obstinoient à s'arrêter sur le temple, ou sur les statues. Il les avertissoit d'abord avec douceur de s'éloigner du temple. Il leur témoignoit qu'il auroit du regret d'avoir donné la mort à des oiseaux dont le chant annonçoit aux hommes les ordres & la volonté des dieux. Enfin, il ne les tuoit qu'à l'extrêmité, & lorsqu'il avoit employé sans effet les prieres & les menaces.

Nous remarquerons que la colombe étoit privilégiée sur tous les autres oiseaux, & qu'elle pouvoit habiter en sûreté dans le temple d'Apollon.

Nous remarquerons aussi que le ministre dont nous parlons, étoit obligé de vivre dans une exacte continence, du moins pendant le tems qu'il faisoit les fonctions de son ministère. Il en eût violé la sainteté, s'il n'eût pas eu l'attention la plus scrupuleuse à se préserver de tout ce qui peut donner atteinte à la pureté. Comme il avoit beaucoup d'occupation, il faut croire qu'il y avoit plusieurs ministres comme lui, qui servoient tour à tour, & qui se relevoient les uns les autres.

L'usage des bains étoit nécessaire au temple de Delphes. Il y avoit des hommes & des femmes préposés pour les préparer, & pour avoir soin que tout s'y passât dans l'ordre.

Voilà une grande partie des habitans de Delphes occupée autour du temple d'Apollon. Combien ne falloit-il point d'autres ministres pour les sacrifices?

Il y avoit un college de devins, dont les uns prédisoient l'avenir par le chant ou par le vol des oiseaux; d'autres, par l'inspection des entrailles des victimes.

Il y avoit cinq sacrificateurs en chef. Ils étoient appellés ὅσιοι,

c'eſt-à-dire, Saints; & la victime qu'on immoloit à leur réception, s'appelloit ὁσιωτήρ. Ces miniſtres étoient perpétuels, & la ſacrificature paſſoit à leurs enfans. On les croyoit deſcendus de Deucalion. On comptoit un grand nombre d'autres ſacrificateurs ſubalternes. Il y avoit des joueurs d'inſtrumens, & des hérauts qui annonçoient les feſtins publics, où l'on invitoit ſouvent tout le peuple de Delphes. Joignons à tout cela des chœurs de jeunes garçons & de jeunes filles, pour chanter & pour danſer dans les fêtes d'Apollon.

Plutarque, dans ſon traité de la muſique, remarque qu'un certain Philammon avoit célébré en vers Lyriques, la naiſſance d'Apollon & de Diane, & que le même avoit inventé les danſes qui étoient en uſage dans le temple d'Apollon.

Il ne faut pas oublier de parler des Prêtreſſes, dont la fonction étoit de garder & d'entretenir le feu ſacré qui brûloit jour & nuit dans le temple d'Apollon. On choiſiſſoit pour ce miniſtère, non des vierges, comme à Rome dans le temple de Veſta, mais des femmes veuves comme à Athènes. Au lieu que dans cette dernière ville, tous leurs ſoins ſe bornoient à renouveller de tems en tems l'huile d'une lampe, pour l'empêcher de s'éteindre; on entretenoit le feu ſacré de Delphes, avec du bois, & il falloit avoir une attention preſque continuelle, pour que le braſier fût toujours fort ardent.

Nous finiſſons par un dernier genre de miniſtres qui s'appelloient περιηγηταί. Le nom d'interpretes n'exprime pas entièrement le mot Grec; le nom de guides ne l'exprime pas non plus; ils étoient guides & interpretes tout enſemble. Ces miniſtres étoient occupés à promener les étrangers par toute la ville de Delphes, pour les déſennuyer du long ſéjour qu'ils étoient obligés d'y faire. Ils leur faiſoient voir les offrandes que la piété des peuples y avoit conſacrées. Ils leur apprenoient par qui telle ſtatue, tel tableau avoit été envoyé, quel en étoit l'ouvrier, dans quel tems, & à quelle occaſion on l'avoit envoyé. Ils étoient pleinement inſtruits de toutes les antiquités de la ville & du temple. C'eſt par un précis de ce dernier objet, que nous allons terminer cet article. Nous ne ferons que tranſcrire le récit de Pauſanias. Cet Auteur raconte les choſes telles qu'elles étoient de ſon tems.

IX.

Les principales curioſités de la ville de Delphes.

En entrant dans la ville, on trouvoit quatre temples de ſuite. Le premier étoit en ruines. Le ſecond n'avoit plus aucune ſtatue. Dans le troiſième, il y avoit encore quelques ſtatues d'empereurs Romains; le quatrième étoit dédié à Minerve Pronœa. La ſtatue de Minerve, que l'on voyoit à l'entrée de celui-ci, étoit plus grande que celle qui étoit dans l'intérieur du temple, c'étoit un

présent des Massiliens. On dit que Crœsus, roi de Lydie, avoit aussi fait présent à la Déesse d'un bouclier d'or, qui fut enlevé par Philomélus. Au temple de Minerve Pronœa tenoit une chapelle & toute une enceinte consacrée au héros Phylacus, qui vint, dit-on, sauver Delphes de l'irruption des Perses. C'étoit une ancienne tradition, que dans l'endroit du lieu d'exercice qui étoit découvert, il y avoit autrefois une laye, qui, poursuivie par les fils d'Autolycus & par Ulysse, fit à celui-ci une blessure au-dessus du genou; c'étoit dans le tems qu'Ulysse étoit chez Autolycus. Si au sortir du lieu d'exercice on prenoit à gauche, & que l'on descendît environ trois stades, on trouvoit le fleuve Plistus; mais, si au lieu de descendre on remontoit vers le temple de Minerve, on voyoit sur la droite la fontaine de Castalie, dont l'eau étoit excellente.

Le temple d'Apollon contenoit un fort grand espace tout au haut de la ville, & plusieurs rues y venoient aboutir. Quand on étoit dans l'enceinte du temple, on voyoit d'abord un taureau d'airain; c'étoit une offrande des Corcyréens. On voyoit ensuite le présent des Tégéates, fait en mémoire des dépouilles qu'ils remporterent sur les Lacédémoniens. C'étoient un Apollon & une Victoire avec les statues des héros originaires de Tégée. Vis-à-vis de ces statues étoient celles que les Lacédémoniens offrirent en action de graces de la victoire qu'ils avoient remportée sur les Athéniens. Elles étoient au nombre de neuf, Castor & Pollux, Jupiter, Apollon, Diane, Neptune & Lysandre, fils d'Aristocrite, qui recevoit une couronne de la main de ce dieu; ensuite Abas, qui servoit de devin dans l'armée de Lysandre, & Hermon, pilote du vaisseau que montoit ce Général.

Derrière toutes ces statues, & au second rang, on voyoit ces braves officiers qui seconderent si bien Lysandre à Ægospotamos, soit Spartiates, soit alliés de Sparte, comme Aracus & Erianthès, le premier de Lacédémone, le second Béotien; Astycrate de la même ville, Céphisocle, Hermophante, & Hicésius, tous trois de Chio; Timarque & Diagoras Rhodiens; Théodame de Cnide, Cimmérius d'Éphese, Éanthidas de Milet, tous faits par le statuaire Tisandre. Ceux qui suivoient étoient de la main d'Alype Sicyonien; sçavoir, Théopompe de Midée, Cléomede de Samos, Aristocle de Carystium en Eubée, Antonomus d'Érétrie, Aristophante de Corinte, Apollodore de Trœzene, & Dion d'Épidaure sur les confins des Argiens. A leur suite on voyoit Axionique de Pellene en Achaïe, Théarès d'Hermioné, Pyrias Phocéen; Conon de Mégare, Agimene de Sicyone, Pythodote de Corinthe, Télécrate de Lincade, Énantidas d'Ambracie, enfin Epicyridas & Étéonique de Lacédémone.

Sur le piédestal d'un cheval de bronze, offert par les Argiens, & fait à l'imitation du cheval de

Troye, il y avoit une inſcription, qui portoit que les ſtatues dont il étoit environné, provenoient de la dixme du butin que les Athéniens firent ſur les Perſes au combat de Marathon. Ces ſtatues étoient premièrement une Minerve & un Apollon; en ſecond lieu, Miltiade comme Général de l'armée Athénienne; troiſièmement, parmi les héros d'Athènes, Erechthée, Cécrops, Pandion, Léos & Antiochus qu'Hercule eut de Midée, fille de Phylas, enſuite Égée, & Acamas, l'un des fils de Théſée. Car, tous ces héros autoriſés par l'oracle de Delphes, donnerent leurs noms aux tribus des Athéniens. Mais, on y voyoit auſſi Codrus, fils de Mélanthus, Théſée & Phyllus, quoiqu'aucune tribu ne portât leur nom. Toutes ces ſtatues étoient de Phidias, & avoient été faites en effet de la dixième partie des dépouilles remportées ſur les Perſes. Dans la ſuite, les Athéniens envoyerent encore à Delphes la ſtatue d'Antigonus, celle de ſon fils Démétrius, & celle de Ptolémée, roi d'Égypte; les deux premières, pour faire leur cour à ces rois de Macédoine, qu'ils redoutoient, & la dernière, par pur amour pour Ptolémée.

Près du même cheval, on voyoit d'autres offrandes faites par les Argiens. C'étoient les ſtatues des principaux chefs qui prirent le parti de Polynice, & qui marcherent avec lui contre Thèbes, Adraſte, fils de Talaüs, Tydée, fils d'Œnéüs, les deſcendans de Prœtus, comme Capanée, fils d'Hipponoüs & Étéoclus, fils d'Iphis, enfin Polynice lui-même, & Hippomédon, né d'une ſœur d'Adraſte. Là ſe voyoit auſſi le char d'Amphiaraüs, avec Baton ſon parent & ſon écuyer, qui tenoit les rênes des chevaux. La dernière de ces ſtatues étoit celle d'Alitherſe. C'étoient autant d'ouvrages d'Hypatodore & d'Ariſtogiton. Les Argiens firent ce préſent à Apollon après la victoire qu'ils remporterent conjointement avec les Athéniens ſur les Lacédémoniens, auprès d'Œnoé, ville de l'État d'Argos. Pauſanias croit que ce fut à la même occaſion qu'ils donnerent auſſi les ſtatues des Épigones. Car, on voyoit, dit-il, au même rang Sthénélus, & Alcméon; celui-ci avoit la place d'honneur comme plus ancien; enſuite Promachus, Therſandre, Égialée & Diomede. Euryalus étoit entre Égialée & Diomede. Vis-à-vis c'étoient d'autres ſtatues que les Argiens offrirent encore, après avoir rétabli les Meſſéniens, de concert avec les Thébains, ſous la conduite d'Épaminondas. On voyoit-là Danaüs le plus puiſſant des rois d'Argos, Hypermneſtre, l'une de ſes filles, & la ſeule qui conſerva ſes mains pures; auprès d'elle Lyncée, puis tous ces héros qui deſcendoient d'Hercule & même de Perſée, encore plus ancien qu'Hercule.

Suivoit le préſent des Tarentins, qui conſiſtoit en des chevaux de bronze & en des ſtatues de captives qu'ils conſacrerent à Apollon, en action de graces de la victoire

qu'ils avoient remportée sur les Messapiens. Venoient ensuite le trésor des Sicyoniens. C'etoit le lieu où l'on gardoit les deniers consacrés au Dieu. Mais, du tems de Pausanias, il n'y avoit d'argent ni dans ce lieu, ni dans aucun autre endroit du temple de Delphes. Près de ce trésor on voyoit l'offrande des Cnidiens; c'étoit une statue équestre de Triopas, leur fondateur, une Latone, un Apollon, & une Diane; ces deux divinités décochoient leurs flêches sur Tityus, qui paroissoit en avoir déjà le corps tout criblé. Les Siphniens avoient aussi là leur trésor, où ils avoient déposé la dixme du produit de leurs mines d'or. Les Liparéens, ayant vaincu les Tyrrhéniens dans un combat naval, voulurent aussi décorer de statues le temple de Delphes.

Les Athéniens avoient bâti dans le temple de Delphes, une espèce de chapelle particulière, sous le nom de trésor, & les Thébains de même; les uns & les autres, en action de graces de divers avantages remportés à la guerre. A l'égard des Cnidiens, je ne sçais, dit Pausanias, si c'est pour accomplir un vœu, ou seulement pour faire montre de leurs richesses, qu'ils ont voulu avoir un trésor dans le temple. Mais, pour les Thébains & les Athéniens, continue-t-il, on sçait qu'ils ont voulu par-là laisser un monument, les uns de leur combat de Leuctres, & les autres de leur combat de Marathon. Les Cléonéens ayant été affligés de la peste, aussi-bien que les Athéniens, avertis par l'oracle de Delphes, sacrifierent un bouc au soleil levant; ils furent délivrés du mal contagieux; & pour marquer leur reconnoissance, ils consacrerent à Apollon un bouc de métal. Les Potidéens, peuples de Thrace, & les Syracusains avoient aussi honoré le Dieu par un trésor qui leur étoit affecté, les premiers par pure dévotion envers le Dieu, les seconds pour avoir défait les Athéniens qui avoient porté la guerre dans leur isle. Mais, les Athéniens eux-mêmes bâtirent encore un portique, des richesses gagnées sur les peuples du Péloponnèse & leurs alliés. On y voyoit des éperons de navires & des boucliers d'airain suspendus à la voûte. Une Inscription nommoit toutes les villes sur lesquelles les Athéniens remporterent des dépouilles, dont ils envoyerent les prémices à Delphes.

Au-dessus de ce portique, il y avoit une grosse roche, où l'on dit qu'Hérophile avoit accoûtumé de s'asseoir pour rendre ses oracles. On voyoit encore dans le temple de Delphes, une tête en bronze, c'étoit la tête d'un buffle, ou d'un taureau de Péonie, qui avoit été donnée par Dropion de Léon, roi des Péoniens. Vis-à-vis de cette tête de bronze, étoit la statue d'un homme en cuirasse, avec une cotte d'armes par-dessus. Cette statue étoit un présent des habitans d'Andros, & l'on dit qu'elle représentoit Andréus leur fondateur. L'Apollon, la Minerve, & la Diane qui suivoient, étoient une offrande faite par les

Phocéens, après une victoire remportée sur les Thessaliens leurs ennemis irréconciliables, & leurs voisins, si ce n'est du côté que la Phocide confinoit avec les Locriens Hypocnémidiens. On voyoit au même rang Jupiter Ammon sur un char; c'étoit un don des Cyrénéens, peuple de Libye, mais Grec d'origine; une statue équestre d'Achille, présent fait par ces Thessaliens, qui habitoient aux environs de Pharsale, enfin un Apollon qui tenoit une biche; ce monument venoit de ces Macédoniens qui habitoient la ville de Dium, sous le mont Piérie. Les Corinthiens, du moins ceux qui étoient Doriens d'extraction, avoient aussi bâti là un trésor, & ils y avoient mis une grande quantité d'or, qu'ils avoient reçu des Lydiens. La statue d'Hercule que l'on voyoit ensuite, avoit été donnée par les Thébains pour quelques avantages remportés sur les Phocéens durant la guerre sacrée. Les Phocéens, de leur côté, ayant battu pour la seconde fois la cavalerie Thessalienne, consacrerent à Apollon plusieurs statues de bronze, qui se voyoient encore à Delphes du tems de Pausanias. Les Phliasiens avoient donné le Jupiter de bronze qui étoit auprès, & avec le Jupiter une statue qui représentoit l'isle d'Égine. Près du trésor des Corinthiens, on voyoit un Apollon en bronze, qui avoit été envoyé par les Arcadiens de Mantinée. Un peu plus loin, c'étoit un Apollon & un Hercule qui se disputoient un trépied; chacun vouloit l'avoir; ils étoient prêts à se battre, mais Latone & Diane retenoient Apollon, & Minerve appaisoit Hercule. Les Phocéens firent ce présent dans le tems qu'ils marchoient contre les Thessaliens sous la conduite de Tellias d'Élis.

Après la fameuse victoire que les Grecs remporterent à Platée, toute la nation crut devoir faire un présent à Apollon, & ce présent fut un trépied d'or, soutenu par un dragon de bronze. Le Dragon étoit encore dans son entier du tems de Pausanias; mais, pour le trépied qui étoit d'or, il avoit été enlevé par les Généraux de l'armée des Phocéens. Les Tarentins, victorieux des Peucétiens, autres peuples barbares de leur voisinage, consacrerent à Apollon la dixme des dépouilles remportées sur l'ennemi. Ils firent faire par Onatas d'Égine & par Calynthus, plusieurs statues, tant équestres qu'en pied, & les envoyerent à Delphes. On voyoit donc Opis, roi des Iapiges, qui étoit venu au secours des Peucétiens; il paroissoit blessé & mourant. Autour de lui étoient le héros Taras, Phalante de Lacédémone, & un peu plus loin un dauphin, pour marquer l'aventure arrivée à Phalante. Car, on dit, qu'avant que d'aborder en Italie, il fit naufrage dans la mer Crissée, & qu'un dauphin le porta jusqu'au rivage. La hache que l'on voyoit ensuite, étoit un présent de Périclyte, fils d'Euthymaque, de la ville de Ténédos.

Près du grand autel, on voyoit un loup de bronze. C'étoit une

offrande faite par les habitans de Delphes eux-mêmes. On dit qu'un scélérat, après avoir dérobé l'argent du temple, alla se cacher dans l'endroit le plus fourré du mont Parnasse. Là s'étant endormi, un loup se jetta sur lui & le mit en pièces. Ce même loup entroit toutes les nuits dans la ville, & la remplissoit de hurlemens. On crut qu'il y avoit à cela quelque chose de surnaturel, on suivit le loup, & l'on retrouva l'argent sacré que l'on reporta dans le temple. En mémoire de cet évènement, on fit faire un loup de bronze, & on le consacra au Dieu. Ce monument étoit suivi de la statue dorée de Phryné, faite de la main de Praxitele, qui étoit amoureux de cette courtisanne. Ce fut Phryné elle-même qui en fit présent à Apollon.

On voyoit tout de suite & au même rang deux Apollons, donnés l'un par les Épidauriens, après une victoire remportée sur les Perses dans le païs d'Argos, l'autre par les Mégaréens, pour avoir défait les Athéniens auprès de Nissée. Suivoit une génisse en bronze, dédiée par les Platéens, lorsque dans leur propre païs, avec le secours des autres Grecs, ils taillerent en pièces l'armée de Mardonius, fils de Gobryas. Des deux Apollons que l'on voyoit auprès, l'un étoit un présent des Héracléotes qui habitoient aux environs du Pont-Euxin; l'autre venoit d'une amende à laquelle les Phocéens furent condamnés, par les Amphictyons, pour avoir labouré un champ consacré au Dieu. Cette dernière statue étoit haute de trente-cinq coudées; on la nommoit à Delphes l'Apollon Sitalcas. Là même on voyoit plusieurs Généraux d'armée, en bronze; une Diane, une Minerve, & deux Apollons encore, toutes statues données par les Étoliens, en reconnoissance de la victoire qu'ils remporterent sur les Gaulois.

L'on voyoit ensuite les statues équestres des chefs sous la conduite de qui les Phéréens mirent en fuite la cavalerie Athénienne. Du même côté étoit un palmier de bronze avec une Minerve dorée, monument de deux combats dont les Athéniens sortirent victorieux en un même jour, l'un sur terre près du fleuve Eurymédon, l'autre sur le fleuve même. Cette Minerve étoit dorée du tems de Pausanias, & gâtée en plusieurs endroits. Au même lieu, on voyoit Battus sur un char. C'étoit un don des Cyrénéens, qui, sous les Auspices de Battus, quitterent l'isle de Théra, pour aller s'établir en Afrique. Cyréne conduisoit le char elle-même; & la nymphe Libye couronnoit Battus. Près de sa statue il y avoit un Apollon, qui avoit été fait par ordre des Amphictyons, & de l'amende imposée aux Phocéens pour l'attentat qu'ils avoient commis contre le Dieu.

De tous les présens faits par les rois de Lydie, il ne restoit plus du tems de Pausanias, que la soucoupe d'un gobelet donné par Alyatte; cette soucoupe étoit de fer. Les différentes pièces qui la com-

posoient n'étoient jointes ensemble, ni par des cloux, ni même par des pointes, mais uniquement par de la soudure. Sa figure étoit celle d'une tour; large par en bas, elle s'étrécissoit par en haut. Chaque côté n'étoit pas d'une seule pièce. C'étoient plusieurs bandes de fer mises les unes sur les autres en manière d'échelons; & les dernières, c'est-à-dire, celles d'en-haut, étoient un peu renversées en-dehors. Voilà comment cette soucoupe étoit faite. Dans le temple il y avoit un endroit pavé de marbre blanc, & que l'on nommoit à Delphes le centre, parce qu'il y étoit regardé comme le centre de la terre. Là on voyoit quelques offrandes faites au Dieu par les Lacédémoniens, entr'autres une statue d'Hermione, fille de Ménélaus. Auprès c'étoit Eurydame, qui commandoit les Étoliens, lorsqu'ils remporterent la victoire sur les Gaulois.

Élyre, ville de Crete, envoya à Apollon une chevre de bronze, que l'on mit aussi en ce lieu. La chevre sembloit donner à tetter à deux enfans qui étoient Phylacis & Phylandre. On voyoit ensuite un bœuf de bronze, donné par les Carystiens de l'isle d'Eubée, lorsqu'ils furent vainqueurs des Perses. En mémoire d'une victoire navale, remportée sur les Tyrrhéniens, les Liparéens envoyerent à Delphes autant de statues d'Apollon qu'ils avoient pris de bâtimens sur leurs ennemis. A la suite de ces statues on voyoit un petit Apollon qui avoit été consacré par Echécratides de Larisse. On croyoit même que c'étoit la plus ancienne offrande qui ait été faite au Dieu. Les peuples qui habitoient la Sardaigne, avoient aussi voulu honorer le Dieu par un hommage public, en lui consacrant une statue de bronze, qui représentoit leur fondateur nommé Sardus.

Près de cette dernière statue, on voyoit un cheval de bronze, avec une inscription qui portoit que c'étoit Callias Athénien, fils de Lysimachidès, qui avoit fait cette offrande aux dépens des Perses, sur qui il avoit remporté des dépouilles considérables. La Minerve qui suivoit, fut donnée par les Achéens, lorsqu'ils prirent Phana, ville d'Étolie. Cette Minerve étoit suivie d'un Apollon, donné par ces Rhodiens qui habitoient la ville de Linde. Un peu plus loin on voyoit un âne de bronze, consacré par les Ambraciotes, au sujet d'une victoire qu'ils remporterent sur les Molosses durant la nuit.

Les habitans d'Ornée, dans l'État d'Argos, se voyant extrêmement pressés par les Sicyoniens, firent vœu à Apollon, que s'ils pouvoient les chasser de leur païs, ils lui enverroient tous les jours à Delphes un certain nombre de victimes en grande pompe & solemnité. Ensuite pleins de confiance, ils combattent les Sicyoniens & les défont. Mais, l'embarras fut d'accomplir leur vœu; car, outre la dépense, cette pompe à laquelle ils s'étoient obligés, causoit chaque jour beaucoup de peine & de fatigue. Ils imaginerent donc

de s'acquitter une fois pour toutes, & ce fût en envoyant à Delphes un tableau qui représentoit le pompeux sacrifice qu'ils avoient voué à Apollon ; c'est ce que l'on voyoit encore du tems de Pausanias, gravé sur le bronze. Près de ce tableau on voyoit un des travaux d'Hercule, c'étoit son combat contre L'hydre. Ce monument étoit de fer.

Élatée, ville de la Phocide, étant assiégée par Cassandre, Olympiodore, envoyé à son secours par les Athéniens, fit lever le siège à ce Prince. La ville, en action de graces, donna un lion de bronze à Apollon de Delphes. Ce lion étoit placé dans le même rang que les statues dont nous venons de parler. Auprès c'étoit un Apollon donné par les Massiliens, comme la dixième partie des dépouilles remportées sur les Carthaginois qu'ils avoient vaincus dans un combat naval. Là se voyoit aussi un trophée érigé par les Étoliens, avec une statue de femme armée, qui représentoit l'Étolie. Ce monument avoit éte consacré aux dépens des Gaulois, que les Étoliens obligerent de payer une grosse contribution, à cause des cruautés qu'ils avoient exercées contre la ville de Callium. On voyoit ensuite une statue d'or donnée par Gorgias de Léontium, & c'est Gorgias lui-même qu'elle représentoit. Immédiatement après cette belle statue, on voyoit celle de Scyllis de Scios, le plus habile plongeur qui fut jamais, & celle de Cyana sa fille.

Sur le fronton du temple, on voyoit Latone, Diane, Apollon, les Muses, le Soleil qui se couchoit, Bacchus & des Thyïades. On avoit suspendu aux chapiteaux des colomnes, diverses dépouilles des ennemis, entr'autres des boucliers d'or, monumens glorieux de la victoire que les Athéniens remporterent à Marathon sur les Perses. Derrière & sur la gauche on voyoit des boucliers des Gaulois ; ils étoient, quant à la forme, presque semblables à ceux des Perses, & c'étoient les Étoliens qui les avoient consacrés en ce lieu.

Dans le parvis du temple de Delphes, on voyoit de belles sentences, que l'on disoit y avoir été écrites de la main de ce que l'on appelloit communément les sept Sages de la Grece. Il y avoit dans le même lieu une statue d'Homère en bronze, élevée sur une colomne.

Dans le temple même il y avoit un autel dédié à Neptune, parce qu'anciennement tout ce lieu lui appartenoit. On y voyoit les statues de deux parques. Jupiter Mœragete & Apollon Mœragete étoient à la place de la troisième. Là se voyoit aussi le sacré foyer, où le prêtre d'Apollon tua Néoptoleme, fils d'Achille. Un peu plus loin on vous montroit la chaise de Pindare ; elle étoit de fer. Toutes les fois que Pindare venoit à Delphes, on dit qu'il s'asseyoit-là pour chanter des hymnes qu'il avoit faits en l'honneur du Dieu. Dans le sanctuaire du temple, où peu de gens avoient la liberté d'entrer, on voyoit une au-

tre ſtatue d'Apollon, qui étoit d'or. Au ſortir du temple, ſi l'on prenoit à gauche, on trouvoit une enceinte fermée par une baluſtrade, où étoit le tombeau de Néoptoleme, fils d'Achille. Les habitans de Delphes lui rendoient tous les ans des honneurs funebres, comme à un héros. Rentré dans le chemin, ſi l'on continuoit à monter, on remarquoit une pierre de moyenne groſſeur, que l'on frottoit d'huile tous les jours, & que l'on enveloppoit même de laine crue aux jours de fête. C'étoit, dit-on, la pierre que Rhéa ſuppoſa à Saturne; il la dévora, & la revomit enſuite. En revenant au temple, on voyoit la fontaine de Caſſotis; il y avoit au-devant un petit mur par-deſſus lequel il falloit paſſer pour la voir. On dit que l'eau de cette fontaine alloit par-deſſous terre, dans le lieu le plus ſecret du temple, & que ſa vertu prophétique inſpiroit là des femmes qui rendoient des oracles. On croyoit que c'étoit une des nymphes du Parnaſſe qui lui avoit donné ſon nom.

Au-deſſus de cette fontaine on voyoit un édifice, où il y avoit des peintures de Polygnote, dédiées à Apollon par les Gnidiens. Quand on étoit entré dans ce lieu, on voyoit ſur le mur à main droite, un grand tableau, qui repréſentoit d'un côté la priſe de Troye, de l'autre les Grecs qui s'embarquoient pour leur retour. On préparoit le vaiſſeau que devoit monter Ménélaüs. On voyoit ce vaiſſeau avec l'équipage, compoſé de ſoldats, de matelots & de jeunes enfans. Phrontis, le maître pilote, étoit au milieu, une rame à la main. Au-deſſous de lui on voyoit un certain Ithéménés, qui apportoit des habits, & Echœax qui deſcendoit d'un pont avec une urne de bronze. Politès, Strophius & Alphius, deſcendoient le pavillon de Ménélaüs, qui étoit un peu éloigné du vaiſſeau, & Amphialus en tendoit un autre plus près. Sous les pieds d'Amphialus, il y avoit un enfant dont le nom eſt ignoré. Phrontis étoit le ſeul qui eût de la barbe. Briſéis étoit debout, Diomede au-deſſus d'elle, & Iphis auprès; ils paroiſſoient admirer la beauté d'Hélene. Cette belle perſonne étoit aſſiſe; près d'elle étoit, au ſentiment de Pauſanias, Eurybate le héraut d'Ulyſſe, quoiqu'il n'eût pas encore de barbe. Hélene avoit deux de ſes femmes avec elle, Panthalis & Electre. La première étoit auprès de ſa maîtreſſe, la ſeconde lui attachoit ſa chauſſure.

Au-deſſus d'Hélene il y avoit un homme aſſis; il étoit vêtu de pourpre, & il paroiſſoit extrêmement triſte. On n'avoit pas beſoin de l'inſcription pour connoître que c'étoit Hélénus, fils de Priam. A côté de lui c'étoit Mégès avec ſon bras en écharpe. Auprès de Mégès c'étoit Lycomede, fils de Créon, bleſſé au poignet, à la tête & au talon. Euryale, fils de Mécíſtée, avoit auſſi deux bleſſures, l'une à la tête, & l'autre au poignet. Toutes ces figures étoient placées au-deſſus d'Hélene.

A côté d'elle on voyoit Ethra,

mere de Théfée, qui avoit la tête rafe, Démophon fils de Théfée, qui, autant que l'on en pouvoit juger par fon attitude, méditoit comment il pourroit mettre Éthra en liberté. Sur la même ligne on voyoit des femmes Troyennes, qui étoient captives & gémiffantes. On diftinguoit fur-tout Andromaque, & fon fils qu'on lui arrachoit d'entre les bras. On remarquoit auffi Médéficafte, une des filles naturelles de Priam. Ces deux Princeffes avoient un voile fur le vifage. Polyxène, qui venoit enfuite, avoit fes cheveux noués par-derrière, à la manière des jeunes perfonnes. Le peintre n'avoit pas oublié Neftor. Il avoit une efpèce de chapeau fur la tête, & une pique à la main. Son cheval étoit auprès de lui, qui fembloit vouloir fe rouler fur le rivage. Car, cette partie du tableau repréfentoit le rivage de la mer; on n'en pouvoit douter à la quantité de petits cailloux & de coquillages que l'on y voyoit. L'autre partie n'avoit rien qui tînt du voifinage de la mer.

Au-deffus de ces femmes qui étoient entre Neftor & Éthra, il y avoit quatre autres captives, Clymene, Créufe, Ariftomaque & Xénodice. Au-deffus de cellesci on voyoit encore quatre autres captives fur un lit. Elles étoient nommées Deïnome, Métioque, Pifis & Cléodice. Épéus étoit repréfenté nu, & il renverfoit les murs de Troye. On voyoit le fameux cheval de bois; mais, il n'y avoit que fa tête qui paffât les autres figures. Polypœtès, fils de Pirithoüs, avoit la tête ceinte d'une efpèce de bandelette. Acamas, fils de Théfée, étoit auprès, la tête dans un cafque, avec une aigrette deffus. Ulyffe étoit armé de fa cuiraffe. Ajax, fils d'Oilée, tenoit fon bouclier & approchoit de l'autel, comme pour fe juftifier par fon ferment de l'attentat qu'il alloit commettre contre Caffandre. Cette malheureufe Princeffe étoit couchée par terre devant la ftatue de Pallas; elle l'embraffoit; elle vouloit l'emporter; elle l'avoit déjà ôtée de deffus fon piédeftal; mais, Ajax l'arrachoit impitoyablement de l'autel. Les deux fils d'Atrée avoient auffi leurs cafques. Ménélaüs avoit de plus fon bouclier, fur lequel on voyoit ce Dragon qui parut durant le facrifice en Aulide, & qui fut pris pour un prodige. Les Atrides vouloient délier Ajax de fon ferment.

Vis-à-vis du cheval auprès de Neftor, Élaffus fembloit expirer fous les coups de Néoptolème. Aftynoüs étoit tombé fur fes genoux, & Néoptolème lui paffoit fon épée au travers du corps. Néoptolème étoit le feul Grec qui pourfuivît encore les Troyens; le peintre l'avoit dépeint de la forte, parce qu'apparemment ce tableau devoit fervir d'ornement à fa fépulture. Il y avoit un autel du même côté; un enfant faifi de frayeur s'attachoit à cet autel, fur lequel on voyoit une cuiraffe d'airain. Laodice étoit repréfentée éloignée de l'autel, comme n'étant pas du nombre des captives. Après elle on voyoit une cuvette de cui-

vre sur un piédestal de marbre. Méduse étoit plus bas, qui tenoit des deux mains le pied de la cuvette. Cette Méduse étoit une des filles de Priam. Près d'elle on voyoit une vieille femme, ou peut-être un eunuque, qui avoit la tête rasée, & qui tenoit sur ses genoux un enfant tout nu. Cet enfant, par un mouvement naturel que lui inspiroit la frayeur, mettoit sa main devant ses yeux.

Le peintre avoit représenté ensuite des corps morts. Le premier qui s'offroit à la vue, étoit celui d'un certain Pélis ; il étoit dépouillé & couché sur le dos. Au-dessous de lui étoient étendus Éïonée & Admete, qui avoient encore leurs cuirasses. Leschée dit qu'Éïonée fut tué par Néoptolème, & Admete par Philoctete; plus haut on en voyoit d'autres. Léocrite, fils de Polydamas, qui périt de la main d'Ulysse, étoit sous la cuvette. Au-dessus d'Éïonée & d'Admete, c'étoit le corps de Corœbus, fils de Mygdon. Au-dessus de Corœbus on remarquoit les corps de Priam, d'Axion & d'Agénor. Ensuite, on appercevoit Sinon le compagnon d'Ulysse, & Anchialus, qui emportoient le corps de Laomédon. Un certain Éréssus étoit aussi parmi les morts. Devant le logis d'Anténor, il y avoit une peau de léopard, comme pour lui servir de sauve-garde, & pour avertir les Grecs de respecter cette maison. Théano étoit aussi représentée avec ses deux fils, Glaucus & Eurymaque. Le premier étoit assis sur une cuirasse faite à l'antique; le second sur une pierre. A côté de celui-ci on voyoit Anténor avec Crino sa fille, qui tenoit un enfant entre ses bras. Le peintre avoit donné à toutes ces figures l'air & l'attitude qui conviennent à des personnes accablées de tristesse. D'un autre côté c'étoient des domestiques qui chargeoient des paniers sur un âne, & les remplissoient de provisions ; un enfant paroissoit assis dessus. En cet endroit il y avoit deux vers de Simonide, dont voici le sens : *Polygnote de Thase, fils d'Aglaophon, a fait ce tableau, qui représente la prise de Troye.*

A main gauche on voyoit un autre tableau du même peintre, dont le sujet étoit Ulysse qui descendoit aux enfers, pour consulter l'ame de Tirésias sur les moyens de retourner heureusement dans ses États. Voici quelle étoit la disposition du tableau. On voyoit d'abord un fleuve, on juge aisément que c'étoit l'Achéron ; ses rives étoient pleines de joncs, & l'on appercevoit dans ses eaux des figures de poissons, mais des figures si minces & si légeres, qu'on les auroit prises plutôt pour des ombres de poissons, que pour des poissons mêmes. Sur le fleuve on voyoit une barque, & dans cette barque un nautonnier qui ramoit. C'étoit Charon peint dans un âge avancé. On ne distinguoit pas bien qui étoient ceux qu'il passoit. Le peintre avoit seulement marqué les noms de deux entr'autres. L'un étoit Tellis, emporté dans sa première jeunesse, & l'autre Cléobœe encore vierge. Elle avoit

ſur ſes genoux une corbeille toute ſemblable à celle que l'on avoit coûtume de porter aux fêtes de Cérès.

Sur le bord du fleuve, tout près de la barque de Charon, on voyoit un ſpectacle bien remarquable. Le peintre avoit repréſenté le ſupplice d'un fils dénaturé qui avoit maltraité ſon pere. Sa peine en l'autre monde étoit d'avoir pour bourreau ſon propre pere qui l'étrangloit. Auprès de ce fils dénaturé étoit un impie qui avoit pillé les temples des dieux. Il avoit à côté de lui une femme qui ſembloit préparer toute ſorte de poiſons pour ſon ſupplice. Au-deſſus de ces deux figures on voyoit Eurynome, que les interpretes des myſtères à Delphes mettoient au nombre des dieux infernaux. Immédiatement après Eurynome venoient deux Arcadiennes, Augé & Iphimédée.

Plus haut c'étoient les compagnons d'Ulyſſe, Périmede & Euryloque, qui apportoient des victimes pour le ſacrifice. Ces victimes étoient des béliers noirs. On voyoit enſuite un homme aſſis; l'inſcription le nommoit Ocnus; il faiſoit une corde avec du jonc, & une âneſſe qui étoit auprès, mangeoit cette corde à meſure. Tityus que l'on voyoit après, à force de ſouffrances, ſembloit ne plus ſouffrir; ſon corps étoit tout deſſéché, & n'étoit plus qu'un fantôme. Pour aller de ſuite, après Ocnus, la première figure qui ſe préſentoit, étoit Ariadne. Elle jettoit les yeux ſur Phedre ſa ſœur, qui, élevée de terre & ſuſpendue à une corde qu'elle tenoit des deux mains, ſembloit ſe balancer dans les airs; c'eſt ainſi que le peintre avoit voulu couvrir le genre de mort dont on dit que la malheureuſe Phedre finit ſes jours.

Au-deſſous de Phedre, on voyoit Chloris, qui étoit couchée ſur les genoux de Thyia. A côté de Thyia, c'étoit Procrys, fille d'Érechthée, & après cette Clymène qui ſembloit lui tourner le dos. A la droite de Clymène, on voyoit Mégara, femme d'Hercule. Une des principales figures, c'étoit la fille de Salmonée qui paroiſſoit au-deſſus de toutes ces femmes, aſſiſe ſur un rocher. Ériphyle, qui étoit de bout à côté d'elle, paſſoit ſes doigts par-deſſous ſa tunique, & les portoit à ſon col, comme pour cacher ce collier dont il eſt tant parlé dans les Poëtes. Au-deſſus le peintre avoit repréſenté Elpénor, & enſuite Ulyſſe qui plioit les genoux ſur le bord d'une foſſe, tenant ſon épée à la main. Le devin Tiréſias arrivoit par cette foſſe; il étoit ſuivi d'Anticlée la mere d'Ulyſſe, qui s'aſſeyoit ſur une pierre. Elpénor, à la manière des matelots, paroiſſoit vêtu d'une eſpèce de chemiſette tiſſue de poils de bouc. Plus bas au-deſſous d'Ulyſſe, Théſée & Pirithoüs étoient aſſis ſur des ſièges. Théſée tenoit de ſes deux mains l'épée de Pirithoüs & la ſienne. Pirithoüs avoit les yeux ſur ces deux épées; il ſembloit être au déſeſpoir de les voir inutiles pour l'entrepriſe qu'ils avoient projettée.

On voyoit enſuite les filles de

Pandare. Elles étoient couronnées de fleurs & jouoient aux dez. Après elles, on voyoit Antiloque. Il avoit ses pieds sur une pierre, & il appuyoit sa tête & son visage contre ses deux mains. Agamemnon étoit auprès de lui, appuyé sur son sceptre; il tenoit un bâton de commandement à la main. Protésilas assis regardoit Achille, & Patrocle étoit de bout au-dessus d'Achille; ils étoient tous sans barbe excepté Agamemnon. Plus haut c'étoit le jeune Phocus; il avoit une bague à un des doigts de la main gauche. Iaséus, qui étoit auprès & qui à sa barbe paroissoit plus âgé, lui tiroit cette bague du doigt. Au-dessus de ces deux figures étoit Méra, assise sur une pierre.

La figure la plus proche étoit Actéon, fils d'Aristée; sa mere étoit auprès. Ils tenoient un faon de biche, & étoient assis sur une peau de cerf, un chien de chasse étoit couché à leurs pieds; c'étoient autant de symboles qui avoient du rapport à la vie d'Actéon & à la manière dont il mourut. Au bas du tableau, derrière Patrocle, on voyoit Orphée; il paroissoit assis sur une éminence; il étoit appuyé contre un arbre, tenant sa lyre de la main gauche, & des branches de saule de la main droite. Il sembloit que le peintre eût voulu représenter ce bois sacré de Proserpine, dont parle Homère, & qui étoit rempli de saules & de peupliers. Orphée étoit habillé à la Grecque; il n'y avoit rien ni dans ses vêtemens, ni sur sa tête, qui sentît le Thrace. Promédon étoit appuyé de l'autre côté de l'arbre. Quelques-uns croient que ce Promédon étoit un personnage purement imaginé par le peintre. D'autres disent que c'étoit un Grec passionné pour la musique en général, & particulièrement pour les airs d'Orphée. Du même côté, on voyoit Schédius, qui commandoit les Phocéens au siège de Troye. Après lui c'étoit Pélias assis sur un siège; il avoit la barbe & les cheveux tout blancs, & il arrêtoit ses yeux sur Orphée. Schédius tenoit un poignard, & il avoit une couronne d'herbes champêtres sur la tête. Thamyris étoit assis auprès de Pélias. On voyoit qu'il avoit eu le malheur de perdre la vue; son air triste & abattu, sa barbe & ses cheveux négligés, tout annonçoit son affliction. Il avoit jetté sa lyre à ses pieds; elle étoit toute fracassée, & les cordes en étoient rompues. Au-dessus de lui Marsyas étoit assis sur une pierre. Un jeune enfant étoit auprès, qui apprenoit à jouer de la flûte; c'étoit Olympus.

En jettant les yeux au haut du tableau, on voyoit Ajax de Salamine près d'Actéon, ensuite Palamede & Thersite, qui jouoient ensemble aux dez, jeu que l'on croit avoir été inventé par Palamede même. Ajax, fils d'Oïlée, les regardoit; celui-ci avoit la pâleur d'un homme qui a fait naufrage, & il étoit encore tout couvert d'écume, comme s'il fût sorti des flots. Un peu au-dessus d'Ajax, on voyoit Méléagre fils d'Œnéus.

Il paroissoit avoir les yeux sur Ajax.

Au bas du tableau, près du Thrace Thamyris, on voyoit Hector assis. Il tenoit son genou gauche avec ses deux mains, & il paroissoit accablé de tristesse. Après lui c'étoit Memnon assis sur une pierre; il étoit suivi de Sarpédon qui appuyoit sa tête contre ses mains; Memnon avoit une des siennes sur l'épaule de Sarpédon; ils avoient tous une grande barbe. Le peintre avoit représenté sur le manteau de Memnon, des oiseaux qui n'étoient point appellés autrement que les oiseaux de Memnon. Auprès de Memnon il y avoit un esclave Éthiopien, pour marquer que Memnon étoit roi d'Éthiopie. Au-dessus de Sarpédon & de Memnon, le peintre avoit représenté Pâris jeune encore & sans barbe; il battoit des mains d'une manière assez rustique, & par ce bruit il sembloit inviter Penthésilée à approcher. Penthésilée le regardoit; mais on jugeoit à son air qu'elle n'avoit que du mépris pour lui. Sa figure étoit d'une jeune vierge; elle tenoit un arc tout semblable à ceux des Scythes, & une peau de léopard lui couvroit les épaules.

Plus haut c'étoient deux femmes qui portoient de l'eau dans des cruches cassées, en sorte que l'eau se perdoit. L'une de ces femmes paroissoit encore jeune, l'autre étoit d'un âge plus avancé. Une inscription commune à l'une & à l'autre témoignoit qu'elles avoient négligé de se faire initier aux mystères de Cérès. Plus haut encore on voyoit Callisto, fille de Lycaon, la nymphe Nomia, & Péro, fille de Néléus, lequel, en la mariant, demanda les bœufs d'Iphiclus pour le présent des épousailles. Une peau d'ours servoit de tapis à Callisto qui avoit ses pieds sur les genoux de Nomia.

Après Callisto & les femmes qui étoient avec elle, on voyoit un rocher fort escarpé. Sisyphe, fils d'Éole, s'efforçoit de monter jusqu'au haut, en roulant devant lui une grosse pierre qui retomboit sans cesse. On voyoit aussi là un tonneau & un grouppe de figures, composé d'un vieillard, d'un enfant, & de plusieurs femmes qui étoient sur une roche. Une de ces femmes étoit auprès du vieillard, & paroissoit aussi fort âgée. Plusieurs portoient de l'eau, la vieille versoit dans le tonneau le peu d'eau que sa cruche, qui étoit cassée, pouvoit contenir. Pausanias croit que le peintre avoit voulu exprimer le supplice de ceux qui méprisoient les mystères de Cérès d'Éleusis. Car, de tous les mystères c'étoient ceux que les anciens Grecs respectoient davantage. Un peu plus bas, on voyoit Tantale au milieu des tourmens décris par Homère. Il y avoit de plus une roche qui paroissoit tout près de tomber sur lui, & qui le tenoit dans un effroi continuel; c'est une idée que le peintre avoit empruntée des poësies d'Archiloque. Voilà ce que contenoit ces deux beaux tableaux, qui étoient de la façon de Polygnote peintre de Thase.

Un théâtre magnifique étoit contigu à l'enceinte du temple. En descendant du sacré parvis, on trouvoit sur son chemin une statue de Bacchus, qui étoit un présent des Gnidiens. Le stade étoit dans l'endroit de la ville le plus élevé; il étoit bâti de ces pierres que fournissoit le mont parnasse; mais, Hérode l'Athénien l'avoit fait revêtir de ce beau marbre du mont Pentélique.

Delphes n'est plus aujourd'hui qu'un amas de ruines, sur lesquelles on a bâti un petit village, appellé Castri, au pied du mont Parnasse, entre Salone & Livadia, à quatre ou cinq lieues de ces deux places.

DELPHICUS, *Delphicus*, (*a*) l'un des surnoms qui furent donnés à Apollon.

DELPHIDIUS, *Delphidius*, (*b*) nom que prenoient certains prêtres d'entre les Druides. Ce nom leur venoit de celui de Delphes.

DELPHINIES, *Delphinia*, (*c*) fêtes que les habitans d'Égine célébroient en l'honneur d'Apollon Delphinius. Ce dieu avoit été ainsi appellé, sur ce qu'on prétendoit qu'il avoit pris la forme d'un dauphin, pour conduire Castalius & sa colonie, depuis l'isle de Crete jusqu'au *Sinus Crissæus*, aux environs duquel on bâtit dans la suite la ville de Delphes, si fameuse par l'oracle d'Apollon.

DELPHION, *Delphion*, (*d*) Δελφίων, Phliasien, étoit d'une illustre naissance. Il se distingua beaucoup pendant le siège de sa patrie, entrepris par Agésilaüs.

DELPHUS, *Delphus*, (*e*) Δελφός, fils d'Apollon & de Céléno. Selon d'autres, sa mere se nommoit Thyias. D'autres encore lui donnent pour mere Mélœné, fille du Céphisse. Quoi qu'il en soit, on dit que Delphus donna son nom à la ville de Delphes. Ce Prince laissa un fils nommé Pythis, qui règna après lui, & qui donna aussi son nom à la ville.

DELPHUSE, *Delphusa*, (*f*) Δελφοῦσα, nom d'une fontaine de Delphes, au rapport d'Étienne de Byzance. Il en est aussi parlé dans l'hymne d'Homère en l'honneur d'Apollon.

DELPHUSIE, *Delphusia*, nom d'une ville du Péloponnèse dans l'Arcadie, selon Étienne de Byzance.

DELPHUSIUS, *Delphusius*, Δελφούσιος. (*g*) surnom d'Apollon, pris de la fontaine Delphuse.

DELTA, *Delta*, Δέλτα. (*h*) C'est le nom de la quatrième lettre de l'alphabet Grec. Cette lettre s'écrit ainsi Δ. Les Anciens ont

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 107.

(*b*) Supp. à l'Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 217.

(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 214. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 525.

(*d*) Xenoph. p. 564, 565.

(*e*) Pauf. pag. 819. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 167.

(*f*) Homer. Hymn. in Apollin.

(*g*) Homer. Hymn. in Apollin.

(*h*) Strab. p. 701, 768, 801. *& seq.* Ptolem. L. IV. c. 5. Plin. Tom. I. pag. 174, 253, 254, 257. Pomp. Mel. p. 51. Herod. L. II. c. 13. *& seq.* Diod. Sicul. p. 20, 21.

ont donné ce nom à des cantons ou même à des villes de figure triangulaire.

Le nom de Delta se donne principalement, selon Strabon, à la basse Égypte enfermée entre la mer Méditerranée, qui fait un des côtés du triangle, & les deux bras extérieurs du Nil, qui font les deux autres, & dont l'angle méridional est au Caire. Le côté maritime est une ligne plus courbe encore que les deux autres ; & le Delta n'est pas à présent fort régulier ; mais, outre que la mer y peut avoir fait de grands changemens en tant de siècles, une légère ressemblance a dû suffire ; & ces irrégularités sont bien diminuées dans un grand espace. Voici les villes du Delta, selon Antonin, Pélusio, Héraclépolim, Tanin, Thmuin, Cyno, Tavam, Andron, Nithine, Hermupolim, Cercu, Alexandriam.

Ces villes, qui étoient des nomes ou jurisdictions, se trouvent dans le grand Delta. Nous l'appellons ainsi, à cause de la distinction que fait Ptolémée du Delta, dont la pointe supérieure est proche Memphis, & la base, depuis Canope jusqu'à Peluse, ce qu'il appelle le grand Delta. Il appelle petit Delta l'espace compris entre le bras du Nil, qui couloit à Bubaste, & que les Anciens nommoient *Bubasticus Fluvius*, & celui qui couloit à Busiris, que les mêmes Anciens appelloient *Bu-siriticus Fluvius*. Il ajoûte encore ûn troisième Delta, formé par le fleuve Bubastique d'un côté, & par l'Athribitique. Mais, le second & le troisième Delta ne sont presque point d'usage. Comme ce grand espace est tout entrecoupé de canaux larges & profonds, il est aisé d'imaginer autant de triangles que l'on voudra, dans un grand que l'on partage à volonté. Étienne de Byzance dit que les Égyptiens nommoient ce païs Ptimyris, & Guillaume de Tyr dit que les Égyptiens de son tems le nommoient Maheleech.

On trouve dans Diodore de Sicile une description curieuse du Delta. Ses deux côtés, selon cet Auteur, qui ressembloient fort à la Sicile, avoient chacun sept cens cinquante stades de longueur; mais sa base qui bordoit la mer, en avoit treize cens. Son continent ou son terrein étoit partagé par une infinité de petits canaux creusés de main d'homme, qui en faisoient le plus délicieux endroit de l'Égypte. Car, étant arrosé du Nil, qui, dans ses débordemens annuels, charrie par-tout ûn limon fécond par lui-même, & cet arrosement étant encore étendu & multiplié par la machine appellée Cochléa, inventée par le fameux Archimède ; il n'est pas surprenant que le Delta produisît toutes sortes de graîns & de fruits. Les mêmes eaux, coulant encore plus doucement, & séjournant encore plus long-tems dans les lieux bas, y formoient des étangs, dont le fond étoit rempli de toutes sortes de semences. En effet, on y trouvoit des espèces très-particulièrès de racines, de plantes, & d'herbages. Les indigens & tous ceux qui ne pouvoient gagner leur vie, y

avoient recours, & elles fournissoient de plus des repas variés & même délicieux. On faisoit, du lotos qui y croissoit en abondance, une sorte de pain qui suffiroit seul pour la nourriture de l'homme; & le ciborion produisoit la feve d'Égypte qui étoit un manger d'un goût exquis. On voyoit aussi dans le Delta des arbres sans nombre; les uns s'appelloient Persiques, dont le fruit étoit excellent, & qui avoient été apportés de l'Éthiopie dans l'Égypte, au tems de l'expédition de Cambyse; les autres se nommoient Sicaniens, & portoient des mûres ou des figues presque toute l'année; les pauvres y trouvoient une ressource perpétuelle. Il y avoit une autre espèce de fruit appellé Baté, que le fleuve laissoit dans la campagne, en se retirant, & qu'on mangeoit à la fin des repas, à cause de son extrême douceur.

DELTA, *Delta*, Δέλτα, (*a*) lieu situé à une journée de chemin de Byzance. Xénophon le nomme Delta; d'autres disent Delcon. Pierre Gilles, dans sa description du Bosphore, dit qu'on l'appelle aujourd'hui Dercon.

Athénée parle d'une rivière nommée Delcon, dans laquelle on pêchoit une sorte de poisson, nommé Delconus, du nom de la rivière, & qui, étant mis en saline, étoit un manger fort stomachal. Ortélius croit que cette rivière pourroit bien avoir coulé près du bourg Delcon, ou Deltà.

DELTOTON, *Deltoton*, (*b*) nom que les Grecs donnoient ordinairement à la constellation d'Andromede. C'est Cicéron lui-même qui l'atteste.

DÉLUGE, *Diluvium*, (*c*) Κατάκλυσις, Κατακλυσμός. C'est en général un débordement ou une inondation très-considérable, qui couvre la terre en tout ou en partie.

L'Histoire Sacrée & l'Histoire Profane parlent de plusieurs Déluges. Mais le plus mémorable de tous, celui dont le souvenir subsistera autant que le monde, est ce Déluge qu'on nomme par excellence le Déluge, ou le Déluge Universel, ou le Déluge de Noé. Cet évènement célebre dans l'Histoire du monde, est une des plus grandes époques de la Chronologie. Les meilleurs Chronologistes le fixent à l'an de la Création 1656, 2293 ans avant Jesus-Christ. Depuis cette époque, on distingue le tems d'avant & d'après le Déluge.

Moïse nous donne dans la Génèse l'histoire du Déluge, & nous en marque en même tems la cause. Dieu, dit-il, considéra la terre, & il vit qu'elle étoit plongée dans

(*a*) Xenoph. p. 397.
(*b*) Cicer. de Arat. Phænom. v. 17.
(*c*) Genes. c. 6. v. 5. *&* *seq.* c. 7. v. 1. *&* *seq.* c. 8. v. 1. *&* *seq.* Exod. c. 14. v. 22. Josu. c. 3. v. 16. Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 8. *&* *seq.* Petr. Epist. II. c. 3. v. 6, 7. M. Pluch. spect. de la Natur. T. II. p. 514. *&* *suiv.* T. VIII. pag. 93. Hist. du Ciel. Tom. I. pag. 10. *&* *suiv.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 21, 93. Tom. VI. p. 85. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 3. Tom. VI. p. 179. Tom. XIV. pag. 348. Tom. XVIII. pag. 266, 292.

la corruption; car toute chair avoit dépravé sa voie sur la terre. Dieu dit donc à Noé: » J'ai résolu de » faire périr toute chair; car, les » hommes ont rempli toute la » terre d'iniquité, & je les per- » drai avec la terre même. Faites- » vous une arche de pièces de » bois de Gopher; vous y ferez » des loges, & vous l'enduirez » dedans & dehors d'un enduit » convenable. . . . . . Je vais » répandre sur la terre un Déluge » d'eaux, pour faire mourir toute » chair qui respire & qui est vi- » vante sous le ciel. Tout ce qui » est sur la terre expirera. J'éta- » blirai mon alliance avec vous; » & vous entrerez dans l'arche, » vous & vos fils, votre femme, » & les femmes de vos fils avec » vous. Vous ferez entrer aussi » dans l'arche des animaux de » toute espèce, deux de chacune, » un mâle & une femelle, afin » qu'ils vivent avec vous. De » chaque espèce d'oiseaux, de » chaque espèce des animaux » terrestres, de chaque espèce de » ce qui rampe sur la terre, de » toute espèce il en entrera deux » avec vous dans l'arche, afin » qu'ils puissent vivre. Prenez » aussi avec vous de tout ce qui » se peut manger, & portez-en » dans l'arche pour votre nour- » riture, & pour celle des ani- » maux. . . . . Car je n'at- » tendrai plus que sept jours, » & après cela, je ferai pleuvoir » sur la terre quarante jours & » quarante nuits; & j'extermi- » nerai de dessus la terre toutes » les créatures que j'ai faites. « Noé fit donc tout ce que le Seigneur lui avoit commandé. . . . L'année six cens de la vie de Noé, le dix-septième jour du second mois, toutes les sources du grand abîme des eaux furent rompues, & les cataractes du ciel furent ouvertes; & la pluie tomba sur la terre pendant quarante jours & quarante nuits. . . . Le Déluge se répandit sur la terre pendant quarante jours, & les eaux s'étant accrues, l'arche qu'elles soutenoient, fut élevée au-dessus de la terre. Les eaux s'accrurent encore, elles grossirent de plus en plus sur la terre, & l'arche flottoit sur la surface des eaux. Elles grossirent prodigieusement au-dessus de la terre, & toutes les plus hautes montagnes qui sont sous toute l'étendue du ciel, en furent couvertes. L'eau ayant gagné le sommet de ces montagnes, s'éleva encore de quinze coudées plus haut. Toute chair qui se mouvoit sur la terre expira, tous les oiseaux, tous les animaux domestiques, toutes les bêtes sauvages, tout ce qui rampe sur la terre, & tous les hommes, enfin généralement tout ce qui avoit vie & qui respiroit sur la terre mourut. Tout ce qui subsistoit sur la terre fut exterminé, depuis l'homme jusqu'aux bêtes qui sont à son usage, jusqu'aux reptiles & aux oiseaux du ciel; tout périt de dessus la terre; il ne demeura que Noé seul & ce qui étoit avec lui dans l'arche. Or les eaux couvrirent la terre pendant cent cinquante jours.

Tel est le récit de Moïse touchant le Déluge; & ce Déluge

qu'on auroit dû se contenter de croire, a fait & fait encore le sujet des recherches & des réflexions des Naturalistes, des Critiques, &c.

1.° On s'accorde fort bien sur l'année du Déluge, qui, comme nous l'avons déjà dit, arriva l'an du monde 1656; mais, il y a plus de difficulté sur le mois auquel commença le Déluge. Plusieurs Peres ont cru qu'il avoit commencé & fini au printems; ils ont pris le second mois dont parle Moïse, pour le second de l'Année Sainte, laquelle commençoit au mois de Nisan, qui répond à Mars, vers l'équinoxe du printems; entr'autres preuves ils en tirent une de ce que la colombe rapporta à Noé une branche d'olivier, qui étoit, dit-on, un tendre rejetton de l'année. Nous croyons cependant avec les plus habiles Chronologistes, que l'Auteur sacré a parlé en cet endroit du second mois de l'année Civile, qui commençoit en automne, vers notre mois d'Octobre, & que ce second mois répondoit, partie à Octobre, & partie à Novembre; en sorte que le Déluge commença en automne, & au commencement de l'hiver.

2.° L'immense quantité d'eau qu'il a fallu pour former un Déluge universel, a fait soupçonner à plusieurs Auteurs, qu'il n'étoit que partiel. Selon eux, un Déluge universel étoit inutile, eu égard à sa fin, qui étoit d'extirper la race des méchans; le monde alors étoit nouveau, & les hommes en très-petit nombre. L'Écriture Sainte ne comptant que huit générations depuis Adam, il n'y avoit qu'une partie de la terre habitée; le païs qu'arrose l'Euphrate, & qu'on suppose avoir été l'habitation des hommes avant le Déluge, étoit suffisant pour les contenir. Or, disent-ils, la providence, qui agit toujours avec sagesse, & de la manière la plus simple, n'a jamais disproportionné les moyens à la fin, au point que, pour submerger une petite partie de la terre, elle l'ait inondée toute entière. Ils ajoûtent que dans le langage de l'Écriture, la terre entière ne signifie autre chose que tous ses habitans; & sur ces principes, ils avancent que le débordement du Tigre & de l'Euphrate, avec une pluie considérable, peut avoir donné lieu à tous les phénomènes & les détails de l'histoire du Déluge.

Mais, le Déluge a été universel. Dieu déclara à Noé, qu'il avoit résolu de détruire par un Déluge d'eau tout ce qui respiroit sous le ciel, & avoit vie sur la terre. Telle fut sa menace. Voyons son exécution. Les eaux, ainsi que l'atteste Moïse, couvrirent toute la terre, ensevelirent les montagnes, & surpasserent les plus hautes d'entr'elles de quinze coudées; tout périt, oiseaux, animaux, hommes, & généralement tout ce qui avoit vie, excepté Noé, les poissons, & les personnes qui étoient avec lui dans l'arche. Un Déluge universel peut-il être plus clairement exprimé? Si le Déluge n'eût été que partiel, il eût été inutile de mettre 100 ans

à bâtir l'arche, & d'y enfermer des animaux de toute espèce pour en repeupler la terre ; il leur eût été facile de se sauver des endroits de la terre qui étoient inondés, dans ceux qui ne l'étoient point ; tous les oiseaux au moins n'auroient pu être détruits, comme Moïse dit qu'ils le furent, tant qu'ils auroient eu des aîles pour gagner les lieux où le Déluge ne seroit point parvenu. Si les eaux n'eussent innondé que les païs arrosés par le Tigre & par l'Euphrate, jamais elles n'auroient pu surpasser de quinze coudées les plus hautes montagnes ; elles ne se seroient point élevées à cette hauteur ; mais, suivant les loix de la pesanteur, elles auroient été obligées de se répandre sur toutes les autres parties de la terre, à moins que par un miracle elles n'eussent été arrêtées ; & dans ce cas, Moïse n'auroit pas manqué de rapporter ce miracle, comme il a rapporté celui des eaux de la mer Rouge & du Jourdain, qui furent suspendues comme une muraille, pour laisser passer les Israëlites.

A ces autorités, tirées des expressions positives de la Génèse, toutes extrêmement dignes de notre foi, nous en ajoûterons encore quelques-unes, quoique nous pensions bien qu'elles ne sont pas nécessaires au véritable fidele ; mais, tout le monde n'a pas le bonheur de l'être. Nous tirerons ces autorités de nos connoissances historiques & physiques ; & si elles ne convainquent pas avec la même évidence que celles puisées dans l'Écriture-Sainte, on doit être assez éclairé pour sentir l'extrême supériorité de celle-ci, sur tout ce que notre propre fonds peut nous fournir.

On peut alléguer en faveur de l'universalité du Déluge Mosaïque, les traditions presque universelles qui en ont été conservées chez tous les peuples des quatre parties du monde, quoique les nations aient donné à leurs Déluges des dates & des époques aussi différentes entr'elles, qu'elles le sont toutes avec la date du Déluge de Noé. Ces différences n'ont point empêché un grand nombre d'Historiens Chrétiens, de faire peu de cas de la Chronologie des tems fabuleux & héroiques de la Grece & de l'Égypte, & de ramener tous ces faits particuliers à l'époque & à l'évènement unique que nous a transmis l'historien des Hébreux.

L'histoire de Moïse, dit M. Pluche, nous représente d'abord la terre cachée sous l'abîme des eaux qui la couvroient toute entière. Elle nous la montre ensuite découverte par la retratie des eaux inférieures qui s'arrêterent dans les cavités qui leur étoient préparées, & par l'élévation de l'autre partie des eaux qui s'évaporerent de dessus la terre, & se disperserent fort haut aussitôt après la création de la lumière & du feu qui occupe le voisinage de la terre. Dieu seul connoît la quantité & la hauteur de ces eaux raréfiées ; mais, l'existence en est attestée par des preuves indubitables. Nous trouvons donc également dans la nature & dans le récit de l'histo-

rien ſacré, un ſecond Océan ſuſpendu ſur nos têtes, & roulant dans la vaſte étendue du ciel, pour y être dans la main de Dieu, un inſtrument de fécondité ou de déſolation, de libéralité ou de vengeance.

Les eaux ſupérieures, de raréfiées qu'elles étoient, ont pu être épaiſſies, abaiſſées, & réunies de nouveau aux inférieures. Elles ont ſuffi pour inonder la terre une ſeconde fois; & cette inondation a pu ſe faire ſans créer de nouvelles eaux. Nous appercevons dans l'abondance, comme dans l'exiſtence très-certaine des eaux ſupérieures & inférieures, la poſſibilité naturelle d'un Déluge univerſel.

Quelques Sçavans ont entrepris de meſurer la profondeur du baſſin de la mer, pour s'aſſurer s'il y avoit dans la nature aſſez d'eau pour couvrir les montagnes; & prenant leur phyſique pour la règle de leur foi, ils décident que Dieu n'a point fait une choſe, parce qu'ils ne conçoivent pas comment il l'a faite. Mais l'homme, qui ſçait arpenter ſes terres, & meſurer un tonneau d'huile ou de vin, n'a point reçu de jauge pour meſurer la capacité de l'atmoſphere, ni de ſonde pour ſentir la profondeur de l'abîme. A quoi bon calculer les eaux de la mer dont on ne connoît pas l'étendue? Que peut-on conclure contre l'hiſtoire du Déluge, de l'inſuffiſance des eaux de la mer, s'il y en a une maſſe peut-être plus abondante diſperſée dans le ciel? Et à quoi ſert-il enfin d'attaquer la poſſibilité du Déluge par des raiſonnemens, tandis que le fait eſt démontré par une foule de monumens?

D'un bout de la terre à l'autre, dans les grands continens & dans les petites iſles, ſur la côte des montagnes, & bien avant ſous terre, on trouve d'une manière uniforme des lits entiers de coquillages, quelquefois tout différens, ſouvent d'une même eſpèce, des dents de poiſſons de mer, des poiſſons pétrifiés, des œufs de poiſſons, des plantes marines ou pétrifiées, ou empreintes ſur des pierres, en un mot, toutes les dépouilles de la mer. Qui peut les avoir diſperſées dans tout le globe, ſinon un évènement univerſel?

Quelques Sçavans ont eu recours à des alluſions, à des volcans, à des accidens dont l'hiſtoire ne nous dit pas le mot. Mais, des Phyſiciens plus croyables, je veux dire, les maçons, les ouvriers qui travaillent aux mines, & les voyageurs ſenſés, n'ont point d'autres dénouemens, à la vue de ces corps marins répandus & enterrés par-tout, que le bouleverſement arrivé au Déluge univerſel. Et tandis que les Sçavans, plutôt que de penſer comme les autres, imaginent des accidens locaux qui ne fatisfont point, le peuple ſent tout ſimplement & unanimement le rapport de cette diſperſion des dépouilles de l'Océan avec l'hiſtoire du Déluge que Moïſe nous a conſervée. Ces pétrifications, en apparence inutiles, parlent à tous les yeux. Le langa-

ge en est entendu du peuple le plus grossier. Ce sont autant de monumens que la providence nous a laissés du plus mémorable de tous les évènemens, & qui sont à côté de l'histoire de Moïse, ce que sont les médailles à côté de l'histoire Romaine.

Mais, dira-t-on, comment concevoir que l'eau de la mer ait pu porter sur la pente des montagnes, des coquillages qui ne nagent point, & comment les corps qui vivoient dans la mer, se trouvent-ils aujourd'hui engagés sous plusieurs couches de terre, à une assez grande profondeur. Pourvu qu'on demeure fortement attaché à l'histoire du Déluge, comme à un évènement dont l'universalité est attestée par l'Écriture, par le souvenir de toutes les nations, & par l'inspection de la nature entière, il est permis de risquer une conjecture sur la manière dont la chose a pu arriver. Une conjecture n'est pas à l'épreuve des objections, elle peut se trouver fausse; mais, la ruine d'une conjecture sur un évènement, ne détruit pas la vérité de l'évènement même, parce que Dieu peut exécuter une chose par plus de moyens que nous n'en pouvons concevoir. On ne doit donc prendre ce que nous allons dire à ce sujet, d'après M. Pluche, que pour des soupçons sans conséquence, comme il le dit lui-même.

Conjecture sur le changement causé à la terre par le Déluge.

Ce que l'Écriture nous apprend du Déluge, se réduit à ceci; que les cataractes ou les réservoirs du ciel furent ouverts, & que les sources du grand abîme furent rompues; que l'eau s'accrut de quinze coudées au-dessus des plus hautes montagnes; qu'après le Déluge l'arc-en-ciel devint le signe qui rassura les hommes contre la crainte d'une nouvelle inondation, & que la vie des hommes fut beaucoup plus courte qu'avant le Déluge.

La tradition générale des nations nous a conservé le souvenir du Déluge, & d'un petit nombre de personnes sauvées de l'inondation, dans une barque, pour réparer le genre humain. La même tradition, immortalisée par les écrits des anciens Poëtes, nous apprend qu'il règnoit autrefois sur la terre un printems perpétuel; que les hommes, abusant de leur bonheur, furent ensevelis dans un Déluge universel; que la terre fut peuplée en dernier lieu par une race d'hommes, dont la vie fut plus courte & assujettie à l'alternative perpétuelle des saisons. La persuasion d'un affoiblissement progressif, dans la taille & dans le tempérament des hommes, a été commune à toutes les nations, Cette persuasion étoit anciennement fondée sur l'évènement. Elle s'est perpétuée jusqu'à notre âge, quoique la vie des hommes ait pris depuis long-tems une consistance à peu près uniforme.

La nature, de concert avec l'Écriture & avec la tradition universelle, nous montre partout les vestiges du passage des eaux dans tous les lieux que nous

habitons. Elle y joint les marques ſenſibles d'un éboulement des terres renverſées les unes ſur les autres, & qui a confondu pêle-mêle en pluſieurs endroits, les plantes de la terre, les os des animaux; des maſſes de métaux briſés, & peut-être même des ouvrages de la main des hommes, avec des coquilles, des dents de poiſſons, & d'autres productions de la mer.

Eſſayons de réunir toutes ces circonſtances dans une conjecture qui les concilie toutes. Quoique la terre fût avant le Déluge, comme elle eſt encore, compoſée de couches de différentes terres appliquées les unes ſur les autres, de montagnes, de vallées, de plaines, de grands amas d'eau ou de mers, toutes parties eſſentielles à la demeure des hommes, ſa forme différoit cependant en quelque choſe de celle d'à-préſent. Son atmoſphere ou ſon ciel, n'étoit pas non plus tout à fait de même qu'aujourd'hui. Dieu, qui a changé la durée de la vie de l'homme, a pu apporter quelque changement à ſon habitation; & Saint Pierre nous autoriſe à le penſer, en diſant que l'ancien monde a péri par les eaux, & que les cieux & la terre d'à-préſent ſont réſervés au feu du dernier jour.

Suppoſons que la première terre décrivoit autour du ſoleil ſon cercle annuel ou ſon orbite ovale, ſans pencher ſon axe d'un côté plus que d'un autre ſur le plan de cette orbite. Suppoſons encore que cette terre étant deſtinée à loger des habitans d'une vie fort longue, & qui ſe devoient multiplier extrêmement, la ſurface en étoit plus grande que celle de la mer, & que pour donner aux hommes plus d'eſpace, la mer étoit en partie à découvert, en partie cachée & enfoncée ſous terre, en ſorte qu'il y eût de côté & d'autre de grands amas d'eau, ou différentes mers qui s'entrecommuniquoient ſous terre, par un profond abîme qui les uniſſoit toutes. L'Écriture ſemble inſinuer cet arrangement, en donnant à la maſſe des eaux le nom de profond abîme, & aux différens amas d'eaux, le nom de mers, comme y en ayant pluſieurs. De ces deux ſuppoſitions, qui ne bleſſent ni l'hiſtoire ni la phyſique, découlent aſſez naturellement toutes les circonſtances que nous trouvons réunies dans l'Écriture, dans la tradition des Anciens, & dans l'état préſent du monde.

La terre n'inclinant point ſon axe ſur le plan de ſa route annuelle, préſentoit toujours ſon équateur au ſoleil. A l'exception du milieu de la Zone Torride, où la chaleur étoit exceſſive, à moins qu'elle n'y fût comme aujourd'hui corrigée par un amas de vapeurs, tous les autres climats jouiſſoient d'une douce température. Le jour & la nuit étoit partout de douze heures, l'air toujours pur, le printems perpétuel, ſans aucune diverſité de ſaiſons; le Soleil & la Lune ne laiſſoient pas de règler le cours de l'année par des changemens ſenſibles. La terre, en parcourant ſon cercle annuel autour du Soleil, ſe trouvoit ſucceſſivement placée ſous les

douze constellations du Zodiaque. Quand elle étoit sous la Balance, elle voyoit le Soleil sous le Bélier. Quand elle passoit sous le Scorpion, elle voyoit le Soleil dans le Taureau. La révolution que le Soleil paroissoit faire en un an, la Lune l'achevoit réellement de mois en mois. Elle renouvelloit ses phases comme aujourd'hui. Ainsi, les deux flambeaux qui présidoient, l'un au jour, l'autre à la nuit, servoient aussi de règle à la société, pour fixer la durée de l'année & de ses parties.

L'homme, persévérant dans l'innocence, auroit porté de proche en proche, les plantes admirables dont Dieu l'avoit enrichi dans son premier séjour. La terre entière auroit été pour lui un jardin de délices; au lieu que devenu pécheur & exilé, il éprouve dès-lors la malédiction lancée contre elle à cause de lui. Il fut contraint de la cultiver avec peine, & son travail étoit dès-lors contredit par l'abondance des épines & des ronces dont elle se couvroit. Mais, comme la menace de mort faite à Adam, ne s'effectua que long tems après, la malédiction dont Dieu avoit frappé la terre, s'accomplit tout autrement après le Déluge.

Jusques-là la terre conserva la vigueur & les graces de la jeunesse. N'étant point caverneuse & crevassée, comme elle l'est depuis le Déluge, il ne s'y insinuoit point de masses d'air capables de s'y raréfier, & de s'en échapper avec fracas. L'atmosphere étoit toujours paisible. Un doux zéphir, causé par-tout aux approches successives du Soleil, chassoit les vapeurs qui s'élevoient de la mer, & les résolvoit en des rosées, dont les retours étoient invariables. Ces vapeurs montoient par-tout durant le jour; par-tout elles s'épaississoient, & retomboient dans la longue durée de la nuit, pour entretenir les plantes par une fraîcheur égale, & les réservoirs des fontaines & des fleuves par des eaux toujours nouvelles. L'air, n'étant point troublé par l'impulsion des grands vents, étoit sans pluie, sans orages, sans grêle, & sans tonnerre; & quoique tous ces météores aient des utilités relatives à l'ordre présent de la nature; le premier monde n'en éprouvoit, ni les secousses funestes, ni les apparences effrayantes.

Par une suite naturelle de cette température uniforme, les arbres conservoient toujours leur verdure. Ils étoient à la fois couverts de fruits, de fleurs, & de boutons. En réjouissant l'homme par des récoltes actuelles, ils lui montroient par avance les préparatifs de celles qui devoient suivre; & l'abondance étoit extrême, parce qu'elle n'étoit pas interrompue.

L'égalité de l'air ne pouvoit manquer d'influer sur la vie de l'homme, qu'elle rendoit plus longue. Une seule chose défiguroit la terre; c'étoit la méchanceté de ses habitans. Ils ne s'occupoient, dans une abondance si grande, que de plaisirs & de vengeance. Toute la nature, en les comblant de biens, leur donnoit mille motifs de reconnoissance & de piété;

mais, elle leur donnoit aussi l'occasion & les moyens d'être voluptueux & scélérats. La vue d'une mort qui ne devoit venir que plusieurs siècles après, ne troubloit point leurs projets. Ils n'étoient avertis ni par la voix du tonnerre, ni par le désordre des saisons, ni par d'autres afflictions salutaires. Ils se livroient au crime sans remords & sans mesure. Il ne falloit pas moins qu'un changement universel dans la nature, pour arrêter le mal. Dieu ne se contenta pas de frapper ces habitans du premier monde; il frappa la terre même, & changea la disposition de l'air & l'ordre des saisons. Par ce moyen, il rendit la vie d'une nouvelle race d'hommes plus courte, plus pénible, & plus occupée. Il ne mit pas encore en œuvre le remede nécessaire pour réformer le fonds du cœur de l'homme; mais, il mit efficacement les habitans de la seconde terre hors d'état de porter aussi loin les effet de la méchanceté que ceux de la première.

Par quel moyen ce changement terrible a-t-il pu s'opérer? Une ligne déplacée dans la nature, suffit à Dieu pour en changer la face. Il prit l'axe de la terre, & l'inclina quelque peu vers les étoiles du Nord. Cette interruption de l'ordre ancien, parut introduire de nouveaux lieux & une nouvelle terre. Par cet abaissement de l'axe, l'équateur se trouva nécessairement un peu plus bas que le Soleil, d'un côté, & un peu plus haut de l'autre. Tous les feux du Soleil se firent sentir en ce moment dans un hémisphère, & le froid le plus aigu dans un autre. De-là les resserremens, les débandemens & tous les chocs de l'air; de-là les vens violens. L'atmosphère en fut troublée. Ils se glisserent entre les eaux de l'abîme, & la voûte qui les couvroient. Les eaux supérieures, épaissies par le choc de ces vents, se précipiterent comme une mer. Les cataractes du ciel furent ouvertes. La terre ébranlée par une secousse universelle, se brisa sous les pieds de ses infâmes habitans, & s'éboula dans les eaux souterreines. Les réservoirs du grand abîme furent rompus, & les eaux s'en élancerent par des masses proportionnées au volume des terres qui les chassoient, en s'y abaissant. Du concours des eaux supérieures, & des eaux inférieures, il se forma un Déluge universel, & le globe fut noyé.

Le soleil & les vents, que Dieu avoit employés pour ensevelir la terre, lui prêterent ensuite leur ministère pour la découvrir. Elle reparut par la fuite des eaux. Les unes s'arrêterent dans les lieux les plus enfoncés, & où les jambes des grandes pièces de terre s'étoient appuyées l'une contre l'autre. Le reste des eaux remonta dans l'atmosphère. Depuis ce temslà, la terre inclinant toujours son axe de vingt-trois degrés vers le nord, & présentant aux rayons directs du Soleil, des points différemment distans de son équateur, éprouva des aspects qui varient tous les jours durant six mois, & qui se renouvellent lorsqu'elle par-

court l'autre moitié de ſa route annuelle. La diverſité des ſaiſons, & les viciſſitudes de l'air, causerent une altération néceſſaire dans le tempérament de l'homme, & reſſerrerent la durée de ſa vie. Les deſcendans de Noé ſe ſentirent encore durant quelques générations, de la vigueur de leurs peres, juſqu'à ce que le corps humain, par des affoibliſſemens ſucceſſifs, prît enfin une forme de tempérament & de durée, qui ſe trouvât en proportion avec les impreſſions de l'air; comme les deſcendans d'un énorme Pruſſien, tranſporté en Laponie, ne manqueront pas, après quelques générations, de ſe ſentir peu à peu de l'impreſſion dominante, de prendre la conſiſtance uniforme du climat, ſans changer davantage, & deviendront des Lapons. Paſſons aux autres ſuites du Déluge, en ſuivant toujours pour guides, l'hiſtoire de Moïſe, & les veſtiges qui en demeurent dans la nature.

Si Dieu, par le déplacement de l'axe, ébranla l'air, & enfonça les dehors de la terre, quel dut être l'étonnement des enfans de Noé, à la vue du changement arrivé à leur ſéjour! Au lieu des vallées délicieuſes, & des collines toujours tapiſſées de verdure, qui ornoient la première terre, ils ne rencontroient dans la Gordienne, où l'arche s'étoit arrêtée, que des terreins crevaſſés, & que des rochers tumultueuſement diſperſés, ſelon que la ſecouſſe univerſelle les avoit rompus & mis à l'air. La plûpart des montagnes étoient hériſſées de pointes couvertes de neiges, ou cachoient leurs cimes dans des brouillards épais. L'aſpect du ciel ne dut pas leur paroître moins nouveau. Le retour des nuages, qui avoient été les premiers avant-coureurs du Déluge, devoit ſur-tout renouveller leurs alarmes, & les glacer d'effroi. Mais, quelle agréable ſurpriſe, lorſque ſur la fin du jour, le Soleil venoit à percer les voiles dont l'air avoit été obſcurci, & peignoit ſur les dernières gouttes de la nuée fugitive, un arc plein de majeſté, & composé des plus vives couleurs! Cet objet auſſi nouveau que magnifique, ne ſe montrant qu'à la fin des pluies ou des orages, devint le ſigne naturel qui leur en annonçoit la ceſſation. Il fut pour les hommes un gage de paix. Les Interpretes de l'Écriture, dans la perſuaſion commune, que l'arc-en-ciel eſt auſſi ancien que la terre, cherchent des raiſons pour juſtifier l'uſage que Moïſe fait de ce phénomène. Mais, ici, il n'a plus beſoin d'apologie. Moïſe paroît préſenter l'arc-en-ciel comme un objet nouveau. Si l'arc-en-ciel étoit inconnu auparavant, la pluie l'étoit donc auſſi; & s'il n'y avoit ni pluie ni orages dans le premier monde, notre conjecture approche donc beaucoup de la vérité.

Si elle eſt en effet bien fondée, & que la ſurface de l'ancienne terre ait été irrégulièrement enfoncée par un tremblement univerſel, on doit dans toute la nature, trouver des marques d'un

ouvrage fait en deux fois ; ou plutôt y appercevoir encore la ſtructure de la première création, c'eſt-à-dire, des différentes couches de limon, d'arènes, d'argile, & d'autres matières étendues les unes ſur les autres, avec tant d'intelligence & d'artifice ; mais ; le tout, altéré, plié, crevaſſé en bien des endroits, & conſervant encore dans ce déſordre, les veſtiges du changement que la juſtice divine y a introduit.

1.° La ſurface du globe étant compoſée de terres friables, & de longues couches de pierres, les terres dans la tourmente univerſelle, ont dû rouler quelque peu, & s'ébouler en pluſieurs endroits, par manière de pyramides, comme il arrive à toutes les terres qu'on jette. Au contraire, les maſſes de pierres ſe pliant avec peine, ont dû ſe rompre, & être en pluſieurs lieux diſloquées par morceaux, en d'autres inclinées à l'horizon, ailleurs poſées dans une ſituation parallele, ſelon la nature & la diſpoſition des terres qui leur ſervoient d'appui. Cet évènement ſe trouve exactement juſtifié. Par-tout on rencontre de longues chaînes de montagnes dont les plus hautes ne ſont que des maſſes de roches rompues & dégarnies de terre vers les côtés. Par-tout on trouve ſur la pente des montagnes, de longues couches de pierres qui en ſuivent la pente, & qui imitent ſenſiblement la chûte. Ces pierres ont été formées dès avant le Déluge, par des courans d'eau & des ſables poſés parallelement & de niveau. Pourquoi les voyons-nous aujourd'hui inclinées, ſinon parce que le terrein qui les appuie, s'eſt incliné en s'éboulant ? Par-tout ſous les plaines, les lits de pierres ſont moins penchés, ſoit parce qu'il y en a beaucoup que le cours des eaux a formés depuis le Déluge, ſoit parce que les lits ſe ſont trouvés, lors du Déluge, étendus dans un terrein horizontal. Mais communément, le terrein des plaines même va toujours en s'abaiſſant peu-à-peu juſqu'au fond de la mer, comme on le prouve par la ſonde. Toutes les iſles ont vers le cœur, ou à peu près, un terrein plus élevé, depuis lequel on deſcend toujours juſqu'à la mer, dans laquelle cette pente continue, ce qui eſt le vrai caractère d'un éboulement. L'Italie entière eſt traverſée de cette ſorte par l'Apennin, depuis le pied duquel le terrein s'abaiſſe de plus en plus juſqu'aux deux mers voiſines. Les Cordilieres ſont le même effet le long du Pérou, les Apaches au nouveau Mexique, une autre chaîne le long des côtes du Breſil, & pluſieurs autres ſemblables tout le long de l'Afrique & de l'Aſie.

2.° Par une ſuite néceſſaire du même évènement, les terres allant toujours en pente juſqu'au point où les pieds de deux grandes maſſes ſe ſont affermis l'un contre l'autre, les eaux demeurées ſur le globe ont dû ſe rendre dans les lieux les plus enfoncés. En ce cas, auprès des grands terreins découverts, que nous nommons Continens, on doit trouver des iſles plus grandes & plus fréquentes

que vers le milieu des mers où eſt le grand enfoncement. C'eſt ce qu'il eſt aiſé de vérifier par la ſeule inſpection du globe terreſtre. Ainſi les iſles de l'Archipel ſont viſiblement les reſtes du terrein qui uniſſoit anciennement la Grece avec la Turquie Aſiatique. Les iſles de la Méditerranée ſont les reſtes ſenſibles des terres qui ſe ſont enfoncées entre l'Europe & la Barbarie. Les Antilles & les Caribes ſont les reſtes des terres qui uniſſoient autrefois les deux Amériques.

3.° Par une ſuite également néceſſaire de l'affaiſſement de la ſurface, les lits des anciennes carrières, & les couches des métaux ont dû être rompus en pluſieurs endroits, & quelquefois traverſés d'outre en outre par des chûtes de matières différentes ; ce qui ſe trouve conforme au récit de tous ceux qui ont viſité les carrières & les mines.

4.° Les eaux de la mer, en gagnant le pied des terreins les plus inclinés, ont changé de place, & ont laiſſé dans leur ancien ſéjour, que nous habitons aujourd'hui, les plantes marines, les poiſſons, & les coquillages que nous y trouvons avec tant de ſurpriſe.

5.° Les terres que les premiers hommes habitoient, & ſur-tout les montagnes, ont dû rouler en bien des endroits, pêle-mêle, avec les productions marines qu'elles rencontroient dans leur chûte. De-là ce mêlange étonnant qu'on trouve quelquefois à ſoixante & quatre-vingts pieds de profondeur, d'une couche de joncs ou d'herbes de prairies confondue avec une couche de bois pétrifié, quelquefois avec du charbon de terre, ou des métaux; après quoi l'on trouvera une couche immenſe de coquillages de toute eſpèce, quelquefois d'une ſeule. Aſſez ſouvent ces grandes couches de coquillages qui ont roulé l'une ſur l'autre à diverſes repriſes, ſelon les ſecouſſes qui les ont ébranlées au Déluge, ſe ſont depuis pétrifiées par les inſinuations des eaux, du limon, & des ſables. On voit la preuve de ce que nous diſons dans pluſieurs lits des carrières voiſines de Paris.

6.° On a trouvé ſur une des pointes des Alpes, les plus hautes & les plus ſtériles, un très-gros arbre renverſé & parfaitement conſervé. On a trouvé ſous terre dans les iſles voiſines du nord, où il ne croît qu'un peu de mouſſe, des arbres très-gros, & de différente eſpèce. Ces deux ſingularités ſi ſurprenantes, deviennent ici des choſes fort naturelles. Ces lieux ſi ſtériles aujourd'hui, ne l'étoient point avant le Déluge, parce que le printems & la fécondité étoient univerſels. Si donc le Soleil échauffoit autrefois le voiſinage même du nord, il faut néceſſairement que l'axe, en ſe déplaçant, y ait produit un nouvel aſpect moins propre à le fertiliſer. Si le ſommet des Alpes nourriſſoit autrefois de grands arbres, la ſtérilité de ces rochers eſt donc l'effet d'un éboulement qui les a dégarnis de leur terre, à moins qu'on ne diſe que ces arbres flot-

toient dans les eaux du Déluge, & ont été déposés où ils sont par la retraite des eaux.

7.° Nous finirons les preuves qui concourent à rendre cette conjecture supportable, par une remarque sur la chose du monde la plus commune & la plus exposée à tous les yeux. On trouve souvent des vallons enfoncés entre deux collines plus ou moins escarpées. On observe dans les deux côtés de plusieurs de ces vallons le même nombre de lits, les mêmes matières, la même épaisseur, & généralement la même disposition de part & d'autre. Le même ordre des couches se retrouve encore en terre sous le vallon. Par où il est presque évident que le vallon enfoncé est une fracture & une interruption de ces lits qui formoient autrefois un tout suivi.

Au reste, M. Pluche & tous ceux qui suivent son systême, sont forcés de convenir que les régions du Tigre & de l'Euphrate n'ont point été comprises dans cette terrible submersion, & qu'elles seules en ont été exceptées parmi toutes celles de l'ancien monde. Le nom de ces fleuves & des contrées circonvoisines, leur fertilité incroyable, la sérénité du ciel, la tradition de tous les peuples, & en particulier de l'Histoire sainte, tout les a mis dans la nécessité de souscrire à cette vérité, & de dire, *voici encore le berceau du genre humain*. Si on examine à présent comment cette exception a pu se faire, & ce qui a dû s'en suivre, on ne trouvera rien que de très-contraire à l'époque où le nouveau systême fixe la sortie de nos continens hors des mers. Si les païs qu'arrosent le Tigre & l'Euphrate n'ont point été effacés de dessus la terre, & n'ont point changé, comme on est obligé d'en convenir, c'est sans doute parce qu'il n'y eut point d'affaissement dans les sommets d'où ces fleuves descendent, dans ceux qui les dirigent à l'orient & à l'occident, en y conduisant les ruisseaux & les grandes rivières qui les forment, ni aucune élévation au lit de cette partie de nos mers où ils se déchargent; d'où il doit s'en suivre que toute cette étendue de terre, bornée par la mer Caspienne, la mer Noire, la mer Méditerranée, & le golfe Persique, n'a dû recevoir aussi aucune altération dans son ancien niveau & dans ses pentes, & dans la nature de ses terreins; puisque les revers de tous les sommets qui regardent les grandes vallés du Tigre & de l'Euphrate, n'ayant point baissé ni changé, il est constant que le revers de ces mêmes sommets qui regardent l'Arménie, la Perse, l'Asie mineure, la Syrie, l'Arabie, &c. n'ont point dû baisser non plus, & qu'ainsi toutes ces vastes contrées situées à l'entour & au-dehors du bassin de l'Euphrate & des rivières qui le forment, n'ont souffert aucun affaissement, & ont été nécessairement exceptées de la loi générale en faveur de leur proximité du berceau du genre humain. Elles font donc partie de cet illustre échantillon qui nous reste de l'ancien monde, & c'est donc-là qu'on pourroit aller pour

juger de la différence qui doit se trouver entr'eux, & voir enfin si elles ne contiennent point de fossiles marins, comme tout le reste de la nouvelle terre que nous habitons. Mais, nous sçavons que toutes ces contrées sont remplies comme les nôtres de productions marines qui sont étrangères à leur état présent. Pline même connoissoit les boucardes fossiles qu'on trouvoit dans la Babylonie. Que devient donc le systême sur l'époque de la sortie des continens hors des mers? N'est-il point visible que ces observations le détruisent, ou du moins lui sont bien contraires? Tel est le sort des systêmes d'être sujets à des observations très-fortes, pour ne pas dire à des objections auxquelles on ne sçauroit rien répliquer de raisonnable.

On fait une grande difficulté sur l'universalité du Déluge, sur ce qu'on a peine à comprendre comment après cet évènement, de telle façon qu'il soit arrivé, les animaux passerent dans les diverses parties du monde, mais sur-tout en Amérique; car, pour les trois autres, comme elles ne forment qu'un même continent, les animaux domestiques, ont pu y passer facilement en suivant ceux qui les ont peuplées, & les animaux sauvages, en y pénétrant eux-mêmes par succession des tems. La difficulté est plus grande par rapport à l'Amérique pour cette dernière espèce d'animaux, à moins qu'on ne la suppose jointe à notre continent par quelque isthme encore inconnu aux hommes, les animaux de la première espèce y ayant pu être transportés dans des vaisseaux. Mais quelle apparence qu'on allât se charger de propos délibéré de peupler un païs d'animaux féroces, tels que le lion, le loup, le tigre, &c. à moins encore qu'on ne suppose une nouvelle création d'animaux dans ces contrées? Mais, sur quoi seroit-elle fondée? Il vaut donc mieux supposer, ou que l'Amérique est jointe à notre continent, ce qui est très-vraisemblable, ou qu'elle n'en est séparée en quelques endroits que par des bras assez étroits, pour que les animaux, qu'on y trouve, y aient pu passer. Ces deux suppositions n'ont rien que de très-vraisemblable. Il est parlé de la seconde dans un endroit de l'article des Chinois, sur la fin du chiffre VII de cet article. *Voyez* cet endroit.

DÉLUGE DE DEUCALION. *Voyez* Deucalion.

DÉLUGE D'OGYGÈS. *Voy.* Ogygès.

DÉLUGE, *Diluvium*, (a) Κατάκλυσις, Κατακλυσμὸς. Xénophon compte cinq Déluges; le premier arriva sous un ancien Ogygès, & dura trois mois; le second du tems d'Hercule & de Prométhée, & ne dura qu'un mois; le troisième sous un autre Ogygès, & celui-ci ravagea l'Attique; le quatrième sous Deucalion, qui inonda la Thessalie pen-

(a) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 88, 89.

dans l'espace de trois mois ; le cinquième, enfin, arriva au tems de Protée, & pendant la guerre de Troye ; c'est celui qu'on appelle Pharonien, & qui inonda une partie de l'Égypte. Diodore de Sicile parle aussi d'un sixième Déluge arrivé dans la Samothrace.

DÉLUGE, *Diluvium*, (*a*) Κατάκλυσις, Κατακλυσμός. On appelle Déluge dans l'Écriture, non seulement cette terrible inondation par laquelle Dieu fit périr tous les hommes & tous les animaux terrestres & aëriens, qui ne se trouverent pas dans l'Arche; mais aussi toutes sortes d'inondations ou d'amas d'eaux extraordinaires. Ainsi, le Psalmiste, parlant des eaux de la mer ou d'une violente tempête, exprime cela sous le nom d'un Déluge; *Dominus Diluvium inhabitare facit.* & ailleurs : *Un Déluge d'eau n'approchera point du Juste. In Diluvio aquarum multarum ad eum non appropinquabunt.* Dans le sens spirituel & allégorique, on dit un Déluge de maux, d'afflictions. Dans le style de l'Écriture, les grandes eaux marquent de grandes calamités.

DÉLUS, *Delus*, surnom d'Apollon. C'est le même que celui de Délius. *Voyez* Délius.

DÉMADÈS, *Demades*, (*b*) Δημάδης, fameux orateur d'Athènes. C'étoit un homme sans naissance & sans éducation, qui d'abord n'eut d'autre ressource pour vivre, que le métier de matelot; mais une naissance si obscure, & un genre de vie si peu élevé, n'éteignirent point en lui l'amour des grandes choses. Il tourna ses vues du côté de l'administration de la République. D'heureuses dispositions qu'il sçut développer, un travail assidu, une éloquence vive & forte, lui ouvrirent le chemin aux premières charges. Il eut donc une très-grande part au gouvernement des affaires de ce tems orageux. On remarque qu'il porta dans le barreau les bons mots de la marine.

Il est compté au nombre des prisonniers que les Macédoniens firent sur les Athéniens & les Béotiens, l'an 338 avant l'Ére Chrétienne. Un jour, Philippe jouant avec ses amis une farce indécente, passa au milieu de ces prisonniers, en insultant à leur infortune. Démadès ne peut retenir son indignation, & eut assez de courage pour lui reprocher son indécence, & lui donner un avis bien propre à le faire rentrer en lui-même : *O vous qui êtes Roi, comment est-ce que les dieux vous ayant revêtu de la dignité d'Agamemnon, vous n'avez pas honte de jouer le personnage de Thersite?* On ajoûte que Philippe, frappé d'une si juste remontrance, la prit tellement en bonne part, qu'il jetta

(*a*) Psalm. 17. v. 17. Psalm. 28. v. 10. Psalm. 31. v. 6.

(*b*) Suid. T. I. p. 675. Diod. Sicul. pag. 555, 556, 570, 637, 653. Plut. Tom. I. p. 741. & *seq.* p. 850. & *seq.* Corn. Nep. in Phoc. c. 2. Roll. Hist. Anc. T. III. pag. 484, 522, 523, 562. T. IV. p. 34, 55, 56. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 380, 381.

par

par terre sa couronne de fleurs & tous les autres accompagnemens de sa joie & de sa débauche, qu'il admira la sagesse courageuse de l'homme qui lui avoit parlé, & que lui rendant dès ce moment même sa liberté, il l'admit au nombre de ceux qu'il honoroit de son amitié & de sa confiance. Bien plus initié, pour ainsi dire, dans la suite par Démadès aux graces Attiques, il rendit sans rançon tous les prisonniers Athéniens; & déposant tout l'orgueil de la victoire, il envoya des ambassadeurs au peuple d'Athènes, & fit avec lui un traité d'amitié & d'alliance.

Le premier, qui annonça dans Athènes la nouvelle de la mort d'Alexandre, ce fut un certain Asclépiade, fils d'Hipparque; mais, l'orateur Démadès exhortoit les Athéniens à ne pas lui ajoûter foi : *car*, disoit-il, *si cela étoit, toute la terre auroit déjà senti l'odeur de ce mort.* Voilà, pour le dire en passant, le plus grand éloge que l'on puisse faire d'Alexandre. Car, ce mot figuré marque la grandeur de l'empire d'Alexandre, comme si la terre entière lui étoit soumise, & en même tems il étonne l'imagination, par la grandeur de l'hyperbole. Démétrius de Phalere en a bien senti la beauté; car, il la met dans tout son jour par sa belle remarque, où il fait voir que ce qui rend ce mot si grave & si terrible, c'est que dans ce peu de paroles se trouve l'emphase, l'allégorie & l'hyperbole.

L'an 335 avant l'Ére Chrétienne, Alexandre avoit envoyé à Athènes des députés, pour demander à la République dix de ses orateurs. Démadès, gagné, dit-on, par un présent secret de cinq talens d'argent de la part de Démosthène, ouvrit l'avis de protéger les orateurs que le Roi vouloit avoir en sa puissance. Il présenta un modele de décret fait avec beaucoup d'art, par lequel le peuple d'Athènes demandoit au Roi les dix accusés, en promettant de les punir, s'ils se trouvoient coupables de quelque faute. Le peuple adopta l'idée de Démadès, en fit un décret en forme, & de plus, nomma Démadès lui-même son ambassadeur à la tête de quelques autres auprès du Roi. On les chargea même de faire trouver bon à Alexandre que la République ne refusât pas l'hospitalité aux fugitifs de Thebes. Démadès s'acquitta parfaitement bien de la commission. La sagesse de ses discours & la prudence de sa conduite, lui firent obtenir de la part du Roi, l'absolution des accusés, & la permission que demandoit la ville d'Athènes.

Démadès ne se conduisit pas toujours dans sa patrie avec autant de circonspection. On assure qu'il fut condamné jusqu'à sept fois, pour avoir proposé des choses contre les loix & contre l'utilité publique. Cela l'avoit rendu infâme, & il n'avoit plus le droit de parler, & de rien proposer au peuple, n'étant pas d'ailleurs en état de payer la moindre partie des amendes auxquelles il avoit été condamné. Dans ces circonstances, Antipater marcha vers

Athènes avec son armée. A son approche, Démosthène & Hypéride abandonnerent la ville; & Démadès, se trouvant alors en pleine liberté, fit un décret qui portoit qu'on enverroit à Antipater des ambassadeurs, avec de pleins pouvoirs pour traiter avec lui de la paix. Ce décret fut approuvé & confirmé, & on fit partir en conséquence Phocion, comme le seul à qui l'on pût confier une commission si importante.

En général, Démadès ne faisoit que ce qui pouvoit plaire aux Macédoniens & à Antipater, & par cette raison, il étoit souvent forcé de conseiller & d'ordonner des choses qui blessoient & la dignité & les mœurs de sa ville; & il se croyoit, disoit-il, digne d'excuse, parce qu'il ne gouvernoit plus que les débris du naufrage de son païs. Ceux qui ont un bon vaisseau encore entier, peuvent tenir contre les tempêtes; mais, après le naufrage, celui qui n'est porté que sur une planche du débris, est nécessairement forcé d'obéir aux vents & d'en être le jouet. Démadès ne pouvoit mieux excuser sa foiblesse & sa complaisance pour les Macédoniens, que par cette comparaison. Cependant, elle n'est pas entièrement juste, & Socrate ne l'auroit pas reçue. Quelque pressée que soit une ville, celui qui la gouverne ne doit pas céder en tout, & doit résister à ce qui va absolument à détruire les mœurs & à ravaler la dignité de son païs. L'Histoire fournit plusieurs exemples de gouverneurs d'États qui l'ont fait.

Plutarque trouve le mot de Démadès trop dur & trop insolent; & il ajoûte que c'étoit lui-même qui causoit le naufrage de sa ville, en vivant & gouvernant avec tant de dissolution, qu'Antipater même disoit de lui après qu'il fut devenu vieux, *qu'il n'en restoit que la langue & le ventre, non plus que des victimes immolées.*

Le même Antipater répétoit souvent que de deux amis qu'il avoit à Athènes, Phocion & Démadès, il n'avoit jamais pu, ni obliger l'un à bien recevoir, ni assouvir l'avidité de l'autre. Aussi Phocion montroit-il, comme une grande preuve de sa vertu, la grande pauvreté où il avoit vieilli, après avoir été tant de fois & pendant tant d'années capitaine général des Athéniens, & avoir eu les plus grands Rois pour amis; au lieu que Démadès faisoit parade de ses richesses dans les choses même qui étoient défendues par les loix. Car, il y avoit alors à Athènes une loi qui portoit qu'aucun étranger ne seroit reçu dans les chœurs de danse & de musique que l'on donneroit au peuple, ou que celui qui faisoit la dépense des chœurs, paieroit une amende de mille drachmes. Malgré cette loi, Démadès, donnant un jour des jeux à ses dépens, introduisit tout d'un coup des chœurs composés de cent baladins étrangers, & en même tems, il apporta au théâtre l'argent pour payer toutes ces amendes à mille drachmes par tête. Une autre fois, en mariant son fils Déméa, il lui dit: *Mon fils, quand j'épousai ta*

mere, cela se fit à si petit bruit, que notre plus proche voisin n'en entendit rien, au lieu qu'aujourd'hui les Princes & les Rois contribuent aux frais de tes noces.

Socrate se sert d'un trait tout semblable, pour rabattre la folle vanité d'Alcibiade; car, en l'opposant au fils du grand Roi auquel il vouloit s'égaler, il dit: *Quand la Reine est accouchée de son premier fils, qui doit succéder à la couronne, tous les peuples qui sont répandus dans ce vaste Empire, célebrent sa naissance, & dans la suite, tous les ans, ce jour-là est une de leurs plus grandes fêtes; dans toutes les provinces de l'Asie, ce ne sont que sacrifices & que festins; au lieu que quand nous naissons, mon cher Alcibiade, on peut nous appliquer ce mot du Poëte comique, à peine nos voisins s'en apperçoivent-ils.*

Il y avoit à Athènes une garnison, que l'on souhaitoit beaucoup qu'Antipater en fît sortir. Sur le refus que fit Phocion d'aller solliciter cette grace, on s'adressa à Démadès qui s'en chargea très-volontiers, & qui partit aussitôt avec son fils pour la Macédoine. Il ne pouvoit pas y arriver dans une conjoncture plus triste pour lui. Antipater étoit attaqué d'une maladie dont il mourut; & son fils Cassandre, maître absolu de toutes les affaires, venoit d'intercepter une lettre que ce même Démadès écrivoit à Antigonus en Asie, pour le presser de venir promptement se rendre maître de la Grece & de la Macédoine, qui ne tenoient plus, disoit-il, qu'à un filet, & encore à un filet vieux & pourri, en se moquant ainsi d'Antipater.

Dès que Cassandre les vit arriver à sa cour, il les fit arrêter l'un & l'autre; & prenant d'abord le fils, il l'égorgea sous les yeux de son pere, & si près de lui, que le sang jaillit par tout ses habits, & qu'il en fut tout ensanglanté. Ensuite, après lui avoir reproché son ingratitude & sa perfidie, & l'avoir accablé d'injures, il le tua aussi lui-même sur le corps de son fils. Quelques-uns disent que ce fut Antipater même qui le condamna à la mort, après avoir intercepté des lettres qu'il écrivoit à ses ennemis, vers la troisième année de la 114e Olympiade, 322 ans avant J. C.

DÉMADÈS, *Demades*, (a) Δημάδης. Suidas dit qu'un certain Démadès d'Athènes avoit fait une histoire de Délos, & un traité de la naissance des enfans de Latone. Ce Compilateur semble confondre ce Démadès avec l'orateur, qui, sous les rois de Macédoine, Philippe & Alexandre, parut avec tant d'éclat dans la république d'Athènes. Il attribue à ce premier ce qui ne convient qu'au second. Cicéron & Quintilien ont fait mention de celui-ci, & nous ont dit qu'il n'avoit rien laissé de ses ouvrages à la postérité. Avec cette double assurance, on ne

(a) Cicer. Brut. p. 210. Suid. T. I. p. 675. Quintil. L. XII. c. 10. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 380, 381.

peut, ce me semble, croire ce Démadès auteur de l'histoire de Délos. Il faut donc en reconnoître un autre du même nom.

DÉMAGORAS, *Demagoras*, Δημαγόρας, (a) capitaine Rhodien, très-affectionné aux Romains, & fort expérimenté dans les combats de mer. Un jour, Lucullus ayant appris que Néoptolème, lieutenant du roi Mithridate, l'attendoit auprès de Ténédos avec une flotte nombreuse, s'avança contre lui monté sur une galère de Rhodes, qui étoit commandée par Démagoras. Néoptolème le voyant venir, vola au-devant à force de rames, & ordonna à son pilote de le choquer de roideur de la pointe de sa galère. Démagoras, craignant le choc de cette galère, qui étoit fort pesante & armée de bons éperons d'airain, n'osa l'attendre de front; mais, il ordonna promptement à son pilote, de revirer, & de présenter la pouppe. Par ce moyen sa galère étant heurtée en cet endroit, reçut un coup qui ne fut pas dangereux, parce qu'il ne donna que dans les parties basses qui sont toujours dans l'eau. Dans ce moment les autres galères arrivent, & alors Lucullus ordonna à son pilote de remettre sa galère la proue en avant; & après avoir fait des actions dignes d'une éternelle mémoire, il mit les ennemis en fuite, & poursuivit long-tems Néoptolème, qui eut beaucoup de peine à se sauver.

DÉMAGORAS, *Demagoras*, Δημαγόρας, (b) Auteur, qui avoit écrit en Grec de la fondation de Rome. Il est cité par Denys d'Halicarnasse; mais, on ne sçait pas en quel tems il a vécu, ni s'il étoit Poëte ou Historien. Il est cité aussi par le Scholiaste d'Euripide.

DÉMAGORAS, *Demagoras*, Δημαγόρας, grand flatteur, que les Athéniens condamnerent à dix talens d'amende, pour avoir appellé Alexandre un dieu.

DÉMARATE, *Demaratus*, Δημάρατος, (c) Corinthien de la famille des Bacchiades, vivoit vers l'an 660 avant l'Ére Chrétienne. Il s'adonna entièrement au commerce. Il passa en Italie sur un vaisseau qui lui appartenoit; & dans les villes des Tyrrhéniens qui étoient alors les plus florissantes de tout le païs, il vendit les marchandises dont il étoit chargé. Il y gagna si considérablement, que, sans se soucier d'aller en d'autres ports, il pratiqua toujours la même mer, apportant des marchandises de Grece en Tyrrhénie, & en remportant de Tyrrhénie en Grece. Après avoir continué ce commerce pendant quelque tems, il devint très-riche. Mais, dans la suite, il s'éleva une sédition à Corinthe; & les Bacchiades étant opprimés par la tyrannie de Cypsele, Démarate, qui possédoit de grandes richesses, & qui étoit d'ailleurs d'une des premières familles, & même de la faction des grands de l'État, crut qu'il n'étoit

(a) Plut. T. I. p. 493, 494.
(b) Dionys. Halicarn. L. I. c. 16.
(c) Dionys. Halic. L. III. c. 15. Tit. Liv. L. I. c. c. 34. Roll. Hist. Rom. T. I. p. 111.

pas sûr pour lui de vivre sous un gouvernement tyrannique. Il prit donc le parti d'embarquer tout ce qu'il avoit, pour se retirer de Corinthe dans le païs des Tyrrhéniens. Son commerce continuel lui ayant procuré plusieurs bons amis, sur-tout à Tarquinie, ville alors très-célebre & très-florissante, il y bâtit une maison & épousa une femme de qualité dont il eut deux enfans auxquels il donna des noms Tyrrhéniens, à l'un celui d'Aruns, & à l'autre celui de Lucumon. Il les fit instruire tous deux dans les sciences des Grecs & des Tyrrhéniens, & lorsqu'ils eurent atteint l'âge viril, il les maria à des filles de la première distinction. Peu de tems après, l'aîné de ses fils mourut sans laisser d'enfans, au moins qui parussent. Démarate en eut tant de chagrin, qu'il ne lui survécut que peu de jours, laissant tout son bien à Lucumon son cadet, qui fut depuis roi de Rome sous le nom de Tarquin.

DÉMARATE, *Demaratus*, Δημάρατος, (a) riche marchand de Samos, ville située auprès des Locriens, fut pere du philosophe Pythagore selon Justin. Mais, on remarque que le pere de ce Philosophe ne s'appelloit pas Démarate, mais Mnésarque. Vossius croit que le texte est corrompu, & qu'au lieu de *Demarato*, il faut lire *Marmaco*, parce que, selon Diogène Laërce, quelques Auteurs ont appellé Marmacus le pere de ce Philosophe. M. le Févre ajoûte qu'il approuve d'autant plus volontiers la conjecture de Vossius, qu'il avoit lu lui-même quelque part que le fils de Pythagore avoit été appellé Marmacus, selon la coûtume des Grecs qui appelloient souvent les petit-fils du nom de leurs ayeux. On prétend que le pere de ce Philosophe ne fut pas négociant, mais lapidaire.

DÉMARATE, *Demaratus*, Δημάρατος, (b) fils d'Ariston, roi de Sparte. Ariston étoit avec les Éphores, lorsqu'il reçut la nouvelle de la naissance de Démarate. Il compta par ses doigts le nombre des mois qui s'étoient écoulés depuis son mariage, & ne trouvant pas que ce nombre répondît à celui de dix accomplis, qu'il s'imaginoit devoir s'écouler entre la conception & la naissance, il témoigna hautement qu'il ne croyoit pas que cet enfant fût de lui. Il changea pourtant de sentiment dans la suite. Mais, Démarate étant devenu roi de Lacédémone après la mort d'Ariston, Cléomène & ses autres ennemis ne laisserent pas de faire valoir ces soupçons, pour le perdre. On jugea qu'ils étoient bien fondés; & Démarate ayant été détrôné, ses ennemis eurent la lâcheté d'insulter à son malheur, en faisant courir le bruit qu'il étoit fils d'un

(a) Just. L. XX. c. 4.

(b) Diod. Sicul. pag. 245. Plut. T. I. p. 52, 126. Herod. L. V. c. 75. L. VI. c. 63. *& seq.* L. VII. c. 101. *& seq.* Just. L. II. c. 10. Paus. pag. 164, 165, 171. Roll. Hist. Anc. Tom. II. p. 161, 195. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 76, 77. T. XXI. pag. 417.

muletier, auquel sa mere s'étoit abandonnée. Démarate désespéré des marques de mépris que lui donnoient en toute occasion Cléomène, & Leutychide qui avoit été élu Roi en sa place, pria sa mere de lui avouer ce qu'il devoit penser de celui à qui il devoit le jour, & lui parla en homme qui ne désire que de sçavoir la vérité, quand même elle devroit l'humilier; car, disoit-il à sa mere, si vous avez fait la chose dont on vous accuse, vous n'êtes pas seule, & vous n'aurez fait que ce que font bien d'autres femmes. Ce ne fut qu'avec indignation que sa mere répondit à l'accusation de s'être abandonnée à un muletier; mais, pour le discours qu'avoit tenu Ariston en présence des Éphores, elle lui dit que son pere avoit parlé en cette occasion comme un homme qui n'étoit pas instruit de ces choses, puisque les femmes accouchoient le neuvième, & même le septième mois de leur grossesse, & que toutes n'alloient pas jusqu'à dix mois accomplis.

Mais, tout cela ne servit de rien à Démarate. Il n'en demeura pas moins détrôné, & n'assista plus que comme Magistrat aux jeux gymniques des enfans de Sparte, lui qui auparavant y assistoit comme Roi. Comme il étoit un jour à ce spectacle, Leutychide lui envoya demander par un valet, à dessein de se moquer de lui, s'il y avoit grand plaisir d'être Magistrat & officier de ville après avoir été Roi. Démarate, qui ne put souffrir cette demande injurieuse, répondit qu'il avoit éprouvé l'un & l'autre, mais non pas Leutychide; que du reste, cette demande causeroit bientôt aux Spartiates, ou de grands maux, ou de grands biens. Il fit ensuite provision de tout ce qui étoit nécessaire pour un voyage, sous prétexte de vouloir aller à Delphes, afin de consulter l'oracle, & s'en alla en Élide. Les Lacédémoniens qui eurent soupçon qu'il vouloit prendre la fuite, coururent après lui; mais, il étoit déjà passé d'Élide en Zacynthe, où les Lacédémoniens le suivirent & le prirent avec ceux de sa suite. Toutefois ils ne l'emmenerent pas, parce que les Zacynthiens ne le voulurent pas permettre; de sorte qu'il passa de-là en Asie, où il fut magnifiquement reçu par Darius, qui lui donna des terres & des villes. C'est ainsi que Démarate se retira en Asie, & eut cette mauvaise fortune, lui qui étoit si illustre parmi les Lacédémoniens par ses conseils, par ses actions, & par le prix qu'il avoit remporté aux jeux Olympiques, dans la course des chars à quatre chevaux, ce qui n'étoit jamais arrivé à pas un des rois de Sparte. Démarate fut fort considéré en Perse. Comme on s'étonnoit un jour qu'un Roi se fût laissé exiler, & qu'on lui en demandoit la cause: *C'est*, dit-il, *qu'à Sparte la loi est plus forte que les Rois.*

Ni l'injustice de ses citoyens, ni les bons traitemens du Roi, ne purent lui faire oublier sa patrie. Dès qu'il sçut que Xerxès travailloit aux préparatifs d'une

expédition contre la Grece, il en avertit ses concitoyens, afin qu'ils ne fussent pas accablés par une guerre imprévue. Il écrivit l'avis qu'il leur donnoit sur des tablettes de bois; & de peur que si elles étoient interceptées, les caractères tout nus ne révélassent son secret, il les couvrit de cire qu'il y étendit simplement dessus, sans la faire fondre, car l'odeur de la cire récemment fondue auroit pu donner quelque soupçon de la tromperie. Après toutes ces précautions, il mit les tablettes entre les mains d'un esclave de la fidélité duquel il étoit sûr, pour les remettre en celles des magistrats de Lacédémone. Ils furent étrangement embarrassés après les avoir reçues. Quoiqu'ils n'y vissent rien d'écrit, ils se doutoient bien qu'on ne les leur avoit pas en vain envoyées. Ils croyoient même que le secret en devoit être d'autant plus important, qu'il étoit soigneusement caché. Pendant que les hommes se perdoient dans leurs conjectures, la sœur du roi Léonidas devina ce que c'étoit. On ôta la cire, & on s'instruisit des desseins de Xerxès.

Cependant, ce Prince voulut sçavoir ce que Démarate pensoit de son projet; & il le lui dit avec une noblesse & une liberté dignes d'un Spartiate & d'un roi de Sparte. Démarate, avant que de répondre à la question du Roi, lui avoit demandé si son intention étoit qu'il lui parlât selon la vérité, ou avec flatterie; & Xerxès ayant exigé de lui une grande sincérité: » Puisque vous me l'ordonnez, grand Prince, reprit » Démarate, la vérité va vous » parler par ma bouche. Il est » vrai que de tout tems la Grece » a été nourrie dans la pauvreté; » mais, on a introduit chez elle » la vertu, que la sagesse cultive, » & que la vigueur des loix maintient. C'est par l'usage que la » Grece sçait faire de cette vertu, » qu'elle se défend également des » incommodités de la pauvreté, » & du joug de la domination. » Mais, pour ne vous parler que » de mes Lacédémoniens, soyez » sûr que nés & nourris dans la » liberté, ils ne prêteront jamais » l'oreille à aucune proposition » qui tende à la servitude. Fussent-ils abandonnés par tous les » autres Grecs, & réduits à une » troupe de mille soldats, ou à » un nombre encore moindre, ils » viendront au-devant de vous, » & ne refuseront point le combat. « Le Roi, entendant un tel discours, se mit à rire; & comme il ne pouvoit comprendre que des hommes libres & indépendans, tels qu'on lui dépeignoit les Lacédémoniens, qui n'avoient point de maître qui pût les contraindre, fussent capables de s'exposer ainsi aux dangers & à la mort: » Ils sont libres & indépendans de tout homme, répliqua Démarate; mais, ils ont » au-dessus d'eux la loi qui les » domine, & ils la craignent plus » que vous-même n'êtes craint » de vos sujets. Or, cette loi » leur défend de fuir jamais dans » le combat, quelque grand que » soit le nombre des ennemis; &

» elle leur commande, en de-
» meurant fermes dans leur pos-
» te, ou de vaincre, ou de mou-
» rir. «

Xerxès ne fut point choqué de la liberté avec laquelle Démarate lui avoit parlé, & il continua sa marche. Il éprouva bientôt aux Thermopyles que Démarate n'avoit point exagéré les choses.

Démarate dans la suite eut ordre du Roi de lui demander un présent; & il le supplia de lui permettre de se promener à cheval dans la ville de Sardes, avec la thiare royale sur sa tête. Mithropaustes, cousin germain du Roi, prenant Démarate par la main, lui dit: *Mon ami, cette thiare royale n'apporte point avec elle de cervelle qu'elle puisse couvrir, tu aurois beau tenir dans tes mains la foudre, tu ne serois pourtant pas Jupiter*. Le Roi fut si irrité de cette demande insolente, qu'il rebuta Démarate, & parut ne vouloir jamais lui pardonner; mais, Thémistocle intercéda pour lui, & le remit dans ses bonnes graces.

Un fâcheux rompoit un jour la tête à Démarate de mille questions impertinantes, & ne cessoit de lui demander qui étoit le plus honnête homme de Lacédémone? Il lui répondit, *celui qui te ressemble le moins*.

DÉMARATE, *Demaratus*, Δημάρατος, (a) Corinthien, qui étoit lié avec Philippe, par les nœuds de l'hospitalité, & qui étoit très-familier & très-libre avec lui. Il vint à la cour de ce Prince, dans le tems qu'Alexandre son fils avoit été obligé de s'enfuir. Après les premières civilités & les premières caresses, Philippe lui demanda, si les Grecs étoient en bonne intelligence entr'eux. *Vraiment, Seigneur*, lui répondit Démarate, *il vous sied bien de vous mettre tant en peine de la Grece, à vous qui avez rempli votre propre maison de tant de querelles & de dissensions*. Philippe, sentant jusqu'au vif ce reproche, revint à lui, reconnut sa faute, & rappella Alexandre, en lui envoyant ce même Démarate pour lui persuader de revenir.

Démarate fut toujours depuis plein de zele & d'affection pour Alexandre. Il étoit déjà vieux, lorsqu'il apprit qu'il s'étoit assis sur le trône des rois de Perse, sous un dais d'or. Cependant, se faisant un honneur d'aller voir Alexandre, parvenu à une si haute puissance, il entreprit le voyage; & quand il fut arrivé, il se mit à pleurer comme un bon vieillard, & dit avec de grands soupirs, *que les Grecs qui avoient été tués, étoient privés d'un grand plaisir & d'une grande joie, d'être morts avant que d'avoir vu Alexandre assis sur le trône de Xerxès*. Mais, il n'eut pas le tems de jouir de la bienveillance, & des faveurs de ce Prince; car, il mourut bientôt après de maladie. Alexandre lui fit des obseques magnifiques, & toute l'armée lui éleva un superbe tombeau, dont l'enceinte étoit d'une grande étendue, & la hau-

(a) Plut. T. I. p. 669, 687, 696. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 5, 9.

teur de quatre-vingts coudées. Ses cendres furent ensuite portées jusqu'à la mer sur un chariot à quatre chevaux, magnifiquement orné.

DÉMARATE, *Demaratus*, Δεμάρατος. (*a*) Corinthien, que Démosthène met au nombre de ceux qui ont trahi la Grece, parce qu'il avoit contribué à asservir ses compatriotes aux Macédoniens. Ce Démarate doit être le même que le précédent.

DÉMARATE, *Demaratus*, Δημάρατος, (*b*) Rhodien, qui vécut du tems d'Alexandre le Grand. Comme il étoit retenu prisonnier à Sardes, pour quelques crimes dont on l'accusoit, Phocion demanda à Alexandre qu'il le fit mettre en liberté, & la chose fut exécutée sur l'heure.

DÉMARATE, *Demaratus*, Δημάρατος, (*c*) auteur de Corinthe, composa divers Traités cités par les Anciens. Plutarque, dans son Traité des rivières, parle d'un Traité de Démarate, sur le même sujet, dont il cite le troisième livre; & au même endroit il se sert du quatrième livre de l'histoire de la Phrygie. Un autre traité historique de l'Arcadie est cité par le même Auteur, & par Stobée, qui a pris encore une petite histoire du troisième livre des sujets de tragédie. Ce dernier ouvrage étoit connu de Saint Clément d'Alexandrie, qui en fait mention. Enfin, on trouve trois petits vers d'un Démarate, au premier livre de l'Anthologie.

Démarate, dans son traité historique de l'Arcadie, rapporte un fait que quelques-uns croient avoir servi de modele à celui des Horaces & des Curiasses. C'est le fait des Tégéates & des Phénéens, qui, armés les uns contre les autres, commirent leur sort à la valeur de six personnes, trois Phénéens & trois Tégéates. Mais, comment est-il arrivé, dit M. l'abbé Sallier, que de tant d'auteurs Grecs, dont les écrits sont venus à nous, pas un seul, excepté Démarate, très-inconnu d'ailleurs, ne nous ait transmis ce fait illustre des Tégéates & des Phénéens? Qu'est-ce qui prouve l'ancienneté de Démarate, ajoûte le même? C'est, dit-on, qu'il est nommé par Apollodore, comme un ancien Historien. La citation est fausse; Apollodore parle, à la vérité, de Démarete, mais il ne fait aucune mention de Démarate. Le texte des éditions de Commelin, de Taneguy le Fevre, & de celle de Gale, porte constamment Démarete. Les manuscrits ne présentent aucune variante par rapport au nom de cet Auteur, & parmi les diverses leçons que M. l'abbé Sévin a recueillies, sur la bibliothéque d'Apollodore, nulle n'autorise ce changement, qu'on veut faire du nom de Démarete en celui de Démarate. Au reste, c'est à ceux qui le changent, à voir si, sur le suffrage d'un si obscur Écrivain, & sur une aussi frivole conjecture,

(*a*) Demosth. Orat. de Coron. p. 521.
(*b*) Plut. Tom. I. p. 750.
(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VI. p. 27, 69, 70.

ils veulent nous faire révoquer en doute le témoignage des plus grands hommes de l'Antiquité.

DÉMARATE, *Demarata*, (*a*) fille de Hiéron, tyran de Syracuse, fut mariée à Andranodore, qui, après la mort d'Hiéronyme, s'empara de la partie de la ville, nommée l'Isle. On lui envoya des députés pour le sommer de se soumettre au Sénat & au peuple. Andranodore étoit assez disposé à obéir; mais, Démarate, Princesse dont l'ambition étoit extrême, & qui ne pouvoit rien rabattre de la fierté que sa naissance lui inspiroit, le tira d'avec les députés; & se voyant seule avec lui, elle le fit souvenir de cette maxime, que Denys le tyran avoit si souvent à la bouche, lorsqu'il disoit que tant qu'on étoit à cheval, on devoit conserver la royauté, & attendre pour quitter le trône, qu'on en fût arraché par les pieds; qu'il étoit aisé, dès qu'on le vouloit, de renoncer à la souveraine puissance; mais que de tous les biens, c'étoit le plus difficile à acquérir; qu'il demandât un tems aux députés des Sénateurs, pour délibérer sur leurs propositions; qu'il l'employât à faire venir du païs des Léontins, les troupes d'Hiéronyme; qu'il n'avoit qu'à leur promettre de leur partager l'argent du trésor royal, & que par leur moyen, il deviendroit maître du gouvernement. Andranodore ne rejetta pas absolument ces conseils que lui donnoit sa femme; mais, il ne les suivit pas non plus à la lettre, persuadé que le moyen le plus sûr pour s'assurer de l'autorité, c'étoit de s'accommoder au tems. Mais, dans la suite, fatigué par ses remontrances continuelles, il essaya de mettre la main à l'œuvre. Son entreprise ne réussit point. Il fut tué, & sa femme le fut aussi peu de tems après, l'an 214 avant Jesus-Christ.

DÉMARCHIE, *Demarchia*, Δημαρχία, nom d'un district de l'Attique. Le chef de ce district en prenoit le nom de Démarque. *Voyez* Démarque.

DÉMARETE, *Demàretus*, Δημάρετος, (*b*) Lieutenant de Timoléon en Sicile. Celui-ci, voulant un jour faire gagner quelque chose aux troupes qu'il avoit à sa solde, & les tenir aussi en haleine par ce moyen, les envoya sous la conduite de Dinarque & de Démarete, dans tous les lieux qui obéissoient aux Carthaginois. Ces troupes débaucherent plusieurs villes à ces Barbares, vécurent toujours dans l'abondance, firent un grand butin & rapporterent même beaucoup d'argent monnoyé, qui fut d'un très-grand secours pour soutenir la guerre.

DÉMARETE, *Demaretus*, Δημάρετος, auteur de Corinthe. *Voyez* Démarate.

DÉMARISTE, *Demariste*, Δεμαριστὴ, (*c*) fut mariée à Timodeme, & devint mere du célebre Timoléon. Elle eut encore

(*a*) Tit. Liv. L. XXIV. c. 22, 25. Roll. Hist. Anc. Tom. III. pag. 300. *& suiv.*

(*b*) Plut. T. I. p. 248, 249.

(*c*) Plut. Tom. I. p. 237.

un autre fils nommé Timophane. Celui-ci étoit l'aîné.

DÉMARQUE, *Demarchus*, Δήμαρχος, (*a*) fils de Pidocus. C'étoit un capitaine, dont Xénophon fait mention.

DÉMARQUE, *Demarchus*, Δήμαρχος, étoit le nom du chef d'une région, ou d'un distriƈt de la province d'Attique. Les Athéniens divisoient leur païs en un certain nombre de régions, de quartiers, ou de distriƈts; & ils mettoient des magistrats à la tête de chacun de ces distriƈts, sous le titre de δήμαρχος *demarchus*. Ce mot est formé de δῆμος, peuple, & δ'ἀρχὴ, principe.

DEMARUS, *Demarus*, (*b*) surnom de Jupiter, fils naturel d'Uranos. Jupiter Démarus étoit honoré en Phénicie.

DÉMAS, *Demas*, Δημᾶς, (*c*) natif de la ville de Thessalonique, en Macédoine, embrassa l'Évangile, & fit paroître d'abord beaucoup de dévotion & de zele pour la publication de cette doƈtrine. Il s'attacha à l'Apôtre Saint Paul, qui l'avoit instruit dans les vérités de la religion; il fut même mis en prison, & souffrit beaucoup de maux avec l'Apôtre. Mais enfin, la vanité & le siècle présent l'emporterent sur la piété. Il abandonna lâchement l'Apôtre Saint Paul, & s'en retourna en son païs.

Saint Épiphane prétend que Démas renonça à la foi, & qu'il s'engagea dans l'hérésie de Cérinthe, d'Ebion, & des autres, qui ne tenoient Jesus-Christ que comme un simple homme. Dorothée, dans sa Synopse, dit qu'étant venu à Thessalonique, il devint prêtre des Idoles. D'autres veulent qu'il se soit relevé de sa chûte, & Estius conjeƈture même que Saint Ignace, dans son épître aux Magnésiens, appelle leur évêque digne de Dieu. Mais tout cela n'est fondé que sur la fausse supposition, que la seconde lettre de Saint Paul à Timothée a été écrite pendant la première prison de Saint Paul à Rome, & avant les épîtres aux Colossiens & à Philémon.

Quelques-uns donnent le nom de Démas à l'un des voleurs qui fut crucifié avec Jesus-Christ. D'autres l'appellent Dumachus.

DÉMÉA, *Demeas*, Δημέας, (*d*) étoit un homme qui gagnoit sa vie à faire des Chlamydes. Xénophon lui donne le surnom de Collytéen; c'est qu'il étoit apparemment du quartier d'Athènes appellé Collytus.

DÉMÉA, *Demeas*, Δημέας, (*e*) fils de l'orateur Démadès. Quand il se maria, Démadès lui dit: *Mon fils, lorsque j'épousai ta mere, cela se fit à si petit bruit, que notre plus proche voisin n'en entendit rien; au lieu qu'aujourd'hui les Princes & les Rois contribuent aux frais de tes noces.*

Nous remarquerons que Socrate se sert d'un trait semblable,

(*a*) Xenoph. p. 431.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 50.
(*c*) Ad Coloss. Epist. c. 4. v. 14. ad Timoth. Epist. II. c. 4. v. 9.
(*d*) Xenoph. p. 756.
(*e*) Plut. T. I. p. 755.

pour rabattre la folle vanité d'Alcibiade; car, en l'opposant au fils du roi de Perse, auquel il vouloit s'égaler, il dit: » Quand la Reine » est accouchée de son premier » fils, qui doit succéder à la cou- » ronne, tous les peuples qui sont » répandus dans ce vaste empire, » célebrent sa naissance; & dans » la suite, tous les ans, ce jour-là » est une de leurs plus grandes » fêtes; dans toutes les provinces » de l'Asie, ce ne sont que sacri- » fices & festins; au lieu que » quand nous naissons, mon cher » Alcibiade, on peut nous appli- » quer ce mot, *à peine nos voi-* » *sins s'en apperçoivent-ils*.

DÉMÉA, *Demea*, (*a*) l'un des principaux personnages que Térence introduit dans la comédie des Adelphes. Ce nom paroît tiré du Grec Δῆμος, *plebs*, populace, comme qui diroit un homme grossier, & telle est en effet l'idée que nous donne Térence de ce personnage, qu'il suppose vivre à la campagne, où il mene une vie fort dure.

DÉMÉE, *Demeas*, Δημέας, (*b*) étoit de Sunium dans l'Attique. Démosthène en parle dans une de ses harangues.

DÉMÉNETE, *Demænetus*, Δημαίνετος, (*c*) capitaine Athénien. Xénophon en parle au cinquième livre de l'histoire Grecque.

DÉMÉNETE, *Demænetus*, Δημαίνετος, (*d*) orateur de Syracuse, accusa Timoléon en pleine assemblée, de plusieurs malversations pendant son généralat. Timoléon ne s'amusa pas à réfuter ces calomnies; mais, il s'écria qu'il rendoit graces aux Dieux de ce qu'ils avoient exaucé ses prieres, & qu'enfin il voyoit les Syracusains jouir de la pleine liberté de tout dire, comme il l'avoit demandé. Car cette liberté étoit inconnue sous les tyrans, & elle étoit le fruit des exploits de Timoléon. Quelle grandeur & quelle noblesse dans ce tour!

DÉMÉNETE, *Demænetus*, Δημαίνετος, (*e*) pere d'une courtisanne nommée Chrysis.

DÉMÉTRIADE, *Demetrias*, Δημητρίας, (*f*) ville maritime de Grece, dans la Phthiotide, qui étoit un canton de la Thessalie. Strabon nous apprend que cette ville dut son nom & sa fondation à Démétrius Poliorcete, qui la fit bâtir sur le bord de la mer, entre Nélia & Pégases, & qui y fit venir les habitans des petites villes voisines, de Nélia, de Pégases, d'Orménium, de Rhisunte, de Sépiade, d'Olizon, de Bœben, & d'Iolcos, qui ne furent plus ensuite que des villages. Cette ville

(*a*) Terent. T. II. p. 246.
(*b*) Demosth. Orat. in Mid. p. 622.
(*c*) Xenoph. p. 546.
(*d*) Plut. T. I. p. 253. Corn. Nep. in Timol. c. 4.
(*e*) Lucian. T. II. p. 475.
(*f*) Strab. pag. 428, 436, 443. Plin. Tom. I. p. 199. Pomp. Mel. pag. 112. Ptolem. L. III. c. 13. Plut. T. I. p. 915. Tit. Liv. L. XXVII. c. 32. L. XXVIII. c. 5, 8. L. XXXI. c. 24. L. XXXII. c. 37. L. XXXV. c. 34. L. XXXVI. c. 33. L. XL. c. 24. L. XLII. c. 67. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 277.

a été pendant plusieurs années le havre des rois de Macédoine ; & elle a eu, sous sa jurisdiction, Tempé, & les monts Pélion & Ossa. Le même Strabon dit que les villes de Démétriade, de Corinthe, & de Chalcis, étoient les fers dont les rois de Macédoine se servoient pour tenir la Grece en esclavage.

Démétriade est fort connue dans l'histoire des guerres que les Romains eurent avec les Macédoniens. Un jour, les Étoliens conçurent le dessein de s'emparer à la fois de quelques principales villes de Grece, & firent partir pour cet effet plusieurs de leurs généraux. Dioclès, l'un d'entr'eux, eut ordre de marcher contre Démétriade ; & il fut secondé dans sa commission par Euryloque, citoyen de cette ville, mais qui en avoit été banni, & qui ne voyoit point d'autre moyen de rentrer dans sa patrie. Euryloque écrivit donc aux parens & aux amis qu'il avoit à Démétriade, & à ceux des citoyens qui étoient de sa faction, de présenter sa femme & ses enfans, en habits & dans la posture de supplians, à la première assemblée qui se tiendroit dans la ville, afin qu'ils conjurassent chaque habitant en particulier, & tout le peuple en général, de ne pas laisser périr en exil un citoyen innocent, contre qui on n'avoit prononcé aucune condamnation. Les gens simples & sans artifice, par compassion, les méchans & les séditieux, par l'espérance d'exciter dans la ville les troubles qui régnoient déjà dans l'Étolie, s'écrierent à l'envi les uns des autres, qu'il falloit rappeller Euryloque. Après ces préparatifs, Dioclès partit avec toute la cavalerie des Étoliens, qu'il commandoit alors, sous prétexte de remener dans sa patrie cet exilé, à qui ils avoient donné l'hospitalité ; & ayant marché jour & nuit sans relâche, & fait une grande partie du chemin, quand il fut à six milles de la ville, il prit les devans avec trois escadrons seulement, ordonnant au reste de sa troupe de le suivre au petit pas. Quand il fut près de la porte, il fit mettre pied à terre à ses gens, leur recommandant de mener leurs chevaux par la bride, comme de simples voyageurs, sans garder aucun rang, afin de faire juger qu'ils n'étoient venus que pour escorter leur commandant, sans avoir aucun dessein sur la ville. Il laissa un de ses escadrons hors de la porte, pour empêcher qu'on ne la fermât aux cavaliers qui devoient arriver les derniers ; & avec les deux autres il passa par le milieu de la ville & de la place publique, & reconduisit chez lui Euryloque, qu'il tenoit par la main, & que tout le monde félicitoit à l'envi de son heureux retour. Un moment après la ville se trouva remplie de cavaliers, qui s'étant emparés de toutes les places commodes, se répandirent ensuite dans les maisons pour égorger les principaux de la faction opposée. C'est ainsi que Démétriade tomba sous la puissance des Étoliens. Mais elle n'y resta pas long-tems,

En effet, dès l'année suivante, qui étoit la 191.e avant Jesus-Christ, Philippe, roi de Macédoine, marcha contre cette ville avec le consentement des Romais. Les habitans, se voyant sans aucune espérance d'être secourus par les Étoliens, répondirent à ceux que Philippe avoit envoyés devant lui pour les sonder, qu'il trouveroit les portes de la ville ouvertes. A l'approche de ce Prince, quelques-uns des principaux en sortirent, & Euryloque se donna volontairement la mort.

Plutarque, dans la vie de Démétrius Poliorcete, rapporte que les cendres de ce Prince furent transportées à Démétriade. Étienne de Byzance met cette ville sur le golfe Pégasétique; c'est ainsi qu'il nomme le golfe Pélasgique, aujourd'hui golfe de Volo. Ainsi, il ne s'écarte point des Géographes, qui la mettent dans la province de Janna, sur la côte du golfe de Volo, près de la forteresse de ce nom. Démétriade a été le siège d'un évêque, & le P. Charles de Saint Paul observe que Constantin, Évêque de ce lieu, souscrivit au concile de Chalcédoine. Holsténius ajoûte qu'André, évêque de Démétriade, est nommé dans le Synode du Pape Boniface II; & comme il en tint trois, il y a apparence que ce fut au troisième, tenu l'an 531, au sujet d'Étienne, évêque de Larisse, métropolitain de Thessalie, déposé injustement, & qui en avoit appellé au Pape. Les Grecs modernes disent Dimitriada.

DÉMÉTRIADE, *Demetrias*, Δημητρίας, tribu de l'Attique. *Voyez* Antigonide.

DÉMÉTRIADE, *Demetrias*, Δημητρίας. (*a*) Plutarque dit que Démétrius Poliorcete persuada aux Sicyoniens de quitter leur ville & d'en bâtir une autre tout auprès, dans le lieu où ils habitoient de son tems; & non seulement il changea la situation de la ville, mais encore son nom; car, au lieu de Sicyone, il l'appella Démétriade.

DÉMÉTRIADE [le golfe de], *Demetriacus Sinus*. (*b*) C'est ainsi que Tite-Live appelle le golfe sur lequel étoit située la ville de Démétriade de Phthiotide. Il y en a qui disent que c'est aujourd'hui le petit golfe de l'Armire, qu'on voit au fond d'un autre plus grand, nommé le golfe de Volo, sur les côtes de Macédoine. Il étoit anciennement dans la Thessalie.

DÉMÉTRIES, *Demetria*, (*c*) fête de Cérès, nommée en Grec Δήμητρος, selon le témoignage d'Hésychius & de Pollux. Ceux qui les célébroient, se frappoient avec des fouets composés d'écorce d'arbres, & qu'on appelloit μόροττοι. Fasoldus, citant le 20e. livre de Diodore de Sicile, dit que les Démétries se célébroient le 30 du mois Munychion.

Il y avoit à Athènes des fêtes du même nom en l'honneur de Démétrius Poliorcete, que l'on

(*a*) Plut. T. I. p. 900.
(*b*) Tit. Liv. L. XXVIII. c. 5.
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 214.

représentoit sur le globe terrestre. C'étoient les mêmes que celles qu'on nommoit auparavant Dionysiennes, à qui elles avoient succédé. Cette solemnité arrivoit le treizième jour du mois Munychion, qui fut dans la suite appellé Démétrion.

DÉMÉTRION, *Demetrion*, Δημήτριων, (*a*) nom que les Athéniens donnerent à leur mois de Munychion, pour faire honneur à Démétrius Poliorcete.

DÉMÉTRIUM, *Demetrium*, (*b*) port de l'isle de Samothrace. Tite-Live, qui fait mention de ce port, dit qu'il y avoit là un promontoire. Plutarque, dans la vie de Paul-Émile, ne nomme point ce port Démétrium, mais simplement un port près du promontoire appellé Démétrium.

DÉMÉTRIUM, *Demetrium*, (*c*) ville de Grece, que Tite-Live place dans la Phthiotide. Cette ville ne sçauroit être différente de Démétriade.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, nom qui a été commun à plusieurs Rois, Princes & grands Hommes. Nous allons les faire connoître les uns après les autres, en commençant par les Rois qui ont porté ce nom.

I.

Un seul Roi de la Bactriane, du nom de Démétrius.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, (*d*) roi de la Bactriane. Il étoit fils d'Euthydeme, qui le laissa encore enfant; ce qui fut cause que Ménandre son oncle, gouverna le royaume sous son nom. Après la mort de celui-ci, il prit le gouvernement. Il égala Ménandre en sagesse & en valeur; car, il se maintint non seulement en possession des provinces que son oncle avoit conquises; mais, il fit même de nouvelles conquêtes, & laissa à sa mort le royaume de Bactriane dans un état très-florissant. Son successeur fut Eucratide.

II.

Un seul Roi des Indes du nom de Démétrius.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, (*e*) roi des Indes. Ce Prince, à la tête d'une armée de soixante mille hommes, vint assiéger Eucratide, roi des Bactriains. Ce dernier, quoiqu'il n'eût que trois cens hommes à ses ordres, soutint le siège pendant cinq mois, & par des sorties continuelles, il fatigua tellement Démétrius, qu'il fut forcé de se retirer.

III.

Rois de Macédoine du nom de Démétrius.

DÉMÉTRIUS I, *Demetrius*, Δημήτριος, (*f*) surnommé Poliorcete, ou le preneur de villes, étoit fils d'Antigonus & de Stratonice. Il y en a qui prétendent

(*a*) Plut. T. I. p. 894.
(*b*) Tit. Liv. L. XLV. c. 6.
(*c*) Tit. Liv. L. XXVIII. c. 6.
(*d*) Strab. p. 516.

(*e*) Just. L. XLI. c. 6.
(*f*) Suid. Tom. I. pag. 677. Appian. pag. 122. Pauf. p. 11, 17. & seq. Plut. T. I. p. 888, 889. & seq. Diod. Sicul.

que Démétrius n'étoit pas fils d'Antigonus, mais son neveu, & que son pere étant mort pendant qu'il étoit encore petit enfant, & sa mere s'étant remariée incontinent après avec Antigonus, il passa pour fils de ce dernier.

Quoi qu'il en soit, Antigonus ayant appris que Ptolémée ravageoit la Syrie, & en réduisoit les villes sous son obéissance, de gré ou de force, y envoya son fils Démétrius, qui n'avoit que vingt-deux ans, & qui commençoit alors pour la première fois, & par les plus grandes affaires, à se mettre à la tête des armées & à les commander. Comme il étoit jeune & sans expérience, & qu'il eut en tête un athlete redoutable, sorti de la salle d'Alexandre, il reçut un échec près de la ville de Gaza, où il fut battu, & où il perdit cinq mille hommes tués sur la place, & huit mille faits prisonniers; il perdit encore ses tentes, son argent, & tous ses équipages; mais, Ptolémée les lui renvoya avec tous ses amis qui avoient été pris à la bataille, & lui fit dire de sa part ce mot plein de bonté & d'humanité; qu'ils ne devoient pas faire la guerre entre eux pour avoir tout leur bien, mais seulement pour la gloire & pour l'empire.

Démétrius, recevant cette faveur, pria sur l'heure les dieux de n'être pas long-tems redevable d'une si grande grace à Ptolémée, mais de lui rendre la pareille très-promptement. Il ne se laissa point abattre par cet accident, comme un jeune homme, qui, au commencement de si grandes affaires, avoit reçu un si grand échec; mais, en général consommé & accoûtumé aux inconstances & aux vicissitudes de la fortune, il se mit à lever de nouvelles troupes & à faire de nouveaux préparatifs; il s'assura des villes & exerça continuellement ses soldats. Antigonus, ne voulant ni rabattre ni retenir le courage & l'audace de son fils, ne s'opposa point à la demande qu'il lui fit d'éprouver encore ses forces contre Ptolémée, & lui en donna la permission.

Peu de tems après, Cillès, lieutenant de Ptolémée, arrive avec une armée très-leste & très-nombreuse, comme assuré de chasser de la Syrie Démétrius, qu'il ne regardoit qu'avec mépris depuis sa défaite. Mais, Démétrius tomba sur lui comme il s'y attendoit le moins, le mit en fuite, s'empara de son camp, lui prit sept mille hommes en vie & tous ses bagages, & fit un très-riche butin. La joie qu'il eut de cet heureux succès, ne vint pas de ce qu'il avoit de quoi s'enrichir, mais de ce qu'il avoit de quoi rendre; & il n'aima pas tant dans sa victoire la richesse & la gloire, que le plaisir de payer un bienfait, & de rendre une grace. Cependant, il ne voulut pas le faire de son autorité,

p. 709, 715. *& seq.* Just. L. XV. c. 1. *& seq.* L. XVI. c. 1, 2. Corn. Nep. de Regib. c. 3. Appian. pag. 11. *& seq.* Strab. p. 436. Roll. Hist. Anc. T. IV. pag. 94. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 26. *& suiv.* T. XVI. p. 138. T. XXI. p. 92, 180, 181.

autorité, il en écrivit à son pere qui lui donna toutes les permissions nécessaires d'en user comme il le jugeroit à propos. En même tems, il renvoya à Ptolémée, Cillès & tous ses amis comblés de magnifiques présens. Cette défaite chassa Ptolémée de la Syrie, & fit sortir de la ville de Célenes Antigonus, par la grande joie qu'il eut de cette victoire, & par le désir ardent de voir & d'embrasser son fils.

Peu de tems après, Démétrius fut envoyé pour subjuguer les peuples de l'Arabie qu'on appelloit Nabatéens; & dans cette expédition, il se trouva en danger de périr avec toute son armée, s'étant engagé dans des lieux déserts & sans eau. La fermeté qu'il témoigna en cette rencontre, n'étant ni troublé ni ému, étonna les Barbares; ils lui demanderent quartier, & ayant reçu d'eux un gros butin & sept cens chameaux, il se retira.

Vers ce tems-là, Séleucus s'éloigna de ses États, pour aller faire de nouvelles conquêtes. Démétrius, profitant de cette occasion, se hâta de passer l'Euphrate, avant que l'ennemi fût informé de son arrivée, & tomba tout à-coup sur Babylone, chassa la garnison de Séleucus de l'un des deux châteaux, après l'avoir forcée, & y laissa sept mille hommes de ses troupes pour la garder. Après cela, il ordonna au reste de ses soldats d'emporter & d'emmener du païs le plus de butin qu'ils pourroient, & s'en retourna vers la mer. Par cette retraite précipitée, il laissa à Séleucus sa domination plus affermie que jamais; car il parut que, puisqu'il avoit ainsi ravagé ses États, il les abandonnoit comme ne lui appartenant plus. A son retour en Syrie, il eut nouvelles que Ptolémée assiégeoit Halicarnasse. D'abord, il marcha au secours de la place, & fit lever le siège à ce Prince. Passant ensuite dans la Cilicie, il y défit les troupes ennemies & soumit cette province à ses armes.

Vers l'an 305 avant J. C., Démétrius & Antigonus formerent le dessein d'affranchir la Grece entière, que Cassandre & Ptolémée tenoient dans une dure servitude. Démétrius partit pour Athènes avec cinq mille talens & une flotte de deux cens cinquante voiles. Démétrius de Phalere gardoit la ville pour Cassandre, & il y avoit une bonne garnison dans le fort de Munychium. La fortune répondit à la sage prévoyance de Démétrius, car il parut devant la porte du Pirée le vingt du mois de Juin, sans que personne se fût apperçu de son arrivée. Comme la flotte approchoit, tout le monde se préparoit à le reçevoir, pensant que ce fussent les vaisseaux de Ptolémée; mais enfin les capitaines & les principaux officiers étant détrompés, coururent aux armes pour se défendre. Tout étoit plein de tumulte & de confusion, comme cela est vraisemblable, les Athéniens se trouvant tout-à-coup réduits à repousser un ennemi qui abordoit sans avoir été découvert, & qui faisoit déjà sa descente. Car

après la mort de son premier mari roi de Mycènes, étoit revenue à Athènes. Les Athéniens regarderent ce mariage comme une grace spéciale & comme un très-grand honneur qu'il faisoit à leur ville. Quoique Démétrius fût naturellement porté à faire des noces, & qu'il eût déjà plusieurs femmes, dont la plus considérable, celle qu'il honoroit le plus & qui avoit auprès de lui le plus d'autorité & de crédit étoit Philla, tant à cause de son pere Antipater, que parce qu'elle avoit été mariée à Cratérus, celui qui de tous les successeurs d'Alexandre avoit été le plus aimé des Macédoniens, & qui en étoit le plus regretté. Démétrius étoit fort jeune quand son pere le força de l'épouser, quoique son âge fût peu convenable au sien, & qu'elle fût déjà vieille. Comme il témoignoit beaucoup de répugnance pour ce mariage, son pere lui dit à l'oreille ce vers : *Là où est la fortune, là il convient bon gré malgré de se marier*, en parodiant sur le champ, par le changement d'un seul mot, ce vers d'Euripide, qui dit : *Là où est la fortune, là il convient bon gré malgré de servir.* Mais, l'honneur & le respect que Démétrius portoit à Philla & à ses autres femmes, étoient de telle nature, qu'il ne laissoit pas d'avoir en même tems plusieurs courtisannes, & d'être toujours en commerce avec beaucoup de femmes libres; de sorte que c'étoit le plus décrié de tous les Rois pour ses débauches.

Pendant qu'il s'abandonnoit à ces infâmes voluptés, son pere le rappella, pour l'envoyer contre Ptolémée à la conquête de l'isle de Cypre, & il falloit obéir. Très-fâché d'abandonner la guerre qu'il faisoit pour la Grece, & qui lui paroissoit plus honorable & plus brillante, il envoya à Cléonidas, lieutenant de Ptolémée, & qui gardoit avec de bonnes troupes Sicyone & Corinthe, lui offrir de grosses sommes, s'il vouloit rendre la liberté à ces villes & en retirer ses garnisons. Cléonidas n'ayant pas voulu y entendre, Démétrius s'embarqua avec son armée & fit voile vers Cypre. En arrivant, il battit Ménélaüs, frere de Ptolémée. Peu de tems après parut Ptolémée lui-même, avec une grosse armée de terre & une armée de mer. Ce ne furent d'abord que des pourparlers qui finirent par des menaces réciproques & par des paroles de fierté. Ptolémée vouloit que Démétrius se retirât avant que toutes ses forces assemblées vinssent lui passer sur le ventre & l'écraser; & Démétrius offroit à Ptolémée de le laisser retirer, s'il promettoit de délivrer Sicyone & Corinthe des garnisons qu'il y avoit mises.

La bataille à laquelle on se préparoit de part & d'autre, tenoit non seulement ces Généraux, mais tous les autres Princes & officiers dans une grande attente de l'évènement qui paroissoit très-incertain, & qui alloit rendre le vainqueur non seulement maître de Cypre & de la Syrie, mais le plus grand & le plus puissant de tous les autres Princes & Rois,

Ptolémée vint à pleines voiles, avec une flotte de cent cinquante vaisseaux ; & il avoit donné ordre à Ménélaüs qui étoit à Salamine, qu'après que le combat seroit engagé, & la mêlée la plus furieuse, il vînt avec les soixante vaisseaux qu'il avoit, charger l'arrière-garde de Démétrius, & la mettre en désordre. Mais, Démétrius avoit eu la précaution de laisser dix de ses vaisseaux pour s'opposer à ces soixante de Ménélaüs ; car ce petit nombre étoit suffisant pour garder l'entrée du port qui étoit fort étroite, & pour empêcher Ménélaüs d'en sortir. Lui cependant, après avoit étendu son armée de terre, & l'avoir répandue sur les pointes qui avançoient dans la mer, il prit le large avec cent quatre-vingt galères, & alla charger avec tant d'impétuosité & un si grand effort la flotte de Ptolémée, qu'il la rompit; & que Ptolémée lui-même se voyant défait, prit très-promptement la fuite avec huit galères, les seules qui se sauverent; car, de toutes celles qui resterent, les unes furent brisées ou coulées à fond dans le combat, & les autres, au nombre de soixante-dix, furent prises avec tous les équipages. De tout le reste de son train & de son bagage, comme de ses valets, de ses amis, de ses femmes, de ses provisions d'armes, d'argent & de machines de guerre, qui étoient à l'ancre sur des vaisseaux de charge, rien absolument n'échappa à Démétrius; il se rendit maître de tout & le mena dans son camp. Parmi ces femmes captives se trouva la célebre Lamia. Quoique sa beauté commençât alors à se passer, & que Démétrius fût beaucoup plus jeune, elle le prit pourtant si bien, & le captiva tellement par ses graces & par ses attraits, qu'il n'aima qu'elle & ne fut qu'aimé des autres.

Après cette bataille navale, Ménélaüs ne résista plus, & rendit Salamine à Démétrius, avec tous les vaisseaux & toute son armée de terre, qui consistoit en douze cens chevaux & en douze mille hommes de pied.

Cette victoire si belle, si éclatante & si glorieuse, fut embellie encore par la bonté, par l'humanité & par la générosité dont Démétrius usa en cette occasion ; car, il fit enterrer magnifiquement les morts, renvoya les prisonniers, & choisit parmi les dépouilles douze cens armures complettes, qu'il donna aux Athéniens.

Dès que la nouvelle du gain de la bataille fut portée à la cour, tout le peuple se mit à proclamer Antigonus & Démétrius Rois. Sur le champ, les amis d'Antigonus lui ceignirent le diadême, & Antigonus l'envoya en diligence à son fils, lui donnant le titre de Roi dans la lettre qu'il lui écrivit. Cette nouvelle portée en Égypte, les Égyptiens, de leur côté, proclamerent aussi Ptolémée roi, pour ne pas paroître avoir le courage rabaissé par leur défaite.

Cette ambition, comme un feu d'émulation & de jalousie, gagna tous les autres successeurs d'Alexandre. Ce nouveau titre ne fut pas une simple addition à leur

nom, & n'aboutit pas seulement à leur faire augmenter leur parure, leur train & tout leur équipage; mais, il ranima leur fierté, leur éleva le courage, leur inspira de plus grandes vues & de plus grands desseins, & ajoûta dans toute leur manière de vivre & dans leur commerce, un faste & une gravité affectée qu'ils ne connoissoient point auparavant, comme il arrive, dit Plutarque, aux joueurs de tragédies, qui, en quittant leurs habits pour prendre les habits des Rois qu'ils représentent, changent tout aussitôt leur démarche, leur voix & leurs façons de faire, leur manière même de s'asseoir & de recevoir les gens qui les abordent. Cela même les rendit encore plus sévères & plus cruels dans les châtimens & dans les punitions de leurs sujets, la licence ayant chassé & entièrement aboli cette espèce de familiarité qui les rendoit auparavant plus doux & plus faciles; tant eut de pouvoir & de force une seule parole d'un malheureux flatteur, & si grand fut le changement qu'elle opéra dans toute la terre.

Antigonus, enflé par les grandes choses que Démétrius venoit d'exécuter à Cypre, marcha d'abord contre Ptolémée, en se mettant lui-même à la tête de ses troupes de terre, pendant que son fils Démétrius, conduisant sa flotte qui étoit formidable, accompagnoit sa marche, & navigeoit à ses côtés. Mais, Antigonus trouva des obstacles infinis par terre, & Démétrius fut assailli d'une si furieuse tempête, qu'il se vit en danger d'être jetté à travers la côte dans des lieux difficiles & sans abri. Enfin, après avoir perdu beaucoup de ses navires, il s'en retourna sans avoir rien fait.

Démétrius fit ensuite la guerre aux Rhodiens, parce qu'ils étoient alliés du roi Ptolémée. Il approcha de leurs murailles la plus grande de ses machines dont la base étoit quarrée; chacun de ses côtés avoit quarante-huit coudées de largeur, & soixante-six de hauteur, & ses côtés alloient toujours en diminuant par le haut, de sorte que le sommet étoit beaucoup plus étroit que la base. En-dedans elle étoit partagée en plusieurs étages ou chambres, les unes sur les autres; le devant qui étoit tourné vers l'ennemi, étoit tout ouvert, & chaque chambre avoit son ouverture comme une grande fenêtre. De toutes ces ouvertures il sortoit tout-à-coup diverses sortes de traits, car elle étoit pleine d'hommes vaillans, & qui sçavoient se servir de toutes sortes d'armes. Elle étoit soutenue en-dessous par quatre fortes roues de huit coudées; & comme elle étoit si solidement bâtie, qu'en marchant elle ne se démanchoit en aucune manière, ni ne penchoit d'aucun côté, mais que ferme & droite sur sa base, & toujours dans l'équilibre, elle s'avançoit avec grand effort & avec un mugissement horrible; elle inspiroit en même tems de la frayeur aux ames les plus assurées, & donnoit à la vue des spectateurs un spectacle très-agréable qui les ravissoit.

Cependant, les Rhodiens se défendoient avec tant de courage, que Démétrius ne faisoit aucun progrès & n'avançoit point son siège. Il s'opiniâtroit pourtant à le continuer, extrêmement piqué contre eux de ce que Philla sa femme lui ayant envoyé des tapisseries & des habits avec des lettres qu'elle lui écrivoit, ils avoient pris le vaisseau qui les portoit, & l'avoient envoyé à Ptolémée avec toute sa charge. En quoi ils n'imiterent pas l'humanité & la politesse des Athéniens, qui, ayant pris un jour les courriers de Philippe qui leur faisoit la guerre, ouvrirent tous les autres paquets, mais ne toucherent point à ceux d'Olympias, & les envoyerent à Philippe tout cachetés comme ils étoient.

Cependant, Démétrius, avec tout son ressentiment, n'eut pas la force de se venger des Rhodiens, & de leur rendre la pareille dans une occasion qu'ils lui en donnerent bientôt. Il se trouvoit dans ce tems-là que le célebre peintre Protogène, de la ville de Caunus, peignoit l'histoire du héros Ialysus; & ce tableau étoit sur le point d'être achevé, lorsque Démétrius se rendit maître du fauxbourg où Protogène travailloit, & prit ce tableau. Les Rhodiens lui envoyerent en même tems un héraut, pour le prier d'épargner un si bel ouvrage, & de ne pas souffrir qu'il fût gâté. Démétrius répondit qu'il brûleroit plutôt tous les portraits & toutes les statues de son pere, que de gâter & de détruire un si grand chef-d'œuvre de l'art.

Comme les Rhodiens étoient fort las de cette guerre, & que Démétrius, de son côté, ne cherchoit qu'un prétexte honnête pour s'accommoder avec eux, les Athéniens arriverent & se rendirent médiateurs du traité qui fut conclu à ces conditions : » Que les » Rhodiens seroient libres; qu'ils » n'auroient point de garnison, & » qu'ils feroient une ligue offensi» ve & défensive avec Antigonus » & Démétrius, qu'ils assiste» roient envers tous & contre » tous, excepté contre Ptolé» mée. «

Dans le même tems, les Athéniens appellerent à leur secours Démétrius contre Cassandre qui assiégeoit leur ville. Démétrius mit à la voile avec trois cens trente galères, & une grosse infanterie, & ne chassa pas seulement Cassandre de l'Attique, mais il le poursuivit jusqu'aux Thermopyles, où l'ayant défait, il s'empara d'Héraclée qui se rendit volontairement, & il reçut six mille Macédoniens qui passerent de son côté. S'en retournant, il remit en liberté tous les Grecs qui étoient en-deçà des Thermopyles, fit alliance avec les Béotiens, & prit la ville de Cenchrées. Après s'être saisi des châteaux de Phylle & de Panacte, qui étoient les boulevards de l'Attique, & en avoir chassé les garnisons de Cassandre, il les rendit aux Athéniens; & les Athéniens, quoiqu'ils lui eussent déjà prodigué tous les honneurs dont ils avoient pu s'aviser, trouverent pourtant encore de nouvelles res-

sources pour inventer de nouvelles flatteries, & pour enchérir sur les premières. Car, ils lui assignerent pour son logement, le derrière du temple de Minerve, appellé Parthénon. Il y logea ; & tout le monde disoit que Minerve elle-même le recevoit & le logeoit dans son temple, quoiqu'à parler véritablement, ce fût un hôte fort indigne, & qui menoit une vie peu convenable à un si saint lieu & à la maison d'une vierge.

Démétrius entra ensuite dans le Péloponnèse, aucun de ses ennemis ne se présentant pour s'opposer à lui, mais tous prenant la fuite & livrant leurs villes. Il attira dans son parti toute la contrée appellée Acté, & toute l'Arcadie, à l'exception des villes de Mantinée & d'Argos. Il délivra Sicyone & Corinthe de leurs garnisons, en donnant cent talens aux officiers qui les commandoient. Comme il se trouva à Argos dans le tems de la grande fête de Junon, il voulut la solemniser, en y proposant des prix, & en y présidant lui-même au milieu des Grecs. Pour la mieux célébrer, il épousa ce jour-là même Deidamie, fille d'Æacide, roi des Molosses, & sœur de Pyrrhus. Il persuada aux Sicyoniens de quitter leur ville & d'en bâtir une autre tout auprès, dans le lieu où ils habitoient encore du tems de Plutarque ; & non seulement il changea la situation de la ville, mais encore son nom ; car, au lieu de Sicyone, il l'appella Démétriade.

Les États de la Grece s'étant assemblés dans l'isthme, & la curiosité y ayant attiré de toutes parts une quantité extraordinaire de monde, il fut proclamé chef de tous les Grecs, comme l'avoient été avant lui Philippe & Alexandre, auxquels il se croyoit fort supérieur, & par la fortune qui le combloit de ses faveurs, & par l'état présent de ses affaires, qui l'élevoient au comble de la puissance. Jamais Alexandre n'avoit ôté à aucun des Rois le titre de Roi ; & jamais il ne prit pour lui celui de Roi des Rois, quoiqu'il y en eût plusieurs à qui il avoit donné & le nom & l'état de Rois. Mais, Démétrius se moquoit & rioit ouvertement de ceux qui appelloient quelqu'un Roi, hors son pere Antigonus & lui ; & il entendoit avec plaisir ses flatteurs à table faire les libations au roi Démétrius ; à Séleucus, capitaine des éléphans ; à Ptolémée, amiral ; à Lysimachus, garde du trésor ; à Agathocle le Sicilien, gouverneur des isles.

Ces plaisanteries rapportées aux autres Rois, ils n'en firent tous que rire ; Lysimachus seul en étoit vivement piqué, ne pouvant souffrir que Démétrius le traitât d'eunuque ; car ces Princes n'avoient que des eunuques pour gardes de leur trésor. Lysimachus étoit donc le plus grand ennemi de Démétrius ; & le brocardant sur la passion qu'il avoit pour Lamia, il dit publiquement, *qu'il n'avoit jamais vu qu'alors une garce jouer la tragédie.* Démétrius répondit : *que la garce de Démétrius étoit plus sage que la Pénélope de Lysimachus.*

Il partit du Péloponnèse pour retourner à Athènes ; & en partant il écrivit aux Athéniens, qu'à son arrivée il vouloit être initié en même tems aux petits & aux grands mystères, & passer tout d'un coup de la première initiation à l'inspection intime ; ce qui n'étoit pas permis & ne s'étoit jamais fait ; car, on célébroit les petits mystères dans le mois de Mars, & les grands dans le mois d'Octobre. Et il falloit tout au moins l'espace d'un an entre l'initiation aux petits mystères & l'initiation aux grands.

Les lettres de Démétrius ayant été lues dans l'assemblée publique, Pythodore, le porte-torche, eut seul le courage de s'y opposer ; mais, il n'avança rien, car Stratoclès ouvrit un avis qui fut suivi. On ordonna que les mois de Mai où l'on étoit seroit nommé & réputé le mois de Mars ; & en conséquence, ils procéderent à la première initiation de Démétrius, dont la cérémonie se faisoit au bourg appellé Agra. Après quoi ce même mois devint mois d'Octobre ; & alors, comme si toutes les règles avoient été duement observées, on fit toutes les autres cérémonies, & Démétrius fut admis à l'inspection.

Les révolutions de la fortune & les actions de Démétrius vont présentement changer la scene & la rendre tragique, de comique qu'elle a été ; car, tous les autres Rois s'étant ligués contre Antigonus, & ayant uni toutes leurs forces, Démétrius, sur cette nouvelle, partit promptement de Grece, & alla joindre son pere. Il le trouva plus plein d'ardeur pour cette guerre, que son âge ne le permettoit ; & cette ardeur l'encouragea & le fortifia encore davantage lui-même. Mais, lorsque les deux armées furent en présence, il arriva plusieurs signes funestes qui les troublerent & les remplirent d'effroi. Démétrius eut un songe où il lui sembla qu'Alexandre, couvert d'armes éclatantes, se présenta à lui, & lui demanda, *quel mot ils donneroient pour la bataille ;* qu'il répondit, *Jupiter & la victoire ;* & qu'Alexandre répondit, *je passe donc aux ennemis, car ce sont eux qui me recevront.* Antigonus, après que son armée fut rangée en bataille, sortant de sa tente, fit un faux pas, tomba sur le visage & se blessa considérablement ; & s'étant relevé, il leva les mains au ciel & demanda aux dieux ou la victoire, ou une prompte mort avant sa défaite.

Quand les deux armées furent aux mains, Démétrius, à la tête de sa meilleure cavalerie, fondit sur Antiochus, fils de Séleucus, & combattit avec tant de valeur, qu'il rompit les ennemis & les mit en fuite ; mais, par une vaine ambition, s'étant mis à les poursuivre trop chaudement & mal-à-propos, il se laissa ravir la victoire qu'il tenoit déjà dans ses mains, s'il avoit sçu profiter de son avantage ; car, lorsqu'il revint de cette poursuite, il ne trouva plus de passage pour rejoindre son infanterie, les éléphans des ennemis ayant rempli tout l'espace qui étoit

entre deux. Alors Séleucus, voyant les gens de pied d'Antigonus dégarnis de leur cavalerie, ne les chargea point; mais faisant toujours mine de les charger, il les tournoit, pour les effrayer & pour leur donner le tems de quitter le parti d'Antigonus & se jetter dans le sien, ce qui arriva comme il l'avoit prévu. La plus grande partie de cette infanterie s'étant détachée, se vint rendre volontairement à lui, & le reste fut mis en fuite. Dans ce moment, une grosse troupe de gens de Séleucus marcha de furie contre Antigonus. Quelqu'un de ceux qui étoient auprès de ce Prince, les voyant venir, lui dit: *Prenez garde, Seigneur, voilà des gens qui viennent à vous. Je vois bien qu'ils n'en veulent qu'à moi*, répondit Antigonus, *mais mon fils va venir à mon secours.* Conservant toujours cette espérance, & regardant de tous côtés, pour voir s'il ne découvriroit point son fils, il fut enfin accablé sous une grêle de traits, & renversé par terre.

Après cette bataille qui s'étoit donnée près d'Ipsus, l'an 299 avant J. C., les Rois vainqueurs, comme s'ils avoient mis en pièces un vaste corps, dépecerent tout l'empire d'Antigonus & de Démétrius, & en prirent chacun leur part; ils partagerent encore entre eux les provinces qu'ils avoient auparavant.

Cependant, Démétrius fuyant avec quinze mille hommes de pied & quatre mille chevaux, poussa tout d'une traite jusqu'à Éphese où tout le monde s'attendoit bien que, manquant d'argent, il n'épargneroit pas le trésor du temple; mais, au contraire, craignant lui-même que ses soldats malgré lui ne se portassent à cette extrêmité, s'il entroit dans la ville, il décampa très-promptement, & s'embarqua pour la Grece. La plus grande des espérances qui lui restoit, étoit dans les Athéniens; car, outre qu'il avoit laissé chez eux ses vaisseaux, son argent & sa femme Deidamie, il étoit persuadé que, dans le déplorable état de ses affaires, il n'avoit de retraite sûre qu'Athènes, ni de ressource plus immanquable que l'affection des Athéniens. Mais, il arriva tout le contraire; car, comme il avançoit en toute diligence vers les hauteurs des isles Cyclades, il rencontra les ambassadeurs des Athéniens qui venoient au-devant de lui, pour lui annoncer qu'il n'avoit qu'à s'éloigner de leur ville, parce que le peuple avoit ordonné par un décret, qu'on n'y recevroit aucun des Rois, & pour lui apprendre qu'on avoit renvoyé à Mégare sa femme Deidamie, avec tous les honneurs & le cortège dûs à sa dignité. Il fut si transporté de courroux qu'il n'étoit pas maître de lui-même, quoiqu'il eût supporté avec beaucoup de constance ses autres malheurs, & que, dans un revers si grand & si soudain, il n'eût paru en lui aucun découragement ni la moindre bassesse.

Comme il ne se trouvoit point actuellement en état de se venger de la perfidie des Athéniens, il se contenta de leur envoyer faire

ses plaintes avec modération, & redemander ses galères parmi lesquelles étoit cette galère prodigieuse à seize rangs de rames. Après les avoir reçues, il fit voile vers l'isthme. Là il trouva toutes ses affaires en très-mauvais état; car, toutes ses garnisons avoient abandonné leurs villes, ou les tenoient pour ses ennemis. Laissant donc Pyrrhus en Grece, il cingla vers la Chersonnèse; & faisant le dégât sur les terres de Lysimachus, il enrichit ses troupes du butin qu'il fit, & retint par ce moyen auprès de lui son armée, qui commençoit à reprendre des forces & à se rendre plus redoutable.

Peu de tems après, Séleucus envoya une ambassade à Démétrius, pour lui demander en mariage sa fille Stratonice, qu'il avoit eue de Philla. C'étoit pour Démétrius une fortune qu'il n'auroit osé espérer, d'avoir pour gendre un prince comme Séleucus. Il prend donc sa fille, & fait voile vers la Syrie avec toute sa flotte. Dans sa route il fut souvent forcé de relâcher & de prendre terre; il relâcha sur-tout en Cilicie où règnoit alors Plistarchus, à qui les autres Rois l'avoient donnée pour sa part, après la défaite d'Antigonus. Ce Plistarchus étoit frere de Cassandre. Croyant donc que son païs avoit été fort maltraité par cette descente de Démétrius, & voulant se plaindre de Séleucus, de ce qu'il se raccommodoit avec l'ennemi commun, sans la participation des autres Rois, il se mit en chemin pour l'aller trouver. Démétrius, informé de son départ, s'éloigna de la mer, & fit une course jusqu'à la ville de Quinda, où ayant trouvé douze cens talens qui étoient le trésor que son pere Antigonus y avoit laissé, il les enleva, & s'en étant retourné en toute diligence, il se rembarqua très-promptement & fit voile vers la Syrie. Sa femme Philla le joignit en chemin, & Séleucus alla au-devant d'eux jusqu'à Orossus, où se fit leur première entrevue, qui se passa sans aucune fraude ni soupçon des deux côtés, & d'une manière véritablement royale. Séleucus, le premier, traita magnifiquement Démétrius dans sa tente au milieu de son camp; & ensuite Démétrius traita Séleucus avec la même magnificence dans sa galère à seize rangs de rames. Ils passerent ensemble les journées entières à se divertir & à converser sans armes & sans gardes, jusqu'à ce que, la noce faite, Séleucus prit Stratonice, & s'en retourna à Antioche avec l'appareil le plus pompeux & la suite la plus superbe.

Démétrius, sans perdre un moment, s'empara de la Cilicie, & envoya sa femme Philla à Cassandre, pour détruire les accusations de son frere Plistarchus. Sur ces entrefaites, Deidamie, qui l'etoit venu trouver de Grece, & qui avoit été quelque tems avec lui, mourut de maladie; & Démétrius s'étant réconcilié avec Ptolémée, par le moyen de Séleucus, il fut convenu qu'il épouseroit Ptolémaïde, fille de Ptolémée.

Jusques-là le procédé de Séleucus fut louable & honnête ; mais, peu de tems après, il demanda à Démétrius qu'il lui rendît la Cilicie, pour quelque somme d'argent qu'il lui offroit, & comme il ne put l'obliger à le faire, il lui demanda en colère Tyr & Sidon. Démétrius ne s'effraya pas cependant des menaces de son gendre ; au contraire, il dit que quand même il perdroit plusieurs autres batailles aussi grandes que celle d'Ipsus, jamais il ne se résoudroit à acheter l'amitié de Séleucus. Il s'appliqua à pourvoir les villes de bonnes garnisons ; & ayant appris que Lacharès, profitant d'une sédition qui divisoit les Athéniens, s'étoit saisi de leur ville, & s'en étoit rendu le tyran, il espéra que s'il y paroissoit à l'improviste, il pourroit la reprendre facilement. Il repassa donc la mer avec toute sa flotte & sans aucun danger ; mais, en rangeant les côtes de l'Attique, il fut battu d'une furieuse tempête où il perdit la plûpart de ses vaisseaux & un bon nombre de ses troupes. S'étant sauvé heureusement, il commença à faire foiblement la guerre aux Athéniens ; & comme il ne faisoit pas de grands progrès, il envoya un de ses lieutenans assembler une nouvelle flotte. Cependant, il entra dans le Péloponnèse, & mit le siège devant la ville de Messène, où il courut un très-grand danger ; car, en faisant donner un assaut à la place, il fut blessé au visage d'un trait d'une batterie qui lui perça la joue & sortit par la bouche.

Quand il fut guéri de sa blessure, & qu'il eut repris quelques villes qui avoient quitté son parti, il se rejetta dans l'Attique, & s'étant rendu maître des villes d'Éleusis & de Rhamnus, il fit le dégât dans tout le païs. En même tems, il prit un vaisseau qui portoit du bled à Athènes, & d'abord il fit pendre le marchand & le pilote, de sorte que tous les autres marchands & pilotes épouvantés, ne se hazardoient plus à y en porter, ce qui causa une grande famine dans la ville ; & avec la famine, il y avoit encore une grande disette de toutes choses. Le minot de sel s'y vendoit quarante drachmes, & le boisseau de bled trois cens. Une flotte de cent cinquante vaisseaux, que le roi Ptolémée envoyoit au secours des Athéniens, & qui parut près d'Égine, ne leur donna qu'une joie bien courte ; car, ces vaisseaux de Ptolémée, voyant qu'il en arrivoit à Démétrius un grand nombre du Péloponnèse, & plusieurs autres de Cypre, & que tous ensemble ils étoient au nombre de trois cens, leverent les ancres & s'enfuirent. Le tyran Lacharès se déroba en même tems & abandonna la ville.

Quoique les Athéniens, par un décret, eussent ordonné la peine de mort contre quiconque oseroit parler de paix & d'accomodement avec Démétrius, ils ouvrirent pourtant d'abord les portes de la ville les plus voisines du camp de ce Prince, & lui envoyerent des ambassadeurs, non qu'ils attendissent aucune grace de sa part, mais

parce qu'ils y étoient forcés par la dernière disette. Démétrius, étant entré dans la ville, ordonna d'abord que tous les habitans s'assemblassent dans le théatre, environna la scène de gens armés, plaça ses gardes aux deux côtés de l'échaffaud où se jouoient les pièces; & descendant par l'escalier d'en-haut, comme les acteurs, il tint les Athéniens dans une frayeur encore plus grande. Mais, dès le commencement de son discours, il dissipa toutes leurs craintes; car il n'éleva point sa voix comme un homme en colère, & n'usa point de termes aigres & piquans; mais, adoucissant son ton, & leur faisant seulement des plaintes avec douceur & amitié, il leur pardonna & leur rendit ses bonnes graces, leur donna cent mille mesures de bled, & rétablit les Magistrats qui leur étoient les plus agréables. On proposa alors de livrer entre les mains de ce Prince le port du Pirée, & le fort de Munychium. Cet avis ayant passé, & le décret en étant fait, Démétrius, de sa propre autorité, jetta une bonne garnison dans le Musée, pour tenir en bride le peuple, & pour empêcher que, sécouant le joug, il ne lui causât des embarras, & ne traversât ses autres entreprises.

Les Athéniens ainsi réduits, il marcha contre Lacédémone. Le roi Archidamus vint à sa rencontre, & s'avança jusqu'à Mantinée. Démétrius le défit dans un grand combat, & l'ayant mis en fuite, il se jetta dans la Laconie, donna un second combat sous les murailles mêmes de Sparte, où il fit cinq cens prisonniers, & tua deux cens hommes sur la place; de sorte qu'on le regardoit déjà comme maître de la ville, qui n'avoit jamais été prise. Mais, la fortune n'a jamais fait éprouver à aucun Roi des changemens si grands & si subits; & il n'y a jamais eu ni occasions ni conjonctures où elle ait paru tant de fois si incônstante, tantôt petite, tantôt grande, aujourd'hui obscure & basse de haute & d'éclatante qu'elle étoit, & demain riante encore & favorable. Sur quoi on dit que lui-même, dans le tems de ses terribles revers, s'adressant à la fortune, lui dit ce vers d'Eschyle: *Tu m'as donné la vie, & tu veux aujourd'hui me l'ôter.* Car, dans ce tems-là même où tout rioit, & où ses affaires paroissoient le mieux disposées pour lui faire recouvrer l'Empire & toute la puissance qu'il avoit auparavant, il apprit que Lysimachus, tout le premier, lui avoit enlevé ses villes d'Asie, & que Ptolémée s'étoit rendu maître de Cypre, excepté de la seule ville de Salamine, qui tenoit encore, & dans laquelle ses enfans & sa mere étoient actuellement assiégés. Cependant, cette même fortune, comme la femme dont parle Archiloque, qui, pleine de pensées trompeuses, portoit d'une main de l'eau, & de l'autre du feu, après l'avoir retiré de Lacédémone, par des nouvelles si tristes & si fâcheuses, lui présenta encore de nouveaux évènemens aussi grands qu'inespérés; & en voici le sujet.

Cassandre étant mort, l'aîné

de ses enfans, nommé Philippe, lui succéda; mais, il ne règna pas long-tems, car il mourut peu de tems après son pere. Ses deux freres qui restoient, entrerent en différend. L'un deux, nommé Antipater, ayant tué sa mere Thessalonique, l'autre, nommé Alexandre, appella Pyrrhus de l'Épire, & Démétrius du Péloponnèse, & les pressa de venir le secourir. Pyrrhus arriva le pemier, & commença d'abord par s'emparer d'une partie de la Macédoine, qu'il retint pour le prix du secours qu'il lui donnoit, & par-là il se rendit très-redoutable à Alexandre, qui l'avoit appellé, & qui le trouvoit déjà trop voisin. Démétrius, de son côté, se mit aussi en marche, dès qu'il eut reçu ses lettres.

A cette nouvelle, le jeune Prince fut beaucoup plus alarmé, car il craignoit encore davantage Démétrius, à cause de sa dignité & de sa grande réputation. Il alla donc au-devant de lui; & l'ayant rencontré près de la ville de Dium, il le salua très-affectueusement, & lui fit tout l'accueil possible; mais, il lui dit que ses affaires étoient en état, qu'elles n'avoient plus besoin de sa présence. De-là naquirent entr'eux de violens soupçons; & un soir que Démétrius alloit souper chez Alexandre qui l'avoient prié, quelqu'un l'avertit qu'on lui dressoit des embûches, & qu'on avoit résolu de l'assassiner au milieu du festin. Démétrius ne se troubla point à cette nouvelle; mais, s'arrêtant au milieu de sa marche, il commanda à ses capitaines de tenir son armée sous les armes; & à ses gardes & à tous les officiers de sa maison qui le suivoient, & qui étoient en plus grand nombre que ceux d'Alexandre, d'entrer avec lui dans la salle du festin, & de se tenir-là jusqu'à-ce qu'il se levât de table. Alexandre & ses gens, le voyant si bien accompagné, n'oserent exécuter leur entreprise. Et Démétrius, prétextant que ce soir-là il n'étoit pas bien disposé à faire la débauche, se retira très-promptement. Dès le lendemain, il ordonna qu'on préparât son équipage pour son départ, disant qu'il lui étoit survenu des affaires qui le pressoient de partir; & demandant pardon à Alexandre, s'il le quittoit plutôt qu'il n'avoit espéré, il lui dit qu'une autrefois il seroit plus long tems avec lui quand il auroit plus le loisir.

Alexandre fut ravi de voir qu'il quittoit ses états, non par aucune rupture ni brouillerie qui fût survenue entr'eux, mais de lui-même & de son propre mouvement, & l'accompagna jusqu'en Thessalie. Quand ils furent arrivés à Larisse, ils commencerent à se régaler en se dressant réciproquement des embûches; & c'est ce qui fit tomber Alexandre dans les pieges de Démétrius. Car, négligeant de se tenir sur ses gardes, de peur d'apprendre à Démémétrius à s'y tenir aussi de son côté, il fut prévenu, & souffrit ce qu'il préparoit à son ennemi, & qu'il différoit pour mieux prendre ses mesures, & pour empêcher qu'il ne pût éviter ce qu'il machi-

noit contre lui. Étant prié à souper par Démétrius, il y alla sans montrer la moindre défiance. Démétrius, s'étant levé de table au milieu du festin, Alexandre effrayé, se leva aussi & le suivit à la porte de la salle. Quand Démétrius fut à la porte au milieu de ses gardes, il ne fit que prononcer ce mot, *tue qui me suit*, & passa en même tems, Alexandre fut tué sur la place, & avec lui ceux de ses amis qui voulurent le secourir; & l'un d'entr'eux, comme on l'égorgeoit, dit que Démétrius ne les avoit prévenus que d'un jour.

Ce meurtre lui fraya le chemin au trône de Macédoine; car, comme les Macédoniens haïssoient Antipater, parce qu'il avoit tué sa mere, & qu'il n'y avoit point d'autre Prince qui fût meilleur que lui, on proclama Démétrius roi de la nation Macédonienne. Au milieu de cette grande prospérité, il reçut encore la nouvelle que Ptolémée avoit renvoyé sa femme, & ses enfans, après les avoir comblés d'honneurs, & leur avoir fait des présens très-magnifiques. Il apprit aussi en même tems que sa fille Stratonice, qui étoit mariée à Séleucus, avoit épousé le prince Antiochus, fils de ce même Séleucus, & qu'elle avoit été proclamée reine de toutes les nations barbares de la haute Asie.

Démétrius, se voyant en possession non seulement de la Macédoine, mais encore de la Thessalie, de la plus grande partie du Péloponnèse, des villes de Mégare & d'Athènes, marcha en armes contre les Béotiens. Ceux-ci lui firent d'abord des propositions de paix assez raisonnables; mais, pendant ces pourparlers, Cléonyme le Spartiate s'étant jetté dans Thèbes avec son armée, les Béotiens relevés & encouragés par ce secours, & poussés d'ailleurs par les belles paroles d'un certain Pisis de Thespies, qui étoit alors le premier en crédit & en autorité dans la ville, ils rompirent le traité. Démétrius mit donc le siège devant Thebes; il n'eut pas plutôt fait approcher ses machines, & dressé ses batteries, que Cléonyme effrayé, se déroba secrétement de la ville, & que les Béotiens étonnés se rendirent. Démétrius mit de bonnes garnisons dans les places, leva de grosses sommes sur le païs, & leur laissa l'historien Hiéronymus pour gouverneur & souverain Magistrat; en quoi il parut avoir usé avec beaucoup de douceur de sa victoire; sur-tout à l'égard de Pisis, car l'ayant fait prisonnier, il ne lui fit aucun mal; mais, après lui avoir parlé avec beaucoup de douceur, & fait beaucoup de caresses, il l'établit Polémarque à Thespies.

Peu de tems après, Lysimachus fut fait prisonnier par Dromichaitès. Sur cette nouvelle, Démétrius marcha promptement en Thrace, dans l'espérance qu'il la trouveroit dégarnie, & s'en rendroit maître. Mais, les Béotiens, profitant de son absence, se révolterent, & il apprit en chemin que Lysimachus avoit été relâché. Il s'en retourna donc

promptement ſur ſes pas, plein de colère; & à ſon arrivée, il trouva que les Béotiens avoient été déjà défaits en bataille par ſon fils Antigonus, & il mit pour une ſeconde fois le ſiège devant Thèbes. Mais, Pyrrhus ayant couru toute la Theſſalie, & s'étant avancé juſqu'aux Thermopyles, Démétrius laiſſa ſon fils Antigonus continuer le ſiège, & marcha contre Pyrrhus.

Au premier vent de ſon approche, Pyrrhus prit la fuite; & Démétrius, après avoir laiſſé en Theſſalie un corps de dix mille hommes de pied, & de mille chevaux, pour la garder, retourna au ſiège, & commença à faire avancer ſa machine, appellée Élépole, qui, à cauſe de ſa grandeur énorme, & de ſon grand poids, ſe remuoit avec tant de peine, & avançoit ſi lentement, qu'en deux mois elle faiſoit à peine deux ſtades. Les Béotiens ſe défendoient avec beaucoup de courage. Démétrius, piqué de leur réſiſtance, forçoit ſes ſoldats, plus par opiniâtreté, que pour aucun progrès qu'il fit à monter tous les jours à l'aſſaut, & à s'expoſer ſans aucun relâche. Le jeune Antigonus, voyant périr tant de braves gens, & plein de compaſſion pour ſes troupes, dit un jour à Démétrius: *Mon pere, pourquoi laiſſons nous périr ſans néceſſité tant de vaillans ſoldats?* Démétrius, irrité de cette audace, lui répondit: *Eh! de quoi te fâches-tu, dois-tu le pain de munition aux morts?* En même tems, pour faire voir qu'il n'expoſoit pas ſes compagnons ſeulement, mais qu'il partageoit avec eux les dangers, il ſe mit à leur tête & eut le cou percé d'un javelot. Il fut très-mal de cette bleſſure; mais, il n'abandonna pourtant pas le ſiège, & prit Thèbes pour la ſeconde fois. Il entra dans la ville avec un air ſi terrible, qu'il jetta la terreur dans l'ame de ſes habitans, qui ne douterent pas qu'ils n'allaſſent éprouver de ſa part les traitemens les plus ſévères. Mais, il ſe contenta d'en faire mourir treize des plus coupables, en bannit quelques autres, & pardonna à tout le reſte. Ainſi, Thèbes, qui ne venoit que d'être repeuplée depuis près de dix ans, fut priſe deux fois dans ce court eſpace.

Comme la fête des jeux Pythiques approchoit, Démétrius entreprit une choſe dont il n'y avoit point d'exemple. Les Étoliens, en armes, occupoient les détroits de Delphes; Démétrius tint l'aſſemblée, & célébra ces jeux à Athènes, comme le dieu de la fête, devant être principalement honoré dans la ville dont il étoit le premier patron, & dont les habitans ſe vantoient de tirer de lui leur origine.

Les jeux finis, il retourna en Macédoine; & comme il n'étoit pas de nature à ſe tenir en repos, & que d'ailleurs il voyoit que les Macédoniens étoient plus obéiſſans & plus ſoumis pendant la guerre, & que pendant la paix, ils étoient turbulens, ſéditieux, & qu'ils lui ſuſcitoient toujours de nouvelles affaires, il les mena contre les Béotiens. Après avoir

fait le dégât dans leur païs, il y laissa Pantauchus son lieutenant, avec une bonne partie de son armée; & avec le reste il marcha contre Pyrrhus; Pyrrhus, de son côté, se mit aussi en marche pour aller à sa rencontre. Mais, s'étant manqués en chemin, Démétrius ravagea l'Épire, & Pyrrhus tomba sur Pantauchus, le força de combattre, s'attacha à lui à coups de main, le blessa, & en fut blessé; mais enfin, il le défit, le mit en fuite, lui tua beaucoup de monde, & fit cinq mille prisonniers.

Cet échec fut la principale cause de la ruine de Démétrius. Ce Prince paroissoit toujours comme un véritable roi de théâtre; car, non seulement, il ceignoit ambitieusement sa tête d'un double diadême; & portoit des robes de pourpre, rehaussées d'or, mais encore, il avoit une chaussure qu'il avoit imaginée, qui étoit d'une étoffe d'or, & dont les semelles étoient de pourpre pure, mise en plusieurs doubles. Il faisoit travailler depuis long-tems à un manteau très-superbe, & qui marquoit bien son arrogance; car, on y avoit représenté en broderie d'or, le monde entier, & tous les astres qui paroissent dans le ciel. Ce manteau demeura imparfait, à cause du changement de sa fortune; & il n'y eut point après lui de Roi qui osât le porter, quoique dans la Macédoine il y ait eu plusieurs Rois très-superbes & très-fastueux.

Mais, ce n'est pas seulement par cette magnificence qu'il blessoit les yeux de ses sujets qui n'y étoient pas accoûtumés, il leur paroissoit plus insupportable par le luxe de sa table & de toute sa dépense; & ce qui le rendoit encore plus odieux, c'étoit la difficulté qu'il y avoit à l'approcher & à l'aborder. Car, ou il ne donnoit pas le tems de lui parler, ou, s'il le donnoit, il traitoit si rudement & si fièrement ceux qui avoient affaire à lui, qu'il les renvoyoit tous mécontens. Il retint même deux ans entiers les ambassadeurs Athéniens, sans leur donner audience, quoique de tous les Grecs, les Athéniens fussent ceux qu'il considérât le plus. Lacédémone ne lui ayant envoyé qu'un seul ambassadeur, il regarda cela comme un mépris qu'on faisoit de sa personne, & se mit dans une colère furieuse. L'ambassadeur lui répondit fort plaisamment & fort laconiquement; car, à son audience, Démétrius lui ayant demandé: *Que dis-tu donc? Quoi! les Lacédémoniens m'envoient un ambassadeur seul! Oui, Seigneur, un seul à un seul*, repartit vivement l'ambassadeur.

Un jour qu'il étoit sorti de son palais, & qu'il marchoit dans les rues, plus familièrement & plus populairement que de coûtume, & qu'il paroissoit souffrir volontiers qu'on l'abordât, il y eut quelques gens qui lui présenterent des placets & des requêtes. Il les reçut favorablement, & les mit dans un pan de son manteau. Ces hommes ravis le suivirent avec de grandes acclamations. Mais, quand il fut sur le pont de l'Axius, il dé-

plia le pan de son manteau & jetta toutes ces requêtes dans la rivière.

Démétrius étant tombé dangereusement malade, dans la ville de Pella, fut sur le point de perdre toute la Macédoine; car Pyrrhus accourut promptement, & s'avança jusqu'à Édesse. Mais, dès que Démétrius eut un peu recouvré ses forces, il le chassa facilement. Il ne laissa pas de faire une espèce de traité avec lui, & de convenir de certains articles, ne voulant pas avoir affaire à un homme qui le harceleroit continuellement, ni se consumer & perdre l'occasion d'exécuter les grandes choses qu'il avoit projettées; car il n'avoit pas formé un médiocre dessein; il avoit résolu de reconquérir tous les états qu'avoit eus son pere; & ce grand projet ne manquoit point des préparatifs nécessaires pour en assurer le succès; car, il avoit déjà assemblé une armée de quatre-vingt-dix-huit mille hommes de pied, & de près de douze mille chevaux; & il faisoit construire une flotte de cinq cens galères au port du Pirée, à Corinthe, à Chalcis & à Pella, allant dans tous ces endroits, montrant ce qu'il falloit faire, & mettant lui-même la main à l'œuvre. Tout le monde étoit surpris & étonné, non seulement du nombre de ces galeres, mais de leur grandeur, car jusques-là jamais homme n'en avoit encore vu de seize ni de quinze rangs de rames.

Cependant, une armée si puissante étant levée contre l'Asie, les trois princes Séleucus, Ptolémée & Lysimachus, se liguerent contre Démétrius, & envoyerent en commun des ambassadeurs à Pyrrhus pour le presser d'attaquer la Macédoine, & pour lui représenter qu'il ne devoit pas prendre pour un traité, le traité que Démétrius avoit fait avec lui; parce qu'il ne l'avoit pas fait pour le mettre en sûreté, mais uniquement pour s'y mettre lui-même, afin de pouvoir sans inquiétude aller faire la guerre contre qui bon lui sembleroit. Pyrrhus ayant reçu ces ambassadeurs, & goûté leurs raisons, il s'allume tout d'un coup une grande guerre contre Démétrius, pendant qu'il fait encore ses préparatifs. En effet, Ptolémée descend en Grece avec une grosse flotte, & la fait révolter contre lui. Lysimachus entre dans la Macédoine par la Thrace; Pyrrhus y entre aussi de son côté par l'Épire, ils la fourragent, & en emmenent un grand butin.

Démétrius laisse son fils Antigonus en Grece, & volant au secours de la Macédoine, il marche d'abord contre Lysimachus; mais dans sa marche, ayant appris que Pyrrhus s'étoit emparé de la ville de Béroé, & le bruit s'en étant répandu parmi les Macédoniens, il n'y eut plus ni ordre ni discipline dans le camp; en un moment il fût tout rempli de lamentations, de gémissemens & de larmes. De tous côtés on faisoit éclater la colère où l'on étoit contre Démétrius, & l'on s'emportoit jusqu'à lui dire des injures; personne ne vouloit plus demeurer; mais ils se dispo-

soient tous à se retirer, chacun prétextant que les affaires de sa maison le rappelloient, mais n'ayant dans la vérité d'autre vue que de se joindre à Lysimachus.

Démétrius jugea donc à-propos de s'éloigner de Lysimachus, le plus qu'il lui seroit possible, & de tourner ses armes contre Pyrrhus; dans l'espérance que comme ce dernier étoit un étranger, les Macédoniens ne le lui préféreroient jamais. Mais il se trompa; car il n'eut pas plutôt assis son camp devant celui de Pyrrhus, que les Macédoniens commencerent d'abord à défiler secrétement peu à peu, & par pelottons, ensuite ouvertement par compagnies; enfin, ce fut un soulevement général dans tout le camp. Il y en eut même qui eurent l'audace de s'adresser à Démétrius lui-même, & de lui dire en face, qu'il n'avoit qu'à s'en aller, s'il vouloit se mettre en sûreté, parce que les Macédoniens étoient las de faire la guerre pour son luxe & pour ses délices. Ces discours paroissoient encore très-doux & très-modérés, en comparaison des paroles insultantes & outrageuses que lui disoient les autres. Entrant donc dans sa tente, non comme un véritable Roi, mais comme un Roi de théatre, qui va dépouiller ses habits pour prendre ceux de quelque esclave, il quitte son habit royal, se couvre d'un manteau noir, & se dérobe sans être apperçu. Son règne en Macédoine avoit duré sept ans.

Ce Prince, déchu d'un si haut degré de fortune, se retira à Cassandrie, où étoit sa femme Philla, qui ne put survivre à un tel revers, & se donna la mort. Cependant, Démétrius pensant encore à ramasser les débris de son naufrage, s'en retourna en Grece, où quelques gens de guerre se rassemblant autour de lui, rallumerent peu à peu ses espérances. Ce fut alors qu'il parut pour la premiere fois dans les villes comme simple particulier, & sans aucun des ornemens qui distinguent les Rois. Quelqu'un l'ayant vu en cet état dans la ville de Thèbes, lui appliqua fort agréablement ce vers d'Euripide : *Ayant changé la figure divine en une figure mortelle, tu es venu sur les bords de la fontaine de Dircé, & sur les rives de l'Ismene.* Mais, dès qu'il vit autour de lui un corps suffisant de troupes, il rendit aux Thébains leur ancien gouvernement & tous leurs privileges.

En même tems, les Athéniens abandonnerent encore son parti, rayerent du registre des Archontes, qui donnoient leur nom à l'année, Diphilus qui étoit alors désigné prêtre des Dieux sauveurs, ordonnerent que l'élection des Archontes se feroit selon l'ancien usage, & appellerent Pyrrhus de la Macédoine, voyant que Démétrius étoit redevenu plus puissant & plus redoutable qu'ils ne s'y étoient attendus.

Cependant, Démétrius, plein de ressentiment & de colère, alla les attaquer, mit le siège devant leur ville, & la pressoit très-vivement. Les Athéniens envoyerent vers lui le philosophe Cratès,

homme de beaucoup de réputation & de grande autorité. Démétrius, touché des prieres qu'il lui fit en faveur des Athéniens, & plus touché encore de tout ce qu'il lui représenta pour son avantage & pour ses propres intérêts, leva le siège; & rassemblant tous les vaisseaux qui lui restoient, & toutes ses troupes, qui consistoient en douze mille hommes de pied & quelque cavalerie, il les embarqua & fit voile vers l'Asie, pour débaucher la Carie & la Lydie à Lysimachus. Eurydice, sœur de sa femme Philla, le reçut à Milet. Elle avoit avec elle la Princesse Ptolémaïde sa fille, qu'elle avoit eue de Ptolémée, & qui lui avoit déjà été accordée par l'entremise de Séleucus. Eurydice la lui donna; & d'abord après la célébration des noces, il alla se présenter devant les villes pour les gagner. La plûpart lui ouvrirent volontairement leurs portes; il prit les autres de vive force, & se rendit maître de Sardis. Plusieurs officiers même de Lysimachus allerent se rendre à lui, avec leurs compagnies & beaucoup d'argent; mais, Agathoclès, fils de Lysimachus, s'étant mis à ses trousses avec une puissante armée, il passa en Phrygie, dans l'espérance que s'il pouvoit occuper l'Arménie, il lui seroit facile de faire révolter la Médie, & de se rendre maître des hautes provinces, où il auroit beaucoup de retraites & des postes sûrs, en cas qu'il fût pressé & poussé. Agathoclès le suivoit de près & le harcelloit continuellement; & comme, dans toutes les escarmouches & dans tous les partis, Démétrius avoit toujours l'avantage, Agathoclès s'attacha principalement à lui couper les vivres, ce qui causa une grande disette dans son camp, & le jetta dans un grand embarras; d'un autre côté, ses soldats étoient déjà entrés dans de fort grands soupçons contre lui, & l'accusoient de vouloir aller les transporter en Arménie & en Médie.

Cependant, la famine augmentoit de jour en jour. Il arriva encore un autre accident très-fâcheux, c'est qu'en passant le fleuve de Lycus, ses guides manquerent le gué, & il perdit dans ce passage un grand nombre de ses gens, qui furent emportés par l'impétuosité de l'eau. Son armée ne laissoit pourtant pas de plaisanter & de brocarder. Il y eut un de ses soldats qui mit à son pavillon un écriteau, où étoient les deux premiers vers de l'Œdipe Colone de Sophocle, parodiés par le changement d'une seule syllabe, *fils du vieil Antigonus, qui est privé de la lumière du jour, dans quels lieux sommes-nous donc venus?*

Enfin, la maladie s'étant jointe à la famine, comme cela arrive ordinairement quand les hommes sont réduits par la nécessité à manger tout ce qu'il y a de plus mauvais & de plus étrange, & ayant perdu au moins huit mille hommes, il leva son camp, & avec le reste il retourna sur ses pas. Descendu à Tarse, il ordonna qu'on épargnât cette province, parce qu'elle faisoit partie des

états de Séleucus, & qu'il ne vouloit pas lui donner le moindre prétexte de changer & de se déclarer contre lui. Mais, comme il étoit impossible que ses ordres fussent exécutés, ses soldats mourant de faim, & que d'ailleurs Agathoclès avoit forcé tous les détroits & les passages du mont Taurus, il prit le parti d'écrire une grande lettre à Séleucus, dans laquelle il faisoit d'abord de grandes lamentations sur son infortune, & finissoit par des supplications & par des prieres fort pressantes, d'avoir compassion de son allié, à qui il étoit arrivé des malheurs capables d'attendrir ses plus grands ennemis mêmes.

Séleucus, touché de compassion par cette lettre, écrivit à ses Lieutenans qu'ils eussent à fournir à Démétrius, tout ce qui étoit nécessaire pour l'entretien de la maison d'un Roi, & à ses troupes, tous les vivres en abondance. Mais, ayant bientôt changé d'avis sur les représentations d'un certain personnage nommé Patroclès, il marcha vers la Cilicie avec une grosse armée. Démétrius, étonné d'un changement si soudain, & plein de crainte & de défiance, se retira aux endroits les plus forts du mont Taurus, & lui envoya de-là des ambassadeurs, pour le conjurer de permettre qu'il fît la conquête de quelques contrées des Barbares des environs qui étoient indépendans, & qui n'avoient point de Roi, afin qu'il y pût passer le reste de ses jours, délivré de ses courses sans fin, & de ses fuites continuelles; ou s'il ne vouloit pas lui accorder cette grace, qu'il eût au moins la bonté de nourrir-là son armée pendant l'hiver, & de ne pas le chasser nu & manquant de toutes choses, pour l'exposer en cet état à la merci de ses ennemis.

Mais, Séleucus, à qui toutes ces prieres étoient suspectes, lui permit de demeurer encore deux mois, s'il vouloit, dans la Cataonie, pour y hiverner, à condition qu'il lui donneroit pour ôtages, les principaux de ses amis, & en même tems il fit boucher les cols & les gorges qui menoient dans la Syrie. Démétrius, enveloppé de toutes parts, & enfermé comme une bête dans une enceinte, fut réduit par la nécessité à recourir à la force, courut & pilla toutes les terres des environs, & dans toutes les rencontres où il fut attaqué par Séleucus, il eut toujours l'avantage. Un jour même que Séleucus avoit lâché sur lui ses chars armés de faulx, il prit le dessus, les mit en fuite; & ayant chassé ceux qui fortifioient les hauteurs qui menoient dans la Syrie, il demeura maître de ces passages. Ranimé par ce succès, & voyant que ses troupes avoient repris courage, il se préparoit à risquer toute sa fortune, & à présenter la bataille à Séleucus, qui de son côté se trouvoit dans un très-grand embarras; car, il avoit renvoyé le secours de Lysimachus, parce qu'il se défioit de ce Prince, & qu'il le craignoit; & avec ses seules forces, il balançoit à hazarder le combat contre Démétrius, redoutant sa témérité dé-

espérée, & les changemens continuels de sa fortune, qui très-souvent de la dernière misère l'avoit tout-à-coup élevé au comble de la prospérité.

Mais, sur ces entrefaites, Démétrius fut surpris d'une grande maladie, qui abattit toute la force & toute la vigueur de son corps, & ruina entièrement toutes ses affaires; car, la plûpart de ses troupes passerent aux ennemis, & les autres se débanderent & se retirerent. Démétrius, après s'être un peu rétabli dans l'espace de quarante jours, ramassa ce qui lui restoit de soldats, se mit en marche, & donna lieu à ses ennemis de croire qu'il alloit se jetter sur la Cilicie; mais, la nuit il décampa, sans faire sonner les trompettes, & se jettant d'un autre côté, il passa le mont Amanus, & ravagea toute la plaine qui étoit au pied, jusqu'à la contrée Cyrrestique, Séleucus le suivit, & campa fort près de lui. Démétrius, levant son camp pendant une nuit fort noire, marcha pour aller le surprendre, & l'enlever pendant qu'il dormoit, & qu'il ne se doutoit de rien; mais, quelques transfuges étant allés l'avertir du danger où il étoit, il fut très étonné. Il se leva à la hâte, commanda qu'on sonnât l'alarme; & en s'habillant & se chauffant, il disoit à haute voix à ses amis, *nous avons-là affaire à une dangereuse bête*. Démétrius, jugeant bien par le tumulte qu'il entendoit dans le camp des ennemis, que son entreprise étoit découverte, se retira très-promptement.

Le lendemain matin, Séleucus s'étant présenté devant lui en bataille, Démétrius envoya promptement un officier, qui étoit auprès de lui, commander une de ses aîles, & se mettant à la tête de l'autre, il enfonça de son côté les ennemis, & les mit en fuite. Séleucus voyant cela, quitte son cheval & son casque, & avec son seul bouclier il se présente ainsi la tête nue devant les soldats mercénaires de Démétrius, se montrant à eux comme ami, & les exhortant à passer de son côté, convaincus enfin que ce n'étoit que pour les épargner, & non pour épargner Démétrius, qu'il avoit différé si long-tems à leur donner bataille; dans le moment, toutes les troupes le saluent, le proclament Roi, & se rangent sous ses enseignes.

Démétrius, qui avoit essuyé tant de revers, & qui s'en étoit toujours tiré, voulant se dérober encore à ce dernier qui lui paroissoit le plus terrible, s'enfuit au-travers des portes Amanides, suivi de quelques-uns de ses amis & de quelques officiers de sa maison en très-petit nombre; & ayant trouvé un bois fort épais, il y passa la nuit, à dessein de prendre le lendemain, s'il lui étoit possible, le chemin de la ville de Caunus, pour gagner la mer en cet endroit, où il espéroit trouver sa flotte. Mais, ayant appris qu'il n'avoit pas des vivres pour ce jour-là même, il entra dans d'autres villes, & chercha d'autres expédiens.

Dans ce moment, arrive au-

près de lui un de ses amis nommé Sosigène, qui avoit dans sa ceinture quatre cens pièces d'or. Avec ce petit secours, ils espererent pouvoir se conduire jusqu'à la mer. La nuit venue, il se mettent en marche pour passer le sommet de la montagne; mais, les ennemis avoient allumé des feux sur tous ces passages. Ils désespérerent donc de pouvoir tenir ce chemin, & retournerent dans le même endroit d'où ils étoient partis, non pas tous, car plusieurs avoient pris la fuite, & ceux qui étoient restés, n'avoient plus la même ardeur ni le même courage. Là quelqu'un ayant eu l'audace de dire qu'il n'y avoit d'autre moyen de se sauver, que de se rendre à Séleucus, Démétrius tira son épée, & alloit se la passer au-travers du corps; mais ses amis l'environnant, l'en empêcherent, & l'adoucissant & le consolant, ils lui persuaderent de prendre ce parti. Il envoie donc sur l'heure à Séleucus, lui dire qu'il se remettoit à sa discrétion.

A cette nouvelle, Séleucus dit à ceux qui étoient auprès de lui, *ce n'est pas la bonne fortune de Démétrius qui le sauve, c'est la mienne qui, après tous les grands biens qu'elle m'a faits, me donne encore une occasion très-honorable de montrer mon humanité & ma clémence.* Appellant donc les officiers de sa maison, il leur ordonna de dresser une tente royale, & de préparer toutes les choses nécessaires pour le recevoir & pour le traiter magnifiquement. Séleucus avoit alors auprès de lui un officier nommé Apollonidès, qui avoit été autrefois grand ami de Démétrius; il le lui envoya sur l'heure, afin qu'il espérât mieux de l'avenir, & qu'il vînt vers lui avec plus de confiance, comme vers un parent & un gendre qui lui rendroit toutes sortes de devoirs.

Cette favorable disposition de Séleucus pour Démétrius, étant connue de tous les courtisans, il y en eut d'abord quelques-uns en petit nombre qui allerent au-devant de lui; ensuite la plûpart de ceux qui étoient le mieux auprès du Roi, le quitterent, s'empressant tous à l'envi, & tâchant de se dévancer les uns les autres, pour être les premiers à rendre leurs respects à Démétrius; car ils ne doutoient point qu'il ne fût d'abord tout puissant auprès de Séleucus.

Tous ces empressemens convertirent bientôt en haine & en jalousie la compassion que l'on avoit d'abord de son état, & donnerent lieu aux envieux & aux mal-intentionnés, d'altérer & de détourner cette bonne volonté du Roi; car, ils l'intimiderent, en lui remplissant l'esprit de mille soupçons, & en lui faisant entendre que Démétrius ne seroit pas plutôt arrivé dans son camp, qu'on y verroit de grandes nouveautés & des mouvemens considérables.

Déjà Apollonidès étoit arrivé plein de joie auprès de Démétrius; & ceux qui étoient partis après lui, arrivoient à la file, portant tous à ce malheureux

Prince des paroles merveilleuses de la part de Séleucus. Et déjà Démétrius, après un malheur, ou plutôt après un échec si effroyable, quoique d'abord il eût cru qu'il n'y avoit rien de plus honteux que de se livrer ainsi lui-même, commençoit à se repentir de la répugnance qu'il y avoit eue, tant il avoit de foi & de confiance aux espérances qu'on lui donnoit, lorsqu'on voit arriver Pausanias, à la tête d'environ mille hommes, tant cavalerie qu'infanterie. D'abord, il enveloppa Démétrius; & écartant tous ceux qui étoient autour de lui, il se saisit de sa personne; & au lieu de le mener à Séleucus, il le mena dans la Chersonnèse de Syrie, où il fut confiné sous une bonne & sûre garde. Séleucus lui donna des officiers pour le servir, & tout ce qui étoit nécessaire pour son entretien; il avoit des vivres & de l'argent en abondance, & sa table étoit servie comme le devoit être la table d'un Roi. On lui avoit même assigné des lieux de plaisance où il y avoit de belles lices, des promenades royales, & des parvis remplis de bêtes, & il étoit permis à ceux de ses amis qui l'avoient accompagné dans sa fuite, de rester avec lui. Tous les jours même il lui arrivoit des gens de la part de Séleucus, qui lui apportoient de bonnes nouvelles, & qui l'exhortoient à avoir bon courage, lui faisant espérer qu'aussi-tôt qu'Antiochus & Stratonice seroient arrivés, on conviendroit de quelque accommodement, & qu'il seroit mis en liberté.

Démétrius, dans un si déplorable état, écrivit d'abord à son fils, & manda à ses Lieutenans & à ses amis qu'il avoit à Athènes & à Corinthe, qu'ils n'ajoûtassent nullement foi à ses lettres, ni à son cachet; mais que le regardant comme mort, ils conservassent à son fils ses villes, tous ses biens, & toute sa puissance qu'ils avoient entre leurs mains. Ce Prince, qui dès le commencement, avoit supporté son malheur avec patience & avec courage, s'y accoûtuma tellement dans la suite, qu'il n'en paroissoit plus affligé. Il s'exerçoit à la course, à la promenade & à la chasse, autant que cela lui étoit permis. Mais enfin, peu à peu il devint pesant, nonchalant, & paresseux, & s'abandonna absolument à l'ivrognerie & au jeu de dez, à quoi il passoit les journées entières, soit qu'il cherchât à éviter par-là les pensées tristes que la sobriété lui suggéroit, ou à couvrir & cacher ses projets sous ses débauches; soit qu'il eût enfin reconnu que c'étoit là véritablement la vie qu'il avoit toujours désirée & cherchée, mais dont sa folie & le désir de la vaine gloire l'avoient éloigné. Car, pendant qu'il avoit cherché le bonheur dans les flottes, dans les camps, il l'avoit toujours manqué, & s'étoit fait à lui-même des affaires & des peines infinies, & en avoit fait aux autres; au lieu qu'il le trouvoit dans le repos, dans l'oisiveté & dans la paresse, lorsqu'il s'y attendoit le moins. Car, dit Plutarque, quel autre fruit ces mal-

heureux Rois & Princes, qui ſont dans une ſi pernicieuſe diſpoſition d'eſprit, tirent-ils de tous leurs travaux, de toutes leurs guerres, & de tous les dangers auxquels ils s'expoſent, ſinon de quitter l'honnêteté & la vertu, & de courir toujours après le luxe & la volupté, & de ne ſçavoir en jouir véritablement & réellement ?

Démétrius, après avoir été détenu priſonnier pendant trois ans dans la Cherſonnèſe, tomba dans une grande maladie cauſée par la pareſſe, la bonne chère, & l'excès du vin, & il en mourut à l'âge de cinquante - quatre ans, l'an 286 avant l'Ére Chrétienne.

Ses funérailles furent faites avec une pompe qui tenoit quelque choſe d'un appareil de théatre ; car, dès que ſon fils Antigonus eut été averti que l'on rapportoit ſes cendres, il alla au-devant avec tous ſes vaiſſeaux ; & les ayant rencontrées près des Iſles, il reçut l'urne où elles repoſoient, qui étoit toute d'or, & la plaçà dans ſa galère. Toutes les villes où ils abordoient, envoyoient des couronnes que l'on mettoit ſur cette urne, & députoient des hommes en longs habits de deuil, pour l'accompagner & pour aſſiſter à ce convoi funebre.

Quand cette flotte approcha de Corinthe, on apperçut de loin ſur la proue, cette urne ornée de la pourpre royale & du diadême, & environnée de jeunes Seigneurs armés qui lui ſervoient de gardes. Xénophante, le plus célebre joueur de flûte de ce tems-là, aſſis tout auprès, jouoit un air très-ſaint, & le mouvement des rames s'accordant avec ces ſons, la flotte avançoit avec un bruit mélodieux, de manière qu'il repréſentoit parfaitement ce bruit qu'on entendoit dans les obſeques, lorſque les cadences finales des joueurs de flûte étoient accompagnées de gémiſſemens & de battement de poitrine. Mais, ce qui augmentoit le plus la compaſſion & les regrets douloureux de tout ce peuple de Corinthe répandu ſur le rivage, c'étoit de voir Antigonus dans le pitoyable état où il étoit, & fondant en larmes.

Quand Corinthe eut achevé de rendre à l'urne tous les honneurs dont elle put s'aviſer, & qu'elle eut épuiſé ſur elle toutes ſes couronnes, on la fit porter dans la ville appellée Démétriade du nom du défunt, qui étoit une nouvelle ville bâtie & compoſée de pluſieurs petites villes qui étoient autour d'Iolcos.

Démétrius laiſſa de ſa femme Philla deux enfans, Antigonus & Stratonice. Il eut encore deux fils, nommés Démétrius, dont l'un fut ſurnommé le Grêle, qu'il eut d'une femme d'Illyrie, & l'autre qui règna à Cyrene, & qu'il eut de Ptolémaïde qu'il avoit auſſi épouſée. De ſa quatrième femme Deidamie, il eut un fils nommé Alexandre, qui paſſa ſa vie en Égypte ; & enfin on dit que de la dernière nommée Eurydice, il eut auſſi un fils nommé Corrhabus. Sa race toujours règnante alla de pere en fils, par pluſieurs ſucceſſions en ligne directe, juſqu'à Perſée en qui elle finit, & ſur le-

quel les Romains conquirent la Macédoine.

DIGRESSION

Sur le portrait de Démétrius.

Démétrius, quoique d'une taille assez avantageuse, étoit pourtant plus petit que son pere Antigonus, mais d'une beauté si excellente & d'une mine si relevée, qu'aucun des peintres & des sculpteurs qui en ont fait des portraits & des statues, n'ont pu attraper son air ni sa ressemblance; car, on voyoit sur son visage la douceur & la gravité, le terrible & l'agréable; & parmi cet air de jeunesse, de vivacité & de férocité, on voyoit éclater un air héroïque, très-difficile à imiter, & une majesté véritablement royale. On trouvoit le même mélange dans ses mœurs qui étoient également propres à étonner & à charmer. Car, pendant qu'il n'avoit rien à faire, il étoit d'un commerce délicieux; rien n'égaloit la somptuosité de ses festins, de son luxe & de toute sa manière de vivre; c'étoit le plus magnifique, le plus voluptueux & le plus délicat de tous les Rois. Mais, d'un autre côté, malgré ces voluptés & ces délices, quand il étoit question de quelque entreprise, c'étoit le plus actif, le plus terrible & le plus diligent des hommes. Rien n'égaloit sa vivacité & son courage, ni sa patience & son assiduité au travail. Aussi s'efforçoit-il d'imiter sur tous les autres dieux, le dieu Bacchus, comme celui qui avoit été le plus terrible à la guerre, & qui avoit sçu aussi le mieux changer la guerre en paix, & jouir des jeux, des plaisirs & de toute la joie qui l'accompagnent. Il aimoit son pere d'un amour rare & singulier; & dans les respects qu'il rendoit à sa mere, on voyoit éclater ce grand amour qu'il portoit à son pere, & qui n'étoit point en lui un sentiment simulé pour lui faire sa cour à cause de sa puissance, & dans l'espérance de sa succession, mais une amitié sincere & filiale.

Il est certain que Démétrius, au commencement, étoit plein d'humanité & fort attaché à ses amis, & en voici une preuve bien évidente. Mithridate, fils d'Ariobarzane, étoit son ami particulier & son camarade, se trouvant de même âge. Il faisoit assidument sa cour à Antigonus, & il ne passoit pas pour un méchant homme, comme il ne l'étoit point en effet. Mais, Antigonus fit un songe qui lui donna du soupçon contre lui. Il lui sembla la nuit, en dormant, qu'il étoit entré dans un beau & vaste champ où il semoit de la limaille d'or; que de cette limaille il s'éleva une moisson d'or; que quelque tems après, étant revenu dans ce champ, il n'y trouva plus que le chaume de ce bled d'or qu'on avoit coupé, & que, comme il en étoit fort triste & fort affligé, il entendit des gens qui disoient que Mithridate avoit coupé cette riche moisson, & s'étoit retiré vers le Pont-Euxin. Troublé de ce songe, il appella son fils; & après l'avoir engagé par serment à lui garder le secret, il lui raconta son songe, & lui dit qu'il avoit résolu de se défaire de

ce jeune Prince, & de le faire périr.

Démétrius, ayant entendu cette terrible résolution, en fut très-affligé ; & le jour même Mithridate l'étant allé voir à son ordinaire pour se divertir avec lui, Démétrius n'osa pas, à cause de son serment, lui déclarer de bouche, ni lui dire un seul mot de ce qu'il avoit entendu, mais il le mena à la promenade, & l'éloigna de tous ses autres amis. Quand ils furent seuls sans témoins, avec le bout de sa pique, il écrivit sur le sable, pendant que Mithridate avoit les yeux attachés à terre, *fuis*, *Mithridate*, *fuis*. Mithridate, comprenant le danger où il étoit, s'enfuit la nuit suivante en Cappadoce ; & bientôt après les destinées accomplirent le songe qu'Antigonus avoit eu, & qui avoit rendu ce jeune Prince si suspect ; car, il s'empara d'une vaste & riche contrée, & il fonda cette maison des rois de Pont qui règnerent si longtems avec tant de gloire, & qui ne fut détruite par les Romains qu'à la huitième génération.

Voilà une grande marque du bon naturel de Démétrius, de sa douceur & de sa justice. Quoiqu'il s'abandonnât tantôt à la volupté, tantôt au travail, il ne mêloit & ne confondoit jamais ces deux états, & se livroit tout entier à l'un ou à l'autre. Il vouloit toujours avoir tout dans la dernière abondance pour les besoins qui pouvoient survenir. Jamais on ne pouvoit contenter sa magnificence dans tout ce qui regardoit la construction des vaisseaux & les machines de guerre ; & un plaisir dont il étoit insatiable, c'étoit d'en inventer toujours de nouvelles, & de les bien examiner & critiquer quand elles étoient exécutées. Car, la nature lui avoit donné un esprit curieux & inventif ; mais, il n'employoit pas cet esprit & cet amour qu'il avoit pour les arts en jeux & en plaisirs inutiles, comme les autres Rois, dont les uns prenoient plaisir à joüer de la flûte, les autres à peindre, & les autres à tourner. Æropus, roi de Macédoine, passoit tout son loisir à faire de petites tables & de petites lampes. Attale, surnommé Philométor, mettoit son plaisir à cultiver les herbes & les plantes médicinales, non seulement la jusquiame & l'ellébore, mais aussi la cigue, l'aconit & le dorycnion, les plantant & les semant lui-même dans ses jardins, & se faisant une affaire sérieuse de connoître les vertus & les qualités de leurs sucs & de leurs fruits, & de les cueillir lui-même dans leur saison. Les rois de Sparte faisoient gloire de forger & d'aiguiser eux-mêmes les pointes de leurs flèches. Mais, pour Démétrius, son application aux arts méchaniques avoit toujours quelque chose de superbe & sentoit son Roi ; & dans son travail on voyoit toujours éclater la grandeur & la magnificence, tous ses ouvrages marquant non seulement son amour pour les arts, son application & son habileté, mais encore l'élévation de son esprit & la grandeur de son courage, de sorte qu'en paroissant les dignes fruits de l'o-

pulence & de la magnanimité véritablement royales, ils faisoient sentir encore qu'ils sortoient de la main d'un Roi. Car, par leur grandeur, il étonnoit même ses amis, & par leur beauté il charmoit ses ennemis mêmes.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, (*a*) fils d'Antigonus Gonatas, succéda à son pere au royaume de Macédoine, l'an 242 avant l'Ére Chrétienne. Il se rendit maître de la Cyrénaïque & de toute la Libye. Démétrius avoit épousé d'abord la sœur d'Antiochus Hiérax. Olympias, fille de Pyrrhus roi d'Épire, après la mort d'Alexandre son mari, qui étoit aussi son frere, engagea Démétrius à épouser sa fille Phtia. Sa première femme ne pouvant souffrir cette injure, se retira chez son frere Antiochus, & le sollicita vivement à porter la guerre contre son infidele mari. Mais, il avoit pour lors d'autres occupations & d'autres vues.

Démétrius étant encore enfant, comme dit Justin, mit une armée sur pied, & chassa Alexandre, qui s'étoit emparé de la Macédoine, en l'absence d'Antigonus. Ainsi, il ne recouvra pas seulement cet État, mais il dépouilla aussi Alexandre de l'Épire. Démétrius règna dix ans, & mourut l'an de Rome 522, avant Jesus-Christ 232, laissant Philippe son fils en fort bas âge.

I V.

Rois de Syrie de nom de Démétrius.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος (*b*) surnommé Soter, ou le Sauveur, fils de Séleucus Philopator, ne succéda point immédiatement à son pere au royaume de Syrie. Il fut envoyé fort jeune en ôtage à Rome, & il y étoit encore, lorsque Séleucus Philopator mourut, l'an 176 avant J. C. Antiochus Épiphane, étant arrivé en Syrie dans ces circonstances, en fut proclamé Roi, & y règna pendant douze ans. Cependant, Démétrius continuoit toujours de demeurer en ôtage à Rome; il étoit dans sa vingt-troisième année, quand il apprit la mort d'Antiochus Épiphane, & l'avènement d'Antiochus Eupator son fils à la couronne, qu'il prétendoit lui appartenir de droit, comme fils du frere aîné d'Antiochus Épiphane. Il proposa au Sénat de le rétablir sur le trône de son pere; & pour l'y engager, il lui représenta qu'ayant été élevé à Rome dès son bas âge, il la regarderoit toujours comme sa patrie, les Sénateurs comme ses peres, & leurs fils comme ses freres. Le Sénat eut plus d'égard aux in-

(*a*) Tit. Liv. L. XXXI. c. 28. Just. L. XXVI. c. 2. L. XXVIII. c. 1, 3. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. p. 9, 269, 274, 289.

(*b*) Appian. p. 116. *& seq.* Just. L. XXXIV. c. 3. L. XXXV. c. 1, 2. Tit. Liv. L. XLI. Suppl. 3. c. 2. Maccab. L. I. c. 7. v. 1. *& seq.* c. 9. v. 1. *& seq.* c. 10. v. 1. *& seq.* Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 421. *& seq.* Roll. Hist. Anc. T. V. pag. 111, 112, 160, 169. *& suiv.* Hist. Rom. Tom. V. pag. 33. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 289, 298, 299. Tom. XXIX. pag. 218.

térêts de la République qu'au droit de Démétrius, & jugea qu'il seroit plus avantageux aux Romains qu'il y eût un Roi mineur sur le trône de Syrie, qu'un prince comme Démétrius, qui pourroit dans la suite leur devenir formidable. Ainsi ils firent un décret pour confirmer Antiochus Eupator.

Mais, ce jeune Prince ne tarda pas à donner des sujets de mécontentement aux Romains; & Démétrius crut que c'étoit pour lui une conjoncture favorable, dont il falloit profiter, & il s'adressa une seconde fois au Sénat pour en obtenir la permission de retourner en Syrie. Il fit cette démarche contre l'avis de la plûpart de ses amis, qui lui conseilloient de se sauver sans rien dire. L'évènement lui fit bientôt connoître qu'ils avoient raison. Comme les mêmes raisons d'intérêt qu'avoit eues d'abord le Sénat de le retenir à Rome, subsistoient toujours, il en reçut la même réponse, & eut la douleur d'essuyer un second refus. Alors il revint au premier conseil de ses amis, & Polybe l'historien, qui étoit alors à Rome, fut un de ceux qui le presserent le plus vivement de l'exécuter secrétement, mais promptement. Il le crut. Après avoir pris toutes ses mesures, il sortit de Rome sous prétexte d'une partie de chasse, se rendit à Ostie, & s'embarqua avec une petite suite dans un vaisseau Carthaginois, qui alloit à Tyr, & qui l'attendoit. Il se passa trois jours avant qu'on sçût à Rome qu'il s'étoit dérobé par la fuite. Tout ce que put faire le Sénat fut de députer, quelques jours après, Tib. Gracchus, L. Lentulus, & Servilius Glaucia en Syrie, pour observer quel effet y produiroit le retour de Démétrius.

Démétrius ayant débarqué à Tripoli en Syrie, le bruit se répandit que c'étoit le Sénat qui l'avoit envoyé prendre possession de ses États, & qu'il étoit bien résolu de l'y soutenir. Aussitôt on regarda Antiochus Eupator comme un homme perdu, & tout le monde l'abandonna pour prendre le parti de Démétrius. Eupator & Lysias, arrêtés par leurs propres soldats, furent livrés au nouveau venu, qui les fit mourir. Ainsi, Démétrius se trouva établi sur le trône sans opposition, & avec une rapidité prodigieuse.

Une des premières actions de son règne, fut de délivrer les Babyloniens de la tyrannie de Timarque & d'Héraclide, qui avoient été les deux grands favoris d'Antiochus Épiphane. Il avoit fait le premier gouverneur, & le second trésorier de cette province. Timarque avoit ajoûté la rebellion à ses autres crimes; Démétrius le fit mourir. Il se contenta de bannir l'autre. Les Babyloniens eurent tant de joie de se voir délivrés de l'oppression de ses deux freres, qu'à cette occasion ils donnerent à leur libérateur le titre de Soter, ou Sauveur, qu'il porta toujours depuis.

Alcime, qu'Antiochus Eupator avoit fait souverain sacrificateur des Juifs, après la mort de Ménélas, n'ayant pu être reçu parmi eux en cette qualité, parce qu'il

avoit souillé la sainteté du sacerdoce, en suivant les usages profanes des Grecs sous Antiochus Épiphane, ramassa tous les Juifs apostats, qui s'étoient réfugiés à Antioche, après avoir été chassés de la Judée; & se mettant à leur tête, il vint supplier le nouveau Roi de les défendre contre la violence de Judas & de ses freres, avançant mille calomnies contre eux. Il les accusoit d'avoir tué tous ceux du parti de Démétrius qui étoient tombés entre leurs mains, & de l'avoir contraint, avec tous ceux qui l'accompagnoient, d'abandonner leur païs, pour chercher ailleurs leur sûreté. Démétrius ordonna sur le champ à Bacchide, gouverneur de la Mésopotamie, de marcher à la tête d'une armée dans la Judée; & confirmant Alcime dans sa charge, il le joignit à Bacchide dans sa commission, par laquelle il les chargeoit tous deux du soin de cette guerre. Judas dissipa tous les efforts de cette première armée, & d'une seconde commandée par Nicanor, qui perdit lui-même la vie dans une sanglante bataille.

Dès que Démétrius sçut la défaite & la mort de Nicanor, il donna à Bacchide & à Alcime, pour la seconde fois, le commandement d'une puissante armée, qui étoit l'élite de toutes ses troupes, & les envoya en Judée. Judas n'avoit que trois mille hommes avec lui quand elle y arriva. La terreur se mit si fort parmi eux, que tous l'abandonnerent, à la réserve, de huit cens hommes. Judas, avec ce petit nombre, par un excès de valeur & de confiance, eut la hardiesse de hazarder le combat contre cette nombreuse armée. Il y périt, accablé par le nombre. Sa perte fut pleurée dans tout Juda & à Jérusalem, avec toutes les marques de la plus vive douleur. Le gouvernement fut remis entre les mains de Jonathas, frere de Judas.

Cependant, Démétrius ménageoit extrêmement les Romains dans ce tems-là, & se donnoit de grands mouvemens pour les engager à le reconnoître pour Roi, & à renouveller le traité fait avec les Rois ses prédécesseurs. Ayant appris que les Romains avoient trois Ambassadeurs à la cour d'Ariarathe, roi de Cappadoce, il y envoya Ménochare, un des principaux ministres, pour entamer cette négociation. Trouvant à son retour, par le rapport qu'il lui fit de ce qui s'étoit passé, que les bons offices de ces ambassadeurs lui étoient absolument nécessaires pour y réussir, il renvoya encore en Pamphylie, & ensuite à Rhodes, les assurer qu'il se conformeroit en tout à leur volonté; & à force de sollicitations pressantes, enfin par leur moyen il obtint ce qu'il vouloit. Les Romains le reconnurent pour roi de Syrie, & renouvellerent les traités faits avec cette couronne. Afin de cultiver leur amitié, il envoya l'année suivante le même Ménochare en ambassade à Rome, conjointement avec quelques autres. Ils furent chargés d'une couronne pesant dix mille pièces d'or, dont il faisoit présent au Sénat, pour lui

témoigner sa reconnoissance des bons traitemens qu'il en avoit reçus pendant qu'il étoit en ôtage à Rome.

Ce fut à peu près vers ce tems-ci, que Démétrius établit Holopherne sur le trône de Cappadoce. Mais, il en fut chassé bientôt après, & se réfugia à Antioche. Cependant, Démétrius qui se trouvoit sans guerre & sans occupation, commençoit à donner dans les plaisirs, & menoit une vie oisive, & d'une bizarrerie assez singulière. Il fit bâtir un château près d'Antioche, flanqué de quatre bonnes tours. Il s'y renferma, pour s'abandonner tout entier, d'un côté à l'indolence, ne voulant plus entendre parler d'affaires, & de l'autre au plaisir de la bonne chere & aux excès du vin. Il étoit ivre plus de la moitié du jour. Les requêtes qu'on lui vouloit présenter, n'étoient point reçues, la justice n'étoit point administrée, les affaires d'État languissoient; en un mot, c'étoit une suspension générale du gouvernement, qui souleva bientôt tous les esprits contre lui. Il se forma une conspiration pour le déposer. Holopherne entra dans cette conjuration contre son bienfaiteur, se flattant de parvenir à la couronne, si l'entreprise réussissoit. Elle fut découverte, & Holopherne mis en prison. Démétrius ne voulut pas lui ôter la vie; il aima mieux le garder, pour s'en servir dans l'occasion contre Ariarathe, roi de Cappadoce, sur la couronne de qui il avoit des prétentions.

Malgré la découverte, la conjuration ne fut pas éteinte. Les mécontens étoient soutenus sous main par Ptolémée Philométor, qui avoit sur le cœur les mouvemens que s'étoit donné Séleucus pour lui ôter l'isle de Cypre, & par Attale & Ariarathe, qui cherchoient à se venger de la guerre que Démétrius avoit entreprise contre eux en faveur d'Holopherne. Ces trois Princes, de concert, employerent Héraclide pour dresser quelqu'un à jouer le personnage de fils d'Antiochus Épiphane, & pour le charger des prétentions héréditaires à la couronne de Syrie. Héraclide, qui, comme on l'a déja dit, avoit été banni par Démétrius, s'acquitta parfaitement bien de la commission. Comme il demeuroit à Rhodes, ce fut là qu'il travailla à former l'homme qu'on souhaitoit. Cet homme se nommoit Bala. Quand il eut été bien dressé, il se présenta sous le nom d'Alexandre Bala; & se disant fils d'Antiochus Épiphane, il n'eut pas de peine à trouver des troupes. Appuyé d'un décret du Sénat de Rome, il prit le titre de roi de Syrie, & plusieurs des mécontens vinrent l'y trouver, & se ranger autour de lui.

Cette nouvelle fit sortir Démétrius de son château & de son indolence, pour songer à se défendre. Il assembla tout ce qu'il put de troupes. Alexandre Bala, de son côté, armoit aussi. L'assistance de Jonathas étant de grande conséquence dans cette conjoncture, les deux partis lui faisoient la cour. Démétrius lui écrivit le pre-

mier, & lui envoya la commission de Général des troupes du Roi en Judée, ce qui le rendit pour lors très-supérieur à tous ses ennemis.

Les deux Rois s'étant mis en campagne, Démétrius, qui ne manquoit ni de cœur ni de bon sens, quand le vin ne lui troubloit pas la raison, remporta la victoire dans la première bataille; mais, il n'en tira aucun avantage. Alexandre Bala eut bientôt de nouvelles troupes, que lui fournirent les trois Rois qui l'avoient produit, & qui continuoient à le soutenir vigoureusement. Ayant avec cela les Romains & Jonathas pour lui, il se releva & se maintint. Les Syriens continuoient aussi à déserter, parce qu'ils ne pouvoient supporter Démétrius. Ce Prince, commençant à craindre l'issue de cette guerre, envoya à Cnide, ville de la Carie, ses deux fils Démétrius & Antiochus, pour les mettre à couvert en cas de malheur. Il les confia, avec une somme d'argent considérable, aux soins d'un ami qu'il avoit dans cette ville, afin que, s'il lui arrivoit quelque accident, ils pussent y demeurer en sûreté, & y attendre quelque conjoncture favorable.

Les deux concurrens pour la couronne de Syrie ayant assemblé toutes leurs troupes, en vinrent à une bataille décisive. D'abord l'aîle gauche de Démétrius enfonça celle de l'ennemi qui lui étoit opposée, & la mit en fuite. Mais, s'étant trop échauffée à la poursuite, faute ordinaire dans les batailles, & qui en cause presque toujours la perte; quand elle revint, elle trouva la droite, où Démétrius combattoit en personne, battue, & le Roi tué dans la déroute. Tant qu'il avoit été en état de soutenir l'ennemi, il n'avoit rien omis de ce que peuvent la bravoure & la conduite pour procurer un succès plus favorable. Enfin on plia, & dans la retraite son cheval le plongea dans une fondrière, où ceux qui le poursuivoient le tuerent à coups de flèches, l'an 150 avant l'Ére Chrétienne. Il avoit régné douze ans. Alexandre Bala, par la mort de Démétrius, demeura maître de l'empire de Syrie.

DÉMÉTRIUS II, *Demetrius*, Δημήτριος, (a) surnommé Nicanor ou Nicator, c'est-à-dire, le vainqueur, étoit l'aîné des fils de Démétrius Soter. On a vu dans l'article précédent, qu'il avoit été envoyé par son pere à Cnide en Carie; il y demeura jusqu'à ce qu'il commença à entrer dans un âge capable d'entreprendre & d'agir. Ce fut alors qu'il apprit qu'Alexandre Bala, par sa mauvaise conduite, s'étoit attiré la haine des peuples. Il crut l'occasion favorable pour rentrer dans ses

(a) Just. L. XXXV. c. 2. L. XXXVI. c. 1. L. XXXVIII. c. 9, 10. L. XXXIX. c. 1. Appian. p. 132. Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 435. *& seq.* Maccab. L. I. c. 10. v. 67. *& seq.* c. 11. v. 12. *& seq.* c. 13. v. 34. *& seq.* c. 14. v. 1. *& seq.* Roll. Hist. Anc. T. V. pag. 175, 176, 178. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XXIX. p. 218. *& suiv.*

ses droits. Lasthène, l'ami chez qui il demeuroit, lui fit avoir quelques compagnies de Crétois, avec lesquels il alla débarquer en Cilicie. Il y vint bientôt assez de mécontens pour en faire une armée, avec lequelle il se rendit maître de tout ce païs-là.

Alexandre Bala se réveilla, & quitta son serrail, pour songer à ses affaires. Il laissa le gouvernement d'Antioche à Hiérax & à Diodote, qui est aussi appellé Tryphon, & se mit à la tête d'une armée qu'il forma de toutes les troupes qu'il put assembler; & sur l'avis qu'il eut qu'Apollonius, gouverneur de Célé-Syrie & de Phénicie, s'étoit déclaré pour Démétrius, il envoya demander du secours à Ptolemée son beau-pere, qui d'abord le lui accorda. Mais, sur le refus que fit Alexandre Bala de lui livrer un traître qui avoit attenté à sa vie, il conclut qu'il étoit entré lui-même dans ce complot; & en conséquence, il lui ôta sa fille, la donna à Démétrius, & fit un traité avec lui, par lequel il s'engageoit à lui aider à remonter sur le trône de son pere. La chose fut bientôt exécutée heureusement. Les habitans d'Antioche furent les premiers à reconnoître Démétrius. A cette nouvelle, Alexandre Bala marcha en diligence avec ses troupes. Les deux armées se battirent, Alexandre Bala perdit la bataille, & mourut peu de jours après, d'une blessure qu'il avoit reçue dans le combat. Démétrius, parvenu à la couronne par cette victoire, en prit le surnom de Nicanor, ou Nicator, l'an 145 ayant J. C.

Démétrius étoit un jeune homme sans expérience. Il laissoit tout faire à Lasthène, qui lui avoit procuré les Crétois, par le secours desquels il étoit monté sur le trône. C'étoit un homme corrompu & téméraire, qui se conduisit si mal, qu'il fit bientôt perdre à son maître le cœur de ceux qui lui étoient les plus nécessaires pour le soutenir. La première fausse démarche que fit Démétrius, ce fut à l'égard des soldats que Ptolémée avoit mis dans les villes maritimes de Phénicie & de Syrie, pour renforcer ses garnisons. S'il y eût laissé ces garnisons, elles lui eussent beaucoup servi à augmenter ses forces. Au lieu de les gagner, ou du moins de les bien traiter, sur quelqu'ombrage qu'il en conçut, il envoya des ordres aux troupes de Syrie, qui étoient dans les mêmes garnisons, d'égorger tous les soldats Égyptiens, & ce massacre s'exécuta. L'armée d'Égypte, qui étoit encore en Syrie, & qui l'avoit mis sur le trône, pleine d'une juste horreur pour une si barbare cruauté, l'abandonna sur le champ, & retourna en Égypte. Après cela, il fit rechercher avec la dernière sévérité, ceux qui avoient été contre lui ou contre son pere dans les dernières guerres, & punit de mort tous ceux qu'on put saisir. Quand il crut, après toutes ces exécutions, n'avoir plus d'ennemis à craindre, il cassa la plus grande partie des troupes, & ne garda que les Crétois, & quelques autres corps

étrangers. Par-là, non seulement il se défit des vieilles troupes qui avoient servi sous son pere, & qui s'affectionnant à lui, l'auroient maintenu sur le trône; mais il les rendit ses plus grands ennemis, en leur ôtant le seul moyen qu'elles avoient de subsister. Il le sentit bien dans les soulèvemens & les révolutions qui arriverent dans la suite.

Cependant, Jonathas, voyant que tout étoit tranquille en Judée, forma le dessein de délivrer enfin la nation des maux qu'elle souffroit de la citadelle que les Grecs, Idolâtres, avoient encore à Jérusalem. Il l'investit, & fit venir des machines de guerre pour l'attaquer dans les formes. Démétrius, sur les plaintes qu'on lui en porta, se rendit à Ptolémaïde, & commanda à Jonathas de l'y venir trouver, pour lui rendre compte de cette affaire. Jonathas donna ordre de pousser vivement le siège pendant son absence, & partit pour se rendre auprès de lui, avec quelques-uns des Prêtres & des principaux de la nation. Il porta quantité de présens magnifiques, & il adoucit si bien l'esprit du Roi & celui de ses ministres, que non seulement il fit rejetter les accusations qu'on avoit formées contre lui, mais il obtint même de grands honneurs & de nouvelles graces. On déchargea tout le païs de son gouvernement de tous impôts, péages & tributs, pour la somme de trois cens talens, qu'il convint de payer au Roi en forme d'équivalent.

Le Roi étant retourné à Antioche, & continuant de s'abandonner sans mesure à toutes sortes d'excès, de violences & de cruautés, poussa à bout la patience des peuples, de sorte que tous ses sujets se trouverent disposés à une révolte générale. Tryphon voyant ces dispositions des peuples, crut trouver l'occasion très-favorable pour entreprendre un coup hardi; c'étoit de se mettre la couronne sur la tête, à la faveur de ces désordres. Son plan étoit de se servir des prétentions d'Antiochus Théos, fils d'Alexandre Bala, jusqu'à ce qu'il eût détrôné Démétrius, & ensuite de se défaire de ce jeune Prince.

Jonathas, pendant ce tems-là, pressoit vivement la citadelle de Jérusalem; mais, comme il n'avançoit point, il députa vers Démétrius, pour le prier de retirer la garnison, qu'il ne pouvoit chasser par la force. Démétrius, qui se trouvoit alors dans un grand embarras, causé par les tumultes fréquens qui arrivoient à Antioche, où l'on avoit une aversion insupportable pour lui & pour son gouvernement, accorda à Jonathas tout ce qu'il demandoit, à condition qu'il lui enverroit des troupes pour châtier les mutins. Jonathas lui envoya aussi-tôt trois mille hommes. Dès que le Roi les eut, se croyant assez fort pour tout entreprendre, il voulut désarmer les habitans d'Antioche, & ordonna pour cet effet, qu'ils eussent tous à apporter leurs armes. Ils se souleverent au nombre de six vingt mille hommes, & vinrent investir le palais, dans le

dessein de tuer le Roi. Les Juifs accoururent aussi-tôt pour le dégager, écarterent cette multitude par le fer & par le feu, brûlerent une grande partie de la ville, & tuerent où firent périr par le feu, près de cent mille habitans. Le reste, intimidé par un si grand malheur, demanda la paix. Elle leur fut accordée, & le tumulte cessa.

Mais Démétrius, continuant toujours ses cruautés, sa tyrannie & ses oppressions, fit encore mourir plusieurs personnes pour la dernière sédition, confisqua les biens de plusieurs, & en chassa un grand nombre d'autres. Tous ses sujets en conçurent tant de haine & d'animosité contre lui, qu'il ne leur manquoit qu'une occasion pour éclater, & lui faire sentir les effets les plus terribles de leur vengeance.

Malgré les promesses qu'il avoit faites à Jonathas, & les grandes obligations qu'il lui avoit du secours qui l'avoit sauvé, il n'en usa pas mieux avec lui qu'avec les autres. Croyant désormais pouvoir se passer de lui, il ne tint pas le traité dont il étoit convenu. Quoique la somme de trois cens talens lui eût été payée, il ne laissa pas de demander tous les impôts, les péages, & les tributs ordinaires avec la même rigueur qu'auparavant, & avec menaces à Jonathas de lui faire la guerre, s'il y manquoit.

Pendant que les choses étoient dans cet état chancelant, Tryphon amena en Syrie Antiochus Théos, le fils d'Alexandre Bala, & fit déclarer par tout ses prétentions à la couronne, par un manifeste. Les soldats que Démétrius avoit cassés, & un grand nombre d'autres mécontens, se rangerent en foule auprès du prétendant, & le proclamerent Roi. Ils marcherent sous ses étendards contre Démétrius, le battirent, & l'obligerent de se retirer à Séleucie. Mais, Antiochus Théos ne porta pas long-tems la nouvelle couronne; Tryphon, suivant son projet, le fit assassiner bientôt après.

Démétrius, cependant, s'amusoit à se divertir à Laodicée, & s'abandonnoit aux plus infâmes débauches, sans devenir plus sage par l'adversité, & sans qu'il parût même sentir le moins du monde ses malheurs. Comme Tryphon avoit donné aux Juifs un juste sujet de s'opposer à lui & à son parti, Simon envoya à Démétrius une couronne d'or, & des ambassadeurs pour traiter avec lui. Ils obtinrent de ce Prince la confirmation de la sacrificature, & la principauté pour Simon, l'exemption de toutes sortes de tributs & d'impôts, avec une amnistie générale pour tous les actes d'hostilité passés, à condition que les Juifs se joindroient à lui contre Tryphon.

Démétrius enfin revint un peu de sa léthargie, à l'occasion des députés qui lui vinrent de l'orient, pour l'inviter à y passer. Les Parthes ayant inondé presque tout l'orient, & subjugué tous les païs d'Asie, qui sont entre l'Inde & l'Euphrate; ceux des habitans de ces païs-là, qui étoient descendus

des Macédoniens, ne pouvant souffrir cette usurpation, ni l'orgueil & l'insolence de leurs nouveaux maîtres, pressoient extrêmement Démétrius par des ambassades réitérées de venir se mettre à leur tête, l'assuroient d'un soulevement général contre les Parthes, & promettoient de lui fournir assez de troupes pour chasser ces usurpateurs, & recouvrer toutes les provinces de l'Orient. Plein de ces espérances, il entreprit enfin cette expédition, & passa l'Euphrate, laissant Tryphon en possession de la plus grande partie de la Syrie. Il comptoit qu'étant une fois maître de l'Orient, avec ce surcroît de puissance il seroit plus en état à son retour de réduire ce rebelle.

Dès qu'il parut en Orient, les Élyméens, les Perses, & les Bactriens se déclarerent en sa faveur; & avec les secours qu'il en tira, il défit plusieurs fois les Parthes. Mais, à la fin, sous prétexte de traiter avec lui, ils l'attirerent dans une embuscade, où il fut fait prisonnier, & toute son armée taillée en pièces. Le Roi qui règnoit alors sur les Parthes, étoit Mithridate. Ce Prince mena Démétrius dans toutes les provinces qui tenoient encore pour le roi de Syrie, dans la vue de les obliger à se soumettre à lui, en leur montrant celui qu'ils avoient regardé comme leur libérateur, réduit à un état si bas & si honteux. Après cela, il le traita comme un Roi; il l'envoya en Hyrcanie, qui lui fut assignée pour sa résidence, & lui donna sa fille Rhodogune en mariage. Cependant, il étoit toujours regardé comme prisonnier de guerre, quoiqu'il eût d'ailleurs toute la liberté qu'on peut accorder dans cet état. Il fit quelques tentatives pour retourner dans son royaume. Elles furent inutiles. Il fut arrêté à deux différentes reprises, dans le milieu de sa fuite; & pour toute peine on l'avoit ramené dans le lieu de son exil, où il fut gardé avec plus de soin, mais traité toujours avec la même magnificence.

Il fut enfin relâché par Phraate, fils & successeur de Mithridate. Comme il étoit en chemin pour s'en retourner, Phraate détacha un parti de cavalerie pour le ratraper. Démétrius qui avoit craint quelque contre-ordre de cette nature, avoit fait tant de diligence, qu'il avoit déjà passé l'Euphrate avant que ce parti fût sur les frontières. Ainsi, il recouvra ses États & en fit de grandes réjouissances.

Peu de tems après, Cléopâtre dont il avoit épousé la fille aînée, qu'elle avoit eue de Ptolémée Philométor, lui envoya demander du secours contre Ptolémée Physcon, & lui promit la couronne d'Égypte ponr sa récompense. Démétrius accepta, sans balancer, cette proposition, vint avec toutes ses troupes, & forma le siège de Péluse. Ce Prince étoit fort haï des Syriens, pour sa hauteur, sa tyrannie & ses débauches. Quand ils le virent éloigné, & occupé au siège de Péluse, ils se souleverent. Ceux d'Antioche commencerent, ensuite ceux d'Apamée; & plusieurs autres villes de Syrie suivirent leur exemple, & se joignirent

à eux. Démétrius fut obligé de laisser l'Égypte, pour réduire ses propres sujets.

Mais Ptolémée Physcon, pour se venger de l'invasion de Démétrius, appuya contre lui un imposteur, nommé Alexandre Zébina, qui se disoit fils d'Alexandre Bala, & prétendoit, en cette qualité, que la couronne de Syrie lui appartenoit. Ptolémée Physcon lui prêta une armée pour s'en mettre en possession. Il ne fut pas plutôt en Syrie, que, sans examiner les droits du prétendant, on vint en foule prendre son parti, parce qu'on ne pouvoit souffrir Démétrius. Ils ne se mettoient pas en peine quel Roi ils prenoient, pourvu qu'ils se défissent de lui.

A la fin, une bataille en décida. Elle se donna auprès de Damas en Célé-Syrie. Démétrius y fut entièrement défait, & s'enfuit à Ptolémaïde, où étoit Cléopâtre sa femme. Cette Princesse, qui avoit toujours sur le cœur son mariage avec Rhodogune, chez les Parthes, prit cette occasion de s'en venger, & lui fit fermer les portes de la ville. Démétrius fut donc obligé de s'enfuir à Tyr, où il fut tué, l'an 126 avant J. C., par l'ordre du gouverneur de la ville, comme il descendoit du vaisseau. Après sa mort, Cléopâtre sa femme conserva une partie du royaume, & Alexandre Zébina eut tout le reste.

DÉMÉTRIUS III, (a) *Demetrius*, Δημήτριος, surnommé Eucere ou l'Heureux, étoit le quatrième fils d'Antiochus Grypus, huitième de ce nom. Ptolémée Lathyre, qui règnoit dans l'isle de Chypre, le fit venir de Cnide, ville de Carie, & l'établit Roi à Damas. Il avoit d'abord protégé Antiochus IX, & ensuite son fils Antiochus X; mais, celui-ci ayant épousé la veuve d'Antiochus VIII, Sélène, qui étoit sa sœur, & avoit été l'épouse de Ptolémée Lathyre, ce Prince en fut irrité, & suscita un nouvel ennemi au roi Antiochus X, en élevant sur le trône le quatrième fils d'Antiochus VIII, le Prince Démétrius.

Il est démontré, par une médaille du cabinet de M. Pellerin, que le roi Démétrius, III.e du nom, règnoit dans la Syrie l'an 218 de l'ére des Séleucides.

Antiochus X étoit un ennemi redoutable pour Démétrius III, aussi-bien que pour Philippe son frere. Ces deux Princes unirent leurs forces pour lui résister, & remporterent des avantages dont on ignore le tems & les circonstances; on sçait seulement qu'Antiochus ayant été défait dans le païs de Galaad, en Célé-Syrie, se réfugia chez les Parthes, d'où il retourna en Syrie quelques années après, & que pendant son absence, le roi Philippe s'empara de ses États. Cependant, Démétrius, qui règnoit dans la partie de la Syrie, voisine de la Judée, marcha au secours des Juifs, qui, depuis plusieurs années, s'étoient

(a) Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 460, 461. Roll. Hist. Anc. Tom. V. p. 226, 227. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XXIX. p. 221. *& suiv.*

révoltés, & faisoient la guerre à leur roi Alexandre Jannée; Démétrius, fortifié des Juifs rebelles, parut à la tête d'une armée de trois mille chevaux & de quarante mille hommes de pied; Alexandre marcha contre lui avec six mille soldats étrangers, & vingt mille Juifs qui lui étoient restés fideles. Ces deux Princes firent tous leurs efforts, Démétrius pour gagner ces étrangers, qui étoient Grecs, & Alexandre pour faire rentrer dans son parti les Juifs qui s'étoient rangés auprès de Démétrius; mais, ni l'un ni l'autre ne réussit dans son dessein; il fallut en venir à une bataille. Démétrius fut victorieux; & ces étrangers, qui étoient du côté d'Alexandre, signalerent leur courage & leur fidélité; ils furent tous tués, sans en excepter un seul. Démétrius, de son côté, y perdit beaucoup de soldats. Alexandre s'enfuit dans les montagnes; alors, par un changement subit, six mille Juifs, touchés de son état, allerent se ranger sous ses ordres, ce qui donna tant de crainte à Démétrius, qu'il se retira. Cette bataille entre ces deux Rois est, selon les Antiquaires, de l'an 224 des Séleucides, 89 avant J. C.

Pendant cette expédition, le roi Philippe avoit tenté de s'emparer du royaume de Damas. Démétrius sortit promptement de la Judée, pour défendre ses propres États, & se venger de la perfidie de son frere; il alla, avec deux mille chevaux & dix mille hommes de pied, assiéger Philippe dans Bérée. Straton, qui en étoit le prince, allié de Philippe, demanda du secours au roi des Parthes & à Sizus, chef des Arabes; ils lui envoyerent de grandes forces, qui assiégerent Démétrius dans son camp, & forcerent ses soldats, tant par de fréquentes attaques que par la disette d'eau, de le livrer entre leurs mains; ils l'envoyerent prisonnier à Mithridate, roi des Parthes. Démétrius fut traité avec grand honneur jusqu'à la fin de sa vie, qui ne fut pas longue; il tomba malade & mourut dans la captivité. Ce Prince règnoit encore l'an 224 des Séleucides, suivant la date gravée sur une de ses médailles. On croit qu'il fut fait prisonnier l'année suivante 225, & qu'il mourut l'an 226, 87 avant J. C. Il est prouvé, par les Médailles, que Démétrius III règna sur une partie de la Syrie pendant six à sept ans; le P. Froëlich ne lui donne que quatre années de règne; il faut voir les titres différens dont ce Prince fut décoré pendant sa vie, d'après les observations de M. l'abbé Belley.

Les Syriens déféroient souvent à leurs Rois des titres honorables; quelquefois ils ne leur donnoient que des surnoms, qui marquoient le mécontentement ou le mépris. Démétrius III fut surnommé ΕΥΚΑΙΡΟΣ, apparemment par les ennemis du gouvernement d'Antiochus X, parce qu'ils regardoient l'avénement de Démétrius comme heureux, & favorable pour diminuer la puissance d'Antiochus. Les partisans d'Antiochus donnerent à Démétrius, dans un sens contrai-

re, le ſurnom d'ΑΚΑΙΡΟΣ, *intempeſtivus*, arrivé à contre-tems. Ces ſurnoms, quoiqu'ils aient été remarqués par les Hiſtoriens, n'étoient en uſage que parmi le peuple.

Démétrius prenoit ſur ſes médailles des titres magnifiques & faſtueux ; on lit ſur celles du cabinet de M. Pellerin, qui donnent les dates ΗΙΣ, 218, & ΔΚΣ, 224, cette inſcription : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ ΘΕΟΥ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ ΣΩΤΗΡΟΣ; chacun de ces titres avoit été pris par différens rois de Syrie ; Démétrius III eſt le premier qui les ait pris tous à la fois. Si M. Vaillant, le P. Froëlich & les autres Antiquaires ont attribué au roi Démétrius premier les médailles qui donnent ces trois titres, c'eſt une mépriſe très-excuſable ; ils ne connoiſſoient point les médailles qui joignent les trois titres avec les dates des années 218 & 224 de l'ére des Séleucides, & qui les déterminent par conſéquent à la perſonne de Démétrius III. En comparant ces médailles avec celles qui ont été attribuées à Démétrius premier, on voit que les premières préſentent la même tête, avec une barbe, & diſtinguée par les mêmes caractères ; d'où l'on doit conclure que ces médailles ont été toutes frappées en l'honneur de Démétrius III ; d'ailleurs, ſi l'on examine les médailles qui appartiennent indubitablement à Démétrius premier, c'eſt-à-dire, les médailles qui portent des dates correſpondantes au tems où ce Prince a regné, on trouve qu'il ne prend que le titre de ΣΩΤΗΡΟΣ, & que la tête gravée ſur ces médailles eſt différente de celle qui ſe voit ſur les médailles qui joignent au nom de Démétrius les titres de ΘΕΟΥ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ ΣΩΤΗΡΟΣ.

M. l'abbé Belley n'entreprend point d'expliquer ces différens titres. M. Vaillant, & ſur-tout le baron de Spanheim, en ont donné une explication ſuffiſante ; il remarque ſeulement que Démétrius ayant été proclamé roi à Damas, prit, par une vanité criminelle, ou reçut de la baſſe flatterie de ſes ſujets, le titre de Dieu, ΘΕΟΥ, qui avoit été déféré à pluſieurs de ſes prédéceſſeurs. Pour marquer ſon reſpect pour la mémoire de ſon pere Antiochus VIII, qui avoit péri par la cruelle perfidie d'Héracléon de Bérée, il prit le titre de ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ. Enfin, Démétrius, ayant recouvré, ſur Antiochus X, la ville de Damas, & une partie de la Syrie, fut décoré du titre de Sauveur, ΣΩΤΗΡΟΣ.

Ce Prince étoit jaloux de titres honorifiques. On lit ſur ſes médailles, qui ont été publiées par M. Vaillant & par le P. Froëlich, cette inſcription : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ ΦΙΛΟΜΗΤΟΡΟΣ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΚΑΛΛΙΝΙΚΟΥ. Il étoit fils d'Antiochus VIII & de la reine Cléopâtre Triphene, qui avoit été tuée par l'ordre d'Antiochus IX. Démétrius prit le ſurnom de ΦΙΛΟΜΗΤΩΡ, pour marquer ſon attachement à la mémoire de ſa mere,

& le désir de venger sa mort sur Antiochus X, fils du meurtrier. Il voulut se concilier l'amour & l'attachement de ses sujets, par les bienfaits qu'il avoit accordés ou qu'il faisoit espérer; & c'est pour cela qu'il prit le titre de bienfaisant, ΕΥΕΡΓΕΤΗΣ; enfin, pour célébrer ses victoires, soit sur Antiochus X son ennemi capital, soit sur Alexandre, roi des Juifs, il fut surnommé le vainqueur illustre, ΚΑΛΛΙΝΙΚΟΣ.

Au reste, ces médailles, qui présentent les unes l'inscription, *du roi Démétrius Dieu, Philopator, Sauveur;* les autres, l'inscription, *du roi Démétrius Philométor, Évergete, Callinique*, ont été frappées en l'honneur de Démétrius III, roi de Syrie. Ce fait est constaté, à l'égard des premières, par les dates 218 & 224, gravées au-dessous de l'inscription, qui concourent avec le tems du règnede ce Prince. Quant aux médailles qui donnent la seconde inscription, leur fabrique est du même tems & la même que celle du roi Antiochus XII, comme M. l'abbé Belley l'a vérifié, en comparant plusieurs médailles du cabinet de M. Pellerin. Enfin, la tête de Démétrius, qu'on voit toujours la même sur les médailles qui présentent l'une ou l'autre inscription, démontre que ces médailles ont été frappées toutes pour le même Prince, pour Démétrius III. M. l'abbé Barthélemy avoit observé qu'en comparant, au cabinet du Roi, les trois médailles attribuées par M. Vaillant au roi Démétrius I[er], avec celles de Démétrius III, on reconnoissoit, à la parfaite ressemblance des têtes, qu'elles ont toutes été frappées pour Démétrius III. M. Vaillant, en lisant sur les premières médailles le titre de Philopator, & sur une autre médaille celui de Philométor, a cru qu'elles étoient de Princes différens; mais, les deux médailles que M. l'abbé Belley a publiées, du cabinet de M. Pellerin, & qui présentent la même tête, le titre de Philopator, & des dates d'années qui ne peuvent convenir qu'au règne de Démétrius III, prouvent, avec la plus grande évidence qu'elles ont été toutes frappées en l'honneur de ce Prince.

V.

Princes du nom de Démétrius.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος. (*a*) fils de Philippe, Macédonien, & de la race des Téménides. Il étoit frere d'Antigonus I, & par conséquent grand oncle des deux Princes suivans.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, (*b*) fils de Démétrius Poliorcete & de Ptolémaïde. Arsinoé, après la mort de Magas son mari, roi de Cyrene, lui envoya offrir la foi de Bérénice sa fille avec le royaume de son pere. Démétrius y vola aussi vîte que le vent qu'avoit en pouppe le vaisseau qui le portoit. Mais, trop

(*a*) Plut. T. I. p. 889.
(*b*) Just. L. XXVI. c. 3. Plut. T. I. p. 915. Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 252.

plein de son mérite, & de sa bonne mine par laquelle il n'avoit déjà que trop donné dans les yeux de sa belle-mere, il déplut par l'orgueil de son nouveau règne à la famille royale, & aux troupes, & s'attacha à rendre à la mere des soins qui n'étoient dûs qu'à la fille. Cet attachement fut d'abord suspect à la jeune Reine, & ensuite odieux au peuple & au soldat, qui tournant tous leurs yeux vers le fils de Ptolémée, à qui Bérénice avoit d'abord été mariée, conspirerent la mort de Démétrius, & envoyerent des gens pour l'assassiner, tandis qu'il étoit couché avec sa belle-mere. En vain Arsinoé enhardie par les paroles de sa fille qui, de la porte de la chambre, ordonnoit aux assassins d'épargner sa mere, se mit entr'eux & son amant pour empêcher qu'ils ne le tuassent ; elle n'en put reculer la mort que de quelques momens ; ce qui arriva l'an 257 avant l'Ére Chrétienne.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, (*a*) autre fils de Démétrius Poliorcete. Il naquit d'une femme Illyrienne, & il fut surnommé le Grêle, au rapport de Plutarque.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, (*b*) Prince Illyrien, connu sous le nom de Démétrius de Pharos, isle de la mer Adriatique. Il commanda d'abord la garnison, que Teuta, Reine d'une partie de l'Illyrie, mit dans l'isle de Corcyre l'an 229 avant J. C. Cette entreprise déplut aux Romains. Résolus d'en tirer vengeance, ils envoyerent une flotte à Corcyre, & la chose réussit d'autant plus heureusement, que Démétrius étoit d'intelligence avec eux. Car, ayant été desservi auprès de Teuta, & craignant son ressentiment, il avoit fait dire aux Romains qu'il leur livreroit Corcyre, & tout ce qui étoit en sa disposition. Les Romains débarquent donc dans l'isle, & y sont bien reçus. Démétrius & les Corcyréens leur livrent la garnison Illyrienne, & toute l'isle se soumet, dans la pensée que c'étoit l'unique moyen de se mettre à couvert pour toujours des insultes des Illyriens. Les Romains donnerent plusieurs places d'Illyrie à Démétrius, pour récompense des services qu'il leur avoit rendus. On le chargea même quelque tems après de l'administration du royaume de Teuta, sous le titre de tuteur du fils de cette Princesse, qui avoit été forcée de demander la paix au peuple Romain.

Mais, Démétrius, oubliant les bienfaits qu'il avoit reçus des Romains, & passant même jusqu'à les mépriser, parce qu'il avoit vu la frayeur où les avoient jettés les Gaulois, & que d'ailleurs il prévoyoit qu'ils auroient bientôt sur les bras les Carthaginois, crut pouvoir ravager impunément les villes de l'Illyrie qui appartenoient

(*a*) Plut. T. I. p. 915.

(*b*) Appiann. p. 760. Strab. p. 315. Tit. Liv. L. XXII. c. 33. Just. L. XXIX. c. 2. Plut. Tom. I. pag. 1050. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 289, 401. Hist. Rom. Tom. III. pag. 20, 21, 51. & *suiv.*

aux Romains. Pour cet effet, il passa avec cinquante frégates au-delà de Lisse, contre la foi des traités, par lesquels il lui étoit défendu de passer au-delà de cette ville avec plus de deux frégates; encore ne devoient-elles pas être armées en guerre; & il pilla, ou mit à contribution les isles Cyclades. Il avoit engagé dans son parti les peuples d'Istrie nouvellement subjugués, & il se flattoit de recevoir un secours considérable du roi de Macédoine avec qui il étoit lié d'intérêts. La guerre lui fut déclarée, & sans perdre de tems, l'on en fit les préparatifs.

Le soin de cette guerre fut confié aux consuls M. Livius Salinator & L. Æmilius Paulus. Sur la nouvelle que les Romains se disposoient à le venir attaquer, Démétrius s'étoit mis en état de les bien recevoir. Il jetta dans Dimallum une forte garnison, & toutes les munitions nécessaires. Il fit mourir dans les autres villes les principaux citoyens dont il se défioit; il donna l'autorité à ceux qu'il croyoit lui être attachés, & il choisit dans tout le royaume dont il avoit l'administration, six mille des plus braves hommes pour garder Pharos.

Le consul L. Æmilius Paulus arrive cependant en Illyrie; & parce que les ennemis comptoient beaucoup sur la force de la ville de Dimallum qu'ils croyoient imprenable, & sur les provisions qu'ils avoient faites pour la défendre, il résolut, pour étonner les ennemis, d'ouvrir la campagne par ce siège. Au septième jour la ville fut prise d'assaut. C'en fut assez pour faire tomber les armes des mains aux ennemis. Ils vinrent aussitôt de toutes les villes se rendre aux Romains, & se mettre sous leur protection. Le consul les reçut tous aux conditions qu'il crut les plus convenables, & aussitôt mit à la voile pour attaquer Démétrius même.

Comme il apprit que la place étoit en état de faire une longue résistance, pour éviter cet inconvénient, il eut recours à un stratagême. Il prit terre pendant la nuit dans l'isle avec toute son armée. Il posta la plus grande partie dans des bois & d'autres lieux couverts, & le jour venu, il se remit sur mer, & entra tête levée dans le port le plus proche de la ville, avec vingt vaisseaux. Démétrius l'apperçut, & croyant se jouer d'une si petite armée, il marcha vers ce port, pour s'opposer à la descente des ennemis. A peine en fut-on venu aux mains, que le combat s'échauffant, il venoit perpétuellement de la ville des troupes fraîches au secours. Enfin, toutes se présenterent au combat. Ceux des Romains qui avoient débarqué pendant la nuit, s'étant mis en marche par des lieux couverts, arriverent dans ce moment. Entre la ville & le port il y avoit une hauteur escarpée; ils s'en emparent, & coupent ainsi la communication avec la ville à ceux qui en étoient sortis pour aller attaquer le Consul. Alors, Démétrius ne songea plus à empêcher le débarquement. Il assembla ses troupes, les exhorta à faire leur de-

voir, & les mena à la hauteur dans le dessein de combattre en bataille rangée. Les Romains, qui virent que les Illyriens approchoient avec impétuosité & en ordre, vinrent sur eux, & les chargerent avec une vigueur étonnante. Pendant ce tems-là, les Romains, qui venoient de débarquer, donnoient aussi par les derrières. Les Illyriens, enveloppés de tous côtés, se virent dans un désordre & une confusion extrêmes. Enfin, pressés de front & en queue, ils furent obligés de prendre la fuite. Quelques-uns se sauverent dans la ville; la plûpart se répandirent dans l'isle par des chemins écartés. Démétrius monta sur des frégates qu'il avoit à l'ancre dans des endroits cachés; & faisant voile pendant la nuit, il arriva heureusement chez Philippe, roi de Macédoine, où il passa le reste de ses jours. Il contribua beaucoup, par ses flatteries & par ses pernicieux conseils, à gâter & à corrompre le naturel de ce Prince, qui, dans les commencemens de son règne, s'étoit acquis une estime générale, & ce fut lui principalement, qui, pour se venger, le porta à se déclarer contre les Romains, & par-là lui attira une longue suite de malheurs.

Démétrius de Pharos est qualifié roi des Illyriens par Justin.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, (*a*) fils de Philippe, & petit-fils de Démétrius II, fut donné en ôtage aux Romains l'an 196 avant J. C., & servit d'ornement au triomphe de T. Quintius. Il fut retenu assez long-tems à Rome, & renvoyé ensuite à son pere, après s'être concilié par son bon naturel l'affection des plus considérables de la république Romaine.

Il retourna à Rome quelques années après, par l'ordre de Philippe, pour y veiller à ses intérêts. C'étoit à lui naturellement à répondre en détail aux divers chefs d'accusation formés contre son pere. Le Sénat jugeant bien que ce seroit un grand embarras pour un jeune Prince qui n'étoit point accoûtumé à parler en public, pour lui épargner cette peine, lui fit demander si le Roi son pere ne lui avoit point donné quelques mémoires, & se contenta de lui en entendre faire la lecture. Philippe s'y justifioit le mieux qu'il lui étoit possible sur la plûpart des faits qu'on lui objectoit; mais, il faisoit sentir sur-tout combien il étoit mécontent des décrets portés à son sujet par les commissaires que Rome avoit nommés, & de la manière dont il avoit été traité. Le Sénat comprit aisément où tout cela tendoit; & comme le jeune Prince tâchoit d'excuser certaines choses, & pour d'autres assuroit que tout se feroit selon le bon plaisir de Rome, on lui ré-

(*a*) Appian. pag. 98. Tit. Liv. L. XXXIII. c. 13, 30. L. XXXIV. c. 52. L. XXXVI. c. 35. L. XXXIX. c. 34, 47, 53. L. XL. c. 5. *& seq.* Just. L. XXXII. c. 2, 3. Pauf. pag. 270. Plut. Tom. I. pag. 374. Roll. Hist. Anc. T. IV. pag. 524, 554, 616, 634. *& suiv.* Hist. Rom. Tom. IV. pag. 185, 426, 437. *& suiv.*

pondit que Philippe son pere n'avoit pu rien faire de plus sage, ni qui fût plus agréable au Sénat, que d'envoyer Démétrius son fils à Rome pour faire son apologie; que par rapport au passé, le Sénat pouvoit dissimuler, oublier, & souffrir beaucoup de choses; que pour l'avenir, il se fioit aux paroles que donnoit Démétrius; que quoiqu'il fût près de quitter Rome pour retourner en Macédoine, il y laissoit pour ôtage de ses dispositions son bon cœur, & son attachement pour Rome, qu'il sçauroit conserver inviolablement sans donner jamais d'atteinte au respect qu'il devoit à son pere; que par considération pour lui, on enverroit des ambassadeurs en Macédoine, pour rectifier sans bruit & sans éclat ce qui jusques-là auroit pu être fait contre les règles; qu'au reste, le Sénat étoit bien aise que Philippe sentît qu'il étoit redevable à son fils Démétrius de la manière dont le peuple Romain agissoit à son égard. Ces marques de considération, que le Sénat lui donnoit pour relever son crédit auprès de son pere, ne servirent qu'à exciter contre lui l'envie, & causerent dans la suite sa perte.

En effet, Persée voyoit avec peine & une douleur infinies, que la considération de son frere Démétrius dans la Macédoine, & son crédit chez les Romains, augmentoient de jour en jour. N'ayant plus d'espérance de parvenir au trône que par le crime, il y mit toute sa ressource. Il commença par sonder la disposition de ceux qui étoient les plus puissans auprès du Roi, en leur tenant des discours encore obscurs & ambigus. Quelques-uns d'abord parurent ne point entrer dans ses vues, & rejetter ses propositions, parce qu'ils croyoient avoir plus à espérer de la part de Démétrius. Ensuite, comme on voyoit croître sensiblement la haine de Philippe contre les Romains, que Persée travailloit à allumer de jour en jour, & à laquelle au contraire Démétrius s'opposoit de toutes ses forces, ils changerent de sentimens. Jugeant bien que ce dernier, que sa jeunesse & son peu d'expérience rendoient peu précautionné contre les artifices de son frere, y succomberoit à la fin, ils crurent devoir se prêter à un évènement qui arriveroit toujours indépendamment d'eux, & embrasser dès-lors le parti du plus fort. C'est ce qu'ils firent, & ils se livrerent totalement à Persée.

Pour rendre Démétrius plus suspect de jour en jour, ils affectoient de faire tomber souvent la conversation, en présence du Roi, sur les Romains, témoignant du mépris les uns pour leurs loix & leurs coûtumes, les autres pour leurs exploits, plusieurs pour la ville de Rome, destituée d'ornemens & de bâtimens magnifiques, quelques-uns même pour ceux des Romains qui étoient les plus estimés, les passant tous en revue. Démétrius, qui ne pressentoit pas où tendoient tous ces discours, ne manquoit pas de prendre feu par zele pour les Romains, & par

l'envie de contredire son frere. Par-là, sans y faire réflexion, il se rendoit suspect & odieux au Roi, & ouvroit la voie aux accusations & aux calomnies qu'on préparoit contre lui. Aussi son pere ne lui communiquoit rien des desseins qu'il rouloit jour & nuit dans sa tête contre Rome, & ne s'en ouvroit qu'à Persée.

Des ambassadeurs, qu'il avoit envoyés chez les Bastarnes, pour leur demander du secours, revinrent dans le tems dont nous parlons. Ils avoient amené avec eux de jeunes gens de qualité, & quelques Princes même du sang, dont l'un promettoit sa sœur en mariage pour un des fils de Philippe. Cette nouvelle alliance avec une nation puissante relevoit beaucoup le courage du Roi. Persée, profitant de cette occasion : » De quel » usage, dit-il, tout cela nous » peut-il être ? Il n'y a pas tant » à espérer pour nous des secours » étrangers, qu'à craindre de la » part du dedans. Nous avons » dans notre sein, je ne veux pas » dire un traître, mais au moins » un espion. Les Romains, de» puis qu'il a été en ôtage chez » eux, nous ont rendu son corps, » mais il leur a laissé son cœur. » Presque tous les Macédoniens » tournent déjà les yeux sur lui, » & ne comptent point avoir » d'autre Roi que celui qu'il plaira » aux Romains de leur donner. « On aigrissoit par ces discours l'esprit de Philippe, qui étoit déjà par lui-même fort mal disposé contre Démétrius.

Il se fit alors une revue de l'armée dans une fête qui se célébroit tous les ans avec une pompe religieuse. C'étoit la coûtume, lorsqu'on avoit achevé les sacrifices, de donner une espèce de tournoi, & de diviser l'armée en deux corps, qui en venoient aux mains armés simplement de fleurets, & représentoient l'image d'un combat. Les deux jeunes Princes commandoient ces deux corps. Ce ne fut pas une simple représentation de combat. Avec leurs armes simulées, ils se battirent aussi vivement que s'il s'étoit agi du trône. Il y eut plusieurs blessures de part & d'autre, & pour en faire une juste bataille, il n'y manqua que le fer. Le corps commandé par Démétrius fut beaucoup supérieur. Persée souffrit cet avantage impatiemment. Ses amis, au contraire, s'en réjouirent, jugeant que ce seroit une occasion favorable & toute naturelle d'intenter une accusation contre son frere.

Les deux Princes donnerent ce jour-là chacun un grand repas à ceux qui avoient été de leur parti. Persée, que son frere avoit invité à son festin, refusa de s'y trouver. La joie fut grande des deux côtés, & l'on but à proportion. Pendant le repas, il fut beaucoup parlé du combat, & l'on mêla dans le discours beaucoup de plaisanteries, quelquefois très-piquantes, contre ceux du parti contraire, sans même épargner les chefs. Persée avoit envoyé un espion pour observer ce qui se diroit au repas de son frere. Quatre jeunes gens qui étoient sortis par hazard de la salle, l'ayant dé-

couvert, le maltraiterent fort. Démétrius, qui ne sçavoit rien de ce qui venoit de se passer, dit à la compagnie : » Que n'allons-nous » achever notre fête chez mon » frere ; pour adoucir sa peine, » s'il lui en reste encore, par une » surprise agréable, qui lui mon- » trera que nous agissons simple- » ment, & que nous n'avons rien » sur le cœur contre lui. « Tous crierent qu'il falloit y aller, excepté ceux qui craignoient qu'on ne se vengeât du mauvais traitement fait à l'espion. Mais, Démétrius les y entraînant aussi, ils cacherent des épées sous leurs habits, pour se défendre en cas de besoin. Quand la discorde règne dans des familles, rien n'y peut demeurer secret. Un homme prenant les devants, alla trouver Persée, & l'avertit que Démétrius amenoit avec sa troupe quatre jeunes gens armés. Il pouvoit facilement en deviner la cause, car il sçavoit que c'étoient eux qui avoient maltraité son espion. Mais, pour rendre la chose plus criminelle, il fait fermer sa porte ; & par une fenêtre de l'appartement supérieur qui donnoit sur la rue, il fait défense d'ouvrir à ces gens qui venoient à main armée pour l'assassiner. Démétrius, qui étoit en pointe de vin, après s'être plaint d'un ton haut & fâché de ce qu'on lui refusoit ainsi l'entrée, retourne chez lui, & se remet à table, n'ayant rien sçu encore de ce qui touchoit l'espion de Persée.

Le lendemain, dès que Persée put approcher de son pere, il entra dans sa chambre le visage tout troublé, & demeura quelque tems en sa présence, mais un peu éloigné, sans ouvrir la bouche. Philippe alarmé, lui demandant avec empressement quel étoit donc le sujet du chagrin qu'il faisoit paroître : » C'est le plus grand bon- » heur du monde, lui répondit- » il, de ce que vous me voyez » encore en vie. Ce n'est plus par » des embûches secretes que mon » frere m'attaque ; il est venu de » nuit avec des gens armés à ma » maison, pour m'assassiner. Je ne » me suis sauvé de sa fureur qu'en » faisant fermer mes portes, & » en mettant un mur entre lui & » moi. « Philippe fut frappé d'étonnement & de frayeur, & fit appeller sur le champ Démétrius. Ce jeune Prince, instruit de ce qui venoit de se passer, fut accablé d'une telle douleur, qu'il se trouva hors d'état de parler. Pressé de se défendre, il s'exprima enfin de la sorte :

» Persée, en m'accusant de- » vant vous, mon Pere, & en » répandant de fausses larmes, » pour exciter votre compassion, » vous a rendu suspectes les mien- » nes qui ne sont que trop vraies, » & m'a enlevé tous les avantages » qu'ont ordinairement tous les » accusés. Au lieu que c'est lui, » qui, depuis que je suis revenu » de Rome, ne cesse jour & nuit, » dans les secrets entretiens qu'il » a avec ses créatures, de me » tendre des embûches ; il me re- » présente devant vous comme » non seulement lui tendant des » pièges cachés, pour le faire pé- » rir, mais l'attaquant à force » ouverte & à main armée. Il

» cherche à vous alarmer par » son péril, pour se hâter de per» dre, par votre moyen, un » frere innocent. Il se dit sans re» fuge & sans asyle, pour m'em» pêcher d'en trouver dans votre » bonté & dans votre justice. » Dans l'état de solitude & d'a» bandon où je suis ici, sans amis » & sans protecteur, il veut me » rendre odieux par le reproche » d'un crédit étranger, qui me » nuit plutôt qu'il ne me sert. «

Il en dit encore bien davantage; & pendant qu'il se défendoit ainsi, les soupirs & les sanglots mêlés de pleurs, lui couperent la parole. Philippe, les ayant fait sortir l'un & l'autre pour un moment, après, s'être entretenu avec ses amis, les fit rentrer & leur dit qu'il ne décideroit point leur affaire sur de simples paroles & sur des discours d'une heure, mais sur l'information qu'il feroit de leur conduite, & de la manière dont ils se comporteroient dans les petites comme dans les grandes choses, dans leurs discours & dans leurs actions. Ce jugement fit assez connoître que si d'un côté Démétrius s'étoit lavé du crime d'avoir attenté à la vie de son frere, que de l'autre néanmoins ses liaisons avec les Romains le rendirent suspect à Philippe.

Ce Prince, quelque tems après, envoya à Rome en qualité d'ambassadeur Philocle & Apelle, moins pour y traiter d'aucune affaire, que pour y sonder la disposition des esprits à l'égard de Démétrius, & pour s'informer sous main des discours qu'il y avoit tenus, principalement avec T. Quintius, sur la succession au trône. Philippe ne les croyoit point attachés à aucun parti; mais, ils l'étoient en effet à Persée, & avoient part à son complot. Démétrius, qui ne sçavoit rien de tout ce qui se passoit, excepté l'accusation de son frere qui avoit éclaté, n'avoit aucune espérance de pouvoir appaiser son pere à son égard, sur-tout quand il le vit obsédé de telle sorte par son frere, qu'il ne pouvoit plus en approcher. Il se réduisit à s'observer scrupuleusement, tant sur ses discours que sur ses actions, pour ne donner aucune prise aux soupçons & à l'envie. Il évitoit de parler des Romains, & d'avoir aucun commerce avec eux, même par lettres, sçachant que c'étoit ce qui aigrissoit sur-tout les esprits contre lui. Il auroit dû prendre ces précautions plutôt. Mais, ce jeune Prince, qui étoit sans expérience, qui avoit beaucoup de simplicité, & qui jugeoit des autres par lui-même, n'avoit pas cru qu'il y eût rien à craindre pour lui à la cour, dont il devoit mieux connoître les intrigues & les artifices.

Philippe, vers ce tems-là, fit un voyage avec Persée, & laissa Démétrius en Macédoine. Didas, l'un des principaux officiers de la cour, resta auprès du jeune Prince. C'étoit un Seigneur vendu à Persée. Il fit semblant d'entrer dans les sentimens de Démétrius, plaignit son sort, parut détester l'injure & la mauvaise foi de ses ennemis, qui le décrioient dans l'esprit de son pere, & lui fit

offre de ses services dans tout ce qui dépendroit de son ministère. Démétrius songeoit à se retirer chez les Romains. Il crut que le ciel lui en fournissoit un moyen sûr, car il falloit passer par la Péonie dont Didas étoit gouverneur, & il lui découvrit son dessein. Didas, sans perdre de tems, en donna avis à Persée, & celui-ci au roi Philippe, qui étoit revenu de son voyage, après avoir essuyé des fatigues infinies.

Cette entreprise de Démétrius toucha vivement Philippe. Il crut pourtant devoir attendre le retour des ambassadeurs qu'il avoit envoyés à Rome. On leur avoit fait leur leçon avant qu'ils partissent de Macédoine. Ils rapporterent exactement tout ce qu'on leur avoit dicté, & présenterent au Roi une fausse lettre scellée du sceau contrefait de T. Quintius, par laquelle il le prioit de ne point sçavoir mauvais gré à son fils Démétrius de quelques paroles imprudentes qui pouvoient lui être échappées à Rome dans des conversations au sujet de la succession au trône, l'assurant qu'il n'entreprendroit rien contre les droits du sang & de la nature. Il ajoûtoit, en parlant de lui-même, qu'il étoit fort éloigné de lui donner jamais de pareils conseils. Cette lettre confirma tout ce que Persée avoit avancé contre son frere.

Il l'accusa de nouveau devant le Roi. On lui faisoit un crime d'avoir projetté le dessein de s'enfuir à travers la Péonie, & d'avoir corrompu quelques particuliers pour l'accompagner dans sa fuite. Mais, ce qui le chargeoit le plus, étoit la fausse lettre de T. Quintius. Son pere néanmoins ne prononça rien contre lui en public, se réservant de s'en défaire en secret, non par égard pour son fils, mais de peur que l'éclat que feroit sa punition, ne découvrît trop ses desseins contre Rome. En partant de Thessalonique pour Démétriade, il chargea Didas de l'en délivrer. Celui-ci ayant mené avec lui Démétrius dans la Péonie, lui donna du poison dans un repas qui suivit la cérémonie d'un sacrifice. Il n'eut pas plutôt pris ce breuvage, qu'il se sentit saisi de douleurs violentes. Il se retira dans son appartement, se plaignant avec amertume de la cruauté de son pere, & accusant hautement le parricide de son frere, & le crime de Didas. Ses douleurs augmentant, deux domestiques de Didas, qui étoient entrés dans sa chambre, lui jetterent des couvertures sur la tête, & l'étoufferent. Telle fut la fin de ce jeune Prince, qui méritoit un meilleur sort. Sa mort arriva l'an 180 avant Jesus-Christ.

Il se passa près de deux ans sans qu'on découvrît rien du complot formé par Persée contre son frere. Cependant, Philippe, dévoré de chagrins & de remords, déploroit sans cesse la mort de son fils, & se reprochoit à lui-même sa cruauté. Enfin, ayant reconnu l'innocence de Démétrius, par la conduite de Persée, il mourut de regret du parricide qu'il avoit commis, & déshérita en mourant le

dernier

dernier qui l'avoit porté à le commettre, & qui néanmoins lui succéda.

V I.

Grands Hommes du nom de Démétrius.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, (a) célebre architecte, que Vitruve appelle cerf de Diane. Il est compté au nombre des architectes qui travaillerent au fameux temple d'Éphèse. Il acheva de le construire avec Péonius Éphésien.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, (b) célebre statuaire. Quoique très-habile, on lui reprochoit, au rapport de Quintilien, de s'attacher trop scrupuleusement à la vérité dans ses ouvrages, & d'y rechercher plus la ressemblance que la beauté. C'est ce que Lysippe évitoit.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*; Δημήτριος, Philosophe péripatéticien, surnommé de Phalère, à cause de la ville de ce nom dans l'Attique, étoit fils de Phanostrate qui avoit été esclave dans la maison de Conon & de Timothée. Il est renommé chez les Auteurs Juifs, Payens & Chrétiens, par son éloquence, par la sagesse de son gouvernement dans la république d'Athènes, par l'établissement de la bibliotheque d'Alexandrie, & par la traduction des Septante.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, (c) surnommé Phidon, insigne flatteur à la suite d'Alexandre. Plutarque en fait mention dans la vie de ce Prince. Voici ce qu'il en dit:

» Charès de Mitylène écrit » qu'Alexandre, dans un festin, » après avoir bu dans une coupe, » la présenta à un de ses amis; que » celui-ci l'ayant prise, se leva, » & se tournant vers le foyer où » étoient les Dieux domestiques, » il but, & après avoir bu, il » adora en s'inclinant profondé- » ment; qu'il alla ensuite donner » un baiser à Alexandre, au mi- » lieu du festin, & se remit à » table avec lui. Tous les convi- » ves ayant fait la même céré- » monie à la ronde, Callisthène, » quand son tour fut venu, prit la » coupe pendant qu'Alexandre » n'y prenoit pas garde, & qu'il » parloit à Épheſtion; & après » avoir bu, il se présenta pour » baiser le Roi comme les autres. » Mais, Démétrius, surnommé » Phidon, ayant crié au Prince: » *Seigneur, ne le baisez pas, car* » *il est le seul de la table qui ne* » *vous ait pas adoré*, Alexandre » détourna la tête, & lui refusa » le baiser. Alors, Callisthène dit » tout haut: *Voilà donc que je* » *m'en retourne avec un baiser de* » *moins que tous les autres con-* » *vives.* «

Je ne sçais si ce Démétrius ne seroit pas le même qui suit.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, (d) capitaine des gardes d'Alexandre, eut part à une conspiration contre ce Prince. Quand il fut produit pour subir un

(a) Roll. Hist. Anc. Tom. V. p. 577.
(b) Quintil. L. XII. c. 10. Roll. Hist. Anc. T. V. p. 610.
(c) Plut. T. I. p. 696.
(d) Q. Curt. L. VI. c. 7, 11.

interrogatoire, il nia le fait fort & ferme; & avec un courage & une contenance assurées, il faisoit des sermens horribles, qu'une telle manie ne lui étoit jamais entrée dans l'ame; & même il insistoit que pour sa plus grande justification, il fût mis à la torture. Mais, on n'eut pas besoin de recourir à ce tourment, parce qu'un autre complice déclara que Démétrius étoit du nombre des conjurés, & il fut assommé avec les autres à coups de pierre.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, (*a*) surnommé Calatien, avoit composé plusieurs traités de l'Asie & de l'Europe. Strabon dit que dans l'énumération qu'il faisoit des tremblemens de terre arrivés anciennement dans toute la Grece, il rapportoit que plusieurs parties des isles Lichades avoient été submergées, & que les thermes ou bains qui étoient à Ædepsis & aux Thermopyles, après avoir été arrêtés pendant trois jours, avoient coulé ensuite derechef; mais de telle manière que ceux d'Ædepsis avoient pris d'autres routes. Ce Démétrius est sans doute le même que Lucien surnomme Callistien.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, (*b*) surnommé Lacon. Il eut pour maître Protarque, de la secte des Épicuréens.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, (*c*) Scepsien, noble, riche & amateur des sciences. Il étoit contemporain de Cratès & d'Aristarque. Strabon le cite fréquemment. Étant encore jeune, il alla à Ilium, & en trouva les maisons tellement négligées, que les toits n'étoient pas même couverts de tuiles. Quoiqu'il passe pour constant que Démétrius étoit natif de Scepsis, lui cependant, au rapport de Strabon, croyoit que sa patrie étoit le lieu ou Énée faisoit sa résidence.

Joignons ici une remarque de Madame Dacier sur Homère, où il est parlé de Démétrius le Scepsien. » Après qu'Homère a fait » le dénombrement des Grecs, » dit-elle, il va faire celui des » Troyens & de leurs troupes » auxiliaires; & ce dernier n'est » ni moins exact, ni moins rem» pli de choses curieuses, que » celui des Grecs. Un certain » Démétrius de la ville de Scep» sis dans la Mysie, y avoit fait » un commentaire très-étendu, » puisque les Anciens en citent » jusqu'au vingt-sixième livre.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, (*d*) esclave de C. Cassius. Après la mort de son maître, s'étant saisi de sa robe & de son épée, il alla les porter dans la tente de M. Antoine.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, (*e*) Auteur contemporain de Cicéron, étoit né dans quelqu'une des villes appellées Magnésie. Cicéron le fait connoître dans la onzième lettre du hui-

(*a*) Strab. pag. 60. Lucian. Tom. II. p. 635.
(*b*) Strab. p. 658.
(*c*) Strab. p. 594, 607, 609.
(*d*) Plut. T. I. p. 1005.
(*e*) Cicer. ad Attic. L. IV. Epist. 11. L. VIII. Epist. 11. Plut. T. I. pag. 851, 853, 858. Athen. p. 611.

tième livre, où il prie Atticus de lui communiquer le livre que Démétrius lui avoit envoyé touchant la concorde. Plutarque, Athénée, Diogène Laërce font mention d'un autre ouvrage de Démétrius, touchant les Auteurs qui avoient porté le même nom. Il y donnoit une liste & une idée de leurs ouvrages.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, (*a*) surnommé Syrus, étoit un Rhéteur d'Athènes. Cicéron prit ses leçons, comme il nous l'apprend lui-même dans son Brutus. Démétrius Syrus étoit alors un ancien maître d'éloquence qui s'étoit acquis de la réputation. *Vetus & non ignobilis dicendi magister.*

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, (*b*) surnommé l'Étolien. Strabon dit que ce Démétrius ravagea le païs de Calydon, & que ce fut pour cela que les habitans de Pleuron abandonnerent leur ville, pour aller en bâtir une autre ailleurs.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, (*c*) Sicilien, & pour parler plus juste, Tindaritain. Il étoit Gymnasiarque. Cicéron le cite comme un témoin contre Verrès.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, (*d*) orfèvre d'Éphèse, qui faisoit de petits temples d'argent de Diane.

Cet homme, voyant les progrès que faisoit l'Évangile par les prédications de Saint Paul, assembla tous ceux qui travailloient aux mêmes ouvrages que lui, & leur dit : » Mes amis, vous sçavez » que c'est de ces ouvrages que » vient tout notre gain ; & cependant vous voyez vous-mêmes » & vous entendez dire que non » seulement à Éphèse, mais pres» que par toute l'Asie, ce Paul a » persuadé à un grand nombre de » personnes d'y renoncer, en di» sant que les ouvrages de la main » des hommes ne sont point des » Dieux. Et il n'y a pas seulement » à craindre pour nous, que no» tre profession ne soit décriée, » mais que le temple de la gran» de Diane ne tombe dans le » mépris, & que la majesté de » celle que toute l'Asie & même » tout l'Univers adorent, ne soit » oubliée. « Ayant entendu ce discours, ils furent transportés de colère, & ils s'écrierent : *Vive la grande Diane des Éphésiens.* Toute la ville fut aussitôt remplie de confusion ; & ces gens-là coururent en foule à la place publique, où étoit le théatre, entraînant Caïus & Aristarque, Macédoniens, qui avoient accompagné Paul ; & comme Saint Paul lui-même vouloit aller se présenter à ce peuple, les disciples l'en empêcherent.

Cependant, les uns crioient d'une manière, & les autres d'une autre; car, ce n'étoit qu'un concours tumultueux, & la plûpart même ne sçavoient pourquel sujet ils étoient assemblés. Alors, Alexandre, aidé par les Juifs qui le

(*a*) Cicer. Brut. c. 174.
(*b*) Strab. pag. 451.
(*c*) Cicer. in Verr. L. VI. c. 82.
(*d*) Actu Apost. c. 19. v. 24. *& seq.*

pouſſoient devant eux, ſe dégagea de la foule, & faiſant ſigne de la main, il demanda audience, pour ſe juſtifier devant le peuple. Mais, ayant reconnu qu'il étoit Juif, ils s'écrierent tous d'une ſeule voix, pendant environ deux heures: *Vive la grande Diane des Éphéſiens*. Cependant, le greffier de la ville, ayant calmé cette populace, leur dit: » Seigneurs Éphé-» ſiens, y a-t-il quelqu'un qui ne » ſçache que la ville d'Éphèſe » rend un culte particulier à » Diane, cette grande Déeſſe, » fille de Jupiter, & à ſa ſtatue » deſcendue du ciel? Puis donc » que cela ne peut être conteſté, » vous devez demeurer en repos, » & ne rien faire inconſidéré-» ment. Car, ceux que vous avez » amenés ici, ne ſont coupables » ni de ſacrilege ni de blaſphême » contre votre Déeſſe. Que ſi » Démétrius, & les ouvriers qui » ſont avec lui, ont quelque » plainte à faire contre quelqu'un, » on tient l'audience, & il y a des » Proconſuls; qu'ils s'appellent » en juſtice les uns les autres. » Que ſi vous avez quelqu'autre » affaire à propoſer, elle ſe pour-» ra terminer dans une aſſemblée » légitime. Car, nous ſommes en » danger d'être accuſés de ſédi-» tion, pour ce qui s'eſt paſſé » aujourd'hui, ne pouvant allé-» guer aucune raiſon pour juſti-» fier ce concours tumultueux. « Ayant ainſi parlé, il congédia l'aſſemblée, & le tumulte ceſſa.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, (*a*) dont parle Saint Jean en ces termes: » Tout le » monde rend un témoignage » avantageux à Démétrius, & la » vérité même le lui rend. Nous » le lui rendons auſſi nous-mê-» mes, & vous ſçavez que notre » témoignage eſt véritable. «

Quelques-uns croient que c'eſt le même dont on vient de parler, lequel quitta le Paganiſme pour embraſſer la réligion de Jeſus-Chriſt. Mais, ce ſentiment manque de preuves, auſſi-bien que la conjecture de ceux qui font ce Démétrius Évêque. Nous ne parlons point de la chronologie du faux Lucius Dexter, qui porte que Démétrius étoit frere de Caïus, à qui Saint Jean adreſſe ſon épître.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, (*b*) Philoſophe Cynique, vivoit vers le milieu du premier ſiècle de l'Ére Chrétienne. C'eſt de lui que Sénèque a dit ces paroles: *La nature l'avoit produit pour faire voir à ſon ſiècle, qu'un grand génie pouvoit ſe garder d'être perverti par la multitude*. Comme il avoit acquis une très-haute réputation dans la profeſſion qu'il faiſoit de la liberté Philoſophique, l'empereur Caligula voulut l'attacher à ſes intérêts, & s'imagina qu'il lui feroit aiſé de le gagner par un préſent. Démétrius ſe moqua de ce projet, & dit: *Que ſi l'Empereur avoit deſſein de le ten-*

(*a*) Joann. Epiſt. 3. v. 12.

(*b*) Tacit. Annal. L. XVI. c. 34. Hiſt. L. IV. c. 40. Lucian. Tom. I. pag. 938. & *ſeq.* Tom. II. pag. 550, 551. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. II. p. 330, 466. & *ſuiv.* Tom. III. pag. 288, 354. T. IV. pag. 139.

ter, il lui falloit tout d'un coup envoyer son diadême.

Condamné au bannissement par Vespasien, notre Cynique n'obéit point. Il affecta même de se montrer devant Vespasien, avec insolence, ne se levant point pour le saluer, & ne lui rendant aucune marque de respect. Vespasien se contenta de lui faire dire: *Tu fais tout ce qui est en toi pour que je t'ôte la vie; mais, je ne tue point un chien qui aboie.*

Apollonius de Tyane, ne pouvant, ou ne voulant pas accompagner Tite à Rome, établit son substitut auprès de lui, Démétrius le Cynique, à qui il écrivit en ces termes: » Je vous donne à l'em» pereur Tite pour maître, par » rapport à la façon dont il doit » gouverner. «

Tacite parle de Démétrius le Cynique sur la fin de ses annales, & dit que Thraséa, condamné à mort, s'entretint avec lui de la nature de l'ame. Dans le quatrième livre de son histoire, il rapporte que Démétrius parla en faveur d'un faux Philosophe, qui étoit accusé, & qu'il fut fort blâmé par son zele déplacé pour la défense d'une si mauvaise cause. On jugea que la vanité, & l'intérêt mal-entendu de l'honneur de la Philosophie, avoient bien plus de pouvoir sur son esprit, que l'amour de la vérité & de la justice.

Il est fait mention dans Lucien, d'un Histrion, qui seul représentoit par ses gestes une action à plusieurs personnages, & d'une façon si expressive, que Démétrius le Cynique, qui méprisoit son jeu, sans jamais en avoir été témoin, s'étant enfin laissé persuader de voir avant que de juger, en demeura surpris, enchanté, & s'écria: *Je ne te vois pas seulement, je t'entends; tu parles avec les mains.*

Lucien dit ailleurs que notre Philosophe ayant trouvé un jour à Corinthe les Bacchantes d'Euripide, entre les mains d'un ignorant, les déchira; & dit qu'il valoit mieux que Penthée fût déchiré par lui une fois, que de souffrir tous les jours mille affronts de la main d'un sot.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος natif de Sunium, personnage imaginaire de Lucien. *Voyez* Antiphilus, fils de Dinomène.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, (*a*) autre personnage imaginaire de Lucien. Il en fait un statuaire, ou, selon la force du texte, un faiseur d'hommes.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, (*b*) autre personnage imaginaire de Lucien. Il suppose que c'est un Philosophe Platonicien. On l'accusa devant Ptolémée de ne s'être pas voulu déguiser aux Bacchanales, & de n'y avoir bu que de l'eau, comme condamnant les plaisirs & les inclinations du Prince; & si le lendemain il ne se fût travesti, & n'eût bu du vin en la présence du

(*a*) Lucian. T. II. p. 479.

(*b*) Lucian. T. II. p. 573, 574.

Roi, & dansé avec des cymbales, il étoit perdu.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, (a) surnommé Méga. Pour faire connoître ce Démétrius Méga, il suffit de mettre sous les yeux du Lecteur une lettre de recommandation, que Cicéron écrivit en sa faveur à Acilius, Proconsul de Sicile: » J'ai, dit » Cicéron, une ancienne liaison » d'hospitalité avec Démétrius » Méga, & la plus grande ami- » tié que j'aie jamais eue pour au- » cun Sicilien. Dolabella lui a » obtenu de César le droit de » citoyen Romain, à ma priere; » & je m'en suis aussi mêlé. C'est » pour cela qu'il s'appelle aujour- » d'hui Publ. Cornélius. Lorsque » César, à cause de certaines gens » sordides & intéressés, qui ven- » doient ses faveurs, eut fait ôter » l'affiche où étoient gravés les » noms de ceux qui avoient été » gratifiés du droit de bourgeoisie » de Rome, il dit en ma pré- » sense à Dolabella, qu'il n'avoit » rien à craindre pour Démétrius » Méga, & qu'il étoit conservé; » ce que j'ai bien voulu vous » marquer ici, afin que vous le » considériez comme étant véri- » tablement du nombre des ci- » toyens Romains. Je vous le re- » commande aussi dans les autres » choses, le plus affectueusement » que j'ai jamais recommandé » personne. Je vous aurai la der- » nière obligation, si vous avez » la bonté d'en user de telle sorte » envers lui, qu'il reconnoisse que » ma recommandation lui aura » fait grand-honneur. «

DEMETRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, (b) étoit, à ce qu'on croit, un affranchi, avec lequel Cicéron ne vouloit avoir aucune liaison ni familiarité. C'est ainsi qu'il s'en explique lui-même dans une de ses lettres.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, (c) Poëte, dont Horace parle avec un souverain mépris. C'est peut-être un de ceux dont il est fait mention dans les articles précédens.

DÉMÉTRIUS, *Demetrius*, Δημήτριος, (d) fameux statuaire, dont Lucien fait mention dans un de ses Dialogues.

DÉMIANUS [CLAUDIUS], *Claudius Demianus*, (e) fut arrêté & mis en prison par l'ordre de L. Vétus, proconsul d'Asie. Ce dernier ayant depuis encouru la disgrace de Néron, Claudius Démianus se joignit à ceux qui l'accuserent devant l'Empereur, & obtint la liberté, pour récompense du service qu'il rendoit à ce Prince, en se déclarant contre un homme qui lui étoit odieux.

DEMIPHON, *Demipho*, (f) personnage de la comédie de Térence, intitulée *le Phormion*. Ce mot semble pris de τοῦ δήμου φῶς, *populi claritas*, *lumen*, la lumière du peuple.

DÉMIURGE, *Demiurgus*,

(a) Cicer ad Amic. L. XIII. Epist. 37.
(b) Cicer. ad Amic. L. XVI. Epist. 17.
(c) Horat. L. I. Satyr. 10. v. 79. & seq.
(d) Lucian. T. II. 479.
(e) Tacit. Annal. L. XVI. c. 10.
(f) Terent. T. III. p. 6.

Δημιουργὸς, (*a*) nom que les Mystiques Platoniciens donnoient au Créateur de l'Univers. Il en est parlé souvent & magnifiquement dans leurs Ouvrages.

DÉMO, *Demo*, Δημὼ, (*b*) l'une des courtisannes de Démétrius Poliorcete, étoit surnommée Mania. Elle fit à ce Prince une réponse fort naïve, un soir à son souper, où Lamia jouoit de la flûte. Quand elle eut fini, Démétrius demanda à Démo: *Eh bien, comment trouves-tu Lamia? Une vieille, Seigneur*, lui répondit Démo. A un autre souper, comme on servit un fort beau fruit, Démétrius dit à Démo: *Tu vois le beau fruit que Lamia m'envoie. Si vous vouliez coucher aussi avec ma mere*, lui répondit Démo, *elle vous en enverroit un plus beau.*

DÉMO, *Demo*, Δημὼ, (*c*) nom qu'Hypérochus, cité par Pausanias, donne à la Sibylle de Cumes. Pausanias ajoûte qu'on ne sçauroit avoir connoissance même à Cumes, d'aucun de ses oracles, & qu'on montre seulement dans le temple d'Apollon, une petite urne de marbre, où l'on dit que les cendres de cette Sibylle sont renfermées.

DÉMOCHARÈS, *Demochares*, Δημοχάρης, (*d*) oncle de Démosthène l'Orateur, parce qu'il avoit épousé une sœur de la mere de cet Orateur, autrement une fille de Gylon. C'est ce que nous apprend Démosthène lui-même dans ses harangues. Démocharès étoit du bourg de Leuconé dans la tribu Léontide.

DÉMOCHARÈS, *Demochares*, Δημοχάρης, (*e*) neveu de Démosthène l'orateur, c'est-à-dire, fils d'une sœur de cet Orateur, & de Lachès, du bourg de Leuconé, dans la tribu Léontide. Diogène Laërce le dit aussi fils de Lachès, dans la vie d'Arcésilaüs, & dans celle de Zénon. Timée avoit fait de Démocharès une peinture très-désavantageuse; mais, Polybe fait son apologie au livre douzième, & nous apprend qu'il fut extrêmement considéré des Athéniens, qui lui décernerent de grands honneurs. Athénée fait mention d'une harangue de Démocharès contre Philon, ami d'Aristote. Élien le cite aussi. Il dit que Démocharès ne s'embarrassoit point des mauvais propos du vulgaire, & qu'ayant vu un jour dans une boutique de barbier, quelques personnes fort avides de malparler, il les appella Dysménides, pour marquer à la fois par ce nom, & leur esprit & leur caractère.

Cicéron parle du style de Démocharès, au sujet d'un traité qu'il avoit composé sur ce qui s'étoit passé de son tems à Athènes. Il avoit écrit cet ouvrage moins en Historien qu'en Orateur. *Voyez* l'article suivant.

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 93.
(*b*) Plut. T. I. p. 899, 901.
(*c*) Pauf. pag. 631.
(*d*) Demost. Orat. 1 & 2, in Aphob. p. 897, 905.
(*e*) Diog. Laërt. p. 281, 444. Ælian. p. 63, 138. Cicer. de Orat. L. II. c. 53. Brut c. 157. Plut. T. II. p. 847, 850, & seq.

DÉMOCHARÈS, *Demochares*, Δημοχάρης. Lacédémonien. (*a*) Comme quelques-uns appelloient Stratoclès fou, d'avoir proposé un décret, par lequel le peuple d'Athènes statuoit & ordonnoit que tout ce que commanderoit le roi Démétrius, seroit tenu pour saint envers les Dieux, & juste envers les hommes; Démocharès répondit qu'il seroit bien plus fou, s'il n'étoit pas fou; car, Stratoclès tira de grands avantages de sa flatterie, & Démocharès, déféré pour son bon mot, fut banni.

Ce récit est tiré de Plutarque; sur quoi M. Dacier fait cette remarque: » C'est le même Démocharès dont il est parlé dans » les fragmens de Polybe, qui » reprend violemment Timée de » ce qu'il avoit vomi contre lui » des calomnies atroces. Mais, ce » Démocharès n'étoit pas de Lacédémone; il étoit Athénien, » & propre neveu de Démosthène. Il faut corriger le texte, & » au lieu de λακωνεὺς, écrire » λευκονιεὺς, ou λευκωνεὺς, de » *Leuconia*, qui étoit de la tribu » Léontide. Plutarque lui-même » nous conduit à faire cette correction; car, dans la vie de » Démosthène, qui est dans ses » opuscules, il écrit que Démosthène eut une sœur qui fut mariée à Lachès le Leuconien, & » eut de lui Démocharès. Et il dit » que c'étoit un bon homme de » guerre, qui avoit bien servi, » qu'il ne cédoit à aucun autre » Orateur dans l'art de conduire » le peuple par des discours politiques, & qu'on lui avoit érigé une statue dans le Prytanée, » avec cette particularité bien » singulière, que cette statue étoit » ceinte d'une épée par-dessus sa » veste, parce qu'il avoit harangué en cet état contre Antipater. «

DÉMOCHARÈS, *Demochares*, Δημοχάρης. (*b*) poëte de Soles, appella très-plaisamment Démétrius Mythos, c'est-à-dire, fable, parce qu'il avoit toujours avec lui la courtisanne Lamia, comme les fables ont d'ordinaire une sorcière appellée Lamia pour faire peur aux enfans. C'est la réflexion de Plutarque. Sur quoi M. Dacier fait aussi une remarque: » Les anciennes Histoires, dit- » il, parlent d'une reine de » Libye, qui, furieuse de ce qu'elle » avoit perdu tous ses enfans, » faisoit prendre les enfans des » autres femmes, les faisoit tuer » devant elle & les dévoroit, & » de-là elle avoit été appellée » Lamia, c'est-à-dire, Dévoratrice, du Phénicien *Lahama*, » qui signifie dévorer. Et sur cela » Diodore écrit qu'on avoit fait » de cette Lamia un épouvantail » pour les enfans........ *C'est* » *pourquoi, jusqu'à notre tems* » *encore, la réputation de cette* » *femme se conserve parmi les en-* » *fans, & son nom seul leur fait* » *une peur effroyable.* Et il ne faut » pas douter que la fable n'en fît » usage pour les épouvanter. Ce

(*a*) Plut. Tom. I. p. 900.

(*b*) Plut. T. I. p. 901.

» passage de Diodore éclaircit » parfaitement le passage de Plu» tarque, & le mot de Démo» charès. «

DÉMOCHARÈS, *Demochares*, Δημοχάρης, (a) fils de Démostrate, étoit un jeune homme d'une excellente beauté, au rapport de Valère-Maxime.

DÉMOCHARÈS, *Demochares*, Δημοχάρης (b) l'un de ceux qui livrerent Agis, roi de Sparte, aux Éphores. Comme il étoit grand & fort, il jetta son manteau autour du cou de ce Prince, & se mit à le traîner de la sorte. Agis fut condamné à mort par les Éphores, & sur le champ ils ordonnerent aux officiers publics de le mener dans l'endroit de la prison où l'on étrangloit ceux qui étoient condamnés.

Démocharès, voyant que ces officiers n'osoient mettre la main sur Agis, & que les soldats étrangers se détournoient, & ne vouloient point prêter leur ministère à cette exécution, comme n'étant ni pieux ni juste de porter ses mains sur la personne du Roi, les accabla d'injures & de menaces, & traîna lui-même Agis dans le cachot.

DÉMOCLÈS, *Democles*, Δημοκλῆς. *Voyez* Damoclès.

DÉMOCLÈS, *Democles*, Δημοκλῆς, historien Grec, qui vivoit long-tems avant la guerre du Péloponnèse. Il étoit de Phigalie.

DÉMOCLÈS, *Democles*, (c) Δημοκλῆς, Athénien, étoit un jeune homme d'une grande beauté, en sorte qu'on l'appelloit Démoclès le Beau. Mais, il étoit en même tems d'une vertu & d'une sagesse admirables. Il n'étoit pas encore parvenu à l'âge de l'adolescence, lorsque Démétrius Poliorcete le fit solliciter par ses émissaires qui n'oublierent rien pour le gagner par les plus grandes offres, ou pour l'intimider par les plus affreuses menaces. Mais, il résista à tout, prit le parti d'abandonner le gymnase & tous les lieux d'exercice, & n'alla plus que dans une étuve particulière pour s'y baigner. Démétrius, l'ayant fait observer, prit si bien son tems, qu'il entra dans cette étuve, où il se trouva seul avec lui. Le jeune garçon se voyant sans aucun secours & hors d'état de résister à la violence de Démétrius, ôta le couvercle de la chaudière où l'on faisoit bouillir l'eau pour le bain, & se jetta dans l'eau bouillante où il fut étouffé, indigne certainement d'une si malheureuse catastrophe, mais ayant des sentimens & des pensées très dignes & de sa beauté & de son païs.

Ce jugement, qui est porté par Plutarque, fait honneur à la Grece, & suffit pour la laver des reproches infâmes qu'on lui fait. La sagesse & la pudeur sont dignes d'elle. Elles sont aussi dignes de la beauté, car la beauté ne doit pas se flétrir en se déshonorant par le vice.

(a) Valer. Maxim. p. 183.
(b) Plut. Tom. I. p. 803, 804. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 307, 308.
(c) Plut. T. I. p. 899.

DÉMOCLUS, *Democlus*, citoyen de Delphes, eut un fils nommé Smicrus. *Voyez* Smicrus.

DÉMOCOON, *Democoon*, Δημοκόων, (*a*) fils naturel de Priam, fut envoyé dans le païs d'Abyde, où son pere lui avoit donné l'intendance de ses haras. Lorsque sa patrie fut assiégée par les Grecs, il quitta son emploi, pour voler à son secours. Ulysse, dans le dessein de venger la mort de Leucus son ami, darde son javelot contre celui qui l'avoit tué. Ce javelot ne fut pas lancé en vain. Il blesse Démocoon; le fer du javelot lui perce les deux tempes, & couvre ses yeux d'une éternelle nuit; il tombe, & la terre retentit du bruit de ses armes.

DÉMOCRATE, *Democrates*, Δημοκράτης, (*b*) officier auquel Xénophon donne le surnom de Téménite.

DÉMOCRATE, *Democrates*, Δημοκράτης, (*c*) l'un des amans d'Alcibiade. Plutarque en fait mention dans la vie de ce fameux capitaine.

DÉMOCRATE, *Democrates*, Δημοκράτης, (*d*) Athénien, qui s'étoit toujours opposé à la grandeur des Macédoniens. Ce fut pour cette raison qu'il aima mieux se passer l'épée à travers le corps, que de se rendre auprès d'Alexandre, de qui il n'attendoit aucun quartier.

DÉMOCRATE, *Democrates*, Δημοκράτης. (*e*) Lacédémonien, qui fut banni de sa patrie. Un jour qu'il étoit auprès d'Aratus, celui-ci reçut une lettre de Cléomène, roi de Lacédémone, dont il ne fit que rire; & cumme il demanda quel sujet c'étoit que ce jeune homme, Démocrate lui répondit: *Si vous avez quelque chose à entreprendre contre les Spartiates, il est tems de vous hâter, avant que les Ergots soient venus à ce poulet.*

DÉMOCRATE, *Democrates*, Δημοκράτης, (*f*) commandoit une flotte de Tarente, composée de vingt vaisseaux, l'an 210 avant Jesus-Christ. Cette flotte fut rencontrée près du lieu appellé le Port Sacré, par une flotte Romaine, commandée par D. Quintius, & composée aussi de vingt vaisseaux. Le combat ne tarda pas à s'engager. Jamais deux flottes, même puissantes & nombreuses, ne se choquerent avec tant d'ardeur & de furie. On en vint tout d'un coup à l'abordage, & les soldats passant d'une galère dans l'autre, combattoient de front & de pied ferme, comme ils auroient pu faire sur terre. Le succès demeura long-tems douteux. Mais, D. Quintius, chef de l'escadre Romaine, ayant été tué, & sa galère forcée par l'ennemi, tout le reste

(*a*) Homer. Iliad. L. IV. v. 499. & *seq.*
(*b*) Xenoph. p. 328.
(*c*) Plut. T. I. p. 192.
(*d*) Q. Curt. L. VI. c. 5.
(*e*) Plut. T. I. p. 806.
(*f*) Tit. Liv. L. XXVI. c. 39. L. XXXVII. c. 15, 16. Roll. Hist. Rom. T. III. p. 509.

ſe débanda ; chacun ne ſongea plus qu'à la fuite. Quelques-unes de ces galères furent coulées à fond, & les autres ayant gagné la terre, à force de rames, furent priſes par ceux de Thurium ou de Métaponte.

L'année ſuivante, Tarente étant aſſiégée par le conſul Q. Fabius, Démocrate fut chargé de garder le canton de la ville, vis-à-vis duquel le général Romain s'étoit mis en embuſcade. Un jour, voyant que tout étoit tranquille de ce côté-là, au lieu qu'il entendoit dans les autres parties un fracas, qui quelquefois reſſembloit aſſez aux cris & au tumulte d'une ville priſe d'aſſaut ; il appréhenda que tandis qu'il demeureroit les bras croiſés dans ſon poſte, Q. Fabius ne donnât quelque aſſaut d'un autre côté. Ainſi, il marcha avec ce qu'il avoit de monde vers la citadelle, où il entendoit qu'il y avoit le plus de mouvement & de tumulte. Q. Fabius ayant jugé par l'eſpace du tems qui s'étoit paſſé ſans bruit, & par le ſilence même qui règnoit dans un lieu où il entendoit auparavant des gens qui, parlant aſſez haut, s'excitoient les uns les autres à prendre les armes, que les troupes en avoient été retirées, fit porter des échelles à la partie du mur où étoit poſtée une cohorte des Bruttiens. Comme cette cohorte étoit d'intelligence avec les Romains, ce fut par-là qu'on commença à gagner la muraille, & à paſſer enſuite dans la ville. Il ſe livra un combat à l'entrée de la place, avec aſſez de chaleur ; mais, il ne fut pas ſoutenu de même de la part des Tarentins, bien inférieurs aux Romains en courage, en armes, en expérience, & en force. Ainſi, s'étant contentés de lancer leurs javelots, preſqu'avant que d'en venir aux mains, ils tournerent le dos ; & s'étant diſperſés par les détours de la ville qui leur étoient plus connus qu'aux Romains, ils ſe ſauverent dans leurs maiſons, ou dans celles de leurs amis. Démocrate fut tué ſur la place, en combattant avec beaucoup de valeur.

DÉMOCRATE, *Democrates*, Δημοκράτης, fameux Athlete d'une force extraordinaire. Étant tourmenté de la goutte, il ne laiſſa pas de ſe trouver aux combats publics. Lorſqu'il fut ſur la place, il fit un cercle autour de lui, & défia ſes adverſaires de l'en faire ſortir. Tous ceux qui combattirent contre lui furent vaincus ; & n'ayant pu être pouſſé hors de ſon poſte, il remporta la couronne des jeux.

DÉMOCRATE [SERVILIUS], *Servilius Democrates*, (*a*) médecin. On ignore en quel tems il a vécu ; mais, on ſçait ſeulement qu'il écrivit un Traité de médecine en vers, comme Galien le dit aſſez ſouvent dans ſes Écrits.

DÉMOCRATE, *Democrates*, Δημοκράτης. *Voyez* Dinocrate, Athlete de Ténédos.

DÉMOCRITE, *Democritus*,

(*a*) Plin. T. I. p. 333, 373.

Δημόκριτος, (a) fils d'Hégésistrate, ou, selon d'autres, d'Athénocrite ou de Damasippus, naquit à Milet, au rapport de quelques-uns; mais, la plûpar le font natif d'Abdère, ville de Thrace, & c'est pour cela qu'il fut surnommé l'Abdérite. La naissance de Démocrite doit être placée vers la 68e. Olympiade, 508 ans ayant Jesus-Christ.

On dit que son pere eut l'honneur de loger chez lui Xerxès, à son passage dans la ville d'Abdere. Ce Prince lui fit présent de quelques Mages, qui furent les premiers maîtres de Démocrite, & qui lui apprirent leur théologie & l'astrologie. Démocrite devoit avoir alors environ trente ans. Il prit depuis les leçons d'Anaxagore & de Leucippe; & dans le dessein de se former l'esprit à la philosophie, & de le remplir de grandes connoissances, il voyagea en Égypte, en perse & en Chaldée, pour y voir les Sçavans de ces païs & en conférer avec eux. On dit même qu'il passa jusques dans les Indes, pour s'y entretenir avec les Gymnosophistes.

Lorsqu'il fut de retour de ses voyages à Abdere, il se retira dans un jardin, où il faisoit ses expériences philosophiques. Cependant, comme dans ses voyages, il avoit consumé son patrimoine, qui montoit à plus de cent talens de six cens écus chacun, aussi-tôt qu'il eut montré son grand diacosme, le plus excellent de tous ses livres, il fut absous de la rigueur de la loi, qui privoit de la sépulture ceux qui faisoient ces grandes dépenses. Le public lui fit même présent de cinq cens talens, & lui dressa des statues d'airain. On dit que sa modestie alla si loin, qu'en passant à Athènes, il ne voulut jamais s'y faire connoître. Mais, quelques Auteurs nient qu'il ait jamais été en cette ville.

Étant un jour à la cour du roi Darius, & voulant le consoler de la mort de la plus chère de ses femmes, il lui promit de la faire revivre, pourvu que le Prince employât son pouvoir à lui faire recouvrer les noms de trois personnes, qui n'eussent jamais essuyé d'adversité en ce monde, pour les graver sur le tombeau de la reine. Comme la chose étoit impossible, Démocrite prit alors sujet de faire avouer à Darius, qu'il avoit tort de prendre si fort à cœur les afflictions, puisque de tous les hommes qui étoient sur la terre, il n'y en avoit pas un qui en fût exempt.

Au reste, ce Philosophe rioit toujours, & ce ris étoit fondé sur une profonde méditation de notre

(a) Lucian. T. II. p. 495, 639, 640. Diog. Laërt. pag. 650. *& seq.* Diod. Sicul. pag. 401. Suid. T. I. p. 680, 681. Strab. p. 1, 61, 65, 703. Athen. pag. 102, 168. Plin. T. I. p. 72, 411. *& seq.* T. II. p. 50. *& seq.* Cicer. ad Amic. L. XV. Epist. 16. Acad. Quæst. L. I. c. 6. L. IV. c. 55, 56, 73, 118. de Finib. Bon. & Mal. L. I. c. 17. L. V. c. 87. Tuscul. Quæst. L. I. c. 22. de Natur. Deor. L. I. c. 29. L. II. c. 76. de Divinat. L. I. c. 131. L. II. c. 137. de Fato. L. I. c. 23. Roll. Hist. Anc. T. VI. p. 546. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. p. 224, 225. Tom. IX. p. 3, 10. *& suiv.* Tom. X. p. 238, 239. T. XV. p. 148. *& suiv.* T. XIX. p. 311. *& suiv.*

foibleſſe & de notre vanité tout enſemble, qui nous fait concevoir mille deſſeins ridicules dans un lieu où il croyoit que toutes choſes dépendoient du hazard & de la rencontre fortuite des atomes. Les Abdéritains le voyant ainſi rire continuellement, manderent Hippocrate, & le prierent de guérir ce Philoſophe, qu'ils croyoient inſenſé, d'autant qu'il parloit de l'enfer, des images qui ſont en l'air, d'une infinité de mondes, du langage des oiſeaux, & d'autres choſes ſemblables. Hippocrate, s'étant entretenu avec Démocrite, eut tant de vénération pour ſon eſprit & pour ſa ſcience, qu'il ne put s'empêcher de dire aux Abdéritains, qu'à ſon avis ceux qui s'eſtimoient les plus ſains, étoient les plus malades. Diogène Laërce ajoûte que, lorſqu'Hippocrate rendit cette viſite à Démocrite, celui-ci connut que le lait qu'on lui avoit préſenté, étoit d'une chevre noire, qui étoit encore à ſa première portée. On dit même qu'il ſalua comme vierge une fille qui étoit avec ce célebre médecin, & que le jour d'après il la traita de femme, parce qu'on en avoit abuſé pendant la nuit. Quelques Auteurs ont écrit qu'il s'aveugla pour mieux philoſopher, ce qui a tout-à-fait l'air d'une fable. il mourut âgé de 109 ans, ſelon Diogène Laërce, de 104 ans, ou de 99 ſeulement, ſelon d'autres. Diodore de Sicile avance encore plus ſa mort, le faiſant mourir à l'âge de 90 ans.

Suidas donne deux freres à Démocrite; il nomme l'un Hérodote, & l'autre Damaſte, & aſſure que Démocrite vécut toujours avec eux dans la plus grande union. Ce Philoſophe eut un illuſtre diſciple, Méthrodore de Chio.

Diogene Laërce & Thraſyle, qui ont fait le dénombrement des ouvrages de Démocrite, les diviſent en divers ordres, en ceux de Morale, de Phyſique, d'Aſtrologie, de Mathématique, de Médecine, d'Agriculture, de Peinture, & de l'art Militaire.

Quoique tous les ouvrages de Démocrite ſoient maintenant perdus, cependant nous ſçavons avec aſſez de certitude quels ont été ſes ſentimens, ſoit par les extraits que l'on en a conſervés, ſoit par la liaiſon qui devoit être entre ſa doctrine & celle d'Épicure, qui paroît l'avoir ſuivi dans les points eſſentiels.

Entre autres choſes, Démocrite croit que les atomes & le vuide ſont le principe de toutes choſes; que rien ne ſe fait de rien, & que rien ne ſe réſout en rien; que les atomes ſont infinis, ſoit pour le nombre, ſoit pour la diverſité de leurs figures; qu'ils roulent & ſont portés dans l'univers, & que de leur rencontre ſe font le feu, l'eau, l'air & la terre, puiſqu'ils ſont compoſés de certains atomes; qu'ils ne ſont pas ſujets au changement, à cauſe de leur dureté & de leur ſolidité; que le ſoleil & la lune ſont auſſi formés par ces mouvemens, & l'ame même, qu'il dit être la même choſe que l'eſprit; que tout ſe fait par néceſſité, parce que ce mouvement tournoyant eſt cauſe de

la génération de toutes choses.

Il croyoit encore qu'il y avoit une infinité de mondes, & que ces mondes étoient sujets à la corruption & au changement, ensorte que la destruction d'un monde étoit ou l'origine ou l'accroissement d'un autre; il ajoûtoit que l'écoulement des corps étrangers dans les mondes, y causoient souvent la peste & des maladies inconnues; au lieu que Xénophane soutenoit que les mondes ne souffroient point d'altération, & qu'ils persévéroient constamment dans leur état primitif. Enfin, quelques-uns disoient que ces mondes étoient dissemblables, soit par rapport à l'arrangement des parties, soit par rapport à certaines choses qui se trouvoient dans les uns, & n'étoient pas dans les autres. Démocrite, au contraire, croyoit leur ressemblance si parfaite, qu'il vouloit qu'il y eût une infinité d'hommes qui se ressemblassent, ou plutôt qui fussent les mêmes que ceux de notre terre; c'est au moins le sentiment que Cicéron attribue à ce Philosophe, & il apporte pour exemple Quintus Luctatius Catulus, qui étoit multiplié à l'infini dans l'infinité des mondes.

Démocrite donne la qualité de dieux, & aux images des objets qui nous frappent, & à la nature qui fournit ces images, & à notre connoissance, notre intelligence. Ce qu'il appelloit dieux, c'étoient les atomes. A proprement parler, il ne croyoit rien. *Je nie, disoit-il, si nous sçavons quelque chose, ou si nous ne sçavons rien. Je nie que nous sçachions même si nous ne sçavons pas cela. Je nie que nous sçachions s'il existe quelque chose, ou s'il n'existe rien.* Digne membre de la secte éléactique, dont le dogme favori étoit l'acatalepsie, ou l'incompréhensibilité absolue de toutes choses.

Un passage de Pline semble attribuer à Démocrite la créance de la future résurrection des hommes. Cet Auteur, après avoir parlé contre l'immortalité de l'ame d'une manière absurde & impie, ajoûte tout de suite : *Similis & de asservandis corporibus hominum, ac reviviscendi promissa à Democrito vanitas, qui non revixit ipse.*

De quelque côté qu'on se tourne, on ne trouve nulle liaison entre la Philosophie corpusculaire, la doctrine des atomes d'une part, & la résurrection des corps de l'autre. Mais, pour tâcher d'expliquer cette énigme, observons que la tournure du passage de Pline est singulière. Il commence par parler de la nécessité prétendue de conserver les corps morts en leur entier, pour les faire parvenir à cette résurrection; car, c'est ce que veulent dire sans doute ces termes par lesquels il commence sa remarque, *de asservandis corporibus*, qui signifient à la lettre, *touchant les corps qu'il faut garder* ou *conserver*. Ne seroit-il point arrivé que Pline, qui faisoit quelquefois ses extraits avec une grande précipitation, auroit mal compris l'intention de Démocrite, & qu'il auroit donné un sens mystérieux à quelque chose de très-simple?

En effet, si Démocrite eût cru la résurrection des hommes purement & simplement comme les Chrétiens la croient, il eût pensé que cela devoit arriver, quoique les parties des corps humains eussent été séparées, divisées & dispersées par la corruption ou par d'autres causes; & s'il ne croyoit cette résurrection que dans le cas d'une conservation parfaite du corps mort dans son intégrité, il falloit alors qu'il attribuât cet effet, non pas à un agent surnaturel, qu'il ne paroît pas avoir reconnu, mais à une cause naturelle & ordinaire; ce qui est tout-à-fait insensé.

Il est vrai que le fameux Leibnitz a voulu conclure de l'exemple des mouches communes, que la chaleur fait revivre, dit-il, au sortir de l'hiver, que si la médecine & la physique étoient poussées à un grand point de perfection, on pourroit faire revivre les corps dont les parties essentielles seroient encore entières; mais, personne n'a été la dupe de ce sophisme. Les mouches prétendues mortes ne le sont point véritablement; elles ne sont qu'endormies & engourdies par le froid; ce qui arrive à bien d'autres animaux. Si donc Démocrite avoit voulu dire la même chose que Leibnitz, ce seroit une pensée toute-à-fait indigne de son grand génie & de sa grande réputation.

Mais, on trouve dans Cornélius Celsus une assertion de Démocrite, qui ayant été mal entendue, paroît avoir donné lieu à tout ceci : *Quin etiam vir jure magni nominis Democritus, ne finitæ quidem vitæ satis certas notas esse, proposuit, quibus medici credidissent; adeo illud non reliquit ut certa aliqua signa futuræ mortis essent.*

Nous avons vu de nos jours le célebre M. Winslow soutenir une opinion entièrement semblable à celle-là. La conclusion qu'il en a tirée est bien simple & bien naturelle; c'est qu'il faut garder les corps humains, réputés morts, jusqu'à ce que l'on soit parfaitement certain, par une putréfaction commençante, de la mort réelle & véritable. Puisque Démocrite a pensé, sur l'incertitude des signes de la mort, de même que M. Winslow, il en a tiré la même conséquence que celui-ci; sçavoir, qu'il falloit garder les corps pendant un certain tems; *de asservandis corporibus*, dit Pline. Démocrite, sans doute, aura récité plusieurs histoires de gens qu'on avoit cru morts & qui avoient paru revivre. Pline faisant extrait à la hâte de ce passage, & ne le prenant peut-être pas de la première main, mais le copiant de quelque ennemi, ou de quelque envieux de la réputation de Démocrite, car il a eu beaucoup des uns & des autres; Pline, dis-je, aura tourné cela comme si ce Philosophe avoit promis une nouvelle vie aux corps humains qu'on auroit conservés avec soin. Et peut-être que Pline aura été confirmé dans cette pensée, en lisant dans Varron que Démocrite avoit écrit que la meilleure manière d'embaumer les corps étoit

de les mettre dans le miel.

Ce qu'il y a de plaisant, c'est que ce passage de Varron a donné lieu à Bayle de faire une réflexion qui n'est pas capable de lui faire honneur ; car, après avoir dit, d'après Athénée, que Démocrite avoit toujours fort aimé le miel, il ajoûte : » Il semble même que » ce Philosophe ait promis la ré- » surrection aux cadavres qu'on » auroit ensevelis dans le miel ; » car il y a beaucoup d'apparence » que les paroles de Pline ont du » rapport à celles de Varron. «

Pétrone, dans le dessein de rehausser le prix de tant de découvertes, dont le public étoit redevable aux soins de Démocrite, insinue que les travaux de ce fameux Philosophe, pouvoient entrer en parallele avec ceux qui avoient rendu le nom d'Hercule si célebre dans la Grece; & il semble même que ces sortes de comparaisons étoient fort à la mode parmi les Anciens: témoin le proverbe, αλλος ουτος Ηρακλης.

DÉMOCRITE, *Democritus*, Δημόκριτος, (a) Philosophe natif de Nicomédie. Athénée en fait mention; mais, peut-être, veut-il marquer celui dont il est parlé dans l'article précédent, le disant mal-à-propos natif de Nicomédie.

DÉMOCRITE, *Democritus*, Δημόκριτος, (b) statuaire de Sicyone, qui, de maître en maître, tenoit son art de Critias d'Athènes; car, Ptolycus de Corcyre fut l'élève de Critias & le maître d'Amphion, qui eut pour élève Pison de Calaurée, sous lequel Pison Démocrite fit son apprentissage.

Pline nomme Démocrite parmi les statuaires qui excelloient à représenter des Philosophes.

DÉMOCRITE, *Democritus*, Δημόκριτος, (c) fameux musicien de Chio. Il étoit contemporain de Démocrite l'Abdérite.

DÉMOCRITE, *Democritus*, Δημόκριτος, (d) Auteur, qui avoit fait une description du temple de Diane d'Éphèse, & de la ville de Samothrace.

DÉMOCRITE, *Democritus*, Δημόκριτος, (e) fameux sculpteur, dont Antigonus avoit fait mention.

DÉMOCRITE, *Democritus*, Δημόκριτος, (f) composa de fort belles Épigrammes.

DÉMOCRITE, *Democritus*, Δημόκριτος, (g) célebre Orateur, qui étoit natif de Pergame.

DÉMOCRITE, *Democritus*, Δημόκριτος, natif de Milet, Cosmographe, qui vivoit vers la 79e. Olympiade, environ 464 ans avant J. C. Gilles Ménage fait mention dans ses notes de sept Démocrites, différens des précédens.

DÉMOCRITE, *Democritus*, Δημόκριτος, (h) Sicyonien, que Cicéron recommanda un jour au proconsul Alliénus, en lui écrivant en sa faveur la lettre suivante : » Démocrite de Sicyone n'est

(a) Athen. p. 1.
(b) Pauf. p. 347. Plin. T. II. p. 658.
(c) Diog. Laërt. p. 661.
(d) Diog. Laërt. p. 661.
(e) Diog. Laërt. p. 661.
(f) Diog. Laërt. p. 661.
(g) Diog. Laërt. p. 661.
(h) Cicer. ad Amic. L. XIII. Epist. 78.

» pas

» pas seulement mon hôte ; il est » aussi fort de mes amis, ce qui » n'arrive pas à plusieurs, & à » des Grecs principalement. Il a » une grande probité, beaucoup » de vertu, & beaucoup d'hon-» nêteté & de considération pour » ses hôtes, & il m'honore, & » s'attache à moi d'affection plus » qu'aux autres. Vous connoîtrez » qu'il est le premier non seule-» ment de tous ses citoyens, mais » presque de toute l'Achaïe. Je » ne fais que lui ouvrir & pré-» parer le chemin pour arriver à » votre connoissance ; aussitôt que » vous l'aurez connu, vous ju-» gerez vous-même qu'il mérite » d'être votre ami & votre hôte. » Je vous prie donc de le pren-» dre en votre protection aussi-» tôt que vous aurez lu ma let-» tre, & de lui promettre de fai-» re toutes choses en sa faveur » pour l'amour de moi. Au reste, » si, comme je l'espere, vous le » trouvez digne d'être de vos » amis & votre hôte, obligez-» moi de le protéger, de l'aimer, » & de le mettre au rang de vos » amis ; cela me fera un très-sen-» sible plaisir. Adieu. «

DÉMODICE, *Demodica*, (*a*) femme de Créthée, roi d'Iolcos dans la Thessalie, conçut un amour criminel pour le jeune Phryxus, fils d'Athamas, frere de Créthée. N'ayant pu séduire ce jeune Prince, elle l'accusa devant son mari, du crime qu'il n'avoit pas voulu commettre. Créthée se laissa persuader trop facilement, & destina Phryxus à la mort ; mais, ayant reconnu l'innocence de son neveu, il fit mourir sa femme Démodice. D'autres l'appellent Biadice.

DÉMODOCUS, *Demodocus*, Δημόδοκος, (*b*) l'un des capitaines Troyens qui suivirent Énée. Il fut tué par Halésus.

DÉMODOCUS, *Demodocus*, Δημόδοκος, (*c*) fameux musicien, qui florissoit avant Homère, puisque celui-ci en parle avec éloge en plusieurs endroits de l'Odyssée. Plutarque le fait Corcyréen, & Démétrius de Phalere, cité par Isaac Tzetzès, lui donne la même patrie. Mais, ce qu'il y a de singulier, c'est qu'Eustathe, sur l'autorité du même Démétrius, assure que Démodocus étoit Lacédémonien. Peut-être, sans qu'il fût de Corcyre, s'y étoit-il établi, & comme naturalisé. Il fut disciple d'Automede de Mycenes, qui avoit écrit en vers le combat d'Amphitryon contre les Téléboëns, & la querelle de Cythéron & d'Hélicon, qui donnerent leur nom à deux célebres montagnes de Béotie. Quelques-uns, au rapport du même Eustathe, ont conjecturé que ce pourroit bien être de ce Poëte musicien qu'Homère a voulu parler, lorsqu'il dit qu'Agamemnon, en partant pour le siège de Troye, laissa auprès de Clytemnestre son

(*a*) Hygin. p. 69.
(*b*) Virg. Æneid. L. X. v. 413.
(*c*) Plut. Tom. II. pag. 1132. Homer. Odyss. L. VIII. v. 44. *& seq.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. X. pag. 205. *& suiv.*

épouse un excellent chantre, pour veiller à la conduite de cette Princesse.

A recueillir les témoignages des Anciens, les principaux ouvrages de Démodocus se réduisoient à trois poëmes ; sçavoir, les deux dont Plutarque fait mention, & celui où ce Poëte chantoit l'adultère de Mars & de Vénus. Quant à ce dernier, Homère le lui attribue formellement, ainsi que celui de la prise de Troye, & il les lui fait chanter l'un & l'autre chez Alcinoüs, roi des Phéaciens, en présence d'Ulysse. A l'égard de celui des noces, Plutarque est le seul qui en ait parlé d'après Héraclide de Pont. Encore, si l'on en veut croire le Gyraldi, Plutarque allegue-t-il seulement celui de l'adultère de Mars & de Vénus, & non pas celui des noces ; ce qui est pourtant contraire à ce que portent aujourd'hui tous les exemplaires que nous connoissons de cet Auteur Grec. Ou l'exemplaire dont se servoit l'Italien étoit différent des nôtres, c'est à quoi il y a peu d'apparence ; ou, ce qui est plus vraisemblable, en citant de mémoire ce passage, il s'est mépris, & a confondu ce que dit Plutarque, avec ce que dit Homère.

Quoi qu'il en soit, peut-être ces deux derniers poëmes n'en faisoient-ils qu'un seul, où le Poëte, après avoir chanté les noces de Vénus & de Vulcain, décrivoit l'adultère de Mars avec cette déesse ; comme si cette aventure eût suivi de fort près le mariage ; & qu'elle pût être regardée comme un épisode qui sortoit naturellement du fond même du principal sujet. D'où il est arrivé que les uns ont désigné ce poëme par l'action qui en faisoit le commencement ; & les autres, par celle qui en faisoit la fin. M. Fabricius observe que Ptolémée Héphestion, cité par Photius, assure qu'Ulysse, disputant le prix dans des jeux célebres en Tyrrhénie, y chanta, au son de la flûte, le poëme de Démodocus sur la prise de Troye, & fut déclaré vainqueur. Il remarque de plus que ce même Poëte devint aveugle, selon Ovide ; ce qu'il eut de commun avec Homère & avec Thamyris, sur quoi nous observerons que le sçavant Bibliothécaire devoit, sur ce fait, citer préférablement à Ovide, le témoignage d'Homère lui-même, qui le dit formellement.

DÉMOGENE, *Demogenes*, Δημόγενης, (a) étoit Archonte à Athènes, l'an 317 avant l'Ére Chrétienne.

DÉMOLÉE, *Demoleus*, (b) capitaine Grec, qui, sous les murs de Troye, revêtu d'une énorme cuirasse, poursuivoit vivement les Troyens effrayés, que son bras avoit mis en fuite. Énée, dans un combat singulier, sur le bord du Simoïs, lui enleva cette cuirasse, dont il récompensa depuis la valeur de Mnesthée, qui avoit mérité le second prix dans les jeux funebres célébrés en Sicile à l'oc-

(a) Diod. Sicul. pag. 671.

(b) Virg. Æneid. L. V. v. 260. *& seq.*

casion de l'anniversaire de la mort d'Anchise.

DÉMOLÉON, *Demoleon*, Δημόλεων, (*a*) l'un des héros qui accompagnerent Hercule à son expédition contre le Amazones.

DÉMOLÉON, *Demoleon*, Δημόλεων, (*b*) l'un des Centaures. Ne pouvant souffrir les heureux succès du Lapithe Théfée, il résolut de les arrêter. Dans ce dessein, il fit un effort pour arracher un vieux pin qui étoit parmi d'autres arbres. Mais, parce qu'il ne put le déraciner, il en rompit un éclat qu'il jetta contre Théfée avec une force épouvantable. Théfée s'en détourna par une inspiration de Pallas. Néanmoins, cet arbre ne fut pas lancé en vain, il alla tuer Crantor, à qui il rompit l'estomac & l'épaule gauche. Lorsque Pélée le vit mort d'une blessure si étrange, comme il l'aimoit uniquement, il ne demeura pas long-tems sans le venger, & enfonça son épée avec tant de force & de fureur dans le côté de Démoléon, que le fer y demeura, & qu'il n'en retira le bout qu'avec peine. La douleur que ce Centaure en ressentit, lui donna de nouvelles rages; il se leve contre Théfée, il veut abattre son ennemi avec ses pieds de cheval. Mais, Théfée s'en défendit avec adresse, couvert de son bouclier & de son casque, & enfin il traversa d'un seul coup les deux estomacs de ce monstre, moitié homme & moitié cheval.

DÉMOLÉON, *Demoleon*, Δημόλεων, (*c*) capitaine Troyen, fils d'Anténor. Il fut attaqué par Achille, qui lui appuya sur la tempe un coup de pique qui lui perça le casque & le crâne, & lui fit sortir la cervelle des deux côtés.

DÉMOMÉLUS, *Demomelus*, Δημόμελος, (*d*) fils de Démon, & cousin-germain de Démosthène l'orateur.

DÉMON, *Demon*, Δήμων, (*e*) frere de Démosthène, le pere de l'orateur de ce nom, eut deux fils, nommés l'un Démophon, & l'autre Démomélus.

DÉMON, *Demon*, Δήμων, (*f*) cousin-germain de Démosthène l'orateur, dressa lui-même le décret par lequel le peuple d'Athènes rappella cet orateur de son exil; Démon étoit du bourg de Péane, dans la tribu Pandionide.

DÉMON [Le] DE SOCRATE. *Voyez* Socrate.

DÉMON, *Demon*, Δήμων, (*g*) Historien cité par plusieurs Auteurs, tels que Suidas, Étienne de Byzance.

DÉMONASSE, *Demonassa*, Δημώνασσα, (*h*) courtisanne de Corinthe, dont Lucien fait men-

(*a*) Plut. T. I. p. 506.
(*b*) Ovid. Metam. L. XII. c. 10.
(*c*) Homer. Iliad. L. XX. v. 395. & *seq.*
(*d*) Demosth. Orat. in Aphob. p. 896.
(*e*) Demosth. Orat. in Aphob. pag. [illegible], 896.
(*f*) Plut. T. I. p. 858.
(*g*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 257.
(*h*) Lucian. T. II. p. 714, 715.

tion dans un de ses dialogues.

DÉMONASSE, *Demonassa*, Δημώνασσα, (a) fille d'Amphiaraüs & d'Éryphile, fut mariée à Thersandre. De ce mariage sortit Tisamene, qui fut roi des Thébains. Démonasse étoit représentée sur le coffre des Cypsélides, selon la description qu'en fait Pausanias.

DÉMONAX, *Demonax*, (b) Δημώναξ, natif de Mantinée, appaisa par son équité & par sa prudence, une guerre civile qui s'étoit élevée entre les villes des Cyrénéens. S'étant embarqué à ce dessein pour Cyrene, il y fut reçu comme souverain arbître de leurs différends, & il concilia leurs villes entr'elles.

On dit qu'il divisa les Cyrénéens en trois tribus. L'une comprenoit les Théréens & leurs voisins, l'autre les Péloponnésiens & les Crétois; & la troisième tous les insulaires. Après cela il ordonna à Battus, des temples & des cérémonies particulières, & donna aux peuples en commun, tout ce qui avoit été auparavant aux Rois. On suivit réligieusement ces institutions, durant tout le règne de Battus; mais Arcésilaüs, son fils & son successeur, y fit des changemens.

DÉMONAX, *Demonax*, (c) Δημώναξ, fut envoyé un jour aux Cyzicéniens par Archélaüs, pour leur apprendre que Lucullus étoit campé à leur vue. Les Cyzicéniens étoient alors réduits aux dernières extrêmités par le roi Mithridate. La nouvelle de l'approche des Romains les rassura, & leur rendit le courage avec l'espérance.

DÉMONAX, *Demonax*, (d) Δημώναξ, général des Arméniens, vers le milieu du premier siècle de l'Ére Chrétienne. Ayant osé combattre contre Mithridate, il fut défait & mis en déroute.

DÉMONAX, *Demonax*, (e) Δημώναξ, illustre citoyen d'Éphèse, & l'un des premiers de la ville, par ses dignités. Il avoit épousé une femme nommée Charicleia, qui par ses débauches causa sa perte & celle de son mari. *Voyez* Charicleia.

DÉMONAX, *Demonax*, (f) Δημώναξ, célebre Philosophe, sous l'empire de Marc-Aurèle, & d'Adrien, vers l'an de Jesus-Christ 170.

DÉMONICE, *Demonice*, (g) Δημοδίκη, jeune fille Éphésienne, qui promit à Brennus, chef des Gaulois, de s'abandonner à lui, & de lui livrer la ville d'Éphèse, s'il vouloit lui donner les colliers, les brasselets, & les autres joyaux des dames de cette ville; ce que ce Prince lui accorda. Ainsi, Éphèse étant prise, Brennus commanda à ses soldats de lui jetter dans le sein tout ce qu'il y avoit de joyaux

(a) Pauf. p. 320, 551. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 204, 209.

(b) Excerpt. Diod. Sicul. Herod. L. IV. c. 161, 162. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. pag. 440.

(c) Plut. T. I. p. 497.

(d) Tacit. Annal. L. XI. c. 9.

(e) Lucian. T. II. p. 59. *& seq.*

(f) Lucian. Tom. I. pag. 997. *& seq.* Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. p. 454.

(g) Plut. T. II. p. 309.

d'or; ce qu'ils firent en telle quantité, que cette fille en fut accablée, & ensevelie dessous, toute vive.

Nous observerons ici que le nom de Démonice, ou Démodice, que des Modernes ont attribué à cette fille, n'est point son nom propre, mais une épithete que Plutarque lui donne, pour marquer que c'étoit une fille du peuple; Δημοτίκη, en Grec, signifie *popularis*. C'est donc par erreur qu'on en a fait un nom propre.

DÉMONICE, *Demonice*, Δημοδίκη, sœur de Critolaüs, de la ville de Tégée. *Voyez* Critolaüs.

DÉMONICUS, *Demonicus*, Δημόνικος, (a) Athénien, du bourg de Phlya, dans la tribu Ptolémaïde. Démosthène nous apprend que ce Démonicus avoit été archonte.

DÉMONSTRATIF, *Demonstrativus*, nom que l'on donne à un des trois genres de la rhétorique.

Le genre Démonstratif est celui qui se propose la louange ou le blâme. Telle est la fin qu'on se propose dans les panégyriques, les oraisons funebres, les discours académiques, les invectives, &c.

On tire les louanges de la patrie, des parens, de l'éducation, des qualités du cœur & de l'esprit, des biens extérieurs, du bon usage que l'on a fait du crédit, des richesses, des emplois, des charges. Au contraire, la bassesse de l'extraction, la mauvaise éducation, les défauts de l'esprit & les vices du cœur, l'abus du crédit, de l'autorité, des richesses, &c. fournissent matière à l'invective. Les Catilinaires de Cicéron & ses Philippiques sont de ce dernier genre, mais non pas uniquement; car, à d'autres égards, elles rentrent dans le genre délibératif & dans le judiciaire.

Parmi les sources de la louange & de l'invective dont on vient de faire l'énumération, il en est où la justice & la raison nous défendent de puiser. On peut, en louant un homme recommandable, rappeller la gloire & la vertu de ses ayeux; mais, il est ridicule d'en tirer pour lui un éloge. L'on peut & l'on doit démasquer l'artifice & la scélératesse des méchans, lorsqu'on est chargé par état de défendre contr'eux la foiblesse & l'innocence; mais, c'est eux-mêmes, non leurs ancêtres que l'on est en droit d'attaquer, & il est absurde & barbare de reprocher aux enfans les malheurs, les vices ou les crimes des peres. Le reproche d'une naissance obscure ne prouve que la bassesse de celui qui le fait. L'éloge tiré des richesses, ou le blâme fondé sur la pauvreté, sont également faux & lâches. Les noms, le crédit, les dignités exigent le mérite, & ne le donnent pas. En un mot, pour louer ou blâmer justement quelqu'un, il faut le prendre en lui-même, & le dépouiller de tout ce qui n'est pas lui.

Le genre Démonstratif comporte toutes les richesses & toute

(a) Demosth. Orat. de Coron. p. 498.

la magnificence de l'art oratoire. Cicéron dit à cet égard, que l'orateur, loin de cacher l'art, peut en faire parade, & en étaler toute la pompe; mais, il ajoûte en même tems qu'on doit user de réserve & de retenue; que les ornemens qui sont comme les fleurs & les brillans de la raison, ne doivent pas se montrer par-tout, mais seulement de distance en distance. » Je veux, dit-il, que l'o-
» rateur place des jours & des
» lumières dans son tableau; mais,
» j'exige aussi qu'il y mette des
» ombres & des enfoncemens,
» afin que les couleurs vives en
» sortent avec plus d'éclat. «

DÉMOPHANTE, *Demophantus*, Δημόφαντος, (*a*) fameux usurier, qui demeuroit à Athènes, derrière le Pœcile. Cet homme s'étoit attaché à une courtisanne nommée Ampélis. Un jour, celle-ci s'apperçevant que la passion de son amant commençoit à se réfroidir, eut recours à ce stratagême. Elle lui ferma la porte, & en fit entrer un autre. Alors [c'est Ampélis qui raconte le fait à une autre courtisanne], il commença à faire l'enragé & le désespéré; tout cela n'aboutit qu'à me faire de nouvelles faveurs, & à ne plus découcher d'avec moi. Cependant, sa femme crioit que je l'avois ensorcelé, & que je lui avois donné un breuvage pour me faire aimer; mais tout ce breuvage n'étoit qu'un peu de jalousie, mêlée bien à propos.

DEMOPHANTE, (*b*) *Demophantus*, Δημόφαντος, capitaine Éléen. D'autres le nomment Damophante. *Voyez* Damophante.

DÉMOPHILE, *Demophila*, l'un des noms de la Sibylle de Cumes. *Voyez* Amalthée.

DÉMOPHILE, *Demophilus*, Δημόφιλος, (*c*) l'un des Lieutenans d'Agathocle. Il se trouva à plusieurs combats, où il partageoit le souverain commandement, & ne contribua pas peu à mettre en fuite les ennemis.

DÉMOPHILE, *Demophilus*, Δημόφιλος, (*d*) fils de l'historien Éphore, vivoit du tems d'Alexandre le Grand, vers l'an 336 avant Jesus-Christ. Il continua l'Histoire de la guerre sacrée, que son pere avoit commencée. Il commença lui-même cette continuation au tems où le temple de l'oracle de Delphes fut pris & pillé par Philomele de Phocide.

DÉMOPHILE, *Demophilus*, Δημόφιλος, (*e*) fameux peintre, dont parle Pline, & qu'il surnomme Himeræus.

DÉMOPHILE, *Demophilus*, Δημόφιλος, (*f*) l'un des accusateurs de Phocion. Après la mort de ce grand homme, il prit la fuite, parce que le peuple d'Athènes, revenu à lui-même, quoique trop tard, avoit condamné au dernier supplice tous ceux qui avoient contribué à l'arrêt rendu contre Phocion. Démophile ne tarda pourtant pas à porter la peine qu'il méritoit; car, le fils de Phocion l'ayant

(*a*) Lucian. T. II, p. 726, 727.
(*b*) Pauf. p. 534.
(*c*) Diod. Sicul. p. 727, 762.
(*d*) Diod. Sicul. p. 517.
(*e*) Plin. T. II. p. 691.
(*f*) Plut. T. I. p. 759.

rencontré, en tira lui-même vengeance.

DÉMOPHON, *Demophon*, Δημοφῶν, (*a*) fils de Théſée & de Phedre, ſuccéda à ſon pere au royaume d'Athènes, & marcha au ſecours des Grecs contre les Troyens. D'autres diſent qu'il n'alla point au ſiège de Troye, & qu'il ne ſuccéda pas immédiatement à Théſée. Suivant ces derniers, c'eſt Mneſthée qui fut le ſucceſſeur immédiat de Théſée. Cet uſurpateur étant mort pendant qu'il revenoit de la guerre de Troye, Démophon monta ſur le trône, & règna pendant trente-trois ans. Le commencement de ſon règne eſt placé en l'an 1181 avant Jeſus-Chriſt.

Pauſanias dit que Démophon eſt le premier qui ait été cité à la chambre que les Athéniens appelloient la chambre du Palladium, à laquelle étoient particulièrement attribués les procès criminels pour cauſe de meurtre. Mais, on ne ſçait pas bien de quel crime il étoit accuſé. On dit pourtant que Diomede s'en retournant dans ſon païs après la priſe de Troye, s'égara par une nuit obſcure, & qu'il aborda à Phalere; que les Argiens qu'il avoit avec lui, croyant être en païs ennemi, s'étoient mis à piller dans la campagne; que Démophon, qui ne les reconnoiſſoit pas non plus, étant accouru pour empêcher ce brigandage, avoit tué pluſieurs Argiens, leur avoit enlevé le Palladium, & qu'en revenant chez lui, ſon cheval avoit malheureuſement jetté par terre un Athénien qui paſſoit, & l'avoit écraſé. Les uns diſent que ce furent les parens du mort qui appellerent Démophon en juſtice, & les autres veulent que ç'ait été le peuple d'Argos.

Selon Plutarque, Démophon bâtit une ville ſur les bords du fleuve de Clarius.

Les amours de Démophon & de Phyllis, fille de Lycurgue, roi d'un peuple de Thrace, ſont connus dant la fable. Sur quoi on peut voir l'article de Phyllis.

DÉMOPHON, *Demophon*, Δημοφων, (*b*) tyran de Piſe. On dit qu'il fit des maux infinis aux Éléens, & qu'après ſa mort, comme les Piſéens n'avoient point été complices de ſa méchanceté, les Éléens voulurent bien s'en rapporter à eux des dédommagemens qu'ils demandoient. Il y avoit alors ſeize villes dans toute l'Élide. Les deux peuples, pour terminer leur différend à l'amiable, convinrent de choiſir dans chaque ville une femme reſpectable par ſon âge, par ſa naiſſance & par ſa vertu. On nomma donc ſeize graves Matrones, qui par leur prudence réglerent les prétentions des Éléens, & rétablirent la bonne intelligence entre les deux peuples. Dans la ſuite, on leur confia la direction des jeux qui ſe célébrerent en l'honneur de Junon, & le ſoin de faire le voile de la Déeſſe. Elles étoient auſſi char-

(*a*) Plut. T. I. p. 92. Juſt. L. II. c. 6. Pauſ. pag. 52, 53, 658. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 116, 117, 122. T. VIII. p. 77. *& ſuiv.*

(*b*) Pauſ. p. 318.

gées de l'entretien de deux chœurs de musique, dont l'un étoit nommé le chœur de Physcoa, l'autre le chœur d'Hippodamie.

DÉMOPHON, *Demophon*, Δημοφῶν, statuaire, nommé aussi Damophon. *Voyez* Damophon.

DÉMOPHON, *Demophon*, Δημοφῶν. (*a*) capitaine Athénien. L'an 378 avant l'Ére Chrétienne, les Thébains ayant envoyé des ambassadeurs aux Athéniens, pour implorer leur secours contre les Lacédémoniens, le peuple décida sur le champ qu'il falloit leur accorder ce qu'ils demandoient. Démophon, qu'on nomma général, fit dès le jour même une élite de cinq mille hommes d'infanterie & de cinq cens cavaliers, à la tête desquels il sortit d'Athènes le lendemain, & qu'il conduisit en toute diligence au lieu marqué, pour prévenir les Lacédémoniens. Tout le reste de la milice Athénienne se préparoit encore à les suivre, s'il étoit nécessaire. Démophon arriva si promptement, qu'il surprit les Thébains mêmes; & tout ce qu'il y avoit d'hommes portant les armes dans la Béotie, étant accourus à la défense commune, les Thébains se virent bientôt une grosse armée, contre laquelle les ennemis ne purent tenir long-tems.

DÉMOPHON, *Demophon*, Δημοφῶν. (*b*) fils de Démon, étoit cousin germain de l'orateur Démosthène. Il en est beaucoup parlé dans la harangue de cet Orateur, contre Aphobus.

Il y a toute apparence que ce Démophon est le même que le précédent.

DÉMOPHON, *Demophon*, Δημοφῶν, (*c*) un des officiers de l'armée d'Antiochus Eupator. Après la treve conclue entre ce Prince & Judas Maccabée, il fut laissé en Judée avec quelques autres officiers, vers l'an 163 avant J. C. Mais, tous de concert ne laisserent point jouir tranquillement les Juifs de la paix.

DÉMOPHOON, (*d*) *Demophoon*, l'un des capitaines Troyens, fut tué par la reine Camillle.

DÉMOPHOON, *Demophoon*, le même que Démophon. *Voyez* Démophon.

DÉMOPHOON, (*e*) *Demophoon*, fameux devin à la suite d'Alexandre le Grand. Comme ce Prince approchoit de la ville des Oxydraques, pour en faire le siège, Démophoon vint l'avertir qu'il quittât cette entreprise, ou du-moins qu'il étoit menacé d'y perdre la vie. Le Roi regardant Démophoon, lui dit: *Lorsque tu es fort attentif à ton art, & à contempler les entrailles des animaux, si quelqu'un venoit t'interrompre, ne le tiendrois-tu pas pour un fâcheux & un importun? Oui, sans doute*, dit Démophoon. *Et ne penses-tu pas*, repartit le Roi, *qu'étant maintenant occupé, non pas aux entrailles des bêtes, mais à une des plus grandes affaires du monde, rien me puisse être plus importun qu'un devin plein de superstitions?*

(*a*) Diod. Sicul. p. 470.
(*b*) Demosth. Orat. in Aphob. p. 895. & *seq.*
(*c*) Maccab. L. II. c. 12. v. 2.
(*d*) Virg. Æneid. L. XI. v. 675.
(*e*) Q. Curt. L. IX. c. 4. Diod. Sicul. p. 614.

Et sans perdre plus de tems, il fait planter les échelles, & comme on tardoit trop à son gré, il monta le premier,

DÉMOPOLIS, *Demopolis*, Δημόπολις. (*a*) fils de Thémistocle, & frere de Néoclès. On dit que ces deux freres ayant publié à Athènes les loix qui avoient été faites contre les exilés, furent assommés à coups de pierre, par les ennemis de leur pere.

Plutarque parle de Démopolis & de Néoclès, & voici ce qu'il en dit: » Phylarque traite l'histoire » comme une tragédie, & a pres- » que recours à une machine, » lorsque, pour émouvoir la ter- » reur & la compassion, il intro- » duit je ne sçais quels Néoclès » & Démopolis, fils prétendus de » Thémistocle. Mais, il n'y a » personne, non pas même les » plus ignorans, qui ne recon- » noissent que c'est une chose in- » ventée & une pure fiction. «

DÉMOPTOLEME, *Demoptolemus*, Δημοπτόλεμος. (*b*) l'un des compagnons d'Agélaüs, fut tué par Ulysse.

ΔΗΜΟΣ, (*c*) terme que M. l'abbé Gédoyn, dans sa traduction Françoise de Pausanias, rend par celui de Bourgade; & il n'est guère possible de le rendre autrement. Il n'est pas douteux que par Δῆμος, les Grecs entendoient ces divers cantons de l'Attique, qui avoient chacun leurs bourgs ou villages, même leurs temples, leurs Dieux, leurs Magistrats, & leurs loix, avant que Thésée les eût engagés à se réunir pour la plûpart dans Athènes: car c'est ainsi qu'il accrut & qu'il peupla cette ville, qui devint ensuite une des plus florissantes villes du monde.

DÉMOSTHÈNE, *Demosthenes*, Δημοσθένης. (*d*) pere de l'orateur de ce nom, étoit du bourg de Péane dans l'Attique, & d'une naissance libre. C'est le témoignage que lui rend Eschine. Selon Plutarque, il étoit un des plus honnêtes hommes & des premiers citoyens du païs. Il faisoit valoir des forges. Et son fils nous apprend lui-même qu'il employoit trente esclaves, qui valoient chacun trois mines, c'est-à-dire, cinquante écus, excepté deux, qui étoient sans doute les plus habiles, & conduisoient tout l'ouvrage; ils étoient estimés chacun cent écus. On sçait que les esclaves faisoient partie du bien des Anciens. Ces forges, tous frais rabattus, rapportoient chaque année trente mines, c'est-à-dire, quinze cens livres. A cette première manufacture, destinée à fabriquer des épées & d'autres armes pareilles, il en joignoit une autre, où l'on travailloit à faire des lits & des tables de bois rare ou d'ivoire, qui lui rapportoit par an douze mines. Celle-ci n'occupoit que vingt esclaves, & leur prix n'étoit, pour chacun, que

(*a*) Plut. T. I. p. 128.
(*b*) Homer. Odyss. L. XXII. v. 242, 246.
(*c*) Traduct. Franç. de Pauf. par M. l'Abb. Gédoy.
(*d*) Suid. T. I. p. 682. Plut. T. I. p. 847. Roll. Hist. Anc. T. III. p. 444.

deux mines, ou cent livres. Il avoit épousé la fille d'un certain Gylon, qui avoit été banni pour crime de trahison. Cette femme se nommoit Cléobule.

DÉMOSTHÈNE, *Demosthenes*, Δημοσθένης (a) célebre orateur d'Athènes, fils du précédent, naquit l'an 381 avant l'Ére Chrétienne. Il n'avoit encore que sept ans, lorsqu'il perdit son pere, qui lui laissa un bien fort considérable, qu'on fait monter à quatorze ou quinze talens. Mais, il fut ruiné par l'injustice de ses tuteurs, qui lui en volerent une partie, & laisserent dépérir l'autre; ils ne payerent pas même à ses maîtres le salaire qui leur étoit dû. Cela fut apparemment cause qu'il ne fût pas élevé dans les sciences qui conviennent à un enfant de bonne maison; outre que la foiblesse & la délicatesse de son tempérament empêcherent sa mere de le porter au travail, & ses maîtres de le presser & de le contraindre; car, dans son enfance, il étoit fort maigre & fort infirme, & l'on prétend que ce furent cette foiblesse & cette infirmité qui porterent ses camarades à lui donner par mocquerie le surnom de Batalus, qui étoit un surnom fort décrié. Pour ce qui est d'Argas, autre surnom qu'on donna aussi à Démosthène, on prétend qu'il lui vint de la férocité & de la rudesse de ses mœurs.

Ce qui donna occasion à Démosthène de s'appliquer à l'étude de l'éloquence, ce fut la circonstance de la plaidoirie d'une cause célebre. On attendoit avec impatience le jour de cette plaidoirie, tant à cause de l'excellence de l'orateur, qu'à cause de l'importance de l'affaire dont il s'agissoit. Démosthène, ayant oui dire que tous les maîtres & tous les gouverneurs de la jeunesse se préparoient à aller à ce jugement, pria son précepteur de le mener aussi avec lui. Ce précepteur, qui avoit quelque familiarité avec les huissiers qui ouvroient la salle de l'audience, obtint d'eux une place où son jeune disciple pût entendre les Avocats sans être vu. L'orateur eut un succès qui lui attira l'admiration de tout le monde. Démosthène, frappé de cette gloire si éclatante, en devint comme jaloux; voyant cet orateur reconduit honorablement par tout le peuple, & comblé de louanges & de bénédictions, il en admira davantage la force de l'éloquence qui peut s'assujettir toutes choses, & les manier à son gré. Dès ce

(a) Plut. T. I. p. 846, 847. *& seq.* Just. L. XI. c. 2. L. XIII. c. 5. Corn. Nep. in Phoc. c. 2. Strab. pag. 121, 374, 471. Diod. Sicul. pag 539, 554, 555. *& seq.* Freinf. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 5, 13, 14. Pauf. pag. 13, 24, 148. Appian. pag. 436, 437. Athen. p. 44, 223, 588. *& seq.* Suid. Tom. I. p. 681, 682. Quintil. L. I. c. 10. L. VI. c. 2; 3, 5. L. IX. c. 4. L. X. c. 1, 3. L. XI. c. 3. L. XII. c. 1, 2, 6, 10. Cicer. Orator. c. 4. *& seq.* Brut. c. 17. *& seq.* Roll. Hist. Anc. T. III. p. 65, 66. *& suiv.* Tom. IV. p. 28. *& suiv.* Tom. VI. p. 323. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 25. T. V. p. 407. T. VII. p. 55. *& suiv.* T. VIII. p. 158. *& suiv.* Tom. XII. p. 73, 80, 82. Tom. XIV. p. 84. *& suiv.* Tom. XVI. pag. 137. T. XXI. pag. 210. T. XXIV. p. 12. *& suiv.*

moment, il quitta tous les exercices dont on occupoit les enfans, & s'exerça à composer des harangues, pour parvenir un jour à être du nombre des orateurs.

Le premier maître d'éloquence auquel il s'attacha, ce fut le rhéteur Isée, quoiqu'Isocrate tînt alors publiquement son école; soit, comme quelques-uns disent, qu'étant un orphelin ruiné, il n'eût pas le moyen de payer à Isocrate le salaire qu'il prenoit ordinairement, qui étoit de dix mines, ou plutôt qu'il préférât l'éloquence d'Isée comme plus subtile & plus propre à l'action, & qu'il l'eût choisie pour la mettre véritablement en pratique.

Hermippus avoit trouvé dans quelques mémoires que Démosthène étudia aussi sous Platon, & que le commerce de ce Philosophe lui servit beaucoup à former son éloquence; & il rapporte que Ctésibius disoit que, par le moyen de Callias de Syracuse & de quelques autres, Démosthène avoit eu en secret les traités de rhétorique d'Isocrate & ceux du rhéteur Callidamas, & qu'il en avoit beaucoup profité.

Dès qu'il fut en âge, il commença a faire un procès à ses tuteurs, & à les poursuivre en justice. Ceux-ci, comme bons chicaneurs, trouvant toujours de nouvelles remises, & obtenant tous les jours de nouveaux délais, donnerent bien de l'exercice à Démosthène, qui fut obligé de parler souvent; de sorte que s'étant façonné, dit Thucydide, par ce travail continuel, il vint à bout de son affaire, non sans beaucoup de peine & de danger. Mais, quoiqu'il eût gagné, il ne put pourtant retirer qu'une petite partie de ses biens paternels. Le plus grand gain qu'il fit dans cette poursuite, c'est qu'il acquit la hardiesse & l'habitude de parler en public, & qu'il se jetta ensuite dans les affaires publiques, comme dans les jeux où l'on se propose des prix, & surpassa bientôt tous les orateurs qui tenoient le premier rang.

Cependant, la première fois qu'il parla devant le peuple, on fit un si grand bruit, qu'il eut de la peine à se faire écouter, & on se mocquoit ouvertement de son style, qui paroissoit fort étrange, étant très-confus & très-embrouillé par la longueur de ses périodes, & si forcé par la quantité d'enthymemes & autres argumens qu'il entassoit, qu'on ne pouvoit le suivre. D'ailleurs, il avoit la voix foible, une grande difficulté de langue, & l'haleine si courte, qu'elle empêchoit d'entendre ce qu'il disoit, parce qu'elle l'obligeoit à couper souvent ses périodes avant que le sens fût achevé. Cela le rebuta tellement, qu'il renonça aux assemblées du peuple, & se retira au port du Pirée. Un jour qu'il se promenoit tout rêveur & fort découragé, Eunomus de Thriasie, qui étoit déjà vieux, le rencontra en cet état, le gronda très-sérieusement de ce qu'ayant une manière de parler entièrement semblable à celle de Périclès, il s'abandonnoit & se trahissoit pourtant lui-même par lâcheté & par foiblesse, & qu'il n'avoit ni le cou-

rage de soutenir le bruit & le tumulte d'une populace, ni la force de former & d'endurcir son corps à ces combats de la tribune; & que par une mollesse inexcusable, il se laissoit abâtardir & flétrir sans s'en mettre en peine.

Une autre fois, ayant mal réussi, & ayant été sifflé, comme il s'en retournoit chez lui, la tête couverte, pour cacher sa honte, & au désespoir de ce mauvais succès, il fut suivi par un comédien nommé Satyrus, qui étoit de ses amis, & qui entra avec lui. Démosthène commença à faire en sa présence des lamentations de ce qu'étant celui de tous les orateurs qui prenoit le plus de peine, & qui travailloit le plus, au point qu'il avoit presque ruiné sa santé à ce travail, il ne pouvoit pourtant trouver le moyen de plaire au peuple; que de simples matelots très-ignorans, & presque toujours dans la crapule, étoient écoutés, & occupoient la tribune, & que lui étoit méprisé, & qu'on ne daignoit pas l'entendre. *Vous dites vrai, Démosthène*, lui répondit Satyrus, *mais je guérirai bientôt ce qui cause tout ce mal, si vous voulez seulement me réciter par cœur quelques scènes d'Euripide ou de Sophocle.* Démosthène le fit sur l'heure; & Satyrus répétant après lui, les mêmes endroits, les prononça si bien & les accommoda tellement aux mœurs & à l'état de celui qu'il représentoit, que Démosthène même les trouva tout autre; & que convaincu de l'ornement, de la grace & la force que la prononciation & l'action donnent aux discours, il regarda comme très-peu de chose, ou comme presque rien, de s'exercer à bien parler, si on néglige la prononciation & l'action qui conviennent aux choses que l'on dit. Ce fut ce qui l'obligea à se faire sous terre un cabinet, qui étoit conservé encore du tems de Plutarque, où il alloit tous les jours s'exercer à déclamer & à former sa voix, & où il passoit souvent deux & trois mois entiers en se faisant raser la moitié de la tête, afin que si la tentation le prenoit de sortir, il en fut empêché par la honte de paroître en cet état.

Quand il sortoit pour aller voir ses amis, ou que ses amis le venoient voir, tout ce qui se passoit dans ces conversations, tout ce qu'il entendoit & tous les faits qu'on rapportoit, il les prenoit pour autant de sujets de l'exercer, & il n'avoit pas plutôt quitté ses amis, qu'il se retiroit dans ce cabinet souterrein, où il répétoit tout de suite les affaires dont on lui avoit parlé, & tout ce qu'on avoit dit pour & contre; & s'il avoit assisté à quelque discours public, il tâchoit de le retenir, & le réduisoit ensuite en certains lieux communs & en périodes bien travaillées, qu'il gardoit pour s'en servir dans l'occasion. Souvent il s'occupoit à corriger, à expliquer & à étendre ce que les autres lui avoient dit, ou ce qu'il avoit dit lui-même aux autres. Cela le fit passer pour un homme d'un esprit pesant, qui n'avoit pas la conception vive, & dont toute la force & l'éloquence n'étoient que l'effet

du travail, sans aucun talent naturel, & on en alléguoit comme une grande preuve, que jamais personne n'avoit entendu Démosthène parler sur le champ, & que même il étoit souvent arrivé qu'étant assis dans l'assemblée, le peuple l'appellant par son nom, & le pressant de parler, il n'avoit jamais voulu y entendre, à moins qu'il n'eût médité ce qu'il avoit à dire, & qu'il ne se fût préparé. La plûpart des autres orateurs en faisoient des railleries; & Pythéas lui dit un jour en se moquant, *que son travail sentoit la lampe*. *Oui vraiment*, Pythéas, lui repartit Démosthène, en repoussant cette raillerie, par une raillerie plus piquante, *mais c'est que ta lampe & la mienne ne nous éclairent pas tous deux pour les mêmes travaux*. Il ne répondit rien aux autres; & bien loin de se défendre, il avoüoit *que véritablement il n'avoit pas toujours écrit tout ce qu'il disoit, mais qu'il ne parloit jamais sans avoir écrit*. Il soutenoit même que celui qui prépare ses discours, est homme populaire; car, cette préparation est une marque qu'il fait sa cour au peuple & qu'il veut lui plaire; au lieu que de ne pas se soucier ni se mettre en peine de ce que le peuple pensera des discours qu'on lui fait, c'est le propre d'un homme qui penche vers l'oligarchie, & qui emploieroit plus volontiers la force que la persuasion.

Quant à sa timidité à parler sur le champ, on en rapporte une preuve qui n'est pas équivoque, c'est qu'un jour étant troublé par le bruit du peuple, Démadès se leva & parla sur le champ pour appuyer ses raisons, & que jamais Démosthène ne fit la même chose pour Démadès.

Les efforts qu'il fit pour corriger le défaut naturel qu'il avoit dans la langue, font bien voir qu'un travail opiniâtre surmonte tout. Il bégayoit à un point qu'il ne pouvoit exprimer certaines lettres, entr'autres celle qui commence le nom de l'art qu'il étudioit; & il avoit l'haleine si courte, qu'il ne pouvoit suffire à prononcer une période entière sans s'arrêter. Il vint à bout de vaincre tous ces obstacles, en mettant dans sa bouche de petits cailloux, & prononçant ainsi plusieurs vers de suite à haute voix sans s'interrompre, & cela même en marchant, & en montant par des endroits fort roides & fort escarpés; en sorte que dans la suite nulle lettre ne l'arrêta, & que les plus longues périodes n'épuisoient point son haleine. Il fit plus; il alloit sur le bord de la mer, & dans le tems que les flots étoient le plus violemment agités, il y prononçoit des harangues, pour s'acoûtumer par le bruit confus des flots, aux émeutes du peuple & aux cris tumultueux des assemblées.

Démosthène ne prit pas moins de soin du geste que de la voix. Il avoit chez lui un grand miroir, qui étoit son maître pour l'action, & devant lequel il déclamoit avant que de parler en public. Pour se corriger d'un défaut qu'il avoit contracté par une mauvaise habitude, qui étoit de hausser con-

tinuellement les épaules, il s'exerçoit de bout dans une espèce de tribune fort étroite, où pendoit une hallebarde, afin que, si dans la chaleur de l'action ce mouvement venoit à lui échapper, la pointe de cette hallebarde lui servît d'avertissement & de punition tout ensemble.

Il fut bien payé de toutes ses peines, puisque ce fut par ce moyen qu'il porta l'art de déclamer au plus haut degré de perfection où il puisse aller. C'est qu'il en connoissoit bien le prix & l'importance. Aussi quand on l'interrogea, à trois différentes reprises, sur la qualité qu'il jugeoit la plus nécessaire à l'orateur, il ne dit autre chose sinon que c'étoit la prononciation, voulant insinuer, par cette réponse répétée jusqu'à trois fois, que cette qualité étoit celle dont le défaut pouvoit le moins se couvrir, & qui étoit la plus capable de couvrir les autres; & que la prononciation seule pouvoit faire valoir extrêmement un orateur même médiocre, au lieu que sans elle, le plus habile ne pouvoit point espérer d'avoir jamais aucun succès. Il falloit qu'il en fît grand cas, puisque pour s'y perfectionner, & pour recevoir les leçons de Néoptolème, le plus habile comédien qui fût alors, il consacra jusqu'à dix mille dragmes, quoiqu'il ne fût pas fort riche.

Il se levoit extrêmement matin, & il avoit coûtume de dire qu'il étoit bien fâché quand un ouvrier l'avoit devancé dans le travail. On peut juger des efforts qu'il fit pour se perfectionner en tout genre, par la peine qu'il prit de copier de sa propre main jusqu'à huit fois l'histoire de Thucydide, pour se rendre plus familier le style de ce grand homme.

Démosthène, après avoir exercé son talent pour la parole dans quelques causes particulières, se produisit au grand jour, & parut sur la tribune aux harangues, pour y traiter des affaires publiques. Au jugement de Cicéron, ce succès alla si loin, qu'il se faisoit un concours de toute la Grece à Athènes, pour entendre parler Démosthène; & il ajoûte qu'avec un mérite comme le sien, la chose ne pouvoit pas être autrement. Si l'on en croit Philippe, & sur cette matière c'est un témoin certainement digne de foi & non récusable, l'éloquence de Démosthène lui faisoit plus de tort elle seule, que toutes les troupes & toutes les flottes des Athéniens. Ses harangues, disoit-il, étoient comme des machines de guerre, & des batteries dressées de loin contre lui, par lesquelles il renversoit tous ses projets, & ruinoit toutes ses entreprises, sans qu'il fût possible d'en arrêter l'effet.

Démosthène commença à entrer dans les affaires du gouvernement pendant la guerre sacrée, autrement appellée la guerre Phocique, comme il le dit lui-même, & comme il est aisé de le recueillir de ses oraisons contre Philippe, dont les dernières furent prononcées après que cette guerre eut été finie, & les premières touchent beaucoup de particularités qui se passerent dans cette guerre même.

Plutarque assure que Démosthène prononça son oraison contre Midias à l'âge de trente-deux ans accomplis, lorsqu'il n'avoit encore aucun crédit dans la République; ce qui ne doit pas être pris à la lettre; mais peut-être que Plutarque a voulu dire seulement que Démosthène n'avoit pas alors autant de crédit & de réputation qu'il en eut dans la suite. Quoi qu'il en soit, ce fut, selon Plutarque, la principale raison qui obligea Démosthène à renoncer pour de l'argent à l'inimitié qu'il avoit pour cet homme qui l'avoit maltraité; car, de son naturel, il n'étoit ni doux ni facile à appaiser, comme Homère le dit d'Achille, mais implacable dans son ressentiment, & âpre & ardent à repousser l'injure. Mais, voyant que ce n'étoit pas une petite entreprise, ni l'entreprise d'un homme d'aussi peu d'autorité que lui, de prétendre venir à bout d'un personnage comme Midias, appuyé par d'immenses richesses, protégé par des amis puissans, & redoutable même par son éloquence, il se montra favorable aux amis qui intercéderent pour Midias. Car d'ailleurs il ne faut pas s'imaginer que trois mille dragmes eussent été capables d'appaiser Démosthène, de calmer son ressentiment, s'il eût pu se flatter de l'espérance de remporter la victoire sur son ennemi.

Il trouva une occasion bien glorieuse de se mêler du gouvernement, ce fut la nécessité de défendre contre le roi Philippe les intérêts & la liberté de la Grece; & il s'en acquitta si dignement, & combattit si bien pour elle par son éloquence, qu'il s'acquit bientôt une grande réputation & qu'il se rendit très-célebre par la force de son art, & par sa hardiesse à parler librement, sans rien ménager & sans rien craindre, de sorte qu'il fut admiré de toute la Grece, honoré & recherché par le roi de Perse, que Philippe lui-même faisoit plus de cas de lui que de tous les autres orateurs ensemble, & que ses ennemis avouoient qu'ils avoient à combattre un homme d'une très-grande réputation, & un athlete très-redoutable; car c'est ce que disoient ses plus grands adversaires Eschine & Hypéride, dans les accusations mêmes qu'ils intentoient contre lui. De-là vient que je ne sçaurois comprendre, dit Plutarque, comment Théopompe s'est avisé d'écrire que Démosthène étoit inconstant de son naturel, & incapable de s'attacher long-tems aux mêmes personnes & aux mêmes affaires; car, au contraire, il paroît qu'il persévéra jusqu'à la fin dans le même parti qu'il avoit embrassé, & dans les mêmes affaires qu'il avoit entreprises dès sa première entrée dans l'administration de la République; & que non seulement il ne changea point en toute sa vie, mais que même il abandonna & perdit la vie pour s'empêcher de changer. Jamais il ne fit comme Démadès, qui, pour justifier son changement de parti dans le gouvernement, dit *qu'il lui étoit souvent arrivé, dans les diverses conjectures, de dire des*

choses contraires à ses premiers sentimens ; mais qu'il n'en avoit jamais dit qui fussent contraires au bien de la République.

La plûpart de ses oraisons, selon le philosophe Panétius, sont écrites sur ce grand principe, que le beau seul est préférable par lui-même, comme son oraison de la couronne, celle des immunités, & ses Philippiques. Dans toutes ces oraisons il ne mene pas ses citoyens à ce qui est le plus agréable, le plus facile & le plus avantageux; mais il leur prouve & leur démontre par-tout qu'il faut toujours préférer le beau & l'honnête à ce qui est le plus salutaire & le plus sûr. Si à cette noble ambition & à cette espèce de jalousie d'honneur qu'il témoignoit dans toutes ses actions, & à cette générosité & à cette magnanimité qui éclatoient dans ses discours, il eût joint la valeur guerrière & le désintéressement, il n'auroit pas seulement été mis au nombre des grands orateurs, avec Myroclès, Polyeucte & Hypéride, mais il auroit mérité d'être mis beaucoup plus haut, avec les Cimons, les Thucydides & les Périclès. Car même parmi ceux qui parurent après lui, Phocion, quoiqu'il fût à la tête du parti le moins loué, & qu'il parût favoriser les Macédoniens; cependant, à cause de sa valeur & de sa justice, il fut toujours regardé comme un personnage qui n'étoit inférieur ni à Aristide, ni à Éphialte, ni à Cimon; au lieu que Démosthène, parce qu'il n'étoit pas bien brave à la guerre, ni assez muni & assez fortifié contre les présens, & que dans le tems qu'il se montroit inaccessible à tout l'or de Philippe & de la Macédoine, il se laissoit prendre par celui de Suse & d'Ecbatane, étoit bien propre à louer les grandes actions de ses ancêtres, mais très-peu propre à les imiter. Il étoit pourtant plus homme de bien que tous les autres orateurs de son tems, en exceptant toujours Phocion. Il paroît même qu'il parloit au peuple avec plus de franchise & de liberté que tous les autres, qu'il s'opposoit avec plus d'audace à ses cupidités, & qu'il reprenoit plus fortement ses fautes, comme on peut le recueillir de ses oraisons.

Ce qu'il fit contre Antiphon, marque combien il étoit porté pour l'Aristocratie ; car, cet Antiphon ayant été absous par le peuple d'une accusation très-grave, qui avoit été intentée contre lui, il l'entreprit, le mena au tribunal de l'Aréopage, & se souciant fort peu de déplaire au peuple & d'encourir son indignation, il le convainquit d'avoir promis à Philippe de brûler l'arsenal d'Athènes, & le fit condamner à mort. Il se rendit aussi accusateur contre la prêtresse Théoris, qui commettoit beaucoup de malversations dans les fonctions de son ministère, & qui enseignoit aux esclaves à tromper leurs maîtres; & ayant conclu à la mort, il la fit condamner & exécuter.

On prétend aussi qu'il composa l'oraison qu'Apollodore prononça contre le général Timothée, & par laquelle il le fit déclarer redevable

vable au trésor de grandes sommes qu'il avoit détournées. On lui attribue encore les deux oraisons pour Phormion & pour Stéphanus, ce qui fut une grande tache à sa réputation, & avec justice; car ce Phormion se servit de cette oraison de Démosthène contre Apollodore. Ainsi Démosthène fit le pour & le contre, ce qui est la même chose, dit Plutarque, que s'il eût pris dans la même boutique deux épées, & qu'il les eût vendues à deux ennemis pour s'entretuer.

Quant à ses oraisons publiques, celles qui sont contre Androtion, contre Timocrate & contre Aristocrate, il les composa pour d'autres, parce qu'il ne s'étoit pas encore mêlé du gouvernement, car il n'avoit alors que vingt-sept ou vingt-huit ans. Mais, il prononça lui-même celle qui est contre Aristogiton, & celle qui est pour les Immunités, & qu'il fit en faveur de Ctésippe, fils de Chabrias, comme il le dit lui-même; d'autres prétendent qu'il la fit parce qu'il poursuivoit en mariage la mere de ce jeune homme, qui étoit veuve. Cependant, il ne l'épousa point; mais, il épousa une fille de Samos, comme l'écrit Démétrius dans son traité des synonymes. Pour ce qui est de son oraison contre Eschine, où il l'accuse de malversation dans son ambassade, on ne sçait pas certainement si elle fut prononcée, quoiqu'Idoménée assure que l'absolution d'Eschine ne passa que de trente voix seulement. Mais, il paroît que cela n'est nullement vrai, s'il en faut juger par ce que l'un & l'autre de ces deux orateurs disent dans leurs oraisons de la Couronne; car, aucun des deux ne dit clairement & expressément que cette affaire eût été plaidée & poussée jusqu'à un jugement définitif.

Pendant que la paix duroit encore, & avant que la guerre avec Philippe commençât, il étoit aisé de voir quelle seroit la conduite que Démosthène tiendroit dans le gouvernement de la République; car de tout ce que faisoit ce Prince, il ne laissoit rien passer, sans, pour ainsi dire, le contrôler; il s'élevoit contre toutes ses actions, il allarmoit les Athéniens sur ses moindres démarches, & les enflammoit contre lui. C'est pourquoi, dans la cour de Philippe on ne parloit que de Démosthène; & lorsqu'il alla avec d'autres en ambassade en Macédoine, Philippe écouta tous ses collegues dans l'audience qu'il leur donna, & il répondit avec plus de soin & d'attention au discours de Démosthène. Mais, dans la suite, il ne lui fit ni les mêmes honneurs ni les mêmes caresses qu'aux autres.

Dès que les affaires furent tournées à la guerre, Philippe ne pouvant se tenir en repos, & les Athéniens étant excités par Démosthène, cet orateur porta le peuple à marcher au secours de l'Eubée que les Tyrans qui s'étoient saisis des villes, avoient assujettie à Philippe. Les Athéniens étant donc passés en Eubée sur le décret qu'il en dressa lui-même, en chasserent les Macédoniens.

Ensuite, il envoya du secours aux Byzantins & aux Périnthiens à qui Philippe faisoit la guerre; car, ayant persuadé au peuple de renoncer au ressentiment qu'il avoit contre eux, & d'oublier les fautes que ces deux peuples avoient commises dans la guerre des alliés, il le porta à leur envoyer des troupes qui furent la cause de leur salut. Après cela, il alla en qualité d'ambassadeur dans toutes les villes de la Grece, parla à tous les Grecs, & les excitant par ses paroles, il les souleva tous, excepté un très-petit nombre, & les ameuta contre Philippe.

Le plus fort restoit encore à faire pour Démosthène; c'étoit d'attirer dans l'alliance les Thébains qui étoient voisins de l'Attique, qui avoient des troupes très-aguerries, & qui étoient alors ceux de tous les Grecs qui avoient le plus de réputation dans les armes. Il fut lui-même envoyé en ambassade à Thebes avec quelques autres. Philippe, de son côté, y envoya plusieurs députés, pour s'opposer & pour répondre à tout ce que les ambassadeurs d'Athènes proposeroient. Les Thébains comprirent bien d'abord ce qui étoit pour eux le plus utile; mais, la forte éloquence de Démosthène, comme dit Théopompe, soufflant dans leurs courages comme un vent impétueux, y ralluma l'ambition, & chassa toutes les considérations contraires; de sorte que bannissant de leur cœur la crainte, la prudence & la reconnoissance, ils furent transportés par son discours comme par une espèce d'enthousiasme, & uniquement enflammés de l'amour du beau.

Cette action de Démosthène parut si grande & si éclatante, que Philippe envoya d'abord des ambassadeurs à Athènes pour demander la paix; que toute la Grece, pour ainsi dire, se mit sur pied, attentive à ce qui arriveroit; que non seulement tous les capitaines Athéniens obéissoient à Démosthène, mais encore tous les commandans des Béotiens; & qu'il régloit tout à son gré dans les assemblées de Thebes comme dans celles d'Athènes, également aimé, respecté & autorisé dans ces deux villes. Mais, la fortune, dit Plutarque, ayant, par une certaine révolution d'affaires, marqué à ce tems-là le dernier terme de la liberté de la Grece, s'opposa à ses glorieux desseins; il fut rendu des oracles, & il parut plusieurs signes de ce qui devoit arriver.

Pour Démosthène, on dit que plein de confiance dans les armes des Grecs, & merveilleusement encouragé & ranimé par le nombre, par la valeur & par l'ardeur de tant de troupes qui ne demandoient qu'à voir l'ennemi, il ne leur permettoit point de s'amuser à tous ces oracles, & de prêter l'oreille à ces prophéties. Mais, leur donnant à entendre qu'il soupçonnoit la Pythie de *philippiser*, il faisoit souvenir les Thébains de leur Épaminondas, & les Athéniens de leur Périclès, & leur représentoit que ces grands hommes prenant ces oracles & ces prophéties pour des couleurs &

pour des prétextes dont on couvroit la crainte & la lâcheté, se servoient toujours de leur raison pour exécuter ce qu'il falloit faire. Démosthène jusques-là se montra très-homme de bien; mais à la bataille, qui se donna à Chéronée, il ne fit rien de beau, ni qui répondît à ces belles paroles; car, abandonnant son poste, il prit honteusement la fuite, & jetta ses armes sans avoir honte, comme dit Pythéas, de démentir si lâchement la belle devise qu'il avoit fait graver en lettres d'or sur son bouclier, *à la bonne fortune.*

D'abord après la bataille, Philippe fut si transporté de joie pour cette grande victoire, qu'il commit une infinité d'insolences. Mais, après être revenu de son ivresse, considérant dans son esprit le grand danger qu'il avoit couru, & qui l'environnoit encore, il frissonna, & les cheveux lui dresserent à la tête, au seul souvenir de la force & de la véhémence de cet orateur qui l'avoit forcé de mettre au hazard d'un seul combat, & de faire dépendre d'une très-petite partie d'une journée, & sa vie & ses États.

La gloire de cette grande action de Démosthène alla jusqu'au roi de Perse, qui écrivit à ses lieutenans & à ses Satrapes, de lui donner tout l'or qu'il voudroit, de n'avoir d'attention que pour lui, & de le distinguer sur tous les autres, comme le seul homme capable de donner beaucoup d'affaires au roi de Macédoine, & de le tenir en quelque sorte embarrassé & garrotté dans les troubles & dans les guerres des Grecs. Tout cela fut découvert dans la suite par Alexandre, qui trouva à Sardis quelques lettres de Démosthène, & les registres des lieutenans du Roi, où étoient marquées les sommes qu'ils lui avoient fournies.

Cependant, après ce grand échec arrivé à la Grece, les orateurs qui étoient opposés à Démosthène, commencerent à s'élever contre lui & à l'appeller en justice pour lui faire son procès. Le peuple ne se contenta pas de le renvoyer absous de toutes leurs charges & accusations, il le combla encore de plus d'honneurs, & le rappella au maniement des affaires, comme celui qui étoit le plus affectionné & le plus zélé pour le bien public. De plus, les os de ceux qui avoient été tués à la bataille de Chéronée, ayant été rapportés à Athènes pour y être inhumés, le peuple le choisit pour faire l'éloge de ces vaillans hommes, montrant par-là, comme l'écrit Théopompe, qui releve cet acte en termes très-magnifiques, que non seulement il ne supportoit pas ce malheur avec bassesse & avec pusillanimité; mais que même, puisqu'il honoroit & distinguoit si fort celui qui avoit conseillé cette guerre, il ne se repentoit en aucune manière d'avoir suivi ses conseils.

Démosthène prononça donc l'oraison funebre; mais, dans les décrets qu'il proposa dans la suite, il ne mit point son nom à la tête, il les mit tous sous le nom de ses amis, qu'il prit l'un après l'autre, pour éluder par-là en quel-

que manière sa mauvaise fortune, qui s'opiniâtroit à le persécuter, jusqu'à ce qu'il reprit courage par la mort de Philippe, qui mourut peu de tems après qu'il eût remporté cette grande victoire à Chéronée.

Démosthène fut secrétement averti de cette mort de Philippe; & pour disposer d'avance les Athéniens à reprendre courage & à bien espérer de l'avenir, il alla au conseil avec un visage où la joie étoit peinte, & dit que la nuit précédente il avoit eu un songe qui promettoit quelque grand bonheur aux Athéniens; & peu de tems après, on vit arriver les courriers qui apportoient la nouvelle de la mort de Philippe. Les Athéniens se mirent d'abord à faire des sacrifices, pour remercier les dieux de cette bonne nouvelle, & par un décret, ils décernerent une couronne à Pausanias qui l'avoit tué. En même tems, Démosthène parut lui-même en public avec une couronne de fleurs sur la tête, & vêtu très-magnifiquement, quoique ce ne fût que le septième jour de la mort de sa fille, comme le rapporte Eschine qui le maltraite fort sur cela, & qui lui reproche qu'il est un pere dénaturé. Mais, c'est à lui-même qu'il faut reprocher sa lâcheté & sa mollesse, dit Plutarque, si, prenant les plaintes & les regrets pour les marques d'une ame tendre & pleine d'amour pour ses enfans, il condamne le courage qui fait supporter constamment & doucement ces accidens de la fortune.

Toutes les villes de la Grece, excitées encore par Démosthène, se liguerent de nouveau; & les Thébains, se jettant sur la garnison que les Lacédémoniens avoient dans leur ville, en tuerent une grande partie avec les armes que Démosthène trouva le moyen de leur fournir. Pendant que les Athéniens se préparoient à soutenir avec eux cette guerre, Démosthène étoit tous les jours à la tribune, haranguant le peuple, & écrivoit lettres sur lettres aux lieutenans du roi de Perse en Asie, pour susciter dans ce païs-là une guerre à Alexandre qu'il appelloit un enfant & un autre Margitès.

Mais, après qu'Alexandre, ayant réglé les affaires de son royaume, fut venu en personne, avec toutes ses forces, au milieu de la Béotie, alors la fierté des Athéniens diminua extrêmement, & cette véhémence de Démosthène s'amortit tout-à-coup. Les Thébains abandonnés furent forcés de se défendre seuls, & perdirent leur ville; ce qui causa un grand trouble & un grand effroi parmi les Athéniens. Démosthène est d'abord élu pour aller en qualité d'ambassadeur avec quelques autres vers Alexandre. Mais, il ne fut pas plutôt arrivé au mont Cythéron, que redoutant la colère de ce Prince, il s'en retourna, & abandonna l'ambassade. Cependant, Alexandre envoie à Athènes demander qu'on lui livre dix des orateurs, comme le rapportent Idomenée & Duris. Mais, la plûpart des Historiens, & les plus dignes de foi, n'en mettent que huit; sçavoir, Démosthène, Po-

lyeucte, Éphialte, Lycurgue, Myroclès, Damon, Callisthène & Charideme. Ce fut en cette occasion que Démosthène conta au peuple la fable des loups & des chiens, qui dit, *que les loups demanderent un jour aux brebis que, pour avoir la paix avec eux, elles leur livrassent les mâtins qui les gardoient.* Par-là Démosthène se comparoit, & comparoit avec lui les autres orateurs, aux chiens qui veillent & qui combattent pour le troupeau, & il comparoit Alexandre au loup. Il leur dit de plus : *Comme nous voyons dans les marchés les marchands porter dans une écuelle une montre de leur bled, & par le moyen de cette montre, vendre tout le bled qu'ils ont chez eux, vous de même vous ne vous appercevez pas, qu'en nous livrant comme la montre, vous vous livrez tous sans réserve à votre ennemi.*

Les Athéniens étant donc assemblés au conseil, & ne sçachant quelle résolution prendre, Démadès prit cinq talens de tous les ambassadeurs qui avoient été nommés, & se chargea seul de l'ambassade, & de la commission d'aller intercéder pour eux auprès du Roi; soit qu'il se fiât sur l'amitié dont ce Prince l'honoroit, soit qu'il s'attendît à le trouver déjà rassasié de vengeance, comme un lion de meurtre & de sang. Quoi qu'il en soit, il persuada aux Athéniens de l'envoyer; & il réussit si bien, qu'il obtint d'Alexandre le pardon de ces orateurs, & réconcilia avec lui leur ville.

Dès qu'Alexandre s'en fût retourné, le crédit des autres orateurs augmenta infiniment; & celui de Démosthène, au contraire, diminua beaucoup. Il commença pourtant à se relever un peu sur ce qu'Agis, roi de Lacédémone, se mit en campagne avec une grosse armée; mais, il retomba tout aussitôt, les Athéniens n'ayant pas voulu entrer dans cette ligue, & les Lacédémoniens ayant été défaits en bataille par Antipater, & Agis tué.

En ce tems-là fut renouvellée l'affaire de la Couronne contre Ctésiphon. Elle avoit été commencée sous l'archonte Charondas, un peu avant la bataille de Chéronée; mais, elle ne fut jugée que dix ans après, sous l'archonte Aristophon. Ce fut la cause la plus célebre qui ait jamais été plaidée, tant à cause de la grande réputation des orateurs qui parlerent, qu'à cause de la magnanimité des juges qui, quoique les accusateurs de Démosthène fussent très-puissans & appuyés du crédit des Macédoniens, ne donnerent pas leur voix contre lui, & se déclarerent si hautement en sa faveur, qu'Eschine n'eut pas la cinquième partie des suffrages. Il eut tant de honte de ce mauvais succès, que sur l'heure même il sortit de la ville, & se retira à Rhodes dans l'Ionie où il passa le reste de ses jours à enseigner la Rhétorique.

Peu de tems après, Harpalus ayant quitté le service d'Alexandre, vint d'Asie à Athènes avec toutes ses richesses & ses vaisseaux. D'abord, tous les autres orateurs, éblouis de l'éclat de son or, commencerent à parler pour lui, & à

engager les Athéniens à recevoir ce suppliant & à le prendre sous leur protection ; mais, Démosthène leur conseilla, sans balancer, de le renvoyer & de se donner bien garde de jetter leur ville dans une guerre, pour un sujet très-injuste & sans aucune nécessité.

Quelques jours après, Harpalus, comme on faisoit l'inventaire de ses biens, s'étant apperçu que Démosthène prenoit plaisir à considérer une coupe du Roi, & qu'il admiroit la figure & la beauté de l'ouvrage, le pria de la prendre, & de la soupeser pour juger lui-même du poids de l'or. Démosthène, l'ayant prise, fut étonné du poids qui étoit considérable, & demanda de combien elle pouvoit être ? Harpalus lui répondit en souriant, *elle est bien de vingt talens.* Et dès que la nuit fut venue, il lui envoya vingt talens avec la coupe. Démosthène ne résista point ; mais, frappé de ce présent, comme s'il avoit reçu garnison chez lui, il passa tout d'un coup dans le parti d'Harpalus, & dès le lendemain matin, le cou bien enveloppé de laine & de bandelettes, il se rendit à l'assemblée. Le peuple lui ordonna de se lever & de parler ; mais, il le refusa, faisant signe qu'il avoit une extinction de voix. Des gens d'esprit qui se trouverent présens, brocardant sur cette feinte maladie, dirent tout haut que leur orateur avoit été surpris la nuit, non d'une esquinancie, mais d'une argyrancie, pour faire entendre que c'étoit l'argent d'Harpalus qui lui avoit éteint la voix.

Le lendemain, le peuple ayant été informé du présent qu'il avoit reçu, lorsqu'il voulut se défendre & se justifier, refusa de l'écouter, & commença à faire beaucoup de bruit & à se mettre véritablement en colère ; sur-quoi quelque plaisant s'étant levé, dit : *Quoi ! hommes Athéniens, quoi ! vous refuserez d'entendre celui qui a en main la coupe ?* Alors le peuple chassa Harpalus de la ville ; mais, craignant qu'on ne leur demandât compte des richesses que les orateurs avoient pillées, ils en firent une recherche fort exacte.

Démosthène, voulant prouver son innocence, proposa un décret qui ordonnoit que le Sénat de l'Aréopage informeroit de cette affaire, & que tous ceux qu'il trouveroit atteints & convaincus de cette corruption seroient punis. En conséquence, il se présenta en jugement ; mais, il fut le premier que l'Aréopage trouva coupable, & il le condamna à une amende de cinquante talens, pour le paiement desquels il fut constitué prisonnier. Mais, la honte de cette condamnation, & la foiblesse de son corps, qui ne pouvoit supporter la prison, le forcerent à chercher les moyens de s'échapper ; il s'enfuit donc, trompant la moitié de ses gardes, & les autres lui procurant eux-mêmes la facilité de les tromper. Il n'étoit pas encore fort loin de la ville, qu'il apperçut quelques-uns de ses ennemis qui le suivoient. D'abord, il voulut chercher un lieu à se cacher; mais l'appellant par son nom, & le joignant bientôt, ils le prie-

rent de recevoir quelque secours pour son voyage, lui présenterent l'argent qu'ils avoient apporté exprès, & lui dirent que la seule raison qui les avoit portés à le suivre, c'étoit pour l'obliger à le recevoir. En même tems, ils l'exhorterent à avoir bon courage, & à ne pas supporter impatiemment le malheur qui lui étoit arrivé. Il supporta cependant son exil avec beaucoup de foiblesse, passant la plûpart du tems à Égine & à Trœzène; & toutes les fois qu'il jettoit ses regards sur l'Attique, son visage étoit baigné de larmes, & il laissoit échapper des paroles qui n'étoient point d'un homme constant & ferme, & qui répondoient peu aux choses hardies & généreuses qu'il avoit faites dans son administration.

Il étoit encore en exil lorsqu'Alexandre mourut; mais, il fut rappellé bientôt après. On lui envoya à Égine une galère à trois rangs de rames. Quand il fut entré au port du Pirée, il n'y eut ni magistats ni prêtres qui restassent dans la ville; tous les citoyens sortirent en foule pour aller audevant de lui, & le reçurent avec toutes les démonstrations d'affection & de joie. Déméurius de Magnésie écrit qu'il fut si ravi des honneurs qu'on lui faisoit, que, levant les mains vers le ciel, il se félicita d'une journée si glorieuse, comme revenant de son exil plus honorablement qu'Alcibiade n'étoit revenu du sien; car, ses citoyens le recevoient de leur pur mouvement & de leur bon gré, au lieu qu'ils n'avoient reçu Alcibiade que par force.

Mais, l'amende à laquelle il avoit été condamné subsistoit encore; car, il n'étoit pas permis de la remettre par faveur. Ils chercherent donc un moyen de frauder la loi en lui obéissant; & voici l'expédient qu'ils trouverent: ils avoient accoûtumé toutes les années, à la fête de Jupiter Sauveur, de donner une certaine somme à celui qui étoit chargé du soin de préparer & d'orner l'autel de ce dieu pour le sacrifice. Ils donnerent alors cette charge à Démosthène, & lui firent compter pour ces frais cinquante talens qui étoient justement la somme à laquelle ils l'avoient condamné. Mais, il ne jouit pas long-tems du plaisir de se voir de retour dans sa patrie; car les affaires des Grecs furent entièrement ruinées bientôt après. En effet, ils perdirent la bataille du Cranon au mois de Septembre; & au mois d'Octobre de la même année, la garnison des Macédoniens entra dans le fort de Munychia, & la mort de Démosthène arriva au mois de Novembre. Voici de quelle manière il mourut.

Sur la nouvelle qu'Antipater & Cratère s'avançoient vers Athènes, Démosthène & ceux de son parti se hâterent de sortir de la ville avant qu'ils y fussent arrivés, & le peuple les condamna à la mort, sur le décret que Démadès en dressa lui-même. Tous ces malheureux s'étant donc dispersés de côté & d'autre pour se sauver plus facilement, Antipater envoya après eux des gens pour les re-

prendre, & mit à leur tête un certain Archias. Cet homme ayant appris que Démosthène, retiré dans l'isle de Calaurie, s'étoit rendu suppliant dans le temple de Neptune, y passa sur des esquifs; & étant descendu à terre avec quelques soldats de Thrace, il alla dans le temple. Là il conseilloit à Démosthène de se lever & de venir avec lui vers Antipater, l'assurant qu'il ne lui feroit aucun mal. Mais, il étoit arrivé par hazard que Démosthène avoit eu la nuit précédente un songe assez étrange. Il lui sembla qu'il étoit entré en lice contre Archias, à qui joueroit le mieux une tragédie, qu'il réussissoit admirablement, qu'il avoit pour lui le théâtre, & qu'il l'emportoit infiniment pour l'action; mais qu'il étoit vaincu par la somptuosité des habits & par la magnificence des décorations. Voilà pourquoi, comme Archias lui parloit avec beaucoup d'humanité, il leva les yeux sur lui, & assis, comme il étoit, & sans se lever, il lui dit: *O Archias, comme tu ne m'as pas vaincu cette nuit par ton action, tu ne me vaincras pas aujourd'hui par tes promesses.* Sur cela Archias se mit à le menacer avec de grands emportemens: *Oh! présentement*, lui dit Démosthène, *tu parles comme véritablement inspiré par le trépied de Macédoine. Auparavant tu parlois un langage de comédien; mais, attends un peu que j'aie écrit à ceux de ma maison pour leur donner mes derniers ordres.*

En disant ces paroles, il entra dans l'intérieur du temple; & prenant ses tablettes pour y écrire, il mit le poinçon à sa bouche, & le mordant, comme il avoit accoûtumé de faire quand il méditoit & qu'il composoit, il l'y tint assez long-tems; après quoi, se couvrant de son manteau, il pencha la tête. Les soldats qui étoient à la porte, le voyant, se moquoient de lui, comme d'un homme que la crainte de la mort tenoit dans cet état, & l'appelloient lâche & mou. Archias, s'approchant en même tems, le pressoit de se lever, & lui répétant les mêmes discours qu'il lui avoit déjà tenus, il lui promettoit qu'il feroit sa paix avec Antipater. Alors Démosthène, qui sentoit que le venin s'étoit déjà incorporé & rendu le maître, se découvrit; & regardant Archias entre deux yeux, il lui dit: *Tu peux désormais, quand tu voudras, jouer le rôle de Créon dans la tragédie, & jetter dehors ce cadavre, sans lui rendre les honneurs de la sépulture. Pour moi*, continua-t-il, en se tournant du côté de l'autel, *Neptune, mon doux protecteur, je sors encore vivant de votre saint temple, sans l'avoir profané; mais, Antipater & les Macédoniens n'ont pas eu ce respect pour votre sanctuaire, ils l'ont souillé par ma mort.*

En finissant ces mots, il demanda qu'on le soutînt, parce qu'il trembloit & chanceloit; & comme il marchoit & qu'il passoit le long de l'autel, il tomba & rendit l'ame, en poussant un profond soupir, l'an 322 avant J. C. Ariston dit qu'il avoit sucé ce venin du

poinçon qu'il avoit mis dans sa bouche, & qu'il avoit mordu. Un certain Pappus, sur les mémoires duquel Hermippus avoit composé son histoire, rapporte que, quand il fut tombé, on trouva sur ses tablettes le commencement d'une lettre dont il n'avoit écrit que la suscription, *Démosthène à Antipater.*

Comme on étoit fort étonné & fort surpris d'une mort si soudaine, les soldats, qui étoient à la porte, dirent qu'ils avoient vu qu'ayant tiré quelque chose d'un petit linge, il l'avoit porté à sa bouche, que c'étoit sans doute du poison, mais qu'ils avoient cru que c'étoit de l'or qu'il avoit avalé pour le sauver de leurs mains. Une petite esclave qui le servoit, interrogée par Archias, déposa qu'il y avoit long-tems qu'il portoit sur lui ce petit nouet de linge, comme un préservatif. Ératosthène dit qu'il avoit toujours du poison dans une petite boëte d'or qu'il portoit à son bras comme une plaque de bracelet.

Il n'est pas nécessaire de rapporter ici toutes les différentes manières dont les autres Historiens, qui sont en très-grand nombre, racontent sa mort. Il ne faut pourtant pas oublier ce qu'a écrit Démocharis, ami particulier de Démosthène; il dit qu'il est persuadé qu'il ne mourut point de poison, mais que ce fut une providence & une faveur particulière des dieux, qui voulurent le soustraire à la cruauté des Macédoniens, en lui envoyant une mort si prompte & si douce.

Il mourut le seizième du mois de Novembre, qui étoit justement le jour auquel les femmes célébroient la plus triste & la plus funeste journée de la fête des Thesmophores, & qu'assises à terre dans le temple de Cérès, autour de la statue de la déesse, elles jeûnoient depuis le matin jusqu'au soir. Mais, peu de tems après, les Athéniens, lui rendant l'honneur qu'il avoit mérité, lui éleverent une statue de bronze, & ordonnerent, par un décret, que d'âge en âge, l'aîné de sa famille seroit nourri dans le Prytanée aux dépens du peuple; & au bas de la statue, ils firent graver cette inscription qui étoit conçue en deux vers élégiaques : *Démosthène, si tu eusses eu autant de courage que de force de sens, jamais Mars le Macédonien n'auroit triomphé de la Grece.*

Plutarque rapporte que de son tems, un soldat appellé devant le Juge par son capitaine, en passant devant la statue de Démosthène, avoit pris quelque argent qu'il avoit sur lui, & l'avoit mis entre les mains de la statue, qui étoient jointes, & les doigts entrelacés. Tout auprès il étoit né un petit platane dont les feuilles, soit que le vent les y eût portées par hazard, ou que le soldat lui-même les y eût mises pour couvrir son or, étoient si heureusement placées sur ses mains, qu'elles avoient caché pendant long-tems l'or qui y étoit en dépôt. Quand le soldat en repassant eut retrouvé son or, & que le bruit de cette aventure se fut répandu, plusieurs des beaux esprits d'Athènes, profi-

tant de cette occasion, firent des vers à l'envi les uns des autres sur ce sujet, pour exalter la fidélité & le désintéressement de Démosthène.

DIGRESSION

Sur le portrait de Démosthène.

Démosthène étoit non seulement grand orateur, mais grand homme d'État. Il avoit de nobles & de grandes vues, un zele à toute épreuve pour l'honneur & les intérêts de sa patrie, une haine irréconciliable contre tout ce qui sentoit la tyrannie, & un amour de la liberté, tel qu'on peut se l'imaginer dans le Républicain le plus ennemi qui fût jamais de toute servitude & de toute dépendance. Une sagacité merveilleuse le faisoit percer dans l'avenir, & lui montroit les évènemens futurs & éloignés, comme s'ils eussent été présens. Il paroissoit informé de tous les desseins de Philippe, comme s'il eût été admis à son conseil; & si les Athéniens eussent voulu suivre ses avis, jamais ce Prince ne seroit parvenu à ce degré de puissance qui causa la perte de la Grece, comme Démosthène l'avoit souvent prédit.

Démosthène, qui vint après tant de grands Hommes, avoit une si haute idée du style du barreau, qu'il ne s'attacha à aucun d'eux en particulier, tous lui parurent, ou médiocres, ou imparfaits; mais, choisissant ce que chacun avoit de meilleur & de plus utile, il en sçut composer un tout dont résultoit un style en même tems magnifique & simple, travaillé & sans art, figuré & commun, austère & fleuri, serré & étendu, gracieux & sévère, affectueux & véhément, tel enfin que le Protée des Poëtes, qui paroissoit sous toutes sortes de formes. Si Démosthène ressemble à Thucydide à plusieurs égards, il en differe aussi en ce que Thucydide, frappé d'une certaine manière s'y laisse emporter sans distinguer toujours le lieu où elle convient, il s'y trompe même souvent; au lieu que Démosthène, sans s'écarter de son but, toujours renfermé dans de justes bornes, & saisissant à propos le tems & le lieu, n'est pas seulement occupé de la pompe de l'expression, mais de l'avantage qu'il en doit retirer. De-là cette clarté si essentielle aux ouvrages du barreau, & cette véhémence, l'objet & le terme de ses attentions.

Dénys d'Halicarnasse a fait voir, qu'en réduisant l'élocution aux trois genres connus, le simple, le sublime & le moyen, Démosthène méritoit également la préférence sur tous les Écrivains, par la clarté & la simplicité dans le premier genre; la gravité, l'élévation & la dignité dans le second; dans le troisième enfin, par la variété, le juste rapport des parties, le pathétique, la force, l'activité & l'intelligence supérieure des convenances.

Quant à l'harmonie de Démosthène, l'on trouve chez lui dans un mêlange aussi agréable qu'intéressant, la dignité & la majesté, les agrémens & les graces. Toujours occupé de son objet, soit

qu'il doive communiquer sa fureur à ses auditeurs, ou leur inspirer des sentimens plus modérés, la rudesse des sons, ou leur douceur ménagée avec art, ne manquent jamais de faire cette double impression.

Mais, pour quoi, dira-t-on, Démosthène est-il alternativement plus ou moins grave, plus ou moins fleuri? C'est qu'instruit par la nature & l'expérience, Démosthène avoit bien senti qu'il devoit y avoir des tons différens pour parler dans les fêtes publiques, dans les assemblées du peuple, ou dans le barreau. Dans les premières on se prête à l'illusion, on ne cherche que le plaisir; au barreau & dans les assemblées, plein de ses intérêts, on demande à s'instruire. Que ce fût-là l'idée de Démosthène, on peut s'en assurer par la différente manière de traiter ses sujets. Est-il question de choses qui demandent une composition plus gracieuse? Il fait alors usage de l'harmonie propre au panégyrique, comme il est aisé de s'en convaincre, en lisant ses harangues contre Aristocrate, contre Leptine, & celle pour Ctésiphon. Faut-il ouvrir les yeux aux Athéniens sur leurs véritables intérêts, comme dans les Philippiques? Il prodigue la pompe & la magnificence. Ne s'agit-il que de discussions d'intérêts particuliers? Il n'est que simple & plein de dignité. C'est ainsi qu'assortissant son style au fond même des choses, les ornemens qu'il sçait leur prêter, sont toujours vrais & jamais déplacés. Enfin, Démosthène étant persuadé que l'agréable & le beau étoient la fin de tout genre de composition, que l'un sans l'autre ne pouvoit être parfait, & perdoit même de la vertu qui lui est propre, est remonté aux causes qui les produisent, & il a vu que ces causes étoient les sons, les rhythmes, les métaboles & la science des convenances; une comparaison tirée de la musique fait sentir les rapports que ces choses ont entr'elles. Qu'un musicien, dit Dénys d'Halicarnasse, ait fait une chanson d'un bel air où le rhythme soit négligé, sera-t-elle supportable? Que sera-ce, si, médiocrement touché de l'air & du rhythme, il rebat toujours & les mêmes tons & les mêmes rhythmes, sans égard à la variété; ne perdra-t-il pas ce qu'il avoit d'estimable? Enfin, ne sera-t-il pas ridicule, s'il sacrifie à la variété la science des convenances? Or, c'est par la réunion de tous ces avantages, par la connoissance que Démosthène avoit des sons & de leurs combinaisons, par l'usage qu'il sçavoit faire des figures & des tropes, & par l'attention qu'il donnoit aux convenances, qu'il est devenu le modele de tous les bons Écrivains.

Maintenant, si l'on demande à quels signes le caractère de Démosthène est reconnoissable, Dénys d'Halicarnasse répond qu'il n'en est point d'assez marqués pour qu'ils ne puissent pas être confondus avec quelqu'un des autres Écrivains. Ce sont le concours & l'assemblage des qualités d'une chose qui font son caractère

particulier, & cette vérité se prouve par la comparaison des corps en général ; tous ont de la grandeur, de la couleur, de la figure, des membres, & de la proportion entre ces membres. Que si l'on veut juger d'un corps d'après une de ses parties, on court grand risque de se tromper, puisque ce qu'on prend pour signe distinctif peut se rencontrer dans un autre sujet ; mais, en réunissant ses principales propriétés, la notion qui en résultera, sera certaine & infaillible ; ainsi, pour connoître sûrement la manière de Démosthène, il faut rapprocher ses principales qualités ; d'abord le rapport exact des parties ou l'ensemble, dont le sentiment intérieur est le meilleur juge, & qui est le fruit de l'usage & de l'expérience. C'est d'après cette expérience que les statuaires & les peintres, dont les yeux se sont familiarisés avec les chef-d'œuvres des Anciens, prononcent avec certitude ; c'est-là le ciseau de Polyclete, de Phidias, d'Alcamene; ce tableau est de Polygnote, de Timanthe, de Parrhasius. Voudroit-on, après cela, que quelques préceptes, un exercice de peu de jours, missent en état de porter un jugement sur un discours bienfait ? Ensuite on doit être attentif au nombre; car, il n'y a point de période dans Démosthène qui n'ait sa mesure & sa cadence, marquées au coin de la plus belle poësie, sans que ce soit des vers, ce qui seroit un défaut dans son genre ; enfin, ce qui acheve son caractère, c'est l'intelligence des figures & des tropes.

A ces marques on reconnoîtra certainement Démosthène ; mais peut-être aura-t-on peine à croire qu'un si grand homme, en écrivant, se soit donné la torture pour bouleverser sans cesse les différentes parties d'un ouvrage, dans le dessein d'y mettre de la proportion, du nombre & de la cadence, qualités propres à la musique & à la poësie, & moins essentielles à l'orateur. Pour répondre à cette objection, Dénys d'Halicarnasse observe que Démosthène, en composant des ouvrages qu'il consacroit à la postérité, n'écrivoit rien au hazard, & qu'il n'étoit pas moins soigneux de l'ordre de ses pensées que de la manière de les rendre. Quand on voit les peintres & les statuaires mettre une partie de leur gloire à bien exprimer les plus petites veines, les paupières, la barbe & d'autres choses semblables, qui pourra s'imaginer que l'orateur du barreau, qui l'emportoit sur ses contemporains par son génie & son travail, ait rien négligé de ce qui pouvoit contribuer à la perfection de ses talens ? D'ailleurs, il est naturel de penser que l'exercice & l'habitude lui rendirent faciles toutes les parties de son art. C'est ainsi que les enfans, qui d'abord apprennent à épeler leurs lettres, lisent ensuite lentement & mot à mot, sans aucune attention aux choses ; mais, quand l'impression est formée, les lettres ne sont plus que l'accessoire, & les pensées seules les occupent.

Tant de brillantes qualités devenoient inutiles, si Démosthène

n'y eût pas joint l'action, cette partie si essentielle, le principe & l'ame des discours du barreau. Aussi Démosthène en a-t-il fait une étude particulière, & l'on sçait, par Démétrius de Phalere, que quoique la nature l'eût mal servi de ce côté-là, il avoit également bien réussi, soit dans les inflexions de la voix, soit dans la position du corps, en quoi consiste principalement le mérite de l'action. Peut-être dira-t-on que l'action ne fait rien au style ; on auroit d'autant plus de tort de le penser, que celui de Démosthène, plein de sentiment & de passion, semble calqué sur l'action même, & qu'à moins d'être insensible, on ne sçauroit le lire, sans donner aux choses le ton qui leur convient.

Dénys d'Halicarnasse est forcé de convenir, à la fin de son ouvrage, que Démosthène, quelque parfait qu'il fût d'ailleurs, n'étoit pas heureux dans la plaisanterie ; & il se sert peut-être d'une plaisanterie pour excuser ce défaut, en disant que les dieux n'ont pas tout accordé aux hommes, & que c'est la seule chose qu'ils aient refusée à Démosthène.

L'on attribue quelques bons mots à Démosthène. Nous en rapporterons ici quelques-uns.

Un homme l'étant allé trouver un jour, pour lui demander son secours, lui raconta comment il avoit été insulté & chargé de coups. Démosthène lui répondit : *Mon ami ! il n'est pas vrai que tu aies été battu.* Alors cet homme haussant la voix : *Quoi ! Démosthène*, s'écria-t-il, *je n'ai pas été battu ? Oh présentement*, répliqua Démosthène ; *j'entends la voix d'un homme qui a été véritablement insulté & battu* ; tant il étoit persuadé que le ton & le geste de celui qui parle, sont nécessaires pour rendre croyable tout ce qu'il dit.

Démadès lui ayant dit un jour : *Démosthène veut m'enseigner ; c'est, comme dit le proverbe, la truie qui enseigne Minerve. Oui*, répondit Démosthène, *mais l'autre jour cette Minerve fut surprise en adultère dans le bourg de Colytte.* Un autre fois, un voleur qui avoit le surnom de Chalcus, s'étant avisé de railler sur ses veilles, & sur ce qu'il composoit la nuit : *Je sçais bien*, lui dit-il, *que tu es fâché de ce que j'ai une lampe allumée toute la nuit. Mais, pour vous, hommes Athéniens, ne soyez pas surpris de tous les vols qui ont été faits ces jours-ci, car nous avons des voleurs d'airain & des murs de terre.*

Les Athéniens voulant l'obliger d'accuser quelqu'un qu'ils avoient dessein de perdre, il le refusa ; & comme ils faisoient beaucoup de bruit sur ce refus, il se leva, & leur dit : *Hommes Athéniens, je vous donnerai toujours fidelement mes avis dans tout ce qui sera pour votre bien, quand même vous ne le voudriez pas ; mais jamais je n'accuserai personne & ne ferai le métier de Sycophante, quand même vous le voudriez.*

Un jour que deux ambassadeurs ne cessoient de vanter Philippe, & de dire que c'étoit un Prince

très-éloquent, très-beau & très-grand buveur, l'envie le porta à tourner ces louanges en brocards; car il dit, *que la première qualité étoit d'un sophiste, la seconde d'une femme, & la troisième d'une éponge, & que ce n'étoit pas là l'éloge d'un Roi.*

Comme il s'en alloit en exil, ses ennemis étant venus lui offrir de l'argent pour son voyage, il se mit à faire les plus grandes lamentations, & dit: *Comment seroit-il possible que je ne supportasse pas impatiemment le malheur d'être obligé de quitter une ville où l'on trouve des ennemis si généreux & si charitables, qu'à peine trouve-t-on dans les autres des amis qui les égalent?* On dit qu'en abandonnant la ville, il tendit les mains vers la citadelle, & dit: *Déesse Minerve, patrone de cette ville, comment pouvez-vous prendre plaisir à ces trois bêtes si méchantes & si dangereuses, à la chouette, au dragon & au peuple?* Pour tous les jeunes gens qui venoient le voir & converser avec lui, il les détournoit toujours de se mêler des affaires de la République, leur disant: *Que, si dès le commencement on lui eût proposé deux chemins, celui des assemblées & de la tribune, & celui de la mort, & qu'il eût sçu d'avance tous les maux qui accompagnent le gouvernement, les craintes, les envies, les calomnies, les dangers, les combats & les travaux continuels, il n'auroit pas balancé un seul moment, & se seroit jetté tête baissée dans celui de la mort.*

Pythéas ayant dit dans une ville d'Arcadie: *Comme nous sommes persuadés qu'une maison est malade, quand on y porte du lait d'ânesse, de même c'est une marque infaillible qu'une ville est en mauvais état quand on y voit entrer une ambassade des Athéniens;* Démosthène tourna la comparaison à son avantage, en disant: *Que, comme on ne portoit le lait d'ânesse dans une maison que pour y rétablir la santé, de même une ambassade des Athéniens n'entroit jamais dans une ville que pour y guérir les malades.*

DÉMOSTHÈNE, *Demosthenes*, Δημοσθένης, (a) étoit gouverneur de Césarée pour l'empereur Gallien, lorsque cette ville fut assiégée par Sapor, roi des Perses. Joignant l'intelligence & l'habileté au courage, il fit une belle défense; en sorte que Sapor auroit peut-être échoué à ce siège, sans les lumières qu'il tira d'un médecin de la ville, qui avoit été pris apparemment dans quelque sortie. On appliqua ce malheureux médecin à la question, & on lui fit souffrir de si horribles tourmens, que pour s'en délivrer, il indiqua aux assiégeans l'endroit foible de la place. Les Perses surprirent Césarée par cet endroit, & s'étant répandus dans la ville, ils y exercerent toutes sortes de cruautés. Ils avoient surtout ordre de prendre vif Démosthène, que Sapor vouloit sans doute immoler à sa vengeance.

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 445.

Le brave gouverneur, après avoir bien défendu sa place, ne s'oublia pas lui-même. Montant à cheval, & l'épée nue à la main, il se jetta au milieu d'un gros d'ennemis, qui prétendoient l'envelopper; il tua les uns, écarta les autres, & s'étant ainsi fait jour à travers les Perses, il évita la captivité & la mort.

DÉMOSTRATE, *Demostratus*, Δημόστρατος, (*a*) certain homme, dont parle Lucien dans son dialogue d'Alexandre l'imposteur. Cet homme demeuroit dans le Pont. Il sauva la vie à une personne qu'on alloit lapider mal-à-propos.

DÉMOSTRATE, *Demostratus*, Δημόστρατος, (*b*) orateur Athénien, qui vivoit du tems d'Alcibiade. Un jour, celui-ci s'opposant à ceux qui n'étoient pas d'avis qu'on entreprît la guerre contre les Siciliens, & l'ayant emporté, Démostrate dressa le décret & dit qu'il falloit laisser les Généraux absolument maîtres de cette guerre & de tous les préparatifs; à quoi le peuple donna les mains.

DÉMOSTRATE, *Demostratus*, Δημόστρατος. (*c*) Athénien, fils d'Aristophon. Il fut un des députés qu'on envoya d'Athènes à Lacédémone pour parler de paix; & on y en conclud un traité, c'est peut-être le même qui suit.

DÉMOSTRATE, *Demostratus*, Δημόστρατος, (*d*) étoit archonte d'Athènes, l'an 393 avant J. C.

DÉMOSTRATE, *Demostratus*, Δημόστρατος, (*e*) Auteur cité par Pline. Il dit que Scipion l'Africain fut le premier des Romains qui ait porté une pierre précieuse nommée Sardoine.

DÉMOSTRATE, *Demostratus*, Δημόστρατος, (*f*) citoyen de la ville de Phénée en Arcadie, fut pere de trois fils qu'on appella les trois Démostrates, qui combattirent contre Critolaüs & ses deux freres, pour terminer la guerre qui duroit depuis long-tems entre les Tégéens & les Phénéens. *Voyez* Critolaüs.

DÉMOSTRATE, *Demostratus*, Δεμόστρατος, (*g*) Phéacien, disoit que les Lacédémoniens valoient mieux en public, & les Athéniens en particulier. Mais, ce mot fut admirablement réfuté par Agésilaüs; car, si ce Prince se montra dans le public très-bon Roi & très-excellent capitaine, il se montra encore meilleur & plus agréable ami à tous ceux qu'il admettoit dans sa familiarité, & qui jouissoient de son commerce le plus intime.

DÉMOTELE, *Demoteles*, Δημοτέλης, (*h*) Héraut. Ce fut lui qui alla un jour porter à Lacédémone la nouvelle d'une grande victoire qu'Archidame avoit gagnée, sans avoir perdu un seul soldat, au lieu qu'il étoit péri beaucoup de monde du côté des

(*a*) Lucian. T. I. p. 893, 894.
(*b*) Plut. T. I. p. 200.
(*c*) Xenoph. p. 590.
(*d*) Diod. Sicul. p. 443.
(*e*) Plin. T. II. p. 769, 777, 778.
(*f*) Plut. T. II. p. 309.
(*g*) Plut T. I. p. 604.
(*h*) Xenoph. p. 620.

ennemis. Cette nouvelle causa une telle joie aux Lacédémoniens, qu'on assure qu'elle leur fit verser à tous des larmes.

DÉMOTELE, *Demoteles*, Δημοτέλης, (*a*) Écrivain que Pline met au nombre des douze qui ont écrit des Pyramides d'Égypte. On ignore en quel tems il a vécu.

DÉMOTICUS, *Demoticus*, Δημοτικος, fils de Démostrate. *Voyez* Critolaus.

DÉMOTION, *Demotion*, Δημοτίων, (*b*) orateur Athénien, dont parle Xénophon.

DÉMUCHUS, *Demuchus*, Δημουχος, (*c*) fils de Philétor, étoit un capitaine Troyen, d'une taille extraordinaire & d'une valeur fort connue. Achille lui perça le genou d'un coup de pique, & l'acheva avec l'épée.

DÉMUQUES, *Demuchi*, Δημούχοι, (*d*) nom que l'on donnoit à Thespies aux gouverneurs de cette ville. C'étoient des descendans d'Hercule qui exerçoient dans cette ville la fonction de Démuques. Il y en avoit encore du tems de Diodore de Sicile.

DÉMYLUS, *Demylus*, (*e*) Δημύλος, certain ouvrier, dont Lucien parle dans un de ses dialogues.

DÉMYLUS, *Demylus*, Δημύλος, (*f*) natif de la ville de Caryste, fut pere de l'Athlete Glaucus. *Voyez* Glaucus.

DEN, *Den*, un des noms que les Grecs donnoient à leur Jupiter.

DÉNABA, *Denaba*, Δεναβά, (*g*) ville d'Idumée. Ce fut dans cette ville que règna Béla, fils de Béor, de la race d'Ésaü.

DENDRITES, *Dendritæ*, Δενδρῖται, (*h*) sorte d'hommes, que Lucien met au nombre des habitans qu'il suppose dans le globe de la Lune. Les Dendrites, selon lui, naissoient comme des plantes; ce qui se faisoit en cette manière. On coupoit le testicule droit d'un homme, & on le mettoit en terre. Au bout de quelque tems, il naissoit un grand arbre charnu, qui portoit des glands d'une coudée de hauteur, lesquels on ouvroit lorsqu'ils étoient mûrs, & l'on en tiroit un enfant. Mais, ceux-là n'avoient point de parties naturelles, & s'en attachoient, lorsqu'ils en avoient besoin. Les pauvres en mettoient de bois, & les plus riches d'ivoire.

DENDROPHORES (*i*) [Le College des], *Collegium Dendrophorum*. Il est souvent parlé dans les anciens marbres du College des Dendrophores; cependant, l'on ne laisse pas d'être en peine de sçavoir quelles sortes de gens étoient ces Dendrophores. Les Sçavans sont partagés sur cette question. M. de Saumaise, dans ses

(*a*) Plin. T. II. p. 738, 739.
(*b*) Xenoph. p. 633.
(*c*) Homer. Iliad. L. XX. v. 457. & *seq.*
(*d*) Diod. Sicul. pag. 164.
(*e*) Lucian. T. II. p. 488.
(*f*) Pauf. p. 361.

(*g*) Genes. c. 36. v. 32.
(*h*) Lucian. T. I. p. 725, 726.
(*i*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 173, 174. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. p. 456, 457. T. XIII. p. 434.

ses Commentaires sur la vie de Caracalla, écrite par Spartien, dit que c'étoient ceux qui, dans les processions qui se faisoient à l'honneur des Dieux, portoient des branches d'arbres, selon l'étymologie du mot *Dendrophores*, Δενδροφόρος, qui signifie celui qui porte un arbre ; ce qui a fait donner l'épithete de Dendrophore à Sylvain, dans une inscription antique, citée dans Gruter, parce que ce Dieu est représenté ordinairement portant une branche de pin, ou de quelqu'autre arbre.

Le titre du Code Théodosien *des Payens & de leurs temples*, semble favoriser ce sentiment dans la loi XX. » Il est juste, dit ce » texte, que tous les lieux que les » Dendrophores & les autres » professions Payennes ont occu- » pés, & qui étoient destinés aux » banquets & aux distributions » de deniers, soient appliqués » aux revenus de notre maison, » en bannissant l'erreur qui les » avoit institués. » Ainsi, suivant cette opinion, les Dendrophores n'étoient point un nom de métier, mais de religion ou de superstition.

Néanmoins, le sentiment contraire de la plûpart des Sçavans, n'est pas moins vraisemblable. Ils veulent que les Dendrophores fussent ceux qui faisoient trafic de bois, principalement pour l'usage de la guerre & pour les machines; d'où vient qu'ils sont ordinairement joints dans le même college, avec ceux qui avoient le soin des machines & de la charpente nécessaire dans le camp, appellés *Fabri*, & avec ceux même que l'on appelloit *Centonarii*, qui étoit une profession pour la guerre. Ces derniers sont réunis aussi avec eux dans le titre 8 du Code Théodosien, où l'empereur Constantin commande que, par toutes les villes, où il y aura des Dendrophores, ils soient agrégés & réunis au corps des Centonaires & des maîtres de charpente, appellés *Fabri*. D'où l'on ne peut pas à la vérité reconnoître quelle profession c'étoit ; mais seulement qu'il y a apparence que c'étoit une société d'ouvriers, qui avoient du rapport avec ceux qui fournissoient les choses nécessaires au camp. Ainsi, il ne faudroit pas s'étonner qu'ils fussent créés par le Sénat, ni qu'ils fussent sous la direction d'un des Quindécemvirs, ou d'un des Quinze.

Il est aisé de concilier les deux opinions sur la signification du mot *Dendrophores*. L'une & l'autre est vraie ; c'est que ce nom étoit commun à deux professions différentes.

DENDROPHORIE, *Dendrophoria*, cérémonie des Payens, qui consistoit à porter un ou plusieurs arbres par la ville dans certains sacrifices, & en l'honneur de quelques Dieux.

Ce mot est formé de δένδρον, arbre, & φέρω, je porte.

La Dendrophorie se faisoit aux sacrifices de Bacchus, à ceux de Cybele & du Dieu Sylvain. Arnobe parle de celle qui se faisoit aux sacrifices de la mere des Dieux ; elle consistoit à porter un pin par la ville, que l'on plantoit

ensuite, en mémoire de celui sous lequel Atys, favori de la Déesse, s'étoit mutilé. On couronnoit les branches de cet arbre, parce que Cybele l'avoit fait. On entouroit son tronc de laine, parce que la Déesse avoit couvert de laine la poitrine d'Atys, pour la réchauffer.

DÉNICALES, *Denicales*, (*a*) sorte de solemnité, qui se faisoit au dixième jour après la mort de quelqu'un, pour purifier la maison. Cicéron fait mention des Dénicales, & il nous apprend qu'elles étoient ainsi appellées de *nex*, *necis*, la mort. Peut être seroit-il aussi naturel de dériver ce nom de *deni*, dix.

DÉNOMBREMENT, *Descriptio*, *Enumeratio*, *Numeratio*, terme de rhétorique. Il se dit de la division des parties d'un discours, & sur-tout dans une narration, où l'on fait mention en détail des choses qui servent au sujet.

DENSÉLATES, *Denselatæ*, (*b*) peuple de Thrace. Les Densélates, selon Pline, habitoient à la droite du Strymon. Cet Auteur les joint toujours à un autre peuple Thrace, qu'il nomme Medes.

Cicéron, dans son oraison contre Pison, fait mention des Densélates ou Denséletes, comme Pline les appelle aussi dans un endroit. » Vous avez fait, dit Cicéron, une guerre injuste & » cruelle aux Denséletes, nation » toujours soumise à cet Empire; » au milieu même de la ré- » volte générale des Barbares » dans la Macédoine, ils défendirent le Préteur C. Sestius; & » lorsque vous pouviez vous en » servir comme de fideles alliés, » vous avez mieux aimé vous en » faire des ennemis jurés; aussi » les avez-vous rendus persécuteurs & destructeurs de la Macédoine, de continuels défenseurs qu'ils en étoient. Ils se » sont opposés à la levée de nos » revenus, emparés des villes; » ils ont ravagé les campagnes, » mené nos alliés en captivité, » enlevé les familles entières, » emmené avec violence les » bestiaux, & contraint les Thessaloniciens, qui ne comptoient » plus sur leur ville, de se fortifier dans leur citadelle. «

Il y en a qui croient que les Densélates sont les mêmes que les Danthéletes ou Danthélites, dont parlent plusieurs Auteurs.

DENSÉLETES, *Denseletæ*. *Voyez* Densélates.

DENT, *Dens*. (*c*) Les Dames Romaines avoient extrêmement soin de leurs dents, la plûpart ne les lavoient qu'avec de l'eau pure; d'autres se servoient d'une espèce de composition qu'elles faisoient venir d'Espagne, où il entroit de l'urine. Affecter de faire paroître ses dents, dit Catulle, c'est se vanter d'avoir mis dans sa bouche un étrange gargarisme.

Elle se servoient de petites brosses pour les nettoyer. Martial en

(*a*) Cicer. de Legib. L. II. c. 55.

(*b*) Plin. T. I. p. 188, 203. Cicer. in L. Pison, c. 84.

(*c*) Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 238, 239.

envoye à une Dame pour étrennes, & lui fait dire incivilement par le présent même. » Qu'ai-je » de commun avec toi ? Je ne » dois servir qu'à la jeunesse, je » n'ai point accoûtumé de polir » des dents empruntées. «

Elles avoient l'usage des cure-dents. Celui de Lentisque étoit le meilleur ; au défaut de celui-là elles prenoient une plume. elles avoient aussi des cure-dents d'argent, *spina argentea.*

Nous apprenons de Martial qu'elles mettoient des dents postiches ; c'est dans l'épigramme où il conseille à Maximina de ne jamais rire. » Tu n'as que trois » dents, lui dit-il ; encore sont-» elles de buis & enduites de » poix ; tu dois craindre de rire, » de la même façon que Spavius » appréhende le vent, à cause de » ses cheveux, Priscus la main, à » cause des plis de sa robe. . . . . » Prends un air plus sévère que la » femme de Priam ou que l'aînée » de ses belles filles. Évite les » postures & les bons mots de » Philistion, & tout ce qui peut » te donner lieu d'ouvrir la bou-» che. Il ne te sied bien de re-» garder que les larmes d'une » mere affligée, les regrets d'une » femme qui vient de perdre son » mari, d'une sœur qui pleure les » malheurs d'un frere, enfin le » triste spectacle d'une scene en-» sanglantée. Suis mon conseil, ô » Maximina, pleure toujours, si » tu es sage. «

At tu, judicium secuta nostrum,
Plora, si sapis, ô puella, plora !

» Si tu n'as point de honte, dit » le même Poëte à Lélia, si tu n'as » point de honte de te servir de » dents & de cheveux achetés, » tu ne sauves point par là tous » les embarras. Que feras-tu à » ton œil ? On n'en achete » point. «

Quid facies oculo, Lælia ? Non emitur.

DENTATUS [M. CURIUS], *M. Curius Dentatus*, (*a*) l'un des plus grands hommes de la république Romaine, fut créé Consul avec P. Cornélius Rufinus, l'an 290 avant Jesus-Christ. Il marcha contre les Samnites, dont il ravagea les terres ; ce qui les obligea de lui demander la paix. Il leur permit d'envoyer leurs députés à Rome. Il obligea aussi les Sabins, qui avoient pris les armes, de recourir à la clémence du peuple Romain. Non seulement on renouvella avec eux l'ancien traité ; on les gratifia encore du droit de bourgeoisie, mais sans droit de suffrage. M. Curius Dentatus remporta un double triomphe, après quoi il retourna à sa métairie.

Ce fut pour lors que les Samnites, qui avoient pris M. Curius Dentatus pour leur patron & leur protecteur, députerent vers lui les principaux de leur nation, & lui firent offrir des présens consi-

(*a*) Tit. Liv. L. XI. & L. XIV. Epitom. Roll. Hist. Rom. Tom. II, p. 376. & suiv.

dérables, pour l'engager à les aider de son crédit dans le Sénat, & à leur faire obtenir de favorables conditions de paix. Ils le trouverent à la campagne, dans sa petite maison, auprès de son foyer, assis sur un escabeau, qui prenoit son repas dans un plat de bois. Tout cet appareil fait assez connoître de quoi le repas étoit composé. Il n'y avoit d'admirable dans cette maison que le maître. Après lui avoir exposé le sujet de leur députation, ils lui présenterent l'or & l'argent que leur république les avoit chargés de lui remettre entre les mains. Ils connoissoient bien peu M. Curius Dentatus. Il leur répondit d'une manière gracieuse, mais il refusa constamment leurs offres, & ajoûta avec une noblesse digne d'un véritable Romain, *qu'il trouvoit beau, non d'avoir soi-même de l'or, mais de commander à ceux qui en avoient beaucoup.* Tel étoit alors le caractère des Romains. Dans le particulier, ils portoient la simplicité & la modestie jusqu'à ne pas rougir, disons mieux, jusqu'à faire gloire de la pauvreté. En public, ils soutenoient l'honneur du commandement avec une dignité, & même avec une hauteur qui sembloit annoncer les maîtres futurs de l'univers. Ce grand homme, la terreur des ennemis de sa patrie & l'admiration de son siècle, avoit pour tout bien une métairie de sept arpens de terre; car il n'avoit pas craint de dire en pleine assemblée, qu'un citoyen qui ne se contentoit pas de sept arpens, étoit un citoyen pernicieux. Oseroit-on comparer les palais magnifiques de nos grands seigneurs, en qui souvent l'on ne voit rien de grand que leur faste & leur vanité, avec la cabane de M. Curius Dentatus? Car on peut bien, ce semble, appeller ainsi sa petite & pauvre habitation. Caton alloit exprès visiter cette maison, située dans le pais des Sabins, & voisine de sa terre, & ne se lassoit point de la contempler avec une admiration mêlée de respect, & d'un vif désir d'en imiter le maître.

M. Curius Dentatus fut encore créé Consul avec L. Cornélius Lentulus, l'an 275 avant J. C. Comme la guerre duroit depuis plusieurs années, & qu'on en étoit bien las, M. Curius Dentatus, voulant faire les levées à l'ordinaire dans le capitole, & faisant appeller par leur nom, selon l'usage, les citoyens qu'il jugeoit à propos d'enrôler, aucun ne répondit. Il crut que pour arrêter ce désordre, le bien public demandoit qu'on fît un exemple. Il fit mettre dans une urne le nom de toutes les tribus; & le sort étant tombé sur la tribu Pollia, & ensuite, par une seconde opération semblable à la première, sur un certain citoyen de cette tribu, il le fit citer à plusieurs reprises. Comme il ne se présentoit point, il ordonna qu'on vendît ses biens. Il accourut aussitôt, & en appella aux tribuns, qui n'eurent aucun égard à son appel. Alors le Consul ayant déclaré que la République n'avoit pas besoin d'un citoyen qui refusoit d'obéir, vendit ses biens & sa personne même. La

chose depuis tourna en coûtume. Cette sévérité fut utile. Les levées se firent promptement ; & M. Curius Dentatus partit pour le Samnium.

Pyrrhus, roi d'Épire, sortit aussitôt de Tarente pour venir l'attaquer. Il s'étoit retranché dans un lieu avantageux près de la ville de Bénévent, pour attendre le secours qui devoit lui venir de la Lucanie. Par cette raison-là même Pyrrhus se hâta de l'attaquer. Il choisit ce qu'il avoit de meilleur dans ses troupes, & ses éléphans les mieux dressés & les plus aguerris, & il se mit en marche sur la brune, pour le surprendre dans son camp. Mais, le lendemain matin, les ennemis l'apperçurent comme il descendoit des montagnes, où la nuit & la difficulté des chemins l'avoient retenu plus long-tems qu'il n'avoit compté. M. Curius Dentatus sortit de ses retranchemens avec quelques troupes, & tomba sur les premiers qu'il rencontra. Les ayant renversés & mis en fuite, il jetta la terreur parmi tous les autres. Il y en eut beaucoup de tués, & quelques éléphans de pris.

Ce succès donna au Consul la hardiesse de sortir avec toute son armée du poste qu'il occupoit, pour combattre en pleine campagne. La bataille étant donc engagée, il eût d'abord de l'avantage à l'une de ses aîles, & mit en désordre les ennemis. Pyrrhus alors eut recours à ses éléphans, ébranla par leur moyen l'autre aîle, & la poussa jusqu'au corps de réserve. Il y trouva de bonnes troupes, & toutes fraîches. Elles avoient appris dans le dernier combat que ce n'étoit pas seulement par le fer, mais encore plus par le feu, qu'il falloit repousser les éléphans. On avoit inventé pour cet effet une machine ressemblante à une fleche, mais dont le fer creux étoit rempli & environné de matières combustibles, poix, étoupes, & autres semblables. A l'extrêmité étoit une pointe, afin que la machine pût s'accrocher. Ils lançoient ces espèces de brûlots allumés contre le dos ou contre les tours des éléphans, & soit qu'ils s'attachassent à la peau ou à la tour, ils y mettoient le feu, & tourmentoient étrangement ces animaux. D'autres les perçoient à coups de piques & de dards. Tous ensemble forcerent les éléphans à tourner le dos, & à se rénverser sur leurs propres bataillons ; ce qui y causa une telle confusion & un si grand désordre, que les Romains remporterent enfin une victoire complette.

Elle mérita l'honneur du triomphe à M. Curius Dentatus ; & ce triomphe fut remarquable principalement par la pompe & l'éclat du spectacle. Jusqu'alors, comme on n'avoit encore triomphé que des peuples voisins, la plûpart assez pauvres, il ne s'étoit presque trouvé pour tout appareil que des drapeaux, des armes brisées, des chariots de Gaulois ; & pour tout butin, des troupeaux de gros & de menu bétail. Mais ici, la diversité des peuples dont les captifs étoient à la tête de la marche, la beauté & la magnificence des

dépouilles, relevoient extrêmement ce triomphe. Les Épirotes, les Thessaliens, les Macédoniens, les Apuliens, les Lucaniens, les Bruttiens, étoient menés chargés de chaînes devant le char du vainqueur. On portoit, exposés à la vue de tout le monde, les tableaux, les statues, les pièces les plus estimées des ouvriers les plus fameux; l'or, l'argent, la pourpre, les autres raretés d'outremer, & tous les instrumens du luxe des Tarentins. Mais, ce qui frappa le plus les spectateurs, & attira davantage leur attention, étoient quatre éléphans de huit qu'on avoit pris. Les autres étoient morts de leurs blessures. La grosseur de ces animaux, leur hauteur, leur figure, cette trompe mobile de tous côtés,& qui leur tient lieu de main, ces pesantes tours imposées sur leur dos, tout étonnoit & effrayoit presque encore. Il est certain que le peuple Romain ne regarda rien avec tant de plaisir que ces bœufs de Lucanie qu'il avoit tant appréhendés, [c'étoit le nom que la simplicité des Romains de ce tems-là donnoit aux éléphans] lesquels suivant les chevaux vainqueurs la tête baissée, sembloient ressentir leur captivité.

L'année suivante, comme on comptoit à Rome sur la continuation de la guerre contre Pyrrhus, on crut devoir aussi continuer dans le consulat M. Curius Dentatus. La retraite, ou plutôt la fuite de ce Prince déroba peut-être à cet illustre Romain l'honneur d'une nouvelle victoire; mais, elle ne lui enleva pas la gloire de l'avoir chassé pour toujours de l'Italie par la grande victoire qu'il avoit remportée sur lui. On avoit même lieu de croire que Pyrrhus n'avoit pas voulu se mesurer une seconde fois avec ce Consul.

Deux ans après, on l'éleva à la charge de Censeur; & pendant sa censure, il fit construire un aquéduc, pour conduire les eaux de l'Anio dans la ville, employant à cet ouvrage l'argent qui provenoit des dépouilles prises par lui sur les ennemis.

Un homme aussi désintéressé que M. Curius Dentatus ne fut point à l'abri de la calomnie. Un particulier ayant eu le front de l'accuser d'avoir interverti, du butin fait sur les ennemis, des sommes considérables, il jura qu'il n'en avoit fait entrer dans sa maison qu'un vase de bois dont il se servoit pour les sacrifices, & qu'il produisit en public. On ne put s'empêcher de sentir de l'indignation contre une accusation si bizarre & si perverse. Mais dans une République jalouse de sa liberté jusqu'à l'excès, on souffre volontiers les accusateurs, parce qu'on peut absoudre un homme de bien accusé injustement, & qu'on ne peut point condamner un coupable, s'il n'est accusé. Or, il vaut mieux, disoit-on, que l'homme de bien soit exposé à ce désagrément qui ne peut lui nuire, que de laisser aux méchans l'espérance de voir leurs crimes impunis, parce que personne n'oseroit les traduire devant les Juges.

DENTHÉLETES, *Denthele-*

ta, Δενθελῆται, (*a*) peuple Thrace, le même que le peuple Danthélite. *Voyez* Danthélites.

DENTHÉLIATE [le Territoire], *Dentheliates Ager*. (*b*) Tacite fait mention de ce territoire, qui étoit situé dans le Péloponnèse, au païs des Messéniens. On y voyoit un temple de Diane Liménitide, ou Limnatide. *Voyez* Diane Limnatide.

DENYS, *Dionysius*, Διονύσιος, (*c*) nom commun à un roi d'Égypte, à quelques tyrans, & à plusieurs grands Hommes. Les uns & les autres méritent d'être connus d'une manière particulière.

Le nom de Denys, selon M. Leclerc, n'étoit qu'un titre de dignité chez les Orientaux.

I.

Un seul roi d'Égypte du nom de Denys.

DENYS, *Dionysius*, Διονύσιος, roi d'Égypte. C'est Ptolémée XII. *Voyez* Ptolémée XII.

I I.

Tyrans du nom de Denys.

DENYS, *Dionysius*, Διονύσιος, (*d*) surnommé l'Ancien ou le Vieux, tyran de Syracuse, fils d'Hermocrate, étoit, selon quelques-uns, d'une naissance noble & illustre, & selon d'autres d'une extraction basse & inconnue. Quoi qu'il en soit, il se distingua par son courage dans la guerre contre les Carthaginois, & s'y fit un grand nom. Il étoit du nombre de ceux qui accompagnerent Hermocrate, lorsqu'il entreprit de rentrer à main armée dans Syracuse, d'où il avoit été exilé par la cabale de ses ennemis. Le succès de cette entreprise ne fut pas heureux. Hermocrate demeura sur la place. Les Syracusains n'épargnerent pas ses complices. Plusieurs furent exécutés publiquement. Denys étoit resté parmi les blessés. Le bruit de sa mort, & que ses proches répandirent exprès, lui sauva la vie.

La ville d'Agrigente, fameuse par ses richesses & par son opulence, ayant été assiégée & prise par les Carthaginois, sa chûte ébranla toute la Sicile, & répandit par-tout la terreur. On en imputa la cause à la lenteur des Syracusains, qui ne l'avoient secourue que foiblement. Denys, qui dès-lors étoit uniquement occupé des desseins de grandeur qu'il rouloit dans son esprit, & qui travailloit, mais d'une manière sourde, à en jetter les fondemens, profita de cette occasion favorable, & des plaintes générales de la Sicile contre Syracuse, pour rendre les Magistrats odieux, & pour décrier le gouvernement. Dans un assemblée publique qui s'y tint, pour délibérer sur l'état

(*a*) Dio. Cass. p. 461, 534.

(*b*) Tacit. Annal. L. IV. c. 43.

(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. p. 361.

(*d*) Diod. Sicul. p. 371, 380. *& seq.* Just. L. XX. c. 1, 5. Plut. Tom. I. pag. 238, 958. *& seq.* Suid. Tom. I. p. 747. Strab. pag. 212, 241, 246, 258, 259. Athen. p. 693. Roll. Hist. Anc. Tom. III. p. 175. *& suiv.*, Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. p. 196, 197, 344. T. XIII. p. 2. *& suiv.* T. XVI. p. 220. T. XVII. p. 57.

présent des affaires, comme personne n'osoit ouvrir la bouche, de peur de s'attirer la disgrace de ceux qui étoient en place; Denys prit le tems de ce silence universel pour accuser les généraux d'avoir vendu la patrie aux Carthaginois; & allumant la fureur du peuple, il l'invita à passer pardessus les formalités prescrites par les loix, & à se faire justice à l'heure même d'une pareille trahison. Les Magistrats ayant condamné sur le champ Denys à une amende, comme perturbateur du repos public, Philistus, celui-là même qui devint depuis Historien, & qui étoit fort riche, paya aussitôt cette amende pour le condamné, & l'invita en même tems à dire ce qu'il jugeroit à propos pour le bien public, en ajoûtant qu'il payeroit pour lui toutes les autres amendes auxquelles on pourroit le condamner pendant la journée pour le même sujet. Denys, enhardi par-là, recommença ses déclamations, & excita une grande rumeur dans l'assemblée, en continuant d'accuser les généraux d'avoir vendu aux ennemis le salut des Agrigentins. Il imputa en même tems aux principaux citoyens de prétendre à l'Oligarchie; & en conséquence de cette imputation, il proposa l'avis de nommer pour chefs de la guerre, non des hommes puissans comme on avoit fait jusqu'alors, mais des hommes bien intentionnés & amis du peuple; d'autant que les premiers, dès qu'ils se voyoient en place, prenoient un air despotique, méprisoient les hommes du commun, & tournoient à leur profit les malheurs de la patrie; au lieu que les seconds, se défiant de leurs forces, n'entreprenoient rien de semblable.

Ce discours que Denys avoit ajusté aux préventions actuelles du peuple, & à ses vues particulières, produisit un très-grand effet dans l'esprit de ses auditeurs. Ainsi, le peuple qui haïssoit les généraux, qu'on regardoit comme les auteurs de la guerre présente, animé encore par ces déclamations, les cassa tous, & en nomma d'autres en leur place, entre lesquels fut Denys lui-même. Il étoit déjà en grande estime à Syracuse, pour s'être comporté courageusement dans tous les combats où il s'étoit trouvé contre les Carthaginois. Ainsi, ranimant ses espérances en cette rencontre, il mit dès-lors tout en œuvre pour devenir le tyran de sa patrie. Du jour qu'il fut nommé, il ne vint plus au conseil des autres généraux, & ne se trouva jamais avec eux; & cependant il faisoit courir le bruit que ses associés s'entendoient avec les ennemis; il se flattoit de leur faire ôter par-là toute fonction, & d'attirer à lui seul toute l'autorité militaire. Les plus accrédités des citoyens se douterent bientôt de son projet, & en disoient leur sentiment dans toutes les assemblées. Le peuple ne se prêtoit pas à ce soupçon; il l'accabloit de louanges, & se félicitoit d'avoir enfin trouvé un capitaine invincible, & sous lequel il alloit vivre en sûreté. Cependant, comme il fal-

loit s'assembler souvent au sujet des frais de la guerre, Denys, qui voyoit le peuple allarmé des grandes forces des Carthaginois, lui proposa de rappeller les bannis. Il étoit absurde, disoit-il, de faire venir à grands frais des troupes de l'Italie & du Péloponnèse, troupes étrangères, & sans aucun intérêt que leur solde, & de refuser des citoyens dont la cause étoit commune avec la leur, qui avoient actuellement résisté aux offres les plus avantageuses de la part des ennemis, & qui avoient plutôt choisi de mourir misérables & abandonnés de toutes parts, que de s'armer contre leur patrie. Que ne pouvoit-on pas espérer de ces citoyens, qui n'ayant été exclus que par le malheur des séditions populaires, se croiroient redevables de leur retour aux habitans de leur propre ville ? Par de semblables discours, non moins conformes à la situation apparente des choses, qu'à ses desseins cachés, il obtint tous les suffrages. Aucun de ses collégues n'osa le contredire, de peur d'attirer sur lui-même la haine publique, & de rendre encore plus favorable la cause d'un pareil adversaire.

Telle fut la conduite de Denys; il espéroit bien de s'attacher les bannis, gens qui n'aspiroient qu'à changer le gouvernement en faveur de la monarchie. Ils se flattoient de voir égorger ceux qui les avoient chassés, & de succéder à leurs richesses que l'on alloit mettre à l'encan. En effet, le retour des bannis fut à peine prononcé, qu'ils rentrerent dans la ville. En ce même tems, on reçut des lettres de Géla, par lesquelles cette ville demandoit un puissant secours. Denys profita encore de cette occasion pour avancer son dessein; car, ayant été mis pour cette expédition à la tête de deux mille fantassins, & quatre cens cavaliers, il se rendit incessamment dans Géla, actuellement gardée par le Lacédémonien Dexippe, de la part de Syracuse. Ayant trouvé-là les riches en dissension avec le peuple, & ayant accusé & condamné les premiers dans l'assemblée publique, il les fit mourir, & mit leurs biens à l'encan. Du produit de la vente il paya tout ce qui étoit dû à la garnison, commandée par Dexippe, & régla pour les soldats qu'il amenoit de Syracuse, une paie double de celle que cette ville leur avoit assignée. Il mit par-là dans ses intérêts, & les soldats de Géla, & ceux de Syracuse; il s'attira de plus la reconnoissance du peuple de Géla, qui croyoit lui devoir sa liberté; car ce peuple, envieux des riches, qualifioit leur supériorité de tyrannie. C'est pourquoi, il envoya des ambassadeurs à Syracuse chargés des louanges de Denys, & des décrets que leur ville avoit portés à son avantage & à son honneur.

Denys fit aussi des tentatives auprès de Dexippe pour l'attirer à son parti, & le faire entrer dans ses desseins; mais, trouvant en lui de l'opposition, il fut sur le point de revenir avec ses troupes à Syracuse. Cependant, ceux de

Géla, apprenant que les Carthaginois se disposoient à marcher contre eux avec toutes leurs forces, à l'ouverture de la campagne, prierent Denys de demeurer, & de leur sauver, par son assistance, le malheureux sort qu'avoient subi les Agrigentins. Denys leur promit qu'il reviendroit incessamment avec de plus grandes forces qu'il n'en avoit alors; & là-dessus il sortit de Géla avec toutes ses troupes. Le moment où il entra dans Syracuse, fut précisément celui où tout le peuple sortoit d'un grand spectacle qui s'étoit donné. Toute cette foule étant venue au-devant de lui, & lui ayant demandé des nouvelles des Carthaginois, il leur répondit qu'ils avoient au-dedans de leurs murailles des ennemis beaucoup plus dangereux que ceux du dehors, c'est-à-dire, leurs Magistrats mêmes qui s'attiroient leur bienveillance par des fêtes, en dissipant les trésors publics, au point que les soldats n'étoient pas payés; que tandis qu'on ne se mettoit en peine de rien, les ennemis faisoient des préparatifs immenses, & qu'on les verroit bientôt devant les murailles de Syracuse. Il ajoûta qu'il se doutoit depuis long-tems du motif de la conduite ou de l'inaction de leurs chefs, mais qu'enfin il en étoit pleinement instruit, par ce qui lui étoit arrivé à lui-même. Imilcar, disoit-il, lui avoit envoyé un héraut, sous le prétexte apparent de retirer quelques prisonniers de guerre, mais pour l'inviter en secret à n'en pas faire plus que ses collegues, à ne se pas mettre en peine de ce qui se passoit; & s'il ne vouloit pas entrer dans ses vues, à ne pas s'opposer du moins à ses entreprises. Denys conclut en disant, qu'en effet il ne vouloit plus se mêler de rien, & qu'à l'heure même il se démettoit du commandement, comme n'étant pas juste qu'il s'exposât seul à tous les périls de la guerre, pendant que les autres vendoient tranquillement leur patrie; ne voulant d'ailleurs être confondu avec eux, ni par le même titre, ni par les mêmes imputations. Chacun alors se sépara, emportant chez soi bien de l'animosité, bien des soupçons & bien des craintes.

Le lendemain, l'assemblée du peuple ayant été convoquée de nouveau, les accusations de Denys contre les Commandans eurent encore plus de succès; & la multitude s'aigrit vivement contre eux. Bientôt après, quelques voix s'éleverent beaucoup au-dessus des autres. On disoit qu'il falloit nommer Denys commandant général & unique, & ne pas attendre pour cela que l'ennemi eût abattu leurs murailles; que la guerre présente demandoit un chef unique & tel que celui-là, qui pouvoit seul rappeller la fortune de leur côté, comme on avoit vaincu autrefois devant Himere trois cens mille Carthaginois, sous le commandement de Gélon seul, & que dans un autre tems on consulteroit à loisir de quelle manière on en agiroit avec les traîtres, la situation des choses ne permettant pas de s'en occuper alors. La plu-

ralité des suffrages populaires, comme il arrive souvent, fut pour l'avis le plus pernicieux ; & Denys fut déclaré commandant unique & absolu. Son projet ayant eu ainsi tout le succès qu'il en attendoit, il présenta aussi-tôt une ordonnance, par laquelle il exigeoit qu'on doublât la paie des soldats, sur le prétexte que cette augmentation les rendroit plus courageux dans les combats ; & il ajoûtoit que Syracuse ne devoit point plaindre la dépense, à cause de l'abondance de ses revenus, & de la facilité de les recueillir.

Dès que l'assemblée fut séparée & que chacun fut rentré dans sa maison, la plûpart des Citoyens trouverent à redire à ce qui venoit de se passer, comme s'ils n'en eussent pas été les auteurs eux-mêmes. En réfléchissant sur la nomination qu'ils venoient de faire, ils s'appercevoient aisément qu'ils avoient établi une autorité indépendante, & que pour sauver leur liberté, ils s'étoient eux-mêmes donné un maître. Pour prévenir les suites de ces réflexions & de ce repentir, Denys chercha les moyens d'avoir une garde pour sa personne, persuadé que s'il pouvoit en venir à bout, il assureroit sa tyrannie. Il ordonna donc à tous ceux qui étoient en âge de porter les armes, depuis la jeunesse jusqu'à l'âge de quarante ans, de se pourvoir de vivres pour trente jours, & de se rendre bien équipés en la ville des Léontins. Cette ville étoit alors comme une citadelle de Syracuse, & elle étoit pleine de bannis & d'étrangers. Il comptoit beaucoup sur cette espèce d'hommes avides de changemens & de nouveautés, & il se doutoit assez que la plûpart des soldats Syracusains ne voudroient pas venir à Léontium. Cependant s'étant mis lui-même en chemin dès la nuit suivante, & s'étant campé en plein champ, il fit semblant d'être attaqué dans sa tente, & jetta un grand cri, auquel ses gens accoururent en tumulte & en désordre. Sous ce prétexte, il se réfugia dans la citadelle des Léontins, où il fit tenir des feux allumés pendant toute la nuit, & se fit environner de ses soldats les plus affidés. Le lendemain toutes ses troupes étant entrées dans Léontium, il se plaignit beaucoup de la trahison qu'on avoit tentée contre lui la nuit précédente, & dont il fit un exposé faux, mais vraisemblable, de sorte qu'il se fit accorder par ses troupes une garde de six cens hommes armés, qu'il choisiroit lui-même. On dit que Denys prit pour son modele, en cette circonstance, Pisistrate, tyran d'Athènes ; car on rapporte de ce dernier qu'il se présenta dans la place publique couvert de blessures qu'il s'étoit faites lui-même, & qu'il supposoit avoir reçues des mains de ses envieux ; ce qui porta le peuple à lui accorder une escorte, par le moyen de laquelle il s'empara du gouvernement absolu & tyrannique, de la même manière, à peu près, que Denys son imitateur.

Celui-ci ramassa tous les indigens, en qui il avoit apperçu du courage ; il en fit bientôt un mil-

lier d'hommes, auxquels il donna d'excellentes armes, & qu'il remplit d'espérances merveilleuses. Il attacha à sa personne, par des discours flatteurs, des troupes soudoyées. Il faisoit effrontément des passe-droits, pour avancer ceux qui lui paroissoient dévoués à ses intentions. Il donna en même tems congé au Lacédémonien Dexippe, & lui permit de retourner en Grece; il se défioit de lui comme d'un homme capable de travailler à rendre la liberté à Syracuse. Il fit venir des soldats mercénaires de Géla, & avec eux, tout ce qu'il y avoit de bannis & de mal-vivans, dans l'espérance d'affermir par leur moyen son usurpation. Revenant ensuite à Syracuse, il fit dresser sa tente dans le bassin du port, avec toute la hauteur d'un tyran déclaré. Les Syracusains sentirent vivement cette arrogance; mais ils furent obligés de la souffrir, n'ayant plus de ressource pour s'y opposer. Toute la ville étoit pleine de soldats étrangers, & l'on craignoit encore les forces immenses des Carthaginois. Denys épousa alors la fille d'Hermocrate, celui qui avoit battu les Athéniens dans leur expédition de Sicile, & donna sa sœur à Polyxene, frere de la femme d'Hermocrate. Son dessein en tout cela etoit de fortifier son autorité illégitime par l'alliance d'une famille illustre. Dans une assemblée du peuple, il vint à bout de faire périr Daphnée & Démarque, les plus puissans de ceux qui s'opposoient encore à ses entreprises. C'est ainsi, dit Diodore de Sicile, que Denys s'éleva d'une naissance très-commune, & de la condition de scribe, à la domination despotique & tyrannique d'une ville des plus considérables de la Grece. Il demeura revêtu de cette puissance jusqu'à sa mort, qui n'arriva que trente-huit ans après.

Denys eut une rude secousse à essuyer dès le commencement. Les Carthaginois ayant assiégé Géla, il voulut marcher au secours de cette Ville. Pour cet effet, il emprunta des troupes des Grecs d'Italie & d'autres alliés, prit encore avec lui la plus grande partie de la jeunesse de Syracuse, jointe à des étrangers soudoyés, & se fit une armée de cinquante mille hommes, selon quelques Historiens. Mais, Timée compte trente mille hommes de pied, mille chevaux & cinquante vaisseaux couverts de Ponts. Il s'avança avec ces forces du côté de Géla, & posa son camp entre la ville & la mer; car, son dessein n'étoit pas de séparer ses troupes, & il vouloit combattre les ennemis en même tems par mer & par terre. C'est pourquoi, ne les attaquant d abord qu'avec des soldats armés à la légere, il se contenta de leur interdire le fourrage autour de leur camp, & il destinoit sa cavalerie & ses vaisseaux à arrêter les munitions qui pourroient leur venir de Carthage. Vingt jours se passerent ainsi à faire peu de chose de part & d'autre. Mais ensuite Denys partagea son infanterie en trois corps; le premier qui n'étoit composé que de Siciliens, eut ordre de se présenter sur le fossé des en-

nemis, qui étoit au côté gauche de la ville. Il ordonna au second corps qui étoit celui des alliés, de s'étendre du côté droit, jusqu'à la mer; & lui-même, se mettant à la tête des soudoyés, il traversa la ville, pour arriver par une autre porte, jusqu'au lieu où les machines des ennemis étoient dressées. Dès qu'on en seroit aux mains, sa cavalerie, en traversant même le fleuve à la nage, devoit faire tout le tour de la bataille, pour soutenir ceux qui auroient l'avantage, ou pour recevoir ceux qui auroient plié. Enfin, les soldats qui étoient dans les vaisseaux, devoient venir appuyer l'attaque des Italiens & des alliés autour du camp des ennemis. Dès que les soldats des vaisseaux se mirent en devoir d'exécuter ce qui leur avoit été ordonné, les Carthaginois coururent tous de ce côté-là, pour les empêcher de mettre pied à terre; parce que c'étoit l'endroit le plus foible de leur camp, & qu'ils n'avoient pas eu le tems ou la facilité de se fortifier le long de la mer. Pendant que les Carthaginois couroient ainsi au rivage, les Italiens presserent le camp même, presqu'abandonné de ses défenseurs, & s'en emparerent facilement; de sorte que les Carthaginois, revenant sur leurs pas avec toutes leurs forces, combattirent très long-tems avant que de pouvoir reprendre leur propre camp défendu par la tranchée qu'ils avoient faite eux-mêmes. Ils en vinrent pourtant à bout, & même ils mirent bientôt après la déroute dans toute l'armée ennemie.

Denys, voyant ses troupes battues, se renferma avec elles dans Géla; mais, sur le soir, il les fit sortir de la ville, & lui-même en partit à minuit, en laissant-là deux mille hommes légèrement armés. Il avoit chargé ces derniers de tenir des feux allumés toute la nuit, & de faire assez de bruit pour donner lieu aux ennemis de croire que lui-même étoit dans Géla. Mais, dès la pointe du jour, ils en sortirent eux-mêmes & allerent joindre Denys. Les Carthaginois, bientôt instruits de cette manœuvre, se jetterent dans la ville, où ils pillerent toutes les maisons. En même tems, Denys arrivant à Camarine, obligea tous les habitans, jusqu'aux enfans, & jusqu'aux femmes, à le suivre à Syracuse.

Le spectacle de tous ces malheureux, qui erroient dans les grands chemins ou à travers les champs, toucha de compassion les soldats mêmes de Denys; & ils commencerent à le soupçonner d'avoir laissé venir tout exprès les choses à cette extrêmité, & de vouloir profiter de la terreur qu'imprimoient les Carthaginois, pour se rendre maître sans aucun effort de sa part, de toutes les villes de la Sicile. Ils remarquoient combien l'assistance qu'il avoit fait semblant d'apporter aux habitans de Géla, avoit été foible & imparfaite, avec quelle attention il avoit épargné ses soudoyés, & de quel léger désavantage il avoit fait le prétexte d'une retraite prématurée. Ils faisoient même observer que les Carthaginois ne s'étoient

pas mis en peine de le poursuivre; indice de son intelligence avec eux. En un mot, ils donnoient à entendre que les Dieux sembloient avoir préparé à ceux qui songeoient depuis long-tems à secouer le joug de la tyrannie, le moment le plus favorable pour l'exécution de leur dessein. Les troupes que Denys avoit fait venir d'Italie, se retirerent dans leur pays. Les cavaliers de Syracuse, ayant tenté inutilement de le tuer dans le chemin, parce qu'il étoit toujours environné de ses étrangers, prirent les devans, & étant entrés dans Syracuse, marcherent droit au palais du tyran qu'ils pillerent, & firent essuyer à sa femme toutes sortes de mauvais traitemens, dont elle mourut. Denys, qui avoit prévu leurs desseins, les suivit de près, avec cent cavaliers seulement & quatre cens fantassins; & ayant fait près de vingt lieues par une marche forcée, il arriva vers le milieu de la nuit à la porte de l'Achradine, qu'il trouva fermée. Il y mit le feu, & s'ouvrit un passage. Les plus riches des citoyens accoururent montés à cheval, pour lui disputer l'entrée; mais ils furent enveloppés par les soldats, & presque tous tués. Denys étant entré dans la ville, égorgea tout ce qu'il trouva à sa rencontre, pilla les maisons de ses ennemis, en tua un grand nombre, & en fit sortir plusieurs de Syracuse. Le lendemain matin toutes les troupes de Denys arriverent. Les malheureux fugitifs de Géla & de Camarine, ayant en horreur le tyran, se retirerent chez les Léontins. Imilcon ayant envoyé un héraut à Syracuse, on conclut avec les Carthaginois, un traité, dont une des conditions fut que Syracuse demeureroit soumise à Denys; ce qui confirma tous les soupçons qu'on avoit conçu contre lui.

Cependant, il ne songea plus qu'à affermir pour toujours sa nouvelle domination. Car, il ne doutoit pas que Syracuse délivrée d'une guerre étrangère, n'employât aussi son repos à chercher les moyens de recouvrer sa liberté. Voyant que cette partie de la ville, qu'on appelloit l'Isle, étoit avantageusement placée & très-aisée à fortifier, il la fit environner d'un grand mur, flanqué de distance en distance de tours très-hautes & très fortes. Il garnit ce mur en dedans de casernes & de boutiques, entre des portes capables de recevoir de nombreuses troupes. Il fit élever dans l'intérieur de l'espace une puissante citadelle, où l'on pût se retirer en cas d'un tumulte subit. Il trouva moyen d'enfermer dans son enceinte le bassin d'un petit port appellé le lac. Ce port ne laissoit pas de contenir soixante vaisseaux; mais l'entrée du bassin n'en laissoit passer qu'un à la fois. Au-reste, Denys distribua le meilleur territoire de Syracuse à ses amis & à ses soldats particuliers, & il fit des parts égales de tout le reste tant aux étrangers qu'aux citoyens. Il comprit même dans cette dernière classe les esclaves affranchis, distingués seulement par le surnom de Citoyens nouveaux. Il laissa les

maisons de la ville au peuple, car pour celles de l'isle, il n'y voulut recevoir que ses amis, & les soldats attachés à sa personne. Après avoir pris toutes ces mesures pour affermir sa tyrannie, il conduisit ses troupes contre les Siciliens naturels ou originaires, souhaitant de soumettre les peuples de l'isle entière à sa domination ; mais particulièrement ceux-ci, parce qu'ils avoient eu des liaisons avec les Carthaginois. Il s'avança donc vers la ville d'Herbesse, & se disposa à l'assiéger.

Alors, les Syracusains se voyant armés, eurent entre eux des conférences secretes, dans lesquelles ils se reprochoient les uns aux autres de ne s'être pas joints aux cavaliers qui songeoient à se défaire du tyran. Un des lieutenans de Denys, ayant voulu leur parler durement, fut tué sur le champ; & ce meurtre fut comme le signal de la révolte. Ils envoyerent chercher aussitôt de la cavalerie dans la forteresse d'Etna; car, dès le commencement de la tyrannie, quelques Syracusains s'étoient réfugiés-là. Denys, effrayé de cette révolte, abandonna le siège d'Herbesse, & revint incessamment à Syracuse, dans le dessein de contenir cette capitale. Après sa retraite, les Auteurs de la conspiration se donnerent pour chefs, tous ceux qui avoient eu part à la mort du lieutenant; après quoi, se joignant aux cavaliers arrivés d'Etna, ils vinrent assiéger le Tyran dans l'Épipole, dont ils lui fermerent toute sortie. Il envoyerent ensuite des députés aux citoyens de Messine & de Rhège, pour les prier de leur aider, par mer, à recouvrer la liberté. Ces deux villes alors n'avoient pas moins de quatre-vingts vaisseaux de guerre qu'elles prêterent à Syraçuse, pour avoir part à sa délivrance. Elles mirent même la tête du tyran au prix d'une somme marquée & considérable, & assurerent de plus le droit de bourgeoisie chez elles, aux étrangers qui viendroient à bout de cette entreprise. On dressoit cependant des machines pour battre la forteresse, on environnoit exactement toute l'isle, & l'on recevoit agréablement tous les étrangers qui se présentoient au service des assiégeans.

Denys, qui, abandonné d'une grande partie de ses soldats mercénaires, se voyoit enfermé de toutes parts, assembla alors ses amis, pour les consulter sur sa situation présente. Il avoit tellement renoncé à toute espérance de conserver son autorité, qu'il ne songeoit plus aux moyens de se défendre contre les Syracusains, & qu'il ne vouloit délibérer avec son conseil, que sur le choix de la mort la plus honnête qui pût terminer sa domination. Éloris, l'un de ses amis, ou, comme le rapportent quelques-uns, le poëte son pere lui dit que le nom de souverain étoit la plus belle épitaphe qu'il pût avoir; Polyxène, son beau-frere, lui conseilla de monter à cheval & d'aller à toute bride solliciter le secours des Campaniens, qu'Imilcar, général des Carthaginois, avoit laissés à la garde des places qu'il avoit conservées en

Sicile. Mais, Philistus dit qu'au lieu de sortir à cheval d'un lieu où l'on avoit été le maître, il ne s'en falloit laisser tirer que par les pieds. Denys se rendant à cet avis, résolut de s'exposer plutôt à tout, que d'abandonner volontairement l'autorité souveraine. Dans ce dessein, il envoya des députés aux rebelles, par lesquels il leur demandoit la permission de sortir de Syracuse avec sa famille; & en même tems il dépêcha secrétement un courrier aux Campaniens, par lequel il leur promettoit tout l'argent qu'ils voudroient pour venir à son secours.

Les citoyens accorderent d'abord à Denys la permission de se retirer avec cinq vaisseaux; & regardant la domination du tyran comme finie, ils se relâcherent dans les travaux du siège. L'on retrancha même une partie des assiégeans, & la plûpart de ceux qui composoient l'infanterie, retournerent dans leurs villages. Cependant, les Campaniens, gagnés par les grandes promesses qu'on leur avoit faites de la part de Denys, se mettent en marche, & se rendent en toute diligence à Syracuse, au nombre de douze cens cavaliers; s'étant présentés tout d'un coup aux Syracusains surpris, ils en tuent un grand nombre, & entrant dans la citadelle, ils parviennent jusqu'à Denys. Il lui arriva en même tems par mer trois cens hommes qui s'offroient de se mettre à sa solde. Là-dessus ses espérances se ranimerent, & les Syracusains, se voyant replongés dans la servitude, prirent querelle entre eux. Les uns vouloient que l'on continuât le siège, & les autres soutenoient qu'il falloit le lever absolument & licentier leurs troupes. Denys, qui s'apperçut de cette dissention & de ce désordre, en profita pour tomber sur eux, & les poussa tous sans beaucoup de peine jusque dans le quartier qu'on appelloit la ville neuve. Il ne périt pourtant pas en cette occasion beaucoup de monde, parce que Denys, courant à cheval de tous côtés, empêchoit que l'on ne tuât les fuyards. Ainsi, les Syracusains se répandirent d'abord dans la campagne, & bientôt après se réunirent en assez grand nombre, pour former un corps de sept mille cavaliers. Cependant, Denys eut soin de faire ensevelir tous les morts, & il envoya des députés à Etna, pour inviter les citoyens réfugiés-là de renoncer à leur haine, & de revenir dans leur patrie, ajoûtant à cette invitation une promesse inviolable d'oublier tout. Plusieurs de ceux qui avoient laissé leurs femmes & leurs enfans à Syracuse, furent en quelque sorte obligés de se fier à cette promesse; mais les autres, sur le récit que les députés leur faisoient de l'attention que Denys avoit eue de faire ensevelir les morts, répondoient qu'il étoit juste de lui tenir compte de cette bonne action, & qu'ils prioient les dieux de les mettre bientôt en état de lui rendre le même devoir. En un mot, ces derniers s'obstinerent à demeurer dans leur forteresse, d'où ils attendoient même le tems & l'occasion de surprendre le

le tyran. Cependant, Denys faisoit toutes sortes d'amitiés aux fugitifs revenus, afin de ramener tous les autres par l'exemple qu'il donnoit à l'égard de ces premiers. Pour les Campaniens, comme il connoissoit parfaitement leur inconstance & le peu de foi qu'il falloit prêter à leur serment, il se contenta de leur faire des présens convenables, & les renvoya.

Peu de tems après, Denys envoya les citoyens de Syracuse à leurs biens de campagne, & entrant dans leurs maisons pendant leur absence, il enleva toutes les armes. Il fit faire ensuite un second mur à la citadelle, & il équipa une flotte. Il grossit considérablement la compagnie de ses soudoyés, & prit toutes les mesures nécessaires pour affermir sa tyrannie, convaincu qu'il étoit par sa propre expérience, que les Syracusains étoient capables de tout entreprendre pour s'en délivrer. Cependant, il travailla à joindre à sa domination quelques villes de Sicile. Il prit donc, soit par force, soit par trahison, Naxe, Catane, Léontium, & quelques autres villes, toutes voisines de Syracuse, & qui, par cette raison, étoient à sa bienséance. Il traita les uns avec bonté & clémence, pour s'attirer l'estime & la confiance des peuples, abandonna les autres au pillage, pour jetter la terreur dans le païs. Les habitans de Léontium furent transportés à Syracuse.

Ces conquêtes allarmerent les villes voisines, qui se voyoient menacées du même malheur, Rhège, située en Italie, songea à le prévenir. Elle fit entrer dans sa ligue les exilés de Syracuse, qui étoient en assez grand nombre, & engagea les Messiniens, situés à l'autre côté du détroit, à l'aider d'un puissant secours. On avoit levé une armée assez considérable, qui se préparoit à marcher contre le Tyran; mais la discorde, qui se mit parmi les troupes, fit avorter cette entreprise. Elle se termina par un traité d'union & de paix que Denys conclut avec les deux villes.

Quelque tems après, Denys fut instruit que plusieurs Grecs de la Sicile passoient dans les villes occupées en cette isle par les Carthaginois, & y acquéroient le droit de bourgeoisie & des possessions. Là-dessus il jugea que tant qu'il seroit en paix avec Carthage, il se feroit souvent de pareilles transmigrations; & qu'au contraire, s'il étoit en guerre avec eux, ceux qu'ils auroient asservis ou maltraités se réfugieroient auprès de lui. D'ailleurs, il avoit appris que la peste qui avoit affligé la Libye, avoit emporté un grand nombre de Carthaginois. Cette circonstance lui parut favorable pour les attaquer. Mais, il comprit qu'il falloit faire auparavant de grands préparatifs pour une guerre longue, difficile, & dans laquelle il s'alloit attirer sur les bras une nation plus guerrière qu'aucune de celles qui étoient en Europe. Il fit donc assembler d'abord, par une ordonnance publique, tous les ouvriers répandus dans les villes de sa domination,

& il en fit venir, par de grandes promesses, beaucoup d'autres de l'Italie, de la Grece, & même des villes Siciliennes qui appartenoient aux Carthaginois. Il vouloit se munir d'armes & de traits de toute espèce & de toute forme; mais sur-tout il fit construire des galères, non seulement à trois, mais encore à cinq rangs de rames; espèce de bâtimens qu'on n'avoit pas encore mis en usage, & qui, de ce nombre de cinq rames, prit le nom de Pentérique.

Après avoir distribué à ce grand nombre d'ouvriers les ouvrages qui leur étoient propres, il leur donna pour inspecteurs les premiers d'entre les citoyens, & il proposa des prix considérbles à ceux qui réussiroient le mieux, sur-tout dans la fabrique des armes. Il leur en avoit donné lui-même les différens modeles; car, ayant à sa solde des hommes de toute nation, il vouloit que chacun fût armé à la manière de son païs. Il espéroit que la différence de ces armes feroit un spectacle effrayant pour les ennemis; mais sur-tout il étoit persuadé de l'avantage qui se trouve à se servir d'armes auxquelles on est habitué. Les Syracusains seconderent merveilleusement à cet égard les intentions de Denys; & la fabrication de ces armes devint pour eux un objet d'émulation. On en établit les manufactures non seulement dans les parvis & dans les derrières des temples; mais les lieux d'exercices & les portiques des marchés étoient pleins de travailleurs; & comme les édifices & les places qui appartenoient au public, ne suffisoient pas encore pour les contenir tous, les particuliers propriétaires des plus grandes maisons de la ville en recevoient encore chez eux. Ce fut en ce tems-là que les catapultes furent inventées à Syracuse, par le concours de tant d'excellens ingénieurs assemblés en un même lieu, éclairés les uns par les autres, & animés chacun en particulier par les prix proposés à ceux qui se distingueroient par quelque invention pratiquable & utile. Outre cela, Denys les visitoit tous les jours lui-même, les suivant de rang en rang; les animant par des paroles obligeantes, faisant des présens de sa propre main à ceux qui paroissoient les plus zélés, & les admettant même quelquefois à sa table. Aussi ces ouvriers faisoient-ils les plus grands efforts pour le satisfaire, & ils imaginoient à l'envi ou des armes ou des machines singulières & capables des plus grands effets.

Il sortit de-là des galères à trois & à cinq rangs de rames, qui, non seulement par cette dernière circonstance que nous avons déjà énoncée, mais encore par toute leur construction, formoient une flotte toute nouvelle, & dont il fut le premier auteur. Car, ayant oui dire que le premier vaisseau de guerre avoit été construit à Corinthe, il crut qu'il convenoit à Syracuse, qui tiroit son origine de cette ville, de perfectionner cet art. Ainsi ayant obtenu la permission de faire venir d'Italie une

grande provision de bois, il envoya d'abord un grand nombre de bûcherons sur le mont Etna, qui, en ce tems-là, étoit couvert d'une quantité prodigieuse de pins & de sapins. C'est-là qu'on devoit prendre tous les arbres qui serviroient à faire les traîneaux & les chariots nécessaires à ceux qui alloient en Italie, pour faire descendre ces bois étrangers des montagnes jusqu'à la mer, & ensuite toutes les barques qu'il leur faudroit pour les amener au plûtôt à Syracuse. Ayant donc une quantité suffisante de matière, il fit construire sur le champ & en même tems plus de deux cens vaisseaux, & réparer les cent dix qu'il avoit auparavant. Il fit bâtir aussi dans l'enceinte du lieu qu'on appella depuis le port, cent soixante loges ou retraites, dont la plûpart étoient capables de recevoir deux vaisseaux; & comme il fit aussi réparer les cent cinquante qui existoient déjà, cette longue suite de toits & de vaisseaux qu'on voyoit dessous étoit un objet étonnant.

A contempler ce qui se faisoit pour la marine, on auroit cru que tout Syracuse s'y employoit; & à la quantité d'armes & d'autres instrumens de fer qu'on y fabriquoit en même tems, on auroit dit que toute la ville n'étoit qu'une communauté de forgerons & de fourbisseurs. En un mot, la diligence de ces derniers alla au point, qu'on eut bientôt quatre cens quarante mille boucliers, & à peu près autant de casques & de lances. On avoit fait aussi des cuirasses à la façon de tous les païs, & merveilleusement travaillées jusqu'au nombre de quatorze mille. Denys les destinoit aux gens de cheval, aux officiers d'infanterie, & aux officiers de sa garde. Il eut aussi des catapultes & des arbaletes de toute espèce, & une quantité innombrable de traits. Il plaça dans une moitié des vaisseaux longs, des hommes de la ville pour pilotes & pour rameurs, & choisit pour l'autre moitié, des équipages étrangers à ses gages. Après avoir pourvu ainsi à ce qui concernoit les galères & les armes, il songea à se faire une armée; car, pour s'épargner une dépense inutile, il avoit jugé à propos de ne faire des levées de soldats qu'au moment qu'il en auroit besoin.

Il choisit, parmi les citoyens, ceux qui lui parurent les plus propres à porter les armes, & en envoya chercher de semblables dans les villes qui lui étoient soumises. Ses soudoyés étoient tirés de toute la Grece & particulièrement des terres de Lacédémone; car, cette République, favorisant son usurpation, lui avoit permis de prendre chez elle autant de soldats qu'il lui plairoit. Mais, d'ailleurs, comme il vouloit avoir dans ses troupes des étrangers de plusieurs nations, & qu'il promettoit par-tout de grandes récompenses, il lui en vint bientôt un grand nombre. Pour la sûreté même de la guerre qu'il entreprenoit, il crut devoir gagner l'amitié des villes de la Sicile; d'autant que ceux de Rhège & de Messine, aux deux côtés du détroit, ayant par eux-

mêmes des forces capables de donner un grand poids au parti qu'ils embrasseroient, il cragnoit qu'ils ne se joignissent aux Carthaginois, dès que ceux-ci seroient entrés dans l'isle. Denys inquiété de ce soupçon, céda aux Messiniens, pour les gagner, une grande partie d'un territoire qui étoit à leur bienséance ; & il envoya à ceux de Rhège des ambassadeurs, pour leur demander en mariage une de leurs citoyennes. Il leur offrit, en considération de ce mariage, la partie du rivage de la Sicile, qui se trouvoit vis-à-vis d'eux, & leur promit en général de contribuer aux avantages de leur ville en tout ce qui dépendroit de lui. Denys faisoit toutes ces avances, parce qu'ayant perdu sa première femme, fille d'Hermocrate, dans la révolte de ses cavaliers, dont nous avons parlé plus haut ; il croyoit qu'il lui importoit beaucoup d'avoir des enfans, qui, se faisant aimer du peuple, contribueroient à maintenir son autorité. Cependant, le peuple de Rhège s'étant assemblé au sujet de ces propositions, après beaucoup d'avis pour & contre, la ville ne jugea pas à propos de contribuer à cette alliance. Denys, refusé de ce côté-là, envoya, pour le même sujet, d'autres ambassadeurs à Locres. Cette ville, après avoir délibéré sur cette demande, la lui accorda. Quand on lui eut assuré Doris fille de Xénete, le plus considérable des citoyens qui fût alors dans cette ville ; peu de jours avant la célébration des noces, il fit partir pour Locres une galère à cinq rangs de rames, décorée de toute sorte d'ornemens d'or & d'argent. On y fit monter la jeune accordée que Denys reçut à Syracuse, & qu'il conduisit aussitôt dans la citadelle où il logeoit lui-même. Mais, en même tems, il épousa aussi Aristomaque, qui étoit la fille la plus distinguée qu'il y eût dans Syracuse. Il alla prendre celle-ci dans un chariot attelé de quatre chevaux de front, & l'amena de même dans son palais. A l'occasion de cette double noce, il donna des repas continuels, & à son armée & à des villes entières qu'il y invitoit. Il avoit adouci pour lors toute la dureté & toute l'amertume de sa tyrannie, & comme il l'avoit changée en humanité & en douceur, il ne s'agissoit plus ni de meurtres ni de bannissemens.

Après les premiers jours de ces noces, il convoqua l'assemblée du peuple, & l'invita à faire la guerre aux Carthaginois, en lui représentant que cette nation étoit ennemie de tous les Grecs en général, & qu'elle en vouloit particulièrement aux Siciliens ; que si elle les laissoit en repos depuis quelque tems, il n'en falloit attribuer la cause qu'à la peste, qui, dans ces dernières années, avoit désolé la Libye ; mais qu'aussitôt que les Carthaginois auroient réparé leurs forces, ils ne manqueroient pas de reprendre leur premier dessein, & de tomber sur la Sicile. Qu'ainsi ils feroient bien mieux de les aller surprendre eux-mêmes dans la langueur de leur convalescence, que s'ils atten-

doient dans leur isle des ennemis redevenus forts & vigoureux. Il ajoûta qu'il seroit honteux & insupportable de voir tant de villes Grecques asservies à des Barbares ; & qu'il n'y avoit cependant qu'un grand courage, & un violent amour de la liberté, qui pussent désormais les garantir de cet opprobre & de ce malheur. Les Syracusains applaudirent unanimement à de pareils discours. Ils ne se portoient pas en effet avec moins de zele que lui à cette guerre ; & ils haïssoient souverainement les Carthaginois, par la raison même, que c'étoit la crainte qu'ils avoient d'eux qui les forçoit de se soumettre à leur tyran. Ils se flattoient en même tems que Denys auroit plus d'égard pour eux en présence de l'ennemi commun, & s'exposeroit moins en cette circonstance qu'en toute autre à irriter ses propres concitoyens. Enfin, ils ne désespéroient pas qu'avec les mêmes armes qui auroient vaincu les Carthaginois, ils ne parvinssent aussi à recouvrer tôt ou tard leur liberté. Au sortir de cette assemblée, Denys accorda aux habitans de Syracuse un plein pouvoir de s'emparer des richesses des Carthaginois.

L'année suivante, Denys envoya un héraut à Carthage pour lui déclarer la guerre. En même tems, il se met en marche, & sur sa route, il rassembla le plus qu'il lui fut possible de soldats des villes Grecques, & leur fournit même des armes. On se rangeoit volontiers sous ses drapeaux, par la haine qu'on portoit aux Carthaginois, & dans l'espérance confuse de parvenir à une liberté parfaite & entière. C'est ainsi qu'il s'associa les habitans de Camarine, de Géla & d'Agrigente. Il trouva moyen d'en faire venir d'Himere, quoique cette ville fût d'un autre côté de la Sicile ; en ayant pris enfin à Sélinunte qui se trouvoit sur son passage, il conduisit toutes ces troupes vers Motye, place forte des Carthaginois, & située sur le mont Éryx. Elles montoient à quatre-vingt mille hommes de pied & à trois mille chevaux. Elles étoient côtoyées par une flotte qui n'alloit à guère moins de deux cens vaisseaux. Elle étoit même accompagnée de cinquante vaisseaux de charge remplis de toute sorte de machines de guerre. A cet aspect, les habitans d'Éryx, qui haïssoient beaucoup les Carthaginois, furent frappés d'admiration, & se déclarerent hautement pour Denys. La ville de Motye, qui attendoit incessamment du secours de Carthage, ne se laissa pourtant pas effrayer à la vue de toutes ces forces, & elle se disposa à soutenir courageusement le siège. Denys ayant bien observé avec ses ingénieurs la position des lieux, commença les ouvrages de communication pour arriver jusqu'à la ville ; ayant fait tirer à terre les vaisseaux longs autour du port, qui étoit de son côté, il fit mettre à l'ancre le long du rivage les vaisseaux de charge. Mais, ensuite, il laissa la conduite de tous les travaux à Leptine son frere, qui commandoit sa flotte, & il marcha avec son armée de terre vers

d'autres villes, alliées des Carthaginois. Elles céderent toutes à la grande puissance de Denys, & se joignirent aux Syracusains. Il n'en demeura que cinq dans le parti des Carthaginois; Ancyre, Sole, Égeste, Panorme & Entelle. C'est pourquoi Denys, dans son passage, ravagea tout le territoire de Sole, de Panorme & d'Ancyre, & n'y laissa pas un arbre. A l'égard d'Égeste & d'Entelle, il arriva jusqu'au pied de leurs murailles, & en ayant fait la circonvallation, il leur donna de fréquens assauts, par la grande envie qu'il avoit de les emporter de vive force.

Pendant qu'il en étoit-là, Imilcon, général des Carthaginois, s'occupoit à la levée des troupes, & hâtoit tous les préparatifs de la guerre. Pour faire une diversion, il détacha de sa flotte dix galères, qu'il fit partir de nuit pour aller surprendre & attaquer les vaisseaux qui étoient restés dans le port de Syracuse. Le commandant, chargé de cette expédition, entra de nuit dans le port, sans trouver de résistance, & après avoir brisé une grande partie des vaisseaux qui s'y rencontrerent, il se retira, bien content de l'heureux succès de son entreprise.

Denys, après avoir fait le dégât dans les terres ennemies, ramena toutes ses troupes devant Motye, & ayant mis en œuvre un nombre infini de travailleurs, pour combler l'espace de mer qui séparoit cette ville du continent, il fit avancer par-là ses machines. L'attaque de la place fut des plus vives, & la résistance ne le fut pas moins. Après qu'on fut entré dans la ville par les breches, les assiégés se défendirent encore longtems avec un courage incroyable, & il fallut les poursuivre & les forcer de maison en maison. Le soldat, irrité d'une défense si opiniâtre, égorgea tout ce qui se présentoit devant lui. Femmes, enfans, vieillards, rien ne fut épargné, sinon ceux qui se réfugierent dans les temples. La ville fut livrée au pillage, Denys étant bien aise de s'attacher les troupes par l'attrait de l'espérance du gain.

Les Carthaginois firent un effort extraordinaire l'année suivante, & mirent sur pied une armée de trois cens mille hommes d'infanterie, & de quatre mille chevaux, sans compter les chariots armés en guerre qui montoient à quatre cens. Denys, se voyant beaucoup inférieur en nombre aux ennemis, se retira à Syracuse. Les Siciliens, qui le haïssoient, crurent que le tems étoit favorable pour se révolter contre lui; & ils s'engagerent tous, à l'exception pourtant des habitans d'Assore, aux Carthaginois. Cependant, Denys donna dans Syracuse la liberté à tous les esclaves. Il remplit soixante vaisseaux de cette recrue, & il envoya demander à Lacédémone plus de mille soudoyés. Il visita incessamment tous les forts des Léontins, & les pourvut de munitions de bouche. Il fit même construire de nouveaux forts dans l'étendue de leur territoire, pour y mettre en sûreté les bleds qu'on recueilleroit aux environs.

Il persuada ensuite aux Campaniens qui habitoient alors dans Catane, de se transporter dans la ville qu'on appella depuis Etna, comme étant beaucoup plus forte. Enfin, s'avançant avec toute son armée jusqu'à soixante stades près de Syracuse, il posa son camp dans un lieu appellé Taurus. Il avoit alors trente mille hommes de pied, & un peu plus de trois mille chevaux. Il se voyoit aussi une flotte de cent quatre-vingts vaisseaux, mais dans laquelle il y avoit peu de galères à trois rangs de rames.

Imilcon, cependant, avançoit toujours avec ses troupes de terre, & sa flotte le suivoit, côtoyant les rivages. Quand il fut arrivé à Naxe, il ne put pas continuer sa route sur le bord de la mer, & fut obligé de prendre un long circuit autour du mont Etna, dont un incendie récent avoit couvert de cendres & de flammes toute la contrée voisine. Il ordonna à sa flotte de l'attendre à Catane. Denys, qui en fut averti, crut que c'étoit un tems favorable pour l'attaquer, pendant qu'elle seroit éloignée des troupes de terre; au lieu que les siennes, rangées sur le rivage, seroient en état d'animer & de soutenir la flotte. Le projet étoit sagement concerté, mais le succès n'y répondit pas. Leptine, son amiral, s'étant avancé inconsidérément avec trente galères, contre l'avis de Denys, qui lui avoit recommandé sur-tout de ne point séparer ses forces, en coula d'abord à fond plusieurs de celles des ennemis; mais, se voyant enveloppé par le grand nombre, il fut obligé de prendre la fuite. Le reste de la flotte en fit autant, & elle fut vivement poursuivie par les Carthaginois.

Les Siciliens, considérant que si, après une si terrible défaite, ils retournoient à Syracuse, cette retraite ne pourroit aboutir qu'à un siège fâcheux qu'ils auroient bientôt à y soutenir, inviterent Denys à attaquer Imilcon dans le tems où sa victoire récente l'empêchoit de se tenir sur ses gardes. Ils disoient que cette hardiesse le mettroit peut-être en désordre; en un mot que c'étoit le seul moyen de reprendre leur avantage. Il étoit sur le point de se rendre à cette proposition, lorsque ses amis lui représenterent que si Magon s'avisoit d'aller, dès ce moment, à Syracuse, il prendroit la ville d'emblée. Cette réflexion lui fit changer de projet sur le champ. Il se rappella aussitôt Messine, qui venoit d'être rasée dans une circonstance toute semblable, & il n'hésita pas un moment d'aller lui-même à Syracuse, pour la préserver d'un sort pareil, en la fournissant au plutôt de toutes les troupes nécessaires pour la défendre. Un grand nombre de Siciliens, mécontens de ce qu'on n'attaquoit pas les ennemis, à l'instant même, suivant leur intention, abandonnerent Denys, pour se retirer, les uns dans leurs provinces, & les autres dans des forts voisins.

Cependant, comme il commençoit à redouter les Carthaginois, il députa Polyxene son

parent à tous les Grecs d'Italie, aux Lacédémoniens & aux Corinthiens, pour les prier de le secourir, & de ne pas laisser perdre les villes de la Sicile qu'ils mettoient eux-mêmes au nombre des villes Grecques. Il envoya en particulier dans le Péloponnèse des hommes, auxquels, en leur donnant beaucoup d'argent, il recommanda de ne rien épargner pour faire des lévées considérables de soldats.

Polyxene revint quelque tems après, amenant de la part des alliés du Péloponnèse & de l'Italie, trente vaisseaux longs commandés par Pharacide de Lacédémone. Denys & Leptine, qui faisoient sur mer des courses de leur côté, accompagnés de quelques Syracusains, découvrirent par hazard un vaisseau chargé pour les Carthaginois. Ils allerent à sa rencontre avec cinq des leurs; & s'en étant rendus maîtres, ils l'amenerent dans la ville. Les Carthaginois s'avancent aussitôt avec quarante vaisseaux; mais, les Syracusains du port accourant avec tous les leurs, il se donna-là un combat, dans lequel ces derniers prirent le principal vaisseau Carthaginois, & en coulerent à fond vingt quatre autres; & poursuivant les fuyards, jusqu'au lieu de leur retraite, ils les provoquoient là à un combat en forme; mais, les Carthaginois, surpris eux-mêmes de leur désastre, n'eurent garde de se présenter. Cependant, les Syracusains firent entrer dans le port les vaisseaux pris, attachés aux leurs. Flattés de ce succès, ils se vantoient de ce que Denys ayant été battu plus d'une fois à leur tête, ils avoient eu ce dernier avantage en son absence. Là-dessus, raisonnant ensemble, ils se reprochoient mutuellement leur servitude, & disoient que le tems étoit venu de secouer le joug du tyran; qu'auparavant on les avoit dépouillés de leurs armes, mais que la conjoncture de la guerre les leur ayant rendues, ils devoient en profiter. Là-dessus Denys arriva, & faisant assembler le peuple, il donna d'abord de grandes louanges aux Syracusains; & les invitant à persévérer dans leur résolution courageuse, il leur promit de faire incessamment finir la guerre. Il alloit congédier l'assemblée, lorsqu'un citoyen de Syracuse, nommé Théodore, qui s'étoit distingué dans la cavalerie, & qui passoit pour intelligent dans les affaires publiques, prit la parole, & osa se déclarer ouvertement en faveur de la liberté.

Quand il eut fini de parler, les Syracusains ébranlés jusqu'au fond de l'ame, demeuroient interdits & en suspens, & jettoient les yeux de côté & d'autre sur leurs alliés. Pharacide de Lacédémone, commandant de la flotte auxiliaire, monta aussi-tôt sur la tribune, où l'on crut qu'il s'alloit déclarer le chef de l'entreprise proposée par Théodore. Mais, comme il étoit ami du Tyran, il dit qu'il avoit été envoyé pour soutenir les Syracusains, & Denys contre les Carthaginois, & non pour ôter à Denys la souveraine puissance. Pendant sa harangue, contraire à

l'attente de tout le monde, les Soudoyés du tyran s'assembloient autour de lui, & les Syracusains étonnés demeuroient dans le silence, en chargeant d'imprécations au fond de l'ame les Spartiates. Cependant, Denys extrêmement effrayé de la proposition qu'on venoit de faire, rompit l'assemblée; mais ensuite il parloit obligeamment à tout le monde; il se familiarisoit avec le peuple; il faisoit des présens à quelques-uns, & il en invitoit d'autres à venir manger avec lui.

En ce même tems, les Carthaginois, après avoir abattu un fauxbourg de Syracuse, & avoir pillé le temple de Cérès & de Proserpine, furent attaqués de la peste dans leur camp. Elle y causa les plus grands ravages. Denys, informé de la calamité des Carthaginois, fit équiper quatre-vingts vaisseaux, qu'il envoya dès la première pointe de l'Aurore, sous les ordres de Pharacide & de Leptine, envelopper la flotte ennemie. Et lui-même, profitant d'une nuit sans clair de lune qui devoit précéder ce jour-là, prit avec son armée de terre le détour du temple de Cyané, pour se trouver au lever du soleil sans être apperçu, auprès du camp des ennemis. Il avoit fait partir auparavant quelques cavaliers, & mille hommes de son infanterie soudoyée, pour attaquer la partie du camp qui regardoit la campagne. Ces soudoyés étoient de toutes les troupes de Denys celles qui le haïssoient le plus; & ils avoient souvent excité des querelles & du tumulte dans son armée. C'est pourquoi, Denys avoit averti secrétement ses cavaliers, de s'en revenir & de laisser les soudoyés seuls, si les ennemis engageoient quelque combat contr'eux. Les cavaliers exécuterent cet ordre si fidelement, que ces mutins abandonnés furent taillés en pièces.

Cependant, Denys entreprit d'attaquer d'un autre côté le camp & les forts qui l'environnoient. Les Barbares surpris, & qui ne se défendoient qu'en désordre & en confusion, ne purent l'empêcher de prendre le fort qu'on appelloit Polychne ou le grand fanal; & d'un autre côté les cavaliers soutenus de quelques vaisseaux, s'approcherent du rivage & reprirent le fort voisin du port nommé Dascon. Aussi-tôt toute la flotte Sicilienne s'avança en ordre & comme en signe de réjouissance de la prise de ces deux forts; ce qui surprit étrangement les Barbares, qui s'étoient presque tous jettés de l'autre côté de leur camp, par où les troupes de terre les avoient d'abord attaqués. Ils revinrent donc à la hâte du côté de la mer, pour défendre leurs vaisseaux, mais toute leur diligence fut inutile, & ils arriverent trop tard. Ils en étoient encore à se placer sur leurs ponts, & à fournir leurs chiourmes de rameurs, que les galères Siciliennes les heurtoient de leurs éperons à toute force, & du premier choc faisoient quelquefois fendre les leurs. D'autres venoient à coups redoublés, & s'obstinoient contre un seul vaisseau de plus forte résistance, jus-

qu'à ce qu'ils l'eussent mis en pièces. Le bruit que faisoient les ais en se rompant, étoit effroyable. Ce combat devint bientôt un spectacle terrible pour les Carthaginois, qui y perdirent les principaux de leurs bâtimens, dont la destruction couvrit en très-peu de tems tout le rivage de corps morts. Les Syracusains animés par le succès, se jettoient à l'envi les uns des autres dans les vaisseaux qui subsistoient encore, & y tuoient pêle-mêle les Barbares, que leur consternation faisoit courir sans dessein de côté & d'autre. L'infanterie qui étoit à terre voulut participer au zele des gens de mer; & ils allerent à l'endroit du port où les Carthaginois avoient encore des vaisseaux en réserve. Denys lui-même se joignit à eux, & il étoit venu à cheval jusqu'au Dascon; trouvant là quarante vaisseaux à cinquante rames, avec des vaisseaux de charge, & quelques galères, ils y mirent le feu. La flamme s'éleva & s'étendit bientôt si prodigieusement, qu'aucun des mariniers ni des provisionnaires n'osa seulement en approcher pour y porter quelque remède; car, quoiqu'on n'eût mis d'abord le feu qu'aux vaisseaux de guerre, un vent violent le porta bientôt, & sur les vaisseaux de charge, & sur ceux de quelques particuliers. Ceux qui étoient dedans se jettoient eux-mêmes dans l'eau, pour se sauver des flammes, qui gagnoient & les voiles & les cordages; le vent qui poussoit les uns contre les autres les navires en feu, les faisoit briser ensemble en un instant. La chûte des Antennes enflammées, qui entraînoient les mâts à demi brûlés, donnoient à toute la ville un spectacle intéressant, & par la ruine des Carthaginois, & par la vengeance que le ciel sembloit tirer de tant de profanations dont ils s'étoient rendus coupables. Ainsi, tout ce qu'il y avoit de citoyens dans Syracuse, depuis les enfans jusqu'à ceux à qui l'âge laissoit encore quelque faculté de se mouvoir, se rendoient dans le port, ou se mettoient dans des barques, pour recueillir les effets restés de l'incendie qui pouvoient être encore de quelque usage, & pour les apporter dans leurs maisons. Les femmes mêmes, avec leurs domestiques, voulurent être témoins de ce désastre, & toute la ville se trouva bientôt rassemblée en un même lieu. Les uns levant les mains au ciel, lui rendoient graces de leur délivrance, & les autres croyoient voir dans cet évènement un effet visible de la colère des Dieux contre les profanateurs de leurs temples. Les flammes, que les mâts faisoient aller à une hauteur prodigieuse, & l'étendue extraordinaire que leur donnoit le nombre des vaisseaux brûlans, portoient dans l'ame des spectateurs une impression de quelque chose de surnaturel & de divin, dont ils se sentoient saisis. En général, on poussoit des cris de joie extraordinaires à la vue d'un succès si inespéré & si décisif; & les Barbares, au contraire, étoient dans une désolation qu'ils exprimoient par les cris les plus lamentables. Cependant, tout mouvement &

toute opération finit avec le jour, & Denys se contenta de poser son camp auprès du temple de Jupiter, vis-à-vis de celui des Barbares.

Les Carthaginois, vaincus ainsi par mer & par terre, firent à Denys une députation secrete, & à l'insçu des Syracusains. Ils le prioient de laisser retourner en Afrique le peu de gens qui leur restoient, & lui offroient trois cens talens qu'ils avoient actuellement en réserve dans leur camp. Denys fit réponse qu'il lui étoit impossible de les laisser retirer tous, mais qu'il leur permettoit d'emmener par mer, secrétement & de nuit, les seuls citoyens de Carthage, parce que les Siciliens & leurs alliés ne lui permettroient jamais de laisser sauver une armée entière. Mais, au fond, Denys ne souhaitoit point la perte totale des Carthaginois, dont le nom seul tiendroit les Siciliens en bride, & les empêcheroit de songer à leur liberté. Ainsi, étant convenu avec leurs ennemis qu'ils partiroient la nuit du quatrième jour suivant, il ramena exprès ce même jour son armée dans la ville, & Imilcon remit fidelement avant son départ, les trois cens talens à des gens que Denys avoit laissés dans le fort pour les recevoir. Après quoi, faisant embarquer à l'heure marquée les citoyens de Carthage en quarante galères, & laissant tout le reste de son armée, il se disposoit à la retraite. Il étoit encore dans le port, que des Corinthiens s'étant apperçus de son dessein, coururent l'annoncer à Denys comme une nouvelle. Celui-ci fit aussi-tôt semblant de faire mettre des troupes sous les armes. Mais, comme il étoit long à choisir les capitaines, les Corinthiens impatientés, s'embarquant à la hâte dans leur galères, atteignent bientôt les derniers vaisseaux des Carthaginois, & les heurtant de leurs éperons, il les firent couler à fond. Denys se mit enfin en marche à la tête des troupes de Syracuse: & aussi-tôt les Siciliens qui avoient été du parti des Carthaginois, se retirerent à travers les terres, chacun dans leur ville ou dans leur province. Cependant, Denys posant des gardes sur tout les chemins par où il passoit, conduisit dès la même nuit son corps d'armée droit au camp qu'occupoient les Carthaginois qu'Imilcon y avoit laissés. Ces Barbares se voyant abandonnés de leur Général, & des Siciliens qui venoient de se retirer, perdirent courage, & prirent la fuite. Mais, rencontrant sur les chemins les gardes qu'on y avoit posées, la plûpart furent arrêtés, & les autres, jettant eux-mêmes leurs armes par terre, demandoient humblement la vie. Les Espagnols seuls prenant le parti de demeurer armés, envoyerent proposer par un héraut, leur alliance au vainqueur. Denys leur accorda leur demande, & après avoir reçu leur serment, il les incorpora dans ses soudoyés. Il fit des prisonniers de tout le reste, & livra leur camp au pillage de ses soldats.

Comme il se défioit des étrangers qu'il avoit auprès de lui, il

en écarta dix mille; & sous prétexte de les récompenser, il leur donna la ville des Léontins, qui en effet étoit une habitation très-commode, & un établissement très-avantageux. Il confia sa garde à d'autres étrangers, & aux esclaves qu'il avoit affranchis. Il fit plusieurs tentatives dans la Sicile, & dans le païs voisin, surtout contre ceux de Rhège. Les peuples d'Italie se voyant en danger, formerent une puissanre ligue pour arrêter ses conquêtes. Le succès fut assez égal de part & d'autre.

Ce fut à peu près dans ce tems-là que les Gaulois, qui, peu de mois auparavant, avoient brûlé Rome, envoyerent des députés à Denys, pour faire alliance avec lui. Il étoit pour lors en Italie. La nouvelle qu'il reçut d'un grand armement des Carthaginois, l'obligea de retourner en Sicile. En effet, les Carthaginois ayant mis sur pied une nombreuse armée sous la conduite de Magon, firent de nouveaux efforts, qui ne réussirent pas mieux que les premiers, & qui se terminerent par un accommodement avec Denys.

Il attaqua de nouveau ceux de Rhège, & il reçut d'abord un échec assez considérable. Mais, ayant remporté une grande victoire contre les Grecs d'Italie, dans laquelle il fit plus de dix mille prisonniers, il les renvoya tous, contre leur attente, libres & sans rançon, afin de détacher les peuples d'Italie des intérêts de ceux de Rhège, & de dissiper une ligue puissante qui pouvoit faire échouer ses desseins contre cette ville. Ainsi, ayant gagné par cette action de bonté & de générosité tous les habitans du païs, & d'ennemis qu'ils étoient, les ayant rendus ses amis & ses alliés, il retourna contre Rhège. Il étoit fort animé contre cette ville, à cause du refus injurieux qu'elle avoit fait de lui donner une épouse, & de la réponse insolente dont elle avoit accompagné ce refus. Les assiégés se voyant hors d'état de résister à la nombreuse armée de Denys, & n'espérant de sa part aucun quartier, si la ville étoit prise d'assaut, parlerent de capitulation. Il ne se rendit pas difficile; il leur fit payer trois cens mille écus, obligea de lui livrer tous leurs vaisseaux, qui montoient au nombre de soixante-dix, & de lui remettre entre les mains cent ôtages; après quoi il leva le siège. Ce n'étoit pas par bonté & par clémence qu'il en usoit ainsi, mais pour les perdre plus sûrement après les avoir affoiblis.

En effet, l'année suivante, sous un faux prétexte & un reproche qu'il leur fit d'avoir violé le traité, il les assiégea de nouveau avec toutes ses forces, après leur avoir renvoyé leurs ôtages. De part & d'autre on fit des efforts extraordinaires. D'un côté, le désir de la vengeance, de l'autre la crainte des plus cruels supplices, animoient les troupes. Celles de la ville avoient pour chef Phyton, homme brave & intrépide, que le danger rendoit encore plus courageux. Il faisoit de fréquentes &

de rudes sorties, dans l'une desquelles Denys reçut une blessure, dont il eut bien de la peine à se remettre. Le siège traînoit en longueur, & avoit déjà duré onze mois. Une cruelle famine réduisit la ville aux dernières extrêmités. Le médimne de bled se vendoit deux cens cinquante livres. Après avoir consumé tout ce qui leur restoit de chevaux & de bêtes de somme, ils furent réduits à se nourrir de cuirs & de peaux qu'ils faisoient bouillir, & enfin à brouter l'herbe dans la campagne comme des bêtes, ressource que Denys leur ôta bientôt, ayant fait manger par les chevaux tout ce qui restoit de verdure aux environs de la ville. Il fallut enfin céder à la nécessité. Ils se rendirent à discrétion. Denys entra dans la ville, qu'il trouva pleine de cadavres. Ceux qui avoient survécu à la famine, étoient moins des hommes que des squéletes. Il fit plus de six mille prisonniers, qui furent conduits à Syracuse; il renvoya libres ceux qui furent en état de payer par tête cinquante livres, & vendit les autres. Denys fit tomber sur Phyton tout le poids de sa colère & de sa vengeance. Il commença par faire précipiter son fils dans la mer. Le lendemain, il fit attacher Phyton à l'extrêmité des plus hautes machines, pour le donner en spectacle à toute l'armée, & ensuite il le fit aussi précipiter dans la mer.

Pendant le siège de Rhège, comme on célébroit alors les jeux Olympiques, Denys y envoya plusieurs chariots à quatre chevaux de front, dont l'attelage passoit en vitesse tous les chevaux qui pouvoient se trouver-là. Il les fit accompagner de tentes superbes, faites de drap d'or ou d'autres étoffes, dont le dessein étoit curieux. Mais sur-tout il fit partir de ces déclamateurs de profession, qui devoient réciter dans ces jeux des poësies de Denys même; car il étoit extrêmement entêté de faire des vers. Il avoit confié le soin de tout ce cortege à son frere Théaride. Le nombre des chevaux & l'éclat des tentes attirerent en effet les regards de tous ceux que la curiosité assembloit dans ce fameux rendez-vous de toute la Grece. Les déclamateurs mêmes dont la voix étoit merveilleuse, furent bientôt environnés d'une grande foule d'auditeurs & même d'admirateurs. Mais ceux-ci s'appercevant peu à peu de la misère des vers qu'on leur récitoit, cette admiration se tourna en risée, & l'on porta le mépris & ensuite l'indignation jusqu'à renverser & à déchirer ces riches tentes sous lesquelles on s'étoit placé pour écouter. Le malheur voulut encore que dans la course, quelques-uns des chars de Denys sortirent de la lice, & que les autres furent brisés en se heurtant réciproquement. Pour comble d'infortune, le vaisseau qui ramenoit ses députés d'Olympie en Sicile, fut poussé par la tempête sur la côte de Tarente en Italie. Ceux qui se sauverent de ce naufrage étant arrivés à Syracuse, disoient par-tout que les vers de Denys étoient si mauvais, qu'ils avoient porté malheur

non seulement aux déclamateurs, mais encore à leurs chariots & à leur navire, qui avoit pensé périr. Mais, Denys, malgré ce déchaînement universel, trouva encore des flatteurs, qui lui dirent que tous ceux qui réussissoient en quelque genre que ce pût être, excitoient toujours des envieux qui étoient obligés de revenir eux-mêmes à les admirer dans la suite, comme le public. Ainsi, il ne se désista point de s'appliquer à la poësie.

En effet, dès qu'il se vit délivré des Carthaginois, & qu'il eut commencé à goûter les douceurs du repos, il se remit à faire des vers, & il y apportoit beaucoup de soin & de travail. Il assembloit dans son palais tous ceux qui avoient de la réputation en ce genre, & il se soumettoit à leurs jugemens & à leurs avis. Enflé des louanges que ses présens ne manquoient point de lui attirer de leur part, il mettoit la gloire de son talent poëtique bien au-dessus de celle que ses exploits guerriers lui avoit acquise. Entre les Poëtes admis dans sa familiarité, Philoxène, homme célebre dans le genre dythyrambique, ayant entendu la lecture qu'on venoit de faire en pleine table d'un mauvais poëme de Denys, le tyran lui en demanda son jugement. Philoxène le lui ayant dit avec un peu trop de sincérité, Denys irrité de sa réponse, lui reprocha qu'il n'en parloit ainsi que par jalousie, & donna ordre sur le champ à ses officiers de mener Philoxène aux carrières. Dès le lendemain, les amis du Poëte obtinrent sa grace; & il lui fut même permis de se présenter à la table du tyran comme la veille. Quand le vin eut un peu animé la conversation, Denys, exaltant toujours ses vers, récita un morceau dans lequel il croyoit avoir particulièrement réussi. Après quoi il demanda à Philoxène comment il le trouvoit. Celui-ci ne lui répondit rien; mais, regardant les officiers qui servoient à table, il leur dit: *Remenez-moi aux carrières.* Cette saillie, ayant fait rire tout le monde & Denys lui-même, suspendit pour lors sa colère.

Quelque tems après, comme Denys & sa compagnie blâmoient ensemble l'indiscrétion des discours, Philoxène avança une proposition qui tenoit du paradoxe, ou plutôt il s'engagea lui-même à une promesse difficile à exécuter. Car, il dit que dans ses réponses, il trouveroit toujours moyen de dire la vérité, & de conserver les bonnes graces du maître. Il en donna même bientôt la preuve; car, Denys ayant récité un jour des vers sur un sujet triste & lamentable, & demandant ensuite comment on les avoit trouvés, Philoxène répondit qu'ils avoient excité en lui une véritable pitié; réponse qui présentoit deux sens, d'une manière si heureuse, que Denys lui-même y fut trompé, & il répliqua qu'il n'appartenoit qu'aux grands Poëtes de porter la compassion jusqu'au fond de l'ame de leurs auditeurs. Il fut pourtant le seul de l'assistance qui prit les paroles de Philoxè-

ne, pour un éloge; car, tous les autres comprirent fort bien qu'elles n'indiquoient dans leur vrai sens que la misere de l'ouvrage.

Le philosophe Platon essuya de la part du Tyran des disgraces à peu près semblables. Ayant été invité à venir le voir, Denys le reçut d'abord avec de grands témoignages d'estime, & parut même respecter en lui cette liberté digne de la Philosophie. Mais, offensé dans la suite de la fermeté de quelques-uns de ses discours, il le prit véritablement en haine; & l'ayant fait conduire dans le marché des esclaves, il le vendit pour vingt mines. Quelques Philosophes qui se réunirent à ce dessein, le racheterent & le renvoyerent dans la Grece, en lui disant en amis, qu'un Philosophe ne devoit voir les Tyrans, que très-rarement, s'il ne sçavoit pas employer la douceur des paroles à leur égard.

Denys, perpétuellement enivré de sa Poësie, envoya encore une fois aux jeux Olympiques d'excellens déclamateurs, pour y réciter ses vers devant la nombreuse assemblée qui se formoit là. Ces déclamateurs attirerent d'abord une grande foule autour d'eux, par la force & par la flexibilité de leur organe. Mais, le fond des choses se manifestant bientôt, on passa du dégoût à des éclats de risée dont ils furent accablés. Denys, apprenant ce triste succès, en fut véritablement désolé; & son chagrin prenant tous les jours de nouvelles forces, il tomba dans une espèce de phrénésie. Croyant que tout le monde devenoit jaloux de son talent, il soupçonna ses propres amis de vouloir le perdre; sa rage alla jusqu'au point de faire mourir quelques-uns d'entr'eux pour de faux crimes qu'il leur imputoit; & il en exila un assez grand nombre. Son frere Leptine & Philistus furent eux-mêmes de ces derniers, avec plusieurs autres officiers très-braves gens, & qui lui avoient été d'un grand secours dans toutes ses guerres. Ils se réfugierent chez les Thuriens en Italie, où ils s'acquirent beaucoup de considération; de sorte que Denys lui-même jugea à propos de les rappeller; & les ayant reçus à Syracuse, il les rétablit dans ses bonnes graces.

Pour le tirer de la mélancolie, que lui causoit le mauvais succès de ses vers, il lui falloit de l'occupation. Les guerres & les bâtimens qu'il entreprit lui en donnerent. Il songea à établir de puissantes colonies dans la partie de l'Italie, qui est située sur la mer Adriatique, & qui regarde l'Épire, afin d'avoir une retraite assurée pour sa flotte, quand il tourneroit ses forces de ce côté-là; & dans cette vue, il fit alliance avec les Illyriens, & rétablit Alcete, roi des Molosses, dans ses États. Son principal dessein étoit d'attaquer l'Épire, & de se rendre maître des trésors immenses amassés depuis plusieurs siècles dans le temple de Delphes. En attendant qu'il pût former cette entreprise, qui demandoit de grands préparatifs, il sembla vouloir com-

me s'essayer dans une autre du même genre, mais d'une plus facile exécution. Ayant fait une irruption subite dans la Toscane, sous prétexte de donner la chasse aux Pirates, il pilla un temple fort riche, qui étoit dans le fauxbourg d'nne ville de ce païs, nommée Agylle, & en tira plus de quatre millions cinq cens mille livres. Il avoit besoin d'argent pour subvenir aux dépenses considérables qu'il faisoit à Syracuse, tant pour fortifier le port, & le mettre en état de contenir à l'aise deux cens galères, que pour environner toute la ville de bons murs, construire des temples magnifiques, & bâtir un lieu d'exercice près de la rivière d'Anape.

Il forma dans le même tems le dessein de chasser entièrement de la Sicile les Carthaginois. Une première victoire qu'il remporta, le mit presque en état d'y réussir; mais, la perte d'une seconde bataille, où son frere Leptine fut tué, ruina toutes ses espérances, & l'obligea de faire un traité, par lequel il cédoit quelques places aux Carthaginois, & leur payoit de grosses sommes pour dédommagement des frais de la guerre. une nouvelle entreprise qu'il fit contr'eux quelques années après, pour profiter du ravage que la peste avoit causé à Carthage, ne lui réussit pas mieux.

Une autre victoire, d'un genre bien différent, mais qui ne lui tenoit pas moins au cœur, le dédommagea, ou du moins le consola des malheureux succès qu'il avoit eus du côté des armes. Il avoit fait représenter à Athènes une tragédie dans la célebre fête de Bacchus, pour y disputer le prix, & il fut déclaré vainqueur. Ce succès chez les Athéniens, qui étoient les meilleurs connoisseurs en ce genre, semble marquer que la Poësie de Denys n'étoit pas si mauvaise ni si pitoyable; & il se peut bien faire que l'aversion des Grecs ponr tout ce qui venoit d'un tyran, influa pour beaucoup dans l'improbation qu'on donna à ses vers aux jeux Olympiques. Quoi qu'il en soit, Denys reçut cette nouvelle avec des transports de joie qui ne peuvent s'exprimer. On en rendit aux dieux de publiques actions de graces, & à peine les temples suffirent-ils au concours du peuple. Toute la ville fut en festins & en réjouissances, & le Prince régala tous ses amis avec une magnificence extraordinaire. Content de lui-même au de-là de ce qu'on peut dire, & se croyant au comble de la gloire, il faisoit les honneurs de la table avec une gaieté & une aisance, & en même tems avec une grace & une noblesse qui charmoient tout le monde. Il invitoit les convives à boire & à manger, encore plus par son exemple que par ses paroles; & il poussa les choses si loin, qu'au sortir du repas, il fut saisi de violentes douleurs causées par une indigestion, dont on prévit bien dès lors les suites.

Denys avoit eu trois enfans de sa femme Doris, & quatre de sa femme Aristomaque, dont il y avoit deux filles, l'une appellée

Sophrosyne, & l'autre nommée Arete. Sophrosyne fut mariée à son fils aîné, le jeune Denys, qu'il avoit eu de sa femme Locrienne; & Arete épousa son frere Théoride. Celui-ci étant venu à mourir, Dion épousa sa veuve Arete, qui étoit sa nièce.

Comme il parut que la maladie de Denys ne laissoit aucune espérance, Dion prit sur lui de lui parler des enfans qu'il avoit eus d'Aristomaque, qui étoient ses beaux-freres & ses neveux, & de lui insinuer qu'il étoit juste de préférer les fils de sa femme Syracusaine à ceux de l'étrangère. Mais, les Médecins voulant faire leur cour au jeune Denys, fils de la Locrienne, destiné au trône, ne lui en laisserent pas le tems. Car, le Prince ayant demandé qu'on lui donnât un remede pour le faire dormir, ils lui en donnerent un si fort, qu'ils assoupirent tous ses sens, & firent succéder la mort au sommeil, sans aucun milieu, l'an 368 avant J. C.

Denys, selon Diodore de Sicile, avoit reçu depuis long-tems une réponse de l'oracle, par laquelle il lui avoit été annoncé qu'il mourroit, lorsqu'il auroit vaincu des adversaires supérieurs à lui. Il appliquoit cet indice aux Carthaginois, qui en effet le surpassoient en force. C'est pourquoi aussi ayant été souvent en guerre contre eux, il avoit, plus d'une fois abandonné son avantage, & s'étoit laissé vaincre volontairement, pour ne pas tomber dans le cas de l'oracle, ou pour en éloigner le terme. Mais, il ne put, ajoûte Diodore de Sicile, parer, avec toute son adresse, l'arrêt de sa destinée; car, continue le même, étant très-mauvais Poëte, il vainquit par le jugement des Athéniens, des hommes qui le surpassoient beaucoup en cet art, & confirma, par le tems de sa mort, les paroles de l'oracle.

Quelques-uns attribuent à Denys, non seulement des ouvrages en vers comme des comédies, mais encore une histoire, & quelques autres traités.

DIGRESSION

Sur le portrait de Denys l'Ancien.

Ce Prince avoit certainement de grandes qualités du côté de la politique & de la science militaire; & il en avoit eu besoin pour s'élever, comme il avoit fait, d'une basse condition à un si haut rang. Après avoir conservé la souveraineté pendant trente-huit ans, il la remit tranquillement à celui de ses enfans qu'il lui plut de choisir; & il l'avoit établie sur des fondemens si solides, que ce fils, malgré son peu de capacité pour gouverner, la conserva pendant douze ans. Or, tout cela ne se peut exécuter que par un grand fonds de mérite. Mais, quelles qualités peuvent jamais couvrir les vices qui le rendirent l'objet de la haine de ses sujets? Une ambition qui ne connoissoit ni bornes ni loix, une avarice qui n'épargnoit pas les lieux les plus sacrés, une cruauté qui souvent n'épargnoit pas ses plus proches, enfin une impiété ouverte & déclarée, qui

ne reconnoissoit la divinité que pour lui insulter.

Comme il retournoit à Syracuse avec un vent très-favorable, après avoir pillé à Locres le temple de Proserpine : *Voyez-vous*, dit-il à ses amis, avec un ris moqueur, *comment les dieux immortels favorisent la navigation des sacrilèges ?*

Ayant besoin d'argent pour faire la guerre contre les Carthaginois, il pilla un temple de Jupiter, & ôta à ce dieu un manteau d'or massif, qui étoit un ornement que lui avoit donné le tyran Hiéron, de ses prises sur les Carthaginois. Il en plaisanta de même, disant *qu'un manteau d'or étoit bien pesant en été, & bien froid en hiver ;* & il lui en fit jetter sur les épaules un de laine, qui seroit bon, disoit-il, pour toutes les saisons.

Une autre fois, il fit ôter à l'Esculape d'Épidaure sa barbe d'or, sous prétexte qu'il ne convenoit pas au fils d'avoir de la barbe, puisque le pere n'en avoit point.

Il fit aussi enlever de tous les temples les tables d'argent ; & comme on y avoit mis, suivant l'ancien usage de la Grece, *aux bons dieux*, il vouloit, disoit-il, profiter de leur bonté.

Pour ce qui est des petites victoires, des coupes & des couronnes d'or, que les statues tenoient à la main, il les emportoit sans façon, disant que ce n'étoit point les prendre, mais seulement les recevoir ; & qu'il y avoit de la folie de demander sans cesse des biens aux dieux, & de les refuser lorsqu'ils tendoient eux-mêmes la main pour nous en donner.

Ces dépouilles furent portées par son ordre au marché, & vendues à l'encan ; puis, en ayant touché l'argent, il fit publier que tous ceux qui auroient chez eux des choses tirées des lieux Saints, eussent à les restituer toutes, dans le tems prescrit, aux temples d'où elle venoient. C'est ainsi qu'à l'impiété envers les dieux, il ajoûta l'injustice envers les hommes.

Les précautions étonnantes que Denys jugeoit nécessaires, pour mettre sa vie en sûreté, nous marquent à quelles inquiétudes & à quelles frayeurs il étoit livré. Il étoit obligé de porter sous sa robe une cuirasse d'airain. Il ne haranguoit son peuple que du haut d'une tour, & croyoit se rendre invulnérable en se rendant inaccessible. N'osant se fier à aucun de ses amis ni de ses proches, il se faisoit garder par des étrangers & des esclaves, & sortoit le plus rarement qu'il pouvoit, la crainte l'obligeant de se condamner lui-même à une espèce de prison. Ces précautions extraordinaires regardent sans doute certains tems de son règne, où de fréquentes conspirations formées contre lui, le rendoient plus timide & plus soupçonneux ; car, dans d'autres tems, nous avons vu qu'il conversoit assez librement avec le peuple, & se rendoit accessible jusqu'à la familiarité.

Dans ces jours de nuages & de crainte, il croyoit voir toutes

ſes mains armées contre lui. Une parole échappée à ſon barbier, qui ſe vanta, en plaiſantant, de porter toutes les ſemaines le raſoir à la gorge du tyran, lui coûta la vie. Depuis ce tems-là, pour ne plus expoſer ſa tête & ſa vie à la main d'un barbier, il chargea ſes filles, encore très-jeunes, de ce vil miniſtère; &, quand elles furent plus âgées, il leur ôta des mains les ciſeaux & le raſoir, & leur apprit à lui brûler la barbe & les cheveux avec des coquilles de noix. Enfin, il fut réduit à ſe rendre lui-même ce ſervice, n'oſant plus apparemment ſe fier à ſes propres filles. Il n'alloit jamais de nuit dans la chambre de ſes femmes, ſans avoir fait fouiller partout auparavant avec grand ſoin. Le lit étoit environné d'un foſſé très-large & très-profond avec un petit pont-levis, qui en ouvroit le paſſage. Après avoir bien fermé les portes de la chambre, il levoit ce pont-levis, afin de pouvoir dormir en ſûreté. Ni ſon frere, ni ſon fils même, n'entroient point dans ſa chambre, ſans avoir changé d'habits, & ſans avoir été viſités par les gardes. Eſt-ce règner, eſt-ce vivre, que de paſſer ainſi ſes jours dans des frayeurs continuelles?

Au milieu de toute ſa grandeur, dans le ſein des richeſſes & des délices, pendant un règne de près de quarante ans, malgré ſes largeſſes & ſes profuſions, il n'avoit pu ſe faire un ſeul ami. Il ne vivoit qu'au milieu d'eſclaves tremblans, & de lâches flatteurs; & il n'avoit jamais goûté la douceur d'aimer & d'être aimé, ni les charmes d'une ſociété ſincère & d'une confiance réciproque.

DENYS, *Dionyſius*, Διονύσιος, (*a*) ſurnommé le jeune, fils de Denys l'ancien & de Doris, ſuccéda à ſon pere à la ſouveraineté de Syracuſe, l'an 368 avant J. C. Il étoit peu agiſſant de ſon naturel, & très-inférieur à ſon pere. Dans les commencemens, il tâchoit de couvrir ſa pareſſe du nom de douceur & de pacification; c'eſt pour cela qu'au lieu de pourſuivre la guerre commencée par Denys l'ancien contre les Carthaginois, il préféra de faire la paix avec eux. De même, ayant pouſſé pendant quelque tems les Lucaniens avec aſſez de vigueur, & ayant même remporté ſur eux des avantages conſidérables, il les laiſſa bientôt en repos. Cependant, il fit bâtir deux villes dans la Pouille, pour rendre plus ſûr aux navigateurs le trajet de la mer Ionienne; car, avant lui, les corſaires, qui croiſoient continuellement dans ce paſſage, rendoient inacceſſible aux vaiſſeaux marchands l'entrée de la mer Adriatique. Mais enſuite, ſe diſpoſant à mener une vie tranquille, il abandonna les exercices militai-

(*a*) Plut. T. I. p. 241. *& ſeq.* p. 960. *& ſeq.* Diod. Sicul. p 495, 496, 512. *& ſeq.* Juſt. L. XXI. c. 1. *& ſeq.* Suid. T. I. p. 747. Athen. p. 435, 436, 541. Corn. Nep. in Timol. c. 2. Quintil. L. VIII. c. 6. Strab. pag. 258. Roll. Hiſt. Anc. Tom. III. p. 219, 223. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 7. *& ſuiv.*

res qu'il faisoit faire à ses soldats; & se trouvant revêtu de la puissance usurpée, la plus forte qu'il y eût en Europe, & d'une tyrannie que son pere disoit avoir affermie avec des chaînes de diamant, il la perdit tout à coup par sa propre négligence. Il lui auroit été glorieux de s'en démettre volontairement dès-lors, & de se procurer le repos par une action généreuse; au lieu d'arriver à sa chûte par la fainéantise & par la paresse.

Dion, son beau-frere, le plus brave & le plus sage des Syracusains, auroit pu lui être d'un grand secours, s'il avoit sçu profiter de ses avis. A la première assemblée que tous les amis du Prince tinrent chez lui, Dion parla avec tant de sens de ce qui étoit utile & expédient dans la conjoncture où l'on se trouvoit, qu'il fit voir qu'en prudence tous les autres n'étoient auprès de lui que des enfans, & qu'en franchise & liberté de parler, ils n'étoient que de vils esclaves de la tyrannie, lâchement occupés de l'unique soin de plaire au Prince. Mais, ce qui les surprit & les étonna plus que tout, c'est que Dion, voyant tous ces courtisans saisis de crainte à la vue de l'orage, déjà formé du côté de Carthage, & près de fondre sur la Sicile, il eut le courage de promettre que si Denys vouloit avoir la paix, il s'embarqueroit dans le moment, iroit en Afrique, & conjureroit cette tempête à sa satisfaction; & que s'il aimoit mieux faire la guerre, il lui fourniroit & entretiendroit à ses dépens cinquante galères à trois rangs, tout équipées.

Le jeune Denys, admirant & élevant jusqu'aux nues une magnanimité si généreuse, lui témoigna beaucoup de reconnoissance de son affection & de sa bonne volonté. Mais, les courtisans, qui regardoient la magnificence de Dion comme un reproche pour eux, & sa grande puissance comme une diminution de la leur, tirerent d'abord de-là un prétexte de le calomnier, & n'épargnerent aucun des discours qui pouvoient le plus aigrir contre lui le jeune Prince. Mais, ce qui les indisposoit le plus contre Dion, c'est la vie qu'il menoit, qui étoit une censure perpétuelle de la leur. Car, ces courtisans, s'étant d'abord emparés de l'esprit du jeune tyran, qui avoit été très-mal élevé, ne pensoient qu'à lui fournir sans cesse de nouveaux amusemens, le tenant toujours occupé à des festins, abandonné à des femmes, & livré à tous les autres plaisirs les plus honteux. Dès le commencement de son règne, il fit des débauches qui duroient des trois mois entiers; & pendant tout ce tems-là, son palais, fermé à tout ce qu'il y avoit de gens sages, étoit plein d'ivrognes; & tout retentissoit du bruit de farces & de plaisanteries obscenes, de chansons impudiques, de danses, de mascarades, & de toutes sortes de dissolutions.

Cependant, Dion, persuadé que tous les vices de Denys venoient de la mauvaise éducation qu'il avoit eue, & de la profonde

ignorance où il étoit de ses devoirs, sentit bien que le premier pas qu'il y avoit à faire étoit de le lier, s'il étoit possible, avec des personnes d'esprit, dont la conversation solide, mais agréable, pût l'instruire en le divertissant. Car ce Prince, par lui-même, n'avoit point un mauvais fonds. C'est à quoi il travailla avec une merveilleuse dextérité. Il lui parloit souvent de Platon, le plus habile & le plus illustre des Philosophes, dont il avoit connu le mérite par lui-même, & à qui il étoit redevable de ce qu'il sçavoit. Il faisoit valoir la beauté de son génie, l'étendue de ses connoissances, la douceur de son caractère, l'agrément de sa conversation. Sur-tout il le représentoit comme l'homme du monde le plus capable de le former dans l'art de règner, d'où dépendoit son propre bonheur, & celui des peuples. Il lui faisoit entendre que ses sujets, gouvernés désormais avec douceur, comme une famille est gouvernée par un bon pere, rendroient volontairement à sa modération & à sa justice les devoirs qu'ils ne rendoient que malgré eux à la force & à la violence, & que par-là il deviendroit, de tyran, un Roi juste, à qui tout se soumettroit par amour.

Il est incroyable combien ces discours, jettés de tems en tems dans la conversation, comme par hazard, sans affectation, & sans qu'il parût de dessein prémédité, allumerent dans l'esprit du jeune Prince un désir ardent de connoître Platon, & de l'entretenir. Il lui écrivit des lettres également pressantes & obligeantes. Il dépêcha à Athènes courriers sur courriers, pour hâter son voyage. Platon, qui en craignoit les suites, & qui n'en espéroit pas beaucoup de fruit, traînoit l'affaire en longueur; & sans refuser absolument, il faisoit assez sentir qu'il auroit de la peine à s'y déterminèr. Les obstacles & les difficultés qu'on opposoit à la demande du jeune Prince, loin de le rebuter, ne servirent, comme il arrive ordinairement, qu'à enflammer ses désirs. Les Philosophes Pythagoriciens, établis dans la grande Grece en Italie, joignirent leurs prieres aux siennes & à celles de Dion, qui de son côté redoubla ses instances.

Platon ne put résister à de si vives sollicitations. Mais, les flatteurs qui étoient à la cour de Denys, effrayés de la résolution qu'il avoit prise malgré leurs remontrances, & redoutant la présence de Platon, dont ils prévoyoient toutes les suites, se liguerent ensemble contre lui comme contre un ennemi commun. Ils engagerent Denys à rappeller Philistus que son pere avoit exilé, pour avoir en lui un contre-poids capable de contrebalancer Platon & toute sa Philosophie. En même tems, ils adresserent à Denys des plaintes contre Dion, l'accusant d'avoir eu des conférences avec Théodote & Héraclide, ennemis secrets du Prince, pour chercher avec eux les moyens de détruire la tyrannie.

Les affaires étoient en cet état,

quand Platon arriva en Sicile. Il y fut reçu avec des caresses infinies & avec les plus grands honneurs. A la descente de sa galère, il trouva un des chars du Prince, attelé & paré magnifiquement. Le tyran offrit un sacrifice, comme pour un très-grand bonheur qui lui étoit arrivé. Il ne se trompoit pas. En effet, Platon, trouvant dans ce jeune Prince les plus heureuses dispositions, s'appliqua à manier son esprit avec une adresse merveilleuse. Le changement fut prompt & étonnant. Denys, plongé jusque-là dans l'oisiveté, dans la mollesse, & dans l'ignorance de tous ses devoirs, qui en est une suite inévitable, sortant comme d'un sommeil léthargique, commença à ouvrir les yeux, à entrevoir la beauté de la vertu, à goûter les douceurs & les charmes d'une conversation également solide & agréable; & il se livra avec autant d'empressement au désir d'apprendre & de s'instruire, qu'il en avoit eu auparavant d'éloignement & d'horreur. Quelques jours après l'arrivée de Platon, échut le tems d'un sacrifice solemnel que l'on faisoit tous les ans dans le palais, pour la prospérité du Prince. Là le héraut ayant prononcé à haute voix selon la coûtume cette priere: *Qu'il plût aux dieux de maintenir long-tems la tyrannie & de conserver le tyran;* Denys, qui étoit tout proche, & à qui ces noms commençoient à devenir odieux, lui dit tout haut: *Ne cesseras tu point de me maudire?* Cette parole allarma infiniment Philistus & son parti. Ils jugerent de-là que le tems & une longue habitude rendroient invincible & insurmontable le pouvoir de Platon sur l'esprit de Denys, puisqu'un commerce de peu de jours avoit déjà changé entièrement l'esprit de ce jeune Prince. Ils songerent donc à dresser contre lui des machines encore plus fortes qu'auparavant. Leur principal soin fut de décrier la personne & la conduite de Dion même, non plus séparément ni en secret, mais tous ensemble & à découvert. Ils disoient hautement, & à quiconque vouloit l'entendre, que c'étoit une chose toute visible, qu'il se servoit de l'éloquence de Platon pour enchanter & pour ensorceler Denys, afin que ce Prince venant à quitter volontairement le trône, il s'en saisît, & y établît les enfans d'Aristomaque, qui étoient ses neveux.

Tous ces discours produisirent d'abord dans l'esprit de Denys de violens soupçons contre Dion, qui dégénérerent bientôt en une furieuse colère, & éclaterent par une rupture ouverte. On apporta secrétement à Denys des lettres que Dion écrivoit aux ambassadeurs de Carthage, dans lesquelles il leur mandoit que quand ils voudroient traiter de paix avec Denys, ils ne fissent point leurs conférences qu'il n'y fût présent, parce qu'il leur aideroit à faire leur traité plus ferme & plus solide. Denys lut ces lettres à Philistus, & ayant concerté avec lui ce qu'il devoit faire, il amusa & trompa Dion par les dehors d'une feinte réconciliation, le mena au-des-

fous de la citadelle sur le bord de la mer, lui montra ses lettres, & l'accusa de s'être ligué contre lui avec les Carthaginois. Dion voulut se justifier, mais il refusa de l'entendre; & à l'heure même il le fit monter sur un brigantin, & ordonna aux matelots de le mener sur les côtes de l'Italie, & de l'y laisser. Dion aussi-tôt après fit voile de-là au Péloponnèse.

Un traitement si dur & si injuste ne pouvoit pas manquer de faire un grand éclat, & de révolter toute la ville, sur-tout le bruit s'étant répandu, quoique sans fondement, qu'on avoit fait mourir Dion. Denys, qui en craignoit les suites, s'appliqua à adoucir les esprits & à étouffer les plaintes. Il donna aux parens de Dion deux vaisseaux, afin qu'ils y chargeassent toutes ses richesses & toute sa maison, car il avoit un équipage de Roi, & qu'ils l'allassent trouver dans le Péloponnèse.

Dès que Dion fut parti, Denys fit changer de logement à Platon, & le fit passer dans la citadelle, en apparence pour lui faire honneur, mais en effet pour s'assurer de sa personne, & pour l'empêcher d'aller joindre Dion. Sa vue aussi, en l'approchant de lui, pouvoit être de se mettre en état de l'entendre plus souvent & plus commodément. Car, charmé par la douceur de sa conversation, & cherchant lui-même à lui plaire en tout, & à s'en faire aimer, il avoit conçu pour lui une estime, ou plutôt une passion qui alloit jusqu'à la jalousie, mais une jalousie violente, qui ne pouvoit souffrir ni compagnon ni rival. Il vouloit le posséder tout seul, règner seul dans son esprit & dans son cœur, en être seul estimé & aimé. Il paroissoit disposé à lui céder tous ses trésors & toute son autorité, s'il vouloit l'aimer plus que Dion, & ne pas préférer l'amitié de Dion à la sienne. Plutarque a raison d'appeller cet amour, un amour tyrannique. Platon avoit beaucoup à souffrir; car, cette passion avoit tous les symptomes de la jalousie la plus marquée. Tantôt c'étoient des marques d'amitié, des caresses, & une effusion de cœur sans bornes & sans fin; tantôt des reproches, des menaces, & des emportemens furieux; bientôt après, des repentirs, des larmes, & d'humbles prieres pour obtenir son pardon.

Dans ce tems-là, il survint fort à propos pour Platon, une guerre qui obligea Denys à le renvoyer, & à lui rendre sa liberté. A son départ, il voulut le combler de présens que Platon refusa, se contentant de la promesse qu'il lui fit de rappeller Dion le printems suivant; mais, il ne tint pas sa promesse, & lui envoya seulement ses revenus, priant Platon dans ses lettres, de l'excuser s'il avoit manqué au tems fixé, & d'en accuser la guerre seule. Il lui donna sa parole, qu'aussitôt que la paix seroit conclue, il feroit revenir Dion, à condition pourtant qu'il se tiendroit en repos, qu'il ne se mêleroit de rien, & qu'il ne le décrieroit point dans l'esprit des Grecs.

Après que Denys eut fini la guerre qu'il soutint en Sicile, & dont l'histoire ne nous apprend aucune circonstance, il craignit que le traitement qu'il avoit fait à Platon, ne le décriât parmi les Philosophes, & ne le fit passer pour leur ennemi. C'est pourquoi, il fit venir à sa cour les plus sçavans hommes d'Italie, & il tenoit dans son palais des assemblées où il s'efforçoit, par une folle ambition, de les surpasser tous en éloquence & en profondeur de sçavoir, débitant mal-à-propos les discours qu'il avoit retenus de Platon. Mais, comme ses discours n'étoient que dans sa mémoire, & que le cœur n'en avoit point été touché, la source en fut bientôt tarie. Alors il sentit ce qu'il avoit perdu de n'avoir pas mieux profité du trésor de sagesse qu'il possédoit chez lui, & de n'avoir pas écouté jusqu'au bout les admirables leçons du plus grand Philosophe qui fût au monde.

Comme tout est violent & fougueux dans les Tyrans, Denys se sentit saisi tout-à-coup d'une impatience démesurée de revoir Platon, & il mit tout en œuvre pour y réussir. Il obligea Architas & les autres Philosophes Pythagoriciens, à lui écrire qu'il pouvoit venir en toute sûreté, & à se rendre cautions qu'on lui tiendroit toutes les paroles qu'on lui avoit données. Ils envoyerent de leur part Archidémus à Platon, & Denys fit partir en même tems de son côté deux galères à trois rangs de rames, avec plusieurs de ses amis, pour obtenir de lui par leurs prieres ce qu'il désiroit. Il lui écrivit aussi des lettres de sa main, où il lui déclaroit nettement que s'il ne se laissoit persuader de venir en Sicile, Dion ne devoit rien attendre de lui; au lieu que, s'il venoit, il n'y avoit rien qu'il ne fût disposé à faire en sa faveur.

Dion reçut par la même voie plusieurs lettres de sa femme & de sa sœur, qui le pressoient d'obtenir de Platon qu'il fit ce voyage, qu'il contentât l'impatience de Denys, & qu'il ne lui donnât point de nouveaux prétextes d'en user mal à son égard. Quelque répugnance qu'eût Platon pour ce voyage, il ne put résister à de si vives sollicitations, & il se détermina à aller pour la troisième fois en Sicile, à l'âge de soixante-dix ans. Son arrivée releva les espérances de tout le peuple, qui se flattoit que sa sagesse vaincroit enfin la tyrannie, & Denys en témoigna une joie qui ne se peut exprimer. Il le fit loger dans l'appartement des jardins, qui étoit le plus honorable, & eut en lui tant de confiance, qu'il le laissoit approcher à toute heure, sans le fouiller, faveur qu'il n'accordoit à aucun de ses meilleurs amis.

Après les premières caresses, Platon voulut entamer l'affaire de Dion qui lui tenoit fort au cœur, & qui étoit le principal motif de son voyage. Denys usa d'abord de remises; ensuite ce ne furent que plaintes & brouilleries qui n'éclatoient point encore au dehors. Le Tyran avoit grand soin de les cacher, s'efforçant par toutes sortes d'autres honneurs, &

par toutes les attentions & les complaisances possibles, de le détourner de l'amitié qu'il avoit pour Dion. Platon, de son côté, dissimuloit ; & quoiqu'il fût extrêmement choqué d'un manque de parole si indigne, il ne le faisoit pas sentir. Comme ils en étoient en ces termes, & qu'ils pensoient que personne n'avoit pénétré leur secret, Hélicon de Cyzique, un des amis particuliers de Platon, prédit qu'il y auroit un tel jour une éclipse de soleil. Cette éclipse étant arrivée comme il l'avoit dit, & à l'heure marquée, Denys en fut tellement surpris & émerveillé, [preuve qu'il n'étoit pas grand Philosophe], qu'il lui donna un talent. Aristippe, badinant sur cette aventure avec les autres Philosophes, dit qu'il avoit aussi quelque chose à prédire de fort incroyable & de fort extraordinaire. Comme on le pressa de s'expliquer : » Je vous prédis, » leur dit-il, qu'avant qu'il soit » peu, Denys & Platon, qui » vous paroissent si bien ensem» ble, seront ennemis. «

En effet, Denys, las de se contraindre, fit vendre toutes les terres & tous les effets de Dion, & en retint l'argent. En même tems, il fit quitter à Platon l'appartement des jardins, & le logea hors du château, au milieu de ses gardes, qui le haïssoient de longue-main, & qui cherchoient à le tuer, parce qu'il conseilloit à Denys de renoncer à la tyrannie, & de les casser, pour vivre sans autre garde que l'amour de ses peuples. Platon reçonnoît qu'il fut redevable de sa vie à l'amitié du tyran, qui arrêta la fureur des gardes.

Archytas n'eut pas plutôt appris le grand danger où étoit Platon, qu'il envoya promptement des ambassadeurs & une galère à trente rames, pour redemander Platon à Denys, & pour le faire souvenir qu'il n'étoit venu à Syracuse que sur sa caution & sur celle de tous les philosophes Pythagoriciens, qui lui avoient répondu qu'il pouvoit venir sans rien craindre. Denys, pour se laver du reproche de haïr Platon, & d'être en colère contre lui, n'oublia rien pour le bien traiter ; il lui fit de grands festins, & le combla de caresses. Comme il fut sur le point de s'embarquer, il lui dit : *N'est-il pas vrai, Platon, que tu vas bien dire du mal de nous, quand tu seras à l'Académie avec tes Philosophes ? A Dieu ne plaise*, lui répondit Platon, *que nous manquions assez de bons propos à l'Académie pour y faire mention de vous.*

Après que Dion eut été chassé, Denys, en renvoyant Platon la première fois, le chargea de sçavoir secrétement de Dion, s'il seroit fâché que sa femme se mariât à un autre. Platon à son arrivée à Athènes, ayant rendu compte à Dion de tout ce qui s'étoit passé, écrivit au tyran une lettre où tout étoit clair & intelligible à tout le monde, mais où l'article seul qui regardoit le mariage, ne pouvoit être entendu que de lui ; car, il lui mandoit qu'il avoit parlé à Dion de cette affaire secrete, & qu'il lui avoit

paru évidemment qu'il feroit très-irrité contre lui, s'il l'entreprenoit. Comme il y avoit encore alors quelque espérance de réconciliation, Denys ne fit rien de nouveau contre sa sœur, & permit qu'elle demeurât avec le fils qu'elle avoit eu de Dion. Mais, après que toute espérance de raccommodement fut perdue, & que Platon eut été renvoyé cette troisième fois avec tout le mécontentement possible, alors Denys ne gardant plus de mesures, maria sa sœur Arete, femme de Dion, à un de ses amis nommé Timocrate.

Un si indigne traitement fut comme le signal de la guerre. Dès ce moment, Dion résolut d'attaquer à forces ouvertes le tyran, & de se venger de toutes les injustices qu'on lui avoit faites. Il arriva en Sicile avec peu de monde; & comme Denys étoit alors absent, il marcha sur le camp droit à Syracuse. A mesure qu'il s'avançoit, sa troupe grossissoit considérablement, par le grand nombre de ceux qui venoient de tous côtés se joindre à lui. Le bruit de sa venue s'étant répandu promptement dans Syracuse, Timocrate, qui avoit épousé la femme de Dion, sœur de Denys, & à qui il avoit laissé le commandement de la ville en son absence, lui dépêcha un courrier en Italie, avec des lettres qui lui apprenoient l'arrivée de Dion. Mais ce courrier, près d'arriver, se trouva si fatigué, ayant couru une bonne partie de la nuit, qu'il fut forcé de s'arrêter pour dormir quelque moment. Cependant, un loup, attiré par l'odeur d'un morceau de chair qu'il avoit attaché à son sac, accourut, & emporta la chair & le sac où étoient les lettres. Ainsi, Denys ne put apprendre que tard & par d'autres la nouvelle de l'arrivée de Dion.

Dès qu'il en fut informé, il fit revenir Philistus, commandant de la flotte qu'il avoit envoyée dans la mer Adriatique, & lui donna ordre de la conduire au plutôt à Syracuse; & comme il fit lui-même ses diligences pour y arriver de son côté, il s'y trouva le septième jour après l'entrée de Dion. Dans le dessein qu'il avoit de tromper le peuple, il lui envoya proposer la paix. Ses ambassadeurs étoient chargés de promettre aux habitans qu'il leur rendroit l'autorité souveraine, sous la seule condition de quelques honneurs qu'on accorderoit à sa personne. Il leur fit proposer enfin de lui députer eux mêmes des négociateurs, par l'entremise desquels on mettroit fin à toute guerre. Les Syracusains, qui se laissoient éblouir par la fortune présente, lui députerent aussitôt les plus considérables d'entr'eux. Denys, qui occupoit le quartier qu'on appelloit l'Isle, fit garder ces députés à vue, & différoit cependant la conférence d'un jour à l'autre. Remarquant en même tems que les citoyens, sur la confiance d'une paix qu'on croyoit déjà conclue, se tenoient peu sur leurs gardes, & ne portoient rien sur eux de ce qu'il faut pour un combat, il fit ouvrir tout d'un coup les portes du fort enfer-

mé dans l'isle, & fondit, avec des troupes en bon ordre, sur les citoyens épars. Les Syracusains venoient de bâtir pour leur défense, un mur qui alloit de l'un à l'autre des deux bassins ou des deux ports. Les soudoyés de Denys entreprirent d'abattre ce mur avec de grands mouvemens & de grands cris. Ils tuerent un grand nombre de ceux qu'on avoit postés pour le garder; & passant par les ouvertures qu'ils y avoient faites, ils attaquoient déjà ceux qui campoient de l'autre côté. Dion, quoiqu'indignement trompé par le violement de la paix qu'on lui avoit fait attendre, ne se présenta pas au combat avec moins de présence d'esprit, & à la tête des plus braves de ses gens, il couvrit de morts tout le terrein dans lequel il se trouvoit. Quoique ce champ de bataille fût extrêmement resserré, il ne laissa pas de s'y rendre de part & d'autre un grand nombre de combattans, & l'émulation y avoit rassemblé les plus braves des deux partis. Les soldats du tyran étoient animés par la grandeur des récompenses qu'on leur avoit promises; & les citoyens par l'espérance de la liberté dont ils avoient déjà goûté la douceur; de sorte que la valeur se trouvant égale des deux côtés, la fortune demeura long-tems suspendue. Les blessures toutes reçues par-devant, se multiplioient à vue d'œil, & il tomboit à chaque instant beaucoup de morts. Il sembloit que les premiers rangs s'exposassent généreusement pour couvrir ceux qui étoient derrière eux, & que les seconds couvrissent de leurs boucliers ceux qui tomboient, pour leur sauver la vie & pour les mettre en état d'assurer la victoire, qui penchoit déjà de leur côté.

Cependant, Dion, qui voulut se distinguer en cette rencontre, & qui se crut chargé du succès de cette journée, se jetta au milieu des ennemis. Il en tua d'abord un grand nombre, & pénétrant jusque dans le centre du bataillon des soudoyés, il y fit un si grand écart, qu'il se trouva comme seul au milieu d'eux. Il reçut sur son bouclier & sur son casque un nombre infini de traits, dont il ne fut garanti que par la trempe excellente de ces deux pièces défensives. Mais, il reçut au bras droit une blessure considérable, qui le fit branler sur ses pieds; & il alloit tomber au pouvoir des ennemis, si les Syracusains allarmés du péril de leur commandant, n'avoient fait d'assez violens efforts pour rompre le bataillon des Soudoyés. Le succès en fut tel, que non seulement ils sauverent Dion vivant, quoique sans force; mais encore ils rompirent & dissiperent le corps entier des ennemis. Les Syracusains avoient aussi l'avantage à l'autre bout de la muraille, & les Soudoyés s'étoient déjà retirés au-dedans des portes & des murs de l'isle. Ainsi, les citoyens vainqueurs, & possesseurs de la liberté par le droit des armes, dresserent un trophée à la vue même de leur tyran.

Denys, déchu de ses prétentions, & ayant déjà abandonné son autorité dans son esprit, ne

laissa pas de munir sa citadelle d'une forte garnison. Il fit ensuite recueillir tous ses morts, qui monterent au nombre de huit cens. On les revêtit tous de robes de pourpre, avec des couronnes d'or sur la tête, & on les ensevelit avec beaucoup d'éclat & de pompe; après quoi il fit de grands présens à ceux qui s'étoient distingués dans le combat; il se flattoit encore d'attirer par-là quelques défenseurs de sa tyrannie. Il envoya ensuite des députés aux Syracusains pour traiter de paix avec eux; mais, Dion trouva le moyen de tirer en longueur cette négociation, pour avoir le tems d'achever & de fortifier le mur de séparation & de défense; après quoi, faisant venir les députés, il leur ôta d'abord toute espérance d'une paix qui laissât les choses sur le même pied qu'auparavant, & leur dit ensuite que la seule condition sous laquelle il mettroit les armes bas, étoit que Denys se contentant de quelque titre d'honneur, renonçât absolument à l'autorité souveraine & tyrannique, suivant la première proposition que lui-même en avoit faite. Denys, qui trouva cette réponse trop fiere, fit assembler les chefs de son parti, pour consulter avec eux de quelle manière il se vengeroit des Syracusains. Il ne manquoit d'aucune autre provision que de bled. Ainsi, étant maître de la mer, il pilla toutes les côtes; & après avoir amassé ses premières provisions à force ouverte, il se mit en état d'envoyer des vaisseaux de charge en acquérir dans les terres pour de l'argent. Mais, les Syracusains, quoiqu'ils n'eussent pas un grand nombre de vaisseaux longs, attaquerent si à propos en plusieurs endroits ces vaisseaux de charge, qu'ils enleverent une grande partie de leurs provisions.

Il se donna quelque tems après un combat naval, où la valeur de Philistus lui procura l'avantage; mais, n'étant pas assez bien soutenu par les siens, les Syracusains l'environnerent de toutes parts, dans le dessein de le prendre vif. Alors, Philistus, craignant la honte & les suites cruelles de la captivité, se tua lui-même, triste récompense des grands services qu'il avoit rendus aux tyrans, & de la fidélité qu'il leur avoit toujours conservée. Denys, qui venoit de perdre le plus fidele de ses amis, & qui ne voyoit personne autour de lui qui fût en état de le remplacer, incapable lui-même de soutenir le poids de la guerre, envoya des députés à Dion, par lesquels il lui fit offrir d'abord de partager avec lui l'autorité souveraine, & ensuite de la lui céder toute entière. Dion répondit qu'il étoit juste que Denys remît la citadelle aux citoyens, & que n'emportant qu'une somme dont on conviendroit, & quelques titres qu'on lui accorderoit, il allât fixer sa demeure en Italie. Denys étoit près d'accepter ce parti, & de se retirer avec ses Soudoyés & ses richesses; & Dion lui-même invitoit les citoyens à s'en tenir à ces conditions. Mais le peuple, excité mal à propos par ses harangueurs, s'opposa à cet avis, dans l'espé-

fiance qu'on lui donnoit de soumettre son ennemi par la force. Cependant, Denys laissa l'élite de ses Soudoyés à la garde de sa citadelle ; & lui-même faisant embarquer secrétement ses meubles & ses trésors, se trouva passé en Italie, avant qu'on s'en fût apperçu.

Il ne revint en Sicile que dix ans après. Syracuse étoit alors dans un état pitoyable. Denys, profitant de la conjoncture, chassa Nypsée, qui s'étoit rendu maître de la ville, & se mit en possession de ses États. Peut-être étoit-ce pour remercier les Dieux de son rétablissement, & pour leur marquer sa reconnoissance, qu'il envoya à Olympie & à Delphes des statues d'or & d'ivoire d'un fort grand prix. Les galères qui les transporterent, furent prises par Iphicrate, qui étoit pour lors près de Corcyre, avec une flotte. Il écrivit à Athènes, pour sçavoir quel usage il devoit faire de cette proie sacrée. On lui répondit de ne point examiner scrupuleusement à quoi elle étoit destinée, mais de s'en servir pour faire subsister ses soldats. Denys s'en plaignit amerement aux Athéniens, dans une lettre qu'il écrivit en ces termes : *Denys au Sénat & au peuple d'Athènes. Il ne seroit pas convenable d'ajoûter ici le mot de salut ; puisque vous commettez des sacrileges envers les Dieux sur mer & sur terre. Vous vous saisissez pour des usages profanes, des présens qui leur sont destinés ; & par-là vous offensez les plus grands d'entr'eux, Apollon de Delphes & Jupiter Olympien.*

Si Denys montra du respect pour les Dieux, il ne fit point paroître d'humanité à l'égard de ses sujets. Ses malheurs passés, loin de le corriger & d'adoucir son humeur, n'avoient servi qu'à l'irriter, & à le rendre encore plus féroce. Les plus gens de bien & les plus puissans de la ville, ne pouvant souffrir cette dure servitude, eurent recours à Icétas, roi des Léontins. Celui-ci, à la tête d'un corps de troupes considérable, alla attaquer Denys dans ses murailles, & se rendit maître de tout Syracuse, à l'exception du quartier de l'isle ; mais, il ne jouit pas long-tems du fruit de sa conquête, s'étant laissé vaincre par Timoléon de Corinthe. Denys lui-même, renonçant enfin à ses vaines espérances, envoya à ce dernier des ambassadeurs pour se rendre aux Corinthiens, & pour leur remettre la citadelle. Timoléon, profitant d'un bonheur si inespéré, fit filer dans le château Euclide & Télémaque, deux officiers Corinthiens, avec quatre cens soldats. Ces troupes, s'étant glissées heureusement dans la citadelle, s'en saisissent, & s'emparent de tous les meubles du tyran, & de toutes les provisions qu'il avoit faites. Car, il y avoit quantité de chevaux, toute sorte de machines de guerre & de traits, & on trouva jusqu'à soixante-dix mille paires d'armes, qu'on y avoit amassées de longue-main. Denys avoit encore deux mille soldats de troupes réglées, qu'il livra à Timoléon avec tout le reste; & pour

lui, prenant son argent, & quelques-uns de ses amis en petit nombre, il s'embarqua sans être apperçu des troupes d'Icétas, & se rendit au camp de Timoléon.

Ce fut pour la première fois de sa vie qu'il parut dans l'état vil & abjet d'un simple particulier & d'un suppliant, lui qui étoit né dans le sein de la tyrannie, & qui s'étoit vu maître du plus puissant royaume qui ait jamais été usurpé par des tyrans. Il l'avoit possédé dix ans entiers avant que Dion prît les armes contre lui; & après cela encore il le posséda quelques années, mais toujours parmi les guerres & les combats. Il fut envoyé à Corinthe avec une seule galère, sans escorte, & avec très-peu d'argent. Il y servit de spectacle, & tous accouroient vers lui, les uns avec une secrete joie, pour repaître leurs yeux de la vue des maux d'un homme que le nom de tyran rendoit odieux, les autres, touchés d'une sorte de compassion, en comparant l'état d'où il étoit déchu avec le profond abîme de misères où ils le voyoient plongé.

La manière dont il se conduisit à Corinthe, n'excita plus à son égard que des sentimens de mépris & d'indignation. Il passoit les journées entières dans les boutiques de parfumeurs, ou dans les cabarets, ou avec des femmes de mauvaise vie, ou avec des comédiennes & des chanteuses, disputant avec elles sur les règles de la musique & l'harmonie du chant. Quelques-uns ont cru qu'il en usoit ainsi par politique, pour ne se point rendre suspect aux Corinthiens, & pour ne laisser entrevoir de sa part aucune pensée ni aucun désir de recouvrer ses États. Mais c'est lui faire trop d'honneur, & il paroît bien plus vraisemblable, que nourri & élevé dans la crapule & dans les débauches, il ne faisoit ici que se livrer à son penchant, & qu'il vivoit, dans cette espèce d'esclavage où il étoit tombé, à peu près comme il avoit vécu sur le trône, ne trouvant point dans son infortune d'autre dédommagement ni d'autre consolation.

On a écrit que l'extrême pauvreté où il se trouva réduit à Corinthe, l'obligea d'y ouvrir une école, & d'apprendre à lire aux enfans; peut-être, dit Cicéron, sans doute en plaisantant, pour se conserver encore une espèce d'empire, & ne pas renoncer absolument à l'habitude & au plaisir de commander. Qu'il ait eu cette pensée ou non, il est bien certain que Denys, qui s'étoit vu maître de Syracuse & de presque toute la Sicile, qui avoit possédé d'immenses richesses, qui avoit eu sous ses ordres de nombreuses flottes, de grandes armées, & une puissante cavalerie; que ce Denys, réduit maintenant presqu'à la mendicité, & de Roi devenu maître d'école, étoit une grande leçon pour les personnes élevées en dignité, qui leur apprenoit à ne point trop se fier à leur grandeur, & à ne point trop compter sur leur fortune. C'est l'avertissement que les Lacédémoniens donnerent quelque tems après à Philippe. Ce Prince leur ayant écrit d'un air

fort haut & fort menaçant, ils lui manderent pour toute réponse. *Denys à Corinthe.*

Si Denys fit de grands maux pendant sa domination, il essuya de plus grandes calamités qui en furent le juste salaire; car, il vit la mort de ses enfans déjà parvenus en âge; il vit ses filles violées; il vit sa femme, qui étoit aussi sa sœur, déshonorée par ses ennemis, qui commirent avec elle les impuretés les plus infâmes; & il la vit enfin mourir de mort violente avec ses enfans, & son corps jetté dans la mer.

DIGRESSION

Sur le portrait de Denys le jeune.

Denys le jeune ne manquoit pas de goût & d'ouverture pour les arts & pour les sciences. Il sçavoit faire cas du mérite & des talens qui distinguent les hommes. Il aimoit la conversation des gens habiles, & par le commerce qu'il eut avec eux, il se rendit capable des connoissances les plus élevées. Il vint jusqu'à familiariser le trône avec des sciences qui ne sont pas en possession d'en approcher de si près, & en les rendant de la sorte comme ses favorites, il les enhardit, & par une protection qui leur tenoit lieu de lettres de noblesse, il les mit en honneur. Il n'étoit pas insensible non plus aux douceurs de l'amitié. Dans l'intérieur de sa maison il étoit bon parent & bon maître, & il se faisoit aimer de ceux qui l'approchoient. Son naturel ne le portoit point à la violence ni à la cruauté, & l'on peut dire qu'il étoit tyran par succession & par héritage, plutôt que par goût & par inclination.

Tout cela montre qu'on auroit pu faire de lui un assez bon Prince, si d'abord on avoit pris soin de cultiver les heureuses dispositions qu'il avoit apportées en naissant. Mais son pere, à qui tout mérite, jusques dans ses enfans mêmes, faisoit ombrage, s'étoit appliqué à étouffer en lui toute semence de bien, tout sentiment de noblesse & d'élévation, par une éducation basse & obscure, afin que dans la suite il ne pût rien entreprendre contre lui.

Un mot qu'on nous a conservé de Denys le jeune, s'il est vrai, donneroit lieu de croire que ce Prince sçut faire un bon usage de son adversité, & mettre ses maux à profit, ce qui seroit pour lui un grand éloge, mais contraire à ce que nous en avons rapporté auparavant. Dans son séjour à Corinthe, un étranger, qui le railloit mal à propos & avec une indiscrete grossiereté sur le commerce qu'il avoit eu avec les Philosophes, pendant qu'il étoit dans sa plus grande splendeur, lui demanda, comme par insulte, à quoi toute la sagesse de Platon lui avoit servi. *Trouvez-vous donc*, répliqua-t-il, *que je n'aie tiré aucune utilité de Platon, en me voyant porter mon infortune comme je fais?*

Il y a d'autres bons mots qu'on attribue à ce Prince. Aristoxène le musicien, & quelques autres, lui ayant demandé la cause de la disgrace de Platon, il leur répondit:

Que la tyrannie est pleine de maux infinis ; mais que le plus grand, sans comparaison, c'est que de tous ceux qui se disent les amis du Prince, il n'y en a pas un qui lui dise franchement la vérité ; & que c'étoit par leurs malheureux conseils & sur leurs rapports, qu'il avoit éloigné ce Philosophe & perdu son amitié.

Un autre jour, un de ces hommes qui se piquent d'être plaisans, comme il s'en rencontre toujours dans les villes, entrant dans la chambre de Denys, & voulant se moquer de lui, secoua son manteau comme chez un tyran, pour faire voir qu'il n'avoit point d'armes cachées. Mais, Denys fit retomber sur lui la plaisanterie, en lui disant : *Mon ami, secoue plutôt ton manteau quand tu sortiras*, pour lui faire entendre qu'il le croyoit très-capable d'emporter quelque chose.

Philippe de Macédoine, étant à table avec lui, se mit à parler malicieusement des odes & des tragédies que le vieux Denys avoit laissées, & faisoit semblant d'être en peine en quel tems il avoit pu trouver le loisir de les composer. Denys, qui comprit le venin caché sous ces paroles, lui repartit brusquement : *Vous voilà bien embarrassé, il les composa aux heures que vous & moi, & une infinité d'autres, qui nous en faisons tant à croire, passons à boire & à nous enivrer.*

Diogene de Sinope, la première fois qu'il rencontra Denys à Corinthe, lui dit : *O Denys, que tu es indigne de ta fortune!* Denys, s'étant arrêté, lui répondit : *Je te suis bien obligé, Diogene, de compatir ainsi à mes malheurs.*

Étant abordé un jour à Leucade, colonie de Corinthe comme Syracuse, il dit : *Qu'il lui arrivoit justement ce qui arrive aux jeunes gens qui ont fait des fautes ; car, comme ces jeunes gens se rapprochent avec plaisir de leurs freres, & fuient la présence de leur pere, lui de même fuyoit la vue de sa mere, & il passeroit volontiers sa vie avec sa sœur.* C'est-à-dire, qu'il fuyoit Corinthe, qui étoit sa mere, & cherchoit Leucade, qui étoit sa sœur.

Suidas attribue à ce Prince des lettres. Il ajoûte qu'il avoit aussi écrit sur les poësies d'Épicharme.

Au reste, M. Hewmann, sçavant Allemand, a donné un ouvrage, où il prétend prouver que Denys ne fut jamais obligé, pour subsister, de tenir une école. Voici ses preuves. 1.° Les anciens Auteurs qui ont parlé de ce fait, n'en ont parlé que sur un oui dire. 2.° Diodore de Sicile, qui devoit en être informé, n'en fait aucune mention. 3.° Plutarque n'en parle point non plus, lui qui raconte tant de choses de Denys. 4.° Cornélius Népos dit que les Corinthiens, pour reconnoître les bienfaits qu'ils avoient reçus de Denys, le soulagerent dans sa disgrace, & pourvurent à tous ses besoins. 5.° Ni Suidas, ni Démétrius de Phalere, n'ont rien dit de cet état de misere du tyran, & non point substitué de férule à son sceptre. 6.° Trogus & Justin sont les premiers qui aient écrit cette

circonstance

circonstance du malheur de Denys, & ces Historiens sont peu exacts. Comment donc cette fable, si c'en est une, a-t-elle eu cours? Les Grecs, dit Hewmann, qui haïssoient beaucoup les tyrans, se plaisoient à leur imputer tout ce qui pouvoit tendre à les rendre odieux & méprisables. De plus, ajoûte l'habile dissertateur, on a confondu Denys le tyran avec un autre Denys qui a été en effet maître d'école, & qui vivoit à peu près en ce tems-là. Nous laissons aux Sçavans à juger de la solidité des preuves de M. Hewmann.

III.

Grands Hommes du nom de Denys.

DENYS, *Dionysius*, Διονύσιος, (*a*) Milésien, vivoit avant Hérodote, c'est-à-dire, avant la 84e. Olympiade, vers l'an 444 avant J. C. Suidas parle de ses ouvrages. Il avoit fait cinq livres contenant ce qui s'étoit passé après Darius, une description de la terre, des Persiques en dialecte Ionien, trois livres de l'histoire de Troye, des fables, sept livres sur d'autres objets.

DENYS, *Dionysius*, Διονύσιος, (*b*) surnommé Chalcus, ou d'Airain, poëte Athénien, dont le tems nous est inconnu. Mais, comme il est cité par Aristote, il doit être antérieur à Philétas & à Callimaque. Denys, par un esprit de singularité, rangeoit dans ses élégies le vers pentametre avant le vers hexametre. Ses élégies, dit Gyraldus, étoient estimées, & sur-tout celles où, au témoignage d'Aristote, il nommoit la poësie *la voix de Calliope.* On croiroit, sur la foi de Gyraldus, qu'Aristote estimoit les élégies dont il est question. Cependant, bien loin qu'il ait donné quelque louange à leur Auteur, il cite l'expression qui est rapportée par Gyraldus, pour exemple d'une métaphore vicieuse, en ce qu'il y a de la rudesse dans le mot κραυγὴ, & que signifiant plutôt *cri* que *voix*, il n'a aucun rapport avec la douceur de la poësie.

Denys aimoit les métaphores; il appelle quelque part les buveurs, *des pilotes de tables;* & le cottabe, il le nommoit *les soufflets de Bacchus.* Athénée nous a conservé un fragment de ses élégies, où cette dernière métaphore est employée, & qui roule tout entier sur le cottabe, espèce de jeu usité dans les festins.

Plutarque dit que Denys Chalcus ayant été élu capitaine d'une colonie qu'on envoya en Italie, y fonda la ville de Thuries.

DENYS, *Dionysius*, Διονύσιος, (*c*) surnommé le Thébain, poëte musicien. L'Antiquité nous en apprend peu de choses, quoique, comme on le voit par le dialogue de Plutarque sur la musique, il se trouve associé, dans ce même

(*a*) Suid. T. I. p. 747.
(*b*) Plut. Tom. I. pag. 526. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. V. p. 201. Tom. VII. pag. 377, 378.
(*c*) Corn. Nep. in Epamin. c. 2. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. p. 201. Tom. XV. p. 370.

dialogue, aux poëtes Lyriques les plus célebres, à Pindare, à Lamprus, à Pratinas. Nous sçavons seulement qu'il étoit à Thebes, & qu'il fut le maître de musique d'Épaminondas. C'est Cornélius Népos qui nous l'apprend dans la vie de ce grand homme. » Il ap» prit, dit il, de Denys à jouer » de la cythare, & à chanter au » son de cet instrument ; & ce » Denys n'avoit pas acquis en » musique moins de réputation » que Damon ou Lamprus, dont » les noms sont inconnus. « Celui de Denys le Thébain, malgré des témoignages si avantageux, s'est presqu'entièrement éclipsé ; mais, Jean Albert Fabricius, dans sa bibliotheque Grecque, observe avec raison qu'il est étonnant que Meursius l'ait omis dans la notice qu'il a publiée de tous ceux qui ont illustré ce nom par quelques talens.

DENYS, *Dionysius*, Διονύσιος, (*a*) surnommé l'Iambe, autre poëte musicien. L'antiquité ne nous apprend non plus de celui-ci que peu de choses. Il vivoit dans la 140e Olympiade, & avoit été l'un des maîtres d'Aristophane, célebre Grammairien de Byzance, qui, selon Suidas, florissoit vers la 145e. Denys faisoit profession de la Grammaire & de la poësie. Son talent pour les vers iambiques, & son humeur médisante, lui avoient sans doute valu le surnom d'Iambe. St. Clément d'Alexandrie cite de ce Poëte Grammairien un vers hexametre, où le mot ζὰψ est pris pour les flots. Athénée allegue un ouvrage du même Denys, sur les dialectes, & en cite un passage, où il est parlé d'un poisson de mer appellé ποικιπίλος, bigarré, semblable à la πελαμίς, qui suit les vaisseaux, & que plusieurs pêcheurs nomment poisson sacré.

DENYS, *Dionysius*, Διονύσιος, (*b*) Poëte de Corinthe. Suidas lui attribue des préceptes pour la conduite de la vie, un livre des causes, un des météores, le tout en vers, & en prose un commentaire sur Hésiode.

DENYS, *Dionysius*, Διονύσιος, (*c*) surnommé le Périégète, auteur d'une espèce de Géographie en vers Grecs, est celui que Vossius prétend avoir été envoyé par Auguste, pour parcourir les provinces de l'Orient, & pour lui en dresser des mémoires, avant que d'y envoyer C. César. A ce compte il ne seroit mort que sous Tibere, au commencement du premier siècle. Ce Denys étoit de Charax, nommée aussi Alexandrie & Antioche, bâtie entre les fleuves du Tigre & d'Eulée, à la tête de l'Arabie heureuse ; & c'est le dernier, selon Pline, qui de son tems, avoit donné une description de la terre. Scaliger & Saumaise prétendent, avec quel-

(*a*) Suid. T. I. p. 432. Athen. p. 284. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. p. 201. T. XIII. p. 232.

(*b*) Suid. Tom. I. p. 747. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. p. 201.

(*c*) Plin. T. II. p. 335. Suid. Tom. I. p. 747. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. V. p. 201.

que fondement, que celle que nous avons aujourd'hui, eſt d'un Denys qui vivoit ſous Sévère ou ſous Marc-Aurele.

Suidas attribue des deſcriptions du monde à trois Denys différens, l'un de Corinthe, l'autre de Milet, & le troiſième de Rhodes, ou de Samos.

DENYS, *Dionyſius*, Διονύσιος, (a) Auteur Byzantin, qui a décrit la navigation du Boſphore, & compoſé diverſes poëſies funebres, au rapport de Suidas.

DENYS, *Dionyſius*, Διονύσιος, Auteur Grec, d'Argos. Il eſt cité par S. Clément d'Alexandrie, au ſujet du tems de la priſe de Troye.

DENYS, *Dionyſius*, Διονύσιος, natif de Philadelphie, compoſa un livre des Dionyſiades, ou de ce que Bacchus, que les Grecs nomment auſſi Denys, avoit fait. On lui attribue encore quelques traités.

DENYS, *Dionyſius*, Διονύσιος, étoit de Chalcide. Il compoſa cinq livres de l'origine des villes. Denys d'Halicarnaſſe le cite dans le premier livre des Antiquités Romaines, ce qui fait croire qu'il eſt ancien.

DENYS, *Dionyſius*, Διονύσιος, (b) l'un des deux Légiſlateurs, que les Corinthiens envoyerent à Timoléon, pour travailler avec lui aux loix qu'il devoit établir à Syracuſe.

DENYS, *Dionyſius*, Διονύσιος, (c) peintre de Colophon. Ses portraits, ſelon la remarque de Plutarque, malgré tous les nerfs & toute la force qu'on y trouvoit, faiſoient d'abord ſentir qu'ils avoient été travaillés avec beaucoup de peine. Denys étoit un peintre qui ne faiſoit que des portraits, & jamais des tableaux; c'eſt pourquoi on l'appelloit *anthropographus*, peintre d'hommes.

(a) Suid. Tom. I. pag. 747. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. V. p. 200.

(b) Plut. T. I. p. 248.

(c) Plut. T. I. p. 253. Plin. T. I. p. 701, 709.

Fin du treizième Volume.

Le reſte des Denys eſt au Volume ſuivant.

A CHAALONS, chez SENEUZE, Imprimeur du Roi.

APPROBATION DU CENSEUR ROYAL.

J'AI lu, par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, le Tome treizième du *Dictionnaire pour l'Intelligence des Auteurs Classiques, Grecs & Latins, tant Sacrés que Profanes*; & je n'y ai observé rien qui n'en doive faire souhaiter l'impression. DONNÉ à Paris, le 21 d'Avril 1772.

PHILIPPE DE PRÈTOT,
Membre des Académies Royales des Sciences, Belles-Lettres & Arts, de Rouen & d'Angers.